



HAL
open science

Les voyages en Orient des écrivains français de 1919 à 1952 : l'Orient romantique à l'épreuve du nouveau siècle

Maéva Bovio

► To cite this version:

Maéva Bovio. Les voyages en Orient des écrivains français de 1919 à 1952 : l'Orient romantique à l'épreuve du nouveau siècle. Littératures. Université Grenoble Alpes, 2016. Français. NNT : 2016GREAL020 . tel-01690486

HAL Id: tel-01690486

<https://theses.hal.science/tel-01690486>

Submitted on 23 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE LA COMMUNAUTÉ UNIVERSITÉ
GRENOBLE ALPES**

Spécialité : **littératures française et francophone**

Arrêté ministériel : 7 août 2006

Présentée par

Maéva BOVIO

Thèse dirigée par **Daniel LANÇON**

préparée au sein du **Laboratoire LITT&ARTS**

**École Doctorale n° 50, Langues, Littératures et Sciences
humaines**

Les Voyages en Orient des écrivains français de 1919 à 1952 L'Orient romantique à l'épreuve du nouveau siècle

Thèse soutenue publiquement le **14 novembre 2016**,
devant le jury composé de :

M. Guillaume BRIDET

Professeur à l'Université de Bourgogne (rapporteur)

M. Daniel LANÇON

Professeur à l'Université Grenoble Alpes (membre)

M. Sarga MOUSSA

Directeur de recherche au CNRS (président)

Mme Marie-Ève THÉRENTY

Professeur à l'Université Paul Valéry Montpellier 3 (rapporteur)

M. Sylvain VENAYRE

Professeur à l'Université Grenoble Alpes (membre)



REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont à Daniel Lançon, qui a dirigé mes recherches pendant ces cinq années de thèse et a toujours pris le temps de me recevoir pour répondre à mes interrogations et me suggérer de nouvelles pistes de réflexion. Les livres et documents personnels qu'il m'a confiés sans réserve ont été un vrai confort de travail, et ses précieux conseils ont considérablement enrichi cette étude.

Je remercie sincèrement tous les membres du jury d'avoir accepté de lire et d'évaluer mon travail.

Ce parcours en Méditerranée orientale a été jalonné de rencontres qui ont été l'occasion de conversations stimulantes. Je remercie ainsi le professeur Gary Mole de l'Université Bar-Ilan (Israël) ainsi que sa femme Nicole pour m'avoir guidée lors de mon séjour sur place et m'avoir ouvert les portes de leur maison. Je remercie également la professeure Zahida Darwiche Jabbour de l'Université Libanaise pour m'avoir permis d'effectuer des recherches à Beyrouth, ainsi que Caroline Hervé-Montel, qui m'a accordé un entretien lors de ce séjour. Merci enfin à Cécile Gaudin pour les renseignements biographiques sur Myriam Harry et à Guillaume Thouroude pour les discussions animées sur la littérature de voyage et pour le séjour en Oman.

Je remercie également mes amis qui ont constitué un groupe soudé sans lequel ces années de thèse n'auraient pas eu la même saveur. Merci donc à Pauline, Simon, Paul, Liouba, Corinne, Vanina, Gladys, Laurent, Marjorie, Kevin et j'en oublie, d'avoir été présents aux moments de doute et d'avoir partagé avec moi les heures studieuses et les autres. Merci au poète Jean-Baptiste Bernard d'avoir été mon compagnon de route à Malte et Jérusalem. Merci à Élise pour les séances à la bibliothèque municipale, ses relectures et sa précieuse amitié. Un grand merci aussi à Élodie Gaden et Anaïs Stampfli pour leur compagnonnage intellectuel et amical sans faille, de Grenoble jusqu'au Havre. Merci enfin à Frédéric, qui a partagé ma vie pendant la majeure partie de ce travail et connaît mon sujet presque aussi bien que moi.

Je voudrais également témoigner tout mon amour à ma famille, qui malgré la distance a toujours été présente à mes côtés au long de ces cinq années : un grand merci à mes parents ainsi qu'à mes frères Guy et Loïc pour leur affection et leur soutien. J'ai une pensée particulière pour mes deux grands-mères, grandes voyageuses, disparues avant de voir l'aboutissement de ce travail.

Merci enfin à L., qui sait pourquoi.

SOMMAIRE

Introduction.....	3
<u>PARTIE 1. COMPOSER AVEC LE PASSÉ</u>	<u>29</u>
Introduction. Le douloureux adieu au Romantisme.....	30
CHAPITRE 1. Un voyage anachronique ? Survivance romantiques et nouveaux usages.....	31
CHAPITRE 2. (Ré)écrire l'Orient. Un voyage palimpseste.....	91
CHAPITRE 3. De la difficulté de mettre l'Orient au présent.....	153
Conclusion de la première partie.....	211
<u>PARTIE 2. DÉCRIRE LES MODERNITÉS ORIENTALES</u>	<u>213</u>
Introduction. (Re)découvrir l'Orient.....	214
CHAPITRE 4. Nouveaux itinéraires, nouveaux imaginaires.....	217
CHAPITRE 5. Redéfinition des espaces : vers le Moyen-Orient contemporain.....	261
CHAPITRE 6. Rencontres contemporaines.....	327
Conclusion de la deuxième partie.....	421
<u>PARTIE 3. L'ORIENTALISME LITTÉRAIRE EN QUESTION</u>	<u>427</u>
Introduction. Reconfigurations esthétiques et enjeux politiques.....	429
CHAPITRE 7. Une littérature coloniale ? Voyage en Orient et idéologies.....	431
CHAPITRE 8. Perspectives croisées. Débats autour d'une réinvention.....	531
Conclusion de la troisième partie.....	574
Conclusion générale.....	577
Index des artistes cités.....	587

INTRODUCTION

Le Voyage en Orient, d'un siècle à l'autre

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

« Que devient, dans tout cela, le beau voyage romantique ? Hélas ! Ce n'est plus qu'un mirage impossible¹ ». Voici comment l'écrivain Louis Bertrand, qui a longtemps séjourné en Algérie et voyagé dans plusieurs pays de Méditerranée orientale, évoque en 1926 le Voyage en Orient² tel qu'il se pratique à son époque. « Tout cela », ce sont probablement les nombreuses évolutions politiques, économiques et sociales qui ont profondément transformé les pays du Moyen-Orient au lendemain de la Première Guerre mondiale, tant dans la réalité que dans l'imaginaire français de la région. Aux yeux des écrivains voyageurs, l'époque qui s'ouvre alors est désenchantée, et vit dans le souvenir nostalgique d'un « Orient » romantique à jamais perdu. Pourquoi dans ce cas continuer à se rendre dans la région, et qui plus est à écrire sur elle ?

Les travaux consacrés à l'histoire de ce sous-genre de la littérature de voyage privilégient en effet la période du XIX^e siècle, où les œuvres de François-René de Chateaubriand, Alphonse de Lamartine, Gérard de Nerval, Théophile Gautier et Gustave Flaubert ont contribué à lancer la vogue littéraire de « l'Orient » qui fait pleinement partie du mouvement romantique. Citons les nombreux travaux de Sarga Moussa³, Daniel Lançon⁴, Jean-Claude Berchet⁵, Roland Le Huenen⁶ ou encore Véronique Magri-Mourgues⁷ sur le Voyage en Orient au siècle du romantisme. Le premier désigne par « relation orientale » – titre d'un ouvrage consacré aux récits de

¹ Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *Devant l'Islam*, Paris, Plon, 1926.

² Nous désignons par cette formule les œuvres écrites à la première personne relatant un voyage en Méditerranée orientale, récits de voyage et reportages confondus. Jean-Claude Berchet explicite l'origine de cette expression consacrée dans l'introduction à son anthologie des récits de voyage dans le Levant au XIX^e : « La formule “voyages en Orient” semble être apparue en 1772, pour traduire le livre de Richard Pococke, *A Description of the East* (Londres, 1743-1745), dans son sens littéral, si je puis dire. Repris par Victor Fontanier en 1829 (toujours au pluriel), ce titre va être fixé sous sa forme “canonique” (au singulier) par Lamartine en 1835 : [*Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient*]. Il existe donc un ensemble cohérent de textes que l'on peut regrouper sous l'appellation « Voyage en Orient » (Jean-Claude BERCHET (éd.), *Le Voyage en Orient: Anthologie des voyageurs français dans le Levant du XIX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 4).

³ Sarga MOUSSA, *La Relation orientale: enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995 ; Sarga Moussa est également l'auteur d'un grand nombre d'articles sur les récits de voyage en Orient au XIX^e siècle.

⁴ Daniel LANÇON, *L'Égypte littéraire : de 1776 à 1882*, Paris, Geuthner, 2007, Daniel Lançon, *Les Français en Égypte. De l'Orient romantique aux modernités arabes*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2015, et Daniel LANÇON et Patrick NÉE, *L'Ailleurs depuis le romantisme : essais sur les littératures en français*, Hermann, 2009.

⁵ Jean-Claude BERCHET (éd.), *op. cit.*

⁶ Roland LE HUENEN, « L'Orient imaginaire dans *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* », Ilana Zinguer (dir.), *Miroirs de l'altérité et Voyages au Proche-Orient*, Genève, Slatkine, 1991, p. 141-150.

⁷ Véronique MAGRI-MOURGUES, *Le discours sur l'autre à travers quatre récits de voyage en Orient*, Paris, Champion, 1995, et *Le voyage à pas comptés: pour une poétique du récit de voyage au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2009.

voyage en Orient – « à la fois l'apogée d'un genre, celui de la relation (ou du récit) de voyage, et le caractère spécifique de celui-ci à l'époque romantique : les Orientaux ne sont plus perçus par les Européens comme de simples "images", mais comme des sujets avec lesquels il est possible de communiquer, au gré des rencontres⁸ ». Le récit de voyage en Orient vient donc témoigner de la pratique du voyage, mais aussi de la relation interculturelle entre les peuples d' « Orient » et d' « Occident ». À la fois expérience de voyage et discours littéraire, le Voyage en Orient dépend étroitement des contextes historique, culturel, politique, c'est-à-dire des cadres référentiels dans lesquels s'inscrit cette littérature qui a l'ambition, peut-être démesurée, de dire le réel ; elle s'ancre en outre dans une historicité précise, qui en renouvelle à chaque fois les contours et les enjeux.

Si le Voyage en Orient est très étudié pour la période allant du XVIII^e au XIX^e siècles, les travaux se hasardent rarement à la production littéraire qui suit la Première Guerre mondiale. À première vue, rares sont les figures littéraires qui se distinguent après cette période, et même dès la fin du XIX^e siècle, aux notables exceptions que sont Pierre Loti et Maurice Barrès. Pour Sarga Moussa, qui clôt son analyse à cette date, la parution du premier guide touristique sur l'Orient en 1861 marque le début d'une nouvelle ère, où le voyage se banalise et où émerge une nouvelle manière de voyager, plus rapide, plus « organisée » et peut-être plus superficielle. C'est l'entrée en littérature de la figure honnie du touriste, du « Cook⁹ » que les voyageurs en quête d'altérité se plaisent à caricaturer. Dans sa célèbre étude sur les écrivains et les voyageurs français en Égypte, Jean-Marie Carré préfère dater de l'ouverture du canal de Suez, en 1869, la mort de l'orientalisme¹⁰. La fin du XIX^e est en tout cas l'ère d'un certain désenchantement, dont le héraut, Loti, fait l'amère expérience au cours d'un vain pèlerinage dans un « fantôme d'Orient¹¹ » qui semble déjà avoir perdu toute sa substance. Dans l'introduction à son anthologie des récits de voyage dans le Levant au XIX^e siècle, Jean-Claude Berchet repousse quelque peu cette borne chronologique en prenant acte de la rupture historique que constitue la Première Guerre mondiale ; pour lui, c'est en 1920 que « va prendre fin [...] la grande époque du voyage en Orient¹² ». Le voyage en Orient comme pèlerinage semble doublement condamné, d'une part par le démantèlement de l'Empire ottoman, qui sonne le glas des « turqueries » qui faisaient tout le sel de la

⁸ *Ibidem*, p. 7.

⁹ Du nom de Thomas Cook, fondateur de la célèbre agence qui inventa le voyage organisé.

¹⁰ Jean-Marie CARRÉ, *Écrivains et voyageurs français en Égypte*, Le Caire, IFAO, 1932. Le comparatiste fait de 1869 le terme de l'histoire des voyages français en Égypte, « le Canal ouvrant la brèche dans le continuum oriental » (Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *Le dernier siècle des voyages*, éd. Olivier HAMBURSIN, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2005, p. 125-146.).

¹¹ Pierre LOTI, *Fantôme d'Orient*, Paris, Calmann Lévy, 1892.

¹² Jean-Claude BERCHET (éd.), *op. cit.*, p. 9.

représentation romantique de l'Orient¹³, d'autre part par la montée en puissance du tourisme, dont beaucoup considèrent qu'il profane un espace jusqu'alors sacré. *La Mort de Philae* de Loti, cri de désespoir devant la modernisation de l'Égypte et de haine contre le tourisme moderne¹⁴, abonde en images de cette « invasion » touristique. La chute de l'Empire ottoman et la modernité technique et matérielle qui apparaît peu à peu dans la région semblent mettre en péril la vogue littéraire du Voyage en Orient. La Première Guerre mondiale apparaît ainsi comme la catastrophe inéluctable venant entériner l'atmosphère de « fin d'Empire » qui s'était déjà constituée en *topos* de la littérature de voyage dès la fin du XIX^e siècle, avec des titres aussi évocateurs que *Fantôme d'Orient* de Loti (1892), *L'Orient qui s'en va* de Lucien Trotignon (1893¹⁵) ou encore « La débâcle de la couleur locale », titre d'un chapitre du *Mirage oriental* de Louis Bertrand (1910).

L'histoire du Voyage en Orient paraît donc constituer un moment bref de l'histoire littéraire : pour beaucoup, il meurt, au plus tard, avec la Première Guerre mondiale¹⁶. À l'issue du conflit, l'Empire ottoman est en effet démantelé et la France obtient un Mandat¹⁷ au Liban et en Syrie, pendant que la Grande-Bretagne est chargée de la Palestine et de la Mésopotamie, auxquelles il faut ajouter l'Égypte, déjà sous domination britannique depuis 1882. Si les pays du Moyen-Orient sont désormais sur les rails de la modernité technique et politique, ouvrant une nouvelle page de leur histoire après la

¹³ Sur les turqueries, voir notamment l'article de Sophie BASCH, « “Alla turca” ou la question de l'Orient : La Turquie », *Romantisme*, 2006, p. 39-49 et p. 132-133.

¹⁴ Les titres des chapitres révèlent cette rageuse mélancolie : « La Mort du Caire », « Le tout gracieux luncheon », « La Déchéance du Nil », « Soir de vingtième siècle à Thèbes », « La Mort de Philae » (*La Mort de Philae*, dans Pierre LOTI, *Voyages au Moyen-Orient*, éd. Jean-Claude PERRIER, Paris, Arthaud, 2012.).

¹⁵ Lucien TROTIGNON, *L'Orient qui s'en va, Égypte – Palestine – Syrie – Constantinople, notes de voyage*, Paris, Albert Savine, 1893 ; rééd. : The British Library, Historical Print Editions, 2010). On peut lire dans la préface de cet ouvrage : « La civilisation européenne, de plus en plus envahissante, importe là-bas ses banalités coutumières, gâte la physionomie originale des villes et des hommes. L'incurie musulmane laisse s'effriter et tomber en ruines les monuments, souvenirs du passé glorieux. N'importe ! En cette terre classique, berceau du vieux monde, subsistent toujours le poème immuable du soleil, la féerie du ciel bleu, la splendeur des nuits étoilées, le charme primitif, un peu mélancolique et sauvage qui se dégage des plus simples choses : d'un bouquet de palmiers, d'une mosquée blanche se profilant, le soir, sur l'horizon empourpré, d'une caravane en marche le long des berges du Nil, à travers les montagnes de Judée et les défilés du Liban ; le charme grisant, ensorceleur, indéfinissable, de la nature orientale. Et c'est cela surtout que nous avons tenté d'exprimer ».

¹⁶ Avec Jean-Marie Carré, Jean-Claude Berchet et Sarga Moussa, citons Jacques Huré, pour qui « la tradition du récit de voyage [...] d'écrivain français en Orient, telle qu'on peut la concevoir initiée par Chateaubriand en 1807, [s'achève], justement, avec l'auteur de *La Colline inspirée* [Maurice Barrès] » (préface de la réédition de Maurice BARRÈS, *Une Enquête aux pays du Levant*, éd. Jacques HURÉ, Houilles, Éd. Manucius, 2005, p. 11.).

¹⁷ Nouveau type de colonisation indirecte mis en place par la Société des Nations ayant pour but de mener à terme les populations orientales à l'indépendance. Pour le cas du Liban, on consultera avec profit l'ouvrage de Gérard D. KHOURY, *La France et l'Orient arabe. Naissance du Liban moderne (1914-1920)*, Paris, Albin Michel, 2009. Nous renvoyons aux Annexes pour une chronologie synthétique des événements politiques de la période.

disparition de l'Empire ottoman, pour les contemporains occidentaux comme pour de nombreux critiques actuels, l'heure de gloire du Voyage en Orient semble révolue. La possibilité même du voyage pose alors question, et nombreux sont ceux pour qui la disparition des *terrae incognitae* et « l'uniformisation » du monde moderne au XX^e siècle ont rendu vaine toute tentative de découverte par le déplacement géographique¹⁸, et tout particulièrement en Orient :

Le voyageur français de 1900 ne semble plus découvrir, en Orient, qu'un paysage décoloré, usé, fini, parce qu'il a trop servi, à trop de gens. Le XIX^e siècle, à ne répandre que des images de pseudo-altérité, a cru pouvoir le réduire à un exotisme familier ; il a réussi à le tuer. Loin de nous offrir le recours de sa merveilleuse étrangeté, il ne prophétise plus, par le spectacle de son acculturation, que la sinistre réussite de notre gigantesque entreprise de pollution planétaire¹⁹.

« Pseudo-altérité », « acculturation », « pollution planétaire » : les termes choisis par Jean-Claude Berchet, qui clôt ainsi l'introduction à son anthologie, sont sémantiquement chargés. Ils soutiennent l'idée selon laquelle l'impérialisme européen, tel qu'il s'exerce sur l'Orient dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, conduit à un changement, certes, mais dans le sens du Même, c'est-à-dire d'une uniformisation généralisée du monde. Sarga Moussa formule la même analyse à la fin de son essai : « Quelle rencontre peut encore faire cet être grégaire qu'est le vacancier occidental, si ce n'est celle de son semblable²⁰ ? ». La rencontre d'une véritable altérité semble illusoire au lendemain de la Première Guerre mondiale, et ce constat remet en cause la survie même du Voyage en Orient, confronté à un double écueil : l'impossibilité de produire un discours nouveau par rapport aux écrits antérieurs (l'obstacle de la Bibliothèque), mais aussi la difficulté de trouver encore de l'étrange(r) dans cet Orient qui s'occidentalise (l'obstacle du Monde).

Pourtant, comme l'écrit Jean-Marc Moura, « il est possible que l'Orientalisme soit mort le 10 mars 1869, avec l'ouverture du Canal de Suez, mais le rêve orientaliste se poursuit jusqu'à notre époque [...] »²¹ et de fait, les voyageurs sont très nombreux à se rendre au Moyen-Orient dans la première moitié du XX^e siècle. Les évolutions politiques que connaît le Moyen-Orient suscitent des réactions diverses chez les écrivains, qu'il importe d'étudier de plus près. Au lendemain de la Grande Guerre, le vain cri d'alarme poussé par Loti, amoureux de l'Orient immuable et qui regrette « la mort de notre chère France en Orient²² », est à mettre en contraste avec les premiers

¹⁸ C'est cette idée qui a fourni à Olivier HAMBURSIN la thèse de départ de son volume collectif intitulé *Récits du dernier siècle des voyages : de Victor Segalen à Nicolas Bouvier*, *op. cit.*

¹⁹ Jean-Claude BERTHET (éd.), *op. cit.*, p. 20.

²⁰ Sarga MOUSSA, *La Relation orientale*, *op. cit.*, p. 11.

²¹ Jean-Marc MOURA, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 30.

²² Pierre LOTI, *La Mort de notre chère France en Orient*, Paris, Calmann-Lévy, 1920. Cet ouvrage est décrit par son auteur comme un « pauvre livre » et un « incohérent amas de documents et de témoignages », qui

articles d'Albert Londres, décrivant avec enthousiasme l'entrée de la France au Liban²³ : à l'écrivain déjà âgé, qui meurt quelques années plus tard, en 1923, succède ainsi un journaliste en début de carrière. Ce changement de génération semble également coïncider avec une rupture dans la manière d'écrire l'Orient, puisque le post-romantique Loti, auteur de plusieurs Voyages en Orient²⁴ mélancoliques et lyriques, cède la place à un reporter dont la plume acérée va marquer toute la période de l'entre-deux-guerres. Il s'opère là une forme de succession – voire de réinvention – tout à fait intéressante pour l'évolution du Voyage en Orient.

D'une manière générale, il apparaît que les nombreux changements politiques que connaît le Moyen-Orient à partir de 1919 n'impliquent pas la mort de la pratique et de cette tradition littéraire, mais bien sa réinvention et pour ainsi dire, sa renaissance, face à de nouvelles contraintes et à des altérités inédites. Car les voyages dans la région ne cessent pas après la Grande Guerre ; bien au contraire, une relation de cause à conséquence peut même être observée : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles » écrit Paul Valéry dans *Variété I*, avant de rajouter : « L'Europe deviendra-t-elle ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire : un petit cap du continent asiatique²⁵ ? ». Plusieurs écrivains, souvent anciens combattants²⁶, partagent ces réflexions et partent pour un ailleurs qu'ils espèrent régénérateur. S'il est vrai que le voyage s'organise et se banalise, la soif de (re)découverte du « berceau de l'Occident », désormais sous la coupe de celui-ci, n'est pas altérée : loin de se désintéresser de cet Orient qui semblait mort, les écrivains, mais aussi les journalistes, les universitaires, les peintres et artistes en tous genres, c'est-à-dire les intellectuels au sens large, il est vrai encouragés par une puissante propagande coloniale, se plaisent à sillonner la région. La tonalité globale des articles de journaux et des récits de voyage de l'entre-deux-guerres est plutôt à l'enthousiasme pour les bouleversements dont le Moyen-Orient est le

« s'est fait tout seul, au jour le jour, au hasard des aberrations de notre politique hésitante » et de la « course à l'abîme » que constitue selon lui le démantèlement de l'Empire ottoman.

²³ Albert LONDRES, « Entrée triomphale de la France à Beyrouth » et « Les troupes anglaises quittent la montagne, les troupes françaises la prennent », articles parus dans *L'Excelsior*, 9 et 10 décembre 1919. Ces articles ont été réunis par Francis LACASSIN sous le titre « La France en Orient (1919-1920) » dans Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles et autres reportages*, éd. Francis Lacassin, Paris, Union générale d'éditions, 1975, p. 153-223.

²⁴ Citons notamment *Le Désert* (1895), *Jérusalem* (1895), *La Galilée* (1896) et *La Mort de Philae* (1909). Ces textes ont récemment été réunis dans un volume intitulé Pierre LOTI, *op. cit.*

²⁵ Paul VALÉRY, « La Crise de l'Esprit », NRF, 1^{er} août 1919 ; repris dans *Variété I*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue française, 1924. Rééd : *Œuvres*, Paris, Pléiade, 1957, p. 988.

²⁶ Parmi ces anciens combattants, citons par exemple Roland Dorgelès, qui entame dès 1923 une série de voyages en Indochine, au Moyen-Orient et au Maghreb ; Fernand Leprette, qui part s'installer en Égypte dès 1919, ne revenant en France qu'en 1956 ; ou encore François Bonjean, qui s'exile également en Égypte, puis en Syrie, en Algérie et enfin au Maroc, où il meurt en 1963.

théâtre : la France a désormais une aventure à y jouer, et nombreux sont ceux qui désirent en être les scripteurs, voire les acteurs.

Au lendemain de la signature du traité de Sèvres, le 10 août 1920, ce sont d'abord les reporters qui s'élancent vers l'Orient : Albert Londres commence sa carrière en suivant l'arrivée de la France au Liban, et retourne ensuite au moins deux fois dans la région, au moment de la crise syrienne en 1925, puis pour de longues enquêtes sur le sionisme²⁷ et sur la persistance de l'esclavage en mer Rouge²⁸. Il est suivi, sur les paquebots des Messageries Maritimes sur lesquels se rencontrent fréquemment ces « flâneurs salariés », par Joseph Kessel, qui lui aussi « couvre » l'insurrection syrienne de 1925²⁹ et effectue de nombreux reportages sur le sionisme³⁰ ainsi qu'une enquête sur les marchés d'esclaves, d'Éthiopie en Arabie³¹. Parallèlement à ces deux grands noms du reportage, de nombreux autres écrivains poursuivent la tradition du voyage « d'agrément » dans un Moyen-Orient dont ils relèvent les changements : d'Égypte en Syrie en passant par la Palestine, Roland Dorgelès suit l'itinéraire classique³² ; Paul Morand voit plus large et englobe la région dans un ensemble méditerranéen³³ ou asiatique³⁴. L'écrivaine d'origine hiérosolomytaine Myriam Harry effectue de nombreux allers-retours dans la région de son enfance, pendant toute la période de l'entre-deux-guerres et jusqu'en 1949, dans le cadre de voyages d'agrément³⁵ mais aussi de reportages pour le compte de journaux français³⁶ ; elle fait partie d'un groupe d'écrivains, souvent académiciens, qui se sont fait

²⁷ Albert LONDRES, *Le Juif errant est arrivé*, Paris, Albin Michel, 1930. Rééd : Paris, Arléa, 2010. La numérotation des pages renvoie à cette édition, et ce titre sera désormais abrégé en *Juif errant*.

²⁸ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, Paris, Albin Michel, 1931. Rééd : *Pêcheurs de perles et autres reportages*, *op. cit.* La numérotation des pages renvoie à cette édition.

²⁹ Joseph KESSEL, *En Syrie*, Paris, Kra, 1927. Ce reportage a été partiellement repris sous le titre *L'Aventure en Syrie* dans *Témoin parmi les hommes*, *Le Temps de l'espérance*, *Reportages 1919-1929*, Paris, Tallandier, 2010, p. 197-231.

³⁰ Joseph KESSEL, *Terre d'amour*, Paris, Flammarion, 1927. Nous utiliserons ici la pagination de la réédition sous le titre Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », dans *Le Temps de l'espérance*. *Reportages 1919-1929*, Paris, Tallandier, 2010, p. 131-196.

³¹ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, Paris, Les Éditions de France, 1933. Rééd : *Marchés d'esclaves*, éd. Francis Lacassin, Paris, Union générale d'éditions, 1984. La numérotation des pages renvoie à cette édition.

³² Roland DORGELÈS, *La Caravane sans chameaux*, Paris, Albin Michel, 1928. Ce titre sera désormais abrégé en *Caravane*.

³³ Paul MORAND, « De Beyrouth à la Palestine, D'Alexandrie au Caire », dans *Méditerranée, mer des surprises*, Tours, Mame, 1938, p. 240.

³⁴ Paul MORAND, *La Route des Indes*, Paris, Plon, 1936. Rééd : Paris, LGF - Le Livre de poche, 1989. La numérotation des pages renvoie à cette édition.

³⁵ Myriam HARRY, *La Nuit de Jérusalem*, Paris, Flammarion, 1928 ; *La Jérusalem retrouvée*, Paris, Flammarion, 1930 (ce titre sera désormais abrégé en *Jérusalem*) ; *La Vallée des rois et des reines : au pays de Toutankhamon*, Paris, Fayard, 1925 (abrégé en *Vallée*) ; *Les Amants de Sion*, Paris, Fayard, 1923 (abrégé en *Sion*) ; *Les Derniers Harems*, Paris, Flammarion, 1933 (abrégé en *Harems*) ; *Terre d'Adonis : au pays des Maronites et des Druses*, Paris, Flammarion, 1930 (abrégé en *Terre d'Adonis*) ; *Irak*, Paris, Flammarion, 1941.

³⁶ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*

une spécialité de l'Orient qu'ils évoquent dans une visée largement colonialiste. Parmi eux, les frères Jérôme et Jean Tharaud ou encore Pierre Benoit, par exemple, ont multiplié les séjours plus ou moins longs au Moyen-Orient. Souvent, les écrivains sont envoyés en mission dans la région, dans le cadre de missions de « diplomatie culturelle » : citons Maurice Barrès, Louis Bertrand, Claude Aveline, Édouard Herriot. Certains se déplacent également afin de donner des conférences, comme Georges Duhamel, Jacques de Lacretelle ou encore Jules Romains, tandis que d'autres s'installent dans la région pour être professeurs dans le réseau d'enseignement francophone, comme Alexandre Vialatte et Paul Nizan³⁷, qui devient en 1931 précepteur pour une famille anglaise à Aden. Enfin, la région attire aussi les aventuriers comme Henry de Monfreid, Antoine de Saint-Exupéry ou André Malraux³⁸, qui tente en 1934 une expédition archéologique inédite vers le Yémen en avion. Il ne s'agit là que de quelques exemples choisis parmi le très grand nombre de voyageurs ayant relaté leur expérience viatique au cours de la première moitié du XX^e siècle³⁹.

Ces écrivains sont très conscients du moment charnière dans lequel s'inscrit leur voyage. Les récits de voyage et autres discours sur le Moyen-Orient de l'époque sont donc souvent structurés par un balancement entre l'ancien et le moderne, entre lesquels le voyageur opère un choix : soit déploration de l'Orient passé⁴⁰, soit enthousiasme pour les nouveaux défis de la période contemporaine. Par ailleurs, les bouleversements politiques de la région suscitent de nombreux écrits : les voyageurs se passionnent notamment pour le sionisme, nouvelle donnée historique qui change irrémédiablement le visage de la Palestine, mais également de la région entière ; ils s'intéressent aussi à la politique panarabe et aux revendications d'indépendance des pays arabes (dont l'une des plus importantes manifestations, pour la France, a été la révolte syrienne contre le mandat français qui conduisit au bombardement de Damas à l'été 1925). Les conséquences de la modernité technique et matérielle (tourisme organisé, transformation des paysages, disparition des peuples nomades) sont également très souvent évoquées. Ces thématiques constituent les caractéristiques principales du nouveau Voyage en Orient, qu'elles soient abordées avec nostalgie, enthousiasme ou au contraire avec amertume, au sein d'écrits polémiques. Le Voyage en Orient se réinvente

³⁷ Paul NIZAN, *Aden Arabie*, Paris, Rieder, 1931. Rééd : Paris, La Découverte & Syros, 2002. La numérotation des pages renvoie à cette édition.

³⁸ André MALRAUX et Édouard CORNIGLION-MOLINIER, « À la découverte de la capitale mystérieuse de la Reine de Saba », *L'Intransigeant*, 3 mai 1934.

³⁹ Nous renvoyons à la chronologie précise de la période, figurant dans les Annexes.

⁴⁰ « Les voyageurs [...] éprouvent parfois la désagréable impression d'être les *derniers*, pour certains d'entre eux même de ne plus être du voyage, c'est-à-dire de ne plus être les voyageurs de l'ancien temps, et cela sans doute parce qu'ils sont tout habités par les fantasmes orientalistes afférant à une contrée chargée de faire écho aux tourments de l'âme (voire de la chair) ou aux ambitions de l'esprit », Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *op. cit.*, p. 126.

en effet aussi sur le plan formel, notamment sous l'influence de l'écriture journalistique : si l'on observe une féconde interpénétration entre presse et littérature depuis le XIX^e siècle⁴¹, ce n'est qu'au tournant des deux siècles que s'impose le grand reportage, genre hybride qui connaît son heure de gloire pendant l'entre-deux-guerres. De nombreux écrivains se font alors *écrivains de reportage*, *écrivains reporters* ou *écrivains-reporters*, pour reprendre la terminologie de Myriam Boucharenc, qui a consacré à cette question un ouvrage essentiel⁴².

Contre l'idée selon laquelle le Voyage en Orient meurt après la Première Guerre mondiale, et ne serait-ce que parce que de nombreux écrivains et journalistes continuent à aller en Orient et à relater cette expérience dans des œuvres littéraires, c'est donc au contraire *à partir* de ces années 1919 et 1920 que nous avons choisi d'étudier l'évolution de cette mode littéraire. Le nombre important de titres relevés dans notre bibliographie atteste sa vivacité⁴³.

La longue phase de transition politique, culturelle et technique qui s'ouvre au lendemain de la Grande Guerre jusqu'à la création de l'État d'Israël en 1948, voire la crise de Suez de 1956, et au cours de laquelle émerge véritablement le Moyen-Orient tel qu'on le connaît aujourd'hui, loin de correspondre à un essoufflement du Voyage en Orient constitue au contraire pour cette littérature une période féconde en termes de création littéraire, déplacements et expérimentations diverses. Si certains écrivains et intellectuels maintiennent, comme si de rien n'était, la tradition romantique et post-romantique d'un Orient originel, d'autres plus nombreux s'attachent à dire cet Orient contemporain. Entre héritages du passé et défis du présent, points de vue impérialistes sur une région récemment confiée à l'Occident, et regards déjà post-coloniaux sur des pays qui aspirent à leur indépendance, les écrivains français continuent à écrire « l'Orient » ; ils en constatent souvent la diversité, et au singulier essentialiste de ce

⁴¹ Voir notamment Marie-Ève THÉRENTY, *La littérature au quotidien : poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2007.

⁴² Myriam BOUCHARENC, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004. Devant la très forte interpénétration des lettres et du journalisme pendant cette période, l'auteure a élaboré une terminologie très précise. *L'écrivain de reportage* « concurrence l'homme de lettres sur le terrain même de son enquête », et son modèle, selon Myriam Boucharenc, est Albert Londres ; les *écrivains reporters* « sont des écrivains qui ont fait du reportage et sont parfois même devenus des journalistes de talent, tout en veillant à la séparation des plumes », à l'image de Georges Simenon ou d'André Malraux ; enfin, les *écrivains-reporters* sont « des auteurs qui profitent de l'enquête pour redoubler leur œuvre en misant sur la continuité entre les deux écritures », comme Joseph Kessel ou Roland Dorgelès. Sur cette question, voir aussi Myriam BOUCHARENC, « Crise des genres, genres de la crise. Autour du grand reportage dans les années vingt », *Belphégor: Littérature Populaire et Culture Médiatique*, vol. 3 / 1, décembre 2003, et Philippe BAUDORRE, « Presse et littérature au XX^e siècle : essai de bibliographie », *CONTEXTES* [en ligne], 11 | 2012.

⁴³ Nous renvoyons à la bibliographie figurant dans les Annexes.

concept imaginaire⁴⁴ succède bientôt un pluriel révélateur d'une prise de distance. Parallèlement, les intellectuels moyen-orientaux s'érigent en interlocuteurs de plus en plus enclins à réagir aux discours tenus sur leurs pays⁴⁵. Il apparaît en effet nécessaire, dans l'étude du Voyage en Orient, d'adopter une perspective d'histoire littéraire *croisée*, prenant en compte la réception des textes relevant de cette littérature par les intellectuels égyptiens, libanais, palestiniens, etc., dans la mesure où cette réception a contribué à la réinvention de ce genre en France, mais aussi, en partie, à la naissance des littératures francophones dans les pays du Moyen-Orient.

LE VOYAGE EN ORIENT, DE CHATEAUBRIAND À ROGER VAILLAND

Afin de permettre l'étude différenciative des Voyages en Orient du XIX^e siècle avec ceux de la période qui nous intéresse, il est indispensable de définir, au moins dans les grandes lignes, la production littéraire désignée par cette expression. Le Voyage en Orient fait référence à la période romantique, avant tout parce que la représentation de « l'Orient » a été en grande partie façonnée par les écrivains de cette période, qui ont succédé aux récits de voyage de Claude-Étienne Savary⁴⁶ et Volney⁴⁷, datant de la fin du XVIII^e siècle. Comme l'écrit Jean-Claude Berchet dans l'introduction de son anthologie des récits de voyage dans le Levant au XIX^e siècle, ce sont les Romantiques qui ont « inventé (dans le double sens : découvrir/imaginer [...]) le terme de “voyage en Orient”, singulier complexe qui opère la réduction du multiple antérieur, pour lui conférer une nouvelle signification⁴⁸ ». Le Voyage en Orient se présente donc comme une invention du XIX^e siècle. Les principaux fondateurs de cette tradition littéraire sont au nombre de

⁴⁴ Nous pensons ici à Edward Saïd selon qui l'Orient a été « créé » par l'Occident (Edward W. SAÏD, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, traduit de l'américain par Catherine Malamoud ; préface de l'auteur (2003) traduite par Sylvestre Meininger ; préface de Tzvetan Todorov ; postface de l'auteur traduite par Claude Wauthier, Paris, Seuil, 2013).

⁴⁵ On peut dater l'émergence de ces réactions de la fin du XIX^e siècle (voir par exemple l'article de Michel MURAT, « Le *Mercur* de France, 1890-1930 : quarante ans de sujets orientaux », dans *L'Orient des revues*, Daniel LANÇON (dir.), Grenoble, ELLUG, 2014, p. 73-92) ; mais c'est surtout à partir de 1930, alors que le modèle culturel européen est remis en cause par la montée des fascismes, que se multiplient les réactions critiques. Citons par exemple l'ouvrage d'Élian J. FINBERT, *Un Homme vint de l'Orient*, Paris, Grasset, 1930. Nous nous limiterons aux réactions exprimées en français, dans des journaux ou revues francophones.

⁴⁶ Claude-Étienne SAVARY, *Lettres sur l'Égypte, où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes & modernes de ses habitants, où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement du pays, & la descente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville & des auteurs arabes, avec des cartes géographiques*, Onfroi, 1785.

⁴⁷ Constantin-François de Chassebœuf de La Giraudais, dit VOLNEY, *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 et 1785*, Volland, 1787.

⁴⁸ Jean-Claude BERCHET (éd.), *Le Voyage en Orient : Anthologie des voyageurs français dans le Levant du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 3.

trois : Chateaubriand tout d'abord, qui fait paraître son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* en 1811 ; Lamartine ensuite, qui publie en 1835 le premier *Voyage en Orient* ; Nerval enfin, auteur d'un deuxième *Voyage en Orient* en 1854.

Tous trois visitent une région de Méditerranée orientale qu'ils identifient comme étant « l'Orient ». Alors que Chateaubriand consacre de longs développements à la Grèce et à la Palestine, passant beaucoup plus rapidement sur l'Égypte qui ne fait l'objet que d'une courte partie – ce dont l'auteur s'explique par le fait que l'Égypte est déjà connue, qu'elle ne constitue pas l'objet principal de son voyage et qu'il en a déjà parlé dans ses *Martyrs*⁴⁹ – Nerval, au contraire, évite la Terre Sainte et se concentre avant tout sur l'Égypte⁵⁰, le Liban et la Syrie⁵¹, et enfin la région d'Istanbul⁵². Lamartine, quant à lui, reprend plus ou moins l'itinéraire de Chateaubriand en omettant toutefois l'Égypte et en y ajoutant la Syrie et la « Turquie d'Europe », c'est-à-dire la Bulgarie, la Serbie et l'empire austro-hongrois. Ainsi, à quelques détails près, une cohérence géographique se dégage de ces trois voyages. Parmi les pays incontournables figurent la région de Constantinople, la Syrie et le Liban, et deux auteurs sur les trois se sont rendus en Égypte et en Palestine. Il convient également de noter qu'au cours de ces voyages en Orient les écrivains visitent au moins deux régions différentes au sein de l'Empire ottoman, qui correspondent au siècle suivant à des pays différents. Cette diversité géographique nous semble constituer un autre trait définitoire du corpus, d'autant qu'elle est une constante au cours des siècles : pour la période qui nous intéresse, la plupart des écrivains se rendent dans au moins deux pays, et relatent souvent la traversée, qu'elle s'effectue en paquebot (cas le plus fréquent), en automobile ou en avion, moyens de transport modernes. Le *Voyage en Orient* ne comprend en effet pas uniquement la description des pays traversés, mais aussi le récit de cette traversée, depuis le trajet aller jusqu'au trajet retour.

⁴⁹ « On ne s'attend point sans doute à me voir décrire l'Égypte : j'ai parlé avec quelque étendue des ruines d'Athènes, parce que après tout, elles ne sont bien connues que des amateurs des arts ; je me suis livré à de grands détails sur Jérusalem, parce que Jérusalem était l'objet principal de mon voyage. Mais que dirais-je de l'Égypte ? Qui ne l'a point vue aujourd'hui ? Le Voyage de M. de Volney en Égypte est un véritable chef-d'œuvre dans tout ce qui n'est pas érudition : l'érudition a été épuisée par Sicard, Norden, Pococke, Shaw, Niebhur et quelques autres ; les Dessins de M. Denon et les grands Tableaux de l'Institut d'Égypte ont transporté sous nos yeux les monuments de Thèbes ou de Memphis ; enfin, j'ai moi-même dit ailleurs tout ce que j'avais à dire sur l'Égypte. Le livre des *Martyrs*, où j'ai parlé de cette vieille terre, est plus complet touchant l'antiquité, que les autres livres du même ouvrage. Je me bornerai donc à suivre, sans m'arrêter, les simples dates de mon journal » (François René DE CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, éd. Jean-Claude BERCHEZ, Paris, Gallimard, 2005, p. 374).

⁵⁰ Partie intitulée « Les Femmes du Caire ».

⁵¹ Partie intitulée « Druses et maronites ».

⁵² Partie intitulée « Les Nuits du Ramazan ».

D'un point de vue littéraire, Chateaubriand, Lamartine et Nerval ont à eux trois composé le canon du Voyage en Orient, en en définissant les thématiques privilégiées, les scènes stéréotypiques et les caractéristiques stylistiques. Le livre de Chateaubriand a tout particulièrement fait date dans le discours mais aussi dans la pratique même de ce sous-genre de la littérature viatique : si *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* n'est pas la première relation de voyage en Orient, on lui doit toutefois d'avoir fixé la forme canonique du voyage, celle d'une aventure intérieure dans un Orient nimbé de réminiscences chrétiennes. Le récit de voyage prend avec lui une dimension autobiographique⁵³. Dans la préface pour l'édition de ses œuvres complètes en 1826, l'auteur lui-même note le caractère précurseur de son récit :

J'ai donc eu le très petit mérite d'ouvrir la carrière, et le très grand plaisir de voir qu'elle a été suivie après moi. En effet mon *Itinéraire* fut à peine publié, qu'il servit de guide à une foule de voyageurs. Rien ne le recommande au public que son exactitude ; c'est le livre de postes des ruines : j'y marque scrupuleusement les chemins, les habitacles et les stations de la gloire. Plus de mille cinq cents Anglais ont visité Athènes dans ces dernières années ; et lady Stanhope, en Syrie, a renouvelé l'histoire des princesses d'Antioche et de Tripoli. [...]⁵⁴

Par ailleurs, notons que Lamartine et Nerval citent tous deux Chateaubriand dans leur récit, le premier en faisant une référence incontournable en la matière, puisqu'il le cite dès la deuxième phrase de son « Avertissement » :

Un livre, ou plutôt un poème sur l'Orient, M. de Chateaubriand l'a fait dans *l'Itinéraire* ; ce grand écrivain et ce grand poète n'a fait que passer sur cette terre de prodiges, mais il a imprimé pour toujours la trace du génie sur cette poudre que tant de siècles ont remuée⁵⁵.

Quoique Nerval exprime quant à lui moins de déférence envers ses prédécesseurs, se contentant par exemple de les citer au détour d'une phrase relative aux dépenses engendrées par le voyage⁵⁶, il n'en reste pas moins que chacune de ces œuvres fait

⁵³ La bibliographie sur l'ouvrage de Chateaubriand est très vaste. Parmi les études notables, citons Alain GUYOT et Roland LE HUENEN, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand. L'invention du voyage romantique*, Paris, PUPS, 2006 ; Philippe ANTOINE, *Quand le voyage devient promenade. Écritures du voyage au temps du romantisme*, Paris, PUPS, 2011 et « Une définition générique problématique », dans *Les Récits de voyage de Chateaubriand. Contribution à l'étude d'un genre*, Paris, Champion, 1997, p. 23-29.

⁵⁴ François René DE CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 35.

⁵⁵ Alphonse de LAMARTINE, *Voyage en Orient*, éd. Sarga MOUSSA, Paris, Champion, 2000, p. 43. La relation entre les deux écrivains est toutefois plus complexe qu'il n'y paraît : voir l'article de Sarga MOUSSA, « Un voyage dans *l'Itinéraire*. Lamartine contradicteur de Chateaubriand », *Bulletin de la Société Théophile Gautier*, n° 29, 2007, p. 53-64 ; en ligne sur HAL à l'adresse http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/26/76/47/PDF/Lam.contrad.de_Chat.pdf.

⁵⁶ « Il m'a semblé qu'en Orient les hôteliers, les drogmans, les valets et les cuisiniers s'entendaient de tout point contre le voyageur. Je comprends déjà qu'à moins de beaucoup de résolution et d'imagination même, il faut une fortune énorme pour pouvoir y faire quelque séjour. M. de Chateaubriand avoue qu'il s'y est ruiné ; M. de Lamartine y a fait des dépenses folles ; parmi les autres voyageurs, la plupart

toujours signe vers d'autres textes. Chateaubriand, qui sera lui-même abondamment cité et commenté dans les récits ultérieurs, use et abuse de multiples sources, ne cessant de convoquer écrivains, savants et aventuriers qui l'ont précédé. En liant ainsi les œuvres les unes aux autres, l'intertextualité, omniprésente, constitue l'une des principales caractéristiques du Voyage en Orient et un indice fort de la cohérence du corpus. Le constat vaut également pour la période qui nous intéresse : les écrivains ne cessent de se référer au Voyage en Orient romantique composé par ces trois auteurs, auxquels il convient d'ajouter les œuvres de Loti (*La Mort de Philae*, mais aussi son triptyque *Le Désert*, *Jérusalem* et *La Galilée*), qui est avec Chateaubriand l'écrivain le plus présent dans la mémoire littéraire de la première moitié du XX^e siècle. Il s'agit là d'un autre trait définitoire de cette production.

Si les récits de voyage en Orient du XX^e siècle font fréquemment référence aux œuvres fondatrices du siècle précédent, on observe également une intertextualité « horizontale », synchronique, qui manifeste la vitalité du genre au cours de la période qui nous intéresse et nous a permis d'identifier un corpus cohérent. Ainsi Barrès, qui publie en 1923 le récit de son voyage de 1914⁵⁷, cite-t-il régulièrement de jeunes collègues dans son *Enquête aux pays du Levant* : « Les Tharaud et Henry Bordeaux raconteront, je pense, les heures noires. Moi, je suis antérieur [...] »⁵⁸. C'est un véritable passage de relais que formule ici Barrès, conscient d'appartenir à la génération antérieure d'écrivains nés au XIX^e siècle et déjà âgés au lendemain de la Première Guerre mondiale, comme Loti. L'emploi du futur (« Les Tharaud et Henry Bordeaux raconteront... ») manifeste la volonté de l'auteur de créer une filiation littéraire autour du thème de l'Orient. La narration rétrospective qui est celle de l'*Enquête* lui permet cette mise en perspective et fait de cet ouvrage un jalon important de l'histoire du Voyage en Orient, que l'écrivain associe étroitement à l'entreprise « civilisatrice » française :

Et voici mes notes de voyage, bien sommaires, telles que je les retrouve sur mes cahiers, jetées sans verbes, à coups de crayon, dans les cahots de l'automobile, ou dans la nuit des fêtes que les villages nous donnaient. À quoi bon les compléter et chercher à les mettre au point ? Cent écrivains, depuis 1914, m'ont suivi et dépassé. Si je vau, c'est pour témoigner quels étaient, à la dernière heure avant le drame, les sentiments de cette nation fidèle. Un tel chapitre, dûment daté, prend place dans la longue série des titres du Liban et dans les substructions de l'édifice franco-libanais⁵⁹.

n'ont pas quitté les ports de mer, ou n'ont fait que traverser rapidement le pays. Moi, je veux tenter un projet que je crois meilleur » (Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient*, Paris, Gallimard, 2009, p. 220.). La dernière phrase indique clairement la démarche de singularisation de l'écrivain par rapport à ses prédécesseurs.

⁵⁷ « Qu'il me soit permis de noter comment, à la minute même (septembre 1923) où je corrige les épreuves de cette page [...] », écrit-il dans les notes du premier tome de son *Enquête* (Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 329.).

⁵⁸ *Ibidem*, p. 114.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 58-59.

Ce passage témoigne à la fois du maintien d'un goût de l'Orient dans la littérature française, comme le signale ici l'hyperbole des « cent écrivains », mais aussi de la conscience qu'a Barrès de représenter dans son ouvrage un moment charnière, après lequel le visage de la région va changer. Il délègue à ses jeunes collègues le soin de dire ce Moyen-Orient nouveau. Dans les dernières pages de son livre, Barrès multiplie les références à ses confrères en développant certains exemples, à la manière d'une réclame de libraire :

Pierre Lyautey, hier le chef du cabinet civil, nous expose *Le Drame oriental*⁶⁰, le rôle de la France au milieu de ces nationalités de tous ordres. [...] Et voici que Henry Bordeaux va nous montrer cette nouvelle Syrie libérée par la France, renaissant après la famine et l'oppression germano-turque, et formée par nous à s'administrer elle-même sous notre garde. *L'Orient en marche* qu'annonce le romancier de *Yamilé sous les cèdres* sera l'histoire de notre intervention d'aujourd'hui venant se placer à la suite des nombreuses interventions qui, de siècle en siècle, ont créé sur cette terre nos titres et notre influence. Cette magnifique tâche d'annaliste des plus récents services de la France ne pouvait être la mienne⁶¹.

Certes, c'est là une vision particulière, servant les intérêts colonialistes de la France – bien que le mandat soit davantage un protectorat qu'une colonie – que propose ici Barrès des textes relatifs à l'Orient. Il n'empêche que semble s'être créée autour de la figure barrésienne une « famille » d'écrivains s'étant fait une spécialité de l'Orient et attachée à la perpétuation de la tradition du Voyage en Orient romantique. Henry Bordeaux, à qui Barrès fait ici référence, en fait ainsi partie, ayant publié plusieurs ouvrages sur ce thème : une histoire des *Voyageurs d'Orient*⁶², tout d'abord, puis ses propres récits de voyage, l'un sur la Palestine (*Le Visage de Jérusalem*), l'autre sur l'Égypte (*Le Sphinx sans visage*), en 1927 et 1939, entre autres⁶³. Mais l'on peut également citer Pierre Benoit, avec qui Barrès entretenait une correspondance suivie, et qu'il évoque dans les notes du premier tome de son *Enquête*, jusqu'à citer *in extenso* certaines lettres

⁶⁰ Pierre LYAUTEY, *Le Drame oriental et le rôle de la France*, préface de Maurice BARRÈS, Paris, Société d'éditions géographiques maritimes et coloniales, 1924.

⁶¹ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 316. Sur la situation du Liban vue par les intellectuels libanais exilés en France ou en Égypte, nous renvoyons à l'article de Daniel LANÇON, « Exils, terre natale, terre rêvée : naissance de la francophonie littéraire libanaise dans et par la Grande Guerre », dans *La Grande Guerre et le Liban*, colloque organisé à Paris en novembre 2014 dans le cadre du centenaire de la Grande Guerre, Paris, Geuthner, à paraître.

⁶² Henry BORDEAUX, *Voyageurs d'Orient*, Paris, Plon-Nourrit, 1926, 2 vol.

⁶³ Nous pouvons également citer *Dans la montagne des Druses*, Paris, Plon, 1926, et *Les Sept merveilles du Liban et de la Syrie*, conférence prononcée à l'Exposition coloniale en juillet 1931. Ces deux textes sont reproduits dans *Le Visage de Jérusalem et Le Sphinx sans visage*, Paris, Les Deux Sirènes, 1948. Le texte de la conférence s'ouvre d'ailleurs sur une référence à Barrès. Le titre annoncé par Barrès dans la citation ci-dessus (*L'Orient en marche*) n'a donc finalement pas été retenu par Henry Bordeaux pour ses ouvrages.

écrites par son jeune collègue au moment de son long séjour au Liban⁶⁴. Les deux écrivains s'échangeaient des informations et des documents au sujet de divers personnages ou faits historiques relatifs au Moyen-Orient. Barrès conclut cette note en formulant à nouveau le souhait que de jeunes écrivains s'emparent à leur tour de la « matière orientale » :

Elle est charmante, cette collaboration que m'accordent l'amitié de Pierre Benoit et notre goût commun pour les dames du Liban. Puisse-nous recevoir bientôt le roman qu'il dédie à celles-ci et qu'à cette heure il écrit sur le rivage de leurs montagnes. Et souhaitons que tous les jeunes enchanteurs, tous les jeunes maîtres de l'imagination aillent ainsi planter leur bannière sur ces terres qu'il s'agit d'incorporer dans la pensée française⁶⁵.

Outre Pierre Benoit et Henry Bordeaux, tous deux académiciens comme l'était Barrès⁶⁶, les frères Jérôme et Jean Tharaud font aussi partie de cette famille d'écrivains regroupée autour de Barrès et que l'on peut encore qualifier d'« orientalistes »⁶⁷. Leur intérêt pour le monde juif les a bien sûr amenés à se rendre à de nombreuses reprises au Moyen-Orient : ils anticipent la demande de leur maître en publiant dès 1923, peu avant *l'Enquête*, leur *Chemin de Damas*⁶⁸, suivi l'année suivante de *L'An prochain à Jérusalem* et en 1937 de leur *Alerte en Syrie !*. C'est encore en 1923 que Myriam Harry publie *Les Amants de Sion*, l'un des premiers textes consacrés au phénomène sioniste en Palestine. L'écrivaine d'origine hiérosolomytaine se place à son tour dans la filiation barrésienne et ce jusqu'en 1947, année de la parution de la biographie qu'elle consacre au mystique musulman Djalâl ad-Dîn Rûmi⁶⁹ personnage qui fascinait à ce point l'auteur de *l'Enquête aux pays du Levant* qu'il fit de la halte à Konya, ville où le sage élu domicile et où il fut

⁶⁴ On relève ainsi une longue lettre au sujet de Lady Esther Stanhope (Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 322-323). Pierre Benoit a également évoqué cette amitié dans un article publié au moment de la mort de son maître : « À Deir-el-Kamar, où le précéda Lamartine, sur la tombe d'Henriette Renan, au Nahr-Ibrahim [...], je l'ai suivi. Chaque fois, je lui écrivais. Il me répondait en m'indiquant les lieux où il n'avait pu se rendre. Je m'y rendais » (Pierre BENOIT, « La tristesse de l'Oronte », *Toute la terre : souvenirs de voyages et inédits*, éd. Jacques-Henry Bornecque, Paris, Albin Michel, 1988, p. 100.).

⁶⁵ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 324.

⁶⁶ Henry Bordeaux est académicien depuis 1919, tandis que Pierre Benoit entre à l'Académie française en 1931. Notons que c'est Louis Bertrand, autre écrivain fort attentif à l'Orient, qui succède en 1925 au fauteuil de Maurice Barrès. La famille d'écrivains créée par l'auteur de *l'Enquête* est donc essentiellement académique.

⁶⁷ Il est encore une fois significatif qu'après la mort de Louis Bertrand, ce soit Jean Tharaud qui succède au fauteuil numéro 4 de l'Académie française (en 1946), autrefois occupé par Maurice Barrès ; son frère Jérôme était quant à lui académicien depuis 1938, au fauteuil numéro 31.

⁶⁸ Michel Leymarie, spécialiste de l'œuvre des frères Tharaud, signale que cet ouvrage dans lequel les écrivains « chassent sur les terres de Barrès » en évoquant « nombre de faits ou de lieux rapportés par le romancier », « établit une concurrence et provoque une brouille passagère entre le maître et ses disciples » (Michel LEYMARIE, *La preuve par deux : Jérôme et Jean Tharaud*, Paris, CNRS, 2014, p. 105.).

⁶⁹ Myriam HARRY, *Djelaeddine Roumi, poète et danseur mystique*, Paris, Flammarion, 1947.

enterré, le point d'orgue de son voyage⁷⁰. En 1923, la mort de Barrès et de Loti, deux autorités en matière d'Orient, crée un tournant dont les contemporains sont conscients, qui consacrent aussitôt à l'un et à l'autre de nombreux essais⁷¹. Genre phénix, le Voyage en Orient renaît alors de ses cendres, porté par ce noyau d'écrivains héritiers des deux défunts. Louis Bertrand, Myriam Harry, les frères Tharaud, dans une moindre mesure Pierre Benoit et Joseph Kessel placent alors le Moyen-Orient au cœur de leur production littéraire.

Ces quelques écrivains se fréquentaient souvent, et se réunissaient parfois lors des événements de la Société des gens de lettres ou à l'occasion d'événements plus spécifiques – il est significatif que les frères Tharaud, ainsi que Louis Bertrand, Myriam Harry, Claude Farrère et Pierre Mille aient tous été membres du jury du Prix de littérature coloniale créé en 1921. Ce réseau professionnel entre écrivains de métier se double de relations parfois amicales. Il serait fastidieux de relever ici les nombreuses connexions existant entre ce petit monde d'écrivains orientalistes regroupés pour la plupart à Paris. Citons à nouveau l'exemple de Myriam Harry, que Loti appelait sa « sœur en bédouinerie⁷² ». D'abord introduite dans le milieu symboliste, elle entretint une amitié étroite avec les frères Tharaud, qu'elle accueillait souvent en voisins dans sa maison de Neuilly, décorée dans le goût oriental. Elle y organisait régulièrement des « soirées orientales » auxquelles se joignaient le couple Delarue-Mardrus⁷³ ainsi que de nombreux journalistes d'Égypte ou du Liban. Interrogée par Frédéric Lefèvre sur les « parrains » qu'elle se reconnaît dans son « œuvre orientaliste », Myriam Harry cite Loti et Renan⁷⁴,

⁷⁰ En écrivant cette biographie, Myriam Harry répond directement à une demande de Maurice Barrès qui écrivait dans son *Enquête* : « [...] voici que j'ai pu m'approcher du tombeau de cet illuminateur de l'Islam. Les documents poussiéreux m'y sont apparus comme des choses vivantes. Maintenant il s'agit de les mettre à la disposition du public : il s'agit d'introduire Djélal-eddin et le soleil de Tébriç dans le cercle classique ; je voudrais les humaniser, à l'usage de l'Occident » (Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 288.)

⁷¹ Citons du très prolifique Henry BORDEAUX « La sensibilité de Pierre Loti », *Pèlerinages littéraires*, Paris, Albert Fontemoing, « Minerva », 1907, p. 34-64, et *L'Appel du divin ou Maurice Barrès en Orient*, Paris, Plon, 1925 (d'abord paru sous le titre « Maurice Barrès en Orient » dans *La Revue des Deux Mondes*, mars – avril 1925) ; de Roland DORGÈLES, « Barrès en Syrie », *Les Nouvelles littéraires*, 3 mars 1928, p. 1 ; de Claude FARRÈRE, *Loti*, Paris, Flammarion, 1929 ou encore de Robert DE TRAZ *Pierre Loti*, Paris, Hachette, coll. « Les grands écrivains français », 1948 ; de Marius et Ary LEBLOND enfin, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, Paris, V. Rasmussen, 1926.

⁷² Voir Cécile CHOMBARD GAUDIN, *Une Orientale à Paris : voyages littéraires de Myriam Harry*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004, p. 128.

⁷³ Au début du siècle, le couple Delarue-Mardrus entretenait lui aussi un réseau d'écrivains et de journalistes « orientalistes » et/ou venus du Moyen-Orient, et recevait par exemple fréquemment l'écrivain Chekri Ganem. Voir à ce sujet l'article de Daniel LANÇON, « Exils, terre natale, terre rêvée : naissance de la francophonie littéraire libanaise dans et par la Grande Guerre », *op. cit.*

⁷⁴ « Renan et Loti, deux êtres qui ont vraiment compris et senti l'Orient. Renan, ancien séminariste, et Loti, protestant, ils étaient, tous les deux, imprégnés de la Bible, cette clé du Passé sans laquelle l'Orient n'est qu'un décor » (Frédéric LEFÈVRE, *Une heure avec Myriam Harry*, Paris, Flammarion, 1933, p. 264). C'est également Frédéric Lefèvre qui décrit la décoration orientale de la maison de l'écrivaine : « L'Orient s'étend sous nos pieds dans les tapis aux chaudes couleurs amorties, chatoie sur les murs où

auxquels un grand nombre de ses confrères marquent également leur tribut. Ces écrivains spécialistes des questions de l'Orient mais aussi, plus largement, de l'exotisme et des colonies, présentent souvent un même conservatisme politique et littéraire. Bien que certains membres fassent parfois preuve de quelques hardiesses de style et de pensée, la plupart partagent une vision exotisante du Moyen-Orient qu'ils désirent, selon le mot de Barrès, « incorporer à la pensée française⁷⁵ » et à sa sphère d'influence.

Tous les intellectuels voyageant en Orient pendant la première moitié du XX^e siècle ne font pas partie de ce cercle, mais ils sont nombreux à y faire référence, fût-ce pour s'en distinguer. Ainsi Maurice Martin du Gard critique-t-il l'« académisme » de ce milieu dans quelques pages de son récit de voyage en Palestine :

« À quoi songez-vous, dans votre coin, les yeux sombres ? » me demandait juste à ce moment un de mes compagnons de route. – « Au prolétariat, au chemin de fer, à la route unie sur laquelle nous glissons, à la liberté, à la pauvreté. [...] Je pense qu'on fait beaucoup trop de littérature sur ce pays et que je n'ajouterai pas à tant de pages sublimes, faute de talent d'abord, faute d'appétit certainement. Je ne me suis jamais senti aussi peu académique ».

Sur le chemin de Damas ! Il paraît que je blasphémiais et on ne s'expliquait pas ce qu'on prenait pour de la mauvaise humeur⁷⁶.

Cette pique de Martin du Gard atteste l'existence d'un groupe d'écrivains orientalistes réunis autour d'une esthétique – académique – et d'opinions politiques – conservatrices et impérialistes – communes, et dans laquelle il ne se reconnaît pas. L'expression du « Chemin de Damas » fonctionne ici comme la formule de ralliement de cette famille orientaliste créée autour de la figure barrésienne ; employée à plusieurs reprises dans *l'Enquête aux pays du Levant*⁷⁷, c'est également le titre de l'ouvrage des frères Tharaud paru en 1923. Martin du Gard ironise ici sur la dimension blasphématoire de sa critique, en faisant référence à la dimension paulinienne de l'expression reprise en étendard par ses confrères, avec lesquels il prend ses distances. On comprend que les Voyages en Orient de la première moitié du XX^e siècle répondent aussi à des présupposés idéologiques, en lien avec la politique extérieure de la France, qu'il s'agira d'analyser afin de présenter un tableau nuancé du genre.

pendent des portières zébrées, des émaux losangés, et vit dans les mille souvenirs glanés au hasard des voyages » (*Ibidem*, p. 253).

⁷⁵ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 324.

⁷⁶ Maurice MARTIN DU GARD, *Terres divines*, Paris, Flammarion, 1933, p. 95.

⁷⁷ « [...] je suis heureux qu'à mon tour je puisse biffer de mes rêveries ce “chemin de Damas” » (Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 103.) et « le général Gouraud a convoqué successivement à Beyrouth des séries d'écrivains pour qu'ils signalent à l'opinion publique comment nous pourrions trouver, après les premières erreurs, notre “chemin de Damas” » (*Ibidem*, p. 316).

Il nous a paru intéressant de conduire ces recherches jusqu'au début des années cinquante, après la Seconde guerre mondiale et la création de l'État d'Israël, événements qui plongent la région dans un long temps de crises : la récurrence de la métaphore de la tempête dans la littérature de l'époque est le signe de cette rupture historique⁷⁸. Après la Seconde Guerre mondiale, deux textes nous semblent marquer l'essoufflement du Voyage en Orient : en 1947, Georges Duhamel fait paraître une *Consultation aux pays d'Islam*, dont le titre fait écho à *L'Enquête aux pays du Levant* de Maurice Barrès, paru plus de vingt ans plus tôt ; l'auteur y fait le constat de l'existence d'un monde arabo-musulman formant désormais un bloc, et relie cette évolution historique à l'histoire du Voyage en Orient. Prenant l'exemple de l'Égypte, il remarque que ses relations avec la France ont changé, et que le peuple égyptien, sans lui être hostile, n'hésite plus à tenir des propos critiques sur la France : « Même formulées avec la plus exquise politesse, de telles critiques arrêtent le voyageur français et l'invitent à la controverse », écrit-il⁷⁹. Cinq ans plus tard, le livre de Roger Vailland, *Choses vues en Égypte*, creuse le même sillon en montrant une Égypte au cœur d'une agitation politique contemporaine après le coup d'État contre le roi Farouk. Ce nouvel espace arabo-musulman, éminemment nationaliste et politique, ne semble décidément plus compatible avec l'Orient fantasmé des Romantiques.

L' « ORIENT » DU VOYAGE EN ORIENT

Nous avons déjà parlé plus haut des itinéraires suivis par les trois écrivains fondateurs du Voyage en Orient. Mais il s'agit en vérité d'une tâche extrêmement complexe que de délimiter l'espace géographique désigné par ce terme à la définition imprécise et riche de fantasmes occidentaux. Ceux-ci sont si vivaces qu'ils déforment l'appréhension du « véritable » Moyen-Orient, comme l'atteste ce passage extrait de la préface du *Guide bleu Moyen-Orient*, en 1956 :

Longtemps le seul mot d'Orient a évoqué à l'esprit de l'homme occidental un éclatant joyau aux milles facettes. [...] Sans limites bien déterminées, situé quelque part vers l'est de la Méditerranée, cet Orient, à la fois féérique et mystérieux, comprenait aussi bien les vastes possessions de l'empire ottoman – accessible seulement aux diplomates par sa capitale Constantinople, et aux marchands par les Échelles – que la Perse légendaire, l'antique Mésopotamie, l'inquiétante Arabie Pétrée. Cette imprécision même favorisait les inventions les plus propres à enchanter un public peu soucieux d'exactitude. Elle permettait de créer un monde où beaucoup de fantaisie se mêlait à la

⁷⁸ Voir Élian J. FINBERT, *Tempête sur l'Orient*, Paris, Éditions Hier et Aujourd'hui, 1946, ou encore Édouard HELSEY, *Orages sur Sion. Choses vues en Palestine, 1925, 1929, 1938*, Paris, Les Éditions de France, 1939.

⁷⁹ Georges DUHAMEL, *Consultation aux pays d'Islam*, Paris, Mercure de France, 1947, p. 34. Ce titre sera désormais abrégé en *Consultation*.

réalité – un monde de rêve d'où la violence n'était pas exclue et où la vie se déroulait comme une luxueuse tapisserie tissée d'or, de soie, de perles et de sang⁸⁰.

Bien plus qu'une région géographique existante, « l'Orient » représente pour l'Occident un espace de création. Cette citation énumère une grande partie des adjectifs qui le qualifient traditionnellement, c'est-à-dire « mystérieux », « féerique », « légendaire », « antique », mais aussi « inquiétant », dans une ambivalence héritée des *Orientales* de Hugo.

Il s'agit pourtant de déterminer de manière précise les pays mentionnés dans les récits de voyage en Orient. « L'Orient » a longtemps désigné l'Orient ottoman à son apogée ; mais dans cet ensemble, la Grèce et la Palestine, par exemple, occupent une place singulière. Deux ouvrages historiographiques de la première moitié du XX^e siècle ont ainsi choisi d'exclure ces deux pays de leurs études consacrées à l'Orient dans la littérature française⁸¹. Au cours de leur voyage en Orient, les écrivains accomplissent en réalité « une sorte de grand tour du bassin oriental de la Méditerranée⁸² ». Jean-Claude Berchet précise cet itinéraire :

[...] le Voyage en Orient se *fixe*, au XIX^e siècle, dans un espace levantin, autour de quelques grandes villes, mais aussi autour du *mare nostrum*. [...] En plein milieu du siècle, le voyage de Flaubert et de Maxime Du Camp offre le modèle du *périple* idéal : Égypte, Palestine, Liban, Asie Mineure, Constantinople, Athènes, Grèce. Itinéraire circulaire inventé par Chateaubriand, repris sans cesse par la suite, non sans variantes, mais codifié par le guide Joanne [...] ⁸³.

Reprenant cette analyse, nous avons choisi de nous intéresser ici aux régions de la Méditerranée orientale, excluant ainsi de notre propos le Maghreb, qui ne figure pas dans l'itinéraire classique du voyage romantique. Notre étude portera plus précisément sur les possessions les plus tardives de l'Empire ottoman avant son démantèlement, c'est-à-dire l'Égypte, la Palestine, la Transjordanie (actuelle Jordanie), le Liban, la Syrie, l'Irak, l'Arabie saoudite, le Yémen, et enfin la Turquie. Il s'agit donc d'un espace géographique très vaste, présentant de grandes disparités et spécificités aussi bien historiques que culturelles, mais qui ont en commun un passé ottoman. Nous excluons de notre étude la Grèce, bien qu'elle ait été ottomane et fait partie de l'Orient des

⁸⁰ Francis AMBIÈRE, préface du Guide Bleu *Moyen-Orient : Liban, Syrie, Jordanie, Irak, Iran*, Paris, Hachette, 1956.

⁸¹ Pierre MARTINO, *L'Orient dans la littérature française au XVIII^e et au XIX^e siècles*, Paris, Hachette, 1906, et Marie-Louise DUFRENOY, *L'Orient romanesque en France, 1704-1789*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1946, t. I.

⁸² Sarga MOUSSA, « Orientalisme et colonialisme : une réévaluation (Denon, Gautier, Lamartine) », *Revue des Lettres et de Traduction*, 2002, p. 91-104.

⁸³ Jean-Claude BERCHET (éd.), *Le Voyage en Orient : Anthologie des voyageurs français dans le Levant du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 10.

premiers romantiques du XIX^e siècle, en raison de son indépendance précoce (1830) : il semble évident pour les voyageurs de la première moitié du XX^e siècle que ce pays se rattache à un espace certes méditerranéen, mais occidental, et ce pour des raisons d'ordre avant tout culturel, relatives à la période antique conçue comme fondatrice des valeurs occidentales, ainsi qu'à la présence de la religion chrétienne. Par ailleurs le cas du voyage en Grèce des écrivains français pour la période qui nous intéresse a déjà fait l'objet d'une étude spécifique⁸⁴, contrairement aux autres pays de Méditerranée orientale. Pour des raisons de cohérence, mais aussi de limitation du vaste corpus des récits de voyage au XX^e siècle, nous préférons nous concentrer sur les régions restées ottomanes plus tardivement (jusqu'en 1882 pour l'Égypte, et 1918 pour les autres pays), et qui constituent une grande partie de ce que l'on appelle aujourd'hui le « monde arabo-musulman ». Parmi les traits principaux de ces régions figurent un important héritage antique, la présence d'une mosaïque de religions avec toutefois une prédominance de l'Islam, et enfin l'arabe comme langue privilégiée de communication.

En plein cœur de ce monde arabo-musulman, la représentation littéraire de la Palestine de l'entre-deux-guerres mériterait à elle seule un important travail de recherches. Espace biblique, la Palestine occupait déjà dans le Voyage en Orient une place toute particulière : Nerval, pourtant l'un des fondateurs de cette tradition littéraire, ne s'y est pas rendu, et peu avant la Première Guerre mondiale, Barrès en voyage dans le Levant évite également la Palestine, pour ne pas « courir le risque de paraître placer sur le même plan que les vestiges des idoles le tombeau du Christ⁸⁵ ». L'apparition d'une « Palestine juive » sur ce territoire musulman et arabe achève de singulariser cette région, et constitue une révolution majeure sur les plans géopolitique et culturel. En effet, des débuts du sionisme (dès la fin du XIX^e siècle, mais de manière plus organisée après la déclaration Balfour de 1917) jusqu'à la création de l'État d'Israël en 1948, en passant par le choc de la Shoah après la Seconde guerre mondiale, tout se passe aux yeux des voyageurs comme si une enclave d'Occident naissait au milieu de l'Orient. Les écrivains et journalistes de passage s'interrogent sur la métamorphose de cette terre par les sionistes, et opposent fréquemment Jaffa, la vieille cité arabe, à la trépidante Tel Aviv, ville juive née des sables en 1906. La création d'une Palestine juive pendant l'entre-deux-guerres constitue un événement clé qui aboutit à la construction du Moyen-Orient tel qu'on le connaît aujourd'hui. En cela, le voyage dans ce qui s'appelait jusqu'en 1948

⁸⁴ Sophie BASCH, *Le Voyage Imaginaire : les écrivains français en Grèce au XX^e siècle*, Athènes, Hatier, 1991. Comme pour la présente étude, l'auteure s'appuie sur un corpus de textes référentiels, « pour la plupart [...] récits de voyage, parfois [...] témoignages journalistiques ou polémiques se rapportant à la Grèce actuelle » (p. 11). Comme l'indique le titre, l'une des conclusions de son analyse est que « la Grèce est indescriptible et ne l'a jamais plus été que depuis qu'elle est accessible » (p. 21).

⁸⁵ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 40.

uniquement « Palestine » constitue un pan majeur de notre étude sur le Voyage en Orient moderne.

Mais il est également nécessaire de prendre en compte l'existence des espaces qui semblent être culturellement en marge de ce monde arabo-musulman en gestation. Nous pensons notamment à la Turquie, qui nous intéresse dans la mesure où tous les pays cités précédemment faisaient autrefois partie de l'Empire ottoman organisé autour de Constantinople. La Turquie a longtemps représenté pour l'Occident une altérité proche puisque son territoire s'étendait jusqu'au sein même du continent européen. Après le démantèlement de l'Empire ottoman, ce pays et surtout Constantinople (qui prend le nom d' « Istanbul » en 1930) restent des sujets d'étude privilégiés, les écrivains et intellectuels se penchant notamment sur la révolution Jeune Turquie dirigée par Mustafa Kemal Atatürk. Toutefois, dans la pratique du voyage, force est de constater que sur le chemin du Moyen-Orient, l'escale à Istanbul n'est plus aussi fréquente qu'au siècle précédent. De plus, les textes se font l'écho de l'occidentalisation rapide du pays, rendue visible par l'abandon du costume oriental et du tarbouche au profit du complet européen. La Turquie est-elle toujours l'Orient après la révolution kémaliste ?

À l'issue de cette brève présentation des espaces géographiques au cœur de notre étude, il convient de préciser qu'à une définition préalable de cet « Orient » toujours aussi imprécis, la démarche littéraire qui est la nôtre nous conduit à préférer une analyse des textes montrant comment les espaces géoculturels sont *construits* par les écrivains voyageurs eux-mêmes. Convaincus que la littérature de voyage « s'établit à la croisée des belles lettres et de l'imaginaire social, selon une démarche refusant de dissocier enquête historique et anthropologie de l'imaginaire⁸⁶ », c'est une géographie imaginaire, représentation *littéraire* de l'Orient, que nous visons ici à établir.

LE CORPUS D'ÉTUDE

Afin d'élaborer l'histoire de l'orientalisme littéraire de la première moitié du XX^e siècle, nous avons préféré, dans l'élaboration de notre corpus d'étude, écarter les œuvres de fiction. Certes, des critiques ont pu montrer que le récit de voyage joue avec les frontières de la fiction : « interrompu, tronqué, elliptique, le réel se définit à la fois par ce qui est dit et par ce qui est tu, et qui flotte dans l'indétermination, au bord même de la fiction⁸⁷ ». Mais pour des raisons de volume du corpus d'étude, nous avons préféré nous

⁸⁶ Jean-Marc MOURA, *La Littérature des lointains : histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*, Paris, Champion, 1998, p. 12.

⁸⁷ Isabelle DAUNAI, « Autonomie de la pensée littéraire au XIX^e siècle : le cas du récit de voyage en Orient », dans *Fiction et Connaissance : essais sur le savoir à l'œuvre et l'œuvre de fiction*, textes réunis par

concentrer sur les œuvres relevant de la littérature à fort coefficient de référentialité, visant à dire le réel. En outre, dans une perspective d'histoire des idées, nous nous sommes attachés à dégager, au sein même de ces textes dits référentiels, ce qui persiste de fantasmes et de préjugés : il convient pour cela d'analyser des textes qui ont la prétention de décrire « objectivement » cette région, afin d'en dire « la », ou du moins, une « vérité », même si la tentation romanesque de ces textes sera interrogée.

Nous avons ainsi sélectionné une série d'œuvres qui se sont imposées par leur pertinence pour l'étude d'histoire littéraire que nous nous proposons de mener. Il s'est agi de construire un corpus volontairement hétérogène, à visée représentative, afin d'écrire la synthèse d'un moment court de l'histoire de l'orientalisme littéraire en France, en en dégagant les grandes orientations thématiques, stylistiques et énonciatives. Afin d'atteindre cet objectif, une centaine de textes, en majeure partie des récits de voyage, ont été attentivement lus⁸⁸. Le Voyage en Orient au XIX^e siècle prenant la forme de récits ou de notes de voyage, ce genre constitue la majeure partie des ouvrages que nous avons retenus dans le corpus d'étude, afin d'en permettre la comparaison et d'en saisir les évolutions. Mais nous avons tenu à élargir ce corpus à d'autres textes référentiels présentant aussi une ambition littéraire : récits « de séjour⁸⁹ », mémoires, et surtout reportages. La première moitié du XX^e siècle voit en effet le foisonnement des grands reportages, dans la presse puis en volume, et l'influence des écrits de presse sur la littérature est considérable. Le reportage est en outre également fondé sur le déplacement géographique, et présente donc souvent des similitudes avec le récit de voyage : les questions de l'altérité culturelle, de l'exotisme, sont par exemple fréquemment abordées. Dans le cadre du Voyage en Orient, les reporters qui se rendent au Moyen-Orient se confrontent aux fantasmes européens sur cette région et à l'héritage littéraire qui en est issu ; cette intertextualité influence grandement leur manière d'écrire l'Orient.

Suivant ces quelques principes, ont été retenus en priorité les textes répondant à trois critères principaux :

Catherine COQUIO et Régis SALADO, Paris, L'Harmattan, « Critiques littéraires », 1998, p. 300. Prenant les exemples de Flaubert et Fromentin, Isabelle Daunais montre que dans ces récits disparaît toute idée de « continuité du réel ».

⁸⁸ Nous procédons ainsi de la même manière que François Hourmant, étudiant sans distinction récit de voyage et reportage pour son analyse des « retours d'U.R.S.S. » pendant l'entre-deux-guerres (François HOURMANT, *Au pays de l'avenir radioux. Voyages des intellectuels français en U.R.S.S., à Cuba et en Chine populaire*, Paris, Aubier, « Historique », 2000).

⁸⁹ Nous appelons ainsi les récits publiés par des écrivains français *installés* en Orient depuis plusieurs années : citons par exemple les récits de Fernand LEPRETTE (*Égypte, terre du Nil*, Paris, Plon, 1939) ou Henri THUILE (*Littérature et Orient*, Paris, Messin, 1921).

- *l'intérêt accordé à la relation du voyage au Moyen-Orient* dans l'ouvrage, intérêt qui va souvent de pair avec un certain volume de pages. Nous avons surtout retenu des textes entièrement ou en majorité consacrés à la relation d'un voyage dans un ou plusieurs pays du Moyen-Orient – ce critère de l'importance accordée à cette région en particulier nous a par exemple conduit à écarter du corpus principal les quelques pages qu'André Gide consacre à l'Égypte dans son journal, en dépit de la notoriété de cet auteur.
- *la mémoire littéraire*. Les textes faisant référence à la tradition du Voyage en Orient et aux œuvres fondatrices du genre, de manière implicite ou explicite, que ce soit pour s'y inscrire ou au contraire s'en distinguer, nous ont paru intéressants dans la mesure où ils renferment une réflexion sur le Voyage en Orient comme littérature constituée et permettent ainsi de mener une étude sur l'histoire de cette tradition littéraire.
- *la représentativité idéologique et personnelle des écrivains*, afin de permettre une vue synthétique et synchronique sur le Voyage en Orient. Il s'est agi de prendre en considération les divers types d'écrits référentiels sur l'Orient, ainsi que les diverses personnalités qui se préoccupaient de l'Orient (écrivains, journalistes, diplomates, aventuriers, etc.). Le principe de reconnaissance littéraire implique d'intégrer des textes d'auteurs toujours incontournables aujourd'hui, tels *Aden Arabie* de Paul Nizan ou les ouvrages de ce voyageur professionnel qu'était Morand, mais aussi *L'Enquête aux pays du Levant* de Maurice Barrès. En outre, des textes des premiers grands reporters de la période, que l'on redécouvre depuis une dizaine d'années, Albert Londres et Joseph Kessel, mais aussi Henry de Monfreid, intimement lié à l'auteur de *Marchés d'esclaves*, et auteur lui-même d'un intéressant reportage en 1935 sur l'Arabie⁹⁰, sont des documents littéraires précieux pour l'étude de l'évolution du Voyage en Orient ; le reportage de Roger Vailland en Égypte en 1952 constitue l'un des terminus de notre étude. À ce panel d'auteurs reconnus aujourd'hui encore, il nous a paru judicieux de joindre des textes d'écrivains qui jouissaient à l'époque d'un renom considérable, à l'instar de Pierre Benoit, Roland Dorgelès ou Louis Bertrand. Le choix de ce dernier nom a également été effectué selon le principe de diversité idéologique des auteurs, cet écrivain raciste étant à l'époque l'un des plus féroces détracteurs d'un Moyen-Orient libéré de toute tutelle occidentale, et un farouche ennemi de l'Islam. Les récits de « retour au pays natal » de Myriam Harry, écrivaine et reporter née à Jérusalem, permettent également d'apporter un autre éclairage littéraire sur un Orient davantage vu « de l'intérieur », et vu par une femme.

⁹⁰ Henry DE MONFREID, *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*, Paris, Gallimard, 1935.

Paule Henry-Bordeaux, fille de Henry Bordeaux, a elle aussi consacré deux intéressants ouvrages au Moyen-Orient. Enfin quelques *minores*, comme Francis Carco, Claude Aveline ou encore Maurice Martin du Gard et Robert de Traz, dont les récits nous ont paru pertinents pour l'analyse de l'évolution de la tradition du Voyage en Orient, viennent compléter ce corpus, auquel pourront s'adjoindre ponctuellement d'autres textes, récits de voyage ou reportages.

Comme le résume le tableau sur la page suivante, le corpus primaire du présent travail est donc composé de 22 auteurs, pour un total de 44 ouvrages⁹¹ :

1	Claude AVELINE, <i>La Promenade égyptienne</i> , 1934
2	Maurice BARRÈS, <i>Une Enquête aux pays du Levant</i> , 1923
3	Pierre BENOIT, « En Turquie », « Liban et Syrie », « En Égypte », « Palestine et Jordanie », articles de presse écrits de 1923 à 1950 et regroupés dans <i>Toute la terre. Souvenirs de voyage et inédits</i>
4	Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », <i>Devant l'Islam</i> , 1923
5	———, <i>Sur le Nil</i> , 1921
6	———, <i>Une destinée</i> , tome VI : <i>Jérusalem</i> , 1939
7	Henry BORDEAUX, <i>Dans la montagne des Druses</i> , 1926
8	———, <i>Le Visage de Jérusalem</i> , 1927
9	———, <i>Le Sphinx sans visage. Notes d'un voyage en Égypte</i> , 1939
10	Francis CARCO, <i>Palace Égypte</i> , 1933
11	———, <i>Heures d'Égypte</i> , 1940
12	Jean COCTEAU, <i>Maalesh, journal d'une tournée de théâtre</i> , 1949
13	Roland DORGELÈS, <i>La Caravane sans chameaux</i> , 1928
14	———, « À Port-Saïd », « En mer Rouge », « Blonde et brune ou la journée de Djibouti, <i>Partir...</i> », 1926
15	———, « Entre le ciel et l'eau », <i>Route des tropiques</i> , 1944
16	Georges DUHAMEL, <i>Consultation aux pays d'Islam</i> , 1947
17	Myriam HARRY, <i>Les Amants de Sion</i> , 1923
18	———, <i>La Vallée des Rois et des Reines : au pays de Toutankhamon</i> , 1925
19	———, <i>La Jérusalem retrouvée</i> , 1930
20	———, <i>Terre d'Adonis : au pays des Maronites et des Druses</i> , 1930
21	———, <i>Les Derniers Harems</i> , 1933
22	———, <i>Irak</i> , 1941
23	Paule HENRY-BORDEAUX, <i>Sur la route de Palmyre</i> , 1923
24	———, <i>Antaram de Trébizonde</i> , 1930
25	Joseph KESSEL, <i>Les chasseurs d'esclaves (Le Matin, 1930) puis Marchés d'esclaves</i> , 1933
26	———, <i>En Syrie</i> , 1927
27	———, <i>Terre d'amour</i> , 1927
28	———, <i>Terre de feu (avec les bataillons d'Israël)</i> , 1948
29	Albert LONDRES, <i>La France en Orient (1919-1920)</i> , 1919-1920
30	———, <i>Notre enquête en Syrie</i> , 1925

⁹¹ Nous ne précisons dans le tableau suivant, pour chaque ouvrage, que le nom d'auteur, le titre et la date de parution. Pour les références bibliographiques complètes, nous renvoyons à la bibliographie en Annexes.

- 31 ———, *Le Juif errant est arrivé*, 1929
 32 ———, *Pêcheurs de perles*, 1931
 33 Maurice MARTIN DU GARD, *Terres divines*, 1933
 34 Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, 1938
 35 ———, *De Jérusalem à Istanbul*, 1939
 36 Henry de MONFREID, *Les Derniers jours de l'Arabie heureuse*, 1935
 37 Paul MORAND, *La Route des Indes*, 1936
 38 Paul NIZAN, *Aden Arabie*, 1931
 39 Maurice PERNOT, *L'Inquiétude de l'Orient. En Asie musulmane*, 1927
 40 Jérôme et Jean THARAUD, *Le Chemin de Damas*, 1923
 41 ———, *L'An prochain à Jérusalem*, 1924
 42 ———, *Alerte en Syrie !*, 1937
 43 Robert DE TRAZ, *Le Dépaysement oriental*, 1926
 44 Roger VAILLAND, *Choses vues en Égypte*, 1952

Si les œuvres d'écrivains et de reporters français concentrent nos analyses (seul le Suisse Robert de Traz se distingue, mais il a publié son récit dans une maison d'édition française), nous nous intéresserons aussi à la presse tant française que francophone, que ce soit pour l'étude des articles des reporters avant leur parution en volume ou pour celle de la réception critique des ouvrages du corpus. Enfin, nous proposons en fin d'étude une ouverture sur certains ouvrages relevant de la littérature francophone du Moyen-Orient, que nous mettrons en regard des œuvres françaises.

Depuis la signature du traité de Sèvres, qui entérine la fin de l'Empire ottoman, jusqu'à la crise politique en Égypte en 1952 en passant par la création de l'État d'Israël en 1948, la première moitié du vingtième siècle voit l'évolution rapide des pays du Moyen-Orient qui marchent vers l'indépendance, et est également riche en débats intellectuels et littéraires sur les rapports que l'Europe sur le déclin doit entretenir avec « ses Orient ». Le Voyage en Orient connaît alors une véritable redéfinition. Le choix d'une étude synthétique sur les voyages en Orient des écrivains et intellectuels français au cours de ces quelques décennies vise à en établir les nouvelles formes et lignes de force, dans une approche dialogique entre France et Moyen-Orient. Que devient, après 1919, le Voyage en Orient ? Les voyageurs qui parcourent la région prennent-ils en charge, ou non, la réinvention d'une tradition littéraire que les événements obligent à renouveler ? Si oui, comment ? Et que faire de l'héritage romantique ? Si répondre à ces questions présente quelques écueils, comme la tendance à la généralisation, nous tâcherons, dans notre démarche synthétique d'histoire littéraire, de montrer les nuances et les singularités de chaque écrivain. Par ailleurs, afin de dégager des constantes de ce corpus abondant, nous avons choisi de procéder, dès que cela était possible, par analyse de groupements de textes relatifs à un ou des lieu(x) particulièrement symbolique(s). Afin d'analyser les représentations de l'Islam par les voyageurs français, nous étudierons

par exemple les extraits de leurs récits de voyage relatifs à l'université d'El Azhar, au Caire ; pour mettre au jour le difficile dialogue entre les écrivains du XX^e siècle avec l'héritage littéraire du Voyage en Orient du siècle précédent, nous examinerons les réécritures de la description de la mer Morte, que Chateaubriand a fait entrer dans le canon du genre ; pour illustrer le débat sur la modernisation du vieil Orient, nous nous fonderons sur les passages consacrés à l'île de Philae engloutie depuis la mise en place du barrage d'Assouan. En procédant ainsi par lieu géographique, nous espérons offrir des éclairages précis sur différents aspects du nouveau Voyage en Orient, afin d'en offrir un panorama synthétique.

COMPOSER AVEC LE PASSÉ

INTRODUCTION. LE DOULOUREUX ADIEU AU ROMANTISME

Écrire un Voyage en Orient après 1919 ne va plus de soi. Deux obstacles compliquent en effet sérieusement la tâche pour les écrivains de la période. Le premier est l'héritage romantique laissé par les écrivains des XVIII^e et XIX^e siècles. La redécouverte de l'Orient met en effet en jeu la relation de tout écrivain voyageur avec la Bibliothèque, et il n'est pas chose aisée que de s'inscrire dans la lignée des Chateaubriand, Hugo, Lamartine et Nerval, illustres écrivains romantiques qui ont fait l'âge d'or de l'orientalisme littéraire. Les récits de voyage s'enroben alors de discours de justification, de légitimation, mais aussi de nombreuses réécritures, dans le cadre d'un dialogue constant avec les œuvres du passé. Ce n'est qu'au prix de cette confrontation inévitable que peut émerger un nouveau Voyage en Orient.

Le second obstacle à l'écriture d'un nouveau Voyage en Orient est la disparition de l'Empire ottoman, et avec lui, de tout ce qui caractérisait le genre au XIX^e siècle. Devant ces innombrables et profonds bouleversements, deux postures s'offrent aux écrivains du temps : la mélancolie, c'est-à-dire l'impossibilité de dépasser le sentiment de perte, l'engluement dans le passé révolu ; toutes les œuvres de notre corpus manifestent de tels regrets. Mais certains écrivains font au contraire le choix de la modernité, quitte à dire adieu à certaines traditions et caractéristiques du Voyage en Orient romantique.

L'un des enjeux essentiels du nouveau Voyage en Orient est donc de type temporel : il repose sur la difficulté que rencontrent tous les écrivains à mettre au présent l'Orient de la légende. Si tout récit de voyage est le résultat d'une composition, c'est-à-dire d'un travail de création littéraire, ou plutôt de re-création littéraire⁹², il convient de s'intéresser au travail de (re)composition littéraire, qui constitue l'un des enjeux principaux du genre à cette période, ainsi qu'une des interrogations au cœur de notre approche historique de l'orientalisme littéraire : peut-on encore écrire un Voyage en Orient après la Première Guerre mondiale ?

⁹² « Ainsi deux erreurs menacent les chercheurs qui étudient les récits de voyage ; la première est de les considérer comme des documents d'archives, des reflets de la réalité, des « miroirs promenés le long des routes », la deuxième serait de les rejeter comme autant de menteries ou de copies serviles » (André DEISSER, « Mythification, imitation et plagiat chez les voyageurs », *Vers l'Orient par la Grèce : avec Nerval et d'autres voyageurs*, Paris, Klincksieck, 1992, p. 124. Cité dans Philippe ANTOINE, *Les récits de voyage de Chateaubriand*, *op. cit.*, p. 71.)

CHAPITRE 1. UN VOYAGE ANACHRONIQUE ? SURVIVANCES ROMANTIQUES ET NOUVEAUX USAGES

Le Voyage en Orient est-il, après la Première Guerre mondiale, un voyage anachronique ? C'est ce que semble suggérer l'un des personnages croisés à l'hôtel Bristol de Jérusalem par Roland Dorgelès dans *La Caravane sans chameaux* : « Mais pourquoi voyager ? À notre époque, c'est un affreux anachronisme¹ ». Cette interrogation se lit fréquemment dans les récits de voyage en Orient de la première moitié du siècle. Ainsi, en ouverture du chapitre IV d'*Aden Arabie*, Paul Nizan s'attache à démontrer l'inanité de tout déplacement géographique et surtout de tout le symbolisme de « l'aventure » qui y serait attaché et qu'il juge illusoire : « Que contenait encore le nom du voyage ? Qu'y avait-il dans cette boîte de Pandore² ? ». L'entre-deux-guerres se caractérise en effet par une remise en question du voyage, alors même que celui-ci est devenu tout à fait accessible pour le plus grand nombre :

On faisait un sort à des exemples devenus vénérables. Stevenson, Gauguin, Rimbaud, Rupert Brooke. Beaucoup d'écrivains étaient employés dans la diplomatie, et le nombre et la vitesse des trains internationaux, le développement des lignes de navigation mettaient le déplacement à portée de tous. [...] Nous en sommes là : [...] des bourgeois mécanisés par l'existence ont leur digestion troublée par le nom des îles Sous-le-Vent et des îles Paradis, par l'*Astrolabe* et la *Zéléé*. On en trouve d'assez candides pour partir vers les îles d'Océanie, vers le centre africain. Les intellectuels ne sont pas plus malins que les enfants et les bijoutiers³.

Paul Nizan mêle ici à la remise en question de l'exotisme le constat d'un monde livré aux intérêts économiques, qui pervertit le sens du voyage, alors même que la société érige en figures d'aventuriers les artistes voyageurs les plus illustres (Stevenson, Rimbaud, Gauguin). L'aventure à la portée de tous est-elle encore une aventure ? L'écrivain pamphlétaire s'attache tout au long de son texte à répondre par la négative. Devenu banal, le voyage est d'autant moins une expérience unique que le monde semble menacé d'uniformisation :

Que peuvent voir ces touristes innombrables qui, maintenant, battent le monde pour l'unique plaisir de s'enfuir de chez eux ? Des hôtels, des ruines, des visages fermés et des mains tendues... Partout, l'Européen mène la vie d'Europe, avec des gens vêtus comme lui, et, dans les pays les plus reculés, il est sûr de trouver un bungalow, une résidence, un poste, où il reprendra ses

¹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 106.

² Paul NIZAN, *op. cit.*, p. 72.

³ *Ibidem*, p. 73-74.

habitudes de citadin, soigneusement isolé des sauvages qu'il était venu chercher. Tout va trop vite – le train, les autos, les jours, – et l'on voit défiler la terre à la cadence accélérée du film. On connaît tout, mais peu. L'Américain éberlué suit son cornac de la Tour Eiffel aux Catacombes, de la Sainte-Chapelle aux Abattoirs ; le guide mène ses Français, au petit trot, des gratte-ciel de New-York aux chutes du Niagara, du Nil aux Pyramides, de la mosquée d'Omar au Saint-Sépulcre et, à la fin de la journée, ici ou là, dans un continent comme dans l'autre, on trouve toujours une manière de Bristol où venir boire un *rose*, en compagnie de gens en veston.

– Le monde déteint, ai-je dit au Maître d'hôtel en hochant la tête. Bientôt, il sera tout entier de la même couleur⁴...

Ce passage-clé exprime bien l'état d'esprit d'une période où le règne de la vitesse, le voyage organisé et une vaste connaissance du monde semblent menacer celui-ci d'une uniformisation qui rendrait vain tout voyage. Le texte fait référence aux films des frères Lumière, qui, immédiatement après les premières projections publiques d'images animées, envoient des opérateurs aux quatre coins de la planète pour y filmer des scènes de la vie quotidienne, dans le but de faire venir le monde au cœur des villes européennes⁵. Les références dans les récits de voyage à la photographie ou au cinéma sont en effet récurrentes, signes d'un monde qui change sous l'impulsion des progrès techniques ; Henry Bordeaux l'utilise à son tour dans un passage très proche de l'extrait de *La Caravane sans chameaux* cité plus haut :

Voilà bien le voyage moderne : l'automobile, quand ce n'est pas l'avion, au lieu de la caravane à cheval ou à dos de chameau. On va plus vite, on court, on se hâte, on se précipite, on dévore. Voit-on plus mal ? C'est une autre question. Au lieu de somnoler sous le soleil, au pas lent de sa monture, les nerfs surexcités, les sens exaltés, on pose sur les paysages et sur les passants des regards de conquête qui leur arrachent leurs formes et les emportent comme des photographies en un instant fixées⁶.

Cette menace d'une uniformisation du monde correspond en réalité à une « occidentalisation » insupportable à la plupart des voyageurs européens, dont une des causes principales est le développement du tourisme organisé. Comme l'écrit Henri Michaux en 1929, « cette terre est rincée de son exotisme⁷ ». Il semble que plus que toute autre région, l'Orient, depuis plusieurs siècles altérité privilégiée du vieux

⁴ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 108-109.

⁵ Parmi les films distribués à la fin du XIX^e siècle par les opérateurs de l'Association des Frères Lumière, citons « Le Khédive et son escorte » (Le Caire, Égypte, 1896), le « Panorama des rives du Nil » (Égypte, 1897), « Patineurs au Parc Central » (New-York, 1897), « Porte de Jaffa » (Jérusalem, Turquie d'Asie, 1896), « Vues du Japon : une rue à Tokyo » (1897). Alexandre Premio et Gabriel Veyre sont les opérateurs les plus connus et les plus productifs de l'Association : une exposition a récemment été consacrée à Gabriel Veyre par le Musée du Cinéma (Institut Lumière, Lyon, 2015).

⁶ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, Grenoble, J. Rey, 1927. Rééd : Grenoble, Arthaud, 1931 et sous le titre *Le Visage de Jérusalem et le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 32-33. La numérotation des pages renvoie à cette édition.

⁷ Henri MICHAUX, *Ecuador, journal de voyage*, Paris, Gallimard, 1929. Rééd : Paris, Gallimard, 1968, p. 35.

continent, est menacé par cette perte d'âme : en témoignent les nombreuses réflexions sur le voyage à l'époque moderne que l'on trouve dans nos récits de Voyages en Orient.

Le rapprochement tant spatial que mental de l'Orient par rapport à la France depuis la fin du XIX^e siècle n'est pas sans influencer l'imaginaire occidental de cette région, traditionnellement perçue comme lointaine et hostile, à laquelle on ne parvient que par un long et éprouvant périple – image que l'on retrouve chez Chateaubriand et relayée par de nombreux écrivains après lui⁸. En 1920, dans la plupart des sites archéologiques de la région, il n'est plus nécessaire de voyager armé ni entouré d'une caravane de guides, comme l'ont fait Chateaubriand ou Lamartine au siècle précédent ; le voyage « organisé » n'a plus rien d'épique. Les écrivains de l'entre-deux-guerres considèrent désormais révolue la manière « romantique » de voyager dont font état les récits des prédécesseurs. Mordant, Maurice Martin du Gard se moque d'un Chateaubriand qui aurait exagéré les risques de son itinéraire (« Encore Chateaubriand exagérerait-il à sa façon, et il n'eut pas à se servir des poignards et des pistolets qu'il étale devant ses nobles rêveries drapées⁹ ») ; Roland Dorgelès, évoquant la « conception très romantique du voyageur : sac au dos et pistolets à la ceinture¹⁰ », ironise également sur la persistance de ce voyage « à l'ancienne », désormais en décalage, selon lui, avec la réalité contemporaine.

Un écrivain incarne cet anachronisme : dès 1911, Louis Bertrand décrit avec amertume la facilité avec laquelle on se rend désormais à la mer Morte, contrairement au périple décrit par Chateaubriand dans *l'Itinéraire*, dont la description subsiste toutefois dans les esprits au point que les touristes continuent à appréhender sans aucune raison cette excursion :

⁸ Il est vrai que pendant une large majorité du XIX^e siècle, le Voyage en Orient était long, coûteux et éprouvant, si ce n'est parfois dangereux : « le Voyage en Orient était extrêmement onéreux et il s'agissait d'une véritable expédition : on voyageait à cheval, à dos d'âne ou de chameau, on louait un navire pour la descente et la remontée du Nil. Surtout, on devait obligatoirement avoir recours au service d'un drogman, personnage-clé à la fois guide, interprète, organisateur et meneur d'hommes. Les problèmes sanitaires (approvisionnement en eau potable, malaria, etc.), les moyens de transport rudimentaires, l'encombrement et le poids des bagages ainsi que la pauvreté de l'hébergement rendaient ce long voyage vraiment éprouvant » (Hélène MORLIER, « Une série de prestige des guides Joanne : l'itinéraire d'Orient », dans M. BREUILLOT et Th. BEAUFILS (dir.), *Les guides de voyage : au fil du Rhin et ailleurs*, actes de la journée d'étude du 19 mars 2004, Université Marc Bloch, Strasbourg, 2005, p. 19. Disponible sur HAL <hal-00446195>). Par ailleurs, le guide Baedeker de 1912, qui donne dans ses premières pages un modèle de contrat écrit à passer avec le drogman, pour les longues excursions, précise qu'une escorte est parfois nécessaire ; ainsi, pour l'excursion de Palmyre, « on stipulera dans le contrat que le drogman louera à ses frais à Karyatein des chameaux pour porter l'eau. Se pourvoir également de tabac pour en distribuer aux hommes de l'escorte et aux Bédouins qu'on pourrait rencontrer » [...] Selon les conditions politiques, une escorte est agréable ou même nécessaire ; s'informer auprès du consul de Damas ou du gouvernement à Homs. C'est l'affaire du drogman de fournir l'escorte et de la payer » (Karl BAEDEKER, *Palestine et Syrie*, Paris, Ollendorff, 1912, p. 336).

⁹ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 9.

¹⁰ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 107.

Et pourtant, [les touristes] n'ont pas les mêmes excuses que l'auteur des *Martyrs* ! Ils savent bien que les Bédouins les laisseront tranquilles, qu'il n'y a rien à craindre dans ces parages. Une fort bonne route les conduit de Jérusalem à Jéricho, et le break très confortable qui les a amenés les dépose sans encombre sur les galets de l'Asphaltite. Ils arrivent frais et dispos, et repartent de même. Ni fatigues ni soucis d'aucune sorte ne les empêchent de jouir du paysage. Le malheur c'est qu'ils vont aussi vite que Chateaubriand. Ainsi l'exigent les itinéraires réglés une fois pour toutes par les Cook de Palestine. A Jérusalem, on vous emballa, après déjeuner, dans une voiture qui vous met pour dîner à Jéricho. Le lendemain à six heures, départ pour le Jourdain, – halte d'une demi-heure au baptistère de Saint-Jean, – puis un crochet jusqu'à la plage du lac, où l'on a tout juste le temps de tremper ses doigts dans l'eau salée, si l'on veut déjeuner, sans se presser, à Jéricho. Pour cinq heures, on est de retour à Jérusalem – et c'est ce qu'on appelle avoir vu la Mer Morte¹¹.

Afin de marquer son opposition à cette manière organisée de voyager, Louis Bertrand s'obstine à *faire comme si* le voyage était encore dangereux, et, comme il l'écrit, à « voyager à l'ancienne mode¹² ». Il adopte une posture de voyageur qui se veut fidèle à la manière de voyager « des anciens patriarches », dans une démarche de singularisation volontairement anachronique, qui dit tout son mépris pour l'époque dont il est le contemporain ; ainsi, en route pour Ein Gedi, au bord de la mer Morte, il avoue son plaisir à être entouré d'une escorte nombreuse :

Cela fait toujours un certain embarras, qui flatte la vanité de l'Européen. On est ravi de rompre, pour une fois, avec le confort de la vie civilisée, et, bien qu'il n'y ait rien à craindre dans ces parages, on s'arme jusqu'aux dents ; on se sent plus brave de voyager ainsi, à la façon belliqueuse des anciens patriarches ; on retrouve au fond de soi les vieux instincts combatifs que la mollesse occidentale a périmés : c'est une autre dilatation d'amour-propre¹³.

L'écrivain est bien conscient que l'excursion à la mer Morte ne présente plus de danger ; ce n'est que par tradition, et dans une certaine mesure, par un goût du travestissement, qu'il voyage armé et accompagné. Si Louis Bertrand adopte de façon quasi systématique cette posture anachronique, nous verrons que la plupart des écrivains de notre corpus se plaisent également, de manière plus ponctuelle, à ressusciter ainsi le fantasme du voyage romantique.

Dans ce balancement constant entre la modernité et un XIX^e siècle perçu comme l'« âge d'or » du Voyage en Orient, des continuités peuvent toutefois être observées. Il convient notamment de nuancer l'affirmation des intellectuels selon laquelle le voyage dans la région est désormais complètement sûr ; ils sont en effet les premiers à relater

¹¹ Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée*, Paris, Grasset, 1911, p. 181.

¹² « J'ai voyagé à l'ancienne mode », écrit-il dans l'Avant-propos du *Mirage oriental*, Paris, Perrin, 1910, p. X.

¹³ Louis BERTRAND, *op. cit.*, p. 215-216.

les épisodes où ils ont ressenti le frisson de l'aventure ou du danger. S'il est encore parfois nécessaire de voyager avec prudence, ce n'est certes plus à cause des Bédouins susceptibles d'attaquer le voyageur isolé, mais bien plutôt en raison des conflits géopolitiques qui éclatent au lendemain de la Première Guerre mondiale. À cet égard, le voyage en Palestine présente plus de danger que les autres régions du Moyen-Orient : la plupart des écrivains voyageurs présents à Jérusalem pendant la période de Pâques décrivent notamment la cérémonie des « Nabi Moussa », qui donne fréquemment lieu à des heurts entre les communautés musulmane et juive de la ville. Ils entendent à cette occasion de véritables cris de guerre : « Mort aux chrétiens ! Allons massacrer les Juifs ! À bas la France ! », rapporte par exemple Roland Dorgelès¹⁴. Édouard Herriot, qui se rend en Palestine dans les années 1930, après les violents événements survenus entre Juifs et musulmans en 1929, écrit ainsi que « la route, paraît-il, n'est pas sûre, puisque notre voiture sera constamment précédée par une auto-mitrailleuse. Les attentats sont fréquents. [...] Au pays de Jésus, la haine sévit¹⁵ ». Cette conclusion, toujours en forme de paradoxe, souligne à son tour l'absurdité de l'époque moderne par rapport à la tradition et à l'histoire, souvent fantasmées, des pays traversés. Quelques années plus tard, de passage en Palestine, Jérôme Tharaud note qu'après une brève période d'apaisement, la région est à nouveau secouée par de nombreuses violences¹⁶. Camille Mauclair qui voyage début 1937 confirme ce constat en signalant qu'un couvre-feu est alors en vigueur à Jérusalem :

Le couvre-feu exigé dans ce temps de bagarres où je suis venu, doit ajouter à cette [mauvaise première] impression : dès sept heures du soir, Jérusalem est muette, noire et morte, livrée aux patrouilles anglaises qui n'arrivent pas toujours à temps pour empêcher un Arabe d'essayer sur un Sémite le tranchant de son couteau dans quelque recoin¹⁷.

Le voyage au Liban n'est pas non plus complètement sûr, notamment au moment de l'insurrection druse contre le mandat français, qui a provoqué de nombreux affrontements aux alentours de Damas mais aussi sur la ligne de chemin de fer entre Beyrouth et la capitale syrienne, comme en témoigne Kessel dans *En Syrie*. Jérôme Tharaud, présent dans la région du Haut-Djezireh au moment du débat autour du sandjack d'Alexandrette, essuie même des coups de feu visant son automobile, les

¹⁴ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 100.

¹⁵ Édouard HERRIOT, *Sanctuaires*, Paris, Hachette, 1938, p. 187.

¹⁶ « Il y a un an, à cette époque, écrit-il, la moyenne des attentats à main armée sur les routes de Palestine était de soixante à soixante-dix par semaine. Ce taux s'est considérablement abaissé : il n'est plus que de sept à huit. C'est assez cependant pour qu'on vous conseille d'éviter d'être sur les chemins dès que la nuit est tombée ». Il rajoute toutefois en note : « Depuis que ces lignes furent écrites, l'agitation et les assassinats ont recommencé là-bas de plus belle » (Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte en Syrie!*, Paris, Plon, 1937, p. 131. Ce titre sera désormais abrégé en *Alerte!*)

¹⁷ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, Paris, Grasset, 1939, p. 17.

villageois l'ayant pris pour le nouveau préfet venu de Damas¹⁸. Enfin, le voyage au Sinaï reste dangereux¹⁹, et rares sont ceux qui s'y aventurent ; c'est également le cas du voyage en Arabie, qui reste à l'écart des circuits touristiques, comme le signale avec humour un Albert Londres dont l'enquête sur les pêcheurs de perles a pris l'allure d'une véritable odyssée. Le Voyage en Orient, relativement sûr dans les grandes villes et les sites touristiques majeurs (Haute-Égypte, Baalbek, Palmyre, etc.), continue à être assez hasardeux dès que l'on s'écarte des sentiers battus. Si ces risques sont désormais dus aux conditions géopolitiques modernes, conséquence des accords conclus au sortir de la Première Guerre mondiale, ils s'inscrivent néanmoins dans une certaine tradition romanesque présentant l'Orient comme une région dangereuse. La modernité rejoint ainsi la tradition littéraire, ce qu'ont bien compris les écrivains voyageurs qui se plaisent à relever cette continuité.

Nous nous proposons dans les pages qui suivent d'analyser les pratiques relatées dans les récits de Voyage en Orient dans le cadre de cette tension entre XIX^e et XX^e siècles. Après la Première Guerre mondiale et alors que le monde entier est bouleversé par des moyens de transport toujours plus rapides et efficaces, le voyageur ne peut plus faire comme si rien n'avait changé. Le Voyage en Orient romantique semble désormais impossible aux yeux des écrivains ; les voyageurs modernes sont aussi des hivernants, des touristes « Cook », ou encore des envoyés spéciaux de journaux occidentaux. Mais nous verrons que pour autant, les intellectuels ont du mal à assumer ces pratiques modernes. Nombreux sont ceux qui se qualifient encore volontiers de pèlerins, perpétuant ainsi l'image d'un Orient romantique, terre originelle pour l'imaginaire occidental.

I – DES PRATIQUES MODERNES MAL ASSUMÉES

a. Journalisme et reportage

La période de l'entre-deux-guerres voit naître une toute nouvelle pratique de voyage, qui dépasse celle déjà existante du *récit de voyage journalistique*. Dans le cas du *reportage*, les

¹⁸ Il relate cette mésaventure dans le chapitre intitulé « Du danger d'être pris, dans le Bec de Canard, pour un sous-préfet damasquin » (Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !, op. cit.*, p. 180-195.). L'expression Bec de canard désigne l'extrémité Nord-Est du territoire syrien située entre les frontières avec la Turquie et l'Irak, dans l'ancienne province de Djézireh.

¹⁹ Pour une histoire du voyage dans cette région de l'Égypte, nous renvoyons à Daniel et Cécile LANÇON, *Le Voyage au Sinaï. Anthologie de textes de 1700 à 1914*, Paris, Geuthner, 2015.

écrivains et journalistes effectuent en Orient un travail d'enquête sur un sujet d'actualité ou sur un thème culturel, pour un journal qui leur a passé commande d'un texte et finance leur déplacement. Mais tout se passe comme si les intellectuels étaient encore réticents à assumer pleinement ce nouveau type de Voyage en Orient.

Pendant l'entre-deux-guerres, nombreux sont les reporters qui prennent le chemin de l'Orient afin d'y réaliser une enquête pour le compte d'un journal français : citons entre autres Albert Londres, Joseph Kessel, Xavier de Hauteclocque ; mais l'on trouve également des écrivains de vocation, qui se font occasionnellement journalistes et partent dans l'optique de publier à leur retour d'Orient le récit de leur voyage dans une revue ou un journal français : c'est le cas de Roland Dorgelès, Henry de Monfreid, André Malraux et Roger Vailland. Ces derniers poursuivent donc la tradition, vivace depuis l'époque romantique, qui consiste à promettre avant le départ le récit de son voyage à un journal ou une revue ; c'est ce qu'ont fait entre autres Chateaubriand et Nerval²⁰. Selon la stratégie de publication choisie, leur texte peut alors être qualifié de « récit de voyage journalistique » plutôt que de reportage. Tous ces intellectuels exploitent et illustrent la relation étroite, caractéristique de cette période, entre littérature et journalisme²¹. Selon Myriam Boucharenc, plusieurs critères sont à prendre en compte pour définir le genre du reportage. Parmi ces critères figure celui, externe à l'œuvre, de la commande de journal : celui-ci s'avère capital pour pouvoir distinguer le reportage de la littérature de voyage. Parmi les auteurs de notre corpus d'étude, plusieurs ont bénéficié d'une telle commande, formulée avant le départ : le grand reporter Albert Londres, mais aussi Joseph Kessel, Henry de Monfreid, André Malraux, Louis Bertrand, Francis Carco, Roland Dorgelès, Myriam Harry et Roger Vailland, soit la majeure partie des auteurs que nous avons retenus. Ceux-ci partent donc *pour* écrire ; il est convenu avant leur départ que le voyage donnera lieu à un récit ou à un reportage.

Chez Albert Londres, que Myriam Boucharenc considère comme le parangon de « l'écrivain de reportage », la dimension journalistique du texte est assumée et constamment soulignée par l'auteur-narrateur. Dans les deux reportages qu'il a consacrés à la région du Moyen-Orient : *Le Juif errant est arrivé* (1929) et *Pêcheurs de perles* (1930),

²⁰ Celui-ci fait publier dans la *Revue des Deux Mondes* le début de la section « Femmes du Caire » en 1846, alors que « Les Nuits du Ramazan » paraissent en feuilleton dans le *National* en mars 1850 ; ce n'est qu'en juin 1851 que l'écrivain publie chez Charpentier son *Voyage en Orient*. Chateaubriand avait quant à lui promis, dès avant le départ, de livrer ses impressions de voyage au *Mercure de France* (voir à ce sujet le numéro du 12 juillet 1806 du *Mercure de France*, où l'écrivain annonce aux lecteurs une relation de voyage sous forme de lettres adressées d'Athènes, de Thèbes, de Constantinople et de la plaine de Troie). Sur la dimension journalistique du voyage de Chateaubriand, on lira avec profit l'article de Marie-Ève THÉRENTY, « Actualité/Antiquité : le grand écart de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* », journée d'étude de novembre 2006 consacrée à *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, en ligne sur <http://www.fabula.org/colloques/document413.php>.

²¹ Nous développerons dans une dernière partie, davantage relative aux questions de poétique littéraire, les problématiques génériques soulevées par cette interpénétration de la littérature et du journalisme.

tous deux réalisés pour *Le Petit Parisien*, le reporter se présente comme l'aventurier des temps modernes, à la fois scripteur et acteur de l'actualité. De retour de son séjour en Palestine, il se met en scène en train de rédiger son reportage lorsqu'il est rattrapé par les événements :

Rentré en France, j'en étais là de mon récit quand, au début d'un beau soir, un ami poussa ma porte et me jeta :

– On tue *tes* Juifs à Jérusalem !

Je bondis hors de mon encier.

L'ami me tendit un journal. On les tuait ! [...] Alors j'envoyai promener mon porte-plume. Je pris mon chapeau, le train, puis le bateau.

Je repartis pour la Terre Promise²².

Les verbes d'action (« bondir », « envoyer promener ») ainsi que le zeugme de l'avant-dernière phrase expriment la rapidité de la réaction du reporter, qui décide aussitôt de retourner sur le lieu de son enquête pour analyser l'évolution de la situation. La définition par Myriam Boucharenc du reporter comme un « aventurier du monde réel²³ », « prêt à risquer sa vie pour avoir un document vrai²⁴ » se vérifie tout à fait dans ce passage. Par ailleurs, Londres, qui rédige tous ses reportages à la première personne, met souvent en scène les obstacles qu'il rencontre au cours de son enquête. Cela est particulièrement flagrant dans *Pêcheurs de perles*, où le journaliste insiste plusieurs fois sur son statut de reporter : il cite le nom du journal où son reportage sera publié²⁵ et affirme que son métier est « de raconter des histoires à [ses] contemporains par le truchement de l'écriture imprimée²⁶ ».

Pourtant, la posture adoptée par Londres fait figure d'exception, car la commande de journal n'est pas toujours explicitée dans les textes. Souvent, c'est dans le cadre d'une préface que l'auteur s'explique sur les raisons de son voyage journalistique, mais ce paratexte révèle souvent un rapport ambigu au journalisme. Cette pratique récente n'est pas encore légitimée dans le champ littéraire avec qui elle entretient des rapports pourtant étroits ; elle n'est donc pas toujours assumée par les écrivains qui s'y prêtent, et qui bien souvent sont également les auteurs d'une œuvre plus proprement « littéraire ».

²² Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 255.

²³ Myriam BOUCHARENC, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, *op. cit.*, p. 88.

²⁴ Michel LEYMARIE, *Jérôme et Jean Tharaud, écrivains et journalistes: des années de formation à la notoriété, 1874-1924*, Thèse de doctorat, Institut d'études politiques, 1994., cité par Myriam BOUCHARENC, *op. cit.*, p. 89.

²⁵ « [...] je raconterai votre histoire dans *Le Petit Parisien* », dit-il à son « confrère » Saint John Philby (Albert LONDRES, *Pêcheurs*, *op. cit.*

²⁶ *Ibidem*, p. 100.

C'est le cas de Monfreid, envoyé en Arabie en 1934 par *L'Intransigeant*, qui place en début de reportage un double seuil discursif dont le but semble être la mise à distance du travail journalistique : tout d'abord une introduction générale, sur l'objet de l'enquête (la situation politique en Arabie), puis une mise en scène, dialoguée, de la décision du départ en voyage. Ce second texte liminaire exprime bien le point de vue de ceux que Myriam Boucharenc appelle les « écrivains reporters » :

Je ne savais pas qu'on se battait en Arabie, je l'ai appris par les questions que divers journaux me posèrent sur le conflit entre l'Imam Yaya, souverain du Yémen, et Ibn Saoud, roi du Hedjaz. [...]

– Il faut y aller, me suggéra mon ami Charensol. – J'arriverais après la bataille, mon cher, car d'éminents journalistes, des maîtres du reportage y sont allés et, après eux, je n'aurais même plus les miettes à ramasser. Hier encore, l'un d'eux est venu me voir pour se renseigner sur la meilleure manière de parvenir au cœur de l'Arabie. – Et vous l'avez renseigné ? – Mais oui. Seulement il n'a pas eu l'air de goûter beaucoup le genre de tourisme auquel je le conviais. – Et que proposiez-vous donc à votre journaliste ? – De ne pas aller chez Ibn Saoud, mais, au contraire, au Yémen chez l'Imam et cela parce que personne ne s'est soucié jusqu'ici d'aller voir ce qui se passe de ce côté de la barricade. Seulement, c'est moins confortable ; là, il faut renoncer aux guides polyglottes, aux ventilateurs, aux boissons glacées humées avec la paille. Il faut partir sans savoir où aller coucher, se vêtir sans excentricité, c'est-à-dire sans casque ni attirail d'explorateur, et puis il faut parler la langue locale et surtout accepter le risque de disparaître sans phrases, car la vie d'un homme vaut très peu, le prix d'une cartouche en général. À la guerre comme à la guerre ! Il faut se résigner à ces malchances quand on ne prend pas les entrées réservées aux spectateurs et partout les coulisses ont des dangers. [...]

C'est ainsi que le lendemain matin, j'allai frapper à la porte de Latzarus à *'Intran* : – Je pars ce soir. Je vais au Yémen, je vous écrirai au jour le jour... Je vous en prie, ne protestez pas, ne dites pas non, vous m'enlèveriez un prétexte raisonnable pour réaliser une folie ». Latzarus qui, lui aussi, a beaucoup couru le monde, comprit mon besoin de fuir la ville. Il eut un sourire très indulgent pour mon souci du légitime prétexte et très amicalement me souhaita bon voyage²⁷.

S'il est bien question de journalisme dans ces deux dialogues, il apparaît clairement que Monfreid ne se considère pas lui-même comme l'un des représentants du métier. Il avoue naïvement ne pas se tenir au courant de l'actualité (« Je ne savais pas qu'on se battait en Arabie ») ; tout laisse à penser qu'il se considère supérieur aux journalistes – la formule des « maîtres du reportage » n'est pas sans laisser transparaître une certaine ironie –, qui viennent le consulter en tant qu'« expert » de la région en question. Son intime connaissance de la langue et de la culture arabes lui permet en effet de pousser plus loin l'investigation journalistique et de se présenter comme un aventurier qui n'est pas un simple observateur mais bien un acteur de l'information, allant jusqu'à mettre sa vie en péril pour réaliser son enquête. Ce faisant, et de manière paradoxale, Monfreid

²⁷ Henry de MONFREID, *op. cit.*, p. 9-11.

illustre tout à fait le paradigme du reporter tel qu'il fonctionne par exemple chez Albert Londres. Enfin, le dernier paragraphe confirme cette indépendance du reporter aventurier, car bien loin de demander à son rédacteur en chef, Louis Latzarus, l'autorisation de partir en mission, Monfreid lui fait part d'une décision qu'il a déjà arrêtée (« Je pars ce soir. Je vais au Yémen [...] »), en comptant sur la complicité « virile » qui selon lui unit secrètement deux hommes faits d'une même trempe. Ce texte liminaire brosse ainsi un portrait paradoxal de l'auteur en « reporter malgré lui », comme si celui-ci daignait seulement collaborer avec la presse, étant bien plus intéressé par la promesse d'aventure du voyage ; mais dans le même temps, son apparente familiarité avec le journal (qu'il désigne par son diminutif « *l'Intran* ») et avec son rédacteur en chef contredisent cet ethos.

L'introduction générale qui précède ce texte va plus loin en annihilant totalement l'entreprise journalistique :

Parti en Arabie pour donner à « *l'Intran* » un vrai reportage, uniquement objectif, je n'ai vu qu'une manière de « coucher de soleil » devant l'émouvante agonie de cette Arabie heureuse, brusquement éveillée de son rêve par les avions, les autos, la T.S.F. et les utopies philanthropiques et sociales... J'ai donc dit tant pis pour le journalisme, et j'ai écrit pour moi, c'est-à-dire pour toi, mon cher lecteur, ami toujours présent qui, en tous lieux, m'a aidé à mieux voir, à mieux sentir... à comprendre²⁸.

Ici Monfreid, qui quelques lignes auparavant évoquait « [s]es velléités journalistiques où [il] crain[t] de forcer [s]on talent », évacue totalement l'argument initial qu'est la commande de *L'Intransigeant* (« J'ai donc dit tant pis pour le journalisme »), au profit d'une approche plus proprement littéraire, prenant place dans la cohérence de l'œuvre de l'auteur, et représentative de sa singularité. Signe de cette démarche *d'auteur*, Monfreid fit ensuite publier son reportage aux éditions N.R.F. de Gallimard, s'inscrivant ainsi dans le champ de la littérature instituée.

Ce double seuil du reportage délivre ainsi un message confus, où l'auteur ne semble pas assumer son statut de reporter. Cela se confirme dans le corps du texte, qui par son aspect digressif (Monfreid y insère de nombreux récits légendaires du folklore arabe) et autobiographique (il s'agit du premier voyage « de retour » de l'écrivain dans cette région où il a vécu vingt ans plus tôt de nombreuses aventures) s'éloigne du genre du reportage ; mais dans le même temps, on y trouve, comme chez Londres, une mise en scène des difficultés rencontrées par le reporter dans son enquête :

– Tu es donc envoyé par ton gouvernement ?

– Non, simplement par un journal, car chez nous l'opinion publique est fort importante...

²⁸ *Ibidem*, p. 7-8.

Là, j'ai conscience qu'il cesse de comprendre. Que veut dire « opinion publique » dans un pays où le peuple ne sait ni lire ni écrire, où il ignore tout sauf que les volontés du Sultan sont sans appel. [...] Cheik Issa et l'Omer Bahar me viennent en aide pour essayer de faire comprendre au gros homme l'incontestable utilité d'un reportage. Mais j'ai l'impression que l'Amer Abdul Galil se soucie fort peu du sort futur de sa patrie et encore moins de l'opinion du monde.

On trouve chez Kessel la même ambiguïté envers le travail de reporter. Lors de la publication de son reportage sobrement intitulé *En Syrie*, il rédige à son tour une préface qui dévalorise l'enquête journalistique :

J'aime l'Orient et c'est là ma seule excuse d'en vouloir parler. Car je le connais mal. On ne va pas à lui. Il faut qu'il vienne à vous et pour cela il faut du temps. Or j'ai passé, en deux fois, trois à quatre semaines en Syrie. C'est tout. Et encore ai-je dû les vivre en journaliste. C'est-à-dire en perdant la plupart de mes journées avec des généraux et de hauts fonctionnaires²⁹.

L'expression « perdre mes journées » exprime clairement un remords, si ce n'est un mépris, pour le travail d'enquête qui est celui de tout reporter. Kessel présente ici le voyage journalistique comme une succession d'entretiens avec des interlocuteurs politiques ou militaires afin de comprendre l'actualité politique de la région ; cela empêche selon lui d'avoir une véritable expérience de voyage³⁰. C'est donc bien un double discours que formulent ces préfaces, qui en présentant le fruit de l'enquête journalistique font toujours signe vers un autre travail : celui, plus littéraire, de l'écrivain. Véritables exercices de prétérition, ces préfaces témoignent du soin que mettent les « écrivains-reporters », dont Monfreid et Kessel sont de bons exemples, à prendre leurs distances vis-à-vis du métier de journaliste.

Lorsqu'il ne la déprécie pas, il arrive que le reporter passe sous silence la commande de journal, sans pour autant renoncer à la mise en scène de soi qui constitue l'un des traits caractéristiques du genre du reportage. Ainsi, Louis Bertrand n'explique pas clairement que son voyage de 1925 est financé par la *Revue des Deux Mondes*, qui l'envoie en Égypte afin d'y décrire les récentes découvertes archéologiques relatives au tombeau de Toutankhamon. Les premières pages de *Devant l'Islam* – ouvrage qui reprend en volume les articles de cette enquête –, où le narrateur se met en scène se réveillant, l'esprit confus, dans une cabine du *Sphinx*, posent bien la question du « pourquoi » du voyage, d'autant plus que le choix de l'Égypte peut surprendre de la part d'un écrivain

²⁹ Joseph KESSEL, *En Syrie*, *op. cit.*, p. 9.

³⁰ Dans son *Enquête en Syrie*, Albert Londres présente quant à lui le voyage d'enquête journalistique comme un exercice de déformation de la réalité politique ; il est vrai qu'il considère que cette démarche est surtout celle de la presse anglaise, comme l'indique le titre de son article : « Les reportages sensationnels des correspondants anglais ou l'émulation dans la fantaisie » (*Le Petit Parisien*, 24 décembre 1925, cité dans Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles et autres reportages*, *op. cit.*).

connu pour ses préjugés racistes envers les peuples orientaux³¹. Mais la « malédiction du pharaon » n'est pas présentée comme la raison première du déplacement en Égypte. Au lieu de faire référence à la commande de la *Revue des Deux Mondes*, Bertrand invoque une « force mystérieuse », qui le pousse en avant, pour plusieurs raisons, dont la première est de faire un « beau voyage » et la seconde, la curiosité pour les récentes découvertes archéologiques :

Étourdi par ce bluff, j'aspirais à contempler, moi aussi, les trésors fraîchement exhumés, dont on nous parlait sur un ton si monté, ces vases, ces bijoux étonnantes, ces statuettes, tout ce mobilier funéraire... [...] Et puis, je songeais aussi à certaines rumeurs tendancieuses qu'une atmosphère empoisonnée environnait la momie et qu'il se dégageait d'elle une influence maléfique. [...] même s'il y avait danger, ce danger m'irritait. Ma curiosité s'en excitait davantage... Oui, certes, cela valait le voyage : j'avais bien fait de partir³² !...

Étonnant exercice d'auto-persuasion que ce seuil du reportage, où l'auteur tente de justifier un voyage dont il semble savoir par avance qu'il ne lui apportera que de la déception, voire de la colère, ainsi que la confirmation de ses préjugés. Dans tous les cas, la commande et le nom même du journal qui finance son déplacement ne sont pas mentionnés. Il en va de même pour le texte de Roland Dorgelès, fruit de son séjour de trois mois à travers l'Égypte, la Palestine, la Syrie et le Liban, pour le compte de la revue des *Annales politiques et littéraires* : l'écrivain ne fait nullement mention de cette commande et son texte débute *in medias res*, sans présentation de la situation d'énonciation et du statut sous lequel le narrateur s'exprime. De la même façon, Myriam Harry, envoyée en 1933 par *L'Intransigeant* pour effectuer une enquête sur la condition féminine dans les pays de Méditerranée orientale³³, gomme toute référence à cette commande dans la publication en volume de son reportage³⁴. Elle y présente au contraire son départ comme relevant d'une décision personnelle et s'inscrivant dans sa propre histoire :

J'aime l'Orient en été. En été l'Orient se réappartient. Expurgé des touristes, il retrouve son immobilité et ses murmurantes fraîcheurs. L'été est, pour les Orientales, l'époque des confidences. Penchées sur les vasques, elles effeuillent leurs souvenirs avec les dernières roses, ou bien sur les terrasses, livrent au crépuscule ardent leurs regrets et leurs espérances en s'enivrant d'une mandoline qui pleure... J'irai m'enchanter tristement auprès de mes sœurs islamiques. Voilà pourquoi, un matin de juillet, je me suis embarquée à Marseille pour l'Égypte³⁵.

³¹ Bertrand le reconnaît lui-même lorsqu'il écrit : « Pourquoi ? Quel caprice m'entraînait vers ces pays que je connaissais depuis longtemps, où j'avais longuement séjourné, voilà bientôt vingt ans ? [...] En tout cas, je n'avais, Dieu merci ! aucune illusion d'aucune sorte sur l'Orient ni sur les Orientaux » (Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 4).

³² *Ibidem*, p. 6-7.

³³ Myriam HARRY, « Les harems ouverts », *L'Intransigeant*, 22 novembre – 1^{er} décembre 1933.

³⁴ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*

³⁵ *Ibidem*, p. 9.

Il convient dès lors de se demander si ces textes, qui sont des commandes que des périodiques ont passé auprès d'écrivains déjà reconnus, sont ou non des reportages. L'absence de toute référence au journal et de toute allusion au travail d'enquête semble plutôt indiquer qu'il s'agit là de récits de voyage journalistiques, où l'écrivain reconnu adopte, par jeu et sans véritable vocation, un ton et une forme compatibles avec le média journalistique. Le fait que dans les cas de Bertrand et Dorgelès, le texte publié en feuilleton et celui publié en volume soient, à peu de choses près, semblables, confirme ce statut. Contrairement à Kessel ou Myriam Harry, qui retravaillent leur reportage au moment de la publication en volume, ou, du moins, lui adjoignent une préface explicative, Bertrand, Dorgelès ou Francis Carco proposent d'emblée au journal un texte qui semble achevé. La publication au sein du journal s'apparente ainsi davantage à une pré-publication qu'à un événement inédit, auquel les auteurs accorderaient un statut particulier³⁶.

Malgré ces ambiguïtés et les précautions prises par les auteurs envers cette pratique, le reportage constitue bel et bien, pour les intellectuels français, une nouvelle motivation du Voyage en Orient, d'autant plus que la région, en plein bouleversement politique et culturel, est particulièrement propice à cet exercice journalistique. Il convient cependant de préciser que les atermoiements des auteurs vis-à-vis du journalisme concernent surtout la période de l'entre-deux-guerres : après la Seconde Guerre mondiale et le développement de la notion sartrienne d'« intellectuel engagé », la frontière se fait encore moins étanche entre littérature et journalisme. Ainsi, lorsqu'il en Égypte en 1952, Roger Vailland n'a aucune difficulté à exposer les motivations de sa venue :

Envoyé spécial de *Défense de la Paix*, mon reportage consistait essentiellement à situer la nouvelle Égypte, celle qui était en train de se former sur les débris du trône, par rapport au problème de la paix, à distinguer les forces qui pousseraient l'Égypte dans le camp de la paix de celles qui la pousseraient dans le camp de la guerre³⁷.

Roger Vailland ne cherche pas à s'écarter de cette mission que lui a confiée la revue qui l'a envoyé en Égypte. Il s'attache tout au long des onze chapitres qui composent ses *Choses vues en Égypte* à dresser le tableau le plus complet et détaillé possible de la situation contemporaine du pays. Sans que cela le conduise pour autant à développer l'ethos héroïque d'un Albert Londres, il est amusant de constater que Vailland a effectivement risqué sa vie au cours de cette enquête qui l'a conduit à passer plusieurs jours dans des

³⁶ Un même constat a déjà été dressé par Philippe Baudorre à propos d'un autre récit de voyage journalistique de Roland Dorgelès, intitulé *Sur la route mandarine* ; voir Philippe BAUDORRE, « “Sur la route mandarine” », un “bon modèle de reportage” ? », dans *Littérature et Reportage*, actes réunis par Myriam BOUCHARENC et Joëlle DELUCHE, Presses universitaires de Limoges, 2001, p. 205-220.

³⁷ Roger VAILLAND, *Choses vues en Égypte*, dans *Boroboudour, Choses vues en Égypte, La Réunion*, Paris, Gallimard, 1981, p. 173.

prisons sordides. Mais le temps des « aventuriers du monde réel » semble révolu après la Seconde Guerre mondiale.

Outre le voyage journalistique, les intellectuels désireux de voyager en Orient sont confrontés à une autre pratique moderne : celle du tourisme organisé, apparu dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et qui n'a cessé de se développer depuis. Signe de cette évolution, Barrès s'écrie dès 1914 : « Aujourd'hui, qui n'est allé en Orient³⁸ ? ». Le tourisme est en effet rapidement devenu une donnée essentielle du Voyage en Orient, première région à faire l'objet de l'organisation de circuits touristiques. Il s'agit désormais d'analyser la manière dont les écrivains prennent en compte l'élément touristique dans leur voyage, entre rejet, déni ou amusement.

b. « Monsieur Perrichon aux bords du Nil » : les écrivains voyageurs face au tourisme

Dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, le développement du tourisme a modifié en profondeur la pratique romantique du Voyage en Orient. Le Voyage en Orient est en effet l'un des premiers itinéraires à avoir été « organisé » en circuits par des agences. Loti dénonce dès la fin du siècle cette évolution touristique qui correspond selon lui à une véritable profanation de l'Orient et tout particulièrement de l'Égypte, comme il le décrit notamment dans *La Mort de Philae*, en 1909, suivi quelques années après par Louis Bertrand qui parle quant à lui de « débâcle de la couleur locale ». Il est vrai que les deux écrivains sont contemporains des premières constructions d'infrastructures touristiques en Orient : l'agence de voyage Thomas Cook & Son se développe ainsi de manière fulgurante en Égypte à partir des années 1869, année où elle propose les premiers voyages organisés en Orient (Égypte et Palestine) à l'occasion de l'inauguration du Canal de Suez. Dans les décennies suivantes, elle fait construire plusieurs hôtels dans des sites touristiques qui en étaient jusqu'alors dépourvus³⁹, et fait également bâtir des vaisseaux « steamers » spécialement conçus pour la croisière sur le Nil, itinéraire qu'elle développe⁴⁰ ; enfin, les voies de circulation se multiplient et s'améliorent en fonction des progrès des transports, toujours plus rapides et fiables. À partir de 1898, on peut se rendre en tramway aux Pyramides, ce qui fait rêver bien des écrivains. Ces évolutions vont de pair avec la parution régulière de guides touristiques dédiés au voyage en Orient. Sarga Moussa fait ainsi de l'année de parution du premier guide touristique sur l'Orient

³⁸ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 103.

³⁹ Citons le *Winter Palace* à Louxor et le *Old Cataract* à Assouan, respectivement ouverts en 1899 et 1907.

⁴⁰ « Grâce à ces bateaux particulièrement adaptés aux croisières sur le Nil et à une démarche commerciale clairement définie s'ouvre à partir des années 1900 et jusque dans les années 1930 un véritable âge d'or des voyages sur le Nil » (Ferial BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *Le Voyage en Orient (1850 - 1930). De l'âge d'or à l'avènement du tourisme*, Paris, Éditions Place des Victoires, 2008, p. 116.).

(le guide Joanne, en 1861⁴¹), le terminus *ad quo* de son étude sur le Voyage en Orient romantique, estimant que le voyageur n'a dès lors plus rien d'autre à découvrir que « son semblable⁴² » ; ce guide contribue selon lui à remplacer les *voyageurs* par des *touristes* ou des *vacanciers*. De la même manière, Jean-Marie Carré arrête son étude sur les *Voyageurs et écrivains français en Égypte* en 1869, car « à partir du moment où se répand le “Baedeker” ou le “Joanne”, l'étude perd son principal intérêt⁴³ ». Ces deux critiques font donc de l'apparition du tourisme organisé une véritable rupture dans l'histoire littéraire du Voyage en Orient.

Espace mystérieux et sacré dans la représentation occidentale, l'Orient semble littéralement *profané* par le voyage moderne et ses caravanes de touristes. Comme l'écrit le sociologue Jean-Didier Urbain, le tourisme, souvent perçu comme une « opération de falsification du monde⁴⁴ », est accusé de le banaliser, ce qui est d'autant moins pardonnable aux yeux des « véritables voyageurs » lorsqu'il s'agit de visiter les « pays-vestiges⁴⁵ » que sont nombre de pays du Moyen-Orient. La Palestine occupe à cet égard une place toute particulière, en tant que terre sainte des chrétiens. Selon Roland Dorgelès, les conditions du voyage moderne, rapide et organisé, empêchent désormais le voyageur de ressentir la moindre émotion :

Autrefois, à la veille encore de la guerre, lorsqu'on parcourait ces régions à cheval, escorté de deux gendarmes armés, couchant sous la tente et mangeant dans les monastères, on avait au moins le temps de songer à l'événement qui vous attendait, c'était comme une retraite préparatoire qu'on accomplissait sur la terre même de la Passion, et l'on arrivait en état de grâce, tandis qu'à présent on vous fait faire tout l'Évangile en une journée d'auto, en commençant par le Crucifiement, ce qui arrange mieux l'itinéraire, et lorsque les touristes rentrent harassés de leur tournée, ils ne se souviennent que d'églises vides, avec partout des mains tendues et des bedeaux levantins qui se chamaillent. [...] Les seuls qui échappent peut-être à cette déception, ce sont les vrais pèlerins, qui arrivent de leur diocèse conduits par des abbés, des *clergymen* ou des *padres* et pour qui le voyage se passe en prières et en processions⁴⁶.

Dans ce passage qui pastiche le programme des agences de tourisme, Roland Dorgelès déplore le caractère organisé d'un voyage qui n'est plus du tout synonyme

⁴¹ Adophe JOANNE et Émile ISAMBERT, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, Hachette, 1861. Pour une présentation complète de ces guides touristiques sur l'Orient à la fin du XIX^e siècle, nous renvoyons à l'article d'Hélène MORLIER, *op. cit.*

⁴² Sarga MOUSSA, *La Relation orientale, op. cit.*, p. 227.

⁴³ Jean-Marie CARRÉ, *op. cit.*, Introduction, p. XVII.

⁴⁴ Jean-Didier URBAIN, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Payot & Rivages, 2002, p. 260.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 211. Notons toutefois que le sociologue ne signale cette opposition entre « bons » et « mauvais » voyageurs que pour mieux la dénoncer, en montrant la possible autonomie du regard touristique – contrairement à l'idée selon laquelle les touristes seraient entièrement soumis à leurs guides, sans aucune recul critique – et en contestant l'idée même d'un « juste regard » cultivé par ceux qui désirent s'opposer aux touristes.

⁴⁶ Roland DORGELÈS, *Caravane, op. cit.*, p. 53.

d'imprévu, et encore moins d'aventure ou de danger. Face au voyage moderne, les intellectuels français se trouvent confrontés à deux choix : la posture nostalgique, – qui insiste sur la disparition des anciennes pratiques du voyage⁴⁷ –, voire dénonciatrice, paradoxale en ce qu'elle s'oppose au fait même de se rendre au Moyen-Orient, et la posture enthousiaste devant une modernité qui facilite la découverte et l'exploration du monde. Les discours des écrivains français au sujet du tourisme organisé sont particulièrement révélateurs de cette hésitation.

Pour les écrivains, le Voyage en Orient demeure avant tout au XX^e siècle un voyage d'agrément. Pensons à André Gide qui effectue en 1939 et 1945 deux séjours égyptiens n'ayant d'autre but que le repos et la visite touristique, ou à la princesse Bibesco qui dit avoir été conduite en Égypte « par cette déesse funèbre, qu'on nomme la congestion pulmonaire⁴⁸ », le Voyage en Orient et tout particulièrement l'hivernage en Égypte étant en effet recommandés pour des raisons thérapeutiques. Jean Rodes évoque cet aspect dans son « roman-reportage du grand tourisme égyptien⁴⁹ », où l'on suit les aventures d'une hivernante, Rolande Mirès. Mais les écrivains ne sont plus les seuls à faire le déplacement : il leur faut désormais partager l'espace oriental avec les touristes qui, guide en tête et Baedeker à la main, leur emboîtent le pas. Parmi ces touristes, nombreux sont ceux qui tiennent un journal de leur voyage ; « beaucoup le publient, quitte à démarquer leur guide bleu ou rose, quand ils ne copient pas un écrivain contemporain⁵⁰ ». L'inauguration en grande pompe du canal de Suez en 1869 a en effet particulièrement attiré les foules en Égypte : pour la première fois, des bourgeois moyens, des « Monsieur Perrichon » se mêlaient sur les bords du Nil aux écrivains et aux officiels, donnant lieu à une production littéraire inédite que Marguerite Lichtenberger a bien étudiée⁵¹. Ceci s'apparente aux yeux des écrivains « de vocation » à une dévalorisation du thème oriental qu'ils jugent désormais réduit à une série de clichés, et

⁴⁷ Citons Marie-Thérèse GADALA qui écrit : « Je regrette de n'avoir pas vu Le Caire il y a mille ans, au temps de Marouf le Savetier, ou bien il y a un siècle, avec Bonaparte, Chateaubriand ou Flaubert, alors qu'il n'y avait pas d'autos, ni de cinémas, ni de « Perroquet », où l'on parlait plus arabe qu'anglais, où la poussière qui a toujours dû être intense, n'était guère soulevée que par les chameaux et les ânes... où Le Caire des Mille et Une Nuits et de mes rêves ne ressemblait pas à un Paris quelconque plus international et mondain que tout autre ». (Marie-Thérèse GADALA, *Égypte - Palestine : du Sphinx à la Croix*, Grenoble, Arthaud, 1930, p. 93-94.)

⁴⁸ Marthe BIBESCO, *Jour d'Égypte*, Paris, Flammarion, 1929, p. 5.

⁴⁹ Jean RODES, *L'Heure du bédouin, roman-reportage du grand tourisme égyptien*, Agen, La Vie, 1924.

⁵⁰ Marguerite LICHTENBERGER, *Écrivains français en Égypte contemporaine, de 1870 à nos jours*, Paris, Leroux, 1934, p. 4.

⁵¹ C'est à elle que nous empruntons la formule « Monsieur Perrichon aux bords du Nil », titre du troisième chapitre de son étude (*Écrivains français en Égypte contemporaine, op. cit.*). Cet ensemble de textes, dont elle définit les scènes stéréotypiques et les caractéristiques stylistiques (« Le Temple de Philae suscite immanquablement une fusée de lyrisme »), se distingue souvent par « une inspiration personnelle un peu courte » mais présente néanmoins selon l'auteure « un petit intérêt historique et documentaire » (*Ibidem*, p. 43.).

créé les conditions d'une concurrence littéraire particulière. Parallèlement à l'élaboration de ces clichés sur l'Orient, la caricature littéraire du personnage du touriste se précise. Loti invente même le nom de « Cook » et son féminin « Cookesse » pour désigner de manière péjorative les adeptes du voyage organisé –, qui devient un personnage incontournable du récit de voyage dès la deuxième moitié du XIX^e siècle⁵². Ignorant mais sûr de lui, se disant avide de découverte mais en réalité profondément sédentaire, le touriste est fréquemment caricaturé, que ce soit par Flaubert qui, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, l'épingle par des points de suspension disant tout son mépris⁵³, ou au théâtre par Eugène Labiche qui tourne en dérision cette nouvelle espèce d'homme dans *Le Voyage de M. Perrichon*⁵⁴.

Comment les écrivains voyageurs postérieurs à la Première Guerre mondiale se positionnent-ils par rapport à ce tourisme qu'il est de bon ton de dénoncer, et qui ne cesse de se généraliser tout au long de l'entre-deux-guerres ?

◆ CONTRE LA « DICTATURE TOURISTIQUE » : PORTRAIT DU VOYAGEUR EN FLÂNEUR

Pour tous les écrivains, il s'agit bien évidemment de se distinguer des touristes, en multipliant les marques de distance vis-à-vis de ce groupe. La première moitié du XX^e siècle⁵⁵ est fertile en réécritures du « tout gracieux *luncheon* », chapitre essentiel de *La Mort de Philae*, où Loti décrit le spectacle du repas des touristes au beau milieu du temple d'Osiris, à Abydos⁵⁶. Ainsi, dans un chapitre du *Mirage oriental* (1910) précisément intitulé

⁵² Pour la période antérieure à celle qui nous intéresse, Gaston Maspero a pu noter l'arrivée progressive du tourisme et notamment des hôtels dans la Vallée du Nil dans son récit de séjour intitulé *Ruines et paysages d'Égypte* (Paris, E. Guilmoto, 1910. Rééd : Paris, Payot-Rivages, 2003). Il évoque la transformation radicale du pays entre ses deux séjours (le premier en 1880, l'autre vers 1905) mais sans tonalité méprisante ni mélancolique.

⁵³ « TOURISTE : ... ». Flaubert raille également le goût du touriste pour le voyage organisé, permettant de « tout voir » dans un minimum de temps : « VOYAGE : Doit être fait rapidement » (Gustave FLAUBERT, *Dictionnaire des idées reçues*, 1913 [posth.]).

⁵⁴ Nous renvoyons à l'ouvrage de Jean-Didier URBAIN, *op. cit.*, pour une étude plus complète sur ce point. Voir particulièrement la première partie, « Portraits du touriste en chien triste : histoire d'un mépris », p. 30-132.

⁵⁵ Pour une analyse du tourisme en Égypte pour le tournant du XIX^e et du XX^e siècle, nous renvoyons à Daniel LANÇON, « Les voyageurs contre le tourisme et les résidents entre l'Orient rêvé et l'Égypte moderne (1882-1914) », *Les Français en Égypte, op. cit.*, p. 143-159.

⁵⁶ « Oh ! pauvre, pauvre temple, ce qui s'y passe !... Non, c'est plus insultant qu'être mis à sac par les barbares : subir cet excès de grotesque dans la profanation ! Il y a là joyeuse et gaillarde tablée d'une trentaine de couverts, et les convives des deux sexes appartiennent à cette humanité spéciale qui fréquente chez Thos Cook and Son (Egypt Limited). Des casques de liège et de classiques lunettes vertes. On boit du soda, du whisky ; on mange à longues dents des viandes, qu'enveloppent des papiers gras dont les dalles restent jonchées. Et les dames surtout, oh ! les dames, quels épouvantails à moineaux. - Or, c'est ainsi tous les jours, tant que dure la « season », nous apprennent les gardes bédouins en robe noire. Un *luncheon* chez Osiris fait partie du programme of *pleasure trips* » (Pierre LOTI, *Voyages au Moyen-Orient, op. cit.*, p. 768.).

« La séquestration du touriste », Bertrand reprend l'image burlesque du pique-nique chez les Dieux, et se plaint d'être « tenu en lisière » par les organismes touristiques :

Vous voilà parti pour les nécropoles et les sanctuaires ! Vous vous imaginez peut-être que vous serez libre de choisir votre itinéraire, de vous arrêter ici ou là ? Point ! Les guides ont leurs programmes et leurs habitudes, qu'il est imprudent de déranger, sous peine de fâcheuses complications. Bien plus, cette collation que vous avez payée au poids de l'or et qu'un de vos âniers trimballe pompeusement, à votre suite, dans un couffin – vous n'avez même pas le droit de la manger où vous voulez. Ainsi, à Philae – Baedeker vous le signifie formellement, – “le déjeuner qu'on a emporté avec soi *se mange* près du kiosque”. Vous entendez ? Ce n'est point dans le temple d'Isis, ou dans le temple d'Hathor, ou sous le portique de Nektanébo – mais près du kiosque de Trajan que vous grignoterez votre cuisse de poulet. Agir autrement serait contrevenir à tous les usages et à toutes les traditions.

D'un bout à l'autre, vous êtes, pour ainsi dire, tenu en lisière. Quand ce ne sont pas les conducteurs des agences, ce sont vos guides et vos drogmans qui dirigent vos démarches et vos actions, qui vous étourdissent de leurs bavardages et de leurs boniments, qui jugent en dernier ressort de ce que vous devez voir ou ne pas voir, qui enfin s'interposent perpétuellement entre vous et la réalité⁵⁷.

Avec humour, l'écrivain se rebiffe ici contre les formules injonctives qui réduisent à néant la flânerie au gré du vent et de l'envie, pour y substituer des haltes obligées et des horaires précis, prévoyant à l'avance le moindre détail à l'instar de la « cuisse de poulet »⁵⁸. Plus de vingt ans plus tard, Henry Bordeaux réitère ces plaintes dans un passage inspiré de la prose de Bertrand et qui perpétue le discours rageur de Loti. Ravi par les magnifiques paysages de la Haute-Égypte, l'écrivain regrette en effet de ne pouvoir s'y promener à sa guise :

Le palace que j'habite étend ses immenses bâtiments [...] entre le Nil et des jardins plus beaux que ceux qui sont décrits dans les *Mille et une Nuits* par les conteurs persans. Il invite à la vie contemplative sur les terrasses, ou il offre des promenades en barque, en voiture, à cheval, sur les eaux ou dans le désert proche et bientôt familier. Comme il serait bon de laisser couler ici les jours !... Allons donc ! Quel scandale ! Les dieux et les rois réclament ta visite immédiate. Honte au paresseux qui se dérobe, à l'insolent qui ose les mépriser par son retard ! Debout et en route : tu marcheras du matin au soir, dans la poussière qui pénétrera à l'intérieur de ta chaussure et te contraindra à prendre un nouveau bain avant de répondre à l'appel du dîner, tu subiras les discours interminables et la plupart du temps erronés d'un *cicerone* arabe qui parlera ta langue en la déformant quelle qu'elle soit, ou tu fatigueras tes méninges à clarifier ton guide compliqué et incertain, tu t'exposeras au soleil pour courir d'un temple à l'autre, tu descendras sous terre et tu y étoufferas, et, par surcroît, tu t'attireras le dédain motivé des égyptologues qui te feront passer des examens au retour et constateras sans

⁵⁷ Louis BERTRAND, *Le Mirage oriental*, Paris, Perrin, 1910, p. 7.

⁵⁸ Notons qu'en 1851 déjà, Nerval écrivait : « Le repas sur la pyramide de Chéops est, en effet, forcé pour les touristes » (Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient*, Paris, Gallimard, 2009, p. 299.)

difficulté que tu as mal profité des leçons et des lectures, et que tu opères entre les dynasties les plus étranges confusions⁵⁹...

De manière plaisante, l'adresse au lecteur et l'emploi du futur prophétique pour exprimer les injonctions du tourisme organisé miment ici les formules de malédiction bibliques. Bordeaux pastiche donc à son tour l'écriture du guide touristique, le fameux Baedeker en tête, riche en formules injonctives et anecdotes relevant de la « petite histoire ». Claude Aveline évoque également cette « dictature touristique », en réagissant aux informations délivrées par un guide lors d'une visite : « j'éprouve quelque honte à penser que, s'il nous donne ces précisions absurdes, c'est qu'elles lui sont, en quelque sorte, “imposées” par les touristes, par la mentalité touristique⁶⁰ ». Pour le voyageur, il est primordial de pouvoir s'affranchir des pratiques édictées par les agences touristiques, au premier rang desquelles figure la maison Cook & Sons, ainsi que par les guides comme le Baedeker ou le Guide Bleu.

Pourtant, dans les œuvres qui composent notre corpus principal, les portraits à charge contre les touristes demeurent plutôt rares. Si Claude Aveline semble avoir voyagé en compagnie d'un Monsieur Perrichon, répondant en réalité au nom de M. Winterfeld, il pose sur lui un regard plus amusé qu'agacé. Le personnage, qui voyage pour des raisons thérapeutiques – afin de soigner ses rhumatismes – apporte une touche d'humour au récit de Claude Aveline, qu'il parcourt du début à la fin, en arrière-plan. L'auteur dresse rapidement un lien entre ce M. Winterfeld (qu'il prononce « Vinterfèle ») et l'illustre voyageur Gautier, à la défaveur du premier :

En rentrant de ma courte promenade, qui vois-je sur la terrasse ? Le vieux M. Vinterfèle. [...] Depuis trois jours, il n'a pas bougé de cette terrasse. Il compte y passer un mois. Comme Théophile Gautier, qui fut immobilisé par un accident un peu plus loin, au *Shepherd*, il pourrait écrire : *Ce qu'on voit de l'hôtel Continental*. Mais il ne songe pas à écrire, ni cela ni rien d'autre⁶¹.

Il arrive à ce personnage les mésaventures les plus ridicules, comme lorsqu'il est conduit par son drogman au quartier réservé du Caire, et pense y faire l'achat sous le manteau de photographies érotiques, avant de découvrir qu'on lui a en réalité vendu de simples cartes postales. Claude Aveline rapporte ces histoires avec humour mais sans fiel ; de plus, il ne semble pas bouder la compagnie du personnage, avec qui il se rend par exemple au cinéma du Caire et qu'il retrouve avec plaisir sur le paquebot du retour. Le texte dessine ainsi une forme de coexistence pacifique, et amusée des deux côtés,

⁵⁹ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, Marseille, F. Detaille, 1939. Rééd : *Le Visage de Jérusalem et le Sphinx sans visage*, Paris, Les Deux Sirènes, 1948, p. 274. La numérotation des pages renvoie à cette édition.

⁶⁰ Claude AVELINE, *La Promenade égyptienne*, Paris, Émile-Paul Frères, 1934, p. 35.

⁶¹ *Ibidem*, p. 50.

entre « touristes » et « voyageurs ». De la même manière, Dorgelès décrit avec tendresse les grands enfants que sont les touristes pris en charge par son ami Bourette. Celui-ci fait en effet profession de « chef de caravane dans une grande agence de voyage⁶² », métier qui l'enchanté et auquel il excelle. Il parle avec familiarité de ses protégés : « Je les soigne comme des petits chats, je les promène comme des gosses, explique-t-il en rigolant⁶³ ». Dorgelès s'amuse du bon ordre qu'il met à sa troupe :

Ses pèlerins [...] le suivent comme un pensionnat et ils se croient perdus, quand ils restent seulement une matinée sans lui. Il les mènerait au Cap Horn au lieu de les conduire en Judée, qu'ils n'y verraient que du feu.

– Demain à huit heures, les bagages devant les portes, prescrit-il au rapport du soir.

Et, à l'heure dite, les valises sont alignées dans les couloirs, comme pour une revue d'habillement à la caserne. Ils s'embarquent sans discuter, admirent ce qu'on leur dit et emploient sagement leur heure de récréation à expédier des cartes postales, où ils répètent invariablement : « C'est merveilleux ! » même s'il a plu à verse ou s'ils ont bâillé d'ennui devant d'illustres cailloux⁶⁴.

La métaphore filée de l'enfance (« pensionnat », « sagement », « récréation ») contribue à donner des touristes une image certes infantilisante mais néanmoins innocente⁶⁵. Par la voix de Bourette, Dorgelès est l'un des rares écrivains de la période à proposer une réécriture méliorative du « tout gracieux *luncheon* » de Loti ; le guide touristique lui présente en effet l'attrait que présente le dîner de nuit aux Pyramides :

Bourette m'avait prévenu, pourtant : « C'est à voir plutôt le soir, par clair de lune, m'avait-il dit. Les tramways ont un service de nuit. Il y a des familles qui viennent avec leurs provisions, pour dîner sur le sable. On chante devant le Sphinx, on apporte des phonos, les rigolos font peur aux dames. Je vous jure que ça vaut le déplacement... »⁶⁶

Quand bien même l'écrivain conclut cette tirade par un « Eh bien non, je n'irai pas. Je préfère ne pas voir, ni le jour, ni la nuit⁶⁷ », ne se remettant pas du spectacle atterrant d'un tourisme figé en un spectacle grotesque, il ne discute pas ici l'enthousiasme de Bourette. Loin de moquer les touristes qui se plaisent à ces excursions, il avoue même s'être senti inférieur à eux, dans son incapacité à admirer les spectacles qui s'offrent à ses yeux :

⁶² Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 23.

⁶³ *Ibidem*, p. 25.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 27.

⁶⁵ C'est aussi l'avis de Camille Mauclair qui écrit : « « Là [aux Pyramides], des touristes à kodaks sont ravis de monter sur les chameaux inutiles que leur offrent des drogman, et de se faire ainsi cliquer avec des allures d'explorateurs. C'est innocent » (Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, Paris, Grasset, 1938, p. 50.).

⁶⁶ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 45.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 45.

Ma déception me navre, elle m'humilie. Serais-je indigne d'un tel spectacle ? C'est bien possible... Pour me mortifier, je regarde ces voiturées de touristes qui débarquent du Caire, émerveillés d'avance. Ces gens ne me donnent-ils pas une cruelle leçon ? Il en vient chaque jour des centaines, des milliers, accourus de tous les points du globe, et pas un, c'est certain, ne repart déçu, ou du moins il ne l'avouera jamais⁶⁸.

L'écrivain n'hésite pas à se considérer lui-même comme un touriste curieux, harcelant son guide de questions saugrenues⁶⁹. *La Promenade égyptienne* et *La Caravane sans chameaux* permettent ainsi de nuancer l'idée selon laquelle le véritable voyageur devrait mépriser les touristes et les tourner en ridicule dans ses récits. Cela n'empêche pas les deux auteurs de consacrer des passages très critiques sur le sujet ; mais c'est alors le tourisme comme système, perçu comme une dictature, qu'ils dénoncent, beaucoup plus que les touristes eux-mêmes.

Toutefois, les personnages de touristes servent la plupart du temps à mettre en place, en négatif, la mythologie du « voyageur »⁷⁰, au sens noble du terme, désignant une façon de voyager fondée sur l'ouverture aux autres et à l'imprévu. Dès 1936, Cocteau écrit ainsi dans son *Tour du monde en 80 jours* :

La foule aime reconnaître. Les poètes aiment connaître. Contrairement au réflexe qui pousse les touristes vers les objets connus par l'image, nous attirent les objets inconnus et que nous ne vîmes pas encore ailleurs⁷¹.

Le véritable voyageur sera donc celui qui quittera les sentiers battus par les touristes et leurs guides, ne se contentera pas de la visite des « monuments » et préférera l'aventure au confort. Dans son étude sur la diversité humaine, Tzvetan Todorov propose à son tour une distinction précise entre voyageur et touriste.

Le voyageur avait un préjugé favorable pour les peuples des contrées lointaines, et il cherchait à les décrire à ses compatriotes. [...] Or, l'homme moderne est pressé. Le touriste fera donc un autre choix : les choses, et non plus les êtres humains, seront son objet de prédilection : paysages, monuments, ruines qui « méritent un détour » ou « valent le voyage »⁷².

⁶⁸ *Ibidem*, p. 38.

⁶⁹ « Depuis que j'ai congédié mon drogman qui, décidément, parlait trop, c'est Bourette qui me sert de guide. Je ne pouvais mieux tomber. [...] Il sait tout, ce diable d'homme. [...] C'est qu'il la connaît bien, cette curiosité incessante des touristes » (*Ibidem*, p. 48-49).

⁷⁰ Jean-Didier Urbain date cette opposition du milieu du XIX^e siècle (Jean-Didier URBAIN, *op. cit.*, p. 37.).

⁷¹ Jean COCTEAU, *Tour du monde en 80 jours: mon premier voyage*, Paris, Gallimard, 2009, p. 29. Ce titre sera désormais abrégé en *Tour du monde*.

⁷² Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, p. 403-404.

Les écrivains soulignent souvent qu'ils cherchent à éviter de se trouver en présence des groupes de touristes, n'hésitant pas pour cela à voyager « hors-saison »⁷³. Claude Aveline illustre tout à fait la posture du voyageur libre lors de ce séjour hors-saison. Obligé de coucher dans un hôtel local, le seul de la ville où il souhaite se rendre, il rapporte le lendemain matin au patron du lieu la mauvaise nuit qu'il a passée dans son établissement :

Le tenancier de l'hôtel Abydos apparaît enfin. Il est chauve et Grec [...] Je reçois en mauvais anglais quelques vagues excuses : il est évident que ce vieil exploiteur d'Arabes ne trouve rien de regrettable à mon aventure. Moi non plus. Il ne me reste aujourd'hui qu'une joie profonde à me sentir si loin de tout envahissement touristique [...]⁷⁴.

Ce retournement de situation révèle que tout vaut mieux, semble-t-il, que de côtoyer les groupes de « Cooks et de Cookesses ». Dorgelès consacre également un long passage au spectacle grotesque offert par les touristes aux Pyramides⁷⁵, qui le navre à ce point qu'il finit par s'enfuir en courant pour rejoindre son hôtel, dans un mouvement de colère et de déception mêlées : « Je ne m'en vais pas : je m'échappe, je me sauve. J'en veux à l'Égypte, aux touristes, à moi-même. J'en veux à ces sottises Pyramides, qui m'apparaissent soudain dans toute leur monstrueuse inutilité⁷⁶ ». Pourtant, ces remarques servent davantage à singulariser l'écrivain voyageur qu'à réellement critiquer les touristes.

Afin de se distinguer des touristes, deux caractéristiques principales sont régulièrement mises en avant dans les récits de voyage des intellectuels français : la lenteur et la solitude. L'écrivain voyageur se décrit en flâneur, qui se promène sans but afin de découvrir le pays à son rythme, s'arrêtant à sa guise, sans « courir tout de suite aux vestiges⁷⁷ » ; il se montre par là-même affranchi du rythme effréné qui caractérise le voyage organisé, dont les programmes minutés sont souvent moqués. Paul Morand, pourtant surnommé « l'homme pressé » d'après le titre de l'un de ses romans⁷⁸, évoque ainsi les « passagers de paquebots, pressés de courir jusqu'au Caire, à travers le désert, en une journée harassante, et d'apercevoir pendant dix-sept minutes le coucher du soleil sur

⁷³ À propos de la saison touristique en Haute-Égypte, Myriam Harry écrit ainsi : « Des amis, pourtant, nous ont avertis : – N'y allez pas ! La saison est trop avancée ! La poussière vous ensevelira ; vous serez piqués, comme lord Carnavon, par des moustiques venimeux ; des ophtalmies brûleront vos yeux, et, si ces plaies de Haute-Égypte ne vous suffisent pas, le feu de la Vallée des Tombeaux vous momifiera. D'ailleurs, qu'allez-vous faire, là-bas, puisque chez Toutankhamon tout est fermé ? » (Myriam HARRY, *Vallée*, *op. cit.*, p. 55).

⁷⁴ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 128.

⁷⁵ On trouvera ce long extrait de *La Caravane sans chameaux* reproduit dans les Annexes, p. 143-145.

⁷⁶ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 45.

⁷⁷ *Ibidem*, p. 11.

⁷⁸ Paul MORAND, *L'homme pressé*, Paris, Gallimard, 1941.

les Pyramides avec embrasement du Sphinx au magnésium, à la nuit tombée⁷⁹ ». Loin de cet absurde bornage de l'admiration en tranches horaires, le voyageur prend son temps. Cette lenteur s'accompagne parfois d'une posture anti-intellectualiste faisant primer sur l'accumulation du savoir *l'expérience* humaine, riche en émotions et en rencontres diverses. Il s'agit encore une fois pour les écrivains de se démarquer du guide touristique, qui apporte sur une région un savoir historique, géographique et social :

[Les] prières ailées [des muezzin] se répondent, ainsi que nos cloches dans les champs. Est-ce la *magreb*, à cette heure, ou bien *l'icha*?... Allons, tiens-toi tranquille... Que peut bien nous faire son nom ? *Tu n'écris pas un guide*. À peine une voix meurt-elle qu'une autre renaît dans le lointain. « *La ilaha ill allah !...* » Cela se prolonge et tremble, dans le jour expirant. Ne questionne plus. Ferme les yeux. Écoute bien...

Et tais-toi⁸⁰.

De manière paradoxale, l'ineffable de l'expérience est ici opposé au savoir du guide. Dans cette confrontation au tourisme organisé, les écrivains voyageurs se heurtent donc à des problématiques littéraires : que doit dire le récit de voyage, qui ne répète pas le contenu du premier guide touristique venu ? Que peut la littérature, par rapport à ces productions écrites héritées du tourisme de masse ? La concurrence des guides touristiques de type Baedeker ou Guide Bleu semble bien influencer la poétique même du récit de voyage en Orient.

La deuxième caractéristique récurrente des récits de voyage est la solitude ; les textes mettent en effet en scène un « je » qui semble progresser seul, les guides et même compagnons éventuels étant souvent passés sous silence afin de mieux mettre en avant la personnalité du narrateur voyageur. Ainsi, Roland Dorgelès, qui voyageait pourtant avec sa femme, Hania Rouchine, ne fait à aucun moment mention de cette dernière ; il en va de même pour Myriam Harry, qui voyageait régulièrement en famille ou entre amis, ou encore de Bordeaux qui fait rarement allusion à sa fille Paule, pourtant la fidèle compagne de ses pérégrinations. Ce n'est que dans le paratexte que les compagnons sont parfois désignés⁸¹. Cette posture de flâneur affranchi des contraintes du tourisme organisé permet de gommer les réalités matérielles du voyage. Il n'est dès lors pas toujours facile de savoir si les écrivains voyageurs de la première moitié du XX^e siècle ont ou non recours à un drogman, personnage incontournable du Voyage en Orient au

⁷⁹ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 89.

⁸⁰ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 53. Nous soulignons.

⁸¹ Ainsi Myriam Harry dédie « au peintre Faouaz Perrault-Harry, mon fils et mon compagnon de voyage » son livre *Irak*, dans lequel elle ne le met pourtant pas en scène (Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*). On trouvera dans les Annexes une photographie de l'écrivaine en compagnie de son fils adoptif à Baalbek.

siècle précédent⁸² et que tout visiteur en Égypte est pratiquement obligé de s'attacher pour son séjour. Louis Bertrand fait partie du petit nombre d'écrivains qui avouent avoir embauché un drogman. Au détour d'une phrase, il mentionne le drogman italien, né en Égypte, qui l'accompagne dans son voyage en 1925⁸³. Pourtant, Aveline rapporte dans sa *Promenade égyptienne* les propos d'un de ses amis retrouvé au Caire, Lauro Bombi, selon qui « aucun cocher, aucun chauffeur du Caire ne connaît rien de la ville, sinon les hôtels. Pour le reste, ils ont coutume d'être conduits. [...] Voilà ce qui rend indispensable pour les étrangers l'emploi du drogman⁸⁴ ». Ce guide est donc selon lui toujours indispensable au voyage. L'écrivain décrit par ailleurs assez longuement les drogmans qu'il voit aux abords de son hôtel :

Les drogmans ou truchements – les deux mots ont la même origine arabe, – ce sont les interprètes, les guides, qui veillent aux portes des hôtels pour en guetter les clients. Assez majestueux presque tous et vêtus de robes chatoyantes et rares (ils les louent pour la durée de la « season »), on prétend que leurs bonnes fortunes sont nombreuses et qu'ils justifient le long séjour de quelques étrangères esseulées⁸⁵.

L'écrivain poursuit en décrivant comment ces drogmans assaillent les visiteurs étrangers dès leur sortie de l'hôtel, pour leur proposer toutes sortes de services, y compris des femmes. Le narrateur rapporte ainsi l'histoire, déjà évoquée plus haut, des fausses photographies érotiques acquises par M. Winterfeld, son compagnon de paquebot qu'il a ensuite plusieurs fois croisé au Caire. Le texte semble indiquer qu'aux Pyramides Claude Aveline n'a finalement pas recours aux services des drogmans, mais il pourrait encore une fois s'agir d'un artifice littéraire que seule une confrontation avec les données factuelles du voyage pourrait confirmer. De son côté, Cocteau admet avoir embauché un drogman pour visiter les Pyramides : « [...] nous nous rendons au bureau des drogmans et là on nous procure Abdel, un profil sombre à l'œil de face, une robe vert olive et cette sottise grave qui intimide beaucoup », écrit-il dans son *Tour du monde en quatre-vingt jours*⁸⁶ ; mais il ne dit rien des services effectivement rendus par ce guide, dont le portrait est ici plutôt négatif. Seule à défendre le personnage du drogman, qu'elle cite tout au long de son récit de voyage en Égypte, Myriam Harry écrit à propos de celui qui la guide à Louxor :

Et, quand on a encore la chance d'y être introduit par le drogman copte Girgis Ghattas, descendant véridique des Pharaons, celui-là même qui accompagna, dans la

⁸² Sur ce personnage, nous renvoyons au chapitre intitulé « L'invention du drogman », dans Sarga MOUSSA, *La Relation orientale*, *op. cit.*, p. 13-26.

⁸³ Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 18.

⁸⁴ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 54.

⁸⁵ *Ibidem*, p. 49.

⁸⁶ Jean COCTEAU, *op. cit.*, p. 45.

Thébaïde, Anatole France [...], fut, aussi, le guide de Pierre Louys cherchant la couleur locale pour *Aphrodite* et, dernièrement, d'Albert Besnard [...], quand on peut, dis-je, se promener avec ce commentateur (*sic*) docte, discret, pittoresque dans le royaume de ses ancêtres, on bénit les circonstances qui vous ont empêché de venir en Haute-Égypte à l'époque de la migration vulgaire⁸⁷.

De manière paradoxale, en évoquant la lignée des visiteurs précédents guidés par ce même drogman, l'écrivaine renverse le *topos* qui fait de ce personnage un élément de la « séquestration du touriste » déplorée par Bertrand, et transforme son voyage en expérience unique, pour l'opposer à la « migration vulgaire ». Son drogman est à nouveau mentionné par Claude Aveline lors de sa croisière sur le Nil, sous le titre « Une célébrité » :

[...] le « manager » de l'*Arabia* m'a présenté le drogman George Cattas, une célébrité de Louxor. Court et trapu, plus vieux qu'il ne semble d'abord, vêtu d'une robe blanche sur laquelle il a passé un veston aux armes de Cook, il considère et jauge, avec de petits yeux fureteurs dans un visage replet, chacun des trente passagers. Quand il apprend que « j'écris », il m'appelle Monsieur le directeur et, le regard pétillant, s'en va chercher un album d'autographes, pour me montrer toutes les attestations que lui a values son mérite.

– J'ai guidé beaucoup d'écrivains comme vous, Monsieur le directeur. J'ai eu M. Louis Bertrand et Mme Myriam Harry ; elle a même publié une photographie de moi dans le journal. Si Monsieur le directeur veut me photographier, je mettrai mon costume de cérémonie. J'ai eu aussi M. Pierre Louys et M. Anatole France, ils m'ont donné deux beaux certificats, mais ils sont dans un autre album, je les enverrai à Monsieur le directeur⁸⁸.

Ce passage nous apprend que les seules œuvres du corpus mentionnant un drogman, à l'exception du livre de Cocteau, font en réalité référence à un seul et même homme, ce Girgis ou George Gattas, preuve que les voyageurs ne peuvent tout à fait échapper à l'industrie touristique (ce drogman est employé par l'agence Cook) et à ses effets de série. La mention du terme de *drogman* demeure pourtant assez rare : les écrivains semblent désormais préférer à ce terme les plus neutres *guide* ou *interprète*, et encore n'est-ce que lorsqu'ils avouent avoir recours à cette sorte d'intermédiaires, les récits de voyage tendant davantage à gommer ces personnages pour instaurer l'illusion d'un rapport immédiat du voyageur aux êtres et aux choses. En cela les intellectuels français de la première moitié du XX^e siècle, à la notable exception de Myriam Harry, semblent se conformer au stéréotype négatif du drogman, que les œuvres du siècle précédent ont contribué à élaborer.

⁸⁷ Myriam HARRY, *Vallée*, *op. cit.*, p. 67.

⁸⁸ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 214.

S'il n'est pas souvent fait mention des drogmans, les écrivains voyageurs ne manquent par contre pas de nommer les savants ou hauts fonctionnaires français ou arabes qui leur ont servi de guides occasionnels, notamment sur les sites archéologiques et au musée. Cela permet de dorénavant l'image du voyageur, en le distinguant encore une fois du touriste, conduit, lui, par de « vulgaires » guides dont c'est la profession. Au contraire, les intellectuels français sont pilotés par des guides de marque. C'est le cas de Henry Bordeaux qui bénéficie en 1922 d'une visite au Musée des antiquités égyptiennes par Gustave Lefebvre, inspecteur en chef du service des Antiquités dans la Moyenne-Égypte ; lors de son deuxième séjour égyptien en 1933, il est guidé à Louxor par « [s]es savants compatriotes du service des antiquités égyptiennes, M. Chevrier, maître de Karnak, et M. Baraize, maître de Luxor et merveilleux croque-mort de la Vallée des Rois et des Reines⁸⁹ » ; citons également Barrès qui visite en 1914 le Sud du Liban en compagnie du gouverneur français Georges Picot, Myriam Harry qui découvre Tel Aviv en compagnie du premier maire de la ville, Meïr Dizengoff⁹⁰ (en juillet 1937, les frères Tharaud sont invités à Tel Aviv par son successeur, Israel Rokach⁹¹), ou encore Cocteau piloté au Caire par son ami le prince Mohamed Wahid Eddine. Enfin, Claude Aveline est l'un des seuls à dire quelques mots de la colonie française d'Égypte, qui l'a accueilli à bras ouverts pour lui faire découvrir la région :

Pour peu qu'il apporte avec lui quelque chose qui touche à la littérature ou aux arts, un Français de passage en Égypte [...] est le plus entouré, le plus choyé des hôtes. D'aimables assemblées le reçoivent, comme la Diafa (la Bienvenue), les Amis de la Culture française, ou des groupements jeunes et pleins de foi, qui témoignent d'aspirations parallèles aux siennes : je songe aux Essayistes et à leur revue *l'Effort*, ainsi qu'à *La Semaine Égyptienne*. [...] Devant notre voyageur, les colonies étrangères ouvrent toutes grandes leurs portes, elles l'accueillent dans leurs demeures, elles le font participer à leur vie. Tandis que les musulmans le reçoivent plutôt à leur cercle⁹².

L'écrivain explique que « ces hôtes fantasques et délicieux⁹³ » lui ont fait découvrir Le Caire ; c'est avec eux qu'il a notamment visité plusieurs églises coptes, la Société de géographie ou encore le fameux Musée des antiquités égyptiennes. Si Claude Aveline rapporte ces visites effectuées en groupe, cela ne suffit pas à faire de lui un touriste à proprement parler, car la sociabilité dans laquelle il s'inscrit ici, littéraire, met en avant sa qualité d'intellectuel et permet ici de le distinguer – au sens bourdieusien du terme – du touriste.

⁸⁹ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 274.

⁹⁰ Myriam HARRY, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 19-22. Meïr Dizengoff, Juif de Bessarabie installé en Palestine depuis 1892, a été maire de Tel Aviv de 1921 à 1925 puis de 1928 à sa mort en 1936.

⁹¹ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 147-150.

⁹² Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 353-354.

⁹³ *Ibidem*, p. 354.

◆ *TOURISTES MALGRÉ TOUT*

Quels que soient leurs reproches à l'encontre de touristes qu'ils considèrent plus attentifs aux conditions matérielles du voyage qu'au voyage lui-même, les écrivains français ne semblent pas se désintéresser tout à fait de ces considérations pratiques. Dès avant guerre, Barrès écrivait :

J'accepte, comme un bonheur, toutes les obligations qu'on me prodigue, et les facilités que l'époque commence à multiplier. Qu'ils soient donc bénis, le chemin de fer qui m'a dispensé d'une caravane, l'hôtel qui m'abritera et cet aimable photographe, grâce à qui j'emporterai des images exactes de ces brèves minutes⁹⁴ !

Sont regroupées dans cette phrase les principales caractéristiques du voyage moderne : des transports plus rapides, des hôtels confortables et la possibilité d'emporter des images de son voyage grâce à la photographie, le fameux « Kodak » qui fera très vite partie de l'équipement de base du touriste.

Il est remarquable que la plupart des écrivains voyageurs fassent mention dans leurs textes des hôtels, généralement luxueux, dans lesquels ils sont descendus, preuve malgré eux de la dimension « organisée » et grégaire de leur voyage. Quand bien même ils le font sur le ton de la déploration, à la manière de Myriam Harry qui s'exclame à son arrivée au Caire :

Oui, partons ! Partons ! Gagnons l'Hôtel Continental et notre chambre, hélas ! « confort moderne », mais expurgée, du moins, de sortilège et de maléfice⁹⁵

il n'en reste pas moins qu'ils font bel et bien mention de ces hôtels qui jalonnent leur séjour oriental, signe du caractère de plus en plus touristique du Voyage en Orient⁹⁶. Il faut dire qu'avant eux, les voyageurs du XIX^e siècle ont contribué à rendre certains établissements célèbres, comme le rappelle Claude Aveline au détour d'une anecdote sur son compagnon M. Winterfeld à propos du *Shepherd's* au Caire⁹⁷. Il serait fastidieux de citer tous les hôtels célèbres dans la région ; notons l'hôtel d'Orient à Damas, dont

⁹⁴ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 98.

⁹⁵ Myriam HARRY, *Vallée, op. cit.*, p. 33.

⁹⁶ Le touriste, profondément sédentaire, préfère ainsi bien souvent rester à l'hôtel plutôt que partir à la découverte du pays, comme en témoigne ce récit d'une touriste lyonnaise : « Plutôt que de se hasarder dans les ruelles sableuses qui mènent aux tombeaux des Kalifes et des Mamelouks, mieux vaut les admirer sur une carte postale avec l'appui d'un bon livre d'histoire, à l'ombre fraîche de la terrasse des derviches ». Elle écrit plus loin qu'aux Pyramides et au Sphinx, elle préfère l'hôtel « où l'on boit un citron pressé servi par de grands Nubiens en costume de ballets, qui ouvrent les autos comme des coffrets des Mille et Une Nuits... » (Colette RAVIER-FRACHON, *Étapes africaines. 1930-1934*, Lyon, impr. du Salut public, 1935, p. 59-61.).

Myriam Harry écrit qu'il est « quasi légendaire⁹⁸ » ; mais c'est surtout en Égypte que se concentrent la plupart de ces établissements. Ainsi, le *Mena House*⁹⁹, construit dans la deuxième moitié du XIX^e siècle tout près du site des Pyramides, est-il particulièrement fréquenté par la clientèle raffinée des hivernants. Cocteau dit de l'établissement qu'il est « un hôtel d'une élégance exquise. Les Mille et une Nuits anglaises¹⁰⁰ ». Un peu plus bas, en descendant la vallée du Nil, les écrivains voyageurs séjournent très souvent au *Cataract Hotel*, inauguré en 1907 et cité par Henry Bordeaux¹⁰¹ ou encore Camille Maclair, qui dit y avoir passé des « jours enchantés¹⁰² ». Dans les récits de voyage en Orient, l'hôtel, symbole de la sédentarité, occupe donc paradoxalement une place importante ; comme l'indique Daniel Lançon, « une histoire de l'écrivain voyageur reclus serait à écrire¹⁰³ ».

Pour ce qui est de l'Égypte, *Palace-Égypte* de Francis Carco¹⁰⁴ s'apparente, comme son titre l'indique, à un catalogue des hôtels destinés à une clientèle fortunée. Provocateur, l'auteur écorne volontiers la posture du voyageur pour revendiquer celle du touriste, à contre-courant de ses confrères. Il pousse à l'extrême le discours pro-touristique en revendiquant la superficialité de son séjour égyptien, entre soirées mondaines, sites touristiques incontournables et hôtels de luxe. Tout comme chez Roland Dorgelès, le narrateur compte parmi ses amis un « animateur » touristique nommé Poloche, dont Carco reconnaîtra dans *La Dernière chance* qu'il s'agit en fait de la même personne que celle décrite sous le nom de Bourette par l'auteur de *La Caravane sans chameaux*¹⁰⁵. Si

⁹⁷ « C'est à l'hôtel Shephard qu'à partir du milieu du XIX^e siècle les touristes fortunés séjournent au Caire. Ancien palais ayant servi de quartier général à Napoléon durant la campagne d'Égypte, il a été transformé en hôtel et a ouvert ses portes en 1841, sur la place de l'Ezbekiyeh. Les clients ne quittent que rarement la fraîcheur de l'hôtel, où ils trouvent les bureaux de l'agence de voyages Cook & Son, des femmes de chambre suisses ainsi qu'une cuisine française. La terrasse légèrement surélevée permet en outre d'observer le spectacle de la rue cairote sans quitter le confort occidental. Le grand jardin, où gambadent des antilopes, offre quant à lui la possibilité de se couper du tumulte de la ville » (Ferial BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*, p. 105.).

⁹⁸ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 103.

⁹⁹ « Face aux pyramides de Gizeh, le Mena House est un ancien pavillon de chasse du khédive Ismaïl. Construit en 1869, ce dernier y recevait ses amis pour aller chasser dans le désert ou leur faire visiter les Pyramides. Il y reçoit l'impératrice Eugénie, puis le vend à un certain Frederick Head, qui le transforme en hôtel et le nomme "Mena House" – du nom du premier des soixante-treize rois cités sur les fameuses tables d'Abydos » (Ferial BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*, p. 105). L'hôtel est toujours en activité aujourd'hui.

¹⁰⁰ Jean COCTEAU, *op. cit.*, p. 46.

¹⁰¹ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 260.

¹⁰² Camille MACLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, *op. cit.*, p. 206.

¹⁰³ Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *op. cit.*, p. 130.

¹⁰⁴ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, Paris, Albin Michel, 1933.

¹⁰⁵ « C'était Poloche, l'excellent Poloche qui, l'an dernier – à peu près vers la même époque – m'avait piloté en Égypte et, fort plaisamment, aidé certains soirs à tuer le temps. [...] On ne présente pas Poloche. C'est le personnage que Dorgelès a peint sous les traits de Bourrette dans *La Caravane sans chameaux* et je défie quiconque a jamais mis les pieds sur un bateau en Méditerranée ou a pris l'avion,

Dorgelès reconnaissait se comporter quelquefois comme un touriste, Carco, après avoir consacré les quelques lignes attendues sur « les grotesques cavalcades de touristes sur des ânes et des caravanes d'autos soulevant une affreuse poussière¹⁰⁶ » dans la Vallée des Rois, finit aussi par se considérer comme l'un d'entre eux : « Poloche fit divers achats et nous repartîmes, à l'exemple d'autres bandes de touristes, vers une nouvelle tombe », écrit-il¹⁰⁷.

Mais c'est surtout par sa description des infrastructures touristiques, et tout particulièrement hôtelières, que l'écrivain marque sa singularité vis-à-vis de ses confrères. Le *palace* tient ainsi dans son récit une place de premier plan. Un grand nombre de scènes de ce reportage romancé se déroulent en effet dans les divers et nombreux palaces égyptiens. Au Caire, le narrateur s'installe tout d'abord au *Continental*, avant de déménager, sur les conseils de Poloche, au *Sémiramis*, qualifié de « crèche à millionnaires avec vue sur le Nil¹⁰⁸ ». En effet, une fois installé dans sa chambre, le narrateur est satisfait du décor qui s'offre à ses yeux :

Les ampoules bleues du fronton du palace répandaient, dans le crépuscule, une lueur fardé, mais on voyait assez clair pour découvrir, à l'horizon [...] la ligne ocre des sables. Elle se silhouettait sur le ciel rose, avec une précision, une netteté de morsure à l'eau-forte, tandis qu'au premier plan les palmiers de l'île Gezireh, les terrasses des villas, la flèche aiguë d'un minaret et les housses d'un blanc sale dont étaient recouvertes les huit ou dix maisons flottantes, amarrées près des berges, s'estompaient progressivement. [...] Des lumières scintillaient. À ma droite, plusieurs feux de couleur signalaient les piles d'un pont en construction et une douceur, un calme étranges, qui tenaient à la fois de l'engourdissement, du rêve et de l'obscur présence du Nil, aux eaux lourdes, imprégnaient l'atmosphère d'une délicieuse langue¹⁰⁹.

La chambre permet certes de distinguer le Nil ainsi que les premières dunes du désert, mais aussi la ville moderne du Caire, avec ses lumières urbaines et ses chantiers. L'hôtel constitue ainsi le point de vue privilégié d'où observer le décor égyptien, comme pour justifier, dans les brochures touristiques, le principe de « chambre avec vue ». Paradoxalement, un tel passage s'inscrit dans la tradition du tableau vu depuis un point élevé – au Caire, souvent les Pyramides ou la Citadelle¹¹⁰. Dans la capitale égyptienne, Carco se rend également à une réception donnée au célèbre *Shepherd's* et au *Mena House* lors d'une visite nocturne des Pyramides. Dès qu'il se déplace en Égypte, le narrateur nomme systématiquement le nom du palace où il descend, du *Sémiramis* au *Winter Palace*

de ne point le connaître » (Francis CARCO, *La Dernière chance*, Paris, Albin Michel, 1935, p. 137).

¹⁰⁶ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 123.

¹⁰⁷ *Ibidem*, p. 126.

¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 11.

¹⁰⁹ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 12-13.

¹¹⁰ Nerval écrivait déjà en 1851, à propos du panorama vu depuis les Pyramides : « Tout cela est trop connu pour prêter longtemps à la description » (Gérard de NERVAL, *op. cit.*, p. 297).

de Louxor en passant par l'hôtel *Cecil* à Alexandrie. Il n'omet pas de consacrer un petit paragraphe quasi publicitaire pour vanter les mérites de tel ou tel établissement ; ainsi, descendu en Haute-Égypte, il recommande le célèbre *Winter Palace* dans un paragraphe en forme de réclame :

On trouve de charmants cendriers à Louxor. Ce sont ceux du *Winter-Palace* que l'on fabrique du reste en Suisse, mais ils représentent les gardiens de Tout-Ank-Amon dont la momie repose de l'autre côté du Nil, au sein de la Vallée des Rois. Avec son hall spacieux, sa terrasse, son féérique jardin touffu de palmes retombantes, de bougainvilliers, de fleurs de toute espèce et tapissé de gazon tendre où les fûts d'arbres ont la sveltesse et la lisse fermeté de torses d'adolescents, ce palace à lui seul constitue un des séjours les plus captivants d'Égypte¹¹¹.

L'entrée en matière de ce paragraphe, qui est également celle du treizième chapitre du livre, est encore une fois provocatrice, l'écrivain choisissant de privilégier l'objet souvenir, le bibelot dépourvu d'authenticité (puisque fabriqué en Suisse), au site même de Louxor ; Carco a peut-être en tête la fameuse affiche publicitaire représentant le Sphinx fumant une cigarette¹¹². Plus que les ruines qui font de Louxor l'un des sites les plus impressionnants d'Égypte, il préfère vanter les mérites du palace en ayant recours à l'énumération et au superlatif. En faisant ainsi l'inventaire des hôtels de luxe d'Égypte, l'écrivain dessine ainsi une géographie assez représentative de la réalité des voyages des écrivains français pendant l'entre-deux-guerres. Il assume la superficialité de son séjour qui offre une image de la société fortunée, brillante et cosmopolite de l'Égypte à cette période. Il s'agit finalement d'un voyage paradoxal, Carco avouant préférer la réclusion hôtelière à l'excursion en plein air, comme l'illustre de manière exemplaire le passage consacré à sa découverte d'Assouan. Dans le train qui l'y conduit, il s'exclame : « Ah ! soupirai-je [...], tout cela ne veut pas la chambre du *Sémiramis* ! J'étais sincère. Ce qui me plaît le plus au cours de mes déplacements, c'est l'hôtel quand il est confortable¹¹³ ». L'écrivain érige en mode de voyage ce plaisir de la sédentarité hôtelière :

Un phono, plusieurs disques, du linge fin, damassé, d'épais tapis, des rideaux ne laissant point filtrer le jour dès l'aube et la vue, par la fenêtre, d'un paysage inconnu, mes souhaits n'en réclament pas davantage. [...] De même, quand j'ai tout visité d'une ville, le fait d'y demeurer encore un ou deux jours est pour moi un enchantement. Je ne désire revoir aucune de ses curiosités. Je suis comme oublié, perdu, mais la sensation de vivre devient alors si forte, elle m'emplit d'une si âpre jouissance qu'aucune minute n'en est médiocre¹¹⁴.

¹¹¹ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 119.

¹¹² Il s'agit de l'affiche publicitaire pour les cigarettes Samum, dans les années 1920. Cette affiche est reproduite dans l'ouvrage de Feriel BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*, p. 89. Sur la question de l'orientalisme dans les publicités européennes, nous renvoyons à l'ouvrage de Abderrahman SLAOU, *L'Affiche orientaliste, 100 ans de création*, Paris, Malika, 2013.

¹¹³ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 114.

L'hôtel est ainsi ce refuge neutre, à la charnière du connu (l'univers intime du voyageur) et de l'inconnu (le paysage vu depuis la fenêtre), qui permet une pause, un séjour hors du temps et comme hors du monde, dans le cours du voyage. Chez Carco, cette posture provocatrice de la jouissance hôtelière s'accompagne d'un refus du voyage littéraire : loin de s'apitoyer, comme Loti, devant les ruines régulièrement englouties de Philae, le narrateur récuse toute forme de nostalgie et développe un discours moderniste : « Ce sont de simples raisons d'ordre utilitaire qui ont permis que Philae fût tour à tour visible ou invisible et ces raisons peuvent se défendre », écrit-il¹¹⁵, prenant ainsi le contre-pied du discours dominant, et souvent lyrique, sur cette île devenue le symbole d'une Égypte profanée par les intérêts économiques. De manière cohérente, Carco réserve plutôt son émotion et son lyrisme à la description du paysage vu de la chambre de son hôtel :

La vue du Nil, par la fenêtre de ma chambre, avait heureusement de quoi m'émouvoir davantage. Elle se déployait jusqu'au tournant du fleuve, entre des rocs. De très beaux palmiers, des banians accentuaient harmonieusement les berges. Ce fut surtout à l'aube, quand le sable devint rose puis d'une chaude couleur safran, tandis que les arbres se détachaient en silhouettes de plomb que le coup d'œil me ravit. [...] Le ciel était d'un bleu d'encre puis il passa au gris léger de certaines toiles de Derain pour s'éclairer d'une couleur livide où, peu à peu, un autre bleu, plus tendre, plus nuancé, se dilua. [...] Parmi les arbres, des moineaux pépiaient. Une barque traversa l'eau paresseusement comme une femme le matin s'étire entre ses draps, et la haute voile triangulaire frémissait, se tendait pour retomber soudain le long du mât avec une grâce, un abandon exquis. Sur la rive opposée, un palace que la dureté des temps avait réduit à ne pas ouvrir de la saison, érigeait sa carcasse nue. Il y avait bien, comme je l'ai dit plus haut, de faux arcs de triomphe, des girandoles, des drapeaux, des guirlandes, mais je m'y étais habitué et le spectacle n'en était nullement amoindri car la lumière avait une telle transparence et le Nil une si majestueuse et si rayonnante splendeur qu'on ne voyait qu'elle et que lui dans leur identique, suprême et millénaire sérénité¹¹⁶.

Ce tableau du paysage vu depuis la chambre d'hôtel opère un déplacement significatif en assimilant le vieux palace de la rive opposée à une ruine (la « carcasse nue »), semblable à celles du site antique sur lequel il s'élève. Ainsi, bien loin de jurer, le paysage touristique et le paysage « éternel » de l'Égypte se rejoignent ; la fausseté d'un décor créé de toutes pièces par l'industrie touristique (les « faux arcs de triomphe », « girandoles », « drapeaux » et *guirlandes*) ne fait plus obstacle à l'appréhension de la beauté du lieu. Contre le *topos* lotien et dans la lignée de la description citée plus haut du paysage vu depuis le *Sémiramis*, Carco signe ici un tableau moderne de l'Égypte où ruines millénaires et constructions hôtelières récentes cohabitent harmonieusement.

¹¹⁴ *Ibidem*, p. 115.

¹¹⁵ *Ibidem*, p. 116.

¹¹⁶ *Ibidem*, p. 117-118.

Bien que tous ne s'attardent pas autant sur les infrastructures hôtelières des pays qu'ils traversent, les écrivains voyageurs font malgré tout souvent mention des noms des hôtels dans lesquels ils descendent, faisant ainsi signe vers un certain type de voyage, plus que confortable. Cette mention récurrente des hôtels finit par discréditer la posture anti-touristique élaborée par ces écrivains qui, en réalité, empruntent bien souvent les circuits définis par les agences de tourisme. Notons par ailleurs que ces itinéraires sont en réalité eux-mêmes « directement inspirés de ceux des écrivains, et plus généralement des voyageurs illustres qui ont précédé en Orient les touristes¹¹⁷ ». Ce sont bien les écrits des voyageurs, et tout particulièrement ceux de Chateaubriand et Lamartine, qui ont servi à baliser le parcours touristique en Orient. Bien loin de s'opposer, comme se plaisent à le croire les écrivains voyageurs, tourisme et littérature sont donc en réalité étroitement liés en Orient.

Il serait en réalité difficile de citer un voyageur français qui ait réussi à voyager en Orient pendant la première moitié du siècle sans jamais se mêler à la foule ou aux circuits touristiques. Loti lui-même, en dépit de toutes ses récriminations, a été le client de la compagnie Cook & Son. Second Loti, Louis Bertrand fait lui aussi une croisière sur le Nil avec l'agence Cook – hors saison, certes – sans cesser pourtant de critiquer cette entreprise ; il relate cette expérience dans le texte intitulé « Sur le Nil », d'abord publié dans *La Revue des Deux Mondes* puis republié en volume dans les années 1920¹¹⁸. Par ailleurs, nombreux sont ceux qui visitent le Sphinx et les Pyramides de nuit, empruntant le tramway spécialement mis en service à cet effet. Ces visites nocturnes des monuments égyptiens étaient recommandées par les guides touristiques, et, de manière paradoxale, c'est encore une fois Loti qui a contribué à populariser ce type d'excursions auprès de la clientèle lettrée : deux chapitres de *La Mort de Philae* décrivent en effet la beauté de ces sites sous les étoiles¹¹⁹. Il se constitue ainsi une forme de « tourisme littéraire », qui nie sa relation à l'industrie touristique – décrite avec mépris¹²⁰ – et préfère l'héritage de figures d'écrivains, au premier rang desquels figure l'auteur d'*Azizyadé*. La fréquence des

¹¹⁷ Ferial BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*, p. 19.

¹¹⁸ Louis BERTRAND, « Sur le Nil », *La Revue des Deux Mondes*, septembre – octobre 1911, p. 77-95 ; *Sur le Nil*, Paris, Champion, « Les Amis d'Édouard », 1921 : rééd. : *Le Livre de la Méditerranée*, Paris, Plon, 1923, p. 137-170.

¹¹⁹ Il s'agit des chapitres VII (« Banlieues du Caire, la nuit ») et XV (« À Thèbes, la nuit ») de *La Mort de Philae*. Selon Ferial Ben Mahmoud et Nicolas Daniel, « Il existe même un tramway qui part tous les soirs à dix heures du Caire et qui permet d'observer [les Pyramides] au clair de lune et à l'abri du tumulte touristique. C'est dans ces conditions que le sphinx apparaît à Pierre Loti dans son immuable majesté : “En plein jour, non, il n'existe pour ainsi dire plus, leur grand Sphinx. Mais, à la manière de tous les fantômes, c'est la nuit qu'il revit, sous les enchantements de la lune” » (Ferial BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*, p.105).

¹²⁰ Il n'est toutefois pas sûr que les touristes soient les seuls visés par la critique. Ainsi André Gide pense-t-il aux touristes ou aux écrivains lorsqu'il s'exclame, au cours de son voyage en Égypte, « Devant ces rochers noirs d'Assouan trop d'imbéciles se sont pâmés... » ? (André GIDE, « Carnets d'Égypte », *Journal 1939-1949*, Paris, Gallimard, 1997, p. 1019.)

descriptions des sites antiques égyptiens de nuit, qui révèle combien ce type d'excursions était courante, les apparentent à un *topos* du nouveau récit de voyage en Égypte. Citons *Palace Égypte* de Carco, qui compte deux tableaux de sites antiques visités de nuit, les Pyramides¹²¹ et les Tombeaux des Califes¹²², également visités de nuit par Carco¹²³, Robert de Traz¹²⁴ et Henry Bordeaux¹²⁵; quant à Cocteau, il rend au Sphinx une visite nocturne lors de son tour du monde en 1936 :

Pauvre chien d'aveugle devenu aveugle à son tour, le Sphinx, gardien des Pyramides, possède un gardien qui l'éclaire au magnésium pour quelques piastres. [...] Une foule invisible nous pousse au premier rang, nous empêche de reculer, condamne le Sphinx à une solitude nombreuse. [...] Cette nuit nous ne pouvons pas nous plaindre. Nous sommes seuls. Nous ne rencontrerons personne [...]¹²⁶.

De son côté, Myriam Harry visite de nuit le temple de Sekhmet à Abydos, expérience qu'elle restitue en un long et onirique chapitre de sa *Vallée des Rois et des Reines*¹²⁷. La visite nocturne des sites archéologiques égyptiens cultive le « mystère » qui serait rattaché aux civilisations disparues, et plus généralement, à « l'Orient » dans son ensemble.

L'écrivain voyageur semble donc éprouver quelque difficulté à assumer les postures modernes que sont celles du journaliste et du touriste. Il s'avoue bien plus volontiers pèlerin : s'il n'est pas toujours un pèlerin religieux, il est sans aucune exception un pèlerin littéraire, très conscient d'arpenter une terre écrite.

¹²¹ « [Naïla] me désignait du doigt le sable dont l'attrante, la fuyante perspective, d'un rose lilas, se perdait au loin comme sous un ensevelissement. Une poussière blanche, soulevée par les roues, m'empêchait de discerner quoi que ce fût, en arrière. Cependant une seconde masse de blocs ébréchés, puis une troisième de proportions moins vastes, mais aussi formidables, et aux mêmes dures arêtes obliques, appuyaient de leurs poids funèbres sur le sol comme pour y imprimer le sceau de leur secret » (Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 44.).

¹²² *Ibidem*, chapitre IX, p. 84-90.

¹²³ Francis CARCO, *Heures d'Égypte*, Avignon, Aubanel, 1940, p. 80-84.

¹²⁴ Robert de TRAZ, *Le Dépaysement oriental*, Paris, Grasset, 1926, p. 55-60.

¹²⁵ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 216.

¹²⁶ Jean COCTEAU, *op. cit.*, p. 51.

¹²⁷ Myriam HARRY, *Vallée*, *op. cit.*, chapitre XV, « L'Ivresse de Sekhmet », p. 241-248.

II – PERMANENCE DU PÈLERINAGE RELIGIEUX

Pour l'Occident chrétien, l'Orient est une terre de pèlerinage religieux, et les premiers récits de Voyage en Orient sont en réalité des récits de pèlerinage¹²⁸. Au début du XIX^e siècle, Chateaubriand réactive cet aspect dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, premier récit de voyage moderne en Orient¹²⁹. La pratique du pèlerinage ne cesse pas au lendemain de la Première Guerre mondiale ; au contraire, les pèlerinages de la France vers la Palestine s'organisent dans la deuxième moitié du XIX^e siècle¹³⁰. De nombreux écrivains entreprennent le voyage dans ce but, ou justifient ainsi un détour par Jérusalem, mais toujours de manière discrète. On note ainsi qu'à Jérusalem, les écrivains sont fréquemment logés dans des maisons religieuses, notamment à Notre-Dame-de-France, établissement catholique qui accueille en priorité des pèlerins¹³¹. Roland Dorgelès¹³², Myriam Harry¹³³, Albert Londres¹³⁴ ou la princesse Bibesco¹³⁵ y ont été logés et font référence à ce célèbre établissement, situé juste en face des remparts de la

¹²⁸ Nous renvoyons ici à l'ouvrage de Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD, *Le Crépuscule du grand voyage: les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999.

¹²⁹ Ainsi Chateaubriand écrit-il, lorsqu'il aperçoit pour la première fois le Carmel depuis la mer : « J'aperçus enfin moi-même cette montagne comme une tache ronde, au-dessous des rayons du soleil. Je me mis alors à genoux à la manière des Latins. [...] La vue du berceau des Israélites et de la patrie des Chrétiens me remplit de crainte et de respect. J'allais descendre sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, au lieu où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie ; j'allais aborder à ces rives, que visitèrent comme moi Godefroy de Bouillon, Raimond de Saint-Gilles, Tancrede le Brave, Hugues le Grand, Richard Cœur-de-Lion, et ce saint Louis, dont les vertus furent admirées des Infidèles. Obscur pèlerin, comment oserais-je fouler un sol consacré par tant de pèlerins illustres ? » (François René de CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean MOUROT et Jean-Claude BERCHET, Paris, Garnier-Flammariion, 1968, p. 221). Sur la dimension mémorielle du récit de voyage de Chateaubriand mais aussi de Lamartine et Nerval, nous renvoyons à l'article de Sarga MOUSSA, « Mémoire de pèlerins. Pèlerins de la mémoire (Chateaubriand, Lamartine, Nerval) » dans Sarga MOUSSA et Sylvain VENAYRE (dir.), *Le Voyage et la mémoire au XIX^e siècle*, Créaphis, 2011, p. 173-188, et sur HAL <hal-00910083>.

¹³⁰ Voir l'article de Dominique TRIMBUR, « Une présence française en Palestine : Notre-Dame de France », Bulletin du Centre de Recherche français à Jérusalem, [En ligne], 3 | 1998, URL : <http://bcrfj.revues.org/3962>.

¹³¹ Sur Notre-Dame de France à Jérusalem, qui existe toujours aujourd'hui, voir l'article de Dominique TRIMBUR, *op. cit.*

¹³² Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 61.

¹³³ Myriam HARRY, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 33.

¹³⁴ Dans la note 88 de son article, Dominique Trimbur note que « C'est à Notre-Dame de France qu'est logé Albert Londres lors de son séjour à Jérusalem, pour rendre compte des violences judéo-arabes de 1929 [...] Et l'établissement héberge régulièrement les membres des jurys d'examen qui font passer les diplômes aux universités du Caire ou de Beyrouth, ou des missions scientifiques françaises » (Dominique TRIMBUR, *op. cit.*).

¹³⁵ « Vous connaissez sans doute cette pieuse hôtellerie » (Marthe BIBESCO, *Croisade pour l'Anémone (lettres de Terre Sainte)*, Paris, Plon, 1931, p. 22.).

ville et de la porte Neuve. Henry Bordeaux dresse un intéressant tableau de ce bout de terre française en Palestine :

[...] nous voici à Notre-Dame-de-France, presque chez nous, chez les Assomptionnistes, qui font à leurs nombreux hôtes si bon visage. Mais, dans ce vaste caravansérail, où s'agite une population bigarrée, on se croirait presque à Paris : voici les frères Tharaud, en proie à la poursuite des Sionistes, qui ont appris leur arrivée et leurs projets, et Francis de Croisset, qui revient des Indes, et Raymond Recouly, qui va s'abattre sur l'Égypte, et des officiers de passage et des dames de tous pays, tout à fait comme chez nous¹³⁶.

Haut lieu de la sociabilité française à Jérusalem, « l'auberge de France » n'est pourtant pas le seul établissement catholique incontournable pour les écrivains de passage : l'École Biblique et Archéologique Française et sa bibliothèque Saint-Étienne, institution fondée par des Dominicains¹³⁷, où Loti est également passé¹³⁸, reçoivent également très souvent les intellectuels français en voyage en Palestine. Dans le sixième tome de ses mémoires édité en 1939, Louis Bertrand revient sur son voyage à Jérusalem, en 1906. Il y explique avoir séjourné six semaines au monastère dominicain de Saint-Étienne, qu'il qualifie de « petite Sorbonne palestinienne¹³⁹ », et où il a donné une conférence sur *Thaïs* d'Anatole France. Il y a rencontré le père Paul Séjourné, qui avait quelques temps auparavant accueilli Loti, dont Bertrand note que le souvenir était encore très vivace à Saint-Étienne. L'écrivain place dès lors son séjour hiérosolomytain dans la lignée de celui de Loti, qui avait connu là une vaine tentative de conversion au catholicisme ; l'escale à Jérusalem est aussi, pour lui qui pense avoir perdu la foi, l'occasion de faire son examen de conscience et de réfléchir à sa propre reconversion. Tout comme son confrère de l'Académie française, Bertrand ne parvient finalement pas à retrouver la foi à Jérusalem, comme il l'explique dans ses mémoires. Il décide alors de se rendre à la mer Morte, et c'est alors seulement que commence pour lui « la retraite qui allait [le] conduire à l'adhésion totale¹⁴⁰ ! ». Le voyage en Palestine et à Jérusalem en particulier est ainsi souvent, pour les intellectuels français, l'occasion d'une introspection religieuse. Aujourd'hui encore, la bibliothèque Saint-Étienne renferme de nombreux ouvrages

¹³⁶ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 45. Nous renvoyons à la chronologie des voyages, dans les Annexes, pour plus d'informations au sujet des voyageurs cités ici.

¹³⁷ Comme l'explique Bordeaux dans *Le Visage de Jérusalem*, « À Saint-Étienne, les Dominicains sont devenus les fondateurs de l'École biblique, qui rend de si précieux services à l'archéologie palestinienne. Cette École biblique, créée par le Père Lagrange et le P. Séjourné, a donné des savants comme le P. Allo qui a commenté l'Apocalypse [...] » (*Ibidem*, p. 66).

¹³⁸ La bibliothèque contient ainsi un exemplaire dédicacé de *Jérusalem*, de Pierre Loti. Voir la photographie dans les Annexes, p. 75.

¹³⁹ Louis BERTRAND, *Une destinée*, VI, « Jérusalem », Paris, Fayard, 1939, p. 315.

¹⁴⁰ *Ibidem*, p. 337. Louis Bertrand relate cette expédition à la mer Morte dans « L'enchantement de la mer Morte », d'abord paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1910 avant de constituer un chapitre du *Livre de la Méditerranée* (1911).

dédicacés par les écrivains voyageurs français de l'entre-deux-guerres, indice de la dimension religieuse de leur passage à Jérusalem, même si celle-ci apparaît de manière plus ou moins ouverte dans les textes¹⁴¹.

Pour d'autres écrivains à la foi plus vivace, ce voyage est conçu, dès *avant* le départ, comme un pèlerinage chrétien, et c'est sur cet aspect du voyage qu'est mis l'accent dans le texte final. C'est le cas, par exemple, pour Henry Bordeaux, Camille Mauclair et Robert de Traz, comme le révèlent les titres des sections consacrées à cette partie du voyage : « La pauvre et sainte Palestine¹⁴² » ou « Toi qui lapides les prophètes¹⁴³ ». Tous trois abordent la Palestine en chrétiens ; Bordeaux se définit d'emblée comme un pèlerin¹⁴⁴ ; Mauclair s'attarde de préférence aux lieux « où demeure réellement la trace du Dieu fait homme¹⁴⁵ », c'est-à-dire à Jérusalem, Nazareth, et Bethléem, dans le cadre d'un tourisme religieux qui s'organise depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, comme l'attestent les nombreux « guides du pèlerin » publiés depuis cette période¹⁴⁶. Certains se font même guider dans la ville par des religieux : ainsi, c'est en compagnie du père Lagrange, dominicain de l'École Biblique, également cité par Marie-Thérèse Gadala¹⁴⁷, que Bordeaux visite le Saint-Sépulcre¹⁴⁸ ; Marie-Thérèse Gadala parcourt quant à elle la Voie Douloureuse avec le Père Savignac, des Dominicains. Dans leurs textes, les écrivains croyants emploient un vocabulaire chrétien, et la fin de l'ouvrage est souvent l'occasion d'une nouvelle profession de foi. Ainsi, Marie-Thérèse Gadala s'exclame dans les dernières pages de son texte :

Galilée ! Terre de paix. Terre d'amour. Terre du Christ ! [...] je te comprends et t'aime encore davantage, patrie du Dieu vivant qui a été un homme, qui a écrit pour nous le plus grand des poèmes [...] ¹⁴⁹.

¹⁴¹ On trouvera en Annexes la photographie de la dédicace de Maurice Martin du Gard au père Lagrange, p. 75.

¹⁴² Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 11-124.

¹⁴³ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 197-266.

¹⁴⁴ « Je n'étais qu'un pèlerin parmi des milliers d'autres, après des milliers d'autres » (Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 13).

¹⁴⁵ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 21.

¹⁴⁶ Parmi ces guides, citons pour la période qui nous intéresse *La Palestine, la Syrie centrale, la basse Égypte, Naples, Athènes, l'Archipel, Constantinople : guide historique et pratique avec cartes et plans nouveaux*, guide réalisé par des professeurs de Notre-Dame de France à Jérusalem ; Paris, Feron-Vrau, 1903 ; rééd : 1912, 1922 et 1932 ; *Petit Guide de Terre Sainte*, Franciscains, Custody of the Holy Land, Jerusalem, 1930 ; *Guide de Terre Sainte*, Père Barnabé d'Alsace, Éditions franciscaines, librairie Letouzey & Ané, 1936.

¹⁴⁷ Marie-Thérèse GADALA, *op. cit.*, p. 142-143.

¹⁴⁸ « Notre petite troupe suit le P. Lagrange qui, avec son casque colonial et sa soutane blanche, eût figuré très bien parmi les Croisés » (Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 50-51).

¹⁴⁹ Marie-Thérèse GADALA, *op. cit.*, p. 230-231.

La ponctuation expressive colore de lyrisme cette envolée religieuse. Le Suisse Robert de Traz conclut également son récit de voyage à Jérusalem sur une description méliorative d'un site aujourd'hui appelé « The Garden Tomb¹⁵⁰ », situé à l'extérieur des remparts de la ville, en face de la porte de Damas, et qui est considéré par les protestants depuis la fin du XIX^e siècle comme le véritable lieu de sépulture du Christ, contrairement au Saint-Sépulcre. Le texte de l'écrivain se termine sur une profession de foi teintée de protestantisme, sans que celui-ci ne soit clairement explicité :

Je suis retourné au Haram, je n'y ai vu qu'une esplanade déserte.

Je suis retourné au Saint-Sépulcre, je n'y ai trouvé que disputes et enfantillages.

Je suis retourné au Mur des pleurs, et mes yeux sont demeurés secs.

Mais étant sorti par la porte de Damas, je suis entré, presque au hasard, dans un verger de cyprès et d'oliviers, d'herbe verte et de giroflées en fleurs. [...] Il y a une cinquantaine d'années, des archéologues, qui poursuivaient des recherches méthodiques, ont admis que c'était là l'emplacement véritable du Calvaire. [...] Loin des fausses dorures, qu'il est calme et doux, ce verger d'olives. N'est-ce pas l'atmosphère même des Évangiles que je respire, pure et sacrée, avec un goût de fleur, un léger bruissement de feuillages¹⁵¹.

L'anaphore « Je suis retourné » englobe les trois sites symboliques des trois grandes religions monothéistes – le Haram ech Cherif pour l'Islam, le Saint-Sépulcre pour le christianisme, le Mur des Pleurs pour le judaïsme – dans une même fausseté, alors que le site du « Garden Tomb » est présenté comme le seul propice à une véritable méditation religieuse. En disant y respirer « l'atmosphère même des Évangiles », Robert de Traz confirme sa foi chrétienne, mais d'un christianisme différent de celui présent au Saint-Sépulcre – dont la visite ne l'a pas ému –, et très probablement protestant. Maurice Martin du Gard évoque lui aussi l'existence de cette hypothèse sur le véritable lieu où le Christ aurait été enterré ; mais il s'agit pour lui d'une superstition faite au mépris des preuves archéologiques.

Il convient toutefois de noter que certains voyageurs éprouvent une certaine méfiance envers la pratique du pèlerinage chrétien, qui serait selon eux profané par l'industrie du tourisme religieux. Dans son récit de voyage en Orient, Flaubert avait déjà abordé le thème du « mensonge » des lieux saints :

¹⁵⁰ En français « Tombe du jardin », ce lieu est également parfois appelé « Calvaire de Gordon », du nom du général anglais Charles Gordon qui en 1883 l'identifia comme le véritable lieu du Calvaire, notamment à cause d'un rocher en forme de crâne, qui pourrait être à l'origine de l'appellation *Golgotha*, terme désignant dans les Évangiles le lieu où Jésus fut crucifié. Cette croyance est surtout partagée par l'église protestante, les catholiques romains considérant toujours le Saint-Sépulcre comme lieu du Calvaire.

¹⁵¹ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 263-266.

On est assailli de saintetés. J'en suis repu. Les chapelets, particulièrement, me sortent par les yeux. [...] Et puis, et surtout, c'est que tout cela n'est pas vrai. Tout cela ment, tout cela ment. Après ma première visite au Saint-Sépulcre, je suis revenu à l'hôtel lassé, ennuyé jusque dans la moelle des os¹⁵².

Cette position est reprise au siècle suivant par Roland Dorgelès. Cela commence dès l'approche de Jérusalem en train ; voyageant avec un groupe de pèlerins, le narrateur est gêné par la conversation badine que son voisin Walter Cerf, personnage cynique et désabusé, a engagée avec lui :

Ce verbiage, que je sentais forcé, m'amusait et m'agaçait à la fois. Cela me gênait, en un tel moment, de prendre plaisir à des boutades. Mon esprit tirait d'un côté, mon cœur de l'autre. [...] Les pèlerins auraient entonné un cantique que j'aurais, je crois bien, repris à pleine voix avec eux¹⁵³.

Une fois arrivé dans la ville, il court au Saint-Sépulcre, et s'étonne de tout ; il faut dire qu'il visite les lieux au moment de la Semaine Sainte, qui met la ville en ébullition. Pour autant, l'écrivain n'est pas totalement conquis, comme l'illustre une anecdote qu'il rapporte à propos de la procession du Vendredi Saint qu'il a suivie jusqu'à la station où Jésus, épuisé, se serait un instant appuyé contre le mur, y laissant gravée l'empreinte de sa main :

Troublé, je regardais ce sceau miraculeux, la marque de ces Doigts. J'aurais voulu, comme tant d'autres, y toucher. Je n'osais pas.

[...] Un débat singulier se livrait en moi. Crainte du ridicule aux yeux de ces badauds, crainte de commettre une profanation, crainte aussi, puisque j'étais certain que la relique était fautive, de céder uniquement à la superstition, au désir de toucher une amulette. Enfin, toujours hésitant et sans tourner la tête, je me suis éloigné.

Et encore aujourd'hui, quand je me souviens de la procession du vendredi saint, je me caresse machinalement la main avec un regret confus, cette main que j'aurais pu poser dans celle de Jésus défaillant¹⁵⁴.

On voit combien la méfiance envers les reliques mensongères altère la foi, comme si le développement du tourisme religieux avait paradoxalement mis fin au véritable pèlerinage chrétien. Dorgelès se place ici en héritier des « pèlerinages ratés » d'un Flaubert ou d'un Loti, qui cherchèrent vainement à Jérusalem une extase mystique.

La dimension de pèlerinage du voyage à Jérusalem n'est pas sans influencer le style du texte. Robert de Traz déplore que « [t]rop de gens à Jérusalem, prêtres, pèlerins et

¹⁵² Gustave FLAUBERT, Lettre à Louis Bouilhet, de Jérusalem, dans *Correspondance*, t. I, édition Jean BRUNEAU, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1973, p. 666.

¹⁵³ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 59.

¹⁵⁴ *Ibidem*, p. 71-72.

guides, préfèrent l'anecdote à l'Évangile, le merveilleux au sublime¹⁵⁵ ». L'écrivain suisse plaide ici pour un récit de pèlerinage qui fasse la part belle au « sublime » en évacuant l'anecdote personnelle, qui est l'un des traits constitutifs du récit de voyage. On constate en effet que lorsque l'écrivain est d'abord un pèlerin catholique, le narrateur s'efface au profit d'un texte plus impersonnel, proche de la récitation de l'Évangile, d'un moindre intérêt documentaire mais aussi littéraire. Sarga Moussa parle justement à ce propos de « récitation pèlerine » :

Égérie¹⁵⁶, comme nombre de pèlerins médiévaux, ne *décrit* pas véritablement les lieux qu'elle parcourt, mais elle les *identifie* selon une géographie sacrée, elle en réactive la mémoire à travers les lectures qu'elle a faites. Même si les pèlerins ne peuvent s'empêcher de manifester, parfois, un intérêt pour des aspects plus profanes (le paysage, les mœurs...), cette démarche « récitative » sera caractéristique des voyageurs chrétiens, au moins jusqu'à la Renaissance¹⁵⁷.

Cette « démarche récitative » s'observe, dans notre corpus, dans les textes de Marie-Thérèse Gadala¹⁵⁸ ou encore de Camille Mauclair. Comme l'indique le critique, la foi de l'auteur peut également l'amener à restreindre l'importance de certaines réalités ; dans le cas du pèlerinage à Jérusalem, ce sont souvent les composantes juive et sioniste, mais aussi arabe de la ville, qui sont minimisées dans les récits de pèlerinage, alors que les journalistes en font quant à eux leur angle d'approche privilégié de la ville « trois fois sainte ». Comme l'écrit Martin du Gard :

[...] d'impeccables fidèles échappent d'ordinaire à [la prétention d'exprimer l'effet produit sur eux par la Palestine] : chrétiens, il ne voient que le Christ. Le désordre des pierres, les disputes des officiants du Saint-Sépulcre, l'Islam priant alentour, les juifs en transes devant leur Mur, rien ne saurait les distraire¹⁵⁹.

Mais il serait faux de dire que les récits de pèlerinage sont systématiquement dépourvus de qualités littéraires. Ainsi le même écrivain, qui se rend en Palestine pour

¹⁵⁵ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 228.

¹⁵⁶ Il s'agit d'une pèlerine venue de Gaule, qui accomplit un voyage en Orient de 381 à 384 après Jésus-Christ.

¹⁵⁷ Sarga MOUSSA, « Voyageurs occidentaux à Héliopolis et à Matarieh », *Héliopolis*, Marie-Cécile BRUWIER, Anne VAN LOO et *alii*, Bruxelles, Fonds Mercator, 2010, p. 74-79.

¹⁵⁸ « Comme la vie en Orient tourne autour des fontaines, autour de ce lac, la vie de Jésus se déroule. Rose sauvage, née au milieu des ronces, Il fuit les villes qui l'ont méconnu ou le chassent. Sa doctrine ? Ce n'est pas dans les livres qu'Il la puise... un verger, une montagne valent bien une synagogue et à qui sait l'écouter et la voir la nature en apprend plus que toutes les Écritures. Cette brebis qui s'égare loin de son berger, ce champ de blé envahi par son fléau l'ivraie, cet arbre du sénevé dont la graine est infime, ces perles que les marchands syriens vendent au bazar, l'insouciance de l'oiseau, la cruauté du loup, voilà ce qui fera le mieux comprendre à ces simples ce qu'est le bien, le mal, le rachat du pécheur, l'amour du prochain, ce Royaume de Dieu où n'entrent que les humbles et par la "porte étroite" celle du renoncement » (Marie-Thérèse GADALA, *op. cit.*, p. 225).

¹⁵⁹ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 8.

Noël 1932 tient à inscrire le récit de son pèlerinage, intitulé *Terres divines*, dans une *littérature* catholique qu'il fait remonter à Chateaubriand, comme il l'explique dans ses premières pages :

Il y a des exceptions comme Chateaubriand qui a tout vu, à commencer par lui-même. Mais Pierre Loti, qui n'était, lui, ni catholique ni croyant, a rendu infiniment plus sensibles la hantise du divin et l'émotion aux pieds du consolateur unique qui s'emparent des faibles hommes aux lieux saints. [...] Le vicomte [avait eu la patience] de voir près de deux cents relations « modernes » de la Terre Sainte, les compilations rabbiniques et les passages des anciens sur la Judée. Depuis, la bibliographie palestinienne s'est considérablement enrichie, et Chateaubriand, inventeur de la littérature catholique, y a sa part de responsabilité¹⁶⁰.

Les références aux maîtres du Voyage en Orient que sont Chateaubriand et Loti sont ici prises dans un contexte religieux, Martin du Gard établissant une généalogie de la littérature catholique en France, à la suite de laquelle il s'inscrit. La dimension de pèlerinage de son voyage ne l'empêche pas d'évoquer les autres réalités parfois passées sous silence par les fidèles uniquement préoccupés d'effectuer leur pèlerinage dans les règles de l'art : il s'intéresse aux autres religions présentes à Jérusalem et formule un vœu œcuménique sur l'avenir de la ville¹⁶¹ ; il consacre en outre de longs développements au sionisme, racontant son entrevue avec le recteur de l'Université hébraïque tout récemment inaugurée ou sa visite à la colonie sioniste de Nahalal, aux environs de Nazareth.

Le pèlerinage chrétien n'est toutefois pas réservé à la seule Palestine, bien que cette terre concentre l'essentiel des pèlerins. Il existe également des pèlerinages sur les lieux chrétiens d'Égypte¹⁶², mais il semble qu'aucun des intellectuels français ne s'y soit rendu pour la période qui nous intéresse. Par contre, au cours de leur séjour égyptien, certains s'intéressent au culte copte : ainsi Marie-Thérèse Gadala assiste-t-elle au Caire à une messe copte¹⁶³. Mais c'est surtout au Liban que les écrivains visitent les lieux chrétiens, au premier rang desquels figure le célèbre collège d'Antoura¹⁶⁴, où dès le XIX^e siècle les

¹⁶⁰ *Idem*.

¹⁶¹ « Jérusalem n'appartient, en particulier, ni aux juifs, ni aux musulmans, ni aux chrétiens, mais aux trois peuples ensemble. Le comprendront-ils un jour, avant le jugement dernier qui, dans la vallée de Josaphat voisine, doit nous réveiller au son des trompettes d'argent ? » (*Ibidem*, p. 38-39).

¹⁶² Citons le monastère Sainte-Catherine, dans le Sinaï, où Moïse aurait reçu les tables de la Loi, et Matarieh (au Nord-Est du Caire), où la Sainte Famille se serait arrêtée sous un arbre lors de la Fuite en Égypte. Voir à ce propos l'article de Sarga MOUSSA, « Voyageurs occidentaux à Héliopolis et Matarieh », *op. cit.*

¹⁶³ Marie-Thérèse GADALA, *op. cit.*, p. 104-106.

¹⁶⁴ Le collège d'Antoura, fondé par l'ordre des Lazaristes en 1834, fut la première école catholique francophone destinée à accueillir des laïcs au Moyen-Orient. Comme le signale Myriam Harry, il accueillit également de nombreux voyageurs français de passage, parmi lesquels Maurice Barrès ou Pierre Benoit. Le collège est toujours en activité aujourd'hui.

écrivains français font une halte, voire un long séjour, comme Pierre Benoit qui y resta plus d'un an. Outre ce couvent historique, les intellectuels français ne manquent pas de se recueillir sur les nombreuses ruines de monuments des Croisés présents au Liban, directement reliés à la religion chrétienne. Myriam Harry visite ainsi les châteaux croisés à Saïda, Byblos, Tripoli, ainsi qu'à Tartous (Tortose), et se plaît à retrouver dans le présent les traces de ces épisodes passés.

Certains textes écrits par les pèlerins au retour du voyage au Moyen-Orient s'apparentent à de véritables guides de pèlerinage ; parmi les plus intéressants, celui de Marie-Thérèse Gadala¹⁶⁵ propose un itinéraire du Caire à Jérusalem. L'extrême abondance d'illustrations (notamment des photographies mais également des aquarelles de Marius Hubert-Robert) apparente ce texte à un guide de pèlerinage : le but est que les lecteurs de ce livre, futurs pèlerins, puissent reconnaître les lieux saints d'après les photographies contenues dans l'ouvrage. L'auteure dresse pour le fidèle un itinéraire-type du pèlerinage à Jérusalem : on y trouve notamment des photographies des quatorze stations du chemin de Croix à Jérusalem, mais aussi de nombreux autres lieux saints pour la chrétienté (nombreuses photographies du Saint-Sépulcre à Jérusalem¹⁶⁶, de Gethsémani¹⁶⁷ ou de la fontaine de la Vierge à Nazareth¹⁶⁸, etc.). Pour chaque lieu, l'auteure rappelle les scènes bibliques qui s'y seraient déroulées et insère même quelques extraits des Évangiles¹⁶⁹. Les aquarelles, à visée moins utilitaire, semblent quant à elles avoir pour but de souligner la beauté de ces sites. Outre l'attention portée aux illustrations, les titres des différents chapitres consacrés à la Palestine manifestent la foi de l'auteure : « Le Mur et le Tombeau », « Le Temple éternel », « Du Mont des Oliviers au Cantique des Cantiques », « Le Désert des Prophètes », « Le lac évangélique », les majuscules étant ici une marque de respect. L'ouvrage dans son entier se présente donc comme un guide, à la fois utile au futur pèlerin tout en conservant une légère ambition littéraire.

L'ouvrage de Marie-Thérèse Gadala est également intéressant en ce qu'il lie deux régions dans une même ferveur malgré les différences de religions, faisant le lien entre la religion de l'Égypte antique et le christianisme¹⁷⁰. Le terme de « pèlerinage », dont la définition première est d'être un acte de dévotion religieuse, peut en effet également désigner un acte de vénération de la mémoire collective de l'humanité. Le Moyen-Orient

¹⁶⁵ Marie-Thérèse GADALA, *op. cit.*

¹⁶⁶ *Ibidem*, p. 136-141.

¹⁶⁷ *Ibidem*, p. 197.

¹⁶⁸ *Ibidem*, p. 215.

¹⁶⁹ Elle cite par exemple l'Évangile de Matthieu (p. 122) ou le livre d'Isaïe (p. 123).

¹⁷⁰ Il s'agit d'un *topos* que l'on observe également, par exemple, dans *Sanctuaires* d'Édouard Herriot, le *Génie du lieu* de Michel Butor ou encore les *Lettres d'Égypte* de Jean Grenier.

étant en effet le berceau des premières civilisations, il est possible de qualifier de « pèlerinages dans le passé » les visites de certains sites antiques par les écrivains voyageurs français. Il est à cet égard significatif que Martin du Gard intitule *Terres divines*, dans une formulation au pluriel, son récit de voyage en Palestine, mais aussi en Syrie, au Liban et en Égypte ; de même, Édouard Herriot intitule *Sanctuaires*¹⁷¹ son récit de voyage d'Égypte au Liban *via* la Palestine. Le ministre écrivain s'attache dans les premiers chapitres de son livre à établir un lien entre l'Égypte et la Palestine, en s'interrogeant sur leurs possibles filiations :

Égypte et Palestine, ces deux pays si différents, associés souvent dans l'histoire, ont-ils eu des relations spirituelles qui expliqueraient certaines ressemblances, certaines filiations ? L'arche de l'alliance, les chérubins qui l'enveloppent de leurs ailes, les pains de proposition, ces symboles viennent-ils de la vallée du Nil ? La religion de Moïse s'est-elle instituée, au contraire, en réaction contre les rituels de Memphis ? D'où est venue la Dame de la Turquoise, la mystérieuse divinité sémitique ? Entre le Veau d'or et le bœuf Apis, quel lien¹⁷² ?

Visitant ensuite la vieille ville de Jérusalem, il précise la démarche qui est la sienne en ce voyage : « Le principal désir de celui qui – croyant ou incroyant – vient ici pour y retrouver les pas de Jésus, c'est de dégager par l'esprit, de cette ville aujourd'hui si chargée en palais religieux, ce qui évoque la toute première histoire du christianisme¹⁷³ ». C'est en tant qu'il s'est joué là un moment *historique* important pour l'humanité que le non-croyant qu'est Édouard Herriot s'intéresse aux lieux saints de Jérusalem. Mais en joignant ce voyage en Palestine à celui en Égypte, il érige les sites antiques, même païens, en véritables lieux sacrés pour la mémoire occidentale.

III – NOUVEAUX CULTES : LE PÈLERINAGE LITTÉRAIRE

Outre une éventuelle composante religieuse ou mystique, les écrivains voyageant en Orient mettent systématiquement l'accent sur la dimension littéraire de leur voyage : lecteurs de Chateaubriand, Lamartine et Nerval, puis de Flaubert, Renan, Loti et Barrès, ils mettent en scène leur posture d'intellectuel en ressuscitant la mémoire de ces prédécesseurs et de leurs œuvres. Les voyageurs de la première moitié du XX^e siècle arpentent l'Orient comme ils parcourent les pages d'un volume souvent corné, en revenant aux sources livresques et érudites de cet itinéraire fameux. Ils semblent moins

¹⁷¹ Édouard HERRIOT, *op. cit.*

¹⁷² *Ibidem*, p. 11.

¹⁷³ *Ibidem*, p. 167.

chercher à découvrir de nouveaux pays et de nouvelles cultures qu'à retrouver et vérifier ces sources, en collectant les « traces » du passage de leurs prédécesseurs, dans une démarche mémorielle. Pour reprendre la terminologie élaborée par Christine Montalbetti, les écrivains se positionnent dans un *continuum* allant du Monde à la Bibliothèque¹⁷⁴. La menace d'une banalisation touristique du Voyage en Orient les conduit ainsi à réaffirmer la dimension savante de leur séjour, qu'ils érigent en pèlerinage littéraire et intellectuel, répondant à des codes et s'organisant en circuits balisés, avec guides et étapes obligatoires.

a. L'Orient, terre écrite

La Bible est une influence majeure du voyage en Orient pour les Romantiques. L'intertexte biblique est omniprésent et participe de la posture nostalgique du retour à la terre « originelle », c'est-à-dire chrétienne :

De Constantinople au Caire, de Sparte à Palmyre, se déroule désormais un espace surchargé, comme un palimpseste, de signes superposés. Hommes ou paysages y sont par avance pris dans un réseau de phrases, de descriptions, de commentaires. Dans ce vieil Orient où ont pris naissance les civilisations du Livre, le visible semble moins se donner à découvrir, dans la fraîcheur inaugurale des impressions neuves, qu'à réciter, c'est-à-dire à déchiffrer¹⁷⁵.

Cet intertexte biblique constitue la première « couche » du palimpseste qu'est le Voyage en Orient. Mais si l'on peut qualifier celui-ci de voyage en terre *écrite*, ce n'est pas uniquement en raison de la Bible et des récits anciens (notamment des chroniques relatant les Croisades). Il n'est qu'à voir Chateaubriand, qui parcourait l'Orient Bible en main¹⁷⁶, et n'hésitait pas à relire *in situ* certaines œuvres – notamment *Athalie* de Racine et la *Jérusalem délivrée* du Tasse – afin de mieux ressentir l'émotion du lieu où il se trouvait, ou comparer les descriptions de ces œuvres avec les paysages qu'il avait sous les yeux¹⁷⁷. Pour les voyageurs du siècle suivant, les récits de Voyage en Orient de la fin du XVIII^e siècle et surtout du XIX^e siècle sont une référence autant si ce n'est plus vivace

¹⁷⁴ Nous reprenons ici l'opposition conceptualisée par Christine Montalbetti, dans *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, 1997.

¹⁷⁵ Jean-Claude BERCHET, « L'Autre: le voyageur et ses doubles: le trouble des identités dans le récit de voyage romantique », *Miroirs de l'altérité et Voyages au Proche-Orient*, *op. cit.*, p. 152.

¹⁷⁶ « C'est en effet la Bible et l'Évangile à la main que l'on doit parcourir la Terre-Sainte », écrit-il (François René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 282.).

¹⁷⁷ C'est en revenant de sa visite du Saint-Sépulcre que Chateaubriand relit la pièce de Racine, qui le plonge dans un état proche de l'extase ; quelques jours plus tard, il décide de sortir des remparts de Jérusalem afin d'examiner les champs de bataille immortalisés par le Tasse dans *La Jérusalem délivrée*, qu'il cite abondamment et qui le frappe par « la vérité » de ses descriptions ; c'est à partir de ce texte qu'il tente de retrouver les lieux exacts des grandes batailles qui ont marqué l'histoire de la ville.

encore que les Écritures ; les écrivains ne cessent de les pasticher, parodier, critiquer et détourner, enrichissant l'espace oriental d'un nouveau réseau de signes.

Avant la Première Guerre mondiale déjà, le Voyage en Orient prend la dimension d'un pèlerinage littéraire, au sens où les voyageurs s'attendent à retrouver des lieux déjà rendus familiers par leurs lectures. Lorsqu'il voyage en 1914, Barrès explicite cette dimension littéraire :

[...] Après trente-deux heures de navigation, ce matin, quand nous touchons à Beyrouth, rien qu'un immense brouillard, épais, universel, et tout chargé de pluie. Aucun Liban ! Faut-il le chercher à droite, à gauche, au-dessus de nos têtes ? Jugez de mon désappointement de trouver un rideau tendu devant la première merveille de mon voyage, devant le n° 1 qui, sur mon catalogue idéal, portait : « Vue du Liban depuis la mer, décrite par Lamartine »¹⁷⁸.

Les écrivains romantiques, et à leur suite certains auteurs comme Flaubert et Loti, ont ainsi contribué à codifier le voyage touristique en Orient, en en définissant les passages obligés, les lieux de mémoire, en décrivant les paysages remarquables que les visiteurs suivants regarderont dès lors à travers ce filtre littéraire, au risque de la déception. Chateaubriand n'écrivait-il pas, dans la préface de 1826 de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* : « c'est le livre de postes des ruines : j'y marque scrupuleusement les chemins, les habitacles et les stations de la gloire¹⁷⁹ » ? Dès lors, il est logique que les récits de voyage soient considérés par les lecteurs comme de nouveaux types de guides. Selon Henry Bordeaux, « les récits de voyage incitent à voyager, tant ils donnent l'envie de les confronter à la réalité¹⁸⁰ ». Le voyage n'est plus seulement une découverte mais encore une vérification des écrits précédents. Les Voyages en Orient de la première moitié du XX^e siècle dessinent ainsi une cartographie littéraire de cette région du monde ; il semble que certains lieux « appartiennent » à certains écrivains. Comme l'écrit Henry Bordeaux :

... J'ai lu, au retour, presque toutes les relations de voyage de mes prédécesseurs. Le Saint-Sépulcre appartient à Chateaubriand, mais la mosquée d'Omar appartient, sans conteste, à Pierre Loti¹⁸¹.

On pourrait ajouter que les montagnes du Liban sont la « propriété » de Lamartine et que Loti est également systématiquement évoqué lors de la visite de Constantinople-Istanbul, comme s'il était le maître incontesté de la ville. Ainsi, certains lieux semblent indissociables des écrivains qui les ont décrits ; le souvenir littéraire s'est comme

¹⁷⁸ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 40.

¹⁷⁹ François René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 35.

¹⁸⁰ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage, op. cit.*, p. 282.

¹⁸¹ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem, op. cit.*, p. 54.

incorporé à eux, et en les visitant, le voyageur moderne arpente autant un lieu géographique qu'il feuillette mentalement les livres qu'il a lus. Pour les voyageurs de la première moitié du XX^e siècle, il s'agit donc, en partant, de marcher dans les pas des écrivains voyageurs du siècle précédent, ce qui permet une rencontre qui prend selon les œuvres des formes différentes : interpellation, dialogue imaginaire, prosopopée, caricature... Nombreux sont les procédés élaborés par les intellectuels de l'entre-deux-guerres pour (res)susciter dans leurs textes la présence de leurs prédécesseurs. Dans un continuum allant de la *trace*¹⁸² visible, que le voyageur cherche à collecter, jusqu'au signe littéraire, nous nous proposons ici d'analyser comment s'écrit cette mémoire littéraire dans les Voyages en Orient de la première moitié du XX^e siècle.

b. En quête de « traces »

La quête des traces laissées par les devanciers des voyageurs de notre corpus prend des formes diverses. En premier lieu, il s'agit de se rendre sur les lieux décrits par les voyageurs illustres, de visiter les endroits où ils ont habité (maisons, chambres d'hôtel), de se recueillir sur les tombes de leurs proches éventuellement enterrés en Orient (nous pensons notamment à Henriette Renan dont la tombe se trouve à Amchit, dans la région de Byblos où son frère et elle étaient installés du temps des fouilles d'Ernest Renan). Mais les voyageurs cherchent également à rencontrer des personnes ayant pu côtoyer l'illustre prédécesseur au cours de son voyage en Orient, qu'il s'agisse d'un drogman, d'un notable local ou d'un Français résident. Ces traces peuvent également être matérielles, et se présenter sous la forme de graffitis qu'il était courant d'inscrire sur les sites les plus emblématiques du Voyage en Orient comme les Pyramides ou les ruines de Baalbek, par exemple¹⁸³ –, ou encore sous la forme d'une signature dans un ouvrage dédicacé offert à une personnalité sur place ou d'écrit inédit (article, lettre) : la démarche des voyageurs s'inscrit dans ce cas dans le cadre d'un véritable travail d'*archéologie* littéraire. Enfin, ils se plaisent à retrouver des objets ayant appartenu ou servi à leurs prédécesseurs au cours de leur voyage, ou encore des photographies les représentant « *in situ* ».

Maurice Martin du Gard, arrivant à Beyrouth, s'inscrit d'emblée dans cette démarche de recherche des traces, qu'il présente presque comme le but de son voyage :

¹⁸² Nous renvoyons ici à l'étude éclairante de Marta CARAION, *Pour fixer la trace: photographie, littérature et voyage au milieu du XIX^e siècle*, Genève, Droz, 2003.

¹⁸³ Voir l'article de Sarga MOUSSA, « Dire l'Orient », *L'Exotisme*, Paris, Didier Érudition, 1988, p. 179-188.

Je n'eus rien de plus pressé que de retrouver le drogman qui avait accompagné Barrès en mai et en juin 1914, dans ses excursions libanaises. De Damas, on l'avait alerté¹⁸⁴.

Plusieurs phases de l'histoire de ce pèlerinage peuvent être dégagées, en fonction de l'histoire littéraire : au cours de la première moitié du XIX^e siècle, les voyageurs (Chateaubriand, Lamartine, Nerval, Flaubert), eux-mêmes souvent à la recherche de ruines, laissent leur empreinte sur les sites. On sait que Chateaubriand, empêché par les crues du Nil de se rendre à Guizeh, demanda à un négociant de graver pour lui son nom sur les Pyramides :

Je chargeai M. Caffé¹⁸⁵ d'écrire mon nom sur ces grands tombeaux, selon l'usage, à la première occasion ; l'on doit remplir tous les petits devoirs d'un pieux voyageur. N'aime-t-on pas à lire, sur les débris de la statue de Memnon, le nom des Romains qui l'ont entendue soupirer au lever de l'aurore ? Ces Romains furent comme nous *étrangers dans la terre d'Égypte*, et nous passerons comme eux¹⁸⁶.

Au Liban, Lamartine aurait également gravé son nom sur l'écorce de l'un des fameux cèdres. Dans la seconde moitié du siècle, les voyageurs les plus illustres (Renan et Loti notamment), mais aussi les simples touristes firent de même ; le XIX^e siècle est bien le moment où se constitue, en Orient, un musée à ciel ouvert des « traces » des voyageurs français, simultanément à l'émergence de la vogue littéraire du Voyage en Orient. Mais la perspective change au siècle suivant. Barrès est l'un des premiers à chercher à collecter les traces de ses prédécesseurs au cours de son voyage. Il évoque très fréquemment Lamartine et surtout Nerval ; ayant reçu l'hospitalité du docteur Téhini à Deïr-el-Kamar en Syrie, il ne presse son hôte de questions au sujet d'éventuelles traces de son passage :

Cher monsieur Téhini, n'est-il aucun moyen de retrouver l'itinéraire de Gérard et de connaître le nom, la figure, la famille, l'histoire, la descendance de celle qui, un jour, en signe de fiançailles, lui offrit une tulipe rouge¹⁸⁷ ? Je voudrais voir l'arbre qu'ils plantèrent comme un signe de leur intimité et qui devait croître sans fin¹⁸⁸.

¹⁸⁴ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 110-111.

¹⁸⁵ Ce M. Caffé est décrit par Chateaubriand comme « un négociant français et le plus obligeant des hommes » (François René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 375.).

¹⁸⁶ *Ibidem*, p. 385. Pour plus d'informations sur le voyage de Chateaubriand en Égypte, voir Sarga MOUSSA, « Flaubert et les Pyramides », *Poétique*, n° 107, 1996 ; repris dans *Revue des lettres et de traduction* (université Saint-Esprit de Kaslik), n° 5, 1999, p. 177. Toutefois la présence effective d'une inscription du nom de l'écrivain sur la pyramide est contestée ; l'archéologue Georges Goyon ne semble pas en avoir retrouvé la trace dans son relevé (Georges GOYON, « Inscriptions et graffiti des voyageurs sur la grande pyramide », préface d'Étienne DRIOTON, Le Caire, *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Égypte*, 1944).

¹⁸⁷ Barrès fait ici référence à la fin du quatrième chapitre du *Voyage en Orient* de Nerval : « [ma fiancée] m'a donné une tulipe rouge et a planté dans le jardin un petit acacia qui doit croître avec nos amours. C'est un usage du pays » (Gérard de NERVAL, *op. cit.*, p. 559.).

¹⁸⁸ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 65.

Avant de quitter ses hôtes, il leur fait promettre de se livrer à des recherches pour reconstituer le véritable itinéraire de Nerval dans la région¹⁸⁹. Au moment de son voyage, Pierre Benoit cherchera à son tour les traces du passage de Nerval, sur les conseils de son maître Barrès. Les deux écrivains présentent ainsi le cas de figure singulier d'une quête commune, Barrès signalant par courrier à son jeune confrère les sites sur lesquels il aimerait l'envoyer afin de trouver telle ou telle trace des voyageurs célèbres du XIX^e siècle. Ce qu'il faut noter, c'est que dans l'esprit de Benoit, Barrès fait partie de ces illustres prédécesseurs, et qu'en cherchant les traces des voyageurs du siècle précédent, lui-même se met dans les pas de celui qu'il appelle le « sublime pèlerin ». Il revient sur cette étrange collaboration à distance dans l'article qu'il écrit suite à la mort de Barrès, en 1923 :

À Deir-el-Kamar, où le précéda Lamartine, sur la tombe d'Henriette Renan, au Nahr-Ibrahim, au Kalaat-Margab, [...] je l'ai suivi. Chaque fois, je lui écrivais. Il me répondait en m'indiquant les lieux où il n'avait pu se rendre. Je m'y rendais. Ainsi, toute une matinée, sur les murailles du Krak des Chevaliers, j'ai cherché quatre vers qui y avaient frappé Nerval et dont Barrès [...] me signalait la présence¹⁹⁰.

Enfin, Myriam Harry cherche aussi une trace du passage de Nerval à Antoura¹⁹¹. Les interrogations autour du voyage en Orient de « Gérard » concernent également son éventuel passage en Égypte, comme en témoigne l'une des sections de la *Promenade égyptienne* de Claude Aveline :

[Miss Mary, une autre passagère de la croisière Cook] tire de son sac un petit carnet, elle lit à mi-voix :

« Aujourd'hui, cette ville de l'ancienne Thébaïde est pour les étrangers qui remontent le Nil une sorte de Capoue. Il y a là des Laïs et des Aspasies qui mènent une grande existence, et qui se sont enrichies particulièrement aux dépens de l'Angleterre. Elles ont des palais, des esclaves... »

L'Américaine s'interrompt, relève les yeux :

– Des palais ? répète-t-elle.

Je lui demande :

– Qui dit cela ?

Elle répond :

¹⁸⁹ « Mon cher docteur, [...] cherchez les traces de Gérard de Nerval : il vous aimait tant [...] » (*Ibidem*, p. 67). Barrès précise toutefois que ces promesses n'ont pas pu être tenues en raison de la déclaration de la Première Guerre mondiale (« Et sur ces bonnes promesses (que la guerre, encore invisible, allait dans deux mois rendre vaines), je pars en voiture pour Beyrouth » (*Ibidem*, p. 68)).

¹⁹⁰ Pierre BENOIT, « La tristesse de l'Oronte », *Toute la terre*, *op. cit.*, p. 100.

¹⁹¹ « J'aimerais voir le tronc où Gérard de Nerval a taillé son nom sous celui de Volney. Mais les orangers ne sont pas, comme les cèdres, d'essence immortelle. L'oranger de Gérard de Nerval n'est plus » (Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 199-200.).

– C'est votre Gérard de Nerval.

[...] – N'accusons pas Nerval, lui dis-je, il a été trompé lui-même. Il a noté ce détail inexact par ouï-dire, puisqu'il n'est jamais venu en Haute-Égypte. Flaubert, lui, ne fait aucune allusion aux palais d'Esneh ; et l'Aspasie qui l'a reçu valait mieux dans la danse que dans la conversation¹⁹²...

Les interrogations sur les réalités matérielles des voyageurs précédents donnent ainsi lieu dans le texte à des discussions érudites, qu'Aveline met ici en scène de façon humoristique. Barrès ne cesse de porter une attention toute particulière aux voyageurs qui l'ont précédé tout au long de son périple levantin ; ainsi, lors de son excursion à Baalbek, Barrès mentionne la signature de Loti sur le monument :

Je viens de voir sur un marbre le nom de Pierre Loti, que mon illustre confrère a écrit de sa main, quand il parcourait ce pays, habillé en Bédouin. Je demande au photographe de prendre cette signature [...] ¹⁹³.

On voit ici comment l'auteur de *l'Enquête aux pays du Levant* s'inscrit dans une démarche mémorielle d'histoire littéraire, allant jusqu'à vouloir fixer, par la photographie – trace d'une trace – la signature de son prédécesseur en Orient. Après la Première Guerre mondiale, l'écrivain devient lui-même l'un de ces illustres voyageurs dont il cherchait encore le souvenir en 1914. Dès lors, presque tous les voyageurs font un pèlerinage *littéraire*, dans la mesure où ils se rendent sur les lieux décrits par les écrivains voyageurs précédents, décrivent les traces matérielles observées et collectées, ou rendent compte des discussions qu'ils ont eues avec les personnes qui les avaient côtoyés (témoin contemporain de leur époque, descendant, voisin, drogman, etc.).

Dans cette démarche mémorielle, il convient de s'intéresser aux graffitis laissés par les voyageurs sur les sites mêmes de leur pérégrination, et qui finissent par apparenter l'Orient à un grand livre ouvert. Dans son essai sur « le voyage et l'écriture », Michel Butor interprète les sites de voyage comme des « lieux-idéogrammes », où il paraît évident d'apposer sa signature afin de s'agréger à l'ensemble des voyageurs passés par là :

Laisser trace de son passage, c'est appartenir au site, c'est devenir Romain soi-même, Athénien, ou Cairote, et donc c'est non seulement revenir chez soi dans la lumière de ces lieux-idéogrammes, mais c'est aussi faire de son existence un « trait » que l'on espère indélébile du signe visité. Pour les voyageurs postérieurs, il est certain qu'aller à Athènes c'est aussi [...] aller voir la ville visitée par Chateaubriand, cette visite étant liée à certains de ses autres traits, les éclairant d'une certaine manière¹⁹⁴.

¹⁹² Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 218-219. Section intitulée « Esneh, Flaubert et Gérard de Nerval ».

¹⁹³ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 98-99.

¹⁹⁴ Michel BUTOR, « Le voyage et l'écriture », dans *Répertoire IV*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974, p. 27.

Au XX^e siècle, la pratique s'est répandue ; tout visiteur, qu'il soit touriste¹⁹⁵ ou voyageur ne manque pas, dès qu'il en a l'occasion, de graver son nom sur la pierre des sites où il s'est rendu. Ce faisant, il s'agit non seulement de laisser une trace de son passage, mais aussi de s'approprier symboliquement le lieu visité et de hisser son histoire individuelle à la grande Histoire représentée par ces monuments. Pour la période qui nous intéresse, Cocteau signale cette graphomanie touristique, qui épargne toutefois le Sphinx pour des raisons pratiques :

Par chance il habite sa fosse aux ours. Les touristes qui signent sur les monuments célèbres, faute de pouvoir obtenir leur signature, n'y descendent pas. Ils se rattrapent dans les Pyramides où ils datent et signent partout¹⁹⁶.

Mais les écrivains voyageurs ne se privent pas d'apposer leur signature à leur tour. Déjà, au XIX^e siècle, Flaubert s'amuse à retrouver sur les monuments les signatures des voyageurs précédents. Dans la montagne libanaise, il note ainsi que « [quelques cèdres sont] couverts de noms, celui de Lamartine effacé par un homme de l'ordre quelconque¹⁹⁷ ». De même, les frères Tharaud, après s'être rendus à Beiteddine, suivent les traces de Lamartine en se promenant dans la forêt de cèdres, là-même où le poète a gravé son nom dans l'écorce de l'un de ces arbres :

Je cherche l'arbre sacré où il inscrivit son nom dans l'écorce, ajoutant ainsi une ligne au volumineux *corpus* d'initiales et de mots gravés, qu'on appelle au Liban, d'assez plaisante façon, le Livre des fous. Je le découvre vite au milieu de la petite assemblée. C'est un des arbres les plus vieux, les plus énormes, les plus étrangement tordus, avec des parties déjà mortes et ivoirines, et dont les branches basses s'étendent au-dessus du sol comme des bras convulsionnés de quelque hydre fabuleuse. Certainement un des sept arbres que le poète, emporté par son imagination, déclare contemporain des patriarches !... Le nom est là, en belles capitales ; celui aussi de sa fille Julia, et cet autre d'un inconnu qui les accompagnait. La lèvre de la plaie dans l'écorce s'est un peu refermée et mange les premières et les dernières lettres du nom. Je regarde, certes avec pitié, mais aussi avec l'embarras qu'on ressent dans les circonstances où il faudrait avoir (on se l'imagine du moins) quelque pensée sublime, et où fâcheusement il ne

¹⁹⁵ Relevons à ce propos la critique mordante de Gustave Flaubert contre ces touristes « imbéciles » qui ont la manie de graver partout leur nom : « À Alexandrie, un certain Thompson, de Sunderland, a sur la colonne de Pompée écrit son nom en lettres de six pieds de haut. Cela se lit à un quart de lieue de distance. Il n'y a pas moyen de voir la colonne sans voir le nom de Thompson, et par conséquent sans penser à Thompson. Ce crétin s'est incorporé au monument et se perpétue avec lui. Que dis-je ? Il l'écrase par la splendeur de ses lettres gigantesques. N'est-ce pas très fort de forcer les voyageurs futurs à penser à soi et à se souvenir de vous ? » (Gustave FLAUBERT, *Correspondance*, lettre à Parain du 6 octobre 1850). Son compagnon de voyage Maxime Du Camp semble partager ce point de vue : « Tous les bourgeois qui ont eu cette fortune de parvenir au sommet de la grande pyramide y ont gravé leur nom. Les pierres et la plate-forme disparaissent sous ces ridicules monuments de bêtise et de vanité » (Maxime DU CAMP, *Un voyageur en Égypte vers 1850. « Le Nil » de Maxime Du Camp*, Michel DEWATCHER et Daniel OSTER (éd.), Sand/Conti, 1987, p. 104 ; cité par Sarga MOUSSA, « Flaubert et les Pyramides », *op. cit.*, p. 188.

¹⁹⁶ Jean COCTEAU, *op. cit.*, p. 81.

¹⁹⁷ Cité dans Feriel BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*, p. 124.

vous en vient que de médiocres. Alors, je ne trouve rien de mieux que de ramasser par terre quelques pommes tombées, que je choisis parmi les mieux faites, pour les rapporter à mes amis. Et je dois, hélas ! confesser que le cadeau leur parut mince¹⁹⁸ !

Il est curieux que les frères Tharaud parviennent à retrouver cette inscription en 1922, alors même que plusieurs dizaines d'années plus tôt, Flaubert déclarait qu'elle avait été effacée. Il est difficile aujourd'hui de déterminer qui avait alors raison. Mais l'on comprend la puissance évocatoire de ces signatures de voyageurs illustres, que ceux qui les suivent veulent à toute force s'imaginer retrouver. Les Tharaud, qui parlent justement ici du fait d'être « emporté par son imagination », semblent bel et bien embellir la réalité, comme le montre aussi le lyrisme de ces lignes. Mais peut-être est-ce le sceptique Flaubert, peu porté à l'admiration des Romantiques, qui a effacé un peu vite la signature du poète. Henry Bordeaux évoque à son tour la question de cette inscription dans la conférence qu'il prononce en juillet 1931 à l'occasion de l'Exposition Coloniale sur « les sept merveilles du Liban et de la Syrie », texte qu'il joint à la réédition de ses deux récits de voyage en 1948¹⁹⁹. Il tient à rétablir la vérité de l'histoire de cette signature, qui selon lui existe toujours mais n'a pas pu être tracée de la main même du célèbre poète :

Un des Cèdres, un des plus vieux, un des sept que la tradition fait remonter aux temps bibliques, porte le nom de Lamartine et celui de sa fille Julia. Je m'arrêtai longtemps devant cet arbre. Des chardonnerets chantaient dans les branches. L'escorte s'était égaillée sous bois. Je n'apercevais que ma jument attachée qui grattait du pied une neige souillée échappée aux découvertes du soleil. Or ce n'est pas Lamartine qui inscrivit son nom et celui de Julia sur l'arbre où les pèlerins viennent chercher son souvenir²⁰⁰.

Remarquons ici l'emploi du nom « pèlerins », qui inscrit bien la visite à la forêt de cèdres dans un cadre de type religieux. Selon Bordeaux, ce serait un moine « qui avait été général en Autriche et homme de Cour » et qui avait connu les Lamartine à Beyrouth, qui aurait gravé le nom de Lamartine sur le Cèdre afin de lui « causer une surprise²⁰¹ » pendant que celui-ci effectuait son séjour en Terre Sainte. Mais suite à la mort de Julia, Lamartine ne s'y serait en réalité jamais rendu. L'écrivain académicien clôt ce petit chapitre sur la mémoire de Lamartine au Liban sur une relativisation de l'importance du lieu par rapport à ses évocations littéraires : « Sous un arbre *indifférent* j'ai donné une pensée pieuse au foyer tout à coup éteint des Lamartine²⁰² ». L'écrivain semble donc

¹⁹⁸ Jérôme et Jean THARAUD, *Le Chemin de Damas*, Paris, Plon, 1923, p. 36-37. Ce titre sera désormais abrégé en *Damas*.

¹⁹⁹ Henry BORDEAUX, « Les sept merveilles du Liban et de la Syrie », in *Le Visage de Jérusalem et Le Sphinx sans visage, op. cit.*, p. 111-136.

²⁰⁰ *Ibidem*, p. 118.

²⁰¹ *Ibidem*, p. 119.

²⁰² *Ibidem*, p. 120. Nous soulignons.

finalement contester l'importance de ces lieux de mémoire clairement identifiés sur la carte mentale des voyageurs en Orient²⁰³. Pour autant, ce thème des graffitis laissés sur place par les voyageurs français illustres est à nouveau repris par Bordeaux lors de son voyage en Égypte. À Philae, il est toujours à la recherche de graffitis, évoquant d'abord les inscriptions laissées par les soldats de l'expédition d'Égypte. Il s'intéresse notamment aux histoires qui entourent ces graffitis, retraçant ainsi une petite histoire des traces ; il relève ainsi que les inscriptions des soldats de Napoléon auraient suscité des graffitis injurieux, ce que n'aurait pas supporté le comte de Gasparin qui aurait à son tour réagi en inscrivant à son tour un message dans la pierre lors de son passage à Philae : « le comte de Gasparin, dit-on, écrivit au-dessous : *On ne salit pas une page d'histoire*²⁰⁴ ». Bordeaux évoque ensuite les autres noms gravés, parmi lesquels celui de Maxime Du Camp ; mais il note l'absence de la signature de son compagnon de voyage : « C'est en vain que nous cherchons la trace de Gustave Flaubert. Flaubert a dédaigné de laisser cette carte de visite, tandis que son compagnon a voulu signer son voyage²⁰⁵ ». La tradition viatique du graffiti semble s'inscrire dans la métaphore, vivace depuis le Moyen-Âge, du monde comme un livre à déchiffrer²⁰⁶. Myriam Harry affirme ainsi que la vallée du fleuve Nahr-el-Kelb, au Liban, est célèbre pour

²⁰³ Il n'est pas facile aujourd'hui de démêler la réalité de la légende dans la question de la signature de Lamartine sur un cèdre du Liban. Il semble qu'à défaut d'inscription il y ait eu au moins une plaque commémorative, appliquée sur l'un des cèdres appelé « Cèdre de Lamartine », dès l'année 1832, par la ville de Bécharré. Ce cèdre a été foudroyé en 1992 et transformé par l'artiste libanais Rudy Rahmé en une « sculpture naturelle ». L'écrivain francophone libanais Salah Stétié est revenu dans l'un de ses récents ouvrages sur cette légende : « En fait, le “cèdre de Lamartine” n'a jamais été qu'une histoire arrangée, le poète n'ayant jamais fait le voyage pour une raison des plus douloureuses : aux temps où il situe son excursion aux cèdres [...], il lui fallait nécessairement être au chevet de sa fille Julie, en train de mourir de phtisie à Beyrouth. Aussi, pour décrire sa prétendue visite au site hautement symbolique, Lamartine va-t-il avoir recours à une astuce littéraire : ayant poussé jusqu'à Tripoli, au pied du massif des cèdres [...], il demande à l'un de ses compagnons de voyage, qui lui s'apprête à saluer chez eux les arbres fabuleux, de lui faire part, à son retour, de ce qu'il aura vu là-haut et de ce qu'il aura ressenti » (Salah STÉTIÉ, *L'Extravagance. Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2014, p. 74-75). L'écrivain semble ainsi valider l'hypothèse d'Henry Bordeaux selon laquelle Lamartine ne se serait en réalité pas rendu à la forêt de Cèdres, mais n'évoque pas l'existence d'une inscription, fût-elle tracée par quelqu'un d'autre que le poète.

²⁰⁴ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage, op. cit.*, p. 267.

²⁰⁵ *Idem.*

²⁰⁶ Christine Montalbetti évoque cette métaphore, vivace au Moyen-Âge et à l'époque classique : « le monde paraît comme un objet de savoir difficile, saisi au travers d'expériences singulières, résistant au discours de la connaissance ; il se donne finalement à lire comme un texte. Il est livresque, et se décode selon les règles de l'herméneutique des textes que maîtrise l'auteur des discours de savoir. Il n'y a plus dès lors d'altérité radicale entre le monde et les discours de savoir, mais une continuité, car le monde, c'est déjà du texte, que je m'applique à citer à traduire ou à commenter. Cette conception textuelle ou livresque du monde, qui assure les conditions de possibilité de mon savoir, fonctionne plus particulièrement, si l'on suit *Les Mots et les choses*, à une époque donnée de l'histoire de la structuration du savoir » (Christine MONTALBETTI, *op. cit.*, p. 121). Pour une approche complète de la métaphore du livre du monde depuis ses origines, voir Fernand HALLYN, « Pour une poétique des idées : le livre du monde, ou les ramifications d'une métaphore », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 67, n°2, 2005, p. 225-245. Voir aussi Alberto MANGUEL, *Le Voyageur et la tour. le lecteur comme métaphore*, Arles, Actes Sud, 2013.

le « livre d'or » de son défilé, de ses rudes pages granitiques, où de terribles voyageurs ont signé leur nom et conté leur victoire, depuis les premiers Pharaons jusqu'au général Goybet, entré – dit l'inscription – à Damas, après le meurtrier combat de Meissaloune, en août 1920²⁰⁷.

Les traces des voyageurs précédents sur les monuments historiques ou naturels finissent par transformer l'Orient en immense livre aux multiples signatures. La métaphore livresque pour parler des paysages révèle combien sont indissociables paysage et Histoire ; le paysage est déjà un signe, redoublé par des inscriptions qui se trouvent sur place, et encore une fois par le récit de voyage qui apparaît dès lors comme un réceptacle de signes. Mais il convient de noter que les traces recherchées par les voyageurs sont toujours *occidentales*, et s'apparentent ainsi à une autre forme d'appropriation culturelle, voire de colonisation du paysage oriental, comme l'illustre bien l'extrait du récit de voyage au Liban de Myriam Harry ci-dessus.

c. *Lieux de mémoire*²⁰⁸ littéraire

Dans *Le Chemin de Damas*, les frères Tharaud explicitent la dimension quasi-religieuse d'un Voyage en Orient jalonné de rencontres par-delà l'espace et le temps :

En d'autres endroits, [...] j'ai fixé des rendez-vous. À quoi ? À qui ? À des ombres, à des souvenirs de collègue, à des images, à des phrases lues je ne sais plus où, évocatrices de vieux songes qui demain, à mon arrivée, vont retrouver la vie sous mes yeux. Jusqu'ici je n'ai pas été déçu ; Adonis était à l'Afka ; Lamartine, là-haut, sous les Cèdres. Au cœur du plus romanesque Liban, dans les chambres et les cours divines du palais de Beït-Eddine, où mes pas faisaient trop de bruit sur le marbre désert, dans cette féerie de clair de lune, de salles enchantées, d'ifs et de rosiers en arceaux, j'ai retrouvé au fond du jardin, sur le banc de pierre abandonné, plus romantique encore que lui-même, *le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, le prince d'Aquitaine à la tour abolie*, le charmant Gérard de Nerval qui, de loin, s'amusa à chercher dans mes yeux le plaisir qu'il y a cent ans il avait connu lui-même... Dans sa maison d'Amschit, au-dessus de Byblos, Renan revient encore. [...] Vraiment les songes sont fidèles. [...] Dans le bazar

²⁰⁷ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 66.

²⁰⁸ Nous reprenons ici le concept historique élaboré par Pierre Nora : « Il s'agirait de partir des lieux, au sens précis du terme, où une société quelle qu'elle soit, nation, famille, ethnie, parti, consigne volontairement ses souvenirs ou les retrouve comme une partie nécessaire de sa personnalité : lieux topographiques, comme les archives, les bibliothèques et les musées ; lieux monumentaux, comme les cimetières ou les architectures ; lieux symboliques, comme les commémorations, les pèlerinages, les anniversaires ou les emblèmes ; lieux fonctionnels, comme les manuels, les autobiographies ou les associations : ces mémoriaux ont leur histoire. Mais faire cette histoire amène vite à renverser le sens du mot pour en appeler de la mémoire des lieux aux vrais lieux de mémoire : États, milieux sociaux et politiques, communautés d'expériences historiques ou de générations amenées à constituer leurs archives en fonction des usages différents de la mémoire » (Pierre NORA, « Mémoire collective », dans J. LE GOFF (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz, 1978, p. 401).

d'Alep, que j'irai visiter bientôt, je n'ai donné rendez-vous à personne ; mais dans les ruines de Palmyre, je serais bien trompé si je ne rencontrais pas la reine Zénobie²⁰⁹...

Les écrivains lient de manière étroite des lieux à d'illustres voyageurs qui leur sont à jamais associés, et que le voyage sur place permet de ressusciter (« vont retrouver la vie sous mes yeux »). Il s'agit bel et bien d'une rencontre, car le voyage donne chair et consistance à ce qui auparavant n'était qu'« ombres », « souvenirs », « images », « vieux songes ». Cette mise en scène, très théâtrale, d'une intertextualité incarnée permet d'identifier quelques-uns de ces lieux incontournables de la mémoire littéraire, dans l'expérience palimpseste qu'est le Voyage en Orient. Pour des raisons de synthèse, nous nous concentrerons ici sur les espaces libanais, qui sont le lieu de deux pèlerinages importants : le pèlerinage lamartinien et le pèlerinage renanien.

En ce qui concerne le Liban, les frères Tharaud évoquent surtout la mémoire de Lamartine. Ils ne sont pas les seuls à effectuer ces rapprochements ; Myriam Harry dans son récit de voyage au Liban intitulé *Terre d'Adonis* relate son excursion en Rolls-Royce à Mar-Dimitri, l'un des quartiers de Beyrouth, afin d'y admirer le panorama décrit par Lamartine lors de sa dernière chevauchée avec Julia²¹⁰. Elle se rend également à Beiteddine où le poète avait été reçu par l'Emir Béchir, épisode relaté dans le *Voyage en Orient* et qui fait de cette ville du Chouf l'un des hauts lieux du pèlerinage lamartinien au Liban ; elle dit y avoir éprouvé de la déception, par rapport à la description que fit du palais le poète français²¹¹. De la même façon, les frères Tharaud visitent le site de Beiteddine²¹², qui, outre Lamartine, leur évoque également Nerval, comme on peut le lire dans le passage cité plus haut. Il est vrai que Nerval écrit, dans son *Voyage en Orient*, être parti de Beiteddine avec son esclave Zeinab, le cheikh druse et sa fille qu'il voulait épouser pour se rendre ensuite à Baalbek²¹³. Toutefois, il semble que le poète ne s'y soit

²⁰⁹ Jérôme et Jean THARAUD, *Damas, op. cit.*, p. 130-131.

²¹⁰ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis, op. cit.*, p. 27. Voici un extrait de ce célèbre et long passage du *Voyage en Orient* de Lamartine, daté du 10 novembre 1832, qui file la métaphore de l'Éden : « J'avais rêvé Eden, je puis dire que je l'ai vu. [...] La vallée sous nos pas, les pentes vers la plaine, le fleuve sous les arches pyramidales, la mer avec ses anses dans les rochers, l'immense bloc du Liban avec les innombrables accidents de sa structure ; ces pyramides de neige allant s'enfoncer, comme des cônes d'argent, dans les profondeurs du ciel où l'œil les cherchait comme des étoiles ; les bruits insensibles des insectes autour de nous, le chant des mille oiseaux sur les arbres, les mugissements des buffles ou les plaintes presque humaines du chameau des caravanes ; le retentissement sourd et périodique des larges lames brisant sur le sable à l'embouchure du fleuve, l'horizon sans fin de la Méditerranée ; [...] la tiédeur, le parfum de l'air où tout cela semblait nager, comme une image dans l'eau transparente d'un lac de la Suisse : tous ces aspects, tous ces bruits, toutes ces ombres, toute cette lumière, toutes ces impressions, formaient, de cette scène, le plus sublime et le plus gracieux paysage dont mes yeux se fussent enivrés jamais ! » (Alphonse de LAMARTINE, *Voyage en Orient, op. cit.*, p. 360-364).

²¹¹ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis, op. cit.*, p. 225.

²¹² Jérôme et Jean THARAUD, *Damas, op. cit.*, chapitre II « Les cèdres du Liban ».

²¹³ Gérard de NERVAL, *op. cit.*, p. 558.

en réalité jamais rendu²¹⁴, ce qui par contagion jette un doute sur sa présence à Beiteddine ; mais cela n'empêche pas que ce souvenir littéraire ait laissé une empreinte dans l'imaginaire des frères Tharaud, un siècle plus tard. Paradoxalement, ce n'est donc pas la présence effective des écrivains qui détermine le panthéon des voyageurs illustres en Orient.

Les auteurs du *Chemin de Damas* évoquent ensuite le Liban de Renan. La pratique du « pèlerinage renanien » est inaugurée par Barrès, qui a inventé cette formule et qui consacre à cet épisode de son *Enquête* un chapitre entier²¹⁵. C'est lui qui fixe les lieux de ce pèlerinage, au premier rang desquels figurent la maison de Renan et sa sœur à Amchit ainsi que le tombeau d'Henriette dans ce même village. Il s'agit d'un pèlerinage en bonne et due forme dans la mesure où l'écrivain retrouve plusieurs traces du « vieux maître²¹⁶ » lors de son séjour libanais. Une trace vivante tout d'abord, puisque son guide dans cette excursion, Henri Gaillardot, est un témoin indirect de la présence de Renan au Liban, étant le fils d'un homme qui a personnellement connu Renan, et avant lui Lamartine²¹⁷. Lors de son passage à Amchit, Barrès recueille également des traces spatiales, en visitant la maison de Renan et sa sœur, et en se recueillant sur le tombeau d'Henriette ; enfin, il collecte des traces écrites, puisqu'il a entre les mains une photographie de Renan signée par lui²¹⁸ ainsi que la correspondance inédite que le père de son guide a entretenue avec le savant. Ce pèlerinage est présenté par Barrès comme un moment d'émotion, notamment lorsqu'il se trouve face au tombeau sans inscription de Henriette :

Ainsi, voilà ce tombeau, dont nous avons si souvent parlé entre lecteurs de Renan, et qui cesse d'être un mot, une parole vaine, pour devenir un objet que je vois, touche et mesure, dans un paysage qui passe en beautés positives tout ce que je pouvais inventer ! Je suis heureux d'avoir sous la main, dans les yeux, dans l'esprit, quelque chose de vrai et de défini, au lieu de syllabes vides²¹⁹.

²¹⁴ Sarga MOUSSA, « Baalbek dans le *Voyage en Orient* de Lamartine », dans *Rêver l'archéologie au XIX^e siècle*, éd. Eric Perrin, Publications de l'Université Saint-Étienne, 2001, p. 147-163.

²¹⁵ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, chapitre IV : « Le tombeau d'Henriette Renan ».

²¹⁶ *Ibidem*, p. 45.

²¹⁷ Dans son article intitulé « Le musée Bonaparte, rue Monge, au Caire », Pierre Benoit présente la famille Gaillardot : « L'ancêtre, le docteur Gaillardot, installé à Beyrouth, fut l'ami de Renan. Il avait deux fils, Charles et Henri. Quand il mourut, moderne Théodose, Charles-Arcadius s'installa en Égypte, et Henri-Honorius demeura en Syrie. Le nom de ce dernier revient à chaque instant dans les pages de *L'Enquête aux pays du Levant*. Guide de Barrès en 1914, il se souvient d'avoir apporté à Renan et à sa sœur Henriette terrassés par la fièvre la quinine que leur envoyaient les religieuses de Beyrouth. Nul ne saurait à l'heure actuelle écrire quelque chose sur la Syrie sans avoir fait appel, au préalable, à l'inépuisable et obligeante érudition d'Henri Gaillardot ». L'écrivain précise que l'autre frère, Charles Gaillardot, « connu en Égypte sous le nom de Gaillardot bey », est le fondateur au Caire du Musée Bonaparte (voir Pierre BENOIT, « Le musée Bonaparte, rue Monge, au Caire », dans *Toute la terre : souvenirs de voyages et inédits*, éd. Jacques-Henry Bornecque, Albin Michel, 1988, p. 148-149.).

²¹⁸ « Il m'apporte une photographie toute décolorée, avec cette dédicace : « À mon vieil ami Tobia, Ernest Renan, 1885 », et quelques caractères arabes, sans doute sa signature » (Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 49.).

²¹⁹ *Ibidem*, p. 50.

Ces lignes illustrent tout à fait la pratique du pèlerinage, qui relève de la reconnaissance : au récit se substitue la réalité dans sa matérialité concrète (comme le montre ici l'opposition entre les « mots » et « syllabes vides » et « l'objet » qualifié de « vrai »). Le pèlerinage apparaît comme la confirmation par les sens d'un savoir, qui se trouve augmenté d'un affect – ici, le bonheur – propre à l'expérience du voyage, qui permet d'être mis en présence physique avec des reliques :

Je me tiens debout auprès de cette tombe, avec une grande émotion de beauté, heureux de trouver à mon premier pas sur cette terre des Adonies, dans cette immense tradition de lamentations et de plaintes funèbres, un deuil que je ressente, un thrène où je puisse joindre mon couplet, un cortège où je tiens mon rang. Lamartine a remporté le corps de sa jeune fille, et je murmurerais son cantique sublime devant une tombe vide ; la trace de lady Stanhope, si je la retrouve, serait trop mêlée d'extravagance mais ici la présence réelle de la relique justifie mon émotion, et ouvre un champ tragique à nos pensées²²⁰.

Barrès présente ici le Voyage en Orient comme un véritable pèlerinage à la recherche de traces, transfigurées en *reliques*, laissées par les voyageurs passés, afin de leur rendre un hommage quasi religieux : notons ici le lexique qui relève de l'adoration mystique (« deuil », « lamentations », « plaintes funèbres », « cantique sublime », ainsi que le plus rare « thrène »). Toutefois il y a un danger à se confronter ainsi aux vestiges du passé, et les autres traces de Renan que trouve Barrès altèrent quelque peu cette joie initiale. À la lecture de la correspondance de Renan avec le docteur Gaillardot, il remarque ainsi que le savant enjolive la description du lieu où est enterrée Henriette en parlant de palmiers, alors que Barrès a pu vérifier qu'il n'y en avait pas. Le chapitre se clôt par une réflexion sur cette confrontation de la connaissance à des preuves tangibles, permise par le fait de se rendre « sur le terrain », et qui n'est pas toujours souhaitable car elle risque de briser ses illusions à propos des « maîtres » ou des illustres voyageurs précédents. L'écrivain présente finalement ce pèlerinage renanien comme une déception qu'il s'efforce de combattre : « Ne chicanons pas Renan », écrit-il dans les dernières pages du chapitre²²¹.

Dans la lignée de Barrès, Myriam Harry et les frères Tharaud sont, au cours de leur séjour libanais, très souvent confrontés au souvenir de Renan, qui a engagé de nombreuses fouilles archéologiques afin d'étudier le passé phénicien de la région. Les frères écrivains ne sont pas déçus par leur pèlerinage à Amchit :

[...] quand j'y suis arrivé, la maison était vide. De l'herbe dans la cour, près du puits. Un grand silence comme le jour où sa sœur Henriette était morte. J'ai monté le raide escalier par où le corps fut descendu. Personne dans le vaste patio, dessiné en forme de croix, où l'on avait mis à sécher des feuilles de tabac qui animaient la solitude de toute la vie d'un parfum. Vide la chambre d'Henriette, vide la chambre de son frère.

²²⁰ *Idem*.

²²¹ *Ibidem*, p. 58.

Sont-ils donc partis à jamais ? Par la fenêtre grillagée, je vois briller une cime neigeuse et, d'en bas, la mer qui miroite entre les branches des palmiers. Oui, c'était bien un grand silence, mais un silence tout vivant comme celui d'une chambre où l'on travaille, une solitude toute peuplée comme celle d'un cœur amoureux²²².

On reconnaît ici les caractéristiques lyriques de la « récitation pèlerine ». Myriam Harry « rencontre » quant à elle plusieurs fois Renan : c'est le cas lorsqu'elle visite le caravansérail franc de Saïda²²³, mais aussi quand elle se rend aux ruines d'Amrit ou lorsqu'elle est reçue, à Tyr, par le gouverneur qui lui parle encore une fois du savant²²⁴. Elle se rend également à Ghazir, où Renan vécut avec sa sœur Henriette, pour constater que leur maison n'existe plus mais a été remplacée par une « grosse bâtisse²²⁵ ». Enfin, elle consacre un chapitre entier à relater son pèlerinage sur le tombeau d'Henriette Renan²²⁶. Guidée par les voisins qu'elle assaille de questions à propos de Renan – notamment curieuse d'anecdotes méconnues sur « l'homme » plutôt que sur le savant²²⁷, – elle visite la maison du frère et de la sœur avant de se rendre, très émue, dans la chambre funéraire d'Henriette :

Ah ! qu'Henriette devait aimer cette pièce ! Avec ses lambris de cèdre, ses poutres apparentes, ses deux fenêtres intérieures, à barreaux tournés et volets à glissières [...] elle devait lui rappeler une chambre bretonne avec son lit clos. Mais par deux fenêtres extérieures elle voyait les somptuosités de la mer de Byblos et les clartés du Liban.

La chambre est dégarnie, mais on nous montre la place du lit, au pied duquel Renan, assis sur une natte, ses papiers et ses livres épars, écrivait dans une demi-inconscience de fièvre, ses derniers chapitres de *la Vie de Jésus*, tandis qu'Henriette agonisait déjà.

Enfermés depuis longtemps, les lambris de cèdre répandent un parfum doux, discret et triste comme si l'âme d'Henriette y était restée prisonnière²²⁸.

Par son lyrisme, ce passage présente des similitudes frappantes avec les « récitations pèlerines » que l'on trouve dans les récits de pèlerinage religieux. De la même manière, le récit de la visite de Myriam Harry au tombeau d'Henriette Renan illustre la tendance qu'ont ces « pèlerins de la littérature » à collecter avidement tout ce qui concerne l'objet

²²² Jérôme et Jean THARAUD, *Damas, op. cit.*, p. 130.

²²³ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis, op. cit.*, p. 53.

²²⁴ *Ibidem*, p. 250.

²²⁵ *Ibidem*, p. 73.

²²⁶ « Au sépulcre d'Henriette Renan », *Ibidem*, p. 99-110.

²²⁷ Myriam Harry rapporte ainsi une anecdote assez insignifiante, qu'elle tient d'un voisin de sa maison, à propos de la sortie dominicale des Renan à Amchit : « [...] n'ayant pas de bancs dans nos églises, et les dalles étant trop froides pour s'agenouiller, on leur donnait des coussins que les gamins se disputaient l'honneur de porter. Cela amusait beaucoup Madame Renan. Car elle était très gaie. Elle apprenait l'arabe avec les enfants et après la messe leur distribuait des bonbons... » (*Ibidem*, p. 104).

²²⁸ *Ibidem*, p. 109.

de leur dévotion : Myriam Harry abreuve de questions le voisin qui s'est spontanément proposé pour les guider dans leur visite, et ne souhaite pas qu'il leur parle d'autre chose – et surtout pas de politique²²⁹. Revenant sur la présence de Renan au Liban au cours d'une conférence prononcée en 1931, Henry Bordeaux confirme que « le tombeau d'Amschitt est aujourd'hui un lieu de pèlerinage » ; historien des voyageurs littéraires en Orient, y compris pour la période contemporaine (il parle ainsi régulièrement des productions du groupe d'écrivains orientalistes qui s'est constitué autour de la figure de Barrès), il signale le passage sur ces lieux de certains de ses confrères, non sans signaler leurs approximations ou erreurs historiques. Il commente ainsi le pèlerinage de Barrès :

Maurice Barrès y est allé, un peu pour expier les irrévérences des *Huit jours chez M. Renan*. Il a trouvé sur place des légendes déjà embrouillées sur la vie de Renan et de sa sœur à Amschitt et à Ghazir, et de ces anecdotes terre à terre qui amusent toujours les gens médiocres aux dépens des grands personnages. Seulement, autour de la tombe d'Henriette, il n'y a pas de palmiers, il n'y en a jamais eu. Barrès, pieusement, tenta de les planter [...]²³⁰.

Pierre Benoit et les frères Tharaud font également l'objet de commentaires ironiques :

Les Tharaud, à leur tour, sont allés à Amschitt ; avec leur art de préciser les détails, ils y ont vu « un gros homme, un peu essoufflé, descendre de sa mule et l'attacher dans la cour ».

Pierre Benoit, séjournant en Syrie, a joué ce tour au couple fraternel de faire dire une messe en leur mémoire²³¹.

La critique est transparente envers les Tharaud, qui ont selon Bordeaux « manqué » la beauté et l'intérêt du site renanien, alors que Benoit serait quant à lui l'auteur d'un malentendu au sujet des Renan. Bordeaux, qui s'est lui aussi rendu à Amchit, se fait l'historien de cette pratique, ce qui lui permet de se singulariser ; contrairement aux *topoi* du pèlerinage renanien, il insiste sur la beauté du lieu et non sur le souvenir funèbre de la mort d'Henriette²³². Mais cette mention d'écrivains contemporains et non pas de voyageurs passés met en lumière l'un des aspects du Voyage en Orient de la première moitié du siècle qui est celle de la concurrence entre écrivains ; concurrence fraternelle,

²²⁹ Le voisin ayant fini par les inviter à prendre le thé chez lui, il parle des restrictions de plantation de tabac qui leur sont imposées depuis l'instauration du Grand-Liban : « Et, avidement, notre hôte s'empare de ce prétexte pour nous parler politique. Heureuse diversion : les petites sœurs aperçues dans la chapelle se glissent dans la salle » (*Ibidem*, p. 106.).

²³⁰ Henry BORDEAUX, « Les sept merveilles du Liban et de la Syrie », *op. cit.*, p. 126.

²³¹ *Idem*.

²³² « C'est un lieu sans tristesse d'où la vue est belle, d'un côté sur les pentes du Liban que les maisons assiègent et de l'autre sur le golfe charmant de Byblos. En vain ai-je voulu y méditer sur la mort. On n'y entend qu'une chanson de vie » (*Ibidem*, p. 127.).

mais néanmoins réelle, révélant le désir des écrivains de se singulariser non seulement par rapport aux écrivains passés mais aussi par rapport aux présents. Myriam Harry en fait l'expérience lors de sa visite au collège d'Antoura, dont nous avons déjà parlé plus haut. Elle est guidée par le directeur, le révérend père Sarloutte, qui lui nomme tous les écrivains passés par ces lieux, de Lamartine à Roland Dorgelès :

Je me trouve dans une cellule, meublée simplement d'un lit à moustiquaire, d'une grande table et d'un crucifix noir.

– La chambre habitée par Lamartine, plus tard par Gérard de Nerval, le comte de Paris, le duc de Chartres, Maurice Barrès, illustres hôtes dont nous avons gardé pieusement les souvenirs, « sabotés » par les Turcs durant la guerre. Comment retrouver toutes ces choses ? Nous préparons pour 1934 le centenaire du « Collège » d'Antoura – la « mission » d'Antoura existe depuis 1782 – et j'essaie de reconstituer nos archives. Pierre Benoit a passé plus d'un an chez nous. Sur cette table il a écrit *La Châtelaine du Liban...* Henry Bordeaux et sa fille, les frères Tharmal [sic²³³], Dorgelès, Frondaie aussi nous ont rendu visite²³⁴.

Si l'écrivaine ne commente pas ces paroles dans son récit, on peut supposer que ce réseau d'intertextualité synchronique peut avoir un aspect intimidant pour tout littéraire. Il est vrai que la mention de confrères peut également être le support d'un hommage ou d'une salutation amicale, comme le fait Benoit en signalant avoir vu la signature de Myriam Harry sur le livre d'or des méharistes de Palmyre²³⁵. Dans tous les cas, ce réseau permet de renforcer la cohérence du corpus des Voyages en Orient de notre période et fait de « l'Orient » non seulement un lieu de mémoire littéraire, mais aussi un lieu de présence littéraire.

En cette première moitié du XX^e siècle, les pratiques du Voyage en Orient ont évolué, notamment en raison de l'apparition d'un tourisme organisé qui a élargi le cercle des « voyageurs d'Orient », faisant se poser dans l'esprit des écrivains voyageurs la question de l'anachronisme ou non de leur passage dans la région. La posture de l'écrivain romantique en voyage n'étant désormais plus tenable, il s'agit de se réinventer, ce qui s'avère une tâche délicate. Les écrivains ont quelques réticences à se mêler au flot des « touristes », bien que certains revendiquent hautement cette étiquette ; la qualité de

²³³ Il s'agit d'une erreur sur le nom de Tharaud. Jérôme Tharaud se rend en effet à plusieurs reprises à Antoura : envoyé spécial de *Paris-Soir* en 1940, il y retourne et rencontre son ami le père Sarloutte : « Je trouvai le père S... [...] dans ce bureau où bien souvent déjà il m'a reçu (vieux pèlerin que je suis de la Syrie et du Liban) [...] » (Jérôme THARAUD, « Sur le chemin du pétrole veillent les Bédouins », *Paris-Soir*, 30 mars 1940, p. 2).

²³⁴ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 196-197.

²³⁵ « Chère Myriam Harry, vous qui avez connu la grande paix du Djebel-Druse, je vois encore votre large signature sur le livre d'or des méharistes de Palmyre » (Pierre BENOIT, « Aux soldats de Syrie », *Toute la terre*, *op. cit.*, p. 119.).

reporter ne semble pas non plus suffisamment légitime pour les voyageurs qui préfèrent encore souvent se faire les collaborateurs temporaires des revues et journaux français, comme l'avaient fait en leur temps Chateaubriand et Nerval ; rares sont encore les Albert Londres, fiers d'un genre qui cherche à se construire contre la littérature. Finalement, hormis les reporters, espèce nouvelle de ce début de siècle, la plupart des voyageurs adoptent la posture de pèlerin : pèlerins religieux pour un nombre encore considérable d'entre eux ; pèlerins littéraires à coup sûr, puisque le Voyage en Orient devient alors un voyage de la mémoire littéraire, qui s'organise en étapes obligées, comme l'indiquent au Liban le culte autour de Renan et de sa sœur, ou encore celui qui entoure le séjour de Lamartine. C'est une mythologie des voyageurs romantiques qui se crée à cette période, et qui contribue par là-même à les mettre à distance.

Ainsi, en dépit des interrogations des écrivains, une rupture semble bien avoir eu lieu dans la pratique du Voyage en Orient. Tout se passe comme si les voyageurs vivaient désormais dans le souvenir nostalgique du voyage romantique, ce qui a impliqué pour eux la remise en cause des aspects modernes de leur voyage. Il convient de faire le départ entre ce qu'écrivent les voyageurs dans leurs récits sur leurs conditions de voyage, et la réalité de ce qu'ils ont vécu : ce n'est pas parce qu'ils méprisent les touristes « Cook » que les auteurs de notre corpus ne profitent pas du confort des circuits organisés.

CHAPITRE 2. (RÉ)ÉCRIRE L'ORIENT. UN VOYAGE PALIMPSESTE

L'intertextualité, caractéristique définitoire du genre viatique¹, est particulièrement riche dans le cas de l'itinéraire oriental. Contrairement au voyage d'explorateur, le voyage d'écrivain, parcourant des terres balisées et déjà décrites – ce qui est particulièrement vrai dans le cas des récits de Voyage en Orient –, s'inscrit par principe dans un ensemble de textes qui composent une histoire littéraire. Lamartine illustre parfaitement cela, qui embarque « une bibliothèque de cinq cents volumes, tous choisis dans les livres d'histoire, de poésie ou de voyage² » à bord du navire qui doit le conduire en Orient.

Au sein de ce genre, le cas du Voyage en Orient est particulièrement révélateur de cette esthétique particulière, puisqu'il « repose [...] sur le principe esthétique de la variation ; mais la différence est ici au service de la répétition ; elle la masque ou la justifie ; elle est son prétexte³ ». Tout comme la « matière de Bretagne », il semble qu'il existe une « matière orientale », source inépuisable d'inspiration pour les écrivains de toutes époques. Dans cette tradition du Voyage en Orient, les œuvres de Chateaubriand, Lamartine et Nerval constituent une sorte de pyramide fondatrice, à tel point qu'après eux, la prétérition liminaire sur l'impossibilité d'écrire encore un Voyage en Orient fait systématiquement référence à ces trois écrivains. Notons toutefois qu'à côté de cette triade canonique qui fournit au corpus une aura de légitimité littéraire, d'autres auteurs sont ensuite venus s'ajouter, parmi lesquels se détache tout particulièrement Théophile Gautier, auteur d'un voyage à Constantinople publié en 1853⁴ ; son texte est déjà une variation sur les repères instaurés par les trois écrivains précédents. Les écrivains de la période qui nous intéresse se réfèrent très souvent à ces quatre auteurs, plus rarement à Flaubert dont le récit de voyage en

¹ Voir par exemple Isabelle DAUNAIS, *L'Art de la mesure ou l'invention de l'espace dans les récits d'Orient*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1996, p. 17 : « Le récit de voyage, en effet, ne fait jamais que dire ce qui existe avant lui. Il redit la réalité, dont il est le compte rendu, il reprend des récits qui ont déjà décrit les pays visités, et il répète, à l'intérieur de ses propres pages, les mêmes paysages et les mêmes scènes, dès lors que le réel les rejoue aussi ».

² Alphonse de LAMARTINE, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 54.

³ Jean-Claude BERCHET (éd.), *Le Voyage en Orient : Anthologie des voyageurs français dans le Levant du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 11.

⁴ Théophile GAUTIER, *Constantinople*, Paris, Michel Lévy frères, 1853. Rééd. : *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, présentation et notes de Sarga MOUSSA, Paris, La Boîte à documents, 1990.

Orient ne constitue pas une œuvre achevée et n'a de plus été publié que longtemps après sa mort⁵.

Dès lors, comme l'écrit Christine Montalbetti dans son essai sur « le Voyage et la Bibliothèque », l'écrivain s'expose au risque de la redite⁶. Il s'agit pour lui de trouver sa place au sein de cette histoire, en citant les prédécesseurs, tout en s'en démarquant : tous les auteurs de Voyages en Orient manifestent une conscience aiguë de cet héritage littéraire, qu'ils prennent en charge ou ignorent de manières diverses mais toujours révélatrices. En 1815, l'auteur des *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore* s'inquiète à ce sujet :

Ce n'est pas sans une inquiétude bien légitime et difficile à dissiper, que je me hasarde à faire paraître un ouvrage sur Constantinople, lorsqu'il en existe déjà tant d'autres qui semblent avoir épuisé la matière⁷.

Dès 1811, Chateaubriand en faisait lui-même ce même constat, au moment où il s'apprête à décrire la ville de Jérusalem :

Ici, j'éprouve un véritable embarras. Dois-je offrir la peinture exacte des Lieux-Saints ? Mais alors je ne puis que répéter ce que l'on a dit avant moi : jamais sujet ne fut peut-être moins connu des lecteurs modernes, et toutefois jamais sujet ne fut plus complètement épuisé. Dois-je omettre le tableau de ces lieux sacrés ? Mais ne sera-ce pas enlever la partie la plus essentielle de mon voyage et en faire disparaître ce qui en est la fin et le but ? Après avoir balancé longtemps, je me suis déterminé à décrire les principales Stations de Jérusalem, [parce que] je suis, pour ainsi dire, le dernier voyageur qui ait vu [l'église du Saint-Sépulcre] ; et j'en serai, par cette raison même, le dernier historien⁸.

L'auteur de l'*Itinéraire* formule une crainte qui va hanter tous ceux qui désirent faire la relation de leur voyage en Orient : celle de la redite, suite à la relative banalisation de cet itinéraire, devenu « une sorte de rituel bourgeois⁹ ». Pour éviter cela, à une période où

⁵ Son *Voyage en Orient* n'a été publié, et encore tronqué d'un tiers de ses pages, qu'au début du XX^e siècle (*À bord de la Cange*, Paris, A. Ferroud, 1904). Il faudra attendre presque un siècle avant que le manuscrit original ne soit publié (Gustave FLAUBERT, *Voyage en Orient*, édition Jean-Marc DE BIASI, Paris, Grasset, 1991).

⁶ « À l'aphasie devant ce qui échappe à la finitude du lexique comme aux structures du langage, et dont le désordre intrinsèque apparaît de toute façon comme incompatible avec les exigences du texte littéraire, succède ainsi une aphasie d'un autre ordre, fondée non plus sur la perception d'une hétérogénéité, [...] mais sur la connaissance d'une somme d'énoncés déjà disponibles » (Christine MONTALBETTI, *Le Voyage, le Monde et la Bibliothèque*, *op. cit.*, p. 55).

⁷ Charles PERTUSIER, *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, Paris, H. Nicolle, 1815, t. I, p. 1.

⁸ François René de CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *op. cit.*, p. 271.

⁹ Sarga MOUSSA, « Critique du voyage. L'exemple de la correspondance d'Orient de Flaubert », *Travaux de littérature*, 2013, p. 170.

l'originalité est devenue un critère de valeur littéraire¹⁰, il importe, comme le fait Chateaubriand ici, de s'inventer une posture singulière qui justifie la prise de parole littéraire sur un sujet apparemment aussi épuisé que « l'Orient ».

Pourquoi écrire encore un Voyage en Orient au XX^e siècle ? Que reste-t-il à dire qui n'ait déjà été dit ? Écrire un Voyage en Orient, c'est donc engager un dialogue avec ce genre qui a connu son heure de gloire au siècle précédent, le « désécrire » afin peut-être de mieux le réécrire.

I – DÉJÀ VU, DÉJÀ LU : UN HÉRITAGE ENCOMBRANT

a. *S'affirmer encore écrivain voyageur : stratégies de légitimation*

Cet héritage qu'il est désormais impossible d'ignorer pose de nombreux problèmes aux écrivains, malgré tout désireux de composer leur propre Voyage en Orient, ce qui implique de se ménager une légitimité auctoriale. La « gestation littéraire » est difficile, comme l'expérimente André Gide, à la fois ébloui et découragé par les monuments de Haute-Égypte : « Époustouflant temple d'Abou-Simbel ; mais rien à en dire que du déjà dit¹¹ ». La prise de parole est d'emblée minée par la menace du silence. Toutefois, comme le remarque Sarga Moussa, qui étudie le cas du *Voyage en Orient* de Flaubert, il convient non pas de se taire mais de « dire qu'il faut se taire¹² », manière subtile de s'inscrire dans une tradition tout en s'en démarquant. L'ensemble des récits de Voyage en Orient de la première moitié du XX^e siècle se place en effet sous le régime de la prétérition, comme le révèle l'analyse des premières pages du texte, lieu d'une *captatio benevolentiae* qui pose souvent les questions de la posture énonciative de l'écrivain et du travail de (re)composition à l'œuvre dans l'écriture viatique.

Ainsi Henry Bordeaux, auteur de deux récits de voyage consacrés à l'Orient (l'un en Palestine, l'autre en Égypte) s'explique-t-il en préambule de son *Visage de Jérusalem*. Au retour de son voyage effectué en 1922, c'est d'abord un essai consacré aux voyageurs précédents et sobrement intitulé *Voyageurs d'Orient* qu'il a commencé par écrire¹³, comme s'il se sentait incapable de composer son propre texte, ou dépourvu de la légitimité

¹⁰ Voir Nathalie HEINICH, *Être écrivain, création et identité*, Paris, La Découverte, 2000, et Jean-Marie SCHAEFFER, « Originalité et expression de soi », *Communications*, n° 64, 1997.

¹¹ André GIDE, « *Carnets d'Égypte* », *Journal 1939-1949*, *op. cit.*

¹² Sarga MOUSSA, « Critique du voyage. L'exemple de la correspondance de Flaubert en Orient », *op. cit.*, p. 169-176.

¹³ Henry BORDEAUX, *Voyageurs d'Orient*, *op. cit.*

nécessaire pour le faire, et préférerait d'abord réaliser un travail de synthèse de tous les autres Voyages en Orient. En préambule de la relation de son voyage en Palestine, qu'il a fini par écrire plusieurs années plus tard, l'écrivain revient sur cette gestation littéraire problématique et sur les difficultés qu'il a rencontrées pour se libérer du poids de ces lectures :

Vendredi saint, 2 avril 1926. Je reprends aujourd'hui, après quatre années, mes notes de voyage en Palestine. Je n'avais pas osé les relire. Elles s'étaient endormies dans leurs carnets emportés avec moi jusqu'au désert. Pourquoi m'en servir ? Je n'étais qu'un pèlerin parmi des milliers d'autres, après des milliers d'autres. À mon retour, [...] j'avais mis entre mes souvenirs et moi tous les récits de mes prédécesseurs. Ainsi ai-je dénombré les voyageurs d'Orient, soldats, missionnaires, archéologues, artistes, croyants, observateurs, amateurs, curieux, leur demandant une vision d'ensemble qui, en dernière analyse, n'est jamais qu'une vision personnelle et la révélation d'une âme. Je pensais ensevelir sous une bibliothèque mes propres impressions, quand je me suis senti, au contraire, libéré de tout ce poids du passé, allégé de toute érudition, débarrassé de tout l'encombrement des comparaisons. Et je suis revenu à ces impressions transcrites au jour le jour, me contentant, au lieu de les recopier telles quelles, de compléter les phrases inachevées ou de déchiffrer les énigmes d'une écriture hiéroglyphique¹⁴.

Dans la première partie de cet extrait, Bordeaux suggère par le biais du verbe « oser » (« Je n'avais pas osé les relire ») le sentiment d'accablement et peut-être d'infériorité par rapport aux écrivains voyageurs précédents, qu'il a ressenti envers ses notes de voyage : tout se passe comme s'il craignait de prendre conscience de la faible valeur littéraire de ces carnets de notes symboliquement emportés jusqu'au désert, soit à la frontière du silence. Le préambule du récit de voyage présente donc la virtualité de son absence, et s'apparente ainsi à un phénix né de ses cendres. Bordeaux explique la démarche qui l'a conduit à rédiger d'abord un ouvrage de type scientifique : il demandait à ses prédécesseurs une « vision d'ensemble » mais il a découvert, pendant la rédaction, que celle-ci n'était jamais qu'« une vision personnelle et la révélation d'une âme ». C'est donc paradoxalement l'écriture scientifique qui l'a conduit à reconsidérer ses carnets de notes et à enfin « oser » prendre la plume pour lui-même ; peut-être les années passées ont-elles donné à ses yeux aux notes prises au cours du voyage de 1922 l'allure rassurante d'une archive, semblable aux textes plus anciens sur lesquels il a travaillé pour *Voyageurs d'Orient* ; c'est ce que suggère la dernière phrase qui compare les notes griffonnées à une « écriture hiéroglyphique » qu'il s'agit de « déchiffrer ». Dans le récit de voyage en Orient, création littéraire et recomposition érudite semblent ainsi intimement mêlées.

Il convient toutefois de remarquer que de tels développements relatifs à l'humilité du texte issu du voyage, et aux interrogations sur son statut et sa valeur littéraires sont précisément un lieu commun du genre du récit de voyage, qui se vérifie tout

¹⁴ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 13.

particulièrement dans le cas du Voyage en Orient. Citons Chateaubriand qui, dans la préface de la première édition de son *Itinéraire*, écrivait : « Si je disais que cet *Itinéraire* n'était point destiné à voir le jour, que je le donne au public à regret et comme malgré moi, je dirais la vérité, et vraisemblablement on ne me croirait pas¹⁵ » ; Lamartine affirme quant à lui : « Les notes que j'ai consenti à donner ici aux lecteurs n'ont aucun [des mérites des relations des voyageurs qui l'ont précédé¹⁶]. Je les livre à regret ; elles ne sont bonnes à rien qu'à mes souvenirs ; elles n'étaient destinées qu'à moi seul¹⁷ ». Ces précautions liminaires, relevant de la fausse modestie, apparentent la relation de voyage à de simples feuilles de route, écrites sur le vif, sans travail de composition littéraire. Elles contribuent à inscrire l'œuvre dans le discours de sincérité, trait caractéristique du récit de voyage depuis la fin du XVIII^e siècle¹⁸ ; mais dans le même temps, elles mettent en scène une certaine posture d'écrivain. Il s'agit d'un trait générique qui permet de relativiser les propos d'un Henry Bordeaux, qui, au moment où il exprime sa singularité, s'inscrit en même temps dans une tradition, puisque les œuvres composant l'héritage littéraire auquel il se réfère ont elles-mêmes eu recours à ces mêmes prétentions ; notons à ce propos que lors de la publication du volume de 1948 rassemblant ses trois récits de voyage (en Égypte, en Palestine, en Syrie), Bordeaux récupère cette rhétorique des « notes », signe qu'il s'agit bien d'un artifice littéraire : « La Terre des Morts, la Terre de Vie, cette confession qui va de l'une à l'autre, de la seconde à la première a du moins le mérite de la sincérité puisqu'elle fut écrite sur place, dans toute la chaleur et parfois toute la fatigue des soirs emplis de la moisson du jour¹⁹ ».

On conçoit dès lors l'étrange position dans laquelle se retrouvent les écrivains voyageurs du XX^e siècle : il leur est difficile de jouer la rupture avec l'héritage dans la mesure où celle-ci est une figure imposée par le canon du Voyage en Orient. Ils ressentent toutefois le besoin de justifier leur prise de parole, comme si celle-ci n'allait plus de soi après l'âge d'or du siècle précédent. Devant cet héritage intimidant, nombreux sont les écrivains de la première moitié du XX^e siècle qui s'attachent à « désécrire » le genre, à le « délittériser » en mettant en scène le déni de la mémoire

¹⁵ François René de CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *op. cit.*, préface de la première édition, p. 41.

¹⁶ Parmi ceux-ci, Lamartine pense surtout à Chateaubriand, à propos de qui il écrit : « Un livre, ou plutôt un poème sur l'Orient, M. de Chateaubriand l'a fait dans *l'Itinéraire* ; ce grand écrivain et ce grand poète n'a fait que passer sur cette terre de prodiges, mais il a imprimé pour toujours la trace du génie sur cette poudre que tant de siècles ont remuée » (Alphonse de LAMARTINE, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, « Avertissement », p. 77.). L'intertextualité s'inscrit ainsi d'emblée au cœur de l'esthétique du Voyage en Orient.

¹⁷ *Ibidem*, p. 79.

¹⁸ Roland Le Huenen parle du « *topos* de la transparence du discours » (Roland LE HUENEN, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, vol. 20 / 1, 1987, p. 52.).

¹⁹ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem et Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, « Avertissement », p. 10.

littéraire²⁰. Cette démarche s'accompagne bien souvent d'une posture anti-intellectualiste qui s'oppose à l'image traditionnelle de l'écrivain en voyage. Ainsi Francis Carco met-il en scène son guide lors de la visite de la Vallée des Rois en Égypte : alors qu'il s'extasie devant la tombe de Toutankhamon, il constate que son compagnon, Poloche – le « Bourette » de Dorgelès – prend des notes :

Peut-être notait-il ses impressions ? Je me trompais. Profitant d'une minute de répit, le cher garçon inscrivait ses dépenses de la journée, et, sans plus s'étonner de l'émotion qu'aucun de nous ne parvenait à contenir devant le fastueux et célèbres sarcophage, il traçait d'un crayon rapide :

Confiture d'orange : 12 piastres.

Lanson (six bouteilles)

– Ah ! lui dis-je, au moins toi, tu ne fais pas de littérature²¹ !

Carco se moque ici de la prise de notes sur le vif de l'écrivain en voyage, qui griffonne toujours sur son calepin en vue du livre à venir ; les « impressions » sont ici réduites à une très prosaïque liste d'achats. Bien que lui se décrive comme un visiteur ému par ces tombes antiques, l'insertion de cette scène dans son texte contribue à tourner en dérision les pratiques de ceux qui se piquent de « littérature ». En détournant certains sites antiques de la rêverie historique au profit d'une mise en avant de l'Égypte contemporaine, Carco adopte une démarche proche de celle de l'industrie publicitaire, qui a pu se servir du Sphinx pour vendre des cigarettes. Dorgelès use de la même veine lorsque à Jérusalem il constate que tout est différent de ce à quoi ses lectures l'avaient préparé :

J'avais cru que dans ce pieux quartier, peuplé de couvents et de chapelles, on se réveillerait au son des cloches. Littérature ! Ce sont les claksons qui vous font sursauter, à l'aube, et le défilé des autos commence sur la route de Jaffa, dans un tourbillon de bruit et de poussière²².

Dans les deux extraits, la littérature est opposée à une approche directe du monde, de type sensualiste. Dorgelès exprime cela à de nombreuses reprises, en refusant l'érudition pour lui préférer ses sensations. Il met ainsi en scène un « drôle de couple » dont il rapporte la conversation entendue sur la terrasse d'un hôtel de Jérusalem. Alors que lui est imprégné de ses lectures au point d'en être déçu par le voyage, sa maîtresse est inculte et naïve :

²⁰ On pourrait toutefois objecter que les remarques liminaires de Chateaubriand et Lamartine, qui qualifiaient leur texte de « journal de voyage » et de simples feuilles de route relèvent aussi de ce jeu autour de la mémoire littéraire, bien évidemment prétéritive.

²¹ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 126.

²² Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 75.

– Tu sais, criait-elle encore tout essoufflée en revenant du Saint-Sépulcre, il paraît que les Grecs ont détruit le tombeau de Godefroy de Bouillon !

Pour lui faire plaisir, il ouvrait de grands yeux étonnés, à l'annonce de ce forfait vieux de cent ans :

– Non, c'est vrai ? s'exclamait-il. C'est insensé que des choses pareilles ne se sachent pas²³.

Entre les deux personnages pourtant, la sympathie de l'écrivain semble bien aller vers cette jeune femme, à qui il donne raison, enviant son « esprit vierge²⁴ » et sa fraîcheur. C'est cette naïveté que le voyageur cherche à retrouver, en reniant son érudition. Ainsi à Damas, il préfère ne pas tout comprendre au spectacle des souks pour mieux s'étonner : « Tout m'intrigue, tout m'étonne, et cela vaut mieux ainsi²⁵ ». Cette posture anti-intellectualiste propre au flâneur, et qui préfigure la philosophie du voyage d'un Nicolas Bouvier, s'oppose directement à celle du touriste qui puise les informations dans son guide, véritable anthologie de textes littéraires et recueil d'anecdotes historiques et culturelles. C'est bien à un oubli volontaire des Voyages en Orient précédents qu'aspire Dorgelès, qui met en scène cette résolution radicale dans les premières pages de sa *Caravane sans chameaux* :

Je sais bien : des millions d'hommes m'ont précédé, et des écrivains par centaines, parmi les plus grands. Mais est-ce que cela compte ? Leurs livres, je les ai oubliés. Les récits des touristes, je ne m'en soucie pas. Ce que je veux, c'est voir moi-même, avec mes yeux à moi. Tous les pays sont vierges, tant que je n'y ai pas mis le pied²⁶.

L'écrivain fait ici le choix paradoxal de la *tabula rasa*, et renie ses lectures et son savoir littéraire ; ce n'est qu'au prix de cet aveuglement volontaire, semble-t-il, que la création peut se faire²⁷. Dorgelès formule ici l'exigence d'un « regard neuf » qui rapproche son texte du discours du reportage²⁸. À ce titre la première phrase de son récit de voyage sonne comme une déclaration de guerre : « Ce n'est pas Hérodote qui a découvert

²³ *Ibidem*, p. 103.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ *Ibidem*, p. 164.

²⁶ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 11.

²⁷ Camille Mauclair revendique la même posture lors de sa visite aux Pyramides d'Égypte : « Ce n'est point que je tiens absolument à voir partout du miracle, façon commodément paresseuse d'éluder une analyse, et à céder ainsi au penchant des gens qui viennent en Égypte avec des partis pris d'imaginatifs, des suppositions romanesques et invérifiées, encore qu'on y soit induit par l'ambiance dans le pays pharaonique. [...] À l'explication scientifique insuffisamment convaincante, je préfère la soumission à l'énigme, usant de mon droit d'ignorant » (Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, *op. cit.*, p. 52).

²⁸ Nous renvoyons encore une fois à l'article de Myriam BOUCHARÉNC, « Choses vues, choses lues : le reportage à l'épreuve de l'intertexte », *Cahiers de Narratologie. Analyse et théorie narratives*, septembre 2006, p. 3.

l'Égypte, ni Diodore, ni Marc Aurèle, ni Strabon. C'est moi²⁹ ! ». La mise en valeur du pronom tonique de la première personne du singulier illustre la démarche de singularisation que tout écrivain de la première moitié du XX^e siècle semble devoir adopter. Bien que Dorgelès ne cite ici que des références d'historiens et non d'écrivains, son attitude révèle sa volonté d'oublier le savoir livresque sur l'Orient. Mais en continuant à citer ces auteurs, Dorgelès témoigne malgré tout de cette connaissance. Il exprime donc moins un oubli qu'une opposition frontale, à portée polémique. À l'instar de nombreux autres écrivains de son temps, il reprend le modèle ancien du voyageur érudit, homologue savant du « touriste » : le « Don Quichotte du voyage », qui a trop lu et n'appréhende la réalité du pays visité qu'à travers le filtre de ses lectures. Christine Montalbetti parle dans ce cas du « pouvoir de modélisation³⁰ » de la Bibliothèque ; en introduisant un filtre entre ma plume et le monde, le savoir livresque oriente l'expérience du voyage. En promenade au Caire, Dorgelès met ainsi en scène deux femmes, membres de la caravane de son ami Bourette, qui contemplent « un groupe bariolé de Persans autour d'un fakir en haillons » :

– Curieux spectacle, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, s'exclama la plus maigre. Une vraie scène des *Mille et Une Nuits*...

Je faillis lui rire au nez. Pauvre bête ! Encore une qui ne verrait jamais rien qu'à travers ses lectures et repartirait convaincue que les Orientaux sont tous derviches, chameliers ou muezzins³¹.

Dès lors tout l'effort du « véritable voyageur » consiste à se libérer de ces préjugés dus aux lectures : *La Caravane sans chameaux* est le récit de cette volonté de détachement par rapport aux réminiscences littéraires, qui prend tout autant l'apparence de la désillusion que de la confirmation éblouie. Mais il s'agit bien d'un effort, car les écrivains de notre corpus éprouvent de nombreuses difficultés à se libérer de cet héritage qui informe leur représentation de l'Orient.

Parmi tous les voyageurs illustres qui ont précédé au XIX^e siècle les écrivains de notre période, Chateaubriand occupe une place toute particulière, en tant que précurseur du Voyage en Orient romantique, et référence littéraire majeure. Le traitement que lui réservent dans leurs récits les écrivains voyageurs de la première moitié du XX^e siècle illustre à la fois leur désir de se singulariser mais aussi les difficultés qu'ils rencontrent à rompre avec cet héritage.

²⁹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 9.

³⁰ Christine MONTALBETTI, *Le Voyage, le Monde et la Bibliothèque*, *op. cit.*, p. 61.

³¹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 20. Ces deux femmes semblent être victimes de ce que Christine Montalbetti nomme « le complexe du projectionniste Buster », qui croit pénétrer dans un univers fictionnel (Christine MONTALBETTI, *Le Voyage, le Monde et la Bibliothèque*, *op. cit.*, p. 86-97).

b. Un (contre) modèle de voyageur-lecteur : Chateaubriand

◆ L'OBSTACLE DE LA BIBLIOTHÈQUE

Les commentateurs ont souvent souligné que chez Chateaubriand, le voyage rejoint la Bibliothèque, puisque c'est d'abord par les livres que l'écrivain appréhende l'ailleurs³². Si *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* a renouvelé le genre du récit de voyage en abandonnant l'encyclopédisme au profit de la narration subjective des impressions du voyageur, devenu personnage central du récit, Chateaubriand maintient cependant la posture du voyageur en « historien³³ » ayant fait de nombreuses recherches sur les lieux qu'il parcourt. *L'Itinéraire* regorge ainsi de citations et de digressions érudites, à tel point que, les lecteurs s'en étant agacés, l'écrivain a ressenti le besoin de s'amender dans la préface de la troisième édition de son livre :

J'ai revu le style de cet Itinéraire avec une attention scrupuleuse et j'ai, selon ma coutume, écouté les conseils de la critique. On a paru désapprouver généralement les citations intercalées dans le texte ; je les ai rejetées à la fin de chaque volume : débarrassé de ces richesses étrangères, le récit marchera peut-être avec plus de rapidité³⁴.

Chateaubriand figure donc de manière exemplaire le voyageur-lecteur, pétri de connaissances géographiques, historiques et culturelles sur les lieux qu'il visite. Il fait ainsi figure de modèle et/ou de contre-modèle pour les voyageurs suivants³⁵, dans la mesure où « *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* est l'hypotexte qui sera la condition de possibilité [du] “voyage romantique³⁶” ».

Plusieurs passages de cette relation de voyage attestent l'importance de la médiation de la Bibliothèque dans l'appréhension des lieux parcourus. Roland Le Huenen a bien montré comment, chez l'auteur de *l'Itinéraire*, la dissertation historique et culturelle sur

³² C'est sur cette problématique que Philippe Antoine ouvre son étude sur les récits de voyage de Chateaubriand (Philippe ANTOINE, « Le voyage comme pratique intertextuelle », dans *Les récits de voyage de Chateaubriand*, *op. cit.*, p. 17-97.).

³³ « Un voyageur est une espèce d'historien » (préface de la première édition de François René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 42.). L'écrivain réutilise cette expression au moment de sa visite du Saint-Sépulcre, dont il se dit « le dernier historien » (*Ibidem*, p. 271.).

³⁴ *Ibidem*, préface de la troisième édition (1812), p. 45.

³⁵ Sur ce point qui a été bien étudié, nous renvoyons à plusieurs études : Philippe ANTOINE, *Les Récits de voyage de Chateaubriand*, *op. cit.* ; Alain GUYOT, « Le récit de voyage et ses réécritures », dans Alain GUYOT et Roland LE HUENEN, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand. L'invention du voyage romantique*, *op. cit.*, p. 131 et suiv. ; Roland LE HUENEN, « L'Orient imaginaire dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* », *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, *op. cit.* ; Sarga MOUSSA, « Mémoire de pèlerins, pèlerins de la mémoire (Chateaubriand, Lamartine, Nerval) », *op. cit.* et « Un voyage dans *l'Itinéraire*. Lamartine contradicteur de Chateaubriand », *op. cit.*

³⁶ Philippe ANTOINE, *Les récits de voyage de Chateaubriand*, *op. cit.*, p. 42.

un lieu remplaçait sa description effective ; c'est notamment ce qui se passe au moment de la visite de Corfou :

À la motivation mimétique, première, naturelle, viennent répondre les rêveries sur un nom, opération seconde, culturelle, qui réécrit le réel en fonction d'un modèle antérieurement connu. Ainsi conçue, la description, qu'elle soit allusive, énumérative ou citationnelle, affiche ostensiblement sa nature fabriquée. En se détournant de l'objet mondain, référentiel, le geste descriptif invite le lecteur à la reconnaissance, à se ressouvenir du florilège des textes qui constituent sa mémoire et son identité culturelle³⁷.

Le récit pose donc la question de la représentation du réel, et de son rapport avec le filtre des lectures ; le souvenir de l'*Odyssée* et l'*Enéide* imprègne la partie grecque du voyage, tandis que *La Jérusalem retrouvée*, *Athalie* et bien sûr la Bible, entre autres, hantent le séjour à Jérusalem. L'écrivain s'est muni pour son voyage de ces quelques livres qu'il compte relire sur place. Les contrées visitées par le voyageur ne sont pas pour lui des terres inconnues : comme l'a remarqué Jean-Claude Berchet, « en ce lieu générique de la parole prophétique, ou du chant poétique – la Bible, Homère, le voyageur européen touche à la double source, judéo-grecque, de sa propre culture ». Dès lors, « dans ce vieil Orient où ont pris naissance les civilisations du Livre, le visible semble moins se donner à découvrir, dans la fraîcheur inaugurale des impressions neuves, qu'à réciter, c'est-à-dire à déchiffrer³⁸ ». Roland Le Huenen développe cette même idée lorsqu'il remarque que Chateaubriand au début de son récit « ne définit la réalité orientale que comme un ensemble de ruines, le musée d'un passé grandiose et englouti³⁹ ». La première utilité du voyage pour Chateaubriand semble donc être de rendre intelligibles les livres lus. Dans le cas de la Bible, l'écrivain explicite l'autorité de ce souvenir livresque à de nombreux moments de son voyage ; « C'est [...] la Bible et l'Évangile à la main que l'on doit parcourir la Terre-Sainte⁴⁰ », écrit-il ainsi. Il développe par ailleurs le sentiment du sublime que l'omniprésence mentale des Écritures lui a fait ressentir tout au long de son séjour palestinien, dans l'un des plus fameux passages de l'*Itinéraire* :

Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète, qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage, et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme

³⁷ Roland LE HUENEN, « L'Orient imaginaire dans *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* », *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, *op. cit.*, p. 143.

³⁸ Jean-Claude BERCHET, « L'Autre. Le voyageur et ses doubles : le trouble des identités dans le récit de voyage romantique », *Miroirs de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, *op. cit.*, p. 153.

³⁹ Roland LE HUENEN, « L'Orient imaginaire dans *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* », *op. cit.*, p. 145.

⁴⁰ François René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 282.

un mystère : chaque grotte déclare l'avenir ; chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entrouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel⁴¹.

Il apparaît clairement ici que les lectures bibliques informent la vision de Chateaubriand. Comme l'écrit Roland Le Huenen, « la Judée est la terre du livre et le livre de la terre ; moins un lieu géographique qu'un *topos*⁴² ». En regardant Jérusalem, l'écrivain contemple autant un lieu qu'il ressuscite des personnages historiques et convoque des souvenirs livresques⁴³, qui viennent se superposer à la réalité perçue.

Chateaubriand n'hésite pas, à de nombreuses reprises, à se mettre en scène en tant que lecteur. *L'Itinéraire* s'apparente ainsi à un long exercice de lecture et d'explication de texte. À Jérusalem, il relit *Athalie*, et explicite ce que la lecture de cette pièce dans les lieux-mêmes où son histoire se déroule apporte à son expérience de voyageur :

Je m'assis au pied du tombeau de Josaphat, le visage tourné vers le Temple : je tirai de ma poche un volume de Racine, et je relus *Athalie*. [...] Il m'est impossible de dire ce que j'éprouvai. Je crus entendre les Cantiques de Salomon et la voix des prophètes ; l'antique Jérusalem se leva devant moi ; les ombres de Joad, d'Athalie, de Josabeth sortirent du tombeau ; il me sembla que je ne connaissais que depuis ce moment le génie de Racine. Quelle poésie, puisque je la trouvais digne du lieu où j'étais ! On ne saurait s'imaginer ce qu'est *Athalie* lue sur le tombeau du *saint roi Josaphat*, au bord du torrent du Cédron, et devant les ruines du Temple⁴⁴.

Il apparaît clairement que la lecture suscite de véritables visions, que Louis Bertrand qualifiera un siècle plus tard de « mirages » et qu'il rendra responsables d'une déformation des réalités orientales ; en témoignent ici les verbes « croire » (« Je crus entendre... ») et « sembler » (« il me sembla que... »), qui substituent à la réalité de la chose vue le fantôme de la chose lue. Selon Jean-Claude Berchet, seul existe donc pour Chateaubriand un réel déjà « culturalisé⁴⁵ ».

⁴¹ *Ibidem*, p. 255.

⁴² Roland LE HUENEN, « L'Orient imaginaire dans *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* », *op. cit.*, p. 146.

⁴³ Chateaubriand ne cherche pas à dissimuler, dans les premières versions de son texte, les nombreuses références dont il s'est servi afin de composer sa relation de voyage. Revenant sur la première impression que lui a inspirée Jérusalem, il écrit ainsi : « Je conçois maintenant ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des Croisés et des pèlerins, à la première vue de Jérusalem. Je puis assurer que quiconque a eu comme moi la patience de lire à peu près deux cents relations modernes de la Terre-Sainte, les compilations rabbiniques, et les passages des anciens sur la Judée, ne connaît rien du tout encore. Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur des murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroy de Bouillon, pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'Homme, et cherchant vainement ce Temple, dont *il ne reste pas pierre sur pierre* » (François René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 239.).

⁴⁴ *Ibidem*, p. 331-332.

⁴⁵ Jean-Claude BERCHET, « L'Autre: le voyageur et ses doubles: le trouble des identités dans le récit de voyage romantique », *op. cit.*, p. 154.

Selon le vœu même de l'auteur, la relation de voyage de Chateaubriand fait figure de précurseur dans la « carrière » des voyageurs en Orient et dans l'histoire de l'orientalisme littéraire (mal dit). Vingt ans après la publication de l'*Itinéraire*, Lamartine se voit obligé de citer son prédécesseur dès les premières lignes de son *Voyage en Orient*, attestant le caractère incontournable de ce premier récit de voyage romantique pour quiconque cherche à écrire sur l'Orient. Sarga Moussa a montré comment l'auteur des *Méditations poétiques* systématisait dans sa relation de voyage une opposition à Chateaubriand :

[...] Lamartine se déplace avec l'*Itinéraire* à la main, non pas comme s'il s'agissait d'une « bible » à réciter le moment venu, mais au contraire comme s'il fallait perpétuellement raturer et récrire ce texte⁴⁶.

Comme nous l'avons noté précédemment, l'intertextualité, au cœur de la poétique du genre viatique, est ainsi particulièrement vivace dans le cas du Voyage en Orient, les œuvres se répondant les unes les autres dans un dialogue perpétuel. À la fois modèle et contre-modèle, en ce qu'il présente tout autant les caractéristiques du voyageur subjectif, fondateur du voyage romantique, et celles du voyageur érudit dans la tradition du voyage encyclopédique, Chateaubriand a posé de manière aiguë la question de la Bibliothèque dans son récit de voyage, à laquelle ses successeurs chercheront tous à apporter leur réponse. Il apparaît ainsi comme une figure tutélaire pour la génération romantique, mais également pour les écrivains voyageurs du XX^e siècle qui font encore très régulièrement mention de l'*Itinéraire*. Parmi les pages les plus célèbres de ce récit de voyage, la description de la mer Morte est souvent reprise par les écrivains de notre corpus ; l'analyse des réécritures de ce fameux passage permet de mettre au jour les difficultés rencontrées par les écrivains voyageurs modernes pour se délivrer des images romantiques qui ont si durablement marqué l'histoire des représentations de l'Orient.

◆ DE LA SUGGESTION LITTÉRAIRE : RÉÉCRITURES MODERNES DE LA MER MORTE

Maurice Martin du Gard égrène les noms des écrivains français associés au paysage unique qu'est la mer Morte :

Pour caractériser l'eau de la Mer Morte et en extraire le sodium, le potassium et le calcium, je n'ai point la compétence de Chateaubriand qui, d'ailleurs, n'en possédait pas autant qu'il se l'imaginait, ses analyses ayant, depuis, fait la joie des chimistes ; tout ce que je puis me proposer devant le flot lourd, ridé à peine vers la grève, c'est de le trouver solennel et d'un romantisme tout préparé tout exprès pour le père Hugo ; après en avoir goûté l'eau, comme il est recommandé à tous les voyageurs, d'en conserver la langue irritée⁴⁷.

⁴⁶ Sarga MOUSSA, « Un voyage dans l'*Itinéraire*. Lamartine contradicteur de Chateaubriand », *op. cit.*, p. 94.

⁴⁷ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 71-72.

Voilà un paysage saturé de représentations romantiques, dont Martin du Gard se moque ici gentiment. Chateaubriand occupe une place particulière parmi les écrivains ayant évoqué la mer Morte. En effet, son ombre plane sur cet espace depuis qu'il lui a consacré une très célèbre description dans son *Itinéraire*⁴⁸. Les écrivains voyageurs qui s'y rendent après lui ne peuvent que faire référence à ce morceau d'anthologie du Voyage en Orient. Les réécritures modernes de cette page célèbre font le procès du caractère artificiel et « fabriqué » de l'Orient vu par le filtre romantique, dont Chateaubriand apparaît comme l'un des hérauts.

Voici un long extrait de la célèbre description de la mer Morte par Chateaubriand, dans la troisième partie de l'*Itinéraire*⁴⁹ :

La chaîne du couchant appartient aux montagnes de Judée. Moins élevée et plus inégale que la chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa nature : elle présente de grands monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont au contraire de noirs rochers à pic qui répandent au loin leur ombre sur les eaux de la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas dans ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir ; tout y annonce la patrie d'un peuple reprimé ; tout semble y respirer l'horreur et l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

La vallée, comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée : des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie ; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré ; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au milieu de l'arène, que par les saules et les roseaux qui le bordent : l'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pèlerin.

Tels sont ces lieux fameux par les bénédictions et par les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain ; ce lac est la mer Morte ; elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant ; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes ; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure ; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever. [...]

⁴⁸ Roland Le Huenen signale notamment qu'à la parution du livre, cette description « fut l'objet d'une polémique quant à la couleur de ce lac » (Roland LE HUENEN, « L'Orient imaginaire dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* », *op. cit.*, p. 143.). En 1911, Louis Bertrand note que cette description est « encore aujourd'hui classique » (Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée*, (1911), *op. cit.*, p. 169.). Sarga MOUSSA a analysé la confrontation de Lamartine à Chateaubriand en ce qui concerne la mer Morte dans son article intitulé « Usages de la fiction dans le récit de voyage: l'épisode de la mer Morte chez Lamartine », dans Philippe ANTOINE, Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD, (éds.). *Roman et récit de voyage*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 45-54.

⁴⁹ Nous jugeons nécessaire d'en citer un long extrait afin de faciliter l'étude différenciative avec les textes de notre corpus.

La lune en se levant à deux heures du matin amena une forte brise qui ne rafraîchit pas l'air, mais qui agita un peu le lac. Le flot chargé de sel retombait bientôt par son poids, et battait à peine la rive. Un bruit lugubre sortit de ce lac de mort, comme les clameurs étouffées du peuple abîmé dans ses eaux.

L'aurore parut sur la montagne d'Arabie en face de nous. La mer Morte et la vallée du Jourdain se teignirent d'une couleur admirable ; mais une si riche apparence ne servait qu'à mieux faire paraître la désolation du fond⁵⁰.

Dans son éclairante analyse de cette description, Roland Le Huenen note que « s'organise dans ce texte une économie du regard qui opère un glissement de la vue à la vision⁵¹ », l'impression personnelle de Chateaubriand venant « s'insérer dans un feuillet de savoirs et de croyances⁵² » : c'est *parce que* la mer Morte recouvre les îles maudites de Sodome et Gomorrhe que Chateaubriand dresse de ce lieu un tableau sinistre, dont se souviendront tous les voyageurs du siècle suivant, quand bien même leur démarche n'est pas celle du pèlerinage religieux. Le regard de Chateaubriand ne reste pas à la surface du paysage mais plonge en son cœur même, dans l'invisible du signe : la description pose bien le problème de la représentation, entre copie du réel et influences livresques :

Les yeux ne voient en effet que ce qu'ils sont habitués à voir ou ce qu'ils s'attendent à voir. Le regard demeure hanté par le travail de la mémoire, et il lui arrive de se détourner du réel pour céder la place au jeu des représentations imaginaires⁵³.

Le paysage devient dès lors un signe à déchiffrer, davantage qu'un référent à décrire. Comme l'écrit Sarga Moussa, l'excursion à la mer Morte qui, lorsque l'on part de Jérusalem, prend l'allure d'une longue descente de plusieurs centaines de mètres de dénivelé, répond au paradigme narratif de la catabase et constitue « symboliquement une plongée dans les couches successives du palimpseste que tout auteur fait resurgir à chaque fois qu'il prend la plume⁵⁴ ». Pour Chateaubriand, ce palimpseste consistait surtout en des références scientifiques (Galien, Pococke, Lavoisier, Gordon, etc.) et mythiques (la *Genèse*). Pour ses successeurs, ce sont les écrivains qui sont le plus conviés dans la description, Chateaubriand au premier chef.

Or, il apparaît que dans leurs réécritures de cette page, les écrivains du XX^e siècle sont parfaitement conscients du travail de suggestion littéraire qui a inspiré Chateaubriand ici. Henry Bordeaux écrit ainsi que « la désolation et l'épouvante sont une transposition de Chateaubriand. Elles ne sont pas extérieures, mais à la longue elles

⁵⁰ François René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 315-320.

⁵¹ Roland LE HUENEN, « L'Orient imaginaire dans *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* », *op. cit.*, p. 144.

⁵² *Ibidem.*

⁵³ *Ibidem.*

⁵⁴ Sarga MOUSSA, « Usages de la fiction dans le récit de voyage: l'épisode de la mer Morte chez Lamartine », *op. cit.*, p. 50.

gagnent le dedans⁵⁵ » : le mot « transposition » attestant ici le travail de récréation mentale du lieu. Mais c'est surtout Louis Bertrand, qui fait de la réflexion autour de la validité et de la postérité de la description chateaubrianesque le cœur même d'un texte aux allures de démonstration, qui s'attaque directement au mensonge romantique, en émettant l'hypothèse que

[Chateaubriand] se serait suggestionné sur les lieux mêmes – et l'illusion créée par sa conscience de chrétien aurait été assez forte pour lui effacer l'éclatante réalité⁵⁶.

Justement intitulée « l'Enchantement de la mer Morte », cette sixième partie de son *Livre de la Méditerranée*⁵⁷, longue d'une centaine de pages, est une réponse à l'auteur de *l'Itinéraire* et une véritable argumentation sur ce travail de « suggestion » – que l'écrivain nomme aussi « illusion » et « enchantement » – littéraire à l'œuvre dans le voyage, argumentation contemporaine de la parution de l'autre ouvrage essentiel de Louis Bertrand, *Le Mirage oriental*, dont elle constitue comme une illustration avec étude d'un cas précis. Il nous paraît pertinent d'analyser en détail ce texte en ce qu'il examine les procédés de re-présentation, enjeu majeur du Voyage en Orient au XX^e siècle, et présente pour la première fois dans la littérature française une déconstruction systématique du « mirage oriental » élaboré par les Romantiques.

Bertrand articule sa réflexion en plusieurs moments. Il commence par s'interroger, avant même de décrire le paysage, sur les raisons de la « mauvaise réputation » de la mer Morte, qu'il nomme à dessein « Asphaltite⁵⁸ » ; pour lui, ces raisons, essentiellement livresques, s'opposent à la réalité phénoménologique du lieu :

Il est évident que l'origine de cette mauvaise réputation est dans la Bible. Un lieu frappé par la colère céleste ne pouvait être qu'abominable dans la mémoire des hommes. Il *fallait* que cette colère se traduisît par des marques effrayantes, que la Sodomitide prît dorénavant l'aspect d'une terre maudite, en perpétuel témoignage de son châtement, – et c'est bien dans ce sens qu'ont travaillé, durant des siècles, les imaginations épouvantées⁵⁹.

⁵⁵ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 76.

⁵⁶ Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée* (1911), *op. cit.*, p. 188.

⁵⁷ Comme souvent chez Louis Bertrand, cette partie est d'abord parue en revue, en deux livraisons : « L'Enchantement de la Mer Morte. I : Jéricho » et « L'Enchantement de la Mer Morte. II : En-Gaddi », *La Revue des Deux Mondes*, mai – juin 1910, p. 129-156 et p. 575-602. Elle a ensuite été rééditée dans *Le Livre de la Méditerranée*, Paris, Grasset, 1911 avant d'être reprise sans remaniement dans la réédition de 1923 chez Plon. Nous reprenons ici la pagination de l'édition de 1911.

⁵⁸ « Le lac fameux [...] est nommé mer Morte ou mer Salée, dans l'Écriture ; Asphaltite par les Grecs et les Latins ; Almotanah et Bahar-Loth par les Arabes ; Ula-Degnisi par les Turcs » (François René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 320.).

⁵⁹ Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée* (1911), *op. cit.*, p. 167. C'est l'auteur qui souligne.

L'auteur remarque qu'à une observation objective de la mer Morte s'est substituée une tradition discursive visant à déprécier ce lieu :

Sans doute, les gens qui l'ont ainsi calomniée ne l'avaient pas vue, ou vue si vite, si superficiellement, avec des yeux tellement prévenus, qu'ils se sont bornés à répéter, sans variantes notables, les descriptions antérieures⁶⁰.

Bertrand pose ainsi d'emblée le double enjeu de la description de la mer Morte : réussir à composer une représentation fidèle à la réalité du paysage, et non aux croyances issues de la Bible ; ce faisant, en donner une description inédite par rapport à toute la littérature existante. Il se livre dès lors à de véritables explications de textes, passant d'abord en revue le texte-source de la *Genèse*, à propos duquel il note l'absence de description dysphorique ; selon lui, toute la « légende » funèbre autour de la mer Morte serait issue d'une seule image, celle de la « fournaise » (« *Et il regarda vers Sodome et Gomorrhe et sur toute la surface du pays de la plaine et il vit monter de la terre une fumée comme la fumée d'une fournaise*⁶¹ »), qui aurait été reconduite et amplifiée de commentaire en commentaire – il cite notamment les travaux de Tacite et Flavius Josèphe. Bertrand se livre ainsi à un travail d'historiographie intellectuelle afin d'expliquer le succès et la permanence des descriptions sinistres de la mer Morte. Revenant à Chateaubriand, il se propose ensuite d'analyser de façon particulièrement minutieuse non seulement le texte de sa description mais aussi les conditions de son voyage ; « harassé, brisé par ces trois jours de voyage à cheval, exaspéré par les tracasseries de ses guides⁶² » et effrayé par les Bédouins, l'écrivain n'aurait eu qu'un aperçu très sommaire de la mer Morte. Bertrand cherche à démontrer que le grand écrivain a « mal » vu, et qu'il a été victime de suggestion littéraire. Il conclut de ses analyses que la description rédigée par Chateaubriand est le fruit du travail de son imagination à son retour à Paris ; pour l'écrire, il se serait davantage inspiré de ses devanciers (Strabon, Pline, Josèphe, Diodore de Sicile, Tacite) que de ses propres notes de voyage. Bertrand affirme même que cette description « n'est, par endroits, qu'une paraphrase de Tacite⁶³ ». Selon lui, Chateaubriand se serait tellement illusionné qu'il aurait fini par croire au mirage qu'il aurait élaboré. Au terme de cette étude, Bertrand souligne l'influence de la description contenue dans *l'Itinéraire* sur les voyageurs modernes, y compris, très probablement, sur lui-même, comme le suggère l'emploi du pronom de la première personne du pluriel :

⁶⁰ *Ibidem*.

⁶¹ Il s'agit de la traduction donnée par Louis Bertrand (*Ibidem*, p. 168).

⁶² *Ibidem*, p. 175.

⁶³ *Ibidem*, p. 178.

Désormais, nous ne la voyons plus que par ses yeux, et, quand nous essayons de nous représenter cette terre de réprobation, voici comment elle nous apparaît : « [Bertrand cite alors la longue description de Chateaubriand reproduite ci-dessus] ».

Cela est définitif. Il n'y a pas à protester contre des pages si éloquentes, contre un préjugé qui s'exprime avec la fermeté d'un dogme. C'est au point qu'aujourd'hui encore, les artistes ou les gens de lettres, qui visitent la mer Morte, subissent, sans le savoir, l'emprise de Chateaubriand et de la légende immortalisée par lui. À plus forte raison, les cohues de touristes que les agences européennes précipitent, chaque année, vers la vallée du Jourdain⁶⁴.

Cette longue démonstration manifeste le profond désir de l'écrivain de se détacher du « mirage » littéraire afin d'atteindre à la lucidité du regard, tout en évitant les écueils du tourisme moderne. Entre l'écrivain et le touriste, Bertrand cherche à trouver une place qui lui serait propre.

Après s'être attaché à déconstruire l'histoire du mythe autour de la mer Morte, dans une démarche mêlant explication de texte et histoire du voyage et des idées, Bertrand en vient dans un second temps à proposer sa propre « vision » de la mer Morte. Selon lui, il s'agit de l'un des plus beaux spectacles de la Méditerranée orientale. Le préambule dissertatif que nous venons de synthétiser a suscité chez le lecteur du *Livre de la Méditerranée* l'attente d'une description inédite de la mer Morte, qui serait vue par un regard « purifié de toute littérature⁶⁵ ». Pourtant, loin de proposer une description qui résulterait de ses observations personnelles, l'écrivain en revient immédiatement aux livres : pour justifier la thèse de la beauté du lieu, il cite à nouveau la Bible⁶⁶ et les œuvres de nombreux historiens. Tout comme Chateaubriand qu'il prétend pourtant réfuter, il dresse l'histoire du lieu depuis l'époque d'Hérode le Grand et reconduit ainsi le travers qu'il voulait combattre en substituant à la description du lieu une digression érudite. Il est vrai que Bertrand propose ensuite une belle description de la vallée du Jourdain contemplée depuis la route de Jérusalem, ainsi que des lignes poétiques sur la Jéricho moderne qui « retient encore comme un reflet évangélique⁶⁷ ». Mais lorsqu'il en vient à la description de la mer Morte proprement dite, force est de constater qu'il se livre à un étonnant exercice de mauvaise foi. S'il commence par contredire le constat de

⁶⁴ *Ibidem*, p. 179-180.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 181.

⁶⁶ « La Bible elle-même nous avertit qu'avant la destruction de Sodome et Gomorrhe, la plaine “était arrosée, partout comme le pays d'Égypte, comme le Jardin de l'Éternel”. Quel rêve ! » (*Ibidem*, p. 182).

⁶⁷ « [...] par un soir tièdes d'hiver, quand le hâle toujours brûlant de la journée est tombé, c'est délicieux de suivre un des chemins ombragés qui serpentent sous les verdure, en longeant les rigoles où luit vaguement, à travers les paquets d'herbes, un filet d'eau murmurante. Ça et là, derrière des rideaux de peupliers, émergent quelques maisons chrétiennes, très basses et toutes blanches, pareilles à des fermes perdues, dans une de nos campagnes de France. L'Angelus tinte, on ne sait où, derrière les branches recourbées en ogive des bananiers. [...]. C'est la douceur de tous les crépuscules dans tous les pays du monde » (*Ibidem*, p. 190).

Chateaubriand en affirmant qu' « elle n'est point effrayante, cette mer au nom funèbre », qu'il compare à « n'importe quelle mer méditerranéenne » ou à « une baie de Provence ou d'Italie⁶⁸ », il se corrige dès le paragraphe suivant :

Pourtant, les montagnes qui l'enserrent ont quelque chose d'étrange, de jamais vu ailleurs. Leur nudité, leur profil singulier impressionnent. [...] Ce qui trompe, ce qui empêche de saisir d'abord ce caractère artificiel et farouche, c'est le calme stupéfiant des lieux. Lorsque l'Asphaltite est tranquille, il est uni comme un miroir, où les coulées abruptes des rochers se réfléchissent en des mordorures profondes. Il a l'air d'un beau lac paisible. Mais que le vent s'élève : il s'assombrit tout à coup. Les eaux couleur de plomb se soulèvent en lourdes vagues qui glissent les unes sur les autres. On dirait ces stratifications d'ardoises dont les couches minces se superposent dans les excavations des carrières. Leur effort pesant semble éternellement vaincu par sa propre pesanteur. Une écume savonneuse mousse à chaque battement du flot, – écume épaisse qui se dépose sur la grève et qui y demeure quelque temps, solide et craquante, tels ces restes de neige oubliés par le dégel. Quand on y trempe ses mains, l'eau huileuse s'attache à la peau comme un bain de glycérine. Plus âcre à la bouche que l'eau de mer, elle roule, avec des morceaux de bitume, des poissons morts et des débris de végétaux que son extraordinaire saturation saline a immédiatement tués et momifiés⁶⁹.

On reconnaît dans cette description l'empreinte de Chateaubriand, à qui Bertrand reprend le thème de la pesanteur de l'eau et de la désolation des rives ; il dit également avoir bu l'eau de cette mer, tout comme l'auteur de *l'Itinéraire* ; sa prose est ici émaillée de termes techniques, ce qui rappelle les réflexions scientifiques que formule Chateaubriand au sujet de cette mer extraordinairement salée ; enfin, Bertrand remarque à son tour l'opposition entre l'aspect brillant de la mer, et la noirceur de ses profondeurs en raison des villes pécheresses qui y seraient englouties⁷⁰. Il conclut lui-même, à l'issue de ces quelques lignes, et dans retournement inattendu et paradoxal, que « le nom sinistre de la mer Morte n'est donc pas un vain mot⁷¹ ». Non content de s'être ainsi contredit, Bertrand finit même par surenchérir sur la dimension funèbre de ce paysage par l'auteur de *l'Itinéraire*, en personnifiant la mer Morte en monstre maléfique :

[La mer Morte] est hostile et maléfique à tout ce qui vit. À l'exception de quelques microbes, elle étouffe et rejette toute vie organique. Qu'on s'avance seulement sur ses galets, on s'aperçoit tout de suite de sa malfaisance. La grève, à perte de vue, est un véritable champ de bataille. Elle est jonchée de débris qui font songer à quelque immense naufrage. Ses tempêtes, qui sont terribles, arrachent, comme à coups de bélier, tout ce qui pousse à proximité de ses bords : aloès, palmiers, figuiers, roseaux, elle les soulève, les déracine, les entraîne avec ses vagues et les revomit plus loin, en un formidable amas de troncs, de branches et de brindilles, – tout cela décharné, poli,

⁶⁸ *Ibidem*, p. 196.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 197.

⁷⁰ Chateaubriand écrivait « elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots » (voir *supra*).

⁷¹ Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée* (1911), *op. cit.*, p. 198.

salé, blanchi comme des ossements... Çà et là, des troncs se dressent dans le sable du rivage, des branches d'arbre surgissent, toutes droites, au milieu de l'eau meurtrière. De loin, on s'imagine que ce sont des arbres vivants. On accourt, étonné, vers cette parure végétale de la Mer Morte : ce sont des bois naufragés que les coups opiniâtres du flot ont fichés et plantés dans le sol. La mer de malédiction n'admet autour d'elle que la mort et la stérilité⁷².

Il serait fastidieux de relever ici toutes les similitudes entre ce texte et l'hypotexte chateaubrianesque reproduit plus haut. Notons seulement que Bertrand développe le thème de la rareté de la flore, que Chateaubriand avait également étudiée ; en outre, l'expression de « mer de malédiction » est une réécriture transparente du « lac de mort » évoqué par l'écrivain romantique. Conscient de s'être laissé influencer par le texte de Chateaubriand, Bertrand aurait pu décider de réécrire sa description ou de la retirer de la publication, mais bien au contraire, il réaffirme finalement la thèse de la beauté du lieu, dans une justification qui paraît bien vaine :

Et pourtant, sous le flamboyant soleil qui aspire perpétuellement ses vapeurs, l'Asphaltite n'est point lugubre. Telle est la magie de la lumière orientale qu'elle transfigure tout ce qu'elle enveloppe⁷³.

L'argument invoqué peine à fournir une explication suffisante à l'étonnant exercice de mauvaise foi auquel se livre ici Bertrand, et qui illustre de manière assez saisissante les difficultés éprouvées par les écrivains du XX^e à se détacher du modèle romantique du Voyage en Orient. En cette première décennie du siècle, la fascination exercée par le « mirage oriental » ne semble pas avoir perdu de sa puissance.

Les écrivains de l'entre-deux-guerres ne parviennent pas davantage à oublier la représentation traditionnelle de la mer Morte. Henry Bordeaux ou Robert de Traz en donnent tous deux des descriptions fidèles à la légende ; le premier, qui cite le nom de Chateaubriand dans son chapitre consacré à son excursion à la mer Morte, n'essaye pas de contredire l'autorité de l'auteur de *l'Itinéraire*. De Traz cherche davantage à s'affranchir de ce modèle, mais sa description manifeste néanmoins la présence de l'hypotexte chateaubrianesque :

Étonnamment vide, s'étend dans sa longueur la mer asphaltée. Je marche avec peine le long de la grève. Tout pèse sur l'âme inquiète et le corps en sueur. Nul souffle, nulle vague, pas le moindre mouvement. Complète stagnation. Bientôt, n'en pouvant plus de torpeur, je m'arrête pour me conformer à la malédiction générale.

Une brume chaude enveloppe la vaste perspective des eaux, voile la fuite, à gauche et à droite, des montagnes stériles. On dirait qu'un tel silence ne pourra se suffire à lui-

⁷² *Ibidem*, p. 198-199.

⁷³ *Ibidem*, p. 199.

même et qu'il prélude à quelque extraordinaire manifestation, que l'on n'imagine pas, mais que l'on attend, ah oui, on l'attend, et qui vous arracherait à cette suffocation.

Mais seul un vent mou se lève lourdement, remue avec peine quelques ondulations, puis s'éteint, et les eaux s'immobilisent à nouveau. Y plongeant la main, je sens à une écorchure la brûlure d'un sel excessif. Si je criais, ma faible voix ferait s'écrouler le paysage.

Il faut fuir vers le Jourdain. Mais le spectacle en est plus étrange encore. Parmi tant de couleurs plombées, un flot abondant et bourbeux coule entre des feuillages d'un vert artificiel, dur et vif. Et ces tourbillons, dans cette navrante atmosphère, aggravent l'inquiétude⁷⁴.

Nous retrouvons ici le même lexique, les mêmes expériences (l'écrivain suisse a lui aussi plongé la main dans cette eau, tout comme Bordeaux⁷⁵), et la même vision dysphorique de ce lieu ; bien que le nom de Chateaubriand ne soit pas cité, sa description de la mer Morte fait autorité. Les quelques lignes citées plus haut peuvent être interprétées de manière métapoétique : en admettant « se conformer à la malédiction générale », l'écrivain thématise dans sa description la légende autour de la mer Morte. L'expression « Si je criais, ma faible voix ferait s'écrouler le paysage » semble indiquer le choix de Robert de Traz de s'inscrire dans cette tradition, tout en étant conscient de perpétuer un *topos*. Toutefois, l'écrivain insère dans sa description quelques nouveautés stylistiques – comme l'emploi de phrases averbales, le recours à des interjections et à des répétitions – qui parviennent à faire entendre sa voix singulière. Il s'agit donc d'une réécriture qui ne se contente pas d'être un hommage, mais qui s'appuie sur l'héritage littéraire pour nourrir le nouveau Voyage en Orient.

Ces quelques réécritures mettent au jour les difficultés que rencontrent tous ceux qui veulent encore écrire un Voyage en Orient après la Première Guerre mondiale. Avec « L'Enchantement de la mer Morte », texte contemporain de son *Mirage oriental*, Louis Bertrand ouvre le bal des innombrables procès de l'Orient romantique par les intellectuels contemporains. Plus de soixante ans avant Edward Saïd, et bien qu'il réponde à des logiques politiques et idéologiques à l'opposé de l'essayiste américano-palestinien, l'écrivain français pointe du doigt le caractère factice de cette représentation de l'Orient, et cette problématique va irriguer toute la production de Voyages en Orient des décennies suivantes.

⁷⁴ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 248.

⁷⁵ « Je ramasse avec la main un peu de cette eau à l'aspect coagulé, je la goûte et je la rejette aussitôt pour sa collante amertume » (Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem, op. cit.*, p. 76.). On retrouvera un long extrait de la description de la mer Morte par Henry Bordeaux dans les Annexes, p. 200.

II – PRATIQUES DE L'INTERTEXTUALITÉ

Comment cette intertextualité omniprésente s'inscrit-elle dans les textes de notre corpus ? Il s'agit maintenant d'étudier la manière dont les écrivains dialoguent avec cet héritage, tout d'abord par la convocation des figures d'écrivains qui les ont précédés, et enfin, dans le style même, par diverses pratiques de réécritures.

a. Une mémoire vivante : portraits animés

Dans une démarche qui illustre la vivacité de cette mémoire littéraire dans le cas du Voyage en Orient, les auteurs de notre corpus choisissent parfois la solution du dialogue animé avec cet héritage. Pour ce faire, ils ressuscitent la présence des écrivains antérieurs en en faisant de véritables personnages de leurs textes, dont ils dressent des portraits critiques, entre hommage et caricature, et avec qui ils engagent parfois une conversation imaginaire, par-delà l'espace et le temps, de façon théâtrale⁷⁶ ; le but étant également de se démarquer d'eux afin de rendre original et singulier leur propre récit de voyage.

« Tu n'es qu'un simple niais, mon garçon. Jamais tu ne pourras t'arracher à la basse cocasserie de l'existence et t'élever jusqu'aux pures spéculations. Trop futile pour te recueillir, te réfugier dans l'abstrait... Et Renan ? Crois-tu qu'il était seul sur l'Acropole ? Qu'il n'était pas entouré d'importuns et de bavards ?... » C'est vrai... Et, pris en faute, je baisse la tête, comme si Renan s'était dérangé en personne pour me reprocher tout cela⁷⁷.

Voici comment se rabroue lui-même l'auteur de *La Caravane sans chameaux*, déçu par le spectacle désolant des touristes aux Pyramides, et plus encore peut-être par sa propre déception devant ce spectacle. En se comparant ainsi à son devancier, il confirme l'impression de « venir après » ressentie par les écrivains voyageurs français au lendemain de la Première Guerre mondiale. Cette impression a des conséquences pratiques sur l'écriture littéraire du Voyage en Orient, mais aussi, de manière plus prosaïque, sur les

⁷⁶ Notons à ce propos que l'une des références les plus fameuses dans le panthéon des écrivains voyageurs de la première moitié du XXe siècle, Ernest Renan, avait justement composé un « dialogue des morts » pour la Comédie française en 1906, dont voici la première didascalie : L'expression est tirée de la première didascalie du *Dialogue des morts* d'Ernest Renan : « La scène se passe dans le bosquet des Champs-Élysées réservé aux ombres immortelles de la Comédie française : lumière douce et un peu triste. [...] Corneille, Racine, Boileau, Voltaire, Diderot, d'autres encore, en costume de leur temps ; toutes les couleurs sont atténuées et fondues en une nuance pâle et blanche, qui fait ressembler les personnages à des ombres, sortes de statues de marbre vivantes. Ils vont et viennent, deux à deux ou en groupes, lentement, causant d'un ton grave » (Ernest RENAN, 1802. *Dialogue des morts*, Paris, Calmann-Lévy, 1886, représenté pour la première fois à la Comédie Française le 26 avril 1886).

⁷⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 45-46.

conditions mêmes de leur voyage et la manière dont ils vivent cette expérience. Il s'instaure en effet entre les voyageurs d'après la Première Guerre mondiale et leurs prédécesseurs une relation de concurrence, pas uniquement sur le plan de la création, mais bien sur le plan du vécu du voyage. Les écrivains ne se comparent pas uniquement à la tradition littéraire dans laquelle ils s'inscrivent en rédigeant un texte à l'issue de leur voyage, mais aussi aux personnalités des écrivains qui les ont précédés. Entre hommages, critiques légères et règlements de compte, plusieurs intellectuels français de la période qui nous intéresse brossent ainsi des voyageurs qui les ont précédés des portraits plus ou moins flatteurs, signes de la relation de concurrence qui s'établit entre eux lors du voyage. En déboulonnant les idoles, en désacralisant les classiques, il s'agit encore une fois pour les écrivains de la première moitié du XX^e siècle de se faire une place singulière dans le champ littéraire. Parmi les écrivains les plus souvent cités, outre Chateaubriand dont il a déjà été question, figurent notamment Loti et Barrès, tous deux morts en 1923 : c'est sur ces deux présences que nous nous proposons maintenant de nous pencher : ces auteurs qui hantent les récits de notre corpus représentent le Voyage en Orient post-romantique, font également l'objet de critiques de la part des écrivains de notre période.

La mention des écrivains précédents dans les récits de voyage est souvent accompagnée de marques de respect. C'est même afin de rendre hommage à la mémoire de l'un de ses prédécesseurs que Henry Bordeaux se rend en Égypte en avril 1933 : il est chargé de représenter l'Académie française lors d'une cérémonie d'inauguration d'un buste de Barrès au lycée Saint-Marc d'Alexandrie. À ce propos, dans le récit de voyage qu'il publie à son retour, *Le Sphinx sans visage*, l'écrivain ne manque pas de reproduire le long discours qu'il a prononcé à cette occasion, dans lequel il rend hommage à son prédécesseur⁷⁸. Il écrit notamment :

Barrès avait précisément marqué d'une forte empreinte son passage en Égypte. [...] Partout où je suis allé, j'ai retrouvé sa trace. [...] En vérité, ce pèlerinage aux mêmes lieux me l'a rendu vivant comme si je devais le rencontrer [...]⁷⁹.

Si Bordeaux s'inscrit dans une démarche de reconnaissance, qu'il qualifie lui-même de « pèlerinage », il n'en va pas de même pour Maurice Martin du Gard, qui propose plutôt de Barrès un portrait en demi-teinte. À Beyrouth, il rencontre d'abord l'ancien drogman de l'écrivain, dont il rapporte le témoignage :

« M. Barrès ? J'ai tout de suite entendu dire que c'était un très grand homme. Il ne cessait de se plaindre de la chaleur et de la poussière, mais cependant il était toujours très gai et faisait de petites plaisanteries, dans la voiture à cheval. Quelquefois on roulait sept heures de suite, pour des trajets que l'on expédie aujourd'hui en une heure,

⁷⁸ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 243-257.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 204-205.

et il parlait tout le temps ; je n'ai jamais entendu un homme me poser autant de questions, mais M. Georges Picot, qui l'accompagnait, répondait, répondait toujours. Un jour, M. Barrès avait été invité dans le Sud Libanais chez un gros propriétaire, à Djezzine, un village mixte. Pour y arriver, il fallait passer par Deir-el-Kamar, le couvent de la Lune. En 1860, les chrétiens, à Djezzine, avaient été massacrés par les Druses. Enfin, nous arrivons. Pétards, coups de fusil, avec un tapage ! Une fête à tout casser en l'honneur du voyageur ! Et moi, monsieur, j'ai reçu une balle perdue ». La *trace* en était visible à l'oreille de ce brave homme⁸⁰.

Ce récit rapporté permet de rendre un hommage à Barrès, en décrivant son caractère débonnaire et sa résistance aux aléas d'un voyage parfois pénible. Il confère à l'écrivain le statut de personnage, au sein d'une anecdote très narrativisée introduite par le marqueur temporel « Un jour... ». Le recours au présent de narration (« Enfin, nous arrivons ») et à des phrases averbales (« Pétards, coups de fusil ») donne du relief à cette petite histoire qui s'offre comme un « inédit » sur le voyage en Orient de Barrès. Enfin, la cicatrice apparaît comme la reine des traces, imprimant à jamais l'expérience du voyage dans le corps même du voyageur : elle est la preuve irréfutable de la véracité du récit du drogman, et par ricochet, de celui de Barrès. Toutefois, le portrait brossé par Maurice Martin du Gard se nuance dans la suite du texte ; l'écrivain rapporte en effet les paroles d'un Libanais qui lui confie être le jeune étudiant dont parle Barrès dans les premières pages de son *Enquête* :

« Je venais de sortir du collège, me confia un de ces *barrésiens*, et je n'aspirais qu'à une chose : aller en France. C'est moi dont Barrès parle dans un des premiers chapitres de *l'Enquête au pays du Levant*. Je courus à l'hôtel d'Orient, il me reçut comme il pouvait séduire, lui qu'on disait si froid et que je ne vis jamais que le visage illuminé, presque gamin. “Je suis fils et petit-fils de drogmans honoraires. Mon grand-père a connu Lamartine”, commençai-je. “Eh, eh ! intéressant” fit-il, *et il prit aussitôt du papier*. Mais c'était moi qui voulais l'interroger et attendais de lui l'aide, le secours moral après le don de la poésie qu'il nous avait accordé. [...] Pour nous, la liberté, c'était la France, les droits de l'homme. Il s'arrêta stupéfait, se leva, et me conduisit à la fenêtre pour me montrer le paysage. “Et cela, me dit-il, ce n'est pas beau ?” Le Liban ? Je le connaissais tout de même ! J'y étais né. Mais j'aspirais à vivre⁸¹ ».

Ce texte qui participe lui-même de l'inventaire des traces d'un voyageur par l'un de ses successeurs fait également signe vers un texte absent, soit les notes prises par Barrès enquêtant sur le voyage de Lamartine : tout comme Maurice Martin du Gard s'intéresse aux anecdotes relatives au voyage de l'auteur de *l'Enquête aux pays du Levant*, celui-ci s'intéresse à l'histoire du voyage de Lamartine, puisqu'il se saisit aussitôt de papier pour prendre en note ce que lui en dit le jeune étudiant dont Maurice Martin du Gard rapporte ici les paroles. Chaque voyageur n'a de cesse de collecter des informations sur

⁸⁰ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 111-112. Nous soulignons.

⁸¹ *Ibidem*, p. 114. Nous soulignons.

les voyages de ses prédécesseurs ; il y a là un effet d'histoire littéraire qui prouve la dimension palimpseste de tout Voyage en Orient. Par ailleurs, c'est encore une fois le portrait d'un Barrès bonhomme (« lui qu'on disait si froid et que je ne vis jamais que le visage illuminé, presque gamin ») qui est brossé ici par l'un des protagonistes de ce voyage ; toutefois, en inventant le terme légèrement ironique *barrésiensas*, Maurice Martin du Gard prend ses distances avec cette référence et avec l'admiration proche du culte dont elle fait l'objet. L'incise vient ici nuancer le discours rapporté. La suite du passage, où Maurice Martin du Gard commente ce que le jeune étudiant vient de lui dire, confirme l'ironie de l'écrivain envers Barrès :

La scène est pleine d'intérêt et je vois d'ici Barrès : « Que me veut ce jeune homme ? [...] Moi, je viens pour les missionnaires ; aussi pour les fées, les paysages, les fleurs d'Asie, qui par parenthèse ne sont pas si belles, ni si nombreuses que j'imaginais, mais tout cela est une autre affaire. Je viens pour les jésuites, et ce jeune garçon, qui saute l'étape, qui veut s'envoler au quartier Latin et courir nos réunions publiques, il sort de leurs établissements. Et même, il n'est pas sûr que ce soit un chrétien. Oui, tout cela est bien curieux et bien gênant. [...] Allons admirer, dans leurs coupés, les belles Syriennes au long du rivage » Et le canotier légèrement penché sur le nez, le menton en avant, les mains derrière le dos nouées à la canne, les pieds un peu écartés, Barrès partait pour sa promenade⁸².

Nous sommes désormais bien dans la caricature, Maurice Martin du Gard pastichant ici les réflexions de Barrès dans une prosopopée savoureuse qui met en évidence le caractère décousu de ses pensées, l'écrivain passant sans transition de considérations graves – teintées d'intolérance (« Et même, il n'est pas sûr que ce soit un chrétien ») – à propos du jeune étudiant libanais aux « belles Syriennes » qu'il finit par aller admirer sur le rivage. Les dernières phrases, décrivant Barrès en promeneur grotesque, sont aussi la trace de la discrète irrévérence de Maurice Martin du Gard envers son prédécesseur.

Il arrive ainsi que le portrait que ce voyage contribue à dresser des écrivains précédents ne soit pas toujours à leur avantage. L'expérience « sur le terrain » peut en effet provoquer une désillusion sur les « grands écrivains », quand elle n'est pas un moyen pour les intellectuels français de régler leurs comptes à des auteurs qu'ils n'apprécient pas, ou avec lesquels ils se trouvent en situation de concurrence. Les voyageurs se moquent tout particulièrement de Loti, qui, contrairement à Barrès qui bénéficia, lui, d'un traitement plus nuancé, fait très souvent l'objet de caricatures rétrospectives. Ainsi, dans son récit de voyage en Palestine, Louis Bertrand rapporte une anecdote relative à Loti, racontée par le consul français à Jérusalem au cours d'une réception :

⁸² *Ibidem*, p. 114-115.

« On avait donné à Loti, pour l'accompagner au Jardin des Oliviers, un kawas⁸³ du consulat qu'il appelle un "janissaire"... Et c'était précisément le gaillard que vous voyez là, celui qui vient de vous passer les plats. C'est lui qui nous a tout raconté... Vous vous rappelez que Loti ambitionnait, au Gethsémani, une apparition du Christ, une apparition spéciale pour lui Loti, pour dissiper ses doutes. Voyant que ses prières étaient vaines, et, pour se provoquer à l'extase, ne s'avise-t-il point de recourir aux procédés des derviches tourneurs, puis des derviches hurleurs, que, sans doute, il avait vus à Constantinople ?... Il commença par tourner vertigineusement sur lui-même, à la façon d'une toupie. Puis, comme rien ne venait, il se mit à hurler, en brandissant un sabre ou un poignard, et cela avec de telles clameurs, une mimique tellement terrifiante, que le kawas, se croyant menacé, tira son revolver et coucha en joue Loti, dont l'ébullition mystique se calma comme par enchantement... »⁸⁴

S'il fait également à Jérusalem son examen de conscience, cela n'empêche pas Bertrand de tourner en ridicule son prédécesseur par cette anecdote rapportée qui réduit à néant la portée mystique de l'ouvrage de Loti⁸⁵. Encore une fois, l'écrivain est présenté en anti-héros d'un petit récit raconté sur le mode ironique (« une apparition spéciale pour lui Loti » moquant par exemple l'arrogance de l'écrivain qui pensait être digne d'une attention divine particulière). La deuxième moitié de l'anecdote est une véritable mise en scène donnant à voir un Loti clownesque dont l'agitation finit par se retourner contre lui ; les termes hyperboliques choisis par le conteur (« clameurs », « mimique terrifiante », « ébullition mystique ») et la comparaison à la « toupie » font de Loti un personnage ridicule, pris au piège de son propre délire, comme le révèle la chute comique de l'histoire. Remarquons toutefois qu'il s'agit là encore d'un discours doublement rapporté : Bertrand rapporte les paroles du consul qui lui-même dit tenir l'histoire d'une tierce personne, ledit kawas devenu domestique (« le gaillard [...] qui vient de vous passer les plats »), et qui lui, ne dit mot durant cette scène. Ce sont bien des rumeurs invérifiables que proposent ces anecdotes rapportées, bien que Bertrand semble ici donner crédit à son interlocuteur. La référence à Loti est ici utilisée par l'auteur dans le but de singulariser son expérience, et de sortir de l'ombre projetée par son prédécesseur qui avait aussi été son contemporain, et, comme lui, un membre de l'Académie. De même, arrivé à Istanbul avec sa troupe, Cocteau ne peut s'empêcher de penser à l'auteur d'*Azîyadé*, ne serait-ce que parce que l'un des cafés du quartier d'Eyüp porte son nom : « *Pijer Loti – Kır-Gazinosu*. Voilà l'orthographe de la pancarte qui orne

⁸³ Kawass (ou cawass) : soldat de l'Empire ottoman chargé d'accompagner les personnages officiels ainsi que les processions de tous les rites.

⁸⁴ Louis BERTRAND, *Une destinée*, *op. cit.*, p. 332.

⁸⁵ L'anecdote fait référence à la conversion manquée que Loti relate dans *Jérusalem* (Paris, Calmann-Lévy, 1895). Notons que Paul Morand rapporte une anecdote du même acabit dans le but de moquer l'exaltation mystique de Loti : « Un soir, à Gethsémani, avec un vieux drogman de notre consulat, j'évoquais Pierre Loti agenouillé jusqu'à l'aube au mont des Oliviers, frappant son cœur incroyant pour en faire jaillir la prière. "Jusqu'à l'aube ! s'exclama le drogman. C'est moi qui l'ai accompagné ici. M. Loti a tout de suite frissonné ; je l'entends encore : "Je n'ai pas de pardessus, rentrons vite !" » (Paul MORAND, *Le Voyage*, Paris-Monaco, Éditions du Rocher, 1994, p. 130).

cette guinguette à pic sur les tombes, les usines et les admirables méandres de la Corne d'Or⁸⁶ ». S'il entreprend, malgré la distance et les embûches⁸⁷, de se rendre à ce café où l'écrivain avait ses habitudes, cette démarche pèlerine n'empêche pas Cocteau d'écorner le souvenir de son prédécesseur :

Quand j'ai connu Loti, il ressemblait aux hérons de l'arbre. Juché sur ses talons Louis XV, le bec poudré de riz, l'œil semblable aux boutons de ses petites bottines⁸⁸.

C'est un Loti efféminé, que la comparaison animalière rend particulièrement méprisante, qui est ici décrit. Le portrait à charge continue quelques lignes plus loin :

Charmant Loti ! Je l'imagine escaladant, comme une chèvre peinte, cette colline de rocailles et de piquets funèbres⁸⁹. Avec son petit corset qui le sangle, ses petites bottines à hauts talons, sa petite figure maquillée, sa grosse moustache, son œil fixe, je le vois mal rejoignant une Azyadé (*sic.*) aussi ambiguë que les jeunes filles de Proust⁹⁰.

Après l'antiphrase liminaire, Cocteau poursuit la comparaison animalière – avec une chèvre cette fois-ci – et reste dans le registre de la caricature comme le montre la répétition de l'adjectif hypocoristique « petit » (« petit corset », « petites bottines », « petite figure »), liste que vient rompre la mention de la « grosse moustache », la collusion des adjectifs créant un effet grotesque. L'écrivain attaque ici son prédécesseur sur son apparence, révélatrice selon lui d'une orientation sexuelle plus ambiguë que ses écrits ne le laissent penser ; la critique est étonnante venant d'un Cocteau qui a toujours évoqué l'homosexualité dans son œuvre, ce qui lui a même valu de nombreuses critiques lors de son séjour égyptien⁹¹. Le but poursuivi ici par l'auteur de *Maalesb* semble donc relativement confus, d'autant plus que quoi qu'il en dise, c'est bien un pèlerinage littéraire qu'il accomplit en se rendant au café Loti. On peut supposer qu'en méditant ainsi de son prédécesseur, Cocteau s'attache à dénouer les fils retenant le nouveau Voyage en Orient à celui d'avant-guerre, afin de tourner la page d'un orientalisme qu'il juge finissant. Paradoxalement, c'est pourtant sur un éloge de Loti qu'il clôt la relation de son excursion à Eyüp :

Constantinople était, entre l'Occident et l'Orient, une charnière d'orfèvreries. La charnière d'orfèvreries est détruite. La charnière neuve d'Istanbul est dans sa pensée.

⁸⁶ Jean COCTEAU, *Maalesb, journal d'une tournée de théâtre*, Paris, Gallimard, 1949, p. 150. Le café Pierre Loti existe toujours aujourd'hui ; prisé pour sa terrasse qui offre en effet une vue imprenable sur la Corne d'Or, il rassemble également plusieurs photographies de l'écrivain ainsi qu'une petite librairie.

⁸⁷ « Quels chemins pour monter à sa guinguette ! L'automobile y renonce » (*Ibidem*, p. 151.).

⁸⁸ *Ibidem*.

⁸⁹ Pour se rendre au café Loti, il fallait en effet traverser le grand cimetière d'Eyüp.

⁹⁰ Jean COCTEAU, *Maalesb, op. cit.*, p. 152.

⁹¹ Son hôte en 1949 le prince Wahid Eddine aurait été l'un de ses amants.

Voilà pourquoi je me félicite de n'avoir pas eu à en être distrait par une couleur locale qui arrêta Théophile Gautier à la porte. Voilà pourquoi je me passionne plus pour l'esprit des jeunes Turcs que pour les édifices. Voilà pourquoi j'ai été sur la colline d'Eyoub à la poursuite de l'ombre du petit homme peint et corseté : parce que il n'avait pas une attitude de dilettante. Il aima cette ville de tout son cœur⁹².

Ce passage démontre combien le nouveau Voyage en Orient repose sur les œuvres antérieures, qui se sont comme incorporés aux lieux qu'ils décrivent ; les intellectuels de la première moitié du XX^e siècle ne peuvent que continuer à dialoguer avec eux, fût-ce pour s'en détacher. C'est ce qu'illustre de manière tout à fait exemplaire le dernier chapitre de *La Caravane sans chameaux* de Roland Dorgelès. Souffrant d'un accès de dengue à la fin de son voyage, à Beyrouth, l'écrivain apprend par hasard qu'il occupe la même chambre d'hôtel que Barrès quatorze ans plus tôt⁹³ :

Un compagnon de choix venait d'entrer dans cette pièce, et je retrouvais soudainement Barrès tel qu'il est à jamais photographié dans ma mémoire : un melon démodé haut perché sur la tête, son parapluie derrière le dos et parlant d'une étrange voix de gorge, qui paraissait sortir de sa cravate-plastron. C'est ainsi que je l'avais quitté quelques années auparavant, sur les Champs-Élysées, et, avec cette aisance d'esprit que dispense la fièvre, je poursuivais notre entretien, tout en secouant mes draps mouillés. Cela me semblait tout naturel.

Ce jour-là, il m'avait un instant parlé de son *Enquête aux pays du Levant*, qui venait de paraître⁹⁴, et j'étais très fier, à présent, de pouvoir lui répondre. Le front en sueur, la bouche sèche, je mêlais dans mon discours la maison d'Henriette Renan, la vallée d'Adonis, les Lazaristes de Damas, tout ce qui l'avait jadis retenu, et, me rappelant certaines pages sur les derviches tourneurs, je me permettais même des critiques au passage⁹⁵.

À la fin de son ouvrage, fort de ce qu'il a vu et appris durant son voyage, Dorgelès tient ainsi à « répondre » à l'auteur de *l'Enquête*, qu'il désigne par l'appellation révérencieuse de « Maître ». Cette conversation imaginaire est très animée, l'écrivain fébrile se laissant parfois emporter par son élan et ne laissant pas à son interlocuteur fictif « le temps » de répondre :

⁹² Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 156-157.

⁹³ Nous apprenons dans le récit de voyage de Maurice Martin du Gard que cette chambre se trouve à l'hôtel Bassoul et porte le numéro 20 : « Mais l'hôtel Bassoul n'a guère changé, ni la chambre n° 20, une pièce immense avec son armoire à trois glaces, son lit de fer à baldaquin. Le fumoir de douze mètres de haut expose ses mêmes tapis admirables. Sur le livre où signent les voyageurs célèbres voisinent Barrès et Caillaux [...] » (Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 117.). Le Grand hôtel Bassoul, qui avait ouvert ses portes en 1870, était l'un des deux grands hôtels recommandés par le guide Baedeker à Beyrouth. À l'époque ottomane et pendant le Mandat français, il se trouvait au cœur d'un quartier vivant, regroupant hôtels et divertissements, et attirait de nombreux voyageurs célèbres. Endommagé pendant la guerre civile du Liban, il a été démoli en 1995.

⁹⁴ La scène a donc lieu en 1923.

⁹⁵ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 284.

Et le Maître, cloué, ne trouvait rien à répliquer... [...] Une idée chassait l'autre, et je ne laissais pas au grand homme le temps de placer un mot. Je ne l'appelais plus « cher Maître », je lui disais Barrès tout court. Ah ! je prenais bien ma revanche de mon silence intimidé d'autrefois⁹⁶.

Le voyage est donc l'occasion de reprendre un dialogue interrompu, malgré la distance spatiale et temporelle. Dorgelès prend sa « revanche » en comparant son expérience de l'Orient à celle de Barrès, et s'affirme ainsi comme un témoin et un écrivain aussi légitime que lui. S'il se moque quelque peu de l'attirance de l'auteur de *l'Enquête* pour le mystique, il ne peut s'empêcher de ne pas respecter cette œuvre, et parle de « son rapide et lumineux voyage⁹⁷ ». Il poursuit alors son bilan de ce qui a changé en Orient depuis le voyage d'avant-guerre de Barrès, et insiste sur le caractère révolu des observations faites par ce dernier :

Voilà ce que j'aurais dit à Barrès, s'il était revenu. Je me l'imaginai, relevant nerveusement sa longue mèche en berne sur son front mat ; j'entendais sa voix rauque, je devinais ses propos dédaigneux. Certes, il aurait beau jeu de comparer l'expérience actuelle au prodigieux effort des Francs. [...] Cette fois, si nous quitions la Syrie, nous n'y laisserions rien, que des cimetières⁹⁸...

Toutefois, une fois calmé, il retrouve sa déférence pour l'écrivain (qu'il se remet à appeler « maître »), et évoque le souvenir de leurs rencontres passées :

Je pouvais songer à tout cela, je ne frissonnais plus, je demeurais calme. Sous mes paupières baissées, je peignais, pour ne plus l'oublier, le jardin qu'on apercevait de la fenêtre et dont [Barrès] se divertit des années avant moi. Que son sourire dut être désabusé, en découvrant si loin cet humble coin de banlieue, à quoi ne manquaient ni le linge à sécher, ni la balançoire, ni le poulailler, avec juste ce qu'il faut d'orangers et de lauriers-roses pour qu'on sache que c'est l'Orient. Je nous imaginai, accoudés tous les deux, par un doux crépuscule pareil à celui-ci. Je l'examinais à la dérobée, remarquant sa moustache clairsemée, son nez coupant, sa lèvre un peu tombante. J'attendais qu'il parlât... Et, tout en m'endormant, je bénissais maintenant la fièvre qui m'avait ainsi rapproché de lui⁹⁹.

La confrontation se transforme ainsi en duo presque sentimental au clair de lune. Par le biais de cette conversation imaginaire, le texte de Dorgelès illustre bien les sentiments ambivalents des voyageurs pour leurs aînés, entre admiration et contestation. Dans les deux cas, cette confrontation s'inscrit dans une démarche de singularisation¹⁰⁰.

⁹⁶ *Ibidem*, p. 285.

⁹⁷ *Ibidem*.

⁹⁸ *Ibidem*, p. 288.

⁹⁹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 290-291.

¹⁰⁰ Judith Schlanger a bien montré que l'admiration des « monuments » littéraires impliquait à la fois le rapprochement et la séparation de ces modèles : « Admirer revient à se reconnaître une moindre existence et un statut marginal », mais dans le même temps l'admiration « est féconde. Elle ressourc,

Mais à ce petit théâtre d'ombres, certains écrivains préfèrent des modes de références moins dramatiques et plus proprement textuels, tels que l'allusion ou la citation, le pastiche et la parodie. Il s'agit alors de se démarquer de l'intertexte tout en l'intégrant à son texte, dans le cadre d'un dialogue non plus « animé » entre deux écrivains-personnages, mais proprement littéraire, c'est-à-dire par œuvre interposée. Ces références indirectes peuvent répondre à une visée parodique : en parodiant leurs prédécesseurs, les écrivains déconstruisent l'héritage littéraire orientaliste et semblent préférer une approche sensualiste de l'Orient, jusqu'à prôner le rejet – paradoxal – de la littérature. De la simple allusion au silence, en passant par le pastiche et la parodie, nous nous proposons à présent d'étudier les divers procédés de réécritures employés par les écrivains de notre corpus, dans le cadre d'un jeu intertextuel avec l'héritage littéraire. La notion d'intertextualité est prise ici dans son sens restreint, désignant les effets de présence effective d'un texte dans un autre¹⁰¹ – allant de la citation clairement sourcée à la référence allusive –, et non au sens le plus étendu qui désigne tout type d'interférences entre deux œuvres.

b. Procédés intertextuels : citation et allusion

Parmi les procédés utilisés par les écrivains pour faire référence aux Voyages en Orient précédents, la citation consiste en l'insertion d'un texte dans un autre, de manière *avouée*, c'est-à-dire en donnant le titre de l'œuvre et/ou le nom de l'auteur auquel il est fait référence¹⁰². Ces citations sont très fréquentes dans notre corpus, à l'exception des reportages qui préfèrent dissimuler les références précises à la littérature. Il s'agit ici d'analyser ce « travail de citation¹⁰³ » et ses différentes fonctions pour les Voyages en Orient du XX^e siècle. Si au siècle précédent, notamment chez Chateaubriand qui y a massivement recours, et plus encore au XVIII^e siècle, la citation s'inscrit dans le cadre de développements savants visant à mieux appréhender le réel, il semble désormais qu'elle serve moins à découvrir le monde qu'à se positionner par rapport à la Bibliothèque. La citation érudite (d'historiens ou de géographes, par exemple) semble en effet en net recul par rapport aux Voyages en Orient antérieurs, au profit de la mention des œuvres littéraires et de leurs auteurs eux-mêmes. Tout l'enjeu consiste à se faire une place au

en trouvant dans l'horizon du trésor inspiration, modèle et aliment » (Judith SCHLANGER, *La mémoire des œuvres*, Paris, Nathan, 1992, p. 74-75).

¹⁰¹ Nous reprenons ici la définition élaborée par Gérard GENETTE, *Palimpsestes: la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 8.

¹⁰² Voir sur cette question Antoine COMPAGNON, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979.

¹⁰³ L'expression d'Antoine Compagnon désigne « l'appropriation ou la reprise, c'est-à-dire le produit de la force qui saisit la citation par le déplacement qu'elle lui fait subir » (Antoine COMPAGNON, *op. cit.*, p. 9).

milieu de cette production littéraire, qu'elle soit fidèle à une tradition ou au contraire en rupture avec elle.

La citation s'apparente avant tout à la répétition d'un modèle. Il est ainsi relativement fréquent que les écrivains profitent de leur séjour sur place pour relire les récits de voyage dont ils citent des extraits, comme si la lecture *in situ* conférait aux textes une saveur nouvelle. Ce faisant, ils se placent dans la lignée de Chateaubriand relisant Le Tasse ou Racine à Jérusalem. Ainsi Barrès relit-il le *Voyage en Orient* de Lamartine lors de son voyage au Liban :

Vite, [mes hôtes] vont chercher chez un de leurs parents un gros volume, imprimé en petits caractères (Société belge de librairie, Bruxelles, 1840), où l'on trouve toute l'œuvre du poète à cette date. L'exemplaire est couvert de signatures arabes. Et mes hôtes de me lire de belles pages harmonieuses, colorées, odorantes, un peu incertaines, où fermentent les premiers troubles de l'enthousiasme sacré.

Je vais plus loin dans le livre, et je parcours tout ce que le poète a écrit du Liban. Chez un élève de l'Université de Beyrouth, quelle page à lire que celle où le poète nous peint les deux Jésuites, pas un de plus à cette date dans tout le Liban, qu'il a vus à Antourah ! « L'un apprend l'arabe et cherche inutilement à convertir quelques Druses des villages voisins : c'est un homme de beaucoup d'esprit et de lumières ; l'autre s'occupe de médecine, et parcourt le pays en distribuant des médicaments gratuits : tous deux sont aimés et respectés par les Druses et même par les Metualis. Mais ils ne peuvent espérer aucun fruit de leur séjour en Syrie... » Voilà des lignes bien glorieuses pour les Pères jésuites, [...] admirant la série des efforts tâtonnants qu'ils surent imaginer, varier et continuer, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé la méthode civilisatrice la plus efficace¹⁰⁴.

La première partie de ce passage insiste sur le caractère « exotique » qu'a acquis l'œuvre de Lamartine, dont Barrès cite une édition précise (c'est la précision bibliographique entre parenthèses, qui sert également à attester le témoignage de l'écrivain) : celui-ci est en effet « couvert de signatures arabes », et ce n'est pas Barrès qui le lit directement, mais son hôte libanais qui lui en fait la lecture, dans un français que l'on imagine plus chantant que celui parlé en France même. L'œuvre de Lamartine s'est comme « orientalisée », et il semble que la (re)lecture sur place de la poésie lamartinienne l'aureole d'une fraîcheur nouvelle. Ainsi la citation bascule-t-elle du côté de l'expérience du voyage davantage que de la Bibliothèque :

Chaque fois que le voyageur ouvre le livre sur les lieux mêmes, que ce soit pour les comparer [...] ou pour s'informer de leur histoire, ce reversement de la lecture du côté de son activité immédiate permet de faire coïncider pratique intertextuelle et reprographie directe de l'expérience – qui jusque là s'opposaient¹⁰⁵.

¹⁰⁴ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 64-65.

¹⁰⁵ Christine MONTALBETTI, « Entre écriture du Monde et réécriture de la Bibliothèque: conflits de la référence et de l'intertextualité dans le récit de voyage au XIX^e siècle », dans Sophie LINON-CHIPON, Véronique MAGRI-MOURGUES, Sarga MOUSSA (éds.), *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité*,

En lisant Lamartine au Liban, Barrès lie la mémoire des livres à l'action du voyage, ce qui lui permet de contourner le risque de la redite. C'est ce que confirme la suite de l'extrait, où l'auteur choisit de s'arrêter sur l'hommage de Lamartine au travail des Jésuites au Liban, dans la démarche colonialiste qui est celle de toute l'*Enquête aux pays du Levant*, dont le but était de vérifier l'influence française dans cette région du monde. La référence à Lamartine sert ici à édifier l'histoire de cette présence, dans une perspective historique qui va dans le sens de la « mission civilisatrice ». Henry Bordeaux fait également une référence semblable en clôture de son récit de voyage en Égypte :

Michaud, l'historien des *Croisades*¹⁰⁶, ayant accompli ce même voyage il y a juste cent ans, s'étonnait du miracle égyptien [...] : « Athènes et le Parthénon, écrivait-il dans sa *Correspondance d'Orient*, Jérusalem et son temple furent l'ouvrage de deux nations qui avaient eu leur berceau dans la vieille Égypte [...] » Oui, sans doute, nous plongeons là-bas dans les profondeurs des âges, et de tant de tombes et de temples détruits sort un passé qui rayonne encore. Cependant, cette vieille Égypte nous échappe toujours en quelque façon, elle demeure symbolisée en ce Sphinx défiguré, si calme et si indéchiffrable au bord du désert, elle demeure le Sphinx sans visage¹⁰⁷.

La citation érudite sert ici à rendre un hommage appuyé au travail des jésuites ; tout comme pour Barrès, la citation a valeur d'autorité, et le commentaire des écrivains consiste à donner raison aux textes cités (« Oui, sans doute », écrit Bordeaux). Dans l'extrait ci-dessus, l'auteur du *Visage de Jérusalem* se place dans la lignée de l'historien des croisades Michaud, mais aussi dans celle de Barrès, qui lui-même ne fait en réalité que reproduire un éloge qui se trouve chez Chateaubriand : celui-ci a en effet inséré dans son *Itinéraire* plusieurs citations faisant toutes l'éloge des missions d'Athènes¹⁰⁸. La citation érudite se double donc d'une allusion au texte-modèle de Chateaubriand, qui n'hésitait pas à se décrire comme un « moderne croisé ». L'hommage aux religieux français dans le Moyen-Orient apparaît donc comme un *topos* du Voyage en Orient, repris par deux écrivains de la première moitié du XX^e siècle : la citation est ici le signe d'une filiation littéraire.

Mais la citation peut également répondre à la démarche inverse et servir à une plus grande singularisation de l'auteur citant. Ainsi, visitant la mosquée Al Aqsa à Jérusalem, Bordeaux ne peut s'empêcher de rappeler la description de ces lieux par Loti, mais c'est pour ensuite mieux la critiquer :

Le voici [Loti] à l'intérieur de la mystérieuse mosquée : « Aux premiers instants, il y fait presque nuit : on n'en perçoit que confusément la notion d'une splendeur féerique.

Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice, 1998, p. 12.

¹⁰⁶ Joseph-François MICHAUD, *Histoire des Croisades* (7 volumes), Paris, Michaud frères et Pillet, 1812-1822.

¹⁰⁷ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 300.

¹⁰⁸ Philippe ANTOINE, *Les récits de voyage de Chateaubriand*, *op. cit.*, p. 55.

Un éclairage très atténué tombe des vitraux, célèbres dont tout l'Orient, qui garnissent là-haut la série des petites fenêtres cintrées [...]. Cela représente une série de vases étranges, d'où s'échappent et retombent symétriquement de rigides bouquets : toutes les feuilles conventionnelles des temps passés, toutes les fleurs des vieux rêves [...] Çà et là cependant, pour rompre la monotonie des verdure, sont jetés, sur fond d'or, des semis de grandes fleurs rougeâtres, nuancées avec des miettes de porphyre et de marbre rose... »

Loti, pour son plaisir, trace lui-même les dessins qui lui sont agréables. Il voit des fleurs et des raisins, des feuilles et des pampres. Ce ne sont que prétextes à couleurs. C'est un conte oriental, énigmatique et charmant, qui se joue sur les murailles de verre et les fait paraître enchantées¹⁰⁹...

La citation répond ici à une fonction ornementale – sa longueur visant en effet à faire goûter pleinement la prose lotienne, et constituant un aveu de l'admiration portée par Bordeaux aux œuvres de son prédécesseur –, immédiatement mise à distance dans le commentaire qui suit, qui rejette précisément la gratuité du jeu esthétique. Bordeaux se sert de la citation afin de mieux fustiger le « mirage oriental ». Comme l'écrit Philippe Antoine, « l'auteur cite ici pour contredire¹¹⁰ ». Pour autant, Bordeaux peine à se détacher du modèle. On pourrait penser qu'en s'opposant à Loti, il viserait à mettre en avant sa propre vision du lieu, qui serait plus pragmatique et réaliste. Or, rien de tel ne se produit : cette longue citation extraite de *Jérusalem* de Loti est située après une description propre à Bordeaux de ladite mosquée, description où l'on relève des similitudes certaines entre les impressions des deux voyageurs. Ainsi, l'auteur du *Visage de Jérusalem*, malgré ses efforts pour atténuer la beauté du lieu, à laquelle il semble pourtant ne pas être resté insensible, a lui aussi cédé à la tentation de l'écriture pittoresque et de la poétisation du lieu :

Les trois enceintes de l'intérieur [...] sont baignées d'une ombre bleue, elle aussi. Il faut quelques instants pour s'habituer à cette ombre. Et puis l'on a envie de crier de joie, quand on découvre la splendeur des mosaïques et des vitraux. Mosaïques où l'or et le vert se mêlent, se confondent, font un or vert en fusion quand le soleil le frôle. Mais les vitraux, surtout, tiennent du prodige ; leur dessin est pareil à celui des tapis d'Orient, et c'est un entrelacs invraisemblable de violets, d'indigos, de bleus, de verts et d'ors. Le dessin n'est là, semble-t-il, que pour mettre en valeur ces tons divers, pour leur permettre toutes les audaces, toutes les fantaisies¹¹¹.

On retrouve ici une même attention aux effets d'ombre et de lumière, une même admiration pour les vitraux, une même transformation de la plume en pinceau : Bordeaux a bel et bien réécrit le texte de Loti, sans pour autant avouer cette influence,

¹⁰⁹ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 55.

¹¹⁰ Philippe ANTOINE, *Les récits de voyage de Chateaubriand*, *op. cit.*, p. 53.

¹¹¹ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 54. L'écrivain parle quelques lignes plus tôt d'« enchantement » à propos de la mosquée.

qu'il déguise au contraire en opposition. C'est à une même recherche de singularisation que répond un passage du *Sphinx sans visage*, où Bordeaux cite longuement Maxime Du Camp à Philae :

Le livre de Maxime Du Camp est oublié, trop oublié même, car il donne bien des détails pittoresques sur ces paysages d'Assouan avant la construction du barrage qui les a changés. J'ai eu la curiosité de l'ouvrir au retour. Il y raconte, assez bien, comment ils gravèrent et redescendirent en barque la première cataracte. Ce n'était pas sans risque à la descente. [...] Il rappelle avec complaisance ses méditations à l'endroit même où j'ai découvert son nom : « Quand la journée près de finir voyait le soleil descendre lentement dans le Nil, j'allais m'asseoir sur la terrasse des premiers pylônes, et là, muet et absorbé, je regardais autour de moi... » Méticuleux dans sa contemplation, il donne alors son tour d'horizon : « Au sud, j'apercevais le Nil qui monte entre ses bords et se perd brusquement derrière un coude formé par de hautes roches noires [...] ». J'ai cité cette page pour mesurer combien ces lieux ont changé¹¹².

Ce passage est intéressant en ce que l'auteur justifie sa pratique citationnelle dans la dernière phrase, invoquant le parallèle entre le présent et une époque plus ancienne, dans le but de donner au récit de voyage une profondeur temporelle. Il s'agit là d'un des buts recherchés par la citation, qui vise à mieux appréhender le réel. En faisant référence aux récits de Voyage en Orient antérieurs, les écrivains confrontent à la réalité les informations et les descriptions qu'ils contiennent et analysent les éventuels changements entre l'époque dépeinte dans ces récits et l'époque contemporaine. Mais contrairement à un Chateaubriand qui avait largement recours à ces comparaisons dans le but de dire une déception devant les réalités contemporaines¹¹³, Bordeaux n'émet pas de jugement sur ce changement du paysage. De plus, en citant un texte relativement peu connu à son époque (« Le livre de Maxime Du Camp est oublié »), Bordeaux se livre ici davantage à une démarche de « revue littéraire » qui vise à mettre en lumière le récit du compagnon de Flaubert, sur lequel l'écrivain émet un jugement plutôt favorable (« Il y raconte, *assez bien*, etc. »). Ce faisant, il se place dans une position de critique qui, par ricochet, hisse son propre récit de voyage au-dessus de celui de Du Camp. La citation a donc également une valeur esthétique, qui vise non pas à inscrire celui qui la pratique dans une filiation littéraire, mais bien plutôt à mettre en avant son originalité et sa singularité.

Entre l'hommage et l'inscription dans une tradition littéraire, et la contestation dans l'optique d'une singularisation de son voyage, la citation conduit les écrivains à se positionner par rapport à la Bibliothèque, ce qui ne va pas sans difficultés. Dans les deux

¹¹² Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 267.

¹¹³ Comme le montre Philippe Antoine dans son essai (*Les récits de voyage de Chateaubriand*, *op. cit.*, p. 56-58).

cas, comme l'observe Philippe Antoine, la citation est davantage « utilisée pour servir une attitude du narrateur que pour les informations qu'elle contient¹¹⁴ ».

Contrairement à la citation pour laquelle la source est explicite – ce que marquent les guillemets –, l'allusion fonctionne sur le régime de l'implicite. Il ne s'agit pas d'une reprise littérale d'un morceau mais bien plutôt d'une subtile réécriture où bien souvent un seul mot ou une seule expression agit comme signal intertextuel, le nom de l'auteur ou le titre précis de l'œuvre n'étant pas avoué. Ce procédé est fréquemment utilisé dans le reportage, qui cherche à se construire contre la littérature¹¹⁵ et préfère ainsi à la citation des modes de référence plus indirects. Dans ses articles pour *l'Exxelsior* regroupés ensuite sous le titre « La France en Orient 1919-1920 », Albert Londres affronte de cette manière l'ombre de l'œuvre de Chateaubriand :

Chacun, je l'espère, peut user du droit d'avoir son petit itinéraire de Paris à Jérusalem. Rien ne s'oppose non plus, espérons-le de même, à la réduction de ce vaste projet. Aussi avons-nous décidé de partir tout gentiment de Beyrouth¹¹⁶.

Le texte source n'est pas cité, mais il est immédiatement identifié¹¹⁷, car le reporter reprend littéralement le titre de la relation de Chateaubriand (« itinéraire de Paris à Jérusalem »). Toutefois, l'absence de majuscule au mot « itinéraire », ainsi que d'italique ou de guillemets, apparente bien cette phrase à une allusion. Celle-ci est doublée d'une intention parodique, comme l'indique l'ajout de l'hypocoristique « petit » et du déterminant possessif « son », qui confère à l'expression une dimension familière. Londres procède ici à un dégonflement burlesque en reprenant le *topos* de la critique de la grandiloquence de Chateaubriand.

De la même manière, Barrès s'exprime comme suit à propos des motivations du voyage relaté dans *L'Enquête aux pays du Levant* : « Je n'y vais pas chercher des couleurs et des images¹¹⁸ ». Il s'agit encore une fois d'une allusion au récit de Chateaubriand qui écrivait dans la préface de la première édition de *l'Itinéraire* : « Je n'ai point fait un voyage

¹¹⁴ *Ibidem*, p. 55.

¹¹⁵ Nous renvoyons à l'article de Myriam BOUCHARENC, « Choses vues, choses lues : le reportage à l'épreuve de l'intertexte », *op. cit.*

¹¹⁶ Albert LONDRES, *La France en Orient (1919-1920)*, dans *Pêcheurs de perles et autres reportages*, *op. cit.*, p. 184. Le chapitre qui s'ouvre sur ces mots est précisément intitulé « L'Itinéraire de Beyrouth à Jérusalem ».

¹¹⁷ S'intéressant au type de textes les plus souvent réécrits, Daniel Sangsue remarque que l'œuvre de Chateaubriand a fait l'objet de nombreuses réécritures satiriques : « Au début du dix-neuvième siècle, c'est Chateaubriand qui semble monopoliser les efforts des parodistes. Son *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne* (titre complet) provoque de multiples répliques parodiques, dont un *Itinéraire de Pantin au Mont-Calvaire, en passant par la rue Mouffetard, le faubourg Saint-Marceau, le faubourg Saint-Jacques, etc., et en revenant par Saint-Cloud, Boulogne, Anteuil, etc., ouvrage écrit en style brillant et traduit pour la première fois du bas-breton sur la 9^e édition par M. de Chateauterne* » (Daniel SANGSUE, *La Relation parodique*, Paris, Corti, 2007, p. 116.).

¹¹⁸ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 23.

pour l'écrire. [...] J'allais chercher des images, voilà tout ». On voit ici combien cette allusion est plus subtile que la précédente, puisqu'elle ne fait pas référence au titre de l'œuvre mais à un passage bien précis du texte préfaciel, ce qui implique une lecture plus attentive. Toutefois, tout comme chez Londres, Barrès cherche ici à se démarquer du modèle de Chateaubriand, au moyen de la tournure négative.

Ces exemples illustrent le caractère « monumental » des Voyages en Orient du XIX^e siècle pour les écrivains de notre corpus, et tout particulièrement de celui de Chateaubriand qui apparaît encore comme un modèle à suivre ou en tout cas par rapport auquel il convient de se positionner. Contrairement à la citation qui implique une prise de position franche face à la Bibliothèque, par le biais du commentaire qu'elle implique, l'allusion permet de faire discrètement référence à l'héritage littéraire ; si elle risque de passer inaperçue, elle manifeste paradoxalement, par la bonne connaissance des textes sources qu'elle implique, une plus grande proximité avec les textes dont elle prétend s'affranchir. Cette subtilité explique que l'allusion soit fréquemment employée par les écrivains de la première moitié du XX^e siècle, désireux de se singulariser par rapport à leurs prédécesseurs, tout en s'inscrivant dans une certaine tradition du Voyage en Orient.

c. L'intention parodique

L'« intention parodique¹¹⁹ » dans les Voyages en Orient n'est pas une invention du XX^e siècle ; au siècle précédent, Flaubert y avait eu recours afin de « désacraliser » l'Orient¹²⁰, tout comme Gautier¹²¹. Pour les écrivains de notre période, cette ironisation se rencontre par touches relativement ponctuelles : nous n'avons pas trouvé de passage s'apparentant à une parodie systématique des œuvres antérieures. Dans notre corpus, ce sont tout particulièrement les œuvres de Chateaubriand et Loti qui font l'objet de réécritures. Nous avons déjà étudié les effets de « dénudation¹²² » ironique concernant les réalités du voyage en Palestine, et qui sont le signe d'une désillusion par rapport aux

¹¹⁹ Nous choisissons ici de suivre la définition relativement large de Daniel Sangsue, qui définit la parodie comme « la transformation comique, ludique ou satirique d'un texte singulier », ce qui nous permet de traiter simultanément les notions de pastiche et de parodie (voir Daniel SANGSUE, *La Relation parodique*, *op. cit.*, p. 15).

¹²⁰ Cela a pu être étudié par Jeanne BEM, « L'Orient ironique de Flaubert », dans *Le Texte traversé*, Paris, Champion, 1991 et Sarga MOUSSA, « Critique du voyage. L'exemple de la correspondance d'Orient de Flaubert », *op. cit.*

¹²¹ Voir Alain GUYOT, « Gautier et le miroir ironique : les avatars de la description, du *Voyage en Espagne a Militona* », dans Sophie LINON-CHIPON, Véronique MAGRI-MOURGUES, Sarga MOUSSA, (eds.), *Miroirs de textes. Récits de voyage et intertextualité*, *op. cit.*, p. 87-106.

¹²² Le terme est utilisé par Alain GUYOT, dans « Gautier et le miroir ironique : les avatars de la description, du *Voyage en Espagne a Militona* », *op. cit.*, p. 97.

attentes suscitées par la lecture de la Bible. Ceux-ci semblent bien être une caractéristique des Voyages en Orient modernes : citons l'un des passages du *Dépaysement oriental* de Robert de Traz, qui dans la section intitulée « Un jeune écrivain » évoque deux faits divers qu'il a lus dans les journaux du Caire et qu'il qualifie de « conte d'une mille et deuxième nuit, réduit en fait-divers¹²³ ». Le terme « réduits » indique bien le travail de parodie à l'œuvre ici. Les écrivains polémistes tels Dorgelès ou Nizan goûtent particulièrement ce type de dégonflement burlesque, le premier inscrivant même la négation dans le titre de son ouvrage (*La Caravane sans chameaux*).

Il est frappant de constater que l'intention parodique se rencontre surtout dans les reportages. Elle est ainsi l'un des moteurs du reportage de Roland Dorgelès sur l'Indochine, dont l'un des chapitres centraux, plaisamment intitulé « Où je rencontre Pierre Loti en baie d'Along », explicite la distorsion de ce modèle¹²⁴ et le dilemme de l'écrivain « entre la réalité qui le conjure et la fiction qui le séduit¹²⁵ ». De la même manière, partant pour l'Arabie afin d'enquêter sur le sort des pêcheurs de perles, Albert Londres ne peut s'empêcher de pasticher le Hugo des *Orientales* dans le premier chapitre de son reportage :

Le métier de pêcheur de perles est aussi vieux que le vieux monde. Il m'a plu, par un soir d'étrange inspiration, de me reporter plusieurs siècles en arrière. Me considérant dans la glace de l'armoire de ma chambre d'hôtel, j'ai cru voir soudain surgir à ma place un très ancien et très vermoulu conquistador. Et, parlant à mon double, je lui dis : « Tu vas t'en aller, vieille carcasse, par petites étapes, à travers la mer Rouge, où l'on pêche aussi. [...] Ensuite tu feras une grande enjambée, d'Afrique en Asie ; Aden te recevra. Et la grande fête commencera. Tu t'en iras à travers les petits sultanats de la côte arabique. [...] un jour, sur je ne sais quel bateau, tu te présenteras à la porte du golfe Persique. Ce sera un beau jour ! Toutes les fées de Perse et d'Arabie t'ouvriront leur royaume. Elles te conduiront elles-mêmes sur les bancs de Linga, où si blanches sont les perles ; puis à Doubaï, sur la côte des Pirates, où les perles sont si chaudes. Enfin, porté par une galère capitane, voiles rouges gonflées et galériens aux rames, par une aurore aux doigts de rose, à Bahreïn, tu aborderas ! »

¹²³ « D'abord l'histoire d'un riche Égyptien impliqué dans une affaire d'avortement conjugal, et dont on rapportait, sans rire ni protester, qu'il en était à son cinquantième divorce. Et puis l'histoire d'un vieux fellah qui avait épousé une fillette de douze ans, l'avait répudiée, puis, repris d'un brusque désir, avait prié un de ses neveux, un beau sous-officier, de la demander en mariage et de divorcer aussitôt. Le jeune homme y consentit contre une forte somme. Mais quand il eut tâté de la mariée, il refusa avec énergie de se séparer d'elle et même de rendre l'argent. Alors le vieux fellah, dissimulant sa rage, envoya au jeune couple un gâteau auquel il avait mêlé de l'arsenic. Méfiant, [...] le sous-officier fit analyser le gâteau, porta plainte, et c'est ainsi que ce conte d'une mille et deuxième nuit, réduit en fait divers, me passa sous les yeux » (Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 31.).

¹²⁴ Roland DORGELÈS, « Où je rencontre Pierre Loti en baie d'Along », *Sur la route mandarine*, *op. cit.*, p. 69-84.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 77.

Voilà le projet insensé que j'avais formé.

Le plus insensé est de l'avoir réalisé – moins les fées¹²⁶.

Le reporter ne cite pas explicitement le nom de Hugo dans ce passage qui relève davantage d'un mode de référence indirect : le pastiche. Celui-ci se décèle notamment dans la reprise du thème de la « galère capitane » que l'on retrouve dans plusieurs poèmes du recueil des *Orientales*¹²⁷ ; Londres pousse le pastiche jusqu'à introduire un vers blanc dans sa prose (l'alexandrin « voiles rouges gonflées et galériens aux rames »), se livrer à des jeux de sonorités proches de la rime, et reprendre l'exotisme du vocabulaire ainsi que la charge évocatrice des toponymes. La fin du paragraphe exhibe la poéticité du texte, par une concentration d'effets et la présence de l'épithète homérique de « l'aurore aux doigts de rose » : on retrouve ici la référence à l'*Odyssee*, qui fait partie des textes les plus parodiés¹²⁸, tout particulièrement dans les récits de voyage ; Londres cite ici ce mythe dans la mesure où le périple qu'il s'apprête à raconter comporte de nombreux déplacements maritimes et a été parsemé d'écueils. Si le reporter reprend ici l'intertexte hugolien, incontournable lorsqu'il s'agit d'orientalisme littéraire, il finit bien par mettre à distance cette référence. Celle-ci est d'emblée minée par la comparaison péjorative à un « très ancien et très vermoulu conquistador », qui relègue cette posture dans un passé incompatible avec la période contemporaine ; de plus, la tournure négative finale « moins les fées » fait écrouler l'échafaudage polyphonique construit dans le paragraphe. L'écriture orientaliste est ainsi mise à distance au profit d'une esthétique du regard « neuf » et allant « à contre-lecture¹²⁹ », typique du genre du reportage¹³⁰. Comme le note Daniel Sangsue dans son essai sur la « relation parodique »,

La parodie peut être considérée comme « un acte d'opposition littéraire¹³¹ ». Elle opère en effet un travail de « sape¹³² » de l'œuvre qu'elle prend pour cible : inversant ses thèmes ou retournant ses mots, elle la contrefait et la contredit par un processus de négation [...]»¹³³.

¹²⁶ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*, p. 28-29.

¹²⁷ « Dans la galère capitane / Nous étions quatre-vingt rameurs », est ainsi le « refrain » de « Chanson de pirates ».

¹²⁸ Daniel Sangsue note que les « grandes œuvres » les plus parodiées sont souvent « les textes que leurs caractères symbolique et fondateur ont transformé en mythes – *Œdipe Roi*, l'*Odyssee*, l'*Iliade*, l'*Énéide*, plus tard *Faust*, *Hamlet*, *Don Juan*, *Robinson Crusoé*, etc. » (Daniel SANGSUE, *op. cit.*, p. 111.).

¹²⁹ L'expression est de Myriam BOUCHARÉNC, « Choses vues, choses lues : le reportage à l'épreuve de l'intertexte », *op. cit.*, p. 5).

¹³⁰ Nous reprenons ici des développements issus de notre article, « “En cherchant des perles, allais-je trouver des esclaves ?” : Albert Londres et l'imprévu du reportage », dans *L'esclavage oriental et africain au miroir des littératures française et anglaise, XVIII^e-XX^e siècles*, colloque international organisé par Daniel LANÇON et Sarga MOUSSA, Lyon, février 2014, actes à paraître.

¹³¹ *Dictionnaire de la conversation*, article « parodie ».

¹³² Claude ABASTADO, « Situation de la parodie », *Cahiers du 20^e siècle*, n° 6, 1976, p. 11.

¹³³ Daniel SANGSUE, *op. cit.*, p. 105.

Il semble bien que ce soit ici la démarche de Londres qui place dans les premières pages de son reportage une référence à la tradition romantique du Voyage en Orient pour mieux s'en éloigner par la suite. Ceci participe de la volonté de construire le reportage contre la littérature, comme l'a bien montré Myriam Boucharenc. Toutefois, comme elle le remarque et comme le formule également Daniel Sangsue,

[...] la parodisation implique une reconnaissance préalable : il faut à tout le moins que l'hypotexte soit jugé digne d'un tel traitement. Mais tout porte à croire que le parodiste est bien au-delà de cette simple reconnaissance et qu'il entre une certaine part d'admiration dans son geste. La parodie fonctionnerait ainsi comme une *admiration détournée*, un hommage qui ne veut s'avouer comme tel¹³⁴.

Cette intention parodique demeure relativement rare et limitée à certains types d'écrivains particuliers que sont les polémistes et les reporters. Au terme de la lecture de plusieurs dizaines de Voyages en Orient écrits après 1919, un constat s'impose donc : celui de la relative absence de passages manifestant une intention parodique envers les ouvrages du siècle précédent. Il semble ainsi que les Voyages en Orient de la première moitié du XX^e siècle révèlent une démarche si ce n'est conservatrice, du moins déférente vis-à-vis de l'héritage romantique ; malgré les bouleversements historiques de ce nouveau siècle, les écrivains cherchent malgré tout à perpétuer cette tradition littéraire et la mémoire de ceux qui ont contribué à son histoire. Il convient toutefois de relever une exception notable à ce constat : contrairement au récit de voyage, le reportage, qui veut se construire *contre* la littérature, s'inscrit bien dans une optique parodique vis-à-vis du canon du genre. Les reporters cherchent à se démarquer des modèles littéraires ; pour cela, ils n'ont pas seulement recours à la mise en scène d'une opposition comme dans le pastiche de Hugo analysé plus haut, mais également au silence : l'intertextualité des reportages est en effet beaucoup moins riche que celle des récits de voyage. Kessel en Palestine ou Londres en Irak ressentent moins le besoin de systématiquement se référer à Chateaubriand pour l'un et les *Mille et Une Nuits* pour l'autre.

L'analyse de ces quelques réécritures permet d'illustrer les problématiques proprement littéraires, de répétition et de perpétuation d'une tradition discursive, propres au Voyage en Orient. Elle révèle à quel point il est délicat, pour les écrivains voyageurs du XX^e siècle, d'inventer une nouvelle manière de dire l'Orient et de s'émanciper de l'héritage romantique. Ils se ménagent une place difficile à tenir, entre le refus de l'héritage de la Bibliothèque et l'inscription paradoxale dans cette tradition. Finalement, ces discussions sur le poids de l'intertextualité attestent le caractère de plus en plus autotélique du Voyage en Orient, qui vise davantage à dialoguer avec la tradition

¹³⁴ *Ibidem*, p. 106.

littéraire qu'à décrire les *realia* de cette région du monde. Dans son article sur « l'entrée en littérature » du récit de voyage, Roland Le Huenen écrit ainsi que

[...] la description, qu'elle soit allusive, énumérative ou citationnelle, affiche ostensiblement sa nature fabriquée et son statut d'objet littéraire. En se détournant de l'objet mondain, référentiel, le geste descriptif invite le lecteur à la reconnaissance, à se ressouvenir du florilège des textes qui constituent sa mémoire et son identité culturelle. Cette tendance du discours à se replier sur lui-même, à réitérer l'inscription de son origine et le réseau de son intertexte, est la marque même de la littérarité¹³⁵.

Le corpus des Voyages en Orient du XX^e siècle, outre l'intérêt qu'il présente pour les seules études dites « orientalistes », constitue ainsi un groupement d'œuvres particulièrement pertinent pour interroger les procédés de réécritures. Mais que se passe-t-il pour les écrivains pétris de ces lectures lorsqu'ils les confrontent aux réalités orientales ? Les récits de voyage en Orient du XIX^e siècle ont contribué à fonder une représentation fantasmatique de l'Orient dont les écrivains du siècle suivant sont encore imprégnés, quand bien même elle n'est plus tout à fait apte à dire la réalité de la région. Il convient maintenant d'élargir le champ et de s'intéresser à l'évolution de ce que Louis Bertrand a nommé, en 1910, le « mirage oriental ».

III – SE DÉLIVRER DU « MIRAGE ORIENTAL »

S'il permet de se remémorer passages célèbres et descriptions fameuses, le Voyage en Orient est surtout, pour les écrivains du XX^e siècle, l'occasion de se confronter non seulement aux prédécesseurs qui constituent le panthéon du genre, mais plus largement à la représentation collective de l'Orient qu'ils ont contribué à façonner tout au long du XIX^e siècle. Le jeu de réécritures que nous venons d'étudier dans le chapitre précédent est le signe de la persistance, même dans les esprits les plus modernistes, d'un « rêve », ou pour reprendre les termes de Louis Bertrand, d'un « mirage » oriental. Celui-ci se retrouve dans notre corpus dans les très nombreux passages nostalgiques, où l'écrivain voyageur semble regretter un passé révolu, dont il commence à soupçonner qu'il n'a en réalité jamais existé. Nous nous proposons à présent d'étudier les caractéristiques de ce « mirage », et surtout les discours des écrivains du XX^e siècle sur le fantasme oriental que leurs confrères du siècle précédent ont élaboré. La période qui s'ouvre en 1910 avec *Le Mirage oriental* de Louis Bertrand est marquée par cette oscillation constante entre la

¹³⁵ Roland LE HUENEN, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *op. cit.*, p. 53. On peut toutefois noter que la description des nouveautés du temps (comme la question du sionisme et de la représentation des « nouveaux Juifs ») échappe à cette évolution : les voyageurs de cette période étant les premiers à les observer, ils ne sont donc pas influencés par une quelconque tradition littéraire.

tentation de retrouver cet Orient rêvé, et des prises de distance, éclairs de lucidité où pointe la conscience du caractère conventionnel et irréel de cette vision. Le terme de « mirage » choisi par Bertrand nous paraît particulièrement pertinent en ce qu'il s'inscrit dans le champ lexical fondamental du récit de voyage, celui de la vision ; il permet ainsi de qualifier toute la production de Voyages en Orient pour la période qui nous intéresse.

a. Figures imposées. Des scènes de genre toujours présentes

Les récits de Chateaubriand, Lamartine, Nerval, Flaubert et Loti ont contribué à élaborer des *topoi* sur l'Orient ainsi que des thématiques référentielles qui paraissent incontournables dès lors qu'il est question de cette région mythique. Ainsi, certains lieux sont devenus « communs » : pensons notamment au désert, auquel tous les écrivains consacrent quelques pages et que Loti a chanté dans son récit précisément intitulé *Le Désert*, ou encore aux Pyramides d'Égypte. Mais les clichés sur l'Orient ne concernent pas uniquement les paysages ; on trouve également des « scènes » narratives, comme le note Jean-Claude Berchet : selon lui, le Voyage en Orient

fragmente [l'Empire ottoman] en une série de gros plans fixes, cadrés selon un code de peintre : cafés, bains, marchés, rencontres à la fontaine... On se lasse aussi, parfois, de suivre au fil de sa lecture ce cortège de scènes de genre : « Mariage » ; « Circoncision » ; « Départ de la caravane de la Mecque » ; « Danse des almées » ; « Arrivée du sultan à la prière du vendredi », etc. Le pittoresque du romantisme, en Orient, ne tarde pas à tomber dans le chromo du kaléidoscope¹³⁶ [...].

L'écrivain belge Maurice Maeterlinck résume ce constat, dans son court texte intitulé *En Égypte*, en disant que les voyageurs ne sont « trop souvent que des perroquets¹³⁷ ». Dans son récit de voyage sobrement intitulé *Orient*, Édouard Herriot énumère certains de ces lieux communs du Voyage en Orient, dans le cas de Constantinople :

Suivi de l'inévitable drogman, personnage d'importance [...] l'étranger devait subir certains spectacles réputés orientaux.

On le menait chez les derviches et, par exemple, à Mevlevi Hané Kapou, près d'un cimetière et d'une porte des murailles, non loin de la plaine où Mahomet II établit son quartier général – ou à Scutari, dans une ruelle. Les uns dansaient ; c'étaient les Mevlevi ; pendant des heures, au bruit des flûtes et des tambours, enlacés par le rythme, ils tournaient, et leurs jupes blanches s'évasaient ainsi que des cloches. À Scutari, balançant la tête d'avant en arrière, ils s'enchaînaient l'un à l'autre, ils

¹³⁶ Jean-Claude BERCHET (éd.), *Le Voyage en Orient: Anthologie des voyageurs français dans le Levant du XIX^e siècle*, op. cit., p. 17.

¹³⁷ Maurice MAETERLINCK, *En Égypte, notes de voyage*, Paris, Chronique des lettres françaises, 1928, p. 14., cité par Sarga MOUSSA, *Le Voyage en Égypte : anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Robert Laffont, 2004, p. XIX.

rugissaient sans fin [...] Toute cette charlatanerie écœurait. C'était l'Orient dans la mesure où les exhibitions de Chicago représentent la France.

Dans le même ordre, il y avait aussi le *séamlîk* du vendredi, la visite du sultan à la mosquée avec le défilé des dignitaires apportant dans leurs valises des uniformes de rechange. Les eunuques noirs gardaient les odalisques affalées dans leurs voitures. On avait peine à distinguer les généraux des *cavas*. Le service terminé, le sultan rentrait en hâte au palais, poursuivi par les dignitaires qui s'essoufflaient derrière son phaéton¹³⁸.

Le ministre écrivain présente ces *topoi* comme s'ils étaient des spectacles artificiels uniquement destinés aux voyageurs de passage (« certains spectacles *réputés orientaux* »). Surtout, il les présente comme s'ils étaient désormais révolus, comme si le lectorat en était « écœuré ». Mais est-ce vraiment le cas ? Il semble au contraire que ces scènes de genre aient toujours leur place dans les nouveaux récits de voyage en Orient. Dans ses *Heures d'Égypte*, Francis Carco dresse à son tour une liste de ces lieux communs, qui confirme celles de Jean-Claude Berchet et d'Édouard Herriot ; relevant une citation de Jean-Marie Carré à propos de Nerval, il commente :

« Ce qu'il cherchait – affirme Jean-Marie Carré – c'étaient les spectacles de la rue, les scènes de café ou de bains turcs, les marchés aux esclaves, les fêtes de la circoncision et du mariage, les funérailles, les exhibitions des psyllés, des charmeurs de serpents, des montreurs de singes, les séances des derviches hurleurs et tourneurs, les danses des almées ou même de leurs équivoques remplaçants : les *khowals*. » En somme, ce que nous cherchons tous¹³⁹.

Carco se place dans la filiation nervalienne par la dernière phrase, qui montre que les écrivains voyageurs du XX^e siècle recherchent les mêmes spectacles pittoresques qu'au siècle précédent. En visite au Mouski, il commence par citer la description par son illustre prédécesseur d'une cérémonie de mariage, puis enchaîne : « J'ai assisté à l'une de ces cérémonies¹⁴⁰ ». Il décrit alors à son tour un mariage, en ayant volontiers recours à la couleur locale¹⁴¹, avant de passer à une autre scène de genre, que l'on retrouve encore très fréquemment au XX^e siècle : les scènes de marché. Il perpétue ainsi la tradition littéraire.

À l'instar de Carco, nombreux sont les voyageurs de notre corpus qui font, dans leurs récits, une place à ces scènes de genre qui constituent toujours un attendu pour le

¹³⁸ Édouard HERRIOT, *op. cit.*, p. 65-67.

¹³⁹ Francis CARCO, *Heures d'Égypte, op. cit.*, p. 44.

¹⁴⁰ *Ibidem*, p. 46.

¹⁴¹ « On avait tendu des tapis, des guirlandes et installé sous un dais somptueux des tables chargées de victuailles et des fauteuils dont les dorures et les velours resplendissaient aux feux des ampoules électriques. Un bélier entravé pour le sacrifice se débattait près du tréteau sur lequel on allait l'égorger. Des marchands de pistaches promenaient leurs petits étalages à bout de bras, et des nuées d'enfants agiles, au crâne tondu, se pressaient dans leurs galabiehs comme dans de longues chemises de nuit et s'émerveillaient des lumières tout en guettant l'arrivée du cortège » (*Ibidem*).

lectorat. Ces scènes varient selon le pays visité, et sont trop nombreuses pour que nous puissions en dresser ici une liste exhaustive¹⁴². Toutes ne sont toutefois pas reconduites au XX^e siècle : ainsi, les scènes de genre de la liste esquissée ci-dessus par Jean-Claude Berchet se retrouvent plus rarement dans notre corpus¹⁴³. La raison en est sûrement que les bouleversements politiques consécutifs au premier conflit mondial ont conduit à un réajustement en fonction des situations nouvelles ; il ne peut plus y avoir de description de « l'arrivée du sultan à la prière du vendredi » dès lors qu'il n'y a plus de sultan, et tous les événements qui rythmaient la vie bien réglée de l'empire ottoman, comme le départ de la caravane de la Mecque, passent désormais au second plan¹⁴⁴. Toutefois, certaines scènes de genre ont traversé ces bouleversements et se retrouvent à nouveau dans notre corpus. Nous nous proposons à présent d'examiner trois d'entre elles, qui illustrent le double aspect de l'Orient romantique : l'aspect spirituel et ascétique d'un côté, avec le spectacle de l'extase des derviches tourneurs et l'expérience du désert, et l'aspect sensuel de l'autre, illustré par exemple par les scènes de marché. Ces scènes de genre sont en effet encore présentes dans les récits de Voyages en Orient de la première moitié du XX^e siècle, et s'accordent ainsi à la représentation romantique et pittoresque de « l'Orient ».

L'effondrement de l'empire ottoman et la nouvelle donne géopolitique qui s'ensuit de change rien à la dimension spirituelle du Voyage en Orient, qui reste pour les voyageurs l'occasion de se découvrir d'autres mœurs et d'autres religions, souvent relativement méconnues en Occident. Les écrivains voyageurs du XIX^e siècle ont inscrit la description de l'extase religieuse musulmane – danse des derviches tourneurs et cérémonie extatique des derviches hurleurs, au cœur du Voyage en Orient. Au Caire, Nerval assiste ainsi à un *zikir*¹⁴⁵ de derviches hurleurs¹⁴⁶ ; Flaubert les voit également au

¹⁴² On pourra se reporter aux anthologies établies par Jean-Claude BERCHET (*Le Voyage en Orient : anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, *op. cit.*) et Sarga MOUSSA (*Le Voyage en Égypte*, *op. cit.*) pour en retrouver un certain nombre.

¹⁴³ Seule Myriam Harry assiste en 1932 à une cérémonie de circoncision à Jérusalem, qu'elle relate dans *Les Derniers harems* (Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 88-89.). C'est également elle qui décrit un mariage, ou une scène de hammam. Mais cela est désormais plus rare.

¹⁴⁴ Notons toutefois une occurrence de description du départ de la caravane de pèlerins vers La Mecque dans le reportage de Joseph Kessel sur les « Secrets de l'Arabie ». Toutefois, cette caravane ne part pas d'Istanbul mais de Sanaa, au Yémen.

¹⁴⁵ Le *zikir* est une cérémonie extatique centrale dans le soufisme, qui consiste en une invocation de Dieu afin d'atteindre la purification de l'âme. Sur cette question, voir Élodie GADEN, « Le *zikir* et le *zar* en Égypte : représentations littéraires de deux manifestations extatiques orientales », *Les Figures du ravissement*, M. BRIAND, L. LOUVEL (dir.), Presses Universitaires de Rennes (La Licorne, n°107), 2014, p. 151-164.

¹⁴⁶ Nerval décrit avec force détails la cérémonie du *zikir* en commençant par la danse : « Les trente derviches se tenaient par la main avec une sorte de mouvement de tangage, tandis que les quatre coryphées ou *zikkers* entraînaient peu à peu dans une frénésie poétique moitié tendre, moitié sauvage ; leur chevelure aux longues boucles, conservée contre l'usage arabe, flottait au balancement de leurs têtes [...] ; leur psalmodie bourdonnante prenait par instants un accent dramatique ; les vers se répondaient évidemment, et la pantomime s'adressait avec tendresse et plainte à je ne sais quel objet

Caire puis à plusieurs reprises à Constantinople¹⁴⁷, tout comme Gautier qui consacre un chapitre entier à sa visite du *tekeh* de Scutari¹⁴⁸. Maurice Barrès s'inscrit dans cette lignée des voyageurs intéressés par la dimension spirituelle de l'Orient : au cours de son parcours en Méditerranée orientale, il enquête sur les Yézidis, les Nosairis ou encore les Ismaéliens et notamment parmi eux les Nizârites (nom des membres de la secte des Assassins). Mais c'est surtout le personnage de Djalâl ad-Dîn Rûmi, créateur de l'ordre des derviches tourneurs, qui attise sa curiosité. L'écrivain décrit ainsi la ville turque de Konya, où le sage avait élu domicile et où se trouve son mausolée, comme l'« un des buts principaux de [s]on voyage, car voici des années [qu'il] rêve de conquérir auprès du tombeau de Djélal-eddin Roumi, le secret des danses sacrées¹⁴⁹... ». Son intérêt pour le soufisme, courant mystique de l'Islam, le pousse ainsi à rencontrer à Konya le Grand Tchélébi, descendant de Djalâl ad-Dîn Rûmi. Celui-ci lui fait même l'honneur de danser pour lui. L'écrivain décrit sur plusieurs pages la cérémonie, qu'il éprouve de la difficulté à comprendre :

Le Tchélébi, très digne, simple, monacal, la tête en arrière, les yeux mi-clos, semble déguster un vieux vin. Les voilà partis pour le monde de l'exaltation. Comment les suivre dans ce grand jeu violent ? Comment entrer avec eux dans la cuve de leur vendange ? C'est un élan. Vers quoi ? Je vois bien qu'ils subissent un choc, mais, ce choc mental, que ne leur arrache-t-il un cri ! Ne jeteront-ils pas un cri d'homme, ces fous ? Que va-t-il jaillir de cette crise tournoyante ? J'attends. [...] Figures perdues, concentrées, absentes, sans rayonnement pourtant, tout cela morne, égoïste, physiologique. Je voudrais des pleurs ou des plaisirs de l'âme. À la fin, plus de chant, rien qu'une musique rapide, moins haletante. Ils semblent des oiseaux qui ne battent plus des ailes, qui planent. Tous en plein ciel. Le grand Tchélébi, les mains sur le cœur, puis les bras ouverts, le regard en haut, accueille le monde, se perd dans l'azur¹⁵⁰.

En dépit de la poétisation des dernières phrases, Barrès manifeste ici son incompréhension pour une transe qu'il ne juge pas humaine, et qu'il peine à concevoir, comme le montre ici la récurrence des interrogations. Il n'est pas le seul à inclure la

d'amour inconnu. À les entendre seulement, je sentais mes yeux pleins de larmes, et l'enthousiasme gagnait peu à peu tous les assistants ». L'écrivain donne même les paroles des chants, qu'il rapproche du *Cantique des Cantiques*, et qui l'émeuvent profondément.

¹⁴⁷ À Constantinople, Flaubert assiste à l'extase des derviches hurleurs et à celle des derviches tourneurs (Gustave FLAUBERT, « Tekeh des derviches hurleurs » et « Tourneurs de Galata », *Voyage en Orient*, Paris, Gallimard, 2006, p. 366-367.). Il décrit comme suit la danse des derviches tourneurs : « Bientôt la ronde commence – cela n'est pas assez vanté ; chacun a une extase particulière, vous pensez aux rondes des astres, au songe de Scipion, à je ne sais quoi ? Un jeune homme, les bras tout levés et la figure perdue de volupté ; un autre qui ressemblait à un archange, avec un air d'autorité ; un vieux, pointu, à barbe blanche ; un de teint blanc jaune (maladie de cœur ?), de même teinte morte que son bonnet de feutre. – Nul étourdissement quand ils s'arrêtent. Mouvement de leur robe qui tourne encore et les drape ».

¹⁴⁸ Théophile GAUTIER, *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, op. cit., p. 152.

¹⁴⁹ Maurice BARRÈS, op. cit., p. 234.

¹⁵⁰ *Ibidem*, p. 284-286.

description de la danse des derviches dans son récit de voyage. D'autres écrivains de notre corpus assistent aussi à des spectacles de derviches tourneurs. Ainsi, Claude Aveline voit au Caire un *zikr*, qu'il détaille en trois sections de sa *Promenade égyptienne*. Il semble lui aussi insensible, sinon hostile, à ce qui se passe devant lui :

Alors, [...] les derviches commencent à tourner. Là où ils sont, les bras tendus, d'abord doucement, puis plus vite, encore plus vite. Ils tournent en un double mouvement : sur eux-mêmes et autour de la piste. Il en est de très âgés qui tournent avec maladresse, comme de vieux chiens qui trottent après leur queue. Mais les jeunes sont lancés dans un tourbillon prodigieux. À chaque tour, le pied frappe sans bruit le sol et le corps marque la reprise, ajoute comme une ondulation à ce mouvement parfait. De la ceinture aux pieds, les robes s'évasent, forment une lourde cloche. Au bout des bras tendus, les mains retombent mollement, tandis que les têtes s'inclinent sur les épaules et que les yeux se ferment. Quelle grâce inadmissible ! Des robes qui se gonflent dans un tournoiement de valse, des attitudes d'abandon féminin sur ces corps barbus et laids, cela choque, cela révolte le corps, comme un spectacle « contre nature »¹⁵¹.

La critique est ici bien plus assumée que chez Barrès. La cérémonie religieuse est saisie comme un spectacle grotesque – Aveline qualifie ainsi de « salle de cirque » la scène sur laquelle les derviches dansent – et bien qu'il nuance immédiatement son jugement en remarquant qu'il est incongru de « réagir devant une cérémonie religieuse comme devant un ballet russe », l'écrivain offre à son tour un tableau globalement négatif du *zikr*. Tout se passe comme si les voyageurs français, quoique attirés par le mystère des religions orientales, ne parvenaient pourtant pas à en saisir le sens, et réécrivaient inlassablement cette incompréhension. Le spectacle de derviches tourneurs symbolise dès lors l'impénétrabilité et l'étrangeté de la spiritualité orientale, qui ne cesse pourtant de fasciner les voyageurs. La prolifique Myriam Harry, qui comme Barrès s'est toujours intéressée de près aux religions orientales. Si elle n'assiste pas à un *zikr*, elle visite des couvents de derviches tourneurs à Tripoli¹⁵² et à Alep¹⁵³, et consacre en 1947 à Djâlâl ad-Dîn Rûmi une biographie détaillée¹⁵⁴.

Dans le Voyage en Orient, la découverte du désert constitue pour les écrivains voyageurs l'expérience spirituelle la plus intense, qu'il convient souvent de replacer dans un contexte chrétien : la traversée du désert est l'occasion sinon d'une retraite, du moins

¹⁵¹ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 81.

¹⁵² Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 137-150.

¹⁵³ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 172-176.

¹⁵⁴ Myriam HARRY, *Djelaleddine Roumi, Poète et Danseur mystique*, *op. cit.* Cette incompréhension de la transe se lit encore après notre période d'étude : dans ses *Lettres d'Égypte* (1962), Jean Grenier consacre un chapitre au *zikr* et au *zar*. Il considère le premier comme un spectacle dépaysant pour le voyageur européen (« Voilà ce que l'on ne voit pas dans nos pays et qui vaut la peine qu'on se déplace ») mais ne semble pas réceptif à ce qui lui paraît d'abord « une danse sauvage », au « caractère mécanique et appris » (Jean GRENIER, *Lettres d'Égypte 1950 suivi de Un été au Liban*, Paris, Gallimard, 2000, p. 61-62).

d'une quête intérieure parfois initiatrice. Il s'agit pour les écrivains « de déchiffrer l'énigme qu'il pose, les vestiges, les inscriptions ou les traces du passé, et de remonter le temps jusqu'aux origines de l'homme et de la Création¹⁵⁵ ». Le lieu continue à fasciner les voyageurs du XX^e siècle¹⁵⁶, même s'il est vrai qu'il n'apparaît plus que sous forme de résidu dans les Voyages en Orient : les écrivains voyageurs l'évoquent tous, mais uniquement à l'échelle de quelques pages et non plus à celle d'un livre entier comme l'a fait Loti dans *Désert*¹⁵⁷. Dans notre corpus, Roland Dorgelès consacre ainsi un chapitre à la traversée en automobile du désert syrien autour du site de Palmyre. Les premières lignes s'inscrivent pleinement dans l'écriture du désert :

En plein désert... Du sable durci et des cailloux, jusqu'au bout du monde. Une colline dénudée, un étang de sel, la calotte de pierre d'un lointain marabout ; on ne regarde plus, les yeux calcinés¹⁵⁸.

Les phrases averbales, l'emploi d'articles indéfinis, l'expression du « bout du monde » et l'aposiopèse sont ici au service de la recherche d'un style dépouillé caractéristique de l'écriture du désert. Bien que l'auteur de la *Caravane sans chameaux* note l'irruption de la modernité jusque dans ces confins, il continue à exploiter le motif de la monotonie du lieu, qui engourdit bientôt le voyageur et le fait pénétrer dans un état de semi-conscience :

On regarde sans voir, on songe sans penser. Du sable, toujours du sable... Les seuls arbres qu'on aperçoit, ce sont les hommes qui les ont plantés : des poteaux de télégraphe. Puis ils s'éloignent. Plus rien... [...] On roule, on roule, sans rien où reposer ses yeux. [...] Jamais le ciel ne fut si vide, la terre si nue¹⁵⁹...

Dans ses articles écrits d'Égypte pour le compte de divers journaux français, Alexandre Vialatte présente lui aussi le désert comme le *limes* de la civilisation, qui en Égypte a la particularité de se trouver au coin de la rue, « au bout de chaque avenue¹⁶⁰ ». Cette « porte du désert » fascine également Francis Carco. Aux environs d'Alexandrie, il

¹⁵⁵ Catherine DELMAS, *Écritures du désert. Voyageurs, romanciers anglophones XIXe-XXe siècles*, Presses universitaires de Provence, 2005, p. 5.

¹⁵⁶ Voir aussi sur cette question *Poétique et imaginaire du désert*, textes réunis par Jean-François DURAND, Publications de l'université Paul Valéry Montpellier III, 2005, et Guy BARTHÉLEMY, *Fromentin et l'écriture du désert*, Paris, L'Harmattan, 1996.

¹⁵⁷ Daniel LANÇON écrit justement qu'« il ne semble plus guère y avoir de tentation de l'écriture du désert après le Sinaï asiatic de Loti » (Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *op. cit.*, p. 132.).

¹⁵⁸ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 197.

¹⁵⁹ *Ibidem*, p. 200.

¹⁶⁰ Alexandre VIALATTE, « Le désert au bout de chaque avenue... et l'ombre de Bonaparte partout dans le désert », *L'Époque*, 16 août 1938, repris dans *Au coin du désert, Égypte 1938*, *op. cit.*, p. 9.

se fait piloter par un ami et est frappé par l'absence de transition entre la ville et le désert :

Les sables commençaient aussitôt. Un tournant brusque : ils s'étendaient en vastes ondulations hérissées, çà et là, d'un bouquet de palmiers, par-dessus des carrières béantes et, du côté de la Méditerranée, de tentes de Bédouins au profil de toitures chinoises relevées sur les bords. Un marabout pétillant de blancheur, plusieurs tombes desséchées au milieu des pierrailles, les cubes épars d'un vague village : c'était tout. Une bande indigo dominant la masse arrondie des dunes, vibrait à la lumière comme un halo de réverbération. Mais les dunes s'épanouissaient avec tant d'indolente et d'opulente ampleur qu'on ne voyait bientôt plus qu'elles, leur voluptueux déroulement¹⁶¹.

C'est sur une ultime vision du désert au clair de lune, aperçu cette fois-ci depuis les Tombeaux des Califes au Caire, que l'écrivain clôt ses *Heures d'Égypte*, comme une invitation à voir au-delà de la réalité humaine. Il fait donc du désert un lieu mystérieux, un « sol absolu¹⁶² », autre radical de la civilisation. Dans la lignée du *Désert* de Pierre Loti, long et magnifique poème en prose sur le désert du Sinaï, cette représentation du désert se formule souvent par une tonalité poétique, qui se lit dans l'extrait ci-dessus dans les qualificatifs et les notations de lumière et de couleur. Robert de Traz s'inscrit lui aussi dans cette tradition en chantant ce paysage qui « existe en dehors de l'homme » dans une section précisément intitulée « Désert » :

L'air est si transparent qu'on voit les moindres détails à une grande distance. Rien n'arrête le regard : il s'empare d'un seul coup de cet univers en cristal. Tout est évaporé, tendu, sec, brisant. Au ras de l'horizon la lumière chatoie, presque blanche, et puis elle s'élève en ondulations bleuissantes vers le haut du ciel qui est turquoise. Jour incandescent, privé d'ombres, flamme sans fumée. Du soleil à la terre un arc voltaïque a jailli. Pour un peu on l'entendrait crépiter.

Vers le soir, cette haute tension fléchit. Par degrés, l'azur relâche son étreinte, remonte très haut au-dessus du monde exténué. Un faible souffle vient à nous, comme l'haleine expirante de qui demande grâce. Poudre d'or du couchant, gloire immobile¹⁶³.

Encore une fois les multiples qualificatifs, joints aux phrases averbales et à un travail sur le pittoresque de l'écriture suscitent l'image d'un paysage « incandescent », sur le fil de la représentativité littéraire tant il est intense. La description de ce lieu symbolique de « l'Orient » exige une recherche stylistique particulière, que l'on retrouve encore, par touches, dans le Voyage en Orient contemporain. Dans notre corpus, Antoine de Saint-Exupéry est peut-être celui qui s'inscrit le mieux dans la filiation lotienne. La narration

¹⁶¹ Francis CARCO, *Heures d'Égypte*, *op. cit.*, p. 64.

¹⁶² Voir le titre du recueil de Lorand GASPARD, inspiré du désert de Judée (*Sol absolu*, Paris, Gallimard, 1972).

¹⁶³ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 166-167.

de son crash dans le désert libyque occupe en effet une partie entière de *Terre des hommes*¹⁶⁴ : on y retrouve l'écriture poétique et la médiation existentielle traditionnellement associées à l'évocation de ce paysage.

La description du marché oriental et des scènes de vie qui s'y déroulent constitue un autre *topos* que les écrivains de la première moitié du XX^e siècle reprennent dans leurs récits, afin de nourrir la représentation sensualiste de l'Orient. Qu'il s'agisse du Grand Bazar à Istanbul ou du Khan Khalil du Caire, le souk offre de multiples possibilités de descriptions plus pittoresques les unes que les autres, que Nerval et Flaubert avaient déjà exploité¹⁶⁵. Claude Aveline décrit longuement le souk du Caire, en s'intéressant tout particulièrement au travail des artisans :

Tout ce marché couvert est composé de véritables quartiers, celui des antiquités et des bijoux, celui des parfums, celui des vêtements, celui du cuivre. [...] Là où l'on vend des tissus ordinaires, de la mercerie, des babouches, des épices, le chaland est moins rare, car il est cairote. [...] Plus loin, voici l'échoppe du tailleur et de sa machine à coudre ; celle du tapissier, qui applique sur une grosse toile des bandes multicolores dont le dessin formera un verset du Coran ; celle du repasseur de robes : il pose son large pied à plat sur le fer massif, qu'il guide de la main au moyen d'un long manche ; et il se remplit d'eau les joues, pour la souffler en la vaporisant sur l'étoffe¹⁶⁶.

Roland Dorgelès manifeste le même intérêt pour les marchands du souk de Damas. Outre la description des échoppes, il rapporte notamment la traduction des « cris de féerie » inventés par les marchands pour attirer les clients :

« O grains du roi ! grains du roi ! » lance celui dont la corbeille est remplie d'azeroles. « Rafrâichis ton cœur ! », appelle le marchand de limonade qui fait tinter ses gobelets comme des castagnettes. [...] J'en faisais un bouquet, de ces cris enchanteurs¹⁶⁷.

Parmi les scènes de marché, qui apparaît véritablement comme l'un des principaux « lieux communs » du Voyage en Orient, la négociation des articles constitue une scène de genre récurrente. Claude Aveline l'évoque par exemple dans la section intitulée « Un achat dans les souks » de sa *Promenade égyptienne*. Accompagné de son ami Lauro Bombi,

¹⁶⁴ Antoine de SAINT-EXUPÉRY, « Au cœur du désert », *Terre des hommes*, Paris, Gallimard, 1939. Rééd : Gallimard, 2000, p. 110-157.

¹⁶⁵ Nerval consacre plusieurs passages à la description de l'animation des bazars (voir par exemple dans la partie « Les Femmes du Caire » la section intitulée « Les Bazars. Le Port » consacrée aux marchés de Beyrouth). Quant à Flaubert, s'il ne développe pas autant que l'on pourrait s'y attendre le motif du bric-à-brac, il consacre néanmoins quelques pages aux souks de Damas (Gustave FLAUBERT, *op. cit.*, p. 284-285.).

¹⁶⁶ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 61-63.

¹⁶⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 156.

il s'initie à la pratique du marchandage au Khan Khalil du Caire et présente sous la forme d'un dialogue très vivant l'échange avec le marchand :

Je demande un bracelet :

– Combien ?

Le marchand prend un air excédé.

– Pourquoi tu penses d'abord à l'argent ? me dit-il. Est-ce que j'y pense, moi ? [...] C'est le beau que j'aime, et quand je vois des connaisseurs, alors, j'ai du plaisir avec eux de montrer les jolies choses ! [...]

Il devient très digne.

– Garde-le. Je ne veux pas de ton argent. Tu croirais que je te vole, alors j'aime mieux te le donner. [...]

Le Turc commence à déplier des étoffes vulgaires, aux teintes aveuglantes et parfois inconnues [...], puis des soies brochées aux tons délicieux. La joute recommence autour d'une robe ravissante, une *abayia* mauve et or, et comme un peu fanée. Le Turc nous parle de toute sa famille, de la probité de son père, de la foi de son frère, de la pureté de son épouse. Il veut absolument que nous prenions « un petit café ». Pour finir, j'obtiens la robe à un prix raisonnable. Et j'ai le bracelet par-dessus le marché¹⁶⁸.

L'échange est ici présenté comme une véritable scène de théâtre, avec indications de jeu et d'intonation. On retrouve les mêmes scènes et les mêmes remarques dans le texte de Francis Carco, qui se fait expliquer la comédie du marchandage :

« Monsieur Carco, vous connaissez le Mouski, n'est-ce pas ? [...] une foule qui traîne, s'arrête, bavarde, discute, prend un objet, le pose, le reprend, dit un chiffre. Le marchand en indique un autre. Aussitôt le client riposte par un piaulement de poulet qu'on plume ou par un rire, un bon gros rire qui signifie : « Allons, quelle blague ! Ce n'est pas sérieux ». Pas sérieux ! Le marchand jure alors sur ce qu'il a de plus sacré, sur ses enfants ou sur sa propre tête, qu'il aimerait mieux la voir tomber plutôt que de rabattre une demi-piastre-tarif et soudain : "Allons, pour le plaisir, a-t-il le toupet de proposer, je vous le joue, à la chance". »¹⁶⁹

Le voyageur l'expérimente ensuite lui-même auprès d'un marchand qui l'attire au fond de sa boutique, lui offre du café et lui montre, « pour le plaisir seulement », divers tapis et autres objets que Carco se fait un plaisir de dédaigner.

Force est de constater que la plupart des écrivains de notre corpus reconduisent, du moins partiellement, le catalogue de stéréotypes élaborés par les romantiques, mettant en scène une altérité radicale de l'Orient. Tous ces clichés concernent en effet des pratiques culturelles, et nourrissent la représentation d'un Orient à la fois mystérieux et

¹⁶⁸ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 59-61.

¹⁶⁹ Francis CARCO, *Heures d'Égypte, op. cit.*, p. 34.

ascétique, folklorique et coloré ; bref, d'un Orient toujours exotique. Le discours stéréotypique fait ainsi toujours partie, au XX^e siècle, de la définition du Voyage en Orient. Mais il importe de préciser que ce catalogue s'est renouvelé depuis le siècle précédent, et que certains anciens *topoi* semblent avoir disparu des récits de Voyage en Orient : l'Orient exploré, redécoupé, partagé entre les puissances européennes perd logiquement de son « mystère ». Dès lors, les (nombreux) écrivains qui continuent à insérer dans leur texte certaines scènes de genre semblent désormais le faire avec distance, de façon ludique, manifestant par là une conscience aiguë du caractère fantasmatique des clichés élaborés tout au long du XIX^e siècle. C'est cette réflexivité littéraire, cette conscience de l'artificialité de l'Orient romantique, que nous aimerions désormais analyser ; elle force les écrivains contemporains à faire un choix entre l'illusion volontaire et la déconstruction du mythe.

b. L'Orient de la légende à l'épreuve de la réalité

Dès le début du XX^e siècle, certains écrivains interrogent la pertinence de cette imagerie pour dire l'Orient contemporain. En 1910, Louis Bertrand, que son long séjour en Algérie (de 1891 à 1900) a conduit à s'intéresser à ces questions, formulait ce malentendu sur la représentation de l'Orient dans un texte justement intitulé *Le Mirage oriental* :

Et, cependant, en dépit de ces transformations si évidentes, nous persistons à considérer l'Orient comme le suprême asile, – comme une sorte de conservatoire intangible, – de la couleur locale. Un bandeau a été mis sur nos yeux par nos poètes et nos romanciers, et nous n'avons pas le courage de le soulever. Nous nous obstinons à chercher l'Orient là où il n'est plus. Rien n'y fait. Nous avons beau savoir que tout est changé, nous avons beau nous moquer nous-mêmes de notre candeur, nous restons, malgré tout et toujours, les lecteurs éblouis des *Orientales*¹⁷⁰.

Car c'est bien l'intertexte romantique qui est le plus présent, ainsi que les contes orientaux et la Bible, dont les écrivains romantiques, précisément, n'ont eu de cesse de réactiver la mémoire lors de leurs Voyages en Orient. L'image du « bandeau » mis sur les yeux des voyageurs indique à quel point le savoir livresque peut les aveugler dans leur appréhension du pays visité, et faire obstacle à une expérience immédiate et « naïve » du monde au cours du voyage. Ainsi, selon Bertrand, l'Orient des Romantiques est mort, mais la fiction que le romantisme a construit de l'Orient reste particulièrement vivace dans l'esprit des voyageurs ; le terme de « mirage » choisi par l'écrivain comme titre de son livre révèle, tout comme celui de « bandeau », la distorsion que cet héritage littéraire fait subir au regard du voyageur, alors même que la vue joue un rôle central dans la

¹⁷⁰ Louis BERTRAND, *Le Mirage oriental*, *op. cit.*, p. 2.

poétique du récit de voyage¹⁷¹. La relation entre le voyageur et le Monde est dès lors médiatisée par la Bibliothèque. Entre admiration, rejet poli ou polémique – à l'image de Robert de Traz qui intitule « Pas de romantisme » l'une des sections de son *Dépaysement oriental*¹⁷² –, la plupart des voyageurs du XX^e siècle thématisent dans leurs textes l'importance de la littérature antérieure, conscients du danger que le « déjà lu » peut faire courir à la restitution fidèle des modernités orientales, si tant est que ce soit là l'objectif de leur relation de voyage.

Bertrand condamne comme désuète voire dangereuse la propension des voyageurs occidentaux à toujours considérer l'Orient à travers le filtre de l'orientalisme romantique forgé au XIX^e siècle :

Il y a cent ans, à l'époque tumultueuse et trouble du romantisme, alors que Turcs, Arabes et Japonais n'étaient guère pour nous que des sujets de pendules ou de paravents, des prétextes à poèmes byroniens et à romans exotiques, on pouvait s'amuser à décrire leurs vestiaires et ignorer leurs âmes : cela ne tirait pas à conséquence. Aujourd'hui, ces gentillesse ne sont plus de saison¹⁷³.

Le polémiste fait ici acte de rupture avec une tradition qu'il feint pourtant d'ignorer, lui qui affirme quelques lignes auparavant n'avoir « lu aucun livre avant [s]on départ et, sauf le Coran et la Bible, [n'en avoir] emporté aucun¹⁷⁴ » et sur laquelle repose toute son argumentation. Il s'attache en effet à déconstruire cette représentation esthétisante qu'il considère anachronique et mensongère. Son essai est fondé sur un principe chronologique de découverte de l'Orient par le voyageur ; celui-ci est tout d'abord charmé (premier chapitre : « Les mirages de l'arrivée ») ; mais ce qu'il découvre bientôt, ce sont « la débâcle de la couleur locale » et « la séquestration du touriste », titres des sous-chapitres de ce premier mouvement. Bertrand s'y insurge contre « la fantasmagorie de l'exotisme » et évoque « la douche réfrigérante que la vue immédiate de la réalité inflige aux enthousiasmes les plus robustes¹⁷⁵ ». Il présente ensuite « la réalité » (deuxième chapitre) de l'Orient, en s'attardant sur « les ombres du tableau », « le fumier oriental » ou encore « la barbarie cosmopolite ». Filant la métaphore de la vision, il cherche ainsi à dépouiller cette région des oripeaux pittoresques et romanesques que les artistes occidentaux n'ont cessé de lui attacher. Si sa démonstration s'accompagne d'un

¹⁷¹ Bertrand écrit par ailleurs qu'il cherche à avoir « les yeux purifiés de toute littérature » (Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 181.).

¹⁷² Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 73. L'écrivain y fait lui aussi le constat de l'influence des Romantiques sur la représentation occidentale de l'Orient : « Nous sommes habitués à voir dans l'Orient un décor romantique, à cause de Chateaubriand, de Hugo, de Delacroix » (p. 74).

¹⁷³ Louis BERTRAND, Avant-propos du *Mirage oriental*, *op. cit.*, p. XII.

¹⁷⁴ *Idem.*

¹⁷⁵ *Idem.*

propos idéologique éminemment contestable¹⁷⁶, il convient de reconnaître le mérite de cet ouvrage en ce qui concerne la prise de conscience de « l'invention orientale » par l'Occident, pour reprendre une formule saïdienne. Soulignons que Bertrand fait ici davantage référence à des ouvrages de fiction (le Coran, la Bible, le recueil poétique de Hugo) qu'à des récits de voyage à visée référentielle ; or, comme l'écrit Christine Montalbetti, « l'effet de filtre s'accroît lorsque le texte se met à convoquer des modèles empruntés à la fiction¹⁷⁷ ». Nous aimerions ici analyser la permanence de ce rapport entre réalité et fiction, que Bertrand a nommé « mirage oriental », question que les écrivains de notre corpus posent souvent avec inquiétude.

L'analyse de Bertrand semble en effet toujours pertinente pour les écrivains voyageurs de la première moitié du XX^e siècle, qui se heurtent encore constamment à cette représentation fantasmagorique de l'Orient. Le « déjà lu » crée, au moment de l'expérience du voyage, une sensation de « déjà vu » que les écrivains semblent tous avoir éprouvée. Les œuvres canoniques du Voyage en Orient, mais aussi la Bible et les contes orientaux les plus connus, parmi lesquels figurent en première place les *Mille et Une Nuits*¹⁷⁸, ont fixé des « scènes de genre », allant de la scène du puits en Palestine au repas sous la tente bédouine, que les voyageurs se plaisent – ou se forcent – à retrouver au cours de leur voyage. La fiction vient alors contaminer la réalité de l'expérience du voyage : si celle-ci se révèle inférieure au fantasme, le voyageur est alors déçu ; mais si, par bonheur, la réalité lui paraît à la hauteur de la légende, c'est alors l'émerveillement, qui fait à nouveau basculer la réalité dans le régime fictionnel.

En préambule de sa relation de voyage en Palestine, Henry Bordeaux explicite la sensation de « déjà vu » qui résulte de lectures remontant parfois jusqu'à l'enfance :

Ai-je été, en Terre Sainte, déçu ou ravi ? L'un et l'autre, je crois. Je n'ai pas rencontré l'émotion nouvelle que j'attendais, parce que j'avais constamment la sensation étrange du *déjà vu*. Cette question me venait sans cesse aux lèvres : « Mais où donc me sont apparus déjà ces femmes portant l'amphore, ces chameaux chargés, ces palmiers en relief, ces villes sans toits, ces Bédouins aux vêtements flottants ? Je suis bien assuré qu'ils sont déjà dans ma vie et non pas dans mon imagination. [...] »... Je ne me trompais pas : ils étaient déjà dans ma vie d'enfant, comme si j'avais été conduit alors à Jérusalem et à Nazareth, en Judée et en Galilée. [...] C'étaient l'Ancien et le Nouveau Testament illustrés par Gustave Doré. Aucune lecture n'a davantage influé sur moi¹⁷⁹.

¹⁷⁶ Voir les pages suivantes concernant la relation entre le Voyage en Orient et les idéologies.

¹⁷⁷ Christine MONTALBETTI, *op. cit.*, p. 65.

¹⁷⁸ Pour plus d'informations sur l'influence des *Mille et Une Nuits* et leurs réécritures dans la littérature française du XX^e siècle, nous renvoyons aux travaux de Christiane CHAULET ACHOUR, *Les Mille et une nuits et leurs réécritures au XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2005, et Christiane CHAULET ACHOUR (dir.), *À l'aube des Mille et Une Nuits. Lectures comparatistes*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, « Littérature hors frontières », 2012.

¹⁷⁹ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem, op. cit.*, p. 14-15. C'est l'auteur qui souligne.

De fait, nombreux sont les écrivains qui cherchent au cours de leur voyage en Palestine à retrouver des « scènes de genre » bibliques, et voient partout des images de la Sainte Famille ou de Jésus au puits en compagnie de la Samaritaine, comme s'ils cherchaient à faire coïncider la réalité avec leurs lectures. Édouard Herriot écrit à ce propos :

Il n'est pas un village de cette région, encore si proche de Jérusalem, qui n'éveille un souvenir biblique. Ici, Jérémie fut remis en liberté ; ici, s'animent les étonnantes histoires [...] que je traduisais jadis du latin, dans mon petit village de Champagne, devant une fenêtre qu'une vieille vigne encadrait. La voilà bien, la Bible en images¹⁸⁰.

Mais voir ainsi la Palestine et l'Orient à travers la médiation de la Bibliothèque, à travers un filtre religieux ou littéraire, fait naître le risque de la déception. « Qu'il est dangereux de lire, dans son enfance, les conteurs orientaux¹⁸¹ ! » s'exclame ainsi Henry Bordeaux, exprimant la puissance de ces lectures sur l'appréhension d'un Orient qui risque dès lors de n'être pas à la hauteur de ces fantasmes. Souvent, en effet, les voyageurs sont déçus par ce qu'ils voient et dont ils espéraient un enchantement total. C'est particulièrement le cas lors de la découverte des Lieux Saints à Jérusalem, dont les voyageurs attendent souvent beaucoup, et d'autant plus lorsqu'ils les visitent en tant que pèlerins. Nombreux sont ceux qui décrivent comme une véritable démystification le contraste entre la promesse des Écritures et les réalités du tourisme religieux, allant parfois jusqu'à la colère, comme en témoigne cet extrait du *Dépaysement oriental* de Robert de Traz :

Ce qui me gêne, c'est la bonhomie de ce revendeur, le bavardage de ces ménagères – *alors que tout ici devrait être transfiguré*. C'est cette odeur de graillon et d'urine, cette absence de clarté, cette profusion de détails ordinaires, souvent sordides. Ma vénération n'arrive pas à s'employer, et je hâte l'allure, je me dépêche pour lui découvrir un objet. [...] Jérusalem, accroupie dans son mensonge et dans son immondice, cité mythomane, ville de l'imposture, Jérusalem, à la fois sainte et profanée, ou plutôt qui se profane elle-même¹⁸².

Le conditionnel (« alors que tout ici devrait être transfiguré ») est ici le signe du travail de suggestion biblique. De Traz s'attendait à être ébloui ou du moins ému à Jérusalem, et se trouve finalement tout embarrassé d'une « vénération » inutile, dans une ville qu'il découvre obscure et sale ; la dernière phrase du passage est un cri de haine devant ce « mensonge » et cette « imposture », autres noms du « mirage oriental ». Il n'est pas le premier, ni le seul, à éprouver de tels sentiments : la visite de la vallée de Josaphat ou encore du Saint-Sépulcre s'apparente chez presque tous les voyageurs à un

¹⁸⁰ Édouard HERRIOT, *op. cit.*, p. 189.

¹⁸¹ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 47.

¹⁸² Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 205-209. Nous soulignons.

désenchantement¹⁸³. Il est impossible de relever toutes ces marques de déception consécutives à la visite des Lieux Saints ; citons à nouveau Robert de Traz, qui parle de « dérision » à propos du Saint-Sépulcre :

Ceux dont la ferveur s'est ici exaltée, c'est qu'ils étaient fervents d'avance, et peut-être aveugles. Comment auraient-ils supporté cette affreuse dérision ? Luxe faux et banal, encombrement de constructions intérieures qui arrêtent et repoussent, incapacité de lumière et d'élan¹⁸⁴.

Encore une fois, l'écrivain suisse souligne la puissance de l'imagination qui peut rendre « aveugle » à la réalité, bien que dans son cas, la ferveur de sa foi le conduise finalement à relativiser ses premières impressions¹⁸⁵. La princesse Bibesco aboutit à la même conclusion. Déçue par Jérusalem, elle se plaît, une fois rentrée à Notre-Dame-de-France où elle est hébergée, à *corriger* mentalement cette réalité qui n'était à la hauteur ni de ses rêves ni de sa foi :

Toute la médiocrité du jour disparaissait ; toute la honte avait fui : libre et solitaire, j'étais occupée à détruire, puis à reconstruire Jérusalem. Je la rebâtissais à mon gré avec des moellons immatériels dont disposent les marchands d'ombres et de rayons. Je projetais sur les nuages monotones de la nuit toutes les cathédrales, toutes les saintes chapelles, tous les cloîtres, tous les baptistères, tous les hospices, tous les dômes que je connaissais. Je composais un quartier avec Sainte-Sophie de Constantinople, Saint-Trophime d'Arles, Saint-Marc de Venise, Saint-Apollinaire de Ravenne, Saint-Front de Périgueux. J'en faisais un autre avec Chartres, Bourges, Strasbourg, Cologne, Canterbury. [...] Je voyais des rues entières formées de presbytères, avec leurs jardins¹⁸⁶. [...]

¹⁸³ Une telle déception se lit déjà chez Flaubert : « Voilà le troisième jour que nous sommes à Jérusalem. Aucune des émotions prévues d'avance ne m'y est encore survenue – ni enthousiasme religieux, ni excitation d'imagination, ni *haine des prêtres*, ce qui au moins est quelque chose. Je me sens devant tout ce que je vois plus vide qu'un tonneau creux – ce matin dans le Saint-Sépulcre, il est de fait qu'un chien aurait été plus ému que moi. À qui la faute, Dieu de miséricorde ? à eux, à vous, ou à moi ? – à eux, je crois, à moi ensuite, à vous surtout. Mais comme tout cela est faux, comme ils mentent, comme c'est badigeonné, plaqué, verni, fait pour l'exploitation, la propagande et l'achalandage ! Jérusalem est un charnier entouré de murs. [...] » (Gustave FLAUBERT, *op. cit.*, p. 245).

¹⁸⁴ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 211.

¹⁸⁵ Chez Robert de Traz qui visite Jérusalem en pèlerin protestant, la foi finit en effet par l'emporter ; par un effet de renversement, il finit par inverser l'axe du réel et de l'imaginaire, comme si l'expérience du voyage ouvrait la voie à une nouvelle lecture de la Bible, peut-être plus « fidèle ». Il écrit ainsi à la fin de la partie de son récit de voyage consacrée à la Palestine : « Quand on observe autour de soi, en Palestine, on remet ainsi au point des contre-sens et des malentendus qui naissent de notre trop grande habitude des textes sacrés. À mesure que l'on poursuit cette révision on s'aperçoit combien la Bible est proche du quotidien. L' "inspiration littérale", la voilà. Rien de conventionnel, nul enjolivement, mais, qu'il s'agisse de la nature ou de l'homme, un maximum de réalité produisant un maximum de poésie. Nettoyée des commentaires et des souvenirs qui la surchargent, telle phrase se met à briller d'une sorte de lumière » (Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 251.). Le voyage est bien considéré comme un exercice de déchiffrement du monde et du Livre.

¹⁸⁶ Marthe BIBESCO, *Croisade pour l'Anémone (lettres de Terre Sainte)*, Paris, Plon, 1931, p. 42.

Tout comme Robert de Traz, elle parvient par ces laborieuses rêveries à finalement voir « les cailloux de la Judée s'épanouir en anémones¹⁸⁷ ». C'est à un tel exercice d'aveuglement volontaire et d'auto-suggestion littéraire que se livre Myriam Harry lors de sa découverte de Bagdad, au cours d'un voyage en 1933. Tout juste arrivée dans la ville, elle exprime tout d'abord une déception similaire à celle de Robert de Traz en Palestine :

[...] Malgré mon optimisme, malgré ma puissance d'illusion, malgré le nom magique ressassé tout au long du désert, il faut bien l'avouer, la ville dont, selon Renan lui-même, « le monde rêvera éternellement », Bagdad, me déçoit. Où est sa forêt de minarets ? Où sont les coupoles d'émail vert, ces palais si éblouissants que les caravanes en restaient aveuglées durant sept jours¹⁸⁸ ?

Il est significatif que l'écrivaine parle elle-même de son désir « d'illusion » et d'aveuglement (« les caravanes en restaient aveuglées... »). Tout comme le voyageur suisse, elle semble avoir été victime de l'enchantement du toponyme¹⁸⁹ (« le nom magique ressassé tout au long du désert ») mais aussi de l'influence des propos tenus par certains intellectuels français, en l'occurrence Renan. Pourtant, malgré cette décevante première impression, tout se passe comme si le désir d'illusion était le plus puissant. Quelques lignes seulement après l'extrait cité plus haut, Myriam Harry dresse en effet de Bagdad un tableau fidèle à la tradition pittoresque de la « miniature » ; rien n'y manque, des charmantes notations de couleurs (« jonquille, vert-amande, jaune-soleil, rose persan, bleu turquoise [...] ») aux références mythiques que sont les *Mille et Une Nuits* ou encore Haroun-al-Rachid¹⁹⁰. Par ailleurs, l'écrivaine reconduit ces références jusque dans le titre qu'elle donne à ce chapitre consacré à la capitale irakienne (« Bagdad, la cité des *Mille et Une Nuits*¹⁹¹ »), signe du choix qu'elle a opéré : celui de la soumission au fantasme plutôt qu'à la réalité. L'aveu de sa déception fait finalement l'objet d'une sublimation esthétique. Myriam Harry et Robert de Traz représentent ainsi des voyageurs qui ne parviennent pas, pour des raisons religieuses ou littéraires, à se détacher de la fascination du « mirage oriental ». Il convient toutefois de nuancer ce constat, la plupart des écrivains voyageurs de la première moitié du XX^e siècle multipliant en réalité les prises de position contradictoires – rappelons que Robert de Traz a pu renier l'aspect romantique de

¹⁸⁷ *Ibidem*, p. 74.

¹⁸⁸ Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁸⁹ Marthe Bibesco parle de son côté des « syllabes embaumées » qui constituent le mot Cédron et reconnaît qu'en Palestine « les noms sont tout : la Judée, la Galilée, des paysages acoustiques. Le pouvoir sur nous des Lieux Saints, c'est de nous faire réintégrer notre enfance, à l'aide du Sésame-ouvre-toi des noms » (Marthe BIBESCO, *Croisade pour l'Anémone*, *op. cit.*, p. 86.).

¹⁹⁰ On trouvera reproduit l'intégralité de cette longue description de la ville dans les Annexes, p. 165-166.

¹⁹¹ Chapitre IV de *Irak*, *op. cit.*, p. 35-44.

l'Orient dans une section de son *Dépaysement oriental*¹⁹². Ces contradictions sont le signe de la difficulté à inventer une nouvelle façon de dire l'Orient contemporain.

D'autres écrivains choisissent de ne plus « s'illusionner » et d'essayer d'appréhender l'Orient moderne dans sa réalité, fût-ce au prix de la déception. Ainsi Maurice Martin du Gard découvrant Damas écrit qu'il peine à reconnaître la superbe cité décrite par les romantiques :

Tout comme un autre, j'essayais de m'exalter sur les mille beautés de la ville à travers les siècles. Mais chaque fois, je revenais aux poignants problèmes dont dépendait la vie de tous ces hommes que je croisais et que je surprénais dans des boutiques ou dans les cafés à bavarder, à intriguer ou à rêver. Peu m'importaient ce brouhaha, les sucreries, le narghileh, l'eau de rose et le café turc, les bas de soie et la ceinture rouge des prostituées. Il fallait donner de l'unité, un grand courant d'échanges à une cité qui ne veut pas mourir. Ça et là des fils barbelés traînaient, et jusque devant l'antique mur d'enceinte où l'on fait voir la fenêtre d'où les chrétiens, dans une corbeille, descendirent Saint Paul condamné par les juifs. La nuit venait et, sous les froides étoiles, ma poésie, c'était un ordre suprême consenti par tous, c'était un amour impossible, mais les romantiques de passage en Orient ne l'eussent pas reconnue¹⁹³.

Relevons ici l'intéressante formule « j'essayais de m'exalter », qui révèle que les voyageurs programment l'exaltation qu'ils devront ressentir, comme une injonction, au cours de leur voyage : c'est précisément cette anticipation mentale qui nuit à sa réalisation. Mais Martin du Gard développe ici un nouvel obstacle à l'enthousiasme romantique, d'ordre politique : il ne peut en effet s'empêcher de faire passer au second plan le décor pour s'intéresser à ceux qui le peuplent et à leurs problèmes contemporains, et insère dans son tableau orientaliste un élément discordant, ces « fils barbelés » qui rappellent discrètement les affrontements violents qui ont soulevé Damas en 1925. Pour l'écrivain, l'évolution politique due à l'implantation de la France en Syrie par le biais du mandat a bel et bien rendu impossible le voyage romantique. De même, visitant Istanbul en 1937, Camille Mauclair éprouve une amère désillusion devant les transformations de la ville, qu'il restitue en un tableau en deux temps, dont la première partie est placée sous le signe du négatif :

C'en est fini de ces embarcations ornées, garnies de riches tapis, qui étaient les gondoles de Constantinople, et que remplacent prosaïquement des bateaux-mouches. *Il n'y a plus* de fêtes illuminant les villas, puisque toute aristocratie est proscrite. *Il n'y a plus* de réception d'ambassades, puisque les diplomates sont réduits aux charmes des bâtisses de béton et du maussade climat d'Ankara où Kemal Ataturk a prudemment garé ses ministères. *Il n'y a plus* de costumes, puisque c'est le règne de la casquette, de l'imperméable et de la friperie égalitaire, au point qu'on a l'impression d'une multitude faubourienne parquée de force dans un décor non fait pour elle. *Il n'y a plus* de rêverie,

¹⁹² Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 73.

¹⁹³ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 100-101.

il n'y a plus de prière pour cette foule incolore et morne. [...] Une sorte d'angoisse est perceptible partout...

Cette angoisse, je l'ai éprouvée en quittant celle que j'appellerai toujours Constantinople. C'était dans un crépuscule féerique, rose, violet, doré, d'un bleu profond enfin. Les minarets désignaient les premières étoiles, les quais s'illuminaient, les masses des coupes acquéraient de puissantes valeurs sur le ciel, parmi les fumées et les filigranes des mâtures. Que ce coin du monde est donc beau ! La misère s'effaçait, la laideur n'existait plus, Constantinople en gloire demeurait la ville des Byzantins et des grands sultans. Et cependant, l'impression de la déchéance, d'une agonie en beauté, pesait sur moi tandis que mon paquebot se dirigeait lentement vers la Marmara, et que l'incomparable paysage, devenu le fantôme de lui-même, se dissolvait dans l'imminente nuit.

Adieu, Orient¹⁹⁴ !

Ce passage qui clôt le troisième chapitre de ce récit de voyage de Jérusalem à Istanbul est construit autour d'un balancement entre un passé fantasmé et un présent dysphorique, formulé par l'expression initiale « C'en est fini » et l'anaphore de la tournure négative « Il n'y a plus ». Mauclair y déplore la disparition de l'Orient de la légende, que semblent avoir accéléré selon lui les réformes menées sous le gouvernement d'Atatürk, qui ont transformé le décor, les costumes, et jusqu'au nom même de la Constantinople magique décrite par Nerval dans « Les Nuits du Ramazan ». En ce sens, le principal reproche formulé par l'écrivain est peut-être la disparition de la « rêverie ». Dans le deuxième paragraphe de cet extrait, l'écrivain s'attache à ressusciter cette rêverie sur la ville également chantée par Loti : c'est l'expression « Constantinople en gloire », qui emprunte au registre religieux pour dire la permanence au-delà du monde terrestre¹⁹⁵. Il compose alors une vignette orientaliste dans la plus pure tradition pittoresque, usant de sa plume comme d'un pinceau pour magnifier la lumière et les couleurs du ciel d'Orient. L'emploi du toponyme désormais obsolète « Constantinople » plutôt que celui d'« Istanbul » révèle le choix d'un passé glorifié dont Mauclair voudrait qu'il perdure à jamais, comme le montrent l'adverbe « toujours » et le verbe d'état « demeurer » (« Constantinople [...] demeurait la ville des Byzantins et des grands sultans »). C'est aussi le choix de l'aveuglement et de la perpétuation du mirage, afin de

¹⁹⁴ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 206-207. Nous soulignons. Il est à remarquer que Mauclair reprend ici un *topos* déjà formulé par Gautier dans son récit de voyage *Constantinople*, par exemple à propos du musée des anciennes nationalités turques : « En parcourant l'Elbici-Atika, devant ces armoires peuplées de fantômes du temps passé, on ne peut se défendre d'un sentiment mélancolique, et l'on se demande si ce n'est pas un mouvement de prescience involontaire qui a poussé les Turcs à faire ainsi l'herbier de leur ancienne nationalité, vivement menacée aujourd'hui » (Théophile GAUTIER, *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, *op. cit.*, p. 322.). Voir à ce sujet Guy BARTHÉLÉMY, « Dialectiques de la trace : entre dégradation et "géographie magique" », dans *Vestiges du Proche-Orient et de la Méditerranée*, eds. Catherine DELMAS et Daniel LANÇON, Paris, Geuthner, 2015, p. 116.

¹⁹⁵ L'expression fait référence à celle de « Christ en gloire », sujet particulier de l'iconographie chrétienne, qui représente le Christ dans son corps de gloire nimbé de lumière au moment de sa seconde parousie, après le Jugement dernier.

ne pas assister à ce qui est vécu comme une « déchéance » et une « agonie ». Mais les dernières lignes du paragraphe révèlent que cela est désormais impossible, et la métaphore finale de la dissolution du paysage dans la nuit vient dire la disparition de la légende de Constantinople dans l'ère moderne. L'écrivain désillusionné ne peut dès lors que renoncer à cet Orient rêvé, non sans l'avoir mentalement ressuscité, une dernière fois. La *vision* a succédé à la *vue*, et c'est moins à un lieu qu'à un *topos* littéraire que Mauclair fait ici ses adieux.

La mise en scène par Roland Dorgelès de sa rencontre avec les Bédouins de Syrie nous avait déjà montré combien l'auteur de *La Caravane sans chameaux* cherchait à se détacher du « mirage oriental ». Cette problématique est en réalité la clef de voûte de tout l'ouvrage. Affirmant d'emblée le parti-pris d'un voyage « à contre-lecture¹⁹⁶ », Dorgelès ne peut que s'emporter contre ces voyageurs qui examinent la réalité à travers le filtre de leurs connaissances livresques. Au Caire, il dépeint ainsi un jeune homme blasé, qui connaît tous les classiques du Voyage en Orient :

Il avait tout lu, tout imaginé, et il en voulait à ce pays d'être si différent de ce qu'il avait rêvé. [...] Il connaissait Chateaubriand, Lamartine, Nerval, Loti, et ne voyait plus rien avec ses propres yeux¹⁹⁷.

On retrouve ici le type du voyageur-lecteur évoqué plus haut, qui ne parvient plus à faire le départ entre la réalité et la fiction. Pour Dorgelès, ce type de voyageurs non seulement « ratent » la réalité en la réduisant à la légende, mais non contents de se gâcher le voyage, ils ruinent également, comme par contagion, celui des autres. C'est ce qu'il exprime dans ce passage qui suit celui des deux touristes cité plus haut :

Quand j'ai coudoyé cette sorte de voyageurs, je ne peux rien admirer de la journée. *Simplement par réaction, par une protestation irraisonnée de tout mon être*, je ne vois plus rien que de banal et mon enthousiasme offensé rentre dans sa coquille. *Mille et une Nuits ? Où ça ?* Je descends du Vieux Caire où continuent les fouilles : ce n'est qu'un terrain vague. [...] Je vais aux Tombeaux des Califes : un bourg abandonné. [...]

N'ont-ils rien regardé, rien écouté, ces gens qui découvrent les splendeurs de Bagdad chaque fois qu'ils passent devant un barbier et qui crient à la Sainte Famille dès qu'ils aperçoivent, derrière un petit âne, un pâtre grisonnant et une pauvre mère allaitant son enfant.

C'est leur faute, si j'ai boudé au village copte, retranché derrière sa vieille enceinte, si je n'ai pas aimé les icônes dorées qu'un pappas à bonnet noir éclairait avec un cierge aussi mince qu'un crayon, si je n'ai même pas voulu m'arrêter devant cette niche où, d'après la légende, la Vierge lasse aurait dormi. Le Nil, le Nil lui-même m'a déçu¹⁹⁸ !

¹⁹⁶ Nous reprenons ici une formule de Myriam BOUCHARENC, dans « Choses vues, choses lues: le reportage à l'épreuve de l'intertexte », *op. cit.*, p. 5.

¹⁹⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 103.

Tout se passe comme si l'enthousiasme selon lui mal placé des autres voyageurs qu'il côtoie affectait le sien propre, et le poussait, pour se distinguer à tout prix de ces « mauvais voyageurs », à tout déprécier. De fait, l'écrivain fait l'expérience de nombreuses désillusions au cours de son Voyage en Orient ; malgré ses déclarations tonitruantes en début de texte, il a bien du mal à se prémunir contre la séduction « orientale ». Lui aussi est imprégné de lectures bibliques et romantiques, lui aussi est prêt à croire aux *Mille et une Nuits*. Ainsi, on ne compte plus les passages où il exprime sa déception devant les réalités orientales ; par exemple, ayant rencontré à Palmyre un authentique « conteur arabe » en la personne d'un aubergiste nommé Jabbour, qui lui raconte les légendes bédouines, il s'emporte en découvrant qu'il s'agit en réalité d'un universitaire ayant reçu les palmes académiques et prenant des notes afin de composer un ouvrage sur le folklore de Syrie :

Ainsi, j'avais traversé le désert, je m'étais fait ermite sur la route des caravanes, et c'était pour tomber sur une Shéhérazade qui servait de la bière en canettes, cherchait un éditeur et portait le ruban violet¹⁹⁹ !

Ces effets de dégonflement burlesque sont des coups sévères portés au « mirage oriental » que le narrateur était tout prêt à croire²⁰⁰. Dans la même veine, on pourrait citer le passage où il constate qu'en réalité les Pyramides sont « affreuses²⁰¹ » ou encore celui où, en route pour Palmyre, il découvre que les mirages, loin d'apparaître de façon aléatoire, surgissent toujours aux mêmes endroits du désert²⁰². Au contraire, lorsque le lieu semble être à la hauteur de sa renommée, sa déception se mue en émerveillement : c'est le cas à Damas, où l'écrivain pense avoir enfin trouvé « l'Orient de la légende²⁰³ » :

Tout y était : les pèlerins à turban vert, les derviches aux bonnets de feutre, les devins aveugles, des prostituées à ceinture rouge, et ces Bédouins à courte barbe, qui portent les plus pauvres abaïes avec des airs de seigneurs déchus. [...] *C'était donc vrai ?...* Émerveillé, je m'enfonçais au hasard sous les voûtes, je descendais des marches, je jouais à me perdre... Par la porte de mosquées inconnues, je contemplais

¹⁹⁸ *Ibidem*, p. 20-21. Nous soulignons. Il écrit à ce propos, de manière comique : « Ainsi, le Nil n'était qu'un fleuve ! Le Nil divin, le Nil nourricier... Quelle désillusion ! » (*Ibidem*, p. 22.)

¹⁹⁹ *Ibidem*, p. 224.

²⁰⁰ Citons un autre remarquable traitement burlesque de la réalité orientale, chez la princesse Bibesco : « Pour venir, j'ai franchi le Cédron, en me répétant les syllabes embaumées : car, vous le savez comme moi, le Cédron n'est rien qu'un terrain vague en délire, plein de boîtes à sardines et d'ossements de chameaux » (Marthe BIBESCO, *op. cit.*, p. 86.).

²⁰¹ « Eh bien ! Nous y sommes. Les voici... Je regarde de tous mes yeux, loyalement. Pas d'erreur possible : c'est affreux... » (Roland DORGELÈS, *Caravane, op. cit.*, p. 37.).

²⁰² « C'était un paysage aussi ponctuel que les autres, un panorama régulier qui attendait sa plaque : "Mirage à 500 mètres", une féerie enracinée au sol comme un clos de pommiers... » (*Ibidem*, p. 232.).

²⁰³ *Ibidem*, p. 157.

des croyants prosternés au soleil et, dans l'obscurité des cafés maures, je cherchais les fumeurs impassibles qui poussaient leurs échecs²⁰⁴.

Les articles définis, qui renvoient à un référent connu, confirment ici l'existence d'éléments que l'écrivain pensait uniquement imaginaires, et la formule « C'était donc vrai ?... » exprime son incrédulité devant la réalité du spectacle qu'il a sous les yeux, et qu'il pensait être une invention romanesque. Sa visite de la capitale syrienne s'apparente ainsi à un rêve éveillé, où, comme c'était le cas sous la tente bédouine, il assiste à son dédoublement romanesque. Lucide, l'écrivain semble parfaitement conscient d'avoir sous les yeux un fantôme occidental, et retrouve presque malgré lui les scènes de genre qu'il reprochait à ses compatriotes de ressasser si souvent. Il est vrai qu'il précise, au détour d'une phrase, que son attention se concentre volontairement sur certains objets, occultant soigneusement ceux qui jurent avec le reste du tableau :

Je ne regardais pas tout le monde. Les petits effendis en veston, les lettrés en redingote grise, je ne me suis jamais retourné sur eux. C'est pour les autres que j'étais venu, les âniers qui braillent, les filles du désert à qui le tatouage fait des lèvres de mangeuses de mûres, les prêtres à chignon, les mendiants à sébile, les cadis, les moudirs, tous les intimes de mes lectures²⁰⁵.

Ce n'est qu'en fermant les yeux à une partie de la réalité que le miracle – le mirage – oriental peut survenir, ce dont Dorgelès est tout à fait conscient²⁰⁶, comme nous l'avions déjà noté à propos de sa rencontre avec les Bédouins. Tout comme Myriam Harry à Bagdad, il a parfois la faiblesse de croire à cette illusion. L'intérêt majeur de ce Voyage en Orient moderne, où l'auteur ne cesse de poser, non sans humour, la question de la Bibliothèque, réside donc dans cette conscience aiguë de l'arbitraire de la légende que l'imaginaire occidental a construit autour de l'Orient.

On décèle également chez Paul Morand ce jeu autour du cliché ; reprenant la scène de genre du souk, il se plaît à rejouer le rituel du marchandage. Entrant chez un marchand de tapis « dans l'intention de ne rien acheter », il est alors pris pour un connaisseur par le marchand qui lui expose petit à petit ses véritables trésors. S'il n'achète rien, l'écrivain voyageur manifeste pourtant un plaisir d'esthète à se retrouver dans une boutique si conforme aux descriptions romanesques et picturales de l'Orient :

²⁰⁴ *Ibidem*, p. 155. Nous soulignons.

²⁰⁵ *Ibidem*, p. 155-156.

²⁰⁶ Il se distingue en cela de Claude Aveline, qui, en visitant le Khan Khalil du Caire, n'occulte quant à lui pas ces éléments modernes : « [...] la plupart des marchands, du moins pour les bijoux ou les soieries, apparaissent vêtus à l'europpéenne et coiffés d'un feutre : ils sont Turcs ou Syriens. Mais on ne peut les isoler du reste et je ne songe pas à m'offusquer de leur anachronisme, de leur *anapolisme* » (Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 58).

[...] un rayon de soleil, à travers la poussière, tombe sur quelque brun *boukkara*, sur les petites fleurs d'un *feraban*, sur le vieux rose d'un *ghiordès* ; on apporte le café ; des hommes de peine à babouches jaunes, à grandes moustaches, pareils aux Turcs des panneaux décoratifs du XVIII^e, s'attaquent avec vigueur à la pile parfaite des tapis entassés, comme s'ils se lançaient au sac d'une ville et étalent devant moi des trésors que je repousse du pied avec mépris en élevant, à l'orientale, ma tête vers le plafond et en m'écrivant : « la ! la²⁰⁷ ! ».

Cette scène s'apparente finalement à un jeu de la part du voyageur qui s'amuse de se retrouver ainsi projeté dans une scène des *Mille et Une Nuits*, avec décor et figurants ; tout comme Dorgelès sous la tente des Bédouins, tout se passe ici comme si l'écrivain *jouait* à être oriental, reprenant un scénario vieux de centaines d'années. Nous ne sommes pas loin ici de Nerval essayant de se mêler à la foule de marchands asiatiques du caravansérail Ildiz-Khan à Stamboul. Si pour la période qui nous occupe, il n'est plus nécessaire, ni à la mode, de se travestir, les voyageurs sont toutefois invités, dans les scènes de marchandage, à prendre part à un jeu qui se joue à deux. Ceci donne lieu à des passages narratifs savoureux et révélateurs de la conscience aiguë, chez l'écrivain voyageur du XX^e siècle, du caractère conventionnel de cette scène de genre, que ces extraits de Dorgelès et Morand illustrent parfaitement.

Ceux-ci prennent place dans un long processus de dessillement, commencé en réalité dès la deuxième moitié du siècle précédent, et que l'on pourrait considérer comme les prémisses, encore épars et non structurés par une pensée synthétique, de l'ouvrage d'Edward Saïd, publié en 1978. *Le Mirage oriental* de Bertrand est l'un des jalons essentiels de ce processus chaotique. Nous pouvons aussi relever la préface par Lucie Delarue-Mardrus du récit de ses voyages en Orient effectués avant 1914, dans laquelle elle expose en termes tout saïdiens le paradoxe de la nature occidentale de « l'Orient » :

C'est un paradoxe difficile à concevoir, mais [...] il faut bien le constater : les Orientaux n'ont aucun sens de l'Orient. Une fellaha du Nil, silhouette restée pharaonique, ne voit pas la moindre différence entre l'urne antique qu'elle porte sur l'épaule et le vieux bidon à pétrole qui la remplace trop souvent. Et le pacha bien parisien, éduqué dans nos lycées, s'il vient à passer par là dans son auto, n'en voit non plus aucune. J'avance même qu'il préfère le bidon à l'urne. Et c'est parce qu'il s'agit avant tout "d'être *européen*", disent-ils, reniement de leur passé, méconnaissance de leur caractère propre, humiliation qui fait leur orgueil. Le sens de l'Orient, c'est nous autres Occidentaux, nous autres les Roumis qui l'avons²⁰⁸.

L'écrivaine anticipe ici l'ouvrage de l'essayiste en remarquant avec lucidité la différence de vision de « l'Orient » entre les Européens et les Orientaux : les premiers seraient les seuls à percevoir le « sens » profond de l'Orient, grâce à une approche

²⁰⁷ Paul MORAND, *Méditerranée, mer des surprises*, *op. cit.*, p. 220.

²⁰⁸ Lucie DELARUE-MARDRUS, *El Arab: l'Orient que j'ai connu*, Lyon, Éditions Lugdunum, 1944, p. 10.

esthétique dont les seconds seraient tout à fait dépourvus. Toutefois, contrairement à Saïd – et contrairement à Bertrand qui parle bien, quant à lui, de « mirage » –, elle ne remet pas en cause la réalité de cette vision et semble au contraire croire qu'il existe bel et bien un « Orient » qui serait visible aux seuls Européens. Ces lignes restent imprégnées de la conviction d'une supériorité intellectuelle des Européens sur des populations sans recul réflexif sur elles-mêmes, c'est-à-dire engluées dans un certain primitivisme. L'emploi des termes arabes « europin » et « roumis » sont les signes de ce sentiment de supériorité, Lucie Delarue-Mardrus montrant ainsi qu'elle maîtrise la langue et le mode de pensée des Orientaux, tandis que l'inverse ne serait pas vrai. Aveuglés par les lumières de la modernisation, les Orientaux seraient tout prêts à renier leur orientalité, dont les Européens deviendraient alors les dépositaires à leur place. En raison de ce préjugé raciste, l'auteure de *El Arab* ne parvient pas à la conclusion logique de sa remarque pertinente sur la partialité de la vision orientale, soit la mise en doute de l'existence de cet « Orient » des Européens. Mais le paradoxe qu'elle explore ici constitue l'une des étapes de la déconstruction du mirage.

En 1932, Marguerite Lichtenberger écrit dans *Écrivains français en Égypte contemporaine (de 1870 à nos jours)* qu'après 1914, « en ce qui concerne l'Égypte, trop vue, trop questionnée, trop interprétée, il semble que le passant ne puisse plus dire grand'chose, que tous ceux qui sont venus avant lui l'ont condamné à répéter, sinon à rabâcher, et qu'il n'a guère d'espoir d'échapper à la banalité des redites²⁰⁹ ». Nous avons vu que les voyageurs de la première moitié du XX^e siècle ne peuvent en effet échapper au dialogue avec leurs prédécesseurs, plaçant le Voyage en Orient sous le régime de la *variatio*. Nous avons montré au cours de ce chapitre que l'analyse des Voyages en Orient de la première moitié du XX^e siècle met au jour l'histoire d'un désenchantement, au sens fort du terme : il s'agit pour les écrivains voyageurs de se délivrer du « mirage oriental » élaboré par leurs prédécesseurs romantiques, de le critiquer et de le dépasser. S'il n'est pas évident de se détacher de l'imagerie orientale élaborée par les récits de siècles précédents, prendre ainsi conscience de son caractère sinon fantasmatique, du moins conventionnel, apparaît comme un premier pas sans lequel une redéfinition de l'orientalisme littéraire ne serait pas possible.

Cette tentative de libération d'une approche livresque de l'Orient s'accompagne d'un effort pour arracher cette région à l'éternité du mythe. Tel est le véritable défi de l'orientalisme littéraire après 1914 : se détacher du passé pour mieux dire le présent. C'est cet enjeu historique que nous aimerions à présent développer.

²⁰⁹ Marguerite LICHTENBERGER, « Avant-propos », *Écrivains français en Égypte contemporaine*, *op. cit.*, p. 5.

CHAPITRE 3. DE LA DIFFICULTÉ DE METTRE L'ORIENT AU PRÉSENT

Le marquis de Vogüé qualifie en 1876 son séjour en Méditerranée orientale de « voyage aux pays du passé¹ ». Il illustre ainsi l'idée selon laquelle l'Orient se réduirait à des vestiges et vivrait comme en dehors de l'Histoire, figé dans l'Antiquité ou le Moyen-Âge, considérés comme les deux périodes les plus fécondes pour les civilisations orientales. Si le terme « Orient » provient de la racine latine *orior*, qui signifie « naître », « se lever », il est également empreint d'un sémantisme crépusculaire et d'un symbolisme funèbre. Les écrivains accumulent en effet les déplorations sur la mort de l'Orient et de l'altérité orientale, qui devient un *topos* dès la fin du XIX^e siècle. Flaubert écrivait déjà, après son voyage en 1850 : « D'ici à peu l'Orient n'existera plus. Nous sommes peut-être des derniers contemplateurs² ».

Cet enjeu temporel semble plus vif encore pour la période qui nous intéresse. Les écrivains du tournant des XIX^e et XX^e siècle sont en effet particulièrement conscients de vivre un changement de paradigme en ce qui concerne la représentation historique de l'Orient. En 1910, Louis Bertrand constate l'étendue des transformations par rapport au siècle précédent :

[L'Orient] n'est ni le pays féérique que nous ont décrit les poètes, ni le pays avide de civilisation moderne dont rêvent nos utopistes. La vérité est que l'Orient se transforme et l'Islam avec lui, mais dans un sens qui n'est peut-être pas celui que nous souhaitons. Il est entré dans une période de crise, où le passé lutte contre le présent, où les mœurs anciennes, entamées par les mœurs nouvelles, composent un spectacle hybride et déconcertant. Si les fidèles de la couleur locale s'en détournent avec dégoût, ce spectacle est, pour d'autres, un des plus curieux et des plus suggestifs qu'on puisse regarder aujourd'hui³.

L'écrivain polémiste formule ici un constat lucide sur l'évolution moderne de l'Orient qui « se transforme » : c'est bien une période de transition qu'il décrit ici en évoquant « un spectacle hybride et déconcertant » entre deux époques. En dépit de ce que cela suppose de déception, voire dans son cas d'inquiétude, il appelle ses confrères et ses lecteurs à ne pas se détourner de l'Orient mais bien plutôt à le regarder en face, en se débarrassant de la « couleur locale » chère

¹ Du titre du récit de voyage de Vogüé, Eugène-Melchior de VOGÜÉ, *Syrie, Palestine, Mont Athos: voyage aux pays du passé*, Paris, Plon, 1876.

² FLAUBERT, *Correspondance*, lettre à Gautier, de Jérusalem, 13 août 1850.

³ LOUIS BERTRAND, *Le Mirage oriental*, *op. cit.*, p. 39.

aux Romantiques, désormais en décalage avec les réalités du Moyen-Orient. Ces lignes invitent bien à braquer l'attention sur cette région qui se transforme rapidement, et donc de la considérer sous ses aspects contemporains.

Après la Première Guerre mondiale et le démantèlement de l'Empire ottoman, cette sensation d'une « agonie » de l'Orient chez les écrivains occidentaux peut, selon leur sensibilité, se renforcer ou au contraire s'atténuer devant les nouvelles perspectives de la région. La différence entre l'Orient turc d'avant 1919 et l'Orient post-ottoman qui se dessine ensuite frappe les contemporains. En témoignent notamment les ouvrages relatant un voyage effectué avant 1914 mais publié après guerre : dans ce cas, les préfaces, commentaires et notes datant de l'époque de la publication font état d'un sentiment d'irréversibilité. Lucie Delarue-Mardrus situe en 1914 la rupture entre l'Orient rêvé et l'Orient réel :

[...] à partir de 1914, l'angle aigu du virage vertigineusement pris sur trois roues par notre époque ne permet plus ces modifications lentes autrefois prévues par l'ordre de la nature. [...] Et c'est pourquoi, l'Orient que j'ai connu dans ma jeunesse étant à deux doigts de ne plus exister, je vais, dans ce livre, me plaire à l'évoquer, autant pour moi-même que pour ceux dont il alimentait les rêves⁴.

Il s'agit pour celle qui publie en 1944 le récit de ses voyages en Orient avant la Première Guerre mondiale de capturer une dernière image de cet Orient « rêvé », désormais renvoyé dans un passé légendaire. La distance historique contribue à idéaliser la période ottomane, à en forger une légende dorée en réaction contre la situation présente. Évoquant des œuvres contemporaines, l'écrivaine affirme que tout comme elle, leurs auteurs constatent et se désolent de la disparition de l'Orient fantasmé du siècle précédent :

Déjà Myriam Harry se voit, non sans soupirer, contrainte d'entacher de visions fâcheuses ses voyages de conte bleu, d'appeler la Perse par un nouveau nom⁵, d'arracher dans ses écrits le turban et la robe de vivantes miniatures dorées pour y substituer le képi noir à visière et l'affreuse défroque ordonnés par un schah dernier cri⁶, tandis que la casbah d'Alger, sous la plume cruelle de Lucienne Favre, fait grouiller devant nos yeux l'image de bien d'autres mixtures, les derniers vestiges d'un Islam irrévocablement adultéré par l'intrusion européenne⁷. Amoureux des prodigieuses *Mille Nuits et une Nuit* du docteur J. C. Mardrus, l'Occident des poètes,

⁴ Lucie DELARUE-MARDRUS, *El Arab*, *op. cit.*, p. 9.

⁵ La Perse prend en 1934 le nom d' « Iran », par un décret de Reza Pahlavi.

⁶ Lucie Delarue-Mardrus fait probablement référence au livre de Myriam HARRY, *Femmes de Perse, jardins d'Iran* (Paris, Flammarion, 1941).

⁷ Lucienne FAVRE, *Tout l'inconnu de la casbah d'Alger* (Alger, éditions Baconnier, 1933) et *Mille et un jours, les aventures de la belle Doudjida* (Paris, Gallimard, 1941). Citons également de cette auteure le roman *Orientale 1930*, consacré à plusieurs figures de femmes dans l'Algérie française (Paris, Grasset, 1930).

désolé devant l'irréparable, ne se console pas que tant d'attentats criminels soient précisément l'œuvre de sa propre race⁸.

Ces quelques lignes dressent le même constat que celui de Louis Bertrand. Elles relèvent en effet le caractère obsolète de l'Orient de conte de fées (« voyages de conte bleu »), dont l'art des « miniatures » a contribué à répandre la légende. Lucie Delarue-Mardrus enregistre ici une rupture irréversible – comment le montrent de nombreux termes : « derniers », « irrévocablement adultéré », « l'irréparable » –, car l'Orient moderne ne correspond plus du tout à ces visions romantiques. Elle ébauche ici le tableau d'un Orient qui s'enlaidit et s'uniformise à cause de l'« intrusion » européenne qualifiée d'« attentat criminel⁹ », ce qu'elle et les deux écrivaines qu'elle évoque ici déplorent (« non sans soupirer », « ne se console pas »). Bien que l'écrivaine fasse référence à un Orient débordant le cadre géographique fixé ici – le Maghreb et la Perse –, son analyse de la destruction du pittoresque oriental sous l'influence occidentale vaut également pour les pays de notre champ d'étude.

Une autre écrivaine orientaliste, Jehan d'Ivray, constate et déplore la transformation de l'Orient après la chute de l'Empire ottoman. Dans la préface qu'elle rédige en novembre 1929 à l'ouvrage d'Alfred Scurmann, *Huit jours à Jérusalem au temps de la domination turque*, elle dresse de la Palestine sous domination ottomane, où l'auteur a accompli un pèlerinage, un tableau pour le moins idyllique. Comparant à son tour ces temps d'avant guerre à la situation présente, elle observe que « le pays ne [se] montrait ni plus pauvre, ni plus malheureux ! ». Au contraire, la Palestine moderne a selon elle perdu son âme :

J'ai parcouru moi-même, il y a peu de temps, la vieille terre judaïque. J'y ai trouvé la discipline anglo-saxonne établie comme dans une province britannique. J'ai été réveillée à l'aube par le roulement des automobiles et la trompe aiguë des klaxson. À l'hôtel où j'étais descendue, j'ai pris le thé aux sons du Jazz et le premier air qu'il m'a été donné d'entendre a été la scie à la mode « Ramona »¹⁰...

Sont épinglées ici la modernisation et par conséquent l'uniformisation de cette terre désormais au diapason du monde occidental, et plus particulièrement britannique, en raison du mandat.

Il convient toutefois de relativiser les propos de ces écrivains, dont la réaction est aussi celle de « spécialistes » de l'Orient littéraire désireux de conserver leur pré carré à

⁸ Lucie DELARUE-MARDRUS, *op. cit.*, p. 10.

⁹ Il est intéressant de constater que ce *topos* est actif dès le milieu du XIX^e siècle comme le montre très bien l'échange de correspondances (publiées) entre Nerval et Gautier à propos de l'évolution des deux villes du Caire et de Constantinople en 1843.

¹⁰ Alfred SCURMANN, *Huit jours à Jérusalem au temps de la domination turque*, préface de Jehan D'IVRAY, Paris, Éditions de la Jeune académie, 1930, p. 9.

une époque où la région est devenue une destination plus accessible et « à la mode » (on trouve une référence à la « mode » dans l'extrait de Jehan d'Ivray tout comme dans celui de Lucie Delarue-Mardrus, qui parlait d'un « schah dernier cri »). Néanmoins, ces quelques extraits témoignent de la conscience des écrivains contemporains d'une rupture significative dans la représentation occidentale de l'Orient. Deux choix s'offrent alors à eux : la déploration ou la nostalgie, postures passéistes ; l'abandon des anciens tableaux orientalistes et l'enthousiasme pour les nouveautés, postures modernistes. Nous nous proposons à présent d'analyser cette oscillation entre le passé et le présent dans l'appréhension du Moyen-Orient par les écrivains voyageurs.

I – POSTURES TRADITIONALISTES

On distingue deux manières différentes de réagir devant la modernisation de la région. Certains écrivains voyageurs choisissent d'ignorer purement et simplement ce pan de la réalité des pays qu'ils visitent, préférant se réfugier dans les vestiges antiques et des rêveries inactuelles. Au contraire, d'autres affrontent ce qui leur semble être un problème, développant sur de nombreuses pages leur sentiment de perte de l'orientalité des pays visités. Tous ces écrivains passéistes perpétuent une certaine tradition descriptive de représentation de « l'Orient », figé en un pittoresque qui met à l'honneur les jeux de lumière et les paysages éternels au sein d'une écriture parfois proche du poème en prose.

a. Éclipser le présent, sanctuariser l'Orient

Certains ouvrages de la première moitié du XX^e tournent résolument le dos à la réalité contemporaine de l'Orient ; cette éclipse du contemporain est le signe de la préférence accordée au mythe, à l'éternel plutôt qu'à l'actuel. En 1921, Henri Thuile publie d'Égypte et sur l'Égypte un ouvrage insolite, constitué de lettres adressées par l'auteur à un ami grec nommé Pargas. Dans sa présentation de *Littérature et Orient*¹¹, récemment republié¹², Paul-André Claudel signale que l'auteur a soigneusement occulté de son ouvrage le monde égyptien contemporain, lacune d'autant plus étonnante que

¹¹ Paul-André CLAUDEL, « “Il a fait sienne cette terre du Mex toute brûlée de soleil...” ». *Littérature et Orient* d'Henri Thuile (1921) : le témoignage oublié d'un Français en Égypte, ou l'Orient vu depuis les marges d'Alexandrie », communication prononcée à l'occasion de la journée d'étude du séminaire Orientalismes « Littératures francophones et orientalisme, Maghreb et Machrek », Paris, ENS Ulm, 24 mai 2013.

¹² Henri THUILE, *Littérature et Orient*, éd. Paul-André CLAUDEL, Grenoble, ELLUG, 2013.

Thuile était par ailleurs, par son métier d'ingénieur au port d'Alexandrie, aux prises directes avec la modernisation du pays. Il choisit pourtant de mettre à l'honneur une vision romantique, et déjà désuète¹³, de l'Orient, en conservant à bonne distance les réalités contemporaines d'une Alexandrie bourgeoise et affairiste dans laquelle il ne se reconnaît pas. Dès la page liminaire se lit le désir d'arrêter le cours du temps et de prendre du recul sur la vie des hommes : « Je suis las de voir autour de moi, avec tant de hâte, les hommes s'agiter, courir sur des chemins qui ne mènent nulle part¹⁴ ». Ces affirmations se retrouvent tout au long du livre, où le narrateur cherche à fuir le présent dans des considérations esthétiques sur la littérature, la philosophie et l'architecture. La visite des mosquées du Caire lui est ainsi un véritable réconfort, tout comme sa maison du Mex, aux franges du désert, lui est un refuge. Tout le texte est une suite de réflexions hétéroclites, ancrées dans la terre égyptienne mais pour n'en conserver que l'épure et la dimension d'éternité :

Je ne veux plus considérer que la ligne de montagnes où l'Orient se tient appuyé à son arc de lumière. Voici le délicat moment où midi se cache sous une toile d'araignée. Quand des plaines égyptiennes montent au-dessus des palmeraies ces lourds nuages blancs que forme et déforme le vent du désert que ne puis-je, transfuge à d'aussi proches détresses, ne plus entendre que le muezzin de la mosquée¹⁵ !

Littérature et Orient constitue donc un ouvrage volontairement anachronique sur l'Orient, où l'auteur a parfois recours à l'écriture poétique – versifiée ou en prose –, trace du caractère éthéré et lyrique de l'ouvrage.

Plusieurs œuvres du corpus présentent une telle éclipse du contemporain. Il s'agit souvent de celles qui s'apparentent à des récits de pèlerinage ; nous avons vu que plusieurs voyageurs assimilaient toujours leur séjour dans la région à un pèlerinage, qu'il soit chrétien ou qu'il vénère plus généralement la mémoire collective de l'humanité. Certains font le choix de ne s'intéresser qu'aux vestiges antiques des pays visités et de ne suivre que des itinéraires mythiques et mystiques¹⁶, à l'image de Barrès dans *l'Enquête aux pays du Levant*. Le sixième chapitre du premier tome de son récit est en effet dédié au culte d'Adonis, qui attire irrésistiblement l'écrivain : « Adonis... Cédant à l'obsession de ces mystiques syllabes, je continue de penser au fleuve sacré, et je n'aurai de cesse que je

¹³ Paul-André Claudel signale en effet le divorce très net entre la réception favorable que l'ouvrage obtint, sur place, dans le microcosme littéraire francophone égyptien, et les critiques parfois virulentes du milieu parisien, qui insista précisément sur le décalage entre l'Égypte décrite par Thuile et les réalités de l'Égypte contemporaine.

¹⁴ Henri THUILE, *op. cit.*, p. 36.

¹⁵ *Ibidem*, p. 119.

¹⁶ Catherine Delmas et Daniel Lançon ont récemment dirigé un ouvrage collectif consacré à la manière dont les vestiges archéologiques ont été décrits par les écrivains voyageurs du Proche-Orient et de la Méditerranée : Catherine DELMAS et Daniel LANÇON (dir.), *Vestiges du Proche-Orient et de la Méditerranée*, *op. cit.*

n'aie remonté ses méandres sauvages, jusqu'au temple ruiné d'Afaka¹⁷ ». En retrouvant cet itinéraire, il pense accéder au « secret du Liban » qu'il associe pleinement à la Phénicie¹⁸. À cheval, il refait donc le parcours de la procession des Adonies dans la vallée du Nahr-el-Kebir jusqu'au temple d'Akafa. Toujours en Syrie, il se lance ensuite dans une expédition pour visiter les châteaux de la secte des Assassins. Enfin, dans le second tome de son *Enquête*, il s'intéresse à d'autres cultes, comme celui d'Apollon, dont il visite le temple à Daphné : « je m'acquittais de l'un des devoirs de ma destinée : j'allais saluer Apollon au milieu de ses ruines¹⁹ [...] ». La ruine véhicule ici une vision statique d'un Orient associé au passé révolu. Comme l'écrit Marta Caraion, « une bonne ruine est une ruine que la vie extérieure n'a pas envahie, dont elle n'a pas détourné le sens. Elle mène une existence solitaire que seuls peuplent les nobles souvenirs d'un passé glorieux²⁰ » : c'est bien de telles ruines que Barrès cherche à visiter, n'hésitant pas à s'y faire photographe²¹ comme il l'avait déjà fait en Grèce. Les ruines et les espaces inhumains tels que les déserts et les nécropoles (la vallée des Rois et des Reines en Égypte, les tombeaux des Califes au Caire, etc.) sont encore longuement décrits dans les récits de voyage de notre corpus, et contribuent à nourrir la représentation funèbre de l'Orient. Tout juste arrivés à destination, les écrivains courent aux vestiges : ainsi Louis Bertrand, qui, déçu de son premier contact avec Alexandrie, cherche à trouver « un réconfort, un oubli momentanés dans l'évocation du passé²² » et se rend pour cela au musée gréco-romain de la ville ; on ne peut mieux signifier le désir de l'écrivain de substituer un présent honni par un passé largement fantasmé, d'autant que le choix d'un musée gréco-romain plutôt qu'un musée d'antiquités égyptiennes correspond chez lui à une certaine vision de la région, rattachée à la sphère européenne²³. De même, à peine arrivé au Caire, Jean Cocteau affirme-t-il : « Le Caire est une ville de mort. On y devine

¹⁷ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 69.

¹⁸ Il rejoint en cela les intellectuels francophones libanais qui, depuis les années 1910, revendiquent leurs origines phéniciennes afin de distinguer les peuples libanais et syriens des peuples arabes. La fameuse *Revue phénicienne*, créée par Charles Corm, est le signe de ce renouveau identitaire que Maurice Barrès reprend ici. Selon Caroline Hervé-Montel, « Maurice Barrès a joué le rôle de promoteur littéraire du passé phénicien en racontant son ascension symbolique vers les grottes d'Aqfa, sources de l'Adonis, et en exprimant son admiration pour les cultes de l'ancienne Phénicie » ; il a notamment « joué le rôle de parrain pour Jacques Tabet, qu'il connaît alors comme poète » (Caroline HERVÉ-MONTEL, *Renaissance littéraire & conscience nationale: les premiers romans en français au Liban et en Égypte, 1908-1933*, Paris, Geuthner, 2012, p. 401). Voir aussi l'article de Daniel LANÇON, « Exils, terre natale, terre rêvée : naissance de la francophonie littéraire libanaise dans et par la Grande Guerre », *op. cit.*

¹⁹ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 228.

²⁰ Marta CARAION, *op. cit.*, p. 239.

²¹ Nous présentons dans le volume d'Annexes une photographie de Maurice Barrès fièrement assis parmi les ruines antiques de Palmyre.

²² Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 23.

²³ Voir à ce sujet l'article de Daniel-Henri PAGEAUX, « Le mirage latin de Louis Bertrand », dans J. DÉJEUX et D. H. PAGEAUX (dir.) *Espagne et Algérie au XX^e siècle. Contacts culturels et création littéraire*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 106-121.

dès l'arrivée que la mort est l'industrie principale d'Égypte, que l'Égypte est une nécropole et que la préoccupation des tombes dominait la vie égyptienne²⁴ ». L'écrivain de passage en Égypte s'y préoccupera essentiellement de vestiges, le temps d'une promenade en chameau près du Sphinx et des Pyramides et d'une visite au musée du Caire, auquel il consacre toute une section de son *Tour du monde*. Tout comme Barrès, il pose pour la postérité devant des monuments antiques, temple de Saqqarah ou Sphinx d'albâtre de Memphis²⁵.

En Syrie et au Liban, les itinéraires mythiques suivis par Barrès ont souvent été repris par ses successeurs. On peut ainsi considérer les voyages en Syrie en 1922 de Myriam Harry et des frères Tharaud comme des répétitions du voyage de leur maître, véhiculant la même image du pays. En effet, Myriam Harry se rend elle aussi sur le lieu où avaient lieu les Adonies et remonte même en titre de son récit de voyage la référence à cette mythologie (*Terre d'Adonis*), mettant ainsi d'emblée l'accent sur le passé antique plutôt que sur le présent. De la même façon, les frères Tharaud ouvrent leur *Chemin de Damas* sur le récit de leur visite à la « vallée d'Adonis » :

[...] j'en arrive toujours, par une fatalité qui doit bien avoir sa raison, à la vieille fable païenne, au vieux mythe d'amour et de mort qui, pendant les deux jours où j'ai suivi, de ravin en ravin, le sanglier, la déesse et le chasseur, avait repris pour moi autant de force et de jeunesse qu'au temps où les foules païennes se rendaient en procession à la source de l'Afka, pour y pleurer Adonis²⁶.

La filiation avec Barrès est ici transparente. Le Liban est d'emblée qualifié de « pays romanesque », inspirant aux voyageurs des souvenirs plutôt que des découvertes. Tout comme leur maître, les frères écrivains se rendent également à Daphné, près d'Antioche, pour y rendre hommage à Apollon. Ainsi Barrès, Harry et les Tharaud choisissent-ils d'ancrer dans l'Antiquité leur voyage en Syrie, pour en faire en quelque sorte un voyage « aux pays du passé ».

On retrouve également ces itinéraires mythiques en Égypte. *Au pays de Toutankhamon*²⁷, le récit de voyage de Myriam Harry – si l'on peut qualifier ainsi un texte si dépourvu de trame narrative et même de descriptions – s'apparente à une longue rêverie mystico-historique sur l'Égypte, où Myriam Harry a recours à une tonalité lyrique tout à fait désancrée de son expérience du voyage :

²⁴ Jean COCTEAU, *Tour du monde, op. cit.*, p. 44-45.

²⁵ On trouvera une reproduction de ces photographies d'Étienne Sved dans le volume d'Annexes, p. 40-41.

²⁶ Jérôme et Jean THARAUD, *Damas, op. cit.*, p. 25.

²⁷ Myriam HARRY, *Vallée, op. cit.*

O Égypte, Égypte ! Empire grisant ! Terre fabuleuse ! Thèbes éternelle ! Demain je vous quitterai pour la positive et éphémère Europe ! Mais je sais que jamais je ne guérirai de votre enchantement ! Je n'oublierai jamais ni vos pharaons magnifiques, ni vos dieux apprivoisés, ni vos syringes chantantes, où les « grandes amies du silence » écoutent, en dansant sur leur queue, la petite momie solitaire ; ni encore, dans le désert fulgurant, le temple d'âme de l'altière Hatasou, où rôde l'odeur des arbres thurifères et, où les premiers moines en souriant aux étoiles voyaient l'Esprit de Dieu²⁸...

Les interjections, l'adresse à l'Égypte, les nombreuses phrases averbales et exclamatives, l'absence de déterminants actualisants et le foisonnement de qualificatifs sont ici les signes de la fascination de l'écrivaine pour l'Égypte antique, à laquelle tout son récit de voyage rend un hommage appuyé. Les titres des chapitres expriment bien le registre lyrique qu'adopte Myriam Harry pour chanter une Égypte éternelle : citons « L'Empire enchanté », « Le Mélodieux colosse », ou encore « Le Lac sacré ». La voyageuse, exaltée, dialogue avec les fantômes de l'Égypte antique, imagine les conversations entre les dieux égyptiens, fait parler les hypogées délaissés de la Vallée des Rois. Elle souligne ainsi la qualité poétique de son voyage qui est aussi un voyage dans le temps, car l'écrivaine se rend exclusivement aux lieux où elle peut ressusciter l'Antiquité, que ce soient les vestiges de la Haute-Égypte ou, au Caire, le Musée égyptien auquel elle dédie les deux premiers chapitres. Ces lieux sont autant de conservatoires d'un passé fantasmé, contre un présent ignoré ou rejeté. Moins proche du récit de voyage que de l'histoire (largement) romancée, *La Vallée des Rois et des Reines* fait passer la réalité contemporaine au second plan ; celle-ci n'est présente que par touches, et contrairement aux autres ouvrages de Myriam Harry, ne constitue pas le centre d'intérêt principal de l'écrivaine.

Si celle-ci accomplit l'exploit de rédiger ainsi plusieurs centaines de pages de rêverie historique sur l'Égypte, de nombreux écrivains de notre corpus ponctuent également leur récit de telles digressions savantes ou exaltées. Citons Édouard Herriot qui ouvre son récit de voyage par un chant à l'Égypte « éternelle » :

Douce Égypte aux jardins tapissés de verveine, comme vous êtes charmante en cette heure qui n'est déjà plus le printemps, mais n'est pas encore l'été. Dans la plaine de Memphis, autour des vastes palmeraies, la moisson s'achève ; les blés semblent un peu pâles pour avoir trop vite mûri. Des voiles passent, signalant le Nil tout proche. [...] Le coton naît. [...] Et, dominant les buissons de roses ou les massifs de bougainvilliers, çà et là, laissant tomber autour de lui une averse violette, un jacaranda fleurit²⁹.

Tout comme Myriam Harry, l'écrivain n'hésite pas à s'adresser à l'Égypte en tant qu'entité, mettant l'accent sur l'éternité du lieu, comme l'indique ici le présent à valeur

²⁸ *Ibidem*, p. 25.

²⁹ Édouard HERRIOT, *op. cit.*, p. 7-8.

d'habitude, qui inscrit les faits dans un cycle ininterrompu depuis des millénaires. Tout le livre est à l'avenant, et ne s'intéresse qu'à ce qui en Égypte évoque l'ancienneté du pays : il est significatif que l'auteur ait choisi d'intituler son récit de voyage *Sanctuaires*, qui désigne précisément des espaces retirés de l'histoire séculaire, figés dans un hors-temps qui est celui de l'éternité. Herriot n'évoque en effet que très peu le Moyen-Orient contemporain dans ce récit de voyage relatant son séjour en Égypte, en Palestine et au Liban. Lui aussi se réfugie aux vestiges, dont la visite s'apparente à une dissertation historique, émaillée de références érudites : l'écrivain, piloté dans ses visites par des savants, cite de nombreux travaux d'égyptologues. Il visite le Musée égyptien en compulsant la *Description sommaire des principaux monuments*, éditée par l'IFAO en 1937 ; à Saqqarah, il ne cache pas son désir « d'entrer plus avant dans la connaissance de l'art égyptien » et de « voir réapparaître la vie au temps de la V^e dynastie³⁰ ». Chaque visite est le prétexte à un long développement historique particulièrement détaillé, ce qui inscrit ce récit de voyage dans le registre didactique. Les titres des chapitres révèlent également le parti-pris inactuel de Herriot : citons « Chez Amon », « Paysages de la Bible » ou « Jardins d'Adonis », qui accordent une place de choix aux mythologies orientales. Quand la situation moderne est évoquée, l'écrivain cherche aussitôt à l'inscrire dans une continuité historique. Ainsi, les violences en Palestine dans les années 1930 sont contextualisées dans la lignée des troubles qui n'ont cessé de secouer cette région depuis des milliers d'années : « Solem est lié à la victoire philistine de Gelboé ; mais c'est aussi la patrie de la Sulamite. N'en finirons-nous pas avec ces tueries ? [...] Ce pays est-il donc éternellement voué à la guerre³¹ ? ».

Certains écrivains s'intéressent de près aux récentes fouilles archéologiques, très riche en cette première moitié de XX^e siècle : pourtant, cette actualité ne sert qu'à insister sur le passé voire le caractère funèbre du Moyen-Orient. En ce qui concerne l'Égypte, l'exhumation du tombeau de Toutankhamon par Howard Carter en 1922 relance la curiosité populaire pour les « mystères d'Égypte », à laquelle les écrivains n'échappent pas ; c'est même ce qui motive le voyage de Myriam Harry et de Louis Bertrand en 1924 et 1925. Cocteau évoque ainsi le « mystery-théâtre³² » de Toutankhamon au musée du Caire, et même Louis Bertrand avoue subir « la fascination de la Vallée funéraire et le louche prestige de l'énigmatique Tout-Ank-Amon³³ » : le champ lexical du mystère (« mystery », « énigmatique ») participe pleinement du registre fantastique développé au cours du siècle précédent dans les « romans de momie », très populaires au XIX^e siècle

³⁰ *Ibidem*, p. 46.

³¹ *Ibidem*, p. 202.

³² Jean COCTEAU, *Tour du monde, op. cit.*, p. 61.

³³ Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 38.

et devenus depuis Théophile Gautier une catégorie de l'orientalisme littéraire³⁴, que les années 1920 et 1930 remettent au goût du jour³⁵. Bertrand présente la fameuse « malédiction du pharaon » dans les premières pages de *Devant l'Islam* :

Le bruit courait que ce cercueil lui-même allait être prochainement ouvert. Et mon imagination s'exaltait à la pensée de la momie royale démaillottée de ses bandelettes, et, avec toutes ses amulettes et tous ses bijoux intacts, livrant aux archéologues le rituel complet des embaumements pharaoniques. [...] Et puis, je songeais aussi à certaines rumeurs tendancieuses propagées par la presse. On disait qu'une atmosphère empoisonnée environnait la momie et qu'il se dégageait d'elle une influence maléfique. Tout-Ank-Amon portait malheur à quiconque voulait violer son secret. On citait même des cas de mort tout à fait impressionnants³⁶.

Bertrand se plaît ici à lister quelques éléments de l'imaginaire des romans de momie, à commencer par le registre fantastique établi grâce à la rumeur (« le bruit courait », « on disait que »). Il pose ainsi, en quelques lignes, les bases d'un roman de momie qu'il n'écrira pas – puisqu'il remet ensuite immédiatement en question cette malédiction : « Mais n'était-ce point se moquer un peu fortement du public³⁷ ? » – mais vers lequel son récit de voyage fait signe malgré tout, comme élément de l'atmosphère d'une époque. Francis Carco évoque lui aussi les récents travaux et découvertes archéologiques dans la première partie de ses *Heures d'Égypte*³⁸, justement intitulée « Une histoire de momie » ; il y reprend certains codes du roman de momie en mettant en scène deux dames anglaises réunies avec lui chez Selim Hassan bey, archéologue égyptien en charge de fouilles autour du Sphinx³⁹. Il se plaît à son tour à évoquer le « secret » d'un curieux sarcophage qu'il a pu observer au musée du Caire :

Nous parlions du musée du Caire. Eh bien ! fis-je, demandez donc à voir, dans la galerie parallèle à celle de Tout-Ank-Amon, le sarcophage d'une reine qui se trouve debout, à l'intérieur d'une cage vitrée, avec d'énormes boules d'or aux oreilles, de gros yeux globuleux dont l'un s'est à demi fermé et je ne sais quoi d'équivoque dans

³⁴ Théophile GAUTIER, *Le Roman de la momie*, Paris, Hachette, 1858.

³⁵ Citons également, comme élément caractéristique de ce goût renouvelé pour les mystères de l'Égypte pharaonique, l'album des aventures de Tintin en Égypte, « Les Cigares du Pharaon », paru pour la première fois en 1932. En outre, ces mystères s'accordent particulièrement avec les romans policiers, ce qu'illustrent les trois romans qu'Agatha CHRISTIE consacre au Moyen-Orient (*Meurtre en Mésopotamie*, 1936 ; *Mort sur le Nil*, 1937 ; *Rendez-vous à Bagdad*, 1951).

³⁶ Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 6.

³⁷ *Ibidem*, p. 7.

³⁸ Francis CARCO, « Une histoire de momie », *Heures d'Égypte*, *op. cit.*, p. 11.

³⁹ Selim Hassan (1887-1961) est considéré comme le premier égyptologue égyptien. Formé au Collège d'Enseignement Supérieur du Caire, au Musée égyptien puis à l'École Pratique des Hautes Études de Paris, il est nommé en 1927 secrétaire général adjoint du Musée égyptien, puis professeur d'archéologie à la Faculté des Arts de l'Université Fouad I^{er}. Il dirige alors des fouilles, notamment à Méadi autour du Caire et près des pyramides de Gizeh. On lui doit la découverte et la restauration de plusieurs mastabas autour du Sphinx, et une cinquantaine d'ouvrages d'égyptologie, rédigés en arabe, en anglais et en français.

l'attitude qui laisserait croire, non pas que le bois a joué, mais que la précieuse relique dont il reproduit les traits, a essayé de se dégager. La cage porte le n° 1199 de l'ancien catalogue ; le nouveau n'en mentionne aucun. Une grumeleuse couche de poix craquelée par la chaleur ou le déménagement, enduit le couvercle du coffre⁴⁰.

On retrouve ici le registre fantastique caractéristique du roman de momie, ainsi que le motif de la momie sortant de son sarcophage pour hanter l'archéologue qui a troublé son repos⁴¹. « Beau début de roman », commente justement l'archéologue Selim Hassan. Quelques jours plus tard, les deux Anglaises confirment au narrateur l'impression étrange que leur a procurée la contemplation de cette momie⁴². En disséminant ainsi des traces de roman fantastique dans leurs récits de voyage, les écrivains de notre corpus contribuent à braquer les projecteurs sur l'Égypte pharaonique, au détriment de l'Égypte contemporaine.

Si la mise au jour du tombeau de Toutankhamon suscite la ferveur populaire, dont les écrivains se font le relais, tous les travaux archéologiques ne sont pas toujours aussi bien accueillis. Ainsi, le Sphinx de Gizeh fait l'objet d'un désensablement et d'une première restauration par le Français Émile Baraize de 1925 à 1936. Comme l'écrit Marthe Bibesco : « On est en train de manucurer le Sphinx. Les fourmis au travail lui découvrent la patte gauche⁴³ [...] ». Camille Mauclair est l'un des rares écrivains à décrire en un assez long développement ces travaux contemporains, qu'il déplore :

Je n'ai d'abord aperçu qu'une sorte de gros champignon blanc émergeant d'une carrière. C'était le derrière de la tête de cet autre monstre. De nombreux Arabes s'agitaient, piochaient, poussaient des wagonnets chargés de gravats, stimulés par des contrôleurs casqués auxquels se mêlaient quelques visiteurs. J'ai eu l'impression d'entrer dans un chantier de démolition ou de construction : une immense fosse blafarde et torride, au centre de laquelle s'élevait un amas presque informe. Je n'ai commencé à comprendre que lorsque, l'ayant contournée sur les crêtes, j'ai vu, au fond de cette fosse, le profil de la Bête. Et j'ai été d'abord déçu. J'ai songé aux images qui, jadis, me la montraient enterrée dans le sable d'où seulement émergeaient sa tête et son cou. Maintenant, dérouté, je considérais cette masse exhumée, ce corps non sculpté, simple entassement de pierres avec une indication de reins reployés, des pattes étendues, trop longues, rapportées, semblant faites d'imbrications, un torse réduit arbitrairement à quelques strates horizontaux : tout cela barbare, étalé à l'air libre, privé de tout mystère : de la maçonnerie... et j'ai regretté les anciennes images, leur solitude, leur secret, parmi ces ouvriers indigènes, cette activité de ruche, ce bruit, ces curiosités.

⁴⁰ Francis CARCO, *Heures d'Égypte*, *op. cit.*, p. 17.

⁴¹ Sur la mode du roman de la momie dans la littérature britannique du XIX^e siècle, on lira avec profit l'article de Nolwenn CORRIOU, « She Who Sleeps : dans les vestiges de la fiction archéologique victorienne », *Vestiges du Proche-Orient et de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 99-111.

⁴² « C'est exact, déclara loyalement Daisy. On éprouve l'impression qu'elle a bougé » (Francis Carco, *Heures d'Égypte*, *op. cit.*, p. 28).

⁴³ Marthe BIBESCO, *Jour d'Égypte*, Paris, Flammarion, 1929, p. 27.

Il m'a semblé qu'une beauté était abolie, qu'il n'y avait plus ici que l'effet d'une intrusion d'archéologues⁴⁴.

Fidèle à son passéisme, l'écrivain refuse que ces vestiges soient altérés de quelque manière que ce soit ; il perpétue ainsi la tradition discursive du « mystère » des ruines. La fascination pour les vestiges et leurs secrets contribue à n'aborder les pays du Moyen-Orient que par leur histoire la plus ancienne, au détriment de la période contemporaine. Finalement, l'écrivain et l'archéologue se rejoignent dans cet intérêt pour le passé. C'est d'ailleurs paradoxalement ce qui finit par convaincre Mauclair de l'intérêt du désensablement du Sphinx, car, s'étant fait expliquer plus en détails les buts de ces travaux, il comprend qu'il s'agit de redonner « au site et au monument la majesté que souhaitait Chéops ». Une fois arrivé devant la sculpture, il oublie finalement ses objections initiales et consacre plusieurs pages à une description émerveillée du site. L'écrivain prend finalement le parti des archéologues, et exalte à nouveau les vestiges antiques.

André Malraux va plus loin en se lançant lui-même dans une romanesque entreprise archéologique en 1934. Son expédition aérienne au-dessus du Yémen vise en effet à retrouver « la capitale mystérieuse de la reine de Saba », comme le clame la titraille lors de la parution de son texte dans *L'Intransigeant*. Bien que l'écrivain ait eu recours à un mode de déplacement moderne, son voyage s'inscrit dans la légende en raison de la présence du mythe de l'Arabie heureuse et du personnage légendaire de la reine de Saba, au cœur de ses investigations. Le voyage de Malraux peut donc être qualifié de romantique à un double titre : davantage peut-être que l'enjeu archéologique, qui « peut ne pas paraître capital pour les géographes ou pour les historiens⁴⁵ », il est motivé par un attrait pour les civilisations disparues, mais aussi par les lectures, tant historiques que littéraires, que l'écrivain a faites et qui ont attisé son désir de partir. Outre Diodore, Plin l'Ancien, Virgile, qui tous évoquent Balkis, la reine de Saba, Malraux a lu *La Tentation de Saint-Antoine*⁴⁶, où Flaubert décrit longuement ce personnage ; sont aussi reliées au mythe de l'Arabie heureuse les figures de Rimbaud, Gobineau ou Lawrence d'Arabie⁴⁷, auxquelles Malraux fait successivement référence. L'expédition aérienne de plusieurs heures du 7 mars 1934 est une réussite pour l'écrivain, qui envoie dès son retour à Djibouti un télégramme victorieux à *L'Intransigeant* annonçant qu'il a bel et bien

⁴⁴ Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, *op. cit.*, p. 55-56. Paul Morand évoque lui aussi ces travaux dans un bref passage de sa *Route des Indes* (Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 107.).

⁴⁵ Jean GROSJEAN dans André MALRAUX, *La Reine de Saba: une aventure géographique*, éd. Philippe DELPUECH, Paris, Gallimard, 1993, p. 10.

⁴⁶ Gustave FLAUBERT, *La Tentation de Saint-Antoine*, Paris, Éditions Charpentier, 1874.

⁴⁷ Dans la préface qu'il consacre au texte de Malraux (André MALRAUX, *op. cit.*), Philippe Delpuech revient longuement sur les nombreuses œuvres relatives au mythe de l'Arabie heureuse qui ont influencé Malraux pour son expédition (*Ibidem*, p. 19-27.).

découvert Mareb, la capitale restée jusqu'alors énigmatique avant qu'il ne parvienne à la situer : « Avons découvert capitale légendaire reine de Saba stop Vingt tours ou temples toujours debout stop à la limite nord du Rub' al Khali⁴⁸ stop Avons pris des photos pour *L'Intransigeant* stop salutations. Corniglion-Malraux⁴⁹ ». L'écrivain a même sollicité les services d'un architecte urbaniste, André-Pierre Hardy⁵⁰, afin de dessiner des croquis de la ville à l'époque de sa splendeur, d'après les documents ramenés de l'expédition⁵¹. Si Malraux était persuadé de la pertinence scientifique de sa « découverte », les archéologues spécialistes de la civilisation yéménite l'ont rapidement remise en question et il apparaît aujourd'hui que l'écrivain ait en réalité survolé une oasis entourée de quelques hameaux, les vestiges de la véritable Mareb n'ayant été découverts qu'en 1952 par une mission archéologique américaine⁵².

À l'image des photographies fournies par Malraux, qui manquent cruellement de précision⁵³, son texte présenté comme un reportage est pourtant loin d'en présenter les caractéristiques attendues de concision, de documentation et d'actualité. Bien au contraire, son texte se présente comme une longue digression, élaborée à partir des quelques heures seulement qu'a duré le vol, laissant une large part à la rêverie historique, et prenant souvent l'aspect du poème en prose. Comme l'écrit Maria Teresa De Freitas dans un article consacré aux reportages de Malraux,

ces pages journalistiques, présentées comme de vrais reportages, n'auront rien du langage journalistique qui caractérise le genre. À la transparence et à la clarté, elles préféreront l'opacité et la rhétorique. À la relation plus ou moins linéaire des faits, elles substitueront les accidents poétiques et les méandres des digressions et des images. À la logique du récit, elles mêleront le souffle de l'irrationnel. Au discours référentiel, elles ajouteront les évocations des légendes anciennes. En somme, c'est de discours littéraires que sont faits ces reportages⁵⁴.

⁴⁸ Le Rub al-Khali (signifiant en arabe « le Quart vide ») est un immense désert situé au Sud de la péninsule arabique, qui s'étend sur les territoires actuels du Yémen, de l'Arabie Saoudite, de l'Oman et des Émirats arabes unis.

⁴⁹ Télégramme publié dans *L'Intransigeant*, 10 mars 1934, à la Une.

⁵⁰ Il semble que la collaboration d'André-Pierre Hardy (1909 - 2005) au projet de Malraux lui ait donné le goût de l'archéologie, puisqu'il participe peu après (de 1935 à 1939) aux fouilles de la ville sassanide de Châpour, en Iran. Après la guerre, il est nommé inspecteur départemental de l'urbanisme à Marseille. Interlocuteur de Pouillon et de Le Corbusier, il joue un rôle important dans toutes les grandes opérations de construction et de reconstruction de la ville.

⁵¹ Ces croquis ont été publiés dans *L'Intransigeant* lors de la publication du texte. Nous en reproduisons certains dans le volume d'Annexes, p. 97-98.

⁵² Certains critiques parlent même aujourd'hui d'« enfumage » et qualifient de « grotesque » cette expédition : voir Walter LANGLOIS, *André Malraux à la recherche du royaume de Saba*, Paris, Nouvelles éditions Jean-Michel PLACE, 2014.

⁵³ Nous en reproduisons quelques-unes dans le volume d'Annexes, p. 96-97.

⁵⁴ Maria Teresa DE FREITAS, « Roman et reportage chez André Malraux », dans Myriam BOUCHARENC et Joëlle DELUCHE, *Littérature et reportage*, Presses Universitaires de Limoges, 2001, p. 158.

Cette inactualité apparaît dès les titres des différents articles parus en journal : citons « Fantômes de sable », « Saba légendaire » ou « Quand le désert se brise aux arêtes des steppes⁵⁵ ». Lors du trajet aller, Malraux se remémore différents épisodes liés à cette région de l'Arabie, notamment l'engloutissement de l'armée romaine d'Ælius Gallus, ou encore l'expédition du Français Joseph Arnaud, en 1843, auquel il s'adresse directement : « J'aurais aimé à te connaître, Arnaud, avec ta barbe de zouave, ton sérieux, tes bougies, ton héroïsme négligent, ton génie simple et charmant de l'aventure⁵⁶ ». L'écrivain multiplie ces adresses à des personnages morts, ou légendaires, ce qui contribue au caractère onirique du texte. On relève également deux passages adressés à la « Ville » de Saba, que Malraux orthographie avec une majuscule comme pour en faire une allégorie : « Ville des reines magiciennes et des astrologues, qu'il est bien de te voir tirer des dieux ta fortune et d'imaginer encore à l'odeur de ton sable un peu du parfum des substances sacrées⁵⁷ !... ». L'écrivain emploie à de nombreuses reprises, comme ici, le verbe « imaginer », qui révèle la préséance de l'imaginaire sur la réalité. Si de telles digressions peuvent s'expliquer dans la relation du trajet aller, qui est une attente de l'apparition des vestiges de la ville recherchée, on pouvait toutefois s'attendre à des observations plus précises et circonstanciées de Mareb, dans la mesure où Malraux prétend être le premier à la découvrir. Il n'en est pourtant rien, et l'article dédié à la « description » de Mareb⁵⁸ témoigne de la même veine historico-lyrique :

Ces enceintes ovales massives, avec leurs débris de colonnes et leurs éboulis clairs sur le sol, ce sont les temples. Dans leur sable, on trouvera sans doute [...] tout un menu peuple de bronze : poissons, enfants, chameaux, cachets, bagues, intailles, taureaux, béliers aux cornes énormes et recourbées. On voit aujourd'hui qu'avec ces éboulements elliptiques s'est détruite la Religion-Mère d'où sortirent celles de la Mésopotamie et de la Judée. [...] Ici faillit naître la Trinité. Et quel est ce personnage de bronze aux bras ouverts dans un geste d'accueil que les Bédouins apportent du désert, d'ici même peut-être⁵⁹ ?

Loin de donner des précisions géographiques et des détails architecturaux, Malraux laisse dériver son imagination et ses pensées au moyen d'énumérations au sein d'un développement sur les religions que l'on n'attendait pas. Loin de poser des affirmations, il interroge. S'il formule un peu plus loin des remarques plus précises, son regard est moins celui d'un archéologue que d'un écrivain qui donne des lieux une « vue d'artiste », comme lorsqu'il suit le vol d'un rapace au-dessus des ruines : « [...] en cet instant même, agrandie par la hauteur, l'ombre immense d'un rapace que nous ne voyons pas plane

⁵⁵ Titres des articles respectivement parus dans *L'Intransigeant* les 4, 8 et 10 mai 1934.

⁵⁶ André MALRAUX, *op. cit.*, p. 58.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 80.

⁵⁸ « Le prodigieux spectacle de la cité morte », *L'Intransigeant*, 9 mai 1934 (*Ibidem*, p. 75-82).

⁵⁹ *Ibidem*, p. 75-76.

lentement de temple en temple, ailes étendues, comme une protection silencieuse et lointaine⁶⁰ ». La fin de ce chapitre multiplie les marques de ponctuation expressive et même d'émotion de l'écrivain, comme les interjections : « Oh rapporter à chacun de ses amis une pierre brisée autour d'un horoscope, une destinée inconnue signée des astres sabéens⁶¹ ... ». Dans le chapitre suivant, la temporalité jusqu'alors assez précisément notée – Malraux donnant le temps écoulé depuis le départ et émettant des considérations inquiètes sur le fait que leur avion ne dispose que de dix heures d'essence – commence à se dissoudre ; peu à peu, il n'y a plus ni toponymes, ni indication temporelle. Au contraire, l'écrivain se livre à des exercices de style, narrant la mort de Salomon sur plusieurs pages, ou encore réinventant la poésie pré-islamique en trois versets de style biblique : « Que de fois j'ai laissé étendu sur le sable le mari d'une femme très belle, en lui ouvrant les veines du cou par une blessure semblable à une lèvre fendue⁶² ! [...] ». En dépit de furtifs ancrages dans la situation présente, l'ensemble de cet étrange « reportage » échappe à toute ambition documentaire et confine davantage à la rêverie historique, formulée en termes lyriques. Le texte se clôt sur une nouvelle adresse à Saba, caractérisée par plusieurs éléments empruntés au mythe de l'Arabie heureuse :

[...] nous te dédions, Saba, tant que tu demeureras interdite, à cet aventurier inconnu ; pour que là où sont ses os [...] il joue comme jouent les morts qui tout le long de leur vie furent courageux et frivoles, avec tes terrasses en fleurs, tes observatoires en poussière, tes pierres aux lézards furtifs et tes entrepôts éventrés de parfums ; pour qu'il tienne en ses mains d'ombre un des derniers mystères, cette haute corbeille de coraux géométriques où se sont déchirés tant de rêves et qui lui sera, mieux qu'à nous, fraternelle, dans l'ennui sans fin de la mort⁶³.

Un critique⁶⁴ a pu parler à propos de ce texte de Malraux de « reportage biblique » : cette expression nous paraît bien résumer les contradictions de l'écrivain qui emploie des moyens modernes comme l'avion à des fins romantiques, et relate cette aventure dans un texte qui met davantage l'accent sur l'éternité que sur l'actualité.

À l'image des ouvrages de Henri Thuaud et de Malraux, plusieurs récits de voyage et même reportages du corpus possèdent une dimension inactuelle, et occultent la modernité de pays souvent réduits à leurs vestiges antiques : c'est une façon d'esquiver ce qui semble être, aux yeux des écrivains, une évolution néfaste du Moyen-Orient.

⁶⁰ *Ibidem*, p. 77.

⁶¹ *Ibidem*, p. 81.

⁶² *Ibidem*, p. 85.

⁶³ *Ibidem*, p. 100.

⁶⁴ « Malraux consacre, en somme, le genre du reportage biblique, déchiffrant à sa façon le Moyen-Orient » (Olivier TODD, *André Malraux. Une vie*, Paris, Gallimard, collection « NRF Biographies », 2001).

b. « *L'Orient qui s'enlaidit*⁶⁵ » : discours de déploration

Plutôt que les ignorer, certains écrivains choisissent plutôt de décrire les transformations que connaît le Moyen-Orient pendant la première moitié du XX^e siècle, dans un discours de déploration et de regret du « mirage oriental » élaboré par les Romantiques. Dans le cinquième chapitre de son récit de voyage relatant son itinéraire *De Jérusalem à Istanbul* – dernier ouvrage de son « cycle méditerranéen », publié un an après *L'Égypte millénaire et vivante* – Camille Mauclair fait la synthèse de ses considérations sur ce décor oriental qu'il a longuement arpenté. Le titre est sans appel : selon lui, « l'Orient s'enlaidit ». Déjà, lors de son voyage en Égypte l'année précédente, il avait noté la propension de la capitale égyptienne à se défigurer sous la pression européenne :

Le Caire eût dû rester Le Caire et n'être pas gâté par ce que le pseudo-modernisme a de plus composite, de plus provocant, de plus faussement utilitaire, et, en un mot, de plus néo-barbare sous le pavillon du progrès machiniste. J'y insiste non par une bouderie dont je sais la vanité, mais à cause de la sourde inquiétude ressentie, celle d'un Orient commençant de mourir sous la pacotille internationale, dans l'erreur de juxtapositions impossibles⁶⁶ [...].

C'est une charge violente que dresse Mauclair contre ce qu'il appelle « pseudo-modernisme », « néo-barbarie » ou encore « pacotille ». Il accuse l'Occident de déparer l'Orient en cherchant à le rendre « utilitaire », à lui faire rallier la voie du « progrès machiniste ». Pour l'écrivain, cette modernité n'est pas compatible avec la terre orientale, comme le révèle la dernière formule des « juxtapositions impossibles ». Il révèle ici son approche fixiste d'un Orient immuable, permanent, à jamais « pays du passé », où toute trace d'ancrage dans la période contemporaine s'apparente à une dégradation. Dans son ouvrage suivant, il relativise toutefois ce constat, semblant exclure l'Égypte de son tableau pessimiste. Par contre, il n'hésite pas à parler de « lèpre » sitôt le canal de Suez franchi :

Les symptômes de la lèpre se précisent dès qu'on a quitté le Caire, où les méfaits d'un urbanisme discord autorisent déjà maintes « machines à habiter » mais qui reste quand même admirable. Au-delà du canal de Suez, on passe de la douce et opulente Égypte dans un monde chétif⁶⁷.

Il détaille en deux points cet « enlaidissement » de la région, pointant tout d'abord du doigt le changement des costumes des habitants, puis la modernisation de l'habitat. En

⁶⁵ Nous reprenons ici le titre du cinquième chapitre du récit de voyage de Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 229-242.

⁶⁶ Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, *op. cit.*, p. 15.

⁶⁷ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 231-232.

ce qui concerne les costumes, il dénonce leur uniformisation au détriment des habits traditionnels, de plus en plus rares :

Si, en Judée, dans la campagne palestinienne et syrienne, l'indigène porte encore le voile blanc retenu sur son front par une double tresse noire, le reste de son costume se compose de plus en plus d'un paletot miteux, d'un pantalon effrangé, d'une friperie européenne grasseuse et délavée. Hormis quelques fez entortillés d'un lainage à la mode kurde et, pour les routiers libanais, les surtoutes en peau de chèvre indispensable en ce pays frigidé et venteux, je n'ai trouvé que cette livrée impersonnelle et navrante [...]. À Jérusalem, si les Juives conservent leur clinquant et leurs paillons, si l'on voit encore avec plaisir certaines chrétiennes de Bethléem et de Nazareth coiffées du hennin médiéval, à peu près partout le complet raccommode et la gabardine du brocanteur international font presque préférer, au mur des Lamentations, les houppelandes mitées, les papillotes et les bonnets de poil rude des juifs russes ou hongrois, ayant au moins un caractère préférable à la casquette prolétarienne dont se coiffe tout jeune israélite « à la page » dans les bourgades palestiniennes⁶⁸.

Mauclair déplore la perte de pittoresque des costumes, souvent en raison des contacts plus fréquents des populations locales avec l'Occident, « brocanteur international » qui leur fournit « une friperie européenne grasseuse et délavée ». Comme nous l'avions déjà noté en commentant les extraits de Lucie Delarue-Mardrus ou Jehan d'Ivray cités plus haut, il épingle ici les phénomènes de mode (« à la page ») qui conduisent les populations, et notamment les jeunes à adopter de nouvelles habitudes vestimentaires. Notons enfin que son amertume à ce sujet est renforcée par son préjugé anti-communiste, qui le fait rejeter avec violence tout ce qui s'apparente à un costume égalitaire, comme la « casquette prolétarienne ». Celle-ci est le signe visible de l'entrée du Moyen-Orient au cœur des débats politiques du temps, ce que l'écrivain amoureux du pittoresque oriental ne peut que déplorer. Mauclair est loin d'être le seul à regretter la disparition des coiffes diverses et variées qui donnaient aux populations de la région un aspect si pittoresque. Nous verrons dans la partie suivante qu'en Turquie, les réformes de Mustafa Kemal donnent lieu à des développements sur le « chapitre des chapeaux⁶⁹ » chez plusieurs écrivains du corpus, qui n'omettent pas de signaler que le port de la casquette n'est pas compatible avec la prière musulmane⁷⁰. Avec la modernité, d'autres tableaux disparaissent ; à l'instar d'un grand nombre de ses confrères, Mauclair soupire devant le spectacle des bidons d'essence qui ont bien souvent remplacé les amphores sur les têtes des femmes :

⁶⁸ *Ibidem*, p. 233-234.

⁶⁹ Édouard HERRIOT, *Orient*, Paris, Hachette, 1934, p. 103.

⁷⁰ En Égypte, l'interdiction par Nasser du port du tarbouche (considéré comme ottoman) en 1956, marque à ce sujet un terminus. Jusqu'alors, tous les fonctionnaires, y compris les professeurs français expatriés nommés pour enseigner au Caire et à Alexandrie devaient porter ce couvre-chef.

Et si l'on cherche, autour des fontaines et des puits, les scènes classiques de la Bible et de l'Évangile, [...] ce n'est à peu près plus jamais la cruche antique qu'on verra sur les têtes féminines, mais le bidon d'essence dont les troupes de la grande guerre ont laissé, de Damas à Gaza, d'innombrables exemplaires, commodes et affreux⁷¹.

« Ah ! ces bidons à pétrole, comme ils nous gâchent l'Orient ! » s'écrie elle aussi Myriam Harry dans *Les Amants de Sion*⁷². Version moderne de la cruche antique, le bidon d'essence ramène brutalement les voyageurs au XX^e siècle, et leur rappelle que le Moyen-Orient aussi a connu les combats de la Première Guerre mondiale et le développement économique. On voit ici comment les voyageurs enregistrent la modernisation de la région, mais dans le but de la déplorer, comme l'indiquent ici les termes péjoratifs « affreux », « gâchent ».

Après ces réflexions sur les costumes, Mauclair en vient à l'architecture moderne, qui lui semble enterrer à jamais la beauté des villes orientales, dont il propose ici un tour d'horizon :

La vieille cité [de Jaffa] est submergée par l'amas des cubes de béton sortis en série d'un gaufrier. Toute une ville de pâte, coulant comme du brie, réalise l'idéal du tôt fait et du bon marché cher aux gens n'ayant plus de l'architecte que le nom. La Jaffa moderne est un chef-d'œuvre de platitude monochrome, d'uniformité hideuse, contrastant avec les magnifiques bois d'un vert émeraude où éclatent les millions de fruits d'or des orangeries. La sioniste Tel Aviv n'est pas, malgré ses avenues ombragées, guère moins désespérément plate et laide. [...] Beyrouth se défend encore, comme Damas, contre les caisses d'épicerie du ciment égalitaire : pourtant, la lèpre gagne, opposant le gratte-ciel au minaret et le garage à la mosquée⁷³.

On retrouve ici l'expression de « lèpre » que l'écrivain utilise pour qualifier l'évolution des paysages au Moyen-Orient. Il reproche à l'architecture moderne son uniformité (« cubes sortis en série », « ciment égalitaire ») et sa rupture avec l'habitat traditionnel de la région. L'architecture religieuse semble désormais avoir disparu, tout comme le sentiment même du religieux, comme l'indiquent les formules finales opposant les gratte-ciel aux minarets et les garages aux mosquées. Par son art de la formule cinglante et son usage de l'ironie, ce chapitre du récit de voyage de Mauclair prend l'allure d'un véritable réquisitoire contre une modernisation qui occidentaliserait le Moyen-Orient, lui faisant ainsi perdre son âme. Selon lui, ces nouvelles constructions ne rendent pas hommage à l'histoire millénaire et prestigieuse qui s'est déroulée en ces lieux :

⁷¹ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 234.

⁷² Myriam HARRY, *Sion*, *op. cit.*, p. 20. Citons également Maurice Maeterlinck : « [...] passent d'un pas leste des femmes aux voiles noirs, semblables à des saintes vierges en grand deuil, portant hiératiquement sur la tête un bidon à pétrole [...] » (Maurice MAETERLINCK, « Le Royaume des morts », in *L'Araignée de verre*, Fasquelle, Paris, 1932, p. 132.).

⁷³ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 235.

[...] le littoral, de l'Égypte à Antioche, abdique le charme et les prestiges des lieux où les prophètes, les évangélistes, les croisés, les sultans, succédant aux Phéniciens et aux Romains, illuminèrent l'histoire et la légende⁷⁴.

C'est donc au nom d'un passé quelque peu fantasmé – comme l'indique ici le terme de « légende » – que Mauclair condamne les évolutions du siècle, qu'il ne juge pas dignes de s'inscrire dans un tel héritage. On voit ici l'attachement de l'écrivain à l'enluminure orientale, légende dorée véhiculée par les miniatures et autres représentations délicates et conventionnelles du décor oriental. Dans son réquisitoire, il accuse même les peuples de la région de ne pas chercher à protéger cette identité pourtant si chère à ses yeux d'étranger : « À la ruine se superpose le locatis, dans l'indifférence d'une foule insoucieuse de rester elle-même⁷⁵ ». Cette réflexion révèle la conception fixiste de l'identité des « Orientaux » aux yeux du Français qui estime les connaître mieux qu'eux-mêmes.

Mauclair termine son panorama de « l'agonie de l'Orient » par un paragraphe consacré à la Turquie kémaliste, coupable selon lui d'avoir fondé sa nouvelle identité sur cet enlaidissement systématique, et de mettre de la joie à cette « abdication » :

La Turquie nouvelle ne semble échanger son ancienne douceur d'accueil et sa foi islamique que contre rien du tout, sinon le pastiche inhabile de ce que le matérialisme et le business ont de pire. Elle se dévoue à l'idolâtrie machiniste et au nivellement par en bas dans un ardent sacrifice du caractère et de la beauté. [...] Mais ce que peut donner la volonté du vandalisme progressiste, conscient et organisé, c'est Istanbul qui l'offre. Ici vraiment le travail de mise à la mode est méritoire, car il s'agit d'enlaidir non seulement une ville, mais un des plus fascinants décors naturels, défiant les plus hardis entrepreneurs de banalisation⁷⁶.

Les termes utilisés par Mauclair – « matérialisme », « business », « machinisme », « progressisme » – visent précisément une modernité jugée incompatible avec le décor oriental ; ce rejet est d'autant plus violent que ce décor était idéalisé, comme le montre la formule superlative finale. L'écrivain refuse la marche de son époque, et il la refuse d'autant plus au Moyen-Orient qu'il considérait comme un conservatoire de la couleur locale et du pittoresque. C'est bien un point de vue réactionnaire, c'est-à-dire violemment opposé au changement, et cherchant à restituer le passé, que Mauclair affiche dans ces dernières pages de son texte. Il conclut par une phrase en forme de bilan : « Tel apparaît, découronné, sali, l'actuel Proche-Orient⁷⁷ ». Il estime en conclusion

⁷⁴ *Ibidem*, p. 236.

⁷⁵ *Idem*.

⁷⁶ *Ibidem*, p. 237.

⁷⁷ *Idem*.

que « ce songe splendide qui s'est appelé orientalisme⁷⁸ » a désormais disparu en Méditerranée orientale pour ne subsister qu'en Afrique du Nord :

[...] en un mot l'Orient manque à l'orientalisme et accepte définitivement de singer le faux progrès machiniste en rejetant sa foi, ses coutumes, ses vêtements, son caractère, son âme, en se décolorant, en ajoutant ses foules aux tristes hordes du travail à la chaîne, et des monstrueux servages d'une humanité sans espoir, sans au-delà, sans souci de primauté spirituelle, sans autre but que de trimer pour l'obtention d'un confort qu'elle ne conquiert même pas. Le préjudice esthétique serait secondaire si ces abandons ne signifiaient les défaillances religieuses, morales et sociales de l'Orient lui-même. L'histoire de l'art pourrait déplorer que le songe fascinant de l'orientalisme n'ait guère duré plus de cent ans avant de céder à la platitude consentie⁷⁹.

Dans ces lignes péremptoires, Mauclair entérine la mort de l'orientalisme dans la région dont il est pourtant originaire, qui serait désormais « décolorée » et « défaillante » sur tous les points ; en un mot, agonisante.

Ces postures mélancoliques ne sont pas nouvelles en ce qui concerne le Moyen-Orient : la mélancolie se trouve au fondement même du Voyage en Orient romantique, qui a rompu avec l'élan prospectif des Lumières pour « envisager sur le mode nostalgique la dimension rétrospective d'un retour à l'Origine, qui passe par le berceau des civilisations occidentales : l'Orient⁸⁰ ». La déploration sur « la mort de l'Orient » est en réalité une caractéristique du genre. Ainsi la visite de Théophile Gautier au musée de l'Elbicei-Atika, récemment ouvert à Constantinople, lui inspire-t-elle une méditation mélancolique sur la modernisation de l'Empire ottoman :

En parcourant l'Elbicei-Atika, devant ces armoires peuplées de fantômes du temps passé, on ne peut se défendre d'un sentiment mélancolique, et l'on se demande si ce n'est pas un mouvement de prescience involontaire qui a poussé les Turcs à faire ainsi l'herbier de leur ancienne nationalité, si vivement menacée aujourd'hui. Ce qui se passe maintenant semble donner un sens prophétique à ce soin de réunir les physionomies du vieil Empire ottoman d'Europe, près d'être refoulé en Asie⁸¹.

Il semble que depuis Chateaubriand, chaque voyageur français en Orient ait le sentiment d'être le dernier contemplateur d'une réalité en déliquescence. L'ouvrage de Camille Mauclair révèle que cette nostalgie romantique n'est pas morte en cette première moitié du XX^e siècle. Étonnamment, elle atteint même ceux qui font profession d'être les scripteurs de l'actualité, c'est-à-dire les journalistes. Henry de Monfreid regrette ainsi

⁷⁸ *Idem.*

⁷⁹ *Ibidem*, p. 239-240.

⁸⁰ Daniel LANÇON et Patrick NÉE, « Introduction », *L'Ailleurs depuis le romantisme: essais sur les littératures en français*, *op. cit.*, p. 8.

⁸¹ Théophile GAUTIER, *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, *op. cit.*, p. 280-281.

la mort de « l'Arabie heureuse », dont il dit avoir vu au cours de son enquête journalistique « l'émouvante agonie » :

Cette miraculeuse survivance, ce « témoin » laissé par les temps fabuleux, va disparaître comme tombent en poussière certaines choses précieuses imprudemment mises au jour. Ce que le temps n'a pu détruire après des millénaires, notre civilisation de ciment et d'acier, l'inexorable machinisme, le détruira en moins d'une génération⁸².

En préambule de son ouvrage, l'envoyé spécial de *L'Intransigeant* choisit donc paradoxalement de mettre en valeur le passé de l'Arabie plutôt que son actualité politique : ce sémantisme crépusculaire se retrouve dans le choix du titre, qui souligne l'irréversibilité du changement d'ère (*Les Derniers jours de l'Arabie heureuse*). On peut toutefois comprendre cette condamnation de la modernité chez Henry de Monfreid, pour qui la mission journalistique est finalement moins importante que le souvenir autobiographique de ses aventures passées⁸³. Mais on retrouve chez plusieurs de ses confrères, et même chez Albert Londres, la tentation d'une glorification d'un passé légendaire, tout particulièrement dans le cas de « l'Arabie heureuse⁸⁴ », au détriment d'une appréhension objective et détaillée de l'actualité qu'ils sont censés analyser.

Ces postures mélancoliques sont souvent associées à certaines traditions descriptives héritées des Voyages en Orient romantiques que l'on peut continuer à lire en cette première moitié du XX^e siècle.

c. Traditions descriptives

Quoiqu'en dise Camille Mauclair, pour beaucoup de voyageurs de la période qui nous intéresse, le Moyen-Orient demeure un refuge du pittoresque. De l'italien *pittore* signifiant « peindre », le pittoresque désigne ce qui est relatif à la peinture, et l'on sait combien l'orientalisme était en vogue dans les tableaux depuis la fin du XVIII^e siècle.

⁸² Henry de MONFREID, *op. cit.*, p. 8.

⁸³ Ce voyage de « retour », en 1934, est tout entier empreint de nostalgie, que Monfreid exprime notamment lorsqu'il retrouve son ancienne demeure à Obock : « La grande maison est toujours telle que je l'ai laissée il y a dix ans, mais elle est vide, c'est un corps sans âme. Il y a bien Odeni, laissé là pour ne pas le laisser dans la misère et surtout pour ne pas m'avouer que tout est fini... Il est là, vestale maigre qui veille sur la flamme du souvenir, mais lui aussi a bien vieilli... [...] J'ai l'impression d'entrer dans l'enceinte d'un tombeau... [...] tout est en place, minutieusement comme des objets de musée, et ces choses inertes où restent accrochés des lambeaux de nous-mêmes, les souvenirs, marquent la fuite inexorable du temps et semblent répéter comme l'oiseau de malheur : Never more ! Never more ! [...] Les vagues battent les mêmes rochers et déferlent sur la plage avec la même voix que j'entendais il y a vingt ans ; sans arrêt maintenant elles me bercent et me chantent l'histoire de ma vie ». (*Ibidem*, p. 37-39.).

⁸⁴ Nous renvoyons à notre article consacré à cette question : « Entre roman d'espionnage et essai géopolitique : les reporters français face aux "Secrets de l'Arabie" (années 1930) », Paris-Pondichéry, Kailash, *Les Cahiers de la SIELEC*, n° 11, à paraître.

Or, cet héritage subsiste dans notre corpus par des évocations de cet orientalisme pictural, représenté entre autres par Eugène Delacroix, Eugène Fromentin ou Jean-Léon Gérôme ; mais également par des passages descriptifs, composés comme des tableaux, rendant souvent hommage aux couleurs et aux jeux de lumière. Cette tradition descriptive, inaugurée par Chateaubriand qui disait partir en Orient afin d'y « chercher des images », est entretenue par plusieurs écrivains de notre corpus.

◆ LIVRES ILLUSTRÉS

Avant même la lecture, l'aspect matériel du livre peut d'emblée faire référence à l'orientalisme pictural, et donc déjà orienter le texte vers une représentation pittoresque de l'Orient. Deux maisons d'édition se détachent particulièrement au sein des productions illustrées de notre corpus : la maison grenobloise Arthaud, qui a édité *Égypte-Palestine, du Sphinx à la Croix* de Marie-Thérèse Gadala, et *En Syrie et au Liban* d'André Geiger, se présente comme une maison spécialisée dans les récits de voyage et d'aventure : « « Dès leur création à Grenoble à la fin du XIX^e siècle, les éditions Arthaud font du thème de l'aventure et du voyage le fer de lance de leurs publications. Explorations étonnantes ou expéditions insolites, ces exploits sont relatés dans des ouvrages qui associent qualité littéraire et richesse iconographique⁸⁵ ». De même, la maison d'édition Alpina a publié les ouvrages abondamment illustrés de Louis Bertrand (*La Méditerranée*⁸⁶) et des frères Tharaud (*La Palestine*⁸⁷). Il est intéressant de noter qu'il s'agit de deux maisons d'édition dont la vocation initiale était régionaliste : Arthaud est le premier éditeur de livres consacrés à la montagne, et la maison Alpina, basée à Annecy, se consacre elle aussi aux récits relatifs aux Alpes françaises⁸⁸. Les ouvrages de notre corpus publiés chez Arthaud le sont dans la collection intitulée « Les Beaux pays », le terme de « pays » désignant tout aussi bien une région française qu'une nation étrangère⁸⁹. L'orientalisme affiche ainsi une filiation avec le régionalisme⁹⁰. Ce

⁸⁵ Source : <http://www.arthaud.fr/historique.php>.

⁸⁶ Louis BERTRAND, *La Méditerranée*, Paris, Alpina, 1929.

⁸⁷ Jérôme et Jean THARAUD, *La Palestine*, Paris, Alpina, 1930.

⁸⁸ « Fondées en 1998 par Alain Bexon, les Éditions Itinera Alpina ont pour vocation de promouvoir l'histoire et notamment l'histoire des beaux-arts dans les Alpes, en particulier le dessin et la peinture de paysages alpins à travers des livres, de belles reproductions et des expositions » (<http://www.editions-alpina.com/page.php>).

⁸⁹ La collection semble d'abord avoir été créée pour évoquer les « pays » français (l'Auvergne, volume signé par Henri Pourrat, l'Alsace par Hansi, la Bourgogne, la Côte d'Azur, les Alpes, la Corse, la Normandie, la Touraine, l'Île-de-France, le Pays Basque et le Béarn, le Languedoc, la Lorraine) mais s'est ensuite élargie à des pays étrangers (notamment l'Italie, mais aussi la Tchécoslovaquie, la Pologne « pittoresque », le Portugal, le Danemark, la Tunisie, l'Autriche, et le Moyen-Orient).

⁹⁰ Élodie GADEN et Pascale ROUX ont pu étudier cette filiation chez Alice Poulleau, dans « Alice Poulleau, de la Bourgogne à la Syrie. Orientalisme et régionalisme dans le journal *À Damas sous les bombes* et dans les contes (*Sept histoires de Syrie, Pur jus : faits et dictes de biberons de Borgeigne, La Madone de la*

rapprochement peut notamment s'expliquer par le contexte colonial de l'entre-deux-guerres, dans lequel s'inscrit la présence française au Moyen-Orient, contexte qui a conduit à une redéfinition de l'exotisme en littérature. Ainsi, pour Marius-Ary Leblond, « le Colonialisme devient la plus grande province du Régionalisme⁹¹ ». Au moment où la France s'internationalise, le « centre » se réduit à Paris et la « périphérie » englobe aussi bien les régions de métropole que les possessions d'outre-mer⁹².

Les couvertures présentent parfois des motifs géométriques dans le style oriental – assez discrètement pour *L'Heure du Bédouin* de Jean Rodes, de façon plus visible pour *Irak* de Myriam Harry⁹³ – ou, le plus souvent, des illustrations et des photographies représentant des éléments stéréotypiques de l'Orient : une mosquée pour *Le Dépaysement oriental* de Robert de Traz⁹⁴, le portrait d'un homme portant le « turban vert », signe du pèlerinage réalisé à La Mecque, pour le livre de Xavier de Hauteclocque, des monuments d'Égypte pour Henry Bordeaux qui choisit le Sphinx de Gizeh, ou encore Claude Aveline ; enfin, Marius Hubert-Robert⁹⁵, qu'il ne faut pas confondre avec Hubert Robert, peintre et graveur du XVIII^e siècle⁹⁶, illustre souvent de ses aquarelles fraîches et colorées les couvertures des ouvrages de la période, comme c'est le cas pour les livres de Louis Bertrand, Marie-Thérèse Gadala ou André Geiger. À chaque fois, ces aquarelles mettent en avant des aspects pittoresques du pays ou de la région décrite : ainsi, *La Méditerranée* de Bertrand présente en couverture un chemin bordé de palmiers dattiers longeant une petite mosquée de campagne à la blancheur immaculée. Ces éléments, tout comme les personnages qui circulent sur ce chemin – un homme en burnous blanc à dos d'âne et une femme voilée – et les couleurs douces utilisées par le peintre composent un tableau idéalisé du Maghreb. Afin d'illustrer les couvertures des livres de Marie-Thérèse Gadala et André Geiger, Marius Hubert-Robert a choisi de représenter, non une scène de genre, mais des monuments antiques : le Sphinx pour la première et pour le second les ruines de Baalbek baignant dans une lumière pastel qui en adoucit les contours. Ces illustrations sont l'indice de la permanence du pittoresque dans la

Blanche épine et autres contes) », colloque international sur les *Femmes européennes en voyage : Afrique, Orient, regards littéraires*, organisé par le Centre International d'Études Francophones, Paris Sorbonne, juin 2013, actes à paraître.

⁹¹ Marius-Ary LEBLOND, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, Paris, Rasmussen, 1926, p. 7.

⁹² Certains livres relevant de la littérature coloniale soulignent ce rapprochement dans leur titre même : citons Robert DELAVIGNETTE, *Paris-Soudan-Bourgogne*, Paris, Grasset, 1935.

⁹³ On trouvera dans le volume d'Annexes des reproductions de ces couvertures, p. 68-73.

⁹⁴ Bois de Georges Braun réalisé pour l'édition chez Grasset.

⁹⁵ Marius Hubert-Robert (Paris 1885 – Nice, 1966) est un artiste peintre orientaliste qui illustra de nombreux livres, notamment pour les éditions Arthaud et Alpina. Il exposa notamment au Salon des Indépendants de 1929.

⁹⁶ Hubert Robert (1733-1808) est un peintre paysagiste spécialisé dans les représentations des ruines. Nous n'avons pas pu établir de lien généalogique entre ce personnage et Marius Hubert-Robert.

représentation de l'Orient, dont il s'agit de donner une vision idéalisée en faisant appel aux souvenirs bibliques et mythiques des lecteurs.

Par ailleurs, plusieurs ouvrages du corpus possèdent des illustrations dans le corps même du texte. Les aquarelles de Marius Hubert-Robert agrémentent ainsi *La Méditerranée* de Bertrand et *Du Sphinx à la Croix de Gadala*⁹⁷. Elles représentent de préférence les paysages les plus fameux et mythiques du Moyen-Orient, tels le temple de Philae, le mur des Lamentations, le Dôme du Rocher, ainsi que les scènes les plus classiques, comme les femmes au puits, contribuant ainsi à la valeur pittoresque du récit. Si, pour notre corpus primaire, seuls quatre volumes présentent des illustrations dans le corps du texte, dessins ou photographies (*La Promenade égyptienne* d'Aveline, *Le Visage de Jérusalem* de Henry Bordeaux⁹⁸, *Sur la route de Palmyre* de Paule Henry-Bordeaux, *Les Derniers jours de l'Arabie heureuse* de Monfreid), il ne faut pas oublier que tous les reportages, sans exception, étaient ponctués de dessins ou de photographies lors de leur parution en périodique : c'est le cas de *La Caravane sans chameaux* de Dorgelès, abondamment illustré, tout comme *Palace-Égypte* de Carco et tous les reportages de Londres, Kessel et Harry⁹⁹. Pour notre corpus, la photographie occupe une place importante. Celle-ci répond à une visée moins esthétique que documentaire et donne parfois à ces ouvrages l'aspect de véritables guides, notamment pour les pèlerinages. Nous l'avons déjà noté au sujet du récit de Marie-Thérèse Gadala, qui donne des informations utiles au lecteur désireux d'entreprendre à son tour le pèlerinage en Palestine en photographiant par exemple chacune des quatorze stations du chemin de croix à Jérusalem. Cela se vérifie également avec l'étonnant livre des frères Tharaud, sobrement intitulé *Palestine* et contenant un grand nombre de photographies. L'ouvrage présente au lecteur les différents lieux saints de manière très didactique, en s'adressant directement à lui et en faisant divers rappels historiques.

Toutefois, plusieurs reportages sont également illustrés de dessins. *La Méditerranée* de Bertrand, que l'on peut classer dans la catégorie des « beaux livres » en raison de son grand format et de la place importante consacrée à l'iconographie, présente ainsi un mélange d'aquarelles de Marius Hubert-Robert et de photographies signées Frédéric Boissonnas¹⁰⁰. Dans l'introduction qu'il rédige pour la publication de cet ouvrage – qui

⁹⁷ La plupart de ces aquarelles sont reproduites, pour le plaisir des yeux, dans le volume d'Annexes (p. 77-83).

⁹⁸ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, avec photographies et aquarelles de Pierre Vignal, Grenoble, J. Rey, 1927.

⁹⁹ On trouvera dans le volume d'Annexes des reproductions de ces reportages en périodiques, dans la cinquième section de l'iconographie, p. 84-104.

¹⁰⁰ Outre sa collaboration à l'ouvrage de Louis Bertrand, ce célèbre photographe suisse est l'auteur d'un livre sur l'Égypte (Frédéric BOISSONNAS, *Égypte*, Genève, éditions Paul Trembley, 1932) et d'un autre sur la Turquie (Frédéric BOISSONNAS, *Smyrne*, Genève, éditions Boissonnas, 1919). L'écrivain suisse Nicolas Bouvier a consacré un essai à cette famille de photographes (Nicolas BOUVIER, *Boissonnas, une*

compile en réalité plusieurs passages extraits de ses œuvres antérieures, romans ou récits de voyages – Bertrand souligne l'apport que constitue selon lui la présence de ces illustrations :

J'ajoute que la brillante et si abondante illustration de M. M Frédéric Boissonnas et Hubert-Robert ne servira pas seulement de commentaire perpétuel à mon texte, mais qu'elle y ajoutera sur certains points¹⁰¹.

Il est vrai que l'on observe dans cet ouvrage une certaine complémentarité entre la prose souvent poétique de Bertrand, la délicatesse des aquarelles de Marius Hubert-Robert et l'esthétisme des photographies en noir et blanc de Frédéric Boissonnas. Les récits de voyage consacrés à l'Orient semblent particulièrement bien se prêter à des éditions luxueuses et richement illustrées, comme le signale Henry Bordeaux dans l'Avant-propos de la réédition du *Sphinx sans visage* et du *Visage de la Palestine* en un seul et même volume en 1947 :

J'ai rassemblé, dans ce volume, les notes écrites au jour le jour, pendant mes voyages d'Orient [...]. Elles n'avaient paru jusqu'ici qu'en des éditions de luxe à tirage limité : le *Visage de Jérusalem*, chez Arthaud à Grenoble, avec des aquarelles du peintre Vignal ; le *Sphinx sans visage*, à Marseille, chez Detaille, avec des reproductions en couleurs du fameux trésor de Tout-Ank-Hamon. *Les Sept Merveilles du Liban et de la Syrie* avaient fait l'objet d'une conférence à l'Exposition Coloniale sous les auspices du Maréchal Liautey [sic]. Quant à mon expédition, en un seul jour, par automobile, par avion et à cheval, dans la montagne des Druses, la maison Plon, ma maison, en avait voulu faire un élégant et minuscule ouvrage¹⁰².

Bordeaux dévoile ici l'important travail éditorial qui peut accompagner et mettre en valeur tout récit de voyage sur l'Orient, notamment au moyen d'illustrations soignées et de tirages limités.

Pourtant, le texte et les images ne coexistent pas toujours de façon harmonieuse ; des hiatus peuvent parfois être observés. C'est le cas dans *La Caravane sans chameaux* de Dorgelès : dans le premier chapitre, le voyageur, désireux d'éviter les sentiers battus lors de sa découverte de l'Égypte, refuse d'aller admirer la colonne Pompée d'Alexandrie ; mais le reportage publié par *Les Annales politiques et littéraires* est pourtant illustré d'une photographie de ce monument¹⁰³ ; il y a là confrontation entre les désirs de l'auteur et ceux de la revue, et en comblant une absence pourtant revendiquée par l'auteur, l'illustration vient s'opposer au sens même du texte. Le choix des illustrations est donc

dynastie de photographes (1864-1983), Lausanne, Payot, 1983).

¹⁰¹ Louis BERTRAND, *La Méditerranée*, op. cit., p. 9.

¹⁰² Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem et le Sphinx sans visage*, op. cit., p. 9.

¹⁰³ Roland DORGELÈS, « Du Nil à l'Euphrate ou La Caravane sans chameaux », *Les Annales politiques et littéraires*, 15 octobre 1927.

moins motivé par un désir de fidélité envers le texte ou par une volonté documentaire que par le parti-pris d'introduire du pittoresque qui donnerait une vision embellie de la réalité décrite. On relève à cet égard un détail révélateur dans *Le Visage de Jérusalem* de Henry Bordeaux dans l'édition originale de 1939, qui comprend à la fois des photos et des aquarelles : pour sa planche représentant la façade du Saint-Sépulcre, le peintre Pierre Vignal a gommé la célèbre échelle qui apparaît pourtant sur une photographie quelques pages auparavant, la considérant sans doute peu esthétique. Cela révèle que l'aquarelle efface certains aspects des paysages afin d'en donner une représentation avantageuse ; là encore, le récit de voyage illustré présente des caractéristiques du guide touristique.

L'orientalisme pictural s'inscrit ainsi au cœur des œuvres de notre corpus, par la reproduction de ces illustrations qui participent pleinement de l'orientalisme des textes et contribuent à donner de l'Orient une vision figée dans le temps et souvent idéalisée. Mais dans les œuvres présentant des illustrations tout comme dans celles qui en sont dépourvues, les écrivains cherchent souvent à inscrire le pittoresque au sein de leur écriture, au moyen de séquences descriptives que nous nous proposons à présent d'étudier.

◆ EXERCICES DE STYLE : L'ÉCRITURE PITTORRESQUE

La motivation qui a poussé Chateaubriand sur les rives de la Méditerranée orientale en 1806 n'est pas étrangère aux écrivains du XX^e siècle. Dans les premières pages de *Devant l'Islam*, Louis Bertrand confie ainsi que son voyage de 1925 est motivé par une « chasse au pittoresque » : « Je suis parti [...] pour traquer les jeux de lumière sur les sables désertiques, ou sur les eaux étales du Nil¹⁰⁴ ». Nous avons déjà noté plus haut que l'écriture du désert s'inscrivait dans une tradition descriptive qui place au premier plan les notations de lumière et de couleurs ainsi qu'une certaine poéticité. L'auteur confirme cet intérêt pour les images en introduction de sa *Méditerranée* en 1929 : « Autant que possible j'ai cherché des aspects nouveaux dans ces paysages méditerranéens, et c'est surtout le côté pittoresque du sujet qui m'a préoccupé¹⁰⁵ ». Plusieurs passages de ses récits de voyage témoignent du goût de Bertrand pour l'écriture pittoresque. *Le Livre de la Méditerranée* contient de nombreuses séquences descriptives composées comme des tableaux, comme cette description du Caire au crépuscule :

Tout ce qu'on espérait, tout ce qu'on avait imaginé est dépassé en cette minute. [...] On ne peut plus s'en aller, on voudrait fixer à jamais au fond de sa mémoire ce profil de cité rose et bleue, qui se découpe en arêtes lumineuses sur le poudroiement vermeil de

¹⁰⁴ Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 38.

¹⁰⁵ Louis BERTRAND, *La Méditerranée*, *op. cit.*, p. 8.

l'espace. Et l'on s'évertue à tout embrasser de ce prodigieux horizon : la roche purpurine comme une conque géante, les mosquées funéraires avec leurs coupes de vermeil, le désert livide étalé sous la lune, et la ville silencieuse des morts endormie à côté de la ville bruyante et fumante de labeur.

Rien ne bouge, tout est figé dans l'outremer et les ors du couchant comme une enluminure de manuscrit persan. Pourtant, cette chimère est réelle. La vie palpite et chante tout près de vous. Voici deux jeunes gens qui montent, les doigts entrelacés, entre les pierres bariolées des tombes. Ils s'arrêtent au sommet du monticule, leurs robes éclatent dans la lumière d'argent, – une robe bleue, une robe rose, – et ces deux couleurs ardentes se penchent un instant sur les lilas et les mauves de la vallée funèbre¹⁰⁶...

Ce tableau présente plusieurs caractéristiques de l'écriture pittoresque, à commencer par les nombreuses notations de lumière et de couleurs – notamment le rose et le bleu, que Bertrand reprend en un effet de clôture de la séquence descriptive – mais aussi la comparaison avec « une enluminure de manuscrit persan », c'est-à-dire avec un objet d'art mêlant représentation picturale et traces manuscrites. L'emploi de présentatifs (« Voici ») et de déterminants démonstratifs (« ce prodigieux horizon », « ces deux couleurs ») manifeste par ailleurs la dimension visuelle de la description qui ne s'attache qu'à ce qui dans ce paysage semble éternel : les mosquées, la ville des vivants, la ville des morts, le désert. Aucun élément contemporain ne vient briser l'harmonie de cette vignette hors du temps. L'écrivain isole parfois sa séquence descriptive au sein d'une section à part, comme l'illustre celle intitulée « Alexandrie » du *Livre de la Méditerranée*¹⁰⁷, véritable poème en prose de deux pages seulement, aux phrases ciselées, où Bertrand se plaît à composer une marine symboliste digne du jeune Proust et enrichie d'influences apollinairiennes. Il y rend hommage à une couleur d'Égypte : le bleu

unique et merveilleux de l'Orient : couleur des étoffes légères dont s'enveloppent les femmes des fellahs, couleurs des faïences peintes qui lambrissent les *mibrabs* des mosquées, bleu céleste des verroteries qui pendent en chapelet au cou des chameaux et des ânes, bleu laiteux des turquoises qui luisent comme des gouttelettes d'azur dans les panses des buires¹⁰⁸.

Certains déplacements sont particulièrement propices à l'exercice du regard et au travail de la description : c'est le cas de la croisière sur le Nil, comme nous le verrons dans un chapitre suivant.

Nous nous proposons à présent d'analyser certains de ces tableaux. Tout se passe comme si la description poétique du Nil constituait un passage obligé de tout récit de

¹⁰⁶ Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée* (1911), *op. cit.*, p. 152-153.

¹⁰⁷ L'auteur a également choisi de reproduire ce texte dans son anthologie *Méditerranée* (Louis BERTRAND, *op. cit.*, p. 56).

¹⁰⁸ Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée* (1923), *op. cit.*, p. 170.

Voyage en Orient, comme en témoigne dans le récit de Henry Bordeaux le tableau d'un coucher de soleil sur le fleuve :

L'astre heurte bientôt la petite montagne qui borne l'horizon. On dirait qu'il va incendier le marabout qui la couronne. Quand il a disparu, la lumière, un instant, accomplit des prodiges. Elle se promène au galop dans un char de feu. Tout le ciel est en or, et tout le fleuve. Un or mêlé de bleu, incendiant le bleu sombre. Mais, tandis que le ciel demeure immobile, le fleuve a des tressaillements, des frissons d'être vivant. Il semble ressentir la jouissance de ces caresses de clarté, comme s'il recevait des brassées de fleurs. Puis la nuit tombe brutalement, comme elle tombe en Orient où il n'y a pas de crépuscule, et les étoiles se précipitent, se hâtent d'apparaître et de briller, comme si elles avaient peur d'être en retard et d'avoir laissé passer l'heure. Immobile à son tour, le Nil les double dans ses eaux¹⁰⁹.

Cette description constitue une véritable carte postale et un exercice de style – assez peu inspiré – d'écriture pittoresque, auquel l'auteur se plie docilement ici. Louis Bertrand systématise ce travail stylistique dans son texte intitulé « Sur le Nil », présent dans la réédition de 1923 du *Livre de la Méditerranée* et qui se compose d'une succession de tableaux des paysages nilotiques décrits à différents moments de la journée, selon la technique des peintres impressionnistes, afin de mettre en valeur les variations de lumière. Bertrand décrit ainsi les rives du Nil au moment du zénith, où « le paysage, écorché par une lumière trop tranchante, est le plus blessant au regard¹¹⁰ » avant d'en composer, quelques pages plus loin, un tableau au crépuscule ; le lendemain, c'est le paysage à l'aube qui est longuement décrit :

Simplifié par les brumes qui l'enveloppent, le paysage garde toujours sa nudité géométrique ; trois zones superposées, l'eau, la terre, le ciel, séparées les unes des autres par deux lignes rigides qui courent à l'infini et qui se perdent dans les vapeurs de l'horizon. Les premiers plans ont une couleur cendreuse qui, graduellement, se fonce jusqu'au violet sombre vers les fonds des montagnes encore invisibles. En ce moment, le Nil est immobile et lisse comme une eau morte. Le ciel d'argent s'arrondit comme une coupole solide. [...]

Les montagnes violettes de la chaîne arabique se dessinent sur le ciel d'aurore, se veloutent d'une couleur de pensée. Le soleil a percé les brumes flottantes : il monte, et soudain c'est, par tout l'espace, un ruissellement de splendeur. La terre est toute d'or sous l'azur allégé du ciel. Les contours des berges sont comme frottés d'ambre liquide. De l'or coule le long des mâts des dahabiehs. Toutes voiles déployées, elles planent, comme de gros oiseaux d'or, sur le fleuve embrasé. Du haut du balcon, au-dessus du sillage qui fait, dans la moire orangée des eaux, une longue déchirure mauve, je contemple, les yeux ivres de lumière¹¹¹ [...].

¹⁰⁹ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 263.

¹¹⁰ Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée* (1923), *op. cit.*, p. 142.

¹¹¹ *Ibidem*, p. 150-151.

Cette séquence descriptive est particulièrement caractéristique de l'écriture pittoresque de Bertrand : explicitement composée comme un tableau – l'écrivain signalant les différents plans du paysage qu'il contemple –, elle détaille les nuances de couleurs et de lumières au sein d'une prose poétique extrêmement riche en effets stylistiques (lexique soutenu émaillé de mots rares (« cendreaux », « moire »), comparaisons, isotopies du liquide et de l'or...), parfois au détriment du sens : la phrase « Le ciel d'argent s'arrondit comme une coupole solide » ou encore l'expression « couleur de pensée » témoignent moins d'un désir de représenter le paysage que de la recherche d'un effet stylistique. De la même manière, l'introduction dans la description d'une temporalité, notamment par le jeu sur les aspects tensif (« Les montagnes se dessinent..., se veloutent »...) et extensif (« Le soleil a percé ») des verbes fait de ce passage un tableau *littéraire*, à même de rendre compte d'un décor qui change peu à peu. Par tous ces effets, ce passage qui se clôt sur une hyperbole (« les yeux ivres de lumière ») exhibe sa poéticité, et se présente comme un morceau de bravoure stylistique à la limite de l'emphase. L'écrivain contrefait ici le peintre.

Si l'on retrouve de tels passages poétiques de façon très régulière chez Bertrand, Camille Mauclair adopte lui aussi le regard du peintre dès sa descente du paquebot, à Alexandrie :

Cette harmonie beige, grise et rose, en demi-teintes fanées par l'intense rayonnement, où la moindre note orangée prend une valeur si forte, je pressens que je la retrouverai partout¹¹².

Tout se passe comme si « l'Orient » faisait pour lui aussi immédiatement l'objet d'une approche pittoresque et esthétisante. Le voyageur, qui s'attend à admirer des tableaux orientalistes à un moment donné, annonce ainsi au lecteur plusieurs séquences descriptives à venir. Les seuils du texte – l'arrivée et le départ – sont des lieux privilégiés de ces descriptions. En quittant Beyrouth, Mauclair ne manque pas de composer un dernier tableau orientaliste :

J'ai longuement contemplé Beyrouth de la passerelle du paquebot qui allait m'éloigner de la Syrie. C'était dans un crépuscule glorieux et doux. La ville d'ivoire, avec des suaves reflets de perle, se teintait de rose, les montagnes étaient d'émeraude et d'améthyste. Tous les trésors d'Aladin s'ouvraient. L'Orient me réimposait ses sortilèges. Peu à peu les roses, s'éteignant, sont devenues des gris bleuâtres, des nuances innommées et délicieuses ont transformé les couleurs en musiques. Brusquement, tous les feux se sont allumés, les cordons de lumières ont dessiné les rues et le port, tandis qu'un ciel inouï convoquait toutes les étoiles. Et la pulsation issue des profondeurs des soutes m'a seule averti que le navire bougeait, que nous partions sur l'eau tranquille¹¹³.

¹¹² Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, op. cit., p. 10. On trouvera dans le volume d'Annexes un long tableau de la ville du Caire, p. 125.

¹¹³ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, op. cit., p. 158.

On retrouve dans ce tableau de la rade de Beyrouth le même choix de termes recherchés, la même attention portée à la temporalité et la même poéticité que chez Bertrand. En faisant référence aux contes des *Mille et une Nuits* par le personnage d'Aladin, et en évoquant les « sortilèges » de « l'Orient », Mauclair illustre le lien entre le pittoresque et la représentation idéalisée et conventionnelle de « l'Orient de la légende » : ces séquences descriptives visent ainsi à obtenir le même effet que les fraîches aquarelles de Marius Hubert-Robert, en gommant tout élément, notamment moderne, susceptible de briser la belle harmonie qu'elles cherchent à créer. Ces descriptions montrent un Orient éternel, et non celui du XX^e siècle : toute une partie de la réalité est ainsi volontairement sacrifiée sur l'autel de l'esthétisme.

Si Bertrand et Mauclair sont dans notre corpus les écrivains les plus enclins à composer des tableaux orientalistes, il s'agit d'une tradition dont il n'est pas facile de se défaire, que l'on retrouve par touches dans de nombreuses autres œuvres. Tableau du désert pour l'un¹¹⁴, d'un coucher de soleil pour l'autre¹¹⁵, les écrivains de la première moitié du XX^e siècle ne se résolvent pas tous à abandonner cette écriture pittoresque qui contribue à donner du Moyen-Orient une représentation idéalisée.

Cette écriture pittoresque participe du même réflexe esthétisant que celui qui pousse les écrivains à la rêverie poétique sur « l'Orient » de la légende. Tout comme l'arrivée sur la terre orientale déclenche chez Mauclair la vision picturale, le seul mot d' « Orient », les seuls toponymes suffisent parfois à enflammer l'imagination des voyageurs. Robert de Traz se berce des sonorités du nom de Jérusalem :

Et je répétais, à mi-voix d'abord puis tout haut, le nom plein de prestiges... [...] On déroule comme un collier ces quatre pesantes et rutilantes syllabes¹¹⁶.

Tout se passe comme si les écrivains associaient le voyage en Orient avec une posture artiste, se traduisant par l'écriture pittoresque et la rêverie sur le toponyme, au détriment des réalités observées. Dans notre corpus, cette primauté de l'imaginaire s'observe notamment chez Bertrand et Mauclair, parfois chez Bordeaux ; l'écriture pittoresque et

¹¹⁴ Nous renvoyons par exemple à la description du désert dans *Le Dépaysement oriental* de Robert de Traz, déjà citée plus haut (voir p. 140).

¹¹⁵ Henry Bordeaux décrit ainsi le coucher de soleil contemplé à Assouan : « L'astre heurte bientôt la petite montagne qui borne l'horizon. On dirait qu'il va incendier le marabout qui la couronne. Quand il a disparu, la lumière, un instant, accomplit des prodiges. Elle se promène au galop dans un char de feu. Tout le ciel est en or, et tout le fleuve. Un or mêlé de bleu, incendiant le bleu sombre. Mais, tandis que le ciel demeure immobile, le fleuve a des tressaillements, des frissons d'être vivant. Il semble ressentir la jouissance de ces caresses de clarté, comme s'il recevait des brassées de fleurs. Puis la nuit tombe brutalement, comme elle tombe en Orient où il n'y a pas de crépuscule, et les étoiles se précipitent, se hâtent d'apparaître et de briller, comme si elles avaient peur d'être en retard et d'avoir laissé passer l'heure. Immobile à son tour, le Nil les double dans ses eaux » (Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 262-263.)

¹¹⁶ Rober de TRAZ, *op. cit.*, p. 202.

l'écriture poétique, souvent mêlées, se rejoignent alors dans un effort pour rêver un Orient idéal et anhistorique, davantage que pour le décrire.

En cette première moitié du XX^e siècle, plusieurs écrivains perpétuent encore une posture romantique consistant à réduire le Moyen-Orient à ses vestiges, et à déplorer sa modernisation. Toutefois, il ne s'agit là que de quelques cas isolés, car la plupart des écrivains de notre corpus cherchent à inverser la perspective et délaissent cette mélancolie, désormais inapte à dire le présent. Si l'on trouve encore des titres de récits de voyage et de reportage insistant sur le passé ou l'immutabilité des pays de la région – citons, outre les ouvrages déjà analysés, *Terres divines* de Maurice Martin du Gard, ou *Le Sphinx sans visage* de Henry Bordeaux –, d'autres mettent volontiers à jour des formules anciennes ou toutes faites afin d'explicitier le changement d'époque : *Le Juif errant est arrivé*, *L'An prochain à Jérusalem*, *Alerte en Syrie !* ou encore *Terre de feu*¹¹⁷ insistent sur la modernisation de la région de manière positive, sans déploration. Les éclipses du présent et les mises en valeur d'un Orient immuable et légendaire sont finalement bien moins nombreuses dans notre corpus que les discours faisant s'affronter les époques, dans une confrontation féconde.

II – POSTURES MODERNISTES

Si le « mirage oriental » ne disparaît pas de l'esprit des voyageurs du nouveau siècle, plusieurs récits du corpus le prennent en tension avec les réalités du Moyen-Orient contemporain. Entre les tenants de la posture mélancolique et ceux qui privilégient la modernité, c'est une véritable querelle des Anciens et des Modernes qui se joue à l'échelle du champ orientaliste, comme l'illustre bien le débat que l'on retrouve dans les œuvres autour de la modernisation de la vallée du Nil et notamment de Philae. Le récent barrage d'Assouan s'oppose aux vestiges plurimillénaires qui constellent toute la région du Moyen-Orient et révèle le parti-pris de certains écrivains de tourner le dos à ces antiquités. Refusant le discours archéologique et le ruinisme romantique, plusieurs écrivains de notre corpus privilégient la représentation de « l'ici » et surtout du « maintenant ».

¹¹⁷ Ouvrages d'Albert Londres, de Jérôme et Jean Tharaud et de Joseph Kessel.

a. De la complainte inactuelle au manifeste moderniste : « la querelle de Philae »

Afin d'illustrer la volonté des écrivains voyageurs de la première moitié du XX^e siècle de se défaire de l'imaginaire romantique de la ruine, et conformément à notre démarche d'étude du corpus des Voyages en Orient modernes par groupements de textes, nous nous proposons ici d'analyser les descriptions de l'île de Philae, en Haute-Égypte. En effet, ce lieu semble hanté par le souvenir de Loti, l'engloutissement de cette île et de ses temples suite à la construction du barrage d'Assouan par les Anglais en 1910 ayant été érigé par cet écrivain, dans l'ouvrage justement intitulé *La Mort de Philae*, en symbole même de la déchéance du pays sous les coups d'un modernisme jugé destructeur. Loti y reprenait le motif de la ruine, disparue au profit d'un ouvrage d'art aux fonctions économiques et utilitaires (le barrage visait à arroser les terres arables aux abords du Nil et notamment favoriser la culture du coton) :

Aujourd'hui, à cause du « barrage » établi par les Anglais, l'eau a monté, monté, ainsi qu'une marée qui ne redescendrait plus ; ce lac, presque une petite mer, remplace les méandres du fleuve et achève d'engloutir les îlots sacrés. [...] lac sacrilège, pourrait-on dire, puisqu'il ensevelit dans ses eaux troubles des ruines sans prix : temples des dieux de l'Égypte, églises des premiers siècles chrétiens, stèles, inscriptions et emblèmes¹¹⁸.

L'écrivain qualifie la construction de ce barrage de « vandalisme utilitaire » et en fait le point d'orgue de son cri de haine contre la modernisation du pays ; le chapitre intitulé « La Mort de Philae » est le dernier chapitre de l'ouvrage et lui donne son titre¹¹⁹. Il faudrait citer intégralement les quelques pages où Loti relate son excursion nautique à Philae engloutie, mais faute de place nous renvoyons ici à l'anthologie située dans le volume d'Annexes¹²⁰. Par cette sacralisation des ruines, l'écrivain reconduit une posture romantique.

Après lui, les écrivains se rendant à Philae se sentent obligés de donner leur avis sur le barrage, et plus largement, sur la modernité apportée par les Anglais et qui laisse des traces visibles dans le paysage égyptien. Selon Claude Aveline, il s'est noué autour de l'exhaussement des eaux à Philae une « querelle des Anciens et des Modernes¹²¹ », qui oppose la beauté du décor oriental, symbolisée par le kiosque de Philae, et les

¹¹⁸ Pierre LOTI, *La Mort de Philae*, *op. cit.*, p. 854. Voir le commentaire de Daniel LANÇON dans « L'égyptologie littéraire des voyageurs et ses avatars *égyptosophiques* (1880-1970), *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 194-195.

¹¹⁹ D'abord publié en feuilleton dans *Le Figaro* de 1907 à 1908 sous le titre *Lettres d'Égypte*, et simultanément dans *L'Étendard*, l'un des journaux francophones de Mustafa Kamel pacha, Loti réorganise ensuite son texte pour la parution dans la « Bibliothèque contemporaine » de Calmann-Lévy en 1909, et choisit pour titre *La Mort de Philae*.

¹²⁰ Voir le volume d'Annexes, p. 128-134.

¹²¹ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 235.

constructions nécessaires à la modernisation des pays, représentées ici par le barrage, et qui ne sont pas toujours esthétiques. Si les écrivains de notre corpus retiennent surtout de Loti cette déploration du progrès technique qui fait de lui un « Ancien », il convient toutefois de noter que la position de celui-ci est plus nuancée ; ainsi, au cours de sa visite en barque dans le temple englouti, il chante sur plusieurs lignes le charme de cette découverte¹²² ; sans craindre la contradiction, il dit même, dans le chapitre précédant « La Mort de Philae », ne pas regretter la disparition de ce temple :

Le barrage, il est vrai, en supprimant la cataracte, a élevé d'une dizaine de mètres le niveau des eaux en amont, et noyé du même coup une certaine île de Philae qui passait à tort pour une des merveilles du monde, à cause de son grand temple d'Isis parmi les palmiers. Entre nous, on peut dire que la Bonne Déesse était bien un peu surannée de nos jours ; elle et ses mystères avaient fait leur temps. Du reste, pour les personnages au caractère chagrin qui regretteraient la disparition de ce lieu, on a songé à en perpétuer le souvenir [...] : de charmantes cartes postales en couleurs, prises avant la noyade de l'île et du sanctuaire, se vendent dans toutes les librairies du quai¹²³.

Bien qu'il soit difficile d'affirmer que ces lignes ne soient pas quelque peu ironiques, c'est donc souvent un faux procès que font à Loti les écrivains qui lui succèdent, et qui simplifient son point de vue afin de servir leurs intérêts démonstratifs. Parmi les nombreuses relations de cette visite à Philae par les écrivains de notre corpus, nous avons notamment retenu celles de Henry Bordeaux, Robert de Traz, Francis Carco, Camille Mauclair ; tous s'opposent unanimement à Loti et défendent le barrage, c'est-à-dire la modernité. Mauclair est le seul à profiter de sa visite au sanctuaire englouti pour condamner en plus en Loti l'homme, dont il déplore l'anglophobie, et pour formuler un jugement général sur son livre :

Je n'ai, bien entendu, pu oublier les lamentations de Loti qui a écrit tout un volume sur la mort de Philae. Je continue d'admirer et d'aimer Loti, mais son livre me laisse froid. Il sent la déclamation littéraire, il date, il est surtout inspiré par une anglophobie bien connue, qui perdra bientôt sa raison d'être, et que le changeant auteur abdiqua lorsque la reine d'Angleterre le reçut avec d'aimables reproches et de grands compliments. On n'a pas besoin d'être anglophile pour juger que Loti a exagéré en accusant les Britanniques de sacrifier un chef-d'œuvre d'art et de nature à leurs intérêts dans l'industrie cotonnière et à leur dîme sur les ressources agricoles de l'Égypte en établissant le barrage. D'autres méfaits peuvent leur être reprochés ailleurs ; mais ici il n'y a ni chef-d'œuvre ni vandalisme. [...] La richesse de toute une nation valait bien le sacrifice, très relatif d'ailleurs, du pittoresque de Philae. Je le dis bien que je sois un « passéiste » toujours enclin à défendre les beaux vestiges contre les méfaits du progrès : ici, il n'y a pas de quoi partager les gémissements et les indignations de Loti,

¹²² « Mais combien il est adorable ainsi, le kiosque de Philae, dans ce désarroi précurseur de son éboulement ! [...] tout à fait kiosque de rêve maintenant, et que l'on sent si près de disparaître à jamais sous ces eaux qui ne baissent plus » (Pierre LOTI, *La Mort de Philae*, *op. cit.*, p. 855).

¹²³ Pierre LOTI, *La Mort de Philae*, *op. cit.*, p. 846.

qui eût été plus embarrassé si l'œuvre rêvée par Bonaparte avait été exécutée par les Français¹²⁴.

De manière étonnante quand on connaît le point de vue de Mauclair sur la modernisation des pays de la région, qu'il qualifie, comme on l'a vu, d'« enlaidissement » généralisé, et comme il l'admet lui-même (« bien que je sois un “passéiste” toujours enclin à défendre les beaux vestiges contre les méfaits du progrès »), l'écrivain approuve la construction d'un barrage destiné à aider au développement de l'Égypte. On peut supposer que cette exception est davantage motivée chez lui par le désir de contredire Loti que par une conviction profondément ancrée. Dans ces lignes polémiques, Mauclair accuse Loti d'anglophobie aveugle et, tout comme Cocteau dans *Maalesh*, renvoie l'œuvre et le personnage de Loti dans un passé révolu. La question de l'utilité du barrage d'Assouan est ici le prétexte à un règlement de comptes entre écrivains : la condamnation de son prédécesseur permet à Mauclair, par contraste, de donner de lui-même un portrait flatteur, en insistant sur sa lucidité qui le conduit même à faire, en l'espèce, une entorse à ses principes « passéistes ».

Robert de Traz s'intéresse plus spécifiquement à la question du barrage et de ses bienfaits. Il enterre la plainte de Loti pour chanter la modernité :

Sans doute le sanctuaire d'Isis est maintenant sous les flots : on aborde en barque contre sa toiture. Des voix englouties montent à la surface du fleuve, nous reprocher cette destruction. Mais la digue qui créa ce lac artificiel assure à la culture deux cent mille hectares : avec ses deux kilomètres de long, ses vannes, son écluse, elle est un hommage, involontaire sans doute, mais significatif, au grand passé égyptien. De même que je m'étais assis sur le toit du temple, je me suis promené le long de cette formidable muraille : celle-ci l'emporte sur celui-là, mais en lui ressemblant. Si l'ingénieur n'a pas la qualité de l'architecte, il appartient à sa tradition. C'est en bâtissant la digue et en noyant le temple, que les hommes d'aujourd'hui ont presque égalé les hommes d'autrefois¹²⁵.

Cette apologie de la modernité présente des accents contradictoires : De Traz défend ici l'idée que le barrage s'inscrirait dans la continuité historique de la Haute-Égypte, et fait de ce présent un hommage au passé. Les effets de parallélismes restituent une linéarité en lieu et place de l'irréversible perte décrite par Loti. Ainsi, même dans cette posture moderniste, l'écrivain ne peut s'empêcher de faire référence au « grand passé égyptien ».

On retrouve des réflexions semblables chez Henry Bordeaux, qui lie l'antiquité égyptienne avec la présence en Égypte de puissances occidentales. C'est sur cette idée

¹²⁴ Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, op. cit., p. 220-221.

¹²⁵ Robert de TRAZ, op. cit., p. 167-171.

qu'il conclut le long chapitre de son *Sphinx sans visage* consacré à l'excursion dans la Vallée des Rois et des Reines :

Vais-je prononcer un blasphème ? C'est peut-être le barrage d'Assouan, ouvrage sans art, que j'ai le plus admiré. Certes, je comprends les larmes de Pierre Loti pleurant Philae défunte et maudissant l'industrie barbare des hommes. Je comprends sa plainte et sa colère, et pourtant je ne puis les partager. Je suis plus accessible à la pitié et à l'amitié des hommes qu'aux privilèges de la beauté et des temps écoulés. [Il décrit un groupe de femmes à Luxor remontant des berges avec des amphores d'eau sur la tête] Elles ne sauront jamais que là-haut, au-dessus d'elles, au barrage d'Assouan et, sans doute, un jour prochain, plus loin encore, au cœur de l'Afrique, des hommes blancs ont dirigé et dirigeront d'immenses travaux destinés à accroître ou régler le cours du fleuve bienfaisant. Elles continueront d'aller aux mêmes heures alimenter leur amphore. Mais elles et leurs innombrables enfants ne risqueront pas de connaître la famine. Ils vivront mal, selon leur habitude séculaire, mais ils vivront. Cela vaut bien la beauté des temples de Philae disparus sous les eaux¹²⁶...

Jouant sur les mots, Bordeaux qualifie d'« ouvrage sans art » le barrage d'Assouan – ce type de construction étant d'ordinaire appelé « ouvrage d'art » – et lui accorde pourtant une qualité esthétique avec le verbe « admirer ». La première phrase met en scène le caractère scandaleux de ce point de vue : le dédain des ruines est considéré comme un « blasphème », que l'écrivain assume ici, avant de nuancer son propos en disant comprendre la peine de Loti. Dans la seconde partie de ce passage, l'écrivain met en valeur les réalisations « des hommes blancs » dont profiteraient les populations locales, dans des phrases qui semblent peu lisibles aujourd'hui. Bordeaux approuve la « mission de civilisation » dont se chargent selon lui les Britanniques en Égypte pour le bien des populations locales, sans que celles-ci s'en rendent même compte. Tout comme Robert de Traz, il lie le présent au passé (« habitude séculaire ») en présentant la puissance coloniale comme l'outil même, voire la condition, de cette filiation. Finalement, selon lui, la modernité apportée par la puissance coloniale servirait à préserver « l'éternité » égyptienne.

Si De Traz et Bordeaux exaltent dans la modernité ce qui la relie au passé, Francis Carco prend quant à lui plus résolument le contre-pied du discours mélancolique de Loti en inversant la hiérarchie entre passé et présent :

Je n'éprouvais aucune sorte d'impression. Les rameurs m'agaçaient avec leurs plaintes et le plateau supérieur du temple me semblait une variété de fortin dont la présence ne se justifiait pas. En outre, je me disais que si un cataclysme quelconque avait précipité ces monuments au fond du gouffre, on aurait des motifs plus plausibles d'en déplorer la perte. Or tel n'est point le cas. Ce sont de simples raisons d'ordre utilitaire qui ont permis que Philae fût tour à tour visible ou invisible et ces raisons peuvent se défendre. J'irai plus loin dans mes affirmations. Lorsqu'on revient du

¹²⁶ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 294.

temple et qu'on découvre la crête [sic] du barrage, elle apparaît à l'échelle du paysage où, qu'on le veuille ou non, tout doit pour vous frapper dépendre de certaines proportions. De loin cette maçonnerie offre l'aspect d'une enceinte fortifiée dont la massive et formidable ampleur n'est nullement déplacée. Au contraire, c'était cette barque, ces rameurs mélomanes que je trouvais grotesques, ainsi que tout ce pittoresque de convention qui n'avait d'autre effet que de me faire cuire au soleil, en dépit des toiles que l'homme de barre déplaçait, selon l'exposition, tantôt à gauche, tantôt à droite¹²⁷.

Suggérant à son tour que le barrage serait un nouveau monument digne des vestiges antiques (« l'aspect d'une enceinte fortifiée dont la massive et formidable ampleur n'est nullement déplacée »), Carco inverse la perspective en faisant des éléments pittoresques et anciens du paysage les fausses notes dans ce tableau moderniste. Loin de pleurer sur la disparition du temple d'Isis, il développe ici un point de vue résolument moderniste, matérialiste et utilitariste, contre le « pittoresque de convention » et adopte la posture du touriste blasé et déçu, privilégiant le confort moderne à la préservation d'un patrimoine historique. Il est donc significatif que les écrivains venant après Loti aient réduit la complexité de sa position à celle d'un réactionnaire, oubliant même que *La Mort de Philae* était dédié au leader nationaliste Moustafa Kamel, et donc favorable à la marche du pays vers l'indépendance et le progrès ; cela leur fournit en effet un point de vue à combattre afin de mieux mettre en valeur leurs prises de position modernistes. Ces quelques pages consacrées à Philae tournent en dérision la déploration lotienne et s'apparentent ainsi à de véritables manifestes pour la modernité technique¹²⁸, qui ne serait pas dépourvue de beauté.

Avec ces quelques textes en guise de réponses à *La Mort de Philae* de Loti, on est bien loin de la méditation sur les ruines si fréquente au siècle précédent ; le voyage en Égypte pendant la première moitié du XX^e siècle entérine la fin du voyage romantique, qui disparaît pour laisser place à un regard plus prosaïque sur des espaces qui changent, et que les écrivains voudraient voir s'inscrire dans la sphère d'influence occidentale. En ce sens, l'analyse des discours sur la déploration lotienne montre bien la prépondérance de points de vue qui se veulent résolument ancrés dans l'ère contemporaine. Ces textes illustrent l'une des principales caractéristiques de la posture moderniste, qui est le rejet des vestiges.

¹²⁷ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 116-117.

¹²⁸ La construction du nouveau barrage sur le Nil dans les années cinquante suscita à nouveau un débat sur le déplacement des monuments de Nubie, dont Jean BLOT se fait l'écho dans un article : « La Parole du désert », *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} avril 1968 ; publié dans *Là où tu iras*, Paris, La Table Ronde, 1973, p. 249-60. Voir l'article de Daniel LANÇON, « Se reparler après Suez : écrivains et intellectuels dans l'Égypte contemporaine », *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 358.

b. Tourner le dos aux vestiges

Dans son article consacré à la représentation des vestiges archéologiques par les écrivains¹²⁹, Daniel Lançon remarque l'évolution constante, de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle, d'un discours anti-archéologique : il semble que les voyageurs se dérobent de plus en plus à l'excursion aux ruines, au nom d'une posture civilisatrice et moderniste. Le ruinisme romantique semble dépassé à l'aube du nouveau siècle, ce que l'auteur de l'article met en relation avec l'autonomisation de la littérature, qui distingue de plus en plus les savoirs. En effet, si comme nous l'avons vu quelques écrivains se plaisent encore à jouer les archéologues, la plupart portent désormais plutôt leur attention sur le spectacle de la rue ou l'actualité des pays traversés. Le discours archéologique subit un net déclin. Il est vrai que les pays visités dans le cadre du Voyage en Orient font encore, dans l'esprit des voyageurs, l'objet d'une bipartition, comme le formule clairement Cocteau au sujet de l'Égypte : « Pour les musulmans, l'Égypte des Pharaons est l'Égypte païenne et ne compte pas. L'Égypte commence à la conquête. Au reste, l'Égypte pharaonique est celle des archéologues¹³⁰ ». C'est aussi la seule Égypte valable aux yeux des touristes. Le pays est donc scindé en deux : d'un côté l'Égypte moderne musulmane, et de l'autre, l'Égypte du passé pharaonique. On trouve une situation similaire en Palestine (la Palestine moderne, sioniste et musulmane, s'oppose à la Palestine biblique) ainsi qu'au Liban, où la contemporanéité chrétienne ou musulmane est bien distincte des vestiges phéniciens. Les relations de voyage dans ces pays ont donc longtemps fait la part belle à la description de ces vestiges antiques, objets de fantasmes pour les voyageurs. Les Pyramides d'Égypte ont ainsi nourri une abondante littérature ésotérique, dont on retrouve des traces, par exemple, dans le *Voyage en Orient* de Nerval¹³¹. Pour la période qui nous occupe, le discours pyramidologique est en recul, bien que quelques ouvrages paraissent encore¹³², et que cet occultisme attire toujours l'attention de

¹²⁹ Daniel LANÇON, « “Les ruines périssent aussi” : éléments pour une histoire de la posture anti-archéologique dans les récits de voyage en Égypte (XIX^e - début XX^e siècle), dans *Vestiges du Proche-Orient et de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 147-162.

¹³⁰ Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 38-39. Voir également sur ce point Daniel LANÇON, *L'Égypte littéraire*, *op. cit.* Le résident français Fernand Leprette partage cet avis : « je ne suis pas sûr que l'exhumation [de l'ancienne Égypte] importe tellement à l'Égypte d'aujourd'hui. [...] Pour le fellah, comme pour nous, l'ancienne religion a perdu tout pouvoir et le laisse indifférent, l'ancienne civilisation lui paraît presque aussi étrange qu'à nous. Quant à l'Égyptien cultivé, il tire, à coup sûr, légitime fierté de ces immenses vestiges [...]. Mais je l'ai souvent senti excédé dans le secret de son cœur, comme si le rappel des glorieuses cités, au contraire, l'accablait et lui faisait reproche d'une manière de déchéance » (Fernand LEPRETTE, *Égypte, terre du Nil*, *op. cit.*, p. 48.).

¹³¹ Sur ce point nous renvoyons à Daniel LANÇON, « L'égyptologie littéraire des voyageurs et ses avatars égyptosophiques (1880-1970) », in *Les Français en Égypte*, *op. cit.*

¹³² Citons de l'abbé Théophile MOREUX, *La Science mystérieuse des Pharaons*, Paris, Gaston Doin, 1923. L'ouvrage est régulièrement réédité ; Cocteau écrit à ce propos que l'égyptologue Pierre Lacau « est incrédule et [lui] conseille de [s]e méfier des livres de l'abbé Moreux » (Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*,

quelques écrivains¹³³. La troisième partie de *L'Araignée de verre* de Maurice Maeterlinck, intitulée « Le Royaume des morts », apparaît comme un essai sur cette posture ésotérique, à laquelle l'écrivain semble avoir cru lui aussi. Dans le chapitre intitulé « La science des prêtres », il commence par rappeler certains points développés par l'abbé Moreux dans son ouvrage sur *La Science mystérieuse des Pharaons*, comme le fait que « le méridien qui traverse la grande pyramide est celui qui traverse le plus de continents et divise ainsi les terres émergées de l'Est à l'Ouest en deux parties égales », ou encore le fait qu'« en multipliant par un million la hauteur de la pyramide, nous trouvons, en kilomètres, la distance de la Terre au Soleil », « et bien d'autres merveilles qu'il serait trop long d'énumérer¹³⁴ ». Mais aussitôt après, il donne l'explication de quelques-uns de ces mystères qui ont longtemps agité les égyptologues et fasciné le grand public, et conclut sur « l'absence de science occulte en tout ceci », ce qui, il l'avoue, le déçoit quelque peu. Ainsi, bien qu'il concède un peu plus loin que les Égyptiens semblaient maîtriser l'hypnotisme et les pratiques de l'envoûtement, il enterre bel et bien dans son livre le motif des « mystères » de l'Égypte.

La séparation étanche de chaque pays du Moyen-Orient entre, d'un côté, ses vestiges archéologiques qui concentrent à eux seuls toute l'attention des touristes, et de l'autre, le pays contemporain, avec ses habitants et sa vie quotidienne, est de moins en moins acceptée par les voyageurs. Claude Aveline l'exprime bien, qui, bien qu'il ait prévu de visiter les vestiges de Haute-Égypte, ne comprend même pas que l'on puisse ignorer cette Égypte musulmane contemporaine :

Mais si les grands morts m'attirent, les vivants me retiennent, et leurs mosquées, leurs maisons, leur existence journalière, cela surtout. Quand il parle de l'Égypte, le touriste oublie les muezzins pour ne penser qu'aux prêtres du Soleil. C'est « en plus » qu'il visite les vieux quartiers du Caire, un peu comme il s'en va, chez nous, après Versailles et le Louvre, se distraire dans une soirée au Casino de Paris. Il est pourtant

p. 60). Citons également le livre de Georges BARBARIN, *Le Secret de la grande pyramide ou la fin du monde adamique* (Paris, Adyar, 1936, réédité jusqu'en 1966), ou encore celui de John et Morton EDGAR, *The Great pyramid passages and Chambers*, Glasgow, Bone & Hulley, 1910.

¹³³ Nous pensons notamment à Jean Cocteau, qui en 1949 encore prend dans *Maalesh* le parti du très contesté R. A. Schwaller de Lubicz, adepte d'une lecture ésotérique des monuments. Il rencontre le couple à l'occasion de son voyage en Égypte en 1949. C'est avec lui qu'il visite la Haute-Égypte au début du mois d'avril. Il s'attache dans *Maalesh* à contredire le « portrait fantaisiste qu'on trace d'eux » et se présente comme un de leurs adeptes (le mot est de lui) qui « [s'] agenouille devant la famille de Lubicz » : « [...] il va de soi que mes visites aux temples subiront l'influence de leurs directives et de celles de Varille qui me guide. Au reste, la vérité de ce qu'ils apportent crève les yeux. Pour le nier, il faudrait être de mauvaise foi » (Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 101.). Daniel LANÇON a bien traité cette question dans la section « Des rêveries fin-de-siècle à une *égyptosophie* louxorienne » de son article sur « L'égyptologie littéraire des voyageurs et ses avatars *égyptosophiques* (1880-1970) », *op. cit.*, p. 202-208, ainsi que dans « L'Égypte ancienne des écrivains et des lettrés entre égyptologie et égyptologie (1920-1970) », dans Florence QUENTIN (dir.), *Le Livre des Égyptes*, Paris, Robert Laffont, 2014, p. 781-787.

¹³⁴ Maurice MAETERLINCK, *op. cit.*, p. 172.

ici dans une capitale, et non seulement d'une grande nation, de tout le monde arabe : ce n'est pas rien. Le dieu en a supplanté ceux des pharaons, des Grecs et des Romains. Comment frôler une telle puissance et n'en tenir compte que pour le pittoresque¹³⁵ ?

Placée au tout début de sa relation de voyage, après le récit de la traversée en mer, cette « délibération¹³⁶ » manifeste la prise en compte par Aveline de la dimension moderne et notamment musulmane de l'Égypte contemporaine, comme l'indique la mention des mosquées et des muezzins, opposés aux « prêtres du Soleil » et aux « pharaons ». L'écrivain refuse la rupture entre Égypte pharaonique et Égypte musulmane. Afin de démontrer l'absurdité de cette bipartition, il opère un décentrement en comparant la situation égyptienne à la française : pour le touriste venu à Paris, il n'y a aucun problème à visiter le château de Versailles dans la journée et à passer ensuite la soirée dans un lieu moderne comme le Casino de Paris. Il suggère donc qu'il peut en être de même en Égypte, et qu'un pont peut donc être jeté entre les époques historiques. Il dénonce également le fait que l'on ne s'intéresse à cette Égypte moderne « que pour le pittoresque » : en effet, la visite des mosquées du Caire, d'El Azhar, et de certains quartiers comme les quartiers réservés ou le Mouski, qui sont parfois inscrits dans les circuits touristiques – mais comme le souligne l'écrivain, toujours « en plus », à la manière d'un bonus, comme s'ils ne suffisaient pas à justifier le voyage en Égypte – ne donnent toutefois qu'une vision partielle du pays, qu'Aveline appelle à compléter par un intérêt pour « l'existence journalière » des habitants.

Mais il n'est pas évident de concilier ainsi l'intérêt pour les vestiges et celui pour la vie moderne des pays visités. Pour certains, il s'agit alors de faire un choix : Roland Dorgelès est un parfait représentant de la posture moderniste qui refuse tout type de discours archéologique, qu'il s'agisse de dissertation érudite, de rêverie romantique ou encore de roman fantastique. Il le clame dès les premières pages de son livre :

Tout de suite courir aux vestiges, aux ruines, aux stèles funéraires : ce pays est donc défunt ? J'aime mieux respirer le tumulte heureux de ces rues animées, me perdre dans le quartier indigène où les marchands ambulants promènent leurs pastèques, leurs cris chantants, leur eau fraîche et leurs tintements de gobelets, revenir au large quai-promenade [...] pour sentir, dans l'odeur des algues, le parfum des jolies filles, qu'emportent les autos¹³⁷.

Dans cet extrait très proche de celui d'Aveline ci-dessus, l'écrivain se place à contre-courant de la masse des voyageurs, en dédaignant les ruines et les sites touristiques les plus connus. Sur le bateau en approche d'Alexandrie, on lui avait désigné la colonne de Pompée, lui conseillant de s'y rendre dès son débarquement ; mais il choisit de prendre

¹³⁵ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 51.

¹³⁶ C'est le titre choisi par Aveline pour cette section, où il s'interroge sur la suite de son voyage.

¹³⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 13.

la direction opposée¹³⁸ et c'est bien plutôt sur le spectacle de la rue qu'il décide d'ouvrir son récit de voyage. L'écrivain préfère ainsi l'événement aux monuments, ces derniers donnant du pays une représentation funèbre qu'il juge fausse. À la mort, il préfère la vie, comme le montre dans l'extrait ci-dessus l'accent mis sur les nombreuses sensations visuelles, auditives et olfactives que procure la flânerie au voyageur, ainsi que sur le mouvement (« rues animées », « marchands ambulants », « qu'emportent les autos ») qui donne à lire une Égypte qui bouge, et non un « pays du passé ». Dans ce premier tableau d'Alexandrie, l'écrivain relève à dessein des éléments modernes, à commencer par les autos, afin d'ancrer immédiatement l'Égypte dans le XX^e siècle. Le premier personnage qu'il choisit de décrire est précisément un agent de la circulation « planté à un carrefour, en plein remous de la rue Fouad¹³⁹ ». Francis Carco utilise le même procédé en ouvrant son récit sur le discours polyglotte d'une téléphoniste du hall de l'hôtel *Continental*, au Caire¹⁴⁰. Ce faisant, ces écrivains se distinguent de leurs prédécesseurs, qui se disaient souvent les derniers contemplateurs de l'Orient : Dorgelès se présente au contraire comme le premier, comme le clame l'incipit du texte : « Ce n'est pas Diodore qui a découvert l'Égypte, ni Marc Aurèle, ni Strabon. C'est moi¹⁴¹ ! ». En s'attribuant cette place inaugurale, l'écrivain revendique la réinvention de la représentation du Moyen-Orient. Il rédige dès lors son propre guide de voyage, s'adressant au lecteur qui serait lui aussi désireux d'aborder l'Égypte sous un nouvel angle. Il lui conseille de privilégier le spectacle de la rue :

Surtout, quand vous [arrivez au Caire], ne vous empressez pas de courir au Nil, ne vous faites pas conduire d'urgence au Tombeau des Califes, ne demandez pas, sitôt débarqué, le chemin des Pyramides : commencez par aller au Mouski. Perdez-vous dans ce grouillant quartier des bazars¹⁴² [...].

Les injonctions négatives montrent bien que l'écrivain cherche à prendre le contre-pied des conseils ordinairement prodigués à ceux qui se rendent pour la première fois en

¹³⁸ « [...] sitôt débarqué, j'ai délibérément tourné le dos à la colonne et je suis parti à pied » (*Ibidem*, p. 13.). Comme nous l'avons noté plus haut, ce refus est toutefois contrebalancé, dans la parution en périodique, par une photographie de ce monument (*Les Annales politiques et littéraires*, 15 octobre 1927). Notons que Claude Aveline s'est lui aussi agacé de l'attention que les guides touristiques braquent immédiatement sur les monuments, et notamment sur la colonne Pompée, alors même que le bateau est encore en rade d'Alexandrie : « J'éprouve quelque honte à penser que, si [le guide] nous donne ces précisions absurdes, c'est parce qu'elles lui sont, en quelque sorte, "imposées" par les touristes, par la mentalité touristique » (Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 35.).

¹³⁹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 9.

¹⁴⁰ « – Allo ! allo ! disait la téléphoniste [...] *Ja nobl ! Allo ?... Donnez-moi... uno-otto-sei-uno... Citta... Bonsoir, monsieur Vincent ! Merci à vous. [...] Si, señor... Si, si... Please ? Have the goodness to wait...* » (Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 9.).

¹⁴¹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 9.

¹⁴² *Ibidem*, p. 17.

Égypte. On retrouve ici la posture du flâneur dont nous avons déjà parlé plus haut¹⁴³. Dorgelès n'est pas le seul écrivain de notre corpus à accorder une attention toute particulière au spectacle de la rue, et dès 1928 le Mouski est un des quartiers les plus touristiques du Caire. C'est également sur le récit d'une promenade dans les rues de ce quartier que Carco ouvre son récit de voyage en Égypte, mentionnant des éléments modernes comme les motos et les autos, les soldats anglais « et quelques élégants aux grosses lunettes d'écaille, en tarbouch et en pardessus¹⁴⁴ ».

Dorgelès, Aveline, Carco et tous ceux qui mettent en valeur leur découverte du pays par la rue s'opposent à la posture mélancolique du voyageur romantique : l'allusion à Chateaubriand est transparente lorsque Dorgelès s'exclame qu'il « ne vien[t] pas [...] cataloguer les ruines¹⁴⁵ ». Dans un dialogue intérieur humoristique, il réduit au silence la voix qui en lui récite ses leçons d'histoire égyptienne, et qui peut représenter la plupart des écrivains voyageurs qui l'ont précédé : « Mais tais-toi donc ! [...] Je m'en moque de l'Heptastade et du Sérapeion¹⁴⁶ ! » et déplore que le seul mot d'Égypte – on pourrait généraliser au seul mot d' « Orient » – suscite immédiatement des visions de paysages nus et de sites archéologiques :

Malheureusement, notre tête est ainsi fabriquée que certains mots déclenchent automatiquement des idées et qu'au seul nom d'Égypte, les Pharaons, le Nil, Cléopâtre, les momies, Osiris, Mariette, se mettent à tomber de l'esprit comme les marrons d'un arbre¹⁴⁷.

La Caravane sans chameaux se caractérise ainsi d'emblée par une volonté d'actualiser le point de vue occidental sur l'Orient et met en scène une posture nouvelle qui confère au spectacle de la rue et à l'actualité politique et culturelle des pays visités autant, si ce n'est plus d'importance, que la visite réglementaire aux vestiges historiques. De fait, en Égypte, Dorgelès est l'un des rares écrivains de notre corpus à ne pas décrire sa visite aux Tombeaux des Califes, ni même aux sites archéologiques de la Haute-Égypte, où l'on ne sait s'il s'est rendu. Mais nous avons vu qu'il ne peut échapper aux Pyramides. Toutefois, la relation comique qu'il fait de cette excursion contribue à en minimiser l'importance et est un nouveau coup porté au ruinisme romantique. En refusant la méditation sur les vestiges¹⁴⁸, Dorgelès s'inscrit dans une entreprise de désacralisation de

¹⁴³ Voir « portrait du voyageur en flâneur », p. 51-60.

¹⁴⁴ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 21.

¹⁴⁵ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 13. L'écrivain fait référence à la célèbre phrase de Chateaubriand : « c'est le livre de postes des ruines » (Préface de *l'Itinéraire* pour l'édition des œuvres complètes, 1826).

¹⁴⁶ *Idem*.

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 13-14.

¹⁴⁸ André Gide écrit de la même manière qu'il « veu[t] ignorer qu'il y a des “choses à voir” » (André GIDE, « Carnets d'Égypte (1939) », cité dans Daniel LANÇON, « L'égyptologie littéraire des voyageurs et ses

ces monuments et donne un nouveau souffle au Voyage en Orient en choisissant de mettre en valeur les populations locales et leur actualité plutôt que le passé symbolisé par les vestiges archéologiques.

C'est ce même intérêt pour l'époque contemporaine qui pousse Marthe Bibesco hors des musées égyptiens et de leurs antiquités sous vitrine, dont la relation détaillée semble être devenue un *topos* du nouveau Voyage en Orient. « J'ai scandalisé mes amis des musées, en préférant aujourd'hui la partie de polo aux fouilles de Ghizé », écrit-elle, soulignant elle-même son anticonformisme avant de comparer la rue à un « musée en plein air des visages¹⁴⁹ ». Maurice Martin du Gard conclut à son tour sur une note moderniste son récit de voyage aux terres qu'il qualifiait pourtant de « divines », en exprimant son refus d'un Moyen-Orient muséifié et sa volonté de privilégier une approche de ces pays dans leurs problématiques contemporaines :

Je suis retourné aux Pyramides, et je me demande si je ne les ai pas trouvées affreuses ; je n'ai pas manqué d'enfourcher le chameau traditionnel, qui fit jaillir le sable d'un désert noir de monde ; j'ai marchandé les tapis ; j'ai navigué une après-midi sur le Nil, enfin j'ai fait comme chacun fait quand il arrive au Caire. En redescendant de la citadelle, je me promenais encore aujourd'hui dans le quartier des tombeaux où les survivants viennent en famille passer les jours de fête avec leurs morts. Il y a une telle littérature sur tout cela [...] qu'une paralysie me saisit à l'idée d'y ajouter encore. Je préférerais de beaucoup, me disais-je, citer des noms nouveaux, des œuvres qui ne deviendront pas des ruines, du moins pas trop vite, rencontrer des artistes, des écrivains, qui eux ont vécu dans ce paysage de pierres et de sables millénaires et qui n'y font plus attention, qui ont assimilé et filtré ce qui me trouble encore et dont je commence à être rassasié. Avec ma halte aux momies, je tiens là pour mes vieux jours une méditation littéraire qui, peut-être, fera quelque effet. Mais enfin, à Paris, je ne vis pas au Musée du Louvre. Et les dieux égyptiens, Isis en tête, demain, je les retrouverai dans le Panthéon hellénique. Un peu d'air contemporain¹⁵⁰.

Il convient de s'arrêter sur ce riche passage, dont les premières lignes présentent des similitudes avec la profession de foi d'Aveline et le récit de Dorgelès, qui a lui aussi jugé « affreuses » les pyramides, exagération provocatrice visant à faire réfléchir le lecteur sur la pratique du voyage et sur la représentation des pays du Moyen-Orient. Martin du Gard dit ici ne pas se satisfaire de l'itinéraire habituel du touriste en Égypte, dont il cite les passages obligés : l'excursion en chameau aux Pyramides, la promenade au souk, la croisière sur le Nil, la « halte aux momies », c'est-à-dire la visite de la Vallée des Rois et des Reines. Ce circuit quasiment imposé, qui ne s'intéresse qu'aux vestiges antiques ou à ce qui, dans le pays, n'a pas changé depuis des siècles, diffuse le stéréotype d'une civilisation périmée et d'un pays mort. L'écrivain épingle le psittacisme des voyageurs qui

avatars *égyptosophiques* (1880-1970), *Les Français en Égypte, op. cit.*, p. 197.

¹⁴⁹ Marthe BIBESCO, *op. cit.*, p. 64.

¹⁵⁰ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 182-183.

décrivent toujours les mêmes lieux et les mêmes scènes, et qui rencontrent pour cela le succès (« une méditation littéraire qui, peut-être, fera quelque effet »). Les dernières phrases condamnent la muséification de l'Égypte, comme le montre la comparaison avec le Louvre, qui révèle par ailleurs le décentrement de Martin du Gard : la France, suggère-t-il, est elle aussi un vieux pays, avec une histoire ancienne, mais cela ne l'empêche pas d'être considérée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un pays moderne. L'écrivain se rebiffe donc contre ces clichés et l'abondante littérature qui les véhicule et décide de peupler ce qui a trop souvent été réduit à un décor sans âme (« ce paysage de pierres et de sables millénaires ») en s'intéressant pour une fois à celles et ceux qui le peuplent : les habitants de l'Égypte contemporaine. C'est précisément ce qu'il s'attache à faire dans la dernière partie de son récit de voyage en Égypte : le chapitre intitulé « Essayistes et poètes au Caire », décrit, comme son titre l'indique, l'actualité artistique et culturelle de la capitale égyptienne, tandis qu'un dernier chapitre, simplement intitulé « Orient-Occident », cède la parole à un journaliste égyptien francophone qui salue justement les « voyageurs et [l]es écrivains [qui] ont tenté de se libérer de cette domination du passé pharaonique ou médiéval pour observer les vivants et tenter de les comprendre¹⁵¹ ». « Un peu d'air contemporain » : la dernière phrase du passage ci-dessus sonne donc comme la devise de toute une partie des écrivains voyageurs de l'entre-deux-guerres, désireux de révéler un pan ignoré de la représentation de l'Égypte, et plus largement des pays du Moyen-Orient. Nous montrerons plus loin qu'ils s'accordent en cela aux désirs des résidents mais aussi des intellectuels arabes eux-mêmes.

Il est intéressant de comparer ce cri du cœur de Martin du Gard avec celui de Louis Bertrand, qui, bien qu'il exprime le même refus d'un « Orient » de carte postale et encourage lui aussi les voyageurs à se détourner des ruines, répond pourtant à des présupposés idéologiques contraires. Envoyé en Égypte en 1925 dans le cadre des découvertes récentes autour de Toutankhamon, Bertrand finit pourtant lui aussi par contester cette fascination des voyageurs européens pour les ruines. Celle-ci les pousserait à négliger ce qui constitue selon l'auteur le véritable danger, c'est-à-dire la population musulmane qui constitue l'essentiel de la population égyptienne. Le chapitre intitulé « Retour d'Égypte » de *Devant l'Islam* n'opère donc un détour par l'archéologie que pour en montrer l'inanité et alerter le lecteur sur le « péril vert » que représenterait l'Islam. Assez peu convaincu de l'intérêt de la mission qui lui a été confiée par la *Revue des Deux Mondes*, ce n'est pas à un musée d'antiquités égyptiennes mais bien au musée gréco-romain du Caire que l'écrivain réserve sa première visite, manifestant ainsi sa préférence pour les civilisations traditionnellement considérées comme occidentales¹⁵². Il

¹⁵¹ *Ibidem*, p. 190.

¹⁵² « Trouverai-je au moins un réconfort, un oubli momentané dans l'évocation du passé ? » se demande-t-il en se dirigeant vers ce musée, se sentant malmené par les Égyptiens depuis qu'il a débarqué à

finit tout de même par se rendre au Musée de Boulaq au Caire, dont, sans surprise, il ressort déçu. Il s'ouvre de ce sentiment à « un ami » non identifié – dont on peut raisonnablement penser qu'il est un double de lui-même – qui le rappelle alors à l'ordre :

Ici couve un incendie, qui, d'un moment à l'autre, peut embraser notre Occident... Et vous vous amuseriez à nous décrire un fatras archéologique !... Laissez votre Pharaon dans son cercueil vermoulu et regardez ce qui se passe ! Cela peut devenir tragique. Il faut en finir avec cette adoration niaise d'un Orient romanesque et conventionnel qui n'a jamais existé que dans les livres. Regardez les Orientaux bien en face, les yeux dans les yeux : *Ce sont nos ennemis...* [...] Enfoncez [dans le crâne des Français] cette idée : l'Oriental est notre ennemi et ne peut être que notre ennemi : ce qui ne doit pas nous empêcher, d'ailleurs, d'en faire notre allié, quand les circonstances l'exigent. Il est temps de fermer le Bazar oriental¹⁵³.

Par cette formule finale, le polémiste congédie le savoir scientifique, qui selon lui devrait passer au second plan des préoccupations de la France en Orient. Il rend responsable l'entreprise archéologique de la France en Égypte de la fascination que l'Orient a toujours exercé sur l'esprit occidental, l'enfermant ainsi dans un passé révolu (c'est l'image du cercueil vermoulu) afin de le détourner de la véritable identité de cet Orient qui, lui, raisonnerait en rapports de force. Dans ce petit pamphlet à la ponctuation expressive et aux formules alarmistes, l'écrivain inscrit donc l'intérêt pour les vestiges dans le cadre d'une véritable guerre de civilisations. Il condamne l'approche purement esthétique d'un « Orient » de légende par des écrivains voyageurs passionnés d'antiquités, à laquelle il oppose une approche éminemment politique, qui lèverait enfin le voile sur la « menace » que les pays arabes incarneraient pour l'Occident. On peut même supposer qu'inversant le rapport Orient-Occident constaté par Martin du Gard, il suggère que l'Égypte – et le Moyen-Orient arabe en général – se servirait du goût des voyageurs pour ses ruines afin de les détourner de ses véritables desseins, qui seraient de nuire aux valeurs et aux intérêts occidentaux. Bertrand considérerait donc que l'intérêt pour les vestiges fait partie d'une manipulation – on dirait aujourd'hui : d'un complot – élaboré par un « Orient » qui n'aurait de cesse de vouloir « embraser notre Occident ». Malgré l'écart idéologique qui les sépare, sa conclusion en forme de slogan (« Il est temps de fermer le Bazar oriental ») revient donc à dire la même chose que la devise de Martin du Gard (« Un peu d'air contemporain »). Il faut reconnaître que Bertrand se distingue lui aussi par le regard lucide qu'il porte sur les mutations du Moyen-Orient contemporain, que les écrivains répugnent encore trop souvent à prendre en considération. Ces deux extraits de récits de voyage témoignent bien de l'enjeu majeur que constitue le discours littéraire autour du vestige, qui engage à lui seul la représentation – mélancolique ou moderniste – de « l'Orient ».

Alexandrie (Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 23.).

¹⁵³ *Ibidem*, p. 41.

Si Dorgelès, Carco, Martin du Gard ou encore Bertrand clament ainsi haut et fort leur parti-pris moderniste, d'autres écrivains parviennent à concilier la description des vestiges antiques ou médiévaux avec une attention portée à la dimension contemporaine des pays visités, comme nous l'avons vu pour Claude Aveline. Par ailleurs, on peut légitimement compter dans ces mêmes rangs les reporters (Kessel, Londres, Monfreid) qui, par leur profession même, s'intéressent bien moins aux vestiges qu'à l'actualité du Moyen-Orient. C'est donc finalement la plupart des auteurs retenus dans notre corpus qui adoptent une posture moderniste dans leur représentation de la région. Il convient à présent d'analyser les ressorts de cette représentation moderniste dans les textes.

c. Hic et nunc

◆ *LE CHOC DES ÉPOQUES*

La première manifestation de la posture moderniste dans les récits de notre corpus est la volonté d'ancrer les pays du Moyen-Orient dans l'histoire contemporaine du début du XX^e siècle. Pour cela, les écrivains ont parfois recours à des procédés de dramatisation afin de mettre en scène ce qu'ils considèrent comme l'entrée de ces pays sur la scène contemporaine. L'attention portée au Moyen-Orient moderne s'opère donc moins, dans notre corpus, par la description de la seule époque contemporaine, que par l'opposition de celle-ci avec un passé considéré comme révolu et qui permet, par contraste, de mieux souligner les récentes mutations de la région. Cette modernité est décrite en termes de « réveil » et de « résurrection » par les écrivains qui en soulignent souvent l'aspect inattendu et spectaculaire ; ce faisant, ils reprennent de façon implicite, le *topos* de l'endormissement de ces pays pendant toute une période historique.

Joseph Kessel ouvre ainsi son reportage de 1926 consacré à la Palestine sur un panorama général de la région, où la description des paysages « bibliques » ouvre sur une méditation historique. Le chapitre, sobrement intitulé « Palestine », revient sur l'aspect millénaire de cette terre, qui semble vraiment appartenir au passé :

Quel coin de l'univers, autant que celui-ci, a chacune de ses pierres marquée d'histoire, chacune de ses vallées couverte de tombeaux et d'espérances ? Les royaumes s'y sont faits et défaits. Dieu, par deux fois, a parlé dans ces rochers déserts, sur ces fécondes collines¹⁵⁴.

Le reporter est bien conscient du risque de déception que suscitent ces souvenirs bibliques et historiques dans l'esprit du voyageur. Mais selon lui, la Palestine tient ses

¹⁵⁴ Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », *op. cit.*, p. 134.

promesses et offre un « dépaysement fabuleux ». Il l'illustre en décrivant deux paysages qui sont pour lui caractéristiques de cette région : « le premier est implacable comme l'Ancien Testament et c'est la mer Morte, le second a le visage même du Nouveau Testament, et c'est celui de Tibériade¹⁵⁵ ». On voit combien l'intertexte biblique agit comme un filtre sur l'appréhension de la Palestine. Logiquement, Kessel conclut que « rien n'a bougé ici depuis les temps évangéliques¹⁵⁶ », et inscrit ainsi ce premier chapitre dans la tradition romantique du Voyage en Orient perçu comme un retour aux sources chrétiennes de l'Occident. Mais le dernier paragraphe opère un renversement inattendu qui ramène à la situation contemporaine, Kessel suggérant que malgré les apparences, un changement profond est en train de s'opérer dans ce paysage qui semblait immuable :

Et pourtant, pourtant, il y a quelque chose de neuf dans cette Palestine qui semblait vouée à un destin immobile ; quelque chose qui charge l'atmosphère d'une fiévreuse présence, un tressaillement obscur, mais déjà sensible presque partout. Quels sont ces étranges visages [...] que l'on rencontre sur les routes poudreuses ? Quelle langue inconnue – gutturale et grave – parlent-ils ? Pourquoi ces regards à la fois amoureux et farouches qu'ils jettent sur les plaintes et les monts¹⁵⁷ ?

Ces lignes opposent l'idée de l'immuabilité (« destin immobile ») de la région, dont les paysages seraient le signe, à celle d'une évolution (« quelque chose de neuf », « fiévreuse », « tressaillement ») qui s'incarnerait dans le « retour » des Juifs en Palestine dans le cadre de l'entreprise sioniste. Celle-ci serait donc le changement qui ferait que cette terre « n'est plus seulement une terre du passé¹⁵⁸ ». Ce premier chapitre constitue donc une mise en scène de l'actualisation de la Palestine, depuis la « géographie intellectuelle et sensible » héritée de la Bible et les grands événements de l'Histoire jusqu'à son entrée dans le XX^e siècle, rendue possible, selon Kessel, par les pionniers sionistes. C'est pour lui une véritable résurrection, et il n'est pas anodin qu'il ait choisi de placer ce terme en titre de la réédition de *Terre d'amour* dans *Témoin parmi les hommes* en 1956¹⁵⁹. On retrouve la même idée formulée chez Paul Morand, qui au sujet de la « jeune Palestine » parle de « l'honneur de l'Angleterre d'avoir planté une vieille souche endormie au fond d'un sarcophage et de la voir soudain donner des fleurs¹⁶⁰ » : les images de la résurrection, du printemps seront massivement utilisées par les sionistes eux-mêmes, comme nous le verrons dans la partie suivante.

¹⁵⁵ *Ibidem*, p. 137.

¹⁵⁶ *Ibidem*, p. 139.

¹⁵⁷ *Idem*.

¹⁵⁸ *Idem*.

¹⁵⁹ Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », *op. cit.*, p. 131-196.

¹⁶⁰ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 215.

Kessel n'est pas le seul à inscrire la Palestine dans une tension historique opposant les temps bibliques au XX^e siècle et même à l'avenir¹⁶¹. Albert Londres fait lui aussi s'entrechoquer les époques, comme l'illustre l'extrait suivant, où il juxtapose plusieurs citations de personnages ayant vécu à des périodes bien distinctes afin de montrer les bouleversements de la Palestine contemporaine :

« Vos déserts, vos solitudes et votre terre pleine de ruines seront trop étroits pour la foule de ceux qui, un jour, s'y viendront établir »

Ainsi parla Isaïe, l'an 25 du règne d'Ozias, l'an du monde 3219.

« Le gouvernement britannique verra favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif [...] »

Ainsi parla Lord Balfour, l'an 9 du règne de George V, l'an de Jésus-Christ 1919. [...]

« Herzl ! Herzl ! voici ton rêve réalisé ! »

Ainsi parla M. Isaac Cahen, passager du bateau *Sphinx* en vue de la Terre sainte, l'an 4 de Doumergue, l'an de Jésus-Christ 1929¹⁶².

En proposant ainsi un resserrement spatio-temporel depuis l'Antiquité biblique par le biais de la citation du prophète Isaïe jusqu'au moment de la situation d'énonciation – en rade de Jaffa en 1929 – en passant par le tournant décisif de la déclaration Balfour en 1919, Londres présente de manière efficace et comique la continuité historique qui permet de comprendre les raisons de l'immigration de plus en plus conséquente de Juifs en Palestine. Ainsi, il dramatise à son tour l'irruption de cette région dans l'ère contemporaine. Les récits de voyage en Palestine participent souvent de cette même veine. Ainsi, Édouard Helsey évoque la « résurrection » de l'hébreu en un développement comique :

Un beau matin vous ouvrez le journal et vous y lisez [...] une nouvelle du genre de celle-ci :

« Après avis conforme du Grand Conseil fasciste, Mussolini vient de décider la suppression de l'italien. Dorénavant, la langue officielle sera le latin. Tous les habitants du royaume devront l'adopter, sans délai, pour l'usage courant. Le décret spécifie, en outre, qu'il s'agit du latin le plus pur, du latin classique de la bonne époque, celui qu'écrivaient Virgile et Cicéron, le seul qui soit digne des grandes traditions romaines. [...] »

¹⁶¹ « Les jours que [le peuple juif] vit actuellement en Palestine forment un temps indéterminé, une sorte de *no man's land* dans la durée, entre la grandeur biblique et l'édifice digne d'elle qu'il espère construire » (Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », *op. cit.*, p. 193.).

¹⁶² Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 168.

Je vous vois d'ici. Vous vous frottez les yeux et vous dites : « Ce Mussolini ! Quel type, tout de même ! ». Eh bien ! C'est une entreprise toute pareille que les sionistes, en quelques années, ont trouvé le moyen de mener à bonne fin¹⁶³.

La comparaison de l'hébreu avec le latin classique « de la bonne époque » permet au lecteur français de mesurer le saut dans le temps que le choix de la réhabilitation de cette langue implique pour la nouvelle Palestine juive. Londres, Kessel, Harry, tous évoquent le symbole de cette langue morte « ressuscitée » par les sionistes¹⁶⁴.

Si la Palestine se prête particulièrement bien au jeu de ces considérations historiques, étant probablement dans la région le pays qui a connu les changements les plus visibles dans la première moitié du XX^e siècle, les écrivains inscrivent tout le Moyen-Orient dans cette tension entre passé et présent. Camille Mauclair parle par exemple du « grand Réveil¹⁶⁵ » de l'Égypte, et pour Édouard Herriot, « une nouvelle histoire commence¹⁶⁶ » en Turquie. De plus, on retrouve des rapprochements burlesques dans plusieurs œuvres du corpus, lorsqu'il est question de la modernité des pays du Moyen-Orient : de nombreux écrivains s'étonnent que l'on puisse désormais se rendre en tramway aux Pyramides d'Égypte¹⁶⁷, d'autres que l'on trouve des boîtes de nuit à Jérusalem¹⁶⁸, ou que le progrès social ait fait passer le Moyen-Orient de l'ère de l'esclavage à celui du syndicalisme¹⁶⁹.

Mais c'est surtout le rappel des récentes guerres, à commencer par la Première Guerre mondiale, qui permet de faire entrer le Moyen-Orient dans l'histoire en marche. Cette conscience historique remodèle parfois le discours sur les vestiges, qui « périssent aussi », pour reprendre l'expression d'un voyageur¹⁷⁰ déjà réutilisée par Daniel Lançon

¹⁶³ Édouard HELSEY, *L'An dernier à Jérusalem*, Paris, les Éditions de France, 1930, p. 73-74.

¹⁶⁴ Kessel écrit par exemple qu'« en Palestine le sionisme a réussi à ressusciter une langue morte, une langue de prières et d'exégèse, à la tirer du dom des grimoires, et à la rendre – toute chaude et vivante – à un peuple qui l'avait oubliée » (Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », *op. cit.*, p. 184.).

¹⁶⁵ Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, *op. cit.*, p. 240.

¹⁶⁶ Édouard HERRIOT, *Orient*, *op. cit.*, p. 158.

¹⁶⁷ « Pour les Pyramides, un tramway ? Quel homme affreux vous êtes ! » reproche Claude Aveline à l'ami qui lui suggère cette excursion, avant toutefois de préciser : « N'espérez pourtant pas décourager mon allégresse : je suis parti pour l'Égypte par ce même moyen et cela n'a rien enlevé à mon attente » (Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 64.).

¹⁶⁸ « Une boîte de nuit à cet endroit, entre la Citadelle et la Tour de Goliath, cela doit bouleverser bien des illusions sur les Lieux Saints, et, la première fois que j'ai vu des clients attablés au pied des remparts de Sion, j'avoue que j'ai moi-même pensé aux temps d'abomination prédits par les prophètes. [...] Décidément, la Cité de David évolue... » (Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 101.).

¹⁶⁹ « [...] je rentre tout droit au *Shepherd's* et je prends tranquillement mon cocktail sur la terrasse, suivi par de grands Barbarins noirs comme des esclaves – mais qui sont syndiqués [...] » (*Ibidem*, p. 22.).

¹⁷⁰ Charles BLANC, *Voyage de la Haute Égypte. Observations sur les arts égyptien et arabe*, Paris, Renouard, 1876, p. 90.

pour le titre d'un de ses articles¹⁷¹. Ces ruines subissent le passage du temps et sont les traces de l'historicité du Moyen-Orient. Ainsi, fidèle aux principes posés dans son premier chapitre programmatique, Dorgelès va jusqu'à remplacer les ruines antiques ou médiévales par des ruines « nouvelles », ancrées dans l'histoire contemporaine, telles que celles laissées à Damas par le bombardement de 1925 au moment de la révolution syrienne. Contrairement aux Pyramides, la vue de ces lieux détruits inspire à l'auteur de graves réflexions sur le rôle de la France en Syrie. Dans la version illustrée du reportage parue dans *Les Annales politiques et littéraires*, figurent à côté de photographies du vieux Damas deux prises de vue de monuments ravagés par ces bombardements (le Selamlık du palais Azem et tout un quartier de maisons¹⁷²), images saisissantes et rares de « ruines » moyen-orientales que le lecteur français n'a pas l'habitude de voir et qui contribuent à faire s'entrechoquer les époques temporelles, en insistant sur le présent. Il convient d'être attentif à cette substitution de la rêverie romantique par la méditation politique, signe révélateur du nouveau paradigme du Voyage en Orient dans la première moitié du XX^e siècle. On retrouve le même procédé chez Henry de Monfreid, qui compose un tableau frappant de la ville de Moka en ruines après le bombardement italien de 1911 contre le Yémen :

[...] Moka n'est pas morte de vieillesse. Elle a été tuée par le canon italien à l'époque de la guerre avec les Turcs, vers 1911. De telles ruines gardent toujours dans leurs silhouettes tourmentées un geste tragique de défense et d'agonie. Tout autres sont les ruines paisibles des villes mortes par le temps¹⁷³.

La dernière phrase établit clairement la différence entre les vestiges antiques et ces ruines plus récentes, dues aux conflits du XX^e siècle. De la même manière, le premier monument décrit par Paul Morand dans sa *Route des Indes* n'est ni le Sphinx, ni Baalbek, mais le monument aux morts pour la Défense du Canal de Suez, dans les environs d'Ismaïlia, ce qui est l'occasion pour l'écrivain de rappeler en quelques pages un épisode méconnu de la bataille pour le canal pendant la Première Guerre mondiale, dont le paysage porte encore les traces :

On peut voir encore sur la rive d'Asie les réseaux de fil de fer et les tranchées avancées qui défendirent le canal, il y aura bientôt un quart de siècle. Ce barbelé rouillé, je l'avais aperçu déjà il y a dix ans, tout emmêlé, tout noir de sel, comme des

¹⁷¹ Daniel LANÇON, « “Les ruines périssent aussi” : éléments pour une histoire de la posture anti-archéologique dans les récits de voyage en Égypte (XIX^e – début XX^e siècle), dans *Vestiges du Proche-Orient et de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 147-162. Il est difficile aujourd'hui de ne pas penser au documentaire d'Alain RESNAIS, Chris MARKER et Ghislain CLOQUET, *Les statues meurent aussi* (1953) qui dénonce la muséification des cultures longtemps dites « primitives ».

¹⁷² Roland DORGELÈS, « Civilisation », *La Caravane sans chameaux*, *Les Annales politiques et littéraires*, 15 janvier 1928.

¹⁷³ Henry de MONFREID, *op. cit.*, p. 104.

cheveux crépus tombés d'un peigne. Il paraissait bien ne plus devoir jamais servir... Aujourd'hui, je l'ai retrouvé remis à neuf, sur des chevaux de frise redressés. [...] Le soleil de midi tombe sur ces préparatifs guerriers [...]¹⁷⁴.

S'il ne s'agit pas à proprement parler de ruines ici, mais plutôt des vestiges¹⁷⁵ de la guerre, ce passage est intéressant car il dévoile une autre facette de l'Égypte, bien éloignée de la description romantique de sites antiques : celle d'un pays marqué par l'histoire contemporaine, et qui, à deux reprises – Morand soulignant dans ce texte publié en 1936 le fait que l'histoire va se répéter – s'est trouvé pris dans les conflits internationaux. Comme le fait Morand ici, plusieurs écrivains de notre corpus s'attachent à montrer que le Moyen-Orient n'est pas étranger à la marche du monde, comme un conservatoire d'antiquités, mais qu'il en est bien au contraire partie prenante. L'auteur de *La Route des Indes* est ainsi le seul écrivain du corpus à décrire les préparatifs guerriers visibles aux alentours d'Alexandrie dans les années 1930, notamment à Marsa Matruh que la Grande-Bretagne a fortifiée en raison de la proximité des troupes italiennes en Libye, réunies dans le cadre de la guerre italo-éthiopienne de 1935. Il y décrit « un parfait spectacle de guerre¹⁷⁶ », qui transforme le paysage d'Orient traditionnel :

Une voie ferrée va relier ce morceau de désert à Alexandrie et la construction s'achève rapidement derrière les barbelés et les nids de mitrailleuses qui s'avancent comme des rostres¹⁷⁷.

Du vestige millénaire, image de l'éternité, aux constructions hâtivement édifiées afin de parer à une actualité menaçante, en passant par les « nouvelles ruines » relatives aux épisodes destructeurs de l'histoire contemporaine, c'est un véritable changement de paradigme qui s'opère dans la représentation historique du Moyen-Orient en cette première moitié du XX^e. Quand éclate la Seconde Guerre mondiale, la région devient un terrain de combats pour les armées occidentales, et voit donc son statut évoluer dans les esprits. En témoignent les articles de Jérôme Tharaud, correspondant de guerre pour *Paris-Soir*, qui effectue au printemps 1940 un tour de Méditerranée orientale,

¹⁷⁴ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 81.

¹⁷⁵ Nous reprenons ici la distinction entre « ruine » et « vestige » établie par Catherine Delmas et Daniel Lançon en introduction de l'ouvrage collectif *Vestiges du Proche-Orient et de la Méditerranée* : « Contrairement à la ruine, que l'archéologue tente de reconstruire en lui redonnant sa cohésion passée, le vestige est un lieu ouvert, bien souvent un fragment informe dont l'écrivain et l'artiste s'emparent et auquel ils redonnent vie, sens et forme par le pouvoir de l'imagination et de la création littéraire ou esthétique » (*Vestiges du Proche-Orient et de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 6.). Georges Duhamel, à ce sujet, parle quant à lui de « ruines » : « Il y a quelques ruines, à Alexandrie, notamment ; ce sont les témoignages des bombardements, les allusions à la guerre » (Georges DUHAMEL, *Consultation*, *op. cit.*, p. 42.).

¹⁷⁶ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 43.

¹⁷⁷ *Idem*.

accompagnant les troupes du général Weygand¹⁷⁸ d'Égypte en Iran en passant par la Turquie, la Palestine et la Syrie. Son enquête l'amène entre autres jusqu'au couvent d'Antoura, au Liban, qu'il connaît bien pour y être venu à de nombreuses reprises. Il dresse alors un tableau du Liban « d'une guerre à l'autre » – c'est l'un des sous-titres de son article – en montrant que le comportement de la France vis-à-vis des populations locales pendant la Grande Guerre explique qu'elles aient été, selon lui, si promptes à se ranger aux côtés de la France lorsqu' éclata la Seconde. Il constate également qu'en Palestine, Arabes et Juifs se rangent en ordre de bataille derrière les Britanniques, que la Turquie est « loyalement, résolument, dans le camp des Alliés¹⁷⁹ », que Bagdad est une « capitale alliée¹⁸⁰ », etc. Bien que ces opinions soient largement discutables, et que certaines se soient tout simplement révélées fausses, le simple fait de considérer le Moyen-Orient « d'une guerre à l'autre » ancre la région dans l'histoire contemporaine du XX^e siècle et incite le lecteur à la considérer d'un œil neuf, en étant attentif à sa modernité.

◆ *HOMMAGES AUX VIVANTS*

Les tenants de la posture moderniste s'attachent à montrer que les pays du Moyen-Orient ne sont pas que des conservatoires de vestiges, mais surtout des lieux où vit, travaille, crée et rêve une population trop souvent ignorée dans les récits de voyage occidentaux. Délaissant les monuments aux morts et aux pèlerinages, ils rendent souvent hommage aux vivants. Celui-ci passe par un intérêt pour les jeunes des pays du Moyen-Orient. Ainsi Martin du Gard s'entretient-il avec la jeunesse dans chacun des pays où il est passé : en Palestine, il rapporte les propos d'un jeune sioniste¹⁸¹ ; en Syrie, il dit être conscient que les jeunes « veulent vivre dans le présent, dans l'avenir surtout¹⁸² » ; dans l'un des derniers chapitres de son récit de voyage, précisément intitulé « Jeunesse égyptienne¹⁸³ », il s'intéresse aux idées politiques et économiques des jeunes d'Égypte, et de leurs projets pour l'avenir.

Mais la curiosité des écrivains pour l'époque contemporaine est surtout marquée, dans les œuvres de notre corpus, par un intérêt pour l'actualité artistique et culturelle des pays visités. Parce qu'ils sont eux-mêmes écrivains, Maurice Martin du Gard, Jean

¹⁷⁸ Jérôme et Jean Tharaud, « Partant pour la Syrie avec ceux du général Weygand », *Paris-Soir*, 22 mars 1940. L'article est illustré de photos montrant le général passant ses troupes en revue « dans le Moyen-Orient ». Voir le volume d'Annexes, p. 103.

¹⁷⁹ Jérôme et Jean Tharaud, « Loyalement, résolument, la Turquie est dans le camp des Alliés », *Paris-Soir*, 27 mars 1940, p. 4.

¹⁸⁰ Jérôme et Jean THARAUD, « Bagdad, capitale alliée », *Paris-Soir*, 2 avril 1940, p. 1 et 4.

¹⁸¹ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 40-47.

¹⁸² *Ibidem*, p. 94.

¹⁸³ *Ibidem*, p. 173-181.

Cocteau, Claude Aveline, Robert de Traz et même Camille Mauclair citent ainsi plusieurs artistes et intellectuels arabes contemporains, qu'ils ont rencontrés ou non, au cours de leur séjour. Dans le chapitre intitulé « Essayistes et poètes au Caire », Martin du Gard constate que « l'air contemporain » qu'il appelait de ses vœux dans les récits de voyage en Égypte « souffle chez les Essayistes¹⁸⁴ ». Il présente donc ce groupe d'intellectuels francophones très actif dans l'Égypte de l'entre-deux-guerres :

C'est un cercle, avec des réunions et des conférences, de gaies promenades, et, pour préciser et répandre tout cela, une revue à couverture grise, où se détache en lettres bleues le titre : *Un Effort*¹⁸⁵ [...].

L'écrivain cite ensuite les noms de ses confrères journalistes ou écrivains : il dit avoir tiré la galette des Rois chez Stavros Stavrinou, rédacteur en chef de l'hebdomadaire francophone *La Semaine égyptienne* ; il s'attarde également sur l'écrivain Élian Finbert, « qui rêve [...] d'une alliance entre l'Orient et l'Occident, et plus précisément du proche Orient et de la France, dont il a saisi à merveille les qualités complémentaires¹⁸⁶ », ainsi que sur les poètes égyptien et libanais Ahmed Chawky bey et Khalil Moutran. On trouve les mêmes noms dans les dernières pages de la *Promenade égyptienne* de Claude Aveline, où celui-ci évoque « les amis qu'il faudra quitter », ainsi que dans le récit de Robert de Traz. Aveline cite à son tour les Essayistes et leur revue *Un Effort*, *La Semaine égyptienne* de Stavros Stavrinou, mais aussi plusieurs autres cercles culturels comme El Diafa et Les Amis de la Culture française¹⁸⁷, ainsi que « quelques-uns des jeunes poètes et des critiques les plus représentatifs de la littérature “franco-égyptienne¹⁸⁸” » tels Jean Moscatelli, Robert Blum, Edgard Gallad, Ahmed Rassim, Khalil Moutran et Finbert, alors résident en France¹⁸⁹. De Traz s'intéresse lui aussi à la littérature égyptienne contemporaine, et développe notamment la figure de Khalil Moutran, qu'il a rencontré et dont il présente le travail de lexicologue, de traducteur et d'encyclopédiste¹⁹⁰. Outre la

¹⁸⁴ *Ibidem*, p. 183.

¹⁸⁵ *Ibidem*, p. 184. Pour plus de renseignements sur cette revue, nous renvoyons à l'article de Pascale ROUX, « *Un Effort* (1928-1936) : l'égyptianité dans une revue francophone de la transition postcoloniale », dans *L'Orient des revues (XIX^e et XX^e siècles)*, *op. cit.*, p. 115-133.

¹⁸⁶ *Ibidem*, p. 185.

¹⁸⁷ Daniel LANÇON évoque ce second groupe dans son article « Voyageurs et résidents au service du “rayonnement” culturel français », *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 233-252.

¹⁸⁸ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 353.

¹⁸⁹ « Je n'ai pas vu Finbert, il habite maintenant la France ; mais j'ai beaucoup pensé à lui, au *Batelier du Nil*, à *Hussein*, qui ne sont pas seulement des œuvres de lyrisme et de pittoresque, mais de noblesse, de générosité » (*Ibidem*). C'est à cette période que Finbert se rapproche de Georges Duhamel, dont il va organiser le voyage en Égypte en 1929, bien que celui-ci n'en dise rien, et avec qui il entretient une volumineuse correspondance (voir à ce sujet Robert JOUANNY, « Duhamel et Élian J. Finbert. Autour de l'Égypte », dans *Duhamel et l'idée de civilisation*, Arlette LAFAY (dir.), Paris, B.N.F., 1994, p. 159-169.

¹⁹⁰ Robert DE TRAZ, *op. cit.*, p. 68-72. L'écrivain ne s'estime pourtant pas apte à émettre un jugement sur la littérature arabe contemporaine, sûrement en raison de l'obstacle de la langue, et clôt cette section sur

poésie et la littérature, Martin du Gard est le seul écrivain du corpus à s'intéresser à la musique égyptienne en assistant au Caire à un concert d'Oum Kouloum, expérience qu'il décrit dans la section intitulée « Un rossignol¹⁹¹ ». Camille Mauclair fait pour sa part référence à l'œuvre du sculpteur égyptien Mahmoud Mokhtar, et tout particulièrement à sa statue monumentale intitulée « Le Réveil de l'Égypte », établissant clairement ainsi un lien entre la modernisation du pays et son développement artistique et culturel¹⁹². Enfin, Jean Cocteau rencontre pour sa part au Caire Taha Hussein et relate cette entrevue dans *Maalesh*¹⁹³, où il évoque également l'article que l'écrivain égyptien consacra à cette rencontre dans la presse locale arabophone¹⁹⁴. Par l'intermédiaire de Jean Grenier, il est également reçu aux Amitiés françaises, où il y a pour l'occasion « foule¹⁹⁵ ». Son intérêt pour le théâtre et les arts visuels l'amène à visiter les studios cinématographiques du Caire¹⁹⁶ : il est avec Georges Duhamel le seul écrivain du corpus à évoquer l'importance de la production de films en Égypte, qui rayonne dans tout le Moyen-Orient¹⁹⁷. Un peu plus loin, il remarque que le pays n'échappe pas au capitalisme international et à la culture de masse provenant des États-Unis, en relevant malicieusement la présence d'hommes-sandwiches faisant de la publicité pour Coca-Cola lors de funérailles auxquelles il a assisté¹⁹⁸. Toutes ces références aux acteurs de la vie culturelle et artistique des pays du Moyen-Orient¹⁹⁹ contribuent à ancrer la région dans la marche du monde,

une interrogation : « Que valent les poèmes de Moutran ? »

¹⁹¹ « C'est dans un cinéma désaffecté pour l'occasion que j'ai entendu ce soir le plus beau rossignol de l'Orient » (Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 164-166). Ce passage est intégralement reproduit dans les Annexes, p. 214.

¹⁹² Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, *op. cit.*, p. 245. Parfois qualifié de « sculpteur de la Renaissance égyptienne », Mahmoud Mokhtar (1891-1934) a réalisé la statue du « Réveil de l'Égypte » (*Nabdat Misr*), érigée en 1928 place de la gare au Caire, puis transportée devant l'université de Guizh dans les années 1950.

¹⁹³ Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 51-54.

¹⁹⁴ *Ibidem*, p. 84.

¹⁹⁵ *Ibidem*, p. 72.

¹⁹⁶ « À 3 heures, on m'emmène au Studio des Pyramides voir tourner en arabe. On nous filme et je parle au personnel » (*Ibidem*, p. 87.).

¹⁹⁷ De son côté, Duhamel note l'intérêt de la population égyptienne pour le théâtre et le cinéma : « Les cinémas font passer des bandes tournées dans les studios de Ghisé. Certains de ces films s'efforcent d'exploiter les légendes orientales. La plupart se conforment aux bonnes recettes américaines. Les acteurs sont habiles. Le fameux Wabi, formé à l'école de Sylvain, règne fastueusement sur la scène et sur l'écran » (Georges DUHAMEL, *Consultation*, *op. cit.*, p. 46.).

¹⁹⁸ « Aux funérailles de Nockrashym Pacha, la Coca-Cola était représentée par cinq hommes en costume orange, portant "Coca-Cola" écrit sur leur poitrine » (Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 94.). On peut rapprocher cette observation de l'article de Roger VAILLAND, « Coca-Cola, Rita Hayworth et Reader's Digest à la conquête de l'Égypte », *Action*, 30 mai 1947 (Rééd dans Marie-Noël RIO (éd.), *Sacré métier ! Roger Vailland journaliste*, Paris, Le Temps des cerises, 2015, p. 295-305).

¹⁹⁹ Nous n'avons pas trouvé dans les récits de notre corpus de telles références à des écrivains francophones libanais, après Maurice Barrès lors de son voyage en 1914. Seule Myriam Harry semble avoir été reçue au début des années 1920 chez le poète Jacques Tabet, qu'elle ne cite pas mais désigne comme « un opulent Beyrouthain (*sic*), poète et écrivain distingué » (Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op.*

dans la modernité du XX^e siècle, et rompent avec le *topos* romantique des vestiges. Cette posture moderniste va de pair avec la tentative de réinventer l'écriture de « l'Orient », en essayant de remplacer l'écriture pittoresque, jugée dépassée, par un nouvel exotisme mieux à même de représenter les tensions qui parcourent la région.

d. Pour un nouvel exotisme

◆ LE PROCÈS DU PITTORESQUE ORIENTAL PAR ROBERT DE TRAZ

Les écrivains modernistes prennent pour la plupart d'entre eux leurs distances avec le pittoresque oriental des Voyages en Orient romantiques. La plupart des écrivains qui succombent à la tentation de composer une vignette orientaliste sont désormais conscients de se livrer ainsi à un exercice de style, et cette réflexivité introduit une distance critique avec cette tradition descriptive. Plusieurs passages du *Dépassement oriental* de Robert de Traz sont des réflexions sur cette crise de la représentation, comme sa « précaution » inaugurale :

Beaucoup de voyageurs ne demandent à l'Orient que l'occasion d'un lyrisme sensuel. Jardin de roses, disent-ils, et ils y composent des pastiches d'Omar Khayam. Pour moi, je me méfie de cet exotisme trop parfumé. Sans prétendre connaître du premier coup un monde que je ne puis qu'effleurer, je me borne à noter quelques hypothèses, sèches exprès comme un procès-verbal, et la plupart sous forme interrogative... Sois économe d'épithètes, et bref. Prends garde à la poésie délicieuse qui découle toute seule du mot « Orient ». Ne t'enivre pas de cette liqueur, ne t'égare pas dans le pittoresque²⁰⁰.

L'écrivain se distingue d'emblée de la masse des voyageurs, amateurs d'un exotisme oriental qu'il juge facile ; il compose ici l'art poétique d'un nouvel orientalisme,

cit., p. 23.). On peut supposer que la situation politique du Liban étant très différente de l'égyptienne – notamment parce que la France y est alors la puissance mandataire – cette rencontre ne revêt pas le même sens. Ainsi, Jacques Tabet, qu'une critique a pu juger comme un membre de la « nébuleuse Barrès » (Caroline HERVÉ-MONTEIL, *Renaissance littéraire & conscience nationale: les premiers romans en français au Liban et en Égypte, 1908-1933*, *op. cit.*, p. 406.), s'attache-t-il lui aussi à faire revivre le passé, notamment phénicien, de son pays, dans le cadre de l'élaboration d'une identité nationale post-ottomane. Il affirme ainsi à Myriam Harry que « les Croisades, c'est presque de l'actualité » (Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 26.) et ne cherche pas vraiment à dire la modernité de son pays. Par ailleurs, outre le groupe constitué autour de l'éphémère *Revue phénicienne*, nous n'avons pas trouvé trace de cercle littéraire qui aurait été actif à Beyrouth dans les années 1930 et aurait accueilli des écrivains français comme cela se faisait en Égypte. Le journal libanais *L'Orient* de février 1928 mentionne la création d'un « cercle littéraire libano-syrien » nommé « Nova Phoenicia » fondé par Ibrahim Maklouf, mais à Paris et non à Beyrouth (article de René Castelot pour *L'Orient*, 27 février 1928). Les voyageurs français ne semblent pas non plus avoir fréquenté les salons beyrouthins, tels celui tenu par l'écrivaine Eveline Bustros. En ce qui concerne la Palestine, seul le poète de langue hébraïque Haïm Nahmann Bialik est parfois évoqué (Pierre BONARDI, *Le Retour à Jérusalem*, Paris, A. Delpeuch, 1927, p. 55.).

²⁰⁰ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 8-9.

annonçant les caractéristiques formelles de son récit de voyage, à rebours de ce lyrisme « trop parfumé ». Il recommande au voyageur désireux de relater ses découvertes la brièveté et la forme interrogative, éléments d'un style plus sobre que les descriptions lyriques dans le style oriental. *Le Dépassement oriental* illustre cette poétique car il ne se présente pas comme une longue narration linéaire qui refléterait la chronologie du voyage mais plutôt comme une succession de réflexions, allant de quelques lignes à plusieurs pages, dont le thème est annoncé par un titre. Cette écriture fragmentaire est également adoptée par Claude Aveline dans *La Promenade égyptienne*, Paul Morand dans *Route des Indes*, ou encore Marthe Bibesco, dont *Jour d'Égypte* présente une écriture proche de la maxime. Les recommandations de De Traz semblent ainsi s'accorder au nouveau style en formation dans le Voyage en Orient de la première moitié du siècle. Dans cette évolution, l'influence journalistique, très vivace dans la littérature de l'entre-deux-guerres, peut peut-être expliquer le recours de plus en plus fréquent à des titres dans le corps même du texte, ainsi que le goût pour un style plus informatif et dépourvu d'« effets ».

En dépit de cette déclaration d'intention au seuil du récit de voyage, De Traz ne peut s'empêcher de céder parfois à l'appel du pittoresque, et compose à son tour des tableaux poétisants de la nature orientale :

Au crépuscule, c'est une fête de lumière. De roses, les montagnes se font lilas, le ciel est d'or fondu à l'endroit où disparut le soleil. Le Nil montre un bleu dur de teinturier tandis que les feuillages penchés sur ses eaux prennent une crudité chimique. De ce rayonnement les passants reçoivent un reflet extraordinaire : leurs robes bariolées flamboient et dans chaque visage les yeux étincellent.

Puis le soir empire. Au couchant, le brasier diminue, le citron, le pétunia s'affaiblissent, l'orange, le vert pâle vont mourant. Cet exténuement progressif d'une volupté vous reste sur le cœur, et le délice, tournant en fadeur, va vous rendre malade. Mais la nuit, vite accourue, s'empresse de tout étouffer dans sa langueur molle, et allume des étoiles scintillantes qui pendent de la voûte divine comme au plafond d'un immense sanctuaire²⁰¹.

On retrouve ici les caractéristiques de l'écriture pittoresque affectionné par le styliste Bertrand : l'organisation chronologique de la description en fonction des évolutions des jeux de couleur et aux effets de lumière, la profusion de qualificatifs, le choix d'un vocabulaire rare et la préciosité de certaines formules, comme le latinisme « vont mourant ». Toutefois, contrairement à Bertrand qui compose ces descriptions au premier degré, sans faire retour sur cette écriture pittoresque, tout ce travail de composition littéraire est annihilé par le titre même sous lequel De Traz place ces quelques lignes, « abus du ton pur ». Ce titre instaure une distance ironique et jette le doute sur la pertinence de ce type d'écriture orientaliste, considéré comme « abusif » et

²⁰¹ *Ibidem*, p. 126-127.

outré. Le passage prend dès lors l'allure d'un pastiche, dénonçant l'exercice de style que constituent les descriptions pittoresques. De Traz montre ainsi combien la vignette orientaliste n'est plus recevable en cette première moitié du XX^e siècle.

◆ TABLEAUX MODERNES

S'ils récusent le pittoresque oriental, qui ne leur paraît plus à même de dire le Moyen-Orient contemporain, les écrivains du corpus cherchent d'autres moyens de moderniser leur représentation de la région. On observe ainsi l'émergence d'un nouvel exotisme, placé sous le signe du contraste entre des signes renvoyant à l'antiquité ou à « l'éternité » des pays du Moyen-Orient, et des signes de modernité, de préférence technique et matérielle. Les écrivains se plaisent à remarquer ce que Camille Mauclair appelle des « juxtapositions impossibles » : c'est précisément ce choc des époques, incarnées par des objets et réunies par le bonheur d'une formule, que recherchent beaucoup d'écrivains de notre corpus dans leur quête d'un exotisme apte à dire le monde moderne. Il n'est alors pas question de mélancolie, mais plutôt d'un enthousiasme joyeux pour ce qui peut apparaître comme des contradictions, et qui caractérise en réalité l'entre-deux dans lequel se situe le Moyen-Orient en voie de modernisation. Myriam Harry, Henry Bordeaux, Alexandre Vialatte usent de ce procédé dans leurs descriptions des paysages orientaux. Ainsi la première compare-t-elle les pyramides et le Sphinx de Gizeh à des « effigies de timbres-postes collées contre un ciel de papier gris²⁰² », ou encore à une « clé anglaise » la croix de vie que les statues de Haute-Égypte tiennent parfois dans la main²⁰³. De son côté, à Palmyre, Roland Dorgelès est émerveillé par « cet alliage imprévu de richesses et de pouillerie, d'antique et de moderne, les portes bardées de fer comme des chevaliers, mais avec *Motor Oil* gravé sur la cuirasse²⁰⁴ ». Là où la vignette orientaliste cherchait à montrer l'harmonie des composantes du paysage au sein d'une description inactuelle, ces formules les font contraster et s'attardent sur la fausse note ou l'élément inattendu qui révèlent l'existence d'un processus historique à l'œuvre dans ces pays. Roland Dorgelès apparaît comme le héraut de ce nouvel exotisme de la modernité, qu'il tente d'inventer depuis son premier voyage lointain, en Indochine, en 1923²⁰⁵. Il s'agit d'un « exotisme de l'envers, de la variante déceptive, de l'antithèse entre l'attendu et le révélé, du décalage entre l'imaginaire et le réel²⁰⁶ ». *La Caravane sans chameaux* explicite l'attitude adoptée par l'écrivain devant ces pays en transition :

²⁰² Myriam HARRY, *Vallée*, *op. cit.*, p. 55.

²⁰³ *Ibid.*, p. 95.

²⁰⁴ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 217.

²⁰⁵ « Un nouvel exotisme est né et il est l'heure de dire adieu à l'Extrême-Orient de nos lectures », écrit-il dans *Sur la route mandarine* (Paris, Albin Michel, 1925, p. 46).

²⁰⁶ La formule est de Myriam BOUCHARENC, dans *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, *op. cit.*, p. 174.

J'aurais pu m'attrister de voir partout des tramways et maudire mon époque parce qu'une rampe électrique flamboyait certains soirs au minaret de Sabounieh, mais ce n'est pas parce que Damas se prend pour une capitale que j'allais m'en détourner. C'est vrai, les Turcs ont remplacé les toitures en bois des bazars par des tôles cintrées, les cinémas délogent les vieux cafés chantants, une grande gare a poussé devant la Dervicherie, les bourgeoises damascaines, toutes voilées qu'elles sont, s'habillent à mi-jambes pour montrer leurs bas de soie et les Arabes achètent leurs vareuses kaki à la liquidation des stocks, mais le pittoresque oriental ne périt pas pour si peu. Il est dans la lumière, les cris, les couleurs. Les palais de jadis sont devenus des magasins, comme nos vieux hôtels du Marais, mais ils ont conservé leurs belles voûtes mauresques, leurs piliers blancs et noirs, leurs bassins taris, et quels instants délicieux allais-je passer dans ces Khans à hautes coupes, assis sur une balle de coton ou des peaux de moutons en vrac ! Avec le va-et-vient de ces chalands à turbans et le gargouillement des chameaux accroupis à la porte, on croirait retarder d'un siècle l'horloge du monde²⁰⁷.

Dorgelès revendique ici le parti-pris du réel tel qu'il apparaît au voyageur, quand bien même il serait éloigné de ses espérances. L'écrivain semble penser que ce réel est moins esthétique, comme l'indiquent les nombreuses concessions et la préférence accordée, en fin de paragraphe, au « pittoresque oriental » conventionnel, celui de la lumière, des couleurs et du voyage dans le temps. Mais il cherche à trouver du pittoresque *malgré tout*, dans cet assemblage de bric et de broc dont il ne se détourne pas. Sur le plan stylistique, ce nouvel exotisme se dit au moyen de divers procédés relevant du contraste : formules saisissantes comme celles citées plus haut, reposant sur une surprise finale, ou encore effets de listes antithétiques :

J'ai passé un an devant le désert. Pour toute faune le milan, l'avion, l'étoile filante. [...] Immédiatement à côté de ça, juste de l'autre côté de la route, c'est Le Caire, la ville moderne, les tramways, les terrasses de café fleuries, des hommes d'aujourd'hui vêtus à l'européenne (avec un goût plus sûr que celui de la moyenne française), des lampadaires électriques, des fleurs, des flamboyants et des bougainvilliers, des maisons blanches, des immeubles de cinq étages, d'immenses avenues, des palaces, des champs de course, des piscines, des clubs de golf. Bref, le désert de la Bible et la ville d'aujourd'hui qui se confrontent, séparés d'un trait de crayon²⁰⁸.

La première liste, réduite à trois éléments pour dire l'absolu du désert, s'oppose à la longue énumération, sans ordre apparent, qui caractérise la ville moderne et trépidante qu'est le Caire.

Si Dorgelès apparaît comme le théoricien de ce nouvel exotisme, Paul Morand est sans aucun doute l'un des meilleurs stylistes de ce renouvellement du pittoresque. On trouve sous sa plume de nombreux tableaux du Moyen-Orient de son époque, qui mêlent éléments modernes et signes de « l'Orient » éternel. Il n'est qu'à lire sa longue

²⁰⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 156-157.

²⁰⁸ Alexandre VIALATTE, « Vingt nations se coudoient... mais c'est en français qu'elles s'entendent », *L'Époque*, 17 août 1938., publié dans *Au coin du désert. Égypte 1938*, *op. cit.*, p. 19-20.

description de la ville de Suez²⁰⁹, où l'on retrouve des caractéristiques de la description orientaliste – les références à la Bible ou à l'Islam, les notations de couleurs et de lumière – et un nouveau bric-à-brac oriental, avec une attention portée aux éléments industriels du paysage de ce grand port traversé par le commerce international. Une même phrase peut présenter ce double aspect de l'Égypte moderne : « Derrière moi s'élevaient les mâts, les minarets, les réservoirs à mazout argentés et les cheminées des raffineries de l'Anglo-Egyptian Oil Fields²¹⁰ ». Comme nous le verrons plus en détail dans la partie suivante, les écrivains de la première moitié du XX^e siècle inscrivent les paysages industriels et les villes modernes au cœur du nouveau Voyage en Orient.

L'esthétique du contraste à l'œuvre dans ces tableaux modernes peut présenter un aspect systématique que certains critiques ont pu dénoncer²¹¹, mais la fréquence avec laquelle on la retrouve, par touches, dans plusieurs textes du corpus nous invite justement à la considérer comme un véritable trait de l'écriture du temps, qui permet de moderniser efficacement les descriptions orientalistes.

Comment représenter une région en pleine période de transition et d'accélération historique ? Telle est la question qui agite les écrivains voyageurs de la période qui nous occupe. Deux postures s'offrent à eux : la posture traditionaliste, qui s'inscrit dans l'héritage du Voyage en Orient romantique et en reconduit les thèmes et les pratiques descriptives ; et la posture moderniste, qui se construit *contre* les tenants de la première, en dénonçant ces mêmes thèmes et ces mêmes exercices de style éternellement répétés, et en s'intéressant tout particulièrement au choc fécond produit par la confrontation des époques que semblent connaître alors les pays du Moyen-Orient. Si nous les avons distinguées ici pour les besoins de la démonstration, il est évident qu'il n'existe en réalité pas de frontière aussi étanche entre ces deux attitudes, un même écrivain pouvant regretter l'Orient des Mille et une Nuits et quelques pages plus loin décrire un paysage industriel dans un tableau tout moderne. Ces hésitations, ces débats, voire ces contradictions sont le signe de l'intense réflexion de l'époque autour de la problématique exotique, que le Voyage en Orient illustre tout particulièrement.

²⁰⁹ On lira l'intégralité de ce tableau de Suez dans l'anthologie présentée dans le volume d'Annexes, p. 136-137.

²¹⁰ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 88.

²¹¹ « Nombre d'écrivains utilisent jusqu'à la rengaine cette ficelle littéraire qui consiste à transposer mécaniquement notre vision d'Européens, nos images, nos habitudes verbales, dans la description du décor égyptien, pour créer par le simple rapprochement, un pittoresque de plus en plus éculé [...]. M. Harry produit à jet continu ce genre de plaisanterie aux dépens du paysage égyptien [...] Toutes ces joyusetés un peu laborieuses n'avancent pas la question d'un pas » (*Cahiers du contre-enseignement prolétarien*, « Littérature et colonialisme. L'Égypte dans la littérature française », Paris, n° 20, mars 1936, p. 29-30).

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Au terme de ces analyses, il apparaît que dans la première moitié du XX^e siècle, tout Voyage en Orient s'écrit sous le signe de la prétérition. Nombreux sont les écrivains qui clament, dans le récit de leur voyage, qu'il est désormais impossible d'écrire un Voyage en Orient, que ce soit parce que tout a déjà été dit au siècle précédent ou parce que « l'Orient » n'existerait plus. Il est évident que le Voyage en Orient est alors à réinventer, voire à ressusciter. Les écrivains se trouvent pris dans une tension entre passé et présent, « entre le dernier voyage classique, porté par l'imaginaire des terres intactes, et le premier voyage moderne – ou postmoderne – qui consiste à écrire un récit de voyage disant qu'il n'est plus possible de le faire²¹² ». C'est justement de cette confrontation avec la Bibliothèque et avec le « mirage oriental » que les écrivains voyageurs peuvent, par contraste, poser les cadres d'un nouveau Voyage en Orient compatible avec les récents bouleversements qu'a connus la région : il leur faut, dans tous les sens du terme, composer avec le passé pour pouvoir dire le présent.

Le Voyage en Orient moderne – ou « postmoderne » – que nous étudions se caractérise donc avant tout par cette réflexivité littéraire et ces interrogations prégnantes autour de l'héritage romantique. C'est en le discutant, en le contestant, en le citant, au sein de ce qui s'apparente parfois à de minutieuses explications de textes, que les écrivains réinventent le genre. Par ces analyses, certains écrivains prennent peu à peu conscience de la dimension fantasmatique de « l'Orient » représenté dans les récits de voyage romantiques et cherchent à mettre cette chimère à l'épreuve de la réalité contemporaine. Cette réinvention affecte la forme même du Voyage en Orient : nous avons vu qu'un nouvel exotisme succède à la tradition pittoresque, exotisme « de l'envers » dont les caractéristiques principales sont le goût pour les figures du contraste et le rejet du style poétisant au bénéfice d'une écriture plus brève et plus simple, inspirée des codes journalistiques.

Après l'analyse comparée des œuvres de notre corpus avec le Voyage en Orient du XIX^e siècle, il convient d'analyser pour elles-mêmes ces nouvelles descriptions d'un Moyen-Orient en pleine mutation.

²¹² Myriam BOUCHARENC, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, *op. cit.*, p. 174.

DÉCRIRE LES MODERNITÉS
ORIENTALES

INTRODUCTION. (RE)DÉCOUVRIR « L'ORIENT »

Selon Edward Saïd, « l'attitude textuelle²¹³ » que les voyageurs adoptent souvent face à l'Orient, attitude qui se manifeste par l'omniprésence de la mémoire historique, littéraire et mythique ainsi que par un jeu constant de réécritures que nous avons analysé en première partie de ce travail, finit par faire écran à l'appréhension « réelle » de la région²¹⁴. Pourtant, la plupart des œuvres de notre corpus montrent une coexistence, plutôt qu'une confrontation, entre ces réflexions méta-littéraires et la prise en compte des réalités modernes, les auteurs s'efforçant de se déprendre des représentations orientalistes pour mieux observer les pays visités. Il semble donc bien que le souci de l'héritage qu'ils manifestent, ainsi que leurs interrogations sur la légitimité de leur prise de parole ne les paralysent pas dans leur projet littéraire. Ces précautions relèvent avant tout de la *captatio benevolentiae* et de la prétention polie ; il convient en effet de souligner le paradoxe de ces œuvres qui, tout en étant consacrées à l'Orient, répètent à l'envi qu'il n'est plus possible d'écrire sur l'Orient. Pour se convaincre qu'il s'agit là d'une posture plutôt que d'un véritable obstacle méthodologique, il suffit de noter la grande vivacité éditoriale des ouvrages sur ce sujet. S'il est vrai que l'on compte parmi cette production un certain nombre de rééditions, parfois critiques, des Voyages en Orient précédents, ce qui entretient la mémoire de l'héritage littéraire, il ne faut pas oublier que la période voit aussi un très grand nombre de publications nouvelles, presse et littérature confondues²¹⁵. Par ailleurs, « l'Orient » fait l'objet d'une intense curiosité intellectuelle, dans le cadre du vif débat « Orient-Occident » qui agite la France et l'Europe au lendemain de la Première Guerre mondiale.

Cet intérêt renouvelé suscite un appétit de voyages. « La caravane a conquis le monde²¹⁶ », écrit Paul Morand en 1927 ; force est de constater que le Moyen-Orient ne cesse d'attirer les voyageurs, et de leur inspirer des récits relatant cette expérience. Ils partent dans une optique de redécouverte, voire d'exploration, et pas seulement afin de « vérifier » ce qu'ils ont lu dans les livres, tout simplement parce que la région, en plein

²¹³ L'essayiste définit cette attitude comme le fait « de préférer l'autorité schématique d'un texte aux contacts humaines directs, qui risquent d'être déconcertants » (Edward W. SAÏD, *op. cit.*, p. 173).

²¹⁴ « De ces réécritures complexes, les réalités de l'Orient moderne sont systématiquement exclues » (*Ibidem*, p. 245).

²¹⁵ Nous renvoyons à la chronologie visant à établir une histoire de l'orientalisme littéraire de 1919 à 1952, dans le volume d'Annexes, p. 26-32. Les rééditions y sont signalées, parallèlement aux publications nouvelles, classées selon leur appartenance générique (récit de voyage, journalisme et témoignage, littérature d'idées), et le tout est mis en regard des événements politiques majeurs de la période.

²¹⁶ Paul MORAND, *Le Voyage*, *op. cit.*, p. 28.

bouversement, présente des aspects inédits. Cela commence dès l'expérience même du voyage, qui a considérablement changé par rapport au siècle précédent ; non seulement les écrivains voyageurs expérimentent les nouveaux moyens de transport de plus en plus rapides et confortables – paquebot, automobile, train, avion –, inaugurent de nouveaux itinéraires dans ce Moyen-Orient dont on leur avait pourtant dit qu'il était incompatible avec la modernité, mais ils inscrivent même ces explorations au cœur de leur récit de voyage en développant de nouveaux imaginaires sur la région. Celle-ci est en pleine recomposition géopolitique : suite au traité de Sèvres, de nouvelles frontières se font jour, auxquelles les écrivains voyageurs sont particulièrement attentifs, conscients de voir naître sous leurs yeux un « Moyen-Orient » bien différent de « l'Orient » des siècles précédents : c'est une nouvelle géographie politique et symbolique qui se constitue alors. Mais ces évolutions n'affectent pas uniquement les paysages ; les populations locales, dont la rencontre continue à structurer le Voyage en Orient, offrent des altérités inédites, et sont pour les écrivains voyageurs l'occasion de composer de nouvelles « relations orientales ».

Cette deuxième partie cherche donc à présenter, de manière synthétique, les évolutions de la représentation française du Moyen-Orient dans la première moitié du XX^e siècle, qui renouvellent profondément le genre du Voyage en Orient.

CHAPITRE 4. NOUVEAUX ITINÉRAIRES, NOUVEAUX IMAGINAIRES

De la carte géographique, souvent à l'origine du désir de voyager et dont on trouve parfois une reproduction en début de livre¹, à l'œuvre littéraire, nous montrerons ici comment le voyage dans son acception première – le déplacement, avec ses moyens de transport, ses itinéraires, ses aventures et ses temps morts – est décrit par les écrivains voyageurs dans leurs œuvres. Quelles étaient, entre 1919 et 1952, les conditions matérielles d'un voyage en Orient ?

Depuis la fin du XIX^e siècle, l'Orient est plus proche qu'il ne l'a jamais été : accessible en quelques jours de navigation seulement, il est également de mieux en mieux desservi par un réseau de routes, de chemins de fer et même, déjà, par quelques aéroports². Si l'on considère le Liban et la Syrie comme deux pays distincts bien que réunis dans un seul et même mandat français, il n'est pas rare de constater que les intellectuels français de la première moitié du XX^e siècle, lorsqu'ils se rendent dans cette région, visitent au moins deux pays limitrophes : très souvent le Liban et la Syrie, mais aussi l'Égypte et la Palestine, la Syrie et la Palestine, la Palestine et la Transjordanie, la Syrie et la Turquie, etc. Dans notre corpus d'étude, sur un total de vingt-cinq ouvrages, seuls huit ne sont consacrés qu'à un seul pays³, tous les autres proposant un parcours dans deux voire trois pays. Les intellectuels français prennent ainsi le temps de faire un « tour d'Orient ». En moyenne, et dans la mesure où il nous a été possible de retrouver les dates précises des séjours, le voyage en Orient reste long, autour d'un mois et demi. Ainsi, Roland Dorgelès sillonne en 1927 la région pendant presque trois mois, tout comme Robert de Traz en 1925, Gide en 1939, Georges Duhamel en 1947 ou encore les reporters Albert Londres et Joseph Kessel en 1930. Henry Bordeaux en 1922, Carco en 1933, les frères Jérôme et Jean Tharaud en

¹ Myriam Harry le fait dans *Irak* et *La Jérusalem retrouvée*, ainsi que Claude Aveline dans *La Promenade égyptienne*, ou encore Albert Londres pour *Pêcheurs de perles* ; de même, la princesse Bibesco dessine au début de *Jour d'Égypte* une carte assez stylisée du pays. On trouvera en Annexes les reproductions de quelques-unes de ces cartes. La carte géographique est souvent mentionnée par les écrivains comme le premier élément leur ayant donné le désir de voyager. Sa reproduction en début d'ouvrage sert donc à éveiller l'imaginaire du lecteur sur un pays ou une région en particulier, mais aussi à attester la véracité du voyage effectué par l'auteur.

² Pour plus de renseignements sur les conditions matérielles du voyage en Orient, nous renvoyons à Feriel BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*

³ Il s'agit de Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage* (Égypte), Francis CARCO, *Palace-Égypte* et *Heures d'Égypte* (Égypte), Joseph KESSEL, *Terre d'amour* et *Terre de feu* (Palestine), Myriam HARRY, *Terre d'Adonis* (Liban), Jérôme et Jean THARAUD, *Le Chemin de Damas* (Syrie), et Jean RODES, *L'Heure du Bédouin, roman-reportage du grand tourisme égyptien* (Égypte).

1937 restent sur place un peu plus d'un mois. On observe toutefois des exceptions : en 1936, Cocteau poursuivant son record de tour du monde en quatre-vingt jours ne reste que cinq jours en Égypte ; au contraire, Myriam Harry s'installait fréquemment pour six mois dans la région, louant même une maison⁴ comme le fit Nerval. Pierre Benoit, quant à lui, la sillonna pendant vingt-deux mois de 1923 à 1925⁵.

Pour visiter le Moyen-Orient, les intellectuels français choisissent surtout le printemps, soit la période allant du mois de mars à celui de juin, avec une préférence pour les mois de mars et d'avril, pour profiter de la douceur du climat avant la chaleur de l'été. Cette période correspond en Haute-Égypte à la « season », phénomène déjà moqué par Loti⁶ ; dans son récit de voyage, Myriam Harry indique que les tombeaux de la Vallée des Rois ne sont plus éclairés à l'électricité à partir du 1^{er} avril⁷, qui marque ainsi la fin de la saison touristique égyptienne. Les mois de mars et d'avril correspondent également à la fête de Pâques, et nombreux sont les écrivains qui se rendent à Jérusalem pour la Semaine Sainte : citons Henry Bordeaux et les frères Tharaud en 1922, ou encore Roland Dorgelès en 1927. L'hiver (de décembre à février) est également une saison propice au voyage en Orient : les intellectuels français fuient le froid pour retrouver le soleil et la chaleur, très souvent en Égypte, destination « à la mode » pour ces vacances saisonnières, comme l'indiquent les nombreuses affiches touristiques de l'époque. Mais les autres pays sont également plébiscités : Maurice Martin du Gard fête ainsi Noël 1932 à Bethléem en Palestine, avant de se rendre, le mois suivant, en Syrie et en Égypte. Enfin, désireux d'éviter l'afflux touristique, certains voyageurs décalent leur séjour : c'est le cas de Myriam Harry et de Claude Aveline, qui se rendent tous deux en Haute-Égypte après la « season », respectivement en 1925 et 1932.

Pour les écrivains voyageurs, le voyage semble commencer dès la France, au moment où ils montent à bord du moyen de transport utilisé pour se rendre en Orient, régulièrement thématiqué dans les relations viatiques et les reportages. Ces feuilles de route, « voyage dans le voyage », caractéristiques du genre viatique depuis le XVI^e siècle⁸, continuent dans la première moitié du XX^e siècle à constituer un moment incontournable du texte. Entre toutes, les routes d'Orient prêtent à la rêverie : « La

⁴ Séjour de février 1930 (voir en Annexes la chronologie des voyages).

⁵ Pour plus de précisions, nous renvoyons ici à la chronologie des voyages proposée en Annexes.

⁶ « [...] il fallait que tout cela fût coordonné, mis au point, et surtout rendu accessible aux délicats voyageurs des agences. Aujourd'hui donc nous avons le plaisir d'annoncer que, de décembre à mars, Assouan [...] a une *season* presque aussi courue que celles d'Ostende ou de Spa » (Pierre LOTI, *La Mort de Philae*, dans *Voyages au Moyen-Orient*, *op. cit.*, p. 845).

⁷ « L'électricité ne fonctionne plus dans les hypogées ! À partir du premier avril, on coupe le courant » (Myriam HARRY, *Vallée*, *op. cit.*, p. 103).

⁸ Le récit de voyage au Brésil de Jean de Léry est ainsi encadré par les récits de la traversée aller et retour (Jean de LÉRY, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, 1580).

grande aventure de l'Orient, ce sont ses routes », a pu écrire Annemarie Schwarzenbach⁹. Ces espaces désertiques et mal desservis restent en effet propices à l'imprévu et à l'aventure. Les nouveaux itinéraires suivis par les voyageurs du XX^e siècle ainsi que les moyens de transport, nouveaux ou non, qu'ils utilisent pour les arpenter, suscitent de nouveaux imaginaires que nous aimerions développer ici.

I – UNE TERRE D'AVENTURE

Pendant la première moitié du XX^e siècle, le Voyage en Orient peut toujours s'apparenter à une entreprise d'exploration géographique. Pour les voyageurs, il s'agit de découvrir de nouveaux itinéraires, d'aller plus loin, plus haut ou plus profond, ou simplement de faire plus vite que leurs prédécesseurs. À la manière des deux croisières Citroën¹⁰, ils cherchent parfois à ouvrir de nouvelles routes, en bravant le danger ; cette exploration prend dès lors les traits de l'exploit sportif. Sur un registre humoristique, Albert Londres évoque ainsi, en préambule de son enquête sur les pêcheurs de perles, l'équipée que reste le voyage pour les sultanats du Golfe Persique, où malgré les divers itinéraires disponibles, le critère de la chance reste prédominant :

Je ne dis pas que M. Thomas Cook et sa compagnie vous établiraient à brûle-pourpoint un itinéraire pour Bahrein. Le plus remarquable des vendeurs de tickets pour voyages hésiterait sans nul doute sur une question aussi saugrenue ; néanmoins, après de longues études, et pour peu qu'il y eût quelques dispositions, cet éminent employé pourrait vous indiquer deux routes, somme toute assez raisonnables.

La première emprunterait la voie de Syrie. De Beyrouth, vous gagneriez Bagdad par le désert, en voiture automobile. De Bagdad, le train vous descendrait jusqu'à Bassorah. Là, arrivés sur le *Shatt al Arab*, votre bonne étoile vous aiderait sûrement à rencontrer un bateau, un pétrolier, à la rigueur, qui peut-être un jour vous déposerait à Bahrein.

⁹ « “Routes”, ce n'est pas toujours le terme approprié : ce sont parfois des pistes de caravanes, parfois des sentiers muletiers, des cols, des chemins de montagne et de vallée, parfois juste un faisceau de traces à peine visibles dans le désert. On parle de routes parce qu'elles vont loin dans les terres, infiniment loin – tellement loin parfois qu'on renonce à l'espoir qu'elles vont vers un but, une destination. [...] La grande aventure de l'Orient, ce sont ses routes » (Annemarie SCHWARZENBACH, « Frayeurs sur les routes orientales », dans *Mit Schweizern rund um die Erde [Avec des Suisses tout autour du monde]*, 1936 ; cité dans *Annemarie Schwarzenbach, la quête du Réel*, textes présentés par Dominique Laure MIERMONT et Nicole LE BRIS, La Quinzaine littéraire, Louis Vuitton, « Voyager avec... », 2011, p. 152-153).

¹⁰ La Croisière noire (28 octobre 1924 – 26 juin 1925) est la deuxième expédition organisée par André Citroën pour faire connaître sa marque et ouvrir une ligne régulière motorisée sur le continent africain. Les quatre groupes de la Croisière noire ont sillonné l'Afrique de l'Algérie à Madagascar en passant par le Mali, le Niger, le Tchad, le Congo, le Kenya, la Tanzanie, le Zimbabwe et l'Afrique du Sud. Du 4 avril 1931 au 12 février 1932, la Croisière jaune traversait cette fois-ci l'Asie, l'objectif étant d'ouvrir la Route de la soie à la circulation automobile, de Beyrouth à Pékin.

Au surplus, un avion pris au Caire, et suivant le même chemin, ne verrait aucun inconvénient à vous laisser tomber muni toutefois d'un parachute, sur un point désertique de l'île légendaire.

La deuxième route serait la meilleure. Elle n'exigerait aucune acrobatie. De Marseille à Bombay. De Bombay à Karachi. De Karachi à Bahrein. Trois bateaux seulement. Luxe et sécurité !

Hélas ! J'ai pris la troisième route !

Et la troisième route n'existe pas¹¹ !

Il s'agit ici pour le journaliste de se distinguer du touriste, comme l'indique la référence liminaire à la compagnie Cook ; lui marche dans les sentiers écartés, refuse le confort du voyage « organisé » et c'est bien un « anti-guide touristique » qu'il présente au lecteur. Londres signale que même si des itinéraires existent, desservis par de nouveaux modes de transport, cette région du monde reste toutefois une terre d'aventure où il est difficile de programmer précisément son séjour.

En 1936, Cocteau refaisant le tour du monde en quatre-vingt jours imaginé par Jules Verne, ou Antoine de Saint-Exupéry participant à un raid record entre Paris et Saïgon illustrent la vogue qui érige la vitesse en but du voyage. Dans un passage de ses *Antimémoires*, Malraux, qui entreprit en 1934 une expédition qu'il qualifie lui-même de « romanesque » pour retrouver dans le désert du Yémen les ruines de la mythique cité de la reine de Saba, explicite l'esprit de cette époque férue d'aventure :

Comment me suis-je mis en tête, il y a trente ans, de retrouver la capitale de la reine de Saba ? L'aventure géographique exerçait alors une fascination qu'elle a perdue¹².

Parmi les grandes « aventures géographiques » du temps, l'expédition engagée par Cocteau témoigne du lien étroit entre les voyageurs et la presse, qui est bien souvent l'unique moyen de financer des voyages compliqués, longs et coûteux. Myriam Boucharenc note ainsi que l'expédition de Kessel en Abyssinie a été le voyage le plus coûteux jamais financé par un quotidien national¹³. Dans les premières pages de son reportage, Cocteau commence par rappeler les conditions du voyage dans l'œuvre de Jules Verne, en reprenant notamment l'itinéraire et la durée prévue pour chaque escale ; puis il expose sa propre entreprise : « Il s'agissait de partir sur les traces des héros de

¹¹ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*, p. 10-11.

¹² André MALRAUX, *Antimémoires*, Paris, Gallimard, 1976, p. 67 ; cité dans André MALRAUX, *La Reine de Saba : une aventure géographique*, *op. cit.*, p. 103.

¹³ « L'expédition de Kessel atteignit la somme colossale de 1 million de francs (20 ans du salaire d'un reporter de l'époque) : l'enquête probablement la plus coûteuse de l'Entre-deux-guerres » (Myriam BOUCHARENC, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, *op. cit.*, p. 184.).

Jules Verne pour fêter son centenaire¹⁴ et flâner quatre-vingt jours¹⁵ ». L'écrivain part dans l'idée que plus de cinquante ans après le voyage fictif de Philéas Fogg, faire le tour de la terre en quatre-vingt jours aurait moins l'aspect d'une course que d'une « lente promenade¹⁶ », et le projet est facilement accepté par un grand quotidien français :

Jean Prouvost, directeur de *Paris-Soir*, accepta. Le journal mit le projet à l'étude et s'aperçut que ces fameux quatre-vingt jours étaient une réalité avant la lettre, un rêve de Jules Verne, au même titre que ses phonographes, ses avions, ses sous-marins, ses scaphandriers. Tout le monde y croyait à cause de la force persuasive des chefs-d'œuvre. Or, en serrant les correspondances et en s'interdisant le vol, il faut, pour tenir en 1936 la gageure de Philéas Fogg et suivre réellement sa route idéale, quatre-vingt jours, ni plus, ni moins.

Le projet changeait donc du tout au tout. Ce n'était plus une promenade sur les traces des héros qui nous firent supporter les rougeoles et les scarlatines, cela devenait un record, une performance délicate¹⁷.

Dès lors, Cocteau et son « Passepartout » Marcel Khill se mettent en route, suivant l'itinéraire établi par Jules Verne, et l'écrivain précise systématiquement la date à laquelle ils atteignent les escales prévues. Après l'Europe méridionale, son itinéraire passe par l'Égypte et Aden, où les deux compagnons se trouvent du 2 au 15 avril 1933. De la même manière, l'expédition de Malraux au Yémen en 1934 constitue un exemple d'entreprise romanesque – de l'aveu même de l'auteur – dont est friand le lectorat de l'époque. Si ce voyage a pour but affiché de retrouver la cité perdue de la Reine de Saba, dans les sables du désert d'Arabie, il répond en réalité surtout à un désir d'aventure, appuyé par *L'Intransigeant* qui finance l'expédition composée de Malraux et du pilote Édouard Corniglion-Molinier. L'écrivain présente son projet comme « un raid de découverte en Afrique¹⁸ » et plus tard comme une « aventure géographique¹⁹ ». Il insiste sur son caractère dangereux :

Nous partons pour des terres inconnues. Quinze cents kilomètres à parcourir sans escale. Si nous descendons sur le sol, c'est la mort certaine. [...] « Mais c'est le danger même qui donne plus d'attrait à cette aventure ». Il y a au moins cinquante chances sur cent de laisser sa peau dans cette aventure²⁰ !

Dans la lignée des explorateurs des siècles précédents – Jean-Louis Burckhardt ou Carsten Niebuhr – et fidèles à la tradition romantique, Malraux et son pilote embarquent

¹⁴ Jules Verne est né en 1828.

¹⁵ Jean COCTEAU, *Tour du monde*, *op. cit.*, p. 18.

¹⁶ *Ibidem*, p. 18.

¹⁷ *Ibidem*, p. 18.

¹⁸ André MALRAUX, *Toute l'Édition*, 9 décembre 1933.

¹⁹ Il utilise cette expression dans ses *Antimémoires*, *op. cit.*, p. 84.

²⁰ André MALRAUX, *L'Intransigeant*, 22 février 1934.

dans la carlingue des tenues arabes en cas d'atterrissage forcé. C'est bien « l'aventure » – le mot est répété plusieurs fois ici –, le danger et l'inconnu²¹ qui fascinent. Dans le récit même de ce survol de quelques heures au-dessus du désert du Yémen, l'écrivain met en scène l'aventure aérienne et ses dangers, au moyen de phrases courtes et expressives ainsi que d'une typographie qui dramatisent le discours :

La boussole, et c'est tout.

Il y a trois heures, nous regardions le ciel avec l'inquiétude des bergers antiques ; il va falloir vivre maintenant de la vie des navigateurs primitifs. [...]

La boussole ? Mais dans ce brouillard où nous sommes engagés, le vent qui nous prend par le travers peut nous déporter de cent kilomètres sans que rien dans la position de l'aiguille le fasse connaître²².

Cette entreprise qu'un critique a pu qualifier d'« épopée²³ » s'accorde parfaitement avec l'esthétique des grands reportages. On sait que c'est un grand reporter, Kessel, qui a justement influencé Malraux dans le désir de se lancer dans cette folle expédition, en ramenant de son séjour yéménite de 1930 une statue d'albâtre très rare, provenant de Mareb et acquise auprès d'un Bédouin dissident²⁴. Ce voyage de Kessel entre Djibouti, le Yémen et l'Arabie Saoudite en 1930, financé par *Le Matin*, est un autre exemple du goût de l'aventure qui animait ces nouveaux voyageurs²⁵.

Ces textes s'inscrivent dans la vogue des « récits d'exploits » que l'on observe pendant l'entre-deux-guerres et qui révèle l'atmosphère d'une époque ivre de vitesse et d'extraordinaire. Henry Bordeaux illustre bien ce désir de singularisation en ouverture de son court opuscule intitulé *Dans la montagne des Druses*, qui relate son voyage express, en avion et en automobile, de Beyrouth au djebel druse, en un jour seulement :

Le voyageur [Guillaume Rey] qui a bien vu [les Druses] nous montre aisément, à travers ses notes archéologiques, le danger que représentent ensemble la nature de leur sol volcanique, leur goût farouche de l'indépendance, et leur art de se servir d'un terrain qui les rend insaisissables. Pour l'avoir lu sur le *Lotus* qui m'emmenait en Syrie, j'avais désiré de connaître le Haouran qui n'a tenté ni Chateaubriand, ni Lamartine, ni Eugène-Melchior de Vogüé, ni Maurice Barrès, ni Louis Bertrand, ni les Tharaud. Mais cette petite expédition me serait-elle rendue possible²⁶ ?

²¹ André Malraux intitule « Porte de l'Inconnu » le premier volet de son reportage (*L'Intransigeant*, 3 mai 1934).

²² André MALRAUX, *op. cit.*, p. 61-62.

²³ Philippe DELPUECH, *Ibidem*, p. 38.

²⁴ Yves COURRIÈRE, *Joseph Kessel, ou sur la piste du lion*, Paris, Plon, 1985, p. 374.

²⁵ Nous reviendrons plus loin sur ce voyage d'enquête sur la piste des « chasseurs d'esclaves ».

²⁶ Henry BORDEAUX, *Dans la montagne des Druses*, *op. cit.*

L'écrivain, qui qualifie dans la préface de son ouvrage son voyage de « tour de force accompli en un jour », affirme bien ici la singularité de son projet par rapport aux itinéraires existants. Ce nouveau type de voyage a bien l'allure de l'exploit sportif, puisqu'il se caractérise par sa rapidité : bien que cela ne soit pas le but du voyage, contrairement à l'entreprise de Cocteau, la vitesse est ce sur quoi Bordeaux insiste le plus ici. Avec l'expérimentation de nouveaux modes de déplacement, la recherche de nouvelles routes constitue ainsi l'un des moteurs puissants du voyage en Orient en la première moitié du XX^e siècle. Les reportages d'Albert Londres sur les pêcheurs de perles ou celui de Kessel sur les marchands d'esclaves participent en quelque sorte de la même démarche, bien que dans les deux cas, ce soit suite à un obstacle initial – l'interdiction faite à Londres de se rendre à La Mecque, celle faite à Kessel de traverser certaines régions de Djibouti par le gouverneur de ce territoire – que les reporters rivalisent d'imagination pour ouvrir de nouvelles routes. L'auteur de *Marchés d'esclaves* va jusqu'à organiser une caravane pour traverser la région éthiopienne du Harrar, en trente-cinq jours, afin de déjouer l'interdiction formulée par le gouverneur de Djibouti de suivre l'itinéraire le plus fréquenté.

Parmi ces nouveaux exploits sportifs, l'aviation occupe une place non négligeable. De la même manière que Malraux, Henry Bordeaux présente le vol en avion comme une véritable mise à l'épreuve du corps, comme l'atteste ce dialogue rapporté entre lui et le chef de l'aviation de l'armée du Levant qui lui a proposé l'idée de l'expédition en avion au Djebel druse :

– Êtes-vous capable d'une résistance de vingt heures ?

– Sans doute : n'ai-je pas fait la guerre ?

– Une résistance à tous les moyens de locomotion ? Je pars demain à quatre heures pour inspecter mes escadrilles de la Bekha. Je vous emmène et, si le général y consent, je vous pilote jusqu'au Djebel druse. Nous serons de retour à Beyrouth à minuit²⁷.

Se déplacer en avion reste une aventure pour la plupart des voyageurs, qui n'hésitent pas à le suggérer dans leurs récits ; les accessoires relatifs au voyage en avion semblent contribuer à transformer les voyageurs en aventuriers (« J'ai cru étouffer en revêtant la combinaison fourrée et fixant le casque de cuir », écrit par exemple Bordeaux). Dans *Marchés d'esclaves*, Joseph Kessel relate un épisode d'atterrissage risqué sur le plateau du Harrar, en Éthiopie ; afin de prévenir le choc du contact avec le sol, il donne des conseils à son compagnon de voyage, le médecin Lablache-Combié : « Tiens-toi bien, toubib, criai-je au docteur mal familiarisé avec l'aviation, fourre ton gant dans ta bouche

²⁷ *Ibidem*, p. 155.

pour protéger tes dents²⁸ ». Par le conseil de l'expert rompu aux risques du métier, et par l'emploi de l'argot, l'écrivain adopte ici l'ethos de l'aventurier se mettant en scène dans la grande aventure de l'aviation pendant l'entre-deux-guerres. Il n'est pas le seul à le faire, puisque l'on compte à cette période un grand nombre d'ouvrages partiellement ou intégralement consacrés à ce thème, auquel une grande partie des intellectuels français de l'époque se sont intéressés.

Tous les écrivains du corpus insistent finalement sur la dimension physique de leur Voyage en Orient. De manière plaisante, celui-ci peut même se transformer en véritable compétition sportive, comme le révèle ce passage du *Sphinx sans visage*, du même Bordeaux, à propos cette fois-ci de la marche. Alors qu'il visite la Vallée des Rois et des Reines, en Égypte, l'écrivain est en effet amené à franchir une montée un peu raide :

Mon excellent guide, M. Baraize, m'a évalué du regard et il me propose de passer de la Vallée des Rois au temple de Deir-el-Bahri, en franchissant la petite montagne. On la franchit aisément [...]. – Vos confrères de l'Académie sont-ils aussi des gymnastes ? me demande ironiquement mon compagnon. – Vous le voyez. *Ab uno disce omnes*.

À la vérité, je n'en suis pas si sûr et je crois bien que Pierre Benoit, seul, nous aurait pu suivre. Encore eût-il dû se serrer la ceinture dans l'étroit passage²⁹.

Fier de ses origines savoyardes, l'écrivain met à nouveau en avant ses qualités de montagnard dans sa conférence sur « les sept merveilles du Liban et de la Syrie », où il cite nommément les confrères voyageurs qu'il juge peu aptes à certains aspects du Voyage en Orient :

Volney, les Tharaud sont gens de plaine. Ils goûtent peu les plaisirs de l'ascension, et la promenade à cheval à l'assaut des rochers qui surplombent la rivière sainte ne leur représente aucun agrément. L'image de beaux arbres, l'image d'une forêt évoquent infailliblement dans leur esprit ces terrains boisés d'Île-de-France où l'on peut marcher des heures sous la voûte des branches. [...] [J]'étais préparé, par toute une jeunesse passée dans les Alpes, à donner tout leur prix à ces derniers survivants de la gloire forestière du Liban, lorsque je leur rendis visite le 15 mai 1922³⁰.

L'Orient est donc toujours présenté par les écrivains comme une terre d'aventure. Dans son livre justement intitulé *La Route des Indes*, Paul Morand s'attache à découper l'Orient en routes bien tracées : l'écrivain organise en effet son ouvrage selon les différents moyens de transport qui peuvent être empruntés pour avancer sur cette route mythique : « la route maritime », et ses trois sections différentes (« Le canal de Suez », « Le Caire » et « La mer Rouge »), puis « la route terrestre par le golfe Persique » et enfin,

²⁸ Joseph KESSEL, « Marchés d'esclaves : premiers indices, premier accident », *Le Matin*, 28 mai 1930 ; repris dans *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 54.

²⁹ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 286.

³⁰ Henry BORDEAUX, « Les sept merveilles du Liban et de la Syrie », *op. cit.*, p. 112.

grande nouveauté du temps, « la route aérienne ». À la suite de ce grand voyageur, nous montrerons comment sont évoqués dans les récits de voyage et de reportage en Orient les phases de navigation, puis le voyage en automobile et en train, et enfin le déplacement en avion, ainsi que la dimension aléatoire ou non de ces déplacements.

II – SUR L'EAU : DE L'AVENTURE PÉRILLEUSE À LA CROISIÈRE ENNUYEUSE

a. Les paquebots, palaces flottants

Dans les années 1920, trois ou quatre jours suffisent à faire en paquebot la traversée sans escale de Marseille à Alexandrie ou Beyrouth ; il en fallait quinze vers 1840, six en 1860. C'est le moyen de transport privilégié par les écrivains voyageurs, car le plus rapide et le plus confortable, mais non le moins coûteux³¹. Ce moyen de transport qui a connu son heure de gloire dès la fin du XIX^e siècle transforme ce qui était une traversée parfois périlleuse en *croisière*. L'entre-deux-guerres voit le triomphe en France de la célèbre compagnie des Messageries Maritimes, fondée en 1851, dont les paquebots de luxe transportent au sein de leur première classe tous les intellectuels français en voyage, de Marseille jusqu'au Proche ou en Extrême Orient.

Les grands reporters, ces « flâneurs salariés³² », constituent une clientèle très régulière des Messageries Maritimes. Comme l'écrit le biographe d'Albert Londres :

Quand [un reporter] mettait le pied sur un navire des Messageries Maritimes, il jetait un regard circulaire sur le pont noir de monde avant de lancer :

« Il y a quelqu'un ? »

Et de voir surgir d'une cabine Helsey ou Kessel, Béraud ou Danan, Word-Price ou Mac Orlan³³.

Entre les journalistes, c'est une relation de confraternité qui est mise en avant. Ils relatent très rarement leurs traversées en paquebot, dans la mesure où celles-ci font intégralement partie de leur métier, et qu'elles ne sont qu'un moyen d'atteindre le lieu de leur enquête et non une fin et la première étape du voyage, comme c'est le cas pour les

³¹ Nous renvoyons sur ce sujet à l'ouvrage de Philippe RAMONA, *Paquebots vers l'Orient*, Paris, Éditions Sutton, 2001.

³² L'expression est de Henri Béraud.

³³ Pierre ASSOULINE, *Albert Londres: vie et mort d'un grand reporter 1884-1932*, Paris, Gallimard, 1990, p. 19.

écrivains qui partent pour leur agrément. Rappelons que c'est sur le paquebot *Georges-Philippa*, l'un des derniers nés de la compagnie des Messageries de retour de Shanghai, que Londres trouve la mort le 16 mai 1932, suite à un incendie du navire dans des circonstances qui restent aujourd'hui encore troubles.

Les choses sont différentes pour les écrivains, qui relatent plus volontiers leur traversée de la Méditerranée en paquebot, s'inscrivant en cela dans la tradition romantique. Ils signalent fréquemment le nom des paquebots sur lesquels ils ont voyagé. Les mêmes noms reviennent inlassablement : le *Sphinx*, mis en service en 1918 entre Marseille et l'Égypte, qui transporte notamment Albert Londres en 1929 et Louis Bertrand en 1925 ; le *Théophile-Gautier*, signalé par Myriam Harry, qui l'emmène à Beyrouth puis à Istanbul ; le *Lotus* sur lequel a voyagé Henry Bordeaux ; le *Patria*, qui dessert Istanbul, et sur lequel a voyagé Myriam Harry. Deux navires marquent leur époque par leur décoration intérieure de style Art Déco, inspirée de l'égyptologie : le *Mariette Pacha* (qui a par exemple transporté Claude Aveline) et le *Champollion*, fréquenté par Roland Dorgelès, Henry Bordeaux et Myriam Harry³⁴. Il semble qu'une frange des intellectuels français de l'époque, avides de voyage, fréquentaient régulièrement ces paquebots, au point de s'y rencontrer souvent. Voyager sur un paquebot des Messageries Maritimes finit ainsi par constituer un trait de *distinction* – au sens bourdieusien du terme – pour les écrivains du temps. Ainsi, Henry Bordeaux et Francis Carco repartent tous deux d'Égypte sur le même paquebot ; si *Palace-Égypte* ne fait pas mention de cette rencontre, Bordeaux écrit quant à lui dans *Le Sphinx sans visage* : « À bord du *Mariette-Pacha*, 11 avril. [...] Personne [ne s'est habillé pour le premier dîner à bord], sauf Francis Carco qui, lui aussi, revient d'Égypte et qui, en manière de protestation bien inattendue contre cette liberté des mœurs et ce manque de tenue, a arboré un impeccable smoking orné d'une fleur³⁵ », lignes où se décèle un certain mépris de l'écrivain vis-à-vis de son jeune collègue. Il se joue ainsi, à bord des paquebots de luxe de la compagnie française, une lutte pour la distinction des écrivains voyageurs, qui prend la forme d'une compétition en sourdine. Dans une lettre écrite en février 1936 à son ami Jacques de Lacretelle, alors que lui-même se trouve sur un paquebot en mer Rouge, Paul Morand

³⁴ Dans un article daté de septembre 1926, le journaliste André Lichtenberger les décrit ainsi : « Ne me faites pas plus snob que je ne suis. Le fait de fouler le pont d'un *Mariette Pacha* ou d'un *Champollion* ne confère pas en soi un brevet ni de haut raffinement ni d'intellectualité transcendante. En notre tohubohu, combien d'atroces Graffougnat s'affublent d'un smoking ou d'une robe de grand faiseur ! Mais il y a le smoking. Il y a la robe... [...] En ces palaces flottants naît spontanément une vie, à la fois simple et merveilleuse, naturelle et féerique. [...] Il n'est qu'un devoir : celui de vous abandonner aux plaisirs. Ils sont innombrables » (Cité dans Ferial BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*, p. 51). Voir dans le volume d'Annexes les photographies des voyageurs ainsi qu'une publicité des Messageries maritimes présentant le *Champollion*.

³⁵ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 300. Dans *Partir...*, son roman inspiré de sa traversée de Marseille à Saïgon, Dorgelès confirme l'étonnement de Bordeaux : « Ni décolletés, ni smokings : on ne s'habille jamais le soir du départ, c'est un usage » (Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 19.).

s'amuse de cet « embouteillage d'écrivains » sur les paquebots du canal de Suez, qui contribue à faire du récit de la traversée un « sujet usé » :

Je voudrais écrire quelque chose sur la vie du Canal, de Port-Saïd à Suez ; je sais bien que le canal n'est pas à sens unique et que, là où deux paquebots se croisent, deux écrivains d'aussi gros tonnage que nous peuvent naviguer sans se rencontrer, mais j'aimerais mieux, si tu n'y vois pas d'inconvénient, que tu n'abreuves pas les lecteurs de Madame Paul Dupuy³⁶ d'une description de cette drôle d'invention Lesseps, car la mienne paraîtrait pâle à côté et Fayard me reprocherait d'avoir choisi [...] un sujet usé³⁷.

La métaphore de la navigation pour évoquer les écrivains illustre ici de manière plaisante l'affluence des intellectuels français sur les mers et la récurrence des « récits de paquebots » pendant l'entre-deux-guerres.

Plusieurs caractéristiques confèrent au corpus des récits de traversée en paquebot une grande cohérence, notamment par les paysages décrits (îles Éoliennes et grecques, Malte, Chypre, arrivée à Alexandrie ou Beyrouth) et les thèmes évoqués. Tout d'abord, si le paquebot est confortable, ces quelques jours de navigation en Méditerranée sont toutefois présentés par les écrivains voyageurs comme une longue lutte contre l'ennui et les désagréments de la mer. Encore faut-il qu'ils évoquent cette traversée dans le récit de voyage, ce qui n'est pas toujours le cas ; de tous les ouvrages qui constituent notre corpus d'étude, seuls *La Promenade égyptienne* de Claude Aveline, *Devant l'Islam* de Louis Bertrand, *Le Sphinx sans visage* de Henry Bordeaux, *Route des tropiques* de Roland Dorgelès, *La Route des Indes* de Paul Morand, *Aden Arabie* de Paul Nizan ainsi que quelques lignes des *Derniers jours de l'Arabie heureuse* de Monfreid et du *Dépaysement oriental* de Robert de Traz accordent une place au voyage en paquebot qui les a menés au Moyen-Orient, soit huit œuvres seulement sur un total de vingt-huit³⁸. Pourquoi ce silence ? L'une des raisons peut être que le temps de la traversée semble échapper à la temporalité du voyage. Les quatre jours en mer reposent sur un rythme artificiel, dicté par les horaires des repas suivis de l'arpentage du pont-promenade ; de plus, la vie sur cet espace restreint et dépourvu d'intimité limite considérablement l'éventail des activités possibles. Il s'agit finalement, au cours de cette traversée, de « passer le temps » beaucoup plus que de l'occuper ; cette expérience de temporalité vide conduit la majorité des écrivains à éluder le récit de la traversée. Bien souvent, le récit de voyage ou de reportage

³⁶ Paul Dupuy (1878-1927) était le directeur du *Petit Parisien*.

³⁷ Lettre datée du 17 février 1936, écrite du *S.S. Mulbera* de la *British India Line* et publiée dans Paul MORAND, *Lettres du voyageur*, textes réunis et présentés par Michel BULTEAU et Manuel BURRUS, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 1988, p. 142.

³⁸ Notons toutefois que plusieurs œuvres non retenues dans le corpus primaire accordent de longues pages au récit de la traversée de la Méditerranée : citons notamment *Syrie et Liban* d'André GEIGER (Grenoble, Arthaud, 1932, chapitre 1, « Partant pour la Syrie ») et *Au pays des chameaux* de Georges DE LA FOUCHARDIÈRE (Paris, Albin Michel, 1925, chapitre 1 : « À bord du Champollion »).

commence alors que le voyageur aborde, ou est déjà arrivé en terre d'Orient. Il est pourtant intéressant de se pencher sur les « récits de traversée » qui composent parfois la première partie des Voyages en Orient dans la mesure où ceux-ci constituent des documents sur les réalités du voyage et notamment sur cette traversée en paquebot, changement majeur par rapport au voyage romantique du siècle précédent, où la navigation à la voile s'avérait beaucoup plus aléatoire ; c'est aussi à ce moment que le voyageur élabore son ethos de voyageur, auquel il tâchera de rester fidèle tout au long du séjour à terre. Les pages relatant la traversée, lorsqu'elles existent, constituent souvent le premier chapitre du livre et préparent déjà la suite du voyage. De l'aventure périlleuse à la croisière ennuyeuse, les récits de traversée participent pleinement de la réinvention du Voyage en Orient au XX^e siècle.

Parmi les thèmes régulièrement évoqués, la tempête lors de la traversée est un lieu commun que l'on retrouve chez Henry Bordeaux dans *Le Sphinx sans visage*, Claude Aveline dans *La Promenade égyptienne* ou encore Louis Bertrand dans *Devant l'Islam*. Tous trois disent avoir subi les assauts de la mer lors de leur traversée, les deux derniers évoquant même les exercices d'évacuation auxquels sont soumis les passagers³⁹. Dans l'économie du récit de voyage, l'épisode de la tempête se présente comme un *topos* des plus anciens : pensons à l'*Odyssée* d'Homère mais aussi à l'*Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* de Jean de Léry, au *Quart-Livre* de Rabelais ou encore à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand⁴⁰. Il semble que les écrivains voyageurs sont plus enclins à relater leur traversée si celle-ci a été perturbée par une tempête, car cela inscrit le texte dans une tradition viatique avec laquelle l'écrivain peut ou non prendre ses distances. La tempête symbolise l'un des derniers aspects aventureux du voyage : il est significatif que dans la réécriture de son reportage sur la trace des marchands d'esclaves, Kessel ait préféré à son premier titre, informatif (*Marchés d'esclaves*), celui plus romanesque de *Fortune carrée*⁴¹, désignant la voile que l'on hisse afin de fuir en cas de tempête de mer. Parmi les récits de tempête, celui de Louis Bertrand, long de plusieurs pages en ouverture de *Devant l'Islam*, est tout particulièrement intéressant. L'écrivain en route pour l'Égypte en janvier 1925 réactive en effet la fonction symbolique de la tempête en mettant en place le cadre d'un discours polémique sur les liens entre Occident et Orient :

³⁹ Claude AVELINE, *La Promenade égyptienne*, *op. cit.*; Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 11.

⁴⁰ Celui-ci écrit à propos de sa navigation de retour d'Égypte qu'elle « ne fut plus qu'une espèce de continuel naufrage de quarante-deux jours » et que la tempête qu'ils essuyèrent devant Tunis le conduisit même à rédiger un billet en forme de testament, qu'il glissa dans une bouteille vide (François René de CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *op. cit.*, p. 392-395.).

⁴¹ Joseph KESSEL, *Fortune carrée*, Paris, Les Éditions de France, 1932.

Je me disais : « Voilà ! L'univers est fait pour être contemplé par l'ouverture d'un hublot bien astiqué. Les Égyptiens, les Berbérins, que je vais voir là-bas, sont des figurants de bonne volonté, qui, pour faire plaisir aux clients de l'agence Cook ou de l'agence Lubin, ont consenti à revêtir des habits de couleurs voyantes et pittoresques et à s'affubler de coiffures bizarres. [...] L'homme d'Europe n'a qu'à se montrer, l'homme casqué de liège et cuirassé de flanelle, pour que, tout de suite, les pays exotiques, avec leurs humains et leurs bêtes, se précipitent à leur poste de figurants et se fassent une fête de poser devant lui. [...] La belle chose que la civilisation ! Et qu'il fait bon être de son côté, – plutôt que du côté des figurants⁴²... »

L'écrivain fait ici du paquebot de luxe le symbole même de la « civilisation », c'est-à-dire selon lui de la civilisation européenne, à laquelle les autres peuples se soumettent spontanément. Dressant un parallèle entre la traversée et l'entreprise colonisatrice des pays européens, l'écrivain érige cette traversée en véritable périple mettant à l'épreuve l'esprit et le corps de l'homme blanc. En effet, si le voyageur français est tout d'abord satisfait du confort du paquebot et de ce que celui-ci représente du raffinement et du savoir technique européens, il déchanté bien vite. Bertrand considère à cet égard comme un avertissement inquiétant le placard qui se trouve dans sa cabine, présentant les règles de sécurité à suivre en cas de danger, et qui se termine par un « Ayez confiance » qui inspire à Bertrand « un petit frisson⁴³ ». De plus, il est importuné par le jazz que l'on joue à bord, qu'il entend depuis sa cabine, et qu'il associe à ses préjugés racistes contre les Noirs mais aussi les « Levantins » :

Un jazz-band infernal déchaîne son vacarme au-dessus de ma tête, et ce sabbat ne semble point devoir finir. Cette musique de nègre est quelque chose d'abrutissant. Je m'étonne que les petites Françaises que j'ai aperçues tout à l'heure sur le pont, si fines, si spirituelles, puissent se régaler, comme des Levantines, de ce divertissement grossier⁴⁴.

Quelques lignes plus loin, et encore une fois à terre, Bertrand revient à nouveau sur le jazz dont il déplore que les Européens se régalerent, ce qu'il considère comme le déclin de la « civilisation » : « Au son de la musique nègre, jeunes gens et jeunes filles évoluent comme des malheureux, condamnés à un supplice irrémissible et perpétuel. [...] j'ai comme la hantise d'un monde qui court à l'abîme⁴⁵ ». L'image de l'abîme fait ici écho à un autre avertissement survenu lors de la traversée : le bateau est bientôt secoué par une tempête qui est pour l'auteur le signe de l'erreur que constitue pour lui ce voyage en terre « barbare », qu'il considère dès le départ comme une « absurdité⁴⁶ ». Bertrand place à ce moment de son texte un récit de tempête dans la lignée des grands récits de voyage,

⁴² Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 9-10.

⁴³ *Ibidem*, p. 11.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 12.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 23.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 14.

qu'il cite sans que l'on puisse déceler d'ironie à ces rapprochements pourtant bien saugrenus, la situation dans laquelle se trouve alors le voyageur étant loin d'être dangereuse :

Je suis dans la même angoisse que François de Chateaubriand sur son misérable voilier levantin, lorsqu'il faillit couler en vue de la côte africaine, ou que saint Paul, sur sa lourde gabare alexandrine, quand elle se brisa contre les récifs de Malte. [...] Vingt siècles ont passé – et rien n'est changé qu'en apparence. [...] Nous aurons beau faire : il faudra toujours, dans l'inévitable péril, en venir là, à la seule chose qui soit en notre pouvoir, – à la mobilisation de tout notre courage⁴⁷...

La comparaison avec l'auteur de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* paraît ici bien excessive : tout se passe comme si Bertrand avait décidé de placer à l'orée de son récit de voyage en Égypte un épisode de tempête, dans la grande tradition du genre. Le texte de l'écrivain possède une dimension comique qui semble involontaire, notamment lorsqu'il se décrit roulant « d'un bord à l'autre de [s]a couchette, dans le tapage des portes claquantes, des vaisselles brisées, des meubles à la dérive⁴⁸ ». La tempête est pour lui un « cauchemar » et le signe des dangers que court l'homme occidental lorsqu'il s'agit d'Orient : celui-ci, souvent abordé de manière légère et pittoresque par les écrivains chez qui Bertrand constate l'existence d'un préjugé favorable à l'Orient depuis l'époque romantique, constitue pour lui une menace tout à fait sérieuse. Il évoque ainsi « le rêve déraisonnable du civilisé : voir le monde comme un spectacle [...] où, par les soins d'une administration intelligente, sont ménagées les plus agréables attractions⁴⁹... ». C'était aussi là son point de vue initial, que quelques jours de traversée auront suffi à balayer. À la fin de ce récit de traversée, en manière de conclusion, Bertrand se demande si ces mésaventures de mer ne sont pas dues à la fameuse « malédiction de la momie » qui hantait les esprits à l'époque :

J'ai beau rechasser cette obsession puérile et m'accabler moi-même de sarcasmes, je ne puis m'empêcher de constater ceci : simplement pour avoir eu l'intention de la contempler, cette momie fatale, je viens, dès mes premiers pas, de frôler la mort... Que sera la suite ? Hélas ! la série de mes déboires et de mes déceptions ne fait que commencer⁵⁰ !

La tempête serait ainsi le signe de la malédiction que l'Orient a jeté sur l'Occident ; la traversée tout entière, désagréable, semble un avant-goût de ce que sera pour l'écrivain le reste de son voyage en Orient, qu'il (re)découvrira tel qu'il le pensait, c'est-à-dire arriéré et hostile aux Occidentaux ; à peine a-t-il posé pied à Alexandrie qu'il se persuade être

⁴⁷ *Ibidem*, p. 15.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 14.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 16.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 17.

« en pays ennemi⁵¹ ». Par le biais du motif de la tempête, Bertrand affirme que son voyage sera *politique*, et idéologiquement marqué⁵².

La plupart des écrivains voyageurs consacrent plusieurs paragraphes à un autre motif récurrent et nouveauté du temps, soit la description de ces paquebots dont ils visitent par ailleurs souvent les cuisines, chaufferies et autres salles des machines. Comme l'a noté Michel Foucault dans un article qui fit date, le bateau est « un morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est livré en même temps à l'infini de la mer » ; en ce sens, conclut-il, « le navire, [est] l'hétérotopie par excellence⁵³ », concept qu'il a forgé afin de désigner ces « contre-espaces » qui possèdent leur propre temporalité⁵⁴. Le bateau de croisière, tout particulièrement, constitue un microcosme engageant un rapport particulier au monde et à l'espace, et s'inscrit ainsi dans la redéfinition de l'espace oriental dans les récits de voyage de la première moitié du XX^e siècle.

Le bateau de croisière est avant tout un objet de curiosité pour les voyageurs, qui en visitent souvent les cales. C'est le cas de Roland Dorgelès, qui décrit dans *Route des Tropiques* le « ventre » du paquebot *Paul-Lecat* qui le conduit à Saïgon⁵⁵, ou encore de Claude Aveline qui n'hésite pas à intituler « Publicité » la section dans laquelle il évoque sa visite du célèbre *Mariette Pacha* :

Tout l'aménagement des premières est pharaonique, y compris les pianos et, dans l'appartement de grand luxe, jusqu'aux appareils les plus intimes de la salle de bains. Seul, le fumoir évoque une taverne Vieille-France. Les secondes sont gracieuses ; les

⁵¹ *Ibidem*, p. 18.

⁵² Marguerite Lichtenberger fait une analyse similaire de cette œuvre dans son ouvrage sur les écrivains français en Égypte : « C'est l'hiver. De Marseille à Alexandrie, une effroyable tempête secoue durement le “Sphinx” des Messageries Maritimes, et M. Louis Bertrand est sujet au mal de mer. Or, quiconque en a subi les atteintes n'ignore pas la vision désolée qu'il impose à ses victimes, et de leur condition particulière et du monde en général. À fleur de nausée, notre voyageur évoque le récent meurtre du Sirdar et les dangers qui, de ce fait, le menacent, lui, Européen. Que diable est-il allé faire dans cette galère ? Il y a tout de même un point brillant : Tout Ankh Amon. On vient de découvrir “un homme tout en or”. Il a, évidemment, le tort d'avoir été déterré en Égypte. Mais une pareille trouvaille vaut le voyage... Hélas, la houle grossit. Dans la cohue, tout grince et vacille. Au-dessus de la tête du patient, l'avertissement de la ceinture de sauvetage : “Pas de précipitation – Ayez confiance” ne laisse pas de lui donner un petit frisson » (Marguerite LICHTENBERGER, *Écrivains français en Égypte contemporaine*, *op. cit.*, extrait cité dans *La Bourse égyptienne*, 25 octobre 1934, p. 5).

⁵³ Michel FOUCAULT, « Des espaces autres », *Architecture, Mouvement, Continuité*, octobre 1984, p. 46-49.

⁵⁴ Il définit les hétérotopies comme des « lieux réels, [...] sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels [...] sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables ». Ces hétérotopies sont également des « hétérochronies », permettant une « rupture absolue avec le temps traditionnel » (*Ibidem*).

⁵⁵ Roland DORGELÈS, « Entre le ciel et l'eau », dans *Route des Tropiques*, Paris, Albin Michel, 1944, p. 266-269.

troisièmes, appelées par euphémisme secondes intermédiaires, n'en diffèrent pas beaucoup. [...] La visite du *Mariette Pacha* m'a enchanté : pourquoi le taire⁵⁶ ?

Paul Nizan, quant à lui, visitant les cales du paquebot anglais l'*Amin* qui le mène à Aden, les présente comme un lieu fantastique et secret, presque un autre monde, en empruntant à la fois au mythe de la catabase et à celui, biblique, de Jonas et de la baleine :

Un escalier de fer glissant d'huile avec des marches coupantes comme des os descend dans le gros ventre de la cale. Où mène-t-il vraiment ? se demande-t-on les premières nuits. Au-dessous de ce niveau de la mer qui n'existe pas plus que le niveau d'une poitrine, d'une hanche ? Vers les fosses ? Pourrait-on continuer vers ces refuges d'extraordinaires poissons avec des abdomens soufflés et des yeux au bout d'antennes, vers les pavillons rouges et verts des algues ? [...] Mais on arrive dans une étable de fer bouillant, secoué par les coups des machines, le pouls de la vapeur. C'est le monde, avec ses fermetures à droite et à gauche, ses planchers, ses plafonds, il y a des piliers de métal rouge, des tuyaux, des membrures comme à l'intérieur d'un thorax, des ruisseaux avec des arcs-en-ciel de pétrole, des lampes qui se balancent comme des pendules⁵⁷.

Ce passage illustre tout à fait l'idée foucaldienne selon laquelle le bateau serait une hétérotopie, un lieu ailleurs, comme hors du monde et du temps réels. Paul Nizan conclut ainsi de manière explicite que « le fond d'un bateau [est un] petit monde au sein d'un grand monde fermé, comme les parois du monde⁵⁸ ». Le voyage en bateau constitue ainsi une expérience à la limite de l'étrange et du fantastique. La mention de cette visite dans les entrailles du navire constitue une nouveauté du Voyage en Orient, qui est souvent pour les écrivains l'occasion de manifester leur enthousiasme devant les progrès techniques qui facilitent le voyage⁵⁹. Les premières pages de *Devant l'Islam* de Louis Bertrand, qui mettent en scène le narrateur dans le décor luxueux du *Sphinx*, offrent un bon aperçu de ce que pouvait être la vie à bord de ces paquebots de luxe au milieu des années vingt. L'écrivain y présente le paquebot des Messageries Maritimes comme un véritable décor digne des plus beaux châteaux de France :

L'ascenseur me débarqua devant la haute nef de la salle à manger, aussi vaste, avec ses bas côtés, qu'une salle de *palace*. Dans le fond, un grand panneau décoratif s'ouvrait sur un paysage versalien : des terrasses et des balustres, des vases de marbre posés sur des piédestaux, des nappes et des cascades de fleurs débordantes. De vraies fleurs, dans leurs flûtes de cristal, décoraient les petites tables éparpillées et toutes luisantes d'argenterie, autour desquelles se pressaient quelques jolies figures féminines. Un peu partout, des épaules nues, des gorges et des chevelures endiamantées. Par les

⁵⁶ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 20.

⁵⁷ Paul NIZAN, *op. cit.*, p. 84.

⁵⁸ *Ibidem*.

⁵⁹ Précisons que cet enthousiasme n'atteint pas Paul Nizan, qui condamne l'entreprise même du voyage.

hublots ouverts, on apercevait les lointains du large, où les nuances mourantes du crépuscule s'éteignaient dans le bleuissement des lampes électriques⁶⁰.

Cet extrait s'apparente à une description des nombreuses illustrations parues dans l'entre-deux-guerres sur ces palaces flottants⁶¹. C'est bien à une parenthèse luxueuse qu'invitent ces paquebots, comme l'indique dans cette description la mention de la vaisselle précieuse, pied de nez aux risques de tangage du bateau⁶², ou encore des superbes tenues des dames ; l'adjectif « versalien », qui compare le bateau à un château royal, est à rapprocher de la description de Claude Aveline qui parlait lui aussi d'« appartement de grand luxe » et de « taverne vieille France » : les écrivains voyageurs soulignent ainsi fréquemment le paradoxe qu'il y a à naviguer sur la mer dans ce qui ressemble tant à un bâtiment terrestre. Dans le texte de Bertrand, le détail des « vraies fleurs » est un autre signe de la dimension terrestre et sédentaire de la croisière. Dorgelès demande également à visiter les entrailles du paquebot dans l'espoir d'apercevoir enfin un marin ; espiègle, il remarque que « le paquebot, c'est tout de même autre chose que le pont-promenade, le grand salon aux colonnes de stuc, le bar et ses cocktails, le fumoir et ses fauteuils de cuir. Il y a un navire, sous les tapis de ce palace⁶³ ». De la même manière, Paul Morand voyageant sur un paquebot anglais insiste sur le paradoxe de l'aspect éminemment terrestre et routinier de ces quelques jours de navigation :

Je vis sur un paquebot anglais, à dix jours de Paris ; son tonnage est petit et parmi les passagers il n'y a aucun touriste : des fonctionnaires, des commerçants, des bébés, des femmes d'officiers, infinitésimales parcelles d'empire. La vie s'écoule avec ses cinq repas, comme dans un petit village du Devonshire où le clocher serait un mât et l'*alderman* municipal, un timonier. Le dimanche, à la même heure, on chante les mêmes psaumes ; le soir on joue le même whist ; après dîner, on boit la même bière. Je suis le seul étranger à bord et, du fond de ma chaise longue, je regarde remuer ce microcosme. [...] L'anglais emmène ses six cents passagers qui font maintenant la sieste sous le double vent de la manche à air et du ventilateur. La nursery bat son plein ; son fumoir ouvre sur des espaces libres, semblables à des pelouses, huit fenêtres

⁶⁰ Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 8-9.

⁶¹ Nous renvoyons par exemple au dessin représentant « le café-terrasse de “La Licorne” sur le *Mariette Pacha* », paru dans *L'Illustration* en 1926. On trouve dans les premières pages d'*Antaram de Trébizonde*, de Paule-Henry Bordeaux, une autre description des dîners à bord de ces luxueux paquebots, en l'occurrence l'*Alcyon* : « Les hommes regardent les femmes descendre l'escalier, à la recherche de jolies jambes, et les femmes, nonchalantes, se dévisagent d'un coup d'œil rapide, expertisant les bijoux, les étoffes et les corps. Beaucoup de smokings, quelques blancs uniformes, une ou deux toilettes fraîches quatre ou cinq jeunes profils et une affluence inusitée d'obèses » (Paule HENRY-BORDEAUX, « En rade de Beyrouth », *Antaram de Trébizonde*, Paris, Albin Michel, 1930, p. 16). Par ailleurs, l'ensemble du texte, dont une grande partie se déroule pendant la traversée de Beyrouth à Marseille, est un intéressant document sur la vie à bord de ces paquebots (on peut notamment relever le récit de la traditionnelle soirée déguisée, p. 51-68).

⁶² Dans la même idée, Dorgelès écrit : « Nappes glacées, argenterie, cristaux. Se croirait-on en mer ? C'est à peine si, par moments, on sent la table qui s'enfoncé et le parquet qui se dérobe, imperceptiblement » (Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 19).

⁶³ *Ibidem*, p. 267.

à volets où la brise soulève des rideaux de perse glacée, comme dans un vrai cottage. Les fauteuils obliques pour la lecture du *Country life*, les tables à bridge, c'est tout à fait la *désirable résidence Tudor du Devonshire, à 14000 de la gare, boiseries et cheminées d'époque, 20 chambres à coucher et une salle de bains* dont parlent les annonces. L'orchestre joue faux, le chat du bord passe, indifférent aux caresses [...] et, sous les grands velums de cirque ambulants, les dames lisent des romans de la baronne Orczy⁶⁴.

En recourant à des métaphores terrestres (le mât comme clocher, le paquebot comme *cottage*) dont certaines sont étirées à dessein en véritable petite annonce immobilière (« la désirable résidence [...] et une salle de bains »), Morand cherche à brouiller la frontière entre terre et mer pour dire l'étrangeté de cette brève croisière en Méditerranée, à laquelle sont également sensibles de nombreux écrivains voyageurs.

Cet aspect de « palace flottant » ne désigne toutefois qu'une seule partie de ces paquebots, celle réservée aux « premières classes » ; notons à ce propos que tous les écrivains de notre corpus voyageaient ainsi en première, à la notable exception de Monfreid, qui, en véritable loup de mer habitué à voyager sur de minuscules voiliers sans confort, éprouve quelque gêne quand il se trouve sur un paquebot des Messageries maritimes. Il est avec Dorgelès l'un des seuls écrivains à s'intéresser à la dimension véritablement maritime de ce « palace flottant ». Embarqué sur le *Félix-Roussel*, « le plus luxueux des paquebots des Messageries Maritimes », il veut corriger les « absurdités si souvent répétées par des incompetents au sujet des nautonaphtes » : l'emploi de ce terme technique, forgé selon le principe lexicographique de la composition savante, indique que l'auteur se pose en expert, et cherche à se distinguer des simples passagers qui n'ont aucune connaissance en navigation⁶⁵. Il remarque ainsi que si la « partie hôtellerie » du bateau est superbe, il ne faut pas pour autant oublier que ces paquebots sont avant tout d'admirables navires :

Pour moi ceci est primordial, essentiel, car j'ai toujours considéré avec méfiance ces palais flottants où le constructeur semble avoir oublié que la mer existe, qu'elle est toujours la plus forte et toujours redoutable dans sa colère⁶⁶.

Pour passer le temps de ces quelques jours en mer, les écrivains voyageurs font souvent référence, de manière humoristique, au microcosme constitué par les autres passagers de ces paquebots. En effet, la traversée s'apparente dans la narration à un moment de « pause », le voyageur menant paradoxalement une vie sédentaire sur un paquebot qui lui, se déplace. Ces quelques jours d'immobilisme forcé et d'ennui sont

⁶⁴ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 129-132.

⁶⁵ Le néologisme « nautonaphte » (littéralement, « bateau à pétrole ») a été forgé en 1926 par la Compagnie des Messageries Maritimes au moment du lancement du *Théophile Gautier*, premier de ses paquebots équipé d'un moteur diesel et non plus d'une machine à vapeur.

⁶⁶ Henry de MONFREID, *op. cit.*, p. 15.

souvent l'occasion d'observations sur la vie en mer, que les écrivains livrent en ouverture de leur récit de voyage. Dans la première partie de sa *Promenade égyptienne*, consacrée à la traversée, Claude Aveline offre ainsi de « courtes considérations sur le voyage en mer » et sur « la vie à bord⁶⁷ », avec ses personnages stéréotypés et ses petites aventures :

[La vie à bord] n'est pas celle des navires au long cours. Quatre jours ne suffisent pas à lier les passagers entre eux. Pourtant, M. Winterfeld, Antoine et moi nous ne nous quittons guère, nous connaissons déjà pour chacun les raisons et les buts du voyage. Antoine va représenter en Syrie une affaire familiale. [...] M. Winterfeld [...] songe seulement à trouver un pays où il ne souffrira plus de ses rhumatismes. On lui a dit qu'Alexandrie... Va pour Alexandrie⁶⁸.

M. Winterfeld incarne ici l'un des types fréquemment rencontrés dans les récits de traversée, c'est-à-dire un M. Perrichon finalement peu intéressé par le voyage, qu'il effectue uniquement dans un but thérapeutique ; la suite du texte confirme l'absence de curiosité de ce personnage ridicule. Dans *La Route des Indes*, Morand explore à son tour le microcosme des passagers en proposant une vue « en coupe » d'un paquebot croisé à Port-Saïd :

[...] les navires [...] passent si près de moi que pour un peu je sauterais sur leur pont où la vie du large continue étrangement en pleine terre, avec ses repas réglés au gong, ses nurses et stewardesses, ses passagers absorbés par les fauteuils de rotin, ses messieurs qui se brossent les dents, entrevus au hasard des hublots, ses missionnaires en blanc, ses sonneries de service, ses courses d'enfants, ses arpentages de pont par des sportifs énervés d'inaction, ses manœuvres d'équipage et son épiluchage de pommes de terre. Cette vie-là, on l'aperçoit, on la surprend dessinée en coupe transversale, à la manière de certains prospectus⁶⁹.

L'écrivain diplomate insiste donc sur l'absurde de cette « vie du large en pleine terre », par le biais d'une énumération quelque peu hétéroclite qui crée un effet humoristique. Parmi les acteurs de ces petites pièces de théâtre de la traversée, l'écrivain cite les missionnaires, dont plusieurs autres écrivains constatent la présence lors de la traversée. De même, dans *Route des Tropiques*, Dorgelès présente les passagers du paquebot : il s'attarde notamment sur les « gens de Chine, Français de Pékin, de Canton, de Shanghai » qui sont « courtiers, avocats, commerçants, banquiers » et incarnent « à [s]es yeux l'aventure moderne⁷⁰ ». Toutefois, le personnel peut varier en fonction de la nationalité de la compagnie maritime ; dans le passage cité plus haut consacré à un paquebot anglais, Morand offre un tableau humoristique du caractère tout britannique de la traversée, transformant littéralement le paquebot en *cottage* anglais.

⁶⁷ Il s'agit des titres de deux sections.

⁶⁸ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 19.

⁶⁹ Paul MORAND, *La Route des Indes, op. cit.*, p. 68.

⁷⁰ Roland DORGELÈS, *Route des tropiques, op. cit.*, p. 223.

La traversée en paquebot peut donc constituer une source d'inspiration pour les écrivains, qui voient dans les différents personnages, leurs aventures et leurs secrets la matrice de possibles récits. « Tous ces passagers qui défilent, c'est de la matière où je puise⁷¹ », écrit ainsi Dorgelès qui fait de la situation de huis-clos à bord du paquebot son inspiration première pour son livre, *Partir...*, inspiré de ses notes de voyage prises sur le bateau⁷² et uniquement consacré au récit de la traversée de Marseille à Saïgon, sur un paquebot des Messageries Maritimes. L'auteur y offre tout d'abord une vue détaillée du navire et de la vie à bord, insistant encore une fois sur le luxe de ces palaces flottants ; ainsi, cette scène de dîner :

Sur les petites tables des riches, on voit les fleurs offertes au départ, les caissettes de fruits chers. [...] Aux longues tables d'hôte où sont placés les autres – fonctionnaires d'Indochine, officiers qui voyagent aux frais de l'État – on s'amuse [...], on bavarde, on esclaffe et l'on accueille avec des rires gourmands les plats aux noms choisis qui n'en finissent pas de défiler. « Délices de sole... Mousse de foie gras au xérès... Suprême de poularde à l'orientale... Faisan au suc d'ananas... » Pour ceux-là, la traversée, c'est un mois de luxe, de confort, de vie large. Il y a beaucoup d'étrangers aussi, qui délaissent de bon cœur les paquebots de leurs pays pour nos Messageries Maritimes, sachant qu'ils y trouveront meilleure humeur et meilleure chère⁷³.

Il décrit également les menus événements qui rythment la vie en mer, comme l'observation à la jumelle des îles au large desquelles passe le navire⁷⁴, les promenades sportives sur le pont, les « petites sauteries » dans le salon des première classe, « passe-temps préféré » des passagers. Enthousiaste et ayant retrouvé son âme d'enfant, Dorgelès s'amuse à observer la galerie de personnages offerte par les passagers, cherchant à deviner leur vie et leurs pensées, pour transformer son récit de voyage en roman à influence policière⁷⁵. L'écrivain avoue mettre à profit ce « temps mort » de la traversée en « improvisant » une intrigue romanesque : « Des romans s'enflent, se colorent, éclatent, ainsi que des bulles de savon. Sans me lasser, j'en souffle d'autres, que je vois s'envoler⁷⁶... » écrit-il à propos des passagers qu'il observe. Ce faisant, il fait accéder le lecteur à son laboratoire de création littéraire, et problématise de manière aigüe le genre même du récit de voyage, à la frontière entre réalité et fiction. *Partir...* de

⁷¹ Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 55.

⁷² Notes qu'il publie en 1944 dans un chapitre de *Route des Tropiques* : Roland DORGELÈS, *Route des Tropiques*, *op. cit.*, p. 217-283.

⁷³ Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 20.

⁷⁴ *Ibidem*, p. 40-41.

⁷⁵ Nous renvoyons ici à notre étude sur ce roman, intitulée « Le paquebot ivre. Dérive générique dans *Partir...* de Roland Dorgelès (1926) », Sarah BONCIARELLI, Anne REVERSEAU et Carmen VAN DEN BERGH (dir.), *La littérature et document autour de 1930. Hétérogénéité et hybridation générique*, *La Licorne*, n° 109, 2014, p. 55-70.

⁷⁶ Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 57.

Dorgelès est ainsi particulièrement éclairant sur les conditions du voyage à bord d'un paquebot de luxe. Il est aussi le fruit de l'inspirant ennui de la traversée.

Si elle ne donne pas lieu à l'invention de romans, la traversée constitue néanmoins pour les voyageurs un moment privilégié d'introspection et de réflexion sur les raisons mêmes du voyage. Ainsi Nizan consacre-t-il l'intégralité du sixième chapitre d'*Aden Arabie* à ces réflexions formulées en mer, après avoir décrit dans le chapitre précédent les étapes de sa traversée. « Je suis donc en mer, écrit-il. Je pense ces choses sur la mer pour lui rendre justice, être juste contre elle et pour elle⁷⁷ ». Il éprouve les changements physiques et psychologiques qu'impose le déplacement en mer pendant une si longue période (sa traversée de Paisley en Écosse jusqu'à Aden dure plus d'une trentaine de jours). Il parle ainsi d'une « seconde naissance » qui implique un renouvellement des « armatures de l'esprit » mais aussi du corps :

L'héritage terrien, les images urbaines, les façons continentales, tout est soudain perdu. [...] Tout d'un coup le corps doit se mettre à l'étude des mouvements, il a un an, il faut qu'il invente sa position chaque fois que le vent tourne, en même temps qu'il perd sa peau au grand soleil des tropiques. [...]

On ne pense plus qu'à des événements simples mais essentiels, quand les membres et les yeux ne rencontrent plus qu'un nombre dérisoire d'objets à formes régulières : un pont tremblant de vibrations et de vagues, deux mâts, une antenne, un compas, une machine Diesel⁷⁸.

Nizan offre des pages étonnantes sur les effets intimes du voyage maritime, que l'on pourrait prendre pour un sentiment de liberté mais qui s'avère finalement être de l'ennui :

[...] circuler sur de petits vapeurs écaillés, sur des dhows indigènes de l'un à l'autre bord de ce profond canal des enfers, rebondir sur les remparts de l'Afrique et de l'Arabie – ces mouvements du désordre n'imitent pas longtemps les allures de la liberté. On sent une espèce de boule de métal qui tourne à l'intérieur de la vie : elle heurte les organes, plus on les remue, plus elle les blesse. [...] Je vous dis que tous les hommes s'ennuient⁷⁹.

Le jeune écrivain donne ainsi du voyage en paquebot, et du voyage en général, une représentation dysphorique, infernale, qui impose un nouveau rythme au corps et à l'esprit, et n'est finalement qu'une manière selon lui dérisoire de tromper l'ennui intrinsèque à l'homme. Il entérine ainsi la disparition de la notion d'aventure : la traversée maritime n'est désormais plus qu'une croisière sans heurts, déplacement

⁷⁷ Paul NIZAN, *op. cit.*, p. 83.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 83.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 85-90.

nécessaire pour se rendre à destination mais répondant à une temporalité vide et à un sentiment d'ennui.

b. *La croisière sur le Nil*

Autre « voyage dans le voyage », la croisière sur le Nil est l'une des promenades sur l'eau les plus appréciées du Voyage en Orient. Parmi les écrivains voyageurs de l'entre-deux-guerres, Claude Aveline, mais aussi Louis Bertrand, Myriam Harry et André Gide, relatent leurs croisières sur le fleuve égyptien, dans la lignée de Nerval et de Flaubert⁸⁰. Toutefois ce n'est plus « à bord de la cange » qu'embarquent désormais les voyageurs, mais à bord de « steamers » développés par la compagnie Cook⁸¹.

Du 12 au 18 mai 1906, Louis Bertrand fait une croisière sur le Nil à bord d'une de ces embarcations ; toutefois, comme la saison est déjà trop avancée, il est le seul touriste à bord, ce qu'il s'empresse de préciser : « [...] c'est un vulgaire Cook – mais un Cook désaffecté, qui ne promène plus de touristes⁸² ». Il se fait par faveur ouvrir la partie réservée aux voyageurs d'hiver, et peut donc jouir de tout le luxe de la croisière Cook. Malgré ses diatribes contre l'industrie touristique en Égypte, l'écrivain semble assez satisfait de sa « maison flottante » :

On dirait un chalet à deux étages, avec un balcon circulaire, protégé du soleil par une large ouverture en saillie et par des tentes de coutil. Éparpillés sur le balcon, des fauteuils pliants creusent leurs hamacs de toile propices à la sieste et aux longues contemplations. C'est vraiment la maison de rêve, la maison roulante [...] ⁸³...

De même, Aveline au printemps 1932 embarque sur l'*Arabia*, bateau de la maison Cook, dont il apprécie le confort :

⁸⁰ Gustave FLAUBERT, *À bord de la Cange*, Paris, Ferroud, 1904 ; Maxime DU CAMP, *Le Nil (Égypte et Nubie)*, Paris, Pillet, 1854.

⁸¹ « De grands bateaux comme le *Soudan*, l'*Arabia*, l'*Égypte*, le *Rosetta* et le *Damietta* peuvent transporter de 60 à 80 personnes. Le pont supérieur propose des suites pour les voyageurs plus fortunés et le pont inférieur, de simples cabines. Un aller-retour Le Caire-Assouan sur l'un d'entre eux dure à l'époque vingt jours, arrêts et visites compris. Comme toujours dans les voyages Cook de l'époque, tout est payé au départ, et aucun autre frais n'est à régler par la suite, ni même aucun bakchich pour les visites des monuments. Lorsqu'ils quittent leurs embarcations pour visiter des temples à l'intérieur du pays, les voyageurs louent des ânes pour se rendre jusqu'aux ruines. Ils croisent des habitants qui leur proposent de leur vendre des ornements [...] et assistent, en bons touristes, à l'incontournable danse des almées. À bord, tout est prévu pour assurer le confort des passagers, depuis la présence d'un médecin jusqu'à l'existence de salons de jeux, d'un fumoir pour les hommes et d'une salle spécialement destinée au dessin et à l'aquarelle [...] » (Ferial BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*, p. 116).

⁸² Louis BERTRAND, « Sur le Nil », dans *Le Livre de la Méditerranée* (1923), *op. cit.*, p. 137-170.

⁸³ *Ibidem*, p. 140.

L'*Arabia* est un bateau délicieux. À chaque bord, il possède une grande roue qui bat l'eau sourdement : on se croirait dans un moulin. Mais un moulin de luxe pour vieux lords et vieilles ladies, avec des chaises-longues, des coussins, des boissons fraîches, une bibliothèque, un phonographe, un piano, et surtout un décor qui se déroule sans un pli, sans une faute, un décor qui a fait ses preuves⁸⁴...

Si la traversée de la Méditerranée semble propice à l'ennui et à l'observation des autres passagers, le voyageur qui embarque pour une croisière sur le Nil poursuit, quant à lui, un but clairement défini : rendre compte de cette expérience dans un texte aux accents poétiques et riche en expérimentations stylistiques. Il s'agit en effet d'écrire les effets de lumière dans le ciel se reflétant dans les eaux, ainsi que la campagne alentour. C'est dans cette optique que Bertrand – qui parle justement de « volupté de la vision » – embarque à bord du « steamer » Cook :

Le Nil est un monde. La lumière du Sud est inépuisable en féeries. Chacun de nous, comme un poète qui chante sa strophe dans un chœur, n'en peut fixer qu'un reflet instable. Moi aussi, je veux chanter ma strophe⁸⁵.

Cette dernière phrase révèle que Bertrand est conscient de s'inscrire dans une tradition du Voyage en Orient comme recherche d'« images⁸⁶ ». De fait, il convient peut-être de noter que les « steamers » Cook étaient souvent pourvus d'une salle spécialement destinée au dessin et à l'aquarelle, comme si ces activités étaient prévues par le voyage. Bertrand ne se cache pas qu'il s'agit là de sa principale motivation pour effectuer cette croisière : « Voir, contempler sans hâte, sans but, pendant des jours et des nuits, – pour la seule volupté de la vision : je m'y prépare avec un frémissement de joie⁸⁷ ». Le texte intitulé « Sur le Nil » de Bertrand se compose d'une succession de tableaux consacrés aux variations de la lumière sur le paysage, dans une esthétique fondamentalement pittoresque (le terme de « vision » apparaît ainsi sept fois en trente pages). Tout au long du texte, et comme annoncé par l'auteur qui utilise le terme de « strophe », l'écriture est proche du poème en prose ; Bertrand y décrit les paysages de la campagne nilotique en ayant souvent recours aux motifs de l'illusion et de la « féerie⁸⁸ », dans une démarche dé-réalisante et esthétisante. La croisière sur le Nil semble ainsi correspondre, pour Bertrand, à un « stage de vision » où l'auto-suggestion littéraire joue un rôle non négligeable : l'écrivain voit le paysage à travers ce qu'il en sait, ce qui l'amène

⁸⁴ Claude AVELINE, *op. cit.*, section « Bateau de plaisance », p. 213.

⁸⁵ Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée* (1923), *op. cit.*, p. 138.

⁸⁶ « J'allais chercher des images », écrit Chateaubriand dans la préface à la première édition de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811).

⁸⁷ Louis BERTRAND, *Le Livre de la Méditerranée* (1923), *op. cit.*, p. 140.

⁸⁸ On compte pas moins de quatre occurrences de ce terme, que l'on peut rapprocher de l'emploi de ceux de « rêve » (deux fois), d'« enchantement », d'« illusion », de « mirage », de « prodige » et d'« ivresse ».

à comparer les femmes à des statues antiques et les enfants à « des statuettes de bois ou d'albâtre bruni, telles qu'on en voit derrière les vitrines du musée du Caire⁸⁹ ». L'écrivain ne nie pas le rôle de ce savoir sur son appréhension du paysage : « Les réminiscences se mêlent aux sensations immédiates, les visions du présent et du passé se confondent⁹⁰ ». Toutefois, il use de ce filtre tout au long de sa croisière et finit par se bercer de mots ; les escales, notamment, ne sont nullement décrites, alors même que l'on sait que les passagers descendaient régulièrement de bateau pour aller visiter les divers sites touristiques de la vallée du Nil. Bertrand semble se contenter des toponymes, dans la lignée des pages de Proust sur les « noms de pays » : « Louqsor : le beau nom ! Comme il sonne ! Comme il est prometteur de merveilles⁹¹ ! », écrit-il par exemple lorsque le bateau aborde l'antique ville de Thèbes. Le récit de voyage se transforme ainsi en long poème en prose, où le paysage devenu abstrait ne semble plus que le prétexte au tableau orientaliste.

Bien différent est le récit de Claude Aveline, qui, dans le chapitre consacré à la croisière sur le Nil (« Vers la première cataracte »), opte quant à lui pour une écriture plus narrative et réaliste. Il s'intéresse davantage aux escales où les passagers descendent de bateau qu'à la croisière en elle-même, et préfère aux descriptions du paysage la narration d'anecdotes humoristiques relatives à ses « contouristes⁹² ». Sensible à ce que cette expérience inspire de rêverie, il délivre ses impressions en des pages plus simples que celles de Bertrand, mais présentant elles aussi quelques « effets » :

Lentes heures qui coulez pendant que mon bateau s'en va, vous m'apprenez une Égypte nouvelle, où soudain tout s'efface, les hommes, les bêtes, les temples, les mosquées. Il ne reste plus que de la terre, du ciel et de l'eau⁹³.

Ici, l'adresse aux heures, le choix des verbes (« qui coulez »), l'énumération, la description d'un paysage simplifié jusqu'à l'épure, sont les signes d'une écriture qui reste travaillée, bien qu'elle soit moins esthétisante que celle de Bertrand. La croisière sur le Nil reste ainsi, pour les écrivains, un moment privilégié de contemplation et d'écriture, et un passage obligé de toute relation de voyage en Égypte.

⁸⁹ *Idem.*

⁹⁰ *Ibidem*, p. 144.

⁹¹ *Ibidem*, p. 160.

⁹² Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 217 : « mes contouristes et moi-même [...] ».

⁹³ *Ibidem*, p. 220.

c. Bateaux de pèlerins et voiliers : l'aventure en mer Rouge

Le paquebot n'est pas l'unique moyen de déplacement des écrivains voyageurs, quoi qu'il soit le plus utilisé. En raison de problèmes financiers, contraints par leur mission journalistique ou simplement par goût, les voyageurs ont parfois recours à d'autres modes de navigation. Ainsi, c'est à bord du croiseur-cuirassé *Waldeck-Rousseau* qu'Albert Londres arrive à Beyrouth en 1919, afin de couvrir l'arrivée du général Gouraud dans le tout nouveau Liban sous mandat français. En 1930, au moment de son enquête sur les pêcheurs de perles en mer Rouge et dans le golfe Persique, le même journaliste vit ce qui peut être qualifié d'odyssée. Il découvre alors des modes de navigation qu'il n'avait jusqu'alors pas encore expérimentés, en habitué des paquebots des Messageries Maritimes :

Comme tout le monde, j'avais parcouru la mer Rouge. C'était alors sur des bateaux de riches, ridicules monuments, palaces à la dérive, en un mot lieux de scandale et de perdition, où l'homme peut non seulement manger et dormir, mais pousser l'audace jusqu'à s'abreuver d'eau naturelle. Passez, somptueux paquebots, vous ne m'intéressez plus ! Aucun de vous ne m'a dit ce qu'était la mer Rouge. De l'humidité, une chaleur qui suffoque, des ventilateurs qui brassent ? Si ce n'était que cela⁹⁴ !

Dans la prose ironique et acerbe qui le caractérise, Londres se met en scène en tant que reporter-aventurier prêt à tous les sacrifices pour les besoins de son enquête. Désireux de se rendre à Bahrein, après une escale à Hodeïdah et sur la côte occidentale de l'Afrique, son compagnon Cherif Ibrahim et lui commencent par embarquer sur un cargo allemand, le *Neidenfels*, dont le capitaine accepte à contre-cœur de les mener jusqu'à Dubaï. Là, rejetés par la douane, ils se voient contraints de remonter dans le cargo allemand qui les débarque cette fois-ci au large de Bushire (aujourd'hui Bushehr, Iran) :

L'intraitable allemand nous avait arrêtés à Bushire, comme il l'avait promis ; mais en pleine mer, à quinze kilomètres de la côte, et cela ne se fait pas !

C'est un voilier persan qui nous recueillit. [...]

Tout ne fut pas fini à Bushire. Les mauvais jours sont longs. Nous bourlingâmes (*sic*) encore un sacré moment. Sur un côtier persan nous gagnâmes Linga. Linga, en face de Doubaï ! Nous retombions sur la côte des Pirates ! C'était à s'enrouler dans la voile et à se pendre au sommet du grand mât ! [...] Le cargo anglo-indien pris au vol à Linga, jeta enfin l'ancre devant Bahrein⁹⁵.

⁹⁴ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*, p. 97.

⁹⁵ *Ibidem*, p. 197-198.

Le registre comique de ce passage contribue encore une fois à représenter le reporter en nouvel Ulysse ballotté de rivage en rivage, dans un voyage aux limites de l'absurde. Londres esquisse lui-même ce rapprochement dans les premières pages de son reportage, où il se met en scène dans un dialogue avec son double, « un très ancien et très vermoulu conquistador », loup de mer qui sillonne les océans sur toutes les embarcations possibles et imaginables. Le reporter reprend ainsi certaines caractéristiques des récits d'aventures de mer (que sont par exemple *l'Odyssée* d'Homère et le *Télémaque* de Fénelon), mais de manière satirique – ce dialogue avec son double vise précisément à prendre ses distances avec cette littérature « sérieuse », contre laquelle se construit le genre du reportage.

Autre embarcation parfois empruntée par les voyageurs, le bateau de pèlerins présente lui aussi un confort sommaire. Il s'agit souvent de bateaux de pèlerins musulmans se rendant à La Mecque, *via* le port de Djeddah en Arabie Saoudite. Londres et Hauteclocque, son confrère du *Petit Journal*, se trouvent tous deux en mer Rouge à l'été 1930, le premier toujours sur la trace des pêcheurs de perles, et le second sur celle des pèlerins musulmans venus des pays colonisés par la France ; tous deux montent à bord du *Belgrano*, qui dessert Djeddah et Hodeidah⁹⁶. Xavier de Hauteclocque parle en termes dramatiques de la navigation à bord de ce bateau :

Pendant soixante-dix jours, de l'Équateur à la Syrie, à Beyrouth, Hodeïdah, Djibouti, Tripoli, Tunis, Marseille, partout où nous passerons, on nous traitera en pestiférés. Les bateaux de pèlerins sont plus redoutés que des corbillards, plus maudits que la charrette du bourreau. Nous sommes les *outlaws* de la mer⁹⁷.

Le reporter du *Petit Journal*, qui embarque sur le bateau à Tunis le 20 avril et arrive à Djeddah huit jours plus tard, réunit l'année suivante ses articles en un volume intitulé *Le Turban vert*⁹⁸. Il y décrit l'inconfort et les problèmes d'hygiène qui causent régulièrement la mort de plusieurs passagers pendant la traversée. Xavier de Hauteclocque évoque notamment « la loupiote », benjamine de la traversée, âgée d'un an et demi et qui ne survit pas au trajet du retour. De plus, au moment de reprendre le bateau pour rentrer à Tunis, on constate la présence à bord de cas de variole et de choléra⁹⁹. Quant à Londres, il consacre également plusieurs pages à ce qu'il a aperçu de la vie à bord du bateau de pèlerins, même si son récit est moins détaillé que celui de son confrère, dont c'était le sujet même d'enquête. Présents en Arabie au même moment, les deux journalistes relatent par ailleurs le même fait-divers sinistre survenu le 21 mai 1930 en rade de

⁹⁶ *Ibidem*, p. 81.

⁹⁷ Xavier de HAUTECLOCQUE, *Le Turban vert*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue critique, 1931, p. 19.

⁹⁸ *Ibidem*.

⁹⁹ *Ibidem*, p. 218.

Djeddah : l'incendie de l'*Asia*, autre bateau à vapeur français transportant des pèlerins yéménites, drame qui a fait selon les journalistes environ cent cinquante morts et plusieurs centaines de blessés. Londres rédige à ce moment pour son journal *Le Petit Parisien* une chronique intitulée « Un navire qui meurt¹⁰⁰ ». Hauteclocque est quant à lui acteur du drame puisqu'il participe au sauvetage des victimes, comme il le relate dans ses articles du *Petit Journal*¹⁰¹, et comme le confirme Londres, qui le croise au cours de cette nuit d'enfer, alors que lui-même est monté dans une barque pour mieux voir l'incendie :

Sur les bateaux, [...] je reconnus mes amis de la marine aux avirons et mon confrère Hauteclocque (*sic*), qui donnaient courageusement de la rame¹⁰².

Par la suite, Xavier de Hauteclocque assiste au procès du commandant du bateau, du capitaine en second et du chef mécanicien, trois Français retenus au Consulat de France, accusés par la justice saoudienne d'avoir mal géré l'incendie, voire de l'avoir délibérément provoqué, et de ne pas avoir suivi les procédures de sauvetage. Après plusieurs jours de procès, les Français sont finalement mis hors de cause.

Enfin, il arrive que les voyageurs se déplacent en bateau à voile ; c'est notamment le cas de Monfreid, véritable loup de mer qui construisait lui-même ses embarcations sur le modèle des boutres de la mer Rouge. Lorsqu'il guide dans la région Kessel pour son reportage sur les marchands d'esclaves, celui-ci dresse de lui un portrait élogieux en lui associant même le qualificatif d'« aventureux » :

Sur [sa] coquille, Monfreid commença de sillonner la mer Rouge. [...] Il apprit à connaître tous les îlots, tous les récifs, tous les mouillages. Il entreprit la pêche des perles, s'établit dans une île sauvage au milieu de d'un dédale féérique de palétuviers, avec ses plongeurs et ses marins noirs... [...] À cinquante ans, Monfreid a la mobilité, la souplesse d'un jeune homme. [...] Dès le premier coup d'œil on reconnaît que son vrai vêtement c'est le feu du soleil, le vent du large. Sa voix, précise, voilée, est faite pour raconter les combats contre les requins, les plongées aux perles, les poissons-tueurs, les mutilations des vaincus¹⁰³.

Ces modes de navigation, qui restent minoritaires, sont placés sous le sceau de l'aventure. On observe que les écrivains voyageurs qui les ont empruntés consacrent de nombreuses pages à la péripétie que constitue alors la navigation, contrairement à la

¹⁰⁰ Albert Londres, « Un navire qui meurt », dans Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles et autres reportages*, *op. cit.*, p. 275-282.

¹⁰¹ « J'ai eu le bonheur de participer au sauvetage, souquant pendant des heures à l'aviron en compagnie des braves marins du *Belgrano*. Je me contenterai de dire, sans viser à la littérature, ce que nous avons vu et vécu pendant cette nuit terrible » (Xavier de HAUTECLOCQUE, *op. cit.*, p. 142).

¹⁰² « Un navire qui meurt », *op. cit.*, p. 279.

¹⁰³ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 45.

traversée en paquebot, qui est comme on l'a vu parfois passée sous silence dans le récit de voyage.

III – ITINÉRAIRES TERRESTRES, ENTRE MODERNITÉ ET ÉTERNITÉ

a. *L'automobile, une « caravane sans chameaux »*

Depuis le début du XX^e siècle, l'automobile se démocratise. Le lancement de la Ford T en 1914 marque un tournant dans l'histoire de ce nouveau mode de transport : « pour la première fois, une voiture est conçue pour être construite pour le plus grand nombre et à moindre coût¹⁰⁴ ». Dans les années 1920 et 1930, la Croisière noire et la Croisière jaune¹⁰⁵ montrent combien l'automobile est propice aux longs voyages. Une fois sur place, les intellectuels français se déplacent donc volontiers en automobile, lorsque cela est possible ; ils en font également souvent mention dans leurs récits. Deux grandes orientations peuvent être dégagées du voyage en automobile. Soit l'emploi de ce mode de transport moderne s'accompagne d'une déploration sur la défiguration des routes d'Orient, traditionnellement associées à la lenteur des caravanes ; soit, au contraire, les écrivains développent autour de l'automobile un nouveau pittoresque, fondé sur le renouveau de l'aventure – notamment avec les épisodes de pannes dans des lieux hostiles ou inquiétants – et le goût de l'exploit sportif, à l'image des deux expéditions Citroën. Dans sa *Route des Indes*, Paul Morand décrit le passage progressif de la caravane à l'automobile, évolution amorcée selon lui dès le lendemain de la Première Guerre mondiale :

Jusqu'à la Grande Guerre les voyageurs européens ne se risquaient pas dans les solitudes d'Arabie nominalement soumises aux Turcs. Mais, aussitôt après l'armistice, Français et Anglais arrivant en Palestine et en Syrie apprirent que les caravanes n'avaient jamais cessé de parcourir ces pistes du désert pierreux et constatèrent que, des monts de Transjordanie à la Mésopotamie, le plateau était parfaitement uni, d'un sol dur et propice à l'auto. Nos missions militaires amenèrent non sans peine les guides indigènes à révéler le secret des grands chemins de sable et les premiers touristes apparurent. Vers 1920, l'anglais Nairn établit un service régulier d'autocars de Damas à Bagdad ; aujourd'hui, d'autres services relient Jérusalem et Beyrouth au Tigre ; les voitures roulent un jour et une nuit sans jamais perdre la piste et s'égarer dans les rochers, parmi les cadavres de chameaux et les rares tentes de bédouins. Les voyageurs poussiéreux, frottant leurs reins endoloris, soupirent de satisfaction en passant sur le pont de bateaux à l'entrée de Bagdad, car ils n'ont plus vu d'eau depuis

¹⁰⁴ Feriel BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*, p. 59.

¹⁰⁵ Voir note 10 p. 223.

le Jourdain ou le Barada, père des bains damasquins. Quand ils descendent dans New Street, [...] leurs traits tirés avouent la longueur du trajet et ses cahots ; mais enfin le trajet existe ; il établit une jonction qui ne sera plus jamais rompue et va même se multiplier¹⁰⁶.

L'écrivain atteste dans ce texte écrit en 1936 le développement du réseau routier dans la région, auquel il prédit un avenir plus grand encore. Mais se déplacer en automobile, symbole de la vitesse, dans « l'Orient immuable », suscite souvent chez les écrivains une réflexion sur les conséquences de la modernité sur le mode de vie des peuples orientaux. Ainsi, l'automobile menace notamment le mode de vie traditionnel des Bédouins du désert¹⁰⁷. Modifiant à jamais la physionomie des routes d'Orient, qui entrent pour une grande part dans la mythologie de cette région, elle semble marquer un changement d'ère. Dorgelès insiste sur cette dimension en choisissant d'intituler son récit de voyage *La Caravane sans chameaux*, où la préposition vient indiquer la privation. L'expression est précisément reprise dans le chapitre consacré à l'approche de Palmyre en automobile, dans le désert :

Du sable, toujours du sable... Les seuls arbres que l'on aperçoit, ce sont les hommes qui les ont plantés : des poteaux de télégraphe. Puis ils s'éloignent. Plus rien... Naguère encore, on trouvait au moins le long de ces pistes des squelettes d'animaux – ces ossements blanchis dont ont parlé tous les écrivains voyageurs, avec des vols de gypaètes tournant dans le ciel bleu – mais, à présent, *la caravane est sans chameaux*, et ce sont plutôt des bidons d'essence qu'on ramasse, des boîtes de conserves vides, des chambres à air, ou de vieux pneus, pareils à des serpents lovés. Parfois même une auto tout entière, vieux tas de ferraille incendié. Et les charognards aux ailes grises ont fui : ils n'aimaient pas le caoutchouc¹⁰⁸.

Dans cette phrase en deux temps (« Naguère encore », « mais, à présent »), l'écrivain substitue au cliché de la route du désert, évoquée entre tirets au moyen de déterminants définis indiquant que la référence est connue (« ces ossements » ; « les gypaètes » ; « le ciel bleu »), une nouvelle image, composée cette fois-ci d'éléments modernes apparemment bien moins poétiques. Il enregistre ce bouleversement qui affecte ce qui semblait ne jamais pouvoir – ni devoir – changer. Pour autant, et contrairement à ce que ce choix de titre laissait prévoir, cette attitude ne s'accompagne pas d'une posture mélancolique ; dans ce passage, l'énumération des objets hétéroclites crée un discret effet comique, et la métaphore des « serpents lovés » suggère même que l'on peut trouver à ce spectacle une certaine forme de beauté. Dans la lignée des poètes futuristes,

¹⁰⁶ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 181.

¹⁰⁷ Nous développons dans le troisième chapitre de cette partie la représentation des Bédouins et de leur mode de vie par les voyageurs.

¹⁰⁸ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 200. Nous soulignons.

dont Guillaume Apollinaire se fait le porte-parole dans le poème « Collines¹⁰⁹ », Dorgelès se situe au croisement de deux époques ; conscient de ce que la modernité laisse derrière elle, en termes de réalités mais aussi de rêves, il éprouve néanmoins de l'enthousiasme pour ses promesses.

C'est donc également tout un nouveau pittoresque que les écrivains construisent autour du déplacement en automobile. Tout comme Dorgelès, Myriam Harry, Nizan ou Londres racontent le souffle des escapades en voiture en plein désert¹¹⁰. Dans son récit de voyage en Irak, Myriam Harry emprunte le trajet bi-hebdomadaire reliant Damas à Bagdad et raconte son périple à travers le désert. Lorsque les voitures font une halte au poste de gendarmerie de Nebk, c'est un nouveau type de caravane que décrit l'écrivaine :

Alors, quel amusant déballage ! Quels spécimens de touristes imprévus sortent par kyrielles – comment peuvent-ils ainsi s'encaquer ? – des voitures qui ont perdu tout aspect, toute forme moderne, sont retournées, dirait-on, au fond des âges, redevenues de monstrueuses bêtes antédiluviennes, élargies, allongées par tout ce que les tribus errantes traînent avec elles : matelas, nattes, chaudrons, outres de beurre fondu, plateaux de cuivre, gargoulettes, cages de poules, canettes d'ablutions, mêlé de pneus, de chambres à air, de bidons d'essence. Parfois, un gros ballot de tapis qui transforme le capot en bosse de chameau, oblige le chauffeur à se désaxer le cou. Et afin que tout arrive à bon port, des perles bleues talismaniques brimbalent partout, un sachet de la Mecque pend au bouchon des radiateurs¹¹¹.

Encore une fois, c'est par le biais de l'énumération héritée du bric-à-brac flaubertien que Myriam Harry parvient à créer un effet comique, qui révèle qu'elle n'appréhende pas ce spectacle avec nostalgie mais bien plutôt avec humour et enthousiasme. L'écrivaine multiplie les rapprochements entre cette nouvelle caravane et la traditionnelle caravane

¹⁰⁹ « Le chauffeur se tient au volant / Et chaque fois que sur la route / Il corne en passant le tournant / Il paraît à perte de vue / Un univers encore vierge » (Guillaume APOLLINAIRE, « Collines », *Calligrammes*, poèmes écrits entre 1914 et 1916).

¹¹⁰ Signalons également la belle chronique consacrée par Jean Moscatelli, journaliste à la revue francophone *La Semaine égyptienne*, à son voyage en automobile du Caire à Jérusalem, en compagnie de l'écrivain Edmond Jabès, désigné dans le texte sous le nom de Clarence. Intitulé « Pégase six cylindres, pages détachées d'un cahier de route », ce texte méconnu reprend plusieurs caractéristiques du voyage en automobile au milieu du désert : l'impression de liberté, mais aussi la panne due à un ensablement du véhicule, qui conduit les deux voyageurs à attendre en vain les secours pendant deux jours avant de rejoindre à pied un poste-frontière et de pouvoir poursuivre leur route : « Ah ! ces sables du Sinâï ! J'ai gardé encore de leurs grains dans les oreilles, aux ongles et dans les cheveux. Partis dès l'aube sur une piste accidentée qui traverse le désert, je faisais déjà les comparaisons prévues avec la marche des Hébreux dans ces désolations quand un brusque ensablement, interrompant le cours de mes souvenirs de l'Ancien Testament nous a soudain immobilisés. Brutalement, comme tout malheur. La stupeur passée, nous étions déjà à l'œuvre pour sortir la voiture du sable mou où elle s'était enfoncée. Au bout de deux heures, il nous fallait convenir que nous n'y pouvions rien. Exténués, sales (nos mains avaient servi de pelle), la peau mordue par le soleil, nous nous sommes alors réfugiés sous la voiture qui faisait la seule ombre de l'endroit » (Jean MOSCATELLI, « Pégase six cylindres, feuilles détachées d'un cahier de route », *La Semaine égyptienne*, octobre 1934, n° 31-32, p. 7).

¹¹¹ Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*, p. 28.

de chameaux, comme l'indiquent par exemple l'image du ballot de tapis « qui transforme le capot en bosse de chameau », ou encore celle du chauffeur obligé de « se désaxer le cou », à la manière des antiques montures ; de même, la comparaison des véhicules avec des « bêtes antédiluviennes » réactive de manière plaisante l'image des squelettes d'animaux dont Dorgelès constatait justement la disparition dans les récits de voyageurs sur les routes d'Orient. Après plusieurs heures de piste, Myriam Harry arrive enfin dans le désert irakien à Routbak-Habanniyé, qu'elle qualifie de « *guest-house* du désert », et où sont vérifiés les passeports de tous les voyageurs. Elle en profite pour décrire ses compagnons de route, parmi lesquels se trouvent de nombreux pèlerins musulmans revenant de La Mecque, mais aussi des chrétiens – des Chaldéens et un Assyrien catholique –, ce qui la pousse à s'exprimer : « « Assyrien ! Ce vérificateur de passeports est Assyrien ! Ô Babylone, ô Ninive, ô Ecbatane, vous trouver réunies dans ce caravansérail d'autos¹¹² ! ». Curiosité esthétique, mais aussi curiosité sociale, le caravane d'automobiles n'est donc pas un spectacle dépourvu d'intérêt pour les voyageurs de la première moitié du siècle.

Le déplacement en automobile permet ainsi aux écrivains d'assumer, si ce n'est de revendiquer une nouvelle manière de voyager en Orient. Certains auteurs cultivent une posture provocatrice et mettent en avant la modernité des pays traversés dans ces nouveaux modes de déplacement. C'est le cas de Francis Carco, qui cite très fréquemment l'automobile dans *Palace-Égypte*, et livre un étonnant tableau de l'Égypte moderne vue, de nuit, à travers les vitres du véhicule :

Des maisons grises, branlantes, surmontées de greniers à claire-voie, de minuscules cafés où des fumeurs de narguilés tiraient sur des tiges de bambou, parfois une mosquée rose – d'un rose framboise, à chevrons ocre, des porches, des magasins fermés avec des inscriptions arabes sur calicot, nous apparaissaient au passage comme un décor de film, et, filant à toute vitesse par les rues, où il frôlait de ses garde-boue les passants, le chauffeur de Naïla faisait à chaque instant briller et s'éteindre ses phares. Des trams vides, éclairés ainsi que des bijouteries, roulaient en retentissant sur leurs rails et le timbre des voitures à chevaux déclenchait ses notes grêles dans la nuit¹¹³.

On retrouve ici une opposition semblable à celle qui s'exerce dans le cas du voyage en paquebot, soit celle entre un intérieur confortable et reclus, et un monde extérieur foisonnant et chaotique. Dans ce tableau nocturne d'une Égypte urbaine, souvent ignorée des récits de voyage, Carco remobilise certains aspects de la représentation picturale de l'Orient, comme les indications de couleurs (« une mosquée rose – d'un rose framboise, à chevrons ocres ») et une certaine poésie de la langue ; mais il exploite

¹¹² *Ibidem*, p. 34.

¹¹³ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 81.

également la vitesse inhérente au déplacement en voiture, qui implique une vision faite de « flashes » et apparentant le paysage à un « décor de film ». L'automobile suscite ainsi, contrairement à ce qui a pu être dit¹¹⁴, une nouvelle poétique du voyage. De nombreux passages lyriques sont consacrés, dans les nouveaux récits de voyage en Orient, aux promenades en voiture, notamment sur les routes du Liban et de la Syrie¹¹⁵.

Le déplacement en automobile est parfois présenté par les écrivains comme une véritable aventure. Le motif de la panne apparaît régulièrement, comme l'illustre cet extrait du *Sphinx sans visage* où Henry Bordeaux tombe en panne au milieu des Tombeaux des Califes, au Caire :

Voici que, pour ajouter à cette détresse, mon automobile est en panne au milieu de ce cimetière, sur un chemin dépaillé et mauvais où ne passe personne. Que faire ? Si je m'en vais à pied, je risque de me perdre dans l'ombre qui monte de la terre. La sagesse est d'attendre et de compter sur le hasard. Mon chauffeur à tarbouch tourne obstinément sa manivelle. Le moteur ne répond pas. Et puis, brusquement, il repart. Le chauffeur me regarde, triomphant. Il est tout en sueur, et je devine qu'il a peur. Tous ces morts qui nous entourent n'ont-ils pas une fente pratiquée dans la muraille afin de pouvoir sortir ? S'ils se mettaient à sortir ? Allons-nous en¹¹⁶.

L'épisode permet de dramatiser le récit de la visite en créant une atmosphère inquiétante. Le déplacement en automobile permet ainsi souvent d'assaisonner le récit de voyage du léger frisson de l'aventure. Si ce n'est le pittoresque de la panne dans un décor inattendu, les écrivains insistent souvent sur la vitesse permise par le déplacement en automobile, notamment dans les grands espaces ouverts tels que les déserts. C'est le cas de Kessel, qui relate dans « Les Secrets de l'Arabie » sa folle course en automobile dans le désert yéménite, à bord de l'un des cinq véhicules disponibles dans tout le pays, et que l'imam Yahya a gracieusement mis à sa disposition, chauffeur compris :

Le chauffeur du prince, un Abyssin d'Érythrée, était visiblement ivre du *cat*¹¹⁷ qu'il mâchait sans arrêt. Il mena, comme un fou.

Les dunes de sable disparaissaient les unes après les autres, au prix de cahots extravagants. La voiture plongeait dans des ornières profondes, décollait comme un

¹¹⁴ Dans son livre sur le voyage en Grèce, Sophie Basch condamne sans appel le voyage en automobile comme inspiration littéraire : « Le moyen de locomotion stupide qu'est l'automobile, anti-poétique et par essence contraire aux impératifs de la narration, engendre une littérature à son image » (Sophie BASCH, *Le Voyage imaginaire : les écrivains français en Grèce au XX^e siècle*, Athènes, Hatier, 1990, p. 150).

¹¹⁵ Nous avons reproduit certaines de ces feuilles de route dans le volume d'Annexes, p. 113-121.

¹¹⁶ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, op. cit., p. 216-217. Le motif de la panne d'automobile est assez fréquent dans les récits de voyage et se retrouve également dans le reportage de Dorgelès sur son séjour en Indochine : l'écrivain tombe en panne de nuit, dans la jungle du Tam-Diép « où rôde le tigre... » (Roland DORGELÈS, *Sur la route mandarine*, Paris, Albin Michel, 1925).

¹¹⁷ Le cat (également orthographié khat ou qat) est un arbuste cultivé dans le Sud de la péninsule arabique contenant une substance connue pour ses effets stimulants et euphorisants ; la mastication de ses feuilles occupe dans la culture yéménite une place importante.

avion. Pourtant, à chaque misérable village, il fallait s'arrêter. Bien que le soir vînt, la chaleur était telle que l'eau fumante giclaït du radiateur ainsi que d'un geyser. Prévenus par la trompe du prince, – il était seul à posséder une voiture, – puérilement, curieux de ce monstre qu'ils voyaient rarement, les paysans du Tchama accouraient avec des cruches en terre cuite pour apaiser la soif de la diabolique machine.

Et nous repartions, conduits à tombeau ouvert par l'Abyssin drogué, à travers la plaine nue, couleur de lion, cernée de montagnes aux lignes nobles et pures, animée de loin en loin par la frise mouvante d'une longue caravane.

À deux reprises, le mangeur de *cat* faillit nous tuer. Une fois, il heurta de plein front le chargement d'un chameau, si bien que le pare-brise vola en morceaux et que son armature fut broyée. Plus loin, débouchant à toute vitesse d'un repli de dunes, il fit une embardée à culbuter sa voiture devant un obstacle imprévu. C'était une bête de caravane qui avait une jambe cassée. [...] Quand l'Abyssin reprit sa course folle, nous suivîmes du regard, jusqu'à ce qu'elle eût disparu, cette forme pleine de tressaillements qui réunissait en elle tout l'angoisse du désert¹¹⁸.

Ce passage rassemble plusieurs caractéristiques du déplacement en automobile en Orient : la dimension aventureuse, voire dangereuse – l'écrivain dit avoir craint pour sa vie – de ce mode de transport, mais aussi le contraste entre la modernité du véhicule et les cultures des peuples du désert, qui le considèrent comme un « monstre » ou une « diabolique machine ». Comme Dorgelès ou Myriam Harry, Kessel ne manque pas de dresser une comparaison avec les chameaux des caravanes évoqués ici de manière lyrique, sans que l'on sache s'il en déplore la disparition annoncée. La traversée du désert à bord d'une automobile conduite par un chauffeur « ivre de kat » semble néanmoins rivaliser de pittoresque avec les plus traditionnels récits de voyage en caravane.

b. Le voyage en train

Tout comme l'automobile, le train est parfois incriminé par les auteurs comme étant responsable de la mort du pittoresque des routes d'Orient :

– C'est peut-être une des dernières grandes caravanes que vous verrez partir de Tripoli, me dit mon compagnon de voyage, un aimable et docte Libanais – quand nous avons enfin dépassé ce train de marchandises chamélique. Le tarif de chemin de fer a été abaissé. Désormais le transit se fera sur rails jusqu'à Homs et Alep. Quand les voies ferrées parcourront toute la Syrie, le chameau disparaîtra, comme il a presque disparu de l'Égypte et de la Palestine.

– Quel dommage ! Ce sera la mort du pittoresque sur les routes d'Orient¹¹⁹.

¹¹⁸ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 141-142.

¹¹⁹ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 151-152.

Pendant l'entre-deux-guerres, le Moyen-Orient, qui disposait de voies de chemin de fer depuis plus d'un demi-siècle¹²⁰, voit en effet se développer son réseau ferroviaire¹²¹, pour des raisons aussi bien liées à l'économie touristique qu'à celle du pétrole. Le train est désormais un mode de déplacement incontournable du Voyage en Orient, et son caractère collectif et réglé par des horaires le prive, contrairement à l'automobile, de toute apparence d'aventure. Les voyageurs l'empruntent souvent pour de courtes distances, notamment en Égypte pour se rendre d'Alexandrie jusqu'au Caire (Bertrand, mais aussi Dorgelès ou Henry Bordeaux évoquent ce trajet), puis du Caire en Haute-Égypte, trajet effectué par Claude Aveline, Henry Bordeaux, Robert de Traz ou Myriam Harry. Les autres lignes fréquemment empruntées par les voyageurs français sont celle reliant Beyrouth à Damas – Kessel l'évoque lorsqu'elle est contrôlée par des bandits recrutés par la France pour la protéger des insurgés druses¹²² – ainsi que celle entre Le Caire et Jérusalem, à laquelle Dorgelès, Claude Aveline ou Camille Mauclair consacrent plusieurs pages. Pour les voyageurs, le déplacement en train oscille entre deux interprétations : d'une part, davantage que pour le voyage en automobile, le train, microcosme confortable avec lits-couchettes et wagon-restaurant, accentue l'impression de réclusion rendant quelque peu irréel le décor qui défile au dehors ; d'autre part, le voyage en train, désormais banalisé, semble faire perdre au Voyage en Orient sa dimension unique. Pour tous les écrivains, il s'agit donc d'inventer l'originalité de ce déplacement, qui semble correspondre dans le voyage à un temps mort.

Tout comme avec l'automobile, ces déplacements en train sont l'occasion pour les écrivains d'offrir quelques « instantanés » de paysages, exploitant à loisir le contraste entre un moyen de transport moderne, et des régions qui elles, semblent éternelles :

Je ne me lasse pas de regarder ces campagnes immobiles à qui le train seul distribue le mouvement sans rompre leur monotonie. Car les tableaux qu'elles offrent sont toujours pareils. Ils le sont depuis des siècles. Les fellahs courbés moissonnent l'orge avec leurs petites faucilles, et çà et là une Ruth ramasse les épis oubliés, tandis que ses sœurs rassemblent les gerbes et que les hommes chargent les chameaux agenouillés.

¹²⁰ Ainsi, le chemin de fer existe en Égypte depuis 1850 ; « dans les années 1920, le Nil est bordé de 880 kilomètres de rails qui permettent d'amener les touristes du Caire vers tous les sites de l'Égypte antique : Gizeh, Saqqarah, Louxor, Assouan... Le "Star of Egypt", appartenant à la Compagnie internationale des Wagons-Lits, propose aux touristes un service de qualité et permet de traverser le pays à une température de 24 degrés, garantie par un ingénieux système de réfrigération [...] » (Ferial BEN MAHMOUD et Nicolas DANIEL, *op. cit.*, p. 104). Dans le Levant, la France avait construit en 1895 un chemin de fer menant de Beyrouth à Damas. Enfin, l'Empire ottoman disposait d'un réseau ferroviaire qui se développe encore sous Abdülhamid II, avec notamment une ligne reliant Damas à Hama et une autre permettant le pèlerinage, entre Damas et Médine.

¹²¹ Citons le chemin de fer Berlin-Bagdad (en allemand, Bagdad-Bahn), construit par l'Allemagne, puis la Grande-Bretagne de 1904 à 1940 afin de relier la capitale allemande à Bagdad, en passant par Istanbul, Konya et la Syrie. À partir de 1930 circule ainsi le Taurus-Express reliant la Turquie et l'Irak.

¹²² Joseph KESSEL, *En Syrie*, *op. cit.*, p. 19-21.

[...] Rien n'a changé, rien ne change, rien ne changera chez ce peuple doux, simple, flexible et mou qui se laisse vivre pauvrement et qui peut-être n'a pas tort¹²³.

Francis Carco prend quant à lui à nouveau le contre-pied de ce tableau de l'Égypte immuable en comparant à un « pacifique train de banlieue » le train qui le conduit en Haute-Égypte¹²⁴. Par cette expression, il insiste au contraire sur ce que le déplacement en train a de banal pour le voyageur européen habitué à ce mode de transport. Le train contribue ainsi à « dés-exotiser » l'Orient, comme le constate Marie-Thérèse Gadala au moment d'arriver à Jérusalem :

On rêve qu'on entre à Jérusalem en procession ou en caravane, ou comme Chateaubriand, vêtu d'un sayon de bédouin en poil de chèvre, avec un petit âne qui porte les bagages... et on y arrive, comme Roland Dorgelès, par une gare. Une gare banale, avec tout l'arsenal habituel d'autos, de porteurs et de guides¹²⁵.

En effet, c'est bien en train, comme beaucoup de ses contemporains voyageurs, que Dorgelès arrive dans la ville trois fois sainte. Selon Gadala, cette arrivée à Jérusalem par « une gare banale » nuit au pittoresque du voyage tel qu'il a été inventé par les écrivains romantiques. Pourtant, ce n'est pas ainsi que Dorgelès présente son arrivée dans son récit : celle-ci lui semble au contraire insolite, puisque son train, dans lequel voyageait également le consul d'Italie, est accueilli en fanfare sur le quai par une délégation officielle :

– Jérusalem ! cria enfin quelqu'un.

[...] Des maisons banales défilèrent, des disques, des réverbères, et comme les freins commençaient à grincer, une musique de foire attaqua de tous ses cuivres un hymne inconnu. [...] Des fascistes en haut de forme et chemise noire attendaient sur la quai le nouveau consul d'Italie, qui avait voyagé avec nous, et c'était leur fanfare qui faisait ce tapage.

[...] Tout cela avait achevé de m'abasourdir, et, bousculé par les pèlerins, les fascistes, les trombones, les porteurs, la *Palestine police* et les orphelines, je fis, aux accents de la grosse caisse, mon entrée dans Jérusalem¹²⁶.

La dernière phrase, loin de dénoter la moindre déception, inscrit cette entrée dans la ville sainte dans une atmosphère bon enfant en remotivant avec humour l'expression

¹²³ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 258-259. Citons un passage similaire chez Myriam Harry : « Au galop de notre train passent champs de canne à sucre et de bananiers, rizières, marécages, village de limon tombés à genoux sous de hauts palmiers poussiéreux, troupeaux de buffles couleur de vase, graves ibis couleur d'aurore, porteuses d'amphore couleur d'indigo [...] » (Myriam HARRY, *Vallée*, *op. cit.*, p. 56.).

¹²⁴ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 114.

¹²⁵ Marie-Thérèse GADALA, *op. cit.*, p. 127.

¹²⁶ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 60.

d'« entrée en fanfare ». L'écrivain prend ainsi le contre-pied des déplorations lotiennes sur la modernisation de l'Orient ; en 1914 déjà, lors de son voyage dans « le Levant », Barrès s'exclamait : « Ah ! que nous sommes loin, touristes mes frères, des émotions de ces vieux pèlerins, quand nous descendons du train, en gare de Baalbek¹²⁷ ! ». C'est en effet surtout le fait d'arriver directement par le train aux mythiques sites archéologiques de l'Orient, comme ici Baalbek au Liban, qui suscite les réflexions désabusées des voyageurs. Ainsi, la mise en service d'un tramway reliant Le Caire aux Pyramides¹²⁸ donne lieu sous la plume des voyageurs à des commentaires ironiques : « Partir en tramway pour l'Égypte¹²⁹ ... » écrit par exemple Claude Aveline, suggérant le paradoxe par l'aprosiopèse. Quant à Jean Rodes, il écrit que les pyramides de Guizeh sont « vulgarisées par le tramway et souillées par le voisinage d'odieuses boutiques¹³⁰ » ; il parle un peu plus loin de « profanation », rejoignant la critique lotienne sur l'industrie touristique.

IV – « QUE DE MONDES EN UN INSTANT TRAVERSÉS ! » : L'AVENTURE AÉRIENNE

La vraie nouveauté de l'entre-deux-guerres en matière de déplacements est sans conteste l'avion. Plusieurs voyageurs, pilotes de profession, expérimentent ce nouveau mode de transport afin de se rendre en Orient : citons notamment l'écrivain-aviateur Antoine de Saint-Exupéry, qui s'élance sur la route du raid record entre Paris et Saïgon proposé par Air France en décembre 1935, puis fait escale à Benghazi en Libye avant de s'écraser dans le désert égyptien, non loin de Wadi Natroun ; de même, Malraux, piloté par Édouard Corniglion-Molinier, décolle du Bourget en février 1934 pour son « aventure géographique » au-dessus du Yémen. Dans ses récits de *Voyages en Orient*, Kessel relate pour sa part souvent les aventures aériennes auxquelles il a participé – un atterrissage risqué à Harrar en Éthiopie lors de son enquête sur les marchés d'esclaves¹³¹,

¹²⁷ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 100.

¹²⁸ Cette ligne de tramway fut décidée en 1896 et achevée en 1898. Le tramway, qui partait de El Guézireh, près du pont Qasr-el-Nil, marquait un premier arrêt devant le jardin zoologique, en face du débarcadère des bateaux qui amenaient les voyageurs du Vieux-Caire. Cinq minutes plus loin, il s'arrêtait devant le château de Guiza qui abrita de 1889 à 1902 le Musée des antiquités égyptiennes. Le tramway s'enfonçait ensuite dans les terres en direction des Pyramides. Afin de faciliter la visite des Pyramides par les touristes, le service de tramways fonctionnait de 7 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir.

¹²⁹ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 13. Maurice Barrès écrivait aussi quelques années plus tôt : « Ils sont bien rares les chameaux qui s'étonnent encore du tramway électrique » (Maurice BARRÈS, « Cahier d'Égypte », *Mes Cahiers*, Équateurs, 2011, p. 430).

¹³⁰ Jean RODES, *op. cit.*, p. 60.

¹³¹ Joseph KESSEL, « Marchés d'esclaves : premiers indices, premier accident », *Le Matin*, 28 mai 1930 ; repris dans Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 53-54.

le bombardement de Soueïda au moment de l'insurrection druse en 1925¹³² –, fidèle en cela à sa passion de l'aviation qui l'avait déjà inspiré pour son premier roman à succès, *L'Équipage*¹³³. Pour les voyageurs ne sachant pas eux-mêmes piloter ou moins familiers de l'aviation, il existe désormais la possibilité d'effectuer en avion le trajet de Paris à Istanbul, la compagnie Air France ayant en effet ouvert une ligne appelée « Flèche d'Orient » permettant de faire le trajet dans la journée, ce qui concurrence l'Orient-Express. En 1931, afin de faire la promotion de cette nouvelle ligne, la « Flèche d'Orient » finance – ou plutôt « sponsorise » – le voyage de Paul Morand en Turquie, d'où il se rend ensuite en Égypte, Palestine et Grèce ; en contrepartie, l'écrivain rédige un récit précisément intitulé *Flèche d'Orient*¹³⁴, qui s'inspire de cette expérience pour imaginer la crise identitaire de son personnage Dimitri Koutoucheff lors de son voyage à Bucarest. Une fois arrivés au Moyen-Orient, plusieurs écrivains ont également l'occasion de monter à bord d'un avion pour de plus courtes distances : ainsi Henry Bordeaux effectue-t-il en un jour un trajet aller-retour de Beyrouth au djebel druse, tandis que Paul Morand survole l'Irak, la Palestine et la Transjordanie, et consacre même le dernier chapitre de sa *Route des Indes* à cette nouvelle route aérienne¹³⁵. Il prédit alors au voyage en avion un avenir triomphant, qui éclipsera bientôt les autres moyens de transport :

De la route des Indes aérienne ou de la maritime, laquelle triomphera ? Les voyageurs, sans aucun doute, prendront celle de l'air. Nos fils verront d'innombrables aéronefs sillonner le ciel bleu d'Égypte où les nuées et les grains de la Méditerranée sont bus aussitôt par le sable altéré comme le vin par le gosier d'un ivrogne ; ils les verront voler sous le ciel gris des tropiques, sous le ciel noir de l'Équateur¹³⁶.

L'histoire lui a donné raison ; si le voyage aérien tenait encore pendant l'entre-deux-guerres de l'exploit sportif, il n'en va plus de même dès le lendemain de la Seconde guerre mondiale, lorsque l'avion remplace le bateau comme moyen de transport privilégié pour se rendre au Moyen-Orient. Kessel *atterrit* à Haïffa le 13 mai 1948, et en mars 1949, Cocteau, qui a embarqué à Orly avec sa troupe de théâtre afin d'effectuer une tournée en Égypte et en Turquie, décrit en quelques phrases l'atmosphère paisible qui règne désormais à bord de cette « roulotte céleste¹³⁷ » : « « L'avion ronronne.

¹³² Joseph KESSEL, « Comment j'ai bombardé Soueïda », *En Syrie, op. cit.*, p. 29-35.

¹³³ Joseph KESSEL, *L'Équipage*, Paris, Nouvelle Revue Française, 1923. L'écrivain est également l'auteur d'une biographie de son ami Jean Mermoz, paru deux ans après la disparition de l'aviateur (*Mermoz*, Paris, Gallimard, 1938).

¹³⁴ Paul MORAND, *Flèche d'Orient*, Paris, Gallimard, 1932.

¹³⁵ Paul MORAND, *La Route des Indes, op. cit.*, p. 193-246. On lira dans les Annexes un long extrait du récit de son survol « de l'Euphrate au Nil » (Annexes, p. 119-121).

¹³⁶ *Ibidem*, p. 202.

¹³⁷ Jean COCTEAU, *Maalesh, op. cit.*, p. 25.

Certains passagers bavardent à mi-voix. Les autres dorment¹³⁸ ». Le temps des voyages incertains à bord d'appareils encore artisanaux semble bien loin ; l'aviation n'a plus rien d'une aventure. Tout comme c'était le cas pour la traversée en paquebot par rapport à la navigation à voile, le développement des compagnies aériennes et des avions de ligne a transformé le voyage périlleux en un simple déplacement d'un point à un autre, réduit à quelques heures, sans que les voyageurs se rendent même compte des milliers de kilomètres parcourus.

Le développement de l'aviation, dont l'origine orientale – égyptienne – a par ailleurs pu être soulignée¹³⁹, touche donc aussi le Moyen-Orient qui s'ouvre au voyage aérien en se dotant peu à peu d'infrastructures spécialisées¹⁴⁰. En 1936, Paul Morand décrit dans un tableau tout moderne l'aérodrome d'Almaza à Héliopolis en Égypte :

[...] c'est une vallée verte à ne pas en croire ses yeux – le delta du Nil –, et au premier plan, blanc et rose, le nouveau faubourg du Caire, Héliopolis et son aéroport d'Almaza, le plus beau d'Égypte. Les avions descendent sur ce morceau de désert carré entouré par une palissade blanche. En passant au-dessus de la limite exactement tranchée des fraîches cultures et des sables incandescents, ils sont secoués par les trous d'air. Dans la brume, au fond de la vallée du Nil, ils aperçoivent Le Caire et à contre-jour les Pyramides émergeant de la poussière enflammée, se déboîtant l'une de l'autre, et les minarets qui percent dans cet embrasement gris¹⁴¹.

L'écrivain souligne le caractère inouï des paysages contemplés depuis l'avion, comme le suggère l'expression « à ne pas en croire ses yeux » ; la dernière phrase met l'accent sur la perspective inédite que permet l'avion, d'où l'on voit les pyramides « émerger de la poussière enflammée » et « se déboîter l'une de l'autre », les verbes d'action venant ici rendre compte du mouvement de survol de l'appareil. Le développement du voyage en avion s'accompagne d'une véritable redécouverte de la Terre, qui, appréhendée depuis l'altitude, fait naître sous la plume des voyageurs de l'entre-deux-guerres des lignes

¹³⁸ *Ibidem*, p. 29.

¹³⁹ Voir l'article de Daniel LANÇON, « Louis Pierre Mouillard, aviateur utopiste au Caire et autres considérations aériennes », *Les Français en Égypte, op. cit.*, p. 95-109. Ce professeur de dessin qui arrive au Caire en 1866 est fasciné par le vol des milans ; il s'en inspire pour écrire *L'Empire de l'air, sous-titré Essai d'ornithologie appliquée à l'aviation* (Paris, Masson, 1881). Il est aujourd'hui reconnu comme l'un des principaux pionniers français de l'aéronautique.

¹⁴⁰ La revue francophone égyptienne *Images* de 1938 publie un article intitulé « L'Égypte, carrefour aérien », où l'auteur, le prince Bibesco, détaille les progrès du pays en matière de voyage aérien. L'article est illustré d'une photographie de l'aérodrome d'Almaza ainsi que d'une carte indiquant les aérodromes, stations d'hydravions et de dirigeables, phares aéronautiques et terrains d'atterrissage de tout le pays. (*Images*, s.d. [1937-1938], p. 56-57). Le premier vol se pose à Jérusalem le 31 décembre 1913 (voir la photographie qu'ont pris de cet événement les Dominicains de l'École Biblique de Jérusalem, dans *Jérusalem et la Palestine: le fonds photographique de l'École biblique de Jérusalem*, éd. Élias SANBAR, Paris, Hazan, 2013, p. 106.) et redécolle le 3 janvier 1914 pour Le Caire.

¹⁴¹ Paul MORAND, *La Route des Indes, op. cit.*, p. 94.

exaltées : Antoine de Saint-Exupéry a ainsi pu parler de la « poétique du voyage aérien¹⁴² ». Contrairement aux autres moyens de transport – automobile et train notamment –, l'avion ne suscite donc pas de réflexions amères sur la transformation des paysages ou la perte d'âme du voyage. Certes, lui aussi permet un gain de temps non négligeable, et souvent souligné par les écrivains¹⁴³. Mais le voyage en avion est bien plutôt présenté par les voyageurs comme un mode nouveau d'appréhension du monde, permettant de le redécouvrir poétiquement : nombreux sont les pages, voire les ouvrages entiers¹⁴⁴ célébrant la magie de ce nouveau mode de transport dans la littérature de l'entre-deux-guerres. Les frères Tharaud comparent ainsi la route aérienne vers l'Orient au tapis volant de la fable, qui réenchante le monde lorsque celui-ci ne correspond plus aux représentations fantasmatiques¹⁴⁵ ; l'image est également reprise par Morand¹⁴⁶. Le voyage en avion est ainsi un support de rêverie, un voyage dans l'espace mais surtout dans l'imaginaire :

Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien vu de plus enthousiasmant que ce paysage¹⁴⁷ composé de ces deux éléments contraires et qui semblent pareils, la solidité du rocher et la fluidité de l'eau. J'oubliais le ciel où nous glissons, qui a l'air, comme tout le reste, creusé dans quelque minéral. J'éprouve le besoin de bouger, de parler, de faire quelques pas. [...] Mais remuer n'est pas possible, parler ne l'est pas davantage. Immobile et muet sur ma chaise d'osier, je glisse dans cet air qu'on s'étonne de trouver si pénétrable et subtil, entre ces parois miroitantes du ciel, de la mer et des montagnes.

En quel endroit de cristal et d'azur va me conduire cette fantasmagorie ? Je sais que je suis dans la Perse, mais je pourrais tout aussi bien m'imaginer dans la lune¹⁴⁸.

Survoler « le vieil Orient », région particulièrement façonnée par les représentations imaginaires, constitue ainsi une aventure aux frontières de la réalité et du fantastique. L'expédition menée par Malraux au-dessus du désert du Yémen en 1934 l'illustre de

¹⁴² Il s'agit du titre de la conférence qu'il a prononcée au Caire en novembre 1935, et dont un compte rendu est ensuite paru dans la revue francophone *Images* (16 novembre 1935, n° 322, p. 12).

¹⁴³ Citons « J'ai pu voler jusqu'à Deir-es-Zor sur l'Euphrate, à quatre cents kilomètres d'Alep, et il fallait autrefois dix ou quinze jours de caravane pour y parvenir, puis il a fallu deux jours d'automobile, et j'y suis allé en avion en deux heures dix » (Henry BORDEAUX, *Dans la montagne des Druses*, *op. cit.*, p. 114).

¹⁴⁴ Nous pensons notamment à l'étrange et bel opuscule des frères THARAUD, *Paris-Saïgon dans l'azur* (Paris, Plon, 1932), qui relate un voyage au long cours effectué en avion par les deux écrivains, sur l'invitation d'un ami, à bord d'un hydravion de la Compagnie Air-Orient. Partis de l'aéroport de Marignane le 31 décembre, les voyageurs font escale à Naples, Athènes, Damas, Bagdad, Agra, Calcutta, Rangoon et Bangkok avant d'atterrir à Saïgon le 9 janvier et de refaire le trajet en sens inverse.

¹⁴⁵ « Bagdad, hélas, n'est plus Bagdad, et c'est nous, les hommes d'Occident, qui réalisons aujourd'hui le fameux tapis magique dont parlent les fables d'ici, le tapis aérien qui nous emporte dans le ciel, loin de ce lieu désenchanté » (Jérôme et Jean THARAUD, *Paris-Saïgon dans l'azur*, *op. cit.*, p. 72.).

¹⁴⁶ « Le tapis volant est prêt à s'élancer dans les étoiles, par-dessus les terrasses craquelées où reposent les habitants, en frôlant de ses bords tranchants les coupoles dorées » (Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 196.).

¹⁴⁷ Les frères Tharaud survolent alors le Golfe Persique.

¹⁴⁸ Jérôme et Jean THARAUD, *Paris-Saïgon dans l'azur*, *op. cit.*, p. 81.

manière exemplaire. L'écrivain, qui invente en effet un nouveau type de mission archéologique, paradoxalement fondée sur l'utilisation de l'avion, insiste sur le caractère « surnaturel¹⁴⁹ » que confère aux paysages le survol en avion. Il dit ne pas voler dans l'air mais « dans l'absolu » :

Ciel illimité sur les banquettes heureuses des nuages blancs, vision de commencement du monde, avant l'apparition de la terre ! Pas d'oiseaux. La solitude de la Genèse. Nous avançons ainsi pendant une demi-heure dans l'absolu, tandis qu'au-dessous, comme une autre planète, rôdent les territoires africains de la Terre. Mais ce paysage de cosmogonie, sans limites, est aussi sans dimensions ; à droite la lumière se perd dans une buée rousse dont on ne sait si elle est la brume ou l'épaisseur de l'air¹⁵⁰.

Parcourant un paysage sans limites et sans dimensions, comme hors de l'espace-temps, l'avion permet à l'écrivain de redécouvrir poétiquement le monde que, comme les frères Tharaud, le survol en altitude lui fait découvrir « Terre », et de rêver ses origines ; le voyage en avion renoue ainsi, de manière inattendue, avec l'idéal romantique de l'ailleurs, tel qu'il a été façonné au début du XIX^e siècle par Chateaubriand¹⁵¹. Survolant un désert qu'il aperçoit d'ailleurs bien mal depuis l'avion, Malraux peut donc se livrer à des songeries historiques, sur les légions ensablées d'Élius Gallus ou sur le royaume légendaire de la reine de Saba, car aucun obstacle réel ne vient s'y opposer. Vue du ciel, la Terre se prête tout à fait au travail de l'imaginaire, comme en témoignent les nombreuses métaphores qui émaillent le texte de l'écrivain :

Au-dessus d'une brume aussi épaisse que celle des estampes japonaises, mais rougeâtre et menaçante, une colossale denture de requin surgit maintenant isolée sur le ciel ; et à mesure que nous avançons, la disparition du sol donne à ces formes un caractère de plus en plus irréel, comme si leurs pentes verticales ne se rejoignaient nulle part, comme si ces crocs s'enfonçaient jusqu'aux profondeurs de la terre¹⁵².

Certes, les éléments du paysage sont désignés au moyen de déterminants démonstratifs censés les susciter dans le récit (« ces formes », « ces crocs » dans l'extrait ci-dessus), mais il s'agit bien plutôt de « mirages », terme qui constitue justement le titre du quatrième article envoyé à *L'Intransigeant*¹⁵³. L'écrivain est en effet conscient de laisser

¹⁴⁹ « [...] il y a ici du surnaturel. Ce n'est pas pour rien que se sont réfugiées sur les neiges de l'Asie centrale et dans le désert que nous cachent encore ces montagnes en arrêt, les dernières grandes légendes du monde » (André MALRAUX, *op. cit.*, p. 54).

¹⁵⁰ *Ibidem*, p. 47.

¹⁵¹ Voir sur cette question le volume de Daniel LANÇON et Patrick NÉE, *L'ailleurs depuis le romantisme : essais sur les littératures en français*, *op. cit.*

¹⁵² André MALRAUX, *op. cit.*, p. 59.

¹⁵³ « Au-dessus du désert d'Arabie (4). À la découverte de la capitale mystérieuse de la reine de Saba. Mirages », *L'Intransigeant*, 6 mai 1934 (*Ibidem*, p. 61-67).

dérivée sa pensée, et interroge dès le début de son voyage cette omniprésence de l'imaginaire :

Ces débris, combien ont-ils nourri de rêves ? [...] Dans cette lumière rousse et verdâtre du sable et de la mer, en voyons-nous juste ce qu'il faut pour continuer à rêver ou est-ce le sourd travail en moi de Saba qui me fait penser à la ville des adorateurs du diable, en face de Mossoul ? [...] Aussi loin que nous puissions voir, il semble bien qu'ici aussi les façades ne soient habitées que par leur ombre, et que du fond complice de la mort le royaume de Saba tende ironiquement aux voyageurs, comme une vaste porte, le squelette somptueux d'une ville musulmane.

Que chante-t-on ici, dans la brume¹⁵⁴ ?

Chaque apparition donne lieu à un souvenir historique ou légendaire, restitué dans un style proche du poème en prose. Ainsi, quand après plus de cinq heures de vol les deux aventuriers atteignent enfin le désert, l'écrivain s'exclame :

Il semble que d'innombrables rivières, tarées depuis les époques géologiques, soient gravées dans le sable ; de l'avion, on dirait des arbres ou des réseaux de veines, et, au moment où fenêtres et hublots ouverts la sèche odeur du sable pénètre jusqu'à nous, une forêt ravagée étend à plat ses branches jusqu'à l'horizon parcouru par des trombes de sable. C'est un monde de nouveau fantastique, pleinement inhumain, où l'arbre toujours tordu dans le sol rejoint a forme du premier dragon sémitique, du dragon de Babylone hérissé de griffes et de crocs¹⁵⁵...

Ce passage révèle un paysage rêvé plus que décrit, dont les photographies publiées lors de la parution en périodique rendent parfaitement compte, tant elles sont elles-mêmes abstraites. Morand a bien résumé la singularité du voyage en avion, dans une formule de sa *Route des Indes* : « Que de mondes en un instant traversés¹⁵⁶ ». L'avion est en effet le mode de déplacement permettant de reconfigurer le monde à sa guise et de susciter en un même instant toutes les époques historiques, comme l'écrivent également les frères Tharaud :

Et bien que pour la rêverie rien ne me semble préférable au pas de l'âne, du mulet ou du chameau, pourrais-je regretter les heures où je volais, en Syrie, au-dessus de l'Euphrate et de son désert de cendre, quand j'avais à l'infini sous les yeux les pistes qu'a dû suivre Abraham, et que mon pilote m'avertissait, en sifflant entre ses deux doigts, que ces mottes de terre, soulevées comme des taupinières autour d'une mince colonne égarée dans ces solitudes, c'était le séjour d'été du sultan Haroun-al-Raschid ?

J'aime ces images d'Épinal que l'on voit de là-haut, ces grandes vues très simples, ces panoramas de l'esprit où se mêlent dans un rêve céleste l'Histoire et la Géographie¹⁵⁷.

¹⁵⁴ *Ibidem*, p. 48-49.

¹⁵⁵ *Ibidem*, p. 72.

¹⁵⁶ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 197.

¹⁵⁷ Jérôme et Jean THARAUD, *Paris-Saïgon dans l'azur*, *op. cit.*, p. 15-16.

Par l'avion, la modernité du voyage s'inscrit dans une temporalité plus longue, proche de l'éternité ; il permet également un point de vue surplombant, quasi omniscient, sur la Terre survolée. Saint-Exupéry consacre ainsi plusieurs pages à analyser la petite révolution copernicienne que les avancées de l'aviation ont permise¹⁵⁸ :

L'avion est une machine sans doute, mais quel instrument d'analyse ! Cet instrument nous a fait découvrir le vrai visage de la terre. [...] Nous voilà donc changés en physiciens, en biologistes, examinant ces civilisations qui ornent des fonds de vallée, et, parfois, par miracle, s'épanouissent comme des parcs, là où le climat les favorise. Nous voilà donc jugeant l'homme à l'échelle cosmique, l'observant à travers nos hublots, comme à travers des instruments d'étude. Nous voilà relisant notre histoire¹⁵⁹.

L'écrivain-aviateur inscrit donc l'aviation dans l'histoire des idées et dans l'étude des sciences humaines. Cette avancée technologique lui paraît étroitement liée à un nouvel humanisme, qui mettrait en avant la fraternité des hommes dispersés sur le globe. Le voyage en avion permet ainsi de créer une nouvelle géographie en tissant des liens entre des hommes que rien n'amenait à se rencontrer. C'est ce que découvre l'auteur lors d'une « étrange leçon de géographie », plus humaine que physique, que lui dispense son aîné Henri Guillaumet, en traçant l'itinéraire d'un vol au-dessus de l'Espagne, épisode relaté dans le premier chapitre de *Terre des hommes*¹⁶⁰. C'est aussi ce que lui apprend sa mésaventure dans le désert libyen, après le crash de son Simoun le 30 décembre 1935. Au lendemain de son sauvetage par des Bédouins, après plusieurs jours de faim et de soif, c'est au peuple égyptien tout entier que l'écrivain adresse un beau message d'amitié, par l'intermédiaire d'un quotidien égyptien francophone : « Je crois n'avoir rien connu de plus émouvant que l'accueil reçu au Caire après quatre journées de soif. Sans doute

¹⁵⁸ L'écrivain francophone égyptien Gaston Zananiri, qui a en 1935 l'occasion de survoler Le Caire de nuit, décrit ainsi ce sentiment d'étrangeté qui envahit celui qui contemple la ville depuis le ciel : « Au fur et à mesure que l'appareil s'élevait dans l'espace, les passagers se sentaient arrachés à leur monde habituel, à la vie quotidienne. La terre leur devenait étrangère, elle leur semblait curieuse, vue de cette hauteur. En dépit du clair de lune, rien ne se détachait avec précision. Les maisons, les jardins, les monuments baignaient dans un halo bleuâtre qui estompait leurs contours et atténuait leurs reliefs. Seules les rues, par l'effet de leur éclairage, étaient présentes dans la nuit. On voyait leur réseau s'étendre d'un côté, se resserrer de l'autre, et dessiner, tour à tour, un labyrinthe inextricable ou un beau dessin géométrique. Aux confins de la ville, le tracé lumineux devenait moins vif, ses mailles s'élargissaient, jusqu'à ne plus former, parfois, comme du côté des pyramides, qu'une mince traînée blanche s'enfonçant dans le désert » (Gaston ZANANIRI, *La Bourse égyptienne*, 18 juin 1935 ; cité par Daniel LANÇON, « Louis Pierre Mouillard, aviateur utopiste au Caire », *op. cit.*, p. 85).

¹⁵⁹ Antoine de SAINT-EXUPÉRY, « L'avion et la planète », *Terre des hommes*, Paris, Gallimard, 1994, p. 54-55..

¹⁶⁰ « Guillaumet ne m'enseignait pas l'Espagne ; il me faisait de l'Espagne une amie. Il ne me parlait ni d'hydrographie, ni de populations, ni de cheptel. Il ne me parlait pas de Guadix, mais des trois orangiers qui, près de Guadix, bordent un champ : "Méfie-toi d'eux, marque-les sur ta carte..." [...] Il [me parlait] d'une ferme vivante. Et de son fermier. Et de sa fermière. Et ce couple prenait, perdu dans l'espace, à quinze cents kilomètres de nous, une importance démesurée. Bien installés sur le versant de leur montagne, pareils à des gardiens de phare, ils étaient prêts, sous leurs étoiles, à porter secours à des hommes » (*Ibidem*, p. 15.).

l'homme a-t-il besoin d'eau, mais il a aussi tellement besoin d'amitié¹⁶¹ ». Saint-Exupéry érige ainsi cet épisode en exemple de la fraternité humaine, et s'en inspire pour rédiger le chapitre central de *Terre des hommes*, intitulé « Au centre du désert »¹⁶². De manière paradoxale pour cette machine complexe représentant la pointe du progrès technique, l'avion permet selon lui au voyageur de retrouver son humanité et de mettre en avant la fraternité « naturelle » des hommes. Il le confronte également à la puissance des éléments naturels, comme l'écrit Malraux :

[...] la noblesse grave de l'aviation est de rejeter l'homme toujours à nouveau contre les plus vieilles forces du monde, contre les menaces épiques dont on fait les Dieux. Les villes, depuis un millénaire, lui ont désappris tout ce que seuls les marins connaissent encore, le grondement assourdi des trois plus anciennes voix de la mort : la solitude, la tempête et la brume. Une fois de plus, nous allons retrouver le ciel et la terre de ceux qui dirigeaient des empires vers lesquels nous partons : le géomancien, le mage, le liseur des astres guettaient le firmament comme un désert plein de fauves haineux ou complices, cherchaient, comme nous sommes en train de le faire, ses faiblesses ou ses faveurs, avant de quitter leurs terrasses éclairées par les torches de résine et de rentrer se perdre dans leur nuit constellée¹⁶³...

Paradoxalement, l'aventure aérienne de l'entre-deux-guerres ressuscite des sensations qu'ont dû éprouver les premiers marins, en confrontant les voyageurs à la pureté des éléments et en leur permettant de redécouvrir le monde sous un nouvel angle. Dans notre corpus, les nombreuses pages de description des paysages – Pyramides, déserts, fleuves et deltas, villes – sont une nouveauté qui permet de réactualiser le Voyage en Orient.

La transformation des paysages orientaux par le développement des moyens de transport – aéroports, gares, voies ferrées, routes bitumées – fait désormais l'objet d'une représentation littéraire qui enregistre ces bouleversements, dans des tableaux de l'Orient moderne. Toutefois, tous les écrivains voyageurs ne se plaisent pas à dire la réalité de ces infrastructures, comme si l'Orient ne pouvait pas être compatible avec la modernité technique et matérielle. Mais il est remarquable que dans leur grande majorité, les textes des intellectuels français de la première moitié du XX^e siècle fassent au moins mention de ces transformations : ces nouveaux usages du voyage suscitent des feuilles de route plutôt enthousiastes pour cet Orient en pleine mutation.

¹⁶¹ On trouvera dans les Annexes une reproduction de la première page de ce numéro de *La Bourse égyptienne* (16 janvier 1936), où ce mot manuscrit figure à côté d'une photographie de l'écrivain.

¹⁶² Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *op. cit.*, p. 110-157.

¹⁶³ André MALRAUX, *op. cit.*, p. 46.

Ces nouveaux itinéraires et ces nouveaux moyens de transport, qui suscitent de nouveaux imaginaires chez les écrivains, ceux-ci n'en omettent pas pour autant de décrire le Moyen-Orient qui se transforme, et proposent de cette région une géographie symbolique, de plus en plus politique, fondée sur la permanence ou au contraire la disparition de l'orientalité.

CHAPITRE 5. REDÉFINITION DES ESPACES : VERS LE MOYEN-ORIENT CONTEMPORAIN

Où se trouve « l'Orient » ? Entre l'Orient du Maghreb – qui pourtant signifie « Occident » en arabe –, le « Proche-Orient » composé de quelques pays de Méditerranée orientale, le « Moyen-Orient » qui englobe un espace plus large, allant de la Turquie à la pointe Sud de l'Arabie, et « l'Extrême-Orient » asiatique, c'est là une question ancienne, qui taraude toujours les intellectuels de la première moitié du XX^e siècle. Édouard Herriot, qui fait paraître en 1934 un ouvrage sobrement intitulé *Orient*¹, y relate son voyage de la Turquie à Moscou, en passant par l'Ukraine, la Lettonie et la Grèce. De leur côté, Maurice Pernot et Paul Morand replacent « l'Orient » dans un contexte asiatique en faisant référence à la route des Indes². Si le terme « Orient » se maintient donc, il demeure vague, capable d'englober une vaste région allant de l'Europe de l'Est au Japon.

Il est intéressant de constater que si les écrivains de retour du Moyen-Orient utilisent encore volontiers ce terme toujours actualisé au singulier, ils le mettent désormais en tension avec le pluriel, en décrivant une région remodelée en États indépendants ou sous tutelle, bien éloignée de l'unicité apparente que lui conférait l'Empire ottoman. « L'Orient » est désormais placé sous le sceau de la complexité ; y est décrite une mosaïque de populations, de religions et de cultures parfois difficile à comprendre et à décrire. Les Voyages en Orient de 1919 aux années 1950 opèrent une lente déconstruction du fantasme européen de « l'Orient » et décrivent la constitution progressive du « monde arabo-musulman », que Georges Duhamel réunifie en 1947 sous l'appellation des « pays d'Islam ». Il note à ce sujet :

« Pour la première fois, les peuples d'Islam se sentent solidaires les uns des autres... Il y a dix ans, avant la guerre, le Caire se souciait fort peu de ce qui se passait en Palestine, en Syrie ou en Afrique du Nord... Il n'en est plus ainsi³ ».

Selon lui, l'Égypte est le nouveau pivot et « le nombril de l'Islam », en remplacement de la Turquie. Ce constat est dressé deux ans après la fondation de la Ligue arabe, en 1945, par

¹ Édouard HERRIOT, *Orient*, *op. cit.*

² Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.* et Maurice PERNOT, *L'Inquiétude de l'Orient. Sur la route de l'Inde*, Paris, Hachette, 1927.

³ Georges Duhamel recopie ici le texte d'une lettre qu'il a reçue au Caire, sans préciser le nom de l'expéditeur (Georges DUHAMEL, *Consultation*, *op. cit.*, p. 13.).

plusieurs pays de la région⁴ (Égypte, Arabie saoudite, Liban, Syrie, Jordanie, Irak et Yémen, soit la quasi-totalité des pays étudiés dans le cadre de cette étude). Si une nouvelle cohérence semble ainsi finalement se faire jour, le Moyen-Orient n'en reste pas moins fracturé en raison de l'émergence d'un nouveau réseau d'oppositions géopolitiques : avec les indépendances des pays arabes et le destin singulier de la Turquie, la création de l'État d'Israël en 1948 constitue bien évidemment pour la région un événement clé, qui détermine jusqu'à aujourd'hui encore la carte géopolitique. De la fin de la Première Guerre mondiale à 1952, c'est le Moyen-Orient tel qu'on le connaît aujourd'hui qui se met en place, avec ses nouvelles frontières, ses nouvelles alliances et ses nouveaux enjeux.

La littérature saisit ces bouleversements. Les récits de voyage en Orient dessinent une nouvelle géographie de cet « Orient “qui bouge”⁵ », qui n'en demeure pas moins le fruit d'un imaginaire ; elle repose sur des expériences de voyage qui sont des expériences de la frontière et du dépaysement, retranscrites dans les œuvres par des moyens littéraires comme la description. Nous nous proposons désormais d'analyser cette réévaluation, par les écrivains voyageurs de notre corpus, de « l'orientalité » des pays de Méditerranée orientale, qui connaissent alors de profonds changements sur le plan géopolitique. Les écrivains voyageurs relatent dans leurs récits les effets de rupture dans les paysages, les populations et l'atmosphère ; c'est à partir de ces effets de frontières que nous avons tâché d'établir la géographie imaginaire suivante, subdivisée en plusieurs catégories.

La première d'entre elles reprend l'interrogation de l'appartenance continentale de « l'Orient », à cheval sur l'Afrique et l'Asie ; c'est surtout le voyage en mer de Marseille jusqu'à la mer Rouge qui donne lieu à ces réflexions géographiques, ainsi que le voyage en Égypte, le pays étant ancré dans les deux continents.

Dans la seconde catégorie sont rassemblés divers pays arabes qui ont en commun après la Première Guerre mondiale la tutelle européenne, britannique pour l'Égypte et française pour le Liban et la Syrie. Ces pays sous tutelle coloniale revendiquent vivement leurs indépendances et sont les ferments de la constitution d'un monde arabo-musulman. Cette tutelle européenne semble modifier, voire altérer « l'orientalité » de ces pays arabes. Dans cet ensemble de pays, l'Arabie d'Ibn Saoud occupe une place originale en raison de sa relative inaccessibilité et du mythe de « l'Arabie heureuse » que les écrivains voyageurs ont tous en mémoire.

⁴ Notons que la signature du premier accord de naissance de la Ligue Arabe a lieu à Alexandrie, le 25 septembre 1944. C'est le « Protocole d'Alexandrie », qui précède la création définitive de la Ligue arabe décidée au Caire, le 22 mars 1945.

⁵ L'expression est employée par Roger Vailland à propos de l'Égypte (Roger VAILLAND, *Boroboudour*, dans *Boroboudour, Choses vues en Égypte, La Réunion, op. cit.*, p. 17.).

Enfin, deux autres espaces géoculturels se distinguent de la nouvelle cohérence arabo-musulmane en construction pendant cette période : la Palestine tout d'abord, perçue par les voyageurs comme une enclave d'Occident au sein de l'Orient en raison de l'intensification du mouvement sioniste et de la modernisation technique et matérielle qui s'ensuit, ainsi que la Turquie, désormais retranchée dans un espace national bien plus restreint qu'au temps de l'Empire, et qui a choisi une voie politique républicaine et laïque différente des autres pays de la région.

I – D'UN CONTINENT À L'AUTRE. EUROPE, AFRIQUE, ASIE

Se rendre en Orient depuis la France commence bien souvent par un embarquement à Marseille afin de traverser la Méditerranée en bateau jusqu'à Alexandrie, Port-Saïd ou Beyrouth ; cela se poursuit parfois par l'étonnante traversée du canal de Suez et l'arrivée en mer Rouge. Avant de détailler les différents espaces distingués par les voyageurs, il nous paraît nécessaire de commencer par l'échelle la plus grande : celle des continents. Le voyage en mer, par sa lenteur, rend le voyageur particulièrement sensible à la sensation du dépaysement et permet de suivre l'évolution de ce sentiment en fonction de l'itinéraire. Se pose dès lors la question des frontières de « l'Orient » : où commence-t-il, où finit-il ? Comment sont perçues les différences entre les continents ? Sur terre, c'est notamment en Égypte que se mêlent influences africaine et asiatique. C'est souvent à l'occasion de ce voyage que les écrivains se posent la question de la symbolique géographique des continents, puisque ce pays se trouve à cheval entre Afrique et Asie, et que cette « frontière » est redoublée par le canal de Suez.

a. Le voyage en mer de Marseille à Djibouti

En France, l'embarquement pour la Méditerranée orientale se fait bien souvent à Marseille. Considérer la cité phocéenne comme la « porte de l'Orient⁶ » est un *topos*

⁶ La ville est le port de l'Empire colonial ; l'expression de « porte de l'Orient » a notamment été reprise par le peintre Pierre Puvis de Chavannes dans un tableau pour le palais Longchamp à Marseille, en 1869 (« Marseille, Porte de l'Orient »). De nombreux écrivains et journalistes de la première moitié du XX^e siècle consacrent des récits à la dimension cosmopolite de la ville ; citons Albert LONDRES qui dans le premier chapitre de *Marseille, porte du Sud* (Paris, Éditions de France, 1927), intitulé « Mes bateaux vont partir », donne la parole à la ville et reprend l'imagerie coloniale qui l'entoure : « Je vous montrerai les hommes de différentes peaux, le brun, le noir, le mordoré, le jaune, nus en Afrique, en chemise aux Indes, en robe en Chine, et marchant sur des petits bancs au pays du Soleil-Levant. [...] Gravissez les coupées de mes bateaux. Je vous conduirai vers toutes les merveilles des hommes et de la nature. Je mène à Fez, aux Pyramides, au Bosphore, à l'Acropole, aux murailles de Jérusalem. Je mène aux temples hindous du Sud au Tadg-Mahall, à Angkor, à la baie d'Along et même jusqu'à

encouragé par le lobby colonial⁷, parfois repris dans notre corpus lorsque les auteurs narrent leur traversée de la Méditerranée, ce qui comme on l'a vu ne constitue pas une règle. Paul Morand est l'un de ceux à revenir ainsi sur l'histoire qui lie Marseille et l'Orient, identifiant les étapes historiques de cette relation ; l'année 1914 constitue selon lui une année charnière, celle par laquelle « l'Orient, comme un raz de marée, déferla vers [la porte de Marseille] et, depuis, l'Asie inonde l'Occident ». Ces considérations suscitent chez lui des notations pittoresques concernant la variété des peuples que l'on croise sur la Canebière, proches de l'extrait de *Marseille, porte du Sud* d'Albert Londres cité en note ci-dessous :

Marseille, un matin de septembre 1914. Depuis un mois, zouaves tunisiens, tiraillleurs marocains, goumiers, Sénégalais débarquent et toute l'Afrique nous jette sa chair sombre en pâture. Maintenant, c'est le tour de l'Asie. Sur la Canebière, les Sikhs à barbe mousseuse, à jambes maigres et interminables défilent, la fleur aux cartouches en bandoulière ou au turban kaki [...] Puis les Gurkhas mongoloïdes, leur terrible coutelas à la ceinture, jouant sur leur roseau un air si grêle que les acclamations le dévorent⁸.

Toutefois, la plupart des écrivains voyageurs de notre corpus passent sous silence l'embarquement à Marseille, tout comme, bien souvent, ils ne disent mot du

Enoshima ! Je vous ferai voir des oiseaux qui plongent et des poissons qui volent. Embarque-toi ! embarque-toi ! ». Sur l'importance de la ville dans l'Empire colonial, voir Pascal BLANCHARD et Gilles BOËTSCH (dir.) *Sud-Est. Marseille porte Sud. Immigration et histoire coloniale*, Paris, La Découverte/Jeanne Laffite, 2005.

À la « porte » au sens figuré s'ajoute à partir de 1927 une véritable « Porte d'Orient », « monument aux héros de l'armée d'Orient et des terres lointaines », érigé de 1924 à 1927 en hommage aux soldats et marins morts en Orient (particulièrement aux Dardanelles) pendant la Première Guerre mondiale.

⁷ Il est révélateur que ce soit à Marseille qu'ait vu le jour la revue des *Cahiers du Sud*, d'abord connue sous le nom de *Fortunio* par Marcel Pagnol avant de prendre le nom de *Cahiers du Sud* en 1925 lorsque Jean Ballard en assure la direction. La revue, parue de 1914 à 1966, s'intéresse au dialogue entre les différentes composantes du monde méditerranéen – projet qui se réalise dans la publication de plusieurs numéros spéciaux consacrés par exemple à *L'Islam et l'Occident* (n° 175, août-septembre 1935) ou encore aux *Aspects du génie d'Israël* (sans numéro, 1950) – et s'ancre pleinement dans les activités économiques du grand port colonial qu'est alors Marseille. Jean Ballard est lui-même lié à ces activités portuaires par son métier de peseur-juré, qu'il partage avec ses fonctions éditoriales. Comme l'écrit Stéphane Baquey dans un article consacré à l'évolution de la représentation de l'Orient arabo-musulman dans la revue, *Les Cahiers du Sud* s'inscrivent dans une géographie qui rayonne matériellement et imaginativement autour de Marseille, ce dont les nombreuses pages de réclames pour des sociétés privées de transport ou de voyage sont les signes. Il s'agit d'« un espace correspondant à un moment colonial bien particulier, avec ses proximités et ses lointains : le Maghreb colonisé, l'Espagne ou l'Italie proches, la Méditerranée, avec ses repères dans le bassin oriental : la Grèce, l'Égypte, plus tard Israël [...]. Tout cet espace est celui où, avec l'impérialisme européen, a pénétré une navigation qui n'est plus celle des découvreurs, mais des cargos et des paquebots, amenant marchandises et passagers sur le port de Marseille. L'un des lieux de diffusion privilégiés des *Cahiers du Sud* étaient les compagnies de navigation auprès desquelles Jean Ballard recherchait l'argent nécessaire pour financer sa revue culturelle » (Stéphane BAQUEY, « *Les Cahiers du Sud* : la fragile construction d'un Orient complémentaire », dans Daniel LANÇON (dir.), *L'Orient des revues (XIX^e et XX^e siècles)*, *op. cit.*, p. 136).

⁸ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 24-25.

débarquement à Alexandrie. Camille Mauclair dresse un parallèle entre les deux villes, qualifiant Alexandrie de « Marseille égyptienne » qui ne mérite pas que l'on s'y arrête. Quand ils évoquent la traversée, les écrivains ne font débiter leur récit qu'une fois en mer. Il est alors intéressant de suivre les différentes escales auxquelles ils abordent – la Corse et la Sardaigne, Malte, Rhodes, Chypre – selon le paradigme de « l'orientalisation » de l'atmosphère. Le récit de tour du monde de Jean Cocteau est significatif à cet égard. Après une halte à Brindisi et une autre à Athènes, c'est à Rhodes que le nouveau Phileas Fogg ressent pour la première fois le souffle de l'Orient :

Les langues de Babel se parlent autour d'une fontaine persane. Elle orne une place où je débouche au beau milieu de la figuration des Mille et une Nuits. Un gamin juif qui sort de classe nous adresse la parole en français. La vie orientale grande ouverte sur la rue nous accueille. À partir de Rhodes, les rues se donneront en spectacle et les boutiques à trois murs seront les scènes de théâtre dont le rideau ne tombe jamais⁹.

Pour Cocteau, c'est donc à Rhodes que commence l'Orient en Méditerranée. Paul Nizan est d'un avis différent. L'écrivain, qui consacre le cinquième chapitre d'*Aden Arabie* au récit de sa traversée sur le paquebot anglais l'*Amin* qui doit le conduire de la ville écossaise de Paisley à Aden, est l'un des rares voyageurs à éprouver la navigation atlantique, à laquelle il ne consacre toutefois que quelques lignes, déroulant en quelques paragraphes la monotonie de la traversée. Arrivé en Méditerranée, il signale les îles de Malte et de la Crète, en lesquelles il voit non le début de l'Orient mais bien toujours l'Europe, en raison de la flotte britannique qui y croise : « l'Europe se rappelle au voyageur par les symboles les plus révoltants de son destin¹⁰ », écrit-il.

Pour ceux qui poursuivent la croisière jusqu'à la péninsule arabique ou au-delà – la plupart des voyageurs dans ce cas empruntant la fameuse ligne d'Extrême-Orient rejoignant Marseille à Yokohama *via* Djibouti, Colombo, Singapour, Saïgon et Hong-Kong –, le passage du canal de Suez et l'arrivée en mer Rouge comptent parmi les événements les plus abondamment décrits et commentés par les écrivains voyageurs. Le canal de Suez, inauguré en grande pompe en 1869, a tracé une tranchée au milieu du désert, ouvrant ainsi une nouvelle route maritime qui rapproche l'Asie de l'Europe. L'ouvrage est chargé d'une grande force symbolique et inspire souvent aux écrivains voyageurs des réflexions sur le monde moderne : il est considéré comme un pur lieu de passage, ou « non-lieu » pour reprendre la terminologie de Marc Augé¹¹. Lors de son premier passage du canal en paquebot à l'automne 1923, Roland Dorgelès relate chaque

⁹ Jean COCTEAU, *Tour du monde*, *op. cit.*, p. 36.

¹⁰ Paul NIZAN, *op. cit.*, p. 78.

¹¹ Marc AUGÉ, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

moment de cette étape de la traversée, depuis Port-Saïd jusqu'à Djibouti, après avoir traversé la mer Rouge. Tout commence à Port-Saïd, porte d'entrée du canal¹² :

Port-Saïd, ce n'est pas une ville, ce n'est ni l'Europe, ni l'Asie, ni l'Afrique : c'est une terre de transition, le bouchon du canal entre trois continents, le bazar intermédiaire, pour que le voyageur s'habitue. Supposez un filtre entre deux océans, c'est Port-Saïd. Les immondices s'y collent¹³.

Filant la métaphore de la canalisation, Dorgelès émet ici un jugement très négatif sur cette ville poussée avec le canal, reprenant l'opinion commune qui en faisait un lieu de débauche, notamment en raison d'une prostitution très présente ; pour les voyageurs de la ligne d'Extrême-Orient, Port-Saïd marquait le premier contact avec « l'érotisme oriental », ce que Paul Morand nomme le « dépaysement érotique¹⁴ ». L'écrivain clôt ce chapitre consacré à Port-Saïd par une nouvelle allusion à la réputation sulfureuse de la ville, en reprenant, dans une exclamation à double entente, le cri du camelotier qui pour mieux vendre ses cartes postales s'écrie « Obscènes ! Obscènes¹⁵ ! », qualificatif qui s'accorde également à l'opinion du narrateur sur cette ville artificielle. Les hommes qui descendent à l'escale se rendent en effet de manière rituelle au quartier réservé. Dorgelès raconte ainsi dans *Partir...* que le médecin du bord veut à tout prix lui montrer le bordel, afin de lui dessiller les yeux sur la réalité de la prostitution qui s'y pratique. Il passe en revue les maladies des prostitué(e)s, détaille leur misère, et conclut : « Êtes-vous contents ? Le mirage de l'Orient, la terre des Pharaons... Vous êtes-vous bien rempli les yeux ? », tandis que Dorgelès résume alors ses sentiments en une formule lapidaire : « Ce n'est plus la porte de l'Orient, c'est son évier¹⁶ ». Tout comme le canal, qui relie entre eux deux mondes qui semblent extrêmement différents (celui de la Méditerranée et celui de la mer Rouge), la ville de Port-Saïd est pour lui l'un de ces non-lieux où il est impossible de s'imaginer rester ; c'est une simple zone de passage, que l'on fuit rapidement. Ce n'est donc pas vraiment l'Orient, ou plutôt, c'est un Orient frelaté et artificiel : « Arrivées [au bazar pour touristes], les voyageuses s'arrêtent éblouies : l'Orient de leurs rêves est à vendre¹⁷ », écrit-il. Même la visite de la mosquée, qui pourrait être la première expérience de dépaysement du narrateur depuis son embarquement à Marseille, le rebute :

¹² Pour une étude de la représentation de cette ville au moment de l'inauguration du canal, nous renvoyons à l'article de Daniel LANÇON, « De l'isthme au canal de Suez : discours littéraires en tension », dans Florence QUENTIN (dir.), *Le Livre des Égyptes, op. cit.*, p. 801-808 (en particulier la page 806).

¹³ Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 81.

¹⁴ Paul MORAND, *La Route des Indes, op. cit.*, p. 70.

¹⁵ Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 98.

¹⁶ *Ibidem*, p. 91.

¹⁷ *Ibidem*, p. 81.

Le blanc monument à minaret ne valait guère mieux que le reste. La curiosité des Européens a tout profané, l'argent a tout sali et le muphti, à présent, est un figurant comme les autres. Pas la peine de se déchausser à l'entrée : ces exigences écarteraient la clientèle. On passe, par-dessus ses souliers crottés, des babouches de paille et cela suffit : l'essentiel est qu'on paie¹⁸.

Cette description d'un Port-Saïd vendu aux touristes s'accorde avec celle, plus succincte, de Paul Nizan, qui adopte la forme de la liste pour composer le tableau d'une ville dévolue à la marchandisation des corps : « Port-Saïd [...] avec ses femmes à vendre, ses garçons à acheter, ses Juifs syriens, ses eaux jaunes, les paquebots couleur d'abeille de la Peninsular et de la British India, grouillants de coolies de charbon¹⁹ ». Henry de Monfreid se joint à cet unisson en qualifiant Port-Saïd de « très proche Orient morbide et frelaté²⁰ ». Ces représentations extrêmement négatives sont toutefois à mettre en opposition avec celle donnée par Paul Morand dans *La Route des Indes*, qui écrit quant à lui que

Les dancings, les eldorados, les casinos qui fournissent tant de copie aux plumes de littérateurs puisant leur documentation dans des livres vieux de cinquante ans, ont disparu. [...] La mauvaise réputation de Port-Saïd remonte au temps où le canal ne s'ouvrait pas la nuit aux bateaux et où les passagers attendaient le lever du jour dans le whisky et la débauche ; mais, bien que vieille, cette légende tient bon²¹.

Ce passage permet de comprendre que l'image très dégradée de la ville constituait un *topos* de la littérature de voyage de l'entre-deux-guerres, que Morand rejette dans le passé ; il est vrai qu'il voyage dans la région quelques années après Dorgelès et Nizan.

Après Port-Saïd, le paquebot s'engage enfin dans le canal. Ouvrage relativement moderne, puisqu'il ne date que de 1869, mais déjà mythique, celui-ci trace une ligne aquatique au milieu du désert, et qui plus est, au milieu de deux continents, ce qui ne manque pas de faire rêver les voyageurs. Morand présente l'ouverture de ce canal comme le résultat de la puissance économique occidentale, qui façonne le nouveau visage de la planète :

[...] on ne barre pas impunément la route aux forces occidentales. À la façon d'une vapeur qui cherche issue et jaillit dans un cylindre, la compression s'exerça, avec plus ou moins de fuites, jusqu'à l'ouverture du canal de Suez. Ce jour-là, la poussée du commerce européen fit sauter le couvercle et déchirant d'un coup deux continents se fraya passage entre l'Asie et l'Afrique²².

¹⁸ *Ibidem*, p. 96.

¹⁹ Paul NIZAN, *op. cit.*, p. 78.

²⁰ Henry de MONFREID, *op. cit.*, p. 22.

²¹ Paul MORAND, *La Route des Indes, op. cit.*, p. 69-70.

²² *Ibidem*, p. 141-142.

L'écrivain montre ainsi comment la carte physique de la région est bouleversée sous la pression politique des puissances occidentales. Ce sont les hommes qui, à partir de la prouesse de Ferdinand de Lesseps, entreprennent désormais de modeler la Terre en fonction de leurs intérêts. Les paysages issus de ces transformations surprennent les voyageurs par leur caractère singulier. Dorgelès utilise l'image du non-lieu afin de décrire cet étrange espace, non dénué de beauté, mais qui échappe à toute référence connue :

De loin en loin des marais étalent leur nappe aveuglante, et des ibis s'envolent, effrayés par la sirène qui annonce midi. Sur des pistes imperceptibles qui vont se perdre dans les dunes, on aperçoit parfois de mélancoliques chameaux, conduits par des Arabes en burnous, et c'est d'un pittoresque si attendu qu'on les soupçonne d'être des figurants. Tout à l'heure, le désert était blanc, soudain le voici doré comme du pain. Je m'émerveille. Deux continents tiennent dans un regard. À l'Ouest, l'Afrique : des palmiers qu'on dirait en zinc, quelques touffes de reten ou de tarfa et, tout au loin, le bouquet vert d'une oasis. À l'est, l'Asie, plus désertique encore avec, à l'horizon, l'écran brumeux d'une montagne. Mais, avant que fût creusée cette frontière verte du canal, où commençait l'Afrique, où commençait l'Asie²³ ?

L'écrivain insiste d'abord sur l'artificialité de ce décor, en comparant les Arabes qui habitent ce désert à des « figurants ». En effet, le canal de Suez est un ouvrage d'art qui traverse un milieu immuable, hostile à l'homme et plutôt associé à des modes de vie traditionnels, notamment à celui des Bédouins. Ce qui frappe les écrivains, c'est le contraste entre le désert, paysage « page blanche » sur lequel le temps ne semble pas avoir de prise, et l'irruption au milieu de ce décor de la modernité technique et économique représentée par le paquebot. Dans la *Route des Indes*, Paul Morand s'attarde longuement sur l'histoire du canal, envisagé dès l'Antiquité par les pharaons, et les spectacles qu'il offre. Il exprime à son tour un sentiment d'étrangeté devant ce paysage :

[...] ici, bizarrement, c'est un ruban de terre entre deux eaux, eaux plates, sans profondeur, immenses flaques, lagunes [...]. [Les marais salants] flanquent une bande de dunes dans lesquelles chemine le canal, si étroit qu'il est invisible et que les bateaux dont on voit les mâts semblent faire une traversée terrestre²⁴.

Les espaces s'entremêlent, les repères sont brouillés, ce qui rend le voyageur particulièrement disposé à être surpris :

De la belle route noire dans le sable blanc, qui depuis deux ans double le canal, je ne vois rien, pendant des kilomètres [...]; et tout à coup, je me trouve à une encablure d'un paquebot de vingt mille tonnes. [...] On dirait un jouet perdu sur une plage par un enfant. À ses pieds, je découvre enfin un filet d'eau qui lèche ses œuvres vives :

²³ Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 108.

²⁴ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 67.

c'est le canal entre ses deux remblais, dont l'un est la terre d'Afrique et l'autre terre d'Asie²⁵.

L'écrivain consacre de nombreuses pages à décrire l'incessant défilé des paquebots sur le canal, nouvelle route maritime internationale et centre névralgique du commerce mondial²⁶. Il s'intéresse notamment au personnage du pilote, qui « dirige tous les paquebots de l'univers dans toutes les langues, avec les pavillons et avec les équipages de toutes les couleurs²⁷ » ; il s'amuse à citer les noms des paquebots venus du monde entier, qui se croisent sur ce mince filet d'eau au milieu du désert. Finalement, le canal prend pour lui l'allure d'un monstre :

Par cette gueule dont les jetées et les brise-lames sont les dents, le canal avale tout indifféremment, sans hoquets, sans indigestions, malgré les tempêtes de sable et les vents déchaînés ; il mâche placidement sa nourriture quotidienne, ses millions de tonnes, ses centaines de mille passagers annuels et s'engraisse de deux à trois millions de francs par jour²⁸.

N'appartenant ni tout à fait au monde terrestre, ni tout à fait au monde maritime, ni tout à fait au désert, ni à l'Afrique, ni à l'Asie, peut-être à l'Orient, le canal est bien ce monstre à identité multiple : c'est le monde entier qui vient s'engouffrer dans cet étroit passage, non-lieu symbolisant pour les écrivains le capitalisme international. Sa route est toutefois ponctuée de lieux plus immédiatement rattachables à tel ou tel pays. C'est le cas de la ville d'Ismaïlia, dont Morand livre une description enchantée, qui lui permet également d'inclure le canal, construction française, dans l'espace colonial français :

Ismaïlia propre, exacte, comptable, travailleuse, en lutte avec la nature, la corrigeant et la mâtant, bref, une vraie Française, [possède] une vraie plage française genre La Baule²⁹.

Ainsi, le canal de Suez est considéré par les écrivains voyageurs comme une frontière mythique entre deux continents, un espace de transition, où se ressent néanmoins quelquefois, en certains lieux de l'Empire colonial français, l'atmosphère des stations balnéaires les plus populaires de la France des congés payés.

Par ailleurs, parcourir le canal en paquebot semble rejouer la symbolique du passage de l'Équateur dans les récits de voyages en mer. Tout comme les anciens navigateurs

²⁵ *Idem*.

²⁶ Robert de Traz écrit également à ce propos : « Qu'il est étroit, ce fossé d'eau où défile le commerce du monde. Surélevés au milieu de terres plates, de gros navires s'avancent avec lenteur, et comme fatigués du voyage. Prodigieux chapelet de puissance et de richesses » (Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 5.).

²⁷ Paul MORAND, *La Route des Indes, op. cit.*, p. 76.

²⁸ *Ibidem*, p. 71.

²⁹ *Ibidem*, p. 78.

associaient au passage de cette ligne toute une série d'étranges phénomènes physiques, les nouveaux voyageurs considèrent le canal comme l'entrée dans un autre monde, caractérisé par le règne de l'humidité et de la chaleur :

Hier c'était l'hiver, subitement c'est l'été. Juste le temps de dépasser Port-Saïd et, au lieu de frissonner, on étouffe. Le pont, jusqu'ici désert, s'est rempli d'un seul coup de passagers inconnus qui étendent leurs chaises longues. [...] Plus d'écharpes, plus de fourrures, plus de manteaux : rien que des casques coloniaux et des costumes blancs. On dirait que tout a fleuri pendant la nuit. Le long du pont-promenade, à bâbord, les marins ont déroulé les rideaux pour arrêter le soleil, mais il chauffe quand même à travers ces gros stores, et le bois de la rambarde est brûlant sous la main. Les officiers du bord ont quitté la vareuse de drap bleu pour la veste de toile, les ventilateurs se sont mis à tourner, le barman a ouvert sa glacière : nous voilà à l'entrée des tropiques³⁰.

Le canal de Suez s'apparente donc à un espace de transition entre la Méditerranée bien connue, et un espace plus exotique qui commence en mer Rouge, que Dorgelès nomme ici les « tropiques », et que Jean Cocteau trouve lui aussi extrêmement dépaysant :

La Mer Rouge. Malaise très spécial d'une chaleur qui n'est pas la nôtre. La nuit, des ruisseaux de sueur trouent la peau et se réunissent en gouttes lourdes. Chaleur contre laquelle on ne peut rien, comme si c'était la fièvre. Les bouches d'air soufflent du frais fabriqué avec du chaud, une fraîcheur artificielle³¹.

En pénétrant en mer Rouge, les voyageurs ont le sentiment de franchir une frontière symbolique, et de laisser l' « Orient » derrière eux pour faire l'expérience d'un espace qui se caractérise surtout par son atmosphère suffocante. Ce soudain changement climatique affecte radicalement la vie des passagers du paquebot, qui passent sans transition de l'hiver à l'été, et qui doivent s'adapter aux nouvelles conditions climatiques. Tout se déroule désormais « au ralenti », chaque action quotidienne étant désormais conditionnée par la recherche de la fraîcheur. Dorgelès se plaît à décrire le déroulement d'une journée ordinaire en mer Rouge :

Après le déjeuner, c'est la sieste, une heure de sommeil à demi nu sur la couchette, près du ventilateur qui ronfle. Puis, reposé, on remonte sur le pont. L'air est encore brûlant. [...] La chaleur engourdit. Des dames lisent, d'autres brodent. Les hommes reprennent leur bridge, les Anglaises leur *mah-tiang*. Mais, même au bar, sous dix ventilateurs, et les sabords en courant d'air, on respire mal. [...] Après ces journées étouffantes, le soir semble venir vous délivrer. Les corps accablés se détendent, les voix se raniment, on voudrait rattraper tout ce qu'on n'a pas vécu depuis le matin. [...] À onze heures, tout s'éteint : tout le paquebot va dormir. [...] Pourtant, au bout d'un moment, on voit reparaître des passagers sur le pont désert. Ils ont changé de tenue :

³⁰ Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 104-105.

³¹ Jean COCTEAU, *Tour du monde*, *op. cit.*, p. 66.

les hommes en pyjama, les femmes en kimono. L'un traîne son matelas, d'autres sont chargés de couvertures, [...] et le deckman empressé traîne des chaises-longues, ouvre des lits pliants, transforme en un clin d'œil la promenade en dortoir. Le premier soir, à l'entrée de la mer Rouge, nous n'étions que quelques-uns, maintenant tous nous imitent³² [...].

S'il ne s'agit là que de menus ajustements, Paul Nizan va plus loin en transformant la navigation en mer Rouge en expérience étrange et fascinante :

Le thermomètre monte chaque jour, les soleils tournent, les jours, les nuits finissent par se fondre au sein d'une lumière terne et éclatante qui aveugle tous les yeux. L'*Amin* longe parfois des falaises rouges et jaunes coupées de rares accidents, les repères blancs d'un tombeau de saint homme, d'une maison écroulée. On se croirait dans la planète Mars : ce sont les limites marines du désert.

Les poissons volants filent sous l'étrave comme des grenouilles. À l'approche de certaines côtes volent dans la mâture des oiseaux singuliers.

Les péninsules s'étalent sur l'eau comme des mains et on voit dans le lointain les hautes épines dorsales de ces morts. La mer est bombée comme une tortue, ses volutes se défont et respirent avec un bruit de vapeur évadée. La mer a des mouvements d'animaux en gelée, elle gonfle, étire, rétracte, souffle un protoplasme vitrifié. Elle ne ressemble pas à une femme capricieuse, mais à la plus primitive des bêtes³³.

La mer Rouge ouvre sur un autre monde, comparé ici à la planète Mars. Les antithèses (« une lumière terne et éclatante »), les comparaisons curieuses (les péninsules sont des « mains » et des « morts »), le vocabulaire insolite (« protoplasme ») et l'animalisation finale de la mer elle-même viennent dire l'étrangeté absolue de ces paysages. Nizan s'inspire ici de certains aspects des récits de traversée classiques, parmi lesquels figurent notamment *L'Odyssée*, mais aussi les épisodes maritimes du *Quart Livre* de Rabelais et du *Récit d'un voyage fait en la terre de Brésil* de Jean de Léry, qui font la part belle aux phénomènes étranges observés au cours de la traversée. Les voyageurs de l'entre-deux-guerres s'inscrivent ainsi dans la tradition du récit de voyage maritime, tout en intégrant les éléments de la navigation moderne.

Au sortir de la mer Rouge, à l'occasion de la fréquente escale à Djibouti, les voyageurs découvrent l'espace africain. Dans notre corpus, c'est le cas de Henry de Monfreid – grand habitué de cette région, où il vécut pendant des dizaines d'années –, Roland Dorgelès, Paul Morand, Paul Nizan et Albert Londres.

L'opinion la plus largement répandue en France sur Djibouti réduit ce territoire à un bout de terre écrasée de soleil, escale des paquebots et où la seule distraction intéressante est le spectacle des danseuses lascives du quartier réservé. C'est là la

³² Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 146-156.

³³ Paul NIZAN, *op. cit.*, p. 78.

représentation des passagers en escale, qui ne s'arrêtent à Djibouti que quelques heures. Dorgelès évoque le parcours balisé du passager en escale dans le roman³⁴ qu'il a tiré de ses notes de voyage³⁵ : il fait de l'un de ses personnages, la jeune chanteuse Manon, l'incarnation de la touriste ordinaire. Celle-ci est d'abord enthousiasmée par le tableau exotique offert par la ville, qui lui rappelle ce qu'elle a pu voir des expositions humaines au Jardin d'Acclimatation ou lors des expositions universelles ou coloniales³⁶. Ces événements ont popularisé une vision stéréotypée des colonies, et constituent pour Manon la référence à l'aune de laquelle elle évalue la réalité de Djibouti :

« Oh ! Le village nègre !... »

Avec son minaret, ses paillotes, ses chameaux, elle l'avait tout de suite reconnu, pour avoir vu souvent le même au Jardin d'Acclimatation et dans les expositions. C'était presque trop réussi. Rien n'y manquait : ni les cafés maures, où des vieillards accroupis fumaient la pipe à eau, ni les bourricots se roulant dans la poussière, ni les vieilles aux seins flasques qui portent des grigris au cou, ni les négrillons cabriolant tout nus, tout cela dans une ivresse de lumière qui donnait du pittoresque à la misère et de la noblesse aux guenilles³⁷.

En visitant Djibouti, Manon se croit au spectacle, et ne semble pas considérer la population comme de réelles personnes ; elle utilise le terme « sauvages³⁸ » pour les qualifier, ce qui révèle le racisme ordinaire des Français pendant l'entre-deux-guerres. Elle s'extasie également sur l'aspect folklorique des fiacres qui les attendent à la descente du bateau, « invraisemblables guimbardes³⁹ » dans lesquels elle finit par monter avec son amant. Dorgelès présente dans ce roman la promenade à Djibouti comme une visite folklorique, comparable à celle d'un parc d'animation. Les touristes se rendent ensuite au quartier réservé, passage incontournable où les hommes découvrent l'érotisme des corps noirs en assistant au spectacle de danseuses Somalies. Toutefois, dans le roman de Dorgelès, c'est à ce moment de la visite que l'humeur joyeuse de la petite troupe se ternit soudainement. Manon est effrayée par la « bestialité » de ces femmes et le spectacle de leur danse suscite chez les hommes davantage de répulsion que de désir :

[...] après cette danse primitive, elles voulurent nous en montrer une autre, que, dans leur naïve impudeur, elles devaient juger plus voluptueuse, et elles exécutèrent une danse du ventre pour fête foraine, se tortillant de façon obscène et gloussant des

³⁴ Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*

³⁵ Il a rassemblé ces notes dans la troisième partie, intitulée « Entre la terre et l'eau », de sa *Route des tropiques* (*op. cit.*).

³⁶ Citons la grande exposition coloniale internationale organisée en 1931 à Paris, où le spectateur pouvait précisément visiter le pavillon de la Côte française des Somalis.

³⁷ Roland DORGELÈS, *Partir...*, *op. cit.*, p. 165.

³⁸ « Elle n'arrêtait pas de questionner sur les mœurs de ces “sauvages” » (*Ibidem*, p. 167). Notons les guillemets employés par Dorgelès pour prendre ses distances avec ce terme.

³⁹ *Ibidem.*, p. 162.

“travadja” comme avaient dû le leur apprendre des marsouins en bordée [...] : c'était navrant. [...] Lorsque nous sortîmes, Manon nous dévisagea avec une moue de reproche et partit devant⁴⁰.

La visite à l'escale prend finalement l'allure d'une fête foraine ; tout comme à Port-Saïd, Djibouti semble présenter un spectacle artificiel conçu pour plaire aux touristes de passage.

Il est significatif que l'écrivain ne dise mot du quartier réservé dans ses notes de voyage. Celles-ci sont tout à fait différentes du roman *Partir...*, où Dorgelès met en scène la virée de touristes obtus cherchant surtout à s'amuser et dépourvus de réel intérêt pour Djibouti. Dans ses carnets, il essaye au contraire de dépasser cette première vision superficielle :

D'abord, on est surpris en arrivant à Djibouti. Les négrillons tout nus qui plongent du pont-promenade, les fiacres burlesques qui vous attendent à l'appontement, les cochers gueulars, les négresses et leurs négrillons empaquetés sur les reins, les chameaux, les petits ânes, tout cela est comique. Et ces gardes somalis qui font la police à coups de trique, ces bâtiments mauresques, ces danses du ventre pour Exposition ? Oui, d'abord on sourit. Puis on observe, on réfléchit... Alors, on admire⁴¹.

On retrouve ici la liste complète des éléments que Dorgelès a développés dans son roman, et que l'on a analysé plus haut. Dans ses observations, Dorgelès s'intéresse à d'autres aspects de Djibouti. Il commence par saluer le courage et la ténacité des pionniers qui ont construit la ville « sur du sable », vingt-cinq ans plus tôt, et ont transformé ce coin de désert en oasis verdoyante. Parmi ces pionniers, l'écrivain évoque notamment Arthur Rimbaud, qui a marchandé dans la région à la fin du siècle précédent :

Tout le monde, aujourd'hui, admire Rimbaud poète, n'est-il pas juste d'accorder, en passant, un salut au pionnier ? Ce n'est peut-être pas le titre dont l'enfant de Charleroi eût été le moins fier⁴².

La découverte de Djibouti permet à l'écrivain de poursuivre sa célébration de l'entreprise coloniale, dans la lignée des pages qu'il a consacrées aux « temps héroïques » de l'Indochine française dans sa *Route mandarine*⁴³. Par ailleurs, il est remarquable que contrairement à l'opinion générale, Dorgelès présente un tableau favorable de la colonie,

⁴⁰ *Ibidem.*, p. 173.

⁴¹ Roland DORGELÈS, *Route des tropiques*, *op. cit.*, p. 261.

⁴² *Ibidem.*, p. 262.

⁴³ Roland DORGELÈS, *Sur la route mandarine*, *op. cit.*

qui lui est immédiatement sympathique et dont il offre une représentation certes pittoresque, mais méliorative :

Djibouti... O souvenirs ! Les paniers qui débordent de dattes collées, les arcades où l'ombre est étouffante, les cafés indigènes aux buveurs accroupis, les mendiants aveugles, les Abyssins hautains, les négresses geignardes. Pas de bétail : des mouches. Pas d'ouvriers, des pauvres. [...] Une large fenêtre découpe sur un fond de sable un tableau exotique où sont groupées des femmes somalis aux tuniques bariolées, des gamins au corps lisse et un dromadaire grotesque qui se rengorge, baissant pudiquement les paupières⁴⁴.

Il est remarquable que Dorgelès mêle ici plusieurs caractéristiques traditionnellement perçues comme les tares de Djibouti à des éléments plus pittoresques, dans une déclaration d'amour⁴⁵ singulière à ce territoire français.

Londres ouvre lui aussi le chapitre qu'il consacre à Djibouti (intitulé « Djibouti-la-jolie ») sur une déclaration en forme d'antiphrase : « Djibouti est un paradis », conscient d'aller ainsi contre l'opinion généralement répandue en France sur ce territoire. Il admet aussitôt ce paradoxe : « Cette opinion mettra hors d'eux-mêmes tous ceux qui, depuis quarante ans, proclament que Djibouti est une chaudière. La chose, cependant, est affaire de comparaison⁴⁶ ». En effet, lorsqu'il arrive à Djibouti, Londres n'est pas en escale mais de retour d'un périple éreintant en Érythrée et sur la côte ouest de l'Arabie Saoudite, où il a été privé de tout confort. Djibouti le frappe dès lors par ses infrastructures qui permettent de boire à sa soif, de prendre une douche et de se rafraîchir sous les ventilateurs : il vante ainsi de façon implicite la qualité du travail effectué par les pionniers français dans cette colonie qui, quoique jeune, constitue une oasis de confort par rapport aux autres pays de la région. Le reporter propose dans *Pêcheurs de perles* un « léger tableau de Djibouti 1930⁴⁷ » qui n'est pas toujours aussi flatteur que cette première impression. Il cherche à se distinguer des passagers en escale, dont il semble confirmer qu'ils se rendent de manière rituelle au quartier réservé : « Les célibataires obliquent vers le quartier indigène où dansent les madames Somalis⁴⁸ ». Pour autant, il finit par relever les mêmes éléments conventionnels sur Djibouti que ceux observés par les passagers en escale, au premier rang desquels la chaleur⁴⁹ ; il note

⁴⁴ Roland DORGELÈS, *Route des tropiques*, *op. cit.*, p. 264.

⁴⁵ « Est-elle pauvre, pourtant, et sèche, et nue. On l'aime quand même » (*Ibidem*, p. 262).

⁴⁶ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles et autres reportages*, *op. cit.*, p. 98.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 100.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 101.

⁴⁹ Maniant l'ironie, il écrit par exemple à propos de la jetée récemment construite à Djibouti : « C'est l'une des promenades les plus agréables offertes aux pas de l'homme. J'ai vu souvent des audacieux s'y engager sur le coup de midi. Ils n'en revenaient pas. Au coucher du soleil, j'allais examiner [...] la trace que leur corps avait laissé en fondant... » (*Ibidem*, p. 99).

également l'aspect burlesque des fiacres, qu'il qualifie ironiquement de « carrosses⁵⁰ », tout comme Manon, le personnage de Dorgelès. Finalement, malgré la formule liminaire, Londres décrit bel et bien Djibouti comme une chaudière, et le titre du chapitre semble ironique, comme le confirme la dernière phrase de la section consacrée à Djibouti : « Un beau pays⁵¹ ! ».

Paul Nizan propose dans *Aden Arabie* un point de vue légèrement décalé sur Djibouti. Venu de la colonie anglaise d'Aden, il peut, comme Londres, faire des comparaisons et insiste pour sa part sur la francité de Djibouti :

Quelle surprise pour un Français d'y retrouver les détails qui font que la France est la France et porte sur le même corps d'autres vêtements que l'Angleterre. Je suis chez moi place Ménélik assis à une terrasse de café dans le style de Montélimar, d'Avignon, devant une station de fiacres avec des tentes à franges, comme à Périgueux. Chez moi, en voyant à la porte du commissariat de police le commissaire insulter un indigène [...]. Chez moi au tennis [...]. Chez moi devant la poste [...]. Chez moi, sur le plateau du Serpent, en voyant les jeunes filles se promener avec un bandeau autour des cheveux comme à Quiberon⁵² [...].

L'énumération de toponymes de France et l'anaphore de l'expression « chez moi » prouvent à quel point l'écrivain retrouve ses marques dans ce lieu pourtant non loin de son point de départ, Aden. Il retrouve l'atmosphère française dans l'architecture, dans les vêtements des femmes, dans les institutions françaises comme la poste mais aussi, trait acerbe, dans le mépris des coloniaux pour les indigènes. Contrairement à Londres et Dorgelès, Nizan ne loue pas l'entreprise coloniale dont il est un vigoureux détracteur. Si Djibouti se distingue selon lui de sa voisine britannique Aden, les deux territoires ont en commun la même vie coloniale, aride et monotone. C'est finalement cette dimension coloniale qui relie les divers textes consacrés à Djibouti dans notre corpus. Ce minuscule territoire désertique, qui présente un intérêt stratégique pour la France par sa situation géographique au carrefour de la mer Rouge et du golfe d'Aden, est perçu par les voyageurs comme l'incarnation même de la colonie française par son exotisme, sa population indigène pittoresque et son climat inhospitalier.

Écrit quelques années plus tard, en 1936, *La Route des Indes* de Paul Morand offre un tableau bien moins optimiste sur Djibouti. L'auteur, qui y était déjà passé en 1926, constate l'échec de la colonisation française sur ce territoire : « nous n'avons su faire de cette station ni une place stratégique sur la route des Indes, ni une tête de ligne vers l'Abyssinie⁵³ », constate-t-il. Retraçant la jeune histoire de la colonie, selon lui jalonnée

⁵⁰ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*, p. 101.

⁵¹ *Ibidem*, p. 102.

⁵² Paul NIZAN, *op. cit.*, p. 122.

⁵³ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 142.

d'échecs et de mauvaises décisions, que Morand compare à la réussite britannique à Aden, il admet pourtant qu'elle connaît un regain d'activité au moment de la seconde guerre italo-éthiopienne (1935-1936), époque à laquelle il écrit. Mais il prédit la mort de Djibouti dès que la guerre aura cessé :

[...] on nous laissera pour compte un Djibouti décédé, avec sa résidence, ses trois avions et sa rue à Négresses qui donne aux voyageurs d'Extrême-Orient de si jolies séances de danses du ventre⁵⁴...

La navigation d'une mer à l'autre, de Marseille à Djibouti, franchit donc pour les écrivains d'invisibles frontières. Trois temps peuvent être distingués : la traversée de la Méditerranée tout d'abord, « *mare nostrum* » qui se caractérise par l'attente et l'espoir de l'Orient ; le canal de Suez est quant à lui un « non-lieu » unique au monde ; enfin, la moiteur et la chaleur de la mer Rouge sont pour le voyageur un avant-goût d'une Afrique alors indissociable de l'entreprise coloniale. Au cours de cette traversée, on observe une hiérarchie des escales : Port-Saïd, ville fondée avec le canal de Suez et qui en constitue la porte d'entrée en Méditerranée, est décrite comme dépourvue de tout exotisme et comme un espace de transition, voire d'« évacuation » pour reprendre la métaphore de Dorgelès ; Ismaïlia a l'allure d'une tranquille et agréable station balnéaire française ; enfin, Djibouti, première escale au sortir de la mer Rouge, constitue le premier contact avec l'Afrique et la vie coloniale ; c'est le premier lieu « exotique » de la traversée.

b. Le carrefour égyptien

La géographie particulière de l'Égypte, entre Afrique et Asie, mais aussi entre Méditerranée et mer Rouge, et même entre Orient et Occident, fait de ce pays un carrefour⁵⁵. Plusieurs espaces bien distincts le composent. Daniel Lançon relève ainsi les espaces « investis » et ceux « désinvestis » par les voyageurs. Parmi les premiers, il relève l'Égypte internationale et cosmopolite – représentée par Alexandrie, mais aussi Port-Saïd et la région du Canal –, le Caire médiéval et la Haute-Égypte, « pays des Pharaons », qui s'étend de Gizeh à Assouan ; parmi les seconds, il compte la campagne nilotique du delta, « ruralité distraitemment observée depuis la fenêtre du train⁵⁶ », le désert et enfin l'expérience du grand sud « qui porte en lui l'africanité de l'Égypte⁵⁷ ». Dans les récits de

⁵⁴ *Ibidem*, p. 144.

⁵⁵ Daniel LANÇON revient longuement sur la « géographie littéraire » de l'Égypte, dans le chapitre « Afrique ou Asie ? origines des autres, origines de soi », de *L'Égypte littéraire*, *op. cit.*, p. 19-31.

⁵⁶ Daniel LANÇON, « Le Voyage en Égypte (1920-1958) : derniers feux », *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 305.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 307.

voyage de notre corpus, cette distinction entre les espaces est souvent réduite à une bipartition : l'Égypte contemporaine et musulmane d'une part, et d'autre part l'Égypte pharaonique, antique, que les voyageurs rencontrent lors de leurs visites des vestiges archéologiques, tout particulièrement en Haute-Égypte. Camille Mauclair rend explicite cette séparation dans les titres des chapitres composant son *Égypte millénaire et vivante* : le premier, consacré à la découverte d'Alexandrie et du Caire, s'intitule « le prélude islamique », tandis que dans le second, la visite des vestiges antiques proches du Caire constitue un « prélude pharaonique (Gizeh, Saqqarah) » avant le plain-chant de la Haute-Égypte. Claude Aveline évoque lui aussi « les deux Égypte » dans une section de sa *Promenade égyptienne*, mais c'est pourtant trois espaces qu'il distingue finalement, car il propose de voir, entre Alexandrie d'un côté et « la Thébaïde » de l'autre, Le Caire comme « une citadelle du monde musulman, séparant l'Égypte ancienne de la moderne⁵⁸ ». Quant à Jean Cocteau, il écrit : « Pour les musulmans, l'Égypte des Pharaons est l'Égypte païenne et ne compte pas. L'Égypte commence à la conquête. Au reste, l'Égypte pharaonique est celle des archéologues⁵⁹ », faisant encore une fois une distinction entre Égypte musulmane et Égypte antique.

Le voyage en Égypte s'organise avant tout selon un axe Nord-Sud qui met en question l'africanité du pays. La plupart des voyageurs débarquent à Alexandrie, puis descendent jusqu'au Caire avant de suivre la vallée du Nil jusqu'en Haute-Égypte. Rares sont ceux qui s'aventurent plus bas que la première cataracte, à Assouan. Cette ville est présentée comme la frontière entre l'Égypte et la Nubie, ouvrant sur l'espace africain à l'imaginaire singulier, « extension de l'espace désertique infréquentable, potentiel creuset d'une primitivité alliée aux facteurs climatiques excessifs et à la noirceur des peaux⁶⁰ ». À Assouan, Henry Bordeaux ressent la proximité de cet univers africain :

On se sent ici loin de tout, à l'extrémité du monde, ou tout du moins de notre civilisation, à la porte d'un monde secret, de tout le mystère africain [...] C'est la nature qui l'emporte, dans ce paysage presque sauvage, moins étouffant que ceux de la Basse-Égypte⁶¹ [...].

L'adjectif « sauvage », opposé à la « civilisation », y compris à la civilisation égyptienne, ainsi que la notion de « mystère africain » sont caractéristiques de la représentation commune de l'Afrique pendant l'entre-deux-guerres. Dans le train qui l'emmène toujours plus au Sud, Robert de Traz commente également les peaux des fellahs qui noircissent à mesure que la chaleur augmente :

⁵⁸ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 329.

⁵⁹ Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 38.

⁶⁰ Daniel Lançon, « Le Voyage en Égypte (1920-1958) : derniers feux », *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 307.

⁶¹ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 264.

Dans cette température accrue, les visages des fellahs sont uniformément basanés par la vive lumière. [...] Mais je descendrai plus bas encore, jusqu'à la première cataracte, là où le soleil ayant foncé davantage et comme carbonisé les peaux, je serai chez les nègres⁶².

Le paysage a lui aussi changé de couleur : « ce n'est plus l'Égypte verte du delta [...], mais une Égypte jaune d'orges mûres, où s'achève la moisson⁶³ ». L'écrivain suisse assiste en outre à Assouan à un spectacle de danse africaine, qui lui inspire des réflexions racistes – qui pointaient déjà dans l'extrait ci-dessus par l'emploi du terme « nègres » – sur la civilisation africaine, jugée inférieure à la civilisation égyptienne :

Ces faces foncées qui se détachent à peine des ténèbres et y replongent, cette mimique barbare, ces instruments de musique primitifs, c'est déjà le Soudan, la grande simplicité africaine, l'éternel enfantillage d'une race uniquement sensuelle [...]. L'ancienne Égypte, avec ses prêtres et ses savants, ses principes, ses calculs et ses lois, a disparu pour toujours. Une civilisation se hausse au-dessus de l'animalité, et puis tombe. Ce qui dure, ce sont ces mégères secouant leurs mamelles, tendant leurs croupes⁶⁴.

On retrouve ici les stéréotypes racistes alors souvent associés à la population africaine, jugée à la fois infantine et animale, et dont il déplore la permanence alors que la civilisation égyptienne, jugée plus raffinée, a quant à elle disparu. Pour Robert de Traz, il n'est donc pas question de débattre de l'origine de la population égyptienne, qu'un Volney estimait justement descendre des habitants de la Nubie, et qui écrivait en 1787 : « Quel sujet de méditation [...] de penser que cette race d'hommes noirs, aujourd'hui notre esclave et l'objet de nos mépris, est celle-là même à laquelle nous devons nos arts, nos sciences, et jusqu'à l'usage de la parole⁶⁵ ». Il faut croire que la propagande coloniale de 1925 a balayé d'un revers de main ces interrogations ethnographiques pour laisser la dernière place aux Noirs dans la nouvelle hiérarchie des peuples humains⁶⁶.

Si Assouan est perçue comme la porte de l'Afrique, c'est parce c'est non loin de là, à Shellal, que se termine le chemin de fer égyptien et que l'on peut embarquer pour se rendre à Ouadi Halpha, de l'autre côté du lac, au Soudan anglo-égyptien. C'est l'itinéraire choisi par Claude Aveline, l'un des rares voyageurs à avoir poussé plus au Sud. Il relate

⁶² Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 122.

⁶³ *Ibidem*, p. 121.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 173-174.

⁶⁵ Cité par Daniel LANÇON, dans *L'Égypte littéraire, op. cit.*, p. 21.

⁶⁶ Nous renvoyons à ce sujet à l'article de Bertrand WESTPHAL, « Europa 25, déclinaisons européennes d'une crise de l'esprit », dans Myriam BOUCHARÉNC et Claude LEROY (dir.), *L'année 1925 : l'esprit d'une époque*, Presses Universitaires de Paris Ouest, « Littérature française », 2012, p. 47-62. L'auteur y note que « le colonialisme n'est jamais révoqué en doute : au nom de la supériorité autoproclamée de l'Europe, l'Afrique apparaît comme une terre conquise, une terre dont la conquête est à deux doigts d'être parachevée ».

cette « échappée au Soudan » dans les chapitres sept et huit de sa *Promenade égyptienne*. Quoique la navigation se fasse toujours sur le Nil, Aveline note la différence d'aspect du fleuve, désormais plus large et plus haut, sur lequel il affronte même une tempête à l'approche de Ouadi Halpha⁶⁷. L'écrivain signale que lors de cette traversée, les voyageurs franchissent une autre frontière, celle du tropique du Cancer, qui symbolise le passage de l'Égypte à l'Afrique. Après une escale pour admirer les temples d'Abou Simbel et de longues heures de navigation à dissenter sur la chaleur, le bateau dépose enfin les voyageurs à la gare fluviale de Ouadi Halpha, au Soudan, où les attend la douane soudanaise. Aveline embarque alors dans un train à destination de Khartoum, 950 kilomètres plus au Sud. Il revient en Égypte par le même chemin quelques semaines plus tard.

L'espace égyptien se structure également selon un axe Est-Ouest, autour de la frontière du canal et de la mer Rouge, qui sépare l'Égypte continentale de la péninsule du Sinaï. Marthe Bibesco franchit cette frontière asiatique de l'Égypte par voie de mer, ce qui n'est pas sans l'amuser :

[...] dans cette petite barque à moteur de la Compagnie de Suez, il nous est arrivé, dans la nuit d'hier, cette chose biblique : nous avons traversé la mer Rouge. En troquant l'Afrique contre l'Asie, nous n'avons pas seulement changé de continent, nous sommes rentrés⁶⁸ chez nous, puisqu'il fait mauvais temps, puisque c'est l'hiver, tant il est vrai que l'Europe n'est pas autre chose qu'une petite presqu'île de l'Asie⁶⁹.

Le rappel de l'intertexte biblique confère au passage de cette frontière un symbolisme très particulier, que ne vient pas altérer le moyen de transport utilisé (en l'occurrence, une petite barque à moteur). La princesse Bibesco insiste ici sur le poids et la puissance évocatoire de cette frontière continentale, la péninsule du Sinaï constituant une apparente séparation entre Afrique et Asie⁷⁰. Ce passage d'un continent à l'autre s'accompagne dans l'expérience de l'écrivaine d'un changement météorologique qui rend plus sensible le franchissement de la frontière. Claude Aveline a lui aussi traversé le Sinaï pour se rendre, en train, jusqu'à Jérusalem. Le passage de la frontière suscite chez lui un sentiment d'étrangeté, rehaussé par l'atmosphère nocturne :

⁶⁷ Claude AVELINE, « Tempête sur le Nil », dans *op. cit.*, p. 251-252. La géographie de cette région a été totalement bouleversée par la construction de 1958 à 1970 du haut barrage d'Assouan, qui a créé le lac artificiel Nasser, et a causé le déplacement du port fluvial de Ouadi Halpha et surtout des sites archéologiques d'Abou Simbel et de Philae.

⁶⁸ La princesse voyage avec son amie Renée Billochon, « suivante de comédie ou confidente de tragédie » (Marthe BIBESCO, *Croisade pour l'Anémone (lettres de Terre Sainte)*, *op. cit.*, p. 17.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 19. La princesse reprend ici le mot fameux de Paul Valéry.

⁷⁰ Il est vrai que la péninsule du Sinaï a longtemps séparé l'Égypte musulmane du Royaume de Jérusalem, et sa position stratégique entre canal de Suez et mer Rouge en a fait l'objet de nombreux conflits entre l'Égypte et Israël depuis 1948. Pour un panorama des récits de voyage dans cette région particulière de l'Égypte, nous renvoyons à Daniel et Cécile LANÇON, *Le Voyage au Sinaï*, *op. cit.*

Passer d'Afrique en Asie, c'est, confondu dans la nuit noire, franchir un canal étroit, et, sur l'autre rive, fouler encore le sable du désert qu'on vient de quitter. Une petite gare est là, vide, endormie. Personne. Le long du quai, dans la solitude nocturne, des candélabres électriques ne brûlent que pour le plaisir de gros scarabées qui tournoient autour de leurs globes laiteux, s'y heurtent et retombent éblouis sur le sol. [...] nous partons enfin, et nous roulons interminablement. Le jour point, un jour gris qui montre des villages de terre, des palmiers en métal, des haies de cactus monstrueux. Puis la voie bifurque, nous traversons une plaine banale, nous nous engageons dans une région montagneuse et monotone. L'ennui se mêle à la fatigue⁷¹.

Aveline structure sa description autour de deux aspects opposés du franchissement de cette frontière : l'extraordinaire, d'une part, manifesté ici par les métaphores fantastiques (les palmiers en métal) et la création d'une atmosphère nocturne inquiétante (avec la mention des scarabées, dernier clin d'œil à l'Égypte, et des cactus « monstrueux ») ; et d'autre part, un sentiment de grande banalité, voire d'indifférence. Celle-ci résulte du moyen de transport utilisé pour passer cette frontière, car le train, la « petite gare » (opposée à la magie du « désert » qu'Aveline vient de quitter), les « candélabres électriques », l'ennui du voyage, sont choses trop familières au narrateur pour qu'il mesure l'insolite du passage d'un continent à l'autre. Entre ordinaire et extraordinaire, le passage de la frontière asiatique de l'Égypte est un moment à part, qu'Aveline dramatise et singularise par un travail de stylisation littéraire.

Toute frontière est avant tout une construction mentale. L'Égypte, au carrefour de deux continents et de plusieurs civilisations, rend les voyageurs particulièrement sensibles aux effets de frontières et exalte les réflexions des voyageurs sur la comparaison des peuples et des cultures.

II – UN MONDE ARABO-MUSULMAN EN GESTATION

C'est au cours de la période de l'entre-deux-guerres que se créent les nouveaux espaces géopolitiques fondateurs du Moyen-Orient tel qu'on le connaît aujourd'hui. Suite au démantèlement de l'Empire ottoman, les puissances européennes, et notamment la France et la Grande-Bretagne, sont chargées de mandats sur plusieurs pays de la région. Il s'agit d'une forme de colonisation indirecte qui modifie en profondeur la représentation littéraire et plus largement culturelle de cette région du monde⁷².

⁷¹ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 199-200.

⁷² Nous nous limitons ici au cas français, le cadre de ce travail ne nous permettant pas d'élargir à la situation britannique.

Au terme d'une étude consacrée aux reporters français en Syrie lors de l'insurrection druse de 1925⁷³, Mélodie Simard-Houde explicite les conséquences de l'entreprise colonialiste sur l'imaginaire français des pays du Moyen-Orient. Elle évoque un

changement fondamental dans l'imaginaire français de la Méditerranée, entre le XIX^e et les temps plus troublés de l'entre-deux-guerres. En effet, les partisans du colonialisme, dans les années 1920, semblent pris en étau entre deux représentations contradictoires qui coexistent dans le discours social : l'une, toute idéale, héritée des récits littéraires, antiques et de voyage, présente le bassin méditerranéen comme un espace lisse et uni, bercé par les brises balsamiques et les parfums de jardins luxuriants, un espace de conte (pensons au *Jardin sur l'Oronte* de Maurice Barrès, qui paraît en 1922) où peuples latins et orientaux fraternisent, ou encore une zone riche d'échange et de commerce ; tandis que l'autre, marquée par les difficultés que rencontrent les métropoles occidentales dans leurs colonies, transmet une image hétérogène des peuples méditerranéens et s'attache à creuser le fossé qui sépare le colonisateur et le colonisé, pour justifier l'entreprise civilisatrice et, de ce fait même, va à l'encontre de la première. L'Occidental et l'Oriental se heurtent ici au sein d'un bassin méditerranéen en voie de délitement, un changement dans les représentations qui semble déjà annoncer le temps des indépendances⁷⁴.

Poursuivant notre exploration de la géographie symbolique de « l'Orient » pendant l'entre-deux-guerres, nous nous proposons d'analyser les nouvelles représentations des différents pays de cette zone. Les bouleversements géopolitiques qui affectent la région sont-ils perceptibles dans les paysages traversés et les lieux visités par les écrivains voyageurs ? L'émergence du nouveau Moyen-Orient fait-elle reconsidérer aux auteurs la notion « d'Orient » et modifie-t-elle les caractéristiques traditionnelles du Voyage en Orient ?

a. Le Liban et la Syrie : des espaces désormais français ?

Depuis que la France a été chargée de mandats sur la Syrie et le Liban, ces terres semblent avoir perdu en exotisme aux yeux des voyageurs français, pour venir s'insérer, d'une certaine manière, dans l'espace national. Ainsi l'arrivée à Beyrouth n'est-elle plus aussi magique que dans le *Voyage en Orient* de Lamartine, dont la célèbre description de la ville vue depuis la rade qui lui fait face, avec la montagne du Sannine en arrière-plan, constitue une attente bien souvent déçue, comme l'exprime Barrès :

⁷³ Nous analyserons en détail ce corpus de reportages dans le premier chapitre de la troisième partie.

⁷⁴ Mélodie SIMARD-HOUDE, « Des reporters français en Syrie (1925-1927), médiateurs des “confusions de l'Orient” », dans Christine REYNIER et Marie-Ève THÉRENTY (dir.), *Les Médiateurs de la Méditerranée*, Paris, Geuthner, 2013, p. 160.

Jugez de mon désappointement de trouver un rideau tendu devant la première merveille de mon voyage, devant le n° 1 qui, sur mon catalogue idéal, portait : « Vue du Liban depuis la mer, décrite par Lamartine⁷⁵ ».

Si c'est une nappe de brouillard qui a soustrait la ville au regard impatient de Barrès, Myriam Harry qui elle, semble avoir joui du spectacle, en nuance l'attrait en rapportant les paroles d'un passager du paquebot, sceptique sur la véracité des propos de Lamartine :

On ne devrait pas accoster Beyrouth le matin. Son “radieux lever” est un aimable mensonge de vos poètes. Matériellement, il est impossible. Le soleil se lève derrière le Liban⁷⁶.

Les premières impressions de l'écrivaine sur la ville sont en demi-teinte, car elle n'arrive pas à comprendre l'identité multiple de la ville :

Oui, vraiment une ville déroutante – beyrouthane – cette capitale du Grand-Liban. On dirait un rendez-vous de contrastes de la nature et d'oppositions d'idées. [...]. Partout ce tapage d'images ; ce jeu d'escarpolette, d'Orient en Occident ; déception et charme incomparables de Beyrouth⁷⁷.

C'est autour de cette idée d'une coexistence de deux identités que Myriam Harry développe son tableau de la capitale libanaise :

Des *charchaf* trottaient devant vous, mais elles ont des jambes de soie rose et des souliers de Paris. Et si, sur la place des Canons, vous affligent les affiches de cinéma et le kiosque à musique, humez, je vous prie, l'enivrant fumet de la rôtisserie de *kebab*, qui tourne accrochée au mur comme un petit moulin à vent, et ne repoussez point ces passereaux du cirage, qui se jettent en piaillant sur vos pieds, tandis que derrière vous défile, dédaigneuse et archaïque, une rame de chameaux, et que débouche, à folle allure, de la rue Gouraud, un tramway à trolley sur un air de *derbouka* que frappe, sur son timbre de Belgique, un jeune Libanais, la rose à l'oreille⁷⁸.

Dans cette scène de rue à Beyrouth, les éléments orientaux que l'écrivaine rend plus sensibles encore en utilisant des termes arabes (« charchaf », « kebab », « derbouka ») se mêlent à des éléments typiquement français ou européens, comme les « souliers de Paris », « le timbre de Belgique » ou, dans les toponymes, « la place des Canons » et surtout « la rue Gouraud ». L'impression déroutante mais finalement agréable que produit la ville sur l'écrivaine est accentuée par le climat, puisque Myriam Harry débarque à Beyrouth en plein hiver, sous une neige qui finit toutefois par fondre :

⁷⁵ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 40.

⁷⁶ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 8.

⁷⁷ *Ibidem*, p. 11.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 12.

Beyrouth, sous la neige, est la plus blanche échelle du Levant !

Un brusque soleil a fondu toute la neige. [...] Les palmiers, délivrés, bercent leurs palmes avec des grâces malicieuses et froufroutent : « C'était pour rire, cette neige, c'était pour se moquer des Français qui viennent en Syrie chercher un pays oriental⁷⁹ ! »

L'écrivaine choisit donc de s'enchanter de ce balancement constant entre Orient et Occident et s'amuse des catégorisations rapides qui font croire que jamais il ne neige ni ne fait froid dans les pays de Méditerranée orientale.

Plus largement, cette oscillation entre Orient et un Occident très français constitue pour les voyageurs la tension structurante de la géographie du Liban et de la Syrie, et ce bien qu'ils utilisent assez indifféremment les deux noms de pays, la « Syrie » englobant souvent le territoire libanais. La partition est assez bien définie : d'un côté, le Liban, « Suisse d'Orient » que ses paysages montagneux associés à sa forte composante chrétienne versent du côté occidental ; de l'autre, la Syrie, sa capitale et son désert, jugés typiquement « orientaux ». Nombreux sont les voyageurs qui comparent le Liban à la France depuis que celle-ci se charge de développer les infrastructures sur place en vertu de son mandat. Les frères Tharaud sont particulièrement sensibles au développement des routes :

Je me souviens qu'il y a dix ans le chemin de Lattaquié à Alexandrette était impraticable : j'avais dû m'y rendre par la mer. Aujourd'hui je roule en voiture sur la plus belle route du monde [...] [De loin en loin], la surprise d'une petite maison forestière, comme celles qu'on voit en forêt de Fontainebleau ou de Compiègne⁸⁰.

La mention de sites français ancre ici le Liban dans l'espace national français, dans le but d'exalter cette présence coloniale.

L'opposition entre Beyrouth et Damas rend plus sensible encore cette géographie symbolique. Les voyageurs s'attardent en général peu à Beyrouth et ne la décrivent guère, comme s'il ne s'agissait pas vraiment d'une ville orientale. Paul Morand partage ce constat, lui qui décrit Beyrouth comme « un petit chef-lieu de canton⁸¹ » dont il déplore que les Français aient fait leur capitale au détriment de Damas⁸². Seul Camille Mauclair, de manière assez étonnante par rapport à ses confrères, ressent à Beyrouth sa première impression d'Orient depuis Le Caire où il a séjourné quelque temps auparavant : « Beyrouth ! Ma première sensation véritable des douceurs, des magies, des beautés

⁷⁹ *Ibidem*, p. 22.

⁸⁰ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 155.

⁸¹ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 222.

⁸² « [...] nous avons choisi pour capitale Beyrouth, siège de notre ancien consulat, adossé à la mer et habité par des populations chrétiennes. Il eût sans doute mieux valu montrer un peu plus de hardiesse et aller à Damas » (*Idem*).

grisantes qu'inclut le mot Orient [...]»⁸³ ! », s'exclame-t-il en arrivant. L'écrivain offre même de la ville une vignette dans la plus pure tradition orientaliste, tout en vantant par ailleurs son occidentalisation par la présence française⁸⁴. Pour l'ensemble des voyageurs français, au contraire, c'est bien Damas qui est considérée comme la ville arabe et musulmane dans toute sa splendeur, oasis de verdure au milieu du désert, qui enchante et dépayse :

Si l'on accédait sans peine à Damas, par des sites de prairies et de bois, la Cité des califes n'éblouirait peut-être personne, mais elle a cette fortune d'être entourée de tous côtés par le désert ou la montagne et lorsqu'on a roulé des heures sur ces pistes désolées et qu'on voit soudainement jaillir les feuillages de la Ghouta, les vignes aux sarments emmêlés, les ruisseaux sous les noyers verts, puis, dans une éclaircie, le fourmillement de ces milliers de maisons couleur de sable et tous ces minarets où des volées de pigeons enroulent leur froufroutant collier, on oublie d'un seul coup la fatigue et l'on crierait de plaisir à cette apparition⁸⁵.

Ces lignes montrent bien que c'est le caractère d'oasis de la ville qui garantit la sensation de dépaysement pour les écrivains français, contrairement à Beyrouth, trop facilement accessible. L'enthousiasme de Dorgelès en découvrant la ville est tel qu'il parle de « paradis⁸⁶ ». L'écrivain n'est pas le seul à ressentir un tel enthousiasme à l'approche de Damas. La plume de Joseph Kessel se fait également lyrique lorsqu'il décrit les jardins entourant la ville :

Puis surgit le Barada, le fameux torrent béni qui, dans cette région désertique, alimente de son écume la magie de l'oasis de Damas. Déjà les arbres fruitiers montrent leurs fleurs délicates, déjà s'épaississent les troncs et les feuilles, déjà éclate l'abondance de cette terre gorgée de fraîcheur. Jardins de Damas, les plus beaux que je connaisse⁸⁷ !

La description méliorative des environs de Damas constitue un *topos* du Voyage en Orient, que reconduisent ici Dorgelès et Kessel. Maurice Martin du Gard tient à se distinguer de cette tradition discursive :

[...] on approchait de Damas. Nous n'étions pas au printemps, il faisait froid ; et la ville ne pouvait point se signaler par l'aspect de paradis que lui donne une abondance

⁸³ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 153.

⁸⁴ Voici le texte de cette vignette orientaliste : « J'ai longuement contemplé Beyrouth de la passerelle du paquebot qui allait m'éloigner de la Syrie. C'était dans un crépuscule glorieux et doux. La ville d'ivoire, avec des suaves reflets de perles, se teintait de rose, les montagnes étaient d'émeraude et d'améthyste. Tous les trésors d'Aladin s'ouvraient. L'Orient me réimposait ses sortilèges. Peu à peu les roses, s'éteignant, sont devenus des gris bleuâtres, des nuances innommées et délicieuses ont transformé les couleurs en musiques. Brusquement, tous les feux se sont allumés, les cordons de lumières ont dessiné les rues et le port, tandis qu'un ciel inouï convoquait toutes les étoiles » (*Ibidem*, p. 158.).

⁸⁵ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 154-155.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 154.

⁸⁷ Joseph KESSEL, *En Syrie*, *op. cit.*, p. 22.

de feuilles et de fleurs, sans pareille à la belle saison. Je ne le regrette qu'à moitié, car il eût fallu me mesurer avec les poètes qui chantent cette oasis depuis des siècles sur les registres les plus hauts⁸⁸.

Il est le seul à ne pas se sentir véritablement dépaysé par la ville syrienne, sans toutefois en ressentir une grande amertume. Il tient bien plutôt à imaginer les bienfaits que la colonisation française apportera à la ville dans l'avenir, notamment en mettant un terme aux fréquentes razzias et en améliorant les conditions sanitaires qui visent à stopper les épidémies. Les écrivains mettent ainsi l'accent soit sur l'occidentalisation de la ville – c'est le choix opéré par Martin du Gard – soit au contraire sur son caractère profondément oriental et musulman, ce qui est l'option généralement choisie. Ainsi Myriam Harry intitule-t-elle précisément « Au cœur de l'Islam » son chapitre consacré à Damas. Dès la première phrase, elle l'affirme : « Damas, la capitale des califes omeyyades et des eaux murmurantes, est bien le cœur et le jardin de l'Islam⁸⁹ ». Cela ne l'empêche pas de noter que « l'aspect de Damas s'est modernisé⁹⁰ » en huit ans. Elle est la seule écrivaine de notre corpus à offrir un tableau de la ville moderne :

Le marécage de la dervicherie de Soliman le Magnifique est asséché. Un large boulevard, le boulevard de Bagdad, relie [...] la vieille et la nouvelle ville chrétienne. Un monument à la gloire du capitaine méhariste Lecarpenterie⁹¹ se dresse dans un vaste square. Des gratte-ciel de ciment armé stupéfient les berges du Barada ; le canon a nettoyé pas mal de rues, d'autres ont flambé dans un de ces incendies qui dévorent en une seconde des maisons construites comme des nids d'oiseaux [...]⁹².

On voit ici comment le conflit qui a opposé en 1925 le mandat français aux rebelles venus du Djebel druse a transformé le visage de la ville. Toutefois, malgré ces changements immédiatement visibles dans les rues de la ville, elle continue à lui trouver un « caractère oriental » très marqué : « Quelle âme arabe dans la capitale de la Syrie, plus grouillante plus vociférante, plus bon enfant que jamais⁹³ ! » s'écrie-t-elle. Non seulement la ville lui semble toujours aussi exotique, mais son pittoresque s'est selon elle « intensifié » depuis son dernier passage. Cela transparait notamment dans les costumes portés par la population :

⁸⁸ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 97.

⁸⁹ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 103.

⁹⁰ *Idem.*

⁹¹ La Française Alice Poulleau, résidente à Damas de 1924 à 1926, présente le « capitaine Decarpentries » comme le « chef des méharistes assassiné par les Bédouins », dont la cérémonie de funérailles a eu lieu à Damas le 15 septembre 1925 (Alice POULLEAU, *À Damas sous les bombes. Journal d'une Française pendant la révolte syrienne 1924-1926*, Yvetot, Bretteville Frères, Imprimeurs (s.d.). Rééd : Élodie GADEN et Pascale ROUX (éds.), Cressé, Édition Pyremonde, 2012, p. 47 (les notes suivantes renvoient à cette réédition).

⁹² Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 103.

⁹³ *Ibidem*, p. 104.

[...] je ne vois plus ces affreux mélanges levantins, veston et culotte bouffantes, pantalon et chemise bédouine. Au reste, les complets modernes me semblent en régression : des têtes qui avaient arboré casquettes et chapeaux, à mon dernier séjour, ont repris le tarbouche⁹⁴.

Myriam Harry oppose ici un « Levant » qui se réduirait aux côtes libanaises, et dont le terme est ici connoté péjorativement – l'adjectif « levantin » semblant désigner une européanité dégradée – à l'espace syrien autour de Damas, qui aurait conservé pour sa part une réelle identité arabe et musulmane. L'écrivaine conclut : « Oui, vraiment, ce qui me frappe le plus à Damas, c'est son retour à sa physionomie arabe⁹⁵ ». Quand elle partage cette impression avec l'ami qui l'accompagne et qui semble résider sur place, celui-ci confirme cette évolution, qu'il relie à l'évolution politique de la région depuis la Première Guerre mondiale :

Vous ne vous trompez pas ! L'émancipation de la Turquie a provoqué une violente réaction religieuse [...] et notre mandat a réveillé le sentiment national. Pour le monde musulman, Damas redevient un peu ce qu'il fut sous les califes, « le cœur de l'Islam »⁹⁶ [...].

Ces réflexions rapportées par Myriam Harry révèlent l'impact du mandat français sur les paysages et les mentalités syriennes. Contrairement au Liban, le mandat français a en Syrie conduit à une plus grande arabisation et islamisation de la population, qui se souvient dès lors de la grandeur passée de la civilisation arabe symbolisée par Damas. Bien qu'ils soient tous deux sous mandat français, les écrivains constatent donc unanimement une différence flagrante entre les deux pays.

Si la Syrie est généralement ramenée du côté « oriental » et musulman contrairement à Beyrouth, c'est aussi en raison du vaste domaine désertique qui couvre ce territoire, et qui constitue par essence le paysage le moins occidental possible. Toutefois, dans ce décor oriental, une ville fait exception : celle de Deir-es-Zor, garnison française au milieu du désert, et qui de ce fait a quelque peu perdu de son exotisme initial, pour encore une fois, venir s'intégrer à l'espace français. Voici par exemple le tableau que les frères Tharaud donnent de la ville :

[...] Deir-Ez-Zor, où nous atterrissons, n'est pas du tout la ville des Mille et une Nuits. C'est plutôt une sorte de sous-préfecture propre, bien tirée au cordeau, dont un architecte français a dessiné le plan aux environs de 1850 : une La-Roche-sur-Yon du désert. Des rues droites avec des trottoirs ; des maisons indigènes fort correctement alignées comme dans une exposition ; des immeubles européens à fenêtres et balcons que décorent, à tous les étages, des marbres travaillés à l'italienne ;

⁹⁴ *Idem.*

⁹⁵ *Ibidem*, p. 105.

⁹⁶ *Ibidem.*

des boîtes à ordures sur les seuils ; et des équipes de balayeurs assyro-chaldéens, descendants authentiques de Nabuchodonosor et d'Assurbanipal, en train de promener, par ce matin brûlant, un tonneau municipal pour arroser la voie publique⁹⁷ !

S'ils poursuivent en concédant qu'on ne trouve toutefois pas, en Vendée, la même population que dans le désert syrien, cette intégration inattendue et pour tout dire, quelque peu forcée du désert à l'espace métropolitain, montre combien le mandat confié à la France sur cette région en modifie la perception par les voyageurs français. L'appréhension des espaces est désormais complètement orientée par cette présence coloniale, ce qui conduit à des tableaux parfois surprenants comme celui proposé ici par les frères Tharaud. Nous avons observé plus haut un procédé similaire au sujet de la ville égyptienne d'Ismaïlia, également comparée par Paul Morand à La Baule. Tout se passe comme si les voyageurs se trouvaient en pays conquis, et ces passages sont à rapprocher des nombreux « récits de tourisme colonial⁹⁸ » publiés à la même époque au sujet des colonies d'Afrique orientale et occidentale.

L'espace syro-libanais se structure donc pour les voyageurs selon une dichotomie qui n'est pas sans rapport avec les enjeux politiques de la région : le Liban est davantage intégré dans l'espace national, au titre de pays sous tutelle française, que la Syrie, plus rebelle à cette tutelle et partant plus arabe et plus musulmane.

b. De « l'Égypte millénaire à la « nouvelle Égypte »

Contrairement au Liban et à la Syrie, l'Égypte a été confiée à une tutelle britannique. L'approche des espaces égyptiens par les voyageurs français s'en trouve donc modifiée, puisqu'il ne s'agit pas d'un pays sous mandat français, ni même d'un pays sous tutelle, l'Égypte ayant officiellement acquis son indépendance en 1922⁹⁹.

Aux yeux des voyageurs, l'Égypte¹⁰⁰ n'est pas seulement un carrefour géographique ; c'est aussi un lieu où se juxtaposent diverses strates temporelles. Les espaces égyptiens semblent ainsi se structurer selon une tension entre l'ancien et le moderne. Ainsi, le désert ou encore la campagne du Nil leur semblent figés dans une éternité largement idéalisée, alors que les villes, elles, et Le Caire et Alexandrie au premier chef, leur offrent un spectacle urbain qu'ils jugent souvent moins « oriental ». La plupart des paysages égyptiens sont systématiquement renvoyés par les voyageurs de notre corpus du côté de

⁹⁷ Jérôme et Jean THARAUD, *Damas*, *op. cit.*, p. 185-187.

⁹⁸ L'expression est de Pierre MILLE, dans *Barnavaux aux colonies*, Paris, Calmann-Lévy, 1908.

⁹⁹ Celle-ci est toutefois soumise à de nombreuses restrictions par la Grande-Bretagne, contestées par le leader nationaliste Saad Zaghloul.

¹⁰⁰ Nous renvoyons à l'analyse de Daniel LANÇON, dans « Le Voyage en Égypte (1920-1958) : derniers feux », *Les Français en Égypte*, *op. cit.*

l'éternité d'un pays immuable ; l'évolution politique de la région ne change donc rien à la représentation de ces espaces. C'est bien sûr le cas du désert, mais aussi de la Haute-Égypte, pays de la mort et des dieux. Seules les villes échappent à ce constat fixiste. La modernité y est en effet davantage visible, et les écrivains voyageurs de la période organisent souvent leurs tableaux urbains selon un paradigme entre l'ancien – souvent valorisé et idéalisé – et une modernité décriée. Le tableau suivant du Caire par Camille Mauclair est caractéristique à cet égard :

Je me promène lentement [près de la rive du fleuve] sous de très beaux ficus, dans le silence, le calme, une atmosphère subtilement voluptueuse. Des dahabiehs somnolent sous les arbres reflétés, quelques barques inclinent leurs voiles triangulaires, parfois doubles et s'opposant comme des branches de ciseaux. Le paysage se teinte de quarts de tons presque insaisissables, décolorés, évanouis dans la lumière : des gris tourterelle, des beiges fanés, des roses mourants. [...] Je m'y attarde jusqu'à ce que toutes choses deviennent violacées et indistinctes autour du Nil encore lumineux. Et je rentre à regret dans Le Caire européen scintillant de néon, dans le tapage des autobus, des klaxons, des crieurs de feuilles, gardant sous mes paupières le souvenir des beaux gréments de felouques, des ficus puissants, du ciel en gloire, et de ces humbles marinières qui, avant d'apaiser leur faim, se prosternaient dans le sombre limon pour une prière rituelle¹⁰¹.

Ce passage en deux temps illustre bien le regret formulé par de nombreux voyageurs devant la modernisation de la ville, qu'ils assimilent souvent à une occidentalisation (Mauclair parle du « Caire européen »), c'est-à-dire à une perte d'âme et de pittoresque. L'opposition est ici flagrante entre un Caire ancien idéalisé, décrit en termes poétiques avec beaucoup de délicatesse, et la ville moderne, électrique et bruyante, sur laquelle l'écrivain dit fermer les yeux (« gardant sous mes paupières... »). Dans la même veine, il note plus loin que

Le Caire eût dû rester Le Caire et n'être pas gâté par ce que le pseudo-modernisme a de plus cosmopolite, de plus provocant, de plus faussement utilitaire et, en un mot, de plus néo-barbare sous le pavillon du progrès machiniste¹⁰².

Pourtant, le simple fait d'évoquer ce Caire moderne et d'en faire mention dans son récit, fût-ce pour le décrier et dire qu'il préfère l'ignorer, contribue à placer Mauclair dans la catégorie des écrivains adoptant une posture moderniste. Ceux qui désirent vraiment fermer les yeux sur cette modernité, considérant qu'elle ne fait pas partie des attendus d'un lectorat qui chercherait avant tout à retrouver les *topoi* romantiques du Voyage en Orient, passent simplement sous silence cet aspect de la ville. Sans peur de la contradiction, Mauclair dit quelques pages plus loin ne pas vouloir boudier la ville

¹⁰¹ Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, op. cit., p. 16-18.

¹⁰² *Ibidem*, p. 15. Cité par Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *Le dernier siècle des voyages*, op. cit., p. 130.

nouvelle¹⁰³. Son ambivalence à l'égard du pays s'exprime également dans le titre qu'il a retenu pour son récit, qui adjoint au qualificatif « millénaire » celui de « vivante », comme pour désigner cet aspect du pays¹⁰⁴.

À la manière du texte de Maclair, *Le Caire* inspire bien souvent aux voyageurs des tableaux en demi-teinte. Ainsi Myriam Harry exprime-t-elle son désaccord avec les constats de perte d'exotisme de la ville :

On m'avait dit : « Ne cherchez plus du pittoresque au Vieux Caire. Tout ce qui caractérisait les anciens quartiers a disparu, excepté les mosquées qui s'éclairent à l'électricité et règlent leurs heures de prière selon un réveil allemand posé au bas de la chaire ». Je ne suis pas entrée dans les mosquées, mais j'ai retrouvé encore, parmi les chaussées éventrées et les cubes de ciment armé, des venelles où des balcons clos se penchent sur des silences et des rues si grouillantes, si truculentes, si affolantes de vie, qu'on croirait toute la concentration des cœurs cloîtrés apportée et explosée ici¹⁰⁵.

Ne tenant pas compte des plaintes sur la modernisation du Caire – qu'elle rapporte toutefois dans son récit –, l'écrivaine continue donc à valoriser ce qui n'a pas changé, soit pour elle le spectacle continu de la rue. Henry Bordeaux formule le même constat dans son tableau en deux temps de la ville :

Mais quels changements en dix années ! Ces quartiers arabes sont aujourd'hui relégués et perdus, tandis qu'une magnifique ville européenne s'étale, se prolonge vers le Nil et dans les îles. Des avenues nouvelles ont été percées. Un Haussmann égyptien a dû sévir, comme le nôtre à Paris, impitoyablement. La population dépasse aujourd'hui le million. Que d'immeubles modernes, aux nombreux étages, au lieu des palais blancs à toits plats et à terrasses, les petites maisons peintes, et des jardins plantés de palmiers et de sycomores ! Certes, il y a encore bien des coins respectés, inaltérés, délicieux, quand ce ne serait que la Légation de France avec ses boiseries, ses loggias, toute sa charmante architecture qui en fait un bijou d'art arabe. Mais il faudrait le temps de les rechercher et de s'y attarder. Ce qui n'a pas changé, c'est la rue. Ou plutôt une civilisation nouvelle s'est superposée à l'ancienne. Les automobiles somptueuses sont contraintes à s'arrêter devant un troupeau de moutons, ou une caravane de chameaux. Les petits ânes innombrables passent interminablement, toujours chargés, toujours sages et sans prétention. Les cafés sont toujours encombrés, et les vieillards, tous pareils à des pères nobles de la Comédie-Française, fument, avec indifférence ou avec amour, on ne le saura jamais, et ils l'ignorent eux-mêmes, leur narghilé à longue tige. Les mendiants se précipitent, la main tendue, dès qu'une voiture ralentit l'allure¹⁰⁶ [...].

¹⁰³ Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁰⁴ On pourra toutefois objecter que le titre peut se comprendre, à l'inverse, comme un désir de résurrection de l'Égypte antique ; l'écrivain soutient en effet, lors de sa visite du Musée égyptien, que les musées ne sont pas pour lui des nécropoles mais bien plutôt des lieux où s'observe « un ardent flux de vie concentrée, une transfusion du sang spirituel », qui le convainc que toutes ces choses sont toujours vivantes dans la vallée du Nil. La force de ce titre réside peut-être dans cette ambivalence.

¹⁰⁵ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 62.

¹⁰⁶ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 211-212.

Il est difficile de savoir ce que pense réellement Bordeaux de la ville nouvelle, car il fait alterner dans sa description des qualificatifs mélioratifs (« une magnifique ville européenne », expression apparemment dépourvue d'ironie) et des adjectifs neutres, tels « nouvelles » et « modernes ». Toutefois, la valorisation des anciens quartiers, décrits comme « délicieux » et d'une « charmante architecture » indique de quel côté penche son cœur, et son tableau de la ville se clôt sur des scènes de genre orientalistes tout à fait conventionnelles – mises en valeur comme telles par l'adverbe « toujours » –, au sein desquelles l'écrivain a néanmoins glissé quelques éléments modernes, comme la voiture.

Mais ces tableaux en demi-teinte de la capitale égyptienne ont en commun une évacuation totale de l'actualité politique qui bouleverse pourtant le pays à cette période. Tout se passe comme si l'Égypte, confiée à une tutelle britannique, n'avait pour les voyageurs pas changé depuis le siècle précédent. Les seuls changements qu'ils notent finalement dans les paysages concernent la modernisation visible, matérielle, du pays, ce que condamnera la critique marxiste dans un numéro du *Contre-enseignement prolétarien* sur lequel nous reviendrons¹⁰⁷.

Si les voyageurs visitent systématiquement les villes, ce n'est pas le cas pour la campagne égyptienne ; pourtant, c'est bien ce paysage, qui paraît de prime abord n'avoir pas changé depuis des siècles, qui symbolise dans les quelques récits de voyage qui en font mention l'entrée du pays dans la modernité politique et sociale. Parmi les auteurs de notre corpus, rares sont ceux qui s'intéressent à la campagne égyptienne. Ceux qui l'évoquent ne s'y sont pas arrêtés mais l'ont simplement aperçue depuis le train qui les mène d'Alexandrie au Caire. Ce paysage est très souvent ramené du côté de l'éternité d'une Égypte millénaire :

Pour moi qui adore la permanence et déteste que certaines beautés disparaissent [...], rien ne me rassure comme cette route où le spectacle n'a pas changé depuis la Bible. C'est au point qu'une bicyclette a l'air d'un véhicule antique. Voici les villages de boue sèche, voici les hommes mauves, les hommes roses, les hommes beiges, les nobles à profils de terre cuite et voici l'admirable groupe du cavalier sur son âne, formant un seul bloc de pâleurs¹⁰⁸.

Ce n'est pas une interrogation, mais une affirmation que formule ici Jean Cocteau : rien n'a changé depuis la Bible. Les articles définis (« les villages de boue sèche, les

¹⁰⁷ On y lit que les voyageurs ne voient « [qu]usines, routes bitumées, gares, bateaux à vapeur sur le Nil, palaces européens, tout cela, c'est une petite partie de l'exploitation impérialiste. Le “crime” des réalistes, c'est alors de ne pas appeler cela par son nom, d'appeler cela anachronisme, modernisme, occidentalisme, européenisation. C'est-à-dire fournir à l'impérialisme, une fois de plus, un masque nouveau » (*Cahiers de contre-enseignement prolétarien*, « Littérature et colonialisme. L'Égypte dans la littérature française », Paris, n° 20, mars 1936, également cité par Daniel LANÇON, « Le Voyage en Égypte (1920-1958) : derniers feux », *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 325.).

¹⁰⁸ Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 41.

hommes... ») désignent un référent déjà connu et font de ces scènes de vie campagnarde de véritables tableaux ; Cocteau ne découvre rien qu'il ne connaissait déjà. Henry Bordeaux fait exactement le même constat :

Rien n'est déjà plus divertissant que de regarder, par les vitrines de son wagon, le chemin de halage qui accompagne les canaux du Nil, entre Alexandrie et le Caire. Le spectacle n'a pas dû changer, depuis des siècles. C'est toujours le cortège de petits ânes agiles, dociles et résignés, chargés de ballots plus gros qu'eux, ou portant, à califourchon sur leur croupe, de gros pères prolongés en hauteur par leurs turbans, et dont on s'étonne que le poids ne fasse pas capoter l'animal ; de chameaux solennels, agitant leur tête philosophique à la façon des cygnes ; d'enfants demi-nus – innombrables groupes nomades de cet Orient toujours en route et néanmoins immobile, se déplaçant pour se replacer dans la même situation immuable. [...] La couleur donne au dessin un relief miraculeux. Les végétaux et les personnages sont comme découpés et situés en avant du décor. Et je ris de plaisir à retrouver exactement pareil le vieil Orient de mon enfance, de ma Bible de Gustave Doré [...] ¹⁰⁹.

Quoiqu'il modalise quelque peu son propos (« le spectacle n'a pas dû changer »), l'écrivain finit lui aussi par faire référence à la Bible, dont les gravures de Gustave Doré lui servent d'étalon pour évaluer la beauté des paysages traversés. Cocteau et Bordeaux se placent ainsi uniquement à une échelle esthétique : le paysage de la campagne égyptienne ne les intéresse que pour sa valeur pittoresque, comme prétexte à un exercice de style toujours bienvenu dans un récit de voyage ; les habitants de cette région ne sont pas de véritables personnes mais plutôt des personnages semblables à ceux que l'on peut observer sur les poteries antiques pour l'un, sur des gravures pour l'autre. Seul Maurice Martin du Gard montre un intérêt pour ces hommes :

Par la portière du wagon, j'aperçois des fellahs qui sont tels probablement qu'il y a des millénaires, et que la civilisation occidentale n'a pas entamés comme les habitants des villes. Innocents et doux, ils commencent à peine à mettre des chaussures pour courir les routes macadamisées qui se multiplient ¹¹⁰.

Bien que cela reste mesuré, puisqu'il les juge encore, de manière essentialiste, « innocents et doux », l'écrivain songe aux éventuels bouleversements que peuvent connaître ces paysans, obligés de s'adapter à un progrès technique qui les concerne de plus en plus. La campagne égyptienne demeure dans l'ensemble un espace idéalisé, étranger à l'actualité politique et à la modernisation du pays. Seul Louis Bertrand accorde au fellah une importance qu'il n'a pas dans les autres textes de la même période. Selon lui, le fellah incarne l'essence de l'Égyptien, c'est-à-dire de « l'Oriental », c'est-à-dire, dans

¹⁰⁹ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 211-212.

¹¹⁰ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 150.

son schéma de pensée, du « Barbare ». Il est l'un des seuls à montrer l'envers du décor de la vallée du Nil :

[...] les habitants sont toujours entassés dans des huttes en boue noire du Nil, percées d'étroites ouvertures, nids à vermine qui, de loin, se confondent avec le sol et qui baignent dans des fanges et dans des flaques fétides, au milieu des tas d'ordures et des déjections que l'on devine¹¹¹.

Mais, selon lui, le fellah est responsable de l'état misérable dans lequel il vit. La « pouillierie orientale¹¹² » est pour lui l'état normal de l'Égyptien, qui se complairait dans cette déchéance :

[...] cette misère inconsciente [...] a quelque chose de robuste et d'insolent, une tranquillité sereine, presque joyeuse, qui stupéfie l'Occidental. [...] Au fond, ce n'est pas de la misère, c'est de la barbarie, – une barbarie saine, vigoureuse et agissante¹¹³.

Par cette requalification finale de la « misère » en « barbarie », Bertrand ferme définitivement la porte à toute empathie et rend le paysan égyptien responsable de son triste sort. Ces réflexions s'inscrivent dans la pensée politique raciste de l'écrivain, sur laquelle nous reviendrons. Elles ont toutefois le mérite de ne pas porter sur le fellah un regard simplement esthétisant de touriste en mal de dépaysement. Avec ce passage de *Devant l'Islam*, la campagne égyptienne et ses habitants sont pour la première fois pris en considération dans la littérature française.

Mais tout semble s'accélérer après la Seconde Guerre mondiale. Avec plusieurs années de retard sur les écrivains égyptiens eux-mêmes, qui ont rapidement compris qu'il leur fallait prendre en charge la représentation des campagnes¹¹⁴, Georges Duhamel saisit dans sa *Consultation aux pays d'Islam* l'importance du peuple fellah. Il écrit que les Égyptiens

existent. Ils sont au nombre de vingt millions à peu près. Ils sont presque tous dans les champs, en train de labourer la terre ; ils marchent, dans un vol d'ibis, derrière les bœufs bossus, les pieds nus dans l'humus noir¹¹⁵.

Il voit dans ce peuple paysan le symbole de la vitalité d'une Égypte « en effervescence¹¹⁶ ». Quelques années plus tard, dans *Choses vues en Égypte*, Roger Vailland

¹¹¹ Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 28.

¹¹² *Idem*.

¹¹³ *Ibidem*, p. 29.

¹¹⁴ Citons les œuvres d'Élián FINBERT : *Le Batelier du Nil*, *op. cit.* et *Le Nil, fleuve du Paradis*, Paris, Fasquelle, 1933.

¹¹⁵ Georges DUHAMEL, *Consultation*, *op. cit.*, p. 47.

¹¹⁶ *Ibidem*, p. 42.

s'intéresse à son tour à cet espace traditionnellement désinvesti des récits de voyage en Égypte. Envoyé pour le compte de la revue *Défense de la paix*, il enquête sur la « nouvelle Égypte¹¹⁷ » de la Révolution des colonels en 1952, et c'est accompagné d'un guide originaire du delta, le poète Kamal, qu'il découvre « le jardin » du Nil. Contrairement aux voyageurs cités plus haut, Bertrand y compris, Vailland ne fait pas que passer dans la région du delta, mais s'y arrête, s'y promène, interroge les paysans, entre dans leurs maisons. S'il semble lui aussi sensible à la beauté des lieux, et s'il constate à son tour que les paysans travaillent de la même manière depuis des siècles, puisqu'ils ne disposent d'aucune machine agricole, il développe surtout la pauvreté de ces fellahs qui se font exploiter par les propriétaires fonciers :

[...] vert tendre des jeunes rizières, jaune lumineux des grosses fleurs de coton, vert profond des champs de canne à sucre, et l'eau du Nil et des canaux du même brun sombre que les habitants du Soudan et de la Nubie, qui se sont baignés dans son cours. Mais pas un chant ne s'élève des groupes de travailleurs qui ont fait et qui refont chaque jour cette terre si extraordinairement vivante¹¹⁸.

« La vallée du Nil est le plus riche jardin du monde et le fellah le plus misérable jardinier¹¹⁹ », conclut-il de ses observations. Vailland se distingue donc des autres écrivains de notre corpus en ce qu'il *peuple* la vallée du Nil, et donne à ces habitants une épaisseur humaine et sociale ; contrairement à Louis Bertrand qui présente la condition des fellahs dans une réflexion de type anthropologique et raciste, il s'inscrit quant à lui dans une réflexion sociologique d'obédience marxiste : il est de leur côté, car ils représentent le prolétariat égyptien, exploité et opprimé par les riches propriétaires, surnommés dans le récit les « marquis de Carabas¹²⁰ ». C'est encore aux fellahs qu'il pense dans les dernières lignes de son récit, faisant d'eux les ferments d'une Égypte nouvelle :

J'aimerais que [mon livre] contribue à faire aimer les seize millions de jardiniers de la vallée du Nil, les fellahs au grand cœur, pitoyables au prisonnier, inébranlables devant la répression, en plein éveil, émerveillés de découvrir qu'il est dans leur pouvoir de transformer leur misérable condition¹²¹.

Pratiquement évacué du récit de voyage en Égypte avant lui, Vailland fait pourtant du delta du Nil l'épicentre de la nouvelle politique égyptienne. Lors d'un précédent passage

¹¹⁷ Roger VAILLAND, *op. cit.*, p. 173.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 199.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 181.

¹²⁰ « Ces maïs et ces cannes à sucre [...] appartiennent au marquis de Carabas. – Ces champs de coton appartiennent au marquis de Carabas. – Ces rizières appartiennent au marquis de Carabas », lui répète le poète Kamal (Roger VAILLAND, *op. cit.*, p. 179.).

¹²¹ *Ibid.*, p. 244.

en Égypte en 1947, Vailland s'était déjà intéressé à la condition du fellah et de manière générale à l'évolution de la situation politique en Égypte, qu'il savait très rapide comme le désignent les expressions « l'Égypte "qui fermente" » et « l'Orient "qui bouge"¹²² » que l'on trouve sous sa plume. Ses *Choses vues en Égypte* se distinguent radicalement des précédentes relations de voyage en Égypte par cette attention continuelle à l'actualité politique du pays : l'écrivain ne consacre aucune ligne aux lieux communs du voyage en Égypte pour s'intéresser uniquement à sa mission, qui consiste à présenter la « nouvelle Égypte¹²³ » politique au lendemain du coup d'État contre le roi Farouk.

c. Les contrastes de la péninsule arabique

La péninsule arabique, qui comprend notamment l'Arabie saoudite, le Yémen et l'Irak, ainsi que plusieurs sultanats qui deviennent par la suite les émirats arabes, est présentée par les voyageurs qui s'y rendent comme une terre de contrastes. Si l'Irak frappe les voyageurs par sa rapide industrialisation autour de l'enjeu pétrolier, plus au Sud, l'Arabie qui devient « saoudite » au cours de l'entre-deux-guerres est quant à elle toujours associée à la notion d'éternité.

◆ *L'IRAK : NAISSANCE D'UN PAYS PÉTROLIER*

Le roi Ghazi d'Irak, fils et successeur de Fayçal, que Myriam Harry rencontre en 1933, lui confirme combien le pétrole est un enjeu important pour son pays : « J'espère que nous trouverons [des capitaux] dans nos puits de pétrole. Ainsi "l'huile" nous permettra de répandre l'eau¹²⁴ ». L'écrivaine se rend ensuite à Kirkouk, où elle retrouve un ami ingénieur à la *Iraq Petroleum Company*, qui lui parle à son tour de l'importance millénaire du pétrole dans l'histoire de la région : « [...] toutes les antiques cités, Djerabolis, Ur, Ninive, Babylone se rattachaient à un gisement de pétrole et nous prouvent que la question de l'huile minérale fut aussi "brûlante" à l'époque préhistorique que de nos jours¹²⁵ ». La plupart des écrivains voyageurs dressent comme cet ingénieur un parallèle entre l'Antiquité et le XX^e siècle, en soulignant la présence continue de

¹²² Roger VAILLAND, *Boroboudour*, dans *Boroboudour, Choses vues en Égypte, La Réunion, op. cit.*, p. 17. Vailland a par ailleurs écrit un article dans *Action* sur son séjour égyptien de 1947, au cours duquel il s'était rendu en Haute-Égypte et avait rencontré des résidents français archéologues qui se félicitaient que le fellah fût « respectueux de son maître, qu'il soit pacha musulman, industriel anglais ou archéologue français », resté « le bon *fellah* de jadis » et non pas celui qui va « à l'usine et est devenu insolent. » (Roger VAILLAND, « Des Français de l'étranger étrangers de la France », *Action*, juin 1947).

¹²³ *Ibidem*, p. 173.

¹²⁴ Myriam HARRY, *Irak, op. cit.*, p. 86.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 164.

pétrole, parfois appelé naphte, dans la région. Ainsi Paul Morand évoque-t-il les feux follets créés par le naphte, et commente :

C'est le feu éternel dont la Bible menace les idolâtres, le feu divin qu'adorent sur la Caspienne les disciples de Zoroastre ; ce naphte a enduit les murs de Babylone, cuit les briques de la tour de Babel, calfaté l'arche de Noé, défendu Byzance sous le nom de feu grégeois [...]¹²⁶.

Mais depuis quelques dizaines d'années, l'essor de l'économie du pétrole a transformé la ville de Kirkouk. Après le rappel historique, les écrivains en viennent à décrire les nouveaux paysages que l'exploitation du sous-sol a entraînés. Morand présente les infrastructures et le travail des ingénieurs de la compagnie d'exploitation américaine également citée par Myriam Harry :

Du haut des derricks à jambes écartées, les ingénieurs américains de l'Iraq Petroleum laissent tomber leurs sondes ; ce ne sont plus ces vieux outils à balancier [...], ce sont d'admirables foreuses allemandes, en acier au tungstène, pointues, courbes, mâcheuses, rôdeuses. Ces ingénieurs demeurent là, à l'orifice du puits, pendant deux ou trois mois, à équiper de jour et de nuit leurs rotatives qui perforent et lavent à la fois ; ils repêchent les aciers brisés, se désespérant, recommençant avec leurs instruments de dentiste géant, récurant les entrailles de la terre jusqu'à deux ou trois kilomètres de profondeur, ramenant leurs drains tout chauds¹²⁷.

C'est ainsi que font irruption dans le nouveau récit de Voyage en Orient des paysages industriels et ultramodernes. Les critiques ont montré que l'irruption de l'industrie et de la technique est déjà présente dans les récits de voyage dans la deuxième moitié du XIX^e siècle ; ce thème apparaît, au moins en Égypte, en même temps que l'inauguration du canal de Suez :

Des excavateurs et des dragues mus à la vapeur, des grues hydrauliques, des locomotives de chemins de fer apparaissent [...] dans les récits du *Voyage en Égypte*, dans l'Orient des romantiques : « Ces chantiers bruyants où se forgent d'énormes machines, si puissantes que l'étonnement persiste après l'inauguration »¹²⁸.

Il se réalise alors ce que Flaubert avait déjà pressenti et nommé « l'Orient-isthme-de-Suez¹²⁹ », qui vient remplacer le romantisme oriental. Cette évolution se poursuit dans les années qui suivent, et les écrivains en voyage pendant la première moitié du XX^e siècle ne peuvent ignorer l'industrialisation des pays qu'ils parcourent. Dans la citation

¹²⁶ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 190.

¹²⁷ *Idem.*

¹²⁸ Daniel LANÇON, « De l'isthme au canal de Suez : discours littéraires en tension », *Le Livre des Égyptes*, *op. cit.*, p. 805. La citation est tirée de Marius Fontane, *Voyage pittoresque à travers l'isthme de Suez*, E. Lachaud, Duprat, 1870.

¹²⁹ Gustave FLAUBERT, lettre à Edma Roger des Genettes, 10 novembre 1876.

ci-dessus, Morand souligne le contraste avec le *topos* d'éternité souvent associé au désert ou à certaines régions comme la Mésopotamie, en qualifiant le pétrole de nouveau dieu, faisant désormais l'objet d'un culte mondial par les fidèles capitalistes¹³⁰. Déjà, dans ses pages consacrées au canal de Suez, il avait longuement décrit les pétroliers, disant combien l'enjeu du pétrole était devenu central dans l'économie et la politique de la région, mais aussi du monde¹³¹. À Kirkouk, cette exploitation a changé le visage de la ville :

Les indigènes appellent Kirkouk « la ville tanaké », car tout s'y fait avec le fer-blanc Shell, depuis les maisons jusqu'aux étuis coraniques. La ville s'est d'ailleurs énormément agrandie depuis les Pétroles¹³².

L'expression « depuis les Pétroles », avec majuscule à ce mot, s'apparente à la désignation d'une nouvelle ère historique. Tout comme Morand, Myriam Harry décrit ensuite le lieu où se trouvent les puits à pétrole, un « immense chantier, encombré, autour de hautes colonnes d'acier, de tubes gigantesques, d'arcs électriques et de dragues¹³³ ». Elle rapporte les propos de son ami ingénieur qui, après lui avoir servi un verre de pétrole, lui expose les débuts de l'exploitation pétrolière dans la région. À l'époque où Myriam Harry visite l'Irak, le pays compte selon lui trente-huit puits et représente le gisement le plus riche du monde. Le pétrole n'est pourtant pas raffiné sur place, mais envoyé, depuis le port d'Abadan, vers l'Europe en passant par le canal de Suez. La ville, où l'*Anglo-Iranian Company* a construit dès 1910 un important complexe pétrolier, est décrite par Maurice Pernot qui y passe en 1925 :

Voici Abadan, le port de l'*Anglo-Persian Oil Co.* Il y a quelques années, c'était à peine un village : c'est une grande ville aujourd'hui. Pour y aborder, il faut passer au travers de toute une flotte de cargos, de dragueurs et de bateaux-citernes. De larges appontements supportent les réservoirs, auxquels aboutit directement la [*sic*] pipe-line, et d'où le pétrole invisible se déverse dans les bateaux. Des centaines de tanks peints en gris allongent leurs files régulières jusqu'aux limites de l'horizon. On peut leur préférer la merveilleuse palmeraie, qui naguère bordait ce rivage et qu'il a fallu détruire ; pourtant ce paysage industriel ne manque ni de grandeur ni de puissance¹³⁴.

¹³⁰ « [...] le culte du pétrole s'est répandu sur la terre : des Carpathes aux Rocheuses, du Pundjab à l'Oural, de Sumatra à Haïti, du Venezuela à la Birmanie, du Yukon au Maroc, [...] les réservoirs s'emplissent et le pétrole va s'anéantir sous l'étincelle électrique des moteurs qui le consomment. [...] La terre bienfaisante, on la traite comme une vache de son huile grasse, de sa paraffine noirâtre, verdâtre, de ses milliers de tonnes par jour et de ses trente pour cent de bénéfiques nets » (*Ibidem*, p. 192).

¹³¹ « Généralement anglais », ce pétrolier « renverse la tête pour éviter l'odeur qu'il a sous le nez [...] Il multiplie les bouches d'aération, comme des poumons supplémentaires. Il promène orgueilleusement ses réservoirs pleins du liquide précieux, comme un capitaliste son ventre. [...] On le regarde passer avec un respect religieux » (*Ibidem*, p. 134).

¹³² Myriam HARRY, *Irak, op. cit.*, p. 165.

¹³³ *Ibidem*, p. 166.

¹³⁴ Maurice PERNOT, *L'Inquiétude de l'Orient. En Asie musulmane*, Paris, Hachette, 1927, p. 135.

Le journaliste enregistre ainsi les changements paysagers suscités par l'économie du pétrole, notamment la destruction des palmeraies, sans se douter que cette même économie sera plusieurs dizaines d'années plus tard à l'origine de la création de Dubaï et autres cités ultramodernes et démesurées surgies du désert. Développant la « grandeur » sur laquelle Pernot conclut sa description, Paul Morand décrit lui aussi la ville d'Abadan dans un tableau presque fantastique :

Le naphte, liquide inflammable par excellence, séjourne sans s'enflammer dans les immenses usines d'Abadan qui flambent nuit et jour peignant le ciel en rose, d'un rose plus tendre que les roses d'Ispahan. Vers le firmament arabe se dressent les tours brûlantes de l'alchimie moderne, pareilles aux tours fabuleuses des Yezidés dans lesquelles les adorateurs du diable se livrent, en des cavernes souterraines, à des rites démoniaques. On les appelle des tours de fractionnement [...]. Plongé dans des températures incroyables, le naphte y est disloqué, décomposé en essence et sous-produits et craque sous le chauffage à mille degrés¹³⁵.

Le styliste modernise la description orientaliste conventionnelle, à laquelle il fait discrètement allusion en évoquant les « roses d'Ispahan », *topos* de la poésie persane ; mais le rose qu'il présente résulte désormais de la combustion du pétrole. Il file ici la métaphore de l'Enfer, en évoquant les flammes éternelles (les usines « flambent nuit et jour »), la religion des Yézidis traditionnellement appelés « adorateurs du diable » ou encore les températures insupportables dans lesquelles le naphte est traité. On décèle également une allusion au gigantisme de la tour de Babel, dans l'expression « tours fabuleuses ». Cela compose un tableau moderniste de la région du Golfe persique, qui se structure désormais autour de l'économie pétrolière. Les écrivains évoquent la construction des pipe-lines, dont le tracé est stratégique. Jérôme Tharaud évoque dans un article de 1940 la « longue lutte diplomatique » qu'a occasionné le tracé des pipe-lines et la répartition du pétrole de Mossoul entre les deux puissances occidentales présentes dans la région. L'envoyé spécial illustre même son papier d'une carte représentant le transport du pétrole de Kirkouk jusqu'à Tripoli, « port français du pétrole », et Caïffa pour la Grande-Bretagne¹³⁶. Il décrit en termes mélioratifs les installations pétrolières de Tripoli, parlant de « bâtiments élégants et très nets » et de « l'éclat argenté des réservoirs ». Au-delà de cette seule région, c'est toute la route des Indes qui se trouve transformée par le pétrole, comme l'indique Morand :

¹³⁵ Paul MORAND, *La Route des Indes, op. cit.*, p. 177.

¹³⁶ Jérôme Tharaud, « Sur le chemin du pétrole veillent les Bédouins fidèles », *Paris-Soir*, 30 mars 1940, p. 2. On trouvera une reproduction de cette carte dans le volume d'Annexes, p. 103.

La route des Indes serait une pauvre piste de caravanes si elle n'était sillonnée par des avions, des autos et des paquebots. Tout cela dévore de tous ses carburants humants et aspirants [*sic*] des tonnes d'essence ou de mazout, de gaz-oil, de pétrole lampant¹³⁷.

Bien que les écrivains séjournant en Irak évoquent toujours les fameux sites archéologiques comme l'arc de Ctésiphon¹³⁸, et bien que certaines villes de la région semblent préservées de ces changements brutaux, comme Bagdad, que Myriam Harry décrit toujours comme la ville des Mille et Une Nuits¹³⁹, ou encore Bassorah, qui « dort sous ses dattiers célèbres, confite comme ses dattes dans une oisiveté poisseuse¹⁴⁰ », les voyageurs sont frappés par la modernisation rapide du pays. Les vestiges archéologiques sont parfois brutalement ramenés à la modernité, par la magie d'une formule ; c'est Morand comparant l'ellipse de Ctésiphon au hangar d'aviation d'Orly¹⁴¹. L'Irak est désormais au cœur d'un réseau de moyens de transport qui ne cesse de se développer afin de faciliter l'exploitation et la commercialisation du pétrole : les ports, chemins de fer, routes bitumées ont changé les paysages. Myriam Harry quitte Bagdad pour Mossoul dans un train confortable¹⁴² ; Morand évoque quant à lui le Bagdadbahn, liaison ferroviaire construite par les Allemands afin de relier l'Europe à l'Asie, ainsi que l'ouverture d'une route traversant le désert pour relier Bagdad à Damas, que plusieurs écrivains de notre corpus ont empruntée¹⁴³. Il consacre un long développement à la modernisation de cette route des Indes qui traverse l'Irak et conclut que « dans peu d'années on pourra monter à Paris dans un sleeping du Simplon et en descendre huit jours plus tard à Bassorah¹⁴⁴ ». La région semble entrée de plain-pied dans la modernité ; les écrivains voyageurs mettent tous l'accent sur l'importance de l'enjeu pétrolier qui

¹³⁷ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 176.

¹³⁸ Myriam Harry relate sa visite à Ctésiphon dans le dixième chapitre d'Irak (Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*, p. 90-98.).

¹³⁹ Elle parle par exemple longuement des *bélems*, ces embarcations traditionnelles de l'Euphrate. Pourtant Maurice Pernot, venu à Bagdad en 1925 après un premier séjour en 1912, constate pour sa part leur disparition : « J'avais laissé une ville arabe : je retrouvai une ville anglo-indienne [...]. La vieille cité des Califes a perdu son caractère singulier pour prendre une figure internationale. [...]. On ne croise plus, le soir, sur le fleuve, ces *bélems* élégants chargés de musiciens et de dames [...]. Évanouie pour jamais, la belle silhouette de Bagdad silencieuse, s'endormant dans les voiles roses et verts d'un crépuscule sans fumée. Les usines, la lumière électrique et les flonflons des *dancings* ont détruit l'inoubliable féerie » (Maurice PERNOT, *En Asie musulmane*, *op. cit.*, p. 138.).

¹⁴⁰ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 176.

¹⁴¹ « Seule est restée debout la merveilleuse ellipse de Ctésiphon, digne du hangar d'aviation d'Orly » (*Ibidem*, p. 185.).

¹⁴² « Wagon-restaurant, sleeping-car, breakfast, et le boy assyrien m'avertit qu'un quart d'heure, seulement, nous sépare du terminus de Kirkouk » (Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*, p. 163.).

¹⁴³ Citons Myriam Harry et Maurice Pernot, entre autres.

¹⁴⁴ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 184.

modifie radicalement l'aspect de cette vaste région et en font un enjeu stratégique pour l'économie internationale.

◆ *ARABIE SAOUDITE ET YÉMEN : LA QUINTESSENCE DE L'ORIENT*

La situation est bien différente quand on se dirige plus au Sud. Lorsque Albert Londres, enquêtant sur les pêcheurs de perles, cherche à se rendre à Bahreïn, il est débarqué au large de Dubaï par le cargo allemand qui le transportait et constate, par l'expérience, que la ville est bel et bien « fermée aux étrangers et aux roumis¹⁴⁵ » ; malgré une lettre de recommandation écrite par un marchand de perles rencontré à Aden, son compagnon et lui sont en effet rapidement chassés de la ville. Celle-ci se rattache bien plus, par son enclavement, à l'espace arabe qu'à l'espace irakien. Il en va de même à Bahreïn, dont le reporter dit qu'elle ne vit encore, en 1930, que du commerce des perles. Il n'y a pas d'intuition, chez les auteurs de notre corpus, de l'avenir incroyable de ces petits sultanats qui deviennent les puissants Émirats Arabes Unis dans la seconde moitié du XX^e siècle, tant ils leur paraissent à l'écart du monde, et reposant sur une économie traditionnelle. Ces sultanats, tout comme l'Arabie saoudite et le Yémen se caractérisent dans les récits de voyage de notre période par leur inaccessibilité, leur mystère et le poids des traditions musulmanes. Ils représentent, dans une région qui se modernise très rapidement, la quintessence de « l'Orient » tel que l'Occident l'a longtemps fantasmé.

La péninsule arabe connaît pourtant pendant la période qui nous occupe de nombreux changements politiques. Après la Révolte arabe, on assiste à un conflit entre deux chefs bien distincts : d'un côté, le chérif Hussein, soutenu par le pouvoir britannique, et de l'autre, Ibn Saoud. C'est ce dernier qui l'emporte finalement et entame une politique de réunification du pays qui prend en 1932 le nom d'Arabie « Saoudite ». Ces profonds bouleversements surviennent dans une région que l'Occident pensait immuable, notamment en raison du fait qu'elle est le lieu de naissance de l'Islam¹⁴⁶, et aussi celle où s'est déployé le mythe de l'« Arabie heureuse », qui a durablement marqué l'imaginaire français de la région¹⁴⁷. Cet héritage fait de l'Arabie un espace mythique

¹⁴⁵ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*, p. 110.

¹⁴⁶ Le caractère tout à fait particulier de la région pour cette raison a été relevé par Edward Saïd : c'est selon lui « un endroit privilégié pour l'orientaliste, non seulement parce que les musulmans traitent l'Islam comme le *genius loci* de l'Arabie mais aussi parce que le Hedjaz apparaît historiquement comme aussi dénudé et arriéré qu'il l'est géographiquement ; le désert d'Arabie est considéré comme un décor sur lequel on peut affirmer des choses concernant le passé sous la même forme exactement (et avec le même contenu) qu'on le fait concernant le présent » (Edward W. SAÏD, *op. cit.*, p. 395).

¹⁴⁷ Nous renvoyons à l'intéressant numéro consacré à « L'Arabie heureuse » par la *Revue de littérature comparée* (*Revue de littérature comparée*, n°333, 2010/1). L'introduction de Bernard Franco revient de manière assez complète sur ce mythe et la manière dont il a inspiré les auteurs français (Bernard FRANCO, « De l'Arabie heureuse au bonheur en Arabie », *Revue de littérature comparée*, n°333, 2010/1, p. 3-11).

véritablement dépayçant aux yeux des voyages, une région à part, qui a pu ne pas être incluse dans les études sur le Voyage en Orient¹⁴⁸. Malgré les récentes évolutions géopolitiques, cette impression perdure largement pour la période qui nous intéresse.

Le dépaysement procuré par le voyage en Arabie est tout autant géographique que temporel. Entre les paysages millénaires offerts par l'Arabie et sa brûlante actualité politique, les écrivains voyageurs ont du mal à choisir. Cette région leur semble difficile à cerner, tant sur le plan géographique que temporel ; elle conserve son mystère, d'autant plus vivace qu'elle est difficile d'accès, quand elle n'est pas tout simplement interdite aux voyageurs occidentaux non musulmans¹⁴⁹. Tout comme c'était le cas pour l'Égypte, mais à un degré encore supérieur, l'Arabie se structure donc selon une tension très forte entre modernité et éternité. L'accent est cependant davantage mis sur la longue et ancienne histoire du pays. Les voyageurs minimisent d'autant plus l'évolution politique qu'elle ne leur paraît pas s'inscrire dans les paysages : le désert ne conserve aucune trace du temps qui passe, et les villes semblent quant à elles avoir conservé leur splendeur millénaire. Selon Aurélia Hetzel,

Parce que le Yémen est resté en grande partie un lieu désertique, que les villes que l'on y peut visiter sont parfois connues depuis l'Antiquité et qu'elles correspondent aux descriptions qui en ont été faites depuis des siècles, le voyageur occidental a l'impression de faire un voyage dans le passé¹⁵⁰.

C'est même un pays « momifié » que décrit Paul Morand avec l'art de la formule qui le caractérise :

Devant moi s'étend la côte momifiée de cette Arabie sud-occidentale où la flore n'est composée que d'arbustes balsamiques dont chacun est un stupéfiant ou un excitant du système nerveux ; comme si Allah avait voulu mettre le calmant auprès de la douleur en cette terre de dureté, de sécheresse, ivre de ses propres essences, que Ptolémée nomma bien à tort l'Arabie heureuse. C'est le pays de l'encens et de la reine de Saba, le Hadramaut si peu connu avec ses mystérieuses cités gratte-ciel et ses potentats occultes [...] ¹⁵¹.

La référence à l'Arabie heureuse est, on le voit, toujours bien présente, ainsi que le champ lexical du mystère qui, malgré le jeu autour du choix du terme moderne de « gratte-ciel », perpétue la représentation romantique des pays de la péninsule. Il n'est

¹⁴⁸ En témoigne le choix opéré par Jean-Claude Berchet dans son anthologie sur le Voyage en Orient, organisée en sept parties excluant la péninsule arabe : « Approches », « La Grèce », « Asie Mineure », « Constantinople », « Syrie-Palestine », « Égypte » et « Le désert » (Jean-Claude BERCHET, *Le Voyage en Orient: Anthologie des voyageurs français dans le Levant du XIX^e siècle*, *op. cit.*).

¹⁴⁹ Les villes saintes de l'Islam, La Mecque et Médine, sont en effet interdites d'accès aux non musulmans.

¹⁵⁰ Anne HETZEL, « Géographie et imaginaire dans quelques récits de voyage au Yémen: Paul Nizan, André Malraux, Romain Gary, Lorand Gaspar », *Revue de littérature comparée*, n°333, 2010/1, p. 69.

¹⁵¹ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 139.

qu'à lire les descriptions par Albert Londres de la ville de Djeddah pour se convaincre de la pérennité de la légende arabe :

[...] Djeddah [...] est d'un aspect ahurissant. [...] La moindre maison a l'air d'un château-fort construit par des dentellières. Imposantes par leur cube et par leurs cinq étages, elles portent sur leurs faces les grâces d'innombrables loges, logettes, balcons et baldaquins en bois féeriquement travaillé. C'est à croire que l'on se promène au milieu de l'illustration la mieux réussie des *Mille et une Nuits*.¹⁵²

Le récit de son enquête sur les marchés d'esclaves conduit de son côté Joseph Kessel au Yémen, où il semble délaissé pour un temps sa mission journalistique afin de jouir pleinement du dépaysement enchanteur des lieux, qu'il restitue dans le récit « d'étranges ou splendides visions¹⁵³ ». Il « reconnaît » lui aussi l'Orient de la légende, et évoque ces souvenirs fabuleux en préambule de son tableau de Sanaa, capitale du Yémen :

Tout ce que l'Orient m'avait inspiré d'images profondes au moment où les livres éveillent l'âme puérile à la notion du lointain et du fabuleux, toute la poésie, la grandeur et la beauté dont nous ravissions alors les conteurs arabes, je les reconnus, intacts, rudes, dans le plateau de Sanaa¹⁵⁴ [...].

Kessel remonte d'ailleurs dans l'un des titres des articles composant ses « Secrets de l'Arabie » l'adjectif « intact » déjà utilisé ici¹⁵⁵, afin de mettre en avant le dépaysement que procure cette région intouchée par l'Occident. Alors qu'il approche de la capitale yéménite, cette impression se confirme :

Les villes d'Égypte, de Palestine et de Syrie, de Transjordanie, du Hedjaz charment ou bouleversent par leur forme, leur densité et leurs monuments. Mais aucune ne donne l'impression unique de force sobre, d'ordonnance aussi, de civilisation authentique et appartenant au pays comme la matière même dont est construite la cité, l'impression toute neuve d'une Arabie antique, urbaine, organisée, qui saisit le voyageur aux approches de Sanaa¹⁵⁶.

Par la comparaison avec les autres villes du Moyen-Orient, l'écrivain-reporter affirme ici l'extrême singularité de la péninsule arabique qui semble représenter la quintessence de « l'Orient ». Morand semble partager cet avis, lui qui parle du Yémen comme de « la dernière terre inconnue du Proche-Orient¹⁵⁷ ».

¹⁵² Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*, p. 36.

¹⁵³ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 136.

¹⁵⁴ *Ibidem*, p. 146.

¹⁵⁵ Joseph KESSEL, « Dans Hodeïdah, seul port du Yémen... L'Orient intact se défend contre l'étranger », *Le Matin*, 24 juin 1930, à la Une.

¹⁵⁶ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 148.

¹⁵⁷ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 149.

Parmi les œuvres de notre corpus, le reportage réalisé en 1934 par Henry de Monfreid pour le compte de *L'Intransigeant* illustre bien la tension majeure entre actualité et éternité qui frappe tout voyageur français dans la région, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'un reporter censé écrire sur l'histoire immédiate du pays qu'il traverse. L'écrivain qui a longtemps sillonné la mer Rouge place cette problématique dans le titre même de son reportage : *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*, voilà ce qui s'apparente à une affirmation entérinant la fin d'une légende, sacrifiée sur l'autel de la modernité. Pourtant, le prologue semble beaucoup moins péremptoire que ce titre ne le promettait. En voici un assez long extrait :

Parti en Arabie pour donner à « l'Intran » un vrai reportage, uniquement objectif, je n'ai vu qu'une manière de « coucher de soleil » devant l'émouvante agonie de cette Arabie heureuse, brusquement éveillée de son rêve par les avions, les autos, la T.S.F. et les utopies philanthropiques et sociales...

[...] Dans ce livre il y a peu de politique, juste assez pour situer dans le présent la vivante antiquité de ce Yémen où le Prophète pourrait renaître sans surprise, comme le berger s'éveille à l'ombre du figuier au milieu de son troupeau.

Les plus vieilles légendes léguées par la tradition sont tellement pareilles à ce qui s'est passé sous mes yeux que la notion du Temps est toute bouleversée. Cette miraculeuse survivance, ce « témoin » laissé par les temps fabuleux, va disparaître comme tombent en poussière certaines choses précieuses imprudemment mises au jour. Ce que le temps n'a pu détruire après des millénaires, notre civilisation de ciment et d'acier, l'inexorable machinisme, le détruira en moins d'une génération.

Voilà ce qui m'a ému et puisse ce livre l'exprimer pour que demeure en lui un peu de la couleur de ce dernier reflet¹⁵⁸.

Ces lignes contradictoires méritent une analyse linéaire. Les premières phrases installent une tonalité mélancolique avec l'expression du « coucher de soleil » ; Monfreid n'hésite pas à parler d'« agonie » en reprenant le mythe déjà annoncé par le titre d'« Arabie heureuse » ; il désigne immédiatement la coupable qui serait la modernité, représentée par les nouveaux moyens de transport et de communication, mais aussi par les nouvelles idéologies (« les utopies philanthropiques et sociales »). Pourtant, dès le second paragraphe, l'écrivain parle d'une « vivante antiquité » où « le Prophète pourrait renaître sans surprise¹⁵⁹ ». Mais Monfreid déclare cela tout en cherchant à « situer [le Yémen] dans le présent » ; conscient de ce paradoxe, il écrit que dans cette région, « la notion du Temps est toute bouleversée ». On ne peut exprimer plus clairement la tension entre modernité et éternité qui structure les récits des voyageurs, qui semblent perdre en Arabie tous leurs repères historiques. Dans le dernier paragraphe de ce

¹⁵⁸ Henry de MONFREID, *op. cit.*, p. 7-8.

¹⁵⁹ Monfreid écrit par ailleurs, à propos de la ville d'Hodeïdah, que « si le Prophète ressuscitait, il croirait n'avoir dormi qu'une nuit » (*Ibidem*, p. 145.). Cette phrase est placée en légende d'une photographie que nous reproduisons dans le volume d'Annexes, p. 100.

prologue, Monfreid reprend sa posture mélancolique, accusant le « machinisme » de l'Occident (« notre civilisation de ciment et d'acier ») d'avoir détruit cet Orient intact qui lui a si longtemps résisté.

Le reportage en lui-même continue à hésiter entre ces deux pôles. L'écrivain, dont la mission est pleinement liée à l'actualité politique, insère pourtant plusieurs récits, parfois longuement développés, qui interrompent son enquête pour donner à lire et à imaginer cet Orient qui se meurt. Il rapporte ainsi, entre autres, l'histoire de « la gazelle du sultan » (chapitre X), celle de « la fleur d'oubli » (chapitre XIV), celle de Madjélis (chapitre XV) et bien sûr la légende de la reine de Saba, ce qui lui inspire des réflexions sur l'Arabie contemporaine :

Rien n'a changé autour de nous, mêmes mœurs, même langage, même cadre ; les villes, les huttes de nomades, tout est pareil ; les petites voiles blanches des *zarougs* et des *zeïmas* sortent aux mêmes heures, des mêmes criques pour faire les mêmes trajets. Toujours les troupeaux convergent les soirs vers les points d'eau et vont paître au flanc des montagnes selon les mêmes lois qui régissaient leurs migrations au temps où Abd el Mottalib, l'oncle du Prophète, se plaignit au général éthiopien du pillage de ses chameaux. Aucune industrie, aucune mécanique n'a changé l'aspect du pays ; dans ces conditions pourquoi les hommes actuels agiraient-ils autrement que leurs ancêtres¹⁶⁰ ?

C'est un véritable constat d'éternité et d'authenticité d'une région restée à l'écart des affres de la modernité, que dresse ici Monfreid, sans crainte de contredire le texte de son prologue. Paul Morand, qui s'est rendu sur la côte Ouest de la péninsule, en mer Rouge, fait le même constat en décrivant la petite ville d'Akaba, mais s'interroge quand même sur d'éventuels changements futurs :

Le charme d'Akaba, c'est ce petit havre où n'entre aucun navire, ce port de pêche où personne ne pêche et qui compte en tout deux barques, ce sable plein de coquillages à nacre verte, ces conques à pourpre, de coraux hérissés, ces vergers dont les palmiers ombrageux atteignent la vague, par-dessus les murs de terre à demi écroulés [...]. Verrons-nous un jour Akaba noir de fumée, bleu de pétrole, sillonné d'autos¹⁶¹ ?

Les signes d'une modernité, ou en tout cas, des conséquences de l'entrée de la région dans la grande Histoire, sont pourtant déjà là. Monfreid, tout comme Morand, signalent les « ruines modernes » de la Première Guerre mondiale. Quant à Nizan, il présente l'Aden de 1926 comme un « comprimé d'Europe¹⁶² » déjà bien intégré dans le commerce international :

¹⁶⁰ *Ibidem*, p. 56.

¹⁶¹ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 122.

¹⁶² Paul NIZAN, *op. cit.*, p. 110.

[...] les chaudières à mazout ont amené à leur suite les citernes noires de l'Anglo-Persian et de l'Asiatic-Petroleum, des bureaux, des docks [...]. En Arabie l'odeur des cuirs, l'odeur chaque mois plus insolente du pétrole remplacent l'odeur du café de Sana et d'Harrar¹⁶³.

Tous les récits du corpus évoquant la péninsule arabique sont donc partagés entre la conscience d'une modernité qui se développe et le fait que celle-ci ne soit que peu visible, voire pas du tout, dans des paysages qui paraissent millénaires. Cette tension inscrit donc l'Arabie comme un espace à part dans le Voyage en Orient, sur lequel les écrivains voyageurs français continuent à projeter des idées romantiques.

III – LA NAISSANCE DE LA PALESTINE JUIVE : UNE BRÈCHE DANS « L'ORIENT »

Depuis la fin du XIX^e siècle, la présence juive en Palestine n'a cessé d'augmenter suite aux nombreux pogroms subis par les Juifs en Europe de l'Est. À partir de 1881, le sionisme devient un véritable projet politique, organisé – c'est le mouvement des *Amants de Sion* – et financé par de riches Juifs européens, au premier rang desquels figure le baron français Edmond de Rotschild. En 1897, Theodor Herzl fonde l'Organisation sioniste mondiale. Dès lors, le sionisme encourage le « retour » des Juifs en Palestine. Le mouvement s'accélère avec la signature, pendant la Première Guerre mondiale, de la déclaration Balfour, par laquelle la Grande-Bretagne autorise l'établissement d'un « foyer juif » en Palestine.

L'afflux de plus en plus conséquent et organisé de Juifs en Palestine est un fait décrit et commenté par tous les voyageurs français de passage à cette période. Tous constatent les très nombreuses transformations que le sionisme a provoquées en Palestine, qui à leurs yeux, *s'occidentalise* par l'afflux de ces Juifs venus non plus seulement des pays slaves, mais désormais de toute l'Europe. Les récits de voyage et de reportage de la première moitié du XX^e siècle témoignent du bouleversement profond que le sionisme a suscité en Palestine, créant selon eux une frontière, visible à l'œil nu, entre la Palestine arabe et la Palestine juive. Ainsi, survolant la région « de l'Euphrate au Nil », Paul Morand montre que cette évolution politique a créé au sein des paysages des frontières visibles du ciel. Après les paysages désertiques de l'Irak et de la mer Morte, c'est tout à coup une vision d'Occident qui frappe le voyageur aérien à l'approche de cette nouvelle Palestine juive :

¹⁶³ *Ibidem*, p. 95.

Le paysage est parsemé de maisons à toit de tuiles rouges ; fini le désert ; brusquement c'est Pontoise, c'est la banlieue d'une grande ville d'Occident et ses cheminées de fabriques sous les nuages gris. [...] Voici les usines électriques de Tel Aviv, les tennis et les hôpitaux, les collèges et les pépinières. Un seul coup d'œil suffit pour comprendre l'essor colossal de Sion. [...] Les remous cessent, l'avion se calme, nous descendons en un vol apaisé sur la plaine ondulée des Philistins, verte et aussi peu exotique que possible, et qui pourrait être la plaine boulonnaise ou le pays de Caux¹⁶⁴.

La récurrence des comparaisons avec des villes (Pontoise) ou avec des paysages de campagne française (« la plaine boulonnaise ou le pays de Caux ») assimile « Sion » à une enclave d'Occident au milieu de l'Orient. Les nombreux éléments modernes et urbains signalés par Morand (les usines et fabriques, les hôpitaux, les tennis, etc.) montrent la création au sein même de l'antique Palestine d'une région à la pointe du développement économique et industriel, dotée de tout le confort des pays occidentaux. Cette description, par le fait qu'elle montre un paysage vu d'avion, mais surtout parce qu'elle enregistre en littérature les bouleversements que connaît la Palestine en ce début de XX^e siècle, constitue une rupture importante dans la description orientaliste. Le sionisme a bel et bien matérialisé la frontière avec les pays arabes. « Fini le désert » s'écrie alors Paul Morand, fini le pittoresque : tout se passe comme si, aux yeux de l'écrivain, l'entreprise sioniste avait « déséxotisé » voire même « désorientalisé » le Moyen-Orient, ou plutôt créé de toutes pièces un espace occidental au milieu du monde oriental.

Si les écrivains voyageurs de la période continuent à se rendre en Palestine pour y visiter les lieux saints et les vestiges antiques, ils ne peuvent désormais plus ignorer la construction méthodique d'un autre pays à l'intérieur de cette région touristique. Ces deux Palestine sont spatialement très rapprochées, comme le montre notamment la proximité géographique entre Jaffa, plusieurs fois millénaire, et la toute jeune ville de Tel Aviv.

a. Tel Aviv, ville étendard du sionisme

Les voyageurs qui arrivent en général en Palestine par Jaffa sont immédiatement frappés par l'opposition entre cette très ancienne ville arabe, et celle qui lui fait désormais face, et qui est son opposé en tous points : Tel Aviv. Il faut dire que dans le récit de voyage français en Orient au XIX^e siècle, Jaffa occupait une place privilégiée. La cité qui compte parmi les plus vieux ports du monde, mentionnée dans la Bible, a alors connu un regain de renommée en raison du récit de Chateaubriand mais aussi, en peinture, grâce au tableau d'Antoine-Jean Gros représentant « Bonaparte visitant les

¹⁶⁴ Paul MORAND, *La Route des Indes, op. cit.*, p. 201.

pestiférés de Jaffa ». Roland Dorgelès rappelle les caractéristiques qui ont fait la gloire artistique de Jaffa :

Elle me plaisait, cette vieille ville pittoresquement sale, où les divans des cafés maures, le poisson des mareyeurs et les mannes d'oranges débordent des maisons jusque sur la chaussée. Rien que des indigènes, accroupis, allongés, assis, les fumeurs liés au sol par le serpent de leur narghilé. Des impasses sordides, où les pestiférés du baron Gros doivent encore se cacher¹⁶⁵.

On retrouve bien dans ce tableau tous les éléments caractéristiques de la représentation romantique de « l'Orient », que d'autres écrivains reprennent également¹⁶⁶.

Face à l'antique Jaffa se trouve désormais Tel Aviv, née des sables en 1906 sous l'impulsion de quelques pionniers sionistes et première pierre du futur État d'Israël. Les pionniers qui ont construit cette ville entièrement juive l'ont voulue aérée, saine et fonctionnelle. Bien loin des ruelles tortueuses et du labyrinthe de Jaffa, ils ont donc opté pour l'architecture Bauhaus¹⁶⁷ et de vastes boulevards plantés d'eucalyptus et de flamboyants, orientés vers la mer. C'est surtout des années 1930 à 1950 que Tel Aviv devient un centre urbain florissant, qui attire de plus en plus d'habitants et d'activités. Très récente, la ville ne possède pas l'héritage mythique et littéraire de Jaffa ; sa représentation est à inventer, et c'est ce que font les écrivains voyageurs français de la première moitié du nouveau siècle.

L'opposition entre les deux villes devient rapidement un lieu commun du voyage en Palestine. Elle illustre l'effet de frontière intérieure d'une Palestine qui se scinde en deux, Occident d'un côté et Orient de l'autre, que tous les voyageurs éprouvent. Dorgelès exprime parfaitement cette rupture :

[...] subitement, tout change. En un clin d'œil, le sol éventré s'aplanit, les chaussées encombrées se dégagent, les façades noires se nettoient, il pousse des magasins et des villas comme de l'autre côté des taudis. On dirait que l'Orient s'est effacé d'un coup de baguette, et qu'on a regagné l'Europe. C'est à peu près cela : de Jaffa, on vient d'entrer dans Tel Aviv. Nous ne sommes plus chez les musulmans : nous sommes chez les sionistes. Deux mondes différents. Plus les mêmes pierres, les mêmes gens, les mêmes mœurs. Le temps de traverser une rue, et l'on franchit trois siècles¹⁶⁸.

¹⁶⁵ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 133.

¹⁶⁶ On trouve les mêmes éléments chez Myriam Harry, qui écrit au début de *La Jérusalem retrouvée* que « Jaffa, pour la plupart des Parisiens, est synonyme d'orange [...]. Aux familiers du Louvre, Jaffa rappelle le tableau de Gros, « Bonaparte visitant les pestiférés ». Les amis de l'Évangile se souviennent de la veuve Tabitha [...] » (Myriam HARRY, *Jérusalem*, *op.cit.*, p. 5.). On trouvera d'autres descriptions de Tel Aviv dans le volume d'Annexes, p. 202-204.

¹⁶⁷ Cette homogénéité architecturale a valu au « centre historique » de Tel Aviv le surnom de « Ville blanche » ainsi que son classement au Patrimoine mondial de l'Unesco en 2003.

¹⁶⁸ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 134.

Il s'agit bien d'une rupture spatiale entre deux villes aux architectures bien distinctes, mais aussi d'un décalage temporel de plusieurs siècles entre une ville ancienne et la modernité. L'écrivain rapporte cette fracture à celle qui oppose « Orient » et Occident, en évoquant l'Europe, tout comme l'avait fait Morand dans le passage cité plus haut. Ce sont véritablement deux « mondes » différents et pourtant juxtaposés que les écrivains voyageurs découvrent avec stupeur mais enthousiasme. La proximité spatiale des deux villes rend le contraste encore plus saisissant et pratiquement magique (« L'Orient s'est effacé d'un coup de baguette »). Malgré les charmes connus de Jaffa, le choix de Dorgelès entre les deux villes rivales est rapidement fait :

D'un côté de cette rue, l'Orient vautre, rêve. De l'autre, l'Occident debout, travaille. Jaffa est horizontal, Tel Aviv vertical. Eh bien ! Je choisis le mât, pas le soliveau... On a d'ailleurs beau jeu de défendre la Colline du Printemps, quand on sort de Jaffa. Car, vraiment, les écrivains-voyageurs en ont abusé, de ce pittoresque de l'ordure : on les a trop admirées, ces villes immondes où les artistes prétendent faire vivre les autres. Pour moi, ce n'est plus avec un pinceau que je voudrais les visiter : c'est avec une pioche. Et, dégoûté des ruelles infectes, des impasses voûtées dont les murs suintent, je suis comme ces Bédouins qui s'arrêtent, éblouis, au premier magasin qu'ils aperçoivent, le soir, flamboyant d'électricité : je découvre le progrès, je me civilise¹⁶⁹...

On savoure ici la verve de l'écrivain polémiste, amateur de prises de position provocatrices, qui corrige « à coups de pioche » le premier tableau qu'il avait dressé de Jaffa et que nous avons cité plus haut. Plusieurs années avant la fameuse description de New-York par Céline dans *Voyage au bout de la nuit*, c'est sur un rivage de Méditerranée orientale que Dorgelès découvre « une ville debout¹⁷⁰ », verticale, défiant le monde, d'autant plus impressionnante qu'elle a surgi du désert à peine vingt ans plus tôt. Dorgelès entérine l'opposition entre deux mondes, l'un traditionnel, et l'autre ancré dans la modernité. L'image finale des Bédouins éblouis par les lumières électriques de la nouvelle ville permet au narrateur d'adopter un *ethos* naïf qui rend plus saisissante encore la description de cette ville. Et l'écrivain de lancer à son compagnon de voyage, pour conclure : « Tenez, on pourrait planter le poteau ici : la civilisation commence à ce

¹⁶⁹ *Ibidem*, p. 136.

¹⁷⁰ « Pour une surprise, c'en fut une. À travers la brume, c'était tellement étonnant ce qu'on découvrait soudain que nous nous refusâmes d'abord à y croire et puis tout de même quand nous fûmes en plein devant les choses, tout galérien qu'on était on s'est mis à bien rigoler, en voyant ça, droit devant nous... Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New-York c'est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux mêmes. Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur » (Louis-Ferdinand CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Denoël et Steele, 1932). Les points communs entre ces deux récits de découverte de villes sont frappants : même posture naïve, même goût de l'oralité, même dramatisation de la surprise, même comparaison dépréciative avec d'autres villes.

trottoir¹⁷¹ ». On voit ici comment les récits de voyage enregistrent les modifications profondes que connaît alors le Moyen-Orient, et contribuent à créer le nouvel imaginaire de la région. Vingt ans avant la création officielle de l'État d'Israël, les écrivains mettent en place les caractéristiques d'un pays et d'un peuple qui s'opposeraient à la civilisation arabe. Pierre Bonardi développe des réflexions similaires à celles de Dorgelès en comparant à son tour Jaffa à la nouvelle ville sioniste :

Jaffa, comme tant d'autres ports méditerranéens, est un cloaque d'où surgit une étonnante végétation de cris, de couleurs, de parfums, et le voyageur n'en serait pas plus étourdi que dans le Fishmarket du Caire ou l'Egnathia thessalonicienne si sur la colline voisine ne s'élevait une ville que Baudelaire eût aimée pour la rectitude de ses lignes et la sobriété de ses perspectives : Tel Aviv, la nouvelle cité sioniste. Les deux collines de Tel-Yafo et de Tel Aviv sont sur cette partie de la Terre promise comme deux seins sur une poitrine, mais Tel-Yafo est une mamelle rongée par le cancer, Tel Aviv est un sein de vierge robuste, souriante, vêtue et coiffée comme une jeune fille moderne¹⁷².

Le choix des noms n'est pas anodin. En désignant l'antique Jaffa par son nom hébreu « Tel-Yafo », le reporter entérine ici le renversement de perspective des voyageurs sur cette ville, désormais reléguée au second plan ; par cette traduction, elle se trouve même, d'une certaine façon, incluse dans le nouvel espace sioniste. Il s'opère donc une inversion entre le centre et la périphérie, au bénéfice de Tel Aviv¹⁷³.

À l'image de la réaction de Dorgelès, pratiquement tous les écrivains de notre corpus sont enthousiastes devant l'entreprise sioniste telle qu'elle est incarnée par Tel Aviv. Chronologiquement, Myriam Harry est l'une des premières écrivaines de notre corpus à découvrir la ville, puisqu'elle la visite en 1923 en compagnie de son premier maire, Meïr Dizengoff. Née à Jérusalem, elle se souvient s'être rendue dans son enfance à Jaffa¹⁷⁴. Revenant plus de quarante ans plus tard, elle ne reconnaît pas la ville et lui préfère désormais sa nouvelle voisine :

Aujourd'hui je reconnais à peine la Jaffa d'autrefois. [...]. Hélas ! ce sera ainsi maintenant partout en Orient, il faut choisir entre l'incurie ou la banalité. Mais le pittoresque a-t-il du charme si l'on n'y peut respirer ? Alors, vite, vite, délaissons le fantôme de mon enfance ! Retournons à la Colline du Printemps, à ses jardins embaumés, à son air salubre ! Oui, retournons à la ville européenne, encadrée de cyprès, banale peut-être, mais si proprement confortable et si accueillante¹⁷⁵ !

¹⁷¹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 134.

¹⁷² Pierre BONARDI, *op. cit.*, p. 41-53.

¹⁷³ Aujourd'hui, Jaffa est devenue Yafo, un quartier qui, s'il préserve ses particularités historiques, est toutefois englobé dans l'agglomération de Tel Aviv.

¹⁷⁴ C'est aussi de Jaffa qu'elle s'est embarquée pour l'Europe avec sa mère et sa sœur, après le suicide de son père, Guillaume Shapira. C'était en 1884, et Tel Aviv n'existait pas encore.

¹⁷⁵ Myriam HARRY, *Sion*, *op. cit.*, p. 165.

C'est bien la salubrité de la ville qui est saluée par les voyageurs ; cette qualité semble l'emporter sur son aspect esthétique, que l'écrivaine qualifie ici de « banal ». Bonardi note qu'« il y règne une clarté et une propreté de sanatorium¹⁷⁶ » ; de même, Albert Londres décrit une ville « clair[e], large, ensoleillé[e], tout[e] blanc[he] », où se sent selon lui « la volonté acharnée d'oublier le ghetto¹⁷⁷ ». Il est en effet d'autant plus sensible à ces bonnes conditions hygiéniques que son périple sur les traces du « Juif errant » l'a mené jusqu'aux ghettos misérables d'Europe de l'Est¹⁷⁸. La ville est, qui plus est, dotée de tout le confort moderne. Le reporter énumère toutes les infrastructures qui y ont été bâties, allant du gymnase au théâtre en passant par l'hôpital, le casino et les dancings. Il rappelle les jalons de la courte histoire de la ville, qui n'a cessé de se développer et de se peupler : « En 1908, aucune maison ; en 1920, deux cent-quarante ; en 1921, mille sept ; en 1926, trois mille cinquante ; en 1929, cinq mille ou presque¹⁷⁹ ! ».

Le témoignage des frères Tharaud permet également de prendre la mesure du développement urbain de Tel Aviv. Venus à deux reprises, une première fois en 1923 et une seconde en 1937, ils peuvent comparer l'évolution de la ville entre ces deux dates :

La ville que j'avais vue, il y a quinze ans, à l'état d'épure, si je puis dire, et simplement dessinée par des cordeaux sur le sol, est aujourd'hui une cité de soixante mille habitants, avec de grandes et belles avenues, des magasins élégants, des cinémas, des théâtres, de hauts immeubles de ciment, qui font songer à la fois à Chicago et à Monte-Carlo¹⁸⁰.

Si l'on en croit les chiffres rapportés par Londres et les Tharaud, la ville serait donc passée de cinq mille habitants en 1929 à soixante mille vingt ans plus tard. Les frères Tharaud décrivent également une ville offrant tout le confort moderne, qu'ils comparent aux cités des États-Unis comme Chicago. Lors de leur visite de 1937, ils sont guidés par le maire successeur de Dizengoff, qui leur présente tous ses projets pour l'avenir de sa ville :

[Le maire] me montra le port qu'on est en train de construire, et qui, dans l'espoir des gens d'ici, doit bientôt remplacer Jaffa et Caïffa pour l'embarquement des oranges, et finira plus tard par les supplanter l'un et l'autre pour tous les échanges commerciaux ; l'immense usine électrique qui distribuera l'eau de mer, préalablement dessalée, dans tous les districts de la Palestine du Sud ; un jardin modèle, où de jeunes émigrantes s'initient pendant deux années aux travaux qui les attendent dans les colonies et les fermes ; une école élémentaire éblouissante, où les enfants reçoivent

¹⁷⁶ Pierre BONARDI, *op. cit.*, p. 51-52.

¹⁷⁷ Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 173.

¹⁷⁸ Il décrit notamment la misère du ghetto juif de la ville de Lvov, en Galicie (chapitre XIV du *Juif errant*).

¹⁷⁹ Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 175.

¹⁸⁰ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 148.

gratuitement, et dans le maximum de confort et de joie, suivant les méthodes les plus modernes, ce qu'on a toujours considéré comme le premier des biens en Israël, l'instruction, le savoir¹⁸¹.

Les écrivains rapportent ici une rhétorique de l'utopie, avec futur prophétique et règne du superlatif. L'évolution de Tel Aviv symbolise tout l'avenir de la Palestine juive. La devise inscrite sur son blason, relevée par Albert Londres, le clame : « Tu seras construite¹⁸² ». Comme l'écrit le reporter Édouard Helsey, elle est « un rêve d'Israël, un rêve mystique et positif, une hallucination collective matérialisée¹⁸³ ». C'est aussi et surtout le témoignage éclatant d'une entreprise de reconquête de la terre, comme le montre ici l'importance accordée à l'agriculture : le « jardin modèle » doit initier les jeunes pionniers aux travaux agricoles qui les attendent dans les colonies et les fermes. Pierre Bonardi confirme cet aspect fondamental du sionisme, qu'il présente comme une lutte contre la nature de la terre orientale : les sionistes, selon lui, « veulent bouleverser une région hostile et la rendre accueillante » et « faire reculer l'Orient et son éclatante paresse¹⁸⁴ ». Tel Aviv est véritablement présentée par les autorités sionistes comme une ville-étendard, programmatique de l'État à construire. Notons au passage qu'il en va de même pour l'université hébraïque de Jérusalem inaugurée en grande pompe en 1925¹⁸⁵, en présence de nombreuses personnalités officielles du monde entier, et que visitent aussi quelques écrivains français¹⁸⁶. Mais Dorgelès n'est pas dupe :

C'est à l'intérieur, en Samarie et en Galilée, qu'il faut travailler, et ne pas tout sacrifier à une cité-modèle qu'on fait visiter aux touristes, aux commissions internationales et aux philanthropes d'Israël. Il faut bâtir, derrière cette façade¹⁸⁷...

Curieux, la plupart des écrivains voyageurs de la période adjoignent désormais à leur traditionnel circuit en Palestine un crochet aux colonies sionistes afin de décrire l'incroyable transformation de cette terre millénaire. Des écrivains de notre corpus, seul Camille Mauclair n'a pas eu le désir, après sa découverte de Tel Aviv, d'enquêter plus

¹⁸¹ *Ibidem*, p. 149.

¹⁸² Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 175.

¹⁸³ Édouard HELSEY, *L'An dernier à Jérusalem*, *op. cit.*, p. 149.

¹⁸⁴ Pierre BONARDI, *op. cit.*, p. 39.

¹⁸⁵ Édifiée sur le mont Scopus, l'université hébraïque de Jérusalem a été fondée en 1918 et inaugurée le 1^{er} avril 1925 en présence de personnalités juives et sionistes telles Lord Balfour, Chaïm Weizmann, Albert Einstein et Sigmund Freud mais aussi de représentants politiques étrangers.

¹⁸⁶ Maurice Martin du Gard y consacre un chapitre de *Terres divines*, où il relate sa visite guidée par le recteur de l'université, M. Magnes (Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 55-60.). Édouard Herriot s'y rend également, accueilli par des professeurs juifs de l'université (Édouard HERRIOT, *Sanctuaires*, *op. cit.*, p. 184-185.). Myriam Harry signale également en préface des *Amants de Sion* avoir visité la nouvelle université, même si elle n'en parle pas dans le corps de son livre (Myriam HARRY, *Sion*, *op. cit.*, p. 11.).

¹⁸⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 138.

avant sur les colonies sionistes. Il faut dire qu'il est le seul à ne pas avoir été impressionné par Tel Aviv et à être pessimiste sur l'avenir de la politique sioniste¹⁸⁸.

b. Les colonies ou l'utopie d'un « nouveau monde » juif

Les colonies sionistes sont souvent décrites par les écrivains qui les ont visitées – citons Roland Dorgelès, Myriam Harry, Édouard Helsey, Joseph Kessel, Albert Londres, Maurice Martin du Gard – comme des enclaves qui contrastent avec les paysages environnants. Ils confirment ainsi la dimension visuelle, qui nous intéresse ici, du changement politique qui s'opère peu à peu en Palestine. Joseph Kessel choisit d'ouvrir la partie de son livre consacrée aux colonies par l'image d'une carte de Palestine laissant apparaître en rouge sombre les emplacements des colonies. Au moment où il écrit *Terre d'amour*, en 1927, celles-ci s'étendent « de la pointe extrême de la Galilée jusqu'aux sables de Gaza¹⁸⁹ ». Il insiste sur le choix du cartographe d'utiliser le rouge, couleur du sang et de la terre, pour figurer ces colonies qui ponctuent de plus en plus la terre palestinienne¹⁹⁰. De la même manière, il s'attache dans la suite du texte à montrer le contraste visuel et esthétique issu de la juxtaposition des pionniers sionistes et des Arabes de la région. Évoquant dans un premier temps « une ville arabe », il observe combien « elle se marie bien au paysage » et développe un tableau orientaliste tout à fait conventionnel :

Ses maisons cubiques, ses terrasses épousent fidèlement la forme de collines sur lesquelles elles sont bâties. Point de recherche. Une sobre, une fluide conformité¹⁹¹.

Au contraire, poursuit-il,

les villes et les hameaux juifs [...] portent la marque de l'Occident, on serait même tenté de dire : de l'Amérique. Ils ont poussé vite, suivant un tracé primitif et brutal. La pluie, le soleil et le vent n'ont pu encore les teindre à l'unisson du paysage¹⁹².

¹⁸⁸ « Tel Aviv fait d'abord illusion. Certes, cette ville jaillie si rapidement du sol est laide, bâtie géométriquement de termitières uniformes, sans un détail pittoresque, rompant la monotonie de casernes et de cités ouvrières, mais enfin elle offre de larges vues et des avenues plantées d'arbres. On y voit beaucoup de magasins. On ne s'aperçoit que peu à peu de la mévente et de la misère, de la facticité de cette réussite apparente, de ce Sionisme utopique dont les banques finiront un jour par se lasser de solder les différences avant que les Arabes ne se lassent de charger leurs fusils » (Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 88.).

¹⁸⁹ Joseph KESSEL, *Terre d'amour*, *op. cit.*, p. 12.

¹⁹⁰ « Je doute que le cartographe, dont j'ai l'ouvrage devant moi, ait eu d'autres desseins que visuels en choisissant la couleur dont il a marqué les colonies juives, mais nulle autre ne pouvait mieux leur convenir que ce rouge brun, qui semble du sang et de la terre mêlés » (*Ibidem*).

¹⁹¹ Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », *op. cit.*, p. 148.

¹⁹² *Ibidem*, p. 149.

On retrouve ici les mêmes remarques que celles formulées sur Tel Aviv. La Palestine est régulièrement associée au mythe du « nouveau monde » et notamment à l'imaginaire des États-Unis en raison de son architecture moderne, visant surtout à être fonctionnelle. Dorgelès développe à son tour cet effet de rupture, insistant quant à lui sur le travail paysager et agricole des pionniers :

[les pionniers sionistes] ont défriché des milliers d'hectares, asséché des marais, tracé des routes, et cela avec des mains qui n'étaient pas toujours destinées à être calleuses. Quand, dans la campagne calcinée, on aperçoit un bouquet d'arbres, quand après les masures surgissent de vraies maisons, quand, au lieu de crasseux en haillons, on rencontre de jeunes hommes en toile blanche et des filles proprement vêtues, il n'y a pas à se tromper : c'est qu'on vient d'entrer chez les sionistes¹⁹³.

On note dans les deux descriptions les mêmes éléments : l'idée de la « belle misère » et du fatalisme arabe, opposée aux résultats concrets de l'infatigable activité des pionniers sionistes. Tous les écrivains ayant visité les colonies insistent sur le travail de la terre, et la tâche que les pionniers se sont assignée de « transformer ces terres arides en vergers¹⁹⁴ ». La naissance d'un territoire – ce n'est pas encore un État – juif est étroitement associée à l'image du printemps, comme le montre le nom même de Tel Aviv, qui signifie en hébreu « la Colline du printemps ». Le terme de « pionnier », que tous les écrivains emploient, leur évoque immédiatement l'histoire de l'Amérique, et l'on sait combien la lutte la domination de la nature constitue un enjeu essentiel de cette mythologie, que l'on retrouve en bonne place dans la littérature américaine. Dans la préface de son récit de voyage en Palestine, Myriam Harry dit avoir été invitée à admirer « le printemps en Galilée » par un ami sioniste qui l'encourageait à rendre visite aux colonies, qu'elle ne connaissait pas encore¹⁹⁵. Elle file la métaphore naturaliste : « J'ai vu une nouvelle nation juive reboiser “les montagnes de l'Éternel”, défricher les “espaces de Dieu” ». On retrouve les mêmes expressions bucoliques tout au long du reportage d'Édouard Helsey, dans les titres mêmes de ses chapitres. Citons « Les vergers du baron [Rotschild] », « Au pied des grands eucalyptus », « Fleur-de-Seigle », « Voici des fruits, des fleurs » ou encore « En serre chaude »¹⁹⁶. Kessel va plus loin en associant au peuple juif et au peuple arabe une plante qui les symboliserait :

Il est une plante qui pousse toute seule sur la terre aride de Palestine : le cactus. Partout l'on voit ses feuilles énormes et grasses, hérissées de piquants, ceindre les champs arabes de barrières poussiéreuses et désolées. Or le cactus est néfaste à la

¹⁹³ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 144.

¹⁹⁴ Myriam HARRY, *Sion*, *op. cit.*, p. 170.

¹⁹⁵ « Venez voir le printemps en Galilée ! Venez voir les cultivateurs juifs retourner “leur” Terre promise ! C'est ainsi que je suis revenue en Palestine » (*Ibidem*, préface).

¹⁹⁶ Les trois derniers titres cités sont celles des sections de la quatrième partie du livre, elle-même intitulée « Israël aux champs » (Édouard HELSEY, *L'An dernier à Jérusalem*, *op. cit.*).

culture, car il absorbe le peu d'eau que contient le sol. N'importe, le fellah le laisse subsister. N'est-ce pas Allah qui l'a voulu ainsi ?

Mais le même fellah parle avec une vénération superstitieuse de « l'arbre juif ». Cet arbre est l'eucalyptus. Les colons sionistes se sont aperçus, en effet, que l'eucalyptus desséchait admirablement les marécages et que les moustiques paludéens l'évitaient. Ils en ont planté des bois entiers, si bien que des villages arabes qui, littéralement, mouraient de fièvre, ont ressuscité à leur ombre. Le cactus et l'eucalyptus. Voilà les deux signes¹⁹⁷.

Les deux plantes symbolisent donc la différence entre le peuple arabe, associé ici de manière caricaturale aux thèmes traditionnels de l'incurie et de la fatalité, et les pionniers sionistes, dont le premier souci est de mettre en valeur la terre et améliorer les conditions d'hygiène. Selon Kessel, les deux parties profitent du travail accompli par les sionistes, et le reporter se prend à rêver d'une coexistence harmonieuse de peuples « de même race, fils de Sem tous les deux¹⁹⁸ ». L'insistance de tous les écrivains sur l'aspect terrien du sionisme n'est pas innocente : ils sont en effet bien conscients que cette question de la terre, du partage des territoires, est le nœud du problème qui est en train de se mettre en place dans cette région du monde, entre les Juifs nouveaux venus et la population arabe. À cet égard, si tous notent le travail de mise en valeur de la terre par les sionistes, permettant de distinguer à l'œil les colonies des villages arabes environnants, Myriam Harry est la seule à relever que ces colonies ne se signalent pas uniquement par une végétation exubérante et des terres bien cultivées ; on les reconnaît également aux fils de fer barbelés qui les entourent et visent à les protéger des attaques des Arabes :

En quittant la colonie, nous contournons des tranchées et des fils barbelés.

– Vestiges de la guerre ?

– Non, précautions nécessaires. Aux récents troubles, elles ont conservé Petah-Tikweh, alors qu'un peu plus loin, la colonie de Hédéra, moins bien défendue, fut complètement saccagée par les Arabes¹⁹⁹...

Helsey s'interroge à son tour sur les dessous de cette entreprise agricole et bucolique, apparemment innocente : « Et cette pensée me vient soudain qu'Israël joue au laboureur un peu comme Marie-Antoinette jouait à la laitière²⁰⁰ ». Finalement, en décrivant les colonies sionistes, c'est bel et bien une entreprise politique de *colonisation* que décrivent les écrivains voyageurs, c'est-à-dire d'appropriation et de transformation d'une terre par des « colons », s'inscrivant dans un contexte de conflit latent avec la population locale.

¹⁹⁷ Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », *op. cit.*, p. 149-150.

¹⁹⁸ *Ibidem*, p. 150.

¹⁹⁹ Myriam HARRY, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 24-25.

²⁰⁰ Édouard HELSEY, *L'An dernier à Jérusalem*, *op. cit.*, p. 124. Nous soulignons.

Dorgelès et Helsey soulignent la dimension colonialiste du « pionnier », le glissement de l'un à l'autre terme étant particulièrement signifiant. Helsey, qui visite une colonie en compagnie de l'ingénieur, un sioniste venu de France, se voit montrer les champs d'eucalyptus et les plantations de jasmin. En respirant le parfum de ces fleurs, l'ingénieur lui avoue tout à coup s'être cru au bois de Boulogne, ce qui inspire au reporter la réflexion suivante : « C'est ainsi que je vis pour la première fois s'agiter dans un recoin de la Palestine juive l'ombre maussade et familière de ce démon bien connu de tous les *colons* du monde et que l'on nomme le cafard²⁰¹ ». Dorgelès rapporte l'anecdote similaire d'un sioniste venu de France rencontré sur les bords du lac de Tibériade et qui, au cours de sa conversation avec l'écrivain, ne peut réprimer un mouvement de nostalgie pour sa vie d'avant :

« Quand on a connu la bonne vie de Paris, c'est dur », me confiait-il. [...] Devant ces rives heureuses, il en évoquait d'autres – les fritures du Pont de la Jatte, les baignades dans le petit bras – et je l'entendais soupirer : « Puteaux !... Puteaux !... »²⁰².

Il convient de noter que cette comparaison des pionniers avec les colons n'est pas un élément à charge pour les deux écrivains cités ci-dessus. Les deux personnages décrits par Helsey et Dorgelès leur inspirent bien plutôt de la compassion, si ce n'est de la sympathie ; mais il nous semble révélateur que cette dimension politique de l'entreprise sioniste soit ainsi évoquée dans les nouveaux récits de Voyage en Orient quand on sait combien la question des colonies est aujourd'hui encore au cœur du conflit israélo-palestinien.

La Palestine juive est donc décrite par les voyageurs de notre corpus comme une enclave d'Occident qui se forme au cœur même de l'antique « Orient ». Ce nouveau pays en formation se caractérise par sa modernité, et les descriptions de la Palestine juive que les sionistes font entrer pleinement dans le XX^e siècle sont l'occasion pour les écrivains de composer des tableaux modernes, qui rompent définitivement avec les caractéristiques du Voyage en Orient romantique. La Palestine juive s'industrialise et s'équipe en nouveaux moyens de transport. À Tibériade, Maurice Martin du Gard est ainsi réveillé à l'aube par « le bruit d'un moteur d'avion [...], un hydravion de la base anglaise » toute proche : la ville lui apparaît par ailleurs particulièrement modernisée, « toute scintillante de lumières électriques » et « semblable [...] à quelque ville d'Europe²⁰³ ». Myriam Harry note quant à elle les transformations de la côte d'Haïfa, qu'elle a visitée pour la première fois en 1922 :

²⁰¹ *Ibidem*, p. 51.

²⁰² Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 151.

²⁰³ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 81.

De plus en plus européen le paysage. Tracteurs, autocars, fermes, cottages ; un pont sur le Kichon²⁰⁴ [...]. Et voici les abords d'une grande ville, Haïffa, hérissée de maisons en silicate et ciment armé, et toute noircie de ses docks de charbon dont les convois montent, conduits par des *haloutza* au corps robuste, au visage hâlé²⁰⁵ [...].

Tout comme c'est le cas en Irak, où les écrivains observent la mise en place d'une économie pétrolière, le séjour en Palestine juive permet de faire apparaître dans le nouveau Voyage en Orient les traces de la modernité industrielle (relevons ici les termes techniques « silicate », « ciment armé » et « charbon »). Myriam Harry décrit de manière réaliste le grand port d'Haïfa, qui constitue encore aujourd'hui un élément majeur de l'économie israélienne. Les écrivains notent aussi l'industrie qui s'organise autour de la mer Morte : « Devant nous, la mer Morte ruisselante de soleil, éclatante et figée, avec ses salines et exploitations de potasse plus aveuglantes encore », écrit ainsi Morand²⁰⁶, qui parle à propos de cette industrialisation de « l'essor colossal de Sion²⁰⁷ ». Cette métamorphose radicale des paysages de Palestine, observée par tous les auteurs du corpus qui se sont rendus dans cette région, nous semble constituer un trait majeur du nouveau Voyage en Orient.

IV – LA TURQUIE KÉMALISTE : ADIEU À L'ORIENT

Auparavant puissance fédératrice de tout l'Orient musulman sous la forme de l'Empire ottoman, le destin de la Turquie se distingue peu à peu de celui des pays de Méditerranée orientale, qui au lendemain de la Première Guerre mondiale ne sont plus sous son emprise. De 1920 à 1923, le pays voit son territoire fortement réduit, se limitant à l'Ouest à la région de Constantinople et à la Thrace orientale²⁰⁸ ; à l'Est, les frontières bordent la République soviétique d'Arménie, créée en 1920, ainsi que l'Iran de Reza Shah Pahlavi ; au Sud, on trouve les territoires de la Syrie et du Liban sous mandat français. Sous l'impulsion de Mustafa Kemal Atatürk qui mène la révolte contre le gouvernement impérial, le pays prend alors une direction singulière en devenant une République le 29 octobre 1923. C'est en réalité un tout nouveau pays qui voit alors le jour, car le « Ghazi »²⁰⁹ engage son pays dans une longue série de réformes visant à

²⁰⁴ Il est difficile de déterminer si l'écrivaine orthographe ainsi le Pishon ou le Gihon, deux des quatre fleuves qui selon la Bible irriguaient le jardin d'Éden, avec l'Euphrate et le Tibre.

²⁰⁵ Myriam HARRY, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 270.

²⁰⁶ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 200.

²⁰⁷ *Ibidem*, p. 201.

²⁰⁸ Obtenue par le traité de Lausanne qui mit fin à la guerre gréco-turque de 1919 à 1922.

²⁰⁹ « Ghazi » (ou « Gazi »), qui signifie « victorieux », est le titre donné à Mustafa Kemal par la Grande assemblée nationale de Turquie après la victoire de Sangarios (aujourd'hui Sakarya) en août 1921,

moderniser, occidentaliser et séculariser la Turquie et à établir une nouvelle identité nationale. Parmi ces nombreuses réformes, les plus significatives sont le déplacement de la capitale de Constantinople – qui prend le nom d'Istanbul en 1930 – à Ankara²¹⁰, l'adoption en 1926 du calendrier grégorien en remplacement du calendrier musulman, la « Révolution des signes » en 1928 qui remplace l'alphabet arabe par l'alphabet latin et l'interdiction du port du fez, considéré par Kemal comme un symbole féodal, désormais remplacé par le chapeau²¹¹.

Visitant la Turquie en 1933 sur l'invitation de Mustafa Kemal, Édouard Herriot présente en un paragraphe synthétique les récentes transformations du pays, s'attachant encore une fois à la question des costumes :

Ce que ces réformes du *ghazi* ont fait disparaître de la vieille Turquie, c'est surtout son aspect Mamamouchi. Plus de fez ; les femmes ne portent plus le voile de mousseline, le *yachmak*. Plus de monastères musulmans, de *tekés* ; on a relégué au musée d'Ankara les instruments dont se torturaient les derviches ; fanatisme et comédie. On les a relégués à côté de cette tiare persane qui ressemble étrangement à la tiare papale²¹².

L'écrivain présente positivement la réforme vestimentaire, sans apparemment regretter ce qui faisait le sel de la représentation orientaliste de l'Empire ottoman et qu'il nomme ici, de façon caricaturale, « son aspect Mamamouchi », citant le costume bariolé ou encore le spectacle des derviches. La disparition de ces éléments visuels qui constituaient des composantes fondamentales de la représentation orientaliste rend plus sensibles le changement de régime et l'entrée de la Turquie dans une nouvelle ère. Herriot n'est pas le seul à évoquer la réforme vestimentaire voulue par Mustafa Kemal. On retrouve une même attention dans les articles écrits par Myriam Harry pour son enquête sur l'Islam dans *Le Journal*, en octobre 1933²¹³, ou encore dans celle sur les *Derniers harems*, où elle regrette cette réforme qui selon elle ne s'accorde pas avec le panorama d'Istanbul :

Des flots incessants de gens émergent ou s'engouffrent [...], petit monde triste et vociférant, affublé de casquettes graisseuses et de complets fripés, pauvre grisaille occidentale, d'autant plus lamentable qu'elle grouille sur un fond d'eaux bleues, dorées de soleil et sur un horizon magnifié par l'architecture pieuse des grands sultans²¹⁴.

pendant la guerre gréco-turque.

²¹⁰ Ankara est devenue capitale de la Turquie le 13 octobre 1923.

²¹¹ Pour une histoire précise des réformes kémalistes, nous renvoyons à Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT et Jean-Paul ROUX, *Mustafa Kemal Atatürk et la Turquie nouvelle*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1982, ou Paul DUMONT, *Mustafa Kemal invente la Turquie moderne*, Bruxelles, Complexe, 1983.

²¹² Édouard HERRIOT, *Orient, op. cit.*, p. 102.

²¹³ « Les vieux turbans » et « Vers une nouvelle aurore », *Le Journal*, 6 et 7 octobre 1933.

²¹⁴ Myriam HARRY, *Harems, op. cit.*, p. 199.

Les forêts de minarets qui sont des éléments constitutifs de l'aspect d'Istanbul, et rappellent l'histoire musulmane de la ville, s'opposent ici aux vêtements occidentaux. Outre son aspect inesthétique, Myriam Harry remarque que la réforme vestimentaire pose des problèmes pratiques en ce qui concerne la pratique de l'Islam : la casquette, qui a remplacé le turban, n'est en effet pas compatible avec la prière musulmane, qui impose au croyant de poser son front sur le sol tout en ayant la tête couverte²¹⁵. Comme de nombreux voyageurs français, c'est donc sur la laïcisation progressive de la Turquie que Myriam Harry insiste. Parmi les autres réformes introduites par Kemal, l'écrivaine qui découvre la Turquie pour la première fois lors de ce voyage de 1933, et ne peut donc pas se lamenter sur la disparition d'un passé qu'elle n'a pas connu, évoque également l'adoption de l'alphabet latin, et s'amuse des transpositions phonétiques qu'elle entraîne :

En cours de route, je m'amuse à regarder défiler les nouveaux écriteaux turcs en lettres latines selon l'orthographe phonétique : *Tabldot*, *Tuwalet sabunie* (savon de toilette), *Berber* (barbier), *Turk-Bankasi*, *Galat a Bonmarçési*, et tous les trois pas : *Perukar-Saloun*, *Ondülasyon...* J'ai trouvé plus tard la rue *Pierloti* et *Klodfarer*, ainsi que *Ruso* – Rousseau²¹⁶.

Les récents bouleversements introduits par la politique kémaliste sont donc perceptibles dans le spectacle de la rue ou même dans les paysages, ce que ne manquent pas de noter les voyageurs : à l'échelle du pays, les frontières entre la Turquie et ses voisins arabes sont manifestes. Ainsi, venant de la Syrie, les frères Tharaud disent constater une vraie différence entre les paysages des deux pays :

Tout de suite on a l'impression d'être passé dans un autre monde, du pays des maisons arabes, des maisons blanches à terrasses, dans celui des maisons aux toits de tuiles et à balcons de bois, qui rappellent bien plus un village d'Auvergne qu'un village d'Orient. C'est déjà la Turquie²¹⁷.

Notons l'assimilation de la nouvelle Turquie à l'Occident, par la mention du « village d'Auvergne ». On aurait pu s'attendre, en étudiant la représentation en littérature française de la Turquie kémaliste, à observer les mêmes procédés que ceux concernant la Palestine juive, c'est-à-dire des comparaisons entre deux mondes se scindant, d'un côté le monde arabo-musulman, et de l'autre une présence juive rattachée à l'Occident. Tout

²¹⁵ « [Les fidèles] vont au bassin s'ablutionner (cela occasionne bien des difficultés avec les vêtements modernes). Puis ils entrent dans le péristyle. Ils se déchaussent, quelques-uns enlèvent leur veste, détachent leurs bretelles, déboutonnent la ceinture de leur pantalon. Ceux qui ont des casquettes les tournent, visière contre la nuque ; d'autres remplacent leurs chapeaux de paille ou de feutre par un mouchoir (il ne sied pas d'exposer sa tête nue à l'œil d'Allah) [...] » (*Ibidem*, p. 183.). Maurice Pernot évoque lui aussi ce problème (Maurice PERNOT, *En Asie musulmane*, *op. cit.*, p. 175.), ainsi que Jean Cocteau (Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 148.).

²¹⁶ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 198.

²¹⁷ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte!*, *op. cit.*, p. 156.

comme les voyageurs font contraster l'antique Jaffa et la nouvelle Tel-Aviv, ils pourraient opposer en Turquie Istanbul, qui se nomme encore Constantinople avant 1930, et la nouvelle capitale Ankara, située au milieu de l'Anatolie. Mais nous n'avons trouvé aucune opposition de ce type dans les récits de voyage du corpus, pour la simple raison que les écrivains qui se sont rendus à Ankara et qui l'ont décrite sont peu nombreux. Dans un article de 1923, Pierre Benoit affirmait pourtant le contraire :

Il y a déjà une littérature sur Angora²¹⁸. [...] deux Français sont déjà venus ici, depuis que Moustapha Kemal a dressé cette capitale en face de Constantinople, aux mains des Alliés. De plusieurs séjours qu'elle a faits en Anatolie, Mme George-Gaulis a rapporté deux volumes, *Le Nationalisme turc* et *Angora, Constantinople, Londres*²¹⁹. M. Jean Schlicklin, arrivé ici au printemps de 1922, vient de faire paraître son livre *Angora*²²⁰.

Mais les deux titres qu'il cite sont en réalité des essais d'histoire politique contemporaine et non des récits de voyage ni même des reportages romanesques. Nous n'avons trouvé, dans les œuvres composant notre corpus d'étude, presque aucun tableau de la nouvelle capitale turque. Il faut dire que, comme l'écrit Maurice Pernot, « entre l'Europe et leur nouvelle capitale, les Turcs ont mis un désert²²¹ », ce qui décourage bien des voyageurs qui n'ont d'autre motivation que le tourisme. À Smyrne, Myriam Harry rencontre pourtant un habitant qui l'enjoint de visiter Ankara : « Ah ! le Ghazi, quel homme ! quel homme ! [...] un Dieu ! vous devriez aller dans sa capitale, à Ankara ! Ah ! quelle capitale²²² ! ». Mais l'écrivaine ne prend pas seulement la peine de répondre à cette suggestion et quitte Smyrne pour la ville qu'elle nomme encore, de façon anachronique en 1933, Constantinople. Ceux qui se rendent à Ankara le font pour des raisons d'enquête politique ou journalistique sur l'évolution du pays. C'est le cas de Pierre Benoit, Maurice Pernot et Édouard Herriot, les seuls de notre corpus à décrire quelque peu la ville, où ils sont tous les trois venus afin de rencontrer Mustafa Kemal, le premier en 1922, le second en 1925 et le dernier en 1933. Mais Benoit, venu en février-mars, se contente d'abord de souligner la rigueur de l'hiver anatolien et les mauvaises conditions sanitaires de la ville construite dans une cuvette. Bien loin de détailler les nouvelles constructions décidées par Kemal, et peut-être parce qu'il n'y a encore rien de neuf à décrire, il se promène dans les quartiers anciens dont il rappelle l'histoire, et présente donc la ville sous l'aspect de ses ruines : « Métropole des Galates, sous Auguste, ville puissante et vénérée, Angora conserve les ruines du temple où est gravé le testament de

²¹⁸ Comme beaucoup d'écrivains français, Pierre Benoit utilise ici le nom francisé de la capitale turque.

²¹⁹ Berthe GEORGE-GAULIS, *Le Nationalisme turc, les Problèmes d'aujourd'hui*, Paris, Plon-Nourrit, 1921 ; *Angora-Constantinople-Londres. Mustafa Kemal et la politique anglaise en Orient*, Paris, Armand Colin, 1922. Citons également, de la même auteure, *La Turquie nouvelle*, Paris, Armand Colin, 1924.

²²⁰ Pierre BENOIT, « Angora sous la neige », publié dans *Toute la terre, op. cit.*, p. 67.

²²¹ Maurice PERNOT, *En Asie musulmane, op. cit.*, p. 171.

²²² Myriam HARRY, *Harems, op. cit.*, p. 181.

cet empereur²²³ [...] ». Seul Maurice Pernot consacre plusieurs pages à la description de cette ville nouvelle. Voyageant en 1925, il évoque la longueur et la difficulté du voyage, qu'il effectue depuis Beyrouth : d'abord un trajet en bateau jusqu'à Alexandrette, puis Mersine ; de là, récupération de la ligne ferroviaire venant de Bagdad et arrivée à Ankara en train, après plusieurs arrêts :

En attendant qu'une ligne directe, actuellement en construction, relie Konia à Angora, il faut faire un immense crochet vers l'ouest par Afium-Karahissar et Eski-Chéhir, où l'on n'arrive que vers minuit. Halte de quatre heures, sous une bise glaciale, pour attendre le convoi qui vient de Constantinople [...]. Enfin c'est notre tour de partir. [...] Quatre heures après midi, Angora²²⁴.

Une fois arrivé, Maurice Pernot est à même d'évaluer les progrès de la construction de la ville depuis son dernier passage trois ans plus tôt, en 1922. Mais son constat est sans appel, et explique pourquoi la plupart des voyageurs français ne prennent pas la peine de se rendre jusqu'à Ankara :

À dire le vrai, ce premier coup d'œil ne me révèle point la prodigieuse métamorphose que m'avaient annoncée quelques amis turcs. Çà et là s'élèvent des groupes de maisons neuves, plus ou moins compacts, plus ou moins étendus, sans qu'on puisse encore reconnaître distinctement le plan d'une grande cité. Pas d'eau, pas d'égouts, presque pas d'éclairage. [...] On dirait que les architectes de la nouvelle Angora ont commencé par édifier les faubourgs [...], comme pour laisser plus de place à la ville même : mais celle-ci n'est pas encore sortie de terre²²⁵.

En 1925, Ankara n'est encore qu'un vaste chantier, qui n'attire que les journalistes et les hommes politiques ; les voyageurs la dédaignent. Édouard Herriot visite quant à lui la ville en 1933 et en donne une représentation bien différente. Selon lui, ce n'est plus alors une ville en construction, mais une agréable métropole de soixante-dix-mille habitants, dotée de parcs et même d'une piscine, et où les ambassades étrangères se sont déjà implantées :

De larges avenues, pavées ou asphaltées, longent les bâtiments tracés par les services publics avec un sentiment évident de grandeur. Ankara veut posséder son champ d'aviation et son stade. Elle a déjà sa vaste piscine à l'air libre [...]. Sur la magnifique allée qui traverse le quartier neuf, les ambassades étrangères sont regroupées ; plusieurs ont voulu conserver leur architecture nationale, ce qui donne à cette région l'aspect d'une Exposition universelle. [...] Les parcs, peu à peu, naissent, riches de jeunes arbres et de fleurs²²⁶.

²²³ Pierre BENOIT, « Angora sous la neige », *Toute la terre*, *op. cit.*, p. 69.

²²⁴ Maurice PERNOT, *En Asie musulmane*, *op. cit.*, p. 170-171.

²²⁵ *Ibidem*, p. 173.

²²⁶ Édouard HERRIOT, *Orient*, *op. cit.*, p. 117.

Ce tableau mélioratif de la ville semble être une exception ; même Claude Farrère, de passage à Ankara en 1937, est forcé de reconnaître que « l'ensemble [...] est parfaitement laid²²⁷ ». Contrairement à Herriot, il dépeint une ville encore à l'état d'ébauche, se restreignant à une seule rue bordée de lampadaires, de quelques monuments et de « fort peu de maisons ». Il remarque toutefois que le voyage depuis Istanbul est bien moins long qu'auparavant, grâce à la construction d'une ligne ferroviaire express, qui a réduit le temps de voyage à une nuit.

Bien qu'elle soit devenue la nouvelle capitale de la Turquie, Ankara ne parvient donc pas à faire ombrage à Constantinople-Istanbul, dont la puissance évocatoire demeure indépassable²²⁸. C'est bien sur cette ville que sont encore braqués tous les regards, fût-ce pour en décrire l'agonie. Pierre Benoit l'affirme : « Constantinople n'existe plus. Constantinople est mort²²⁹ ». Venu en 1922, il est l'un des seuls écrivains à peindre la ville ravagée par la guerre gréco-turque et défigurée par la présence militaire des vainqueurs de la Première Guerre mondiale. « Constantinople est un champ de bataille, écrit-il ; faisons-y, momentanément, notre deuil de toute rêverie²³⁰ ! ». Et l'écrivain de décrire les troupes anglaises, italiennes, françaises, qui sillonnent les rues ou les navires anglais qui croisent en face du palais de Dolmabahçe où est reclus le dernier calife, Abdülmecid II²³¹. La cité légendaire inspire surtout aux écrivains français des discours de mélancolie. Certains éléments de la représentation romantique de la ville disparaissent, comme les cimetières musulmans tant chantés par Pierre Loti et Claude Farrère. Francis Carco l'évoque dans son reportage à peine romancé, *La Dernière chance* :

[...] j'aperçus des cyprès et je me promettais de goûter, au pied de ces arbres, le charme des fameux cimetières dont Farrère et Loti nous ont fait tant de fois la description, lorsque, à mon grand désappointement, je constatai que ces nécropoles étaient vides²³².

²²⁷ Claude FARRÈRE, *Forces spirituelles de l'Orient: Inde, Chine, Japon, Turquie*, Paris, Flammarion, 1937, p. 229.

²²⁸ Sophie Basch note à ce propos que Claude Farrère, voulant se démarquer de Loti en situant l'un de ses romans dans la nouvelle capitale turque (*Les Quatre Dames d'Angora*, Paris, Flammarion, 1933), finit pourtant par faire prendre le train à ses héroïnes pour les ramener à Istanbul : « ce retour en arrière signifie-t-il que Farrère échoue, ou renonce à dessiner l'espace poétique du nouveau pôle de la Turquie moderne, Ankara, incapable d'évincer sa rivale déchue ? » (Sophie BASCH, « Péra, gare terminus. De Constantinople à Istanbul, 1883-1977 », dans *Les Sublimes Portes. D'Alexandrie à Venise, parcours dans l'Orient romanesque*, Paris, Champion, 2004, p. 108.).

²²⁹ Pierre BENOIT, « Impressions de Constantinople. Les aspects de Péra », dans *Toute la terre, op. cit.*, p. 55.

²³⁰ Pierre BENOIT, « Ce qu'on voit dans Stamboul », *Ibidem*, p. 58.

²³¹ « Là, tout près, à quelque cent mètres à peine du balcon impérial, deux navires de guerre britanniques étaient mouillés. Je souffris pour le calife de cet outrage. Je bénis la répartition des forces navales alliées qui permettait à notre *Waldeck-Rousseau*, ancré à un mille de là, de n'avoir pas à assumer ce rôle peu reluisant de sentinelle préposée à la surveillance d'un vieillard » (Pierre BENOIT, « Quand Abdul Medjid était encore calife », *Ibidem*, p. 78.).

²³² Francis CARCO, *La Dernière chance, op. cit.*, p. 89.

Son chauffeur explique alors à Carco que c'est Kemal qui a donné l'ordre de retirer les anciennes pierres tombales, afin d'en finir avec les « anciennes coutumes ». Les cimetières sont également évoqués par Camille Mauclair, dont le récit de voyage en Turquie en 1937 est résolument mélancolique. Point d'orgue de son « cycle méditerranéen » entamé neuf ans plus tôt en Italie, la Turquie nouvelle ne lui inspire que des regrets. Déjà, à Izmir (Smyrne), où il séjourne avant de se rendre à Istanbul, l'écrivain avait été frappé par la perte d'âme orientale du peuple turc, notamment en raison de la réforme vestimentaire qu'il juge très durement²³³ ; ces réformes contribuent selon lui à « désorienter l'Orient²³⁴ ». Cette impression se confirme à Istanbul. En observant la foule qui se presse sur le pont de Galata, Mauclair est amer :

Quant à l'orientalisme, nulle trace : on a veillé à ce que les hardes fussent anonymes, égalitaires et interchangeable. C'est du beau travail. Les insectes humains sont d'un modèle uniforme. Il fallait en finir avec le caractère et le pittoresque, et on en a fini. Après le costume, on a réformé l'écriture : on s'occupe de supprimer la foi. Ayant banni toutes ces vieilleries, on obtiendra un type parfait d'homme-numéro²³⁵.

L'écrivain violemment anti-bolchevique cible ici l'aspect communiste des réformes de Mustafa Kemal, qu'il ne peut souffrir. Ces lignes placent la visite d'Istanbul sous le signe de la décadence et de la fin d'une ère. Se promenant dans le fameux cimetière d'Eyüp, et malgré la beauté préservée de la fameuse mosquée, il se lamente tout comme Carco sur l'état d'abandon du lieu et imagine ce que son confrère Loti en dirait à présent :

Que dirait-il devant le paysage de tombes joutant les escarpements, devant ce délaissement affreux ? Et que dirait-il devant le paysage qu'on découvre de la terrasse d'un triste *canadjî*, ce paysage qu'il a tant aimé, en voyant ce que le Kemalisme progressiste en a fait et en fera ? Les tronçons du vieux pont de bateaux pourrissent dans la Corne d'Or, des cheminées d'usines barrent la perspective des Eaux Douces, et partout des hangars, près des ruines d'une mosquée et d'un *tekké*... Certes, les fréquents incendies ont fait leur œuvre, mais surtout « Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil ». Eyoub n'est plus²³⁶...

La récurrence de ces déclarations de décès de la ville, par les écrivains voyageurs français, est frappante ; Mauclair en fait le motif de sa description d'Istanbul, parlant ici de spectres, déclarant là que « le Seraï est mort : mais Istanbul aussi commence de

²³³ « Il me semble qu'on a déshabillé ces Orientaux pour les costumer en forçats bolcheviks, en esclaves d'usines étatistes, et les affubler de l'atroce livrée pisseuse, d'une teinte excrémentielle, que la lumière rend plus hideuse encore, car on n'a quand même pas pu changer le ciel ! » (Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul, op. cit.*, p. 173.).

²³⁴ *Idem*.

²³⁵ *Ibidem*, p. 184.

²³⁶ *Ibidem*, p. 186. On reconnaît dans l'avant-dernière phrase le premier vers de « L'Enfant », poème de Victor Hugo issu des *Orientales*, dont Mauclair récupère, en l'appliquant à Istanbul, l'antithèse entre un passé glorieux et un présent symbolisé par un champ de ruines.

mourir²³⁷ ». À quelques exceptions près – notamment le Morand de la « Nuit turque », dans *Ouvert la nuit* – les écrivains adressent tous, à Istanbul, un adieu à l'Orient. Même Édouard Herriot, pourtant acquis à la politique menée par Mustafa Kemal, ne semble pas saisi d'enthousiasme devant le destin réservé à Istanbul : « Constantinople veut être désormais une capitale européenne et rien de plus²³⁸ », écrit-il, suggérant ainsi combien ce nouveau statut, banal, est indigne de l'histoire singulière de la ville. Mauclair est le détracteur le plus virulent des effets de la politique kémaliste. Il offre de la ville une vision crépusculaire :

Le Bazar a dû être autrefois éblouissant par l'apport de toutes les richesses de l'Asie. Maintenant, il décline, souillé comme tout l'Orient, et je n'y ai vu qu'une cohue décolorée de flâneurs et de trafiquants raccrocheurs, cette même foule dont l'uniformité miséreuse m'a navré sur le pont de Galata, et dont la banalité jure avec les denrées et les étoffes, les tapis, les cuivres et les panoplies. Plus un costume, plus même un fez, plus une note de couleur dans ce ruissellement humain triste comme une sortie d'usine. Il ne faut plus penser ici à Sheherazade, à Aladin, aux vizirs enturbannés, à Azyiadé... Le modernisme accomplit son œuvre comme à Péra, où de hideux gratte-ciel se multiplient, tandis que la vieille Stamboul s'effrite et se meurt²³⁹.

Bien qu'il soit de bon ton depuis plusieurs décennies déjà de se lamenter sur la mort de Constantinople, en particulier depuis qu'elle est accessible par le train, c'est-à-dire depuis 1883²⁴⁰, on ne peut qu'être frappé par la noirceur du tableau brossé ici par l'écrivain. Celui-ci conclut avec véhémence :

La Turquie nouvelle ne semble échanger son ancienne douceur d'accueil et sa foi islamique que contre rien du tout, sinon le pastiche inhabile de ce que le matérialisme et le business ont de pire. [...] Ici vraiment le travail de mise à la mode est méritoire, car il s'agit d'enlaidir non seulement une ville, mais un des plus fascinants décors naturels, défiant les plus hardis entrepreneurs de banalisation. Et ce décor résiste ! [...] J'ai dit précédemment son œuvre, et l'agonie de ce qui fut Constantinople selon Lamartine, Gautier ou Loti, et la misère d'Eyoub, et la désertion des mosquées, et l'horreur des foules soviétisées dans un Islam déprimé²⁴¹.

En quittant Istanbul, et après avoir filé la métaphore du crépuscule sur de nombreuses pages, il s'écrie : « Adieu, Orient ! ». Il n'est pas le seul à mettre en scène son salut à « l'Orient » ; Francis Carco, quittant les Eaux-Douces d'Asie, adresse lui aussi ses adieux à toutes les composantes traditionnelles de la représentation romantique de Constantinople :

²³⁷ *Ibidem*, p. 204.

²³⁸ Édouard HERRIOT, *Orient, op. cit.*, p. 65-67.

²³⁹ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul, op. cit.*, p. 198.

²⁴⁰ « Désormais accessible, donc amoindrie, ne constituant plus une chimère ni une menace, Constantinople perd de sa superbe [...] » (Sophie BASCH, *op. cit.*, p. 96).

²⁴¹ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul, op. cit.*, p. 237.

Par son appellation pourtant si reposante, son cadre à la fois aimable et pittoresque, cette partie du Bosphore mériterait mieux que l'abandon médiocre où on la voit. Comme tous les lieux jadis en vogue, elle conservait pour moi je ne sais quel pouvoir de sortilège mais [...] il me fallait admettre qu'elles avaient, elles aussi, ces Eaux-Douces d'Asie, joué leur dernière chance et qu'elles l'avaient perdue. *Adieu*, caïques et bateliers aux livrées bleu et or ; *adieu*, promeneuses aux beaux yeux, robes claires ; *adieu*, tout le bonheur de vivre, de se laisser couler au fil de l'eau, de chercher sous un voile l'ovale d'un visage enfantin et d'unir dans les mêmes délices l'émotion de reconnaître et d'ignorer tout à la fois, une femme qu'on ne possédera jamais !... Le temps des grandes amours romanesques est passé. Il n'existe plus que dans les livres ou dans l'imagination des poètes mais ces livres, quand on visite les décors qui les ont inspirés, procurent, hélas ! plus de regret que de plaisir et les poètes divaguent ou, dégoûtés à juste titre d'une époque sans rythme et sans écho, ils ne soupirent que pour eux-mêmes, à voix basse, de petites élégies mesurées et savantes où la technique a remplacé les envolées de l'âme et toutes ses effusions²⁴².

Les récits de voyage en Turquie après la Première Guerre mondiale se caractérisent donc par le sentiment d'une perte d'orientalité en raison de la nouvelle ligne politique dans laquelle le pays s'est engagé avec Mustafa Kemal. Cette perte d'orientalité est rendue sensible par l'abandon du costume traditionnel ottoman, la modernisation et surtout la laïcisation du pays. Elle est d'autant plus durable que le récit de voyage de Jean Cocteau, *Maalesb*, qui date pourtant de 1949, s'en fait encore l'écho : tout comme les écrivains de l'entre-deux-guerres, Cocteau ne manque pas, dans sa présentation d'Istanbul, d'évoquer les réformes vestimentaire et linguistique de Kemal²⁴³. Les voyageurs témoignent d'une scission entre la Turquie et le monde arabe, qui se constate également dans les itinéraires qu'ils choisissent : contrairement au siècle précédent, ils sont de moins en moins nombreux à se rendre en Turquie, et surtout à coupler le voyage dans les pays de Méditerranée orientale avec un passage à Istanbul, et encore moins en Anatolie. Sophie Basch note à ce sujet que « si, au XIX^e siècle, un séjour de trois mois à Constantinople représentait la moyenne, trois jours constituent une halte considérable pour les Années Folles²⁴⁴ ». En se détachant du monde arabe, la Turquie se détache également, peu à peu, de la tradition littéraire du Voyage en Orient.

« L'Orient » est donc devenu en quelques dizaines d'années un « Moyen-Orient » bien différent, où les « effets de frontières » ont peu à peu laissé place à de véritables frontières, entravant la libre circulation des voyageurs et des peuples. Dans la transformation de la région, la création de l'État d'Israël constitue un véritable tournant.

²⁴² Francis CARCO, *La Dernière chance*, *op. cit.*, p. 133. Nous soulignons.

²⁴³ Il présente parfois les mêmes exemples que les écrivains précédents, comme celui de « Tabldot » déjà signalé par Myriam Harry : « [La nouvelle langue turque], coupé[e] de l'étymologie, sans grammaire, sans syntaxe, [...] permet d'écrire : *Tabl-dot* et *Vagonli* » (Jean COCTEAU, *Maalesb*, *op. cit.*, p. 154).

²⁴⁴ Sophie BASCH, « Péra, gare terminus. De Constantinople à Istanbul, 1883-1977 », *op. cit.*, p. 108.

Suite à cet événement, la région est entrée dans une période de guerres entre l'État juif et tous les pays de la Ligue arabe, les « pays d'Islam » comme l'écrit Georges Duhamel en 1947. Il est révélateur que l'écrivain fasse suivre cet essai d'un second, publié dix ans plus tard, au titre éloquent : *Israël, clef de l'Orient*²⁴⁵. Il y adopte une position moins bienveillante envers les pays arabes, et entérine les récentes évolutions géopolitiques qu'a connues la région, de la crise de Suez – Georges Duhamel compare désormais, sans le nommer, Nasser à un « dictateur » – aux événements relatifs à la guerre israélo-arabe – critiquant par exemple l'Organisation des Nations Unies pour avoir obligé Israël à se retirer de Gaza –, en passant par le problème des frontières de la Jordanie. Comparant avec son séjour précédent, en 1934, il ne peut que décrire la complexification de la situation à tous les niveaux, et finit par dresser un tableau inquiétant de l'avenir²⁴⁶. À son modeste niveau de voyageur, Pierre Benoit constate également les nombreuses difficultés de déplacement liées à l'évolution géopolitique de la région, suite à la guerre israélo-arabe. Bloqué en rade de Haïfa en 1950, il compare les conditions contemporaines du voyage à celles qu'il avait connues en 1923 :

La guerre déclenchée il y a deux ans dure toujours entre l'État d'Israël et ceux de la Ligue arabe : Égypte, Jordanie, Syrie, Liban. Sur mon passeport, un visa israélien qui m'ouvrirait l'accès de la Palestine me rendrait automatiquement indésirable au Caire, à Damas, à Beyrouth, à Amman, et, par-dessus le marché, dans la portion de Jérusalem, ville actuellement coupée en deux, qui relève de la Jordanie et où se trouve le Saint-Sépulcre... C'est extravagant, mais c'est ainsi. Voilà à quoi aura abouti la mirifique politique européenne²⁴⁷.

Force est de constater que plus de soixante-dix ans plus tard, à quelques exceptions près, la situation n'a sur ce point pas changé. Le Moyen-Orient est toujours un nœud, où le poids des frontières se fait particulièrement sentir.

Sur le plan littéraire, l'accélération des événements à la fin des années 1940 a suscité plusieurs rééditions d'ouvrages, les écrivains se sentant en quelque sorte obligés d'actualiser leurs textes, par l'ajout d'une préface ou de nouveaux développements. Cela avait commencé dès la fin des années 1930, la montée de l'antisémitisme en Europe ayant poussé Édouard Helsey à republier son enquête de 1929, intitulée *L'An dernier à Jérusalem*, sous le titre plus alarmant d'*Orages sur Sion*²⁴⁸. Il s'en explique dans le prologue :

²⁴⁵ Georges DUHAMEL, *Israël, clef de l'Orient*, Paris, Mercure de France, 1957.

²⁴⁶ Il conclut sur cette phrase : « L'homme de sens rassis se demande avec douleur si l'histoire et l'expérience ont, pour le commun des mortels, la moindre valeur d'enseignement » (*Ibidem*, p. 97.).

²⁴⁷ Pierre BENOIT, « Caïffa », article signé du 25 octobre 1950, publié dans *Toute la terre, op. cit.*, p. 165. Au cours d'un voyage de 1933, Myriam Harry se plaignait également de la « chicanerie des visas de passeports » (Myriam HARRY, *Harems, op. cit.*, p. 178.).

²⁴⁸ Édouard HELSEY, *Orages sur Sion, op. cit.*

Ce n'est plus « L'An dernier à Jérusalem » qu'il conviendrait d'écrire désormais, ni « Cette année... » ni « L'An prochain... » mais, hélas ! « Tous les ans à Jérusalem ! ». L'actualité que l'on espérait éphémère s'est prolongée jusqu'à présent et ne semble pas sur le point de s'effacer. Un livre sur la Palestine ne doit pas être, dans de telles conditions, trop strictement millésimé²⁴⁹.

Cette dernière phrase est en effet particulièrement pertinente. De la même manière, c'est un écrivain égyptien francophone, Élian J. Finbert, qui republie en 1947, en le modifiant profondément, son roman de 1930 intitulé *Husseïn*, sous un titre qui file la métaphore de l'orage : *Tempête sur l'Orient*. Motivé par les récents revirements britanniques au sujet de la création de l'État d'Israël en Palestine, Finbert annonce dès les premières pages au lecteur un livre politique :

Cela est bien vrai que ce n'est pas de charmer qu'il s'agit ici, de fiction pure ou de virtuosités littéraires, encore qu'emporté par son métier d'imagier de la réalité, l'auteur soit contraint de confesser qu'il s'est laissé, parfois, glisser aux jeux de l'écriture, par complaisance pour des images qu'il a voulu tenter de cerner dans leur Orient le plus authentique, puisque d'Orient il est question, avant tout, dans son roman. D'un certain Orient, de celui qui, rejetant la poussière irisée de ses légendes et de ses fables, parmi lesquelles il somnolait, s'est réveillé, en sursaut, contre ses maîtres britanniques qui lui interdisent de regarder au-delà de l'amas vénérable de ses mythologies, afin de mieux l'asservir, pour plus longtemps régner. Ce sont là les deux personnages principaux de « Tempête sur l'Orient », les meneurs de jeu : la Liberté [et] le Despote impérialiste²⁵⁰.

L'orientalisme en tant que mode esthétique et littéraire (« fiction pure », « virtuosités littéraires », « jeux de l'écriture ») est ici congédié pour laisser place à une appréhension purement idéologique du nouveau Moyen-Orient, divisé en camps ennemis. L'essai à venir d'Edward Saïd pointe sous certaines expressions qui suggèrent que cet orientalisme a été pour les puissances coloniales un moyen d'asservissement (« l'amas vénérable de ses mythologies, afin de mieux l'asservir, pour plus longtemps régner »). Outre le motif de la tempête, on retrouve celui du « réveil » de pays auparavant maintenus en sommeil par la présence coloniale. L'évolution géopolitique semble avoir signé la fin du mirage romantique, comme le confirme Pierre Benoit :

Au début du siècle [...], il suffisait d'un simple visa ottoman à qui voulait se rendre à Jérusalem. Vingt ans plus tard, l'Angleterre ayant pris la place du sultan, on n'avait besoin que d'une autorisation britannique. Maintenant que, pour des raisons dans lesquelles je me garderai comme de la peste d'entrer, France et Angleterre ont dû résilier leurs mandats respectifs sur la Syrie et la Palestine, on va voir ce qu'il en coûte de complications et d'ennuis pour essayer de jouer les Chateaubriand, les Maurice Barrès ou les Lamartine au petit pied²⁵¹.

²⁴⁹ *Ibidem*, p. 7.

²⁵⁰ Elian J. FINBERT, *Tempête sur l'Orient*, *op. cit.*, p. 5-6.

²⁵¹ Pierre BENOIT, « cette année à Jérusalem », article signé du 24 octobre 1950, dans *Toute la terre*, *op. cit.*, p. 161.

L'écrivain entérine ainsi, en 1950, la fin du voyage romantique, désormais empêché par des raisons géopolitiques qui continuent aujourd'hui encore à caractériser le Moyen-Orient contemporain. On ne peut plus aller librement d'Alep à Gaza, comme le faisaient les écrivains avant 1914, et encore pendant l'entre-deux-guerres. Au niveau symbolique, tout a changé : la Syrie et le Liban sont désormais des espaces français ; l'Égypte est déchirée entre son patrimoine antique et la modernité ; la Turquie, qui a choisi la voie de la République laïque, semble tourner le dos au monde arabe, alors que se crée, au sein même de l'Orient, une enclave juive autorisée par les puissances occidentales. Seule, la péninsule arabique, toujours aussi peu accessible et donc mystérieuse, dissimulée sous les sables du désert, continue à susciter un imaginaire typiquement orientaliste. Mais dans l'ensemble, « [...] à partir des années trente, et définitivement après 1956, un ailleurs national, voire nationaliste, et linguistiquement arabe, succède à l'ailleurs exotique encore plus ou moins mythique²⁵² ». La dimension esthétique, qui primait auparavant dans la représentation littéraire du Moyen-Orient, est désormais remplacée par les considérations politiques.

²⁵² Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *Le dernier siècle des voyages*, *op. cit.*, p. 142.

CHAPITRE 6. RENCONTRES CONTEMPORAINES

Bien qu'ils soient attentifs au remodelage de la carte du Moyen-Orient qui se joue pendant la première moitié du XX^e siècle, « l'Orient » ne se limite pas pour les écrivains voyageurs à un décor : il est peuplé de populations bigarrées qui, elles aussi, évoluent en fonction des bouleversements politiques du temps. Les Voyages en Orient du siècle précédent avaient fait de cette région l'altérité radicale de l'Occident, et tout récit de voyage s'attache à la question de l'altérité et de la rencontre avec d'autres cultures : c'est le double sens du terme de « relation », qui a pu être exploité par Sarga Moussa dans *La Relation orientale*¹. Cet essai d'anthropologie littéraire, qui examine les différents types d'interactions, verbales et non verbales, entre le voyageur et les populations qu'il rencontre, ainsi que les cas de « malentendus culturels », est consacré aux récits de voyage de la première moitié du XIX^e siècle : l'auteur estime en effet qu'après 1861, date de la parution du premier guide touristique sur l'Orient, la rencontre avec les peuples est plus compliquée car médiatisée par le guide. Bien que ces guides touristiques mettent davantage l'accent sur un Orient muséifié et largement réduit à des vestiges antiques, les récits de voyage de 1919 à 1952 révèlent l'intérêt toujours aussi vif des voyageurs pour les altérités culturelles incarnées par les populations qu'ils rencontrent. On pourrait même dire qu'en des temps où le guide semble suffire à connaître l'autre – son histoire, sa langue, son contexte social, économique, culturel –, la démarche d'aller le rencontrer et lui parler acquiert une signification plus forte. Par ailleurs, les nombreux bouleversements politiques ont largement modifié la physionomie des populations du Moyen-Orient et nécessitent une mise à jour à laquelle se livrent les voyageurs de cette période : pensons aux femmes des classes aisées, dont la condition s'améliore alors de manière spectaculaire ; aux nomades, dont le mode de vie est affecté par les sédentarisation plus ou moins forcées ; ou encore aux sionistes de plus en plus nombreux, qui donnent un nouveau visage à la Palestine.

Ces récits de rencontres, très nombreux dans notre corpus, sont intéressants à plusieurs niveaux. Le premier est documentaire : que nous apprennent les voyageurs sur les évolutions contemporaines des peuples du Moyen-Orient ? Le second, plus analytique, relève de l'anthropologie : quels regards les voyageurs occidentaux portent-ils sur ces altérités orientales, que la modernisation de la région et les nouvelles tutelles coloniales ont rendues tout à coup bien plus proches ? Cette question est étroitement liée à la tradition orientaliste : les représentations de

¹ Sarga MOUSSA, *La Relation orientale*, *op. cit.*

ces altérités dans les ouvrages de notre corpus manifestent-elles une rupture ou, au contraire, une continuité avec celles du siècle précédent ? Autrement dit, décrire la modernité implique-t-il de renouveler aussi le discours descriptif ?

Afin de répondre à ces interrogations complexes, nous avons choisi d'étudier trois aspects des altérités orientales traditionnellement abordés dans le Voyage en Orient romantique : l'aspect religieux tout d'abord, l'aspect « despotique » ensuite, qui concerne les figures de femmes et d'esclaves, l'aspect romanesque enfin, par le personnage du Bédouin.

I – LE DIFFICILE DIALOGUE AVEC LES ALTÉRITÉS RELIGIEUSES

La rencontre avec la religion de l'autre fait pleinement partie de l'interrogation sur l'altérité que pose tout récit de voyage ; elle est un *topos* du Voyage en Orient. Au cours de leur voyage, les écrivains, qu'ils soient croyants ou non, rencontrent de nombreux fidèles des trois grandes religions monothéistes. Pour certains, la religion est le but même du voyage, qui est alors pèlerinage à la manière ancienne : de nombreux écrivains catholiques ou protestants se rendent ainsi à Jérusalem pour Pâques ou Noël, mais certains accompagnent également, dans la mesure où cela leur est possible, le pèlerinage musulman à La Mecque (citons Albert Londres et Xavier de Hauteclocque²), voire le pèlerinage chiïte à Kerbala en Irak³. De nombreux voyageurs se rendent au Moyen-Orient dans l'optique d'étudier ces religions ; pour beaucoup, le voyage en Palestine pendant la première moitié du XX^e siècle est ainsi motivé par le désir de mieux connaître les Juifs, dont l'évolution, suite au développement du sionisme, est rapide. Les enquêtes journalistiques sur ce sujet fleurissent alors : ainsi celle d'Albert Londres sur le « Juif errant⁴ », celle de Joseph Kessel sur la « terre d'amour⁵ » qui devient plus tard, au moment de la guerre israélo-arabe, « terre de feu⁶ », ou encore celles des frères Tharaud⁷ ou d'Édouard Helsey⁸. Cet intérêt renouvelé pour les Juifs implique également se situe également par rapport aux autres religions. Myriam Harry comme de nombreux autres

² Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*, et Xavier de HAUTECLOCQUE, *Le Turban vert*, *op. cit.*

³ Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*

⁴ Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*

⁵ Joseph KESSEL, *Terre d'amour*, *op. cit.*

⁶ Joseph KESSEL, *Terre de feu (avec les bataillons d'Israël)*, Paris, Compagnie parisienne du livre, 1948.

⁷ Jérôme et Jean THARAUD, *L'An prochain à Jérusalem*, Paris, Plon-Nourrit, 1924. Ce titre sera désormais abrégé en *Jérusalem*.

⁸ Édouard HELSEY, *L'An dernier à Jérusalem*, *op. cit.*

voyageurs observe en effet que le sionisme est « l'animateur de tous les fanatismes⁹ », surtout musulman, et a largement contribué à crispier le dialogue religieux et politique.

Poursuivant notre approche du corpus par lieu géographique, et dans un but de synthèse, nous nous proposons d'étudier les représentations des religions du Moyen-Orient en fonction de lieux ou monuments qui les symbolisent, et auxquels les écrivains consacrent de longues visites et de nombreuses pages de leurs récits de voyage : le Saint-Sépulcre à Jérusalem pour les chrétiens ; le Mur des Lamentations, toujours à Jérusalem, pour les Juifs ; l'université d'El Azhar au Caire pour les musulmans, que nous avons choisi pour l'importance de cette mosquée dans l'Islam et pour l'intérêt des réflexions sur l'altérité musulmane que formulent alors les écrivains dans leurs récits. Enfin, les écrivains ne se contentent pas de présenter de manière isolée chaque religion, mais perçoivent bien l'enjeu que représente, au Moyen-Orient, leur cohabitation. La ville de Jérusalem, lieu saint pour les trois monothéismes, leur permet de s'interroger sur cette question ancienne mais toujours brûlante.

La représentation des religions, qui constitue un attendu pour le lectorat de récits de voyage en Orient, met en question la possibilité d'un dialogue entre cet « Orient », traditionnellement considéré comme à la fois mystique et fermé, et l'Occident incarné par les écrivains. Ce dialogue ne peut s'instaurer que s'il y a reconnaissance mutuelle, par les deux protagonistes de la rencontre, de l'existence de l'autre¹⁰. Celle-ci peut s'exprimer par des moyens verbaux, mais aussi des gestes ou encore par le regard, qui en dit long sur la perception de l'altérité. Notre synthèse sur les représentations des altérités religieuses par les écrivains français sera donc orientée par l'existence ou non d'une telle réciprocité, condition sans laquelle aucun dialogue interculturel ne peut avoir lieu¹¹.

a. Le Saint-Sépulcre, Babel des chrétiens

À Jérusalem, le Saint-Sépulcre compte parmi les monuments incontournables pour les voyageurs, qu'ils soient croyants ou non, et fait partie de la tradition du Voyage en Orient ; on se souvient que Chateaubriand y avait consacré de longues pages, se lamentant sur l'état de délabrement du lieu au point de s'en considérer « le dernier historien ». Pourtant, la basilique figure encore en bonne place dans les relations de

⁹ Myriam HARRY, *Jérusalem, op. cit.*, p. 116.

¹⁰ Voir Daniel LANÇON, « L'Égypte des lettrés et le creuset des religions du Proche-Orient et de l'Occident », dans *Orient-Occident : la rencontre des religions dans la littérature moderne*, actes du colloque Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle, Muriel DÉTRIE (dir.), Paris, Éditions You Feng, 2007, p. 277-298.

¹¹ Nous emprunterons ici des notions et des problématiques développées par Sarga MOUSSA dans sa *Relation orientale*, tout particulièrement dans les chapitres 3 (« Le regard de l'autre »), 4 (« Parler sans les mots ») et 6 (« La confrontation de deux codes culturels »).

voyage en Orient de la première moitié du XX^e siècle. Les voyageurs sont d'abord surpris par son aspect humble, alors qu'il s'attendent à une cathédrale grandiose¹². L'étonnement se poursuit à l'intérieur : les descriptions de la basilique se structurent toutes selon le motif du labyrinthe, tant est complexe la géographie de ce lieu saint bâti sur plusieurs niveaux, que l'on peut parcourir de la crypte au toit, et qui est partagé en différentes chapelles. Le terme « labyrinthe » se retrouve chez tous les écrivains qui se sont rendus au Saint-Sépulcre. Dorgelès brode à loisir sur le thème de la désorientation :

En superficie, ce n'est peut-être pas si vaste, mais on a bâti à tous les niveaux, les couloirs s'entortillent, les passages se chevauchent, on tombe sur un jardin quand on se croyait dans le clocher, on trouve des cuisines au-dessus des absides et, si l'on veut accéder à la plus haute galerie de la coupole, il faut d'abord descendre les escaliers jusqu'au parvis et s'enfoncer dans les impasses du couvent grec [...]. Rien ne semble à sa place, c'est un continu étonnement¹³.

Il compare la basilique à un « jeu de l'oie » dans lequel il est impossible de se retrouver. L'orientation est d'autant plus compliquée qu'il n'y a pas de cohérence architecturale, en raison des différentes églises présentes en ces lieux. Les descriptions font état d'un véritable bric-à-brac, d'un bazar hétéroclite. Myriam Harry décrit ainsi de façon toute flaubertienne l'édicule situé au milieu de la rotonde principale, « saint des saints » où aurait été enseveli le corps de Jésus après sa mort sur la croix : c'est « un édicule baroque et surchargé, précédé d'une balustrade de terrasse italienne, coiffé d'un chapeau chinois, troué de hublots de paquebot¹⁴ ».

Les motifs du labyrinthe et du bric-à-brac résultent en réalité du problème principal soulevé par les voyageurs, qui est le partage du lieu entre les différentes églises chrétiennes ; selon Paul Morand, le Saint-Sépulcre est la « Société des Nations chrétiennes¹⁵ ». Les voyageurs découvrent que les églises d'Orient y sont bien plus représentées que l'église catholique romaine qu'ils connaissent en France. Celle-ci n'est que l'une des six églises présentes au Saint-Sépulcre, avec les églises arménienne, copte, grecque orthodoxe, syriaque et enfin éthiopienne. Chacune d'entre elles possède une partie de la basilique. Les biens de chacun sont très minutieusement définis, depuis les chapelles jusqu'aux chandeliers, ce qui pousse les écrivains à parler d'« inventaire¹⁶ » ou

¹² « Je m'imaginai une basilique donnant sur un vaste parvis. Mais là encore, Jérusalem vous réserve un tour de sa façon. Le Saint-Sépulcre est une petite église tassée, coincée entre de hauts couvents, sur une place creuse et retirée [...] » (Robert de Traz, *op. cit.*, p. 209-210).

¹³ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 64.

¹⁴ Myriam HARRY, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 67. L'écrivaine semble s'être fortement inspirée de la description des frères Tharaud : « C'est une construction baroque, rectangulaire à sa base, qui prend à mi hauteur la forme d'un tambour et s'achève en chapeau chinois » (Jérôme et Jean THARAUD, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 32).

¹⁵ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 205.

¹⁶ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 67.

de « jalousie de boutique¹⁷ ». Cette répartition des lieux ne semble en effet pas se faire dans une parfaite concorde ; bien au contraire, le Saint-Sépulcre apparaît aux voyageurs comme une Babel où règnent conflits et rivalités. Robert de Traz note que « chaque procession observe jalousement ses préséances, et l'on souhaite qu'elles ne se rencontrent pas, car elles se battraient¹⁸ ». Il déplore cette hostilité qu'il estime contraire à l'esprit du christianisme. Comme beaucoup de croyants, la discorde qui règne au Saint-Sépulcre l'empêche de ressentir la moindre ferveur : « On sent trop le prêtre ici, le prêtre conscient et organisé, fonctionnaire du rite, susceptible quant à ses privilèges¹⁹ », critique l'écrivain protestant. Myriam Harry résume quant à elle la situation en une formule lapidaire : « Des messes dans toutes les langues, des liturgies sur tous les tons, des tabernacles à tous les saints de l'Évangile, des souvenirs évangéliques nulle part²⁰ », idée sur laquelle Dorgelès clôt également son chapitre sur le Saint-Sépulcre : « Hosanna ! Toutes les messes sont dites, le Saint-Sépulcre est ouvert. Mais, êtes-vous là, mon Dieu, êtes-vous là²¹ ?... ».

L'hostilité entre les différentes églises est telle qu'elle peut en effet aboutir à de véritables pugilats entre religieux, ce que les voyageurs n'omettent jamais de noter. Myriam Harry se trouve dans le Saint-Sépulcre au moment où éclate une rixe entre un moine copte et un moine franciscain : ce dernier est emporté hors de la basilique, blessé à la tête²². Dorgelès parle même de « guerre », de « bousculade de sectes ennemies » et de « foi belliqueuse²³ ». Il en est le témoin direct puisqu'il se rend au Saint-Sépulcre au moment de Pâques, et constate qu'il n'y a alors pas une messe unique, mais cinq messes différentes qui se déroulent simultanément dans la confusion la plus complète et dans une tension si vive que la police britannique est obligée d'intervenir. Il relate cette expérience dans le chapitre précisément intitulé « Les Cinq messes de Pâques », qu'il faudrait citer en entier. Relevons le lexique de la discorde, avec « désordre », « rivalité »,

¹⁷ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 219.

¹⁸ *Ibidem*, p. 213.

¹⁹ *Idem*.

²⁰ Myriam HARRY, *Jérusalem, op. cit.*, p. 71.

²¹ Roland DORGELÈS, *Caravane, op. cit.*, p. 132.

²² « J'apprends qu'un vieux conflit a éclaté. Seuls les Franciscains possèdent dans leur sanctuaire une citerne, où viennent, à des heures déterminées, puiser tous les autres rites. Les Coptes, autrefois si humbles, mais devenus très arrogants depuis la protection britannique réclamèrent d'autres heures pour abreuver leur pèlerinage nombreux. Naturellement, les Franciscains refusèrent ; alors, les Coptes, pour empêcher le pèlerinage français de la Croix de s'agenouiller, ont fait exprès de répandre l'eau sur les dalles. Les Franciscains ont répondu en cadenassant leur citerne. Les Coptes, à leur tour, ont intercepté les gamelles des moines qui, envoyées de l'extérieur, doivent passer devant la chapelle copte. Si bien que les Franciscains ont jeûné deux jours et que les Coptes ont failli mourir de soif. Aujourd'hui, moines Franciscains et moines Coptes ayant officié devant un commun autel, la querelle s'est déchaînée en agression, au grand divertissement des autres rites » (Myriam HARRY, *Jérusalem, op. cit.*, p. 119-120.).

²³ Roland DORGELÈS, *Caravane, op. cit.*, p. 68-69.

« charivari », « tohu-bohu » et l'insistance sur le vacarme ambiant, bien loin du silence propre au recueillement :

Et le tapage aussi, cette cacophonie de cris perçants et de cantiques, les Arméniens chantant à pleins poumons dans leur galerie pour couvrir la voix des latins, les orthodoxes faisant sonner sans arrêt une lourde cloche de baraque foraine, les Coptes braillant on ne sait quel psaume aigu, et la maîtrise des orphelins lançant ses hosannas dans le mugissement du grand orgue²⁴.

Finalement, cette cacophonie d'églises rivales empêche non seulement le croyant de se recueillir, mais agit plus largement comme un filtre sur la représentation des églises d'Orient. Aucun écrivain de notre corpus ne s'attache véritablement à comprendre ces différents rites ni à dialoguer avec les représentants de ces églises. Ainsi Dorgelès note-t-il que le clergé syrien a calculé son entrée « pour troubler la messe latine au bon moment²⁵ » ; il les qualifie plus loin de « fanatiques en tarbouch²⁶ », entérinant par cette formule toute tentative d'approche œcuménique et réduisant les chrétiens d'Orient à leur statut d'« étrangers ». Ceux-ci sont au mieux représentés par les écrivains français comme des fanatiques violents, uniquement préoccupés par ces luttes intestines, et au pire comme des barbares, en raison de leurs rites différents de ceux des catholiques romains. C'est tout particulièrement le cas des chrétiens orthodoxes et éthiopiens²⁷.

L'église orthodoxe attire particulièrement l'attention – et les moqueries – des écrivains par la cérémonie dite du « Feu sacré » qui a lieu au moment des Pâques et réunit les Grecs, les coptes, les Arméniens et les Syriaques. Ce « miracle » se produit tous les ans, à la basilique du Saint-Sépulcre, le Samedi saint ou le jour précédent la Pâque orthodoxe. Il consiste en des flammes qui jaillissent subitement d'un orifice de l'édicule où le corps du Christ aurait été enseveli et qui allument les cierges des fidèles réunis tout autour. Ceux-ci font passer le « feu sacré » de cierge en cierge jusqu'à ce que toute la basilique soit illuminée, et le feu est parfois transporté jusque dans les pays orthodoxes mêmes par des pèlerins²⁸. Les frères Tharaud s'interrogent sur l'origine de cette cérémonie :

²⁴ *Ibidem*, p. 124.

²⁵ *Ibidem*, p. 126.

²⁶ *Ibidem*, p. 127.

²⁷ Pour la période précédente en Égypte, souvent associée au pèlerinage en « Terre sainte », voir Daniel LANÇON, « « L'Égypte chrétienne dans le miroir des lettrés français : entre quête des origines de soi et stratégies culturelles (1880-1920) », in *Le Livre des Égyptes, op. cit.*, p. 629-637. Il y écrit que « les voyageurs en Égypte abordent les pratiques et les croyances comme des provincialismes désuets où prédominent des rituels étranges et décidément étrangers » (p. 637). D'après les récits consacrés au Saint-Sépulcre à Jérusalem, la situation ne semble pas avoir évolué pour notre période.

²⁸ Cette cérémonie, dont la plus ancienne description remonte au VI^e siècle, existe toujours, et est même aujourd'hui retransmise en direct dans de nombreux pays orthodoxes (Arménie, Géorgie, Grèce, Russie, Ukraine, Bulgarie...).

Est-ce une réminiscence lointaine des fêtes païennes du solstice, qui célébraient la fuite de l'hiver et le retour du soleil printanier ? ou bien encore un symbole de la résurrection du Christ, conçue par une imagination orientale²⁹ ?

Ils présentent d'emblée cet événement en faisant référence aux civilisations antiques ; dès la première page, cela leur évoque en effet le « cirque romain ». La cérémonie est décrite comme un spectacle, auquel assiste depuis les loges, « comme au théâtre », un public apparemment peu religieux, essentiellement composé de femmes qui mangent des oranges, boivent de la limonade et poussent de temps en temps des *yoyou* : en insistant sur ce public féminin, les Tharaud *orientalisent* à dessein cette cérémonie orthodoxe. Les loges sont en effet comparées à des « tableaux de Delacroix » et l'ensemble rappelle aux écrivains les fêtes musulmanes auxquelles ils ont assisté au Maroc :

Au Maroc j'ai entendu des clameurs toutes pareilles, quand les gens des confréries musulmanes se livrent à leurs danses sacrées. Mais quelle surprise de retrouver la même frénésie devant le tombeau du Christ³⁰ !

Il n'est pas de façon plus explicite de « déchristianiser » ces chrétiens d'Orient que de les comparer à des musulmans, c'est-à-dire à des fidèles d'une autre religion. On lit ici l'européocentrisme des Tharaud qui considèrent le christianisme au filtre du catholicisme. La description de la cérémonie elle-même confirme ce rejet des chrétiens d'Orient dans la barbarie. Les écrivains mettent en effet l'accent sur l'extrême confusion des fidèles, qualifiés de « foule démente », en plein « délire » ou « frénésie ». Au moment du « miracle », la cérémonie vire à la foire d'empoigne :

Le miracle s'est produit ! [...] un bruit délirant de cymbales se mêle au fracas des maillets frappant leur carillon sur les plaques de fer, qui servent de cloches aux Grecs. Dans cet incendie et ce bruit, le patriarche sort du Sépulcre, tenant à bout de bras ses deux carquois comme des torches. La petite allée est envahie. Les officiers britanniques lui frayent brutalement un passage, comme dans une partie de foot-ball les équipiers défendent le porteur du ballon³¹.

La comparaison finale avec le football désacralise la cérémonie pour la ramener à un simple divertissement sportif, reprenant l'image initiale du « cirque romain ». Après la cérémonie, les « jeux » se poursuivent en effet sur le toit de la basilique, où les Tharaud croisent des fidèles qui semblent en pleine démonstration de ferveur, chantant des « paroles sauvagement rythmées » – notons l'adverbe ici – et mimant une « danse guerrière ». Les écrivains s'indignent : « Ce jeu de gladiateurs sur le toit du grand

²⁹ Jérôme et Jean THARAUD, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 37.

³⁰ *Idem.*

³¹ *Idem.*

sanctuaire de la dévotion chrétienne³² ! ». L'assimilation des chrétiens d'Orient à des païens semble alors pour eux se confirmer :

C'est la fête païenne du feu qui se confond mystérieusement avec la résurrection du Christ, excitant chez ces Orthodoxes le même enthousiasme, les mêmes jeux, les mêmes cris qui accompagnaient jadis les fêtes du Dieu-Soleil³³.

En présentant ainsi les orthodoxes comme de véritables païens, les Tharaud révèlent leur ethnocentrisme qui considère le catholicisme romain comme la véritable manifestation du christianisme. Ils excluent ainsi dans la barbarie la majeure partie des chrétiens d'Orient, puisque cette cérémonie du Feu sacré rassemble les Grecs, les Arméniens, les Syriques et les coptes. Ne reste que l'église éthiopienne ; mais celle-ci suscite également chez les écrivains des sentiments mêlés.

L'église d'Éthiopie se distingue en effet des autres églises chrétiennes par le fait qu'elle est composée de religieux et de fidèles de couleur noire, ce qui pour la période qui nous occupe renforce le sentiment d'altérité des écrivains français à leur égard. Pourtant, Dorgelès éprouve d'abord un élan de sympathie pour cette église malmenée par les autres au point d'avoir sa chapelle non à l'intérieur du Saint-Sépulcre, mais sur le toit :

Les Coptes ont cette chapelle exigüe, poussée comme une verrue, derrière le Tombeau, les Syriens ont cette crypte, les Arméniens cette galerie, les Grecs cette nef, les Latins ces tribunes. Les Abyssins, eux, n'ont que ce pan de ciel, et c'est sans doute pour cela que je les ai tout de suite aimés³⁴.

Sur le toit du Saint-Sépulcre, c'est donc un « village africain » – « nègre » pour Paul Morand³⁵ – qu'ils décrivent : « lamentables huttes de chaume, gourbis de pisé, maigres arbres, tout un paysage de zone où grouillaient des enfants noirs et des femmes préparant le couscous³⁶ ». Si Dorgelès n'a pas assisté à une cérémonie de l'église abyssine, ce n'est pas le cas de Morand et de Myriam Harry qui présentent tous deux cette expérience comme une véritable fête barbare. Leur représentation de ces chrétiens révèle combien ils n'arrivent pas à les considérer comme tels : pour eux, ils sont d'abord et avant tout des Noirs. Morand l'exprime clairement :

Leur christianisme présent[e] des traits bizarres, à commencer par leur baptême qui [est] triple : la circoncision, rite juif, la marque au fer rouge d'une croix sur leur visage

³² *Idem.*

³³ *Idem.*

³⁴ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 67.

³⁵ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 206.

³⁶ *Idem.*

allant de la racine des cheveux jusqu'au nez, cérémonie nègre, enfin l'immersion dans l'eau, rite orthodoxe³⁷.

L'adjectif « bizarre » résume la difficulté de l'écrivain à rendre compte de cette église. Invité par son guide à assister à une de ses cérémonies, il ne peut s'empêcher de tisser des liens avec des religions païennes :

Ces moines, debout, tenaient à la main des cystres³⁸ égyptiens qu'on eût dit de la plus haute époque, car les pareils se voient sur les peintures des tombeaux de Thèbes ; cependant que d'autres moines accroupis aux pieds du supérieur serraient entre leurs genoux osseux des tambours ovoïdes, véritables tambours vaudous, identiques à ceux que les Américains proscrirent à Haïti parce qu'ils révèlent dans l'âme simple des élèves des missions toutes les fureurs du subconscient africain³⁹.

La musique de la cérémonie et les mouvements de balancement des prêtres le font ensuite penser aux « genuflexions et aux contorsions nègres des *revivals* de La Nouvelle-Orléans ». En comparant ainsi le rite éthiopien à divers cultes païens, de la religion égyptienne au rite vaudou, Morand crée un syncrétisme barbare et ne représente certainement pas l'église éthiopienne comme une émanation du christianisme. On lit toutefois une certaine sympathie dans sa conclusion, où il parle des chrétiens abyssins comme des « parents pauvres de la grande famille chrétienne, [...] repoussés de partout et qui ne trouvent plus personne pour les défendre⁴⁰ ». Tout comme Dorgelès, l'ostracisme dont est victime l'église éthiopienne au Saint-Sépulcre lui inspire un sentiment de pitié chrétienne non dépourvue de paternalisme. Myriam Harry force encore plus le trait dans sa représentation des cérémonies éthiopiennes, où se lit un racisme non dissimulé :

On se dirait dans une chapelle d'aliénés. Dans un coin de la tente, un haut Abyssin squelettique, monté sur des échasses, agite un sistre semblable aux sistres de volupté pharaoniques et qui, dans cette main noire et momifiée, semble cliqueter pour je ne sais quelle danse macabre. Un autre ascète armé d'un hochet d'enfant et dressé sur de hautes cothurnes de bois ne quitte pas des yeux le tas de vieilles savates abandonnées à l'entrée et susceptibles encore de tenter un voleur. Une odeur de nègre, de pieds sales et de pauvreté stagne sous la tente⁴¹.

³⁷ *Ibidem*, p. 204.

³⁸ Morand confond ici l'orthographe de « cistre », désignant un instrument à cordes pincées analogue à la mandoline en usage aux XVI^e et XVII^e siècles, et celle de « sistre », instrument de musique de la famille des percussions de l'Égypte antique, constitué d'un cadre en métal sur lequel étaient enfilées des coques de fruits et autres boules métalliques destinées à faire du bruit en s'entrechoquant.

³⁹ Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 207.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 208.

⁴¹ Myriam HARRY, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 124-125.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette représentation à la fois infantilisante, déshumanisante et animalisante des chrétiens éthiopiens. L'écrivaine reprend à son compte l'image de la danse macabre et du rite païen en faisant référence aux Égyptiens par les termes « pharaoniques » et « momifiée », et finit par une formule d'un racisme déconcertant.

Bien que chrétiens comme eux, les voyageurs français ont tendance à considérer les chrétiens d'Orient comme une altérité absolue, avec laquelle il n'y a pas de dialogue possible. Les relations de voyage au Saint-Sépulcre sont très majoritairement dépourvues de discours œcuméniques, et insistent au contraire sur les différences de rites, allant jusqu'à la discorde, entre les églises chrétiennes.

b. Rencontres tendues à El Azhar : les voyageurs devant le « fanatisme » musulman

Au Caire, les voyageurs ne manquent pas de visiter la mosquée d'El Azhar, persuadés qu'y bat le cœur de l'Islam. Roland Dorgelès l'affirme : « c'est le plus grand centre intellectuel de l'Islam, La Mecque de l'esprit⁴² » ; selon Maurice Martin du Gard, « El Azhar, l'Université, est dans le vieil Islam traditionnel un lieu sacré par excellence⁴³ », et pour Robert de Traz « c'est le séminaire de l'intellectualité musulmane, le conservatoire d'une tradition orgueilleuse et immuable⁴⁴ ». Le lieu est d'autant plus connu qu'il apparaît souvent dans les peintures orientalistes⁴⁵, et que Loti y a consacré un chapitre entier de sa célèbre *Mort de Philae*⁴⁶. En s'y rendant, c'est donc à une rencontre avec l'Islam⁴⁷ que les écrivains s'approprient, et les relations de cette visite contiennent plusieurs figures imposées. Toutes commencent par rappeler l'histoire millénaire du lieu et son importance dans l'Islam ; puis vient la description de la variété des peuples musulmans : les étudiants d'El Azhar viennent en effet des quatre coins du globe, de l'Afghanistan au Maroc en passant par l'Irak et le Soudan. Cette diversité est le prétexte à une description des costumes et notamment des coiffes : « Le fez, le turban, et tous ces bonnets de couleur suffiraient à indiquer la multiplicité des pays d'où sont venus [...] ces hommes

⁴² Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 31.

⁴³ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 167.

⁴⁴ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 61.

⁴⁵ Nous pensons aux aquarelles de Walter S. S. Tyrwhitt ou à certains tableaux de Jean-Léon Gérôme, comme « La prière au Caire » (1865).

⁴⁶ « Un centre d'Islam », chapitre cinq de *La Mort de Philae* (1910), dans Pierre LOTI, *Voyages au Moyen-Orient*, *op. cit.*, p. 728-736.

⁴⁷ Nous ne développerons ici que les représentations de l'Islam sunnite, en raison de la rareté des mentions de l'Islam chiite dans notre corpus. Seule Myriam Harry s'y intéresse, au point de se rendre aux lieux saints du chiïsme, à Kerbala en Irak, au moment du pèlerinage de l'Achoura. Elle raconte cette expérience dans les chapitres XI (« Kerbéla »), XV (« La Passion de l'Imam Husseine ») et XVI (« La Fête du Sang ») de son récit de voyage *Irak*.

de tout âge et de toute condition⁴⁸ », écrit Martin du Gard, alors que Robert de Traz préfère mettre en avant les couleurs :

À gauche en entrant se tiennent les Turcs, avec des turbans blancs au centre rouge, puis des Algériens qui portent un fez mou à gros gland. À droite, sont réunis des Hindous en kaki, des Persans aux bonnets de couleurs diverses⁴⁹.

Mais ces passages obligés ne sont que le prélude à ce qui constitue le cœur de tout récit de voyage consacré à El Azhar, c'est-à-dire l'interrogation sur la possibilité ou non d'une modernisation de l'Islam et partant, de la possibilité d'un dialogue avec l'Occident. Loti avait posé en termes précis cette problématique reprise par l'ensemble de ses successeurs :

Chez nous autres, Européens, on considère comme vérité acquise que l'Islam n'est qu'une religion d'obscurantisme, amenant la stagnation des peuples et les entravant dans cette course à l'inconnu que nous nommons « le progrès »⁵⁰.

El Azhar semble parfaitement incarner cette représentation d'un Islam traditionnel, millénaire et obscurantiste : Henry Bordeaux, qui pourtant ne développe pas outre mesure sa visite en ce lieu, rappelle que Maurice Barrès aimait s'y rendre dans l'unique but de « surprendre dans [les regards des étudiants] le secret de leur fanatisme obscur ou exalté⁵¹ ». En cette première moitié de XX^e siècle, le terme « fanatisme », que Bordeaux redouble par le qualificatif « obscur », est toujours invariablement associé à tout développement sur l'Islam. Celui-ci est considéré comme une religion figée dans le Moyen-Âge, ce qui dans l'esprit des écrivains, n'est pas un titre de gloire. Martin du Gard parle de l'Islam comme d'un « moyen âge éternel⁵² », et De Traz du « lourd carcan d'autrefois », dont l'enseignement archaïque « atrophie les intelligences⁵³ ». Le fanatisme musulman et son corollaire l'intolérance constituent donc un *topos* orientaliste présent depuis le XVIII^e siècle⁵⁴ et largement reconduit par les écrivains de notre corpus. Tout se passe comme si, en se rendant à El Azhar, il ne s'agissait que de confirmer une vérité déjà bien établie : celle d'un Islam agressif et intolérant, rendant tout dialogue avec

⁴⁸ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 169.

⁴⁹ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 62. On trouve les mêmes tableaux de la diversité des peuples musulmans dans les pages consacrées au pèlerinage à La Mecque par ceux qui se sont rendus à Djeddah, notamment dans *Pêcheurs de perles* d'Albert Londres et *Le Turban vert* de Xavier de Hauteclouque.

⁵⁰ Pierre LOTI, *op. cit.*, p. 735.

⁵¹ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 215.

⁵² Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 168.

⁵³ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 65.

⁵⁴ Le « despotisme oriental » est un motif qui apparaît ainsi des *Lettres persanes* de Montesquieu jusqu'aux *Orientales* de Victor Hugo en passant par *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand.

l'Occident impossible. Louis Bertrand l'exprime clairement, qui fait de sa visite une parabole sur l'inhospitalité des musulmans vis-à-vis des Occidentaux :

Si l'on veut connaître les vertus hospitalières de cette religion, qu'on aille se promener sur la petite place et dans les ruelles qui avoisinent El-Azhar. L'accueil qu'on y recevra sera, je l'espère, suffisamment édifiant⁵⁵.

Pourtant, Bertrand ne relate pas dans les pages qui suivent l'expérience personnelle qu'il aurait faite de cette hostilité, se contentant d'une condamnation théorique. Les autres écrivains du corpus racontent au contraire leur expérience individuelle du lieu. Tous confirment l'idée que l'intolérance serait inhérente à l'Islam ; mais contrairement à Bertrand, ils mettent en scène l'échec d'une tentative de dialogue.

Robert de Traz clôt les quelques pages qu'il consacre à la mosquée sur sa non-rencontre avec un homme en prière :

[...] je me suis arrêté près d'un vieillard qui récitait des formules, en dodelinant de la tête et presque sans reprendre haleine. [...] Enfermé dans son monologue, séparé du monde extérieur par son extase mnémotechnique, il posait son regard sur moi et il ne me voyait pas. D'être invisible à ses yeux, j'éprouvai une amère tristesse. Si l'Orient ne veut pas de nous, comment le connaître et l'aimer⁵⁶ ?

Tout comme Maurice Barrès, l'écrivain suisse se montre ici particulièrement attentif à la question du regard, amorce de toute rencontre et condition *sine qua non* de tout dialogue interculturel. Les lignes ci-dessus frappent le lecteur par l'impossibilité radicale de dialogue qu'elles décrivent. Le regard que pose De Traz sur l'homme en prière ne lui est pas rendu, ce qu'il interprète comme un refus catégorique de contact ; il n'est pas anodin qu'il parle de « monologue » et généralise son propos à partir de cette expérience, faisant de cet homme croisé à El Azhar l'incarnation de « l'Orient ». De Traz n'est même pas reconnu comme un étranger par le vieil homme : il n'existe purement et simplement pas à ses yeux. Sans reconnaissance mutuelle, il ne peut y avoir de dialogue. On voit combien cette anecdote met en avant le personnage du voyageur français, qui contrairement à celui qui lui fait face semble désireux d'un dialogue qu'on lui refuse et attendre une reconnaissance qu'on lui dénie.

Claude Aveline se livre à la même mise en scène dans la relation de sa visite. Son compagnon, un Français qu'il présente comme « le directeur des monuments historiques arabes en Égypte⁵⁷ », lui déclare qu'ils devraient avoir le temps de visiter la mosquée avant la prière de midi. Arrivés sur place, on leur annonce qu'ils arrivent trop tard, mais

⁵⁵ Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 59.

⁵⁶ Robert DE TRAZ, *op. cit.*, p. 66-67.

⁵⁷ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 91.

permission leur est donnée d'avancer jusqu'à l'entrée de la cour pour y jeter un coup d'œil. Aveline commence alors par décrire l'architecture du lieu, avant de se concentrer sur les attitudes des fidèles en prière. Il est frappé par la ferveur collective qui donne aux musulmans l'aspect d'un peuple uni dans une même foi. Absorbé par le spectacle, il se penche un peu trop au goût du portier de la mosquée qui les a accompagnés :

Non, je ne bougeai pas, je m'inclinai. Cela suffit. Je ne sais pas quel signe notre guide en fut averti, car ses yeux étaient loin. Il tourna sur lui-même et nous l'eûmes face à face, les bras écartés, les prunelles flamboyantes. Il ne dit rien, mais toute la colère, toutes les foudres d'un autre monde étaient dans ces yeux, dans ce geste, que les larges manches et les maigres doigts grands ouverts rendaient terrible. Démon justicier prêt à tout, si nous nous permettions encore la moindre audace. Je fus saisi de frayeur, comme lorsqu'on enfreint une défense mortelle. Mon compagnon toucha mon coude.

– Je crois qu'il vaudra mieux que nous revenions, murmura-t-il d'une voix calme⁵⁸.

On ne peut mieux représenter la diabolisation de l'Islam par l'Occident. Aveline insiste ici sur la colère rentrée de son guide subitement transformé en « démon justicier » aux « prunelles flamboyantes » de colère, semblant prêt « à tout » en cas de nouvelle audace, c'est-à-dire, suggère l'auteur, prêt à le tuer, comme l'indique l'expression « défense mortelle ». Ce personnage maléfique suscite la frayeur de l'écrivain. Contrairement à l'extrait du *Dépassement oriental*, il y a bien ici un échange de regard, mais il ne communique que la haine et révèle l'opposition irrémédiable entre deux mondes (« toutes les foudres d'un *autre monde* étaient dans ces yeux »). Bien qu'Aveline ait été le seul à commettre un impair, la colère du guide vise également son compagnon, comme le révèle l'emploi du pronom « nous » qui rassemble soudain les deux hommes dans un seul et même groupe, celui des « étrangers ». Aveline suggère donc lui aussi l'affrontement entre deux camps, l'Orient musulman d'un côté et l'Occident chrétien ou athée de l'autre. Encore une fois, la tentative d'apaisement est décrite comme venant des Occidentaux : c'est la parole finale du compagnon de l'écrivain, qui tente de calmer les tensions en annonçant leur départ de la mosquée. Le récit de cette anecdote nourrit donc le *topos* du fanatisme musulman et vérifie les analyses selon lesquelles la représentation occidentale de l'Islam révèle le « refus délibéré de tout autre, diabolisé en péril panislamique ou en “fanatisme” arabe⁵⁹ ». Toutefois, si l'on compare ce passage au récit de De Traz, on constate qu'un pas est franchi dans la reconnaissance de l'altérité, puisque Aveline préfère mettre en scène un échange de regards, fût-il houleux, plutôt qu'une absence de contact visuel.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 93.

⁵⁹ Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *Le dernier siècle des voyages, op. cit.*, p. 142.

Notre corpus comporte d'autres tableaux du fanatisme musulman inspirant de la terreur au spectateur occidental. Citons notamment, comme particulièrement caricatural, celui qu'Albert Londres fait de la foule de pèlerins aperçue à Djeddah, sur la route de La Mecque :

En voici qui ont la barbe teinte au minium : ce sont les Indiens du Sind ; leur regard m'incite à cacher mes mains, on dirait qu'ils vont ouvrir les mâchoires et me dévorer deux doigts. Ces tout petits sont-ils moins dangereux ? S'ils avaient un dard à la place d'une langue, ils vous le planteraient volontiers au milieu du nez. Je n'aurais jamais cru cela des Javanais ! [...] Quant aux Bédouins, le ciel me préserve de les revoir en rêve, le souvenir que je garde d'eux me donne de froides sueurs. À chacune de leurs rencontres, j'avais l'impression qu'ils cherchaient deux planches pour me mettre au milieu et scier ensuite le tout ensemble⁶⁰.

Dans ce passage du reportage d'Albert Londres tout comme dans celui de Claude Aveline cité plus haut, le musulman apparaît comme un fanatique ayant perdu toute humanité – Londres les compare même à des « bêtes⁶¹ » – et n'ayant que haine pour l'Occidental, jusqu'à vouloir le tuer. Le reporter force ici le trait en imaginant les différents sévices barbares que semblent vouloir lui infliger les pèlerins, mais cette mise en scène comique n'en est pas moins significative quant à la représentation occidentale de l'Islam.

Parmi les écrivains de notre corpus, Roland Dorgelès se singularise par la mise en scène de son désir de dialogue avec l'autre. Cela est particulièrement notable dans la relation de ses visites à El Azhar. Le narrateur se dit animé par une soif de rencontre : « J'aurais voulu comprendre, comparer, juger⁶² ». Pour cela, il se rend plusieurs fois à la mosquée, en tentant de se singulariser aux yeux des fidèles présents, prenant un soin tout particulier à ne pas être confondu avec les « touristes » qui lui font honte :

Tous les matins, maintenant, je reviens à El Azhar, seul, pour n'être pas confondu avec les touristes. Quand j'en aperçois une bande qui chaussent, à la porte, les babouches obligatoires, je me sauve et cours me cacher : ils me font honte. Pour un peu, quand j'en vois un qui se fâche parce qu'on ne lui permet pas de garder son kodak, je ferais comme les Arabes : je cracherais⁶³.

Cette dernière phrase montre le décentrement de l'écrivain, qui tente de se ranger du côté des musulmans jusqu'à renier son « camp ». Il épingle tous les travers de ces touristes venus à la mosquée comme au spectacle, et qui l'avouent ingénument, sans y voir aucun mal. Il rapporte ainsi les paroles d'une jeune Belge à qui il reprochait son

⁶⁰ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles et autres reportages*, *op. cit.*, p. 35.

⁶¹ « En les regardant on pense moins à l'homme qu'à la bête » (*Idem.*).

⁶² Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 32.

⁶³ *Ibidem*, p. 33.

sans-gêne et qui lui répond naïvement qu'il se trompe et qu'elle trouve les Arabes « très gentils », ce qu'elle prouve en distribuant l'aumône à tous. « La plupart des touristes sont ainsi, conclut Dorgelès : l'Arabe, à leurs yeux, c'est un être à qui on jette des sous⁶⁴... ». En formulant ce reproche, Dorgelès se présente comme un voyageur soucieux de rencontrer l'autre dans le cadre d'un échange humain. Il clame son intérêt voire son admiration pour tout ce qu'il voit à El Azhar. Mais tous ses efforts sont vains :

Je voudrais me faire remarquer d'eux et qu'ils devinent en moi, non pas un simple curieux, mais un étranger qui les estime. Peine perdue. Les paupières se baissent, les visages se détournent. Qui sait, peut-être, eux aussi, songent-ils à cracher ? J'ai beau tendre la main à l'aveugle qui se lève, sourire au miséreux qui ramasse ses cahiers, ils ne veulent pas me connaître. Il y en a qui ricanent sur votre passage [...] et si on tourne brusquement la tête, on surprend des regards qui ne trompent pas⁶⁵.

La question du regard est encore ici centrale. Dorgelès est particulièrement conscient de l'existence d'un « contre-regard⁶⁶ » qui fait de lui l'étranger, et inverse le rapport traditionnel observateur occidental – observé oriental. Il ne se contente pas seulement d'imaginer les sentiments de ceux qui lui jettent ainsi des regards mauvais, mais rapporte au discours direct, dans un dialogue imaginaire, leurs objections à sa présence en ces lieux :

Et puis : « Nous laissez-vous visiter Oxford ou le Lycée Saint-Louis à l'heure des cours ? me diront-ils. Envahissons-nous la Madeleine pendant la Messe ? » Que pourrai-je répondre⁶⁷ ?

Dorgelès fait encore une fois preuve de décentrement en faisant parler ces regards, et en avançant les arguments qu'il tiendrait à leur place, qu'il juge si pertinents qu'il est incapable d'y répondre. Ce passage est une façon de donner une voix à ceux qui ne veulent pas lui parler, et d'instaurer un dialogue malgré tout, fût-ce pour constater que les conditions n'en sont pas réunies. L'écrivain formule ici une critique qu'on aurait pu adresser à Robert de Traz ou Claude Aveline, sur la pertinence du choix d'El Azhar comme lieu d'où juger de la capacité d'un peuple à communiquer : les lieux de culte, les moments de prière, qui par définition tourne le croyant vers Dieu et non vers les hommes, sont-elles les meilleures conditions pour permettre la tenue d'un dialogue interculturel ? Malgré cette critique, Dorgelès conclut lui aussi le chapitre qu'il consacre à

⁶⁴ *Ibidem*, p. 34.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 35.

⁶⁶ Nous reprenons ici la formule d'Alain LE PICHON (*Le Regard inégal*, Paris, Lattès, 1991), qui dit ainsi la possibilité d'une anthropologie réciproque : « Exposés à l'attention critique de ceux qu'ils observent, le seul fait de la présence de ce regard non-européen, ce contre-regard, quels qu'en soient la vision et le commentaire, la stratégie de la connaissance de l'homme s'en trouve profondément changée. Le regard anthropologique de l'Occident sur le monde ne sera désormais plus le même ».

⁶⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 36.

El Azhar sur la question de la possibilité d'une rencontre apaisée entre les deux camps, qu'il nomme « Infidèles et Croyants⁶⁸ » :

Nous haïssent-ils tellement ? Est-ce vrai que leurs cheikhs, même les plus modernes, enseignent le mépris du chrétien ? Ces deux mots, pour nous vides de sens, Infidèles et Croyants, s'affronteront-ils encore dans de nouvelles tueries ? [...] Dieu seul sait⁶⁹...

Si Dorgelès apporte ainsi sa pierre à l'édifice du *topos* de l'intolérance de l'Islam, il le fait sur le mode interrogatif, et la dernière formule est encore une pirouette par laquelle il se décentre, puisqu'il prend la position du musulman remettant sa décision à Dieu.

Le corpus des récits de voyage relatifs à El Azhar semble donc toujours, dans la première moitié du XX^e siècle, s'inscrire dans la représentation d'un Islam fanatique et intolérant. Le voyageur occidental inscrit son récit dans le cadre de relations apparemment tendues entre l'Orient musulman et l'Occident, le point d'achoppement du dialogue portant sur le caractère obsolète d'un Islam accusé de ne pas être en phase avec le monde moderne. Roland Dorgelès et Martin du Gard signalent ainsi l'incapacité de l'université à faire évoluer ses enseignements, rappelant que quelques dizaines d'années plus tôt, l'introduction de nouvelles matières dans le cursus de l'étudiant azhariste avait provoqué une véritable révolution⁷⁰. Pourtant, ce sont également les deux seuls écrivains du corpus à paraître le plus désireux qu'un dialogue puisse s'instaurer entre l'Islam et l'Occident. Martin du Gard échappe à la représentation pessimiste de ses confrères : il est le seul à évoquer « la Renaissance arabe » et son cortège de réformes progressistes⁷¹. Il annonce la fermeture programmée de l'université d'El Azhar, qui selon lui ne répondrait bientôt plus aux aspirations des jeunes musulmans⁷², et imagine l'Islam de demain :

⁶⁸ C'est également le titre du chapitre de *La Caravane sans chameaux* qu'il consacre à El Azhar.

⁶⁹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 36.

⁷⁰ « Il y a quelque quarante ans, on a crié, on s'est battu, avant de pouvoir imposer aux *toulbas* l'histoire et la géographie » (*Ibidem*, p. 32.) ; « On m'assure que l'adjonction au programme d'El Azhar d'un peu d'histoire et de géographie a failli susciter une révolution » (Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 171.).

⁷¹ Le Renaissance arabe ou « Nahda » désigne la renaissance culturelle, sociale, religieuse et littéraire qui eut lieu à partir du XIX^e siècle dans plusieurs pays arabes du Moyen-Orient. Sur le plan religieux, le penseur musulman Jamal-ad-Din al Afghani réclamait une réinterprétation des textes religieux (*Jihād*) au regard de la modernité. De manière générale, les intellectuels arabes s'ouvrirent alors aux doctrines occidentales, firent le point sur leur retard par rapport à l'Occident et tentèrent d'y remédier (voir par exemple l'ouvrage du penseur maronite Boutros AL BOUSTANI, *Pourquoi sommes-nous en retard ? [Limádba nahnu muta'akhhbirín ?]*, cité par Leyla DAKHLI, *Une génération d'intellectuels arabes. Syrie, Liban 1908-1940*, Paris, Karthala, 2009).

⁷² « Les jeunes musulmans iront ailleurs pour apprendre à louer l'Éternel des bienfaits du ciel et de la terre, des oiseaux et des femmes, mais aussi des automobiles, de la médecine, des tracteurs agricoles et de toutes les découvertes de la technique. Sciences, progrès, machinisme dont les musulmans pourront profiter sans en souffrir, immunisés qu'ils sont par une longue tradition de sagesse ; l'Orient qui se sert déjà des machines ne perd pas la tête pour si peu » (Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 172.).

[...] ce dont l'Islam a besoin, c'est de savants, de médecins, d'ingénieurs. Quant aux poètes, aux écrivains, aux artistes arabes, il n'est pas dit que l'Occident, dans leur prochaine Renaissance, n'aura pas eu sa part, non plus⁷³.

L'écrivain souligne ainsi la possibilité d'un enrichissement mutuel entre l'Islam, dont il rappelle la « longue tradition de sagesse », et l'Occident moderne, ce qui lui permet de clore le chapitre qu'il consacre à El Azhar sur une note optimiste, qui préfère au *topos* orientaliste un ancrage dans la situation contemporaine.

Mais chez les autres écrivains, bien que l'Islam soit toujours représenté sous le signe de la menace, la mise en scène systématique d'une tentative de dialogue nous semble malgré tout constituer un fait nouveau dans les récits de Voyage en Orient. Cela se lit notamment dans les nombreuses notations sur les regards, refusés ou échangés. Comme l'écrit Sarga Moussa, « l'autre acquiert peu à peu *un droit de regard sur le regard*⁷⁴ » dans les récits de voyage du XIX^e siècle : cela se confirme bien dans notre corpus, où tous les écrivains voyageurs semblent à présent parfaitement conscients d'apparaître comme des étrangers aux yeux de ceux qu'ils sont venus observer. Hormis Louis Bertrand, qui revendique ce statut et n'a que mépris pour des hommes qu'il estime trop inférieurs à lui⁷⁵, les autres écrivains semblent souhaiter qu'un dialogue constructif avec l'Islam puisse se créer, bien que cela leur paraisse difficile, en raison du refus présumé des musulmans de prendre part à cet échange. Les nombreuses mises en scène de l'échec de la tentative de dialogue soulignent malgré tout l'enjeu important que constitue, pour la période qui nous occupe, la bonne communication entre l'Islam et l'Occident.

Si El Azhar symbolise le fanatisme musulman aux yeux des voyageurs français, plusieurs autres scènes, en d'autres lieux, font contrepoint à cette représentation de l'Islam et mettent l'accent sur son caractère ouvert et généreux. Les cérémonies d'hospitalité s'inscrivent dans cette perspective⁷⁶ et montrent que finalement, la véritable rencontre peut se passer de mots et s'effectuer dans un silence partagé. C'est ce que relate Robert de Traz, dans une scène qui clôt la section dans laquelle l'écrivain s'interrogeait pourtant sur la possibilité d'une relation véritable entre Occidentaux et Orientaux, comme l'indiquait son titre : « La haine est-elle éternelle ? ». Alors qu'il est

⁷³ *Idem.*

⁷⁴ Sarga MOUSSA, *La Relation orientale, op. cit.*, p. 60.

⁷⁵ Il considère ainsi l'enseignement dispensé à El Azhar : « Cela ressemble à de la science comme un fétiche de nègre ressemble à une statue de Praxitèle » (Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 59). On ne peut être plus raciste.

⁷⁶ Sarga Moussa analyse dans un chapitre de sa *Relation orientale* les signes de communication non verbale, et notamment les rites d'accueil qui prennent aux yeux des voyageurs occidentaux, une valeur proprement orientale : selon lui, « le fait de mettre l'accent sur ce rituel est symptomatique d'une nouvelle manière de penser les rapports entre Orientaux et Occidentaux, sur une base de confiance et de réciprocité » et ouvre la voie à la perspective d'une « anthropologie dialogique » (Sarga MOUSSA, *La Relation orientale, op. cit.*, p. 82).

plongé dans d'amères réflexions sur « l'impénétrabilité » des Orientaux, arrivé à une petite place, il se fait convier par un vieillard à prendre place dans le public afin d'écouter la psalmodie du Coran : « C'était le cheikh de la bourgade, et il m'invitait à m'asseoir parmi ses amis pour écouter avec eux la lecture du Coran⁷⁷ ». L'écrivain restitue ensuite une scène de communion interculturelle, qui lui semble une lueur d'espoir à propos de l'entente entre les peuples :

On passa du café, on fuma des cigarettes. Et, serré entre mes deux voisins qui me marmottaient de temps à autre des paroles confuses, écoutant comme eux la lecture du livre éternel, je me demandais, tandis que les heures nocturnes, légères et douces, s'écoulaient, s'il ne serait pas possible aux hommes, un jour, dans très longtemps, de ne plus se haïr. Cette tristesse de sentir les mahométans – ou les Chinois, ou les nègres – aussi loin de moi que les étoiles qui clignotaient au-dessus de nos têtes, elle se dissipait peu à peu. Une confiance absurde et délicieuse me remplissait le cœur. Et, confondu dans ce groupe paisible de croyants, je demeurais là, immobile, sans rien comprendre, mais heureux⁷⁸.

Le rituel religieux musulman, loin de séparer les peuples, constitue ici le ciment d'une rencontre entre frères humains, réunis en un même groupe par le pronom impersonnel « on ». Bien que De Traz manifeste ici un racisme certain, ne serait-ce que par l'usage désuet du terme « mahométans », et surtout par celui de « nègres », il décrit ici une scène rare de communion silencieuse, qui permet de montrer une autre facette de l'Islam et de glisser une note d'optimisme dans le concert de discours inquiets sur cette religion.

c. Les multiples visages du judaïsme

◆ LE TOPOS ORIENTALISTE DES « VIEUX JUIFS »

À Jérusalem, les écrivains ne manquent pas de se rendre au mur des Lamentations, moins pour observer ce vestige archéologique que les juifs orthodoxes qui s'y rendent afin de prier. La prière des Juifs au mur des Lamentations constitue un moment incontournable du voyage et un *topos* orientaliste. Henry Bordeaux en a été rapidement prévenu par les frères Tharaud :

« Le vendredi, après quatre heures du soir, ne manquez pas d'aller au mur des Lamentations, nous ont recommandé les Tharaud. C'est le jour... »

Il y a un jour à Jérusalem pour les abonnés de la Douleur, comme il y a un jour à l'Opéra pour les amateurs de musique et à la Comédie-Française pour les amateurs de spectacle⁷⁹.

⁷⁷ Robert DE TRAZ, *op. cit.*, p. 115.

⁷⁸ *Ibidem*, p. 116. L'intégralité de la scène est reproduite dans le volume d'Annexes, p. 237-238.

Ce dernier mot résume la manière dont les écrivains voyageurs appréhendent la prière juive au Mur des Lamentations⁸⁰ : l'acte religieux est perçu comme un véritable spectacle, « une des principales attractions de Jérusalem⁸¹ ». Les Juifs sont alors réduits à un statut de personnages de fiction que l'on vient observer passivement, sans chercher à entrer en contact avec eux. Ainsi, les récits de voyage en Orient de la première moitié du XX^e siècle proposent des Juifs orthodoxes une représentation conventionnelle et particulièrement homogène, souvent structurée en deux temps : la description des leurs habits traditionnels, puis celle de la prière elle-même.

Tous les écrivains du corpus s'inscrivent dans la tradition orientaliste de la représentation des Juifs en décrivant longuement leurs divers costumes. Filant la métaphore du spectacle, Dorgelès les assimile à des artistes de cirque :

Et [mon guide] me montra un groupe carnavalesque de ces Juifs en robe de peluche qui s'en allaient en devisant, leur livre de prières sous le bras, des savates aux pieds, et coiffés de grands chapeaux bordés de lapin. Ainsi accoutrés et avec ces longues mèches de cheveux qu'on eût dites postiches, ils donnaient l'impression de chercher l'entrée des artistes⁸².

Pour l'écrivain, les costumes des Juifs orthodoxes, ici désignés par le démonstratif péjoratif « ces Juifs », s'apparentent à des déguisements de carnaval (« groupe carnavalesque », « postiches »), comme si les Juifs s'étaient volontairement « accoutrés » dans le but de se donner en spectacle. Le résultat, selon Dorgelès, est comique : la juxtaposition sans ordre apparent des éléments descriptifs, allant d'une vision d'ensemble (« la robe de peluche ») au bas du corps (« des savates aux pieds »), avant de remonter à la tête (« coiffés de grands chapeaux bordés de lapin ») souligne le caractère hétéroclite et ridicule des costumes. La réalité juive apparaît aux écrivains voyageurs sous les oripeaux de l'artifice : ils semblent considérer les Juifs moins comme des personnes que comme des personnages qui, comme au théâtre, ont un costume caractéristique et un rôle bien défini. Celui-ci, comme le révèle l'accessoire du « livre de prières sous le bras », semble en effet se réduire à l'activité religieuse. C'est donc bien une vision caricaturale des Juifs orthodoxes que Dorgelès propose dans ce portrait.

⁷⁹ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 70.

⁸⁰ Notons que cette expression est typiquement française, l'anglais optant pour le plus neutre « Western Wall ». La reprise de la notion de « lamentations » ou de « pleurs » perpétue ainsi une représentation stéréotypique du judaïsme souvent considéré comme une religion de la plainte, rassemblant des fidèles qui s'apparentent à d'éternelles victimes.

⁸¹ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 38.

⁸² Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 77.

Si l'auteur de la *Caravane sans chameaux* compare les Juifs à des artistes comiques, les frères Tharaud parlent plutôt de personnages de conte de fées et se livrent à des classifications anthropologiques proches de l'inventaire naturaliste :

Et soudain, du fond de la rue surgit un personnage étrange ! Il arrive, des pieds à la tête habillé de violet, d'une robe de velours couleur de jacinthe passée, avec une longue barbe déteinte, un bonnet de fourrure fauve, le teint blafard et ivoirin, aussi passé que le velours. Et en voici un autre, habillé de vert celui-là, d'un vert de perroquet qui aurait vécu trois cents ans. Et deux autres encore, l'un en caftan de soie cerise, l'autre vêtu d'un velours cramoisi aussi vieux que Jérusalem. Ah ! les étranges personnages, qu'on dirait habillés dans le velours des siècles, dans les rideaux de la Thora ! Des gens pareils, je n'en ai vu que dans les tableaux vénitiens. Les tons les plus hardis, les plus délicats aussi, tous les reflets qui brillent dans les Nocés de Cana. Oui, c'est bien la première fois que la Juiverie m'apparaît sous l'aspect d'un conte de fées ! [...] Et tout à coup, parmi ces robes brillantes ou délicieusement défraîchies, un long Juif noir qui s'avance dans sa souquenille galicienne, paraît triste comme un éteignoir qu'on a posé sur la bougie, lugubre comme la Pologne sous le ciel bas de l'hiver⁸³.

La mention des différentes couleurs et des diverses matières des costumes, ainsi que les comparaisons animalières (« perroquet ») ou végétales (« jacinthe », « cerise ») sont les éléments principaux de ces portraits hautement pittoresques, fonctionnant sur le registre de la métonymie : les Juifs orthodoxes sont selon les frères Tharaud directement représentés par leurs costumes, qui les résument entièrement. Ainsi, la « juiverie » – le terme est évidemment antisémite – est réduite à ses atours, qui racontent l'histoire de ce peuple millénaire : c'est le motif du velours, que l'on retrouve dans la description des vêtements mais qui prend peu à peu une valeur symbolique, temporelle (« robe de velours », « aussi passé que le velours », « velours cramoisi aussi vieux que Jérusalem »), qui se cristallise dans l'expression du « velours des siècles ». L'expression qui suit immédiatement, « les rideaux de la Thora », lie à nouveau la religion juive à un élément décoratif semblable aux vêtements. Enfin, à la manière d'un clair-obscur pictural, les auteurs font contraster cette « Juiverie de conte de fées » avec un dernier portrait, celui du « long Juif noir », où l'on retrouve une métonymie entre le costume et la région de provenance des Juifs ashkénazes⁸⁴. On comprend dès lors l'importance que revêt dans les relations de voyage le motif du costume, que les écrivains érigent en symbole même du judaïsme : il leur permet d'en souligner deux traits qui leur semblent définitifs, son ancienneté biblique et sa dimension septentrionale. Certains soulignent le caractère inapproprié de ces costumes hivernaux pour le climat méditerranéen de Jérusalem :

⁸³ Jérôme et Jean THARAUD, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 38-40.

⁸⁴ Dorgelès définit en note de bas de page les Juifs ashkénazes comme les « Juifs originaires d'Allemagne, de Pologne, de Russie ; les plus fanatiques et les moins soignés » (Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 77.). Il reprend le même procédé métonymique que les frères Tharaud en assimilant la sueur des tempes des « vieux *achkénazim* » à « l'humidité glacée des murs de leur ghetto » (*Idem.*).

Et ces chapeaux de zibeline parmi ces pierres chaudes et ces ardentes murailles apportent je ne sais quel troublant et voluptueux contraste, quelque vision d'une région glaciale, dorée par le soleil de Judée, un tableau enfumé de Rembrandt transposé sur un paysage biblique⁸⁵...

Ce contraste est éminemment pictural, et Myriam Harry est consciente d'emprunter ici à la tradition orientaliste de la représentation des Juifs : celle-ci semble être le domaine réservé de Rembrandt, qui est souvent cité par les écrivains au sujet des Juifs⁸⁶ ; plusieurs passages ressemblent à des *ekphrasis* de portraits de rabbins peints par le maître hollandais. Véronèse, particulièrement pour son célèbre tableau représentant les « Noces de Cana », est également souvent mentionné, comme c'est le cas dans l'extrait des frères Tharaud ci-dessus. Dorgelès compare lui aussi les robes des Juifs « à celles que portent les invités des noces de Cana dans les tableaux de la Renaissance⁸⁷ ». Il semble bien que les voyageurs appréhendent les Juifs orthodoxes au filtre de cette tradition picturale. Ainsi Dorgelès est-il conscient d'avoir en face de lui un cliché, lorsqu'il tombe sur quatre vieux Juifs à l'entrée du couloir menant au mur des Lamentations :

Ils sont quatre Shylock en guenilles qui discutent perpétuellement un point du Talmud, leurs béquilles rapprochées, suivant le texte du bout du doigt [...]. Certainement, c'est un photographe qui les a groupés ainsi un jour, pour tirer une carte postale, et depuis, ils n'ont plus bougé⁸⁸.

En perpétuant la tradition picturale du « vieux Juif », assimilé au personnage shakespearien de « Shylock », les écrivains entretiennent de manière plus ou moins consciente une représentation antisémite des Juifs. Ici, Dorgelès a toutefois le mérite d'interroger l'authenticité de cette représentation qu'il sait conventionnelle et donc sûrement fabriquée (comme le montre l'image de la « carte postale »), en se demandant avec humour si ce tableau vivant n'aurait pas été composé par un « syndicat de propagande touristique » dans l'unique but de plaire aux visiteurs occidentaux. Malgré cette ébauche de prise de conscience du cliché, force est de constater que les portraits des Juifs dans les récits de voyage de notre corpus correspondent encore à une vision caricaturale, véhiculée par la peinture et la littérature.

⁸⁵ Myriam HARRY, *Sion*, *op. cit.*, p. 204.

⁸⁶ On retrouve la même mention chez Henry Bordeaux (« Un vieillard sorti d'une toile de Rembrandt, sale et superbe, psalmodie une litanie [...] », Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 71.). Les écrivains continuent à considérer Rembrandt comme le spécialiste de la représentation picturale des Juifs. Le Musée d'art et d'histoire du judaïsme de Paris a consacré en 2007 une exposition aux rapports controversés de l'œuvre de Rembrandt avec le judaïsme. Pour approfondir cette question, nous renvoyons au catalogue de cette exposition : Laurence SIGAL-KLAGSBAID et Alexis MERLE DU BOURG (dir.), *Rembrandt et la Nouvelle Jérusalem, Juifs et Chrétiens à Amsterdam au Siècle d'Or*, Paris, Éditions du Panama, 2007.

⁸⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 76.

⁸⁸ *Ibidem*, p. 80.

La description de la prière elle-même confirme ce constat. Si les réactions des voyageurs devant ce « spectacle » varient, allant du mépris antisémite à l'émotion sincère en passant par tous les stades indéfinissables de la pitié, les Juifs en prière inspirent en général aux écrivains des lignes en demi-teinte, où le registre comique est prédominant. Dans notre corpus, certains écrivains brosent des portraits explicitement antisémites des Juifs en prière. C'est le cas d'Albert Londres :

Le nez dans la Thora, les hommes se balancent. Ils crient dans le vent de Judée leurs déchirantes prières. Faut-il être assez malheureux pour pousser des gémissements pareils ! Quand ils ne se balancent plus, ils pédalent sur place ; les uns n'allant que d'un pied ont l'air de rémouleurs. On entend des baisers claquer contre les pierres. [...] Regardez ces deux Juifs-là, ils ferment les yeux avec tant de force que toute leur figure en est ratatinée. Ils se soulèvent sur la pointe des pieds et se mettent ainsi à trembler sans perdre l'équilibre. Et cet autre ? Les bras tordus, il implore le mur comme si ce mur était un homme de qui dépendrait la grâce de son fils. [...] D'un poing menaçant, ce grand efflanqué en robe tabac désigne le ciel tandis que son voisin, la tête rejetée, fait une telle grimace que l'on pourrait croire qu'il se gargarise au poivre de Cayenne⁸⁹.

Tout ici relève de la caricature, de la première proposition – une construction absolue reprenant le motif antisémite du « nez juif » – jusqu'à l'image finale de la gargarisation, en passant par les portraits de Juifs grimaçants. Le reporter adopte ici la posture de Monsieur Loyal passant en revue ses clowns ou les membres de sa foire aux monstres, comme l'indiquent les adresses au lecteur (« Regardez ces deux Juifs-là », « Et cet autre ? ») et la comparaison des gestes de la prière à des numéros d'acrobates (« Ils se soulèvent sur la pointe des pieds et se mettent ainsi à trembler sans perdre l'équilibre »). Les commentaires insérés, sous forme exclamative (« Faut-il être assez malheureux... ? ») ou déclarative (« ce grand efflanqué ») achèvent de donner une image particulièrement dégradée des Juifs en prière.

Henry Bordeaux et Roland Dorgelès essayent d'éviter de tomber dans ce piège facile de la représentation antisémite comique. Tous deux tentent, sans vraiment y parvenir, de dépasser ce premier mouvement afin de mieux comprendre la signification profonde de la prière juive. Bordeaux résume bien l'ambivalence des voyageurs français découvrant pour la première fois les Juifs en prière au mur des Lamentations :

Devant ce mur grouille une multitude. Ce sont les juifs qui, chaque semaine, se rassemblent, comme dans un lieu sacré, pour pleurer sur les ruines et la dispersion de leur royaume. Spectacle à la fois d'une émotion intense et d'un singulier comique, mélange de tragédie et de bouffonnerie comme dans les drames de Shakespeare. Car, si l'ensemble est touchant dans sa tradition séculaire et dans cette lamentation déchirante à travers le temps et l'espace, les détails en sont d'une telle étrangeté qu'on s'y divertit malgré soi⁹⁰.

⁸⁹ Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 185-186.

⁹⁰ Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 70.

Notons l'allusion, encore une fois, à Shakespeare, probablement toujours au *Marchand de Venise* mettant en scène le personnage de Shylock. D'emblée, le verbe « grouiller » reprend l'idée du parasite, au cœur du discours antisémite de l'entre-deux-guerres. La suite du passage nuance quelque peu cette impression initiale, Bordeaux reconnaissant le caractère émouvant de la « tradition séculaire » juive ; mais c'est bien sur l'idée du comique qu'il clôt sa présentation. Les trois pages qu'il consacre au mur des Lamentations montrent l'hésitation de l'écrivain entre ces deux réactions opposées. Tout d'abord, il décrit en les ridiculisant les postures qu'adoptent les Juifs pendant la prière :

Saisis d'un délire mystique ou d'une sorte d'hystérie, les uns cognent leur tête contre la pierre et l'on entend le choc. D'autres tournent sur eux-mêmes comme des toupies ou des derviches. D'autres encore se livrent à un mouvement de bascule ou de va-et-vient [...] qui finirait par donner le mal de mer ou le fou-rire⁹¹.

Les fidèles sont ici réifiés (« comme des toupies ») ou même assimilés à une autre religion (ici l'Islam par la comparaison avec les derviches tourneurs). L'expression finale du « fou-rire » inscrit bien ces lignes dans le registre comique. Pourtant Bordeaux tente de saisir la signification de ces postures et se raisonne lui-même en écrivant que « pour l'émotion et la constance de ces pieux fidèles, il convient d'écouter avec recueillement la pathétique litanie⁹² ». Dorgelès suit à peu près la même structure dans la relation de sa visite au mur des Lamentations, parlant d'une « mascarade en larmes », « à la fois pitoyable et burlesque⁹³ ». Mais lui aussi fait un effort pour dépasser cette première impression :

À tout instant, je dois chasser une de ces remarques cocasses, réprimer une gaîté dont je rougirais. « Ils pleurent, me répété-je, ils pleurent ». Et je regarde un drôle de vieux, qui se dandine, comme un ara sur son perchoir, en tortillant son bonnet de fourrure, les larmes ruisselant de ses yeux sans cils. Grottesque ? Non, touchant⁹⁴...

En mettant en scène cette lutte avec lui-même, Dorgelès maintient la représentation burlesque des Juifs, tout en disant la combattre. La suite du texte semble montrer que c'est bien la pitié qui l'a emporté chez lui : Dorgelès tente, en traduisant la signification des prières psalmodiées par les Juifs, de comprendre le sens de la ferveur à laquelle il assiste. À force d'observer les fidèles, il acquiert une certitude : « [...] j'ai bientôt compris que ce n'était pas seulement la douleur d'Israël qu'ils pleuraient : c'était aussi leurs pauvres chagrins d'hommes⁹⁵ ». Il fait ainsi le portrait d'une jeune fille en pleurs,

⁹¹ *Ibidem*, p. 71.

⁹² *Ibidem*, p. 72.

⁹³ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 79.

⁹⁴ *Ibidem*, p. 81.

⁹⁵ *Ibidem*, p. 82.

demandant à Dieu « de lui envoyer un fiancé ». Au lieu de considérer les Juifs comme une masse indifférenciée, il individualise donc certaines figures, ce qui lui permet d'humaniser quelque peu son propos. Il y a alors une ébauche de mouvement sincère pour aller à la rencontre de l'autre et le comprendre.

Robert de Traz va plus loin encore dans cette tentative. Lui semble vraiment touché par la prière des Juifs :

[...] il est impossible de ne pas être ému par la ferveur farouche et accablée de ces gens. Au pied de la haute paroi, ils ont l'air tombés dans un précipice, ils figurent exactement l'expression : « avoir touché le fond du désespoir ». Seuls ou groupés à plusieurs hommes ou femmes, beaucoup de vieillards, parfois des enfants, hirsutes et sales mais illuminés, ils lisent des litanies, ils se balancent d'un pied sur l'autre, ils couvrent la muraille de baisers, ou bien, s'approchant tout près, ils chuchotent une confidence à Jéhovah. Ensemble ils gémissent sur la ruine du temple, sur la dispersion du peuple élu, ils gémissent sur leurs propres fautes qui ont rendu possibles de telles catastrophes. Et soudain, l'un ou l'autre éclate en sanglots, en cris déchirants, comme si le malheur d'Israël devenait tout à fait insupportable.

Et parfois, se retournant et reniflant, une face fiévreuse me jette, dans un regard torve, sa haine⁹⁶.

Ce passage manifeste l'empathie – qui ne se réduit pas ici à de la pitié – de l'écrivain pour les Juifs, dont il admire l'esprit collectif, la conscience de faire partie d'un peuple unique. Il n'est plus question ici de gesticulations ridicules : De Traz parle sobrement de « balancement », de « baisers » et de « chuchotements », donnant à lire une pratique plus discrète de la religion juive que celle représentée par ses confrères, et mettant l'accent sur la ferveur désespérée des Juifs. Mais l'intérêt principal de ce passage dans notre corpus réside dans sa dernière phrase : Robert de Traz est en effet le seul écrivain à décentrer son point de vue afin de restituer, le temps d'un échange de regard, les sentiments des Juifs envers ceux venus les observer. Nous avons vu qu'à El Azhar également, l'écrivain suisse était sensible aux regards. Ici, ce regard jeté au milieu des pleurs, dans lequel De Traz lit de la haine, est l'unique expression d'une communication, non verbale, entre les écrivains voyageurs et les Juifs en prière. La plupart, par mépris, mais aussi peut-être, par désir de ne pas déranger les Juifs dans un moment de ferveur, ne tentent pas le moindre dialogue avec eux. Tout comme c'était le cas pour les musulmans à El Azhar, ils les représentent comme des fanatiques enfermés dans leurs prières au point de faire abstraction du monde et des spectateurs venus les voir. Or ici, De Traz montre bien que cette représentation est erronée. Il ne fait pas que suggérer une communication, fût-elle houleuse, entre les voyageurs occidentaux et les Juifs en prière, mais va jusqu'à inverser ce point de vue en faisant de l'observateur occidental, l'observé. Par la mention de ce regard en retour, l'écrivain révèle l'intériorité et les sentiments enfouis des Juifs venant

⁹⁶ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 221-222.

prier au mur des Lamentations, qui acquièrent dès lors une épaisseur psychologique et le statut de sujet que leur déniait la représentation caricaturale proposée par les autres écrivains du corpus.

Au terme de ce parcours, il nous faut contredire Serge Bardet selon qui, contrairement aux chrétiens d'Orient considérés comme des « barbares », les juifs échapperaient à ce genre de condamnations⁹⁷. Au contraire, les extraits étudiés ci-dessus montrent bien la permanence d'une représentation stéréotypée du judaïsme, très influencée par un héritage pictural et littéraire, mais aussi par les discours antisémites dans lesquels baigne l'Europe depuis la fin du XIX^e siècle, et tout particulièrement pendant l'entre-deux-guerres. S'il y a une exception à faire, elle ne concerne pas ces « vieux Juifs », ces Juifs « ostensiblement Juifs », par leurs costumes et leurs attitudes, que les écrivains croisent à Jérusalem. Myriam Harry est la seule à signaler qu'au mur des Lamentations, on trouve alors, au milieu des lévites bariolées, quelques « complets-veston⁹⁸ » : ce sont ces « nouveaux Juifs », les sionistes, religieux ou non, qui poussent les écrivains à faire évoluer les représentations occidentales du judaïsme.

◆ LES « NOUVEAUX JUIFS » SIONISTES : D'ÉTRANGES ÉGAUX

Le peuple juif change complètement de visage avec les pionniers sionistes, désignés par le terme hébreu *baloutz* (*baloutzim* au pluriel). Ce mot apparaît chez Roland Dorgelès⁹⁹, Édouard Helsey¹⁰⁰ et Myriam Harry, qui intitule ainsi l'un des chapitres de ses *Amants de Sion*¹⁰¹. Ces pionniers venus d'Europe pour la plupart¹⁰² sont considérés par les voyageurs comme de « nouveaux Juifs », n'ayant physiquement rien à voir avec les Juifs traditionnellement représentés depuis la Renaissance. Paul Morand va jusqu'à parler d'une « race nouvelle » :

Race sioniste, race nouvelle et étrange, saine, sportive, dont les pieds pèsent avec assurance sur cette terre neuve, dont les bras tombent simplement le long d'un corps droit, et qui a tout oublié des torsions d'échine, des frottements de paumes, des biais

⁹⁷ Serge BARDET, « Jérusalem dans les récits des voyageurs français de l'entre-deux-guerres », *Miroirs de l'altérité et Voyages au Proche-Orient*, *op. cit.*, p. 110.

⁹⁸ Myriam HARRY, *Sion*, *op. cit.*, p. 210.

⁹⁹ Il définit les *baloutz* (prenant fautivement le singulier pour un pluriel) comme des « pionniers sionistes, travailleurs de toutes corporations » (Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 135.).

¹⁰⁰ Pour Édouard Helsey, les *baloutzim* « ou pionniers, [...] sont à peu près des boys-scouts juifs, de très jeunes gens, militairement organisés, rompus aux exercices du corps et pénétrés du feu sacré » (Édouard HELSEY, *L'An dernier à Jérusalem*, *op. cit.*, p. 118.).

¹⁰¹ Myriam HARRY, *Sion*, *op. cit.*, chapitre III.

¹⁰² Le corpus ne fait pas état de la présence de sionistes séfarades, sûrement afin de consolider le contraste établi par les écrivains entre une terre « orientale » et un peuple « occidental ». Kessel écrit ainsi à propos des colons que « la pluie, le soleil et le vent n'ont pu encore les teindre à l'unisson du paysage » (Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », *op. cit.*, p. 149.).

d'épaules, tares ataviques du ghetto, fondues sous le soleil et la vie libre. Habillés comme à Broadway, ils n'ont rien conservé de la touloupe¹⁰³ de leurs pères ; leurs yeux ne craignent plus les pogroms, et, aux fermes modèles, il y a des nurseries pour les poussins et les enfants juifs¹⁰⁴.

Ce portrait met en avant les caractéristiques physiques des pionniers, que l'on peut résumer par le fait que ce sont des Juifs qui ne « paraissent » pas Juifs au sens où l'entend alors l'opinion commune : Morand inverse ici le portrait caractéristique et antisémite si populaire dans l'iconographie de l'entre-deux-guerres. Loin d'être courbé par des siècles de persécutions, le Juif sioniste se tient droit, fier et sans peur ; il n'est plus penché sur sa Thora dans d'obscures et humides *yeshivas* au fond du ghetto, mais est sportif et vit au grand air. Albert Londres introduit dans son portrait les mêmes remarques sur le redressement physique et la fierté des sionistes : « Tous les dos ont rejeté l'invisible fardeau de la race¹⁰⁵ ». Les écrivains notent tous que les sionistes délaissent leurs activités intellectuelles pour le travail de la terre, dont nous avons déjà noté l'importance à la fois pratique et symbolique dans l'entreprise sioniste¹⁰⁶. Tout comme la ville de Tel Aviv paraît aux écrivains moderne, aérée, en un mot américaine, Morand compare ces nouveaux Juifs à des Américains, « habillés comme à Broadway ». Il tire ainsi un trait sur la description conventionnelle des costumes bariolés, qui disparaît alors de la nouvelle représentation des Juifs. On observe les mêmes caractéristiques dans le portrait brossé par les frères Tharaud :

[des] Juifs habillés à la mode américaine, d'une chemise kaki, d'une culotte courte et flottante sur de gros bas de laine, avec des souliers d'alpiniste, le foulard des boy-scouts noué autour du cou, un chapeau mou à larges bords sur la tête, et le revolver apparent ou dissimulé dans la ceinture [...]. Et ces jeunes femmes, sont-elles des Juives, avec leurs jupes courtes, leurs bras nus et leurs casquettes sur des cheveux coupés à la Jeanne d'Arc¹⁰⁷ ?...

Eux aussi soulignent l'aspect américain de ces sionistes, qu'ils décrivent comme de véritables cow-boys, avec gros souliers, chapeau à larges bords et revolver : ce sont des pionniers, c'est-à-dire des aventuriers, désireux de construire un nouveau monde. La tournure interrogative de la dernière phrase du passage révèle l'incrédulité des écrivains,

¹⁰³ Pelisse en peau d'agneau portée par les paysans russes.

¹⁰⁴ Paul MORAND, *Méditerranée, mer des surprises*, *op. cit.*, p. 208-209.

¹⁰⁵ Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 172.

¹⁰⁶ « Le docteur en droit devint terrassier, l'étudiant, paysan. Ce casseur de pierres vendait des tableaux à Moscou. Ce gardien de vaches était violoniste à Prague. Ce coiffeur de Tel Aviv plaidait brillamment à Lwow. Cette fermière chantait au Grand Théâtre de Varsovie, et ce Juif, naguère professeur de religion à Vilna et que voici au pied de Nazareth, est berger ! » (*Ibidem*, p. 181.). Myriam Harry insiste à son tour sur l'importance de la culture pour les *haloutzim* (« Nous ne pouvons vivre sans livres ! ») (Myriam HARRY, *Sion*, *op. cit.*, p. 48.).

¹⁰⁷ Jérôme et Jean THARAUD, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 85-86.

confondus par le nouvel aspect des femmes juives, désormais en jupes courtes, les bras nus et les cheveux coupés à garçonne. Londres écrivait pour sa part que les Juives « ont jeté leur perruque aux ordures, coupé leurs cheveux et mis leurs seins au vent », parlant de « métamorphose¹⁰⁸ ».

Si les écrivains sont perturbés par le changement de physionomie des Juifs sionistes, qu'ils font contraster avec la représentation des « vieux Juifs » traditionalistes, tous soulignent que les sionistes eux-mêmes sont les premiers à vouloir se distinguer de ces Juifs dévots, uniquement préoccupés de religion. Dorgelès met en scène cette opposition par le biais d'un de ses personnages, une jeune sioniste enthousiaste nommée Viorica, qui se montre très agressive envers les juifs orthodoxes. Elle les traite de « vieux fous » et de « mendiants » et n'hésite pas à les interpeller avec véhémence :

« Vous ne travaillez pas, aujourd'hui, hein ? leur cria-t-elle. La loi le défend. Vous laisserez vos maisons s'écrouler sans ramasser une pierre. Vous laisserez assommer vos frères sans saisir un bâton... Eh bien ! moi, je vais travailler ! Je vais prendre mon camion, pour que les Juifs aient de quoi manger... Au Mur, vous autres, au Mur¹⁰⁹ ! »

La jeune fille, ardente sioniste, refuse ici la règle du Shabbat et oppose aux rites de la religion la valeur du travail. Dorgelès commente immédiatement après ses mains de travailleuses, ses « mains endurcies d'ouvrière », qui l'émeuvent. Pour les Juifs sionistes, le cœur de Jérusalem n'est plus le mur des Lamentations, territoire des traditionalistes, mais bien la ville nouvelle qui se construit, précisément, hors des murs de la vieille cité. Ce lieu iconique du judaïsme est donc rejeté de la nouvelle géographie sioniste de Jérusalem, comme l'exprime Maurice Martin du Gard rapportant les propos d'un jeune sioniste :

[...] laissez donc à leur mur ces malheureux déchaînés. Qu'ils le baisent et le postillonnent. Notre patrie n'est pas dans les remparts de Jérusalem [...] mais en dehors de la ville, sur les hauteurs où nous avons bâti des maisons claires et confortables, et à travers tout le pays¹¹⁰.

Les sionistes semblent donc les premiers à rejeter les Juifs orthodoxes. L'auteur s'en étonne, tout comme il est désarçonné par les changements physiques et vestimentaires des sionistes. Il fait part de ses impressions à son interlocuteur juif, et restitue ce dialogue dans un chapitre de son récit de voyage :

– [...] si je préfère, c'est entendu, vos casquettes et vos blouses grises aux lévites en peluche verdâtre, aux toques d'où s'échappent ces drôles de papillotes, je suis loin de

¹⁰⁸ Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 172.

¹⁰⁹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 89.

¹¹⁰ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 40.

railler, comme vous pourriez le croire, [...] ces mystiques un peu crasseux. [...] Ces larmes, ces gémissements, tout ce folklore extravagant ont fécondé vos entreprises.

– Possible, mais ce qui nous gêne, c'est que vous attachiez tant d'importance à ces êtres-là et que sitôt rentré en France, vous n'avez rien de plus pressé que de les peindre. Par amour du pittoresque ! Des juifs comme celui-là, avec sa barbe frisée, regardez-le bien en tout cas, car vous n'en trouverez plus¹¹¹.

Cet extrait est intéressant à plus d'un titre. Il confirme, s'il le fallait, l'existence d'un folklore pittoresque autour du judaïsme, complaisamment repris dans l'art occidental depuis la Renaissance. Surtout, il introduit une critique de cette représentation orientaliste, formulée par les intéressés eux-mêmes, ou en tout cas par leurs coreligionnaires. Ceux-ci annoncent le caractère bientôt obsolète de cette représentation et semblent inviter l'écrivain à la modifier, voire à l'abandonner, suivant l'évolution sioniste. On voit que ce passage constitue une rupture sur le plan littéraire, non seulement parce qu'il y est question d'un renouvellement de la représentation orientaliste des Juifs, mais aussi par son caractère dialogué : contrairement aux Juifs orthodoxes avec lesquels les écrivains ne tentaient pas d'établir le moindre contact, les sionistes leur paraissent des interlocuteurs valables, puisque Martin du Gard daigne leur parler et va jusqu'à leur donner la parole dans son récit de voyage, en restituant ce dialogue au discours direct. Il semble même les considérer comme des égaux, bien qu'ils conservent à ses yeux une certaine étrangeté qui le gêne. Il confie ce sentiment à son interlocuteur, un sioniste blond et aux yeux bleus : « En tout cas, lui dis-je, vous dérangez toutes les idées que je me faisais sur les juifs¹¹² ».

Cette phrase résume bien l'attitude des écrivains français devant ces nouveaux Juifs : ils ne savent pas encore vraiment comment les considérer. Cela ne les empêche pourtant pas d'essayer de les connaître et de leur parler, et rares sont ceux qui disent préférer les « vieux Juifs » à ces nouveaux sionistes qui semblent avoir adopté un mode de vie occidental en rejetant l'aspect rituel du judaïsme. Myriam Harry est l'une des rares à formuler un tel avis. Décrivant les divers types de Juifs qu'elle croise au mur des Lamentations, elle est heureuse lorsque les « complets-veston » quittent le lieu :

Les complets-veston s'en vont (tant mieux ! leurs costumes étriqués déparent la majesté millénaire des pierres et rendent ridicules leurs gestes dévots, destinés aux ampleurs vestimentales), les Saphardim aussi puis, un à un, les Aschkinazim, excepté un beau groupe de quatre vieux rabbins, en manteaux orange, améthyste, cuivre, mauve – oh ! l'harmonie de ces tons doux et chauds contre la gigantesque grisaille ! – qui continue à gémir et à se balancer¹¹³.

¹¹¹ *Ibidem*, p. 40-41.

¹¹² *Ibidem*, p. 47.

¹¹³ Myriam HARRY, *Sion, op. cit.*, p. 211.

L'écrivaine amoureuse du pittoresque orientale préfère ici, pour des raisons purement esthétiques, les Juifs orthodoxes aux Juifs sionistes. Mais cela ne l'empêche pas de consacrer tout son livre à ces derniers, visitant systématiquement les colonies et dressant un tableau très détaillé de la Palestine juive. Quelques lignes après ce passage seulement, elle est par exemple émue par la ferveur d'un jeune homme, « malgré sa redingote moderne et son chapeau mou¹¹⁴ ». De telles contradictions sont assez fréquentes chez elle, mais également chez la plupart des écrivains du corpus, ce qui trahit leurs hésitations sur la représentation littéraire des sionistes. Retenons toutefois un véritable intérêt et un désir sincère de les rencontrer et de les comprendre : Dorgelès admet ainsi qu'il est attiré par les sionistes car ils constituent pour lui une « énigme¹¹⁵ ».

Il nous semble qu'un écrivain du corpus, Maurice Martin du Gard, a bien identifié l'évolution qui explique la gêne des voyageurs français devant « l'énigme » de l'altérité représentée par les sionistes. Il explique en effet que les Juifs sionistes se considèrent avant tout comme une nation et non comme une religion :

Le judaïsme, pour [mon interlocuteur], était une nationalité. [...] Pour l'Alliance Israélite, qui a toujours fait pour la France, en Orient, une propagande si belle et si sincère, le judaïsme est une religion universelle et pas autre chose. Le juif intégral prétend ne pouvoir vivre que dans le ghetto ou dans un pays à lui où il ne serait point persécuté. J'avais, je l'avoue, quelque peine à me représenter comme un juif intégral mon interlocuteur, qui n'avait montré que de la répugnance à prier dans la synagogue de ses pères. C'était un mystique social et laïque comme j'en avais déjà rencontré, avec beaucoup d'intérêt et d'émotion, aux quatre coins de la terre¹¹⁶.

Cette opposition entre une approche laïque et une approche religieuse des Juifs constitue la difficulté devant laquelle butent les écrivains français, qui ont du mal à concevoir l'émergence de ceux qu'on appelle aujourd'hui les « Juifs laïques ». Martin du Gard met ici au jour un problème fondamental auquel se confronte encore Israël d'aujourd'hui, divisé entre « laïques » et « religieux », ce qui pose la question du statut du judaïsme : est-ce une religion, ou une ethnie ?

Une interrogation lancinante chez les écrivains traduit pourtant un désir de compréhension de cette altérité difficile à saisir. Il est frappant de constater la fréquence avec laquelle les écrivains se demandent si le Juif errant est finalement arrivé à bon port, et si ces nouveaux Juifs sont « heureux ». Cette interrogation revient sous la plume de trois reporters différents, et il importe d'en comprendre le sens profond. Le premier d'entre eux est Dorgelès :

¹¹⁴ *Ibidem*.

¹¹⁵ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 146.

¹¹⁶ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 47.

[Les sionistes] travaillent un pour tous mettent en commun leur labeur, les semences, les habits, les soucis et parfois jusqu'à leurs enfants. Ils ont des mines farouches, sont convaincus de leur apostolat et étalent leur misère ainsi qu'un titre de noblesse. Sont-ils heureux¹¹⁷ ?

L'écrivain répond aussitôt à sa question : « Oui, à leur manière. Comme les chrétiens des premiers âges dans l'arène ». Mais même si cette interrogation a l'aspect d'une question rhétorique, il nous semble significatif que les écrivains la posent et s'intéressent ainsi à comprendre l'état d'esprit et les buts de ces « nouveaux Juifs ». Cette question est sous-tendue par l'idée que là où ils vivaient avant de migrer en Palestine, les Juifs n'étaient pas heureux. Ils étaient persécutés, souvent misérables. L'utopie sioniste leur a-t-elle permis de trouver enfin la sérénité ? Pour Albert Londres, qui consacre à cette question tout un chapitre, précisément intitulé « Le bonheur d'être juif », de son reportage, la réponse est oui :

Sont-ils heureux ? Comment vivent-ils ? dites-nous leurs mœurs. Ils sont heureux. [...] J'ai vu leurs meules de blé et leurs enfants, soignés en commun, étaient des enfants magnifiques. J'ai vu, le soir, au retour du champ torride, ces étonnants cultivateurs ouvrir une bibliothèque. Les livres qu'ils lisaient étaient des livres d'intellectuels. J'ai vu aussi des femmes durement courbées sur le sol ; elles se relevaient, venaient vers vous, et soudain c'étaient des *dames* qui marchaient. Après, je m'épongeais le front ; je redisais : « *Chalom !* » et je filais, les laissant dans la plaine amère. Est-ce le bonheur¹¹⁸ ?

Le reporter signale ensuite les nombreuses difficultés auxquelles les sionistes se heurtent en Palestine, à commencer par l'hostilité grandissante des populations arabes. Chaque paragraphe est ponctué par cette interrogation finale : « Est-ce le bonheur ? », ou, s'adressant directement à certaines personnalités sionistes que le reporter a rencontrées dans le cadre de son enquête : « Êtes-vous heureux ? ». Cette litanie court sur plusieurs pages. Mais finalement, Londres tranche : « Heureux ? Profondément heureux d'être Juifs¹¹⁹ ». Il renverse ainsi l'image de douleur et de persécution traditionnellement associée au fait d'être Juif. Ce renversement nous paraît constituer une véritable révolution dans la représentation occidentale du judaïsme. Londres le confirme dans le chapitre suivant, et dernier de son reportage, intitulé : « Juif errant, es-tu arrivé ? ». Toujours dans le cadre d'un dialogue imaginaire avec un interlocuteur juif, il lui demande comment il va, et répond à sa place : « il ne va pas trop mal » : « Surtout – et c'était là, dans toute la vie du Juif errant, le fait nouveau sensationnel – il n'avait pas courbé le dos¹²⁰ ! ».

¹¹⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 146.

¹¹⁸ Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 212.

¹¹⁹ *Ibidem*, p. 216.

¹²⁰ *Ibidem*, p. 223.

Mais l'interrogation sur le bonheur des Juifs possède une autre signification. Joseph Kessel est le troisième reporter du corpus à s'interroger à ce sujet, dans le cadre d'une comparaison entre le pionnier sioniste et le paysan arabe :

Certes, le paysan arabe qui, à l'heure de midi ou au crépuscule, dans la magnificence de ses guenilles, se tient pétrifié pour sa prière comble davantage l'imagination que le pionnier qui conduit un tracteur agricole. [...] Lequel est le plus heureux¹²¹ ?

Kessel rappelle ici la prééminence, chez les Occidentaux, du regard esthétique porté sur l'Orient – c'est l'image stéréotypique de la prière musulmane, qui « comble l'imagination –, au détriment d'un véritable intérêt pour les populations qui vivent dans cette région. Ici, il ramène le débat sur le terrain des populations. La coexistence, puis la confrontation en Palestine des populations arabe et juive le pousse en effet à comparer ces différents modes de vie : celui des Arabes est associé à la spiritualité, alors que celui des sionistes, qui sont ici considérés comme des Occidentaux, est associé au progrès technique et matériel, par l'image du « tracteur agricole ». L'interrogation sur l'altérité renvoie toujours, comme un miroir, à la situation de celui qui formule la question. Ici, Kessel se demande si le « progrès » incarné par les sociétés occidentales, auxquelles il associe les sionistes, est véritablement la clé du bonheur. C'est peut-être la raison pour laquelle les écrivains de la première moitié du XX^e siècle sont tellement fascinés par la figure du pionnier sioniste : en des temps désenchantés, au sortir d'une guerre mondiale qui a brisé bien des illusions sur la toute-puissance de l'Europe et sa capacité à protéger et à conduire les peuples, la foi en l'avenir dont fait preuve le sioniste, ainsi que son approche à la fois pragmatique et utopique produisent sur les écrivains une impression durable. Il incarne l'enthousiasme d'un aventurier idéaliste dont tous les efforts sont tendus vers la construction d'un nouveau monde, où tout est à inventer : on comprend que cela ait troublé les écrivains du « vieux continent ».

◆ *UN « PEUPLE JUIF » DIVISÉ*

Si les relations de voyage en Palestine mettent l'accent sur l'opposition binaire entre les « vieux » et les « nouveaux » Juifs, celle-ci ne parvient pas à épuiser la complexité du peuple juif. Les écrivains rapportent plusieurs autres distinctions que nous aimerions brièvement exposer ici.

Tout d'abord, ils s'attachent à présenter certaines branches méconnues du judaïsme, parmi lesquelles on trouve les Juifs boukhariens et les Samaritains. Les premiers sont cités au détour d'une phrase par Roland Dorgelès¹²² mais c'est Myriam Harry qui en

¹²¹ Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », *op. cit.*, p. 150.

¹²² Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 82.

parle le plus longuement, à la suite d'une visite au quartier boukharien de Mea Shearim à Jérusalem¹²³. Elle présente alors cette communauté venue d'Asie centrale, comme « des Juifs qui parlent un mélange d'ancien persi, de turc moderne et de tartare et qui ressemblent à des Chinois¹²⁴ ». Leurs beaux costumes de Boukhara font rêver l'écrivaine, qui clôt cette présentation par une réflexion sur la grande diversité du peuple dit juif :

Et je m'imagine ce festin d'Assuérus, auquel assistaient les princes mèdes et perses et les satrapes de la Chaldée et du Mitanni, buvant, dans les coupes d'or de Suse, l'ivresse de leur délivrance de Mizraïm. Mais aussitôt je songe, aussi, que ces atours splendides, assis là, sur des fauteuils étincelants de Damas, cachent les futurs paysans du désert judéen et de la mer Morte. Ô peuple éternel, ô peuple émiété, qui est semblable à toi, parmi les peuples, pour étonner le monde et concilier les antithèses¹²⁵ !!!

La présentation de cette communauté juive restreinte et méconnue qui ouvre sur une rêverie sur l'Asie centrale et un tableau pittoresque dans le goût de l'écrivaine, permet également d'insister sur la variété du peuple juif. Il en va de même pour les Samaritains, dont beaucoup de voyageurs parlent comme de vivantes curiosités. Myriam Harry présente cette communauté rassemblée à Naplouse comme une

étrange peuplade, mystérieuse poignée d'hommes qui vivent depuis plus de deux mille cinq cents ans reniés, retranchés des nations et des religions, figés dans leurs traditions, accrochés au flanc de leur montagne, suspendus au-dessus de la ville comme ils le sont au-dessus de la vie¹²⁶.

De la même manière, Maurice Martin du Gard dit d'eux qu'ils sont « les juifs les plus purs qui existent¹²⁷ » ; pour Joseph Kessel aussi, ce sont les Juifs « les plus purs de la race, puisqu'ils n'ont jamais quitté le sol de leurs ancêtres, n'ont subi aucun mélange, et vivent encore selon les rites qui les régissaient il y a trente siècles¹²⁸ ». Pourtant, les Samaritains sont reniés par les juifs orthodoxes, qui ne les considèrent pas comme de véritables juifs, ainsi que par les sionistes, puisque le gouvernement refuse de leur envoyer des fiancées. Tous les écrivains évoquent en effet ce problème des épouses, qui fait que cette race se meurt, le nombre de filles samaritaines étant inférieur à celui des garçons. Kessel annonce qu'à l'époque où il leur a rendu visite, leur communauté ne comptait que cent soixante-quinze membres. L'un d'eux demande explicitement à

¹²³ Notons que c'est également elle qui s'attache à expliquer les différents courants du judaïsme, présentant par exemple les Hassidim, « une secte où la sainte allégresse et les solennelles réjouissances égalent la meilleure des ferveurs » (Myriam HARRY, *Sion, op. cit.*, p. 217.).

¹²⁴ *Ibidem*, p. 243.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 250. La ponctuation est de l'auteure.

¹²⁶ *Ibidem*, p. 259.

¹²⁷ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 76.

¹²⁸ Joseph KESSEL, *La Résurrection Israël, op. cit.*, p. 179.

Myriam Harry de bien vouloir rédiger pour eux une annonce matrimoniale dans les journaux. Outre ce thème de la perpétuation problématique de leur peuple, les écrivains qui se sont rendus à Naplouse ne manquent pas de décrire le rite pascal particulier aux Samaritains, qui consiste à immoler des agneaux sur le mont Gazirim et à se couvrir le visage dans le sang¹²⁹. Cette communauté juive est globalement présentée comme une curiosité, un peuple anachronique que l'on donne en spectacle. Le Samaritain qui guide Myriam Harry dans la synagogue regrette qu'elle n'ait pas été présente pour le *séder* de Pâque, car « un opérateur du cinéma Pathé a tourné toute notre cérémonie¹³⁰ », ce qui révèle bien le goût du public occidental pour ces peuples traditionalistes.

La présentation de ces deux communautés particulières du judaïsme satisfait le goût du lectorat pour les curiosités humaines, mais illustre également la variété et les dissensions du peuple juif. Celles-ci se glissent également là où on les attendrait moins. En effet, les écrivains s'attachent souvent à démontrer que les sionistes eux-mêmes ne forment pas un groupe homogène. Il règne également parmi eux des désaccords signalés par plusieurs écrivains, entre ceux que les Tharaud appellent « les vieux amants de Sion¹³¹ », c'est-à-dire les premiers sionistes de la fin du XIX^e siècle, et les nouveaux sionistes venus après la déclaration Balfour. Myriam Harry explique la différence entre ces deux groupes : si les *haloutzim* sont selon elle les continuateurs des « Amants de Sion », qui voulaient coloniser la Palestine sans que cela passe nécessairement par leur installation sur place, ils s'en distinguent toutefois par le fait que cette colonisation passe nécessairement pour eux par un long séjour sur place, afin de travailler de ses propres mains à l'édification d'*Eretz Israël*¹³². Albert Londres cite lui aussi les « Amants de Sion » en les désignant par leur nom hébreu « Chovévés-Sion¹³³ ». Myriam Harry tout comme Dorgelès font état des rivalités entre ces deux conceptions opposées du sionisme. Les nouveaux venus méprisent les anciens pionniers qu'ils considèrent comme des bourgeois, « esclaves du Baron, comme les vieux pleureurs du Mur sont les esclaves de Jéhovah¹³⁴ ! ». Il n'est en effet pas rare que les sionistes d'après 1917 soient communistes et aient fait reposer leurs colonies sur une économie collectiviste, comme l'exprime la formule de Dorgelès : « On dirait que, par-dessus les siècles, Moïse et Lénine communient¹³⁵ ». L'opposition entre les sionistes revient alors à une opposition de classes :

¹²⁹ Myriam HARRY, *Sion*, *op. cit.*, p. 263.

¹³⁰ *Ibidem*.

¹³¹ C'est le titre du chapitre VI de *Jérusalem*, *op. cit.*

¹³² Myriam HARRY, *Sion*, *op. cit.*, p. 37.

¹³³ Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 177.

¹³⁴ Jérôme et Jean THARAUD, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 156.

¹³⁵ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 146.

Les viticulteurs de Richon le Sion méprisent les agriculteurs collectivistes de l'Emek et les *haloutz* qui empierrent les routes jaloussent les bourgeois du Carmel¹³⁶.

Toutefois, la principale division qui déchire le peuple juif pour la période qui nous intéresse est bien l'adhésion ou non à l'entreprise sioniste. Le récit de voyage de Dorgelès permet de représenter l'existence d'une autre fracture au sein du peuple juif : celle qui oppose les Sionistes désireux de bâtir un État entièrement juif, et les Juifs intégrés dans un pays et désireux d'y rester, qu'on a pu désigner par le nom d'« israélite ». L'écrivain présente en effet un autre représentant des Juifs en la personne de Walter Cerf, un Juif d'Alexandrie venu à Jérusalem pour affaires et qui lui sert de guide tout au long de son séjour dans la ville sainte. Ce personnage incarne le peuple juif affairiste, sans pratique religieuse, mais farouchement antisioniste car bien intégré dans son pays « d'accueil », en l'occurrence l'Égypte. Dès leur première rencontre dans le train qui les mène du Caire à Jérusalem, Walter Cerf lui présente les sionistes comme des illuminés :

Je dois rencontrer des Sionistes, me confia-t-il : voilà des gens qui vous intéresseraient. L'un d'eux, surtout, une manière d'agité, qui a créé un service d'autos-camions entre les colonies et la côte ; sa fille, qui conduit elle-même des cinq tonnes, est encore plus fanatique. De singuliers personnages, je vous assure.

Il en parlait légèrement, pour bien faire sentir quelle distance le séparait de ces prolétaires illuminés¹³⁷.

Dorgelès souligne à quel point son interlocuteur tient à ne pas être associé aux sionistes, tant pour des raisons sociologiques (les sionistes sont des « prolétaires ») qu'idéologiques (ce sont aussi des « illuminés »). L'écrivain est conscient que Walter Cerf, rationaliste, matérialiste et un brin cynique, représente « un autre aspect de l'âme juive¹³⁸ ». C'est accompagné de ce guide aux opinions tranchées que Dorgelès visite Tel Aviv ainsi que les colonies. Il insiste sur le sentiment d'hostilité des sionistes pour tout Juif qui ne partagerait pas leur idéalisme :

[Aux yeux des sionistes], ce n'était pas moi l'ennemi : c'était lui, le faux juif qui ne parlait pas hébreu, le fils du banquier qui s'engourdissait dans les fêtes d'Alexandrie tandis que ses frères crevaient de fièvre sur la terre des ancêtres¹³⁹.

Bien que Walter Cerf partage avec les sionistes le fait de ne pas être religieux, cela ne suffit pas à les rassembler au sein d'un même « peuple juif », Dorgelès met bien en

¹³⁶ *Ibidem*, p. 141.

¹³⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 57.

¹³⁸ *Ibidem*, p. 145.

¹³⁹ *Ibidem*, p. 144.

évidence les dissensions qui parcourent ce peuple. Alors que lui s'enthousiasme pour l'entreprise sioniste, Walter Cerf est quant à lui beaucoup plus pessimiste : « C'est un mirage que cette patrie juive¹⁴⁰ ! ». Il critique notamment le principe même du « retour » en Palestine, qui s'apparente selon lui à l'aveu de l'échec d'une intégration, voire à la légitimation de l'antisémitisme. Dorgelès, qui dit « comprendre sa révolte », retranscrit le point de vue de son compagnon sur la question :

Quitter le pays où vos pères et les pères de vos pères ont lutté, pour venir s'installer dans des plaines bibliques où vos aïeux n'ont même pas laissé de ruines ? Pourquoi cela ? C'est s'avouer vaincu. C'est reconnaître qu'on est d'une autre race, que les chrétiens d'Europe avaient raison de vous traiter en parasites et en intrus¹⁴¹.

Le personnage de Walter Cerf sert ainsi de contrepoint à l'enthousiasme du narrateur, permettant de présenter les divers points de vue sur la question et de pointer du doigt la question qui taraude les voyageurs français de passage en Palestine à cette époque : existe-t-il un peuple juif uni, qui légitimerait la construction d'un « État juif » ? La question est encore posée aujourd'hui, par des historiens israéliens eux-mêmes¹⁴². Quand on connaît les difficultés que certaines communautés juives ont rencontrées pour se faire reconnaître comme Israéliens après 1948 (nous pensons notamment aux Falashas), on ne peut qu'être frappé par la pertinence des tableaux du « peuple juif » établis par les écrivains de notre corpus.

d. La politisation de la question religieuse : le voyage à Jérusalem

Comme le remarque Serge Bardet, les récits de voyage en Orient s'apparentent souvent à « des ouvrages littéralement débités par tranches : une pour chaque communauté ou chaque lieu saint¹⁴³ ». Nous avons analysé les représentations par les voyageurs de chacune des trois grandes religions monothéistes, qui présentent à la fois des aspects pittoresques et des aspects plus graves, concernant le dialogue avec l'Occident. Mais comment ces religions parviennent-elles à cohabiter dans la région ? Les écrivains voyageurs se posent également la question, tant les antagonismes religieux sont alors sources de conflits politiques. Poursuivant notre approche des réalités orientales par les paysages et les lieux, il nous semble que Jérusalem, en tant que ville sainte de trois religions, pose de manière aiguë le problème de la cohabitation des

¹⁴⁰ *Ibidem*, p. 142.

¹⁴¹ *Ibidem*, p. 145.

¹⁴² Nous pensons à l'historien israélien Schlomo Sand, auteur de nombreux essais polémiques sur cette question : Schlomo SAND, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris, Fayard, 2008 et *Comment j'ai cessé d'être juif*, Paris, Flammarion, 2013.

¹⁴³ Serge BARDET, *op. cit.*, p. 103.

diverses communautés religieuses, et illustre parfaitement la politisation de la question religieuse qui se joue au Moyen-Orient en cette première moitié du XX^e siècle.

Il est un moment particulier de l'année où Jérusalem est plus que jamais au cœur de l'exaltation religieuse : c'est lors des Pâques chrétiennes, fort rapprochées de la Pâque juive, et à la même période que le pèlerinage musulman de Nabi Moussa. Dans un chapitre précisément intitulé « Saintes folies », Myriam Harry décrit bien la fureur religieuse dans laquelle est prise Jérusalem au moment des Pâques, où les trois communautés religieuses de la ville se manifestent violemment :

On lave les pieds un peu partout, chez les Maronites qui psalmodient la messe en syriaque, la langue parlée par Jésus-Christ, chez les Melkites qui nasillent l'arabe de nos jours, chez les Arméniens en leur délicieux couvent qui semble avoir gardé la moribonde volupté du palais des Hérode, puis encore sur le parvis de l'église du Saint-Sépulcre, où, monté sur une estrade, le patriarche grec orthodoxe, chasublé et mitré de pierres précieuses, semble jouer avec ses douze évêques un acte d'une Passion du Moyen-Âge... À quelques pas de là, au Haram-ech-Cherif, séparé seulement du ghetto par le Mur des Pleurs, les pèlerins musulmans, revenus du tombeau de Moïse, hurlent des invocations sauvages, et sautent comme des prêtres de Baal autour de leur douce mosquée¹⁴⁴...

Les cérémonies religieuses, particulièrement ici chrétiennes et musulmane, sont décrites au mieux comme des spectacles, au pire comme des festivités barbares. L'écrivaine accentue l'atmosphère d'exaltation – voire de fanatisme – qui règne alors sur Jérusalem par la juxtaposition des différents rites chrétiens, réunis au sein d'une longue phrase, ainsi que par le parallèle qu'elle dresse entre ces rites et le pèlerinage musulman qui a lieu « à quelques pas de là » : la proximité géographique ainsi que la simultanéité temporelle sont autant d'effets de concomitance qui permettent à Myriam Harry de décrire la folie qui s'empare de Jérusalem au moment de Pâques. L'écrivaine les multiplie à loisir dans ce chapitre, où elle souligne les mesures prises par les Britanniques pour limiter les risques de heurts en cette semaine particulièrement tendue¹⁴⁵. Elle ne manque pas non plus de rappeler que le Haram-ech-Cherif jouxte le quartier juif, qu'elle appelle « ghetto », par le mur des Lamentations. Elle insiste ainsi sur la promiscuité forcée des trois religions dans l'espace très réduit de la vieille ville de Jérusalem, que le mur des Lamentations symbolise parfaitement. Elle rapporte à ce sujet les observations du gouverneur anglais de la ville sur les difficultés pratiques posées par ce voisinage pour l'entretien du monument :

¹⁴⁴ Myriam HARRY, *Jérusalem, op. cit.*, p. 121-122.

¹⁴⁵ « Le gouverneur ayant estimé trop dangereux en ce jour agité la procession de l'immense croix, les pèlerins se contentent d'en promener une petite, et le vendredi prochain seulement, quand les esprits seront calmés et les rues désertées, le géant bois de la forêt d'Alsace accomplira sa douce Passion » (*Ibidem*, p. 132.).

Je commandais donc des maçons juifs. Violentes protestations des mouftis et des oulémas. Si les Jehoudites montaient au sommet du Mur, leur regard plongerait dans les parvis et en souillerait à jamais la sainteté. Ils ne répondraient plus des croyants qui supprimeraient plutôt Juifs et juiverie que de supporter pareil sacrilège. Je commandais donc des maçons musulmans. Tout le ghetto n'était que pleurs et grincements de dents. [...] Plutôt mourir lapidés par les pierres sacrées que de devoir leur restauration à des mains impures. Finalement, des maçons chrétiens ont réparé le Mur, protégés des deux côtés par des mitrailleuses et une compagnie de cipayes¹⁴⁶.

On retrouve ici les mêmes remarques que celles formulées par les écrivains au sujet du Saint-Sépulcre et des guerres intestines entre les différentes églises, rapidement tournées en ridicule. Ce passage montre bien combien le dialogue entre les religions est difficile : il ne peut en fait avoir lieu que par l'intermédiaire d'un tiers, ici incarné par le gouvernorat britannique, présence mandataire en Palestine. Les relations entre les religions semblent extrêmement tendues et violentes, comme l'illustre la présence d'armes automatiques et de soldats, qui font désormais partie du décor de la région.

De tous les événements qui ont cours lors de cette semaine d'exaltation du sentiment religieux, le pèlerinage musulman de Nabi Moussa est particulièrement révélateur de la politisation de la question religieuse à Jérusalem. Cette fête musulmane, qui n'est plus célébrée aujourd'hui, avait lieu à la même période que la Pâque chrétienne et consistait en une procession allant de Jérusalem à la tombe de Moïse, située près de Jéricho. Elle donnait souvent lieu à des heurts entre musulmans et Juifs, et occasionna notamment les émeutes d'avril 1920, dites aussi « émeutes de Nabi Moussa », où la foule arabe poussée à la violence par plusieurs leaders nationalistes s'attaqua à la population juive de la vieille ville de Jérusalem, faisant de nombreux morts et blessés, sans que la police britannique intervienne. Ces émeutes constituent la première manifestation majeure de violence entre les communautés arabe et juive de Palestine. Dans son récit de voyage, Dorgelès qui est témoin de ce pèlerinage au printemps 1927, en est bien conscient et le présente comme une fête plus politique que religieuse, qui aurait été créée de toutes pièces à la fin du XIX^e siècle pour affirmer l'identité arabe de Jérusalem à une période de l'année où la ville attire en masse les pèlerins chrétiens¹⁴⁷ :

Les musulmans, inquiets de voir Jérusalem envahi chaque année, à Pâques, par des milliers de Russes venus chercher le Feu Sacré, avaient fini par craindre que ceux-ci, profitant un jour de leur nombre, ne donnassent l'assaut aux quartiers moghrébins ;

¹⁴⁶ *Ibidem*, p. 37.

¹⁴⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, chapitre VI, « En regardant les Nebi-Moussa », p. 92. Les historiens semblent aujourd'hui lui donner raison sur ce point ; voir par exemple l'article d'Emma AUBIN-BOLTANSKI, « Le pèlerinage musulman de Nabî Mûsa : célébrer et (re)conquérir rituellement la ville sainte de Jérusalem (1911-1937) », dans *Jérusalem et la Palestine: le fonds photographique de l'École biblique de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 122-165.

alors, afin de pouvoir tenir tête, ils imaginèrent, pour le Vendredi-Saint, ce pèlerinage au prétendu tombeau de Moïse¹⁴⁸ [...].

Dorgelès n'hésite pas à qualifier de « fanatiques » ces pèlerins musulmans, dont il décèle les aspirations nationalistes bien plutôt que religieuses. C'est en effet un véritable défilé panarabiste et panislamiste, organisé en différentes bandes, qui se déroule alors dans les rues de la ville. Des slogans scandés par la foule, l'écrivain en isole un : « Esh Cham. Celui-là, je le comprenais : Damas... C'est le cri de ralliement de tous les insoumis, depuis les troubles de 1925¹⁴⁹ ». Il n'est plus question alors d'extase mystique mais bien de conflit politique. Myriam Harry, qui assiste elle aussi aux processions des Nabi Moussa, en décèle à son tour la visée politique :

Depuis le sionisme, cet animateur de tous les fanatismes, le pèlerinage du prophète Moïse est devenu un prétexte à manifestations panislamiques. On accourt de Syrie, d'Arabie, d'Égypte, de toutes les terres musulmanes – souvent au retour du grand pèlerinage de la Mecque – et, tacitement approuvé par les chrétiens qui éteignent leurs rivalités culturelles dans une commune aversion du sionisme, le festival de Nébi-Moussa devient une véritable menace pour les juifs¹⁵⁰.

« En regardant passer les Nébi-Moussa¹⁵¹ », les écrivains prennent alors conscience des antagonismes qui se jouent à Jérusalem, mais plus largement dans toute la Palestine si ce n'est tout le Moyen-Orient, et qui se structurent aussi en fonction des religions : les musulmans s'opposant aux chrétiens et aux Juifs, qu'ils confondent en un même ennemi. Mais les chrétiens peuvent également s'opposer aux Juifs, comme le rapportent les voyageurs ayant assisté à la cérémonie du Feu Sacré, où des insultes sont proférées à l'encontre des Juifs¹⁵². Surtout, les écrivains notent que les religions semblent s'être nationalisées : les Nabi Moussa revendiquent moins une appartenance religieuse qu'un territoire. C'est donc toute la complexité du futur conflit israélo-palestinien qui commence à se mettre en place sous les yeux des voyageurs de l'époque.

Il se pose alors la question de l'identité religieuse de la ville, partagée entre ses trois communautés qui au mieux se côtoient sans se mélanger, et au pire s'affrontent. Jérusalem est-elle juive, arabe ou chrétienne ? La question est ancienne, et l'on se souvient que Chateaubriand avait déjà listé les différents monuments de la cité en « six espèces » selon la civilisation qui les a construits : hébreux, gréco-romains, chrétiens,

¹⁴⁸ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 92.

¹⁴⁹ *Ibidem*, p. 96.

¹⁵⁰ Myriam HARRY, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 116.

¹⁵¹ Il s'agit du titre donné par Dorgelès au chapitre VI de sa *Caravane*.

¹⁵² Les frères Tharaud rapportent certains de ces slogans antisémites : « Nous avons la vraie foi ! Les Juifs sont des mécréants ! » ou encore « O Juifs ! Votre fête est la fête du singe, notre fête est la fête du Messie ! » (Jérôme et Jean THARAUD, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 9.).

arabes, gothiques et turcs¹⁵³. Comment s'entendre ? C'est la question que se posent tous les écrivains, après avoir décrit la violence des conflits opposant les trois religions dans la vieille cité. Maurice Martin du Gard propose sa vision des choses :

Jérusalem n'appartient, en particulier, ni aux juifs, ni aux musulmans, ni aux chrétiens, mais aux trois peuples ensemble. Le comprendront-ils un jour, avant le jugement dernier qui, dans la vallée de Josaphat voisine, doit nous réveiller au son des trompettes d'argent¹⁵⁴ ?

Rares sont dans notre corpus de tels passages, qui soulignent le caractère œcuménique de Jérusalem. Dans sa *Jérusalem retrouvée*, Myriam Harry rapporte les propos de trois juifs sionistes qui se tenaient près d'elle et commentaient l'événement. Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, ils semblent plutôt optimistes : « nous devrions nous entendre et nous y arriverons », déclarent-ils, remarquant que Juifs et musulmans ont les mêmes prophètes, et presque la même langue¹⁵⁵.

Mais finalement, les écrivains français ne cherchent pas vraiment à proposer des solutions aux conflits latents qui se jouent en Palestine, en rapportant comme Harry des paroles d'apaisement, ou en soulignant comme Martin du Gard la dimension fondamentalement universelle de la Jérusalem. Au contraire, les différentes communautés religieuses sont encore décrites séparément, de façon pittoresque, la pratique de la religion étant souvent considérée par les écrivains français comme un spectacle dont ils se moquent. Lorsqu'ils évoquent la question de la cohabitation entre religions, les écrivains s'attachent davantage à décrire le conflit qu'une possible réconciliation. Les troubles violents entre Juifs et Arabes de l'été 1929 ont conduit en Palestine de nombreux intellectuels – écrivains et reporters – qui s'attachent à décrire en détails les termes du conflit et démontrent l'extrême politisation de la question religieuse à un moment où les nationalismes sont exacerbés. Cela modifie en profondeur la relation des altérités orientales, tout au long de notre période. Notre corpus d'étude montre ainsi de manière exemplaire que les religions sont désormais attachées à des nationalités, et leur cohabitation moins une question de compatibilité dogmatique qu'une question de territoires. Dans ce contexte, la création de l'État d'Israël agit bien évidemment comme l'étincelle qui va conduire à l'embrasement de toute la région et à un déplacement du point de vue des écrivains français. En effet, selon Serge Bardet, si les écrivains de l'entre-deux-guerres « échoue[nt] à définir l'identité de Jérusalem¹⁵⁶ », le paradigme de la représentation de la ville change brutalement après le génocide des Juifs

¹⁵³ François-René de CHATEAUBRIAND, « Voyage de Jérusalem », *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *op. cit.*, p. 270-344.

¹⁵⁴ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 38-39.

¹⁵⁵ Myriam HARRY, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 130.

¹⁵⁶ Serge BARDET, *op. cit.*, p. 112.

de la Seconde Guerre mondiale : « Après la guerre, la question n'est plus “à qui est Jérusalem ?”, la perspective est : “Il n'y a pas d'autre solution¹⁵⁷” ».

Au terme de cet examen des représentations par les écrivains des religions orientales, plusieurs constats peuvent être tirés. Le premier est qu'il ne semble pas y avoir une grande évolution dans l'appréhension de ces altérités depuis le XIX^e siècle : les portraits caricaturaux du musulman, du juif orthodoxe ou du chrétien orthodoxe en prière perdurent, inscrivant encore la majeure partie des récits de notre corpus dans la mythologie orientaliste. Les religions orientales sont perçues d'abord et avant tout comme des spectacles, qui peuvent parfois – mais rarement – émouvoir, et le plus souvent amuser. Pourtant, les analyses révèlent un profond désir de dialogue, souvent jugé difficile voire impossible à établir, mais que l'on ne cesse de souhaiter, dans des postures avantageuses pour l'écrivain occidental : ce sont les nombreuses mises en scène de l'échec du dialogue avec l'Islam à El Azhar. Ce désir d'échange et la prise en compte désormais généralisée du « contre-regard » constitue une évolution importante de la « relation orientale ». Parmi les nouveaux visages des récits de voyage du XX^e siècle, le *haloutz*, c'est-à-dire le Juif sioniste, fait une entrée remarquable sur la scène du Voyage en Orient, poussant les écrivains à reconsidérer leurs certitudes sur le judaïsme. Là aussi, le genre se modernise et tient compte des bouleversements politiques.

Le Moyen-Orient n'intéresse pas les écrivains français que pour ses altérités religieuses. Il constitue également un système économique, social et politique que l'Europe des Lumières a résumé par l'expression de « despotisme oriental¹⁵⁸ », afin de souligner l'organisation verticale du monde oriental, soumis au pouvoir total du maître ou du sultan. C'est la validité ou pas de cette conception pour la période qui nous occupe que nous aimerions maintenant étudier, en nous penchant sur la représentation des femmes et des esclaves, figures incontournables du Voyage en Orient romantique, dans les récits de notre corpus. En effet, la servitude des femmes et des esclaves constitue bien souvent le modèle général de la sujétion au despote. La question des femmes est ainsi, au Moyen-Orient, étroitement liée à celle de l'esclavage, puisqu'une partie du personnel du harem est constitué d'esclaves, provenant bien souvent d'une traite¹⁵⁹. Par ailleurs, l'esclavage féminin enclos dans le harem est associé à l'esclavage

¹⁵⁷ *Idem.*

¹⁵⁸ Sur cette notion, nous renvoyons à l'ouvrage d'Alain GROSRIEUX, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, Seuil, 1979, ainsi qu'à l'article d'Ann THOMSON, « L'Empire ottoman, symbole du despotisme oriental ? », dans Isabelle GADOIN et Marie-Élise PALMIER-CHATELAIN (dir.), *Rêver d'Orient, connaître l'Orient. Visions de l'Orient dans l'art et la littérature britanniques*, ENS Éditions, 2008, p. 177-196, sur le débat autour de cette notion au XVIII^e siècle.

¹⁵⁹ Nous renvoyons à la communication de Daniel LANÇON, « Le harem en Égypte au XIX^e siècle : un lieu interdit ? », prononcée dans le cadre de la séance du séminaire « Littérature et esclavage » (dirigé par Daniel LANÇON et Sarga MOUSSA) consacrée à « l'esclavage féminin en Orient au XIX^e siècle », Université Grenoble-Alpes, 10 novembre 2011.

masculin par le biais du personnage de l'eunuque et de tous les autres serviteurs du propriétaire du harem. Les représentations des femmes et des esclaves permettent ainsi d'évaluer la permanence du « despotisme oriental » pour la période qui nous occupe.

II – L'ORIENT DES FEMMES ET DES ESCLAVES : LA FIN DU « DESPOTISME ORIENTAL » ?

Il convient de remarquer d'emblée que l'esclavage dans cette région est un sujet complexe, qui ne fait l'objet de l'attention des chercheurs que depuis une quinzaine d'années et presque exclusivement par les historiens¹⁶⁰. Les traites orientales sont en effet bien moins étudiées que la traite transatlantique, et ce malgré leur exceptionnelle longévité (treize siècles sans interruption, du VII^e au XX^e siècle) qui conduit l'historien Olivier Pétré-Grenouilleau à les qualifier de « plus grand trafic d'hommes de l'histoire¹⁶¹ ». Le Moyen-Orient, et tout particulièrement la péninsule arabique, figure parmi les principaux centres d'importation d'esclaves africains. Mais comme le note l'historien, cette traite diffère du commerce entre Afrique et Amérique par son caractère plus diffus et donc moins facile à saisir :

[...] elle se déroulait en partie à l'intérieur du continent africain (alors que le trafic occidental faisait passer les esclaves d'un continent à un autre); les caravanes de captifs transportaient parfois d'autres produits ; le voyage par voie de mer était, sinon inexistant, du moins beaucoup moins ostensible. Par ailleurs, les esclaves étaient dispersés au sein de vastes territoires¹⁶².

¹⁶⁰ Olivier Pétré-Grenouilleau remarque que « l'histoire quantitative des traites orientales n'a vraiment débuté qu'à la fin des années 1970 (Olivier PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, *Les traites négrières. Essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 2004, p. 147). Son essai vise précisément à corriger les idées reçues sur l'esclavage oriental. Il déclare ainsi que « l'image d'une société musulmane totalement dépourvue de discrimination et de préjugés raciaux est tout aussi illusoire que celle d'un monde soumis au "despotisme oriental" ». Il s'attache au contraire à donner de l'esclavage au Moyen-Orient une représentation nuancée, balayant aussi l'idée selon laquelle la traite orientale aurait surtout une finalité érotique (*Ibidem*, p. 445-446).

Pour une présentation synthétique de l'histoire et de l'historiographie de l'esclavage au Moyen-Orient, nous renvoyons par ailleurs à l'article d'Ehud TOLEDANO, « L'asservissement dans les sociétés ottomanes et islamiques : histoire, discours, tendances actuelles », dans *L'esclavage oriental et africain au miroir des littératures française et anglaise, XVIII^e-XX^e siècles*, colloque international organisé par Daniel LANÇON et Sarga MOUSSA, Lyon, février 2014, actes à paraître. Voir aussi les deux ouvrages majeurs du chercheur sur la question : Ehud R. TOLEDANO, *Slavery and Abolition in the Ottoman Middle East*, Seattle, University of Washington Press, 1998 ; et Ehud R. TOLEDANO, *As If Silent and Absent : Bonds of Enslavement in the Islamic Middle East*, New Haven, CT and London, Yale University Press, 2007.

¹⁶¹ Olivier PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, « La traite oubliée des négriers musulmans », *L'Histoire*, n° 280, octobre 2003. L'historien américain Ralph AUSTEN (cité par Olivier Pétré-Grenouilleau, *op. cit.*), estime à dix-sept millions le nombre de personnes déportées par les négriers musulmans entre 650 et 1920.

¹⁶² *Idem*.

De plus, l'esclavage au Moyen-Orient recouvre une multiplicité de situations différentes. Outre la traite des eunuques et des concubines pour le harem, la région importait également des esclaves afin de remplir une fonction productive, notamment dans l'agriculture, mais aussi, par exemple, dans la pêche de la perle.

On comprend dès lors en quoi l'esclavage constitue un sujet particulièrement complexe et difficile à appréhender par les voyageurs de notre corpus. Ceux-ci visitent le Moyen-Orient lors d'une période de transition, où l'abolitionnisme et l'émancipation des femmes sont en marche. Entre le souvenir des temps antérieurs plus ou moins fantasmés, les réalités qu'ils observent sur place et les déclarations d'intention officielles des États, leurs récits manifestent souvent une perte de repères et une difficulté à rendre compte, de manière précise, de ce qu'est l'esclavage. Les voyageurs ne contextualisent pas toujours leur voyage (on trouve ainsi assez peu de dates et de jalons historiques précis sur ce sujet, y compris dans les reportages qui ont pourtant une ambition documentaire), ou avancent au contraire des informations que nous n'avons pas pu vérifier, malgré nos recherches¹⁶³. À cette difficulté de penser l'histoire du contemporain s'ajoute le poids des représentations orientalistes héritées du siècle précédent, qui vient brouiller les représentations, notamment en ce qui concerne les harems : par l'interdit qui le frappe¹⁶⁴, et par son caractère ambivalent de sensualité et de violence mêlées¹⁶⁵, le harem a longtemps été métonymique de « l'Orient » tout entier, considéré comme un espace mystérieux et sulfureux.

Non seulement les écrivains voyageurs éprouvent des difficultés à saisir les réalités de l'esclavage et à rendre compte de l'évolution de la condition féminine, mais ces difficultés sont redoublées pour le chercheur désireux de synthétiser ces textes. Leur validité ne peut être évaluée qu'en les comparant aux sources historiques dont nous disposons aujourd'hui, et en faisant le départ entre la restitution d'une réalité observée sur place à un moment donné, et le souvenir de représentations antérieures, moins historiques que fantasmées. Pour notre corpus, les situations varient d'un pays de la région à l'autre ; ainsi, en ce qui concerne la condition des femmes, l'Égypte et la Turquie de l'entre-deux-guerres se montrent plus progressistes que, par exemple, la

¹⁶³ C'est le cas de Pierre Benoit, qui, dans un article de 1923, date de 1908 l'abolition des harems en Turquie : il nous a été impossible de trouver la source de l'écrivain français. L'historienne Jocelyne Dakhliia note au contraire qu'en 1921 encore, « la dynastie ottomane était alors encore au pouvoir et le harem, quoique transposé à un cadre occidental, demeurait une institution vivace » (Jocelyne DAKHLIA, « Entrées dérobées : l'historiographie du harem », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], n° 9, 1999. URL : <http://clio.revues.org/282> ; DOI : 10.4000/clio.282.).

¹⁶⁴ Le terme *harem* est formé en arabe sur la racine HRM, à laquelle se rattache également le qualificatif *haram*, signifiant « interdit par la Loi religieuse », parfois traduit par « sacré ».

¹⁶⁵ « Il faut au sultan des sultanes ; / Il faut des perles au poignard ! » écrit Victor Hugo en conclusion de l'un des poèmes des *Orientales* consacré aux femmes (Victor HUGO, « La Sultane favorite », *Les Orientales*, Paris, Le Livre de poche, 2000 [1829], p. 120.)

Palestine et l'Arabie, les situations n'étant pas homogènes à l'intérieur même de chaque pays, puisqu'il existe des écarts flagrants en fonction du lieu de résidence des femmes (villes ou campagnes) ainsi que de leur classe sociale.

Malgré ces difficultés, deux événements majeurs sont largement repris et développés par les écrivains du corpus, au sujet de l'esclavage. Le premier est l'abolition de celui-ci, décrétée dès 1854 pour l'Empire ottoman, dès 1877 pour l'Égypte, sans que les effets aient lieu dans les années qui suivent¹⁶⁶ ; malgré tout, dans l'esprit des auteurs de notre corpus, l'esclavage fait déjà partie du passé. Consécutivement à ces abolitions, les harems commencent à disparaître, sans que cela fasse l'objet de déclarations officielles. S'il en reste encore dans les années 1920, les situations diffèrent largement d'un pays à l'autre de la région. Ces deux évolutions amènent les écrivains voyageurs à reconsidérer le *topos* du « despotisme oriental ».

a. « L'Orient » se dévoile. La question des femmes

L'Orient est étroitement associé à la féminité et à la sensualité ; les « mystères du harem », et « l'Orient voilé¹⁶⁷ » ont nourri la représentation orientaliste par des scènes de harem et de hammam. Dans cet imaginaire, la femme est un objet du regard. Pourtant, dès les *Lettres persanes* de Montesquieu, les écrivains français se sont attachés à donner une voix à ces femmes et à briser l'image de paresse et de passivité qui leur est traditionnellement associée ; cette évolution s'affirme au début du XX^e siècle, avec par exemple la publication par Loti de son célèbre « roman des harems turcs contemporains », *Les Désenchantées*, qu'un critique du temps considéra comme « un plaidoyer en faveur du féminisme musulman¹⁶⁸ ». En 1911 paraît également le récit

¹⁶⁶ Voir, pour le cas de l'Égypte, John SCOTT, « L'abolition de l'esclavage en Égypte », *Revue de l'islam*, vol. VI, n° 65, avril 1901, p. 57-61 ; Henri LAMBA : « L'Abolition de l'esclavage en Égypte », *Revue de l'islam*, vol. VI, 1901, n° 66, mai 1901, p. 69-75, et « L'Abolition de l'esclavage en Égypte (suite) », *Revue de l'islam*, n° 67, juin 1901, p. 90 et suivantes.

¹⁶⁷ Alain BUISINE, *L'Orient voilé*, Paris, Zulma, 1993.

¹⁶⁸ Il s'agit de Victor GIRAUD, qui signe un compte rendu du livre dans *La Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1906. Il est vrai que l'idée d'un tel ouvrage n'est pas venue spontanément à Loti, qui s'est fait « manipuler » par une militante, Marc Hélys. Celle-ci publia après la mort de l'écrivain le récit de cette mystification littéraire : Marc HÉLYS, *L'Envers d'un roman. Le secret des "Désenchantées" révélé par celle qui fut Djénane*, Paris, Perrin & Cie, 1923 (Rééd : Houilles, Manucius, 2004). Signalons que l'ouvrage de Loti a été récemment réédité : Pierre LOTI, *Les Désenchantées, roman des harems turcs contemporains*, préface de Bruno VERCIER et Alain QUELLA-VILLÉGER, Arles, Actes Sud, « Babel », 2015 [1906].

autobiographique d'une Française, Jehan d'Ivray, qui s'installa au Caire avec son mari et vécut quelque temps *Au cœur du harem*¹⁶⁹, qu'elle raconte donc de l'intérieur¹⁷⁰.

Pour notre période, l'intérêt pour les harems et la condition de la femme en Orient ne se dément pas. Des reportages journalistiques et autres récits publiés en feuilleton dans les journaux sont consacrés à cette question qui fascine toujours autant un lectorat friand d'exotisme et d'érotisme. On relève ainsi le reportage de Roger Vailland sur « la femme turque contemporaine¹⁷¹ » et celui, romancé, de Francis Carco pour *Paris-Soir*¹⁷², dont certains titres sont précisément consacrés à l'évolution de la condition féminine en Égypte¹⁷³. Mais il ne faut pas oublier les nombreux textes signés par des femmes : Lucie Delarue-Mardrus pour *Le Matin*¹⁷⁴, Myriam Harry pour *L'Intransigeant* et *Le Journal*¹⁷⁵, ou encore l'étonnant récit de Marga d'Andurain, publié dans les colonnes de *L'Intransigeant*¹⁷⁶. Par ailleurs, les femmes jouent un rôle central dans tous les livres des écrivaines Myriam Harry et Paule Henry-Bordeaux, mais aussi, par exemple, sur un autre

¹⁶⁹ Jehan D'IVRAY, *Au cœur du harem*, Paris, Félix Juven, 1911. L'ouvrage a lui aussi été récemment réédité : Jehan D'IVRAY, *Au cœur du harem*, Élodie GADEN (ed.), Saint-Étienne, Publications de l'université Saint-Étienne, « Long-courriers », 2011.

¹⁷⁰ On peut également relever les *Mémoires* de Leïla HANOUM, qu'elle publia en turc dans la presse locale en 1920 et 1921, avant d'être traduits en français par son fils en 1922. Voir à ce sujet l'article déjà cité de Jocelyne DAKHLIA, « Entrées dérobées : l'historiographie du harem », *op. cit.*

¹⁷¹ Roger VAILLAND, « Leïla ou "les ingénues voraces", grand reportage sur la femme turque contemporaine », *Paris-Soir*, 5 – 15 octobre 1932. Réédité dans Roger Vailland, *Chronique des années folles à la Libération, 1928-1945*, éd. René Ballet et Roland Leroy, Paris, Buchet-Chastel, 2003, p. 389-443.

¹⁷² Francis CARCO, « Palace-Égypte », *Paris-Soir*, 18 juin-19 juillet 1933.

¹⁷³ Francis CARCO, « Les plaisirs interdits de la drogue enchantent les belles Alexandrines », « Un grand désir d'évasion emporte ces femmes », *Paris-Soir*, 9 et 13 juillet 1933.

¹⁷⁴ Lucie DELARUE-MARDRUS, « L'interview d'un harem », *Le Matin*, 13 août 1906.

¹⁷⁵ Myriam HARRY, « Les derniers harems », *Le Journal*, 8 octobre – 3 novembre 1932 ; « Les harems ouverts », *L'Intransigeant*, 22 novembre – 1^{er} décembre 1933.

¹⁷⁶ Marga D'ANDURAIN, « Sous le voile de l'Islam. L'extraordinaire aventure de Mme M. d'Andurain », *L'Intransigeant*, 6 – 24 avril 1934. Dans ce reportage qu'elle fit ensuite publier en volume sous le titre *Le Mari-passeport* (Paris, Froissart, 1947), la vicomtesse d'origine basque raconte son arrivée en Syrie et son coup de cœur pour Palmyre, où elle fit l'acquisition de l'hôtel Zénobie. Par curiosité et goût de l'aventure, elle désire se rendre à La Mecque, afin d'y observer le pèlerinage ; pour cela, elle se convertit à l'Islam et épouse, avec l'accord de son mari, un homme du Nedj, ancien méhariste, nommé Soleiman, qui devait lui permettre de se rendre plus facilement sur les terres d'Islam. Mais l'aventure tourne mal : à peine arrivée à Djeddah, elle est retenue par la douane car Française et convertie depuis trop peu de temps à l'Islam pour envisager d'aller à La Mecque. Elle est enfermée dans un harem (articles du 21 (« Le harem ») et 22 (« Le cri du harem ») avril 1934), où elle vit quelque temps dans l'intimité des femmes qui ne cessent de lui reprocher son attitude trop libre et sa mauvaise pratique de l'Islam. Ainsi, ayant accepté une invitation à la Maison de France, on lui dit qu'il n'est pas bon qu'elle se montre autant en compagnie de chrétiens, et qu'elle est une mauvaise musulmane, ce à quoi elle répond : « Je serai musulmane comme les femmes de Turquie et d'Égypte, que je connais bien et qui sont bien plus émancipées que toi ». Marga d'Andurain accumule les scandales (accusation d'adultère et d'empoisonnement sur son mari Soleiman) au point d'être condamnée à mort à Djeddah. Elle reste plus d'un mois en prison avant d'être acquittée, sans toutefois être autorisée à rentrer en Syrie. Marga d'Andurain est ainsi la seule figure d'aventurière française que nous ayons rencontrée dans le cadre de notre étude.

registre, dans *L'Heure du Bédouin* de Jean Rodes ; des personnages féminins intéressants apparaissent ponctuellement chez de nombreux écrivains, comme par exemple Roland Dorgelès ; la condition féminine est interrogée par Robert de Traz ou Claude Aveline à des moments stratégiques de leur récit de voyage¹⁷⁷.

À partir des *Désenchantées* de Loti, tout se passe comme si la disparition des harems était devenue un *topos* du nouveau Voyage en Orient. Lucie Delarue-Mardrus écrit par exemple, dans un article paru en 1912 dans *Les Annales politiques et littéraires*, qu'« il y a des voyageurs, retour d'Orient, qui déclarent tranquillement : – Il n'y a plus de harems en Turquie¹⁷⁸ », et l'on rencontre en effet cette affirmation dans de nombreux récits de notre corpus. C'est aussi sur cette idée d'une libération de la femme que Myriam Harry ouvre son reportage sur « les derniers harems », publié en 1933. Après avoir rappelé l'étymologie du mot et défini le système du harem, elle s'interroge : « Tout cela, me disais-je, appartient peut-être déjà aux temps révolus. [...] Et le harem n'est-il pas une légende¹⁷⁹ ? ».

C'est en effet au filtre de la légende, entre tableaux modernes et tableaux orientalistes, que les écrivains de la période abordent la question de la condition féminine au Moyen-Orient. Il nous semble intéressant, dans l'étude de cette question, de procéder de façon genrée, en nous intéressant d'abord aux récits masculins avant d'étudier les points de vue féminins. En effet, en ce qui concerne le harem et la représentation des femmes orientales, les écrits de femmes se distinguent de ceux des hommes, ne serait-ce que parce que ces derniers n'avaient pas le droit de pénétrer dans le harem. Les voyageuses se sont donc emparées de ce thème¹⁸⁰ pour le « désérotiser » et le « désotiser », s'opposant ainsi aux fantasmes véhiculés par une certaine peinture et une certaine littérature ; mais, comme nous le verrons en étudiant le cas de Myriam Harry, les femmes n'échappent pas toujours à une représentation binaire du harem, prison dorée qui peut aussi bien être abhorrée qu'idéalisée¹⁸¹.

¹⁷⁷ Dans la dernière partie de sa *Promenade égyptienne*, Claude Aveline synthétise les thématiques selon lui les plus importantes en Égypte ; la question du harem figure immédiatement après les enjeux politiques (Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 342-345).

¹⁷⁸ Lucie DELARUE-MARDRUS, « Le harem », *Les Annales politiques et littéraires*, 17 novembre 1912.

¹⁷⁹ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 12-13.

¹⁸⁰ En effet, dès le XVIII^e siècle se met en place en Europe une tradition de voyageuses (Lady Montagu, la comtesse de Gasparin, Ida Saint-Elme...) qui consacrent de longs développements à la question du harem.

¹⁸¹ Sur cette question, voir Bénédicte MONICAT, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du XIX^e siècle*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi, 1996 ; Sarga MOUSSA, *La Relation orientale*, *op. cit.* ; Nicolas BOURGUINAT, (dir.), *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIII-XX^e siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008, notamment pour l'article de Denise BRAHIMI, « Les femmes voyageuses, de l'espoir à la désillusion (1830-1930) », p. 21-36 ; enfin, Marie-Élise PALMIER-CHATELAIN, Pauline LAVAGNE D'ORTIGUE (dir.), *L'Orient des femmes*, Lyon, ENS Éditions, 2002.

On compte encore beaucoup de récits de voyage où les femmes et les jeunes filles sont considérées comme des objets esthétiques plutôt que comme des sujets. Tout comme le XIX^e siècle les peignait, le XX^e siècle les photographie : Henry Bordeaux¹⁸², par ailleurs friand de tableaux de « femmes au puits¹⁸³ », ainsi que Maurice Martin du Gard disent tous deux avoir photographié des femmes voilées, parce qu'elles leur semblaient correspondre à une certaine tradition picturale :

Le chemin est incertain qui rejoint la grande route montante. Nous y étions encore engagés quand j'aperçus un groupe de quatre filles accroupies dans des tuniques bleues ; des haillons, mais les yeux immenses et, sur le fond des Évangiles, un inoubliable tableau. Une photographie s'imposait, et je fais arrêter la voiture¹⁸⁴.

L'écrivain cherche bien ici à montrer la coïncidence entre la réalité et l'imaginaire occidental, qui assimile chaque femme voilée croisée en Palestine à une figure biblique. La réalité est perçue au travers d'un filtre esthétique, et les jeunes filles sont ici moins considérées comme des sujets que comme des figurantes dans un tableau de grand spectacle oriental. Par ailleurs, le regard que portent certains voyageurs sur les femmes croisées n'est pas dépourvu d'érotisme ; il suffit pour s'en convaincre de lire certains passages de Henry Bordeaux¹⁸⁵, Francis Carco ou encore Roger Vailland, ces derniers étant les seuls écrivains du corpus à avouer avoir eu des rapports intimes avec des femmes, égyptiennes pour l'un, turques pour l'autre¹⁸⁶. Le spectacle de la beauté féminine constitue ainsi une « scène de genre » – aux deux sens du terme, de la représentation orientaliste. Quand elles n'attirent pas l'attention du voyageur par leurs voiles « mystérieux » ou par leur beauté physique, les femmes peuvent être considérées

¹⁸² « Un cortège de femmes voilées descend vers le fleuve pour y remplir les cruches qu'elles portent de la façon même que nous venons de voir sur les tombeaux d'il y a cinq mille ans. Quand elles s'aperçoivent que ma fille les met en joue pour les photographier, elles se redressent et nous offrent la pose » (Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 232.).

¹⁸³ On trouve des tableaux semblables chez Robert de Traz : « L'une derrière l'autre, silencieuses, serrées dans leurs voiles sombres, elles sortent des maisons et descendent des hauteurs vers les puits. On dirait, noires dans le sable, des files de fourmis. [...] Toujours sans gestes, droites, lentes, la jarre en équilibre sur la tête, elles remontent à la queue-leu-leu vers les hameaux » (Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 34.).

¹⁸⁴ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 86.

¹⁸⁵ Citons par exemple, chez Henry Bordeaux : « Je ne puis me lasser d'admirer [la démarche majestueuse des femmes] qui vient sans doute des pieds nus et du buste harmonieusement posé sur les hanches. Elles portent sous la jupe un pantalon qui la dépasse, mais la poitrine découverte laisse apercevoir la rondeur ferme des seins » (Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 93.).

¹⁸⁶ Nous évoquons ci-après le reportage de Francis Carco. Quant à Roger Vailland, il parle dans son reportage sur « la femme turque contemporaine », que nous étudions également plus bas, de caresses sur une jeune fille de seize ans nommée Semiah.

comme des bêtes curieuses ; c'est notamment le cas des Bédouines, dont Roland Dorgelès dresse le portrait suivant :

Elles sont affreuses, avec ces mentons tatoués qui leur font des barbes de huit jours. Une robe grossière, des cheveux sales, un cliquetis d'anneaux de cuivre au poignet et un bouton brillant vissé dans la narine gauche, voilà pour l'élégance. Au puits, elles se désaltèrent après les bêtes. Au repas, elles ne mangent qu'avant les chiens. Pourtant, dans ce décor de fantasia, avec les cavaliers cabrés, les hommes qui chantaient, elles prenaient une sorte de beauté brute, et je suivais des yeux de grandes filles au buste noble qui portaient, ainsi qu'une couronne, de lourdes jarres d'où le lait ruisselait¹⁸⁷.

Dans ces quelques lignes, tout se passe comme si ces femmes, que Dorgelès commence d'abord par masculiniser puis animaliser, se métamorphosaient à nouveau en créatures idéales lorsqu'elles sont considérées comme des personnages du décor « de fantasia » oriental. L'écrivain montre bien ici combien en Orient, la femme a pour le voyageur moins d'intérêt en elle-même, comme sujet, que comme élément du décor qui l'entoure. Le voyageur masculin pose sur elle un regard prédateur. Lorsqu'elles sont dévoilées, comme c'est le cas pour les paysannes rencontrées par Bordeaux et Martin du Gard et pour les Bédouines décrites par Dorgelès, ce regard n'est pas entravé, et le spectacle de la féminité, accessible, perd ainsi quelque peu son intérêt pour les voyageurs : dans notre corpus, les descriptions des femmes du peuple, souvent dévoilées, sont moins nombreuses que celles des femmes voilées, davantage porteuses de potentiel orientaliste. Dorgelès avoue ingénument ce penchant voyeuriste au détour d'une phrase : « j'évoquais les femmes de Rakkan, que j'entendis rire derrière un paravent et qui devaient être belles, puisque je ne les avais pas vues¹⁸⁸ ». Les femmes du chef bédouin sont ici frappées d'une interdiction ; le guide qui accompagne le voyageur lui a ordonné de ne pas jeter le moindre regard sur elles lorsqu'elles ont pénétré sous la tente¹⁸⁹. La corrélation logique formulée par l'écrivain, qui juge de la beauté des femmes en fonction de leur invisibilité, révèle la permanence des fantasmes nourris pas les hommes occidentaux sur les femmes orientales.

Pour autant, certains récits s'intéressent davantage à la condition féminine, et notent une certaine évolution, qui, de la Turquie à l'Égypte en passant par la Syrie, semble aller dans le sens d'une plus grande liberté pour les femmes. Si *Palace-Égypte* reprend le canevas traditionnel de l'aventure amoureuse avec une femme orientale, à l'image d'*Azïyadé* de Loti, Francis Carco parvient toutefois à moderniser les personnages féminins qu'il met en scène, en dévoilant leurs contradictions intérieures. À peine arrivé au Caire, il rencontre deux femmes qui le fascinent et qui sont les personnages

¹⁸⁷ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 242.

¹⁸⁸ *Ibidem*, p. 259.

¹⁸⁹ « Le harem de Rakkan, ne regardez pas, surtout ! m'ordonna vite mon compagnon » (*Ibidem*, p. 244.).

principaux de son reportage, qui devait pourtant être consacré au trafic de drogue et à la prostitution. Ces deux amies, Naïla et Yasmine, représentent la haute société cosmopolite égyptienne : la première est syrienne et la seconde est une juive d'Alexandrie, mariée mais multipliant les amants. Bien que Yasmine soit « une ancienne Madame-Harem¹⁹⁰ » qui portait le voile, toutes deux sont très indépendantes, sortant le soir dans des voitures avec chauffeur et s'habillant à l'européenne. Carco va connaître avec elles les soirées élégantes de la haute société égyptienne et s'informer sur les relations amoureuses dans le pays, encore très codifiées. Il vérifie ainsi qu'il est par exemple interdit de montrer des marques d'affection en public¹⁹¹. Avec Naïla et Yasmine, Carco fait le portrait de femmes tiraillées entre un désir de modernité et le poids de la tradition. Il rappelle à de nombreuses reprises l'héritage du harem, qui expliquerait selon lui le profond désir de liberté de ces femmes :

Je crus comprendre que, comme toutes les femmes de son pays, la longue, l'ancestrale claustration du harem poussait irrésistiblement Yasmine à se déplacer et à se sentir enfin libre. [...] Ainsi, dans son immensité, le désert prenait-il aux yeux de Yasmine un caractère plus ardent et plus net. Pas de murs, de fenêtres grillagées, de contrainte [...]¹⁹².

L'un des derniers chapitres du livre, intitulé « Un grand désir d'évasion emporte ces femmes » lors de la parution en périodique, illustre cette volonté d'échapper à la surveillance du mari, et à l'Égypte elle-même. Naïla explique en effet à Carco que « chaque année, vers la fin de l'hiver, [toutes ces femmes] s'arrangent avec des médecins qui prescrivent une cure à Vittel, à Vichy ou à Brides¹⁹³ » et partent sans leurs maris, afin de goûter à la liberté dans ce qui s'apparente à un hivernage « à l'envers », selon le point de vue occidental. Mais selon Carco, cet héritage constituerait également un « atavisme » qui influencerait ces femmes presque malgré elles, et expliquerait leur comportement parfois difficile à suivre. Il interprète ainsi le refus de Naïla de poursuivre le jeu de séduction qu'elle avait pourtant elle-même initié :

Par atavisme, sans doute, cédant à la curiosité de ces femmes de harem, pour qui le voisinage de n'importe quel homme est un événement, elle avait fait le premier pas, et, à présent, elle se dérobaît en raison du même atavisme, de peur que je n'allasse plus loin¹⁹⁴.

¹⁹⁰ Francis CARCO, *Palace-Égypte*, *op. cit.*, p. 33.

¹⁹¹ Yasmine et le narrateur ayant échangé des baisers en voiture, le couple se fait arrêter par un policier (un *chaonich*) qui vient immédiatement mettre fin à leurs ébats : « Il porta, poliment, la main à son tarbouch et [...] prononça tout haut en arabe plusieurs mots dont je compris immédiatement le sens, sans le secours d'un interprète » (*Ibidem*, p. 229.).

¹⁹² *Ibidem*, p. 170.

¹⁹³ *Ibidem*, p. 207.

¹⁹⁴ *Ibidem*, p. 61.

Et Carco de conclure à son sujet : « Sous ses airs affranchis, elle n'était qu'une Orientale...¹⁹⁵ ». La négation restrictive révèle ici un mépris bien curieux de la part de celui qui rencontra en Égypte celle qui devint sa seconde épouse¹⁹⁶. Cette phrase essentialiste fige l'identité de l'Orientale dans un type immuable. Il semble que malgré sa rencontre avec Yasmine et Naila, Carco retienne finalement plus le poids de la tradition du harem que les progrès de la condition féminine. Il est vrai que son reportage présente bien plus les aspects du roman sentimental que du reportage journalistique ; l'imaginaire l'emporte sur les réalités qu'il a pu observer sur place.

Bien que son récit ne porte pas l'étiquette de « reportage », Claude Aveline dresse un tableau plus précis et circonstancié de la condition féminine en Égypte. Dans la section justement intitulée « Harem » de sa *Promenade égyptienne*, il invite le lecteur à se déprendre du charme ensorcelant de l'imaginaire du harem, dont il rappelle en quelques lignes le pouvoir dans les esprits occidentaux :

Voilà un des mots qui font aux Égyptiens le plus grand tort. Harem : la femme voilée, cloîtrée, la femme esclave, Haroun-al-Raschid... Une religion qui loue la polygamie et la servitude féminine n'est pas digne des temps modernes. Et ceux qui la pratiquent sont condamnés à la barbarie perpétuelle¹⁹⁷.

Il s'attache aussitôt à démentir ces stéréotypes en décrivant en termes positifs la condition de la femme dans l'Islam : il rappelle ainsi que l'épouse jouit d'une certaine indépendance financière vis-à-vis de son mari, que la pratique de la répudiation est désormais interdite et que le divorce est autorisé. Sur la question du voile et de la claustration, il distingue le cas de la paysanne, qui travaille à l'extérieur et ne porte pas le voile, de celui des « femmes du menu peuple » en ville, voilées mais trouvant mille prétextes pour sortir¹⁹⁸. Enfin, dans la haute société, il observe que certaines cultivent la tradition alors que d'autres la combattent vigoureusement. C'est sur cette dernière catégorie qu'il termine son tableau de la condition féminine en Égypte, comme pour mieux mettre en avant ces progrès. Il est, avec Myriam Harry, le seul à mentionner l'existence d'un mouvement féministe égyptien, assorti de sa revue dédiée :

[L'autre catégorie de femmes] a rejeté le voile, s'habille à l'européenne, tient salon, présente même des revendications féministes par l'entremise de groupements et d'une revue (rédigée en français), *L'Égyptienne*, qui est fort bien faite. C'est elle qui a obtenu

¹⁹⁵ *Ibidem*, p. 62.

¹⁹⁶ L'écrivain rencontra au cours de son voyage Éliane Négrin, épouse du prince égyptien Nissim Aghion, d'origine juive comme la Yasmine de *Palace-Égypte*. Éliane quitta tout pour le suivre en France, où ils se marièrent le 11 février 1936.

¹⁹⁷ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 342.

¹⁹⁸ Bénédicte Monicat reprend cette distinction fondamentale entre les harems riches et les harems pauvres. Dans ces derniers, la réalité d'une oppression sordide contraste avec la représentation du mythe sensuel du harem (Bénédicte MONICAT, *op. cit.*, chapitre 6, « Paradoxes des harems »).

la limitation de l'âge du mariage, l'accès des filles aux écoles supérieures, l'établissement d'une propagande en faveur de l'hygiène¹⁹⁹.

Il montre ainsi la possibilité d'un féminisme musulman, qui s'inscrit dans le cadre de l'Islam pour le faire évoluer de l'intérieur²⁰⁰. En conclusion de cette brève présentation, Aveline souligne que le simple fait que ce groupe « moderne » existe et soit écouté « prouve bien quelque chose²⁰¹ » ; son récit rompt donc avec l'imaginaire du harem rappelé dans les premières lignes pour se concentrer sur l'évolution de la condition féminine.

Ce type de féminisme s'est répandu dans les principales villes du Moyen-Orient, comme l'attestent les frères Tharaud. À Damas, ils rencontrent Abderahman Chahbandar²⁰², l'un des leaders du nationalisme syrien, qui fait de l'évolution de la condition féminine un symbole de la rapide transformation du pays :

« La Syrie est en train de se transformer [...] avec une rapidité incroyable. [...] Pas plus tard qu'hier, j'ai assisté à un spectacle qui, pour moi, est à lui seul toute une révolution. J'ai été invité à parler dans un club féminin, où sont admises indifféremment les Musulmanes et les Chrétiennes. À Damas, au cœur de l'Islam, dans ce refuge des vieilles traditions islamiques, concevez-vous cela, un club de femmes²⁰³ ! »

Les écrivains révèlent ainsi l'émergence d'un féminisme organisé en clubs et en périodiques, qui parvient à obtenir des gouvernements des avancées considérables, et qui transcende même les différences religieuses entre ses membres tout en s'inscrivant dans un cadre islamique, jusqu'à s'organiser « au cœur de l'Islam ».

¹⁹⁹ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 345. Pour plus de renseignements sur la revue mensuelle *L'Égyptienne*, qui parut de 1925 à 1940, on lira avec profit la thèse d'Élodie GADEN, *Écrits littéraires de femmes en Égypte francophone. La femme « nouvelle » de 1898 à 1961 : Jehan d'Ivray, Valentine de Saint-Point, Out-el-Kouloub, Doria Shafik*, Université Stendhal Grenoble 3, 2013, p. 73-88. Celle-ci confirme le rôle joué par l'Union Féministe Égyptienne, association dont émane la revue, dans l'accès des filles aux études supérieures, « en encourageant des Égyptiennes bachelières à suivre une formation universitaire autrefois réservée aux hommes » (p. 88).

²⁰⁰ Voir à ce sujet *La Condition de la femme en Islam* de Mansour FAHMY, qui présenta une thèse de sociologie en français, à Paris, en 1913, sur cette question précise. L'ouvrage a récemment été réédité (Paris, Allia, 2002).

²⁰¹ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 345.

²⁰² Abd al-Rahman Shahbandar (1880-1940) était l'un des principaux nationalistes syriens et un farouche opposant au Mandat français. Il fut arrêté par les Français en 1922 qui le condamnèrent à vingt ans d'emprisonnement. Il commença à purger sa peine au Caire, avant d'être autorisé par les Français à revenir à Damas. Il joua un rôle important dans la révolte syrienne de 1925. Après l'échec de cette révolution, il fut à nouveau exilé en Égypte. Il revint en Syrie en 1937 sur autorisation de la France et s'opposa vigoureusement au traité franco-syrien, qui selon lui ne garantissait pas suffisamment l'indépendance du pays. Il mourut assassiné en 1940. Les frères Tharaud qui le rencontrent à Damas en 1937 le présentent comme « sans aucun doute l'homme le plus populaire de Syrie » (Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 78).

²⁰³ *Ibidem*, p. 81.

En écoutant parler Abderahman Chahbandar, les frères Tharaud ne peuvent s'empêcher de se référer à la situation de la femme en Turquie : selon eux, le militant nationaliste cherche à « laïciser la Syrie, comme a fait Kemal en Turquie²⁰⁴ ». Dans notre corpus, la condition des femmes dans la Turquie nouvelle est assez régulièrement soulignée par les écrivains, le harem étant associé, dans l'imaginaire collectif, à l'Empire ottoman. Maurice Pernot souligne la volonté de Mustafa Kemal de ne plus considérer la femme comme une esclave. « De fait, il n'y aura tantôt plus de harems en Turquie²⁰⁵ », écrit-il, donnant ainsi raison à Lucie Delarue-Mardrus. Parmi les évolutions de la condition féminine opérées par Mustafa Kemal en Turquie, les écrivains retiennent notamment l'abandon du port du voile et l'ouverture des harems. Mais ces remarques ne se trouvent que sous forme de traces, et la question du voile attire par exemple moins l'attention des voyageurs que l'abandon du fez pour les hommes.

Seul Roger Vailland consacre l'intégralité d'un reportage à son enquête sur la femme turque contemporaine. Paru dans *Paris-Soir* du 5 au 15 octobre 1932, ce texte fait se croiser diverses figures féminines que l'écrivain a rencontrées lors de son séjour à Istanbul, afin de faire un état des lieux de la condition féminine en Turquie. C'est l'occasion pour Vailland de nuancer les progrès de la condition féminine sous le régime de Mustafa Kemal. Pour lui, seuls les noms ont changé, mais les réalités demeurent. C'est le cas par exemple de la réclusion des femmes : il parle des « innombrables visages qu'en cet été 1932 [il a] aperçus derrière les grillages des harems de Constantinople, qu'on n'appelle plus des harems, mais dans l'auvent duquel [les femmes] rest[ent] cependant tout au long du jour, comme [leurs] grands-mères²⁰⁶ ». S'il est impossible de devenir la favorite du sultan, puisque ce personnage a disparu, les jeunes femmes turques briguent désormais le statut de « nièces » du Ghazi, « position qui ne manque ni de charme ni de privilèges variés²⁰⁷ ». Vailland a l'occasion de vérifier par lui-même que les femmes turques n'ont pas renoncé à vendre leurs charmes pour se faire une situation. À Eyoub, il raconte ainsi avoir été abordé par une jeune fille de seize ans, une musulmane pauvre nommée Semiah, qui lui avoue chercher à s'attirer les faveurs d'un étranger²⁰⁸ ; il lui prodigue quelques caresses avant de se détourner d'elle avec un extraordinaire mépris, la jugeant trop « vorace²⁰⁹ ». Il est significatif que Vailland ait

²⁰⁴ *Ibidem*, p. 84.

²⁰⁵ Maurice PERNOT, *En Asie musulmane, op. cit.*, p. 191.

²⁰⁶ Roger VAILLAND, *op. cit.*, p. 410.

²⁰⁷ *Ibidem*, p. 417.

²⁰⁸ « Je voudrais entrer comme interne dans un collège étranger. Mais je ne suis pas riche et il me faudrait avoir une bourse. Pour avoir une bourse, il faut avoir des "connaissances"... » (*Ibidem*, p. 424.).

²⁰⁹ « Je ne revis pas Semiah : cette jeune fille était trop vorace et j'estimai que, bien que fort appétissante, elle ne valait ni une automobile ni un canot à moteur », les deux choses que la jeune fille lui a dit vouloir posséder (*Ibidem*, p. 425).

choisi de faire figurer ce qualificatif dans le titre de son reportage, en l'accolant au nom « ingénue » : cela entretient l'imaginaire du harem en assimilant la femme turque à une charmante mais dangereuse créature qui se fait entretenir par les hommes. L'écrivain fait ainsi le choix de juger ces femmes qui se servent de leurs atouts physiques pour avancer dans l'existence, au point de tenir des propos très crus qu'en bon libertin, il n'hésite pas à rapporter²¹⁰. Le personnage principal, Leïla, permet de donner plus de profondeur et de cohérence à un reportage qui aurait autrement l'allure décousue d'une suite de rencontres furtives. Vailland la rencontre dans l'avion qui les mène à Istanbul. Au cours du voyage, il fait connaissance avec la jeune femme issue de la meilleure société turque, puisque son père est architecte au service du gouvernement kémaliste et sa mère modiste en vogue à Péra. Âgée de vingt ans, c'est une jeune femme très cultivée, étudiante à l'École des langues orientales, lisant Platon dans le texte, mais aussi farouchement indépendante et profitant pleinement de sa liberté à Paris pour multiplier les aventures amoureuses. Elle attaque le goût des romanciers français exotiques pour la « femme orientale » :

« Quoi donc ! me disait-elle agressivement, vous êtes français, et vous n'avez pas encore demandé, avec un petit air supérieur : “Alors, les femmes ne sont plus voilées en Turquie ?” L'ai-je entendue, cette question, depuis mon arrivée à Paris ! Mais mon cher, l'Orient tel que vos compatriotes l'imaginent, c'est en France qu'on le trouve, dans vos provinces, où les jeunes filles vont à la messe le dimanche avec leur mère [...] et passent le plus clair de leur temps [...] à intriguer pour trouver un mari²¹¹ ».

Il est intéressant que Vailland ait choisi de rapporter ces propos, qui s'apparentent à une autocritique sur la représentation littéraire de la femme orientale en Occident, que Leïla épingle pour son mépris (« avec un petit air supérieur ») et sa dimension fantasmagorique (« l'Orient tel que vos compatriotes l'imaginent »), avant de renverser la perspective en faisant un parallèle entre les femmes voilées de Turquie et les jeunes filles des provinces françaises. La jeune femme critique ensuite avec virulence « les Loti, les Farrère », c'est-à-dire tous les écrivains orientalistes qui ont selon elle contribué à forger une image dégradée de la femme orientale. Elle se pose, ainsi que ses amis de la bonne société d'Istanbul, comme une jeune femme ambitieuse et désireuse de vivre sa vie comme elle l'entend, libre de toute entrave.

En dépit de ces positions résolument modernes, Vailland note que Leïla semble malgré tout déchirée entre les nouvelles possibilités qui s'offrent à elle et le côté rassurant de la tradition, au point de regretter parfois le harem :

²¹⁰ Leïla lui parle par exemple d'un Éthiopien qu'elle a croisé à Paris et qui fut « [s]on amant pendant trois jours » (*Ibidem*, p. 400.). Vailland rapporte également sa conversation avec Antigone, une jeune fille rencontrée sur les îles des Princes, qui lui décrit ses relations physiques avec « ingénuité » (*Ibidem*, p. 434-435.).

²¹¹ *Ibidem*, p. 402.

« C'en est trop... [...] Ah ! vivre au harem, comme mes grands-mères... »

Mais déjà elle se reprend et lance : « Ah ! ah ! vous êtes content, monsieur Français ! Une jeune fille turque vous a parlé du harem. Quoi ! Vous ne prenez pas de notes ? Mais je vais vous dire, ça existe encore, les harems. Je sais où les trouver. Ce sont vos maisons closes de Paris. [...] Quelle paix, ah ! mon cher, quelle paix ! C'est là-dedans que je finirai²¹² »

Par ce portrait, l'écrivain libertin donne un corps aux « désenchantées » de Loti, qui désiraient n'être que des « âmes²¹³ » par opposition à l'image uniquement érotisée que les hommes avaient d'elles. Il montre combien il est difficile, pour les femmes turques contemporaines, de trouver leur place dans la nouvelle société de Mustafa Kemal, et de réinventer leur rapport aux hommes et à la sexualité. L'intérêt du reportage de Vailland réside également dans ces critiques, que Leïla adresse directement aux littérateurs français, accusés d'avoir fait du harem un thème privilégié du Voyage en Orient ; ceux-ci ne perdraient aucune occasion de placer un mot à ce sujet (« Quoi ? vous ne prenez pas de notes ? ») et lui semblent ainsi se repaître du malheur des femmes au lieu de chercher à faire évoluer leur condition.

Si les écrivains mentionnent et s'intéressent à l'évolution de la condition féminine au Moyen-Orient, il convient de nuancer leur progressisme : on observe en effet une tendance régulière à réduire la question de la condition des femmes à une problématique vestimentaire, dans le cadre d'une approche esthétisante. Ainsi Maurice Pernot se demande-t-il ce que pensent les femmes turques de la réforme vestimentaire imposée par Mustafa Kemal ; il note que l'évolution n'est à cet égard pas très flagrante, les femmes d'Istanbul hésitant encore à se départir du « joli voile » qui selon lui leur sied si bien. Quant aux paysannes d'Anatolie, il remarque qu'elles portent toujours « de larges culottes » et des fichus multicolores : « ces changements les laissent indifférentes ; [...] elles continueront longtemps encore à s'habiller comme [leurs grands-mères]²¹⁴ ». Il est intéressant que le journaliste se soit au moins interrogé sur le versant féminin des réformes kémalistes, mais on peut aussi y voir la trace d'un certain sexisme, car il n'est finalement question ici que de chiffons. De la même façon, Pierre Benoit ne peut séjourner en Turquie sans évoquer les costumes bariolés des femmes du harem, y consacrant un article au titre suggestif, « Harem et haute couture²¹⁵ ». Il commence par y citer les pages que « le cher et génial radoteur Gérard de Nerval » a consacrées dans son *Voyage en Orient* à la description des quatre « types de femmes » entrevus un soir dans un

²¹² *Ibidem*, p. 437.

²¹³ « Et puis vous ne verrez point nos visages, jamais... [...] – Des âmes, [...] rien que des âmes, vous entendez bien ; nous resterons pour vous des âmes, sans plus » (Pierre LOTI, *Les Désenchantées*, *op. cit.*, p. 126).

²¹⁴ Maurice PERNOT, *En Asie musulmane*, *op. cit.*, p. 177.

²¹⁵ Pierre BENOIT, « Harem et haute couture », dans *Toute la terre*, *op. cit.*, p. 81-84.

harem : une Circassienne, une Arménienne, une Juive et une Grecque. Il reprend ainsi une classification romantique. Benoit en vient ensuite à la question des costumes des femmes du harem. Suite à l'abolition des harems en Turquie, qu'il date de 1908, année de la révolution Jeune-Turque, toutes les toilettes des femmes des harems ont été proposées à la vente, et il a eu « la volupté un peu douloureuse de contempler quelques-uns des reflets des somptueuses et nostalgiques richesses [des harems] ». En effet, lors de son séjour de 1923 à Stamboul, il a pu admirer « les plus splendides et les plus touchantes des défroques²¹⁶ » :

Dans la Turquie de 1909, les premiers profiteurs de la ruine de l'antique dynastie ottomane ont été les revendeurs à la toilette. Les harems s'étant trouvés supprimés du coup, qu'on veuille bien se donner la peine d'évoquer le butin qui est devenu, du jour au lendemain, la proie de la brocante²¹⁷ !

Selon l'écrivain, les harems ne sont alors plus visibles que par des traces, comme ces costumes qu'on lui expose comme au musée et qui le laissent rêveur²¹⁸. Ce type de discours montre bien que pendant l'entre-deux-guerres, l'imaginaire du harem continue à inspirer les écrivains.

Afin d'éviter cet écueil, certains choisissent de laisser la parole aux Orientaux eux-mêmes sur cette question. C'est ce que fait Robert de Traz au Caire, en interrogeant « un jeune écrivain » qui lui dresse un tableau bien sombre de la condition féminine en Égypte, lui affirmant que « le pouvoir du musulman sur sa femme [...] et sur ses enfants est incontesté²¹⁹ », et que la répudiation et la polygamie subsistent « plus qu'on ne le dit ». Ces pratiques concernent notamment les femmes du peuple :

Dans le peuple, quand elles commencent à vieillir, une quantité de femmes sont ainsi jetées par-dessus bord. La plupart des cuisinières, des relaveuses, etc., sont des « répudiées ». En revanche, les vieillards fréquemment épousent des petites filles²²⁰.

L'écrivain suisse nuance ici les évolutions constatées par ailleurs, qui ne concernent qu'une petite partie de la population féminine : il montre que l'évolution de la condition féminine en Orient n'est pas homogène, et diffère en fonction des classes sociales auxquelles les femmes appartiennent. Seules les femmes de la haute société semblent jouir d'une plus grande liberté, comme on a pu le vérifier avec la Leïla de Roger Vailland

²¹⁶ *Ibidem*, p. 83.

²¹⁷ Pierre BENOIT, « Harem et haute couture », 1929, dans *Ibidem*.

²¹⁸ « [Un matin], dans un de ces bizarres bazars-musées du très vieux Stamboul, de non moins bizarres personnages [...] firent défiler devant moi, durant presque deux heures d'horloge, les plus splendides et les plus touchantes des défroques : j'étais ébloui et révolté » (*Ibidem*).

²¹⁹ Robert de TRAZ, *op. cit.*, p. 29.

²²⁰ *Ibidem*, p. 30.

à Istanbul ou les deux compagnes de Francis Carco au Caire. Les écrivains évoquent peu voire pas du tout les femmes du peuple ou les paysannes. La représentation de la condition féminine par les écrivains du corpus reste donc partielle, et en demi-teinte : malgré les quelques évolutions constatées çà et là, l'imaginaire du harem reste encore très présent, qui fait des femmes des objets esthétiques plutôt qu'éthiques. Toutefois, il faut noter la relative fréquence des délégations de la parole à des Orientaux sur la question (Robert de Traz), voire à des « Orientales » (chez Roger Vailland), qui constituent des évolutions remarquables du traitement des femmes dans la relation orientale.

◆ *LA « COURSE AUX HAREMS » DE MYRIAM HARRY*

Certains écrivains masculins inscrivent l'évolution de la condition féminine dans leurs récits de voyage. Mais il s'agit alors davantage de « traces » ponctuelles et inopinées que d'une problématique qui les intéresserait de manière systématique. Myriam Harry est sans conteste l'exception de notre corpus à cet égard, puisque c'est la seule auteure à manifester un intérêt profond et régulier pour la condition féminine au Moyen-Orient, qu'elle interroge systématiquement à chacun de ses voyages. Que ce soit le rôle des femmes sionistes²²¹, ou celui des pleureuses dans les cimetières musulmans²²², l'écrivaine s'intéresse au sort de toutes les femmes qu'elle croise sur son chemin. On peut supposer que Myriam Harry étant femme elle-même, et native de Jérusalem de surcroît, il est logique qu'elle se soit davantage intéressée que ses collègues masculins à ces sujets. La question se pose donc : sa condition de femme, et de femme orientale qui plus est, la rend-elle plus apte à saisir les enjeux de la condition féminine, et à donner des femmes une représentation dépourvue des fantasmes occidentaux ?

Son récit de voyage au Liban, qu'elle visite probablement en 1922, manifeste son attention constante aux figures féminines, d'Henriette Renan à Lady Hester Stanhope²²³. Mais Myriam Harry ne se penche pas uniquement sur les figures féminines du passé : elle cherche également systématiquement à rencontrer les femmes de son temps. À Beyrouth, elle visite ainsi l'école de jeunes filles de la Mission Laïque, et, à Saïda, invitée dans le château d'un émir druse, elle demande à être reçue par son épouse avec qui elle parle « modes, bijoux » mais aussi tradition du mariage²²⁴. À Tripoli, reçue par un cheikh tourneur, c'est cette fois-ci « une vieille négresse » qui vient avertir le cheikh que sa

²²¹ Elle rapporte ainsi les louanges d'un sioniste à propos de leurs femmes, qui parlent l'hébreu « beaucoup mieux et plus consciencieusement que nous. Et quelles sources d'enthousiasme actif, d'idéalisme pratique, sans compter leur courage ! » (Myriam HARRY, *Sion, op. cit.*, p. 277.).

²²² Myriam HARRY, *Terre d'Adonis, op. cit.*, p. 31.

²²³ *Ibidem*, p. 230-234.

²²⁴ *Ibidem*, p. 61.

femme désire faire la connaissance de la voyageuse. Myriam Harry compose alors la première relation de visite de harem de sa carrière littéraire. Elle découvre ce qu'elle appelle toujours « le haremlik », c'est-à-dire l'aile privée du château, souvent au premier étage, où se trouvent les appartements des femmes de la maison. Elle y rencontre non pas une mais plusieurs femmes, parmi lesquelles elle identifie rapidement la favorite du cheikh « au regard dont il l'embrasse, elle et sa machine à coudre et ses gravures de mode piquées dans le torchis du mur ». Il s'agit d'une blonde « européenne », selon le terme même du cheikh, « habillée à la dernière mode d'une robe écourtée sur ses jambes nues, imitant parfaitement des bas “chair²²⁵” ». Cette visite est l'occasion pour Myriam Harry de constater une certaine modernisation des harems orientaux au moins en ce qui concerne les vêtements et les loisirs des femmes, mais aussi la permanence de certaines traditions, comme la sourde hostilité entre les différentes épouses. En effet, à peine le cheikh sorti, « une vieille qui fume le narghilé, accroupie sur un divan, signifie avec autorité à “l'européanisée” de ranger sa robe dans l'armoire à glace ». Elle apprend à la voyageuse « qu'elle seule est la maîtresse du haremlik²²⁶ » et lui pose des questions sur le déroulement du mariage en France, que Myriam Harry rapporte au discours direct libre :

Est-ce vrai qu'en France chaque femme a plusieurs maris et que nous achetons nos époux?... M'a-t-il coûté cher, celui avec lequel je suis venue [...] ? [...] Car naturellement, elles nous ont épiés minutieusement, par le treillis de leur *machrabie*²²⁷.

En rapportant ces interrogations, l'écrivaine illustre le fossé qui sépare encore les femmes d'Orient de celles d'Occident, victimes de malentendus réciproques. Notons qu'elle ne semble pas répondre à ces questions, qu'elle ne rapporte en tout cas pas dans son récit. On peut dès lors lui reprocher de s'arrêter au constat de la différence, sans chercher à l'atténuer par le dialogue. Ce récit de voyage au Liban n'en demeure pas moins intéressant par l'attention portée par la voyageuse aux femmes orientales.

UNE ENQUÊTE JOURNALISTIQUE : *LES DERNIERS HAREMS*

Suite à ce voyage au Liban, Myriam Harry décide de se consacrer pleinement à l'étude de la condition féminine au Moyen-Orient. En 1932, elle séjourne ainsi plusieurs mois dans la région afin d'écrire pour le compte du *Journal* un grand reportage sur les femmes, qu'elle assortit également d'une série d'articles pour *L'Intransigeant*, qu'elle regroupe sous un titre illustrant les progrès de la condition féminine au Moyen-Orient, « Les harems ouverts ». Elle effectue alors une véritable « course aux harems²²⁸ » qui la

²²⁵ *Ibidem*, p. 145.

²²⁶ *Idem*.

²²⁷ *Ibidem*, p. 146.

²²⁸ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 245.

mène d'Égypte en Turquie en passant par la Syrie, le Liban et la Palestine. Son objectif est annoncé dès la première page de son reportage sur « les derniers harems » :

L'été est, pour les Orientales, l'époque des confidences. Penchées sur les vasques, elles effeuillent leurs souvenirs avec les dernières roses, ou bien sur les terrasses, livrent au crépuscule ardent leurs regrets et leurs espérances en s'enivrant d'une mandoline qui pleure... J'irai m'enchanter tristement auprès de mes sœurs islamiques²²⁹.

Cette entrée en matière est intéressante à plus d'un titre. L'écrivaine se plaît à mettre en scène des éléments stéréotypiques de la représentation occidentale de la femme orientale : l'image de la rose évoque la poésie amoureuse de Saadi²³⁰, qui possède à peu près, dans l'imaginaire occidental, le même statut que les *Mille et une Nuits* ; quant à la mandoline, elle rappelle les très célèbres poèmes des *Orientales* de Victor Hugo, à commencer par « La Captive » et « Clair de lune²³¹ », qui connurent en France un immense succès et jouèrent un rôle non négligeable dans l'imaginaire français du harem. Myriam Harry s'inscrit donc dans une filiation romantique, tout en posant d'emblée une solidarité de genre avec les femmes orientales qu'elle appelle « ses sœurs islamiques ». Toutefois, elle interroge quelques pages plus loin la validité de la représentation romantique du harem, mettant en lumière les fantasmes que les Occidentaux ont projetés sur cette réalité :

Le harem, mot redoutable et charmant ! Que de sottises et d'incongruités l'Occident n'a-t-il pas répandues en son nom ! De quelles images de volupté et de violence ne l'a-t-il pas escorté : houris, bayadères, odalisques étouffées sous de furieuses délices ou jetées, cousues dans un sac avec un chat, au fond du Nil nocturne ou du Bosphore²³².

Ce passage situé dans le chapitre introductif des *Derniers harems* met immédiatement en question l'héritage romantique sur le thème des femmes du Moyen-Orient : l'écrivaine y convoque des images stéréotypiques de la représentation orientaliste en peinture et en littérature ; encore une fois, la mention des victimes du harem jetées à l'eau dans des sacs évoque entre autres le poème « Clair de lune » de Hugo. Myriam Harry fait ici un effort pour réviser ces représentations et aborder la question féminine avec un regard neuf. Le titre choisi pour ce reportage révèle l'ambivalence de l'écrivaine envers l'imaginaire romantique du harem : en présentant les harems qu'elle visite comme les « derniers », elle met l'accent sur le processus d'émancipation de la femme en Orient ;

²²⁹ *Ibidem*, p. 5.

²³⁰ Abū-Muhammad Muṣliḥ al-Dīn bin Abdallāh Shīrāzī, plus connu sous le nom de Saadi, poète persan du XIII^e siècle, est notamment l'auteur d'un recueil intitulé *Le Jardin des roses*.

²³¹ La guitare apparaît dans les premiers vers de ces deux poèmes.

²³² Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 7-8.

mais elle se sert également des connotations orientalisantes du terme « harem » pour s'assurer un succès de librairie²³³.

Dans *Les Derniers harems*, Myriam Harry constate une évolution notable de la condition féminine, surtout en Égypte et en Turquie. Elle écrit que lors de son dernier passage au Moyen-Orient, huit ans auparavant, en 1924, elle avait déjà remarqué le désir d'émancipation des femmes :

[...] les femmes rêvaient transformation, émancipation, européanisation, modernisme et féminisme, grands mots vides de sens et pleins de sons. À Beyrouth, les musulmanes avaient des cercles et des revues « d'avant-garde ». À Damas, elles ne parlaient de rien moins que de jeter voiles et tcharchafs par-dessus les minarets. À Stamboul, Latifé-Hanoum, épouse de Moustapha Kémal, avait galopé, face découverte, sur le front de l'armée. (Il est vrai que le *ghazî* [...] la répudia le lendemain et ne s'est pas remarié). En Égypte, les femmes exigeaient leur admission à l'université et se groupaient en « union féministe ». Qu'est-il advenu de cette évolution²³⁴ ?

Bien que Myriam Harry soit assez précise dans les évolutions qu'elle rapporte, elle prend immédiatement ses distances avec ce désir d'émancipation, qu'elle qualifie de « grand mot vide de sens » ; elle confesse quelques lignes plus loin être « peu mêlée au féminisme²³⁵ ». Cela ne l'empêche pourtant pas de s'intéresser à ce sujet et d'accepter de remettre ses idées en question.

En Égypte où elle commence son enquête, Myriam Harry commence pourtant par constater que rien ne semble avoir changé. Sur la plage d'Alexandrie, elle observe l'arrivée de tout un harem, noirs « sacs de charbon » venus faire profiter les enfants de la baignade. L'amie qui l'accompagne lui indique que la condition de ces femmes du peuple reste peu enviable, les conduisant souvent à chercher du réconfort dans l'usage des drogues²³⁶. La polygamie se pratique toujours dans le peuple, bien qu'elle régresse chez les classes aisées, et les femmes sortent toujours accompagnées de surveillants. Toutes rêvent de s'échapper du harem, comme le révèle leur fascination pour l'alliance portée par une jeune femme habillée à l'européenne, signe « qu'elle vit seule, avec son mari, sans belle-mère, ni vieilles parentes ; qu'elle habite un appartement [...] sans fenêtres grillagées²³⁷ ». Il y a donc des signes d'émancipation. Myriam Harry remarque ainsi, pour la première fois, un couple discutant avec animation : « Jamais je n'avais vu encore une

²³³ Françoise Lapeyre a noté qu'« une vision “orientaliste” du harem sert mieux le succès du récit qu'un reportage “réaliste” sur la condition des femmes esclaves et recluses en contexte de polygamie » (Françoise LAPEYRE, *Quand les voyageuses découvraient l'esclavage*, Paris, Payot & Rivages, 2011, p. 173).

²³⁴ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 13.

²³⁵ *Idem.*

²³⁶ « Pour une piastre de manzoul, on a vingt-quatre heures de paradis. Inutile de penser. Inutile de se sustenter » (*Ibidem*, p. 18.).

²³⁷ *Ibidem*, p. 22.

Égyptienne voyageant auprès d'un homme et affichant une pareille intimité²³⁸ ». La lutte féministe s'organise. Dans son récit, l'écrivaine consacre deux chapitres au mouvement féministe islamique dirigé par Hoda Charaoui, fondatrice de l'Union féministe égyptienne en 1923 et rédactrice en chef de la revue *L'Égyptienne*, qu'elle est avec ses confrères Claude Aveline et Maurice Martin du Gard²³⁹ la seule à évoquer²⁴⁰. Les militantes de l'organisation se distinguent par une tenue vestimentaire mêlant le voile réglementaire et la mode européenne : elles ne portent qu'un turban assorti d'une voilette légère. L'écrivaine rencontre plusieurs de ces femmes affranchies, qui, à vingt ans passés, ne sont pas mariées, soit par refus d'avoir un « maître²⁴¹ », soit parce que leur statut d'affranchies effraie les prétendants et les marieuses. Désireuse d'en savoir davantage, elle se rend également aux locaux de *L'Égyptienne* afin d'interviewer Hoda Charaoui. Celle-ci étant absente, Myriam Harry s'entretient avec la rédactrice en chef de la revue, Ceza Nabaraoui, qui la frappe par son élégance et sa tenue vestimentaire : la militante ne porte en effet pas de voilette, et n'hésite pas à sortir les bras nus. Elle la conduit à « la Maison de la femme », structure créée par Hoda Charaoui pour la formation des femmes et l'organisation de congrès, inaugurée par le roi en personne. Pour autant, selon Mme Nabaraoui, le roi n'est pas vraiment féministe, obligeant encore les femmes de sa famille et de son peuple à conserver le voile. Celui-ci est pour elle un symbole de l'oppression féminine contre laquelle se bat l'Union Féministe Égyptienne. Elle lui rappelle l'événement fondateur qui s'est déroulé au moment du retour d'Hoda Charaoui du congrès féministe de Rome, en 1923 :

Des milliers de personnes étaient massées à la gare. Elle descend du train, vêtue de noir, [...] et soudain, rejette son voile. À ce moment, c'était d'une audace inouïe ! des fanatiques auraient pu l'écharper, la lapider. Personne n'a bronché. Elle a traversé la foule des manifestants de son pas tranquille ; mais des larmes d'émotion coulaient sur son visage pâle. L'Égypte avait sa première musulmane dévoilée²⁴².

Myriam Harry rencontre Hoda Charaoui quelques jours plus tard²⁴³. Elle résume le destin hors du commun de cette ancienne prisonnière du harem, ayant grandi entourée

²³⁸ *Ibidem*, p. 28.

²³⁹ Celui-ci a rencontré la rédactrice en chef Ceza Nabaraoui au cours d'une réunion de journalistes organisée par Robert Blum en janvier 1933. Il la cite dans son ouvrage : « J'avais l'honneur d'avoir autour de moi [...] Mlle Nabaraoui, qui dirige l'*Égyptienne*, organe des revendications féminines » (Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 189).

²⁴⁰ Notons toutefois que Fernand Leprette l'évoque également dans *Égypte, terre du Nil* (*op. cit.*, p. 248).

²⁴¹ « Nous ne voulons pas de maître. Nos mères ont assez souffert. Nous voulons notre liberté : sortir, acheter ce qui nous plaît, regarder le monde autrement qu'à travers un voile noir » (Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 39).

²⁴² *Ibidem*, p. 52.

²⁴³ Elle relate cette rencontre dans le chapitre simplement intitulé « Madame Charaoui Pacha » (*Ibidem*, p. 54-61.).

d'esclaves et mariée pour la première fois à treize ans. L'écrivaine souligne l'enjeu du féminisme en contexte arabo-musulman, conciliant la modernité avec « la tendre protection de l'Islam²⁴⁴ ».

La suite de son voyage donne à Myriam Harry l'occasion de creuser la question de la condition féminine en Islam. À Jérusalem, elle constate que l'émancipation qui s'organise en Égypte n'a pas réussi à s'implanter dans la ville sainte, et que les « affranchies » du Caire seraient ici lapidées tant sont encore vivaces les conservatismes religieux. Il n'y a en effet en Palestine « ni revue, ni club²⁴⁵ », et le voile est encore de rigueur ; toutes les femmes rencontrées par l'écrivaine se plaignent de l'hostilité du clergé à l'évolution de la condition féminine, qui pour contrer ces velléités a même fondé un « comité de vigilance coranique²⁴⁶ » afin de surveiller les musulmanes. Myriam Harry observe également une dégradation de la condition féminine à Damas, qu'elle avait autrefois connue dans l'effervescence à ce sujet. Un ami résidant sur place lui confirme que l'émancipation de la femme en Turquie a provoqué en Syrie une recrudescence du sentiment religieux qui a porté un coup d'arrêt à l'évolution de la condition des femmes : « Celles qui se croyaient libérées ont dû retourner au harem²⁴⁷ », lui dit-il. Il évoque également la création d'une police, constituée de femmes, qui s'érigent en « justicières coraniques » :

Elles surveillent les maisons, les rues, poursuivent les tcharchafs trop courts, entrent derrière les élégantes dans les magasins européens, lacèrent leurs robes, brûlent les bas de soie avec des corrosifs et menacent avec leurs longs ciseaux les visages aux voiles trop légers. Elles ont sérieusement malmené des jeunes filles du meilleur monde. Celles-ci n'osent plus sortir²⁴⁸.

Cette réaction violente et organisée contre le féminisme semble avoir réussi, car il n'y a plus à Damas « ni revue ni cercle féministes²⁴⁹ », alors même que le pays est sous mandat français. Afin de mieux connaître la politique française sur ce point précis, l'écrivaine se rend au « jour arabe » de « la présidente », soit la femme du président de la République syrienne nommé par la France, en l'occurrence Mohamed Ali-Bey al-Abed²⁵⁰. Sont présentes sa femme mais aussi Leyla, sa fille, née à Nice et ayant grandi aux États-Unis avant de revenir en Syrie. Celle-ci n'hésite pas à attaquer son père sur sa politique rétrograde envers les femmes :

²⁴⁴ *Ibidem*, p. 61.. L'expression est de Hoda Charaoui.

²⁴⁵ *Ibidem*, p. 84.

²⁴⁶ *Ibidem*, p. 74.

²⁴⁷ *Ibidem*, p. 105.

²⁴⁸ *Ibidem*, p. 106.

²⁴⁹ *Idem*.

²⁵⁰ Mohamed Ali-Bey al-Abed (1867-1939) fut Président de la République syrienne de 1932 à 1936.

Papa, le plus tolérant des hommes, est devenu le plus rétrograde des tyrans depuis qu'il est président de la République. Avant, il partageait nos idées, il aspirait à l'évolution de la femme. Maintenant, il ne veut plus que nous sortions à pied, que je porte des robes décolletées, que je soulève seulement un pan de mon voile pour respirer²⁵¹.

Le Président, présent dans le harem, entend ces critiques mais justifie sa politique par le souhait de ne pas brusquer une population qu'il estime restée profondément religieuse. D'autre part, il se demande s'il est certain « que la femme civilisée soit plus heureuse que la femme musulmane²⁵² ». Myriam Harry rapporte ces désaccords entre le père et sa fille sans commentaires, avant de céder la parole à la femme du président, qui a connu à la fois la vie du harem à Constantinople et la vie moderne et indépendante lorsqu'elle vivait à Washington où son mari était ambassadeur. Elle dit avoir apprécié les deux expériences, mais comprendre la révolte de sa fille Leyla. À Damas comme à Beyrouth, l'écrivaine rencontre des femmes traditionalistes, jugeant enviable le statut que leur confère l'Islam. Ainsi, elle lie connaissance avec une femme qui respecte à la lettre les traditions religieuses et notamment la réclusion dans le harem, au point de ne pas aller voir les pièces écrites par son mari, le dramaturge Arif bey. L'écrivaine est « ahurie » par le spectacle du harem où vit cette femme avec sa belle-famille :

[...] j'entre dans un harem d'autrefois, un véritable gynécée réactionnaire, étroite pièce nue, triste, aux fenêtres grillagées, où plusieurs dames vêtues à l'ancienne mode de molles dalmatiques, confortablement écroulées sur des divans très bas, fument des narghilés²⁵³.

On voit combien Myriam Harry considère avoir sous les yeux un spectacle anachronique (« harem d'autrefois », « réactionnaire », « à l'ancienne mode »), digne des tableaux orientalistes des siècles précédents ; elle renoue alors avec la représentation dysphorique du harem. Son impression négative est quelque peu atténuée par la conversation avec l'épouse, qui la charme par sa « féminine douceur », mais ne revendique pas ce choix de vie auprès de la voyageuse²⁵⁴. Au contraire, Myriam Harry rencontre à Beyrouth une femme qui argumente longuement contre l'émancipation de la femme arabe ; il s'agit de Mme Khaled bey, femme d'un ancien ministre de Turquie, à qui l'écrivaine délègue la parole. Elle épingle d'abord les imaginations « toujours en quête de romanesque » des Occidentaux avant de remettre en question leurs certitudes, en passant au crible le modèle féministe français :

²⁵¹ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 117.

²⁵² *Idem.*

²⁵³ *Ibidem*, p. 138.

²⁵⁴ Bénédicte Monicat a bien montré combien la condition de la femme recluse dans le harem est à l'exact opposé (« miroir négatif ») de la liberté de mouvement qu'incarne la figure de la voyageuse (Bénédicte MONICAT, *op. cit.*).

« Vous nous traitez d'emmurées, d'êtres inférieurs, d'esclaves. Mais qu'est-ce que cela fait, si nous sommes plus choyées dans notre prison que vous dans votre liberté, et plus régnautes dans notre servitude que vous dans l'égalité sexuelle²⁵⁵ ? »

Lorsque Myriam Harry pose la question de la répudiation et de la polygamie, qui lui paraissent deux manifestations de l'inégalité entre les hommes et les femmes dans l'Islam, son interlocutrice balaie d'un revers de main ces deux questions qui sont d'après elle de faux problèmes, comparant la répudiation au divorce en Occident, et réduisant la polygamie à une simple question de contrat de mariage²⁵⁶. Les femmes musulmanes lui semblent plus libres que les Françaises, qui changent de nom en se mariant, alors que les femmes dans l'Islam conservent le leur toute leur vie. Élodie Gaden a observé que cette longue argumentation « s'emploie à déconstruire une représentation topique de la femme tyrannisée²⁵⁷ », en réfutant point par point les arguments avancés en Occident pour dénigrer la condition de la femme dans l'Islam. En conclusion de son plaidoyer, Mme Khaled bey clame que « les musulmanes [sont] les vraies féministes », ce à quoi Myriam Harry répond qu'elle « commence à le croire²⁵⁸ », apparemment convaincue par la démonstration de son amie, qui a occupé presque intégralement l'espace de deux chapitres²⁵⁹.

Après son séjour en Syrie et au Liban, l'écrivaine termine à Istanbul sa « course aux harems ». La Turquie lui semble, avec l'Égypte, le pays de la région le plus en avance sur la question féminine. Elle y rencontre des femmes progressistes, engagées dans une rupture assumée avec les traditions ancestrales. Comme ses confrères, Myriam Harry commence par décrire les changements qui ont suivi l'application en Turquie des réformes de Mustafa Kemal, en en soulignant la rapidité et la radicalité : voyant une femme habillée à l'européenne, elle « ne cesse de [s']étonner qu'une dame qui portait le tcharchaf à voile et vivait enfermée, il y a trois ans, ait su s'adapter à nos mœurs avec cette distinction aisée²⁶⁰ ». L'écrivaine constate l'apparition d'une nouvelle génération de femmes qui n'aura jamais connu le voile ni la réclusion du harem. Un fossé s'est creusé entre ces jeunes femmes et leurs aïeules, comme le révèle la jeune Latifé Hanum avec laquelle Myriam Harry s'entretient et qui juge sa grand-mère une « dame de l'autre siècle²⁶¹ ». Dans le reportage intitulé « Les harems ouverts » que l'écrivaine publie un an

²⁵⁵ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 153.

²⁵⁶ « L'épouse n'a qu'à stipuler qu'elle exige l'exclusivité, et le mari doit s'y conformer toute sa vie » (*Ibidem*).

²⁵⁷ Élodie GADEN, « J'irai m'enchanter tristement auprès de mes sœurs islamiques : *Les Derniers harems* (1933) de Myriam Harry », *Sociétés & Représentations*, n° 34, 2012, p. 170.

²⁵⁸ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 162.

²⁵⁹ « Les seigneurs du voile » et « Le mariage de minuit », *Ibidem*, p. 147-166.

²⁶⁰ *Ibidem*, p. 209.

²⁶¹ *Ibidem*, p. 210.

plus tard dans *L'Intransigeant*, elle rapporte à l'inverse le point de vue d'une vieille femme habituée du sérail, sur la jeunesse incarnée dans le texte par sa petite fille, Mlle Safiyé, « licenciée ès lettres et ès sciences, secrétaire d'un grand personnage à Ankara²⁶² ».

Toutes les femmes turques que rencontre la voyageuse lui chantent les louanges du nouveau chef turc, qui les a libérées, leur autorisant par exemple à épouser des étrangers et leur accordant de nombreux droits. L'écrivaine rapporte ainsi, comme à son habitude, les paroles de son interlocutrice :

[Le Gazi] a compris que les femmes turques avaient une âme et un cerveau. Il nous a accordé l'égalité intellectuelle et juridique. Il nous a permis de gagner notre vie. Il nous a appelées à collaborer avec lui ; vous n'avez pas vu que, sur le monument du Taxime, une femme, derrière lui, qui rejette son voile ? Cette femme, c'est la Turquie. Grâce au Gazi, la Turquie reprendra son rang parmi les peuples civilisés²⁶³.

Le symbole est très évocateur, et rappelle le geste audacieux d'Hoda Charaoui en Égypte : en se dévoilant et en sortant du harem, les femmes turques confient à Myriam Harry leur impression de rejoindre le monde « civilisé » ; la statue de la place Taksim est une allégorie de cette libération.

Des plages d'Alexandrie aux places d'Istanbul en passant par Jérusalem, Beyrouth et Damas, *Les Derniers harems* se veut un état des lieux de la condition féminine au Moyen-Orient dans les années 1930. Myriam Harry y constate des évolutions marquées, notamment en Égypte et en Turquie, mais aussi des régressions, comme à Damas. Ce reportage constitue un document très intéressant pour l'étude de la question, car l'écrivaine qui joue alors le rôle d'une reporter a recours à des procédés journalistiques garants d'une certaine objectivité, à commencer par les interviews rapportées : l'ouvrage apparaît comme une succession de rencontres, où Myriam Harry délègue très longuement, au discours direct et souvent sans commentaires, la parole à ses interlocutrices. Comme l'a souligné Élodie Gaden, l'écrivaine « ne parle pas *des femmes*, elle les *fait* parler, en menant une écoute active, en suscitant leur parole, et en intégrant dans le texte des pans entiers de discussions voire d'argumentations²⁶⁴ ». Ce faisant, elle donne une voix aux « subalternes²⁶⁵ » qui en étaient auparavant privées, et rompt ainsi avec une certaine tradition de la représentation féminine dans le Voyage en Orient.

²⁶² Myriam HARRY, « Madame Beauté-des-Roses, parfumeuse du sultan », *L'Intransigeant*, 23 novembre 1933. En illustration de l'article, à la Une, figure une photographie représentant une jeune femme accompagnée de sa mère, portant la légende suivante : « L'ancienne et la nouvelle génération... Crânement, la jeune femme offre aux yeux des hommes son visage découvert, tandis que sa mère n'a pu se résigner à abandonner complètement l'antique voile ». Ce reportage n'a pas fait l'objet d'une publication en volume.

²⁶³ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 211.

²⁶⁴ Élodie GADEN, « J'irai m'enchanter tristement auprès de mes sœurs islamiques : *Les Derniers harems* (1933) de Myriam Harry », *op. cit.*, p. 168.

²⁶⁵ Gayatri Chakravorty SPIVAK, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009

Pour autant, comme ses collègues masculins, l'écrivaine amoureuse du pittoresque oriental ne peut s'empêcher de romancer la question féminine. Sa condition de femme ne la prévient pas toujours contre l'héritage romantique sur la question féminine. Ainsi, bien qu'elle ait constaté une baisse de la fréquentation des hammams en raison du développement des baignoires à domicile²⁶⁶, elle reste la seule auteure du corpus à composer une véritable scène de hammam dans la plus pure tradition orientaliste²⁶⁷, en un tableau digne de Jean-Léon Gérôme. De la même façon, elle semble toujours très sensible au charme de l'imaginaire du harem, qui continue à la faire rêver : ceci se voit surtout dans son reportage intitulé « Les harems ouverts », réalisé en Turquie et en Iran. Au cours de son séjour à Istanbul, elle a pu rencontrer l'ancienne parfumeuse du harem du sultan, une femme du nom de Husnugul, surnommée Madame « Beauté-des-Roses ». Sa conversation avec ce personnage permet de faire ressurgir tout l'univers du sérail, dont Myriam Harry se montre parfois nostalgique. Tout comme les femmes qu'elle décrit, tiraillées entre un désir d'émancipation et de modernité, et l'attachement aux traditions, Myriam Harry propose un discours globalement novateur sur la condition féminine au Moyen-Orient, mais non dépourvu d'une empreinte romantique.

DES DERNIERS HAREMS À IRAK

Non contente d'avoir consacré six mois à enquêter sur les femmes dans plusieurs pays du Moyen-Orient, Myriam Harry retourne dans la région dès l'année suivante pour élargir le terrain de son enquête. On peut en effet considérer que le récit de voyage intitulé *Irak* fait directement suite aux *Derniers harems*, bien que plusieurs années séparent la publication en volume des deux ouvrages²⁶⁸. En effet, le dernier chapitre des *Derniers harems* ouvre déjà sur l'espace irakien, par l'intermédiaire d'un personnage, Faouaz pacha, rencontré sur le paquebot qui ramène l'écrivaine en France. Celui-ci lui dit qu'elle était attendue en Irak²⁶⁹ et accepte de lui dresser un bref tableau de la condition féminine dans ce pays dirigé par le roi Fayçal. Selon lui, « le sort d'aucune femme n'est aussi enviable que celui de la musulmane », ce à quoi Myriam Harry répond que « c'est elles qu'il faudrait interroger²⁷⁰ », et qu'elle compte bien se rendre bientôt en Irak afin de « conclure » sur cette question. Bien qu'il s'agisse d'un récit de voyage et non plus d'une

²⁶⁶ « Ainsi que les Européennes, [les *banoums*] ont des baignoires à domicile » (Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 80.).

²⁶⁷ Cette longue description du « bain de la mariée » dans le plus luxueux hammam de Damas (*Ibidem*, p. 122-132.) est reproduite dans le volume d'Annexes, p. 220-223.

²⁶⁸ Certains chapitres du livre ont été pré-publiés dans un reportage intitulé « Le Crépuscule de l'Islam », publié dans *Le Journal* du 12 septembre au 7 octobre 1933, soit un an seulement après la publication dans le même journal des « Derniers harems ».

²⁶⁹ Myriam Harry avait en effet programmé un passage en Irak, auquel elle avait dû renoncer en raison d'une tempête de sable.

²⁷⁰ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 247.

enquête journalistique, l'écrivaine ne manque pas d'inclure de très nombreuses observations de la condition féminine dans ce texte, où l'on trouve davantage encore de scènes de harem que dans son reportage pour *Le Journal*.

En effet, lors de son séjour à Bagdad, elle ne manque pas de s'enquérir de l'évolution de la situation des femmes, et découvre que Fayçal n'a pas tout à fait tenu ses promesses à ce sujet : « Ce que l'émir avait promis en Syrie, le roi ne saurait le tenir en Irak²⁷¹ », lui dit l'ancien chambellan du roi, T... Bey. Une dizaine d'années plus tôt, Fayçal semblait pourtant avoir une opinion progressiste. Une de ses admiratrices, rencontrée par Myriam Harry à Beyrouth en 1920, le lui assurait alors :

Notre roi est féministe. Il l'a proclamé en demandant notre secours ! Il va ouvrir les harems, proscrire les voiles, abolir la polygamie, nous permettre de nous instruire autant que nos frères, de voyager, de footballer, de tenir le volier, de voter, de choisir notre mari, « de le divorcer », enfin de vivre à notre gré [...] au lieu d'être, comme des volatiles, perchées sur les toits²⁷² !

En Irak, Myriam Harry ne semble donc pas vérifier la concrétisation de ces promesses, bien que le successeur de Fayçal, le roi Ghazi, lui paraisse lui aussi tenir un discours plutôt favorable à l'évolution de la condition féminine. Au contraire, on lit dans son récit de voyage deux scènes de harem en tous points fidèles à la tradition orientaliste. La première a lieu à Amman, où l'écrivaine rencontre la femme de l'émir Abdallah, par l'intermédiaire d'un « vieil eunuque » qui vient la chercher au terme de son entrevue avec l'émir. Il la mène ensuite dans une aile séparée au premier étage du palais, où se trouvent les femmes. Elle ne peut alors s'empêcher de donner un tableau orientaliste du spectacle qu'elle découvre :

Antichambre ornée de glaces, meublée à l'anglaise, puis une longue salle étroite où m'attendent sur un divan bas, courant sous des moucharabiehs, plusieurs princesses d'apparence majestueuse en leurs flots d'étoffes traînantes et leurs turbans de mousselines brochées d'or, formant tout à la fois pschent²⁷³ égyptien et mentonnière médiévale qu'encercle, sur le front une bande d'étoffe pailletée. Et toutes tiennent comme les donatrices des tableaux hollandais une petite touffe de verdure entre les mains. L'une, celle du milieu, couronnée d'un véritable diadème, est l'émirresse en titre²⁷⁴.

Rien ne manque au tableau, ni la splendeur des costumes, ni les éléments du décor oriental (les moucharabiehs), ni la beauté des personnages féminins. Myriam Harry se

²⁷¹ Myriam HARRY, *Irak, op. cit.*, p. 84.

²⁷² *Ibidem*, p. 77.

²⁷³ Ce terme désigne une coiffure, portée par les pharaons, constituée d'un mortier rouge et d'une mitre blanche, et qui symbolisait la souveraineté sur la Haute et la Basse Égypte.

²⁷⁴ Myriam HARRY, *Irak, op. cit.*, p. 15.

livre à une ekphrasis des tableaux représentant les scènes de harem, et il n'est pas innocent qu'elle fasse référence, au sein de sa description, à l'art pictural (« les tableaux hollandais »). Au cours de son entrevue avec la femme de l'émir, l'écrivaine met en scène tout le personnel traditionnel du harem, depuis l'eunuque jusqu'aux « négresses », ces esclaves qui apportent « rafraîchissements, sucreries, café bouillant, accompagnés d'une petite touffe verte » qui se révèle être du henné « conjurateur de maléfices²⁷⁵ ». Elle se plaît à rappeler tout le cérémonial – le salut en trois temps, la sortie à reculons – faisant de cette rencontre une véritable scène de harem dans la plus pure tradition. Il peut paraître étonnant qu'elle s'inscrive ainsi dans une tradition dont elle avait cherché à se détacher dans *Les Derniers harems* : on peut supposer que l'écrivaine a orienté son discours en fonction du lectorat, car *Irak* se présente avant tout comme un récit de voyage exotique dont la couverture même, composée de motifs orientalisants²⁷⁶, était une promesse de dépaysement. La scène de harem figure à ce titre dans le texte comme un attendu du Voyage en Orient.

La deuxième rencontre avec les femmes d'un harem a lieu à Bagdad, où l'écrivaine est reçue par le roi Ghazi, puis par la reine et la reine-mère, dans « l'ancien sérail du gouvernement turc », à l'heure des réceptions. C'est l'occasion pour Myriam Harry d'actualiser la scène du harem d'Amman en brossant le portrait de femmes modernes :

La reine-mère, très brune de complexion, serait peut-être, sinon belle, du moins majestueuse, si elle avait gardé comme sa sœur, l'émiresse de Transjordanie, ses flots de robes arabes, son turban d'or et ses massifs bijoux. La jeune reine, d'un teint plus clair, ses magnifiques cheveux naturellement onduleux coupés, est également vêtue d'une courte mousseline imprimée, découvrant jambes, bras et cou, où s'enroule un mince collier à la mode²⁷⁷.

Myriam Harry note les tenues modernes de la reine-mère et de l'épouse du roi, cette dernière portant notamment les cheveux courts et une tenue qui laisse voir sa peau. Il est difficile de déterminer comment l'écrivaine juge cette évolution ; bien que la première phrase montre qu'elle semble regretter ces nouveaux atours, qui nuisent au pittoresque du tableau orientaliste, il n'en reste pas moins qu'elle enregistre cette évolution et propose ainsi un tableau plus moderne du harem. À l'issue de cette entrevue très brève et formelle avec l'entourage féminin du roi, Myriam Harry est persuadée que celles-ci ont un mode de vie moderne et proche des standards occidentaux. L'amie qui l'accompagne, une Anglaise résidant à Bagdad, la détrompe pourtant sur ce point, lui expliquant que les reines et les princesses d'Irak « ne sortent jamais » et que « le roi

²⁷⁵ *Ibidem*, p. 16.

²⁷⁶ Cette couverture est reproduite dans le volume d'Annexes, p. 72.

²⁷⁷ Myriam HARRY, *Irak, op. cit.*, p. 87.

Fayçal avait des idées très arriérées pour les dames de sa famille²⁷⁸ ». Myriam Harry lui rétorque que le nouveau roi, lui, est féministe, ce que son amie dément également :

Oh ! vous savez les hommes d'Orient sont très féministes pour les femmes des autres. Ghazi continue la tradition pour sa « maison ». La jeune reine n'a pas plus de liberté que l'ancienne²⁷⁹.

Il est vrai qu'elle nuance aussitôt en affirmant que « cette séquestration est signe de haute origine » et que les femmes sont peut-être « fières d'être étroitement surveillées », ce que Myriam Harry ne commente pas. Tout comme c'était le cas dans les *Derniers harems*, l'écrivaine laisse la parole aux femmes qu'elle rencontre, qu'elle considère peut-être les mieux placées pour juger la situation et apprécier les évolutions dans leur pays.

De *Terre d'Adonis* à *Irak* en passant par *Les Derniers harems*, Myriam Harry a toujours concilié ses voyages au Moyen-Orient avec une attention toute particulière à la condition féminine, ce qui peut s'expliquer par son histoire personnelle : née à Jérusalem, elle a été élevée par une nourrice arabe qui a bercé son enfance avant qu'elle ne quitte la Palestine pour l'Europe à l'adolescence²⁸⁰. En s'intéressant à la question féminine, l'écrivaine se réapproprie l'Orient dont elle a été forcée de s'éloigner²⁸¹ ; surtout, elle inaugure une nouvelle représentation des femmes dans les récits de voyage, et tout particulièrement dans le Voyage en Orient, par sa pratique systématique de délégation de la parole. Malgré les tableaux orientalisants auxquels elle succombe souvent par goût du pittoresque, la première lauréate du prix Fémina²⁸² constitue une figure incontournable de l'évolution de la condition de la femme orientale dans la littérature française.

²⁷⁸ *Ibidem*, p. 88.

²⁷⁹ *Idem*.

²⁸⁰ Sur l'identité multiple de l'écrivaine, complexité qu'elle met en scène dans chacun de ses récits de voyage, nous renvoyons à notre article intitulé « Un orientalisme réinventé : postures de Myriam Harry entre Europe, Afrique et Orient », dans *Femmes européennes en voyage. Afrique, Orient, regards littéraires*, colloque international organisé à Paris par le CIEF les 14 et 15 juin 2013 à l'Université Paris-Sorbonne (Paris-IV), à paraître.

²⁸¹ Nous renvoyons à la chronologie des voyages dans le volume d'Annexes pour plus de renseignements sur les nombreux séjours de Myriam Harry dans la région. On y trouvera également une photographie la représentant avec son fils adoptif Faouaz, à qui le récit *Irak* est par ailleurs dédié.

²⁸² Elle reçoit en janvier 1905 le premier prix Fémina, alors appelé prix de la *Vie Heureuse*, pour son roman autobiographique *La Conquête de Jérusalem* (Paris, Calmann-Lévy, 1904). Suite à ce prix, Myriam Harry fit partie du jury du prix Fémina jusqu'à la fin de sa vie.

◆ SUR LA ROUTE DE PALMYRE DE PAULE-HENRY BORDEAUX : L' « HISTOIRE BANALE »
D'UNE MUSULMANE DE CONDITION MODESTE

Une autre écrivaine du corpus s'illustre par son intérêt constant pour la condition féminine. Paule Henry-Bordeaux, fille de l'écrivain Henry Bordeaux, l'a accompagné dans son voyage de 1922. Ce séjour l'a profondément inspirée, puisqu'elle en a tiré pas moins de quatre ouvrages, qui ont la particularité d'être tous consacrés à des figures féminines. Outre le personnage romanesque de Lady Hester Stanhope²⁸³, elle s'est intéressée au génocide arménien, qu'elle raconte selon le point de vue féminin d'une rescapée²⁸⁴. Par ailleurs, Sarga Moussa a noté²⁸⁵ que c'est Paule-Henry Bordeaux qui a rapporté en France les mémoires de Maria Theresa Asmar²⁸⁶ – à l'origine rédigés au début du XIX^e siècle et traduits en anglais en 1844 – sous le titre *Une Princesse babylonienne chez les Druses*²⁸⁷ ; ce livre met en scène la découverte passionnée de l'écrivaine du récit autobiographique de Maria Theresa Asmar, qui est ensuite inséré dans le récit, comme si Paule Henry-Bordeaux lui laissait la parole.

*Sur la route de Palmyre*²⁸⁸ est le premier récit de la jeune écrivaine, âgée de dix-neuf ans seulement au moment du voyage. Elle y relate sa rencontre avec Roumana, une jeune fille de son âge habitant dans un bourg modeste des alentours de Damas, seconde épouse d'un homme plus âgé qu'elle, nommé Mansour. Malgré les différences culturelles, elles nouent une relation amicale qui se poursuit par une correspondance après le retour de Paule en France. C'est là que celle-ci apprend la mort de son amie, suite au décès suspect de sa fille, et devine le drame qui s'est joué dans le harem qu'elle avait visité. Ce récit nous semble constituer un complément intéressant aux enquêtes de Myriam Harry en ce que Paule Henry-Bordeaux y développe sur une centaine de pages, en lui déléguant également la parole, le destin d'une jeune femme arabe de la campagne syrienne, et non d'une représentante des classes aisées résidant en ville. Si Roumana n'est pas pauvre, puisque son mari est un « gros propriétaire de Djêrouûd²⁸⁹ », elle représente la condition féminine arabe rurale « de condition moyenne²⁹⁰ », Bédouins exceptés.

²⁸³ Elle s'est notamment intéressée à Lady Hester Stanhope (Paule HENRY-BORDEAUX, *Lady Stanhope en Orient. La Circé du désert*, Paris, Plon, 1924 et *Lady Stanhope en Orient. La Sorcière de Djoun*, Paris, Plon, 1926).

²⁸⁴ Paule HENRY-BORDEAUX, *Antaram de Trébizonde*, *op. cit.*

²⁸⁵ Il évoque cet ouvrage dans une section intitulée « L'émergence d'un point de vue féministe » (Sarga MOUSSA, *La Relation orientale*, *op. cit.*, p. 189-193).

²⁸⁶ Maria Theresa ASMAR, *Memoirs of a Babylonian Princess*, Londres, Henry Colburn, 1844. L'ouvrage a récemment été réédité en anglais aux États-Unis (Boston, Adamant Media Corporation, 2005).

²⁸⁷ Paule HENRY-BORDEAUX, *Une Princesse babylonienne chez les Druses*, Paris, Plon, 1928.

²⁸⁸ Paule HENRY-BORDEAUX, *Sur la route de Palmyre*, Paris, Plon-Nourrit, 1924.

²⁸⁹ *Ibidem*, p. 24.

²⁹⁰ *Ibidem*, p. 66.

Tout comme Myriam Harry, Paule Henry-Bordeaux insiste sur la « couleur locale » dans des descriptions pittoresques de la vie du harem. En acceptant la proposition du drogman d'aller se reposer chez « une dame qui parle français » – que Roumana a appris en deux ans à Damas, où son père était « sous-colonel » du temps des Turcs –, Paule est consciente de bénéficier d'un privilège féminin et de s'inscrire ainsi dans la tradition des voyageuses du harem :

Cette dame qui parle français m'intrigue, et puis, faut-il l'avouer, je suis très aise de faire quelque chose que ni mon père, ni aucun des officiers qui sont avec nous ne pourront faire. Pénétrer dans un harem ! Quel prestige cela va me donner²⁹¹ !...

Le simple mot de harem a semble-t-il suffi à exciter l'imagination de la jeune femme, que son enthousiasme et sa fraîcheur distinguent ainsi d'une Myriam Harry, qui se pose en experte des harems du Moyen-Orient. La relation de la première visite de Paule chez Roumana occupe vingt pages, dans lesquelles la voyageuse manifeste une réelle volonté de dialogue malgré les différences culturelles et les difficultés de compréhension mutuelle :

C'est une conversation difficile : Roumana ne comprend pas toujours très bien ; je dois détacher mes syllabes et ralentir mes phrases ; ou bien c'est moi qui ne saisis pas clairement ce qu'elle explique dans son langage imagé²⁹².

Elle s'inquiète de blesser involontairement Roumana par ses propos et sa méconnaissance de la culture arabe et musulmane²⁹³. En dépit de ces difficultés, elles parviennent à dialoguer et à se découvrir l'une l'autre. La deuxième visite de Paule au harem, quelques jours plus tard, est l'occasion pour les deux jeunes femmes d'échanger sur leurs existences réciproques, Paule décrivant à Roumana « la vie des petites filles à l'école²⁹⁴ », Roumana lui parlant ensuite de sa « vie stagnante » (l'adjectif est de Paule, qui résume les propos de son amie) faite de siestes, de visites d'amies et de prière.

Paule perçoit clairement la souffrance de son interlocutrice, mariée contre son gré, ce qui l'a forcée à arrêter ses études. Cette douleur est moins perceptible dans les paroles échangées que dans les gestes et les silences, ce que la Française saisit rapidement, par exemple lorsque Roumana ne répond pas à sa question sur la bonté de son mari : « Ici elle ne répond rien et se met à sourire²⁹⁵ ». L'ayant poussée à se confier, elle découvre

²⁹¹ *Ibidem*, p. 15.

²⁹² *Ibidem*, p. 20.

²⁹³ « J'ai complètement oublié que les Musulmanes sont voilées depuis l'âge de huit ans ! Pourvu que Roumana ne soit pas blessée de cette question intempestive ! » (*Ibidem*, p. 23.).

²⁹⁴ *Ibidem*, p. 69.

²⁹⁵ *Ibidem*, p. 19.

une histoire qui serait banale sans l'accent de la jeune femme [...]. Mais la voix de Roumana tremble, elle se souvient et elle souffre ; quand elle parle de l'école, je vois ses yeux lourds de larmes²⁹⁶.

La condition des femmes de la campagne syrienne semble encore bien éloignée des avancées du Caire ou d'Istanbul. Paule Henry-Bordeaux revient ainsi sur le mariage arrangé, sur lequel la femme n'a aucune prise, et qui se fait bien souvent de force ; ainsi Roumana « a-t-elle en vain supplié qu'on lui laissât encore un an, trois mois, quelques jours » avant d'être « achetée²⁹⁷ » par Mansour à son oncle. Elle est sa seconde épouse, la première, Abla, étant bien plus âgée qu'elle. La jeune écrivaine est frappée par l'expression méchante de cette femme à son égard mais aussi envers Roumana, et cherche bien vite à se soustraire à ses regards : « Il faut avoir les nerfs solides pour passer son existence avec une créature aussi antipathique²⁹⁸ ». Prêtant l'oreille aux mots échangés entre les deux épouses, elle constate que leurs relations sont pour le moins houleuses²⁹⁹. Paule Henry-Bordeaux vérifie également la persistance de la polygamie, apprenant que tous les hommes de la région possèdent au moins deux et beaucoup trois ou quatre femmes. Ces éléments lui permettent de comprendre que l'évolution féministe en au Moyen-Orient est en réalité très limitée :

En France, on sourit quand on parle de polygamie, en assurant que c'est passé de mode. Dans les hautes classes de la société, peut-être les mœurs se sont-elles transformées à notre courant direct. Les grandes familles européanisées de Constantinople, du Caire, de Beyrouth nous donnent le change. Ainsi avons-nous pu croire à une évolution féministe en Orient. Il n'en est rien, et voici qu'une petite musulmane, de condition moyenne, m'apporte un témoignage diamétralement opposé³⁰⁰.

Ces lignes révèlent la prise de conscience de Paule Henry-Bordeaux, qui cherche avec la publication de son ouvrage à rétablir la vérité sur la condition féminine dans la région. Dans la suite du passage, elle affiche ses convictions féministes et sa volonté de faire réagir le lectorat :

Non, dans toutes les campagnes et les bourgs de Syrie, la polygamie continue d'exister, et la femme continue à être traitée en bête de somme ou en animal de plaisir, suivant le caprice de son maître. Et qu'on ne hausse pas les épaules en répétant qu'elles sont habituées à cet état de choses et vivent en bonne intelligence avec leurs rivales...

²⁹⁶ *Ibidem*, p. 22.

²⁹⁷ *Ibidem*, p. 24.

²⁹⁸ *Ibidem*, p. 31.

²⁹⁹ « Un dialogue s'engage, très animé, où je distingue les mots khallîni, khallîni (laisse-moi tranquille), qui reviennent à plusieurs reprises » (*Ibidem*, p. 28).

³⁰⁰ *Ibidem*, p. 66.

J'ai vu un éclair de haine dans les yeux d'Abla, quand Roumana causait avec moi depuis quelques instants³⁰¹.

Ces lignes polémiques dénoncent l'attitude détachée des Français au sujet du harem (« on sourit », « on hausse les épaules »), davantage traité sous l'angle pittoresque et considéré comme une « mode » désormais désuète. Paule Henry-Bordeaux réfute ces idées, comme l'illustre le vigoureux « non » qui ouvre l'extrait ci-dessus, ou encore la tournure injonctive de la deuxième phrase (« Et qu'on ne hausse pas les épaules... »). Elle cherche ainsi à susciter une prise de conscience de la part de son lectorat. Selon elle, les traditions pèsent encore terriblement sur la vie des musulmanes de la campagne ; elle a pu le vérifier lorsque, ayant décrit à Roumana « l'égalité des hommes et des femmes dans le travail³⁰² », cette « révélation » avait horrifié son interlocutrice :

[...] qu'il y ait des jeunes filles qui se consacrent aux mêmes études que les jeunes gens, suivent les mêmes cours, choisissent les mêmes carrières, cela dépasse ce qu'elle avait pu imaginer... Il y a de la terreur dans ses grands yeux inquiets et je me hâte de changer de conversation³⁰³.

La suite du récit est une forme de parabole qui démontre la pertinence du constat amer établi par l'écrivaine lors de ses deux visites chez Roumana. Après le retour de Paule à Paris, les deux jeunes femmes engagent une correspondance épistolaire que l'écrivaine restitue dans son récit en reproduisant les lettres reçues de Roumana, sans en corriger la langue³⁰⁴. Cette pratique qu'elle utilisera également dans *Antaram de Trébizonde* révèle sa volonté d'étayer son récit par des preuves, pour lui donner la valeur d'un document. Un jour, les lettres arrêtent de lui parvenir et Paule craint le pire. La visite au domicile des Bordeaux d'un médecin militaire que Paule et son père avaient connu en Syrie confirme ses appréhensions, car il lui parle de la mort suspecte d'une petite fille d'un an et demi dans la ville de Jayrud (« Djêroûd »), noyée dans une fontaine : Paule est persuadée qu'il s'agit de l'enfant de Roumana, Marie. Elle reçoit quelques jours plus tard un colis lui renvoyant les lettres, livres et photographies qu'elle avait fait parvenir à Roumana. Elle est dès lors persuadée que son amie est morte de chagrin, et que c'est Abla, la probable meurtrière de Marie, qui a renvoyé ces cadeaux « pour effacer le passage de "l'étrangère" et purifier la demeure de ses dernières traces³⁰⁵ ». À la dernière page du livre, Paule demande pardon à Roumana d'avoir peut-être contribué à son

³⁰¹ *Ibidem*, p. 67.

³⁰² *Ibidem*, p. 69.

³⁰³ *Idem*.

³⁰⁴ Elle reproduit ainsi les trois lettres écrites par Roumana (*Ibidem*, p. 81-85.).

³⁰⁵ *Ibidem*, p. 94.

désespoir en lui parlant de liberté, et rend hommage à celle qui fut son amie malgré les différences culturelles³⁰⁶.

Ce récit d'une petite centaine de pages constitue un contrepoint aux constats de progrès de la condition féminine au Moyen-Orient. Avec cet ouvrage qui tient à la fois du récit de voyage, du témoignage et du roman, car le dénouement est très romancé, la jeune écrivaine montre la permanence des traditions qui pèsent sur la femme, surtout quand elle est de condition modeste.

Au terme de ce parcours sur la représentation des femmes dans notre corpus, deux enseignements peuvent être tirés. Tout d'abord, il apparaît que cette représentation s'inscrit toujours dans un certain imaginaire, popularisé au XIX^e siècle par une certaine littérature et une certaine peinture. L'héritage de Hugo ou de Jean-Léon Gérôme reste perceptible dans les récits. Toutefois, cet héritage est de plus en plus interrogé car il ne correspond plus toujours aux réalités observées sur place : en Égypte et en Turquie, la condition des femmes de la haute société résidant dans les grandes villes connaît à notre période des progrès notables. Le combat féministe s'y organise sur le plan politique et culturel, les harems y sont de moins en moins nombreux, et le port du voile tend à être abandonné. Mais ces progrès sont conditionnés par la classe sociale ainsi que le lieu de résidence.

Le second enseignement est le maintien d'un traitement « genré » de la question. En effet, ce sont bien les femmes de notre corpus, Myriam Harry et Paule Henry-Bordeaux, qui s'attachent le plus à enquêter sur la condition féminine, au point d'y consacrer parfois tout leur œuvre littéraire. Toutes deux ont presque systématiquement recours à la délégation de parole, bien qu'il faille noter que certains écrivains l'emploient également ; comme l'écrit Myriam Harry, ce sont bien les premières concernées qu'il faut interroger, et il semble que cette idée ait fait son chemin dans l'esprit des voyageurs et voyageuses occidentaux. La pratique énonciative qui consiste à rapporter, sans la transformer ni même la commenter, la parole des femmes, constitue une évolution primordiale de la « relation orientale ».

b. La fin de l'esclavage ?

◆ UNE RÉALITÉ PERSISTANTE, MALGRÉ DES ÉVOLUTIONS

La question de l'esclavage est étroitement liée à celle du harem. En effet, sous l'Empire ottoman, la plupart des femmes du harem étaient achetées au marché aux

³⁰⁶ « Nous nous sommes connues autant que pouvaient se connaître deux enfants séparées par l'abîme des races et des civilisations plus encore que par les mers et les pays » (*Ibidem*).

esclaves, dont la visite est un poncif du Voyage en Orient du XIX^e siècle : Gautier et surtout Nerval lui accordent une place importante dans leur récit, le narrateur imaginé par le second y faisant même l'acquisition d'une femme, Zeynab. C'est également au marché aux esclaves qu'étaient vendus les indispensables eunuques, hommes châtrés affectés à la garde et à l'administration des harems, mais qui pouvaient avoir un rôle politique de premier plan. Ceux-ci disparaissent avec la fin des harems, pendant la première moitié du XX^e siècle³⁰⁷.

Encore une fois, Myriam Harry est celle qui s'intéresse le plus à cette question. Elle dit avoir croisé plusieurs fois des eunuques au cours de ses voyages. Parfois, c'est juste au détour d'une phrase, comme dans *Irak* où, alors que l'écrivaine est reçue par l'émir Abdallah de Jordanie, c'est « un vieil eunuque » qui vient lui signaler que « ces dames [l']attendent³⁰⁸ ». De passage à Istanbul, elle consacre à la question des eunuques un chapitre entier de son enquête sur *Les Derniers harems*³⁰⁹ : dans le café où elle se trouve entre en effet un personnage « au visage glabre et gris de vieille femme triste », que ses interlocuteurs, turcs, lui présentent comme « l'eunuque Yasmin-agma », du harem du sultan Mourad, désormais « économe ». Ils lui rappellent le rôle des eunuques dans l'histoire de l'Empire ottoman, jusqu'à ce que l'eunuquat soit aboli en 1908. Les eunuques étaient appelés « aghas », et une distinction très claire séparait les aghas noirs des aghas blancs, beaucoup plus rares et recherchés. Après la disparition des harems, les eunuques se sont reconvertis en gardiens des musées ou du Vieux sérail. Malgré la disparition des harems, ils conservent encore leur prestige sous la République de Kemal : « le peuple les aime et le Gazi les autorise à conserver le fez³¹⁰ », lui dit-on. L'écrivaine revient sur cette question dans le reportage qu'elle livre à *L'Intransigeant*, notamment dans l'article intitulé « Le vieux sérail et les eunuques ». Elle y décrit les anciens eunuques qu'elle a pu observer en visitant le Grand Sérail à Istanbul. Elle y a croisé l'agma Yasmine – le même que celui dont elle parle dans *Les Derniers harems* – ainsi que l'agma Taous, surnommé « monsieur Paon », « le dernier bouffon châtré » : c'est « un nain coiffé du fez, habillé avec la dernière élégance, fum[ant] une cigarette au bout d'un long tube d'or incrusté de pierreries³¹¹ ». C'est lui qui fait visiter à Myriam Harry et à son compagnon, l'ancien docteur du sérail, les divers recoins du Vieux Sérail, du dortoir des eunuques aux appartements des femmes du harem. Dans notre corpus, cette mention

³⁰⁷ Sur la fin de l'eunuquat, voir Drs HIKMET et Félix RÉGNAULT, « Les Eunuques de Constantinople », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, année 1901, vol. 2, n° 2, 14 mars 1901, p. 234-240 ; Richard MILLANT, « VIII. Les Eunuques orientaux », *Les Eunuques à travers les âges*, Paris, Vigot Frères, 1908 ; et Demetrius A. ZAMBACO, *Les Eunuques d'aujourd'hui et ceux de jadis*, Paris, Masson et Cie, 1911.

³⁰⁸ Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*, p. 15.

³⁰⁹ Myriam HARRY, « Les eunuques », chapitre 22 des *Harems*, *op. cit.*, p. 218-227..

³¹⁰ *Ibidem*, p. 226.

³¹¹ Myriam HARRY, « Le vieux sérail et les eunuques », *L'Intransigeant*, 26 novembre 1933.

des eunuques est très rare, sûrement en raison de la disparition progressive de ces personnages. Tout comme les « touchantes défroques » que Pierre Benoit a pu contempler à Istanbul, les eunuques sont les représentants de feu l'Empire ottoman, renvoyé à un passé légendaire.

Toutefois, l'eunuquat n'était que l'un des visages de l'esclavage au Moyen-Orient. Les autres types d'esclaves ont-ils également disparu à l'époque où voyagent les écrivains de notre corpus ? Les textes officiels portent à le croire. En effet, l'Empire ottoman, qui avait déjà formellement aboli l'esclavage des Blancs en 1854 et en 1857 la traite des Noirs³¹², figure parmi les signataires de la convention de Bruxelles³¹³ de 1890 réprimant la traite des esclaves en Afrique et dans l'océan Indien ; ce texte est complété en 1926 par la convention relative à l'esclavage, établie par la Société des Nations, qui cherche à donner un effet concret aux intentions du texte précédent et étend la définition de l'esclavage au travail forcé³¹⁴. Ce texte est ratifié par quarante-quatre pays. C'est pendant l'entre-deux-guerres que la plupart des pays de la région abolissent officiellement l'esclavage (en 1924 en Irak sous mandat britannique, en 1929 en Transjordanie). Enfin, l'Organisation des Nations Unies adopte en septembre 1956 une convention supplémentaire relative à « l'abolition de l'esclavage, de la traite des esclaves et des pratiques analogues à l'esclavage ». La contrebande des esclaves est toutefois restée longtemps active au Moyen-Orient, et certains pays n'ont officiellement aboli l'esclavage qu'après cette ultime convention – c'est notamment le cas de certains émirats, de l'Arabie Saoudite et du Yémen, où l'abolition date seulement de 1962.

Comme une large partie de l'opinion occidentale, les écrivains de notre corpus considèrent dès lors qu'au XX^e siècle, l'esclavage a globalement disparu. En 1930, Joseph Kessel en parle comme d'un « fait inadmissible pour notre sensibilité européenne³¹⁵ » et d'« une institution proscrite par tous les pays civilisés, traquée sur mer aussi bien que sur terre par les représentants des puissances et les membres de la

³¹² Abolition qui comportait toutefois une exception : la région de la mer Rouge (*Dictionnaire des esclavages*, Olivier PÉTRÉ-GRENOUILLEAU (dir.), Paris, Larousse, 2010, p. 387). En dépit de ces ordres d'abolition, la traite se poursuit encore longtemps dans l'Empire.

³¹³ La convention, signée en 1890 et entrée en vigueur en avril 1892, visait à « mettre un terme aux crimes et aux dévastations qu'engendre la traite des esclaves africains, afin de protéger efficacement les populations aborigènes de l'Afrique et d'assurer à ce vaste continent les bienfaits de la paix et de la civilisation » (texte de l'introduction).

³¹⁴ Maurice Pernot nuance l'efficacité de cette convention : « Le père Genocchi eût applaudi à la convention que vingt-huit États ont signée à Genève le 25 septembre 1926 ; mais il n'eût pas compris que certains de ces États pussent, tout en s'engageant solennellement à réprimer et à supprimer l'esclavage, maintenir sur leurs territoires des usages et des formes de contrat qui soumettent l'homme de couleur à des conditions humiliantes et le frustrent pratiquement de sa liberté » (Maurice PERNOT, *En Asie musulmane*, *op. cit.*, p. 242.).

³¹⁵ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 35.

Société des Nations³¹⁶ ». En conclusion de son enquête sur les marchés d'esclaves, il reformule cette idée : « il y a chez nous, au seul mot d'esclavage, à la seule notion d'un être humain appartenant à un autre être humain en absolue propriété, un réflexe intolérable et que nous inspire, malgré tous les arguments, notre instinct le meilleur³¹⁷ ». Lorsqu'ils sont confrontés à la survivance de cette réalité au cours de leur séjour en Orient, les voyageurs ont donc une réaction pour le moins étonnée, que Kessel a pu qualifier de « révélation³¹⁸ ». C'est le cas de Roland Dorgelès qui, accueilli en 1927 chez un chef Bédouin dans le désert syrien, demande à l'interprète l'identité du « nègre à l'air important » qui se trouve près d'eux, et s'entend répondre que « c'est l'esclave » ; il a alors ce seul commentaire, qui en dit long : « C'est singulier ce qu'on peut, en trois mots, bouleverser d'idées³¹⁹ ». Il suggère ainsi qu'il était pour lui impensable qu'il restât encore des « esclaves » – c'est le terme même qui semble le choquer ici – dans la région.

Pourtant, force est de constater qu'il reste beaucoup d'esclaves au Moyen-Orient dans la première moitié du XX^e siècle. Bien qu'elle ne s'attache pas à développer ce sujet, Myriam Harry en est le témoin, puisqu'à chaque fois qu'elle visite un harem, elle croise, outre les vieux eunuques dont elle ne manque pas de préciser qu'ils sont sûrement les derniers, des « négresses » au service des femmes du harem. À Tripoli au Liban et à Amman en Transjordanie, c'est une servante noire qui vient avertir la voyageuse que les femmes de la maison désirent la rencontrer. Toutefois, la situation semble évoluer. Invitée chez une « grande famille albanaise³²⁰ », sur la rive asiatique du Bosphore, à Istanbul, Myriam Harry voit arriver avec étonnement « une petite personne qu'on dirait échappée du *Songe d'une nuit d'été*³²¹ », qui entre dans la pièce en dansant et s'inclinant, et qu'on lui présente comme « la naine Sageret Eddore, "L'Arbre de perles" ». L'écrivaine détaille son costume précieux, composé de souliers d'argent, d'un diadème, de fanfreluches et d'une longue écharpe « aguichante ». Mais ces atours ne parviennent pas à dissimuler l'âge avancé de celle qui les porte. Une jeune femme lui explique alors que cette naine est en effet « le dernier échantillon³²² » des esclaves qui servaient auparavant les grandes familles de Constantinople : « Autrefois, chaque grande maison avait ses naines et ses bouffonnes, ses chanteuses et ses musiciennes, tout un personnel d'esclaves chargé d'égayer nos mères³²³ ». Cette tradition est désormais révolue : « Maintenant nous

³¹⁶ *Ibidem*, p. 36.

³¹⁷ *Ibidem*, p. 170.

³¹⁸ Son enquête lui a apporté « la révélation profonde de l'esclavage » (*Ibidem*, p. 169.).

³¹⁹ Roland DORGELES, *Caravane*, *op. cit.*, p. 247.

³²⁰ Il s'agit du titre de l'avant-dernier chapitre des *Derniers harems*, *op. cit.*, p. 228-238.

³²¹ *Ibidem*, p. 237.

³²² *Idem*.

³²³ *Idem*.

sommes chargées de nous égayer nous-mêmes. C'est moins drôle³²⁴ ». L'écrivaine note également une évolution dans les harems : ainsi, à Bagdad où elle été reçue par l'épouse et la mère du roi Ghazi, les servantes noires ont été remplacées par « de jeunes soubrettes russes et allemandes, en livrée puce, égayées de tabliers et bonnets en dentelles blanches³²⁵ ». Ce sont elles qui accueillent désormais les invitées, les mènent auprès de la reine et de la reine-mère, et leur servent boissons et confiseries. On peut supposer qu'elles n'ont pas le statut d'esclaves mais celui d'employées : ce changement de personnel confère au harem un tout nouvel exotisme – on ne s'attend pas à trouver des costumes germaniques dans la capitale irakienne –, et est un signe de la disparition progressive de l'esclavage domestique.

◆ *LE CAS DE L'ARABIE*

Outre ces rencontres ponctuelles avec des esclaves, c'est dans la péninsule arabique (Yémen et Arabie Saoudite³²⁶) que les voyageurs se heurtent le plus à la réalité de l'esclavage³²⁷. Comme le rappelle Henry de Monfreid, il s'organisait autrefois une traite entre les deux rives de la mer Rouge. Se trouvant à Tadjourah, près de Djibouti, en 1934, l'aventurier évoque « l'époque toute voisine du commerce des esclaves avec le Yémen³²⁸ ». Il relate ensuite un contentieux datant de l'année 1912 qui opposa deux marchands d'esclaves, l'un de Djibouti et l'autre yéménite, au sujet d'une cargaison de vingt-cinq femmes capturées en Éthiopie³²⁹. Au moment où il écrit, la traite semble abolie, et Monfreid précise que dans le territoire colonial français de Djibouti, elle est désormais punie de dix ans de bagne. Pourtant, certains écrivains ont pu constater la permanence de cette réalité, que les gouvernements de la région cherchent désormais à dissimuler. Au cours de son voyage en Arabie, Xavier de Hauteclocque interroge ainsi à Djeddah le conseiller britannique d'Ibn Saoud, Saint John Philby, sur l'existence d'un

³²⁴ *Idem.*

³²⁵ Myriam HARRY, *Irak, op. cit.*, p. 86.

³²⁶ Voir sur cette question les historiens anglais et américains : Eldon RUTTER, « Slavery in Arabia », *Journal of the Royal Central Asian Society*, n° 20, 1933, p. 315-332 ; Anita L. P. BURDETT, *The Slave Trade into Arabia, 1820-1973*, London, Archive Editions, 2006 ; Madeline C. ZILFI, *Women and Slavery in the Late Ottoman Empire : The Design of Difference*, Cambridge (USA), New York, Cambridge University Press, 2010. Signalons également l'ouvrage récent d'un historien belge : Roger BOTTE, *Esclavages et abolitions en terres d'Islam : Tunisie, Arabie saoudite, Maroc, Mauritanie, Soudan*, Bruxelles, André Versaille, 2010.

³²⁷ Nous avons déjà noté plus haut que l'abolition de la traite des esclaves noirs par le sultan ottoman en 1857 excluait la région de la mer Rouge.

³²⁸ Henry de MONFREID, *op. cit.*, p. 47. Tadjourah était en effet un port négrier très actif depuis la fin du XIX^e siècle. Pour plus d'informations sur cette traite, voir Colette DUBOIS, « Une traite tardive en mer Rouge méridionale : la route des esclaves du golfe de Tadjoura (1880-1936) », dans Henri MÉDARD, Marie-Laure DERAT, Thomas VERNET, Marie Pierre BALLARIN (dir.), *Traites et esclavages en Afrique orientale et dans l'Océan Indien*, Paris, Khartala, 2013.

³²⁹ *Ibidem*, p. 74-77.

marché d'esclaves dans la ville. Sa réponse est pour le moins énigmatique : « Cherchez-le, *dear Sir*, cherchez-le bien et laissez-moi vous souhaiter *good luck*, bonne chance³³⁰ ...». Le reporter français suggère que le gouvernement saoudien, avec l'appui de la Grande-Bretagne, protège le trafic d'êtres humains.

Si Xavier de Hauteclocque pose cette question, c'est sûrement parce qu'il sait qu'au même moment, son confrère Joseph Kessel enquête précisément sur le sujet. En effet, pendant l'entre-deux-guerres, les reporters s'emparent du thème de l'esclavage qui se prête bien à l'investigation et à l'écriture du reportage par le mystère et les précautions dont il reste entouré³³¹.

Kessel effectue en 1930 pour le compte du *Matin* une longue et coûteuse enquête sur la trace des « marchés d'esclaves » de Djibouti au Yémen en passant par l'Éthiopie. Son reportage est publié en feuilleton du 26 mai au 14 juin 1930, et est suivi d'un appendice intitulé « Les Secrets de l'Arabie », publié du 23 juin au 5 juillet de la même année. Parallèlement, Kessel a préparé une version de son texte destinée à la publication en volume, en 1933³³² : c'est cette version du texte que nous étudions ici. Dans le premier chapitre, Kessel revient en une longue analepse sur la genèse de son projet. Tous comme les autres voyageurs du Moyen-Orient, il explique avoir remarqué à plusieurs reprises au cours de ses précédents séjours dans la région la présence d'hommes qu'on lui avait identifiés comme des esclaves. La première fois, ce fut au cours d'une réception par l'émir Abdallah de Transjordanie, à Amman, en 1926. Kessel y avait été intrigué par « une garde d'hommes noirs, farouchement armés et ne ressemblant en rien aux Bédouins », que l'émir lui avait tout simplement présentée comme sa garde d'esclaves « venus de l'autre côté de la mer³³³ ». Lorsqu'il revient en Syrie en 1927, c'est sous la tente d'un chef Bédouin qu'il remarque « une dizaine de statues noires ceintes de cartouchières³³⁴ ». À nouveau, on ne lui fait pas mystère de leur statut : le méhariste qui accompagne le reporter lui apprend qu'il s'agit bel et bien d'esclaves « sur [lesquels] le maître [a] un droit de vie et de mort³³⁵ ». À Beyrouth, Kessel débute alors ses investigations, qui aboutissent très rapidement à un constat sans appel :

– Mais l'esclavage est partout, depuis la Syrie jusqu'au golfe d'Aden, me dit-on. Il s'étend jusqu'en Perse. Et non pas de l'esclavage local, si l'on peut dire, mais l'esclavage d'importation, l'esclavage de traite. On amène le bétail humain du Soudan, de

³³⁰ Xavier de HAUTECLOCQUE, *op. cit.*, p. 149.

³³¹ Myriam Boucharenc a bien noté que les reportages reposent sur une scénographie du secret dévoilé. Voir Myriam BOUCHARENC, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, *op. cit.*, p. 163.

³³² Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, Paris, Les Éditions de France, 1933.

³³³ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 37.

³³⁴ *Ibidem*, p. 38.

³³⁵ *Idem*.

l'Abyssinie surtout, on lui fait suivre les pistes des caravanes, on l'embarque sur les côtes africaines, en des points secrets, on le débarque sur des points également secrets de la côte asiatique et on le dirige vers les divers centres d'achat. À Djeddah même, se tient un marché à ciel ouvert, un marché à la criée, aux enchères³³⁶.

Revenu en France, le reporter convainc sans difficulté son journal *Le Matin* de financer une vaste enquête sur ce sujet³³⁷. Il prend contact avec Henry de Monfreid, homme-clé qui leur sert de guide tout au long de cette enquête sur la piste des esclaves. Ils déterminent ensemble leur itinéraire, depuis l'Abyssinie pour étudier « le recrutement et les modalités de l'esclavage » jusqu'au Yémen et au Hedjaz, en suivant « la marche des trafiquants à travers le désert, la brousse et la mer³³⁸ ». Ce travail d'investigation prend l'allure d'un véritable périple et donne au reportage les accents romanesques du livre d'aventure : Kessel a en effet rapidement travaillé à une réécriture fictionnelle de son enquête, qui donna lieu à *Fortune carrée*³³⁹, l'un de ses romans les plus célèbres, publié en 1932. Le récit publié en 1933 présente déjà des accents romanesques, ne serait-ce que par son ouverture *in medias res*, sur la vision quasi fantastique d'esclaves dansant « sous le figuier sauvage³⁴⁰ ». Le reporter condense la réalité en « scènes exemplaires³⁴¹ » dans le cadre d'une « écriture du réel » appelée à se prolonger dans l'œuvre romanesque. Ces procédés permettent de donner plus de densité à la réalité décrite, et reproduisent ce que la découverte de l'esclavage avait de scandaleux pour le reporter.

Le récit abonde en aveux de stupeur devant une réalité bien éloignée des déclarations d'intention des États. Dès le tout début de son enquête en Éthiopie, Kessel constate la prospérité du commerce des esclaves dans la région. Bien que le négus Haïlé Sélassié ait édité de nombreuses ordonnances abolitionnistes³⁴² et que son pays ait rejoint la Société des Nations en 1923, l'esclavage y demeure profondément ancré dans les mœurs. Invités

³³⁶ *Ibidem*, p. 39.

³³⁷ Myriam Boucharenc consacre un long développement à l'histoire de ce « “coup” médiatique [...] dont le coût restera gravé dans les annales du journalisme » (Myriam BOUCHARENC, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, *op. cit.*, p. 184.).

³³⁸ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 48.

³³⁹ Joseph KESSEL, *Fortune carrée*, *op. cit.* Myriam Boucharenc a analysé dans le détail les différentes versions du texte, mettant au jour deux réécritures du reportage, la première dans le cadre du passage des articles au livre et la seconde lors de sa transformation en roman d'aventures (« Une série en trois volets », « Des articles au livre » et « De l'enquête au roman », Myriam BOUCHARENC, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, *op. cit.*, p. 183-200.).

³⁴⁰ Il s'agit du titre du cinquième article du reportage. Notons ici l'hypallage, puisque l'adjectif « sauvage » semble bien plutôt qualifier, pour Kessel, les esclaves noirs.

³⁴¹ L'une de ces scènes est l'épisode central du « bœuf égorgé », relaté dans les sixième et septième articles, dont Myriam Boucharenc a bien montré le caractère construit et scénarisé « qui laisse planer un doute sur la véracité de la scène » (Myriam BOUCHARENC, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, *op. cit.*, p. 191.).

³⁴² Voir Alain ROUAUD, *Le Négus contre l'esclavage. Les édits abolitionnistes du ras Tafari, 1921, 1924, 1931 : contexte et circonstances*, Paris, ARESAE, 1997.

à Harrar chez un diplomate italien, les voyageurs sont frappés par la présence d'un jeune domestique de douze ans, que l'homme leur présente comme un cadeau qui lui a été fait par un puissant seigneur local. Il a depuis affranchi le jeune garçon, mais l'a gardé à son service. Il souligne le décalage entre les conceptions modernistes du négus et l'« habitude séculaire, basée sur l'état social, économique³⁴³ » de l'esclavage en Éthiopie, où certaines tribus de l'ouest du pays, dont les traits se distinguent du reste de la population, forment traditionnellement le bétail humain. La partie du voyage consacrée à l'Éthiopie permet à Kessel d'exposer ses premières constatations : non seulement l'esclavage se pratique toujours, mais il ne semble pas du tout remis en question par la population³⁴⁴. C'est en Éthiopie que le reporter et son équipe rencontrent un marchand d'esclaves nommé Saïd, qui leur fait découvrir le fonctionnement de la traite, depuis la capture (chapitre neuf : « Le chasseur d'enfants ») jusqu'au « stockage » des esclaves dans les villages alliés des marchands d'esclaves (chapitre huit : « L'entrepôt humain »). Ils se lancent ensuite dans une longue marche afin de rejoindre la caravane d'esclaves de Saïd sur les rives de la mer Rouge. Après de nombreuses péripéties, ils finissent par retrouver leur contact et découvrent, fascinés, les onze esclaves que le marchand s'apprête à livrer en Arabie :

Nés dans la brousse du Soudan, ravis par les chasseurs d'hommes, achetés par Saïd, les esclaves venaient de marcher des semaines et des semaines vers un nouveau destin. Indifférents, hébétés, ils attendaient leur nourriture pour s'endormir. [...] Ainsi se déroulait la traite³⁴⁵.

Le reporter relate ensuite la tempétueuse traversée de la mer Rouge. Désireux de poursuivre leur enquête au Yémen, Kessel et son équipe se séparent alors du bateau transportant les esclaves de Saïd, qui se dirige lui vers le port saoudien de Jizan, où les esclaves seraient remis à un marchand local qui les enverrait ensuite « en caravane vers La Mecque, où il seraient vendus aux enchères³⁴⁶ ». Kessel et son équipe arrivent de leur côté à Hodeïdah. Cette séparation spatiale est aussi le signe d'un détachement de l'enquête journalistique au profit d'une exploitation romanesque du mythe de l'Arabie heureuse. Lorsqu'il se préoccupe à nouveau des esclaves, Kessel en constate l'évaporation sur le territoire arabe, ce qu'exprime clairement le titre de l'article du 11 juin 1930 lors de la parution en journal : « Au Yémen où l'esclavage n'est pas défendu il

³⁴³ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves, op. cit.*, p. 58.

³⁴⁴ « Je n'ai jamais pu lire sur le visage de mes interlocuteurs indigènes, lorsque nous parlions d'esclavage, le moindre signe de révolte ou de réprobation. Il ne leur venait pas à l'esprit que la chose ne fût nécessaire, naturelle, humaine pour tout dire » (*Ibidem*, p. 75.)

³⁴⁵ *Ibidem*, p. 113.

³⁴⁶ *Ibidem*, p. 124.

n'y a pourtant nul esclave³⁴⁷ ». Dans le volume publié en 1933, Kessel parle plus sobrement de « fausse piste ». Il y décrit comment, malgré toutes leurs recherches et leurs nombreux déplacements dans le pays, ils ont échoué à trouver le moindre esclave dans une population où il dit par ailleurs n'avoir croisé que très peu de Noirs. Conscient de contredire ainsi toutes les idées répandues en Afrique de l'Est selon lesquelles toutes les cargaisons se dirigeraient vers le Yémen et qu'il y aurait un marché ouvert à Hodeïdah, il expose en détail ses investigations et martèle sa conclusion : « il n'y avait pas d'esclaves ».

Kessel et son équipe décident alors de poursuivre leur enquête dans le pays voisin, l'Arabie saoudite. Là, leurs conclusions sont tout autres, et le reporter peut affirmer que le Hedjaz demeure « le plus grand centre d'importation d'esclaves³⁴⁸ ». Il explique le fonctionnement du système d'approvisionnement réparti entre d'une part, « l'élevage » par la maîtrise de la descendance des esclaves déjà sur place³⁴⁹, et d'autre part, la traite dont il a été témoin en Éthiopie. Il observe que les marchands se servent souvent des routes du pèlerinage musulman à La Mecque pour faire venir leurs esclaves en Arabie : ils « sont embarqués selon toutes les règles prescrites pour les pèlerins, mais ils ne reviennent jamais³⁵⁰ ». On lui confirme l'existence d'un marché aux enchères à La Mecque, ce qu'il n'a bien sûr pas pu vérifier, la ville étant interdite d'accès aux non musulmans. L'esclavage est donc selon lui une réalité particulièrement vivace dans la région.

Kessel note toutefois que la situation évolue. Depuis qu'il a conquis le Hedjaz en 1925, Ibn Saoud a pris plusieurs décisions visant à limiter la traite dans son pays : il a ainsi supprimé la taxe que son prédécesseur le chérif Hussein prélevait sur chaque esclave importé : il a aussi « interdit le débarquement d'esclaves à Djeddah, demandé aux représentants des puissances de munir de passeports les divers pèlerins, accordé aux légations et consulats le droit d'asile pour les esclaves évadés³⁵¹ ». Mais il reste selon lui un obstacle majeur, qui est la reconnaissance de l'esclavage par le Coran. En conclusion de ces observations, Kessel s'interroge sur la façon dont sont traités ces esclaves qui, de moins en moins nombreux, voient leur valeur marchande augmenter. Il présente d'abord sous un jour favorable le statut d'esclave en Arabie : « l'immense majorité des esclaves au Hedjaz n'est pas malheureuse, du moins matériellement. [...] Ils sont même considérés

³⁴⁷ *Le Matin*, 11 juin 1930, à la Une.

³⁴⁸ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves, op. cit.*, p. 165.

³⁴⁹ « On s'ingénie à multiplier cette descendance. Il existe même un corps spécial d'entremetteuses qui signalent au maître les rapprochements à établir pour obtenir de beaux produits et qui touchent une récompense à la naissance du nouveau-né » (*Idem.*).

³⁵⁰ *Ibidem*, p. 166.

³⁵¹ *Ibidem*, p. 167.

souvent comme des membres de la famille³⁵² ». Mais il nuance aussitôt ce constat par lequel il avoue avoir essayé de « s'apaiser » en rapportant le témoignage d'une jeune femme européenne, qui a été le témoin direct de l'immense douleur d'un tout jeune esclave :

– Hier, je rendais visite à la femme d'un grand seigneur arabe, dit-elle. Son mari avait acheté pour elle un petit Noir qui venait d'arriver d'Abyssinie. Elle lui demanda de chanter les chansons de son pays. Aux premières notes, l'enfant se mit à sangloter. Aucun adoucissement dans le sort des esclaves ne pourra me faire oublier cette angoisse, cette nostalgie puérides³⁵³.

Le dernier chapitre du livre, qui correspond au dernier article de la publication dans *Le Matin*, tire les « leçons » de ce voyage. Kessel y insiste à nouveau sur le décalage entre l'abolition officielle de l'esclavage par les États, notamment l'Éthiopie et le Hedjaz³⁵⁴, et la permanence de cette réalité qu'il a pu observer sur place. Il propose des solutions afin de limiter la traite, mais prédit cependant de beaux lendemains à la traite au Moyen-Orient.

Marchés d'esclaves constitue une source intéressante sur l'esclavage au Moyen-Orient. Il convient toutefois de prendre du recul par rapport à certains épisodes relatés par Kessel, dont la véracité peut être interrogée. De même, le versant arabe de son voyage d'enquête présente quelques faiblesses, le reporter ayant semble-t-il quelque peu délaissé sa posture de journaliste au profit de celle de l'écrivain imaginant déjà le roman à venir : il cherche dès lors moins à expliquer le réel qu'à l'enchanter, comme le montre notamment le recours au mythe de « l'Arabie heureuse ». Néanmoins, ce texte demeure l'un des rares de la période à mettre en lumière la question épineuse et complexe de l'esclavage, qui présente des visages parfois inattendus. Ainsi Kessel s'interroge-t-il sur le sort des Juifs yéménites, cette minorité faisant l'objet de persécutions dans le pays de l'imam Yahya : « J'avais entendu dire qu'ils étaient les véritables esclaves du Yémen », écrit le reporter³⁵⁵. Il consacre alors deux paragraphes à l'étude de cette question, qui le conduit à redéfinir la notion même d'esclavage : « Si l'on entend par esclavage des restrictions concernant la

³⁵² *Idem.* Albert Londres développe la même idée : « un esclave, une fois bien assis dans sa position d'esclave, ne se lève pas toujours pour ouvrir la porte qui le libérerait. Est-ce illogique ? Ils grandissent dans les maisons, les considèrent comme les leurs. Les uns restent domestiques, les autres deviennent hommes de confiance, les femmes sont les mères de quelques fils de leur maître. L'esclavage a noirci toute la population du Hedjaz. On constate même sur place que le danger, pour un esclave, est de tomber malade et d'être libéré par un propriétaire avare. J'en ai vu deux dans cet état. Ils en pleuraient » (Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*, p. 95-96.)

³⁵³ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 167.

³⁵⁴ Il précise que Ibn Saoud, « dans l'article 17 du traité du Djeddah publié le 17 septembre 1927, s'est engagé "à collaborer par tous les moyens en son pouvoir à la suppression du trafic des esclaves" » (*Ibidem*, p. 170.).

³⁵⁵ *Ibidem*, p. 160.

propriété, l'interdiction d'être soldat ou fonctionnaire, les juifs du Yémen y sont soumis³⁵⁶ ». S'il décide finalement que le sort des Juifs du Yémen n'est pas semblable à celui des esclaves importés d'Afrique de l'Est – il ne précise pas vraiment les modalités de ce « véritable » esclavage, se contentant de parler d'un « esclavage dans son plus primitif exercice³⁵⁷ » –, le reporter pose ici une question pertinente, sur laquelle la communauté internationale se penche également à la même époque, en reconnaissant petit à petit le travail forcé comme un type d'esclavage. La notion connaît en effet à ce moment un glissement sémantique pour finir par désigner « des situations sociales qui n'ont plus rien à voir avec la réalité de ce que le Code Noir définit comme l'existence d'êtres réduits à l'état de propriété mobilière³⁵⁸ ». La même année que Joseph Kessel, en 1930, Albert Londres interroge à son tour la notion d'esclavage en se penchant sur le cas spécifique des pêcheurs de perles pour le compte du *Petit Parisien* : le récit de son reportage³⁵⁹, qui l'a mené de la mer Rouge jusqu'au golfe Persique, est celui de sa prise de conscience progressive du statut d'esclaves de ces hommes. Parti pour enquêter sur le marché perlier, il découvre des esclaves, rencontre qu'il n'avait apparemment pas prévue et qui le conduit à infléchir son reportage en dénonçant leur sort, tout à fait méconnu en Europe³⁶⁰.

L'ouvrage de Marga d'Andurain, qui n'est pas spécifiquement consacré à la question de l'esclavage, permet pourtant de confirmer les résultats de l'enquête de Kessel et d'en compléter certains aspects. « L'extraordinaire aventure » de cette femme intrépide l'a en effet conduite à vivre en 1933 plusieurs semaines recluse dans un harem de Djeddah, où elle a pu vérifier la persistance de l'esclavage domestique. Elle mentionne les quatre ou cinq esclaves qui surveillent constamment les femmes et les accompagnent lors des sorties. Se sentant elle-même, à ce moment, privée de sa liberté, et songeant à demander le soutien du consul de France à Djeddah, elle s'intéresse quelque peu au sort de ces

³⁵⁶ *Ibidem*, p. 161.

³⁵⁷ *Idem*.

³⁵⁸ Jean-Michel DEVEAU, *Femmes esclaves d'hier à aujourd'hui*, Paris, Éditions France-Empire, 1998, p. 193.

³⁵⁹ Le reportage est publié dans *Le Petit Parisien* du 19 octobre au 16 novembre 1930, avant de faire l'objet l'année suivante d'une édition en volume : Albert Londres, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*

³⁶⁰ Pour une analyse complète du traitement de l'esclavage dans *Pêcheurs de perles*, nous renvoyons à notre article : « “En cherchant des perles, allais-je trouver des esclaves ?” : Albert Londres et l'imprévu du reportage », dans *L'esclavage oriental et africain au miroir des littératures française et anglaise, XVIII^e-XX^e siècles*, colloque organisé par Daniel LANÇON et Sarga MOUSSA, Lyon, février 2014, actes à paraître. Comme l'explique Olivier Pétré-Grenouilleau dans son essai sur l'esclavage, les esclaves noirs importés en Arabie n'étaient pas affectés à une fonction particulière, mais leurs maîtres les déplaçaient rapidement d'une tâche à l'autre. La pêche de la perle figurait parmi les nombreuses fonctions des captifs noirs au Moyen-Orient, aux côtés du portage, du tissage ou encore du travail agricole. Ces fonctions multiples rendent encore plus complexe la définition de la notion d'esclavage. (Olivier PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, *Les traites négrières*, *op. cit.*, p. 457).

hommes et de ces femmes à la merci de leurs maîtres, qui les séquestrent et parfois même les maltraitent :

[...] les esclaves lorsqu'elles sont battues menacent d'aller se plaindre aux consuls, n'importe lequel d'ailleurs, ce qui rend leur prétention risible. Elles partent en courant, on ferme toutes les portes précipitamment, tout le monde s'accroche à leurs vêtements et elles condescendent toujours à reprendre leur place au foyer, sachant fort bien qu'elles n'auraient aucun moyen de vivre si elles étaient affranchies³⁶¹.

Ces lignes confirment le constat de Kessel, qui rappelait qu'Ibn Saoud « a accordé aux légations et consulats le droit d'asile pour les esclaves évadés ». Mais Marga d'Andurain développe un aspect moins traité par le reporter, qui est la violence et l'extrême pression dont sont victimes au Hedjaz les esclaves, et notamment les femmes ; le fait qu'elles menacent leurs maîtres de se plaindre aux autorités est un bon indicateur du niveau de souffrance qu'elles endurent. On peut légitimement supposer que ces femmes n'étaient pas seulement « battues », mais également violées, bien que Marga d'Andurain ne rentre pas ici dans le détail. Aucun espoir ne semble leur être permis, puisque comme le rappelle l'aventurière dans la dernière phrase, même si elles étaient affranchies, elles n'auraient « aucun moyen de vivre » dans ce pays. On est bien loin ici des discours idéalistes tenus par certains auteurs occidentaux sur le statut enviable de l'esclave en pays musulman, qui serait considéré comme un membre de la famille. Marga d'Andurain opère toutefois une distinction entre le statut des esclaves féminins et celui des esclaves masculins, qui auraient plus de chance de regoûter un jour à la liberté :

[...] quelques rares esclaves mâles ont accompli jusqu'au bout [la démarche de se plaindre au consul], notamment auprès du consul d'Angleterre, qui leur a rendu leur liberté et les a renvoyés dans leur pays d'origine. Ainsi l'un des esclaves d'Ali Alimari [le sous-gouverneur de Djeddah] s'est fait affranchir et a été renvoyé au Soudan³⁶².

Ce témoignage « de l'intérieur » du royaume du Nedj permet de compléter les résultats des enquêtes journalistiques effectuées par certains reporters français. Il complète l'enquête de Kessel en opérant une distinction entre le sort des esclaves masculins et celui des esclaves féminins, ce dernier étant plus oppressif encore ; Marga d'Andurain insiste également sur les violences physiques et psychologiques subies par ces esclaves, aspect que Kessel n'a pas développé lors de son enquête au Hedjaz.

Contrairement à ce que l'on a pu observer pour la représentation des femmes, nous n'avons pas trouvé de délégation de la parole des écrivains aux esclaves eux-mêmes dans

³⁶¹ Marga D'ANDURAIN, « Dans le palais royal. Une visite au consul », *Sous le voile de l'Islam. L'extraordinaire aventure de Mme M. d'Andurain, L'Intransigeant*, 24 avril 1934.

³⁶² Marga D'ANDURAIN, *op. cit.*

les textes de notre corpus. Ceux-ci demeurent les éternels muets, subalternes dépourvus de la parole, « as if silent and absent », pour reprendre le titre d'un ouvrage d'Ehud Toledano. La collecte de textes – récits de témoignage, mémoires – rédigés *par* des esclaves demeure un terrain en friche, que certains chercheurs commencent à arpenter³⁶³.

L'analyse de la représentation des femmes et des esclaves dans les ouvrages de notre corpus montre donc la tension des écrivains voyageurs entre les réalités qu'ils constatent sur place, et qu'ils ne parviennent pas toujours à contextualiser, et l'héritage des représentations héritées des Lumières. Toutefois, il convient de noter le mouvement d'actualisation de ces représentations par les écrivains et les écrivaines, l'accent étant mis sur ce qui change plutôt que sur ce qui demeure. Plus aucun n'utilise l'expression de « despotisme oriental », signe d'une approche contemporaine des réalités d'un Orient qui se transforme politiquement et socialement.

Outre les religieux, les femmes et les esclaves, les écrivains voyageurs de la première moitié du XX^e siècle relatent souvent leur rencontre avec une autre figure incontournable du Voyage en Orient : le Bédouin, qui incarne la liberté et l'aventure, mais dont le sort semble alors en péril.

III – « L'ÂME DU DÉSERT SE MEURT » : LES POPULATIONS NOMADES

Les Bédouins font partie du personnel traditionnel du Voyage en Orient romantique³⁶⁴. Si ces nomades sont pour les voyageurs occidentaux des figures tantôt menaçantes, tantôt idéalisées, ils sont des personnages éminemment romanesques, tant pour leur mode de vie ascétique, leur grande hospitalité et leur goût de la palabre que pour leurs qualités guerrières : dans les récits de Voyage en Orient, il n'est pas rare que les voyageurs mentionnent la crainte des Arabes pillards – on lit cette appréhension chez Nerval mais surtout chez Chateaubriand, qui ne cesse de mentionner l'omniprésence du

³⁶³ Voir Eve TROUTT POWELL, *Tell this in my memory : stories of enslavement from Egypt, Sudan and the Ottoman Empire*, Stanford University Press, 2012. L'adaptation récente (2013) des mémoires de Solomon Northup, *Twelve years a slave* (1853 ; en français *Douze ans d'esclavage*, Genève-Paris, Éditions Entremonde, 2013), par le réalisateur Steve Mc Queen a contribué à mettre en lumière la question de la parole des esclaves.

³⁶⁴ Sarga Moussa a bien étudié la rencontre de Lamartine avec les Bédouins (« La rencontre avec les Bédouins : une dialectique de l'éloignement et de la proximité », Sarga MOUSSA, *La Relation orientale*, *op. cit.*, p. 124-139) et prépare un ouvrage consacré au « mythe bédouin » : Sarga MOUSSA, *Le Mythe bédouin chez les voyageurs des XVIII^e et XIX^e siècles*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, collection « Imago Mundi », à paraître (2016).

« danger bédouin » lors de son séjour en Palestine³⁶⁵. C'est pourtant lui qui a composé l'un des tableaux les plus célèbres des veillées bédouines³⁶⁶, mettant en scène la pratique orale du conte chère à ce peuple³⁶⁷. Les écrivains voyageurs se plaisent souvent à se comparer à ces habitants du désert, afin de montrer leur adaptation à ce cadre hostile³⁶⁸.

Pour la période qui nous occupe, les écrivains continuent à aller à la rencontre des Bédouins et peuvent ainsi constater que ces nomades des déserts du Moyen-Orient ne sont pas à l'écart des effets de la modernité qui bouleversent alors la vie et les paysages de la région. Le récit de Roland Dorgelès exprime bien la place idéale qu'occupent les Bédouins dans l'esprit des voyageurs occidentaux. Il commence par mentionner la fascination qui l'a peu à peu envahi au cours de son séjour à Palmyre, par le simple effet de rencontres furtives et de quelques mots glanés dans les récits des méharistes :

Des mots, des simples mots ont suffi à me griser. Le *Hamad*, la *Mamoura*, disaient mes compagnons à gilet rouge. Je n'en pénétrais pas le sens³⁶⁹, mais je les répétais tout bas, dans l'attente d'une fantasmagorie [...]. L'approche des tribus bédouines me rendait fiévreux³⁷⁰.

De fait, toute la fin du chapitre douze de *La Caravane sans chameaux* crée un effet d'attente autour de l'apparition et de la rencontre des Bédouins. Leur arrivée est

³⁶⁵ Il raconte même le combat qui a opposé sa caravane à des Bédouins aux environs de Bethléem, près du monastère de Mar Saba.

³⁶⁶ Voici le texte de ce tableau qui clôt la troisième partie de l'*Itinéraire* : « Tout ce qu'on dit de la passion des Arabes pour les contes est vrai, et j'en vais citer un exemple : pendant la nuit que nous venions de passer sur la grève de la mer Morte, nos Bethlémites étaient assis autour de leur bûcher, leurs fusils couchés à terre à leurs côtés, les chevaux attachés à des piquets, formant un second cercle en dehors. Après avoir bu le café et parlé beaucoup ensemble, ces Arabes tombèrent dans le silence, à l'exception du sheik. Je voyais à la lueur du feu, ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement en continuant son récit. Ses compagnons l'écoutaient dans une attention profonde, tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt poussant un cri d'admiration, tantôt répétant avec emphase les gestes du conteur ; quelques têtes de chevaux qui s'avançaient au-dessus de la troupe, et qui se dessinaient dans l'ombre, achevaient de donner à ce tableau le caractère le plus pittoresque, surtout lorsqu'on y joignait un coin du paysage de la mer Morte et des montagnes de Judée » (François René de CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, p. 266-267.)

³⁶⁷ Pour une analyse plus complète, nous renvoyons à l'article de Sarga MOUSSA, « Le mythe des Arabes nomades dans l'*Itinéraire* », texte mis en ligne sur le site des universités Paris IV et Paris VII dans le cadre de la journée d'agrégation consacrée à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand (http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/wa_files/Sarga_20Moussa_2C_20Le_20mythe_20des_20Arabes_20nomades_20dans_20E2_80_99Itine_CC_81raire.pdf).

³⁶⁸ Nerval parodie avec humour cette habitude : « [...] je suis devenu tout à fait un Bédouin (Arabe nomade) ; je mange très bien du dourah cuit sur une plaque de tôle, des dattes fricassées dans le beurre, de la pâte d'abricot, des sauterelles fumées... et je sais le moyen d'obtenir une poule bouillie dans le désert, sans même se donner le soin de la plumer ». (Gérard de NERVAL, *Voyage en Orient, op. cit.*, p. 315.)

³⁶⁹ « Le *Hamad* est la zone d'hivernage ; la *Mamoura* la région moins désertique où les Bédouins passent l'été avec leurs troupeaux » (note de l'auteur).

³⁷⁰ Roland DORGELÈS, *Caravane, op. cit.*, p. 227.

présentée comme un « miracle » qui, comme par magie, enchante toute la région où ils décident de poser leurs tentes, et mobilise l'attention de tous les habitants :

La nuit, les chiens, qui sentaient les troupeaux, hurlaient sur les terrasses. À la popote, on ne parlait plus que d'eux, les trafiquants d'Homs et de Deir couraient à leur rencontre, le Service des Renseignements dépêchait ses partisans, les avions s'envolaient pour veiller aux *rezzous* : on eût dit que les nomades, oubliés par le siècle, arrivaient en cortège, du fond d'un fabuleux passé³⁷¹.

Le voyageur est alors complètement « pris » (« maintenant, je suis pris ») ; toute son attention est tournée vers la rencontre avec les Bédouins, pour laquelle il dit avoir renoncé à ses autres projets de voyage en Irak et en Perse. Il met en scène son incrédulité devant la réalité de ces nomades, qui sont davantage pour lui des êtres de légende occupant une place singulière dans le Moyen-Orient qu'il a pu observer depuis le début de son séjour :

Après trois mois passés dans cet Orient bouleversé par la guerre, je n'espérais plus rien, que d'autres tarbouchs, d'autres narghilés, des autos sur les pistes, des touques à essence sur l'épaule des femmes, des ampoules électriques autour des minarets. Et l'incroyable caravane arrivait cependant³⁷² [...].

On comprend ici que l'écrivain voyageur considère les nomades comme les représentants d'un Orient inviolé, qui aurait conservé intactes ses traditions, vivant en marge de la modernité. Tout se passe comme si Dorgelès avait reporté sur eux son fantasme de l'Orient immuable auquel il avait jusqu'alors dû renoncer, ne pouvant ignorer le développement technique représenté ici par l'électricité, les automobiles et l'essence, et une certaine uniformisation culturelle (« d'autres tarbouchs, d'autres narghilés »). Les Bédouins lui semblent au contraire auréolés d'un prestige particulier. Il les envisage comme des êtres de fiction, tout droit sortis d'un conte arabe. Leur rencontre constitue pour lui l'acmé de son voyage, ce que révèle la longueur du développement qu'il leur accorde – pas moins de trois chapitres sur un total de quinze – et la place stratégique de ces chapitres en fin d'ouvrage, juste avant la conclusion. Il est intéressant d'analyser dans le détail ces chapitres qui révèlent l'importance accordée par l'auteur à cette rencontre culturelle.

Après le chapitre douze qui a mis en place un effet d'attente autour de l'apparition des Bédouins – le narrateur mentionnant successivement son « impatience », sa « fièvre » et ses « battements de cœur » à la perspective de la rencontre programmée pour le lendemain, Dorgelès ayant été officiellement invité sous la tente – le chapitre treize

³⁷¹ *Ibidem*, p. 228.

³⁷² *Ibidem*, p. 229.

relate la visite effective de l'écrivain chez Rakkan, chef de la tribu des Sbaas³⁷³. En se dirigeant en automobile vers le lieu de rendez-vous, Dorgelès fait l'expérience de l'illusion d'optique des mirages, et il est significatif qu'il présente comme telle sa première vision des tentes bédouines : en effet, tout ce chapitre met en scène le caractère irréel que ce dialogue et cette découverte de la vie quotidienne des nomades possèdent aux yeux de l'écrivain. Celui-ci semble finalement moins désireux de rencontrer les Bédouins que de se contempler en train de rencontrer les Bédouins : on observe dans ces pages un dédoublement narcissique par lequel l'écrivain néglige la réalité au profit d'une projection fictionnelle, se représentant à son tour comme un personnage de légende arabe. À peine a-t-il échangé les premières salutations avec Rakkan qu'un autre souvenir surgit en lui :

Une seconde, je me suis revu enfant, couché, les joues brûlantes, sur les pages d'un récit d'aventures, et j'aurais voulu que, par delà les années, le gamin émerveillé s'aperçut un instant, devenu messager du désert. Eût-il été content de son portrait³⁷⁴ ?

La rencontre est alors médiatisée par la fiction, c'est-à-dire par le souvenir des lectures enfantines de l'écrivain. Cela ne l'empêche pas de profiter pleinement d'un moment à la hauteur de ses attentes. Il prend un plaisir extrême à élaborer les flatteries les plus emphatiques « dans le style arabe³⁷⁵ », et à appliquer à la lettre les conseils de conduite de son guide méhariste, ce qui enchante son interlocuteur. Celui-ci redouble le bonheur de Dorgelès en soulignant sa maîtrise de leurs usages et en lui demandant s'il songe à « se faire Bédouin, comme ce pasteur anglais que les *Franzaouyé* n'aiment pas³⁷⁶ ». Tout cela contribue à donner à cette rencontre l'apparence d'un rêve éveillé. Tout à fait à l'aise dans son rôle de Bédouin d'un jour, Dorgelès contemple la vie du campement comme un spectacle qui serait donné à son intention : « paresseusement allongé, rafraîchi par le café amer, je regardais la tribu vivre, vivre pour mon plaisir³⁷⁷ ». Il décrit alors le travail des hommes au puits, celui des femmes auprès des brebis, leurs costumes, le montage des tentes. Il lui semble que rien n'a changé depuis que « les hordes errantes des Maoualis et des Beni Khaled déferlèrent pour la première fois sur ce pays désert. [...] Le temps n'a rien pu écrire sur le sable³⁷⁸ ». La suite de sa visite semble confirmer ce constat : le repas bédouin est encore une fois conforme à ses attentes, et à cette scène succède une autre encore plus stéréotypique, puisque Rakkan propose à Dorgelès de lui conter une histoire. La nuit est depuis longtemps tombée lorsque le chef de tribu

³⁷³ On trouvera dans le volume d'Annexes, p. 44, une photographie de cette rencontre.

³⁷⁴ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 237.

³⁷⁵ *Ibidem*, p. 239.

³⁷⁶ *Ibidem*, p. 241. Rakkan pense sans aucun doute à « Lawrence d'Arabie ».

³⁷⁷ *Idem*.

³⁷⁸ *Ibidem*, p. 244.

termine son récit et demande à son invité si son cœur est comblé, ce à quoi celui-ci répond par l'affirmative, avant de s'allonger en faisant un ultime clin d'œil à son double enfantin³⁷⁹.

Mais Dorgelès l'avait annoncé : tout cela n'était qu'un mirage. Le titre du dernier chapitre consacré aux Bédouins, « Quand les Bédouins s'arrêteront », délaisse le passé légendaire pour considérer avec inquiétude leur situation présente et même future. La rupture avec le chapitre précédent est immédiatement consommée par l'exclamation *in medias res* d'un personnage tout à fait insensible au charme romanesque des nomades, qui semble tirer l'écrivain de sa rêverie : « Tenez, vous me faites rire avec vos Bédouines³⁸⁰ ! ». Il est alors question de la « controverse ethnographique³⁸¹ » qui agite la caserne française de Palmyre, entre les détracteurs et défenseurs des Bédouins. Dans la deuxième partie du chapitre, Dorgelès relate sa dernière rencontre avec Rakkan dont il semble être devenu un familier. Celui-ci est alors d'humeur sombre. Il commence par s'approcher de l'automobile et s'ouvre à son visiteur des craintes que cette machine lui inspire :

– Quand ta voiture a longtemps couru, en un instant tu la désaltères et elle peut repartir, tandis que pour abreuver nos troupeaux, il faut des jours entiers. Tu seras de retour à Toudmour³⁸² que nos chamelons boiront encore. Crois le fils de Béchir : *el bédou a du mal*³⁸³...

L'écrivain comprend alors combien la voiture met en péril l'économie bédouine en retirant son utilité au chameau, qui ne va plus assez vite. Dès lors, Rakkan se demande pourquoi continuer à en acheter : « qu'en ferai-je, dis-le moi, lorsque tous les marchands auront des voitures comme la tienne³⁸⁴ ? ». L'essor de l'automobile au Moyen-Orient menace ainsi la disparition du mode de vie des Bédouins, qui songent alors à se sédentariser. Rakkan évoque tous les chefs des autres tribus de sa connaissance qui ont fini par délaisser la vie nomade en s'installant dans des maisons en dur. Les déplacements sont d'après lui devenus de plus en plus compliqués en raison des nombreuses interdictions formulées par la France mandataire :

– Quand mon père menait la tribu, tous les villages où il passait lui versaient le droit de fraternité ; et les Sleibs aussi le payaient, et les caravanes qui se rendaient à Bagdad... Maintenant, vos chefs nous ont tout interdit... Les marchands des villes, qui ne nous craignent plus, nous tondent comme des moutons. Alors pourquoi rester dans le

³⁷⁹ « Le petit liseur de mon enfance allait dormir content... » (*Ibidem*, p. 255).

³⁸⁰ *Ibidem*, p. 257.

³⁸¹ *Ibidem*, p. 261.

³⁸² Nom arabe de Palmyre.

³⁸³ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 270.

³⁸⁴ *Ibidem*, p. 272.

désert ? Je te le dis pour que tu m'entendes : les Bédouins sont fatigués, ils veulent s'arrêter³⁸⁵.

Le chef Bédouin fait référence à des éléments précis de la politique coloniale de la France dans la région. Celle-ci, tout comme la Grande-Bretagne pour la Palestine et l'Irak, s'attelle à surveiller et limiter les déplacements des nomades, progressivement forcés à se sédentariser en raison de la territorialisation des nouvelles frontières post-ottomanes. Elle crée alors une nouvelle branche des services de renseignements dédiée au « Contrôle Bédouin », auquel Dorgelès fait allusion à deux reprises dans son récit³⁸⁶. En outre, certaines traditions comme les *rezzou* ou affrontements entre tribus font l'objet de sévères répressions par les méharistes français et britanniques qui n'ont pas hésité à désarmer les tribus. Rakkan se plaint de cette mesure, qui est contradictoire avec la tradition de transhumance de son peuple : « Cet hiver, quand je repasserai la frontière de l'Irak, je rencontrerai les Chammars qui ont conservé leurs fusils, alors, qui défendra mes chamelles pleines et mes moutons³⁸⁷ ?... ».

En écoutant ces plaintes, le premier mouvement de Dorgelès est celui de l'incompréhension, voire du rejet, car il ne juge pas ce langage conforme à l'image conventionnelle du Bédouin farouche et fier :

Ce langage me surprenait, dans la bouche d'un Bédouin. J'en étais presque choqué... Le nomade attaqué ne défend-il pas son chameau jusqu'à la mort ? Tombant épuisé sur la piste, ne partage-t-il pas avec lui sa dernière galette ? Ne dort-il pas, dans le hamad, la tête appuyée sur le genou de sa monture ? Si j'avais pu me passer d'interprète, je crois bien que j'aurais reproché à Rakkan de ne pas être assez Bédouin³⁸⁸.

Ces lignes sont les dernières évocations par l'écrivain des récits d'aventure de son enfance : elles mettent en scène la dissociation entre le cliché orientaliste – que l'on retrouve ici sous forme de trois petites scènes, évoquées sous forme interro-négative qui marque la certitude – et la réalité observée sur le terrain. La phrase finale révèle la prise de conscience de l'écrivain de l'ethnocentrisme de cette figure fantasmée du Bédouin. Tout en rapportant les paroles de Rakkan au discours direct, il essaye alors péniblement de défendre la politique de la France, mais sent que ses arguments ne portent pas. Il

³⁸⁵ *Ibidem*, p. 275-276.

³⁸⁶ *Ibidem*, p. 240 et 268.. Un lieutenant impressionné par l'aisance de l'écrivain au contact des Bédouins lui propose même, en plaisantant, d'intégrer ce service. Pour plus de renseignements sur l'organisation de la surveillance des populations nomades par l'administration française, voir Idir OUAHES, « Une « ceinture » d'espace étatique : le contrôle des Bédouins au début du Mandat Français en Syrie », *L'Espace Politique* [En ligne], n° 27, 2015-3 (URL : <http://espacepolitique.revues.org/3695> ; DOI : 10.4000/espacepolitique.3695).

³⁸⁷ *Ibidem*, p. 274.

³⁸⁸ *Ibidem*, p. 272.

oppose notamment à ces contraintes matérielles un argument qu'il juge lui-même « sentimental », qui est celui de la liberté préservée du Bédouin³⁸⁹. Finalement, il dresse un constat bien sombre de la condition des Bédouins de Syrie sous le Mandat français. Ces réalités qu'il avait dans un premier temps ignorées apparaissent désormais clairement à ses yeux :

Les méharistes surveillent la transhumance, les autos-mitrailleuses gardent les pistes, les avions repèrent les campements les mieux cachés. Rakkan avait raison : le Bédouin n'est plus libre³⁹⁰.

Après avoir formulé ce constat, Rakkan finit par annoncer à Dorgelès son désir de réclamer à l'administration française des terres pour se fixer, décision qu'approuvent solennellement, devant le voyageur, les membres de sa tribu. L'écrivain met en scène la dimension irréversible de ce choix, en inscrivant la conversation dans une atmosphère d'orage – plusieurs tentes sont emportées par de puissantes bourrasques – et de fin d'époque – la scène a symboliquement lieu à la tombée du jour. Le chef lui demande alors de se faire leur porte-parole :

– Puisque ton métier est d'écrire, acheva le cheikh, ne rapporte pas sur nous de mauvaises paroles, mais répète plutôt aux hommes de ton pays ce que t'ont dit les Lions³⁹¹.

Il semble bien que l'écrivain ait tenu sa promesse, comme en témoignent non seulement les trois chapitres que nous venons d'étudier, mais aussi le titre qu'il a choisi pour son récit de voyage : la caravane est désormais « sans chameaux », car le développement des routes et la présence de plus en plus importante de l'automobile a remis en question cet élément majeur de l'économie bédouine, et avec lui, l'existence même de cette population.

Dorgelès n'est pas le seul à évoquer la probable disparition des peuples nomades. Les frères Tharaud se montrent également sensibles à la disparition des anciennes routes caravanières au profit des pistes voire des routes bitumées, qui transforment un paysage qui semblait éternel. Rencontrant ainsi des Bédouins en Syrie, ils relaient la plainte de l'un des méharistes français en poste dans cette région désertique :

« La vie bédouine s'en va, me dit [le capitaine D...]. C'est l'automobile qui la tue. Le trafic à travers le désert se fait de plus en plus par camion. Déjà on ne voit plus ces longues caravanes qui s'en allaient de Damas à Bagdad, de Damas à Alep et d'Alep à Mossoul. Et vous le savez, la caravane, c'était la grande affaire du Bédouin ! Que va-t-il

³⁸⁹ *Ibidem*, p. 274.

³⁹⁰ *Ibidem*, p. 275.

³⁹¹ *Ibidem*, p. 278.

faire de ses chameaux ? [...] Un autre revenu, c'était l'élevage des bêtes de race pour nos compagnies de Méharistes. Mais nous aussi, de plus en plus nous employons l'auto pour faire la police du désert. [...] L'âme même du désert se meurt³⁹² » .

Le développement de l'automobile et des infrastructures qu'elle implique est ainsi, comme chez Dorgelès, considéré comme la cause principale de la disparition d'un peuple tout entier. En 1937, les frères écrivains rencontrent dans « le Bec de Canard³⁹³ » un vieux Bédouin dont la sédentarisation est presque complète, puisqu'il est installé dans une tente au milieu de terres cultivées. Ils imaginent ses pensées à la perspective de voir les Français quitter la zone après vingt ans de mandat :

« Comment [...] pourraient-ils s'en aller, ces Français qui sont si forts, qui nous ont obligés à changer notre ancien genre de vie, qui nous forcent à ne plus nous battre de tribu à tribu, et ont réussi à faire de nous presque des sédentaires³⁹⁴ !... »

La figure du Bédouin dans la première moitié du siècle semble donc de moins en moins idéalisée par les écrivains français, en raison du bouleversement profond de leur mode de vie. Certains se retrouvent plongés dans la misère, comme en témoigne Maurice Pernot dans un passage de *L'Inquiétude de l'Orient* :

Des Bédouins maigres et affamés s'approchent des voitures et recueillent avidement les reliefs de notre déjeuner. Une femme entr'ouvre son manteau noir, et nous montre en souriant tristement son bébé mort, un squelette³⁹⁵ !

Le journaliste qui voyage en 1924, c'est-à-dire au tout début de la période mandataire, évoque par ailleurs la recrudescence de la violence des nomades en réaction à la présence française dans la région. Il se souvient avec mélancolie de son « ancienne caravane » de 1912, du temps où les Bédouins accueillaient les étrangers avec bienveillance et amitié. Pour lui, cette hospitalité est maintenant révolue :

Fini, tout cela ! Aujourd'hui on roulait entre deux auto-mitrailleuses, sur une piste dont le Bédouin n'approchait plus qu'avec de mauvais desseins. De temps en temps, nous croisions une patrouille de spahis. À la première halte, le jeune capitaine qui commandait notre convoi – un beau soldat français – me raconte tristement l'assassinat d'un camarade, survenu il y a quelques jours, au lieu même où nous étions arrêtés³⁹⁶ .

³⁹² Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte!*, *op. cit.*, p. 86-87.

³⁹³ L'expression désigne l'extrémité Nord-Est du territoire syrien, près des frontières de la Turquie et de l'Irak.

³⁹⁴ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte!*, *op. cit.*, p. 192.

³⁹⁵ Maurice PERNOT, *En Asie musulmane*, *op. cit.*, p. 157.

³⁹⁶ *Idem.*

Enfin, dans un chapitre de son récit de voyage en Syrie, Joseph Kessel rapporte à son tour une entrevue qu'il a eue, en compagnie du capitaine Muller, avec deux chefs Bédouins nommés Mezoud et Dhâm, à Deir-Es-Zor. Il est saisi par la beauté de ces hommes, dont il fait un portrait en tout point fidèle à la représentation orientaliste :

Toute une race noble et prompte que n'ont jamais souillée ni le contact des villes, ni les travaux sédentaires, qui s'est nourrie depuis des siècles d'espace et de ciel, avait délégué le meilleur d'elle-même dans la personne de Dhâm, chef de combat des guerriers Chammars. La finesse de ses traits et de ses attaches étaient telles qu'on les voit aux princes d'Orient sur les miniatures. Ses mains parfaites reposaient sur ses genoux, sans un tressaillement. L'immobilité du visage en accusait la pureté acérée : un front lisse couronné de l'« agal » aux tresses noires : un nez busqué et d'un dessin délicat, une bouche rouge, mince, qui souriait altièremment ; et des yeux magnifiques, tâches d'onix brûlant, cernés d'une ligne bleue par le khol³⁹⁷.

Le reporter avoue ici son inspiration orientaliste en évoquant l'art de la miniature. Tout comme c'était le cas pour Dorgelès, les Bédouins sont pour Kessel des personnages légendaires, fictionnels, caractérisés par des traditions très vivaces et un mode de vie guerrier resté à l'écart de la modernité. Mais contrairement à l'auteur de *La Caravane sans chameaux*, lui ne corrige pas cette première impression dans la suite du texte. De leur conversation, Kessel ne tire qu'une conclusion, qui est l'attachement viscéral de ce peuple à ses traditions : « Qu'on nous laisse nos coutumes³⁹⁸ » résume en un slogan toutes leurs réclamations, que Kessel rapporte lui aussi au discours direct, et qui recourent les observations faites par Dorgelès ou les frères Tharaud. Les deux chefs de tribus se plaignent tout d'abord des tribunaux français et demandent le maintien de leur justice coutumière. Ils rejettent également la demande de la France de scolariser leurs enfants et réclament des écoles nomades, à l'image de ce que les Britanniques ont établi en Irak. Enfin, ils demandent qu'on ne les empêche pas de faire des « rezzous » et exigent que leurs chefs soient respectés, et ne soient pas jetés en prison « pour une faute légère ».

Tout se passe comme si la rencontre avec les deux chefs de tribus était d'emblée biaisée par cette représentation stéréotypique. Kessel cherche moins à les connaître qu'à vérifier la légende. En outre, cette rencontre s'inscrit dans le cadre d'un séjour éminemment politique du reporter, venu en Syrie au début de l'année 1926 suite au soulèvement des Druses contre le Mandat français, qui l'amène à se méfier de l'ensemble de la population « indigène ». L'étonnant discours de justification, qu'il place juste avant de rapporter au discours direct les « réclamations » des deux personnages, est significatif à cet égard :

³⁹⁷ Joseph KESSEL, *En Syrie, op. cit.*, p. 67-68.

³⁹⁸ *Ibidem*, p. 70-71.

Dans les propos de Dhâm, les réclamations l'emportaient de beaucoup et si je les reproduis fidèlement c'est que d'abord elles révèlent la psychologie d'une race et que surtout par la bouche de ce chef s'exprimait le désir d'un peuple de nomades qui peut mettre en ligne des fusils par dizaines et dizaines de mille³⁹⁹.

Par ces quelques lignes, Kessel instaure une distance critique radicale vis-à-vis des propos qu'il s'apprête à rapporter, et les invalide *a priori*. Pour lui, ces réclamations ne sont pas légitimes, et relèvent davantage du trait « de race ». Ce discours essentialiste montre qu'il n'est pas question pour Kessel de nuancer la représentation romanesque du Bédouin qu'il a reprise dans son portrait. Bien au contraire, il en vérifie les caractéristiques : les Bédouins sont un peuple farouchement attaché à ses traditions, et aussi un peuple guerrier, qu'il présente même comme un ennemi potentiel de la France coloniale. Les questions qu'il leur pose ont d'ailleurs trait aux sentiments des Bédouins envers les puissances mandataires que sont la France et la Grande-Bretagne : « Aimes-tu les Anglais⁴⁰⁰ ? » puis « Mais tout de même, [...] comment régler vos rapports avec la France⁴⁰¹ ? ». Nous développerons plus loin la dimension pour le moins orientée de ce reportage. Il convient pour l'instant de noter que l'actualité politique du moment, très houleuse, fait écran à la rencontre de l'autre. Bien que tous deux aient rencontré les Bédouins après la Révolution syrienne de 1925, et bien qu'ils rapportent tous deux les mêmes sujets de plaintes, de nombreuses différences opposent donc la représentation de ce peuple par Dorgelès et Kessel. Contrairement à Dorgelès qui offrait un portrait tout en nuances d'une population bédouine en pleine remise en question, l'envoyé spécial du *Journal* présente des Bédouins caricaturaux et enfermés dans leurs convictions.

Les récits de notre corpus offrent donc du Bédouin une représentation radicalement différente de celle du siècle précédent, bien que certains traits stéréotypiques subsistent encore. Tous ont conscience de la menace que la modernisation rapide du Moyen-Orient, qui pénètre même les déserts, et fait peser une menace sur le mode de vie traditionnel des nomades, appelés selon eux à disparaître. La rencontre avec les Bédouins n'est alors plus innocente, comme le montre bien le récit de Dorgelès qui prend conscience de l'obsolescence de ces « mirages ». Entre les voyageurs français et les peuples nomades se dresse désormais un obstacle politique qui force l'écrivain à s'engager, soit en se faisant le porte-parole de leurs réclamations, à l'image de Dorgelès, soit en leur déniait le statut d'interlocuteurs légitimes et en les réduisant à leur caricature, comme le fait Kessel. Pendant la première moitié du XX^e siècle, l'image idéalisée du Bédouin s'écorne, et il n'est que Saint-Exupéry pour chanter encore, en 1939, la tradition d'hospitalité des peuples nomades qui l'ont sauvé après le crash de son

³⁹⁹ *Ibidem*, p. 69.

⁴⁰⁰ *Ibidem*, p. 68.

⁴⁰¹ *Ibidem*, p. 71.

avion dans le désert libyque : « Il n'y a plus ici ni races, ni langages, ni divisions... Il y a ce nomade pauvre qui a posé sur nos épaules des mains d'archange⁴⁰² ». Cette exaltation universaliste ne semble plus faire l'unanimité à une époque où le poids des frontières se fait de plus en plus sentir sur les hommes, y compris, voire surtout, sur les peuples nomades.

Entre maintien du personnel traditionnel du Voyage en Orient – musulmans et vieux Juifs en prière, femmes du harem et Bédouins du désert – et apparition de figures nouvelles dont la plus remarquable est sans conteste, pour la période qui nous occupe, celle du sioniste, les récits de rencontres des voyageurs de la première moitié du XX^e siècle oscillent encore entre la perpétuation d'une représentation romantique de l'Orient, et la prise en compte des évolutions modernes. Dans leur approche des religions orientales, les écrivains de la première moitié du XX^e siècle sont encore relativement fidèles aux stéréotypes associés au christianisme oriental, à l'Islam et au judaïsme, même si le désir de se comprendre et de se parler semble grand. Les femmes et les esclaves, figures traditionnellement mises en scène dans le cadre du « despotisme oriental », font toujours l'objet d'une attention particulière de la part des voyageurs et des voyageuses ; mais ceux-ci ne peuvent ignorer les évolutions d'un Moyen-Orient largement engagé sur la voie de l'abolitionnisme et de l'émancipation féminine. Enfin, de tous les peuples croisés au Moyen-Orient, les Bédouins sont souvent considérés par les écrivains voyageurs comme les gardiens des traditions les plus anciennes ; mais là encore, force est de constater que les effets de la modernité se sont étendus jusqu'au sein des déserts. Finalement, au terme de cette étude des représentations des altérités orientales, il apparaît que les écrivains tentent, pour la grande majorité d'entre eux, de se libérer des caricatures et des fantasmes antérieurs pour les mettre à jour. Cette prise en compte des situations contemporaines s'accompagne d'une délégation de plus en plus fréquente de la parole aux premiers intéressés, ce qui constitue une évolution majeure du Voyage en Orient par rapport au XIX^e siècle.

⁴⁰² Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Terre des hommes*, *op. cit.*, p. 156.

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Après *L'Enquête aux pays du Levant* de Maurice Barrès, relatant le voyage de l'auteur dans le Moyen-Orient d'avant la Première Guerre mondiale, deux autres « enquêtes » effectuées par des intellectuels – écrivains et journalistes – ont paru, qui constituent des jalons intéressants lorsque l'on étudie les représentations françaises de la région. Ces récits de voyage présentent une même tendance au retrait énonciatif du voyageur au profit d'une description globale, politique, journalistique – plus fidèles en cela au terme d'« enquête » que ne l'était Barrès dans son propre ouvrage – du Moyen-Orient dans sa modernité. Il s'agit de décrire, mais aussi d'expliquer le monde contemporain⁴⁰³.

L'Inquiétude de l'Orient de Maurice Pernot, paru en 1927, fait ainsi un point sur la situation de ces pays au lendemain de la Grande Guerre. L'ouvrage se compose de deux volumes, *Sur la route de l'Inde*⁴⁰⁴, et *En Asie musulmane*⁴⁰⁵, et relate le long séjour de l'envoyé de la *Revue des Deux Mondes* de la Turquie jusqu'à l'Inde en passant par l'Afghanistan, la Perse, l'Irak, le Liban, la Syrie et l'Égypte, entre 1924 et 1926⁴⁰⁶. Le voyageur explique sa démarche de collecte d'informations :

Dans tous ces pays, je me suis entretenu avec les « oppresseurs » et les « opprimés » ; j'ai interrogé, ou j'ai laissé parler les chefs d'État et de gouvernement, les agitateurs politiques et les chefs religieux, les fonctionnaires, les gens de métier, les savants et les poètes. Quelle vision déconcertante⁴⁰⁷ !

C'est donc à partir de ces rencontres avec l'ensemble des populations du Moyen-Orient que Pernot dresse de la région un tableau descriptif, documenté, comprenant souvent des informations chiffrées et de longs passages où le journaliste cède la parole à son interlocuteur. Il tire les conclusions de cette vaste enquête dans le dernier chapitre du deuxième volume. Le premier enseignement qu'il tire de son voyage est le « déclin très sensible du prestige européen » auprès des populations orientales, dont la Première Guerre mondiale lui apparaît comme l'une des causes principales :

⁴⁰³ Maurice PERNOT fait par exemple référence à un ouvrage contemporain dont il s'est inspiré, au titre significatif : Lucien ROMIER, *Explication de notre temps*, Paris, Grasset, 1925.

⁴⁰⁴ Maurice PERNOT, *Sur la route de l'Inde*, *op. cit.*

⁴⁰⁵ Maurice PERNOT, *En Asie musulmane*, *op. cit.*

⁴⁰⁶ Nous renvoyons à la chronologie située dans le volume d'Annexes pour des renseignements plus précis sur le déroulement de ce voyage.

⁴⁰⁷ Maurice PERNOT, « L'Inquiétude de l'Orient », *La Revue des Deux Mondes*, mai-juin 1926.

Ce que les Orientaux ont surtout retenu de la guerre, c'est l'Europe déchirée, la chrétienté divisée, c'est l'impitoyable ardeur avec laquelle, pendant près de cinq ans, se sont massacrés entre eux des hommes de même race, de même couleur, et, somme toute, de même foi. Ils ont repu leurs yeux, bourré leur mémoire de toutes les horreurs d'une lutte d'autant plus cruelle, d'autant plus ruineuse, qu'elle était menée selon des méthodes plus scientifiques et avec des instruments plus parfaits. [...] Et ils se sont demandé quelle pouvait bien être la valeur d'une civilisation qui aboutit à de tels excès, à une abolition aussi complète et aussi prolongée de tous les sentiments d'humanité⁴⁰⁸.

Il est intéressant de constater que Pernot relève ici le même type de réflexions amères que celles qui ont agité les écrivains et intellectuels français et européens au lendemain de la Première Guerre mondiale, réflexions qui ont précisément conduit certains d'entre eux à se rendre en « Orient », à la recherche de l'âme que l'Europe aurait perdu dans ce conflit. Pernot déroule ensuite les répercussions que cette guerre a eues sur le Moyen-Orient, au moment même où la Grande-Bretagne et la France se voyaient confier les mandats en Syrie, en Palestine et en Mésopotamie. Il constate le vif mouvement de rejet de l'impérialisme européen qui semble alors avoir soudé en un bloc les pays du Maroc jusqu'à l'Inde :

La politique de la France en Syrie, celle de l'Angleterre en Irak, je les ai entendus juger et critiquer, non seulement par des Égyptiens et par des Hindous, mais par des Persans et par des Afghans, et avec quelle impitoyable rigueur ! [...] Je n'aurais pas pensé qu'il me fallût aller jusqu'à Delhi, pour entendre faire, par des musulmans de l'Inde, le procès de nos méthodes administratives en Tunisie. C'est pourtant ce qui m'advint⁴⁰⁹.

L'envoyé de la *Revue des Deux Mondes* constate déjà ce dont peu d'écrivains français avaient conscience à la même époque, c'est-à-dire la constitution progressive de ce que l'on appelle aujourd'hui « le monde arabe ». Il souligne ce trait qui lui semble de première importance : « une opinion publique est en train de se former en Orient, et une opinion publique commune à tous les peuples orientaux⁴¹⁰ ». Cette opinion, qui se diffuse largement grâce à la presse, « sert de base à une foi nouvelle, à une nouvelle communion entre les peuples orientaux⁴¹¹ ». Cette remarque nous paraît tout à fait intéressante dans le cadre de l'étude des représentations littéraires du Moyen-Orient dans la littérature française : longtemps objet du regard occidental, celui-ci renvoie désormais à son tour un regard critique sur l'Occident et tout particulièrement sur

⁴⁰⁸ Maurice PERNOT, *En Asie musulmane, op. cit.*, p. 208.

⁴⁰⁹ *Ibidem*, p. 209-210. Maurice Pernot raconte ensuite que c'est à Téhéran qu'il apprit la nouvelle du soulèvement druse contre Damas : « Quelle joie triomphante, poliment dissimulée par les Persans de bonne éducation, bruyamment exprimée dans les bazars ! ».

⁴¹⁰ *Ibidem*, p. 211.

⁴¹¹ *Ibidem*, p. 212.

l'Europe, et ce miroir tendu ne peut que modifier en profondeur le genre du Voyage en Orient, comme nous l'avons vu au cours de cette partie en évaluant la permanence ou non des clichés orientalistes.

La seconde enquête qui nous semble mériter d'être signalée dans le cadre de notre démarche d'histoire littéraire est la *Consultation aux pays d'Islam* de Georges Duhamel, publié en 1947, dont le titre reprend en le mettant à jour celui choisi par Barrès deux décennies plus tôt. Dans ce court opuscule, l'auteur relate son voyage de deux mois du Moyen-Orient au Sénégal en passant par le Maghreb, et cherche à dresser un état des lieux du monde arabe dans les années charnières qui suivent la fin de la Seconde Guerre mondiale, au moment où ont lieu les indépendances et où naît la Ligue arabe. Le « petit tableau de l'Égypte en effervescence » que compose Duhamel est particulièrement éclairant à cet égard, et nous aimerions, en guise de bilan, procéder à analyse précise d'un long extrait de cette section :

[Le voyageur français] reconnaît de bon cœur que l'Égypte donne, en 1947, le spectacle de l'allégresse et de la vigueur. Tout le long des routes, dans la campagne verdoyante, cheminent des paysans alertes, musclés, maigres, avec leurs baudets et leurs files de chameaux. Le personnage de Goha n'est point une invention des poètes [...] : il ne voit que d'un œil, il souffre de deux ou trois maladies auxquelles les savants européens donnent des noms très compliqués, il ne mange pas tous les jours, il dort dans une cabane de limon séché ; et pourtant il manifeste une vitalité généreuse.

La population des villes offre le spectacle parfaitement oriental d'une merveilleuse impureté. [...] À quelques minutes du bazar, du Khan Khalil, on tombe sur des gratte-ciel qui s'efforcent d'imiter les monstres américains. Des flots de voitures rutilantes roulent entre les trottoirs chargés d'une foule bigarrée. L'odeur du benzol flotte, au gré des souffles : c'est le nouvel encens des nouvelles « mille et une nuits ». Les chauffeurs sont d'une habileté prodigieuse ; ils savent très bien se servir de ces appareils qu'ils n'ont pas inventés eux-mêmes. Ils savent moins bien les réparer [...]

Des avions grondent dans le ciel, comme partout. Ils se posent en vrombissant sur l'aérodrome d'Almaza, aux portes d'Héliopolis. Car Le Caire est l'un des rendez-vous du vieux continent. Quoi qu'il advienne, la civilisation mécanique a pris possession de ce nouveau domaine. Elle ne le lâchera plus. Des usines fument, dans la campagne plate du Delta, entre les champs de bersim et les villages de boue jaunâtre. Des montagnes de coton s'amassent dans les terrains vagues. Des balles aux toiles déchirées, la précieuse bourre s'échappe. Elle tombe dans la poussière et on la foule aux pieds. Le coton semble, ici et là, l'une des ordures de l'Égypte. [...]

Cependant, la vie mondaine, dans les grande agglomérations, est toujours active et brillante. Il y a quelques ruines, à Alexandrie, notamment ; ce sont les témoignages des bombardements, les allusions à la guerre. La société aristocratique est, comme jadis et naguère, délicate et bien pourvue. Les magasins regorgent de nourritures succulentes. La viande, les légumes, les fruits, les friandises encombrant les marchés. [...]

Le music-hall s'est beaucoup transformé, dans ces vingt dernières années. Le temps n'est plus des chanteuses illustres qui s'évertuaient, devant un petit auditoire d'illuminés, sur le mode purement égyptien, avec l'accompagnement d'instrumentistes

autochtones. Aujourd'hui la vedette chante, guidée par un pianiste, et elle tient dans sa main droite le manche nickelé du micro. Des lumières électriques aux couleurs évanescentes éclairent ce tableau sans mystère. [...]

La condition de la femme est touchée, on l'imagine, par cette ample révolution. L'émancipation va vite.⁴¹².

On retrouve ici de nombreuses traces de modernité que nous avons relevées au cours de cette partie : la prise en compte de la modernité matérielle tout d'abord, avec la mention des gratte-ciel qui conduit Duhamel à comparer l'Égypte aux États-Unis, et l'irruption de la « civilisation mécanique », avec les nouveaux moyens de transport. La voiture fait désormais partie intégrante des réalités égyptiennes, tout comme les avions et les infrastructures aéroportuaires. Le pétrole, ce « nouvel encens des nouvelles “mille et une nuits” », est désormais une ressource et un enjeu de première importance pour l'Égypte comme pour tout le Moyen-Orient de la première moitié du XX^e siècle. Duhamel relève en outre l'industrialisation du pays, qui fait apparaître des usines au milieu des cultures traditionnelles comme le bersim. C'est donc tout le paysage égyptien qui s'est métamorphosé en quelques décennies à peine. L'Égypte de 1947 est un pays en plein bouleversement économique, entré de plain-pied dans le monde moderne.

Ce tableau s'inscrit en outre dans le cadre du nouveau Voyage en Orient en ce qu'il manifeste une prise en compte de la vie culturelle et artistique contemporaine de l'Égypte. Dans son paragraphe sur le « music-hall », Duhamel indique que l'heure n'est plus aux concerts confidentiels d'Oum Kouloum, tels que Maurice Martin du Gard avait pu y assister en 1933 : les spectacles se sont occidentalisés, les chanteuses utilisent des micros, sont accompagnées d'un pianiste et perdent de leur mystère sous les lumières électriques⁴¹³. L'auteur évoque également l'industrie cinématographique égyptienne ainsi que la société lettrée, qui « pourrait être donnée en exemple à la plupart des sociétés occidentales⁴¹⁴ ».

Enfin, Duhamel s'intéresse de près à l'évolution de la population égyptienne : nous avons vu que la prise en compte de l'émancipation féminine et de la condition du fellah sont deux traits majeurs des nouveaux récits de voyage en Orient, que l'auteur reprend ici.

Ce tableau enregistre donc les évolutions récentes de l'Égypte, au cours de la période stratégique du lendemain de la Première Guerre mondiale. Si Duhamel s'attarde à ce point sur l'Égypte, c'est qu'il considère qu'elle est le nouveau cœur du monde arabo-

⁴¹² Georges DUHAMEL, *Consultation, op. cit.*, p. 42-47. L'intégralité du passage est reproduit dans les Annexes, p. 137-139.

⁴¹³ *Ibidem*, p. 46.

⁴¹⁴ *Idem*.

musulman en formation à l'époque où il écrit⁴¹⁵. Mais il présente également la réussite du Liban, qui « pourrait être donné en exemple à toutes ces nations du monde arabe qui cherchent leur équilibre en ce moment du siècle⁴¹⁶ ». Finalement, tout comme Maurice Pernot intégrait à sa démonstration la catastrophe de la Première Guerre mondiale, Duhamel fait de même avec la Seconde, constatant que ce nouveau conflit a encore une fois diminué le prestige de l'Europe auprès des populations du Moyen-Orient⁴¹⁷, et contribué à souder ces pays en un « pôle du monde mécontent⁴¹⁸ » : son enquête constitue donc un document précieux sur l'évolution des représentations françaises de cette région. Elle confirme et prolonge les conclusions tirées par Pernot dans son *Inquiétude de l'Orient*.

Ces deux enquêtes apportent un éclairage journalistique sur les évolutions littéraires que nous avons constatées dans les récits de Voyages en Orient de la première moitié du siècle. Le Moyen-Orient décrit dans ces textes se distingue de plus en plus de « l'Orient » plus ou moins figé des romantiques. C'est une région traversée par de nouvelles routes, qui s'ouvre à la modernité, et qui est alors en pleine recomposition géopolitique. Si les représentations littéraires des différentes composantes des populations orientales affichent encore quelques traits orientalistes, les écrivains mettent surtout l'accent sur les nouveautés et les ruptures, telles que la politisation de la question religieuse, le mouvement d'émancipation des femmes et la fin annoncée de l'esclavage et du nomadisme. Parmi les éléments novateurs que nous avons pu relever, la pratique régulière, voire systématique pour certains écrivains tels Myriam Harry, de la délégation de la parole aux Orientaux eux-mêmes, renouvelle radicalement le genre du Voyage en Orient. À l'exception notable des esclaves, qui demeurent encore dépourvus de voix dans les récits de voyage du temps, les écrivains de notre corpus s'attachent de plus en plus à faire entendre, voire à relayer en France, la parole des diverses composantes des populations locales.

On devine ce que ces évolutions dans la représentation des altérités orientales signifient en termes idéologiques. Les évolutions esthétiques que nous avons observées dans les tableaux et les portraits, la distance prise avec les clichés orientalistes, vont de pair avec la redéfinition du cadre des rencontres entre les voyageurs français et les

⁴¹⁵ « L'Égypte est aujourd'hui le nombril de l'Islam » (*Ibidem*, p. 13.).

⁴¹⁶ *Ibidem*, p. 57.

⁴¹⁷ « Les musulmans qui, dès le début de ces lentes catastrophes, ont fait les campagnes d'Europe, aux côtés de ces Européens que, la veille encore, ils considéraient comme leurs maîtres, les ont vus soumis à tous les dangers, à toutes les épreuves, humiliés de mille manières, souffrant la faim, le froid, la captivité. Les victoires, finalement acquises au prix de tant d'épreuves, n'ont pas restauré le crédit, le prestige de ces grandes nations intelligentes qui venaient de montrer leurs faiblesses et leurs infirmités » (*Ibidem*, p. 13.).

⁴¹⁸ *Idem*.

populations orientales : de 1919 à 1952, les relations entre la France et le Moyen-Orient se tendent selon un enjeu politique nouveau, que les écrivains voyageurs ne peuvent ignorer. Il convient donc, dans une dernière partie, d'explorer cet enjeu politique intimement lié à la reconfiguration esthétique du Voyage en Orient, et qui soulève les problèmes brûlants de la colonisation directe et indirecte mais aussi de « soft power », qu'Edward Saïd associe à la notion même d' « orientalisme ».

L'ORIENTALISME LITTÉRAIRE EN
QUESTION

INTRODUCTION : RECONFIGURATIONS ESTHÉTIQUES & ENJEUX POLITIQUES

De 1919 à 1952, il semble bien que l'« orientalisme » littéraire soit en question, comme le montrent tout aussi bien les attaques dont font l'objet les auteurs illustres de *Voyages en Orient* au XIX^e et le rejet du « mirage oriental » que nous avons analysés en première partie, que la prise en compte des bouleversements géographiques, politiques et sociaux décrits en deuxième partie. Conscients de la rupture historique irrémédiable entre leur époque et les siècles précédents, les écrivains voyageurs ont tout à réinventer en matière de représentations du Moyen-Orient.

L'analyse *a posteriori* que nous nous proposons de faire de ces représentations ne peut faire l'économie de l'examen de la critique saïdienne de l'orientalisme. Depuis son essai publié en 1978 et sobrement intitulé *Orientalism*⁴¹⁹, qui a fondé les études postcoloniales, les productions littéraires et intellectuelles sur l'Orient sont en effet suspectes d'être des moyens de diffusion de l'impérialisme occidental. Selon Saïd, la forme est idéologiquement signifiante. Dans leur réinvention de la représentation orientale, les écrivains de notre corpus posent-ils la question politique, relative à l'expansion de l'empire français dans la région ? La période qui nous occupe étant celle de l'apogée des empires coloniaux, les analyses de Saïd ne se vérifient-elles pas davantage que pour le siècle précédent ? Ou au contraire, décèle-t-on parmi les ouvrages qui composent le nouveau *Voyage en Orient* des ambivalences, des ambiguïtés, voire un certain dialogisme ? Reprenant la définition saïdienne d'« orientalisme », cette dernière partie vise donc à démonter les mécanismes par lesquels des enjeux politiques s'inscrivent, de manière implicite ou explicite, au sein des formes esthétiques, et inversement ce que les reconfigurations esthétiques peuvent signifier en termes idéologiques.

Nous nous proposons donc en premier lieu de procéder à une analyse des œuvres qui composent notre corpus au filtre postcolonial : nous verrons que les conclusions de cette opération donneront raison, dans l'ensemble, aux analyses saïdiennes. Il semble bien qu'après la Première Guerre mondiale, les pratiques mêmes du voyage en Orient, et la représentation différenciée dont font l'objet les différents pays du Moyen-Orient, répondent à des visées impérialistes et s'inscrivent dans le cadre de la politique d'expansion coloniale de « la plus grande France ».

⁴¹⁹ Edward W. Saïd, *Orientalism*, Londres / New York, Routledge and Kegan Paul / Pantheon Book, 1978, traduit en français en 1980. Nous utilisons pour notre part l'édition la plus récente : Edward W. Saïd, *op. cit.*

Toutefois, la production littéraire relative à cette région fait aussi l'objet de vifs débats qui permettent de nuancer ce constat. Le Voyage en Orient de la première moitié du XX^e siècle est éminemment polémique, notamment parce qu'il est désormais lu, commenté et critiqué par les intellectuels francophones du Moyen-Orient, avec lesquels les écrivains engagent un dialogue voire des collaborations littéraires afin d'ajuster ce genre au monde contemporain. L'analyse de l'énonciation dans les textes de notre corpus, – passages dialogués, mais aussi autres formes de composition à quatre mains visibles dans le paratexte – révèle elle aussi la plus grande place tenue par *l'autre* dans le nouveau Voyage en Orient, dont la poétique s'élabore désormais dans le cadre d'un échange entre les deux rives de la Méditerranée.

CHAPITRE 7. UNE LITTÉRATURE COLONIALE ? VOYAGE EN ORIENT ET IDÉOLOGIES

Le « désenchantement oriental » que nous avons analysé en première partie de ce travail n'est pas seulement affaire de littérature ; cette évolution est intimement liée à l'émancipation progressive des pays du Moyen-Orient de la tutelle européenne, et à l'élaboration par ces pays d'une conscience politique et nationaliste. Louis Bertrand souligne dès 1910 ce passage de l'esthétique au politique, alors même que la France n'est pas encore présente sur place par les mandats :

Il y a cent ans, à l'époque tumultueuse et trouble du romantisme, alors que Turcs, Arabes et Japonais n'étaient guère pour nous que des sujets de pendules ou de paravents, des prétextes à poèmes byroniens et à romans exotiques, on pouvait s'amuser à décrire leurs vestiaires et ignorer leurs âmes : cela ne tirait pas à conséquence. Aujourd'hui, ces gentillesse ne sont plus de saison. On ne saurait trop connaître des gens qui, demain, peuvent être nos adversaires et qui se souviennent toujours d'avoir été nos vainqueurs¹.

Si l'écrivain présente cette évolution de manière polémique, dans le cadre d'une opposition binaire entre « Orient » et « Occident », et si le caractère apolitique et purement esthétique des récits de voyage en Orient du XIX^e siècle est très discutable², Bertrand formule ici un constat que nous aimerions analyser ici dans le détail : celui d'une dimension idéologique de plus en plus

¹ Louis Bertrand, Avant-propos du *Mirage oriental*, *op. cit.*, p. XI-XII. La dernière phrase fait référence à l'Andalousie musulmane, dont les pays arabes vont raviver le souvenir après leurs indépendances.

² Le Voyage en Orient semble au contraire avoir d'emblée été associé à des considérations politiques ; il n'est que de citer l'expédition d'Égypte de Bonaparte, qui comprenait des artistes ayant brossé de l'épopée napoléonienne des tableaux contrastés (voir par exemple Vivant DENON, *Le Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, 1802) ; l'*Itinéraire* de Chateaubriand présente également une dimension politique, tout comme le *Voyage en Orient* de Lamartine, notamment dans la section intitulée « Résumé politique », qui révèle l'impérialisme de son auteur (Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 729-747.).

Si le Voyage en Orient présente très souvent des débats autour de la question de la colonisation, il convient toutefois de ne pas tirer de conclusion hâtive à ce sujet et d'appréhender les textes de manière nuancée. Sarga MOUSSA a proposé une synthèse efficace de la question des rapports entre récit de voyage et colonialisme, dans un article intitulé « Orientalisme et colonialisme : une réévaluation (Denon, Gautier, Lamartine) », *op. cit.* L'auteur s'attache à y déconstruire les points de vue simplificateurs sur l'association entre récit de voyage et colonialisme (position défendue selon lui par Edward Saïd et Tzvetan Todorov, dont l'article paru en 1982 dans *Le Débat* et intitulé « Les récits de voyage et le colonialisme » sert d'argument à celui de Sarga Moussa). À travers des analyses des récits de Denon, Gautier et Lamartine, il conclut qu'« il n'est pas possible de réduire l'histoire du genre viatique à une pure récitation de l'idéologie coloniale ». Comme nous le verrons, il n'est pas sûr que cela soit également valable pour les œuvres de notre corpus.

marquée des Voyages en Orient, en rapport avec l'évolution de la présence européenne au Moyen-Orient au lendemain de la Première Guerre mondiale. À cette période, qui voit l'implantation politique de la France en Syrie et au Liban par le biais de mandats et par la volonté de maintenir dans la région une « sphère d'influence » française, le Voyage en Orient semble devenir un lieu privilégié de discours idéologiques sur cette région au cœur des préoccupations européennes. Nous avons vu que les écrivains prennent la mesure des importants bouleversements que connaît la région en à peine quelques décennies, qui la détachent de la confortable chimère d'un « Orient » au singulier ; mais se contentent-ils de décrire ces changements, ou *orientent*-ils leur relation selon leurs opinions politiques sur la question ?

Selon Edward Saïd, la période qui commence à la fin du XIX^e siècle et qui couvre toute la première moitié du siècle suivant³, acmé de l'expansion coloniale européenne, voit la substitution d'un orientalisme universitaire par un orientalisme « instrumental », pleinement intégré dans les politiques impérialistes des pays occidentaux⁴. Les productions littéraires sont pour lui en partie responsables de cette essentialisation du Moyen-Orient dans les représentations occidentales : il évoque en effet « l'importante contribution des ouvrages de fiction et des récits de voyage », qui ont contribué « de manière significative à la construction du discours orientaliste⁵ ». Après avoir énuméré plusieurs écrivains ayant participé à cette entreprise pour le XIX^e siècle, il note :

[...] à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, nous pourrions [ajouter à cette liste] Doughty, Barrès, Loti, T. E. Lawrence, Forster, écrivains qui donnent un contour plus marqué au « grand mystère asiatique » de Disraeli⁶.

Si l'essayiste appuie surtout sa démonstration sur des références britanniques, il développe toutefois quelques cas d'écrivains français, comme celui de Maurice Barrès avec son *Enquête aux Pays du Levant*, qu'il considère comme le « complément en France⁷ » de la vision de T. E. Lawrence. Si, selon lui, Barrès reproduit dans son périple les Voyages en Orient de Nerval, Flaubert et Lamartine, son *Enquête* possède une dimension politique supplémentaire : elle « cherche à prouver par des témoignages concluants le rôle constructif de la France en Orient⁸ », qui se manifesterait moins par la

³ « L'occupation par les Européens de la totalité du Proche-Orient (avec l'exception de l'Empire ottoman, qui a été avalé après 1918) a donné, à la fin du XIX^e siècle, un support à ces réalisations [littéraires] » (Edward W. Saïd, *L'Orientalisme: l'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud, Sylvestre Meininger et Claude Wauthier, Paris, Seuil, 2013, p. 183.

⁴ Il parle du « changement majeur de l'orientalisme, de la connaissance de l'Orient, des contacts avec celui-ci, qui sont passés d'une attitude universitaire à une attitude instrumentale » (*Ibidem*, p. 411).

⁵ *Ibidem*, p. 182.

⁶ *Ibidem*, p. 183.

⁷ *Ibidem*, p. 409.

⁸ *Idem*.

recherche de possessions territoriales que par celle d'une influence spirituelle. L'ouvrage de 1923 refléterait ainsi une forme d'« impérialisme intellectuel⁹ » qui entretiendrait la distinction Orient-Occident alors même qu'il prétend l'atténuer. Saïd cite à l'appui de cette remarque un extrait du dernier chapitre, intitulé « Mes conclusions », de l'ouvrage de Barrès, dans lequel l'écrivain s'interroge sur l'avenir des relations entre la France et les pays du Moyen-Orient :

Comment formerons-nous une élite intellectuelle avec qui nous puissions travailler, des Orientaux qui ne soient pas des déracinés, qui continuent d'évoluer dans leur norme, qui restent pénétrés de leurs traditions familiales, et qui forment ainsi un trait d'union entre nous et la masse indigène ? Comment créerons-nous des parentés, en vue de préparer les accords et les ententes qui sont la forme souhaitable de notre future politique ? Il s'agit de susciter dans ces peuples étrangers le goût de maintenir, *quoi qu'il advienne un jour de leurs destinées nationales*, le contact avec notre intelligence¹⁰.

Selon Saïd, ce passage illustre bien la pression intellectuelle constante que l'Occident ferait peser sur l'Orient. L'exemple de Barrès est également utilisé dans la démonstration de Saïd afin de montrer la différence entre les « agents orientalistes » anglais et français : les premiers se préoccuperaient de tenir en bride la politique locale, en conseillant le souverain indigène – c'est le rôle qu'ont tenu T. E. Lawrence auprès des Hachémites, Saint John Philby auprès d'Ibn Saoud – alors que les seconds s'occuperaient « d'hétérodoxie, de liens spirituels, d'originaux » ; Saïd cite notamment le nom de Louis Massignon. Barrès illustrerait le nouveau type d'orientaliste de l'entre-deux-guerres, qui croit réaliser « l'union entre l'Orient et l'Occident, mais [qui] le fait, pour l'essentiel, en réaffirmant la suprématie technologique, politique et culturelle de l'Orient¹¹ ».

Pour la période qui nous occupe, Barrès est le seul exemple d'écrivain français réellement développé par Saïd ; si celui-ci cite d'autres noms tels que Sylvain Lévi¹², Henry Bordeaux¹³ ou encore la revue des *Cabiers du Mois*¹⁴, c'est uniquement au détour

⁹ *Ibidem*, p. 410.

¹⁰ Maurice Barrès, *op. cit.*, cité par Edward W. SAÏD, *op. cit.*, p. 410. Les italiques de la dernière phrase sont de Barrès.

¹¹ Edward W. SAÏD, *op. cit.*, p. 412.

¹² Saïd cite le nom de cet universitaire, « président de la Société asiatique entre 1928 et 1935, professeur de sanscrit au Collège de France » (*Ibidem*, p. 415.) et reproduit une longue citation extraite de ses entretiens avec Frédéric Lefèvre, afin de montrer les liens entre l'orientalisme savant et la politique. Il commente notamment la phrase suivante de Sylvain Lévi : « Le drame asiatique approche de sa crise » (*Ibidem*, p. 417.).

¹³ « [La plupart des voyageurs érudits français] s'intéressaient au passé biblique ou aux croisades, comme l'explique Henri [sic] Bordeaux dans ses *Voyageurs d'Orient* » (Edward W. SAÏD, *op. cit.*, p. 298.). Saïd fait donc moins référence ici à l'écrivain qu'à l'historien de la littérature.

¹⁴ Il cite la grande enquête lancée en 1925 par les *Cabiers du Mois* dans un numéro intitulé « Les Appels de l'Orient » auprès des « notables du monde intellectuel », qu'il s'agisse d'orientalistes (Sylvain Lévi, Émile Senart) ou d'hommes de lettres comme André Gide, Paul Valéry ou Edmond Jaloux. Voici les cinq questions posées aux intellectuels sollicités : « 1° Pensez-vous que l'Occident et l'Orient soient

d'une phrase, sans analyse détaillée. À l'exception de l'ouvrage de Barrès, que nous analyserons à notre tour, les Voyages en Orient français de la première moitié du siècle constituent donc un point aveugle de la réflexion saïdienne. Pour les besoins de sa démonstration, l'essayiste a négligé ces textes il est vrai souvent méconnus, que nous nous attachons à faire revivre. Or, ce corpus apporte un nouvel éclairage et permet de nuancer les conclusions de l'auteur d'*Orientalisme*.

Nous nous proposons donc dans ce chapitre d'enrichir la réflexion post-coloniale par l'analyse de notre corpus, qui possède une dimension idéologique affirmée, et offre une représentation différenciée du Moyen-Orient, en fonction des intérêts de la France. Mais avant de se livrer à ces analyses textuelles, il convient de revenir sur les pratiques mêmes du Voyage en Orient, afin d'en dévoiler les soubassements idéologiques.

I – DES VOYAGES ORIENTÉS

Le Moyen-Orient est pour la France une terre avec laquelle il convient de cultiver de bonnes relations, et ce d'autant plus depuis la mise en place des mandats français et anglais en Syrie et en Palestine. Cette nouvelle donne confère aux Voyages en Orient une coloration politique beaucoup plus affirmée qu'au siècle précédent. Avant d'étudier la dimension idéologique que les *textes* du corpus donnent à lire, nous proposons ici d'analyser la représentation, dans ces textes, de diverses *pratiques* du voyage qui révèlent combien la région constitue désormais un enjeu politique majeur pour la France.

Plusieurs types de voyages *orientés* peuvent être distingués. Ceux qui relèvent de la diplomatie culturelle d'abord, qui s'inscrit dans le cadre de l'impérialisme culturel français, puis ceux qui relèvent du journalisme d'investigation ; nous verrons que les reportages consacrés à ce nouveau mandat français ne sont pas toujours aussi objectifs

complètement impénétrables l'un à l'autre ou tout au moins que, selon le mot de Maeterlinck, il y ait dans le cerveau humain un lobe occidental et un lobe oriental qui ont toujours mutuellement paralysé leurs efforts ? 2° Si nous sommes pénétrables à l'influence orientale, quels sont les truchements – germaniques, slaves, asiatiques – par lesquels cette action vous semble devoir s'exercer le plus profondément sur la France ? 3° Êtes-vous d'avis, avec Henri Massis, que cette influence de l'Orient puisse constituer pour la pensée et les arts français un péril grave et qu'il serait urgent de combattre, ou pensez-vous que la liquidation des influences méditerranéennes soit commencée et que nous puissions, à l'exemple de l'Allemagne, demander à la « connaissance de l'Est » un enrichissement de notre culture générale et un renouvellement de notre sensibilité ? 4° Quel est le domaine – art, lettres, philosophie – dans lequel cette influence vous semble devoir donner des résultats particulièrement féconds ? 5° Quelles sont, à votre sentiment, les valeurs occidentales qui font la supériorité de l'Occident sur l'Orient, ou, quelles sont les fausses valeurs qui, à votre avis, rabaisent notre civilisation occidentale ? » (« Les Appels de l'Orient », *Les Cahiers du Mois*, Paris, Émile-Paul Frères éditeurs, février-mars 1925). Cette enquête est également analysée par Jean-Marc MOURA dans *La Littérature des lointains*, *op. cit.*, p. 189-192.

qu'ils le prétendent. Enfin, les circuits touristiques contribuent à répandre l'image d'un Moyen-Orient informé par la présence occidentale, tout particulièrement française : les discours sur les ruines sont à cet égard très révélateurs.

a. Stratégies de diplomatie culturelle

On observe pour la période qui nous occupe un nouveau type de Voyages en Orient, que l'on pourrait qualifier de stratégiques : il s'agit en effet de mettre en place et de cultiver un sentiment d'appartenance à la culture française dans ces territoires, mais aussi de maintenir l'influence culturelle française dans les pays placés sous mandat britannique tels que l'Égypte et, dans une moindre mesure, la Palestine. Pour cela, lors des événements politiques et culturels importants, les officiels en voyage sont parfois accompagnés par des écrivains ou des journalistes chargés de rendre compte de ce déplacement dans la presse ou dans leur œuvre. Par ailleurs, des émissaires, dont de nombreux écrivains, sont envoyés dans le cadre de la diplomatie culturelle afin de donner des conférences sur l'histoire, la philosophie, la musique, la littérature françaises, au Caire, à Beyrouth ou à Jérusalem. Cette présence culturelle est enfin redoublée, sur place, par un réseau d'établissements d'enseignement français auquel la France accorde la plus grande attention¹⁵.

◆ SUITES OFFICIELLES ET HOMMAGE AUX INSTITUTIONS FRANÇAISES EN ORIENT

Plusieurs écrivains se rendent en Orient sur l'invitation d'une personnalité officielle, à l'occasion d'un événement important. Pour la période qui s'ouvre après la Première Guerre mondiale, l'entrée de la France dans son mandat au Liban et en Syrie est l'une de ces occasions : dans son *Enquête aux pays du Levant*, Barrès signale que « le général Gouraud a convoqué successivement à Beyrouth des séries d'écrivains, les Raymond Recouly, les Lichtenberger, les Tharaud¹⁶ [...] pour qu'ils signalent à l'opinion publique comment nous pourrions trouver, après les premières erreurs, notre “chemin de Damas”¹⁷ ». Nous savons que Myriam Harry faisait également partie du voyage. C'est donc une véritable « suite officielle¹⁸ » que constituent ces écrivains et journalistes –

¹⁵ Les informations de cette partie pourront être complétées par la lecture du chapitre de Daniel LANÇON, « Voyageurs et résidents au service du “rayonnement” culturel français », in *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 233-252. Voir tout particulièrement la liste chronologique des « écrivains et critiques en mission culturelle » en Égypte jusqu'en 1956 p. 152.

¹⁶ Le voyage des frères écrivains, accompagnés de Madame Jérôme Tharaud, est en effet facilité par Pierre Lyautey, neveu du Résident général au Maroc et chef du cabinet civil de Gouraud.

¹⁷ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 316.

¹⁸ Les « suites officielles » sont constituées d'écrivains ou de journalistes accompagnant un ministre en déplacement aux colonies. Outre ceux que nous développons en ce qui concerne le Moyen-Orient, citons le voyage du président Doumergue en Algérie en mai 1930 à l'occasion du centenaire de la

Albert Londres est également présent, pour son premier déplacement au Moyen-Orient¹⁹ – qui répondent à l'invitation du premier Haut-Commissaire du gouvernement français au Liban²⁰, à l'occasion de la proclamation de l'indépendance du Grand Liban sous la tutelle de la Société des Nations, le 1^{er} septembre 1920. Ces invitations se prolongent semble-t-il tout au long des premières années du mandat, sous le haut-commissariat de Gouraud ; ainsi Henry Bordeaux signale-t-il que c'est à l'invitation du général qu'il se rend en Syrie en 1922²¹. Celui-ci le convie notamment à inaugurer la première pierre de l'hôpital de Beyrouth, et à prononcer un discours à cette occasion²².

Pour la période de l'entre-deux-guerres, l'année 1933 est également remarquable en ce qui concerne la diplomatie culturelle entre France et Orient²³ ; en avril, à l'occasion de l'inauguration d'un buste de Barrès au collège Saint-Marc d'Alexandrie, Henry Bordeaux, qui représente l'Académie française, prononce encore une fois sur place un discours officiel en présence de diplomates des deux pays et de plusieurs autres écrivains français :

Le roi est représenté par le gouverneur de la ville, qui est le frère de la reine, la Légation de France par notre sympathique consul général, M. Frédéric Girieud ; et voici les députés de la nation, les chefs de la colonie française, toutes les autorités, toute l'élite de la ville. Les écrivains français de passage en Égypte ont eu la gentillesse de venir : André Lichtenberger du Caire, Francis Carco de Suez, Émile Ripert d'Ismailia, pour se grouper autour de moi afin d'honorer notre cher Barrès. Il y a une solidarité littéraire et française que l'on sent mieux en Orient²⁴.

présence française, ou encore celui de Paul Reynaud – alors ministre des Colonies – en Indochine en 1932, notamment suivi par Andrée Viollis. Selon Alain Ruscio, ces reporters faisaient du « journalisme de tourisme colonial » (l'expression est de Pierre Mille) et s'érigeaient en « défenseurs et illustrateurs de la politique officielle ».

¹⁹ Envoyé par *L'Excelsior*, il signe des articles aux titres évocateurs : « Entrée triomphale de la France à Beyrouth », « Les troupes anglaises quittent la montagne, les troupes françaises la prennent » (Albert LONDRES, « La France en Orient, 1919-1920 », dans *Pêcheurs de perles et autres reportages*, *op. cit.*, p. 153-223.).

²⁰ Henri Joseph Étienne Gouraud restera à ce poste de 1919 à 1923, avant d'être nommé Gouverneur militaire de Paris jusqu'en 1937.

²¹ « C'est au printemps de 1922 qu'invité par le général Gouraud, alors haut commissaire de la République française, j'entrepris le voyage de Syrie avec ma fille Paule qui devait y retrouver les traces de lady Hester Stanhope [...] » (Henry BORDEAUX, « Les sept merveilles du Liban et de la Syrie », *op. cit.*, p. 113.).

²² « À Saïda, un télégramme du général Gouraud me rappelle en hâte pour inaugurer la première pierre de l'hôpital de Beyrouth. [...] J'arrive comme le général achève son discours. Il m'aperçoit, tout blanc de poussière, et sans pitié il me donne la parole. Que dirai-je ? Sinon la rencontre que j'ai faite entre Saint-Jean-d'Acre et Saïda du roi de France ramassant les morts ? Dans un pèlerinage en Terre Sainte, si le Christ se rapproche, la France [...] n'est jamais bien loin... » (Henry BORDEAUX, *Le Visage de Jérusalem*, *op. cit.*, p. 109.).

²³ Sur ce point, on lira avec profit le chapitre de Daniel LANÇON, « Voyageurs et résidents au service du « rayonnement » culturel français », *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 233-252.

²⁴ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 241.

La cérémonie s'ouvre sur les deux hymnes nationaux, français et égyptiens, signe du caractère officiel et politique de l'événement. Conformément à son rôle de diplomate culturel, Bordeaux cite longuement, dans la relation de son voyage, le discours du président de l'Académie littéraire du collège Saint-Marc, avant de reproduire l'intégralité du texte de son propre discours²⁵, qu'il clôt sur un vibrant hommage à la France :

Mes jeunes amis d'Orient, vous qui m'écoutez, il vous faudra vous souvenir du grand écrivain de France qui franchit la mer pour vous voir et pour vous parler. [...] Il a voulu vous inspirer de l'amitié pour son pays. Quand vous ouvrirez ses ouvrages, revoyez-le en pensée conversant avec vous, comme il le fit avec vos prédécesseurs. Et, en pensant à lui, pensez à la France²⁶...

S'il célèbre aussi la jeune monarchie du roi Fouad et « l'amitié » franco-égyptienne, le cœur de son discours s'attache avant tout, on le voit, à mettre en avant « l'influence et le prestige de notre pays²⁷ » : son discours mais aussi le texte qu'il rédige au retour du voyage s'inscrivent donc bien dans l'entreprise colonialiste française, dont il se fait l'agent. Cette même année 1933, une caravane de journalistes accompagne à Beyrouth et Beiteddine les officiels en déplacement à l'occasion du centenaire du voyage de Lamartine au Liban : Yves Dartois pour *L'Intransigeant*, Jean Vignaud du *Petit Parisien* et René Castelot du *Petit Journal* consacrent des articles à ces commémorations dans leurs journaux respectifs²⁸. Notons que le comité d'honneur de cet événement était composé de personnalités officielles – elle comprenait notamment deux anciens Hauts-Commissaires du gouvernement français au Liban, le général Weygand et Henry de Jouvenel – mais aussi d'hommes et de femmes de lettres, écrivains ou journalistes : les frères Tharaud, Henry Bordeaux, Myriam Harry, André Geiger, entre autres²⁹. Ce centenaire fut à la fois célébré au Liban et à Paris, où fut organisée une réception au cercle d'Iéna, en présence d'Ibrahim Maklouf (directeur de *La Revue du Liban*, qui prononça à cette occasion une conférence sur le séjour de Lamartine au Liban) et la baronne de Brimont, petite nièce du poète³⁰.

Deux ans plus tard, Jean Giraudoux effectue lui aussi un véritable tour du Moyen-Orient – en Turquie, Liban, Syrie, Palestine et Égypte – dans le cadre de la diplomatie

²⁵ « La place de ce discours, dans ces notes sur l'Égypte dont il fut la cause et le but, n'est-elle pas ici ? » écrit-il pour introduire la reproduction de son discours, qui se voit ainsi redoublé (*Ibidem*, p. 243).

²⁶ *Ibidem*, p. 257.

²⁷ *Ibidem*, p. 257.

²⁸ Yves DARTOIS, « Images du Liban », *L'Intransigeant*, du 7 au 14 juin 1933 (l'auteur a par la suite tiré un livre de son voyage : Yves DARTOIS, *L'Aventure aux cèdres*, Lille, Janicot (S.I.L.I.C.), 1943) ; Jean VIGNAUD, « L'esprit français en Afrique », *Le Petit Parisien*, 30 mai 1933, p. 4. Nous n'avons pas pu retrouver la référence exacte de l'article de René Castelot pour *Le Petit Journal*.

²⁹ Voir « la célébration du Centenaire du voyage de Lamartine en Orient », *La Revue du Liban*, mars 1933, n° 32.

³⁰ Source : « Fêtes et réunions », *Le Petit Parisien*, 30 mars 1933, p. 7.

culturelle, en tant qu'inspecteur des postes diplomatiques et consulaires, afin d'enquêter sur la situation de la langue et de la culture françaises dans la région. Cette tradition, dont la littérature est l'une des composantes principales, se perpétue également après guerre : en témoignent les liens étroits entre la France et le collège d'Antoura, au Liban. L'établissement, qui a accueilli un grand nombre d'écrivains français de passage, était dirigé par le révérend père Sarloutte³¹ ; à sa mort, en 1950, Pierre Benoit, qui y avait séjourné pendant de longs mois entre 1923 et 1925, y fut envoyé comme représentant de l'Académie française, afin de lui rendre sur place un hommage au nom de la France, en présence du Président de la République libanaise et du patriarche maronite. Son discours offre un bon exemple de la permanence des liens culturels entre France et Liban à un moment où ce dernier a acquis son indépendance :

Depuis, deux horribles guerres ont eu lieu. Les épreuves n'ont pas été épargnées à la France, et ses couleurs ont disparu de bien des endroits où elles pensaient avoir acquis le doux privilège de flotter. Mais, fussent-elles disparaitre de bien d'autres, et même de la faite de notre cher Collège, [...] grâce à des hommes tels que [M. Sarloutte] notre bannière continuerait à conserver sur les hauteurs de ce pays un asile inexpugnable, et que cet asile, mes amis, ne serait autre que vos cœurs³².

Outre ces événements qui sont l'occasion pour les intellectuels de jouer le rôle de diplomates culturels, on observe qu'au cours de leur séjour en Orient, ils sont souvent accueillis sur place, voire guidés dans leurs excursions, par des personnalités officielles – diplomates, gouverneurs, consuls, etc. – qui balisent leur itinéraire et contribuent à rendre visible la présence française dans la région. C'est le cas pour Barrès, qui visite en 1914 le Sud du Liban en compagnie du consul général de France, M. Georges Picot³³ ; ils sont reçus dans les différents villages en grande pompe, et l'écrivain rapporte nombre de marques de l'amour que les habitants portent à la France. Parmi les demandes qu'il entend à ces occasions, il rapporte tout particulièrement celles relatives à l'enseignement scolaire :

³¹ Sur cette figure de l'histoire du Levant mandataire, voir Émile JOPPIN, *Une belle figure de missionnaire au Levant, le révérend père Sarloutte*, Paris, La Colombe, 1956, avec une préface du général WEYGAND. Le personnage est présent dans quelques autres récits sur l'Orient, parmi lesquels *L'Eau du Nil* de Pierre FRONDAIE (1926), sous le nom de père Lesartte.

³² Pierre BENOIT, *Hommage à la mémoire du Père Sarloutte à Antoura, Liban, 28 mai 1950*, Paris, Firmin-Didot, 1950.

³³ François Georges-Picot, nommé Consul général de France au Liban peu avant la Première Guerre mondiale, fut l'auteur avec l'Anglais Mark Sykes des accords Sykes-Picot, signés secrètement le 16 mai 1916, qui prévoyaient le partage des territoires de l'Empire ottoman entre la France et la Grande-Bretagne. Malgré les promesses d'indépendance faites aux Arabes, l'accord découpait les territoires en cinq zones : deux zones arabes, l'une sous influence française (Nord de la Syrie actuelle et province de Mossoul), l'autre sous influence britannique (Sud de la Syrie actuelle, Jordanie actuelle et future Palestine mandataire) ; une zone d'administration française directe (Liban actuel et Cilicie) et une autre d'administration britannique directe (Mésopotamie et actuel Koweït) ; enfin, une zone d'administration internationale comprenant Saint-Jean-d'Acre, Haïfa et Jérusalem.

On entendait des fusillades dans le lointain, puis une petite foule apparaissait, nous apercevait ; à deux ou trois cents, hommes, femmes, enfants, ils dévalent le long des pentes, courent se ranger au-devant de notre cortège. « Des orphelins, disent-ils, se jettent aux pieds de la France. Des écoles ! donnez-nous des écoles³⁴ ! »

Il décrit aussi les marques d'attachement des habitants à l'influence culturelle de la France ; ainsi au village de Barouk, dans le Chouf, une jeune fille l'interpelle : « Donnez-nous l'intelligence, ô vous qui la détenez³⁵ ! ». À Antoura, l'écrivain est également accueilli avec les honneurs par le révérend père Sarloutte, qui fait jouer la Marseillaise alors que les enfants s'écrient « Vive la France³⁶ ». L'insistance de l'écrivain à rapporter ces appels et ces marques de respect, formulés avant la période mandataire, participe à la justification de cette entreprise. Voyageant quant à elle après la Première Guerre mondiale, Myriam Harry, venue sur l'invitation du général Gouraud, est elle aussi fréquemment accueillie dans les villes où elle fait escale par des personnalités officielles. Elle visite ainsi l'île de Rouad, en Syrie, en compagnie du gouverneur français, qui lui en raconte l'histoire³⁷ ; quelques jours plus tard, elle dîne en compagnie d'officiers de Beyrouth au Château de la Mer à Saïda, et à Tyr, elle est encore une fois reçue et logée par le gouverneur français³⁸. Lors d'un autre voyage, à Jérusalem, c'est suite à son entrevue avec le consul général français qu'elle élabore l'itinéraire de son voyage jusqu'en Irak³⁹. Contrairement à Barrès, l'écrivaine fréquente également les autorités britanniques, puisqu'elle relate une entrevue avec le consul anglais dans *La Jérusalem retrouvée*. Ces deux voyageurs, ainsi que Henry Bordeaux, sont par ailleurs reçus par les souverains locaux des pays traversés : Myriam Harry rencontre l'émir Abdallah lors de son passage à Amman, en Jordanie, et Bordeaux relate quant à lui dans *Le Sphinx sans visage* l'audience royale qui lui a été accordée par le roi Fouad I^{er} d'Égypte, pour laquelle il a arboré son costume d'académicien⁴⁰. Au cours de cette entrevue, les deux personnages évoquent la construction historico-nationale de l'Égypte et la création éventuelle d'un « Institut du Désert ». Un certain nombre des voyageurs de notre corpus semblent ainsi relativement

³⁴ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 60.

³⁵ *Ibidem*, p. 61.

³⁶ *Ibidem*, p. 93.

³⁷ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 183-185.

³⁸ *Ibidem*, p. 250-255.

³⁹ Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*, p. 8. C'est également lui qui lui propose d'aller rendre visite à l'émir Abdallah : « Et puisque vous longerez la Transjordanie, faites un petit crochet, allez à Amman porter mon salut à l'émir Abdallah, frère du défunt roi de l'Irak, un des hommes le plus doués du vrai charme arabe » (*Ibidem*, p. 9).

⁴⁰ L'écrivain signale par ailleurs qu'il s'agit de leur deuxième rencontre, puisqu'il avait déjà été reçu une première fois en 1922, en compagnie des frères Tharaud. « Pourquoi ne pas revêtir mon costume vert, puisque j'ai dû l'apporter, étant délégué par l'Académie française à la cérémonie d'Alexandrie en l'honneur de Maurice Barrès ? Cette initiative me sauve, et quand j'apparais dans le hall de l'hôtel Shephard's, je conquiers aussitôt une considération plus déférente des serviteurs en robe, et spécialement des noirs » (Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 236).

proches des hommes politiques locaux et /ou des représentants de la France. Tous ne sont pourtant pas aussi révérencieux : ainsi Francis Carco, qui visite les tombes de la Vallée des Rois en compagnie du président Gaston Doumergue et de sa femme, ne lui adresse semble-t-il pas la parole et ne lui consacre que quelques lignes de son récit.

Enfin, les voyageurs au Moyen-Orient rendent souvent hommage aux institutions françaises présentes au Moyen-Orient et tout particulièrement aux exploits par lesquelles l'armée française s'y illustre. En Syrie, nombreux sont ceux qui profitent de leur visite à Palmyre pour rencontrer les méharistes en garnison. C'est le cas de Dorgelès, qui, tout juste arrivé, est accueilli par les soldats enthousiastes et décide aussitôt de loger au poste, se sentant aussitôt à l'aise dans cette atmosphère militaire qui lui rappelle les temps où lui-même était soldat⁴¹. Il porte un regard bienveillant sur les jeunes méharistes dont il décrit l'insouciance au moment de la « popote », tout en évoquant les difficultés de leur métier. Il n'hésite pas à les hisser au rang de héros :

Ils avaient oublié les souffrances de la dernière colonne, lorsqu'on haletait de soif dans ce désert de lave et que les bêtes refusaient d'avancer sur ces roches noires qui les blessaient. [...] Elles sont rudes pourtant, ces nuits d'hiver où l'on grelotte le long des pistes, et ces journées de juillet où l'on suffoque dans les rafales du Khamsin, pour voir passer, après des heures d'attente, la caravane d'autos qui emporte vers l'Irak ou la Perse des appareils photographiques et des carnets de chèques, des touristes et des commerçants. La récompense ? Parfois une balle, comme cet héroïque Descarpenterie⁴², qui fut tué en poursuivant des bandits qui venaient d'attaquer le convoi qu'il protégeait⁴³.

L'écrivain fait ici référence aux colonnes organisées pendant l'été 1925 afin de mater la révolte des Druses contre le mandat français. Il ne rend toutefois pas seulement hommage aux qualités militaires des soldats, mais vante également leur sens du contact avec les populations locales, notamment bédouines. C'est en effet accompagné d'un officier méhariste qu'il se rend pour la première fois dans un camp bédouin ; il ne manque pas de mettre en avant les qualités de son compagnon, qui lui indique les usages de l'hospitalité – accepter trois fois la tasse de café, ne pas regarder les femmes du chef, etc⁴⁴. Il finit ce chapitre en appelant à une meilleure reconnaissance en France du dévouement de ces soldats, dénonçant une indifférence, si ce n'est une ignorance, entretenue par les journaux nationaux :

⁴¹ On verra dans les Annexes une photographie de l'écrivain au milieu des pilotes de l'Escadrille du désert, p. 44.

⁴² Gaston Descarpenteries (1894-1925) est affecté dans l'armée du Levant en 1921. Promu capitaine en juin 1925, il est tué en septembre dans la région de Bagdad.

⁴³ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 213.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 236-255.

S'il arrive quelque chose, les journaux diront : « C'est un coup des rebelles... » et les émirs marrons⁴⁵ qui paient les armes liront le compte-rendu du guet-apens en déjeunant au Ritz. Une tombe à Damas, une fête à Paris⁴⁶...

En consacrant plusieurs pages élogieuses à ces soldats méconnus, Dorgelès donne à son voyage une coloration patriotique qui met en avant l'armée française du Levant. Myriam Harry a elle aussi rendu visite aux méharistes de Palmyre, bien qu'elle ne l'évoque pas dans ses ouvrages⁴⁷. Henry Bordeaux garde le même silence, contrairement à sa fille Paule qui consacre de longs passages à l'hospitalité que son père et elle ont reçue des soldats de Palmyre en avril 1922⁴⁸, ceux-ci leur ayant même offert le survol en avion du site archéologique. La jeune écrivaine ne manque pas de les féliciter pour le travail qu'ils accomplissent dans la région, qui d'après elle a permis à Palmyre de « revenir à la vie⁴⁹ ». D'autres voyageurs font un détour à Deir-es-Zor, ville de garnison des aviateurs et des méharistes français⁵⁰ : partis d'Alep, les frères Tharaud y atterrissent et décrivent la ville comme « une sous-préfecture proprette⁵¹ », ayant pour mission de surveiller les peuples nomades : « C'est d'ici que l'avion s'envole, que la colonne se met en marche, que le méhariste s'en va, accompagné du médecin et aussi du perceuteur⁵² ». Bien que plus sobres que celles de Dorgelès, ces lignes présentent de manière solennelle les différents acteurs du travail de colonisation entrepris par la France dans la région.

⁴⁵ L'adjectif semble ici avoir le sens de « qui s'est enfui afin de vivre en liberté ».

⁴⁶ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 214.

⁴⁷ C'est Pierre Benoit qui l'évoque dans un article de mai 1925 : « Chère Myriam Harry, vous qui avez connu la grande paix du Djebel-Druse, je vois encore votre large signature sur le livre d'or des méharistes de Palmyre » (Pierre BENOIT, « Aux soldats de Syrie », *Toute la terre*, *op. cit.*, p. 119).

⁴⁸ « Après un déjeuner très agréable à la section méhariste (les forces militaires de Palmyre se disputant aimablement le plaisir de nous héberger) [...] » (Paule HENRY-BORDEAUX, *Sur la route de Palmyre*, *op. cit.*, p. 48.).

⁴⁹ *Ibidem*, p. 53.

⁵⁰ Dans toutes les lectures que nous avons pu faire, il n'est à aucun moment question de ce lieu autrement que comme lieu de garnison française ; les exactions commises sur les Arméniens sont passées sous silence. En 1915-1916, Deir-es-Zor fut en effet une destination majeure d'extermination durant le génocide des Arméniens. Un mémorial commémorant les événements tragiques a été érigé dans la ville en 1990, mais dynamité par l'État islamique en 2014. Nous revenons plus bas sur ce point.

⁵¹ Jérôme et Jean THARAUD, *Damas*, *op. cit.*, p. 185.

⁵² *Ibidem*, p. 191.

La relation de cette visite aux militaires français est donc souvent l'occasion de discours glorifiant le travail de l'armée française sur place⁵³, et participe de la politisation du Voyage en Orient pendant la première moitié du XX^e siècle.

◆ CONFÉRENCES

Les tournées de conférences représentent un autre volet, non négligeable, de la diplomatie culturelle. Tout au long de la période qui nous intéresse, nombreux sont les écrivains et intellectuels qui se rendent au Moyen-Orient afin d'y prononcer des conférences sur des thèmes aussi divers que variés, ce qui a même suscité la création d'un périodique dédié, la *Revue des Conférences Françaises en Orient* (R.C.F.E.), qui paraît de 1936 à 1951⁵⁴. Ils sont invités à donner des conférences par des associations culturelles francophones dont le nombre est conséquent pendant l'entre-deux-guerres, et qui sont appuyées par des périodiques visant à cultiver « l'amitié » entre la France et les pays du Moyen-Orient. Dans le cas de l'Égypte, l'Association des Amis de la Culture Française en Égypte (A.C.F.E.) est l'un des groupes les plus actifs de la période. Le « Bulletin de l'A.C.F.E. du 30 avril 1945 revient sur son histoire :

Fondée en 1925 par M. Morik Brin, sous le patronage de S.A le Prince Haïdar Fazil et de M. Gaillard, Ministre de France au Caire, l'Association des Amis de la Culture Française en Égypte se propose essentiellement de travailler au rapprochement des différentes élites intellectuelles au Caire.

Elle utilise dans ce but la langue française, non seulement parce que celle-ci est réellement, en Égypte, la langue universelle et que chacun considère comme une marque de distinction de parler français, mais encore parce que, par sa clarté même et sa précision, la langue française est le meilleur instrument de connaissance et de compréhension mutuelles.

L'Association des A.C.F.E. groupe, en dehors de toute considérations politiques ou religieuses, tous ceux qui, vivant côte à côte en Égypte, se reconnaissent des affinités

⁵³ André Cérati écrit, dans son panorama de la littérature française sur le Levant mandataire : « Les ouvrages [...] exploitent jusqu'à l'excès des thèmes déjà largement traités sous d'autres cieux, soit qu'ils glorifient l'héroïsme et le sacrifice des soldats, soit qu'ils déplorent l'oubli injustifié où les tient trop souvent ce qu'on n'ose pas appeler ici la Métropole, soit qu'ils décrivent la lutte contre les pièges de l'étranger » (André CÉRATI, « Une littérature pseudo-coloniale: les romans français sur le Levant pendant la période mandataire. Imaginaire, poncifs et motivations politiques », dans Jean-Robert HENRY et Lucienne MARTINI, (éds.). *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, EDISUD, 1999, p. 39.)

⁵⁴ La revue, publiée au Caire, paraît pour la première fois le 15 décembre 1936, et le dernier numéro date de 1951 (après une interruption de 1942 à 1945). Il s'agit d'une publication mensuelle, dirigée par Marc Nahman « qui s'inspira de la très parisienne revue *Conferencia* pour fonder en Égypte un organe semblable » ; elle publie « quatre ou cinq causeries parmi les plus remarquées en Égypte ou dans les pays voisins » (Jean-Jacques LUTHI, *Lire la presse d'expression française en Égypte: 1798-2008*, L' Harmattan, 2009, p. 210).

de culture. De la fin de novembre à la fin d'avril, elle organise des conférences, des expositions, des concerts, des représentations théâtrales et des séances de cinéma⁵⁵.

L'association des A.C.F.E. fut en effet le groupe qui organisa le plus de conférences et permit à l'Égypte de tenir la première place des destinations prisées par les conférenciers français de l'entre-deux-guerres. À la date de 1945, le groupe comptabilise ainsi un total de 68 conférences sur les 158 publiées dans la *Revue des Conférences Françaises en Orient*, qui se répartissent comme suit : 15 pour l'histoire, 19 pour la philosophie et la sociologie, 20 pour l'art, le théâtre et la musique, 9 pour les sciences et 9 pour les voyages⁵⁶. Malgré la diversité des disciplines traitées, la plupart des conférences ont pour sujets la culture française ou l'étude des relations entre la France et les pays du Moyen-Orient. Ainsi, André Lichtenberger prononce en avril 1929 deux conférences conçues en diptyque, la première intitulée « Comment la France voit l'Étranger » et la seconde « Comment l'Étranger voit la France ». Citons également « Le rayonnement de la littérature française contemporaine à l'Étranger », par Henri Peyre, le 24 novembre 1933, ou « La France et ses Étrangers », étude de la princesse Bibesco, prononcée le 15 janvier 1934. Des événements particuliers sont organisés pour rendre hommage à des intellectuels venus de France, ou lors de commémorations spéciales, comme au printemps 1932 pour la célébration du centenaire de la mort de Goethe⁵⁷.

Il est remarquable que l'immense majorité des écrivains qui se sont rendus au Moyen-Orient pendant cette période aient également mis à profit leur passage dans la région pour prononcer une conférence, sur un sujet de leur choix. Dans le cas de l'Égypte, celles-ci avaient notamment lieu dans les locaux de l'A.C.F.E. ou dans les lycées français du Caire et d'Alexandrie. Citons entre autres Robert de Traz, invité par la Société des Amis de l'Art à prononcer une conférence au Caire en avril 1925 ; Georges Duhamel s'exprime quant à lui sur « le roman français contemporain » à l'Université américaine du Caire à l'hiver 1929 ; en 1932, Claude Aveline s'intéresse particulièrement à la vie

⁵⁵ « Préambule », *Bulletin de l'Association des Amis de la Culture Française en Égypte*, 20 avril 1945.

⁵⁶ Voir J. ASCAR-NAHAS, « Conférence sur les conférences. Réflexions, observations et enquêtes d'un auditeur moyen », *Bulletin de l'Association des Amis de la Culture Française en Égypte*, 20 avril 1945. Notons que l'association avait également une intense activité de publication d'organes de presse : l'un des fondateurs de l'association, Morik Brin, crée ainsi en 1920 *Les Amis du Livre français en Orient*. Cette revue est ensuite suivie à Alexandrie par les *Cahiers de l'Oasis*, dirigés par Morik Brin et Fernand Leprette ; la revue paraissait huit fois par ans et se donnait pour tâche spéciale « d'étudier les caractères de l'âme française contemporaine ». Les mêmes créent au Caire en 1925 *Le Courrier des Lettres et des Arts*, mensuel publié jusqu'en 1926, année où il devient l'hebdomadaire *La Vie Française, journal pour les Français d'Orient et les Étrangers amis de la France*, et dont la parution se fait à la fois au Caire et à Aix-en-Provence. La revue se présente alors comme l'organe officiel des A.C.F.E. Enfin, la publication change de nom pour celui de *Bulletin de l'Association des Amis de la Culture Française en Égypte*. (Source : Jean-Jacques LUTHI, *op. cit.*).

⁵⁷ Le professeur Jean-Marie Carré et l'écrivain André de Launois ont tous deux prononcé des conférences à cette occasion, en avril 1931.

culturelle francophone d'Égypte et prononce plusieurs conférences dans divers cercles littéraires de la capitale égyptienne⁵⁸, tout comme André Maurois, qui s'y trouve au même moment que lui⁵⁹. En Égypte également, Francis Carco donne quant à lui en mars 1933 une conférence « sur quelques chansons marseillaises » ; Jules Romains prononce une série de conférences au printemps 1934 et Antoine de Saint-Exupéry parle de la « poésie du voyage aérien » en novembre 1935, tandis que Jacques de Lacretelle⁶⁰, Paul Morand⁶¹ et Camille Mauclair⁶² comptent parmi les conférenciers de 1936. La plupart des écrivains profitent de leur venue au Moyen-Orient à l'occasion de ces conférences pour faire ensuite du tourisme en Égypte et ailleurs, associant souvent à leur séjour la Palestine ou le Grand Liban.

Tout cela constitue un nouveau type de voyage, qui suscite les critiques : ainsi Roger Vailland dit-il son opposition aux « écrivains et conférenciers » français dans un article publié à l'occasion de son séjour en Égypte en 1947⁶³. Selon lui, ils sont directement envoyés par le Ministère des Affaires étrangères afin de diffuser l'image d'une France conservatrice, souvent hostiles aux révolutions populaires : « [...] les écrivains ou conférenciers que [les Égyptiens] voient, ceux que leur envoi le plus généralement le Quai d'Orsay, considéreraient comme une insulte d'être traités de "Communards" », écrit-il, dénonçant ainsi cette pratique de diplomatie culturelle qui sépare les élites de la population locale. Selon Daniel Lançon, « il vise Georges Duhamel et Claude Aveline⁶⁴ ». Par ailleurs, on trouve dans le *Journal* de Gide des informations relatives à l'organisation de ces conférences :

⁵⁸ Il s'exprime notamment au cercle « Al Diaffa » ainsi qu'aux « Essayistes », à qui il rend hommage dans sa *Promenade égyptienne* qu'il publie deux ans après son voyage.

⁵⁹ Nous renvoyons à la Chronologie des voyages, située dans le volume d'Annexes, pour plus de renseignements sur ces séjours.

⁶⁰ L'écrivain, qui a vécu quelques années en Égypte pendant son enfance, prononce au Caire en février 1936 une conférence intitulée « Où en est la littérature d'après-guerre ? » et une autre, plus autobiographique, intitulée « Mes Mille et une Nuits, une enfance en Orient au temps des Saïs et du théâtre Zizinia ». *La Semaine égyptienne* consacre à l'occasion de la venue de l'écrivain un numéro spécial (février 1936, n° 7-8 de la 10^e année).

⁶¹ Lors de son passage en Égypte du 1^{er} au 7 mars 1936, Paul Morand s'intéresse quant à lui à « l'année 1900 par rapport à 1936 » et au roman policier, sujet « frivole » qu'il s'excuse de présenter, expliquant qu'étant venu en Égypte comme touriste, il s'est « improvisé conférencier ». On affirme pourtant dans la revue francophone *Images* (n° 340, 12 mars 1936) que l'écrivain a donné au lycée français du Caire « la plus belle conférence de la Saison » en présence de « tout le monde ». L'hebdomadaire *La Semaine égyptienne* consacre à nouveau un numéro spécial à l'occasion de sa venue (*La Semaine égyptienne*, 1936, n° 29-30 de la 10^e année).

⁶² L'écrivain prononce une conférence le 11 décembre au Lycée français du Caire et le 14 décembre à Alexandrie.

⁶³ Roger VAILLAND, « Des Français de l'étranger étrangers à la France », *Action*, juin 1947.

⁶⁴ Daniel LANÇON, « Le Voyage en Égypte (1920-1958) : derniers feux », *Les Français en Égypte, op. cit.*, p. 327.

Tout, ici, sent l'insolente richesse des uns, l'excessive pauvreté des autres. La journée de travail du fellah, dans toute la vallée du Nil, est payée, me dit-on, deux piastres et demie. [...] Je comprends que M. Nahmann⁶⁵, qui s'engageait à me défrayer en échange de conférences, accepte que je me récuse, sans beaucoup insister⁶⁶.

L'écrivain suggère ainsi discrètement que des collègues moins scrupuleux que lui aient pu accepter de donner des conférences uniquement dans le but de s'offrir un voyage qui resterait relativement onéreux. Il précise un peu plus loin sa critique :

J'admire l'ingéniosité des écrivains d'aujourd'hui pour monnayer leur littérature ; conférences, voyages « à l'œil », et jusqu'à la vente des signatures !... Oh ! Je ne prétends pas qu'ils aient tort (encore qu'il ne me plaise pas beaucoup de voir le talent prendre une valeur marchande) ; mais je me sens d'une autre école. [...] Je préfère ma liberté ; mais force est de reconnaître que, en Égypte, celle-ci coûte bigrement cher⁶⁷...

Ces séries de conférences apparaissent donc comme un bon moyen de s'offrir un Voyage en Orient à moindres frais. Outre les conférences, le maintien de l'influence française en Égypte passe par d'autres événements culturels comme, en 1949, la tournée de deux mois de Cocteau et de sa troupe de la Comédie Française, qui vient jouer en Égypte à la fois des grandes pièces du répertoire français (*Britannicus*), mais aussi des pièces contemporaines (*Huis clos*, *La Machine infernale*, *Les Parents terribles*, etc.).

Tous les conférenciers n'étaient toutefois pas les bienvenus en Orient. La mésaventure de Panaït Istrati mérite d'être rappelée ici. L'écrivain d'origine roumaine projetait en 1930 de faire un séjour en Égypte afin d'y donner des conférences et certainement y rencontrer des hommes politiques égyptiens ; mais, fiché comme communiste, il est refoulé à son arrivée à Alexandrie par les autorités égyptiennes et n'écrit finalement rien de ce qu'il avait prévu⁶⁸. Cet incident préfigure celui de Roger Vailland qui, en 1952, est emprisonné pour espionnage et agitation communiste dans les campagnes égyptiennes⁶⁹, dont nous reparlerons plus loin.

⁶⁵ Orthographe fautive du nom de Marc Nahman, directeur de la *Revue des Conférences Françaises en Orient*.

⁶⁶ André GIDE, « *Carnets d'Égypte* », *Journal 1939-1949*, Paris, Gallimard, 1997, p. 642-677.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 657.

⁶⁸ Dans le journal francophone égyptien *La Liberté*, Edgard Gallad prend position dans cette « affaire » contre Panaït Istrati qu'il qualifie d'« apôtre du Bolchevisme intégral » : « Rentré en Europe, Panaït Istrati va certainement sonner le tocsin et les journaux d'extrême-gauche vont nous dépeindre sous les couleurs les plus noires. Il ne serait donc pas inutile de répondre d'avance à la campagne de diffamation qui doit déferler inévitablement. [...] [à propos des conférences prévues par l'écrivain] À cette propagande subversive, pouvions-nous ouvrir nos portes, exposer un groupe de notre jeunesse à ce feu charmeur et dangereux que doit être la parole d'un Istrati ? [...] Les autorités égyptiennes ne pouvaient permettre l'entrée au prédicateur convaincu et fervent du bolchévisme » (« L'affaire Panaït Istrati », *La Liberté*, Le Caire, 30 février 1930).

⁶⁹ Sur ce voyage et le récit qui en fut tiré, voir Daniel LANÇON, « Le Voyage en Égypte (1920-1958) : derniers feux », *Les Français en Égypte, op. cit.*, p. 326-330.

Enfin, l'influence française en Orient se diffuse par le biais d'un important réseau d'établissements d'enseignement francophone, tant laïc que congrégationniste, auquel les diplomates français prêtent la plus grande attention. Visiter ces établissements était déjà le but du voyage en Orient de Barrès en 1914. Il s'agissait pour lui de « vérifier l'état de notre puissance spirituelle », ce qu'il considérait être de son devoir d'écrivain : « Un écrivain français a des dettes et des devoirs envers les propagateurs de notre langue et de notre plus haute civilisation », écrit-il au début de son *Enquête aux pays du Levant*⁷⁰, forgeant ainsi une définition de la diplomatie culturelle et reprenant, avec le superlatif, la formule colonialiste de « la plus grande France ». L'écrivain éprouve un « vif plaisir d'amitié » à parcourir les deux établissements laïques francophones d'Alexandrie, « dont la qualité française, bien virile, éclate dans cette atmosphère un peu molle d'Égypte⁷¹ ». En conclusion de son enquête, Barrès présente devant la Chambre des députés une supplique afin que l'enseignement français en Orient soit considéré comme une œuvre de défense nationale et met même en scène sa conversation à ce sujet avec Jean Jaurès. Le dernier chapitre, intitulé « Persévérons » évoque précisément l'intérêt stratégique du maintien de cet enseignement français dans les pays du Moyen-Orient, et les lignes de conclusion voient même au-delà de la présence coloniale française.

C'est également dans le cadre du réseau d'enseignement qu'Alexandre Vialatte découvre l'Orient, puisqu'il est nommé en septembre 1937 professeur au tout nouveau lycée franco-égyptien d'Héliopolis, qu'Édouard Herriot, alors Président de la Chambre des députés, est venu inaugurer en personne⁷². Dans un article rédigé pour *L'Époque* et paru le 17 août 1938, Vialatte présente de façon humoristique cette « idée assez française et fort paradoxale » qui projetait de créer, au beau milieu des sables du désert, un lycée français :

Broder les déserts d'une chaire de grammaire ou de mathématiques, orner les dunes d'un tableau noir, enseigner la philosophie au vent, au chacal, à la lune !... « *Vox clamantis in deserto* » !⁷³

Par cette posture humoristique, Vialatte prend du recul par rapport à l'exaltation de l'entreprise française de développement du réseau d'enseignement en Égypte. S'il présente à son tour comme une véritable réussite la construction de ce lycée franco-

⁷⁰ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 25.

⁷¹ *Ibidem*, p. 32.

⁷² On trouvera dans le volume d'Annexes deux photographies de cet événement, p. 49.

⁷³ Alexandre VIALATTE, *Au coin du désert. Égypte 1938*, Paris, Le Dilettante, 2002, p. 26.

égyptien d'Héliopolis, inauguré par Édouard Herriot en mai 1938, il n'oublie pas qu'il s'agit d'un projet réalisé en collaboration avec l'Égypte :

Moins d'un an après [la promenade à Héliopolis des deux fondateurs du lycée], le lycée s'élevait immense, riant, splendide. Il a son terrain de basket, son court de tennis, sa piste ; il va avoir sa piscine. La ville, maintenant, autour de lui, prolonge ses avenues, les maisons commencent à pousser. Un pan de désert a été annexé à la vie par l'intelligence. Et c'est une réussite française et égyptienne⁷⁴.

Devenu Président de la Mission Laïque l'année suivante, Édouard Herriot retourne aussitôt en Égypte, en Palestine et au Liban pour une tournée d'inspection des établissements d'enseignement français. Alexandre Vialatte reste quant à lui deux ans au poste de professeur à Héliopolis, et évoque cette expérience dans les chroniques qu'il publie alors à *L'Époque* et au *Petit Dauphinois*⁷⁵. Par ailleurs, il n'est pas rare que les intellectuels de passage visitent spontanément les établissements d'enseignement français : en Syrie, Roland Dorgelès se rend ainsi au Collège français des Pères Lazaristes de Damas où il est reçu par le directeur et le corps professoral⁷⁶, tandis que Myriam Harry prend le temps d'inspecter à Alep le lycée de jeunes filles, guidée par le Directeur de l'Enseignement de la ville⁷⁷, comme elle l'avait fait à Beyrouth en visitant l'école de jeunes filles de la Mission Laïque⁷⁸ ; de même, en Égypte, Camille Mauclair tient à saluer « le Lycée Français, modèle de confort, où quinze cents élèves apprennent à aimer l'esprit et le génie de notre pays⁷⁹ ».

Pendant la première moitié du XX^e siècle, le Voyage en Orient offre donc le nouveau visage d'un voyage stratégique, œuvrant à maintenir une sphère d'influence française dans une région qui occupe désormais une place de premier plan dans la politique extérieure du pays. Les écrivains et intellectuels désignés pour partir sont donc aussi des émissaires culturels participant activement à une forme d'impérialisme français. Certains d'entre eux n'hésitent pas à critiquer cette pratique, comme Maurice Martin du Gard :

Aujourd'hui, des troubadours francs ont fait en mission, chez des généraux, de la prose excellente sur la Syrie, dans les pas du grand poète de *l'Enquête aux Pays du Levant*. Barrès déjà frémissait en suivant de loin Lamartine et Nerval. La musique des Tharaud, sans faiblesse, d'un beau mouvement orgueilleux, avec des caprices bien

⁷⁴ *Ibidem*, p. 26-27.

⁷⁵ Nous renvoyons à la Bibliographie pour les références exactes de ces chroniques, qui ont été rassemblées dans un volume : Alexandre VIALATTE, *Au coin du désert. Égypte 1938*, La Dilettante, 2002.

⁷⁶ Source : *L'Orient*, 14 juin 1927.

⁷⁷ Myriam HARRY, « Le bouton d'Alep », *Harems*, *op. cit.*

⁷⁸ Myriam HARRY, « Le lys d'Arménie », *Terre d'Adonis*, *op. cit.*

⁷⁹ Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, *op. cit.*, p. 10.

composés, accompagna Gouraud qui, s'étant croisé pour la paix, dut souffrir quelques surprises⁸⁰.

La comparaison des écrivains avec des « troubadours francs en mission » – le terme de « mission » étant ici entendu dans un double sens ironique – est particulièrement critique ; les trop nombreux éloges que semble adresser ici Martin du Gard à ses confrères partisans de la diplomatie culturelle (« grand poète », « d'un beau mouvement orgueilleux, avec des caprices bien composés »), sonnent comme des antiphrases et tout le passage s'apparente à un pastiche de la « prose excellente » qu'il entend dénoncer. En ayant recours à l'image médiévale du troubadour, Martin du Gard assimile la diplomatie culturelle à une nouvelle croisade (il écrit même que Gouraud s'est « croisé pour la paix »), qu'il semble bien juger anachronique et peu efficace, comme l'indique sa remarque finale sur les « surprises » qui attendaient le général en Syrie. L'écrivain, qui rédige ce texte en 1933, fait allusion aux nombreuses difficultés qu'a connues le mandat français en Syrie, dont l'épisode le plus sanglant fut la révolte syrienne de 1925.

b. Correspondants de guerre

Le Moyen-Orient est une destination privilégiée pour les reporters, qui y réalisent souvent des enquêtes au long cours sur des sujets ethnoculturels, comme le pèlerinage musulman à La Mecque, les bouleversements de la Turquie d'Atatürk ou encore la question du sionisme en Palestine. Le corpus des reportages sur les « Secrets de l'Arabie » (titre de la deuxième partie du grand reportage sur les « Marchés d'esclaves » de Joseph Kessel), qui comprend les enquêtes d'Albert Londres sur la trace des pêcheurs de perles de la mer Rouge au Golfe Persique, de Henry de Monfreid, Xavier de Hauteclouque ou encore Claude Blanchard⁸¹, qui emprunte au roman d'espionnage et à l'essai géopolitique, entre dans cette catégorie en proposant un traitement relativement pittoresque de l'information. Mais le Moyen-Orient fait aussi la Une de l'actualité la plus brûlante, ce qui conduit les périodiques français à consacrer des reportages plus graves, rédigés par des envoyés spéciaux qui ont alors le statut de correspondants de guerre.

Au cours de la période mandataire, deux événements attirent particulièrement l'attention des intellectuels : le premier est la révolte syrienne contre le mandat français en 1925, qui conduit au bombardement de Damas par le gouverneur en place et à de violents affrontements dans la région du Djebel druse. Le palais Azem est incendié, et les affrontements font de nombreux morts, notamment parmi la population

⁸⁰ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 94.

⁸¹ Reportage pour *Le Petit Parisien*, 10-16 juillet 1934, non repris en volume.

arménienne⁸². Cette « affaire de Damas » nourrit à elle seule une abondante littérature de reportage⁸³. Dès les premiers troubles, Albert Londres retourne dans la région pour le compte du *Petit Parisien*⁸⁴, croisant sûrement la route de Joseph Kessel, qui fait paraître à son retour le petit volume intitulé *En Syrie*⁸⁵, dans lequel il relate sa participation à la répression de la révolte. On peut également relever les reportages d'Édouard Helsey pour *Le Petit Journal*, et de Henry de Korab pour *Le Matin*⁸⁶. Du côté des écrivains de métier, Henry Bordeaux publie en 1926 *Dans la montagne des Druses*⁸⁷, récit de son très rapide passage (quelques jours) en Syrie ; Roland Dorgelès consacre quant à lui un chapitre entier à cet épisode dans *La Caravane sans chameaux* en 1928⁸⁸. Relevons enfin le récit d'une femme, Alice Poulleau, intitulé *À Damas sous les bombes. Journal d'une Française pendant la révolte syrienne (1924-1926)*⁸⁹, témoin indignée des exactions commises par la France⁹⁰ et qui tient un véritable « journal de siège »⁹¹ de l'insurrection. Dans tous ces reportages, les auteurs, exposant la raison de la révolte des Druses, finissent par discuter la politique même de la France au « Levant ». Ces quelques titres sur l'un des épisodes les plus agités du Mandat français donnent un aperçu de l'intérêt des intellectuels de l'époque – journalistes et écrivains – pour le Moyen-Orient, où la France est désormais puissance mandataire.

En 1929, un second événement fait affluer les reporters vers la région : il s'agit des heurts violents entre Juifs et Arabes en Palestine. Si le sionisme était déjà un sujet privilégié de reportages⁹², ces événements relancent l'intérêt du grand public pour la situation en Palestine sous mandat anglais. Albert Londres, qui réalisait alors son enquête sur le peuple juif, revient dans la région à cette occasion, et met en scène cette irruption de l'actualité dans le texte final de son reportage ; Henri de Kérillis couvre les événements pour *L'Écho de Paris*, Édouard Helsey pour *Le Journal* et Jean Rodes pour *Le*

⁸² Sur cette révolte, voir Lenka BOKOVA et Jacques COULAND, *La confrontation franco-syrienne à l'époque du mandat : 1925-1927*, Paris, L'Harmattan, « Comprendre le Moyen-Orient », 1991.

⁸³ Ce corpus de reportages a été étudié par Mélodie SIMARD-HOUDE, « Des reporters français en Syrie (1925-1927), médiateurs des “confusions de l'Orient” », *Les Médiateurs de la Méditerranée*, *op. cit.*, p. 145-160.

⁸⁴ Albert LONDRES, « Notre enquête en Syrie », *Le Petit Parisien*, du 10 novembre 1925 au 12 janvier 1926.

⁸⁵ Joseph KESSEL, *En Syrie*, *op. cit.*, 1927.

⁸⁶ Nous renvoyons à la bibliographie pour les références précises des articles.

⁸⁷ Henry BORDEAUX, *Dans la montagne des Druses*, *op. cit.*

⁸⁸ Roland DORGELÈS, « Du côté des rebelles », *Caravane*, *op. cit.*, p. 173-195.

⁸⁹ Alice POULLEAU, *À Damas sous les bombes*, *op. cit.*

⁹⁰ « N'est-il point juste qu'après tant de témoignages partiels, erronés ou incomplets, répandus par la presse, un témoin inconnu, une Française, se levant du milieu du peuple syrien avec lequel elle vécut, fraternelle, aux moments les plus critiques, dépose en son nom au procès de la Syrie pour y dire le mot de la fin » (Alice POULLEAU, *op. cit.*, p. 4).

⁹¹ *Ibidem*, p. 8.

⁹² Myriam Harry a ouvert la voie en 1923 avec *Sion*, *op. cit.*

*Matin*⁹³. Jusqu'à l'aube de la guerre, la région continuera de faire régulièrement l'objet de l'attention de la presse française.

Enfin, et dans une moindre mesure, l'épisode de guerre entre l'Arabie « saoudite » et le Yémen en 1934 a aussi intéressé les reporters français ; Henry de Monfreid, envoyé par *l'Intransigeant*⁹⁴, qui couvrira également le conflit italo-éthiopien pour le compte de *Paris-Soir*⁹⁵, a ainsi fait office de correspondant de guerre à cette occasion qui lui permettait également de revenir sur les lieux de ses anciennes aventures. Il convient d'emblée de noter l'exception que constitue l'œuvre journalistique d'Henry de Monfreid. Contrairement à ses confrères, celui-ci n'est pas au mieux avec les autorités françaises de la mer Rouge, et évite consciencieusement, lors de son passage à Djibouti, de se retrouver en présence du gouverneur, Chapon-Baissac⁹⁶, qui voit toujours en lui un contrebandier d'armes et de haschisch⁹⁷. S'il formule par ailleurs des déclarations colonialistes :

[...] j'estime qu'il était temps de soumettre à une autorité unique, forte et tenace comme celle de l'Angleterre, cette péninsule arabe où l'idée panarabe risque de faire naître un danger sérieux pour nos colonies musulmanes⁹⁸.

utilisant à son tour le pronom « nous » pour marquer son appartenance à la France, il occupe donc néanmoins une place à part, étant en froid avec les représentants locaux de la puissance coloniale. Il se distingue également de ses confrères par l'admiration qu'il porte à la politique britannique en Orient, qu'il souhaite que la France prenne pour modèle. C'est sur cette idée qu'il clôt son enquête sur les raisons de la guerre entre Arabie saoudite et Yémen.

⁹³ Albert LONDRES, « Le drame de la race juive, des ghettos d'Europe à la Terre promise », *Le Petit Parisien*, 5 novembre 1929. ; le reportage est ensuite publié en volume (Albert LONDRES, *Le Juif errant est arrivé*, Paris, Albin Michel, 1930) ; Édouard Helsey, articles pour *Le Journal*, 11-14 septembre 1929, repris en volume (Édouard HELSEY, *Orages sur Sion, op. cit.*) ; Henri DE KÉRILLIS, reportages pour *L'Écho de Paris*, repris dans « Une Enquête en Palestine », *Du Pacifique à la mer Morte (notes d'un journaliste)*, Paris, Spes, 1930, p. 123-202.

⁹⁴ « Les derniers jours de l'Arabie heureuse », *L'Intransigeant*, du 1^{er} au 27 novembre 1934, p. 6 (27 articles). Rééd : *Les Derniers jours de l'Arabie heureuse*, Paris, Gallimard, « NRF », 1935.

⁹⁵ Henry DE MONFREID, « *Paris-Soir* en Érythrée », *Paris-Soir*, du 15 mars au 13 avril 1935.

⁹⁶ Henry DE MONFREID, *Les derniers jours de l'Arabie heureuse, op. cit.*, p. 33.

⁹⁷ Monfreid dit souffrir de cette mise au ban : « En effet [aux yeux du gouverneur] je ne suis pas un écrivain ou simplement un vieil homme désireux de repos, non je suis toujours un dangereux contrebandier, un pirate même, et je ne viens ici que pour exécuter les combinaisons les plus machiavéliques et les plus louches. Depuis huit ans que je navigue uniquement pour mon plaisir, pour revivre et évoquer dans leur atmosphère tous mes chers souvenirs, chacune de mes arrivées est marquée par un incident ridicule [...] » (*Ibidem*, p. 27.)

⁹⁸ *Ibidem*, p. 212.

Nos colonies musulmanes ne nous permettent pas de rester indifférents à cette propagande panarabe, et à ce titre, la France et l'Italie ont le devoir de s'associer aux efforts de l'Angleterre⁹⁹.

Ces lignes révèlent la foi de l'auteur en l'entreprise coloniale de la France, ce qui peut surprendre chez un écrivain aussi acculturé que Monfreid, ayant une parfaite connaissance de la langue et de la culture arabes des pays du Moyen-Orient. L'auteur des *Secrets de la mer Rouge* se distingue par ce lien personnel, profond et ancien, qu'il a tissé avec cette région, et qui donne à son reportage une dimension autobiographique et nostalgique particulièrement marquée, ce qui ne l'empêche pas par ailleurs de distiller une certaine vision de l'Empire colonial français.

Il est intéressant d'analyser plus en détails les reportages rédigés à l'occasion de la révolte syrienne de 1925. Mélodie Simard-Houde¹⁰⁰ a consacré une étude à ce corpus et a bien montré qu'il s'agissait pour la plupart de reportages « embrigadés¹⁰¹ », le reporter étant à la fois témoin objectif et envoyé spécial *français* pour des quotidiens présentant une ligne politique en faveur de l'entreprise coloniale¹⁰². L'article, dont nous ne reprendrons pas les développements, montre que si le reporter s'attache à élaborer un *ethos* de témoin impartial, cette posture est en contradiction avec un *ethos* non dit mais montré (implicite), où il apparaît en ambassadeur de son pays et en patriote. Ainsi, le reporter se présente souvent en qualité de Français¹⁰³, utilise systématiquement le pronom « nous » afin de parler de la France, ce qui confirme son sentiment d'appartenance à la nation française, et donc à sa politique coloniale. Cette affirmation nationale est discrètement confirmée par le dénigrement des confrères étrangers, tout particulièrement britanniques. Londres dénonce ainsi les reporters anglais, accusés de propager de fausses nouvelles afin de nuire au prestige de la France en Syrie. Il y consacre une livraison de son reportage, intitulée « Les reportages sensationnels des

⁹⁹ *Ibidem*, p. 246.

¹⁰⁰ Mélodie SIMARD-HOUE, « Des reporters français en Syrie (1925-1927), médiateurs des “confusions de l'Orient” », *Les Médiateurs de la Méditerranée*, *op. cit.* Sont analysés dans cet article les reportages de Joseph Kessel et Édouard Helsey pour *Le Journal*, Albert Londres pour *Le Petit Parisien*, Henry de Korab pour *Le Matin* et Georges Suarez pour *Le Petit Journal*.

¹⁰¹ Elle emprunte ce terme à Marie-Ève THÉRENTY, « Le grand reportage embrigadé : entre aventure et polémique coloniales (1881-1885) », intervention au colloque *L'Aventure coloniale*, 15 et 16 mai 2008, organisé par l'université Montpellier III et la S.I.E.L.E.C.

¹⁰² « Dans les années 20, les grands quotidiens, malgré certaines nuances, présentent une orientation politique semblable qui se décline entre autres en soutien au projet colonial : le colonialisme devient un sujet rassembleur, une entreprise défendue au nom d'un idéal humanitaire, d'une mission civilisatrice, et des valeurs républicaines » (Mélodie SIMARD-HOUE, *op. cit.*, p. 148.). Sur ce point voir également Pascal BLANCHARD et Sandrine LEMAIRE (dir.), « Avant propos. La constitution d'une culture coloniale en France », dans *Culture coloniale, 1871-1931*, Paris, Éditions Autrement, 2003, p. 5-39.

¹⁰³ C'est le cas de Joseph Kessel qui se présente à un chef druse en tant qu' « envoyé de la France » (« Au bivouac de la légion » (Joseph KESSEL, *En Syrie*, *op. cit.*, p. 47).

correspondants anglais ou l'émulation dans la fantaisie¹⁰⁴ ». Cette posture anti-britannique contribue à mettre en valeur la France dans le contexte d'une lutte d'influence des deux pays européens dans la région. Par ailleurs, le reporter ne se contente pas seulement d'être le « témoin partisan » de la répression française de la révolte druse, mais il peut également se faire acteur du conflit, que ce soit en se présentant comme un diplomate, ou en accomplissant l'exercice d'un soldat : c'est le cas de Kessel, ancien aviateur, qui a participé en personne au bombardement de la capitale du Djebel Druse. Il raconte cet épisode dans le chapitre précisément intitulé « Comment j'ai bombardé Soueïda » de son ouvrage *En Syrie*¹⁰⁵. Ce chapitre, assez embarrassant pour la mémoire de l'écrivain-reporter, est très riche : on y trouve une longue description de la camaraderie des aviateurs ; l'annonce du départ en mission au détour d'une phrase (« Nous allons faire un petit crochet, me prévient mon pilote, tandis que nous nous dirigeons vers l'appareil. Je dois bombarder Soueïda¹⁰⁶ ») ; le tableau lyrique de Damas vue du ciel (« Que Damas est belle vue ainsi¹⁰⁷ ! ») ; celui, dantesque, de la montagne druse¹⁰⁸ ; et enfin la narration elliptique du bombardement proprement dit :

À mes pieds, je vois les premières maisons, de petits jardins. Le pilote lève le bras, je tire sur les manettes. Une trombe de fumée monte de la ville, puis une autre, une troisième. Déjà l'appareil change de direction. Une demi-heure après, sans une secousse, il atterrit à Deraa, face au soleil couchant¹⁰⁹.

Quoique Kessel s'en défende, en expliquant en « P.S. » de son ouvrage qu'il y a « comme systématiquement négligé le côté politique au profit du pittoresque et de l'héroïque¹¹⁰ », *En Syrie* possède bien une dimension colonialiste affirmée, mettant en scène l'auteur lui-même en acteur du conflit. L'ouvrage tout entier pourrait être assimilé à de la propagande, tant il exalte les « exploits » de l'armée française dans le cadre de la répression de la révolte druse contre le mandat français. Les représentants druses n'ont pratiquement pas la parole dans le texte¹¹¹, leurs revendications sont passées sous silence

¹⁰⁴ *Le Petit Parisien*, 24 décembre 1925. Repris dans Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles et autres reportages*, op. cit., p. 258-263.

¹⁰⁵ Joseph KESSEL, *En Syrie*, op. cit., p. 29-35.

¹⁰⁶ *Ibidem*, p. 32.

¹⁰⁷ *Ibidem*.

¹⁰⁸ « Aucune description n'aurait pu me faire saisir ce que ce lieu a de tragique, d'inhumain, aucun récit ne m'aurait donné cette vision, ni permis de comprendre le danger de survoler ce pays en révolte. Une défaillance de l'appareil et c'est la mort sans rémission » (*Ibidem*, p. 34.).

¹⁰⁹ *Ibidem*, p. 35.

¹¹⁰ *Ibidem*, p. 93.

¹¹¹ Il est significatif que le seul chef druse rencontré par Kessel soit l'un de ceux ayant choisi de rejoindre le camp français pour combattre les rebelles. Il ne le rencontre pas à dessein mais par hasard, en visitant le bivouac de la légion en marche vers Soueïda. Il rapporte les flatteries quelque peu méprisantes que le général dispense à cet allié : « Voici un envoyé de la France [dit-il en désignant Kessel] venu pour voir comment se conduisent les Druses. Il sera heureux de dire au président de la

et Kessel ne cherche même pas à les rencontrer. Par contre, il n'hésite pas à relayer les rumeurs de leur violence sanguinaire (ils « mangent le cœur des guerriers pour se donner plus de vigueur¹¹² », lui explique un soldat français), et il s'attache à glorifier le travail de l'armée française dans la région. En conclusion de son livre, il explique son parti-pris de mettre en lumière des figures individuelles, plutôt que de disserter sur des questions de théorie politique : « Le salut de notre mandat en Syrie est une question d'individualités », écrit-il¹¹³. Son ouvrage cherche ainsi à rendre hommage aux serviteurs méconnus de la France, souvent des soldats, qui assurent sur place le maintien de la puissance mandataire :

Des milliers de Bédouins s'inclinent au nom du capitaine Muller – et y a-t-il cent Français qui le connaissent ? Le capitaine Colet [*sic*], dont la vie est une épopée, tient dans sa main nerveuse toute la région de Damas et les bureaux de la rue Saint-Dominique lui marchandent une décoration ! [...] Or, si la Syrie est encore sous mandat français, c'est à cause de quelques jeunes gens. Outre ceux que j'ai cités, il y a dans des endroits perdus et maudits, dans le désert, le long de l'Euphrate, des lieutenants dont le prestige, l'habileté et le courage imposent le calme à de vastes régions¹¹⁴.

Le reporter met ainsi en avant plusieurs figures de l'armée française en Syrie, qu'il a rencontrées au cours de son voyage et dont les portraits structurent son texte. Plusieurs titres de chapitres désignent par des périphrases héroïques tel ou tel personnage dont Kessel juge qu'il devrait être mieux connu de la France : citons « Le roi du bled » (chapitre 7 : « c'est ainsi que, le long des pistes où cheminent les caravanes, on désigne le capitaine Muller¹¹⁵, des méharistes de Syrie¹¹⁶ ») et « Le capitaine tabou » (chapitre 9 : le capitaine Collet¹¹⁷, chef des escadrons tcherkesses). Ces personnages sont présentés comme de véritables héros, autour desquels une légende s'est créée. Le capitaine Collet est par exemple décrit comme suit par un pasteur rencontré par Kessel :

République que toi et tes hommes êtes de loyaux alliés de notre pays". Les yeux brûlants du montagnard s'allument d'une lueur plus vive. Le mot a touché juste » (*Ibidem*, p. 47).

¹¹² *Ibidem*, p. 31.

¹¹³ *Ibidem*, p. 97.

¹¹⁴ Joseph KESSEL, *En Syrie, op. cit.*, p. 97-98.

¹¹⁵ Victor MULLER, chef des méharistes, a consacré un ouvrage aux Bédouins qu'il a longuement côtoyés dans la région : *En Syrie avec les Bédouins*, Paris, Ernest Leroux, 1931.

¹¹⁶ Kessel précise par ailleurs que ce capitaine a déjà fait l'objet d'une adaptation romanesque : « C'est bien vous, n'est-ce pas, mon capitaine, demandai-je, que Pierre Benoit a représenté sous les traits du méhariste Walter dans *La Châtelaine du Liban* ? » (Joseph KESSEL, *En Syrie, op. cit.*, p. 65.). Benoit le confirme dans un article de mai 1925 intitulé « Aux soldats de Syrie » (Pierre BENOIT, *Toute la terre, op. cit.*, p. 118.).

¹¹⁷ Philibert Collet (1896-1945), membre de l'armée du Levant depuis 1919, nommé capitaine en 1926, commande le premier Escadron de Tcherkesses qu'il conduit en septembre 1925, avec la Colonne Gamelin, à la reprise du Soueïda, capitale du Djebel Druse. Il est promu capitaine en 1926 et termine sa carrière militaire au grade de général.

Le petit Colet [*sic*], lieutenant d'aspect timide et dont il est à peu près impossible de tirer un mot sur lui-même, a, en Syrie, mieux que de la gloire : une légende. C'est lui qui a formé et qui commande les escadrons tcherkesses [...] Il entre seul dans un village insurgé, va droit au chef, lui brûle la cervelle et s'en va au galop, sans que personne ait songé à tirer sur lui. Il charge toujours à la tête de ses cavaliers, sans autre arme qu'une cravache et les mène où il veut, car à force de bravoure folle, il passe, auprès de ces esprits simples et superstitieux, pour invulnérable¹¹⁸.

Kessel écrit lui-même un peu plus loin que ce capitaine « n'a que vingt-huit ans et déjà une légende. Quand on écoute son histoire on croirait entendre une chanson de geste¹¹⁹ ». Quant à la Légion, elle fait l'objet d'un chapitre (« Au bivouac de la Légion ») : Kessel y fait l'éloge des soldats de la Légion, qu'il présente comme des colosses dépourvus d'états d'âme et d'un loyalisme extrême, « voués au terrible métier qu'ils ont choisi¹²⁰ ». Il rappelle certains de leurs faits d'armes, comme la défense de Rachaya¹²¹ « contre un ennemi dix fois plus nombreux » :

[...] voyant les Druses envahir la cour de la citadelle, [ils] crièrent « Hardi la Légion ! » et d'eux-mêmes, sans attendre d'ordre, les rejettent à la baïonnette, empêchent les officiers de prendre part au combat en disant : « Ce n'est pas votre affaire, c'est la nôtre¹²² ».

Comme souvent chez l'écrivain-reporter, ces figures l'intéressent pour leur dimension romanesque¹²³. Le but de ces portraits est de faire connaître à la France le travail quotidien que ces hommes méconnus accomplissent pour elle, au loin ; Kessel cherche à mettre en valeur ces individualités afin de montrer que tout n'est pas perdu pour la France en Syrie : « Car, si notre demi-faillite en Syrie est un fait, on ignore entièrement la réussite d'individualités fortes¹²⁴ ». Pourtant, d'après lui, ce sont ces hommes qui assurent le maintien du mandat, et il s'insurge à deux reprises dans le texte que ces héros n'aient pas encore été décorés pour leur dévouement à la France. C'est le cas du jeune capitaine Colet, chef des méharistes :

¹¹⁸ Joseph KESSEL, *En Syrie, op. cit.*, p. 42-43.

¹¹⁹ *Ibidem*, p. 73.

¹²⁰ *Ibidem*, p. 49.

¹²¹ Aujourd'hui située au Liban, la ville de Rachaya a été assiégée par les Druses pendant la Révolution syrienne (en novembre 1925), mais les soldats de la Légion finirent par se dégager et causer de nombreuses pertes parmi les Druses. Ceux-ci connurent alors leur première défaite majeure contre la puissance française, ce qui porta un coup d'arrêt à l'invasion druse dans le Sud Liban.

¹²² Joseph KESSEL, *En Syrie, op. cit.*, p. 49.

¹²³ Kessel dit avoir « tâché de ne peindre que ceux-là qui, pris dans les filets de l'Orient, portent sur eux son pathétique reflet », écrit-il dans l'avertissement de *Ibidem*, p. 9.

¹²⁴ *Ibidem*, p. 97.

[...] je compris l'indignation des camarades du capitaine Colet [*sic*] à voir qu'on lui refusait encore la rosette de la Légion d'Honneur, cette rosette que l'on ne marchande jamais à un financier véreux ou à quelque tenancier de tripot¹²⁵.

Mais Kessel en appelle également à la justice pour les soldats de la Légion, auteurs selon lui d'exploits qui ont « sauvé » le mandat français, comme la bataille de Rachaya, et qui pourtant n'ont pas touché leur solde, le vagemestre chargé de la leur porter ayant été dévalisé et assassiné :

Voilà près d'un an que l'aventure s'est passée. Ils n'ont pas été remboursés encore. Pourquoi ? Parce que, dit-on, il a fallu en référer à Paris et qu'à Paris l'on ignore sur quel chapitre porter cette dépense imprévue. Alors, pour le respect des écritures, on fait attendre ceux qui, en Syrie seulement, ont, en moins d'une année, fait Rachaya et Messigré et qui ont pris Souïeda¹²⁶.

La dimension colonialiste du texte est affirmée et la rhétorique utilisée est proche de la littérature coloniale, qui érige en thème majeur le portrait du colon¹²⁷, dont les officiers présentés par Kessel sont ici des avatars.

Ce petit livre de Kessel, qui parle lui-même de « chanson de geste » à propos des « exploits » de l'armée française en Syrie, s'apparente à une fresque épique de cet épisode du Mandat français. L'allusion à l'épisode des croisades est assez évidente. Il illustre donc parfaitement les conclusions de Mélodie Simard-Houde, qui remarque que l'héroïsation des soldats français, le refus de donner la parole aux insurgés, le silence sur leurs revendications, ainsi que le motif de la « mosaïque » syrienne de civilisations et de religions, qui déconstruit la revendication nationaliste d'une Syrie unie, font de ces textes patriotiques les médiateurs du discours colonialiste de la France. La mise en récit de la réalité qu'il permet fait ainsi du reportage « l'un des lieux importants de diffusion et de culture coloniale en France¹²⁸ ».

Quand survient la Seconde Guerre mondiale, la Syrie et le Liban, en tant que mandats français, se trouvent pris dans le conflit. Jérôme Tharaud est alors envoyé sur place, comme correspondant de guerre pour le compte de *Paris-Soir*. Les articles qu'il rédige avec son frère Jean continuent à souligner le lien d'appartenance qui unit selon eux ces pays à la France, et à diffuser un message colonialiste. Ils écrivent ainsi que

¹²⁵ *Ibidem*, p. 92.

¹²⁶ *Ibidem*, p. 52.

¹²⁷ On retrouve ainsi des portraits semblables dans *Sous le casque blanc. Les conquérants de l'Afrique noire* de Roland DORGELÈS (Paris, Les Éditions de France, 1941), qui entreprend de rendre hommage à « ceux qui ont fait l'Afrique française » : « L'Histoire est un roman que se conte la Providence et j'ai fidèlement transcrit celui-ci pour payer notre dette aux conquérants obscurs morts sous le casque blanc », écrit l'auteur dans la préface.

¹²⁸ Mélodie SIMARD-HOUDE, *op. cit.*, p. 155.

« ceux qui inquiétèrent le plus notre pays, les nationalistes de Damas, furent parmi les premiers à nous donner des preuves de leur loyalisme¹²⁹ », ce qui permet de tirer un trait sur un passé embarrassant pour la France et de souder de manière artificielle l'unité entre la puissance mandataire et les Syriens contre l'ennemi allemand. Le titre même de l'article en témoigne : le Levant est désormais « réconcilié » avec la France, et prêt à combattre à ses côtés. L'article s'attache à rendre hommage au travail de Gabriel Puaux, Haut-Commissaire français en Syrie, qui aurait « remis de l'ordre » dans une Syrie où les nationalistes auraient semé le chaos, ainsi qu'au général Weygand : ces deux hommes font l'objet de portraits héroïques, ce qui assimile encore une fois ce reportage à de la propagande coloniale :

[...] la nomination du général Weygand comme chef des forces françaises au Levant, jointe à l'intelligente et ferme politique de notre Haut-Commissaire, a été d'un effet merveilleux. Le général avait déjà commandé en Syrie. Trop peu de temps, hélas ! pour le bien de la Syrie et le nôtre... il y avait laissé un souvenir ineffaçable de justice, de désintéressement, de hauteur de vue, de bonté. Toutes les populations, à quelque race, à quelque confession qu'elles appartiennent, l'ont vu revenir avec bonheur¹³⁰.

Il s'agit là d'une véritable hagiographie du général Weygand : tout comme Kessel, les envoyés spéciaux mettent ainsi en avant les figures de l'armée française. Ils rendent par ailleurs eux aussi un hommage appuyé aux escadrons tcherkesses du colonel Collet, fleuron de « notre armée d'Orient¹³¹ », qui présente le double avantage de l'aspect pittoresque joint aux préoccupations politiques les plus pressantes. En ces temps de guerre, ces articles visent à rassurer le lecteur sur les chances de la France : la presse se fait donc l'outil de diffusion d'un message politique, et en l'occurrence, également colonialiste puisqu'ils mettent en avant le « loyalisme », c'est-à-dire la soumission de la Syrie à la France mandataire.

c. De l'usage politique des ruines

L'enjeu politique des vestiges archéologiques au Moyen-Orient a souvent été souligné : selon Edward Saïd, l'archéologie est un des leviers utilisés par l'Occident afin de s'appropriier l'Orient, et s'inscrit donc dans la construction du discours orientaliste¹³² ;

¹²⁹ Jérôme et Jean THARAUD, « Le Levant réconcilié s'est levé d'un seul élan », *Paris-Soir*, 25 mars 1940, à la Une. L'article commente plus loin que cela « prouve, entre parenthèses, qu'il y avait peut-être dans leur cas plus d'ambition que de mauvais vouloir ».

¹³⁰ *Ibid.*, p. 4.

¹³¹ Jérôme et Jean THARAUD, « Les Tcherkesses du colonel Collet, escadrons d'élite de notre armée d'Orient », *Paris-Soir*, 28 mars 1940, p. 4, illustré.

¹³² « Cette entreprise est considérablement encouragée, non seulement par l'exhumation de civilisations mortes (par des archéologues européens) en Mésopotamie, en Égypte, en Syrie et en Turquie, mais encore par les principaux relevés géographiques faits dans tout l'Orient » (Edward W. SAÏD, *op. cit.*,

Jean-Claude Berchet va de son côté jusqu'à qualifier le tourisme de « colonisation douce¹³³ ». Il est vrai que la réduction du Moyen-Orient à ses vestiges antiques et médiévaux au détriment de la période moderne est le signe d'une conception biaisée de l'histoire, véhiculée par les guides touristiques¹³⁴. La visite systématique des vestiges par les touristes, aussi bien les touristes « Cook » que les intellectuels, manifeste l'attachement à un Orient passé, prenant place dans un discours de mythologie nationale au détriment de la réalité contemporaine des pays. Cette mythologie efface bien souvent l'élément islamique au profit des civilisations antérieures, notamment chrétiennes¹³⁵. En cela, cette valorisation va de pair avec un certain impérialisme culturel qui se conjugue aux effets bien réels de la présence française dans le Moyen-Orient.

Nous avons déjà analysé les représentations des vestiges chez les voyageurs de la première moitié du XX^e siècle, qui suscitent l'image d'un Orient défunt et véhiculent une conception muséale de l'Histoire, au détriment d'une prise en compte de l'actualité de ces pays. Nous aimerions à présent montrer que ces représentations peuvent répondre à des préoccupations politiques, et s'inscrivent dans le cadre de la politique coloniale de la France. Les écrivains mettent ainsi l'accent sur l'Égypte pharaonique plutôt que sur l'Égypte musulmane, et présentent l'égyptologie comme une science française, qui inscrit de fait le pays dans la sphère d'influence française ; en Syrie et au Liban, c'est le rappel insistant des croisades qui suggère cette appartenance, d'autant plus directe qu'il s'agit cette fois de pays sous mandat français.

◆ *TOUTANKHAMON PLUTÔT QUE MAHOMET*

Dans l'article qu'il consacre aux voyageurs français en Égypte de 1900 à 1958, Daniel Lançon note qu'« il n'est guère que quelques écrivains d'expression française comme le Suisse Robert de Traz, le Belge Maurice Maeterlinck ou le Roumain Panaït Istrati pour échapper aux passages obligés à la gloire de la France en Égypte¹³⁶ ». Il est vrai que la

p. 183).

¹³³ Le voyage en Orient au XIX^e siècle est pour lui « un système touristique [qui] va produire une véritable idéologie de la colonisation douce » (Jean-Claude BERCHET, cité par Jean-Didier URBAIN, *L'Idiot du voyage*, *op. cit.*, p. 17).

¹³⁴ « [...] *l'itinéraire de l'Orient*, en codifiant un parcours accompli jusque-là avec une certaine liberté par les voyageurs, introduit une nouvelle médiation dans la rencontre de l'autre – et tend parfois à éliminer purement et simplement celui-ci au profit de l'Orient archéologique » écrit Sarga MOUSSA, *La Relation orientale*, *op. cit.*

¹³⁵ « Imaginer de la sorte un Orient palimpseste, cela signifie plus ou moins disqualifier un Islam usurpateur, le considérer comme une simple parenthèse historique, afin de recouvrer notre *héritage*. On cherche en vain cette prétention dans les voyages les plus anciens. C'est bien une entreprise de colonisation que ce retour symbolique au *pays natal* » (Jean-Claude BERCHET (éd.), *Le Voyage en Orient : anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 12.)

¹³⁶ Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *Le dernier siècle des voyages*, *op. cit.*, p. 135.

plupart des intellectuels français de passage en Égypte s'appliquent à ressusciter l'histoire de l'égyptologie, « chasse gardée des Français¹³⁷ », née avec l'expédition de Bonaparte au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles ; la figure du général, centrale dans l'orientalisme littéraire dès le XIX^e siècle¹³⁸, demeure incontournable. Ainsi Édouard Herriot consacre-t-il un chapitre entier de *Sanctuaires*, intitulé « Sous le signe de Bonaparte » au général qui selon lui « a permis toute cette résurrection, si heureuse, de l'Égypte moderne », et qu'il rapproche de la figure d'Alexandre¹³⁹. Il se rend même à Aboukir pour voir la plage « où trois cents vaisseaux amenèrent ses trente-cinq mille hommes et d'où il partit pour enlever la ville d'Alexandre¹⁴⁰ ». Comme le signale Daniel Lançon, Henry Bordeaux effectue quant à lui une halte à Rosette (aujourd'hui Rashid) « afin de rêver sur le lieu d'une bataille célèbre de Bonaparte et les têtes blondes des enfants supposés être les descendants des militaires de l'expédition¹⁴¹ ». De même, à Assouan, il évoque « le passé millénaire de l'Égypte », mais plus encore, l'expédition de Bonaparte : il rappelle en effet que les soldats de l'expédition sont passés là et y ont gravé un petit texte qu'il n'a pas pu observer sur place mais qui est conservé à Louxor. L'écrivain se plaît à citer ce texte :

« L'an VI de la République, le 12 messidor, une armée française, commandée par Bonaparte, est descendue à Alexandrie. L'armée ayant mis, vingt jours après, les Mamelouks en fuite aux Pyramides, Desaix, commandant de la I^{re} division, les a poursuivis au-delà des Cataractes, où il est arrivé le 13 ventôse de l'an VII¹⁴² ».

Déplorant que ce moulage n'ait pas été transporté au musée de l'Armée aux Invalides, il chante la gloire de l'expédition d'Égypte et le « génie » de Bonaparte. Le souvenir de cet épisode militaire se surimpose à celui de l'Égypte antique :

Ainsi Desaix et sa division vinrent-ils jusqu'ici. Ainsi passèrent-ils en barque dans l'île de Philae. J'évoque leurs jeux sous les eaux, plus familièrement que tout le passé de l'Égypte. Ils m'attachent davantage à ces ruines. Ils les peuplent d'ombres vivantes. Ils se substituent aux momies et aux dieux¹⁴³.

En préférant s'attarder sur la mémoire de cette expédition plutôt que sur celle de Loti, traditionnellement associée à l'île de Philae, l'écrivain fait glisser le récit de voyage

¹³⁷ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 155.

¹³⁸ Nous pensons par exemple aux poèmes « Lui » et Bounaberdi » des *Orientales* de Victor Hugo (1829).

¹³⁹ Édouard HERRIOT, *Sanctuaires*, *op. cit.*, p. 129.

¹⁴⁰ *Ibidem*, p. 113.

¹⁴¹ Daniel LANÇON, « Le Voyage en Égypte (1920-1958) : derniers feux », *op. cit.*, p. 305. On trouve trace de cette croyance chez de nombreux auteurs. Ainsi chez Francis Carco : « D'Alexandrie j'avais poussé jusqu'à Rosette et visité [...] sa palmeraie touffue à l'entrée du village dont la population de bateliers arabes rappelle, par ses longues moustaches rousses, à la gauloise, et ses yeux clairs, le séjour des soldats de Napoléon » (Francis CARCO, *Heures d'Égypte*, *op. cit.*, p. 69.).

¹⁴² Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage*, *op. cit.*, p. 266.

¹⁴³ *Ibidem*, p. 267.

sur son versant politique, en substituant la geste de l'expédition française à la méditation sur les ruines antiques. C'est là une manière d'intégrer l'Égypte à la sphère d'influence française, ce que Bordeaux s'attache à faire jusqu'à la fin de son récit de voyage, qui se clôt également sur le souvenir de Bonaparte. De passage à Philae, Camille Mauclair évoque à son tour le passage des soldats de Bonaparte¹⁴⁴ et précise, lors d'un rappel sur l'histoire de l'Égypte en fin de son ouvrage, que le général a été le grand initiateur du « réveil » du pays¹⁴⁵ ; dans les deux cas, c'est donc un chant sur la « grandeur » de la France que déploient les écrivains lors de leur séjour sur place. De la même manière, Claude Aveline ponctue sa *Promenade égyptienne* d'une longue digression historique intitulée « Notions élémentaires », où il revient notamment sur l'expédition d'Égypte¹⁴⁶. Les écrivains soulignent également le travail de personnes civiles méconnues, qui s'attachent à faire vivre en Égypte la mémoire de Bonaparte : dans son article sur le « Musée Bonaparte, rue Monge, au Caire », Pierre Benoit s'émeut de l'indifférence dans laquelle Charles Gaillardot a créé, seul, « son » musée, alors même que la France a vécu en Égypte une page glorieuse de son histoire. Il brosse un portrait élogieux de ce vieil homme modeste, « patriote » et entièrement dévoué au musée dont il a seul la charge, sans recevoir l'aide de l'État français, ce qui indigné l'écrivain :

On a contre lui un grief de taille : il n'est pas un officiel. [...] Tout s'éclaire à la lueur de l'anecdote suivante : « Je m'étais avisé, nous conte-t-il, qu'il n'y avait pas au musée du Caire un seul hommage à la mémoire du fondateur de l'égyptologie, notre Champollion. Immédiatement, je me remuai. Grâce à mes amis égyptiens, un comité fut constitué dans le dessein d'élever une statue à notre grand compatriote. Des savants français sont entrés dans ce comité. Leur premier acte a été de me flanquer à la porte, sous prétexte que je ne suis pas un spécialiste¹⁴⁷ ».

Tout comme pour Joseph Kessel qui demandait à ce que la France décore certains de ses méharistes en Syrie, la relation de voyage devient ici le lieu d'un cri de révolte, pour que la France continue à soutenir les anonymes qui, en Orient, se sacrifient pour cultiver son influence – indignation qui s'inscrit bien dans le cadre de l'impérialisme culturel. Outre le souvenir de Bonaparte, le voyage en Égypte suscite également l'éloge du Français Ferdinand de Lesseps, initiateur du percement du canal de Suez : la princesse Bibesco, notamment, visite avec émotion la chambre où vécut l'entrepreneur à Port-Saïd¹⁴⁸. Ces éléments donnent au Voyage en Orient, et particulièrement au voyage en

¹⁴⁴ Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, *op. cit.*, p. 214-221.

¹⁴⁵ *Ibidem*, p. 245. Il décrit également l'influence française en Égypte, par l'égyptologie, l'éducation, la presse. « Nous sommes aimés », conclut-il.

¹⁴⁶ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 22-28.

¹⁴⁷ Pierre BENOIT, *Toute la terre*, *op. cit.*, p. 150.

¹⁴⁸ « La chambre de M. de Lesseps : telle que j'en habitais, enfant, à Étretat, au Puy, au Tréport. Le papier peint sur les murs et le pot à eau dans sa cuvette, ustensiles que je n'avais pas revus depuis la Villa de Nanteuil. Je suis très émue par cette petite tombe à la française qu'est une chambre à coucher

Égypte, l'allure d'un pèlerinage culturel et politique, visant à affirmer la domination symbolique de la France dans cette région.

Les voyageurs rappellent très souvent que la France est la mère de l'égyptologie, et consacrent de nombreuses pages à la relation de cette histoire ; c'est une manière d'incorporer l'Égypte dans la sphère d'influence française. Une fois sur place, nombreux sont ceux qui visitent les vestiges antiques – des musées archéologiques aux sites de Haute-Égypte, conçus comme le clou du voyage – en compagnie de savants égyptologues, souvent français, même si la princesse Bibesco a eu le privilège d'être guidée par Howard Carter en personne. Citons Cocteau qui visite une première fois le musée en 1936 en compagnie de Pierre Lacau, directeur général du Service des Antiquités, puis en 1949 avec son successeur Étienne Drioton, qui lui fait voir des momies « qu'on ne montre plus au public¹⁴⁹ » ; Henry Bordeaux qui a lui aussi visité le musée deux fois, en 1922 guidé par Gustave Lefebvre¹⁵⁰ puis en 1933 avec Pierre Montet¹⁵¹. Quant aux vestiges de Haute-Égypte, il les parcourt en 1933 en compagnie de Henri Chevrier¹⁵² et Émile Baraize¹⁵³, alors directeur des Travaux pour les Antiquités égyptiennes. Citons encore Francis Carco, qui dans *Heures d'Égypte* rencontre chez lui l'égyptologue égyptien Selim Hassan bey¹⁵⁴, et Édouard Herriot, lui aussi piloté entre autres par Étienne Drioton et Henri Chevrier en Haute Égypte¹⁵⁵. Comme le note Daniel Lançon, « cet accompagnement induit, le plus souvent, un écrit de commande valorisant l'Égyptologie comme “française” »¹⁵⁶. Le livre d'Édouard Herriot en est un bon exemple ; outre l'omniprésence de la figure de Bonaparte, le chapitre intitulé « Sanctuaires de la science » déroule l'histoire de cette discipline, de sa naissance jusqu'à

bourgeoise, où rien n'a été touché depuis soixante ans » (Marthe BIBESCO, *Jour d'Égypte*, *op. cit.*, p. 207-208.). On retrouve l'idée de la familiarité géographique qui confirme une certaine « francité » de l'Égypte.

¹⁴⁹ Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 74.

¹⁵⁰ Gustave Lefebvre (1879-1957), fut conservateur du Musée du Caire de 1919 à 1928 ; c'est lui qui organisa la présentation des trésors provenant de la tombe de Toutankhamon.

¹⁵¹ Pierre Montet (1885-1966) dirigea de nombreuses campagnes de fouilles en Égypte (Tanis) mais également au Liban (Byblos) et mit au jour plusieurs découvertes qui lui valurent la reconnaissance de la communauté scientifique. Il termina sa carrière comme Président de l'Institut de France de 1963 à sa mort.

¹⁵² Henri Chevrier, dont il ne nous a pas été possible de retrouver les dates, était un égyptologue qui travailla notamment sur le site de Karnak où il exhuma, entre autres, le colosse d'Aménophis IV. Henry Bordeaux le qualifie dans son texte de « maître de Karnak ».

¹⁵³ Émile Baraize (1874-1952), nommé en 1912 Directeur des Travaux du Service des Antiquités en Égypte, fut notamment impliqué dans le désensablement et la réparation du Sphinx. Henry Bordeaux le qualifie de « maître de Luxor et merveilleux croque-mort de la Vallée des Rois et des Reines ».

¹⁵⁴ Voir note biographique 39 p. 166.

¹⁵⁵ Édouard HERRIOT, « Chez Amon » et « Temples et seringues », *Sanctuaires*, *op. cit.*, p. 56-100.

¹⁵⁶ Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *Le dernier siècle des voyages*, *op. cit.*, p. 137.

l'époque contemporaine, et contient de longs développements sur des savants aussi célèbres que Champollion, Mariette et Maspero. Figure politique de premier plan en France, Herriot se fait alors l'ambassadeur du « génie » de son pays, dans des lignes qui révèlent l'orateur politique :

L'histoire de notre contribution nationale à la création et au développement de cette égyptologie, un spécialiste seul pourrait l'écrire. [...] Il nous sera permis de fixer quelques repères à ce grand œuvre et même de susciter quelques nouvelles vocations, en montrant combien il est essentiel que notre pays demeure le foyer le plus actif de l'égyptologie, indispensable complément d'un humanisme classique bien entendu. [...] L'effort intellectuel de la France a tendu et doit tendre encore à mieux faire discerner l'importance de ce noble pays, à dégager de son passé toutes les notions qui servent à mieux comprendre l'évolution de l'art humain et de la pensée humaine, à marquer son rôle dans la formation des croyances qui nous régissent encore aujourd'hui, à lui permettre de prendre une conscience nette de son propre destin. En ce sens s'est exercée, selon nous, l'action désintéressée de ces savants qui, près de lui, n'ont cessé de représenter ce qu'il y a de plus pur dans le génie intelligent de la France¹⁵⁷.

De la même manière, Myriam Harry, qui visite le Musée égyptien en compagnie de Henri Munier, disciple de Maspero et bibliothécaire du Musée¹⁵⁸, présente comme suit les raisons pour lesquelles elle aime ce lieu :

Il est, au sein de la lointaine et éclatante Égypte, une fraternelle maison française. Car il faut bien le dire : c'est à la France que l'Égypte doit l'égyptologie¹⁵⁹.

L'écrivaine consacre les deux premiers chapitres de son livre à l'inventaire lyrique des trésors exposés au Musée. Nous avons déjà noté que les voyageurs français de passage en Égypte consacrent souvent une grande partie de leur relation de voyage à la description des découvertes archéologiques, que ce soit lors de visites au musée ou lors des excursions en Haute-Égypte. Au Caire, la visite du Musée des Antiquités est une étape obligatoire ; dans notre corpus, seuls Roland Dorgelès (dont la relation de voyage embrasse il est vrai plusieurs autres pays que l'Égypte), Robert de Traz et Claude Aveline¹⁶⁰, ainsi que les reporters dont c'est moins la préoccupation, ne se livrent pas à l'exercice d'inventaire des pièces antiques exposées au Musée égyptien. Pour les autres, cette visite commentée et décrite en détails occupe souvent un voire plusieurs chapitres. Il s'agit d'un moyen d'intégrer l'espace égyptien dans la sphère d'influence française, en évacuant notamment la composante musulmane. Le texte de Louis Bertrand *Devant*

¹⁵⁷ Édouard HERRIOT, *Sanctuaires*, *op. cit.*, p. 131.

¹⁵⁸ Elle lui dédie également son livre : « À M. Henri Munier, Bibliothécaire du Musée Égyptien au Caire, en souvenir reconnaissant » (Myriam HARRY, *Vallée*, *op. cit.*)

¹⁵⁹ *Ibidem*, p. 36.

¹⁶⁰ Claude Aveline mentionne seulement qu'il a visité le Musée égyptien en compagnie de membres de la colonie française du Caire, et consacre à cette visite un unique et court paragraphe. (Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 355).

l'Islam, condamne comme nous l'avons vu plus haut la fascination des Occidentaux pour les vestiges de l'Égypte antique, et inscrit l'égyptologie dans l'urgence d'un conflit politique opposant les deux blocs symboliques que sont « l'Orient » et « l'Occident ». Ce faisant, cet ouvrage polémique confirme de façon éclatante l'idée selon laquelle la fascination des Occidentaux pour les ruines de l'Égypte antique leur permet de gommer plus ou moins consciemment les composantes politiques de l'Égypte moderne, au premier rang desquelles figure l'Islam. Par le titre même qu'il choisit pour son récit, *Devant l'Islam*, Louis Bertrand choisit donc la confrontation à l'aveuglement.

Les relations de voyage en Égypte, qui se composent pour une large part de descriptions des vestiges antiques, arpentés en Haute-Égypte ou dont les trésors sont contemplés dans les musées – sont donc bien souvent le lieu d'un discours impérialiste, insistant sur l'influence française en Égypte et allant même, chez Bertrand, jusqu'à la formulation d'un conflit politique imminent. Or, l'Égypte n'est pas sous administration française. Qu'en est-il alors pour le Liban et la Syrie, où l'écriture du *Voyage en Orient* se conçoit désormais dans le cadre de la colonisation, par le biais du mandat obtenu en 1920 ? Il semble que la relation de la visite aux vestiges contribue là aussi à ressusciter un passé où la France occupait dans la région une place de premier plan.

◆ SYRIE, LIBAN : LE SOUVENIR DES CROISADES

En Syrie et au Liban, les vestiges des Croisés (châteaux et forteresses) font souvent l'objet de visites nostalgiques des voyageurs français. Ceux-ci reconduisent ainsi un *topos* du *Voyage en Orient* depuis Chateaubriand qui n'hésitait pas à se présenter en « moderne croisé » et déplorait l'état de délabrement de certains hauts lieux chrétiens en Orient, notamment le Saint-Sépulcre à Jérusalem. Cette posture est reprise par certains écrivains comme les frères Tharaud qui, dans un chapitre de leur *Alerte en Syrie !* intitulé « Un détour par Jérusalem ou la grande pitié du Saint-Sépulcre », expliquent que l'édifice du Saint-Sépulcre est au plus mal depuis un tremblement de terre en 1927. Ils insistent sur la nécessité d'agir vite afin d'éviter que le plus grand sanctuaire chrétien ne s'effondre ; si cela se produisait, l'Islam serait « stupéfait de voir que les nations d'Europe ne sont même plus capables de s'entendre pour la défense de leur Dieu¹⁶¹ ». Cette opposition entre Islam et chrétienté reprend la logique des Croisades. Toutefois, contrairement à ce à quoi l'on pouvait s'attendre, le souvenir des croisades est beaucoup moins présent pour la période qui nous intéresse dans le cas du voyage en Palestine que pour celui en Syrie et au Liban. Cela peut s'expliquer par la complexité de la situation en Palestine, sous mandat britannique, entre sionisme et volonté d'indépendance des Arabes palestiniens ; par contre, le nouveau statut de la Syrie et du Liban, désormais

¹⁶¹ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 118.

rattachés à la France, suscite davantage l'évocation de cet épisode de l'histoire, dans le but de légitimer cette tutelle.

La découverte d'Antioche, ville située en Syrie à cette époque, éveille chez Maurice Barrès la mémoire des croisades. Dans la relation de cette visite, l'écrivain cite longuement la *Chanson d'Antioche* composée au XII^e siècle par Richard le Pèlerin. Il adresse un hommage ému à ces chevaliers de la foi¹⁶² et pose le thème de la chrétienté toujours présente malgré la prédominance régionale de l'Islam :

Des ruelles tortueuses, la pénombre de ses bazars, ses mosquées et leurs minarets ne m'empêchent pas de songer au poème du Tasse, à notre *Chanson d'Antioche*, et, sous les vergers de l'Oronte, brille le sourire de Clorinde et des dames de chez nous qui accompagnaient les Croisés. La couleur arabe s'est écaillée, et nous laisse voir une substance parente de la nôtre¹⁶³.

Dans son récit de voyage au Liban, *Terre d'Adonis*, Myriam Harry accorde à son tour une place particulière aux vestiges croisés. Elle se rend ainsi à Saïda, qu'elle désigne de préférence de son nom antique Sidon, signe de la primauté accordée au passé sur le présent. Elle y visite le caravansérail franc dans lequel il reste des pierres sculptées provenant des fouilles de Renan et qui abrite également un orphelinat tenu par des religieuses ; mais c'est surtout le Château de la mer, « délicieux château de rêve, d'où l'on embrasse toute la chaîne libanique et toutes les échancrures de la côte jusqu'à Tripoli¹⁶⁴ », qui la fascine et la fait songer à « Sidon la Grande ». Elle termine sa découverte de la ville par la visite du château médiéval de Saint Louis. Des souvenirs semblables l'assaillent à Byblos, où se trouve un château croisé, ainsi qu'à Tripoli où elle visite le château « Chimère » construit par Raymond de Saint-Gilles. Bien qu'elle s'intéresse également au passé phénicien du lieu et à son présent musulman, en visitant des ruines antiques, comme à Aphaca et Byblos, ou des mosquées et dervicheries, il semble bien que ce soit l'épisode des Croisades qui l'intéresse le plus. Cet épisode omniprésent est selon elle visible dans les paysages mêmes, qui en auraient gardé la mémoire ; ainsi à Tripoli :

Ici, l'influence des Croisés est si persistante que les bateaux des pêcheurs d'éponge se construisent comme des galères et que chaque maison, avec ses arcatures en saillie, ses encorbellements, ressemble à un petit castel franc, où l'on découvrirait facilement, sous le badigeon des ogives, les écussons des barons d'autrefois¹⁶⁵.

¹⁶² « Ici, nous avons accepté l'appellation qui proclamait que désormais un groupe d'êtres s'était formé une conscience commune et se reconnaissaient pour les fils spirituels du Christ. [...] Sous leurs tombeaux recouverts par l'Islam, qu'ils entendent la gratitude d'un pèlerin d'Occident » (Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 227.)

¹⁶³ *Ibidem*, p. 228.

¹⁶⁴ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 55.

¹⁶⁵ *Ibidem*, p. 134.

Le texte de Myriam Harry cherche à ressusciter ce passé médiéval, comme l'attestent certains passages, évocations pittoresques de ce passé idéalisé :

Et assise entre la vieille église gothique et les jeunes palmiers chuchoteurs, je songe à ces séduisantes cours syriennes où le velours d'Utrecht se mêlait à la moire de Tripoli, la tendresse franque à l'ardeur sarrasine, l'espoir chrétien au fatalisme musulman. J'imagine les processions, les fêtes, les tournois, tout ce roman de piété, de mollesse, d'aventures que l'Occident est venu vivre en Orient, et dont il reste ensorcelé¹⁶⁶...

Surtout, l'ouvrage se clôt sur un parallèle entre le Liban et la Palestine voisine, terre natale de l'écrivaine, qui regrette que celle-ci ne soit pas devenue française¹⁶⁷, confirmant ainsi la dimension colonialiste de son récit.

La visite aux vestiges chrétiens, qui inspire un discours de mythologie nationale, s'accompagne souvent d'un discours glorifiant les exploits de l'armée française dans la région au cours des nombreuses expéditions qu'elle y a menées. Les voyageurs se rendent ainsi aux lieux où les soldats ont combattu. La mémoire de l'intervention française en Syrie de 1860¹⁶⁸ est encore particulièrement vivace. Barrès se plaît à souligner que cette intervention est encore dans les esprits des habitants :

La France [...], depuis les Croisades, protectrice des chrétiens en Orient et particulièrement des Maronites. Après un demi-siècle, Deïr-el-Kamar se souvient d'avoir vu arriver le général de Beaufort¹⁶⁹ à la tête de nos troupes et suivi de nos religieux et de nos religieuses apportant les offrandes de la générosité française. Nous n'avons pas obligé des ingrats. Je m'en assure avec émerveillement, avec émotion, durant le charmant dîner qui suit les visites d'écoles [...]. ces notables avec qui je cause énumèrent sans fin les raisons de l'attachement qu'ils nous vouent. Ce sont les soldats français qui ont rebâti leurs maisons ; c'est avec l'argent que la France leur a fait verser par les Turcs, qu'ils ont créé leurs petits commerces ; leurs enfants sont élevés par des religieux français. Et tout cela se superposant aux légendes de saint Louis, de Louis XIV et de Bonaparte, et s'augmentant de leurs espérances¹⁷⁰ !

¹⁶⁶ *Ibidem*, p. 174.

¹⁶⁷ « Au loin, rosissent les collines du Merjaïoune, d'où bondit le Jourdain. Elles vont, dans une divine lumière, rejoindre les montagnes de la Galilée et leur lac évangélique. Là-bas s'arrête la nouvelle limite du Grand-Liban, s'arrête la frontière de la Syrie, et je regarde, avec une nostalgique tendresse, cette Terre Promise, ma Palestine natale, qui, hélas ! n'est pas devenue française » (*Ibidem*, p. 260.).

¹⁶⁸ Cette expédition, souvent considérée comme la première intervention « humanitaire » de l'histoire moderne, a été décidée par Napoléon III afin de secourir les populations chrétiennes de Syrie, massacrées par milliers par les Druses de mars à juillet 1860. Le corps expéditionnaire resta sur place du mois d'août 1860 au mois de juin de l'année suivante, et contribua à renforcer l'image d'une France amie et protectrice des chrétiens d'Orient. Au cours de cet épisode, l'émir Abd El-Kader, qui avait été exilé en Syrie pour s'être opposé à la conquête française de l'Algérie, s'illustra en sauvant des centaines de chrétiens mais aussi des diplomates européens, ce qui lui valut un large mouvement de sympathie de la part de la France qui le décora de la Légion d'honneur.

¹⁶⁹ Charles Marie Napoléon de Beaufort d'Hautpoul est le général qui commandait en 1860 l'expédition française de Syrie.

¹⁷⁰ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 63.

Il justifie ainsi la présence française dans la région, qui serait la suite logique de la démarche commencée avec les croisades. À Beiteddine, l'écrivain dépose une gerbe de fleurs sur le tombeau des soldats français morts en 1860¹⁷¹ et se recueille à Damas devant le tombeau d'Abd El-Kader, où il se rend en compagnie du petit-fils de ce personnage. Il décrit ce moment comme une « heure pleine d'humanité, où dans un silence amical, s'accordent un Arabe et un Français, deux âmes de formations si diverses¹⁷² ». À la suite de Barrès, cet épisode historique est rappelé par Myriam Harry, qui, à Deir-el-Kamar, voit les traces du massacre des Maronites par les Druses¹⁷³, sans pour autant développer ce sujet, et par les frères Tharaud, qui se rendent à leur tour au tombeau d'Abd El-Kader à Damas¹⁷⁴. C'est sur cette visite qu'ils terminent la relation de leur voyage au Liban : ils font de ce tombeau le signe d'une amitié entre la Syrie et la France, dans un dernier chapitre qui reprend le parallèle entre le mandat français sur la région et les croisades : « Nous venons de bâtir sur cette vieille terre un nouveau château franc. Résistera-t-il mieux que les autres, ou s'écroulera-t-il à son tour¹⁷⁵ ? ».

Le désir des écrivains voyageurs français de se rendre ainsi sur les lieux commémorant l'action française dans la région s'accompagne dans les textes d'un discours largement colonialiste. Ainsi, la plupart s'attache à tisser des liens entre le mandat français en Syrie et les croisades, suggérant que la tutelle française sur ces pays serait dans la logique de l'Histoire ; ce motif vise à asseoir la légitimité du mandat dans une région où la présence française est vieille de plusieurs siècles. Pierre Benoit écrit à ce propos, dans une conférence sur « la place de la Syrie et du Liban dans la littérature française »¹⁷⁶ :

Il y a exactement six cent soixante-dix ans, la puissance mandataire en Syrie était déjà la France. Elle tenait son mandat de Rome au lieu de le tenir de Genève, voilà la seule différence. Le corps d'occupation anglais de Palestine, commandé par Richard Cœur-de-Lion, avait jugé bon de se rembarquer une soixantaine d'années auparavant, nous laissant seuls à vaquer à la sécurité de ces régions. Pour mener à bien cette tâche, le roi Saint Louis avait dû venir en personne assurer les services du Haut-Commissariat¹⁷⁷. [...]

L'emploi du pronom de la première personne du pluriel confirme que l'écrivain prend ici la parole en tant que Français. Toutefois, Benoit est l'un des seuls à évoquer le statut particulier de la Syrie et du Liban qui ne sont pas des colonies à proprement

¹⁷¹ *Ibidem*, p. 62.

¹⁷² *Ibidem*, p. 112.

¹⁷³ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 223.

¹⁷⁴ Jérôme et Jean THARAUD, *Damas*, *op. cit.*, p. 286-289.

¹⁷⁵ *Ibidem*, p. 285.

¹⁷⁶ Pierre BENOIT, *Toute la terre*, *op. cit.*, p. 87-98.

¹⁷⁷ *Ibidem*, p. 90.

parler, au même titre que l'Indochine ou l'Algérie. S'il introduit cette distinction notable, il la balaye pourtant aussitôt, estimant que la Syrie et le Liban seraient sûrement honorés de se considérer comme de « véritables » colonies directes¹⁷⁸. On relève chez Myriam Harry¹⁷⁹ ou encore chez les frères Tharaud le parallèle entre le retour de la France au Levant au moyen du mandat et les croisades médiévales :

Après tant de siècles écoulés, voilà que nous réapparaissons sur cette côte de Syrie. [...] Sous un uniforme nouveau, le Royaume franc de Syrie se reconstitue sous nos yeux. C'est une nouvelle croisade que nous recommençons ici¹⁸⁰.

Les frères Tharaud, de retour dans la région en 1937 et visitant le collège d'Antoura, se lamentent sur l'évolution de la situation politique en Syrie, qui n'est pas à la hauteur de la mémoire des croisades :

Avec quel plaisir, ce matin, je me suis retrouvé dans ce collège d'Antoura, que j'avais visité naguère avec le général Gouraud, dans un temps où tout était l'espoir, où tout le monde s'imaginait que la France allait reprendre avec sagesse et autorité la grande œuvre commencée par les Croisés et poursuivie avec tant d'obstination par nos rois, nos missionnaires, nos marins et tous ces commerçants marseillais qui avaient formé tant de liens d'affaires et d'amitié avec les Échelles du Levant... Hélas ! Il a fallu déchanter¹⁸¹ !

Il convient toutefois de préciser que le même type de discours est tenu par les écrivains libanais eux-mêmes, qui dès avant la Première Guerre mondiale demandaient l'intercession et la protection de la France contre l'Empire ottoman¹⁸².

¹⁷⁸ « Je ne sais trop si j'ai, même avec les meilleures intentions du monde, le droit de faire de la Syrie une colonie française. Ce pays est soumis au régime du mandat. Il possède une constitution, et je ne connais que trop la susceptibilité et l'esprit particulariste de ses habitants. Ma foi, tant pis ! [...] Mes amis syriens et libanais sont priés de ne pas m'en vouloir, de ne pas prendre ceci pour une tentative d'annexion plus ou moins déguisée. Et je me dis, après tout, qu'il n'y a rien de déshonorant à figurer en bonne place dans le merveilleux diadème de la France, entre l'aigue-marine tahitienne et la topaze brûlée d'Angkor » (Pierre BENOIT, « Apparition du Liban », *Toute la terre*, *op. cit.*, p. 101).

¹⁷⁹ Son guide à Beyrouth lui parle des noms français qui sont restés, légèrement arabisés, depuis les Croisades : « Alors, vous avouerez, les Croisades, c'est presque de l'actualité... » (Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 26).

¹⁸⁰ Jérôme et Jean THARAUD, *Damas*, *op. cit.*, p. 49 et 53-54.

¹⁸¹ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte!*, *op. cit.*, p. 22.

¹⁸² On lira avec profit sur cette question l'article de Daniel LANÇON, « Exils, terre natale, terre rêvée : naissance de la francophonie littéraire libanaise dans et par la Grande Guerre », *op. cit.* L'auteur y analyse les positions de plusieurs écrivains libanais tels Chekri Ganem, Hector Klat et Jacques Tabet, qui dressaient eux aussi une filiation entre les croisades et la présence française au Liban : « Depuis le jour où [...] Geoffroy Rudel prenait la mer sur une galéasse de Raymond de Toulouse pour venir aux rives de Tripoli [...] jusqu'aux heures tragiques que mes compatriotes restés là-bas vivent avec angoisse, la Syrie fut toujours un peu française », dit par exemple Charles Nahas dans un discours prononcé à Alexandrie en 1937 (« Discours de Charles Nahas », Alexandrie, *Le Lotus*, n° 16, janvier 1937, p. 9-11, cité par Daniel Lançon dans l'article sus-cité).

Au terme de nos analyses, il apparaît effectivement que l'insistance des écrivains sur les vestiges et le rappel d'épisodes choisis de l'histoire du Moyen-Orient répond à une visée idéologique : il s'agit bien d'une façon détournée d'exalter la présence française dans la région, et de suggérer que ces pays appartiennent à la sphère d'influence de la France.

Les motivations du départ et les lieux privilégiés de visite révèlent ainsi un certain biais colonialiste de la part des voyageurs français, qui mettent souvent en avant ce qui, au Moyen-Orient, résulte du travail de Français ou est l'héritage d'une présence française historique légitimée par les auteurs. Si les voyages sont orientés, les textes le sont d'autant plus. Le Voyage en Orient est désormais pleinement une littérature politique, où les écrivains prennent position sur les enjeux politiques contemporains, explicitement ou non. Nous nous proposons à présent d'étudier dans le détail les discours français tenus sur le Moyen-Orient afin d'obtenir un tableau nuancé de la représentation française de la région.

II – DISCOURS BIAISÉS. UNE REPRÉSENTATION DIFFÉRENCIÉE DU MOYEN-ORIENT CONTEMPORAIN

Nous avons vu en deuxième partie de ce travail comment les voyageurs remodelaient la carte du Moyen-Orient par une approche visuelle et sensible d' « effets de frontières », souvent reliés à des questions d'évolution politique. Il convient à présent d'inscrire ces représentations du nouveau Moyen-Orient dans le contexte politico-historique de leur publication, afin d'en analyser les ressorts idéologiques. Nous interrogerons donc l'autonomie du littéraire, en analysant non plus la représentation des paysages, mais celle des enjeux politiques à l'œuvre : celle-ci est-elle le lieu de formulation de *discours* engagés de la part des écrivains ?

Trois nouveaux enjeux géopolitiques sont régulièrement mis en avant dans les récits des voyageurs. Tout d'abord, le développement et l'organisation du sionisme, qui contribue à façonner la nouvelle carte géopolitique de la région. L'entre-deux-guerres est rythmée par les heurts entre la population arabe et la nouvelle population sioniste de Palestine ; citons notamment les événements d'août 1929, qui attirent à Jérusalem une vague de reporters français. La plupart des voyageurs s'enthousiasment pour l'entreprise sioniste, qu'ils élèvent au rang de mythe moderne. Parallèlement mais aussi consécutivement à cette nouvelle donne, de profonds mouvements nationalistes commencent à s'exprimer et à s'organiser dans les pays arabes, revendiquant de façon de

plus en plus insistante l'indépendance par rapport aux puissances occidentales à qui leurs sorts ont été confiés par la Société des Nations : de la Révolte arabe de 1916 à la Révolution égyptienne de 1919 et à la création de l'État d'Israël en 1948, en passant par la révolte syrienne contre le mandat français en 1925, la première moitié du XX^e siècle est riche en rebondissements politiques et dessine le lent mais sûr chemin des pays de la région vers l'indépendance. Enfin, le destin de la Turquie intéresse aussi les voyageurs français, qui examinent cette forme de nationalisme assez inédite dans la région.

Or, ces différents enjeux ne sont pas présentés de la même manière par les écrivains, quand ils ne sont pas simplement tus, comme c'est le cas du génocide arménien que les écrivains sont très peu nombreux à évoquer bien qu'ils aient pu rencontrer le souvenir de ces massacres au cours de leur voyage au Moyen-Orient. Pour le reste, une hiérarchisation apparaît clairement entre le traitement des enjeux relatifs aux régions où la France a des intérêts (la Syrie et le Liban notamment, l'Égypte dans une moindre mesure) et ceux d'où elle est politiquement absente (la Turquie, l'Arabie saoudite et la Palestine). Dans ce dernier cas, les écrivains s'expriment en tant qu'écrivains, constatant les évolutions politiques de manière assez détachée et esthétisante, en adoptant un angle pittoresque ou mythique qui les assimile à ce que l'on peut nommer des « curiosités » exotiques (c'est-à-dire extérieures à l'espace français), alors que dans le premier cas, ils parlent en tant qu'écrivains *français*, dans des discours qui les engagent.

Comme l'écrit Guillaume Bridet en introduction de son ouvrage sur « l'événement » indien de la littérature française, « identifier [...] la domination symbolique ne doit pas empêcher de la particulariser selon ses objets spécifiques, selon les époques et les lieux où elle s'énonce, voire d'indiquer ce qui dans tel ou tel texte globalement fidèle au modèle saïdien peut aussi lui échapper¹⁸³ ». Nous nous attacherons donc ici à analyser et à différencier les discours par lesquels les écrivains français présentent les événements et débats politiques du Moyen-Orient contemporain, afin de relier ces analyses à la question concernant le message idéologique éventuellement véhiculé par ces textes. Dans notre approche globale d'une aire géographique extrêmement vaste, il paraît en effet nécessaire d'opérer des nuances et de distinguer les divers orientalismes à l'œuvre en fonction des différents rapports de domination entre la France et les pays de la région.

a. Silence sur l'Arménie

Il pourrait sembler curieux de commenter ce qui dans les ouvrages n'est pas dit. Mais il apparaît au contraire que cela fait pleinement partie du travail d'analyse *a posteriori*, car

¹⁸³ Guillaume BRIDET, *L'événement indien de la littérature française*, Grenoble, ELLUG, 2014, p. 17.

ces silences révèlent souvent combien toute littérature répond en réalité à des présupposés idéologiques¹⁸⁴. Leur analyse implique toutefois une prise de recul afin de ne pas confondre les œuvres relevant du Voyage en Orient avec des documents historiques.

Il est frappant de constater que presque aucun ouvrage du corpus ne fait état du génocide arménien pourtant survenu quelques années seulement avant les voyages au Moyen-Orient des écrivains à l'étude¹⁸⁵. Ce silence intéresse à double titre l'historien de l'orientalisme littéraire. Tout d'abord, il révèle un parti-pris d'ignorance délibérée d'événements par ailleurs bien connus à l'époque¹⁸⁶, et dont les voyageurs ont pu observer les traces *in situ*, au cours de leur voyage en Turquie et en Syrie. En outre, il est d'autant plus notable qu'il s'oppose à la volubilité de l'un des plus illustres voyageurs d'Orient, Pierre Loti, qui a consacré plusieurs ouvrages à ce sujet à la fin de sa vie, l'inscrivant ainsi dans le corpus des Voyages en Orient – sans compter que les persécutions contre les chrétiens d'Orient est un *topos* du Voyage en Orient romantique depuis Chateaubriand. Fervent turcophile, Loti conteste la responsabilité turque dans les massacres et défend son point de vue dans plusieurs essais : citons dans l'ordre chronologique *Les Massacres d'Arménie*¹⁸⁷, plusieurs textes de *La Mort de notre chère France en Orient*¹⁸⁸ et enfin *Suprêmes visions d'Orient* en 1921. Dans ce dernier ouvrage, on lit une lettre ouverte de l'écrivain au ministre français des Affaires étrangères, datée de décembre 1920, dans laquelle il revient sur les massacres d'Arménie, non sans mettre cette expression entre guillemets :

Sur les « massacres d'Arménie » je crois avoir dit, avec force témoignage et preuve à l'appui, à peu près tout ce qu'il y avait à dire : la réciprocité dans la tuerie, la folle exagération dans les plaintes de ces Arméniens qui, depuis des siècles, grugent si vilainement leurs voisins les Turcs, et qui, inlassables calomniateurs, ne cessent de jouer de leur titre de chrétiens pour ameuter contre la Turquie le fanatisme occidental¹⁸⁹.

¹⁸⁴ « L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi », écrit Jean-Paul Sartre dans sa présentation des *Temps modernes* (Paris, Gallimard, 1945).

¹⁸⁵ Le « processus génocidaire » (Yves TERNON, *Les Arméniens. Histoire d'un génocide*, Paris, Seuil, 1996 [1977]) a eu lieu d'avril 1915 au mois de juillet 1916. Mais l'historiographie récente considère que le génocide se conclut par la signature du traité de Lausanne le 23 juillet 1923, en raison des massacres qui se sont déroulés sur la période 1920-1923.

¹⁸⁶ Les travaux d'historiens indiquent que les exactions turques contre les Arméniens ont été connues et dénoncées dès le printemps 1915. Yves TERNON reproduit ainsi le texte de la déclaration commune de l'Entente, datée du 24 mai 1915, avertissant les membres du gouvernement ottoman qu'elle les tient « personnellement responsables » des massacres de la mi-avril à Erzurum et dans toute la Cilicie (Yves TERNON, *op. cit.*, p. 248).

¹⁸⁷ Pierre LOTI, *Les Massacres d'Arménie*, Paris, Calmann-Lévy, 1918.

¹⁸⁸ Pierre LOTI, *La Mort de notre chère France en Orient*, Paris, Calmann-Lévy, 1920.

¹⁸⁹ Pierre LOTI, *Suprêmes visions d'Orient*, Paris, Calmann-Lévy, 1921, p. 296-297. Dans un court texte de ce volume, intitulé « La Sophie », Loti réitère ses propos : « j'[ai] acquis, comme tous les Français ayant

Au moment même où se produisent alors d'autres massacres, et alors que les premiers procès des responsables ont déjà eu lieu¹⁹⁰, Loti s'obstine jusqu'à la fin de sa vie dans un déni de la responsabilité turque, bien embarrassant pour sa mémoire.

Maurice Barrès, inspirateur de nombreux récits de voyage en Orient de l'entre-deux-guerres, n'ignorait pas non plus les réalités atroces du génocide ; à l'époque où il voyage, les persécutions contre les Arméniens ont déjà commencé. Dans son *Enquête aux pays du Levant*, il décrit bien la Cilicie comme « le pays de la peur » ; mais il présente de manière partielle les réalités du conflit :

Dans cet Orient où, partout, j'ai senti l'insécurité, ce pourrait bien être la pire région, parce que les Arméniens, qui ne dépassent guère une moyenne de 17 ou 18 pour 100 dans les vilayets où ils sont les plus nombreux, y poursuivent la chimère d'être reconnus comme une nation, et qu'alors les Turcs trouvent expédient de les tuer¹⁹¹.

On ne lit ici aucune empathie pour les Arméniens, minorité que Barrès semble juger négligeable, trace de la mésentente des catholiques contre les chrétientés orientales, déclarées « schismatiques ». L'écrivain détourne immédiatement le sujet de manière à exalter encore une fois la France, auprès de laquelle certains Arméniens ont cherché refuge. Il conclut ainsi ce passage sur un hommage aux religieux français : « À Adana, j'ai pu prendre une vue de ce que furent, durant les massacres, nos religieux et religieuses, et y reconnaître les traits éternels de la France ». Le génocide n'est donc évoqué que comme prétexte à un discours nationaliste.

De manière générale, le génocide n'est que très peu évoqué dans les Voyages en Orient de la première moitié du XX^e siècle, et lorsqu'il l'est, c'est souvent de façon détournée ou elliptique. Dans le récit de leur voyage en Turquie, Camille Mauclair et Myriam Harry évoquent l'expulsion des Arméniens, notamment dans la ville d'Izmir, sans pour autant développer ce point. Mais les voyageurs auraient pu se heurter à ce passé tout récent dans de nombreuses autres étapes de leur voyage en Orient, et

habité l'Orient, la certitude de l'ignominie des Arméniens et des Grecs [...]. Les mille mensonges des Arméniens, les mille petites trahisons des Grecs, bien qu'indéniables déjà, me répugnaient sans doute un peu moins, dans le temps où je n'en connaissais pas encore les détails à faire frémir. En ce qui concerne ces chers Arméniens-martyrs, j'ignorais que, pendant la guerre, ils avaient massacré *les deux tiers* de la population non arménienne des villes occupées par les Russes [...] » (*Ibidem*, p. 305-306. C'est l'auteur qui souligne). L'expression ironique des « Arméniens-martyrs » révèle par contraste la sympathie que les malheurs de ce peuple avait réussi à susciter auprès de l'opinion publique contemporaine.

¹⁹⁰ En 1919 et 1920 se tiennent des cours martiales ottomanes au cours desquelles des dirigeants du comité Union et Progrès ainsi que plusieurs fonctionnaires sont jugés pour différents chefs d'accusation, parmi lesquels figure le massacre des Arméniens.

¹⁹¹ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 236.

notamment à Deir-es-Zor, en Syrie, destination finale des déportations d'Arméniens¹⁹². Plusieurs écrivains du corpus se sont rendus dans cette ville du désert syrien, où sont implantées des garnisons françaises (citons notamment Joseph Kessel, les frères Tharaud et Roland Dorgelès), mais aucun ne développe cet épisode sanglant de l'histoire récente. Bien au contraire, alors même que cette ville était un camp de concentration pour les Arméniens déportés, les frères Tharaud la décrivent comme « une sorte de sous-préfecture proprette » assez insignifiante, et préfèrent s'attarder sur la description de l'Euphrate tout proche – où les Arméniens furent noyés en masse – dans un registre lyrique :

[...] c'est un torrent qui roule dans un mouvement magnifique la masse de ses eaux jaunâtres. Une île le sépare en deux, une île qui n'est qu'un jardin de moissons et d'arbres mêlés, d'une abondance merveilleuse – d'où ce nom de Deir-Ez-Zor, le Couvent des Forêts. On comprend ici, d'un coup d'œil, que tout le long de la vallée il ait pu exister, un jour, une campagne et des cités florissantes¹⁹³.

Par la traduction poétique du nom arabe de la ville (l'arabe ديار ne voulant pas précisément dire « couvent » mais ayant un sens beaucoup plus large), les frères écrivains évacuent le (récent) passé sanglant du lieu au profit d'une présentation plus pittoresque de la ville. Dans la suite du texte, ils décrivent les tribus de Bédouins de la région et les présentent comme des populations relativement paisibles :

[...] ils ne sont pas d'humeur particulièrement belliqueuse. On ne voit guère chez eux ces luttes à mort qui décimaient, avant notre venue, les Arabes d'Algérie, et leurs disputes peuvent durer pendant des mois et des années sans coûter la mort de personne¹⁹⁴.

Or de telles phrases sur la quiétude des Bédouins sont étonnantes quand on connaît le rôle que ces populations nomades ont pu jouer dans l'extermination des Arméniens, tâche que les Ottomans leur déléguaient volontiers. Tout ce chapitre du *Chemin de Damas* des frères Tharaud, justement intitulé « Le Couvent des Forêts », s'apparente donc à un

¹⁹² « La zone affectée à la "réinstallation" des déportés a été définie par le communiqué officiel de Talaat du 23 mai 1915. C'est la région la plus inhospitalière du désert de Syrie et d'Irak. Au centre, le sandjak de Deir-es-Zor, une province où il n'y a pas d'habitants arméniens, est choisi comme le terme théorique de leur déportation. Ce "voyage" doit, en fait, s'achever par la mort. Pour ces déportés qui, d'une part, sont accoutumés à un climat tempéré et qui, d'autre part, se trouvent dans les pires conditions physiques et matérielles, un climat désertique doit être fatal. Les commissions mises en place dans ce vaste espace s'efforcent de programmer cette mort afin de la rendre naturelle par la faim et la maladie. Puis elles parachèvent l'œuvre détruisant par le fer et le feu les quelques îlots de survie » (Yves TERNON, *op. cit.*, p. 288). Sur les exactions commises dans et aux abords de cette ville, nous renvoyons à Bardig KOUYOUMDJIAN et Christine SIMÉONE, *Deir-es-Zor. Sur les traces du génocide arménien de 1915*, préface d'Yves TERNON, Actes Sud/France Inter, 2005, et à Noubar MAKAROFF, *Le Déporté de Deir-es-Zor. La déportation des Arméniens ottomans en 1915*, Paris, La Pensée universelle, 1998.

¹⁹³ Jérôme et Jean THARAUD, *Damas, op. cit.*, p. 187.

¹⁹⁴ *Ibidem*, p. 188-189.

incroyable exercice de déni de la tragédie qui s'y est déroulée moins de dix ans auparavant, puisque les Tharaud effectuent ce voyage en 1922. Il est impossible que les écrivains n'en aient alors pas vu de traces, alors même que de nos jours on continue à découvrir des charniers humains¹⁹⁵ aux abords de la ville, sans parler de la fraîcheur de ce souvenir dans la mémoire des habitants. La même réflexion peut être faite à propos de Roland Dorgelès, qui s'attache bien plus à décrire les soldats de l'escadrille française fixée à Deir-es-Zor qu'à se renseigner sur l'histoire récente de la ville. S'il évoque les *rezzen* et les attaques des rebelles, il décrit surtout l'atmosphère potache du mess, sans faire la moindre allusion au massacre des Arméniens.

Pourtant, cette tragédie n'est pas uniquement perceptible sur les lieux mêmes où se sont déroulés les massacres. Myriam Harry en fait l'expérience à Beyrouth, lorsqu'en visitant l'école de jeunes filles de la Mission laïque elle croise deux sœurs orphelines, Araxis et Chouchane, rescapées du massacre qui la frappent par « leur sage et mélancolique beauté¹⁹⁶ » et qui, sur sa demande, lui racontent le calvaire qu'elles ont vécu :

J'interroge l'ainée. Avec une sombre éloquence, Araxis [...] raconte comment son grand-oncle, évêque de Jérusalem, fut jeté en prison ; comment elles et toute leur famille furent déportées de ville en ville, poussées de désert en désert, à Damas, à Alep, où l'on sépara les hommes des femmes ; à Orfa, où ses petits frères, suspectés d'avoir la peste – ils étaient seulement exténués –, furent jetés vivants sous un monceau de chaux vive ; à Marache, où, sous leurs yeux, on versa du pétrole et l'alluma sur une de leurs tantes ; à Konia, où on les enferma par centaines, durant une nuit, dans un hammam surchauffé, pour ouvrir les portes, le matin, et les pousser dehors, dans le froid glacial, dans la neige. Sa mère et la plupart des exilées moururent de congestion. Araxis et la petite Chouchane furent sauvées par un officier français, puis remises à des dames américaines, qui les amenèrent à Beyrouth¹⁹⁷ [...].

Ce témoignage bouleversant fait réfléchir l'écrivaine qui en profite pour rappeler son admiration tout esthétique et lyrique pour le peuple arménien :

L'âme chavirée, je songe : « Tout cela est vrai. Depuis que je suis en Syrie, des témoins oculaires m'ont conté des atrocités plus grandes encore. Mais comment comprendre le sort affreux de l'Arménie ; comment expliquer que de nos jours, on laisse de la sorte exterminer toute une race intelligente, noble, cultivée, travailleuse, mystique, une race vieille comme le déluge et le mont Ararat, fille de Sémiramis et de Zoroastre, et qui eut pour protectrice Anahit, la déesse des Roses¹⁹⁸ ?...

¹⁹⁵ Paule Henry-Bordeaux note dans son carnet de voyage « les ossements d'Arméniens massacrés à quelques kilomètres de Deir » (cité par Taline Ter Minassian, dans une récente réédition, Paule HENRY-BORDEAUX, *L'Immortelle de Trébizonde*, éd. Taline Ter MINASSIAN, Paris, Thaddée, 2014, p. 15.).

¹⁹⁶ Myriam HARRY, *Terre d'Adonis*, *op. cit.*, p. 42.

¹⁹⁷ *Ibidem*, p. 43.

¹⁹⁸ *Ibidem*, p. 44.

Myriam Harry se distingue ici de ses confrères par cette confirmation des rumeurs au sujet de l'Arménie (« Tout cela est vrai »), et par la prise en compte du génocide dans son récit de voyage, et ce même s'il ne s'agit que d'un chapitre, et même si, à son habitude, l'écrivaine bascule le politique vers le pittoresque (comme l'indiquent ici le titre du chapitre : « Le lys d'Arménie » ainsi que la référence finale à la déesse Anahit).

Parmi ces voyages en Orient qui passent presque complètement sous silence la tragédie arménienne, un autre ouvrage mérite d'être remarqué, à nouveau écrit par une femme : il s'agit d'*Antaram de Trébizonde*¹⁹⁹, « roman documentaire²⁰⁰ » consacré au drame arménien par Paule Henry-Bordeaux, qui a accompagné son père dans son voyage de 1922 entre Égypte, Palestine et Syrie. Récemment rééditée²⁰¹, l'œuvre est pionnière puisqu'il s'agit de la première apparition en littérature française d'un livre intégralement consacré aux massacres arméniens. Le roman, inspiré des notes de voyage prises par la jeune écrivaine huit ans plus tôt²⁰², s'ouvre sur la rencontre de la narratrice à bord du paquebot qui la ramène de Beyrouth à Marseille, avec une belle jeune femme qui la frappe par sa tristesse. Elle apprend qu'il s'agit d'une Arménienne, nommée Antaram Djivanian. L'écrivaine, fascinée par la beauté et le singulier abattement de la jeune fille, se documente alors sur l'Arménie ; ce qu'elle en sait alors se limite à l'actualité récente, qu'elle est l'une des rares de son époque à développer dans une œuvre littéraire :

Les derniers Arméniens quittent la Cilicie avec nos troupes, laissant leurs maisons et leurs terres. J'ai vu à Alep des réfugiées au visage d'épouvante²⁰³.

Dans les deux récits consacrés par son père à ses voyages en Orient, pas un mot n'est pourtant dit de cette actualité brûlante, et ce alors même que Paule dédie son livre à son père²⁰⁴. L'écrivaine, qui parle des Arméniens comme d'une « race infortunée, dispersée à travers le monde, comme les Juifs, en attendant la résurrection de leur patrie déchirée²⁰⁵ », précise encore les choses au chapitre suivant, après s'être documentée sur l'histoire de l'Arménie :

¹⁹⁹ Paule HENRY-BORDEAUX, *Antaram de Trébizonde*, *op. cit.* Notons que le livre est traduit en arménien dès 1933.

²⁰⁰ L'expression est de l'historienne Taline Ter Minassian, qui a préfacé la récente réédition de l'ouvrage. Elle rapporte que le livre de Paule-Henry Bordeaux avait également été qualifié de « roman exotique contemporain » dans la presse de l'époque.

²⁰¹ Paule HENRY-BORDEAUX, *L'Immortelle de Trébizonde*, *op. cit.*

²⁰² Le livre se clôt sur une double précision : « En mer, juin 1922 », et « Paris, juin 1930 », probablement pour la mise en forme du texte en vue de la publication.

²⁰³ *Idem.*

²⁰⁴ « À mon cher père, ce livre vous appartient puisque c'est vous qui m'avez montré Antaram de Trébizonde sur le bateau qui nous ramenait de Syrie... » (Paule HENRY-BORDEAUX, *Antaram de Trébizonde*, *op. cit.*, p. 9).

²⁰⁵ *Ibidem*, p. 28.

Arrive 1914, la déclaration de guerre de la Turquie, en novembre. Tous les Arméniens sont appelés sous les drapeaux. Il n'y a pas eu de déserteurs. Et, brusquement, au mépris des droits humains, sous le fallacieux prétexte de supprimer les éléments non-Turcs de l'Empire, ce sont les effroyables déportations de 1915 et les massacres de 1916 à Rasul-Aïn, à Meskené, à Deir-ez-Zôr. Un million d'Arméniens anéantis en deux ans... Voilà pour l'Arménie turque²⁰⁶.

L'emploi d'articles définis souligne la notoriété de ces événements : en 1930, ces épisodes de la guerre sont bien connus par l'opinion française. Cela est confirmé par les propos d'un officier de l'État-major de Beyrouth, que l'écrivaine rapporte quelques lignes plus loin : « Et dire que, pour la plupart des gens, le mot Arménien est synonyme de massacres²⁰⁷ ! ». Paule Henry-Bordeaux n'hésite pas à parler de crimes « effroyables » contraires aux « droits humains » : selon la préfacière Taline Ter Minassian, la jeune écrivaine a l'intuition de la notion de « génocide », qui ne sera pourtant développée qu'en 1944²⁰⁸. Dans le huis-clos de la vie à bord, elle parvient finalement, suite à un mouvement de colère d'Antaram à propos d'une phrase d'un des officiers sur l'Arménie, à évoquer avec elle le sujet des massacres. Petit à petit, elle s'attire la confiance de la jeune fille qui éprouve alors le besoin irrépensible de se confier à la Française, dans un mouvement qui effraie cette dernière :

Il y a des années que je veux parler et personne, tu m'entends, personne pour m'écouter, pour me comprendre et pour me plaindre, personne pour pleurer avec moi ! Je n'en peux plus. J'étouffe !... [...] Ne dis rien. Je croirai parler pour moi, pour moi seule. Écoute-moi, sans un mot, sans un soupir²⁰⁹.

Suite à ce mouvement, l'écrivaine donne la parole à son amie ; le long chapitre suivant est rédigé à la première personne et adressé à la deuxième personne du singulier, Antaram se confiant à Paule. Après le récit romancé de son enfance passée entre Trébizonde et Erevan, l'Arménienne se concentre sur la période de la Première Guerre mondiale, des premières persécutions contre les Arméniens jusqu'aux massacres et à la terrible déportation qu'elle a vécue alors qu'elle n'avait que seize ans. Paule-Henry Bordeaux interrompt alors brièvement le récit pour des raisons de vraisemblance puis redonne à nouveau longuement la parole à son amie pour entendre la fin de son histoire et son sauvetage par un Kurde qu'elle finit par épouser, avant d'être ramenée de force au Liban, puis en France, par son grand-père. La littérature se fait alors le relais d'une parole trop longtemps contenue et permet ainsi de donner une voix à ceux qui en étaient dépourvus ; en ce sens, cet ouvrage occupe une place remarquable dans la

²⁰⁶ *Ibidem*, p. 44.

²⁰⁷ *Ibidem*, p. 47.

²⁰⁸ Paule HENRY-BORDEAUX, *op. cit.*, p. 17.

²⁰⁹ *Ibidem*, p. 86.

production française du temps. Paule-Henry Bordeaux souligne la dimension informative de son texte en y intégrant certains documents, comme le texte de la proclamation intimant aux Arméniens de Trébizonde l'ordre de quitter leurs domiciles dans les cinq jours²¹⁰. Le récit de témoignage rapporté par l'écrivaine présente donc certains aspects du compte rendu journalistique, mais c'est bien plutôt le registre pathétique qui domine :

Tu te demandes, n'est-ce pas, pourquoi je suis si pâle ? Autrefois mes joues étaient roses. Autrefois je savais sourire. Mais j'ai vu assassiner à mon côté le petit garçon que nous avons recueilli. Le sang a giclé. Ma robe est devenue toute rouge et toute chaude. Depuis lors, il me semble que mes artères et mes veines ont été vidées du même coup. Ma jeunesse a été saccagée, comme ces fleurs d'amandiers qu'anéantit, en une nuit, la gelée du printemps.

Mes yeux ont gardé l'épouvante de ce spectacle tragique où l'ombre recouvrait des cadavres. Sept ans ont passé ; j'entends encore le martèlement des bottes, le bruit des fusils que l'on charge, le grincement des baïonnettes mal graissées, la cadence des relèves. Cela, c'est le fond de l'orchestre, la lointaine sonorité sur laquelle se détachent, rauques ou déchirants, les imprécations, les hurlements des bêtes auxquelles on arrache leurs petits, les hoquets des vieilles, les appels désespérés des enfants qui disent maman [...]. Je n'aurais jamais cru qu'il y avait autant de diversité dans l'expression de la douleur humaine²¹¹...

Le récit de la terrible déportation vécue par Antaram est particulièrement travaillé et décrit la déshumanisation croissante qui s'opère parmi les victimes. Avec ce livre singulier, Paule-Henry Bordeaux est la première à relater en France le génocide arménien au moyen d'une fiction réaliste. D'abord paru en feuilleton dans les colonnes du *Figaro*²¹², le livre publié chez Albin Michel a connu une réception très favorable à la fois dans les milieux politiques, puisqu'il a été salué par le maréchal Lyautey²¹³ ou encore Raymond Poincaré²¹⁴, mais aussi dans le milieu littéraire puisqu'il faillit remporter le prix Femina²¹⁵.

²¹⁰ *Ibidem*, p. 145. Pendant les huit années qui séparent le voyage en Syrie de la publication d'*Antaram de Trébizonde*, Paule Henry-Bordeaux a effectué un véritable travail d'historienne afin de rassembler toute la documentation possible sur son sujet.

²¹¹ *Ibidem*, p. 150. L'auteure souligne elle-même l'effet produit par ce récit : « Des massacres d'Arménie ! Naturellement j'en avais entendu parler, comme tout le monde. Mais cela ! cette jeune vie qui m'était tendue toute frémissante, cette page du passé qui m'était livrée ! Certains détails me poursuivaient, des traits que l'on ne peut pas inventer. Je frissonnais malgré la chaleur » (*Ibidem*, p. 186).

²¹² Publication en 39 livraisons, du 20 mai au 4 juillet 1930.

²¹³ « Comme je vous remercie de m'avoir envoyé *Antaram de Trébizonde* et partant après demain pour ma Lorraine, de m'avoir donné un bon compagnon de route », écrit le maréchal à l'auteure.

²¹⁴ « Mes très vives félicitations pour ce beau roman », écrit celui qui était président de la République française au moment du génocide (de 1913 à 1920).

²¹⁵ Paule HENRY-BORDEAUX, *L'Immortelle de Trébizonde*, *op. cit.*, p. 16.

Paule Henry-Bordeaux est donc la seule écrivaine que nous ayons rencontrée dans notre dépouillement des récits de voyage en Orient à s'être intéressée au génocide arménien. Comment expliquer le relatif silence des écrivains du corpus autour de cet épisode pourtant récent de la région qu'ils parcourent ? Plusieurs hypothèses peuvent être émises. On peut supposer que silence répondait à des considérations éditoriales, l'opinion et le lectorat français, au sortir des carnages de la Première Guerre mondiale, ne souhaitant peut-être pas lire le récit de nouvelles tueries collectives. Il est également possible que ces massacres lointains soient considérés comme des événements extérieurs à l'espace français, et donc inutiles à développer. Enfin, une note de Paule Henry-Bordeaux retrouvée dans les archives précise qu'à l'époque où elle a fait paraître son livre, « la mode [était] turque²¹⁶ », et que ce n'était donc peut-être pas le meilleur moment pour publier un roman relatif au génocide arménien. Dans tous les cas, ce silence révèle combien il est nécessaire de ne pas uniquement considérer les œuvres comme des documents historiques, bien qu'elles aient une valeur documentaire indéniable. Il s'agit bien d'œuvres littéraires, c'est-à-dire présentant un travail de recomposition de la réalité, voire de déformation de celle-ci en raison, par exemple, de contraintes éditoriales ou de présupposés idéologiques. Ce sont ces éventuels présupposés que nous aimerions maintenant mettre au jour, en analysant non plus les silences mais les discours tenus par les écrivains du corpus sur les enjeux de la géopolitique moyen-orientale.

b. Au chapitre des curiosités

S'ils ne disent presque rien de l'Arménie, les écrivains du corpus s'attachent en revanche à exposer le nationalisme turc de Mustafa Kemal, l'émergence des nationalismes arabes et de nouveaux souverains charismatiques dans la péninsule arabique, et enfin l'essor du sionisme en Palestine. Toutefois, ces bouleversements majeurs dans la géopolitique régionale font l'objet d'un traitement esthétisant ou affectif qui les apparente à des curiosités, et non à des sujets sérieux méritant un engagement politique de la part des auteurs²¹⁷.

²¹⁶ Cité dans *Ibidem*, p. 22.

²¹⁷ Nous rejoignons ici Guillaume Bridet qui, à propos de la représentation de l'Inde dans la littérature française, constate en reprenant les analyses de Jackie Assayag que « là où la représentation anglaise se trouve limitée par les réalités de l'administration et de l'exercice du pouvoir politique, la représentation française laisse généralement plus de place au jeu de l'imagination ; là où l'approche anglaise est marquée par un enthousiasme patriotique que modèle la réalité d'une entreprise coloniale très concrète, l'approche française, délestée des questions administratives, politiques et sociales les plus pressantes, se fait plus esthétisante et affective » (Guillaume BRIDET, *op. cit.*, p. 79).

◆ *UNE REPRÉSENTATION APPROXIMATIVE DU NATIONALISME TURC*

Aux yeux des voyageurs, la nouvelle Turquie dirigée par Mustafa Kemal n'appartient plus à « l'Orient ». Ils déplorent la perte d'âme du pays et tout particulièrement de Constantinople devenue Istanbul, et formulent un mélancolique adieu à cette ville de rêve, qui se veut désormais « capitale européenne²¹⁸ ». Les réformes engagées par Mustafa Kemal dans son entreprise de modernisation et d'occidentalisation de la Turquie font l'objet de toute l'attention des voyageurs, qui déplorent notamment la perte de pittoresque des costumes (réforme vestimentaire) et le caractère incongru de la réforme linguistique. Ce qui se joue en Turquie contemporaine paraît donc surtout les intéresser d'un point de vue esthétique ; les changements politiques sont davantage soulignés pour leurs implications en termes de représentation orientaliste. Cette prééminence accordée à l'approche esthétique fait écran à la présentation sérieuse des nouveaux enjeux politiques du pays. Bien qu'ils soient conscients du désir du « Ghazi » de créer une nouvelle identité nationale turque, ce nationalisme est représenté par les écrivains voyageurs de manière assez approximative, entre oublis et amalgames, signe qu'il s'agit d'une question qu'ils considèrent comme mineure et extérieure aux enjeux français.

Si les écrivains rapportent les aspects de la nouvelle Turquie qui renaît de ses cendres au lendemain de la Première Guerre mondiale, il n'est pas facile de synthétiser leurs opinions à ce sujet. Ils identifient bien là un nationalisme, mais celui-ci leur semble assez loin d'eux, et au lieu de donner leur propre opinion sur cette évolution, ils s'en remettent bien souvent à celle des Turcs eux-mêmes, comme s'ils n'avaient pas à donner leur avis sur une question qui ne les concerne pas. Ainsi, les auteurs du corpus qui évoquent la Turquie kémaliste signalent très souvent l'admiration de la population turque pour Mustafa Kemal. Pernot dit à deux reprises combien il a été frappé de « la confiance que le régime a su inspirer au pays²¹⁹ », et de la solidité de ce régime, tel qu'il l'observe en 1925 et Herriot²²⁰ insiste lui aussi sur l'enthousiasme suscité par le nouveau chef de la Turquie, faisant notamment référence à la statue équestre élevée à sa gloire à Izmir. De son côté, tout juste débarquée dans cette ville, Myriam Harry est également invitée par tous les Turcs qu'elle croise à visiter le plus grand paquebot turc qui mouillait alors dans ce port, et la statue du « Ghazi », soit deux symboles de la puissance et du renouveau de la Turquie :

²¹⁸ Édouard HERRIOT, *Orient, op. cit.*, p. 65.

²¹⁹ Maurice PERNOT, *En Asie musulmane, op. cit.*, p. 185.

²²⁰ Édouard HERRIOT, *Orient, op. cit.*, p. 127.

– Vous n'avez donc pas vu, dans le port, l'*Egè*, le plus grand paquebot turc, bien plus rapide que le vôtre, vous pouvez m'en croire ! Il a amené Ismet pacha, qui a inauguré la statue du Ghazi. (En Turquie, on n'appelle pas Moustapha Kémal autrement que le Ghazi, « le Victorieux », comme on disait pour Mahomet II « le Conquérant » et pour Soliman « le Magnifique »). Vous n'allez pas visiter ce monument ?

– Non, merci. Nous en distinguons la silhouette d'ici !

Prenons la première voiture et allons n'importe où²²¹ !

Cet échange révèle le mépris de l'écrivaine pour la fierté patriotique qui anime ce partisan du « Ghazi » : les commentaires contenus dans la parenthèse réduisent la portée inaugurale de la politique de Kemal en la ramenant dans une continuité historique, et laissent également percevoir l'approche folklorique du peuple turc par Myriam Harry. De plus, en insérant ainsi un commentaire au cœur de la parole de son interlocuteur, l'écrivaine la met à distance critique. Son mépris s'entend aussi dans le refus qu'elle oppose, poliment mais fermement, à l'invitation de son interlocuteur, et plus encore dans l'exclamative finale : en prenant ainsi la fuite, elle révèle son désintérêt pour la politique de la Turquie contemporaine. Francis Carco critique à son tour le respect des Turcs pour Kemal lors de sa visite d'Izmir, au cours de laquelle il est guidé par un jeune garçon qui parle français. Celui-ci lui affirme tranquillement que « Mustafa Kemal est le maître²²² », ce qui laisse l'écrivain « abasourdi ». Il juge que « l'amour propre national n'a pas fait de [Kemal] uniquement un chef mais une sorte de divinité²²³ », ce que symbolise selon lui la statue équestre élevée à sa gloire dans la ville :

Une statue équestre de cet homme prodigieux domine, seule, les ruines de la ville moderne et, dans toutes les boutiques, dans tous les restaurants, aux devantures des librairies, son portrait, affiché en bonne place, témoigne du respect et du culte dont il est entouré²²⁴.

Comme bon nombre de voyageurs français, Carco prend donc ses distances avec le culte de la personnalité dont le président turc, ironiquement qualifié d'« homme prodigieux », jouit en Turquie. Il dresse pour sa part de lui un portrait bien plus inquiétant, le comparant à un loup :

[...] c'est à un loup que fait immédiatement penser Mustapha Kemal : il a de ce carnassier l'œil terriblement aigu et l'avidité sombre, inflexible, aux aguets. Tout plie

²²¹ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 179.

²²² Francis CARCO, *La Dernière chance*, *op. cit.*, p. 90.

²²³ *Idem.*

²²⁴ *Ibidem*, p. 91.

devant ses décisions et [...] la façon dont ce chef vit, à Ankara, donne encore plus de force à la comparaison du loup dans son repaire²²⁵.

Le président turc est donc représenté comme un prédateur, potentiellement dangereux, sans que Carco précise pour qui. On peut penser que cette comparaison a été inspirée à l'écrivain par le surnom de Mustafa Kemal, « le loup gris²²⁶ », en référence aux origines mythologiques du peuple turc. Le loup fait en effet partie des premiers symboles de la jeune république de Turquie, figurant sur les billets de banque, comme le rapporte Myriam Harry :

« N'avez-vous pas remarqué, sur leurs billets de banque, un loup traversant les montagnes ? C'est le « Loup Gris » aux yeux pers – le Gazi pourrait avoir ces yeux-là – le *Burkê-Tchéni*, chef des Tourkois venus de l'Altaï et du Taurus. D'ailleurs [les Turcs] se réclament maintenant de leurs rudes origines tartares et mongoles, répudiant tout ce qui les rattache à la race sémite²²⁷ »

L'écrivaine identifie ainsi la nouvelle identité turque voulue par Mustafa Kemal, qui cherche à s'inscrire dans l'espace européen et balkanique plutôt que dans l'espace asiatique. Ce portrait est à mettre en parallèle avec tous ceux qui mettent en avant le caractère caucasien de Mustafa Kemal, en opposition avec les traits arabes. Pierre Benoit, qui aperçoit le président pour la première fois à la tribune du Parlement d'Angora en 1923, à l'occasion de son discours de bilan de fin d'année, décrit son visage anguleux et son regard « glacé » ; il conclut à son tour sur le caractère européen de ses traits : « Rien d'asiatique dans cette tête, on y découvre plutôt la marque balkanique²²⁸ ».

À l'aune de ces portraits du chef turc, les quelques écrivains qui en parlent présentent la politique nationaliste de Kemal de manière plutôt méfiante, mettant en avant l'austérité de ce régime par rapport à l'ancien Empire ottoman, jugé plus haut en couleurs.

Les écrivains insistent sur le fait que la nouvelle politique de Mustafa Kemal est bien un nationalisme, visant à créer un sentiment d'unité nationale et de fraternité, que Maurice Pernot révèle en rapportant une anecdote sur la fête qui suivit, à Ankara, la proclamation de la République, le 29 octobre 1923. Après avoir dansé sur des musiques

²²⁵ *Ibidem*.

²²⁶ Citons à ce sujet l'ouvrage de Jacques BENOIST-MÉCHIN, *Mustapha Kémal ou la mort d'un empire*, dans la série « Le Loup et le léopard » (Paris, Albin Michel, 1954).

²²⁷ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 229. Francis Carco confirme le rapprochement entre Kemal et le « loup gris » : « On a écrit quantité d'ouvrages sur le Ghazi : l'un d'eux porte pour titre : Le Loup gris. En effet, c'est à un loup que fait immédiatement penser Mustafa Kemal : il a de ce carnassier l'œil terriblement aigu et l'avidité sombre, inflexible, aux aguets [...] » (Francis CARCO, *La Dernière chance*, *op. cit.*, p. 91.).

²²⁸ Pierre BENOIT, « Une séance au parlement d'Angora », *Toute la terre*, *op. cit.*, p. 72.

européennes, *one-step* et *fox-trot*, les convives réclament la ronde des Zeïbek, danse folklorique turque de la région d'Égée. Quelques officiers demandent aux gens d'Aydin de danser, mais c'est alors qu'intervient Kemal :

« Non, camarade. Il n'y a pas ici de gens d'Aïdin, il n'y a que des Turcs, et tous entreront dans la ronde ». Moustapha Kemal y entre le premier²²⁹ [...]

Le personnage de Kemal est encore une fois représenté comme un chef, qui guide le peuple turc et saisit chaque occasion de réaffirmer ses convictions politiques. Par cette anecdote qui participe à l'établissement de la légende du personnage, Pernot met en avant l'égalitarisme de la politique d'Atatürk, qui cherche à unifier toutes les régions de l'immense territoire turc en une seule et même identité nationale.

Cette nouvelle identité passe notamment par une épuration de la langue, d'où sont rejetés les mots d'origine arabe ou persane, ce que soulignent tous les écrivains. Maurice Pernot évoque cette entreprise de purification de la langue turque, et rencontre même le savant turcologue qui dirige cette entreprise, nommé Zubéir Hamid bey²³⁰. Il identifie bien les tenants et les aboutissants de cette réforme lexicologique : « Ainsi se révèle, derrière l'effort scientifique, le dessein politique²³¹ » : c'est bien un nationalisme que le journaliste repère ici. Herriot insiste à son tour sur ce point ; les efforts pour établir une nouvelle langue turque visent selon lui à « donner au peuple turc, appauvri mais épuré par la défaite, la notion de sa solidarité ethnique²³² ».

Toutefois, on remarque que si les voyageurs mentionnent très régulièrement cette épuration de la langue, et bien qu'ils soient conscients du caractère racialement de la politique de Kemal comme l'analyse de ses portraits le montre, presque aucun ne fait le lien avec la politique d'épuration ethnique menée par le président turc, qui a consciencieusement chassé du territoire les minorités chrétiennes, comme les Arméniens et les Grecs²³³ : cela participe de la représentation approximative, parfois édulcorée, du nationalisme turc par les écrivains du corpus. Camille Mauclair et Myriam Harry sont les seuls écrivains du corpus à identifier cette politique. Le premier rappelle les événements de la « tragédie » de Smyrne, où les Arméniens ont été brutalement massacrés par les troupes de Kemal²³⁴, tandis que Myriam Harry, visitant à Izmir une fabrique de tabac où

²²⁹ Maurice PERNOT, *En Asie musulmane, op. cit.*, p. 179.

²³⁰ Maurice PERNOT, *En Asie musulmane, op. cit.*, p. 195.

²³¹ *Ibidem*, p. 197.

²³² Édouard HERRIOT, *Orient, op. cit.*, p. 103.

²³³ Nous analyserons plus bas le silence assourdissant des voyageurs français sur ce point.

²³⁴ « Il est d'usage, chez les Turcs, d'attribuer tous les méfaits aux Arméniens. [...] [À Smyrne] on ne trouve plus un Grec ni un Arménien, et l'apport étranger se réduit à quelques centaines de Levantins. L'Islam s'est bien vengé de l'Infidèle et il repeuple Izmir purifiée par le sang et le feu » (Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul, op. cit.*, p. 170.). Notons que Mauclair a ici une mauvaise analyse,

travaillent des ouvrières, évoque « l'expulsion des chrétiens ». Demandant au contremaître quelle est la nationalité des femmes, celui-ci lui répond : « Elles sont toutes Turques. Autrefois nous employions des Grecques et des Arméniennes, la musulmane refusant de travailler au dehors. Maintenant, il faut bien qu'elle s'y mette²³⁵ ». Si ces quelques lignes ne font que suggérer l'ampleur de l'épuration ethnique menée dans le pays, l'écrivaine explicite les choses quelques pages plus loin, en observant les traits des gens qu'elle croise à Istanbul :

Autour de moi, [...] beaucoup d'officiers [...], contrastant avec le type mongol, type si marqué qu'il légitime le désir actuel de tous les Turcs de répudier de leur sang, comme de leur langue, les hérédités arabes et persanes²³⁶...

On peut s'étonner de ce que l'écrivaine parle ici de « légitimation », comme s'il lui paraissait normal de procéder à une telle épuration ethnique ; toutefois, les points de suspension finaux laissent penser que Myriam Harry a malgré tout quelques réserves sur cette question.

Ce rejet des influences arabes et persanes par le régime de Mustafa Kemal ainsi que le culte de la personnalité qui l'entoure poussent les écrivains à confondre le nationalisme turc avec le communisme soviétique. Ainsi Camille Mauclair assimile-t-il la Turquie d'Atatürk à la Russie soviétique ; cet amalgame s'observe souvent chez les écrivains, parfois de manière très subtile, à l'image de Myriam Harry observant que les femmes nouent leur foulard « à la moscovite²³⁷ ». Mauclair est plus explicite, employant par exemple l'expression d' « opium du peuple » pour parler de la façon dont Kemal considère l'Islam²³⁸. La Turquie est devenue selon lui un État policier qui surveille ses membres, notamment musulmans²³⁹. Il trouve moroses et tristes les Turcs qu'il croise²⁴⁰, et critique avec virulence le nouveau chemin suivi par le pays, parlant même de « dévastation²⁴¹ ». Herriot est le seul à se montrer plus enthousiaste, rapprochant ce nationalisme de l'Histoire française en soulignant ce qu'il doit à la Révolution française :

Il est facile, au reste, de définir les différentes réformes qui ont transformé le vieil empire ottoman en une jeune et active République. D'abord, suppression de toute

religieuse, de ce qui est avant tout pour Mustafa Kemal une question ethnique.

²³⁵ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 185.

²³⁶ *Ibidem*, p. 198.

²³⁷ *Ibidem*.

²³⁸ Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 194.

²³⁹ Un Turc lui rapporte ainsi que la pratique de la religion est toujours autorisée, mais qu'à la sortie des mosquées, « on notait les noms » (*Ibidem*, p. 195.).

²⁴⁰ « Je suis impressionné par les regards fuyants, craintifs, sournois et presque haineux » (*Ibidem*, p. 172.).

²⁴¹ *Ibidem*, p. 171.

religion officielle, des écoles coraniques attachées aux mosquées [...]. La République turque sera laïque²⁴².

On peut penser que le ministre écrivain n'est pas insensible à ce que les nouveautés kémalistes doivent à cet héritage français, notamment en ce qui concerne la laïcité. La conclusion du chapitre qu'il consacre à la Turquie développe le motif de la renaissance :

Partout, la même volonté d'indépendance. Revenant devant la statue du Ghazi, il me rappelle cette lettre étonnante qu'il écrivait à Enver Pacha [...]; il traçait le programme d'une *résurrection* de la Turquie par un large système de réformes, par le *réveil* de toutes les activités nationales. [...] L'acte de foi qui avait dicté [cette lettre] a produit aujourd'hui le *miracle* attendu. La vieille terre s'est *rajeunie*²⁴³.

Les termes « résurrection », « réveil », « miracle » s'inscrivent dans le motif général d'un « réveil de l'Orient », que l'on observe dans les récits de voyage sur tous les pays du Moyen-Orient, et qui manifeste bien l'évolution politique de la région. Ces termes sont connotés ici positivement, ce qui n'est pas étonnant de la part d'un écrivain qui joue en France un rôle politique de premier plan dans le camp de la gauche. Contrairement aux autres écrivains qui en restent à une approche plus imprécise, Herriot détaille et oriente sa représentation de la Turquie.

Les écrivains voyageurs sont donc parfaitement conscients d'assister à un tournant historique en Turquie, et à la disparition de l'ancien Empire ottoman. Ils font bien état de la nouvelle identité turque que Mustafa Kemal tente d'instaurer. Toutefois, ils critiquent dans l'ensemble le culte de la personnalité qui entoure le nouveau président, et en omettant souvent d'évoquer l'épuration ethnique menée contre les minorités et en amalgamant le gouvernement d'Ankara avec le régime de Moscou, ils offrent du nationalisme turc une représentation approximative.

◆ UN NOUVEAU PITTORESQUE MUSULMAN EN PÉNINSULE ARABIQUE

Si la Turquie de Mustafa Kemal apparaît désormais aux yeux des voyageurs comme un pays austère dirigé par un chef relativement inquiétant, les évolutions politiques de la péninsule arabique sont elles aussi présentées sous un angle pittoresque, étant incarnées aux yeux des écrivains par des nouveaux souverains aux allures de Bédouins de romans d'aventures. La conquête d'Ibn Saoud sur le Nedj et le Hedjaz – où il a repris les villes de La Mecque et Médine des mains du chérif Hussein Ibn Ali – jusqu'à la proclamation de l'Arabie « saoudite » unifiée en 1932²⁴⁴, ainsi que le courant particulier de l'Islam qu'il

²⁴² Édouard HERRIOT, *Orient, op. cit.*, p. 102.

²⁴³ Édouard HERRIOT, *Orient, op. cit.*, p. 131. Nous soulignons.

²⁴⁴ Après avoir conquis Riyad en 1902, Abdelaziz ben Abderrahmane Al Saoud (Ibn Saoud) reprend le Nedj en 1921 et le Hedjaz en 1925. La proclamation du Royaume d'Arabie saoudite a lieu le 22

impose, le wahhabisme²⁴⁵, sont très régulièrement évoqués dans les Voyages en Orient de la première moitié du siècle. Pourtant, comme nous l'avons vu, cette région est toujours considérée comme la quintessence de « l'Orient » et le conservatoire des coutumes arabo-musulmanes. Cela n'empêche pas les écrivains voyageurs de s'intéresser à l'actualité politique agitée qui s'y déroule depuis la Grande révolte arabe de 1916 à 1918, où des personnages aussi hauts en couleur que T. E. Lawrence, dit « Lawrence d'Arabie » ont largement contribué à susciter une fascination collective pour cette région et ses habitants. On peut même être étonné devant le nombre de publications littéraires (récits de voyage et reportages) consacrées à l'Arabie autour de 1930 : citons, outre les œuvres que nous analyserons ci-après – reportages d'Albert Londres²⁴⁶, de Joseph Kessel²⁴⁷ et de Xavier de Hauteclocque²⁴⁸, récit de voyage en Irak de Myriam Harry²⁴⁹ – les reportages d'André Malraux sur le Yémen²⁵⁰ et de Marga d'Andurain sur le pèlerinage à la Mecque²⁵¹, mais aussi les très nombreux récits d'aventures de Henry de Monfreid²⁵² (qui paraissent à raison de plus d'un par an à compter de 1931) sans oublier son reportage sur l'agonie de l'Arabie heureuse²⁵³ ou encore le récit de voyage de Paul Nizan consacré à Aden²⁵⁴. Cette convergence de textes, surtout journalistiques, consacrés à l'Arabie dans les années 1930 paraît moins le fait d'un intérêt pour l'actualité politique de la région que du goût de l'époque pour « l'aventure²⁵⁵ », que l'Arabie représente au plus haut point, étant encore relativement peu accessible au voyageur occidental. Cette

septembre 1932 ; Ibn Saoud en est le roi jusqu'à sa mort en 1953. Le pays s'agrandit encore en 1934 après un épisode de guerre avec le voisin yéménite, par l'obtention des provinces de l'Asir, du Najran et de Jizan.

²⁴⁵ Ce mouvement réformiste de l'Islam a été lancé par le théologien Mohamed ben Abdelwahhab au XVIII^e siècle, depuis la région du Nedj. Le wahhabisme – parfois appelé salafisme – prône une réforme de l'Islam pour revenir à sa forme « originelle ». C'est un courant conservateur voire fondamentaliste qui rejette, entre autres, la musique, la danse, les jeux et toute forme d'« idolâtrie », comme le culte des saints et la visite des tombeaux.

²⁴⁶ Albert LONDRES, « Aux pays torrides des pêcheurs de perles », *Le Petit Parisien*, 19 novembre 1930.

²⁴⁷ Joseph KESSEL, « Marchés d'esclaves », *Le Matin*, 26 mai 1930.

²⁴⁸ Xavier de HAUTECLOCQUE, « Un Français au cœur de l'Islam. Avec les pèlerins de La Mecque », *Le Petit Journal*, 13 juillet 1930.

²⁴⁹ Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*

²⁵⁰ André MALRAUX et Édouard CORNIGLION-MOLINIER, « A la découverte de la capitale mystérieuse de la Reine de Saba », *L'Intransigeant*, 3 mai 1934.

²⁵¹ Marga D'ANDURAIN, « Sous le voile de l'Islam : l'extraordinaire aventure de Mme d'Andurain », *L'Intransigeant*, 6 avril 1934.

²⁵² Citons *Les Secrets de la mer Rouge*, Paris, Grasset, 1931 ; *Aventures de mer*, Paris, Grasset, 1932 ; *La Croisière du hachich*, Paris, Grasset, 1933.

²⁵³ Henry DE MONFREID, *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*, *op. cit.*

²⁵⁴ Paul NIZAN, *op. cit.*

²⁵⁵ L'historien du voyage Sylvain Venayre a pu remarquer que le goût de l'aventure trouvait son âge d'or dans la période 1920-1940, parlant même d'une « mystique de l'aventure » (Sylvain VENAYRE, « Une histoire des représentations : l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940 », *Cahiers d'histoire, Revue d'histoire critique*, n° 84, 2001, p. 93-112, en ligne.).

prédilection pour les récits d'aventure explique en partie que les enjeux politiques de la région fassent l'objet d'un traitement romancé, où l'on retrouve les traits caractéristiques de la représentation orientaliste, notamment dans l'ambivalence entre l'esthétisme des personnages et des paysages, et la sourde violence qui se déroule en coulisse, hors de la vue des voyageurs.

Il apparaît clairement que le wahhabisme, courant musulman imposé par Ibn Saoud à son royaume, est présenté dans notre corpus comme une altérité religieuse pittoresque. Les écrivains ne semblent pas prendre au sérieux cette nouvelle donne, dont les conséquences sur la géopolitique régionale seront pourtant majeures. Si l'histoire de l'émergence de ce mouvement est souvent racontée dans le détail, comme le fait Myriam Harry dans *Irak*²⁵⁶, la présentation de sa doctrine fait quant à elle l'objet de moqueries. C'est ce que l'on observe dans le reportage d'Albert Londres qui renvoie ce courant de l'Islam et le mode de vie qu'il implique dans un Moyen-Âge anachronique, interdisant tout dialogue constructif avec les autres pays du monde. Il multiplie ainsi les affirmations péremptoires afin de créer un effet comique : citons « Djeddah est une ville au VII^e siècle²⁵⁷ » et « Ibn Saoud parle le langage de 622²⁵⁸ », ou encore « Chez nous, le code Napoléon est déjà tout chevrotant. Je tombais sous le code Mahomet²⁵⁹ ! ». En cultivant la posture du voyageur naïf, qui perçoit les réalités du pays visité à travers ses propres référents culturels, en l'occurrence français, Londres se place dans la filiation des voyageurs persans imaginés par Montesquieu dans les *Lettres persanes*. Le décalage souligné par la comparaison crée un effet comique et permet de tourner en ridicule des règles jugées absurdes :

Le dégoûtant qui boit du vin, de l'alcool, l'impudent qui fume en public, le dilettante qui ne va pas à la prière, l'écervelé qui chante, le voyou qui siffle, l'étourdi qui, conduisant une auto, n'obéit pas immédiatement aux ordres de la police, le petit sournois qui s'assoit auprès d'une femme étrangère, ces misérables, en un mot, sont saisis sans retard et bâtonnés sans autre jugement sur la place du délit²⁶⁰.

L'énumération des adjectifs dépréciatifs, évidemment ironiques, souligne la disproportion entre le « délit » et la peine appliquée selon les principes de la *charia*, loi islamique en vigueur en Arabie. Tout comme son confrère Kessel, Londres présente

²⁵⁶ Celle-ci demande à son interlocuteur, un « pasteur wahabite » de lui raconter cette histoire : « [...] ce que [l'Europe] connaît moins et même pas du tout, c'est l'histoire du Wahabisme et l'histoire de votre roi prestigieux » (Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*, p. 118.).

²⁵⁷ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles et autres reportages*, *op. cit.*, p. 40.

²⁵⁸ *Ibidem*, p. 51.

²⁵⁹ *Ibidem*, p. 41.

²⁶⁰ *Ibidem*, p. 42.

l'Arabie saoudite comme « le pays de la vertu²⁶¹ » et énumère les nombreuses interdictions auxquelles les habitants, mais aussi les étrangers, sont soumis. Kessel expose lui aussi ces règles de manière comique, en relatant une anecdote qui illustre l'interdiction d'écouter de la musique à Djeddah²⁶². Ce faisant, les deux reporters présentent le wahhabisme comme une curiosité exotique dont ils préfèrent rire. Toutefois, cette réalité présente des aspects inquiétants que les voyageurs relayent aussi. Londres n'hésite pas à qualifier le wahhabisme de « secte arabe intolérante²⁶³ » ayant recours à des procédés barbares pour faire régner l'ordre. Kessel s'attarde quant à lui sur la loi du talion qui s'applique dans le pays, y consacrant notamment un long article, intitulé « Œil pour œil dent pour dent²⁶⁴ » ; mais ces remarques ne suffisent pas à instaurer une tonalité grave dans des articles qui présentent de préférence les enjeux de la politique locale de façon exotisante.

De la même manière, le personnel politique de la péninsule arabique – le roi Ibn Saoud, son éminence grise Saint John Philby et l'imam Yahya, roi du Yémen – fait l'objet d'une représentation ambivalente qui révèle une certaine fascination de la part des écrivains voyageurs français. Plusieurs écrivains du corpus ont eu l'occasion de rencontrer en personne l'un ou plusieurs de ces personnages. C'est le cas d'Albert Londres qui, par l'intermédiaire de son guide Chérif Ibrahim, les a rencontrés tous les trois, comme il le relate dans *Pêcheurs de perles* : à Djeddah, il a pu s'entretenir avec Ibn Saoud ainsi qu'avec Philby, et a eu une entrevue à Hodeïdah avec l'un des fils de l'imam Yahya. De son côté, Kessel a été reçu par l'imam Yahya à Sanaa, et a également croisé la route de Philby²⁶⁵. Xavier de Hauteclocque²⁶⁶ et Henry de Monfreid²⁶⁷ ont eux aussi rencontré le mystérieux conseiller d'Ibn Saoud. Les acteurs de la politique de la péninsule arabique sont également évoqués par Myriam Harry dans le récit de son

²⁶¹ Titre du troisième chapitre de *Pêcheurs de perles* et de l'article de Kessel paru dans *Le Matin* du 3 juillet 1930, non repris dans l'édition en volume.

²⁶² « [...] nous buvions du whisky chez le directeur d'une importante maison de commerce européenne. Il y avait là un phonographe. Nous demandâmes d'entendre quelques airs musicaux. Nos hôtes sourirent et mirent en marche la machine sonore. La première plaque n'avait pas encore fini de dévider sa mélodie qu'un serviteur entra vivement, l'air effrayé et, sans même demander la permission à ses maîtres, arrêta le phonographe » (Article paru dans *Le Matin* du 3 juillet 1930, repris dans Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 183).

²⁶³ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*, p. 44.

²⁶⁴ *Le Matin*, 5 juillet 1930. L'article est reproduit dans Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves*, *op. cit.*, p. 187-190.

²⁶⁵ Il raconte son entrevue avec le souverain dans un article de son reportage sur « les Secrets de l'Arabie », paru dans *Le Matin* du 28 juin 1930 sous le titre « La cité de l'Imam », et celle avec Philby dans celui intitulé « Le gentleman du désert » du 4 juillet de la même année.

²⁶⁶ Ce sont les chapitres VIII (« Dîner chez le “Faiseur de rois” ») et IX (« “Politique mondiale” anglaise : le “Curriculum Vitae” de quelques grands agents de renseignements britanniques ») du volume que Hauteclocque a tiré de son reportage (Xavier de HAUTECLOCQUE, *Le Turban vert*, *op. cit.*).

²⁶⁷ Monfreid l'évoque par exemple dans *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*, *op. cit.*

voyage en Irak²⁶⁸ ainsi que par d'autres reporters (citons Claude Blanchard, envoyé spécial du *Petit Parisien* en 1934²⁶⁹) ou encore par l'aventurière Marga d'Andurain²⁷⁰.

Ces personnalités politiques font l'objet d'une mythification de la part des écrivains français, qui emprunte à la fois au mythe bédouin²⁷¹ et à celui de l'Arabie heureuse. Leurs portraits sont souvent mélioratifs. Voici par exemple comment Kessel décrit l'imam Yahya du Yémen :

L'imam Iahya entra en coup de vent dans la longue salle dépouillée de tout ornement où nous l'attendions. Il portait une tunique de soie à rayures vertes qui tombait jusqu'à ses pieds, un turban jaune et des sandales de cuir souple. À sa ceinture était passé un sabre courbe dont la poignée d'or massif servait souvent d'appui à ses mains. Bien qu'il eût dépassé la soixantaine, sa barbe était noire, ses mouvements vifs et impétueux. La fermeté et la bonhomie éclairaient son visage plein. On voit rarement tant de simple franchise et tant de joie de vivre chez les puissants²⁷².

L'écrivain reporter insiste sur les aspects traditionnels du souverain, c'est-à-dire son costume et la *jambiya*, le poignard yéménite porté à la ceinture, afin de donner à voir l'image conventionnelle d'un souverain oriental. Le portrait physique est immédiatement relié à des qualités morales, ici la sagesse mais aussi la fermeté. Claude Blanchard, lui aussi reçu par l'imam Yahya en 1934, le qualifie de « personnage de conte oriental » et d'« ennemi romanesque de Séoud²⁷³ ». Si Londres dresse un portrait plus en demi-teinte du souverain arabe Ibn Saoud, il le qualifie malgré tout de « figure unique au monde²⁷⁴ » et le représente à son tour en position assise lors de l'audience royale qu'il lui a accordée. Londres est alors impressionné par la majesté du roi à « la figure fine, fort noble, une figure de grand seigneur²⁷⁵ », dont un portrait photographique orne même la publication en volume de son reportage²⁷⁶. Myriam Harry propose à son tour un portrait mélioratif

²⁶⁸ Au chapitre XIII intitulé « Le pasteur wahabite », l'écrivaine relate sa rencontre avec un religieux proche d'Ibn Saoud (Myriam HARRY, *Irak, op. cit.*, p. 116-127.).

²⁶⁹ Voir *Le Petit Parisien*, 10-16 juillet 1934.

²⁷⁰ Marga D'ANDURAIN, *op. cit.*

²⁷¹ Dans un article consacré au « mythe des Arabes nomades dans l'*Itinéraire* » de Chateaubriand, Sarga Moussa date de l'époque des Lumières l'émergence d'un véritable mythe bédouin, « qui fait de [ces nomades] les descendants des patriarches de l'Ancien Testament, vivant librement et simplement, avec des mœurs pures et selon un mode de vie égalitaire, dans une proximité immédiate et naturelle avec la divinité. Ces nomades échapperaient ainsi à la fois aux maux des sociétés occidentales [...] et à l'arbitraire du "despotisme oriental" » (Sarga MOUSSA, « Le mythe des Arabes nomades dans l'*Itinéraire* », *op. cit.*).

²⁷² Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves, op. cit.*, p. 149-150.

²⁷³ Claude BLANCHARD, « L'imam Yéhia et sa résidence », *Le Petit Parisien*, 12 juillet 1934.

²⁷⁴ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles, op. cit.*, p. 47.

²⁷⁵ *Ibidem*, p. 50.

²⁷⁶ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles, op. cit.*, p. 48.

du souverain de l'Arabie, qu'elle a elle-même qualifié de « roi prestigieux²⁷⁷ », en rapportant les paroles d'un « pasteur wahabite » avec qui elle a pu s'entretenir :

Il est habillé comme tous les Bédouins, comme moi. Il tire sa majesté de soi, de sa simplicité, de sa noblesse innée, de son intelligence et aussi un peu de sa haute taille de cyprès²⁷⁸.

Ces souverains arabes sont donc décrits comme des Bédouins, dont on retrouve les caractéristiques dans l'attention portée au costume et surtout dans l'hospitalité envers les étrangers, toujours reçus avec faste, ce que les voyageurs ne manquent jamais de mentionner. Kessel indique ainsi que l'imam Yahya a mis à sa disposition son cuisinier personnel et son secrétaire, mais aussi sa voiture et ses chevaux ; en outre, le roi a fait « renouveler sous [les yeux de Kessel] la literie, les tapis, les tentures, pour qu'[il en ait] la virginité²⁷⁹ ». De la même façon, Londres reçoit de la part d'Ibn Saoud un magnifique costume en guise de présent, qui ne le détourne cependant pas de son désir d'obtenir des réponses aux questions qu'il a posées au souverain. Seul Xavier de Hauteclocque semble estimer que Ibn Saoud se sert de la sympathie des étrangers pour son personnage de Bédouin afin de dissimuler sa véritable nature, qui serait selon lui celle d'un chef de guerre prêt à user de la violence pour s'imposer. Dans son reportage effectué en 1930, il croise à son tour la route du souverain à l'occasion de l'entrée en fanfare de celui-ci dans la ville de Djeddah. Cette rencontre n'a donc pas lieu dans le cadre d'une audience privée, comme ses confrères. Il détaille la pompe du cortège qui précède le roi, en insistant sur la menace qui pèse sur la population, chaque soldat étant armé d'une grenade prête à exploser ; son compagnon lui explique alors que « tout le monde n'aime pas le Malik. Tant de gens ont été fouettés, mutilés, essorillés par son ordre... Un “accident” est vite arrivé... ». Cette remarque indique que le souverain ne fait pas l'unanimité au sein de la population, et que son pouvoir repose avant tout sur la violence : Hauteclocque est le seul à faire état de cette hostilité entre Ibn Saoud et son peuple. Le reporter aperçoit enfin la voiture du souverain, et dresse de lui un portrait peu engageant :

[...] un personnage vêtu en Bédouin, portant l'*abba* rousse des pauvres, l'*oguel* en crin de chamelle des caravaniers. Il est borgne. Une taie jaunâtre voile l'œil droit. L'autre prunelle brûle d'un feu sombre, profond, intérieur, pareil à l'éclat cristallisé d'une escarboucle noire. L'homme borgne ne nous regarde pas ; il n'entend pas les acclamations. Sait-il même qu'un petit obus est prêt à exploser, pour sa défense, de chaque côté de sa figure barbue, émaciée, ténébreuse²⁸⁰ ?

²⁷⁷ Myriam HARRY, *Irak, op. cit.*, p. 118.

²⁷⁸ *Ibidem*, p. 125.

²⁷⁹ Joseph KESSEL, *Marchés d'esclaves, op. cit.*, p. 149.

²⁸⁰ Xavier de HAUTECLOCQUE, *op. cit.*, p. 78.

Loin de ressembler à un vieux sage oriental, Ibn Saoud est représenté comme un inquiétant souverain « borgne », c'est-à-dire aveugle aux besoins et aux désirs de son peuple. Par ce portrait inquiétant, Hauteclocque est le seul à prendre au sérieux la menace que peut représenter Ibn Saoud, et à consacrer plus d'une ligne à la violence qui a accompagné sa montée sur le trône et la misère dans laquelle se trouve son peuple. Kessel et Londres ne disent mot de l'oppression que subit la population, et l'auteur de *Pêcheurs de perles* présente même de manière enjouée les milliers de morts causées par l'accession d'Ibn Saoud au pouvoir :

Allez à Taraba, sur la route de Djeddah à Médine, et vous m'en direz des nouvelles. Une montagne s'élève dans le désert, une montagne ajourée, dentelée, blanchâtre ; ce sont cinq mille squelettes témoignant à la face du ciel du danger que l'on court à vouloir jouer du phonographe²⁸¹ !

Le recours au registre comique pour présenter ce qui semble pourtant relever du massacre est un bon indicateur du choix opéré par la plupart des écrivains voyageurs, qui s'en tiennent à une représentation orientaliste des réalités de la péninsule arabique. Le wahhabisme est moqué plus que condamné, et les souverains arabes, ramenés à leur « essence » de Bédouins, sont présentés de manière globalement favorable.

La récurrence du personnage de l'espion, dans notre corpus, est un signe de ce traitement romancé de la politique de la péninsule arabique, qui peut faire glisser le genre du texte du récit de voyage ou du reportage vers le roman d'espionnage. Les écrivains voyageurs consacrent en effet souvent des développements à ces hommes de l'ombre qui dirigent en secret la politique de la péninsule en conseillant les souverains locaux. La fascination pour ces personnages est encore plus grande si, comme Lawrence « d'Arabie », ils présentent une forme de double identité culturelle qui les assimile à des « Orientaux blancs » dans leur culture occidentale d'origine²⁸² : c'est le cas de Harry Saint John Philby, qui a d'abord conseillé Abdallah de Jordanie avant de devenir l'éminence grise du roi Ibn Saoud, ou encore de Laurent Depui dit Chérif Ibrahim, officier français qui occupait une place stratégique auprès d'Ibn Saoud et de l'imam Yahya du Yémen²⁸³. Le premier est très fréquemment cité par les voyageurs qui sont nombreux à le rencontrer. Tous insistent sur la dimension insaisissable du personnage, notamment en raison de son acculturation qui se traduit par sa conversion à l'Islam et sa parfaite

²⁸¹ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles*, *op. cit.*, p. 47.

²⁸² Nous reprenons ici une expression d'Edward Saïd (Edward W. SAÏD, *op. cit.*, p. 398.).

²⁸³ Nous avons consacré une communication au lieutenant-colonel Laurent Depui, dit Chérif Ibrahim (1878-1947), l'un des rares officiers français, agent de renseignement, à avoir tenu un rôle important auprès des rois de l'Arabie et du Yémen : « Laurent Depui / Chérif Ibrahim, le Lawrence d'Arabie français », communication prononcée dans le cadre du colloque « Parcours en regard : passeurs, alliés, transfuges à l'époque coloniale », organisé par la S.I.E.L.E.C. à l'Université de Bourgogne du 9 au 11 juin 2016.

connaissance de la langue et des usages de la péninsule arabique. L'espion incarne ainsi à la fois les fantasmes de l'Arabie toujours « mystérieuse » aux yeux des voyageurs, et les évolutions politiques de la région, qui se traduisent par une présence de plus en plus importante de ces « conseillers » occidentaux ; c'est en cela que les écrivains du corpus privilégient cette figure romanesque, qui s'accorde à leur représentation à la fois exotique et politique de la péninsule²⁸⁴.

◆ LA « POÉSIE » DU SIONISME

De tous les bouleversements que connaît le Moyen-Orient pour la période qui nous occupe, le développement du sionisme en Palestine est probablement celui qui intrigue le plus les voyageurs. Cet enjeu fait l'objet d'un traitement relativement différent de celui du nationalisme turc et de la géopolitique de la péninsule arabe, car il suscite auprès des écrivains voyageurs français un enthousiasme quasi général. Cette réaction tout affective assimile toutefois le sionisme à une curiosité exotique car il n'est pas question de discuter sérieusement de la pertinence ou de la viabilité du sionisme, mais bien plutôt de le chanter dans des textes aux allures d'utopies littéraires. En effet, les écrivains retiennent surtout l'aspect mythique de cette entreprise, qui relève de la robinsonnade : il s'agit de coloniser un pays par le travail de la terre, la réinvention d'une nouvelle société, la résurrection d'une langue. La Palestine figure alors un « nouveau monde » à construire. Cet enjeu géopolitique majeur du Moyen-Orient donne donc lieu à des restitutions très littérisées par les écrivains qui *poétisent* le sionisme en l'élevant au statut de mythe moderne.

La préface que Myriam Harry consacre à son reportage sur les « Amants de Sion » révèle cette approche dépolitisée qui est celle de presque tous les écrivains de notre corpus. L'auteure y développe le rapport intime qu'elle entretient avec la Palestine, sa terre natale, et donc avec le sionisme qui y a pris racine :

En France, je me suis désintéressée du Sionisme. Quand je recevais des brochures sionistes, je les écartais ; le terme même de « sionisme » me déplaisait. Il me semblait qu'il voulait matérialiser un rêve, rendre scientifique un son de harpe. Naïvement infatuée, j'estimais aussi qu'il empiétait sur mon domaine. La colline de Sion m'appartenait. J'y étais née ; j'y fus baptisée. [...] Et voici qu'on éveillait ma colline, qu'on jetait son nom dans les congrès, qu'on l'agitait comme une bannière politique.

[Au cours de mon voyage en 1920] j'ai connu des Sionistes. [...] Ils s'occupaient peu de religion et de politique, beaucoup d'agriculture, d'hygiène, d'industrie. J'ai vu de « Dan à Berseba » les Batailleurs du Travail construire les routes qui mènent à Sion.

²⁸⁴ Pour une analyse plus complète sur ce point, nous renvoyons à notre article sur le corpus de reportages français consacrés à l'Arabie pendant l'entre-deux-guerres : « Entre roman d'espionnage et essai géopolitique, les reporters français face aux “Secrets de l'Arabie” (années 1930) », *op. cit.*

[...] J'ai compris que le sionisme était une poésie. Je l'ai aimé. J'ai cru en lui²⁸⁵.

Si l'écrivaine expose ici son évolution du dédain agacé jusqu'à la déclaration d'amour – étant donc l'une des seules à afficher sa foi en cette entreprise –, on observe toutefois que ce cheminement n'est possible que par l'adoption d'un regard dépolitisé sur le sionisme, terme en *-isme* qui la rebutait au début en raison de sa charge idéologique et de sa dimension polémique (que l'on lit dans les termes « congrès », « bannière politique », ici connotés péjorativement). Ce n'est qu'après avoir constaté, sur place, que les pionniers s'occupent finalement peu « de religion et de politique » que Myriam Harry fait allégeance à un sionisme vidé de sa substance idéologique. Le sionisme est pour elle « une poésie ». Cette préface montre donc bien le glissement du politique vers le poétique, que l'on observe dans de nombreuses autres œuvres du corpus.

Le sionisme semble ainsi bien davantage parler au cœur et à l'imagination des écrivains qu'à leur raison. On lit ainsi de nombreuses déclarations d'empathie avec toutes les souffrances dont le peuple juif a été victime au cours des siècles, pour lesquelles le sionisme est présenté comme une juste compensation. Ainsi Albert Londres rappelle-t-il les motivations de ces sionistes poussés en Palestine par les pogroms et l'antisémitisme grandissant en Europe :

Le malheur des temps, en Russie des tsars, avait déjà poussé quelques milliers de malheureux vers cette terre illustre autant qu'inconnue [...]. Sauvés des pogromes, ruinés par eux et probablement écœurés, ces Bessarabiens, ces Ukrainiens remplis de littérature biblique [...] étaient venus, comme à l'âge de l'Arche d'Alliance, marier leur nouvel espoir au sol historique²⁸⁶.

Le nom affectif « malheureux » indique ici l'empathie du reporter pour ces migrants. Pierre Bonardi présente à son tour le sionisme comme une réparation pour les siècles de persécutions que les Juifs ont subis. Il héroïse à son tour les Juifs sionistes qui, loin de se laisser décourager, décident de s'investir corps et âme dans la construction de leur nouveau « foyer » en Palestine :

Or, je reviens de là-bas ; je les ai vus creusant les sillons, surveillant les pépinières, arrosant, dans ce pays sans eau, les orangeries, taillant les vignes, dressant avec un acharnement cyclopéen des temples et des forêts dans des plaines d'enfer, et je reviens persuadé que, quoi qu'il puisse arriver maintenant, les poètes auront, une fois de plus, raison contre les spéculateurs, les fous auront raison contre les sages, la passion aura raison contre la raison même²⁸⁷ !

²⁸⁵ Myriam HARRY, *Sion, op. cit.*, p. 9-12. On trouvera le texte intégral de cette préface dans les Annexes, p. 205-207.

²⁸⁶ Albert LONDRES, *Juif errant, op. cit.*, p. 177.

²⁸⁷ Pierre BONARDI, *op. cit.*, p. 40.

À nouveau, on retrouve l'accent porté sur la dimension poétique du sionisme, assimilé à une « passion » par définition irrationnelle, œuvre de « fous » qui paraît utopique, mais qui est malgré tout en train de prendre forme sous les yeux des voyageurs stupéfiés et conquis. Tout comme Bonardi le fait ici, les réalisations des pionniers sont présentées de manière lyrique. En décrivant les colonies de la plaine de l'Emek, Joseph Kessel ne peut réprimer son enthousiasme, parlant de « la plus glorieuse réussite du sionisme, son espoir le plus vivace, sa fierté la plus légitime²⁸⁸ ». Les pionniers qui travaillent dans les nombreuses colonies de cette région sont pour lui de véritables héros, d'autant plus admirables qu'ils ne tirent aucun profit personnel de leur labeur, puisque l'économie communautaire impose le partage de toutes les richesses. Le reporter s'attarde sur la vie quotidienne de la colonie, sur la frugalité de ses membres jointe à une quête constante d'amélioration intellectuelle et humaine, manifestée par l'attachement des pionniers aux livres. Cela compose un tableau utopique de la colonie, que l'on pourrait rapprocher du *Télémaque* de Fénelon ou des grandes utopies des Lumières, transportées dans la Palestine du XXe siècle. Conscient de la description extrêmement méliorative qu'il propose de ces colonies, Kessel assume ce choix :

Je n'exagère pas, je ne me laisse pas emporter par un lyrisme facile. Ce que j'écris, je l'ai vu. Cette vie fraternelle – qui dure sans heurt depuis des années – j'en ai été témoin quelques heures²⁸⁹.

La posture de témoin vient ici attester ce qui paraîtrait sinon relever de l'irréalisable. En préambule de sa présentation de « la République des enfants », l'une des colonies qui attire le plus l'attention des voyageurs français tant elle semble relever du motif du « monde inversé », Kessel réinsère des lignes visant à assurer la véracité de ce qu'il rapporte :

Il est des faits que l'on hésite à rapporter tellement ils heurtent les vérités admises, la routine de la vie et ce qui semble être le sens droit des choses. Je craignais déjà de susciter l'incrédulité en parlant des cellules fraternelles de l'Emek. Comment ne pas en être sûr en abordant le récit de ma visite à Kfar-Ieladine, république enfantine, dans cette même vallée ? [...] Pourtant Kfar-Ieladine existe et je ne suis pas le seul à l'avoir admirée²⁹⁰.

Le reporter déploie ici une rhétorique de justification qui permet, par contraste, d'insister sur le caractère proprement incroyable de la réalité décrite²⁹¹. Tout le texte de Kessel vise à ériger le sionisme en mythe moderne, comme il le souligne lui-même en

²⁸⁸ Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », *op. cit.*, p. 159.

²⁸⁹ *Ibidem*, p. 163.

²⁹⁰ *Ibidem*, p. 167.

²⁹¹ Myriam Boucharenc a bien montré combien cette rhétorique de « l'incroyable mais vrai » structure le genre du reportage (Myriam BOUCHARENC, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, *op. cit.*).

conclusion de son dernier chapitre : « [...] à l'heure actuelle, la Palestine offre un spectacle neuf, puissant et pathétique, qui éclate aux yeux du moins averti²⁹² ». Même Albert Londres, pourtant plus enclin à la critique qu'à l'éloge, ne peut retenir son admiration pour les pionniers sionistes :

Ils arrivaient le feu à l'âme. Dix mille, vingt mille, cinquante, cent mille. Ils étaient la dernière illustration des grands mouvements d'idées à travers l'histoire. La foi les transportait, non dans le divin, mais dans le terrestre. Ils venaient conquérir le droit d'être ce qu'ils étaient. Ce fut un beau spectacle²⁹³.

Au milieu de cet enthousiasme général, seuls Camille Mauclair et les frères Tharaud émettent des doutes sur la réussite de l'entreprise sioniste. Les traces d'antisémitisme²⁹⁴ qui émaillent leurs œuvres laissent à penser que ces écrivains souhaitent même voir échouer les pionniers, qui restent à leurs yeux des Juifs avant tout. Mauclair écrit ainsi : « Qu'advient-il du Sionisme ? Je crois à son échec, qui me touche peu²⁹⁵ » ; cette indifférence affichée est encore une marque d'antisémitisme. Mauclair balaie ainsi l'intérêt même de cette problématique et, lors de son voyage en Palestine, se concentre bien plus sur la Palestine chrétienne qu'il parcourt en pèlerin. Quant aux Tharaud, qui se sont fait une spécialité littéraire du monde juif²⁹⁶, ils prédisent eux aussi la disparition rapide d'un sionisme qu'ils estiment dirigé par l'argent, et non par un désir profond du peuple juif de se réapproprier ce qu'il considère être sa terre promise. Pour eux, les réalisations des sionistes ne sont « qu'un décor, une brillante façade, un palais d'exposition, qui n'a de fondement que les dollars d'Amérique, et qui s'évanouir[a] comme un songe le jour où ces dollars, pour une raison ou pour une autre, s'évanouir[ont] eux-mêmes²⁹⁷ ». En réduisant ainsi le sionisme à une coûteuse lubie, les

²⁹² Joseph KESSEL, « La Résurrection d'Israël », *op. cit.*, p. 196.

²⁹³ Albert LONDRES, *Juif errant*, *op. cit.*, p. 180.

²⁹⁴ Celui-ci est explicite chez Camille Mauclair, comme le montre cet extrait de sa relation de voyage à Jérusalem : « Vantards, serviles, fanatiques d'un culte rigoriste et implacable, cruels dans la victoire, lâches dans les revers, procéduriers retors, pillards, luxurieux, avides, infectés, voilà les traits que tous se sont accordés à noter chez les Juifs, les traits que Jésus lui-même leur avait reprochés. Ce n'est que bien plus tard, après la dispersion, que l'antisémitisme a revêtu un nouveau sens politique et social en voyant avec quel redoutable génie de patience et de ruse, avec quel criticisme stérilisant et dissolvant cette horde de sans-patrie repartait à la conquête du monde, à la souveraineté occulte par la maîtrise de l'argent, et malgré des siècles de persécutions où tout autre petit peuple eût cent fois disparu, demeurait elle-même, nation incrustée dans les nations, conservant dans les pires épreuves son orgueil de tribu, ses traditions familiales, sa foi, même chez ceux de ses membres qui affectent l'indifférence en matière de religion ». (Camille MAUCLAIR, *De Jérusalem à Istanbul*, *op. cit.*, p. 37-38.)

²⁹⁵ *Ibidem*, p. 123.

²⁹⁶ Parmi les nombreux ouvrages qu'ils lui ont consacré, citons *Quand Israël est roi*, (Paris, Plon, 1921) *L'An prochain à Jérusalem* (*op. cit.*), *Causerie sur Israël* (Marcelle Lesage, 1926), *Petite histoire des Juifs* (Paris, Plon, 1927), *Quand Israël n'est plus roi* (Paris, Plon, « La Palatine », 1933) et *Le Chemin d'Israël* (Paris, Plon, 1948).

²⁹⁷ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 150.

Tharaud entretiennent la représentation antisémite du Juif riche et vénal et confondent les « nouveaux juifs » et les « vieux juifs » dans une même vision raciste²⁹⁸.

Faut-il lire dans cet enthousiasme généralisé une condamnation implicite des Arabes dans le conflit que les écrivains voient se dessiner entre les deux peuples ? Il nous semble que cela n'est pas le cas, et que c'est bien la puissance mythique du sionisme qui en est la raison, davantage qu'un positionnement idéologique. Les écrivains sont par ailleurs lucides sur les difficultés que la colonisation en Palestine risque de provoquer dans l'avenir, mais leur présentation du conflit reste relativement neutre. Voici comment Paul Morand dresse l'état des lieux des forces en présence, et souligne le conflit latent entre les Arabes et ces « nouveaux Juifs » :

À travers les champs cultivés par les fils de Sion, de grandes routes toutes neuves se déroulent comme une Thora. Ce ciel, cette terre, ces orangers, ils les ont gagnés avec leur travail ou avec les dollars, les livres, les marks, les francs, ramassés aux Bourses du monde entier et envoyés dans les banques de Palestine. En tout cas maintenant ce sol est bien à eux [...]

Bien à eux ? Voyez donc de quel regard vient de passer dans l'œil de cet Arabe... Ce regard-là, leurs pères l'ont déjà vu : œil noir de l'inquisiteur espagnol, œil jaune du cosaque Zaporogue, œil bleu de l'hitlérien, œil à monocle des juges de Dreyfus, œil oblique du Pharaon, et les fils, sous leurs habits américains, tremblent d'avoir offensé Jéhovah : et quand la nuit vient sur cette grande plaine tiède qui sent la fleur d'oranger, ils pensent à Kichinev et aux maisons sombres sous la neige²⁹⁹...

L'inscription de ce conflit dans le temps cyclique d'une Histoire qui semble se répéter est une façon pour Morand de prendre du recul sur le sujet, et de le déréaliser quelque peu. De la même manière, l'emploi de l'impératif « voyez » assimile le conflit entre Juifs et Arabes à un spectacle que les Français observent d'un regard lointain.

Ainsi, entre la poétisation de « l'aventure » sioniste, mythe moderne, et la relative indifférence pour le conflit entre populations juive et arabe provoqué par cette nouvelle donne, les écrivains français donnent du sionisme une représentation esthétisée, qui est une façon de le distinguer des préoccupations de la politique française dans la région.

Dans leurs représentations du nationalisme turc, des enjeux politiques de la péninsule arabique et du développement du sionisme en Palestine, les écrivains français semblent donc privilégier une approche pittoresque qui ne les *engage* pas. Celle-ci réduit ces événements politiques au rang de curiosités exotiques, ou, dans le cas du sionisme, l'érige au contraire en mythe, perdant par là-même de sa réalité. Ces questions qui agitent le débat politique du Moyen-Orient pendant la première moitié du XX^e siècle

²⁹⁸ Michel Leymarie développe dans sa biographie des deux frères ce qu'il appelle leur « antisémitisme obsessionnel » (Michel LEYMARIE, *La preuve par deux: Jérôme et Jean Tharaud*, *op. cit.*).

²⁹⁹ Paul MORAND, *Méditerranée, mer des surprises*, *op. cit.*, p. 210-211.

font donc l'objet d'un traitement littéraire assez autonome, qui reconduit parfois un certain orientalisme de convention – c'est notamment le cas dans la représentation française des enjeux politiques de la péninsule arabique. Il faut dire qu'il s'agit de pays où la France n'a pas d'intérêts politiques et économiques majeurs : les différentes formes de représentation que nous avons distinguées ne sont donc pas contraintes par la réalité de l'administration et de l'exercice du pouvoir de la France dans ces pays. Ce n'est pas le cas de l'Égypte contemporaine, enjeu important pour la politique de « rayonnement » français dans la région, et *a fortiori* du Liban et de la Syrie, mandats français ; dans leur représentation de ces pays et de leurs problématiques politiques propres, à commencer par leur aspiration à l'indépendance, les écrivains s'expriment alors souvent en tant que Français et *orientent* leur discours.

c. France - Égypte : l'histoire d'un divorce

Bien que l'Égypte n'ait jamais été sous la tutelle de la France, elle occupe une place privilégiée dans la politique française depuis la campagne de Bonaparte. Comme nous l'avons vu, la France a soigneusement veillé à y maintenir son « rayonnement » culturel et son « prestige », et à entretenir la francophilie des élites locales. Mais il convient de remarquer que les écrivains voyageurs ne s'intéressent pas beaucoup à l'évolution politique du pays, se contentant souvent de décrire une Égypte muséifiée, terrain de jeu pour la science française qu'est l'égyptologie. Alexandre Vialatte semble parler au nom de ses confrères écrivains, en évoquant avec humour l'Égypte d'avant guerre dans un reportage daté de 1941 :

Il n'y avait pas de grands événements, en apparence tout au moins, dans ce pays [...]. L'Égypte, à cette époque heureuse, n'était qu'un rêve de soleil autour de la sieste du dieu Nil. Il n'y avait rien de plus inactuel, de plus lointain. [...] L'Égypte faisait peu parler d'elle³⁰⁰.

Toutefois, il est difficile de qualifier d' « époque heureuse » les années qui suivent la Première Guerre mondiale en Égypte, et il n'est pas exact qu'il ne s'y soit pas passé de « grands événements ». Même si la plupart des écrivains français se désintéressent du sort de l'Égypte contemporaine, ceux qui s'y rendent au cours de la période qui nous occupe consacrent de plus en plus de développements à la politique locale, inquiets de l'évolution nationaliste de l'Égypte et de ses éventuelles répercussions sur les mandats en Syrie et au Liban : ce sont ces passages, pourtant minoritaires dans les récits de voyage consacrés à l'Égypte dans notre corpus, que nous nous proposons à présent d'examiner. Leur analyse montre l'évolution d'un intérêt inactuel et romantique pour l'Égypte

³⁰⁰ Alexandre VIALATTE, *op. cit.*, p. 63.

pharaonique à une représentation plus contrastée et surtout plus politisée de la *nation* égyptienne³⁰¹. Deux temps peuvent être distingués dans ce glissement : de 1919 à la Seconde Guerre mondiale, les écrivains français qui s'intéressent un tant soit peu à l'actualité politique égyptienne se concentrent surtout sur le désir d'indépendance d'un pays qui se dégage progressivement de la tutelle britannique ; parallèlement à cette prise en compte, ils continuent également à représenter l'Égypte comme un pays ami de la France. Au lendemain du deuxième conflit mondial, qui a aussi vu l'accession à l'indépendance de la Syrie et du Liban voisins, les choses semblent avoir changé, et les écrivains montrent bien plutôt une Égypte devenue un enjeu important de la Guerre froide et qui cherche à se libérer de toute influence occidentale, y compris française.

En 1919 paraît en France une courte brochure de soixante-dix pages signée par Victor Margueritte et intitulée *La Voix de l'Égypte*³⁰². Dans ce texte préfacé par Anatole France, l'auteur, qui avait visité le pays avant la Première Guerre mondiale prend clairement position pour l'indépendance égyptienne. Il y parle d'un pays « grande victime de la paix³⁰³ » des nations au sortir de la guerre, soumis au régime du protectorat, et s'indigne devant la « séquestration d'un grand peuple³⁰⁴ » qui n'a cessé de se moderniser, d'une « civilisation musulmane » qui défend la liberté individuelle, l'égalité parfaite entre tous les fidèles, la souveraineté du peuple. Il conclut que « le peuple égyptien est mûr pour le bon grain démocratique³⁰⁵ ». Cette prise de position, véhémement, dans un ouvrage relevant de la littérature d'idées, fait figure d'exception. Mais il est vrai que parmi les événements caractéristiques de la nouvelle Égypte, outre l'émergence du mouvement féministe dont nous avons parlé plus haut, le développement du nationalisme occupe une place de premier plan. La plupart des écrivains français qui évoquent ce désir d'indépendance le présentent de manière assez positive, voire prennent ouvertement parti pour lui. Ainsi Claude Aveline consacre-t-il quelques phrases engagées en faveur des mouvements populaires qui ont agité l'Égypte « de l'intervention britannique à nos jours » (c'est-à-dire jusqu'en 1932) :

Nous sommes en 1919. L'Égypte entière se souleva et ce furent des journées lamentables. Répressions brutales et conférences n'empêchèrent pas le pays de recommencer, deux ans plus tard. [...] Enfin, en 1922, le gouvernement de Sa Majesté Britannique se déclarait prêt à abolir son protectorat, à reconnaître l'Égypte comme royaume constitutionnel indépendant³⁰⁶ [...].

³⁰¹ Nous renvoyons pour cette partie aux deux articles de Daniel LANÇON, « Le Voyage en Égypte (1920-1958) : derniers feux », *Les Français en Égypte, op. cit.*, et « Se reparler après Suez : écrivains et intellectuels dans l'Égypte contemporaine », dans *Les Français en Égypte, op. cit.*, 337-359.

³⁰² Victor MARGUERITTE, *La Voix de l'Égypte*, préface d'Anatole FRANCE, Paris, Plon-Nourrit, 1919.

³⁰³ *Ibidem*, p. 3.

³⁰⁴ *Ibidem*, p. 51.

³⁰⁵ *Ibidem*, p. 61.

L'accession du pays à l'indépendance officielle en 1922 est donc présentée comme l'aboutissement d'une lutte du peuple pour recouvrer sa souveraineté vis-à-vis de la Grande-Bretagne, qui n'hésita pas à utiliser la force pour empêcher cette libération, ce que condamne ici Aveline. L'écrivain revient sur ce sujet dans les dernières pages de son livre, où il cède la parole à un Égyptien qui parle à nouveau de « mouvement légitime » injustement réprimé pour qualifier la révolution de 1919. Comme toujours lorsque les écrivains laissent la parole dans leurs récits aux habitants du Moyen-Orient, par l'artifice du discours direct, ces phrases permettent un décentrement profitable, qui interroge le lecteur français sur ses propres catégories de pensée :

Et la manière dont notre soulèvement si légitime de 1919 a été réprimé ? La potence et la fusillade. [...] Voilà les leçons que les hommes dits civilisés viennent fournir aux sauvages que nous sommes³⁰⁷.

On observe donc une convergence entre les discours que l'écrivain tient en son nom et ceux des militants nationalistes égyptiens qu'il rapporte, signe qu'Aveline s'est rallié à leurs vues. Cela n'est pas étonnant quand on connaît ses sympathies communistes. Mais il est moins évident qu'un écrivain comme Camille Mauclair soutienne lui aussi le mouvement indépendantiste égyptien. C'est pourtant sur cette question brûlante qu'il choisit de mettre l'accent dans le dernier chapitre de son *Égypte millénaire et vivante* :

Je vois en ces bibelots créés dans une pensée grave et profonde une victoire de la vie, le réveil de l'Égypte multimillénaire ayant surmonté la mort et lui ayant ôté son sens de désespérance et son goût du néant. De ce musée, un des plus fascinants du monde, [...] la dernière impression que j'emporte c'est peut-être, sans paradoxe, celle de cette multitude puérite protestant par ses gestes et son bariolage au nom de la vie, au-dessus des siècles et malgré eux. [...] Ce sentiment du grand Réveil, l'Égypte d'aujourd'hui, l'Égypte islamisée mais passionnément fière d'être égyptienne avant tout, me l'impose³⁰⁸.

De façon paradoxale, au sortir du Musée égyptien, Mauclair insiste sur la vitalité de ce pays souvent davantage considéré pour son passé historique. Une telle reconnaissance de l'actualité égyptienne et de son identité musulmane tranche avec la représentation fixiste du pays. L'auteur évacue le pittoresque au profit d'un regard plus lucide sur l'évolution contemporaine de l'Égypte, et le titre de ce dernier chapitre – « Le Réveil de l'Égypte » – est une référence directe à la statue monumentale de Mahmoud Moktar, qui symbolise cette nouvelle étape de l'histoire égyptienne en montrant un grand sphinx, image de l'Égypte éternelle, couché aux côtés d'une femme debout et se dévoilant, qui figure l'Égypte contemporaine. En concluant son récit de voyage sur cette expression,

³⁰⁶ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 40.

³⁰⁷ *Ibidem*, p. 340.

³⁰⁸ Camille MAUCLAIR, *L'Égypte millénaire et vivante*, *op. cit.*, p. 239-240.

l'écrivain pourtant d'ordinaire conservateur indique la primauté de cette dernière sur les visions inactuelles que le Voyage en Orient s'est longtemps plu à relayer ; en outre, il semble prendre parti pour l'indépendance totale du pays, dégagé de la tutelle britannique.

Bien que cela reste encore timide, notamment en raison du caractère toujours étranger de l'Égypte, sur laquelle la France n'a aucune emprise politique autre que la diplomatie culturelle, les voyageurs français manifestent donc une attention croissante aux problématiques contemporaines de l'Égypte qu'ils visitent. Outre la montée du sentiment nationaliste, plusieurs autres sujets brûlants de l'actualité locale sont abordés, comme l'épineuse question des capitulations, c'est-à-dire l'impossibilité pour l'État égyptien d'appréhender un étranger coupable de délit ou de crime³⁰⁹. La relative sympathie des écrivains français pour les mouvements nationalistes égyptiens est peut-être à inscrire dans la filiation du réflexe anti-britannique qui orientait souvent, au siècle précédent, leur vision de la situation politique du pays³¹⁰. La Révolution égyptienne, le pouvoir croissant du *Wafd* et surtout l'émergence des nationalismes dans d'autres colonies sous tutelle française³¹¹ les poussent à s'intéresser de plus près aux revendications du peuple égyptien.

Ces considérations ne font pas l'objet d'un traitement pittoresque, mais sont au contraire traitées avec gravité par les écrivains du corpus. Ce « réveil » de la vénérable Égypte est mis en scène par Paul Morand, qui adopte la posture de « l'étranger » afin de montrer l'irruption de la politique dans le décor orientaliste, qu'il représente ici par le tableau d'un « vieux café » tel que l'on peut en trouver à chaque coin de rue en Égypte :

Le cirreur de bottes sommeille dans un coin ; il sait des histoires et il les conte quand il est de bonne humeur (mais pas celles des *Mille et une Nuits*, qui portent malheur) ; le cirreur est assis sur un cageot à poules vide, sous la photographie de Zaghloul-le-libérateur, père du Wafd. [...]

Le temps passe doucement, les voitures klaxonnent en vain, car les Arabes n'ont pas encore appris à traverser une rue, les chevaux s'époussettent la croupe d'une queue nerveuse et les hommes la figure, d'un chasse-mouches rouge et blanc. Ces gens sont-

³⁰⁹ Claude Aveline est avec Maurice Pernot le seul auteur du corpus à évoquer ce problème. Interrogeant un « non-égyptien » à ce sujet, celui-ci s'exclame : « Ils [les Égyptiens] s'hypnotisent sur un seul point : les capitulations. Qu'ils ne puissent appréhender "l'étranger" qui commet un assassinat ou un vol, qu'ils doivent s'en remettre à la police anglaise et à nos consuls, cela les rend fous » (Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 334).

³¹⁰ Sarga MOUSSA a consacré un article à cette question, intitulé « Une forme oblique de nationalisme français : l'image de l'Anglais dans les récits de voyage en Orient au XIX^e siècle », *Lendemain*, n° 62, 1991, p. 15-29.

³¹¹ « L'Égypte aux Égyptiens, ce serait l'Algérie aux Arabes et la fin de notre Afrique du Nord. Nos intérêts sont liés » peut-on lire, par exemple, dans *La Gondole aux chimères*, roman de Maurice DEKOBRA (Paris, La Baudinière, 1926, p. 35). Nous n'avons toutefois pas trouvé d'explicitation de ce lien dans les œuvres de notre corpus.

ils malheureux ? Ces fellahs en coton bleu, à califourchon sur l'âne, la babouche en équilibre, ces bateliers dont les méplats du visage sont sculptés avec une rare vigueur d'outil, endormis dans leur barque, le long du canal, ces vieilles que la bobine dorée ornant le bas du front fait loucher et qui lisent dans le marc de café, ces aveugles qui chantent en s'accompagnant du tambourin soudanais ou de la mandoline, vieil instrument pharaonique, ces fillettes à la paume déjà rougie de henné, tout ce petit peuple regrette-t-il de n'avoir pas rang à la SDN ; souffre-t-il vraiment de voir les *tommies* faire l'exercice devant la caserne de Qasr-el-Nil ? Ou est-ce une invention des étudiants, des politiciens, des journalistes ? La photographie de Zaghoul qui orne le badigeon vert d'eau du petit café exprime-t-elle un très profond désir d'affranchissement ? [...] Les étudiants égyptiens demandent la liberté, mais l'Égypte, au fond du cœur, est-elle prête à la payer son prix ?

Étranger, je pose la question au vieux café endormi³¹².

On voit ici comment l'écrivain inscrit sa réflexion sur ce désir d'indépendance dans un décor stéréotypique du Voyage en Orient romantique, qui se trouve ainsi réactualisé. Ce tableau mêle en effet de nombreux éléments conventionnels de l'Égypte romantique (notons la galerie de personnages typiques comme le cirneur de bottes, le fellah, le batelier et l'aveugle, la mention de l'art du conte) à des considérations sur l'irruption de la modernité, y compris politique (les klaxons, le portrait de Zaghoul, la S.D.N.), dont Morand s'étonne qu'elle puisse véritablement intéresser tout ce personnel conventionnel du récit de voyage en Orient, traditionnellement décrit comme passif et « endormi ». On retrouve l'interrogation sur le bonheur des peuples, que nous avons déjà analysée dans le cas des Juifs sionistes³¹³ ; mais elle est ici inversée, Morand se demandant si ces Égyptiens à l'air placide sont véritablement « malheureux », comme le disent les nationalistes, au point de réclamer leur indépendance. Cette interrogation sur le bonheur semble valoir pour tous les peuples qui tentent de s'auto-déterminer. Ce passage illustre la difficile prise en compte par la littérature de voyage de l'avènement d'une conscience politique chez un peuple oriental qui commence à acquérir une épaisseur psychologique, politique et humaine : tout se passe comme si le voyageur comprenait que les personnages représentés dans les vignettes orientalistes pouvaient en fait s'animer. *La Route des Indes* figure donc parmi les récits de voyage qui prennent en considération les problématiques contemporaines de la nouvelle Égypte. Cela se fait encore sur le régime interrogatif – le passage comprend en tout cinq questions – et même si la formulation de ces interrogations laisse percevoir l'incrédulité de Morand, il s'agit là d'une évolution majeure du nouveau Voyage en Égypte.

Parmi les quelques écrivains qui prennent en compte l'actualité politique de l'Égypte pendant l'entre-deux-guerres, une place mérite d'être faite au récit de Louis Bertrand

³¹² Paul MORAND, *La Route des Indes*, *op. cit.*, p. 115-117. L'intégralité de cette section est reproduite dans le volume d'Annexes, p. 228-229.

³¹³ Voir la section « Les “nouveaux Juifs” sionistes : d'étranges égaux », p. 355-360.

intitulé *Devant l'Islam*, que nous avons déjà évoqué plus haut. Publié en 1925, ce recueil de récits de voyage comporte une première partie consacrée à l'Égypte, où l'auteur effectue son second séjour, après une première venue en 1906. Le pays a alors acquis son indépendance depuis trois ans, et contrairement aux autres voyageurs de notre corpus, à peine arrivé à Alexandrie, Bertrand est immédiatement sensible au changement d'atmosphère consécutif à ce nouveau statut :

Tout de suite, je parcours les principales artères de la ville – la rue Porte-Rosette, la rue Chériff-Pacha : c'est l'habituel mouvement d'une ville levantine qui s'éveille. Pourtant, je suis bien obligé de convenir qu'il y a réellement quelque chose de changé, au moins dans l'atmosphère morale du pays³¹⁴.

Il précise rapidement que l'Égypte possède désormais un roi et un parlement ; « nous ne sommes plus dans une colonie anglaise, mais dans un État indépendant, une libre monarchie³¹⁵ ». Le polémiste est l'un des seuls à évoquer l'agitation que le pays a connue en 1922, année de son indépendance, suite à l'expulsion du leader nationaliste Saad Zaghloul, parlant même de « massacres » – faisant par ce terme surtout référence, il faut le préciser, aux violences contre les chrétiens et les étrangers. Il rapporte les témoignages d'Européens présents en Égypte à l'époque, qui racontent à l'écrivain « les lignes de chemin de fer coupées par les fellahs, les trains arrêtés, les wagons incendiés, les officiers anglais jugulés et atrocement mutilés³¹⁶ ». Malgré l'inimitié qu'il porte à la Grande-Bretagne, sa haine pour les Égyptiens, encore plus vivace, le conduit à affirmer de manière assez puérile que si la répression britannique avait été dure, « c'était [le loup égyptien] qui avait commencé³¹⁷ ». D'après Bertrand, les troubles politiques qui caractérisent le nouveau Moyen-Orient trouvent leur symbole dans un élément du paysage : les murs qui entourent et protègent les lieux de culte :

Si j'oubliais ces manifestations traditionnelles de haine cordiale, je n'aurais qu'à regarder les hauts murs, véritables remparts qui, à Alexandrie, environnent la cathédrale catholique de Sainte-Catherine. Dans tout le Proche-Orient, il en est ainsi, à Jérusalem, à Beyrouth, à Damas et ailleurs. Généralement, personne n'y fait attention. Le bon touriste, ivre de couleur locale, ne se doute pas que ces enceintes fortifiées sont des lieux de refuge pour les chrétiens, en cas d'émeute et de massacre³¹⁸.

En évoquant cette éventualité de massacres contre les chrétiens par les Égyptiens musulmans, Bertrand présente de manière biaisée l'histoire récente du pays et suggère que la population égyptienne s'en prend à tout élément étranger, non arabe et/ou non

³¹⁴ Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 19.

³¹⁵ *Ibidem*, p. 18.

³¹⁶ *Ibidem*, p. 33-34.

³¹⁷ *Ibidem*, p. 34.

³¹⁸ *Ibidem*, p. 21-22.

musulman, et pas seulement aux représentants de la puissance britannique. Avant même de poser le pied à Alexandrie, il en était persuadé : l'Égypte est pour le Français catholique qu'il est un « pays ennemi, – un pays où l'on ne peut évoluer que sous la protection de la force armée³¹⁹ ». Tout au long de son séjour, l'actualité politique égyptienne est la priorité de Bertrand et constitue le filtre à travers lequel il passe son expérience du pays. En cela, il occupe une place tout à fait singulière au sein de notre corpus. Il est par exemple l'un des rares à évoquer le nom de Zaghoul et son écho auprès du peuple égyptien :

Un fait nouveau attire tout de suite mon attention : l'avènement de la plèbe, – je veux dire son entrée sur la scène politique. [...] En se donnant des allures de tribun du peuple, – après Mustafa Kemal, – Zaghoul Pacha est parvenu à fanatiser ces gens habituellement inertes [...] Ils relèvent la tête, non pas seulement sous les phrases enflammées de l'orateur nationaliste, mais un souffle de révolte, venu on ne sait d'où, est passé sur eux³²⁰.

Les formules laissent clairement transparaître les opinions de l'écrivain qui condamne cette (r)évolution du peuple, sur laquelle un Paul Morand s'interrogeait et qu'un Roger Vailland, de son côté, encouragera en 1952. Ces lignes témoignent de la lucidité de Bertrand qui s'attache à analyser cette évolution politique en laissant de côté ce qui retient d'ordinaire le voyageur en Égypte, c'est-à-dire le pittoresque et la « couleur locale » dont il parlait dans la citation ci-dessus. Lui cherche bien à montrer ce qui change (« un fait nouveau ») plutôt que ce qui perdure et en cela, il adopte une posture moderniste. En interpellant le lecteur français sur la situation en Égypte, Bertrand ne cherche pas à singulariser le cas de ce pays arabe mais plutôt à le faire entrer dans sa démonstration, plus générale, sur la mise en place progressive d'une véritable guerre entre d'un côté, « l'Orient » menaçant, et de l'autre « l'Occident » menacé³²¹. Cette prise de position l'amène à détailler le débat politique égyptien plus que la plupart des autres écrivains du corpus qui lui sont contemporains ; il est par exemple l'un des seuls à parler des nationalismes arabes, du *Wafd* égyptien, de l'influence de la presse égyptienne arabophone, qu'il juge foisonnante et « farouchement nationaliste, quand elle n'est pas ouvertement xénophobe³²² ». Il décrit ainsi l'élaboration progressive d'une conscience nationaliste égyptienne, qu'il juge fondamentalement agressive et dangereuse pour les

³¹⁹ *Ibidem*, p. 18.

³²⁰ *Ibidem*, p. 42.

³²¹ « [La haine des Égyptiens pour les étrangers], ce n'est pas seulement celle du Pauvre contre le Riche, du Musulman contre le Chrétien, c'est la haine du Barbare contre le Civilisé. Ils sentent trop cruellement leur infériorité, ou, tout au moins, leur condition misérable, devant ces étrangers, ces touristes, qui traversent leurs quartiers sordides et fétides, qui passent [...], bien lavés, bien vêtus, bien nourris, avec leurs baedekers, leurs kodaks, une foule d'engins compliqués et mystérieux, dont le prolétaire ignore l'usage » (*Ibidem*, p. 43).

³²² *Ibidem*, p. 33.

pays occidentaux. La fin de son texte, très véhémement, est particulièrement alarmiste, Bertrand y déployant l'hypothèse d'un « complot anti-occidental en Orient³²³ » et se disant hanté par « le cauchemar de l'invasion³²⁴ ». Tout comme il l'avait fait dans le *Mirage oriental*, Bertrand pose donc avec *Devant l'Islam* les enjeux politiques de l'Égypte contemporaine de façon très claire mais également très contestable, puisque cet ouvrage révèle l'idéologie coloniale et le racisme assumés de son auteur³²⁵. Comme l'écrit Daniel Lançon, « l'acuité de son observation sans complaisance, sa lucidité sur les mutations en cours [...] ne valident pas pour autant ses présupposés idéologiques³²⁶ ».

Si l'entre-deux-guerres est ponctuée de crises, l'immédiat après-guerre en Égypte n'est pas moins agité : en 1952, Farouk, dernier roi d'Égypte, est chassé par un coup d'état, et en 1956, la crise de Suez conduit au départ définitif des troupes britanniques, françaises et israéliennes. Les écrivains français, qui avaient dans l'ensemble soutenu le mouvement nationaliste égyptien, posent alors sur le pays un regard plus méfiant, qu'il faut inscrire dans le contexte de la décolonisation et de la Guerre froide ; dans tous les cas, ils font le constat d'un éloignement progressif entre l'Égypte et la France, dont les destins politiques, qui semblent désormais s'opposer, empêchent désormais toute représentation romantique du pays.

Dans sa *Consultation aux pays d'Islam*, Georges Duhamel observe la fin du prestige français en Égypte après la Seconde Guerre mondiale. Selon lui, le voyage en Égypte n'a décidément plus rien de romantique pour celui qui vient de France. Il retrace à grands traits l'histoire des relations entre les deux pays, commençant par rappeler la cordialité de leurs rapports vingt ans plus tôt avant de faire un bilan de la situation contemporaine :

Le voyageur français qui séjournait en Égypte, il y a vingt ans, pouvait s'abandonner aux joies d'un attachement très pur, sans crainte d'éprouver la moindre friction. L'Égypte préparait avec ferveur son affranchissement définitif. Elle était libre des Turcs ; elle entendait se dégager des Anglais. Elle semblait n'éprouver, pour la France, qu'un sentiment de cordiale gratitude. Le souvenir des capitulations n'occupait vraiment plus les esprits. L'aventure de Bonaparte appartenait à l'histoire et, d'ailleurs, les savants français avaient, en fondant l'égyptologie, révélé l'Égypte à elle-même. Les Français avaient habilement conseillé Méhémet-Ali dans son œuvre de rénovation

³²³ *Ibidem*, p. 69.

³²⁴ *Ibidem*, p. 72.

³²⁵ En témoignent les nombreuses analyses essentialistes qui émaillent le texte, Bertrand parlant par exemple du « silence sournois et perfide de l'Oriental » (*Ibidem*, p. 20.) ou qualifiant les Égyptiens d'« êtres dégradés, réfractaires à toute civilisation, qui n'ont jamais été, qui ne seront jamais des civilisés » (*Ibidem*, p. 44.). L'auteur finit par évoquer l'« inégalité foncière, essentielle et irrémédiable des races humaines » en citant Gobineau à l'appui (*Ibidem*, p. 47.).

³²⁶ Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *Le dernier siècle des voyages*, , *op. cit.*, p. 135.

nationale ; ils avaient, sous le patronage d'Ismail, creusé le canal et contribué de cette façon à faire de l'Égypte un des centres vitaux du vieux monde.

Des nuages sont apparus dans le ciel de cette amitié. [...] [Les Égyptiens] ne sont ni moins courtois, ni moins curieux de ce que la France peut leur apporter, dans l'ordre intellectuel ; ils parlent toujours la langue française avec aisance et discernement ; ils trouvent bon que des Français occupent encore des postes notables, à côté des Égyptiens, dans l'enseignement, la médecine ou l'archéologie ; mais ils ne manquent pas de laisser paraître une nuance de reproche en ce qui touche les rapports de la France avec des populations musulmanes qui se rangent désormais sous la tutelle morale de l'Égypte. Même formulées avec la plus exquise politesse, de telles critiques arrêtent le voyageur français et l'invitent à la controverse³²⁷.

Duhamel ne datant pas précisément le moment où a eu lieu cette rupture, on peut supposer qu'il décrit une évolution progressive, qui s'est opérée lentement depuis l'entre-deux-guerres jusqu'à 1947, date à laquelle il écrit. C'est l'Égypte en tant que pays fondateur de la Ligue arabe et moteur du panarabisme de l'époque qui émet ainsi des reproches contre la France. Tout se passe comme si, selon Duhamel, la constitution de la conscience nationaliste égyptienne s'accompagnait d'un rejet parallèle de la France. L'auteur nuance toutefois la portée de ce désamour, en évoquant « l'exquise politesse » avec laquelle les Égyptiens formulent ces critiques, et en notant qu'ils continuent à « trouver bon » qu'il reste encore des Français aux postes importants de divers champs du savoir comme l'enseignement – plusieurs écrivains français viennent alors en Égypte occuper des postes dans l'enseignement : citons Michel Butor, Roland Barthes et Jean Grenier³²⁸ –, la médecine et bien évidemment, l'archéologie. Mais il est conscient de la gravité de ce débat, qui marque la fin d'une ère « d'amitié cordiale ». Il observe avec justesse que dans cette évolution, c'est la France en tant que puissance coloniale de pays musulmans qui est attaquée : la politique qu'elle mène au Maroc, en Algérie et en Tunisie fait l'objet de vives critiques dans la presse égyptienne, et contribue grandement à cet éloignement entre les deux pays. Si Duhamel concède que la décision de la France de ne pas laisser entrer de voyageurs égyptiens dans ses colonies d'Afrique du Nord n'était pas d'ordre à apaiser ces critiques et appelle la France à annuler cette interdiction, il présente encore la colonisation française en Afrique du Nord sous un jour favorable³²⁹. Les reproches que l'Égypte adresse à la France impériale semblent néanmoins constituer un obstacle majeur à la bonne entente des deux pays, et affectent le voyageur. En 1947, Duhamel estime donc qu'il n'y a plus entre eux de rapport de confiance mais

³²⁷ Georges DUHAMEL, *Consultation, op. cit.*, p. 33-34.

³²⁸ Pour plus d'informations à ce sujet, nous renvoyons à la chronologie figurant dans le volume d'Annexes.

³²⁹ « Je souhaite vivement que les autorités françaises donnent librement accès de l'Afrique du Nord aux voyageurs égyptiens qui se montreraient animés non par l'esprit d'agitation politique, mais par un sincère désir d'information. Ils feraient, j'en suis sûr, de salutaires réflexions sur le rôle joué par la France dans les pays qu'elle a pris en tutelle » (Georges DUHAMEL, *Consultation, op. cit.*, p. 35.).

uniquement une politesse froide, due au désir d'indépendance de l'Égypte et surtout à sa volonté de jouer un rôle moteur au sein du monde arabo-musulman, alors que la France s'engage de son côté dans les guerres coloniales. Les considérations historiques qui unissaient les deux pays s'effacent devant l'urgence des conflits politiques, mettant ainsi un point final à la conception romantique du voyage en Orient.

La mésaventure de Roger Vailland dans l'Égypte de 1952, secouée par le coup d'état des militaires organisé par Nasser, entérine cette rupture. L'écrivain est alors envoyé par la revue *La Défense de la paix* pour faire un tableau de la nouvelle Égypte, « celle qui était en train de se former sur les débris du trône³³⁰ » du roi Farouk. Le récit de son voyage n'a plus rien de romantique ; Vailland ne s'attarde absolument pas sur les détails pittoresques si fréquemment décrits dans les récits de voyage précédents, et précise dès le premier chapitre que « le Nil [...] n'[est] plus qu'un décor³³¹ », c'est-à-dire sans valeur pour lui-même. Dans notre analyse de la perception du nouveau Moyen-Orient par ses paysages, nous avons vu qu'il est l'un des rares écrivains à évoquer et à peupler la campagne du delta du Nil, en faisant des fellahs les protagonistes de la renaissance égyptienne³³². Son récit est le seul de notre corpus à évacuer complètement ces éléments conventionnels du voyage en Égypte, à ne contenir aucune référence aux voyageurs du XIX^e siècle et à reposer uniquement sur des éléments contemporains et politiques. Vailland dresse en effet un tableau très complet et détaillé de l'histoire récente du pays, notamment dans le deuxième chapitre, intitulé « Histoire d'un coup d'État », où il énumère les différentes forces politiques qui se battent pour prendre le pouvoir, du *Wafd* (parti nationaliste) aux Frères musulmans en passant par l'influence des Britanniques. L'écrivain marxiste exprime sa solidarité avec le peuple musulman et sa sympathie pour la cause nationaliste, dans laquelle il reconnaît l'influence de la Révolution française³³³. C'est là la raison de son arrestation, qu'il relate dans le récit publié au retour, pour « agitation communiste », l'écrivain ayant participé à des comités de paysans : à partir du chapitre sept, intitulé « Où l'on entre dans un monde absurde », il raconte les conditions de sa détention de plusieurs jours et offre ainsi, de l'intérieur, un tableau négatif de l'Égypte des années 1950 décrite comme une dictature policière³³⁴. Les voyageurs français qui ne se contentent pas d'être des touristes sont désormais suspects d'espionnage³³⁵ et de vouloir « détruire les fondements de l'État », ce qui est le signe de la défiance de l'Égypte vis-à-vis de la France. Sous la pression internationale, Vailland est

³³⁰ Roger VAILLAND, *Boroboudour, Choses vues en Égypte, La Réunion, op. cit.*, p. 173.

³³¹ *Ibidem*, p. 157.

³³² « De l'Égypte millénaire à la nouvelle Égypte », p. 291-297.

³³³ Roger VAILLAND, *op. cit.*, p. 193.

³³⁴ « [...] dans l'Égypte d'aujourd'hui, tous les chemins mènent au poste de police » (*Ibidem*, p. 205.).

³³⁵ « Non, *Défense de la Paix* ne m'avait pas envoyé espionner les méthodes de culture du cotonnier en usage dans le delta », doit se défendre Vailland (*Ibidem*, p. 207.).

finalement relâché, mais demeure sous surveillance jusqu'à son départ du pays. En conclusion de son récit de témoignage, il dresse un tableau de l'Égypte dans le jeu géopolitique international et exprime à nouveau sa sympathie pour la lutte du peuple égyptien. Il se dit désireux d'être utile à cette cause, à laquelle il espère que son « petit livre » contribuera³³⁶. L'affirmation de cette visée pragmatique rompt définitivement avec la posture esthétisante des voyageurs précédents. *Choses vues en Égypte*, « livre-phare de la conscience politique des temps nouveaux³³⁷ », représente bien une rupture au niveau littéraire, et offre pour la première fois la vision d'un pays considéré dans son actualité la plus brûlante et dépouillé de ses oripeaux fantasmatiques. En cela, cet ouvrage peut constituer l'un des terminus de notre parcours d'histoire littéraire du Voyage en Orient : après 1952, la veine du Voyage en Égypte s'épuise³³⁸.

Si l'Égypte fait l'objet de l'attention croissante des voyageurs français et perd peu à peu de son caractère pittoresque à leurs yeux, c'est parce que ce qui s'y passe entre le peuple égyptien et la puissance britannique est très similaire aux enjeux que présentent la Syrie et le Liban pour la France. Il nous reste à examiner les discours littéraires sur ces deux pays qui sont alors administrés par la France.

d. La Syrie et le Liban face à la France

Il apparaît clairement que les récits de voyage et de reportage en Syrie et au Liban se politisent après 1914. L'ouvrage de Maurice Barrès, qui relate un voyage effectué avant la Première Guerre mondiale permet, par sa narration rétrospective, d'enregistrer cette évolution. Lucide sur la situation contemporaine, l'écrivain note :

Ainsi, quand nous parlons aujourd'hui de Hama, [...] nous n'y sommes plus des étrangers [...]. Nous avons à cette heure des droits et des devoirs en Syrie, et, pour les remplir, il faut que nous sachions une infinité de choses qui, hier, ne se proposaient même pas à notre esprit. Ces palais si bellement sculptés, qui les habite ? Qu'y pense-t-on ? Dans quelles conditions peuvent-ils durer ? Et quelles leçons en recevoir ? Ces aristocrates lieront-ils partie avec la civilisation de la France ? En 1914, à Hama, je ne pouvais pas aborder ces problèmes, et je m'en allais dans le rêve³³⁹.

Ce passage rédigé au présent, moment de l'écriture, c'est-à-dire en 1923, révèle le changement de paradigme qui s'est opéré en quelques années seulement du « rêve » à la

³³⁶ *Ibidem*, p. 244.

³³⁷ Daniel LANÇON, « Le Voyage en Égypte (1920-1958) : derniers feux », *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 326.

³³⁸ Pour Daniel Lançon, c'est la crise de Suez en 1956, quatre ans plus tard, qui marque la fin du Voyage en Égypte et ouvre une « phase d'oubli actif pendant laquelle la narration européenne désinvestit l'Égypte » (Daniel LANÇON, « Se reparler après Suez : écrivains et intellectuels dans l'Égypte contemporaine », *op. cit.*, p. 338).

³³⁹ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 147.

réalité, qui est une réalité politique : celle de la présence française en Syrie, par le biais du mandat (« Nous avons à cette heure des droits et des devoirs en Syrie »). Comme l'exprimait également Louis Bertrand dans la citation placée en tête de ce chapitre, Barrès souligne qu'il est désormais impossible de se contenter d'une approche esthétisante de la région – c'est la mention des « palais bellement sculptés » – et qu'il s'agit à présent d'approfondir la connaissance sur les populations locales, savoir dont dépend une partie de la politique extérieure de la France. L'écrivain suggère donc qu'une évolution de la « relation orientale » doit nécessairement accompagner l'arrivée de la France en Syrie, et que ces considérations politiques doivent figurer au premier plan et *orienter* le nouveau Voyage en Orient.

Il semble que son appel ait été entendu : on observe en effet une réorientation des discours littéraires tenus sur cette région au cours de la première moitié du XX^e siècle, qui se traduit par des prises de position sur la politique colonialiste de la France. Le regard des voyageurs français sur ces pays a en effet changé depuis que la France y est devenue la puissance mandataire. Plus que les autres pays de la région, la littérature de voyage sur la Syrie et le Liban relève de la littérature coloniale. Mais nous verrons que certaines voix dissidentes mettent en question, voire en cause, la présence française dans ces deux pays.

◆ VOIX DE « LA PLUS GRANDE FRANCE »

Dans son étude consacrée aux romans français sur le Levant pendant la période mandataire³⁴⁰, André Cérati commence par passer en revue la littérature référentielle (qu'il appelle « descriptive ») sur la région, avant d'en venir aux romans historiques, puis aux romans davantage liés à la période mandataire. De ce vaste panorama, il tire une conclusion sans appel sur les motivations « essentiellement nationalistes » de cette littérature. Selon lui, « non seulement les auteurs [...] ne mettent jamais sérieusement en cause la présence française au Levant, mais le plus souvent, ils la valorisent et la

³⁴⁰ André CÉRATI, *op. cit.* Selon lui, la production littéraire autour du mandat français en Syrie et au Liban se structure autour de la date charnière de 1925 et de l'insurrection druse : la période antérieure serait le temps des illusions, contrairement à la suivante qui verrait peu à peu ce thème et le mandat lui-même sombrer pour les intellectuels français dans une certaine indifférence. L'auteur passe en revue une vingtaine de références, allant des plus connues (Maurice Barrès, Joseph Kessel, les frères Tharaud, Roland Dorgelès, Myriam Harry...) aux plus mineures (Pierre Frondaie, l'abbé Wetterlé, Jean Gaulmier, Jean d'Agraves...), tout en s'étonnant de l'absence de certains écrivains, tels Gide ou Malraux, qui ont semble-t-il ignoré la question coloniale dans le Levant, ce qu'il explique par « une sorte d'ignorance, d'incompréhension, voire de défiance des Français vis-à-vis des pays mandataires ». « La littérature française inspirée par le Levant, écrit-il, est révélatrice de ces incertitudes et des ambiguïtés politiques, psychologiques et morales », et ne peut selon lui pas être assimilée à la littérature orientaliste, en raison de « la présence continue du non oriental », qui occupe presque toujours le rôle principal.

justifient³⁴¹ » au moyen de thèmes privilégiés, comme la remémoration d'épisodes du passé « franc » chrétien, la glorification de l'armée française et de l'action des religieux.

La famille d'écrivains qui s'est groupée autour de Barrès et du souvenir de Loti et de Renan, et qui comprend, entre autres, les académiciens Henry Bordeaux, Pierre Benoit, Jérôme et Jean Tharaud ainsi que Myriam Harry, se caractérise un certain conservatisme formel mais également politique. Ces écrivains se font les chantres de la présence française en Orient, et tâchent « d'incorporer cette région à la pensée française », selon le vœu du « maître » Barrès³⁴². L'auteur de *l'Enquête aux pays du Levant* s'inscrit alors complètement dans la définition de l'orientalisme au sens où l'entend Edward Saïd, pour qui il est « une certaine volonté ou intention de comprendre, parfois de maîtriser, de manipuler, d'*incorporer* même, ce qui est un monde manifestement différent (ou autre ou nouveau)³⁴³ ». De fait, les itinéraires empruntés par les écrivains de notre période sont souvent les mêmes, et le Moyen-Orient n'est bien souvent considéré par eux qu'à travers le filtre du colonialisme français.

Quoique son voyage date d'avant la Première Guerre mondiale et le démantèlement de l'Empire ottoman qui s'ensuivit, Barrès apparaît comme le premier écrivain officiel du Mandat français dans le « Levant »³⁴⁴. L'objet même de son voyage était de vérifier dans la région l'état de l'influence française, que l'écrivain appelle de ses vœux. On a vu combien il se plaît à rapporter dans son *Enquête* les marques de respect et d'affection des peuples syrien et libanais pour la France (il parle de leur « sentiment de feu pour la France³⁴⁵ »). La conclusion de son voyage, écrite en 1923, est explicitement politique. Intitulée « Persévérons », cette dernière section du livre enregistre les changements survenus après la Première Guerre mondiale (« Les vieilles conditions qui réglaient notre vie dans le Levant viennent d'être modifiées³⁴⁶ »), mais appelle à un maintien de la présence française dans la région, tout en confirmant le constat établi par Barrès neuf ans plus tôt au sujet de l'importance du réseau d'enseignement français : « Nous devons maintenir nos positions, et par conséquent garder nos maîtresses pièces, à savoir nos congrégations enseignantes et charitables³⁴⁷ ». L'écrivain trace ainsi la voie des discours

³⁴¹ *Ibidem*, p. 39.

³⁴² Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 324.

³⁴³ Edward W. SAÏD, *op. cit.*, p. 46. Nous soulignons.

³⁴⁴ Signalons toutefois que dans *La Mort de notre chère France en Orient*, paru quatre ans avant *l'Enquête aux pays du Levant*, Loti considère déjà la Méditerranée comme un « lac français » et regrette « le temps où nous étions chez nous au Liban et en Syrie ».

³⁴⁵ Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 63.

³⁴⁶ *Ibidem*, p. 316.

³⁴⁷ *Ibidem*.

colonialistes sur le mandat en Syrie et au Liban. Selon André Cérati, « les romanciers du mandat, avec des qualités littéraires diverses [...] paraphrasent Barrès et son *Enquête*³⁴⁸ ».

Henry Bordeaux s'inscrit dans cette filiation littéraire barrésiste. Tout au long de ses voyages, il est en effet très sensible aux traces de la présence et de l'influence françaises :

[...] il suffit de voyager pour retrouver partout les traces de cette grandeur française. Je les ai pieusement recueillies en Égypte, sur la terre des dieux et de la civilisation la plus profondément incrustée dans les siècles jamais abolis puisque le passé, toujours, se mêle plus ou moins à l'histoire présente³⁴⁹.

Par ailleurs, il est significatif que Bordeaux ait veillé à rassembler ses récits de voyage sur le Moyen-Orient en un seul et même livre : le volume intitulé *Le Visage de Jérusalem* qui paraît aux éditions des Deux Sirènes en 1948 regroupe ainsi sa relation de voyage en Palestine (*Le Visage de Jérusalem*), celle de son voyage en Égypte (*Le Sphinx sans visage*), mais aussi le récit de son rapide passage en Syrie (*Dans la montagne des Druses*). À ces trois textes, Bordeaux a joint celui, jusqu'alors inédit, de la conférence qu'il prononça en juillet 1931 à l'occasion de l'Exposition coloniale, et qui est intitulé *Les Sept merveilles du Liban et de la Syrie*. Il semble donc mettre le texte de cette conférence sur le même plan que son œuvre littéraire ; il n'est plus un péri-texte mais, regroupé au sein du même volume que ses récits de voyage, fait pleinement partie de son œuvre d'écrivain. Cette volonté de classer son œuvre et de regrouper tous ses travaux relatifs au Moyen-Orient est un bon indicateur de l'importance de ce thème dans la production de l'écrivain. Il est intéressant d'analyser cette conférence qui explicite le regard impérialiste porté par Bordeaux sur cette région désormais placée sous mandat français et qu'il cherche, conformément au vœu de son maître, à « incorporer à la pensée française ». En guise de préambule, Bordeaux n'oublie pas de préciser qu'il s'exprime « sous les auspices du maréchal Lyautey », figure incontournable du colonialisme français en pays arabe. Il rend également hommage à Barrès, dont il cite un passage de son voyage en Grèce en ouverture de son allocution. Il poursuit en décrivant dans un paragraphe les beautés des terres « d'Orient » qu'il s'attachera ensuite à détailler, et à réduire au nombre de sept, tout en se lamentant de devoir opérer une sélection selon lui si difficile. Or les sept lieux qu'il choisit finalement de présenter sont tous relatifs à la présence de la France dans la région. Il commence par présenter les Cèdres du Liban qu'il cite uniquement en raison de Lamartine ; il évoque ensuite les Châteaux des Croisés (le Krach des Chevaliers à Homs, le Markab au-dessus de Lattaquié, entre autres), faisant donc référence à un épisode d'intervention occidentale en Orient ; c'est ensuite au séjour des Renan au Liban qu'il consacre sa troisième escale, avant d'évoquer les ruines de Baalbek et de Palmyre,

³⁴⁸ André CÉRATI, *op. cit.*, p. 39.

³⁴⁹ Henry BORDEAUX, *Le Sphinx sans visage, op. cit.*, p. 302.

en analysant les descriptions qu'en ont fait les écrivains français. Il conclut même sa section sur Palmyre par la relation d'un fait-divers faisant encore une fois référence à la France : il raconte sa rencontre avec un vieux cheikh qui, dans sa jeunesse, avait fait un séjour en France, accompagnée d'une « grande dame » qui s'était éprise de lui :

[...] il me parla de Paris et de la France dans un affreux jargon de français du Levant, et de ses préférences pour l'Opéra et pour le château de Chenonceaux. [...] À Paris, il ne manqua pas de produire l'effet du Pagello de George Sand. Mais il se douta de l'impression qu'il provoquait et regagna son désert. Seule, une vieille jaquette que laissait apercevoir l'ouverture du burnous rappelait le séjour occidental. Quelqu'un lui ayant demandé le compte de ses femmes, il répondit sans discrétion, et même en ricanant : – Quatorze, et une de Paris³⁵⁰...

C'est donc finalement sur Paris, davantage que sur Palmyre, que se termine cette évocation du prestigieux site antique ; la mention de ce « voyage à l'envers » (d'un Oriental en Occident), rapportée avec quelque mépris, semble susciter une hiérarchisation des lieux au bénéfice de la capitale française. Enfin, la « septième merveille » décrite par Bordeaux n'est ni plus ni moins que Deir-ez-Zor, en tant que ville de garnison de l'armée française, dont l'écrivain chante les louanges. Il y présente les soldats et les dangers auxquels ceux-ci sont confrontés, ainsi que leur vie aventureuse. Sa conclusion est ouvertement patriotique :

Ma dernière merveille du Liban et de la Syrie, [...] c'est la vision de la France là-bas : ce sont nos missionnaires qui répandent notre langue et nous font respecter et aimer, et ce sont nos soldats qui y montent la garde³⁵¹.

Ces dernières phrases sont à mettre en rapport avec le contexte de la conférence, c'est-à-dire l'Exposition Coloniale de 1931, où il s'agissait pour la France de mettre en valeur son Empire et de le faire connaître au grand public. Avec cette conférence comme avec ses récits de voyage, Bordeaux se fait le chantre de l'impérialisme français en Orient, sans nullement distinguer les mandats en Syrie et au Liban des colonies directes de la France.

Il rejoint en cela ses confrères Jérôme et Jean Tharaud : si leur premier livre consacré à la Syrie en 1923, intitulé *Le Chemin de Damas*, constitue une rêverie relativement classique sur le passé antique de la région, les derniers chapitres s'ancrent toutefois déjà dans l'actualité politique. L'ouvrage est d'ailleurs dédié au général Gouraud qui avait invité les deux écrivains à chanter l'arrivée de la France en Syrie et au Liban. Cet hommage est une manière de souligner les convictions colonialistes des auteurs, très favorables à la présence française dans cette région. Le dernier chapitre, « Adieu à

³⁵⁰ Henry BORDEAUX, « Les sept merveilles du Liban et de la Syrie », *op. cit.*, p. 133.

³⁵¹ *Ibidem*, p. 136.

Damas », s'ouvre sur une interrogation concernant l'avenir de la région : « Dans le profond mouvement d'aversion qui emporte contre l'Occident la Communauté islamique, que deviendra notre œuvre en Syrie³⁵² ? ». L'ouvrage se conclut sur la vision symbolique du tombeau vide d'Abd el-Kader, préféré à celui de Saladin ; comme c'était le cas dans le récit de Barrès, qui s'est lui aussi recueilli sur ces deux tombes, les Tharaud insistent sur le premier personnage et appellent les habitants de Syrie à comprendre « ce qu'enferme toujours de sagesse [...] le tombeau vide d'Abd el-Kader³⁵³ ». Véritable réécriture de l'*Enquête* de Barrès, ce texte éminemment lyrique et onirique, qui s'ouvre sur un constat d'éternité (« Toujours le même pays romanesque³⁵⁴ ») se clôt donc, comme son modèle³⁵⁵, sur une véritable apologie du colonialisme, que vient confirmer la dédicace au général Gouraud³⁵⁶.

Le deuxième ouvrage qu'ils consacrent à la Syrie possède une dimension politique encore plus affirmée, comme l'indique d'emblée son titre alarmiste, *Alerte en Syrie*³⁵⁷ !. Dans ce pamphlet déguisé en récit de voyage, les frères écrivains relatent parfois leurs excursions aux mêmes lieux que ceux décrits dans le *Chemin de Damas*, mais leur intention est toute différente : s'ils retournent à Daphné, visite relatée avec lyrisme dans l'ouvrage de 1923, ce n'est plus pour évoquer l'antique Phénicie, mais bien plutôt l'affaire du sandjak d'Alexandrette³⁵⁸, qu'ils considèrent comme une perte de territoire pour la France et un premier pas néfaste vers l'indépendance de la Syrie. Le point de départ du voyage relaté dans cet ouvrage est politique ; la situation quasi insurrectionnelle en Syrie a conduit à la signature, en novembre 1936, d'un protocole d'accord entre le gouvernement français et la délégation syrienne au sujet de l'accession de la Syrie à son indépendance, protocole auquel les frères Tharaud sont farouchement opposés. L'ouvrage répond ainsi à une injonction circonstancielle, ce qui est une des caractéristiques de la littérature polémique. Tout le texte est orienté vers un unique but, résumé en une déclaration que les auteurs placent en titre du dernier chapitre du livre :

³⁵² Jérôme et Jean THARAUD, *Damas*, *op. cit.*, p. 285.

³⁵³ *Ibidem*, p. 239. Le tombeau est désormais vide puisque pendant la Première Guerre mondiale, les Allemands et les Turcs ont semble-t-il jeté ses cendres au vent, ne lui pardonnant pas « d'avoir été [l'ami de la France] » (*Ibidem*, p. 236.).

³⁵⁴ *Ibidem*, p. 23.

³⁵⁵ Notons que Barrès terminait également son *Enquête* sur l'image d'un tombeau : le cénotaphe d'Alexandre à Constantinople, dont il décrit les fresques dans lesquelles il voit la « besogne de réunion accomplie par l'Occident » (Maurice BARRÈS, *op. cit.*, p. 320.).

³⁵⁶ « Au général Gouraud, commandant de la IV^e armée, haut-commissaire de France en Syrie, ses amis, J. J. T. ».

³⁵⁷ Il s'agit d'un ouvrage constitué pour l'essentiel de reportages donnés à *L'Époque* par Jérôme Tharaud, qui cosigne avec son frère le livre qui en est tiré.

³⁵⁸ En novembre 1937, sous pression de la Turquie qui y revendique une importante population turcophone, la France sépare le sandjak d'Alexandrette de la Syrie. Celui-ci prend alors le nom de province du Hatay.

« Il ne faut pas ratifier le traité franco-syrien ». Afin de montrer que la présence française en Syrie a été bénéfique, ils s'efforcent de mettre en avant les améliorations apportées dans la région par la France, que ce soit en décrivant la beauté d'une route récemment tracée³⁵⁹ ou en relayant la plainte d'un fonctionnaire français en poste depuis plus de dix ans dans la région³⁶⁰. Ils mettent également en lumière le travail de héros méconnus, comme celui accompli à Soueïda par le colonel Clément-Grandcourt :

Quand je passai [à Soueïda], quelques années avant ce fameux siège [de juillet 1926], ce n'était qu'un tas de masures autour d'un énorme entonnoir, dans lequel un sentier tournoyant descendait jusqu'à une nappe d'eau, couverte d'une affreuse moisissure, que les femmes écartaient avant d'y plonger leur cruche. Aujourd'hui, à ma stupéfaction, je trouve une petite ville charmante, une école, un hôtel, des bungalows, une forteresse, des fontaines, des arbres et un jardin public ! [...] Tout cela est l'œuvre d'un homme qui s'est passionné pour ce Djebel, dont il a été le gouverneur pendant plusieurs années, le colonel Clément-Grandcourt³⁶¹.

Les frères témoignent ici d'un véritable travail de colonisation mené par la France, qui a veillé au progrès matériel et à l'amélioration des conditions de vie dans ces montagnes isolées. Il n'est pas anodin que les écrivains choisissent de mettre en lumière les progrès dans la région du djebel druse, celle-là même qui avait été au cœur de l'insurrection contre le mandat en 1925 ; cela permet de rejeter cet épisode dans un passé révolu, et d'insister sur un présent idéalisé en suggérant que de telles violences n'auraient désormais plus lieu d'être. En outre, les auteurs récuse l'existence d'une unité syrienne, ce qui légitime la présence d'une France arbitre, seule apte à préserver le pays de ce qu'ils appellent « la cacophonie orientale ».

Dans leur démonstration, les Tharaud n'hésitent pas à mettre en scène le débat politique qui fait alors rage en Syrie : leur ouvrage constitue une réponse aux arguments des nationalistes syriens, qu'ils tournent en dérision non sans avoir, il faut le noter, rapporté brièvement leurs propos :

Son point de vue était des plus nets. Maintenant que par la faute des Français, Alexandrette avait été abandonnée aux Turcs, il était juste que Tripoli devint le port de la Syrie. Vainement je lui fis remarquer que par la géographie, l'histoire et les traités, Tripoli faisait partie du Liban et n'en pouvait être détaché ; que la France, non plus, ne pouvait se désintéresser d'un port où aboutissait le pipe-line que nous venions de construire à grands frais pour amener les pétroles de Mossoul jusqu'à la Méditerranée, et qu'enfin, il n'était pas raisonnable de réclamer la maison du voisin sous prétexte que la vôtre a brûlé, mon homme s'obstinait dans son idée, avec beaucoup de courtoisie, du reste ; et le cercle des fumeurs de narguilehs l'approuvait tacitement, sans éclat³⁶².

³⁵⁹ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 154-155. On trouvera cet extrait dans les Annexes, p. 149.

³⁶⁰ « Alexandrette ou la mélancolie d'un fonctionnaire intelligent » (*Ibidem*, p. 161-169).

³⁶¹ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 102.

³⁶² *Ibidem*, p. 38.

Les deux premières phrases sont une reformulation simpliste des discours de leur interlocuteur, ironiquement qualifié de « charmant » nationaliste syrien. Le narrateur répond ensuite à cette conception des enjeux régionaux, et justifie à nouveau la tutelle française en faisant ouvertement référence aux intérêts économiques de la France dans la région (enjeu du pétrole) avant de finir sa démonstration sur un versant plus moralisateur. Mais ses arguments ne parviennent pas non plus à convaincre l'auditoire. Les Tharaud font donc ici le constat de l'échec du dialogue avec les populations locales, ce qui peut être une stratégie implicite visant à justifier l'emploi de moyens moins démocratiques pour assurer le maintien de la présence française en Syrie.

L'histoire éditoriale de cet ouvrage confirme sa dimension colonialiste. Michel Leymarie note ainsi que dès sa publication en 1937, « l'éditeur souhaite faire du volume un instrument de propagande au service du “parti colonial”. [...] *Alerte en Syrie !* est diffusé auprès des membres du Comité France-Orient et envoyé, entre autres, à Henry Lémery et Lucien Hubert, deux sénateurs hostiles au traité³⁶³ ». Le livre trouve son public parmi ces milieux nationalistes pour qui la France reste une « puissance musulmane » dans tout le bassin méditerranéen. Selon le biographe des frères Tharaud, ceux-ci deviennent ainsi « des publicistes au service d'une cause dont ils partagent totalement les attendus³⁶⁴ », non seulement dans leurs ouvrages mais aussi dans leurs activités annexes, que ce soit la préface du *Désastre d'Alexandrette 1934-1938* de Paul du Véou³⁶⁵ ou dans leurs prises de position politiques³⁶⁶. La réédition d'*Alerte en Syrie !* en 1945 est par ailleurs agrémentée d'une nouvelle préface des auteurs qui prennent acte de l'indépendance de la Syrie (depuis 1943) mais refusent pour autant de critiquer *a posteriori* la politique que la France a menée dans la région :

Les faits viennent de donner une réponse brutale à la question angoissée que je posais aux dernières lignes de cet ouvrage. Nos troupes ont évacué la Syrie. Syriens et Libanais, paraît-il, étaient exaspérés par nos façons de conquérants... Ils refusent d'admettre que nous avons fait de notre mieux pour les rapprocher de la civilisation occidentale ; [...] ils oublient, ou plutôt ils ne veulent pas se souvenir que nous avons fait mieux que de leur accorder une liberté illusoire. Grâce à nous, ils ont connu ce qu'ils ignoraient depuis des siècles, la sécurité, la justice, une administration régulière [...] ; nous avons bâti des écoles, des hôpitaux, des voies ferrées, des routes, des usines, des barrages qui ont donné la vie à d'immenses étendues désertiques, des installations de toutes sortes qu'ils auraient été bien incapables de créer à eux seuls, et

³⁶³ Michel LEYMARIE, *op. cit.*, p. 183.

³⁶⁴ *Ibidem*, p. 184.

³⁶⁵ Paul DU VÉOU, *Le Désastre d'Alexandrette 1934-1938*, Paris, La Baudinière, « Méditerranée », 1938.

³⁶⁶ « Ils n'ont de cesse, encore en novembre et décembre 1938, de défendre la position des adversaires du traité qui se voit renforcée après la chute du premier gouvernement Blum en juin 1937 puis celle de son second ministère en avril 1938 » (Michel LEYMARIE, *op. cit.*, p. 184.).

qui ont plus transformé en vingt ans la physionomie de leur pays qu'elle ne l'avait été en vingt siècles. Tout cela n'est-il rien³⁶⁷ ?

Cette saisissante préface manifeste bien l'absence de lucidité des frères écrivains, qui ne remettent à aucun moment en question l'entreprise coloniale de la France mais continuent au contraire à considérer les Libanais comme un peuple incapable de se prendre en charge (« qu'ils auraient été bien incapables de créer à eux seuls » ; ils parlent un peu plus loin de « population enfantine et crédule ») et ingrat envers la France. Ils ne reconnaissent aucun tort à la France, comme l'indique l'expression « paraît-il » qui met à distance les critiques formulées par les Libanais et les Syriens sur le mandat. Force est de constater que ce sont bien les Tharaud qui « refusent d'admettre » que la tutelle française ait pu être mal vécue par ces populations. Écrite deux ans après l'indépendance de la Syrie et un an avant celle du Liban, cette préface continue donc à prôner la colonisation de ces deux pays par la France, dont la présence est légitimée par l'ampleur des chantiers qu'elle y a engagés dans le cadre de sa « mission de civilisation ».

Ces quelques exemples d'écrivains chantres de « la plus Grande France » se situent dans la filiation de Chateaubriand et de Lamartine, qui tous deux n'avaient pas caché leur désir de voir la France intervenir en Orient ; cette famille d'écrivains perpétue ainsi à la fois un modèle littéraire et un modèle politique.

On pourrait penser que ces discours changeraient après l'accession à l'indépendance du Liban (1943) et de la Syrie (1946). Pourtant, les écrivains semblent encore imprégnés par la culture coloniale. La France continue à encourager un type de domination symbolique, tout particulièrement au Liban, en y envoyant des émissaires prestigieux³⁶⁸. En 1947, Georges Duhamel vante encore une certaine « francité » du Liban³⁶⁹ dans le cadre de la mise en place de ce que l'on a par la suite appelé la « Francophonie ». De son côté, si Jean Cocteau tire dans *Maalesh* les conséquences de la guerre et des indépendances sur l'influence française au Liban – contredisant au passage les observations de Pierre Benoit sur la vivacité de la relation entre les deux pays –, on décèle dans ses lignes une nuance de regret :

³⁶⁷ Jérôme et Jean THARAUD, *Le Chemin de Damas*, Monaco, Ed. du Rocher, 1945, préface.

³⁶⁸ Nous renvoyons à l'extrait du discours de Pierre Benoit lors de sa venue au Liban en 1950, cité p. 442.

³⁶⁹ « Quel Français lettré ne prendrait plaisir à la société libanaise ? La plupart de ces gens ont beaucoup voyagé, beaucoup lu. Leurs valeurs de civilisation sont celles-là même que nous avons patiemment formées et que nous défendons, qu'ils défendent avec nous contre les empiétements d'un monde absurde et désordonné. Ils parlent un français excellent, l'un des meilleurs qui se puissent entendre », écrit par exemple Georges Duhamel (*Consultation, op. cit.*, p. 56.), qui profite par ailleurs de sa rencontre avec M. Béchara El Khouri, président de la République libanaise, pour lui suggérer la création d'une Académie libanaise de langue française qui ferait pendant à l'Académie arabe du Caire.

On regrette que notre culture perde la face et que le film français ne circule même plus au Liban. [...] les milieux français du Moyen-Orient dénigrent tout ce qui vient de chez nous. L'Amérique, l'Angleterre et l'Italie triomphent. Le domaine spirituel était le seul auquel nous puissions prétendre. Il faut en faire notre deuil. Nous l'avons laissé passer en d'autres mains³⁷⁰.

Le maintien du pronom « nous » afin de désigner les Français et l'amertume de se voir supplanté par d'autres puissances occidentales perpétue la nostalgie d'un Empire français désormais amputé de deux de ses anciens territoires. Ainsi, les discours impérialistes sur la Syrie et le Liban semblent avoir perduré de manière assez massive, dans la littérature française, jusqu'à l'aube des années cinquante.

Outre ces prises de position explicitement colonialistes, il est intéressant d'analyser la représentation du projet panarabe dans les œuvres du corpus, car il s'agit d'un enjeu politique majeur de la période pour le Moyen-Orient. Les discours tenus sur ce sujet permettent souvent de réaffirmer l'impérialisme des écrivains, mais cette fois-ci par contraste, en exprimant leur rejet de la politique panarabe.

◆ LA « MENACE » DU PANARABISME

Tout au long de la période mandataire, les écrivains n'évitent pas la question du panarabisme, projet dans lequel Damas, en tant qu'ancienne capitale du califat omeyyade, joue un rôle de premier plan. La tutelle de la France sur le Syrie se trouve donc au cœur des revendications arabes, car elle constitue un obstacle à la création du vaste royaume arabe dont rêvent les nationalistes.

Assistant au printemps 1927 à la cérémonie des Nabi-Moussa à Jérusalem, Roland Dorgelès rapporte les mots d'ordre scandés par la foule arabe qui défile sous les fenêtres du bâtiment où il s'est installé pour observer l'événement :

Un mot revenait constamment dans ce sabbat : *Esh Cham*. Celui-là, je le comprenais : Damas... C'est le cri de ralliement de tous les insoumis, depuis les troubles de 1925³⁷¹.

Dans ces quelques pages de sa relation de voyage, Dorgelès mentionne ainsi l'existence du profond mouvement panarabe qui agite les populations du Moyen-Orient, qu'il date de 1925 mais qui est en réalité bien plus ancien, et s'est renforcé au cours de la Première Guerre mondiale avec le soulèvement arabe contre l'Empire ottoman. Mais il est vrai que c'est la révolte contre le mandat français en Syrie qui a révélé à l'opinion publique française le désir de ces peuples arabes de se fédérer en une seule et même

³⁷⁰ Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 139.

³⁷¹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 96. On retrouve chez Myriam Harry la mention de « Damas pan-arabe » (Myriam HARRY, *Irak*, *op. cit.*, p. 26.).

entité. Lors de la Révolte arabe de 1916, les Britanniques firent miroiter au chérif Hussein de la Mecque et à ses fils la création d'un grand royaume arabe s'ils les aidaient à vaincre l'Empire ottoman. À la fin de la Guerre, voulant tenir leur promesse malgré les accords Sykes-Picot et la déclaration Balfour, ils installèrent l'un des fils de Hussein, Fayçal, sur le trône du Grand Royaume arabe de Syrie. Fayçal avait alors le projet de créer une « Grande Syrie » (englobant le Liban³⁷²), mais aussi le désir d'une unification allant jusqu'à la péninsule arabique. Mais Fayçal est chassé par les Français en juillet 1920, quelques mois à peine après sa montée sur le trône. Les Britanniques lui offrent alors le royaume d'Irak, dont il fut roi de 1921 à sa mort en 1933, et installent son frère Abdallah en Transjordanie, dont il fut émir puis roi après l'indépendance du pays en 1946. Si le panarabisme s'est surtout exprimé après la Seconde Guerre mondiale, avec la création du parti Baas et la politique menée par Nasser en Égypte, la période de l'entre-deux-guerres apparaît donc comme une période cruciale dans la constitution du projet panarabe, et la présence occidentale dans la région a exacerbé la frustration des populations arabes, ce que les écrivains voyageurs du corpus ont eu l'occasion de constater.

Si la question du panarabisme est fréquemment évoquée dans les œuvres du corpus, ce projet politique est bien souvent représenté comme une menace pour les écrivains français, d'autant qu'elle met en jeu la rivalité avec la Grande-Bretagne. Il fait donc l'objet de vives critiques, pour des raisons essentiellement colonialistes : en tant que puissance de colonies musulmanes en Afrique du Nord et au Moyen-Orient (par les mandats en Syrie et au Liban), la France ne peut que s'inquiéter de la possibilité de voir se constituer un vaste royaume arabe indépendant qui menacerait directement ses intérêts propres. Les écrivains s'expriment donc souvent sur ce sujet en tant que Français défendant la politique impérialiste de leur pays.

Les frères Tharaud montrent leur rejet du panarabisme en tournant en dérision les hommes politiques qui le prônent. Les auteurs du *Chemin de Damas* (1923) et d'*Alerte en Syrie !* (1937), pourtant rédigés à plus de dix ans d'écart, disqualifient avec une constance notable le projet panarabe. Dans le premier ouvrage, les écrivains consacrent un très long chapitre, intitulé « Damas ou le Royaume arabe » à la question du panarabisme dont ils retracent la genèse depuis la période de l'Empire ottoman, rappel historique qu'ils émaillent de plusieurs commentaires laissant apparaître leur désapprobation pour ce projet qu'ils attribuent surtout à la Grande-Bretagne. Dans leur récit de la Révolte arabe de 1916, ils représentent les soldats Bédouins dirigés par la famille hachémite comme

³⁷² Notons que ce projet de « Grande Syrie » panarabe n'avait pas la sympathie des populations chrétiennes du Liban, qui désiraient se distinguer des Syriens en raison de leur appartenance religieuse, qui selon eux les tournait davantage vers l'Occident.

des sauvages vantards mais désorganisés et lâches au combat³⁷³. Ils brossent par contre un portrait héroïsant de Fakhri Pacha, gouverneur ottoman de Médine qui a résisté au siège avant d'être obligé de se rendre, et qui refusait de capituler devant « de sales Bédouins qui vont pieds nus et mangent avec leurs doigts³⁷⁴ » ; le fait que les auteurs rapportent ces propos méprisants au discours direct dans leur ouvrage peut être considéré comme un acquiescement à cette perception des troupes arabes. Quelques pages plus loin, ils concentrent à leur tour leurs critiques sur le personnage de « Bédouin de cinéma³⁷⁵ » que Fayçal se serait forgé dans l'unique but de tromper les Français sur ses véritables intentions, anti-françaises. Ils critiquent la position tenue par Fayçal au moment de la contestation par la France de sa montée sur le trône de Syrie : il aurait alors « comploté » contre celle-ci et aurait mené des actions de « propagande³⁷⁶ » ; surtout, les Tharaud le rendent responsable des souffrances endurées par les troupes françaises lors de la campagne de Cilicie, car il aurait refusé de laisser passer vivres et provisions par le chemin de fer de la Bekaa dont il avait alors le contrôle³⁷⁷. Fayçal ben Hussein est finalement caractérisé, selon eux, par sa « faiblesse » et ses « longues perfidies³⁷⁸ ». Ils dressent également un portrait à charge de son frère Abdallah, roi de Transjordanie, qu'ils accusent d'avoir fomenté l'attentat contre le général Gouraud à Kuneitra en juin 1921, et qui aurait été couvert par l'indifférence des Britanniques³⁷⁹. Au terme de ces rappels historiques, déjà orientés, ils font un état des lieux du projet panarabe à l'époque où ils écrivent, c'est-à-dire en 1923. Ils présentent sous un jour défavorable les différents royaumes tenus par la famille hachémite : en Transjordanie, c'est « l'anarchie³⁸⁰ » ; le Hedjaz du chérif Hussein est pour sa part décrit comme un « gouvernement policier » qui fait régner la terreur sur son peuple ; quant à l'Irak de Fayçal, il est selon eux en proie à de graves troubles interreligieux entre Sunnites et Chiïtes. Ils concluent le chapitre sur la déroute de l'idée panarabe, considérée comme un « mirage » qui, finalement, « s'évanouit en fumée³⁸¹ ». Les auteurs ne font donc pas mystère de leur plaisir à voir échouer les plans britanniques qui impliquaient de « jeter les

³⁷³ Les frères Tharaud se moquent ainsi qu'ils aient peur des avions, pris pour de grands oiseaux volants (Jérôme et Jean THARAUD, *Damas, op. cit.*, p. 238.).

³⁷⁴ *Ibidem*, p. 243.

³⁷⁵ *Ibidem*, p. 260.

³⁷⁶ *Ibidem*, p. 259.

³⁷⁷ *Ibidem*, p. 261-265.

³⁷⁸ *Ibidem*, p. 267.

³⁷⁹ Cet attentat est évoqué par Julie D'ANDURAIN dans un article consacré au général Gouraud : « Le général Gouraud, parcours d'un colonial (1867-1946) », *Outre-mers*, n° 370, 2011, p. 29.

³⁸⁰ Jérôme et Jean THARAUD, *Damas, op. cit.*, p. 276.

³⁸¹ *Ibidem*, p. 289.

Français à la côte³⁸² » de la Syrie, et cette posture anti-britannique est une façon d'affirmer un nationalisme français³⁸³.

Si les Tharaud abordaient de manière historique et documentée la question du panarabisme dans *Le Chemin de Damas*, le traitement qu'ils réservent à la question est beaucoup plus satirique dans *Alerte en Syrie !*, qui relève, comme nous l'avons noté, de l'écriture polémique. Dans le chapitre douze, ils relatent l'entrevue qui leur a été accordée par l'émir Abdallah de Transjordanie dans son palais d'Amman, empruntant au discours primitiviste qui a pu être celui des Lumières sur les Arabes nomades :

Comme un personnage de Voltaire, le Huron ou le sage Zadig, mon hôte princier me fit ensuite quelques réflexions qui montraient la simplicité de son cœur : « Pourquoi, me dit-il par exemple, les peuples d'Europe s'égorgeaient-ils en Espagne ? N'est-il pas dit dans votre religion : aimez-vous les uns les autres ? » Il s'étonna aussi de l'habitude que nous avions en Europe de tuer les rois. « Ne suffirait-il pas de les envoyer en exil ? » suggéra cet homme excellent. Ou encore : « Croyez-vous, monsieur, que le Communisme apporte le bonheur ? » O profonde sagesse ! [...] Que répondre à la logique de cet enfant du désert³⁸⁴ ?...

Ce dialogue dans le style de Voltaire fait passer l'émir Abdallah pour un bon sauvage naïf, comme l'indique d'emblée la référence au Huron et à Zadig et comme les antiphrases (« homme excellent » et « profonde sagesse ») viennent le souligner. Les Tharaud s'appliquent à délégitimer la parole et par conséquent la politique du roi en le moquant et en réduisant ses propos à une suite décousue de questions naïves auxquelles ils ne prennent même pas la peine de répondre. C'est pour les Tharaud un « enfant » du désert, et non un interlocuteur politique valable. Mais la suite du texte vient nuancer cette première impression et suggère encore une fois que l'émir jouerait la comédie du Bédouin ignorant afin de dissimuler ses véritables projets politiques, élaborés en collaboration secrète avec la Grande-Bretagne. Dans tout le chapitre, les frères écrivains relèvent les traces de la présence britannique en Transjordanie, que ce soit dans la décoration du palais, qui leur évoque un « salon anglais³⁸⁵ », que dans l'existence des « deux ou trois fonctionnaires délégués auprès de l'Émir par Sa Majesté britannique³⁸⁶ » tels que Saint John Philby, Percy Cox³⁸⁷ et John Bagot Glubb³⁸⁸. Cette présence d'agents de renseignement britanniques rend définitivement suspect l'émir Abdallah aux yeux des

³⁸² *Ibidem*, p. 248.

³⁸³ Sarga MOUSSA, « Une forme oblique de nationalisme français: l'image de l'Anglais dans les récits de voyage en Orient au XIX^e siècle », *Lendemains*, n° 62, 1991, p. 15-29.

³⁸⁴ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !, op. cit.*, p. 128-129.

³⁸⁵ *Ibidem*, p. 127.

³⁸⁶ *Ibidem*, p. 124.

³⁸⁷ Percy Zacharian Cox (1864-1937), surnommé « Coccus », était un officier de l'armée indienne britannique et un administrateur du Bureau des Colonies au Moyen-Orient. Il a joué un rôle de premier plan dans la création du Royaume d'Irak.

Tharaud, qui concluent avec ironie le chapitre consacré à la rencontre avec ce souverain afin de montrer qu'ils ne sont pas dupes des discours innocents qu'il leur a tenus :

Charmant Émir Abdallah ! Comme je vous remercie de votre accueil, et que j'aimerais vivre dans votre royaume de féerie, au milieu de votre Garde tcherkesse, de vos gendarmes en kaki et de vos joueurs de cornemuse ! Nous oublierions (si c'était possible) Master Cox et la major Glubb, et dès que le printemps serait venu, nous irions vivre en Bédouins sous la tente³⁸⁹.

L'hypothèse contenue entre parenthèses suffit à nier les bonnes intentions formulées dans cette conclusion, et sonne comme un avertissement. La relation par les Tharaud de leur entrevue avec l'un des acteurs principaux du projet panarabe au Moyen-Orient est donc placée sous le sceau du conflit latent, dissimulé sous des apparences d'amitié. Dans le chapitre suivant, les écrivains poursuivent l'enquête sur le projet panarabe à Jérusalem, en s'entretenant avec divers hommes politiques. Ils rencontrent ainsi Awni Abd al-Hadi³⁹⁰ qu'ils présentent comme « le chef du parti pan-arabe » ; malgré leurs désaccords sur la politique, ils reconnaissent cette fois-ci la valeur intellectuelle de cet interlocuteur³⁹¹, qu'ils jugent néanmoins dangereux³⁹², et qu'ils ramènent à nouveau, dans leur conclusion, au statut de personnage de conte oriental :

– Ainsi soit-il ! cher monsieur Aouni Bey, répondis-je. Mais une fois de plus, j'admire combien, en politique, vous êtes toujours les grands rêveurs des *Mille et une Nuits*³⁹³ !

Ainsi, en dépit de l'échange constructif avec ce leader arabe, les écrivains campent sur leurs positions et considèrent le panarabisme comme un mirage irréalisable. L'inscription répétée de cet enjeu majeur de la politique régionale dans le merveilleux oriental, dont participe également le dialogue avec l'émir Abdallah, leur permet ainsi de le disqualifier.

³⁸⁸ John Bagot Glubb (1897-1986), surnommé « Glubb Pacha » était un général de l'armée britannique, qui fit effectivement sa carrière au Moyen-Orient et particulièrement en Irak et en Transjordanie.

³⁸⁹ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 129-130.

³⁹⁰ Awni Abd al-Hadi (1889-1970) était un leader arabe formé à Beyrouth, Istanbul et Paris (il fut étudiant à la Sorbonne). Il devient en 1924 le porte-parole du mouvement nationaliste palestinien, et en 1932 il fonde le Parti de l'Indépendance palestinienne (*Istiqlal*), dont il est le secrétaire général et le président élu. Il joue un rôle dans la Révolte arabe de 1936-1939. Après la première Guerre israélo-arabe, il poursuit ses activités en Égypte et devient notamment président du comité juridique des affaires de la Ligue arabe au Caire.

³⁹¹ « Pour la première fois depuis que je suis dans le Levant, j'eus l'impression d'être devant quelqu'un dans la bouche duquel les mots avaient la même valeur que pour moi » (Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 136.).

³⁹² « En écoutant Aouni Bey, je ne puis m'empêcher de songer que le Haut commissaire britannique fut assez sage, l'an dernier, en le mettant sous les verrous... » (*Ibidem*, p. 137.)

³⁹³ *Ibidem*, p. 138.

Tout comme les Tharaud, Myriam Harry a pu rencontrer les deux frères de la famille Hussein, Fayçal et Abdallah, lors de ses séjours au Moyen-Orient, le premier à Damas en 1920 et le second à Amman dans les années 1930³⁹⁴. Si l'écrivaine prend moins clairement position sur la question panarabe que ses confrères, elle développe néanmoins ce sujet de manière romancée, ce qui est une façon plus douce, mais néanmoins aussi signifiante, de le condamner. Dans son récit de voyage en Irak, elle revient largement sur l'histoire du panarabisme et commence par rappeler l'immense espoir qu'incarnait Fayçal pour les populations arabes au lendemain de la Première Guerre mondiale :

Alors de superbes rêves de gloire et renaissance exaltent les cerveaux. Fayçal l'Héroïque est le vainqueur du monde, il sera le roi d'un nouvel empire arabe qui éclipsera celui de Haroun-al-Rachid. Ce beau cavalier n'est-il pas paré de toutes les vertus, courage, jeunesse, beauté, intelligence, générosité, mansuétude, et, descendant du Prophète Mahomet par Hachim, ne sait-il pas allier à la sainte noblesse de son origine l'esprit le plus moderne et les tendances les plus éclairées³⁹⁵ ?

On pourrait penser que l'écrivaine, rapportant ainsi l'opinion favorable de la population arabe envers Fayçal, mettrait cette admiration à distance, pour mieux la critiquer. Pourtant, elle semble à son tour céder à une certaine fascination pour le personnage. Elle rappelle ainsi la première impression, extrêmement positive, qu'elle a conçue de l'émir lors de sa première rencontre avec lui, à l'occasion de la réception organisée à Beyrouth en 1920 pour célébrer son retour d'Europe. Elle dresse de lui un portrait élogieux, relevant son « élégance intellectuelle » et son esprit progressiste, notamment en matière de féminisme. Elle vante également sa beauté physique :

[...] je vois au bout de l'allée [...], s'en venant avec une noble lenteur toute la poésie arabe et sa rythmique gravité : une haute torsade d'or retenant un voile blond où dansent, au bout des longs effilés, des pampilles de soie sur un ample manteau noir, qui flotte et traîne autour d'une sveltesse³⁹⁶.

On voit combien ce portrait est romancé et emprunte au mythe bédouin, par l'insistance sur l'élégance du costume décrit en termes poétiques, à grand renfort de qualificatifs mélioratifs et de termes rares, au sens parfois obscur (« effilés », « sveltesse³⁹⁷ »). L'écrivaine ne manque pas de rapporter la comparaison qu'une amie arabe effectue entre Fayçal et « l'Émir des Abeilles », surnom lyrique dans le style arabe

³⁹⁴ Le séjour n'est pas précisément daté mais il a lieu après la mort de Fayçal en 1933, puisque Myriam Harry présente ses condoléances à l'émir Abdallah pour la mort de son frère.

³⁹⁵ Myriam HARRY, *Irak, op. cit.*, p. 76.

³⁹⁶ *Ibidem*, p. 78.

³⁹⁷ Le nom seul ne fait pas sens ici. Il faut plutôt comprendre « autour d'une svelte silhouette ».

du gendre du Prophète, Ali³⁹⁸, et qui s'accorde parfaitement avec sa représentation idéalisée et romancée du souverain.

Dans la suite du texte, Myriam Harry continue à privilégier une approche romancée du personnage, en en faisant le héros d'un bref roman sentimental qu'elle insère de manière assez artificielle dans son récit de voyage. Elle inscrit son roman dans le contexte politique agité de l'expulsion de Fayçal du trône de Syrie, dont elle exploite les ressorts dramatiques en se mettant en scène elle-même, errant dans la chambre du roi quelques instants seulement après cette fuite précipitée³⁹⁹. Elle y découvre une Bible en anglais marquée de la lettre A, et son imagination s'enflamme alors sur les amours secrètes de Fayçal avec une jeune anglaise :

Un météore ! Tel fut le règne de Fayçal, la royauté de « l'Émir des Abeilles » qui venait ici, au milieu de ses rêves de gloire, cacher ses amours avec une vierge d'Albion ! Je les vois tous les deux, elle, rose et blonde, lui si ardemment brun, l'un à l'autre enlacés regardant leur ville !

On voit bien comment, au lieu de décrire et d'analyser les enjeux de la politique de Fayçal, l'écrivaine préfère écrire un roman sentimental exotique, en abusant des périphrases poétiques pour un résultat assez niais. Elle ne s'arrête pas là et développe cette histoire d'amour sur tout le chapitre suivant⁴⁰⁰. Une amie résidant en Irak lui confirme en effet quelques jours plus tard l'existence de cette histoire d'amour entre le roi et une certaine « Miss Anita », Turque qu'il aurait rencontrée à Constantinople, et qu'il aurait aimée toute sa vie durant. Elle reconsidère le parcours politique de Fayçal au filtre de cette romance :

Il est certain que, le projet de l'empire arabe échoué, et Fayçal nommé émir de Syrie sous mandat français, Anita accourut à Damas et secrètement alliée à l'*Intelligence Service* l'aida à conquérir la royauté que lui contestait le général Gouraud. Elle partagea ses heures pénibles, entre l'émeute et le bombardement de Damas, le consola durant sa fuite [...] et ne cessa de travailler avec Lawrence et Miss Bell pour décider l'Angleterre à reconnaître Fayçal roi de l'Irak⁴⁰¹.

³⁹⁸ « Vous l'avez vu ? N'est-il pas beau ? Et semblable à l'Émir des Abeilles ? [...] l'imam Ali, le gendre de notre Prophète et le grand martyr de l'Islam. Nous l'appelons le "lion de Dieu" et plus souvent "l'Émir des Abeilles", car les abeilles lui obéissaient, et lorsqu'il récitait la prière, les abeilles se prosternaient au fond des calices et bourdonnaient "Lallah il Allah !" » (Myriam HARRY, *Irak, op. cit.*, p. 78).

³⁹⁹ « Mais en passant devant le palais du roi, je vois le portail béant. J'arrête, j'entre. Dans la cour le désarroi d'une fuite affolée. [...] Je pousse [une porte] et j'entre [...] au cœur d'un harem » (*Ibidem*, p. 81).

⁴⁰⁰ Chapitre X, « Miss Anita et Ctésiphone », *Ibidem*, p. 90-98.

⁴⁰¹ *Ibidem*, p. 93.

En rapportant ces paroles, auxquelles elle semble accorder crédit et qu'elle émaille de ses propres commentaires exaltés, Myriam Harry fait passer la politique au second plan de l'histoire d'amour. Celle-ci se termine tragiquement, par la mort d'Anita qui entraîna, selon l'interlocutrice de l'écrivaine, celle de Fayçal lui-même. En faisant du héraut du panarabisme des années 1920 « la dernière romantique figure de la chevalerie arabe⁴⁰² » et le protagoniste d'un roman sentimental, Myriam Harry détourne son récit de la question politique pour l'amener, comme souvent chez elle, du côté de la légende : c'est aussi une manière subtile d'invalider le projet politique panarabe.

Si les écrivains se montrent à ce point inquiets par la question du panarabisme, c'est parce que ce projet met en péril la présence française en Syrie et au Liban, mais aussi parce qu'elle peut dépasser les frontières du Moyen-Orient pour affecter les colonies françaises d'Afrique du Nord. Henry de Monfreid explicite ce lien : « Nos colonies musulmanes ne nous permettent pas de rester indifférents à cette propagande panarabe⁴⁰³ », écrit-il en conclusion de son reportage sur l'Arabie. Il parle par ailleurs du « front commun panarabe » comme d'un « danger encore embryonnaire mais menaçant tous les pays à empire colonial⁴⁰⁴ » qu'il s'agit selon lui de contrer le plus vite possible en soumettant « à une autorité unique, forte et tenace comme celle de l'Angleterre, cette péninsule arabique où l'idée panarabe risque de faire naître un danger sérieux pour nos colonies musulmanes⁴⁰⁵ ». Loin de dissimuler ses convictions colonialistes, Monfreid propose même des solutions afin de se défendre contre ce qu'il considère comme une menace. Si cette prise de position s'inscrit dans le corps du texte, on peut également l'observer dans le péritexte. L'exemple le plus frappant est peut-être la préface du *Turban vert* de Xavier de Hauteclocque, publication en volume de son reportage intitulé « Un Français au cœur de l'Islam. Avec les pèlerins de La Mecque », paru dans *Le Petit Journal* pendant l'été 1930. Le reporter, embarqué sur un bateau parti de Tunis – c'est-à-dire d'une colonie française – y relate le quotidien des pèlerins jusqu'à leur arrivée à Djeddah, ainsi que le voyage du retour. La « lettre-préface⁴⁰⁶ » qui précède le texte est signée par le

⁴⁰² *Ibidem*, p. 74.

⁴⁰³ Henry de MONFREID, *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*, *op. cit.*, p. 246.

⁴⁰⁴ *Ibidem*, p. 201.

⁴⁰⁵ *Ibidem*, p. 212.

⁴⁰⁶ Voici le texte de cette lettre-préface : « Vous m'aviez demandé, Monsieur, une préface pour *Le Turban Vert*, récit de votre enquête sur le pèlerinage de La Mecque. Je ne crois pouvoir mieux faire que de répéter ici les paroles que je prononçais le 14 novembre 1921 en m'adressant, le jour du Mouloud, à Sa Majesté Moulay Youssef, sultan du Maroc : « Enfin, ces jours derniers nous ont apporté une grande nouvelle, celle de l'accord conclu entre la France et les Musulmans d'Orient. Elle sera ressentie dans tout l'Islam et, pour ce qui me concerne personnellement, elle répond à tous mes vœux, car j'ai toujours eu la conviction profonde que les deux forces morales incomparables que représentent la France et l'Islam étaient faites pour s'unir pour le plus grand bien de la paix dans le monde. L'entente avec l'Islam est une tradition des gouvernements français les plus anciens et l'expérience qui se pratique au Maroc, en ce moment, sous l'égide de Votre Majesté, apporte certainement la preuve la

maréchal Lyautey lui-même, à qui Hautecloucq rend également hommage dans sa dédicace⁴⁰⁷. Il s'agit d'un véritable discours politique, prononcé par un représentant de la puissance coloniale française, qui cherche à intégrer les colonies d'Afrique du Nord dans l'espace français : on y relève les marques du projet impérialiste (les termes « accord », « entente », « union » et « idéal commun »), présenté comme une relation égalitaire. Ce seuil textuel intègre ainsi un reportage pittoresque sur le pèlerinage à La Mecque dans les préoccupations de la grande « puissance musulmane » qu'est la France, par le biais de ses colonies d'Afrique du Nord. Il révèle que les écrivains français observent souvent les réalités du Moyen-Orient, et le panarabisme au premier chef, au filtre des intérêts de l'Empire colonial.

La question du panarabisme cristallise les discours impérialistes relayés par les écrivains du corpus, tant dans leurs récits de voyage que dans leurs reportages. Elle révèle l'opposition de la politique impérialiste de la France avec les projets nationalistes des populations arabes qui cherchent à se fédérer au sein d'un grand royaume arabe. Les écrivains, pour qui le panarabisme est une menace, délégitiment cette aspiration en ayant recours à divers procédés, que ce soit le dédain des frères Tharaud ou la transformation de cette question politique majeure en épiphénomène d'une histoire d'amour chez Myriam Harry. En filigranes de ces représentations orientées se lit l'inquiétude pour l'Empire français, qui s'explique occasionnellement dans les textes.

◆ *VOIX DISSIDENTES*

Si les œuvres de notre corpus consacrées à la Syrie et au Liban sont donc, pour la plupart d'entre elles, orientées, la représentation de ces deux pays étant associée à des discours légitimant la tutelle française, il serait toutefois faux de penser que les écrivains s'accordent tous sur la légitimité de la politique colonialiste française dans cette région. Bien que l'anticolonialisme reste largement minoritaire pour la période qui nous occupe et ne s'organise pas au sein d'un mouvement bien structuré⁴⁰⁸, il existe dans notre corpus des voix dissidentes, qui tentent de sortir de l'eurocentrisme et d'un système de pensée impérialiste.

plus éclatante de l'accord cordial qui peut se faire entre les deux civilisations et les deux peuples dans le respect et la liberté mutuels de leurs croyances et de leurs institutions. Ma plus grande, ma seule ambition est de contribuer, grâce à Votre Majesté et avec son appui, à laisser dans ce Moghreb les fondations indestructibles d'une union franco-musulmane, union des âmes, union des cœurs, union des forces, gage de puissance et d'avenir pour nos deux civilisations, dans la poursuite d'un idéal commun de paix et de prospérité ».

⁴⁰⁷ « Au Maréchal Lyautey, que l'Histoire de France appellera : le Maréchal de l'Islam, ce livre est dédié ».

⁴⁰⁸ Nous renvoyons à l'ouvrage de Claude LIAUZU, *Histoire de l'anticolonialisme en France: du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2007 ainsi qu'au numéro 8 de la revue *Aden*, « Anticolonialistes des années 30 et leurs héritages » (*Aden*, n°8, 2009).

Certains écrivains émettent des doutes sur la légitimité du mandat français en Syrie et au Liban : c'est le cas de Roland Dorgelès dont la *Caravane sans chameaux* propose un traitement humoristique mais néanmoins critique de cette question. L'ouvrage met en scène l'évolution de la position du narrateur pour qui le voyage est l'occasion d'un « examen de conscience⁴⁰⁹ », et qui passe donc d'un certain impérialisme conventionnel à un bilan contrasté de la présence française dans les dernières pages.

Au début de son récit de voyage, certaines expressions révèlent les convictions colonialistes de Dorgelès : ainsi, il qualifie d'emblée d' « armée ennemie⁴¹⁰ » les tribus arabes qu'il voit défiler dans Jérusalem, parmi lesquelles se trouvent des insurgés de 1925, et les représente comme des sauvages : « À chaque carrefour, c'étaient de nouvelles harangues, des simulacres de combats, des danses barbares⁴¹¹ [...] ». En filigranes du texte se lit alors la prise de position de l'écrivain qui se range ici du côté de la présence occupante en Syrie. Il se fait traduire les cris de la foule par ses compagnons, le Juif d'Alexandrie Walter Cerf et un prêtre dominicain :

– Pauvre Syrie, tu es sous le joug, mais le jour viendra où nous vengerons nos frères, répétait l'Alexandrin, un peu nerveux.

Puis le Père, toujours placide :

– « Nous sommes prêts à verser notre sang pour notre foi ». Sacrés farceurs⁴¹² !

On observe que si Dorgelès note les réactions de ses compagnons – la nervosité de Walter Cerf, la placidité du religieux qui parvient à s'amuser du spectacle –, il s'abstient de décrire les siennes propres. Pourtant, les slogans scandés par la foule sont menaçants : relevons « Vive la Syrie libre ! Mort aux tyrans de Damas ! » ou encore « À bas la France ! » (répété). Dorgelès semble par ailleurs se sentir directement visé par ces cris de haine, qui scindent manifestants et spectateurs en deux camps ennemis prêts à se battre : « Des visages aux yeux durs se levaient vers nous, des poings tendus⁴¹³ ». Pourtant, la description de cette procession ne suscite pas chez lui de réaffirmation vigoureuse de ses convictions colonialistes. Tout se passe comme s'il découvrait à ce moment les récriminations des populations arabes et se réservait le temps de la réflexion avant de réagir. À l'issue de cette manifestation, il se déclare simplement « nerveux⁴¹⁴ » et se réfugie dans un hôtel, où il retrouve des touristes en pleine discussion sur la géopolitique régionale. Il rapporte la phrase de l'un d'entre eux : « L'Europe n'a pas le

⁴⁰⁹ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 183.

⁴¹⁰ *Ibidem*, p. 96.

⁴¹¹ *Idem*.

⁴¹² *Ibidem*, p. 97.

⁴¹³ *Ibidem*, p. 98.

⁴¹⁴ *Ibidem*, p. 100.

droit d'empêcher la création d'un royaume panarabe⁴¹⁵ ». Mais encore une fois, il ne commente pas cette affirmation et choisit de faire suivre le récit de ce débat par une analyse des différents types de touristes qu'il a croisés au cours de son voyage. En changeant ainsi de sujet, Dorgelès développe une stratégie d'évitement et s'abstient dans un premier temps de donner son sentiment sur cette question qu'il découvre brûlante pour les populations arabes de la région ; ce silence est le signe de sa gêne.

Dans le chapitre intitulé « Du côté des rebelles », l'écrivain évoque à nouveau la révolte syrienne de 1925. Encore une fois, c'est le voyage sur place, c'est-à-dire l'expérience personnelle du lieu et de son atmosphère et la découverte de traces concrètes de la révolte syrienne, qui permettent à Dorgelès de prendre du recul sur ses préjugés plutôt favorables au mandat, et ce chapitre met en scène sa désolidarisation progressive avec la politique de la France en Syrie. Il est guidé dans la ville par un « curieux personnage » nommé Jacques, qui a violemment combattu les druses au moment des troubles de 1925⁴¹⁶. Celui-ci lui montre « les blockhaus et les ruines », les « barricades de sacs à terre⁴¹⁷ », et ces traces d'un combat récent finissent par gêner l'écrivain, qui s'étonne de la nécessité de ce conflit : « Pourquoi cet état de siège ? m'écriai-je. Est-ce un crime, pour des hommes, de réclamer la liberté⁴¹⁸ ? ». Par cette simple question, Dorgelès met en cause la légitimité de la répression de la révolte par les forces françaises. La poursuite de la visite commémorative dans les rues de Damas le plonge dans un état pensif : « Je pensais à tout ce sang versé et au droit que s'arrogent les grands pays de régenter les moins forts⁴¹⁹ ». Ce n'est qu'au cours de cette visite sur les lieux mêmes des combats que l'écrivain semble se rendre compte de la réalité de cette histoire, jusqu'alors tenue à distance, dans un ailleurs lointain et quelque peu irréel :

[...] je regardais ce terrain ravagé où traînaient encore des pieux à demi consumés et des feuilles de tôle. Subitement, l'insurrection de 1925 cessait d'être pour moi une fable, une simple date historique, et devant ce champ de carnage, banal comme un

⁴¹⁵ *Ibidem*, p. 102.

⁴¹⁶ Dans son récit de témoignage sur la révolution syrienne de 1925 à Damas, qu'elle a vécue de l'intérieur, la Française Alice Poulleau évoque elle aussi ce personnage, qu'elle présente comme le chef des partisans français et qu'elle juge dangereux : « [...] la masse du peuple confond Français et partisan, porte toutes les sottises et les brutalités au compte des "Français" et cela fait haïr la France. C'est pourquoi je n'ai pas grande tendresse pour ces escogriffes qu'on rencontre à chaque coin de rue. On dit que la tête de leur chef, Jacques l'Arménien, véritable comitadji, a été mise à prix par les insurgés » (Alice POULLEAU, *À Damas sous les bombes*, *op. cit.*, p. 138.). Il est d'autant plus probable qu'il s'agisse du même personnage que Dorgelès pense que Jacques est Arménien : « N'était-il pas Arménien lui-même ? Depuis ce jour-là, bien qu'il s'en défendît, je l'ai toujours supposé » (Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 182.).

⁴¹⁷ *Ibidem*, p. 179.

⁴¹⁸ *Ibidem*, p. 180.

⁴¹⁹ *Ibidem*, p. 181.

coin de banlieue, je faisais sourdement un examen de conscience dont je n'avais pas à être fier⁴²⁰.

Ici, le paysage oriental n'est plus uniquement un décor en carton-pâte, sans existence par lui-même, mais bien la scène d'une réalité désormais ancrée dans l'Histoire, dont l'observateur peut voir les traces visibles dans le paysage. Dorgelès présente cette visite de Damas comme l'occasion d'une prise de conscience politique sur la responsabilité de la France dans la région : il parle d'« examen de conscience » mais aussi de « procès » au cours duquel il se juge lui-même⁴²¹. Sans trancher, il met en scène ses propres revirements intérieurs sur la politique idéale à mener en Syrie, et va même jusqu'à envisager de « renoncer aux mandats » :

« Renoncer aux mandats ! m'était-il arrivé de souhaiter ; se rembarquer noblement, les Anglais à Jaffa, nous à Beyrouth, et laisser une grande nation arabe se constituer à sa guise... » Pourtant, si l'équité n'était qu'un trompe-l'œil, la générosité un crime ? Savons-nous ce qui se passerait si les Anglais rembarquaient demain leurs Écossais et nous nos légionnaires ? La tuerie ne serait-elle pas pire que l'oppression ? Ne verrait-on pas les Arabes de Palestine se précipiter sur les Sionistes, les Musulmans syriens sur les Maronites, les Bédouins sur les gens des villes qui les ont tant volés ? [...] – Décidément, c'est très difficile d'être juste⁴²² [...]

Bien qu'il nuance aussitôt ses propos en songeant que cela entraînerait une recrudescence des violences, Dorgelès semble toutefois avoir sérieusement envisagé que la France accorde leur indépendance à la Syrie et au Liban afin de laisser se réaliser le projet panarabe. Désireux de conserver une posture artiste devant ces sombres considérations politiques, l'écrivain met un point d'honneur à ne pas trancher, et prend une distance ironique en qualifiant ces pensées de « grave songerie [...], où il n'y avait que des majuscules⁴²³ ». Mais il n'en prend pas moins dans ces pages une position de doute, si ce n'est de rejet de la politique colonialiste de la France en Syrie, suffisamment rare dans notre corpus pour être soulignée. Finalement, le titre même de ce chapitre peut se comprendre comme une prise de position : Dorgelès est « du côté des rebelles ».

La fin de son voyage, à Beyrouth d'où il doit prendre le paquebot du retour, est l'occasion pour Dorgelès de faire une synthèse de ses réflexions sur la politique menée par la France en Syrie et au Liban. Cherchant à tirer des « conclusions⁴²⁴ » de son voyage,

⁴²⁰ *Ibidem*, p. 183.

⁴²¹ « Devant ce sanglant cloaque, je jugeais l'insurrection et je me jugeais moi-même [...]. Procès comique et affligeant... » (*Ibidem*, p. 184.).

⁴²² *Idem*.

⁴²³ *Idem*.

⁴²⁴ Le dernier chapitre de *La Caravane sans chameaux* est intitulé « Un coup de Dingue (*sic*) ou à la recherche de conclusions ».

il ne peut que dresser un bilan amer des sept années de présence française dans la région :

Après sept ans d'occupation, que restait-il de tout cela ? De la défiance, des déceptions, de la rancœur...

Quel crime avons-nous donc commis ? Oh ! pas grand-chose. Nous sommes venus, c'est tout. Venus avec notre argent, notre bonne volonté, nos idées libérales... Mais il n'y a que dans les chansons sentimentales que les absents ont tort. De loin, la France semblait parée de tous les prestiges ; de près, ce n'était plus qu'un gouvernement. [...] Et puis, il y eut les fautes inévitables des grandes tentatives, les Hauts Commissaires dont on changeait comme de cantonniers, chacun avec sa politique, ou sans politique du tout ; la faiblesse et la brutalité alternant sans raison, la ladrerie succédant tout d'un coup aux largesses, les réformes hâtives, les promesses pas tenues. Alors, peu à peu, des cœurs qui nous aimaient se sont lassés, l'âme populaire a cessé de croire en nous. Ce fut la faillite de l'idéal devant les réalités⁴²⁵...

Ces lignes manifestent la tentative de décentrement de Dorgelès, qui s'attache à considérer la situation du point de vue des populations arabes. Notons toutefois que sa critique ne porte pas sur le principe de la colonisation, qu'il semble présenter de manière positive, la qualifiant même de « grande tentative » ; l'écrivain minimise également les fautes de la France (« Quel crime avons-nous donc commis ? Oh ! pas grand-chose »). Mais il fait tout de même un constat d'échec de la politique française en Syrie, qu'il met sur le compte d'une politique trop inconstante. Il est vrai que la sévérité de ce constat est relativisée dans le texte par l'artifice narratif de la fièvre dont le narrateur, malade de la dengue, est alors la victime : cela permet d'intégrer ces réflexions et ses récents souvenirs de voyage dans le cadre d'un délire fébrile, et d'ainsi distinguer le ton de celui d'un austère essai géopolitique. Dorgelès a recours à cette astuce romanesque jusque dans les dernières pages, ce qui contribue à brouiller son message idéologique : il y défend tout à la fois le retrait de la France du Liban et la nécessité pour elle d'y rester, la bravoure des soldats français et celle des insurgés, et sans conclure se réjouit de retourner bientôt en France, « le plus beau pays du monde⁴²⁶ ». Bien que le livre se ferme ainsi sur une pirouette de dandy, *La Caravane sans chameaux* n'est pas exempte d'une réelle remise en question de la présence française dans le Levant, notamment dans la relation avec les populations locales. Dorgelès semble avoir corrigé un certain nombre de préjugés à ce sujet, comme l'indique sa conclusion relativiste :

Nous leur reprochons leur fanatisme étroit, leurs religions ennemies : nos sectarismes politiques valent-ils beaucoup mieux ? Leur amour de l'argent : le veau d'or ne règne-t-il que sur l'Hermon ? Leur duplicité, leur orgueil : sont-ce là des défauts qu'on ne rencontre qu'en Orient ? On a dit encore d'eux qu'ils étaient sans bravoure : qu'on aille plutôt le demander aux survivants de la colonne Michaud, qui

⁴²⁵ Roland DORGELÈS, *Caravane*, *op. cit.*, p. 286-288.

⁴²⁶ *Ibidem*, p. 300.

virent se défendre pied à pied et tomber à leur poste les soldats de la légion syrienne, lancés avec les nôtres dans cette expédition honteuse⁴²⁷.

Sans chercher à polémiquer, l'écrivain condamne ici à nouveau⁴²⁸ les violences suscitées par la décision de la France de réprimer durement la révolte de 1925 et appelle de ses vœux une relation plus pacifiée entre des peuples qu'il considère de valeur égale. C'est finalement par un moyen terme assez consensuel que Dorgelès répond aux questions plus dérangementes qu'il posait dans le chapitre consacré à Damas. Mais tout comme ce fervent colonialiste avait pu dénoncer trois ans plus tôt le scandale de la gestion de la colonie indochinoise dans *Sur la route mandarine*, et être pour cela taxé d'anticolonialisme⁴²⁹, *La Caravane sans chameaux* ne cherche pas à dissimuler les problèmes posés par la présence française au Moyen-Orient. Dorgelès parvient à y faire entendre une voix singulière au regard de la production contemporaine. La force de son ouvrage réside dans la posture humoristique du narrateur qui permet de donner une dimension humaine aux drames engendrés par la politique française dans la région, et dessine le parcours d'une prise de conscience progressive. L'écrivain qui a pu se décrire comme un anarchiste chrétien⁴³⁰ y développe ses convictions humanistes, sans toutefois remettre en cause le principe même de la colonisation.

Sa position est assez proche de celle de Maurice Martin du Gard. Dans le récit de son voyage au Moyen-Orient, celui-ci cherche à distinguer son récit des œuvres des disciples de Barrès, qu'il qualifie de « fringantes et nobles songeries qui mêlent les dieux et les âges et qui flattent les lettrés à Damas, à Beyrouth⁴³¹ ». À ces rêveries éthérées, il oppose sa description d'une région en proie aux troubles politiques, et dresse à son tour un bilan plus que contrasté du mandat français en Syrie :

Le paysage était toujours aussi monotone, où pullulaient dans le lointain des féodalités aigries, des sectes, des races à ne plus les compter, déchues par une servitude qui pesait depuis plusieurs siècles sur des hommes que nous pouvions, mieux que personne, faire accéder à un stade de paix et de confiance ; nous le devons, si notre politique n'avait pas été si hésitante et si contradictoire ; si un de nos anciens alliés

⁴²⁷ *Ibidem*, p. 298.

⁴²⁸ Dorgelès trouve ces violences inacceptables et les condamne à plusieurs reprises dans le chapitre. Citons par exemple : « Mais aussitôt, derrière le large râble du chef de bande, apparaissaient [dans mon esprit] la citadelle, les quartiers bombardés, un verger de potences, et mon sourire s'effaçait. Non, non, jamais la France n'avait voulu cela » (*Ibidem*, p. 289).

⁴²⁹ Philippe Baudorre revient de façon complète sur la polémique qui suivit la parution de ce reportage, qui provoqua l'indignation de la presse française d'Indochine et de certains quotidiens de métropole. L'auteur présente clairement la position de Dorgelès : « il pense que loin d'affaiblir l'œuvre de la colonisation, la dénonciation de ceux qui la dénaturent et la détournent à leur profit ne peut que la renforcer » (Philippe BAUDORRE, *op. cit.*, p. 218).

⁴³⁰ Nous renvoyons à la biographie de l'écrivain par Micheline DUPRAY, *Roland Dorgelès. Un siècle de vie littéraire française*, Paris, Presses de la Renaissance, 1986, p. 162.

⁴³¹ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 94.

n'avait pas multiplié à plaisir nos embarras par une action perfide qui tendait à démontrer au monde que nous étions incapables de gouverner un territoire sous mandat ; à faire constater à l'Égypte voisine, et même à toute l'Afrique du Nord, que notre prétention à l'impérialisme libéral n'était pas justifiée⁴³².

Selon lui, l'échec du mandat est surtout dû aux erreurs politiques stratégiques de la France, mais aussi aux manœuvres de la Grande-Bretagne (« un de nos anciens alliés »), sa rivale dans la région. On observe que tout comme Dorgelès, Martin du Gard ne remet donc pas en question la légitimité de la présence française dans cette région ; il est convaincu que la France était la mieux placée pour la « faire accéder à un stade de paix et de confiance », et que cela constituait pour elle un « devoir de civilisation » (« nous le devons »).

Pour la période de l'entre-deux-guerres, d'autres ouvrages se distinguent par leurs attaques plus frontales du mandat français en Syrie. C'est le cas des textes écrits par deux femmes, résidentes au Moyen-Orient, qui constituent des réactions aux récits de voyage et aux reportages impérialistes que nous avons étudiés. Citons pour commencer Valentine de Saint-Point⁴³³, qui dédie sa *Vérité sur la Syrie*⁴³⁴, récit de son séjour en Syrie depuis l'Égypte, à tous ceux qui, selon elle, ne manifestent pas de point de vue prédateur sur l'Orient : « À Alphonse de Lamartine, à Pierre Loti, à Claude Farrère, à Romain Rolland, à tous ceux qui, morts ou vivants, sans intérêt personnel, sans but d'hégémonie politique ou religieuse, contribuèrent à l'expansion de notre culture en Orient, à tous ceux qui, chrétiens, firent aimer la France par l'Islam, ce livre de vérité, cet appel de détresse, est dédié⁴³⁵ », écrit-elle. Cette dédicace est à l'aune d'un essai polémique sur la manière dont la France considère son mandat français dans le Levant. L'éditeur, qui signe un « avertissement » précédant la préface de l'auteure, prend soin de rappeler que le principe même du mandat, limité dans le temps et visant à conduire un pays à son indépendance, se distingue de la colonisation directe : il s'indigne de « l'erreur d'opinion » consistant à « confondre sur le même plan nos titres coloniaux incontestables et les mandats *limités* que nous tenons de la S.D.N.⁴³⁶ ». Ces précisions préparent le lecteur à un « livre politique », ce qui est confirmé par la préface polémique

⁴³² *Ibidem*, p. 95-96.

⁴³³ Arrière petite nièce de Lamartine, Valentine de Saint-Point (1875-1953) se convertit à l'Islam pendant un séjour au Maghreb et s'installe définitivement au Caire en 1924. Elle y crée *Le Phoenix, revue de la Renaissance orientale* et devient une figure d'intellectuelle anticolonialiste. Nous renvoyons à la thèse d'Élodie Gaden, qui s'est intéressée à cette écrivaine injustement oubliée (Élodie GADEN, *Écrits littéraires de femmes en Égypte francophone, op. cit.*) et à Daniel Lançon qui lui a également consacré un article (Daniel LANÇON, « Valentine de Saint-Point, égérie de l'Orient arabe et musulman », dans *Les Français en Égypte, op. cit.*, p. 209-218.).

⁴³⁴ Valentine DE SAINT-POINT, *La vérité sur la Syrie, par un témoin*, Paris, Cahiers de France, 1929.

⁴³⁵ *Ibidem*, p. 7.

⁴³⁶ *Ibidem*, p. 4. C'est l'éditeur qui souligne.

de Valentine de Saint-Point. Son ouvrage répond selon elle à une exigence de vérité sur la présence française en Syrie : « [Les Français] ont vu le sang et l'or répandus en Syrie sans aucun résultat appréciable ni pour la France ni pour la Syrie. Ils voient l'une et l'autre mécontentes. Ils ne comprennent pas. Ils veulent comprendre. [...] Puissent ces pages être une leçon et un avertissement⁴³⁷ ». Les procédés rhétoriques et le style général de cette préface l'assimilent, selon Élodie Gaden, à un véritable « manifeste politique polémique⁴³⁸ ».

Le récit d'Alice Poulleau dans *À Damas sous les bombes* constitue quant à lui un témoignage inédit rédigé par une résidente de Damas, témoin directe de la révolte syrienne. Derrière ce titre sensationnaliste se lit le « journal de siège⁴³⁹ » d'une Française installée en Syrie, qui donne à lire et à voir – par la présence de photographies⁴⁴⁰ – une tout autre réalité que celle décrite par les chantres de la présence française dans le Levant. Bien intégrée dans la société damasquine, l'auteure qui comprend et parle l'arabe présente un point de vue décentré sur la révolte de 1925, qu'elle décrit de l'intérieur. Elle manifeste son empathie pour le peuple syrien et n'hésite pas à dénoncer les exactions commises par la France qui selon elle outrepassa le rôle qui lui a été dévolu dans le cadre du mandat :

[...] un malentendu s'accroissait entre la France et la Syrie et les revendications portaient sur les faits suivants, que je notai tels qu'ils me furent cités : le mandat syrien n'était pas accepté de la population, qui désirait l'indépendance ; la France, qui ne devait apporter son concours que sous forme de conseil ou de protection de police, traitait la Syrie comme une colonie administrée par une méthode d'autorité despotique⁴⁴¹.

Tout au long des dix-huit mois qu'elle passe alors à Damas, Alice Poulleau livre la chronique de la révolte syrienne et de sa répression par les autorités françaises, dans le but de rétablir une vérité qu'elle estime déformée par la presse francophone locale mais aussi par la presse française, objet de ses critiques. Elle dénonce continuellement la pratique de la censure et s'érige en voix dissidente dans le concert des chantres du mandat français. « Pourquoi cette haine ? Pourquoi cette guerre ? Pourquoi leur refuser

⁴³⁷ *Ibidem*, p. 9-10.

⁴³⁸ Élodie GADEN, *Écrits littéraires de femmes en Égypte francophone*, *op. cit.*, p. 250.

⁴³⁹ Alice POULLEAU, *op. cit.*, p. 8.

⁴⁴⁰ Dans la postface de l'ouvrage récemment réédité, Élodie Gaden et Pascale Roux soulignent la dimension polémique de ces photographies : « En intégrant des photographies, [Alice Poulleau] cherche à choquer et faire réagir l'opinion publique. Ainsi ces clichés d'un défilé de prisonniers, d'une scène de répression ou encore d'une trentaine de cadavres de Syriens alignés à terre, intitulé le « splendide tableau de chasse », selon la cynique expression du journaliste Stironi » (*Ibidem*, p. 197). Stironi est un photographe au journal francophone *La Syrie*, cible régulière des attaques d'Alice Poulleau.

⁴⁴¹ *Ibidem*, p. 11-12.

l'indépendance que notre histoire leur prêche à chaque page⁴⁴² ? », s'écrie-t-elle. Motivé par une indignation irrépressible devant ce qui se passe en Syrie, *À Damas sous les bombes* est un texte littéraire engagé et polémique, donnant à entendre « une voix féminine, pacifiste et anticolonialiste⁴⁴³ » qui tranche résolument avec les discours colonialistes de la plupart des récits de voyage et de reportage sur ce pays.

Au terme de cette étude sur la représentation des enjeux politiques du Moyen-Orient, il apparaît que les écrivains opèrent, consciemment ou non, une sélection signifiante. Entre ce qui est tu – le génocide arménien –, ce qui est présenté de manière dépolitisée – le nationalisme turc, le wahabisme d'Ibn Saoud et le sionisme en Palestine –, et ce qui fait l'objet d'une représentation plus engagée de la part des écrivains, c'est-à-dire les nationalismes arabes (égyptien et syrien notamment), les Voyages en Orient du corpus révèlent l'existence d'un regard français et impérialiste sur la région.

Pour la période qui nous intéresse, les Voyages en Orient des écrivains français s'inscrivent donc, pour la plupart, dans le champ de la littérature coloniale. La Syrie et le Liban étant devenus mandats français, les voyageurs ne peuvent s'empêcher, consciemment ou non, de considérer ces pays comme des colonies et de vouloir, suivant le mot de Barrès, les « incorporer à la pensée française ». Il convient toutefois de nuancer ce constat, puisque quelques voix dissidentes s'élèvent pour proposer un regard dépourvu de considérations impérialistes sur la région. Dans tous les cas, le pittoresque doit désormais composer avec des considérations politiques incontournables : on observe ainsi une politisation du genre, qui se fait de plus en plus le vecteur des opinions politiques et idéologiques des auteurs.

Ces évolutions politiques, jointes aux bouleversements technologiques et économiques – développement des infrastructures industrielles, commerciales, touristiques et de transport – transforment à ce point le Voyage en Orient qu'on peut légitimement se demander si le genre ne meurt pas au cours de cette première moitié du XX^e siècle. Il nous semble toutefois que c'est bien une reconfiguration que l'on observe alors et non une agonie, dans la mesure où les écrivains parviennent à intégrer le risque de la disparition du genre au sein même de leurs ouvrages, les ouvrant ainsi à une dimension dialogique salvatrice. Nous aimerions pour finir étudier cette régénération du Voyage en Orient de l'intérieur, mais aussi de l'extérieur, grâce à l'apport précieux de critiques venues de l'autre rive de la Méditerranée : c'est ce dialogue ouvert qui a permis au genre de perdurer, et d'ouvrir la voie – et de donner voix – à d'autres productions littéraires, dont la plus notable est sans doute la littérature francophone du Moyen-

⁴⁴² *Ibidem*, p. 158.

⁴⁴³ *Ibidem*, p. 204.

Orient, qui nous semble naître, en partie, de la contestation de cette littérature viatique française.

CHAPITRE 8. PERSPECTIVES CROISÉES. DÉBATS AUTOUR D'UNE RÉINVENTION

Si nous avons déjà traité d'aspects formels de la réinvention du Voyage en Orient dans la première moitié du XX^e siècle – comme le rejet du pittoresque romantique et de l'écriture poétisante – nous en sommes restés aux interrogations et aux débats internes au champ littéraire français. Or, l'une des évolutions majeures du Voyage en Orient pour l'époque qui nous intéresse est l'ouverture du corpus à des lectorats différents de ceux originellement visés par les écrivains : la critique communiste en France et surtout, au Moyen-Orient, le lectorat inattendu et parfois virulent constitué par les élites francophones. Ces nouveaux lecteurs appellent à l'abandon du pittoresque au profit d'une meilleure prise en compte des réalités moyen-orientales ; ils remettent en question l'existence même d'une littérature dite « exotique » et/ou coloniale, dont le Voyage en Orient leur semble relever, et dont ils dénoncent les présupposés impérialistes. À l'heure où les « subalternes » prennent la parole¹, le Voyage en Orient est plus que jamais une littérature polémique, qui s'inscrit dans les relations de pouvoir entre « l'Occident » et des pays arabes qui prennent leur indépendance et aspirent à maîtriser leur propre représentation.

Il est donc nécessaire d'en venir à une perspective croisée entre France et Moyen-Orient, et ce afin de mesurer les évolutions du genre à une époque où se constitue une littérature francophone dans les pays du Moyen-Orient². Il nous apparaît en effet que ce débat entre les deux rives de la Méditerranée, qui prend différentes formes – comptes rendus d'ouvrages, mais aussi représentations réciproques au sein des textes et collaborations littéraires –, doit être pris en compte dans le cadre d'une histoire du Voyage en Orient. Ces échanges et apports extérieurs constituent une nouveauté de la période qui nous occupe et sont de la première importance dans l'histoire du genre et tout particulièrement dans le débat autour de sa possible réinvention, après l'âge d'or du XIX^e siècle. Ils permettent de mettre en perspective la disparition progressive du Voyage en Orient dans le champ littéraire français et sa récupération polémique au sein des littératures francophones émergentes qui au Moyen-Orient naissent, en partie, du désir des auteurs francophones de corriger les poncifs que ce genre a diffusés sur leurs pays.

¹ Gayatri Chakravorty SPIVAK, « Can the Subalterne Speak ? », dans Cary NELSON et Lawrence GROSSBERG (éds.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, 1988, p. 271-313 (*Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, traduction française de Jérôme Vidal, Paris, Éditions Amsterdam, 2006).

² Pour l'Égypte et le Liban, nous nous appuyons notamment sur l'ouvrage de Caroline HERVÉ-MONTEL, *Renaissance littéraire & conscience nationale : les premiers romans en français au Liban et en Égypte, 1908-1933*, *op. cit.*

Dans ce dernier chapitre, nous nous attacherons donc à montrer comment *l'autre* est représenté dans les textes du corpus, et comment cette ouverture inédite du genre à une altérité qui a désormais voix au chapitre a pu jouer un rôle dans l'émergence des littératures francophones du Moyen-Orient. Pour cela, nous analyserons d'abord le caractère polémique du Voyage en Orient, attaqué en France et au Moyen-Orient pour l'idéologie colonialiste qu'il promeut, avant de montrer la dimension dialogique de l'orientalisme des œuvres de notre corpus, qui a permis de jeter un pont entre le champ littéraire français et les littératures francophones de la région.

I— UNE RÉCEPTION POLÉMIQUE

La réception que la critique réserve aux Voyages en Orient du corpus est le reflet de la politisation constatée dans les œuvres. Elle montre que celles-ci ne font pas l'objet d'une unanimité quant à la manière de représenter les pays du Moyen-Orient. Le dépouillement de la presse tant française que moyen-orientale (presse francophone d'Égypte et du Liban principalement) a permis de mettre au jour plusieurs recensions très critiques des ouvrages en question. Or, la lecture de ces écrits critiques confirme l'existence d'un biais colonialiste dans le champ littéraire français, puisque la réception des œuvres du corpus y est largement dépolitisée, c'est-à-dire, en un sens, complice du message impérialiste qui y est contenu, à l'exception notable des organes de presse relevant du communisme et plus particulièrement du marxisme, qui sont les seuls à dénoncer le Voyage en Orient comme relevant d'une littérature coloniale. De la même façon, les intellectuels s'exprimant dans la presse francophone du Moyen-Orient sont particulièrement attentifs à ces présupposés idéologiques et n'hésitent plus à contester une représentation de leurs pays qu'ils jugent encore essentialiste, infantiliste et impérialiste.

a. En France

◆ UNE RÉCEPTION RELATIVEMENT DÉPOLITISÉE

Pour la période de l'entre-deux-guerres, les périodiques français recensant des récits de Voyage en Orient semblent s'intéresser avant tout à la littérarité de ces textes, et non à leur exactitude – géographique, historique, etc. – et ne songent pas à mettre en question la représentation du Moyen-Orient qui y est déployée, et encore moins l'éventuel discours impérialiste tenu par les écrivains. *Le Chemin de Damas* (1923) où les

frères Tharaud font l'éloge de la présence française en Syrie et au Liban et se réjouissent de l'échec de la politique panarabe, est ainsi loué pour son « objectivité » :

L'objectivité de leur vision s'impose au lecteur : aucun n'oubliera cette saisissante métaphore qui traite Alep, Antioche, Damas comme des ports sur l'océan des sables. Sur les rivalités religieuses, sur les divergences dogmatiques du Levant, le livre contient des formules décisives [...]³.

Les prises de position des frères écrivains, particulièrement développées dans les derniers chapitres du livre, ne sont donc pas discutées par le critique qui semble partager ces opinions et s'attache surtout à la dimension littéraire de l'œuvre et à sa place dans la tradition des récits de voyage en Orient⁴. Il est fréquent que les critiques s'arrêtent à des interrogations formelles sur le genre auquel appartiennent les textes relevant d'une « littérature de voyage » assez délicate à identifier. *La Promenade égyptienne* de Claude Aveline « inaugure un genre : celui du roman d'un voyage⁵ » ; *Orient* d'Édouard Herriot « est autre chose qu'une relation de voyage, autre chose qu'un rapport administratif pour les archives des affaires étrangères, et c'est pourtant un peu cela, un peu ceci⁶ ». L'hybridité générique des textes est donc souvent mise en avant, confirmant l'approche formaliste de ces œuvres par la critique. De la même manière, le livre de Roland Dorgelès est considéré comme

un compromis entre les « notes de voyage » et les « itinéraires ». Des premières il a le tour vif et superficiel, des autres les réflexions, les haltes, sans mirage, de la pensée. L'ensemble donne l'impression d'un récit rapide qui tient plus du reportage littéraire que de l'œuvre châtiée, mûrie, riche en évocations ou fertile en aperçus nouveaux⁷.

Les doutes émis par l'auteur sur la présence française en Syrie ne font l'objet d'aucun commentaire de la part du journaliste, qui évoque « les manifestations hostiles des Musulmans à Jérusalem » mais non celles des Druses contre le mandat français à Damas, dissimulant ainsi une réflexion qu'il juge peut-être gênante. Cette évacuation des

³ Paul MASSON-OURSSEL, « *Le Chemin de Damas*, par Jérôme et Jean Tharaud », *La Nouvelle Revue Française*, n°119, août 1923.

⁴ « La Syrie est ici expliquée autant que décrite ; pour mener à bien une telle entreprise il fallait s'abstraire de la “vaine turquerie” où se fût complu l'amant des “Désenchantées”, revivre les mythes d'Adonis, le nomadisme des Sémites, la domination gréco-romaines, le sec conformisme de l'Islam, l'enthousiasme des Croisés. Lamartine et Barrès sont passés par là : J. et J. Tharaud en tiennent grand compte ; mais ils retrouvent dans les buissons la piste des dryades, sur le sable les traces fraîches encore des chameaux d'Abraham ; toutefois ils ne dédaignent pas de s'envoler avec un aviateur militaire sur le désert, jusqu'à l'Euphrate : car la réalité supérieure des croyances d'antan ou de toujours ne compromet pas, devant leur jugement, la réalité passagère du présent » (*Ibid*).

⁵ Benjamin CRÉMIEUX, *La Nouvelle Revue Française*, n°249, juin 1934.

⁶ Eugène-Humbert GUITARD, *Revue d'Histoire de la pharmacie*, supplément au n° 86, 1934.

⁷ G. D., « *La Caravane sans chameaux*, par Roland Dorgelès », *La Nouvelle Revue Française*, n° 180, septembre 1928.

chapitres sur la Syrie et le panarabisme s'observe aussi dans les comptes rendus du livre dans le *Mercur de France*⁸ et dans *Le Temps*, où le critique, Paul Souday, consacre les trois-quarts de son article à la polémique littéraire que soulève Dorgelès dans *La Caravane sans chameaux*, c'est-à-dire son oubli volontaire de ses prédécesseurs romantiques, Chateaubriand et Lamartine au premier chef ; ce n'est qu'à la toute fin de son analyse qu'il évoque le positionnement idéologique de Dorgelès au sujet du mandat français en Syrie, sans la développer et en donnant sa propre opinion sur la question :

Enfin M. Dorgelès dit quelques mots du mandat français, et plus raisonnables qu'on ne pouvait le prévoir. Il y a eu quelques mécomptes en Syrie, mais M. Dorgelès, qui par nature penche pour l'idylle utopique et le droit intégral de tous les peuples à la liberté, reconnaît que ceux-là pratiquent surtout, dès qu'on le leur permet, celle du pillage et du massacre⁹.

L'idéalisme de Dorgelès est tourné en dérision (« idylle utopique »), parallèlement à une euphémisation de la situation politique en Syrie (« quelques mécomptes »), dans cette critique orientée.

On observe également que des textes dont la dépolitisation extrême pose problème en ces temps où le Moyen-Orient subit de nombreux et profonds bouleversements, ne suscitent pour autant pas de remarques à ce sujet : la critique semble goûter les récits de voyage qui entretiennent la vision d'un Orient statique et éternel. C'est ce qu'illustre par exemple la réception en France de *Palace-Égypte* de Francis Carco. Alors même que ce texte revendique une représentation très moderne et superficielle de l'Égypte, les comptes rendus portent uniquement sur des questions formelles, et les critiques retrouvent même sous la plume de Carco des aspects de « l'Égypte éternelle » qu'il aurait peut-être lui-même reniés : l'un qualifie par exemple l'ouvrage de « vivante relation d'une agréable promenade en compagnie de personnages qui s'identifient merveilleusement [...] avec cette nature ardente de l'Égypte¹⁰ », le déterminant démonstratif venant ici révéler le stéréotype. Le compte rendu de sept pages que Henry Bidou consacre à *Palace-Égypte* dans *La Revue de Paris*¹¹ est quant à lui une longue paraphrase qui se garde bien de commenter le choix d'une représentation superficielle de l'Égypte ; enfin, Lucien Dubech, journaliste aux *Nouvelles Littéraires*¹², s'intéresse avant tout à la question du genre « périlleux » du livre qui emprunte autant aux « souvenirs de voyage » qu'au roman¹³. Les

⁸ Auguste CHEYLACK, *Le Mercur de France*, 15 novembre 1928.

⁹ Paul SOUDAY, *Le Temps*, 17 mai 1928.

¹⁰ Compte rendu dans *Le Temps*, 2 août 1933, p. 5 (non signé).

¹¹ Henry BIDOU, « Le mouvement littéraire », *La Revue de Paris*, septembre-octobre 1933, p. 438-444.

¹² Lucien DUBECH, *Les Nouvelles littéraires*, 16 septembre 1933, p. 4.

¹³ « M. Carco a utilisé ses souvenirs de voyage sur la trame d'un roman où il ne nous appartient pas de discerner l'imaginaire. C'est un genre faux, assurément, et hybride » (*Ibid*).

récits de voyage en Orient font donc globalement l'objet d'une réception mesurée qui choisit de se placer sur le plan de l'histoire littéraire et de l'esthétique bien plus que sur le plan politique, et véhicule une représentation assez conventionnelle de « l'Orient ».

On pourrait s'attendre ce que les œuvres plus polémiques de notre corpus, à commencer par *Devant l'Islam*, le pamphlet de Louis Bertrand déguisé en récit de voyage, donnent lieu à un débat idéologique dans la critique française. Il n'en est pourtant rien : ce livre ne fait pas l'objet de comptes rendus détaillés et, que ce soit par consentement ou indifférence, ne semble susciter aucune controverse sur l'évident racisme de cet adepte de la théorie du « complot oriental¹⁴ ». La situation est différente pour *Aden Arabie* de Paul Nizan, autre anti-récit de voyage à la dimension polémique affirmée et cri de haine contre toutes les formes de bourgeoisie, qui, lui, n'a pas laissé les journalistes indifférents. Jean Vignaud du *Petit Parisien* écrit par exemple qu'il n'a « jamais lu un livre aussi offensant, aussi désagréable, aussi ordurier par endroits, écrit contre les Français », écrit par quelqu'un qui n'aurait fait le voyage à Aden que « dans le but de renforcer son culte à Karl Marx¹⁵ ». Il semble inacceptable que Nizan, dont le critique rappelle la qualité d'ancien élève de l'École Normale Supérieure, ose critiquer la France et son Empire¹⁶. Denis Marion dans *La Nouvelle Revue Française* reproche également au jeune écrivain ses « intentions malveillantes à l'égard de la France et de l'Europe¹⁷ », ce qui peut

¹⁴ On peut supposer que son texte est éclipsé par la voix de Henri Massis, auteur de plusieurs essais (citons *Romain Rolland contre la France*, Paris, H. Floury, 1915 et ses *Jugements* sur ses contemporains (Renan, France, Barrès, Gide, Rolland, Duhamel, Benda) publiés chez Plon en deux volumes en 1923 et 1924) qui ont provoqué de vifs débats au point que l'une des cinq questions posées dans le numéro spécial des « Appels de l'Orient » des *Cahiers du Mois* porte sur cet auteur : « 3^e Êtes-vous d'avis avec Henri Massis, que cette influence de l'Orient puisse constituer pour la pensée et les arts français un péril grave et qu'il serait urgent de combattre, ou pensez-vous que la liquidation des influences méditerranéennes soit commencée et que nous puissions, à l'exemple de l'Allemagne, demander à la "connaissance de l'Est" un enrichissement de notre culture générale et un renouvellement de notre sensibilité ? ». Il est intéressant de lire la réponse donnée par René Guénon à cette question, qui peut viser l'ouvrage de Louis Bertrand : « Ceux qui perdent leur temps à dénoncer le "péril oriental", alors que les Orientaux ne menacent personne, ne font aucun prosélytisme et demandent simplement qu'on les laisse tranquilles chez eux, ce qui est assez légitime, ceux-là, dis-je, devraient bien se rendre compte que le vrai péril, pour l'Occident moderne, est celui qui vient de ses propres défauts » (René GUÉNON dans « Les Appels de l'Orient », *Les Cahiers du Mois*, Émile-Paul Frères éditeurs, février-mars 1925). Même François Bonjean, qui consacre pourtant dans *Europe* deux articles sur l'Orient en 1925 (« Les Appels de l'Orient », *Europe*, n° 5, 15 août 1925 et « L'esprit laïque et l'Islam », *Europe*, 15 décembre 1925), ne dit mot de l'ouvrage de Louis Bertrand.

¹⁵ Jean VIGNAUD, *Les Nouvelles littéraires*, 18 avril 1931, p. 4.

¹⁶ Bien que la critique de Nizan vise plus généralement le capitalisme, certains lignes critiquent ouvertement la colonisation, dénoncée comme une entreprise de spoliation des ressources et comme une hypocrite « mission de civilisation » de populations locales asservies : « [...] La terre connue, arpentée, cadastrée, les gens d'Europe l'ont mise en coupe : on est partout volé comme dans un bois ; les paradis sont des entreprises commerciales de cobalt, d'arachides, de caoutchouc, de coprah ; les sauvages vertueux sont des clients et des esclaves. Les curés de tous les dieux blancs se sont mis à convertir ces idolâtres, ces fétichistes, à leur parler de Luther et de la Vierge de Lourdes, à leur révéler les culottes de chez Esders. Avec l'Eucharistie arrive le travail forcé du Brazzaville-Océan » (Paul NIZAN, *op. cit.*, p. 74).

¹⁷ Denis MARION, « *Aden, Arabie*, par Paul Nizan », *La Nouvelle Revue Française*, n° 212, mai 1931.

s'expliquer en partie par le fait que le livre inaugurerait la collection « Europe » des éditions Rieder. Les autres critiques, moins négatives, déplorent toutefois la dimension pamphlétaire d'*Aden Arabie*¹⁸. On lit ainsi dans *Europe*, revue pourtant créée sous l'influence de Romain Rolland¹⁹ et Jean-Richard Bloch, écrivains aux sympathies communistes affichées, un compte rendu assez critique du livre sous la plume d'Emmanuel Berl. S'il semble comprendre la révolte qui « gonfle les cœurs » de la jeunesse, le journaliste est néanmoins agacé par l'attitude négative de Nizan : « il m'est impossible de ne pas noter que, malgré ce qu'il y a de tendu dans son livre, les refus par quoi il commence ne fondent qu'avec fragilité les conclusions qui le terminent ». Il appelle l'écrivain à sortir de la gangue scolaire dans laquelle il le juge encore « empêtré » et à ne pas se spécialiser « dans l'achat ou dans la vente – l'une et l'autre faciles – des certificats de bonne conduite et de bonne révolution ». Ce « genre de littérature », ajoute-t-il, « qui n'a jamais beaucoup réussi, a cessé de tromper personne²⁰ ». Ce compte rendu enregistre donc bien la dimension polémique du texte de Nizan mais invite toutefois le jeune écrivain à plus de souplesse dans ses propos et rejoint en cela Denis Marion, selon qui Nizan donne des leçons de communisme sans les appliquer lui-même²¹. Bien qu'*Aden Arabie* occupe dans notre corpus une place à part en raison de son inscription dans la littérature d'idées bien plus que dans la littérature de voyage, on peut supposer que cette réception montre que le Voyage en Orient n'était pas considéré comme le lieu privilégié d'un discours politique sur le Moyen-Orient.

Il convient de noter que les récits de voyage en Orient commencent à être considérés comme un ensemble d'ouvrages présentant une certaine cohérence, c'est-à-dire susceptibles d'être abordés de manière synthétique. Si la période qui nous occupe voit la

¹⁸ Pour André Chaumeix de la *Revue des Deux Mondes*, il s'agit d'un livre « nihiliste » ; Gabriel Marcel dans *L'Europe nouvelle* rapproche ce « témoignage fort curieux » des œuvres d'André Malraux et des pamphlets d'Emmanuel Berl.

¹⁹ Nous renvoyons au récit de voyage rédigé par l'écrivain suite à son séjour à Moscou : Romain ROLLAND, *Voyage à Moscou (juin-juillet 1935)*, édition Bernard Duchatelet, Paris, Albin Michel, 1992. Voir aussi Bernard DUCHATELET, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Paris, Albin Michel, 2002 et CŒURÉ, Sophie, « Romain Rolland, la Russie et le communisme. L'apport des archives soviétiques », *Cahiers de Brèves*, n° 34, décembre 2014, p. 24-31.

²⁰ Emmanuel BERL, compte rendu d'*Aden Arabie* dans *Europe*, 15 juin 1931.

²¹ « D'où vient cette haine que Paul Nizan a vouée à l'organisation sociale actuelle ? Les références aux guerres coloniales et aux passes prolétariennes sont terriblement abstraites, l'expérience directe ne semble y être pour rien. Je n'ai réussi à découvrir dans le texte qu'une seule justification à tant d'amertume : « Nous ne sommes pas satisfaits d'avance des métiers auxquels on nous dresse avec promesse de maigres salaires ». Comme il s'agit là de normaliens destinés à devenir des professeurs dont le traitement sera bien supérieur à la paye d'un ouvrier qualifié, ces « maigres salaires » ont une saveur révolutionnaire bien suspecte. Qui hait la bourgeoisie trouve à l'heure actuelle dans le communisme l'arme la plus efficace, c'est bien entendu. Mais si Paul Nizan est dans ce cas, qu'il le dise au lieu de déclamer sur la lutte des classes comme s'il s'agissait pour lui d'une affaire personnelle. Sans compter qu'il est dangereux de chanter l'action qu'on se propose d'entreprendre, lorsqu'on n'obéit pas au souci de donner ses meilleures raisons d'agir : on tombe facilement dans le chœur d'opéra ». (DENIS MARION, *op. cit.*).

publication de plusieurs études consacrées au Voyage en Orient du XIX^e siècle²², un ouvrage paru en 1934 s'intéresse pour sa part à la production contemporaine. Il s'agit d'une étude de Marguerite Lichtenberger, qui se présente comme la continuatrice des travaux de Jean-Marie Carré sur l'Égypte²³. Elle publie à Paris sa thèse intitulée *Écrivains français en Égypte contemporaine (de 1870 à nos jours)*²⁴, dans laquelle elle passe en revue un grand nombre des œuvres de notre corpus (Barrès, Loti, Bertrand, Bordeaux, De Traz, Harry, Dorgelès, Carco, Martin du Gard, dans un panorama que l'auteure élargit dans les deux derniers chapitres aux écrivains français d'Égypte et aux écrivains égyptiens d'expression française). Cette étude constitue pour nous un document précieux en ce qu'elle offre une synthèse d'histoire littéraire d'ouvrages consacrés à un même thème, l'Égypte, en reprenant à peu de choses près les réflexions qui ont motivé notre travail ; ainsi, le choix de repousser la limite de 1869 choisie comme terminus par de nombreux critiques, à commencer par Jean-Marie Carré. Celui-ci estimait qu'« à partir du moment où se répand le “Baedeker” ou le “Joanne”, l'étude perd son principal intérêt. On voyage de plus en plus, et presque tous ceux qui voyagent tiennent leur journal. Beaucoup le publient, quitte à démarquer leur guide bleu ou rose, quand ils ne copient pas un écrivain contemporain²⁵ ». Les Voyages en Égypte après cette date seraient donc pour la plupart à ranger dans le cadre d'une sous-littérature touristique, que Marguerite Lichtenberger ne manque pas d'analyser dans un chapitre intitulé « Monsieur Perrichon aux bords du Nil ». Afin de justifier son travail et le choix de ses bornes chronologiques, l'auteure se fonde toutefois sur une phrase de son maître évoquant la possibilité d'étudier ces récits après 1869 :

« Après 1870, l'Égypte devient la proie du tourisme européen. Il n'y a plus de voyageurs, mais seulement des voyages, et souvent des voyages collectifs. Comment organiser dès lors, autour d'un principe de classement, la multiplicité des témoignages ? Comment jalonner une route envahie, débordée par la cohue ? Celui qui voudrait poursuivre ce travail devrait donc pratiquer résolument une autre méthode, isoler sur la terrasse du *Shepherd's* l'écrivain voyageur, “chambrier” son personnage, découper sur le fond grouillant des caravanes et des agences des portraits isolés, nettement espacés, examiner en eux-mêmes Louis Ménard, A. France, Loti, E. M de Vogüé, Barrès, L. Bertrand, sans vouloir les relier de force entre eux ou à la réalité contemporaine, bref, substituer au panorama une série d'esquisses individuelles. L'artiste prendrait plus d'importance que le modèle, l'Égypte opérerait comme un révélateur photographique et contribuerait à la connaissance de l'homme et de l'écrivain²⁶ ».

²² Citons Henry BORDEAUX, *Voyageurs d'Orient. Des pèlerins aux méharistes de Palmyre. Lamartine, Michaud, Barrès*, Paris, Plon, 1926, 2 vol ; Jean-Marie CARRÉ, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, *op. cit.* et Pierre JOURDA, *L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand*, Paris, PUF, 2 vol, 1938 et 1946.

²³ Jean-Marie CARRÉ, *op. cit.*

²⁴ Marguerite LICHTENBERGER, *Écrivains français en Égypte contemporaine*, *op. cit.*

²⁵ *Ibidem*, p. 4.

²⁶ *Ibidem*, p. 5.

Ces phrases posent donc à la fois le cadre et les limites du travail de Marguerite Lichtenberger. Suivant les recommandations de Jean-Marie Carré, elle renonce à offrir dans son étude un panorama synthétique de la littérature sur l'Égypte, qui s'intéresserait en priorité aux représentations de ce pays dans la littérature française, pour préférer « une série d'esquisses individuelles » dans laquelle l'Égypte n'apparaît plus que comme un prétexte à écrire. Son angle d'approche est donc moins l'Égypte que les écrivains français. L'auteure évacue d'emblée toute tentative de lecture politique pour privilégier l'approche esthétique des textes, hiérarchisés selon le critère subjectif de la valeur littéraire.

Le traitement réservé à Louis Bertrand illustre parfaitement cette méthode. L'auteure lui consacre tout un chapitre de son essai, intitulé « Les mirages orientaux de M. Louis Bertrand », dans lequel elle s'intéresse à la fois au *Mirage oriental* et à *Devant l'Islam*. Elle n'est pas complètement négative à son égard, le qualifiant de « poète et polémiste » souvent plus agréable à lire que Loti ; elle reconnaît qu'« on ne peut dénier un intérêt de tout premier ordre au *Mirage oriental*²⁷ », d'autant que l'auteur a pris le temps de demeurer un an en Égypte avant d'écrire son ouvrage. Mais elle se montre plus sévère avec *Devant l'Islam*, où elle trouve que Bertrand « va tout de même un peu loin²⁸ » : « s'il n'est pas une vengeance de journaliste vexé, [cet ouvrage] trahit un “tempérament mélancolique” des plus inquiétants, ou du moins, en langage moderne, un accès de neurasthénie aiguë²⁹ ». Ce livre qui selon elle n'est pas à la hauteur du *Mirage oriental*, qui avait le mérite de faire réfléchir, ne provoque que lassitude et indifférence chez le lecteur qui « hausse les épaules³⁰ », ou, au mieux, « le fou rire ». Ainsi, Marguerite Lichtenberger fait montre d'une certaine indulgence envers le polémiste, dont elle ne dénonce pas l'idéologie raciste et qu'elle rachète même en soulignant la qualité de sa plume. Ces lignes sont encore une fois révélatrices du parti-pris esthétique qui semble être celui de la critique française envers les récits de Voyage en Orient. Ses critiques les plus acerbes sont réservées aux textes qu'elle considère relever de la mauvaise littérature : ainsi condamne-t-elle sans réserve *Palace-Égypte* de Carco, le qualifiant de « médiocrité » appartenant au genre du « journalisme le plus frelaté, le plus inutile, le plus pauvre qui se puisse rencontrer » ; contrairement au pamphlet de Bertrand, c'est un « reportage dont nulle grâce extérieure ne fait pardonner l'à peu près³¹ ».

Toutefois, l'auteure se distingue parfois par sa prise en compte des sentiments que cette littérature française peut susciter de l'autre côté de la Méditerranée, notamment en

²⁷ *Ibidem*, p. 125.

²⁸ *Ibidem*, p. 126.

²⁹ *Idem*.

³⁰ *Ibidem*, p. 129.

³¹ *Ibidem*, p. 148.

raison des nombreuses erreurs qui l'émaillent ; après avoir relevé des inexactitudes plus ou moins graves chez Jacques Boulenger ou Maurice Martin du Gard³², elle conclut :

Ces erreurs, lorsqu'elles sont constatées outre Méditerranée, impressionnent mal : elles frisent le sans-gêne, l'indifférence. [...] Lire de telles élucubrations en France est inoffensif : on n'en retient rien. Mais quand on est Français, les lire à l'étranger, où l'on vit au contact d'une opinion ombrageuse et aisément influençable, devient bien pénible³³.

L'auteure suggère ici que les ouvrages français peuvent éveiller la susceptibilité de l'opinion. Cette tentative de décentrement insiste sur le caractère problématique de la littérature exotique dès lors que celle-ci est lue hors de France, préoccupation assez peu partagée par la critique française dans son ensemble. Enfin, la mise en relation, peu problématisée il est vrai, de la littérature française de voyage avec les récits de séjour et la littérature égyptienne francophone naissante contribue également à singulariser cette étude dans le champ de la critique française du Voyage en Orient.

Il apparaît donc que la réception des Voyages en Orient dans la presse française est relativement dépolitisée et se place de préférence sur le terrain purement littéraire. La plupart des œuvres sont perçues comme des ouvrages inoffensifs relevant de l'exotisme littéraire, sans véritable prise en compte des discours idéologiques que les auteurs peuvent y développer. Même les déclarations racistes de Louis Bertrand ne suscitent que l'indifférence ou la condescendance amusée ; les seuls ouvrages qui suscitent dans la presse une réaction politisée sont les pamphlets où le voyage en Orient est le prétexte à une condamnation... de l'Occident, tel *Aden Arabie*, où Nizan affiche ses convictions communistes et critique l'Occident capitaliste sans pour autant proposer l'image d'un Orient régénérateur. La critique française se caractérise donc dans l'ensemble par son européocentrisme et la primauté qu'elle accorde à la dimension esthétique du texte, au détriment de son contenu idéologique.

◆ L'EXCEPTION DE LA CRITIQUE COMMUNISTE

La presse communiste se distingue de cette réception dépolitisée des Voyages en Orient en plaçant au premier plan l'enjeu idéologique de ces textes et en en dénonçant la dimension impérialiste. François Bonjean le remarque, qui observe qu'en 1925, ceux qui s'intéressent à l'Orient sont d'abord les « colonialistes » qu'il condamne³⁴, puis « les

³² « Jacques Boulenger ignore son hérésie lorsqu'il place Ramadan à une époque déterminée de l'année (celle des Touristes !). M. Maurice Martin du Gard n'a pas toujours été bien renseigné en ce qui concerne les questions pédagogiques et religieuses, si complexes en Égypte » (*Idem*).

³³ *Idem*.

³⁴ « [...] leurs errements ont enfin atteint à une certaine notoriété », commente-t-il (François BONJEAN, « L'esprit laïque et l'Islam », *op. cit.*).

communistes », avec lesquels il prend également ses distances³⁵. Outre la revue *Europe* que nous avons déjà évoquée, la presse française communiste n'hésite pas à critiquer les récits de Voyages en Orient, assimilés à de la littérature coloniale ; pour la période qui nous occupe, et ce même si l'anticolonialisme trouve alors aussi ses références dans le christianisme ou dans des valeurs universalistes liées aux droits de l'homme, la pensée marxiste qui s'exprime dans la presse est l'une des voix les plus vigoureuses contre le colonialisme affiché ou non de ces textes.

Pendant l'entre-deux-guerres, une revue se distingue par l'attention qu'elle porte aux récits de voyage en Orient : il s'agit des *Cahiers de contre-enseignement prolétarien*, qui s'intéressent dans un numéro de mars 1936 à « l'Égypte dans la littérature française³⁶ » dans lequel de nombreuses œuvres de notre corpus sont présentées et analysées. C'est le cas de *Partir...* et *La Caravane sans chameaux* de Dorgelès, *Devant l'Islam* de Bertrand, *Palace-Égypte* de Carco, *La Vallée des Rois et des Reines* de Harry ou encore *Le Dépaysement oriental* de De Traz, entre autres romans et récits de voyage publiés de 1877 à 1934³⁷. Ce numéro extrêmement précis et analytique, qui s'apparente à un travail universitaire par l'organisation et le référencement du propos, constitue pour nous un document précieux à double titre. Tout d'abord, il s'agit, avec l'étude en France de Marguerite Lichtenberger, de l'un des rares travaux de synthèse rassemblant en une même analyse un corpus de récits de voyage rédigés par des écrivains français et consacrés à un pays en particulier, l'Égypte ; en cela, il s'inscrit dans la généalogie critique d'un courant peu étudié de la littérature française du temps et s'avère une source de premier ordre pour qui étudie l'imagologie littéraire. En outre, et c'est en cela qu'il se distingue de l'approche esthétique de Marguerite Lichtenberger, il témoigne de l'existence, dans les années 1930, d'une pensée anticolonialiste en France qui se saisissait de la littérature et tout particulièrement du Voyage en Orient comme d'une production littéraire véhiculant un discours impérialiste, préfigurant ainsi la démarche saïdienne. C'est en effet à partir du repère idéologique du colonialisme que l'ensemble des textes est évalué, comme les auteurs l'affirment dès l'introduction :

³⁵ « Tactique : gagner de l'influence à tout prix, en pays oriental, même en flattant, en irritant les fanatismes religieux, nationaux ou raciaux. But : prendre la direction, le moment venu, des “masses ouvrières et paysannes” pour les dresser et contre l'occupant européen et contre les “bourgeoisies” indigènes » (*Ibidem*).

³⁶ « Littérature et colonialisme. L'Égypte dans la littérature française », *Les Cahiers de contre-enseignement prolétarien*, n° 20, mars 1936. Le numéro est signé par quatre rédacteurs, qui se cachent derrière les initiales probablement inventées « J. S., L. B., A. P. et R. A. ». Il pourrait s'agir d'Européens « progressistes » en poste au Caire et ne pouvant pas signer de leurs véritables noms.

³⁷ Le corpus d'étude va du *Nabab* d'Alphonse Daudet à *Méditerranée. Lever de soleil* de Panaït Istrati, en passant entre autres par les œuvres de Loti, Anatole France et Pierre Frondaie.

Aux yeux d'une critique marxiste, il est clair que la majorité des œuvres étudiées se mettent [...] au service de la cause impérialiste. Il serait faux pourtant de déduire que les auteurs sont venus en Égypte pour servir l'impérialisme. En réalité, beaucoup de ces écrivains ne servent pas la cause impérialiste dans le dessein arrêté de le servir ; mais par toute leur éducation, toute leur culture, ils sont préparés à introduire une idéologie conformiste dans leurs œuvres, quel qu'en soit le sujet³⁸.

C'est donc bien cet « inconscient impérialiste » des textes que les auteurs de la revue s'attachent à débusquer, en passant les textes au filtre de la théorie marxiste au sein d'une analyse qui prend en compte aussi bien les conditions d'écriture des textes du corpus que les discours qui y sont déployés de manière plus ou moins affichée. Dès l'introduction, les auteurs inscrivent les récits de voyage en Égypte – et donc plus largement le Voyage en Orient – dans le champ de la littérature coloniale, sans justifier ce lien qui leur paraît évident :

Il était intéressant, à un moment où l'actualité ressuscite tout le vieil arsenal idéologique de la « mission civilisatrice des nations européennes », de déchiffrer le bilan culturel de cette colonisation dans un cas concret, tel que ce bilan a été élaboré dans les œuvres des représentants de la « culture » européenne³⁹.

L'Égypte apparaît aux yeux des *Cahiers* comme un « cas concret » et un bon exemple de l'investissement culturel français à l'étranger, et ce bien qu'il ne s'agisse pas d'une colonie française ; la définition de l'impérialisme est ainsi étendue au domaine culturel. Cette introduction établit donc le constat de la dimension propagandiste des textes du corpus, ce que les neuf chapitres de ce volumineux numéro s'attachent ensuite à démontrer de manière organisée.

Les présupposés idéologiques – marxistes – étant clairement posés, les auteurs s'attachent ensuite à identifier un corpus « affranchi » et un corpus « impérialiste », en distinguant dès l'introduction et comme nous l'avons également fait en début de ce chapitre les voyageurs indépendants, venus en Égypte pour des raisons personnelles, de ceux qui répondaient à l'invitation des autorités locales comme cela s'est fait lors de diverses cérémonies d'inauguration (le Canal de Suez en 1869, la statue de Ferdinand de Lesseps en 1900, Héliopolis en 1909). Ces derniers voyageurs sont pour eux d'emblée embrigadés dans la mesure où, ayant accepté une invitation, ils ont tacitement consenti à « placer leur littérature aux dépens de l'Égypte⁴⁰ », c'est-à-dire à mettre leur plume au service d'un discours valorisant la présence française dans le pays. La fin de l'introduction vise directement certains adeptes de ces voyages commandés par les autorités : « l'attrait exercé par l'Égypte sur certains écrivains français n'est pas plus un

³⁸ *Ibid*, p. 8.

³⁹ *Ibid*, p. 5.

⁴⁰ *Ibid*, p. 9.

mystère que l'attrait exercé par Lyautey le marocain sur H. Bordeaux, J. J. Tharaud et Cie⁴¹ ». Cette dernière formulation peu révérencieuse identifie à nouveau une famille d'écrivains qui se sont fait une spécialité de la promotion littéraire de l'Empire colonial français, dans la lignée de Barrès (Henry Bordeaux, les frères Tharaud, Myriam Harry et Pierre Benoit notamment).

Après avoir posé l'existence de voyages d'emblée orientés, les *Cahiers* en viennent au décryptage de l'idéologie impérialiste inscrite au sein des textes ; leur critique repose notamment sur le fait que les récits de voyage en Orient revendiquent souvent un réalisme qui selon eux ne résiste pas à un examen un tant soit peu approfondi. Contrairement à la critique majoritaire dans la presse française, les auteurs du numéro restituent donc à la littérature de voyage sa dimension référentielle et littérale (ce qui est aussi, nous le verrons, une caractéristique majeure de la critique moyen-orientale) en la mesurant à l'aune d'un réalisme authentique, c'est-à-dire pour eux d'« un réalisme social, socialiste ». C'est ce critère, exposé dans le deuxième chapitre de la revue, qui permet aux auteurs de distinguer les écrivains en fonction de leur degré de « conscience professionnelle » :

La plus entière absence de scrupules semble présider à la documentation de ceux qui ont écrit sur l'Égypte : vieux poncifs scolaires, ragots entendus sur les paquebots, conversations d'hôtel, tout est utilisé sans aucune discrimination, avec le guide *Baedeker* comme ultime ressource, et pas toujours⁴².

Faute de documentation suffisante, les écrivains français accumulent dans leurs ouvrages des erreurs dont les *Cahiers* présentent un florilège sur plusieurs pages.

Selon les *Cahiers*, peu d'écrivains atteignent le « réalisme social » qu'ils appellent de leurs vœux, notamment en raison de la fascination qu'exerce sur eux le pittoresque oriental inscrit dans les paysages : l'Égypte est encore souvent décrite comme un décor de conte oriental bien plus qu'un pays réel, avec ses populations et ses problématiques propres. Ce goût du « mirage oriental » conduit à deux démarches opposées qui sont pour les auteurs deux impasses dans la représentation « réaliste » de l'Égypte : la première consiste à substituer au pittoresque romantique un nouveau « pittoresque moderniste » qui enregistre la dualité du paysage égyptien (entre éternité et modernité) – c'est l'option choisie par tous ceux qui « mettent le paysage en boutades⁴³ », tels Paul Morand et Myriam Harry. Pour les auteurs des *Cahiers*, cette solution revient à « transposer mécaniquement notre vision d'Européens, nos images, nos habitudes verbales, dans la description du paysage égyptien, pour créer par le simple

⁴¹ *Idem.*

⁴² *Ibid.*, p. 19.

⁴³ *Idem.*

rapprochement un pittoresque de plus en plus éculé⁴⁴ ». Elle n'est donc pas apte à dire les réalités sociales de l'Égypte et dissimule les traces de l'impérialisme européen. Les écrivains qui se réclament du réalisme et qui présentent l'Égypte comme un pays moderne finissent en effet selon les *Cahiers* par substituer un nouveau mensonge oriental à l'ancien, en donnant les noms d'« anachronisme, modernisme, occidentalisme, européanisation », à ce qui pour eux se nomme « exploitation impérialiste⁴⁵ ». L'autre solution est celle des « stylistes » comme Louis Bertrand, qui, désireux de ne pas reproduire « la phraséologie littéraire sur l'Oriental⁴⁶ », exige qu'on détruise la légende des *Mille et Une Nuits*. Les *Cahiers* approuvent ce projet, mais contestent la manière avec laquelle Bertrand applique sa théorie : « Comme paysagiste, il prétend ne voir en Égypte ni *Mille et Une Nuits*, ni discordances occidentales, mais simplement des couleurs⁴⁷ ». Cette écriture artiste reproduit selon eux la vision occidentale bourgeoise qui fait du paysage égyptien le prétexte à exercices de style ; elle contribue en définitive à servir l'impérialisme, « à qui seul est profitable que la colonisation soit dissimulée sous de belles phrases⁴⁸ ». Ce premier chapitre évacue donc la question du paysage, qui pour les auteurs des *Cahiers* « masque le pays, pour le plus grand profit de l'impérialisme⁴⁹ » et au détriment de la population égyptienne.

Les chapitres suivants analysent donc les œuvres du corpus en fonction de la représentation qu'ils offrent des différentes classes sociales de cette population : les paysans, les ouvriers, la bourgeoisie. Les auteurs du numéro montrent que cette représentation masque les échecs de l'impérialisme qui n'a pas su améliorer la situation misérable des paysans et des ouvriers égyptiens, qu'ils rappellent en quelques lignes documentées et chiffrées afin de compenser l'indigence des œuvres du corpus à ce sujet⁵⁰. Si « le paysan égyptien » apparaît dans le Voyage en Orient en tant que figurant dans le décor oriental, ce n'est pas le cas des ouvriers, l'immense majorité des écrivains « ignor[ant même] qu'il y ait un prolétariat égyptien⁵¹ ». Finalement, la plupart des œuvres du corpus n'évoquent l'impérialisme que lorsqu'il est anglais, le distinguant soigneusement de l'entreprise coloniale française.

⁴⁴ *Ibid*, p. 29

⁴⁵ *Ibid*, p. 38.

⁴⁶ Louis BERTRAND, « Retour d'Égypte », *op. cit.*, p. 61. Cité par les *Cahiers de contre-enseignement prolétarien*, *op. cit.*, p. 31.

⁴⁷ *Ibid*, p. 32-33.

⁴⁸ *Ibid*, p. 39.

⁴⁹ *Ibid*, p. 37.

⁵⁰ En guise de compensation des manques constatés dans le corpus d'œuvres choisies, les auteurs des *Cahiers* citent même des extraits du programme du parti communiste égyptien (*Ibid*, p. 62).

⁵¹ *Ibid*, p. 55.

La conclusion des auteurs du numéro est radicale : le corpus d'œuvres consacrées à l'Égypte véhicule des clichés racistes et entretient le mythe de « l'Orient indéchiffrable » pour taire les conséquences de l'impérialisme européen sur la population égyptienne. Ils soulignent à leur tour que ce silence ne fait l'objet d'aucune remarque de la part de la critique française, « qui renonce à juger le silence des écrivains sur l'impérialisme français ici, qui renonce aussi à juger les répercussions désastreuses de la littérature française sur l'opinion égyptienne⁵² ». Aucun écrivain ou presque ne sort indemne de la critique marxiste, à commencer par Louis Bertrand : son ouvrage sur l'Égypte a fait l'objet en France d'une indulgence coupable que les auteurs du numéro dénoncent sur le mode ironique, en reprenant notamment les remarques de Marguerite Lichtenberger :

Cette volonté de pardonner à tout prix est vraiment impardonnable envers L. Bertrand, dont la crise de neurasthénie aiguë a commencé en 1909 avec le *Mirage oriental* et qui va soigner cette crise au congrès raciste de Nüremberg en 1935⁵³.

Les auteurs du numéro montrent à leur tour quelque indulgence envers le Bertrand styliste, l'un des « meilleurs paysagistes de l'Égypte⁵⁴ », et approuvent son entreprise de « désenchantement » de l'Orient ; mais ils reconnaissent surtout en lui un « chien de garde impérialiste⁵⁵ » par « la clairvoyance avec laquelle il analyse les facteurs qui menacent sa domination en Égypte⁵⁶ » et s'élèvent contre son racisme. Ils le condamnent d'autant plus vigoureusement qu'ils l'estiment dangereux et capable, par la qualité de sa plume de « théoricien méthodique », de rallier les lecteurs à ses vues.

En dépit de sa qualité de touriste, Roland Dorgelès est le seul écrivain de notre corpus à être relativement épargné par la critique marxiste des *Cahiers* ; bien que sa trilogie exotique (*Sur la route mandarine*, *Partir...* et *La Caravane sans chameaux*) véhicule quelques erreurs et soit un peu trop systématique dans sa destruction des clichés orientalistes, les *Cahiers* admettent qu'il atteint parfois une « belle énergie⁵⁷ » dans ce projet et concluent même l'un de leurs chapitres sur un long extrait de *Partir...* En outre, Dorgelès se distingue selon eux des autres écrivains par son effort pour comprendre le nationalisme égyptien : il « essaie avec une sincérité maladroite, mais émouvante, d'entrer en relation avec les étudiants égyptiens, de leur exprimer la sympathie qu'il éprouve pour la cause égyptienne⁵⁸ ». Les auteurs du numéro reconnaissent ainsi en lui un porte-parole de tous ceux qui appellent de leurs vœux une littérature qui oserait dire les réalités de

⁵² *Ibid*, p. 94.

⁵³ *Ibid*, p. 95.

⁵⁴ *Ibid*, p. 33.

⁵⁵ *Ibid*, p. 79.

⁵⁶ *Ibid*, p. 42.

⁵⁷ *Ibid*, p. 28.

⁵⁸ *Ibid*, p. 77.

l'Égypte contemporaine : « Le touriste et le lecteur, par la voix de Dorgelès, condamnent cent ans de falsification coloniale et réclament la réalité égyptienne⁵⁹ ».

Bien que dogmatique et assez systématique dans son approche des récits de voyage en Égypte, ce numéro des *Cahiers de contre-enseignement prolétarien* dénonce de manière assez convaincante l'existence d'une représentation de l'Égypte largement favorable à l'entreprise colonisatrice, et ce moins dans les discours affichés que dans le blanc des textes – leurs silences et leurs manques. L'intérêt de ce numéro réside également dans l'attention portée aux sentiments que ces ouvrages peuvent susciter chez le lecteur égyptien, qui « a le droit de rejeter toute cette littérature dans laquelle il n'est presque jamais le frère humain, mais le bétail exploitable⁶⁰ » ; les auteurs appellent la population égyptienne à se libérer de la fascination pour l'intellectuel européen, qui s'avère souvent n'être qu'un « domestique de l'impérialisme ».

On retrouve certaines de ces critiques dans la revue *Temps modernes*, à l'occasion de la polémique suscitée par la parution du récit de voyage en Égypte de Jean Cocteau, *Maalesh* (1949). René Étiemble, qui a vécu plusieurs années en Égypte⁶¹, lui consacre en effet une longue critique assassine au titre curieux : « La, mouche mâlèche⁶² ». On y lit certaines objections déjà formulées par les *Cahiers du contre-enseignement prolétarien* : Étiemble relève ainsi les nombreuses erreurs de Cocteau sur l'histoire et l'actualité égyptiennes – il se gausse des « faiblesses de ce journal : de tant d'ignorance avec soin étalée⁶³ », et traite Cocteau de « gogo » et d'« imposteur⁶⁴ » – et souligne sa méconnaissance, plus grave encore, de la question sociale en Égypte :

Détail curieux, cet observateur si sagace [...] n'a rien remarqué des remous socialistes : des oisifs, du bétail humain, de nouveaux riches, c'est tout ce qu'il a vu, Jean Cocteau⁶⁵.

Dans ce compte rendu énergique, Étiemble n'hésite pas à interpeller Cocteau et à le ridiculiser au moyen d'antiphrases acerbes⁶⁶. Si la tonalité d'ensemble est humoristique, l'auteur infléchit toutefois sa critique vers des questions plus sérieuses, et conteste notamment l'idée de Cocteau selon qui la population égyptienne serait « fanatique » et

⁵⁹ *Ibid*, p. 98.

⁶⁰ *Idem*.

⁶¹ Il occupe de 1943 à 1948 le poste de chef de la section de français de l'Université Alexandrie. Il y fonde avec le recteur Taha Hussein la revue *Valeurs*, dont le premier numéro paraît en 1945. Étiemble évoque dans l'article étudié sa participation aux débats organisés par les Amitiés Françaises du Caire.

⁶² René ÉTIEMBLE, « La, mouche mâlèche », *Les Temps modernes*, n° 54, avril 1950, p. 169-183.

⁶³ *Ibid*, p. 171.

⁶⁴ *Ibid*, p. 175.

⁶⁵ *Ibid*, p. 182.

⁶⁶ Citons par exemple : « Voyez-vous ça ! Quel flair, ce Cocteau, quel découvreur ! » (*Ibid*, p. 176).

« xénophobe », en lui opposant notamment sa propre expérience du pays. Il finit par reprendre l'expression arabe « *maalesh* » – qui signifie quelque chose comme « Il n'y a pas de quoi ; peu importe ; ça ne fait rien » – que Cocteau a choisie pour titre de son livre, pour la retourner contre lui :

Maalesh ! Cocteau m'excusera, si je réponds : *La, mouche mâleche*⁶⁷. Non, ça ne fait pas rien. J'espère néanmoins que, le prenant au mot, les Égyptiens en souriront : « *Maalesh ?... maalesh !* »

Comme l'explique Daniel Lançon, « le titre de cet article est un curieux exemple d'interlangue, “la” signifiant “non” en arabe, les trois mots translittérés signifiant donc en français quelque chose comme “Non, monsieur Cocteau, ce n'est pas rien” ou, les deux négations s'annulant, “Si, monsieur Cocteau, c'est grave ce que vous écrivez⁶⁸” ». Étienne insiste ainsi sur le pouvoir de nuisance de la littérature – « Il est à craindre que *Maalesh* ne fasse à Cocteau moins de tort qu'à l'Égypte⁶⁹ », écrit-il – et tout comme les *Cahiers de contre-enseignement prolétarien*, inscrit le Voyage en Orient dans le cadre d'un dialogue entre la France, lieu de provenance des écrivains et de publication de leurs œuvres, et les pays arabes, qui aspirent à être mieux représentés dans la littérature française. Si la dernière phrase cherche à dédramatiser la question en invitant le peuple égyptien à sourire de l'ouvrage de Cocteau, cet article d'Étienne souligne la vivacité de la polémique que certains récits de voyage suscitent dans les pays décrits par les écrivains voyageurs français.

Ces comptes rendus parus dans des organes de presse marxistes ou aux sympathies communistes affichées évoquent ainsi une évolution remarquable dans la réception critique des récits de Voyage en Orient : l'émergence, de l'autre côté de la Méditerranée, de voix s'élevant contre cette littérature, appréhendée de manière idéologique et non pas comme un jeu poétique.

⁶⁷ « *Laa, meish ma'alesh*, dit l'Égyptien ; l'Européen, en son arabe de petit-blanc : *La, mouche mâleche* ». (Note de l'auteur)

⁶⁸ Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée, 1900-1956 », *Le dernier siècle des voyages*, *op. cit.*, p. 128.

⁶⁹ René ÉTIEMBLE, *op. cit.*, p. 171.

b. Pouvoirs de la littérature. La critique francophone du Moyen-Orient⁷⁰

Force est de constater que les ouvrages de notre corpus reçoivent au Moyen-Orient une critique bien différente de celle que l'on observe en général dans la presse française. Les journalistes et écrivains francophones, les Français résidant dans la région mais aussi parfois la population francophone elle-même, qui ne constituent pas le lectorat visé par ces ouvrages qui s'inscrivent en priorité dans le champ littéraire français (métropolitain) et s'adressent à un public friand d'exotisme, n'hésitent pourtant pas à dénoncer une littérature qui leur semble perpétuer des clichés orientalistes jugés offensants. Il s'élabore ainsi dans la presse francophone du Moyen-Orient⁷¹ une critique en réaction, souvent polémique, qui condamne les facilités mais aussi les présupposés idéologiques du Voyage en Orient. L'analyse de la réception des œuvres du corpus met donc au jour l'apparition progressive d'une conscience nationale et nationaliste dans les pays du Moyen-Orient par des Français résidents et par des intellectuels francophones qui n'acceptent plus de se voir représentés de manière pittoresque et infantilissante dans la littérature française légitimée. Ils se livrent à une lecture *politique* de ces textes dont ils font les supports de l'impérialisme européen, inscrivant pleinement cette production dans le contexte de la lutte pour les indépendances. Le Voyage en Orient dessine alors les contours d'une polémique qui met en cause les pouvoirs de la littérature à faire avancer le débat d'idées et à agir sur le monde.

La réception accordée en Syrie au pamphlet des frères Tharaud, *Alerte en Syrie !* offre un bon exemple de l'approche politique des textes par le lectorat du Moyen-Orient. Michel Leymarie rapporte qu'à Damas, l'ouvrage a suscité de vives réactions : « *Alerte en Syrie !* et l'effigie des Tharaud sont brûlés et l'Office national arabe de recherches et d'informations publie une *Réponse aux campagnes de MM. J. et J. Tharaud*, qui entend réfuter les allégations des auteurs, relever leurs injures et défendre la signature du traité⁷² ». Il semble bien que le livre ait provoqué la colère populaire de Syriens qui n'ont pas accepté

⁷⁰ Nous reprenons dans cette partie certaines conclusions formulées dans notre article intitulé « Les "Voyages en Orient" lus par la presse francophone d'Égypte et du Liban (1921-1939) », actes du colloque sur les « presses allophones en Méditerranée », École Française d'Athènes, 11-12 mars 2014, à paraître.

⁷¹ La liste des périodiques dépouillés pour ce travail figure dans la présentation de la bibliographie, dans le volume d'Annexes. Notons toutefois que la presse francophone libanaise est beaucoup moins critique que la presse égyptienne dans sa réception des Voyages en Orient d'écrivains français : par exemple, le mensuel *La Revue du Liban*, publié à Paris par Émile et Ibrahim Maklouf, se place du point de vue français et relaie souvent les articles de la presse française, bien qu'on y trouve quelques articles rédigés par des intellectuels francophones du Moyen-Orient tels Élian J. Finbert ou par des Français résidents telle Alice Poulleau. Il faut dire que la revue vise à faire « ressortir l'œuvre remarquable due à la collaboration franco-libano-syrienne dans tous les domaines » (Émile et Ibrahim MAKLOUF, « *La Revue du Liban* a sept ans », n° 46, mai 1935).

⁷² Michel LEYMARIE, *La Preuve par deux*, op. cit., p. 183.

que des écrivains français se permettent de remettre en question un traité visant à accélérer leur processus d'indépendance. Il s'agit là d'un cas extrême de réception violente d'un texte particulièrement polémique, dont les auteurs s'étaient ouvertement engagés dans le Parti colonial ; l'indignation d'une partie de la population syrienne est à l'aune de la visée pragmatique de ce texte. Mais les critiques francophones du Moyen-Orient reconnaissent à presque tous les ouvrages du corpus une telle dimension pragmatique, et se montrent assez souvent virulents dans leur contestation de cette littérature viatique. Après la Seconde Guerre mondiale, le voyage de Cocteau en Égypte, relaté dans *Maalesh*, a également fait l'objet de nombreuses critiques. Daniel Lançon note que cet ouvrage suscita en Égypte « une grande colère » et fut même frappé d'interdiction de diffusion dans le pays par le pouvoir en place⁷³.

Plusieurs articles de la presse locale s'élèvent contre la représentation imparfaite ou biaisée que la littérature française offre des pays du Moyen-Orient. On relève ainsi l'éditorial de Jules Lévy dans la revue francophone *Un Effort*, qui écrit en 1933 qu'« il n'est pas téméraire d'avancer qu'on est en train de composer à l'étranger – et en Égypte même – des clichés absurdes sur la vie de notre pays⁷⁴ ». L'écrivain francophone égyptien Élian J. Finbert juge à son tour très durement cette littérature viatique :

Les écrivains voyageurs [...] nous donnent ainsi de temps en temps quelque livre dont la nouveauté frappe l'esprit du lecteur crédule, livre le plus souvent de valeur inégale qui, ajouté au bric-à-brac de toute cette creuse littérature exotique, contribue à perpétuer de génération en génération tout un amas de préjugés et de clichés acceptés sans que nul n'ait songé à en faire la révision. [...] Des deux côtés de la muraille [entre Orient et Occident], il semble bien que ce soient ces livres qui se sont constitués les gardiens vigilants de l'incompréhension et de l'impénétrabilité⁷⁵.

Les récits de voyage en Orient sont donc rendus responsables, par l'intellectuel égyptien, de l'incompréhension mutuelle entre les deux espaces symboliques que sont « l'Orient » et « l'Occident », les auteurs se complaisant dans la perpétuation de stéréotypes hérités des époques précédentes, sans jamais les réévaluer. Ici se lisent en filigranes les principaux reproches formulés par Edward Saïd à l'encontre du corpus d'œuvres relatives à « l'Orient ». Élian J. Finbert dénonce lui aussi cet « Orient conventionnel des écrivains de passage », « l'orientalisme de bazar » et « l'exotisme de pacotille⁷⁶ » que l'on retrouve dans ces ouvrages. Relevons encore, dans *La Semaine égyptienne*, les propos agacés de Taha Hussein rapportés par Fernand Leprette :

⁷³ Daniel LANÇON, « Les derniers voyageurs français en Égypte (dé)livrée (1900-1956) », *Récits du dernier siècle des voyages*, *op. cit.*, p. 133. René Étiemble le signalait également dans l'article sus-cité : « Jean Cocteau assaisonna son livre de quelques anecdotes qu'il estimait piquantes : et qui lui ont valu d'être interdit au Caire » (René ÉTIEMBLE, *op. cit.*, p. 182).

⁷⁴ Jules LÉVY, « L'invitation au voyage », *Un Effort*, n° 33, janvier 1933.

⁷⁵ Élian J. FINBERT, « Orient & Occident », *La Revue du Liban*, 1^{er} janvier 1929.

« Une foule d'écrivains nous rendent visite aujourd'hui. L'Égypte est redevenue à la mode. Pour s'être fait photographier devant le Sphinx et avoir enfourché, dans la Vallée des Rois, un âne nommé Sarah Bernhardt, trop d'entre eux se croient autorisés à parler de nous dans leurs ouvrages, avec la plus grande fantaisie. Cela nous offense. [...] Ce n'est pas en deux semaines, en deux mois qu'on peut saisir l'âme d'un peuple. Tout au plus est-on capable d'emporter, d'un si rapide contact, quelques croquis de paysages, quelques traits de mœurs, quelques impressions à fleur de peau. Or, nous autres Égyptiens de ce siècle, qui avons à conquérir notre place parmi les nations modernes, nous ne sommes encore connus et jugés que par ces ouvrages auxquels je viens de faire allusion ; c'est pourquoi nous sommes si désireux qu'on nous fasse l'honneur de nous présenter tels que nous sommes⁷⁷ ».

On constate ici l'émergence de voix contestataires, qui n'hésitent plus à dénoncer les discours occidentaux tenus sur les pays du Moyen-Orient et cherchent à rééquilibrer l'échange culturel entre les deux espaces. Pour cela, les intellectuels de ces pays réclament une représentation plus juste des réalités locales par les écrivains de passage ; la littérature est considérée comme un moyen d'accéder à une légitimité sur le plan international pour ces pays dits « émergents ». Dès lors, on comprend que les intellectuels s'insurgent devant les inexactitudes historiques, géographiques, sociales, économiques et religieuses qui émaillent ces ouvrages perçus comme des documents par une partie du lectorat français. Les comptes rendus comprennent souvent un florilège de ces erreurs⁷⁸ jugées révélatrices du mépris raciste des auteurs français. De même, rien n'agace plus les critiques de la presse francophone régionale que les récits de voyageurs pressés, où les écrivains-touristes se contentent de survoler le pays en allant de site touristique en cocktail mondain : il suffit pour s'en convaincre de lire les comptes rendus assassins réservés à *Palace-Égypte* de Francis Carco, bien moins mesurés que ce qu'en dit la presse française. Jean Moscatelli de *La Semaine égyptienne* parle d'un « reportage romancé et bâclé en un tournemain », avec des personnages « d'un toc déconcertant⁷⁹ », tandis que dans la revue *Un Effort*, Georges Henein affirme que « *Palace-Égypte* est nul. D'une nullité écrasante, définitive, énorme, défiant toute concurrence⁸⁰ » et souhaite « À Monsieur Francis Carco, de ne pas nous revenir au Caire avant longtemps, [et] aux marchands locaux de tomates, d'oignons et de pommes avariées le prompt retour de

⁷⁶ J. R. FIECHTER à propos d'Élian J. Finbert, « Littérature et Orient : Henri Thuile », Supplément à *L'Égypte nouvelle* consacré à Henri Thuile, 11 avril 1925, p. 17.

⁷⁷ Taha HUSSEIN, propos rapportés par Fernand LEPRETTE dans « Parler de l'Égypte... », *La Semaine égyptienne*, n° 5-6, 30 avril 1939.

⁷⁸ Citons par exemple le compte rendu de *L'Égypte millénaire et vivante* de Camille Mauclair dans *La Revue du Caire* : « Selon Camille Mauclair, les Barbarins sont “venus du Delta” ; les Coptes “parlent l'ancienne langue égyptienne prononcée à la grecque”. Combien d'Égyptiens souriront de voir le nom de Moustafa Kamel associé au Wafd. Certaines notions d'histoire sont sommaires, comme l'affirmation que les chrétiens durent opter pour l'islam ou périr » (*La Revue du Caire*, avril 1938, p. 64, compte rendu non signé).

⁷⁹ Jean MOSCATELLI, *La Semaine égyptienne*, n° 29-30, 15 octobre 1933.

Monsieur Francis Carco⁸¹ ». La superficialité revendiquée par l'auteur suscite donc des réactions indignées de la part des intellectuels francophones du Moyen-Orient qui estiment que la littérature, même viatique, est une affaire sérieuse, car elle engage une certaine représentation du pays qui peut favoriser, ou au contraire nuire à sa reconnaissance sur le plan international. Les critiques locaux, Français résidents ou ressortissants égyptiens, libanais ou syriens, ne peuvent souffrir que les réalités des pays où ils vivent fassent l'objet d'un traitement uniquement pittoresque, voire mensonger. La grande majorité d'entre eux dénonce notamment la propension des écrivains voyageurs au cliché et à l'inexactitude dans leur description des pays visités, qui trahissent au mieux une méconnaissance, au pire une instrumentalisation de ces pays dans le cadre de la politique colonialiste de la France. C'est une réception résolument politisée qui s'observe de l'autre côté de la Méditerranée, qui restitue au Voyage en Orient une puissance d'agir sur les idées et la marche du monde. Ainsi Alice Poulleau, qui vit à Damas au moment de la révolte syrienne, dénonce-t-elle le traitement désinvolte des événements par les journalistes français :

Ah ! beaux journalistes, qui arrivez ici de Paris boire l'arak chez Madelon pour conter ensuite des « blagues » aux Français, venez donc un peu diriger une feuille de chou à Damas. Vous risqueriez de payer de votre peau les fantaisies de vos « reportages sensationnels⁸² ».

L'auteure d' *À Damas sous les bombes* s'attache à nier l'exotique et le cortège de fantasmes qui l'accompagne pour mettre en avant l'urgence de « l'ici ». Cette « centralité » de ce qui est considéré en France comme la « périphérie » est une remarque souvent formulée par les intellectuels orientaux ou par des Français résidents, qui ancrent l'énonciation de leur critique dans la terre du Moyen-Orient, au moyen de déictiques comme « ici », afin de faire comprendre la relativité de ces référents et l'impact que peuvent avoir sur place les ouvrages publiés en France.

La réception au Moyen-Orient de *Devant l'Islam* de Louis Bertrand illustre parfaitement la dimension politisée et polémique de la littérature viatique française par les intellectuels francophones. Contrairement à l'étonnante absence de réactions en France au moment de la publication de ce pamphlet, on constate dans la presse francophone un certain nombre de critiques indignées. Alice Poulleau l'évoque au détour d'une phrase moqueuse de son « journal de siège » : « Et n'en déplaise à M. Louis Bertrand, au combat de Poitiers, le civilisé n'était point Charles Martel⁸³ ». Si, en France,

⁸⁰ Georges HENEIN, *Un Effort*, n° 38, 1^{er} novembre 1933, p. 21.

⁸¹ Georges HENEIN, *Un Effort*, décembre 1933, p. 16.

⁸² Alice Poulleau, *op. cit.*, p. 109-110.

⁸³ *Ibidem*, p. 50.

Marguerite Lichtenberger adoptait finalement une posture relativement détachée devant le pamphlet de Bertrand, ce n'est pas le cas du *Cabier musulman et arabe* de la revue des *Messages d'Orient*, qui en juin 1926 consacre pas moins de trois longs articles à ce « petit livre de Mr. Louis Bertrand ». Le premier, intitulé « Tolérance », est signé Carlo J. Suarès⁸⁴; le second, « Appels de l'Occident », est de François et André Berge, et Albert Israël donne finalement plus d'ampleur au compte rendu en l'inscrivant dans l'histoire même du « voyage littéraire en Orient ». Carlo J. Suarès revient d'emblée sur le relatif silence qui a suivi en France la publication de *Devant l'Islam* :

Ce mauvais petit livre a passé en France inaperçu et c'était justice. Il n'en a pas été de même ici, car les Égyptiens, directement attaqués, et tentés d'attribuer à l'auteur plus d'importance qu'il n'en a en réalité (à cause de son titre d'académicien, sans doute), ont pensé qu'il devait représenter la voix d'une élite en France⁸⁵.

Le journaliste souligne ici la différence de traitement du livre entre la France et l'Égypte. Il met en avant le caractère « officiel » que le statut d'académicien confère à Louis Bertrand aux yeux de la population égyptienne, ce qui l'engage sur le plan idéologique : de la diplomatie culturelle à la diplomatie tout court, il n'y a qu'un pas que Carlo J. Suarès franchit, révélant la dimension politisée de la réception francophone. Le journaliste, qui s'adresse à un lectorat égyptien francophone, cherche à démentir ce caractère représentatif de Bertrand en le décrivant comme un individu isolé ; c'est aussi ce que font ses confrères François et André Berge dans l'article suivant⁸⁶. Comme nous l'avons noté plus haut, Carlo J. Suarès ancre sa critique dans la terre égyptienne par le biais du déictique « ici », qui annonce un point de vue géographiquement déterminé sur le livre de Bertrand. Celui-ci est jugé « accablant », « violent », « haïeux », « plein de morgue, de fanatisme et de bêtise⁸⁷ », et contraire selon le journaliste aux « grands courants de fraternité et de coopération qui passent aujourd'hui sur le monde⁸⁸ ». Bertrand incarne une « force de réaction » que combattent les tenants de l'ouverture internationale qu'illustre Carlo J. Suarès ; mais loin de le traiter par le mépris, il convient de lire et de connaître les idées défendues par Bertrand afin de mieux les combattre. Il s'oppose en cela à la réaction prônée par Marguerite Lichtenberger : « Hausser les épaules, être condescendant, devant ce que l'on ne veut point se donner la peine de

⁸⁴ Carlo J. Suarès était avec Élian J. Finbert codirecteur de la revue *Messages d'Orient*, qu'ils avaient fondée en 1925.

⁸⁵ Carlo J. SUARÈS, « Tolérance », *Le Cabier musulman et arabe*, *Les Messages d'Orient*, juin 1926, p. 241.

⁸⁶ « Louis Bertrand parle en son nom seul et n'engage la responsabilité d'aucun de ses compatriotes et contemporains » (François et André BERGE, « Appels de l'Occident », *Le Cabier musulman et arabe*, *op. cit.*, p. 251).

⁸⁷ *Ibidem*, p. 242.

⁸⁸ *Ibidem*, p. 243.

relever sous prétexte de tolérance, n'est que de la passivité⁸⁹ ». Il est nécessaire de prendre au sérieux la littérature viatique consacrée au Moyen-Orient, car elle joue un rôle de premier plan dans la géopolitique internationale. C'est cette idée qu'Albert Israël développe dans son article qui prend l'ouvrage de Bertrand comme le point de départ d'un panorama historique sur le « voyage littéraire en Orient ». Lui non plus n'épargne pas l'écrivain : « de son voyage au pays du Nil, il n'a rapporté que visions de pluie, de tristesse et de haine, rendues en des tirades qui vaticinent la fin de la vieille civilisation latine⁹⁰ ». Le journaliste condamne son racisme et sa vision passéiste d'un « Orient révolu » ; il dénonce à son tour l'orientalisme littéraire « qui a révélé chez nos grands écrivains des dons de palette inouïs, mais tombés en fateur à force d'être conventionnel⁹¹ ». Il s'interroge dès lors sur le rôle que peuvent tenir les écrivains orientaux de langue française (il évoque Albert Adès et Elissa Rhaïs), qui seraient peut-être les mieux à même de prendre en charge la représentation de leur pays et de leur culture⁹². Cette question ouvre la voie à la légitimation de la littérature francophone naissante au Moyen-Orient. Le journaliste remarque combien cette région est à nouveau « à l'ordre du jour », répondant à un désir d'exotisme chez les lecteurs européens désillusionnés par la Première Guerre mondiale⁹³. Cette littérature a un rôle de premier plan à jouer dans la recomposition du monde :

Les littérateurs qui aidèrent souvent une race à prendre conscience de son sang, de sa langue, et de son patrimoine moral afin qu'elle secoue ses chaînes, ont maintenant un nouveau rôle à remplir : celui de réconcilier l'Est et l'Ouest⁹⁴.

On reconnaît ici le programme de l'Internationale des Lettres de Romain Rolland, qui a été repris par un certain nombre de journaux et revues francophones du Moyen-Orient, comme l'atteste l'analyse des professions de foi⁹⁵. Il n'est pas étonnant qu'Albert Israël confronte le pamphlet de Bertrand à un ouvrage de Georges Duhamel⁹⁶, autre représentant de cette conception de la littérature. Le journaliste restitue ainsi une mission à la littérature, apte à jouer un rôle dans la fraternisation entre les peuples. Cette

⁸⁹ *Ibidem*, p. 239.

⁹⁰ Albert ISRAËL, « Voyage littéraire en Orient », *Le Cahier musulman et arabe*, *op. cit.*, p. 253.

⁹¹ *Ibidem*, p. 254.

⁹² « Est-ce à dire que l'Orient est l'apanage des Orientaux ? » (*Idem*).

⁹³ « Depuis la guerre révélatrice de la faillite des mots à Majuscule, on s'est aperçu que la terre était plus petite que ne l'avait imaginée Galilée. Les murailles de Chine sont tombées un peu partout et les pays ont tout loisir de se connaître et de continuer l'échange intellectuel après l'échange économique » (*Ibidem*, p. 258).

⁹⁴ *Idem*.

⁹⁵ Nous renvoyons à notre article sur « Les Voyages en Orient lus par la presse francophone d'Égypte et du Liban (1921-1939) », *op. cit.*

⁹⁶ Il s'agit du *Prince Jaffar*, Paris, Mercure de France, 1924.

reconnaissance du pouvoir de la littérature à valoriser les peuples autant qu'à leur nuire, sur lequel insiste la critique moyen-orientale, préfigure la charge saïdienne et s'oppose radicalement aux discours majoritaires à ce sujet en France.

L'ampleur et la vigueur de la critique francophone du Moyen-Orient ancrent le Voyage en Orient de la première moitié du XX^e siècle dans un cadre polémique ; il s'agit d'une critique en réaction, qui insiste sur les pouvoirs de la littérature et récuse l'innocence des stéréotypes orientalistes. Il semble bien que le Voyage en Orient s'inscrive désormais dans un dialogue, souvent houleux, entre les deux rives de la Méditerranée : les intellectuels francophones s'emparent de ce genre auparavant réservé au champ littéraire français, et les écrivains français ne peuvent désormais plus ignorer ce lectorat particulièrement réactif, qui les oblige à se décentrer et à reconsidérer certains aspects traditionnels du Voyage en Orient romantique.

II – VERS UN « ORIENTALISME DIALOGIQUE »

En conclusion d'un article consacré à la mise en regard de quelques voyageurs du XIX^e siècle avec la critique saïdienne, Sarga Moussa note qu'« une autre histoire de l'orientalisme est possible, qui tienne compte d'une interculturalité non systématiquement entachée du péché d'ethnocentrisme et de colonialisme⁹⁷ ». Si nous avons montré, dans le chapitre précédent, la dimension impérialiste de bon nombre de Voyages en Orient de notre corpus, nous aimerions pour finir insister sur la dimension dialogique inédite de ces œuvres. Celles-ci manifestent malgré tout un profond désir de compréhension interculturelle et de dialogue avec les altérités orientales. Certes, il a déjà été montré que contrairement à une conception simpliste, les voyageurs du XIX^e cherchaient eux aussi à aller à la rencontre de l'autre⁹⁸. Mais l'on observe au siècle suivant un caractère plus systématique de cette question, qui n'est plus du ressort de la simple curiosité mais est perçue comme une nécessité du temps. En témoigne par exemple *Devant l'Islam* de Louis Bertrand, qui inscrit la connaissance de l'autre dans une urgence historique : loin de se détourner de la composante musulmane des pays traversés, comme le faisaient souvent les Romantiques qui préféraient voir en l'Orient la terre originelle, dans une perspective chrétienne, l'écrivain l'érige en problématique majeure qui structure tout son récit de voyage. Le titre l'illustre clairement : Bertrand se pose

⁹⁷ Sarga MOUSSA, « Edward Saïd à l'épreuve des voyageurs français en Orient au XIX^e siècle », *KulturPoetik*, vol. 6 / 1, 2006, p. 102.

⁹⁸ C'est tout le propos de Sarga MOUSSA dans *La Relation orientale*, *op. cit.*, et dans plusieurs articles comme celui sus-cité.

« devant l'Islam », il l'objective et place l'Islam, c'est-à-dire *l'autre* dans toute son étrangeté religieuse et culturelle, au cœur de sa réflexion. Bien qu'il inscrive cette question dans le contexte fantasmé d'un conflit de civilisations et non dans la recherche d'une entente interculturelle, le polémiste met ainsi en avant son intérêt pour l'altérité orientale. Dans notre corpus, les nombreuses questions adressées témoignent également de cette posture interrogative vis-à-vis de *l'autre*. Nous avons déjà noté la récurrence de l'interrogation sur le bonheur des nouveaux Juifs sionistes⁹⁹ : devant ces altérités inédites, les écrivains voyageurs adoptent une posture d'ouverture qui se formule souvent par une phrase interrogative. De la même manière, au cours de son enquête sur les pêcheurs de perles, Albert Londres pose à l'un de ses interlocuteurs une question assez neuve dans le Voyage en Orient : « Abdallah Kafir ben Ibrahim, [...] qui es-tu¹⁰⁰ ? ». On ne saurait formuler de manière plus explicite le désir de connaissance et de compréhension qui anime la plupart des écrivains de notre corpus. Il est remarquable que ces questions soient directement adressées à cet *autre*, au moyen du discours direct : tout se passe comme si les auteurs de Voyages en Orient jetaient ainsi les bases d'un dialogue avec d'éventuels interlocuteurs moyen-orientaux. On pourrait objecter qu'il s'agit avant tout d'une posture, Londres par exemple étant parfaitement conscient que l'homme à qui il s'adresse ne lui apportera pas de réponse – cette question ne surgit que dans l'après-coup de la rencontre, au moment de la rédaction du reportage, et ne semble pas avoir été posée par Londres au moment de son entretien de vive voix avec le pêcheur de perles – mais il nous semble toutefois que ces questions simples, brèves, directement adressées, et récurrentes dans notre corpus, sont le signe d'une attention inédite à *l'autre* et appellent des réponses.

Nous nous proposons donc d'analyser la dimension dialogique¹⁰¹ des œuvres du corpus, qui permettent à « l'orientalisme » de se redéfinir de l'intérieur par l'intégration de voix venues du Moyen-Orient. Ce dialogue est d'abord mis en scène, au sein des textes, par le biais de diverses stratégies énonciatives, et notamment par l'artifice du discours direct. Celui-ci permet de montrer la région comme un espace ouvert et polyphonique, et non plus comme un Orient de convention. Nous nous intéresserons ensuite au débat qui s'élabore peu à peu, entre les écrivains français et les élites francophones du Moyen-Orient, sur le genre même du Voyage en Orient et sur sa capacité ou non à représenter les réalités de la région et de ses habitants. Les écrivains

⁹⁹ Nous renvoyons aux pages 359 et 360 de ce travail.

¹⁰⁰ Albert LONDRES, *Pêcheurs de perles et autres reportages*, *op. cit.*, p. 56.

¹⁰¹ Nous reprenons l'expression « orientalisme dialogique » de Daniel LANÇON et Sarga MOUSSA, qui l'ont employée dans une communication à deux voix présentée le 4 janvier 2005 et intitulée « Dire l'Égypte au XIX^e siècle : pour un orientalisme dialogique » (voir <http://www.crlv.org/conference/dire-l-%C3%A9gypte-pour-un-orientalisme-dialogique-evolution-des-d%C3%A9bats-critiques-et-th%C3%A9oriques>)

français tiennent compte de la réception de leurs ouvrages par leurs confrères francophones, et vont même jusqu'à intégrer cette critique à leur œuvre, contribuant ainsi à ajuster le Voyage en Orient aux désirs des élites francophones de la région. C'est ce débat métalittéraire commun entre écrivains des deux rives de la Méditerranée qui explique en partie l'émergence des littératures francophones du Moyen-Orient, dont les écrivains français se sont fait les relais.

a. Le Moyen-Orient, un espace en débat : stratégies énonciatives

La rencontre de *l'autre* est au cœur de tout récit de voyage. Comme nous l'avons noté dans le chapitre sur les rencontres contemporaines de la partie précédente, les écrivains voyageurs cherchent souvent à amorcer un dialogue avec les altérités orientales, ou à mettre en scène l'échec de cette tentative, ce qui est aussi une façon, inversée, de souligner le désir d'échange interculturel. L'analyse de l'énonciation dans les œuvres du corpus permet de montrer l'ouverture du Voyage en Orient aux peuples du Moyen-Orient, dont les propos sont rapportés au discours direct par les écrivains. Ceux-ci se placent en retrait afin de céder la parole à leurs interlocuteurs, de manière inédite et massive. Ces stratégies énonciatives révèlent une nouvelle éthique interculturelle, placée sous le signe de l'interrogation et de l'hypothèse, et non plus de l'affirmation : loin d'émettre sur ces populations un jugement *a priori*, les voyageurs font l'épreuve de *l'autre* et le laissent se définir lui-même, au sein de dialogues, voire de débats, transcrits *in extenso*. Le Moyen-Orient contemporain apparaît moins comme le lieu où les voyageurs viennent vérifier des préjugés et des stéréotypes que comme un espace de débat, et en débat. Il s'agit pour les auteurs de donner une voix à ceux qui étaient auparavant les objets de la représentation littéraire. Ainsi, le volume représenté dans les œuvres par les dialogues et par des passages où le narrateur cède la parole à son interlocuteur moyen-oriental est considérable. Claude Aveline, Roland Dorgelès, Myriam Harry, Maurice Martin du Gard, Robert de Traz, sans compter les reporters, Albert Londres, Édouard Helsey, Pierre Bonardi, ont massivement recours à ce procédé afin de restituer la pluralité des discours tenus sur la région, tout en rendant leur récit plus vivant et agréable à lire. Cela confère au Voyage en Orient une dimension éminemment dialogique qui va de pair avec la recomposition géopolitique de la région et avec la réinvention du genre.

On relève un grand nombre de passages dialogués dans les œuvres de notre corpus. Les écrivains y restituent leurs propos ainsi que ceux de leurs interlocuteurs au moyen du discours direct ; il convient de relever la longueur de ces sections, qui courent parfois sur plusieurs pages et rappellent ainsi le genre du dialogue philosophique du XVIII^e

siècle. C'est le cas de la « conversation avec un pacha » que Robert de Traz place en fin de son premier chapitre sur l'Égypte¹⁰². Ce passage dialogué, long d'une quinzaine de pages, illustre les divergences d'opinion et les malentendus culturels et politiques qui pèsent sur la relation entre « l'Orient », représenté par « un gros pacha¹⁰³ », et « l'Occident » dont De Traz se fait le porte-parole. La conversation, argumentative et riche en procédés rhétoriques, est en effet émaillée de remarques ironiques, de stratégies d'évitement et de litotes qui semblent dissimuler les véritables intentions des deux interlocuteurs. Ceux-ci se soupçonnent de flatterie (« Voilà bien de l'indulgence pour nous¹⁰⁴ »), de moquerie (« Vous vous moquez¹⁰⁵... »), de vouloir éluder une question embarrassante (« Il détourne la conversation », « Pourquoi fait-il semblant de ne pas me comprendre¹⁰⁶ ? ») ou de vouloir tendre un piège en mentant (« Sans doute croit-il que je lui tends un piège, un piège trop apparent d'ailleurs, et peu digne de sa finesse rusée¹⁰⁷ »). La conversation prend donc l'allure d'un débat, sur des questions touchant à la géopolitique contemporaine, que De Traz et le pacha formulent explicitement : ainsi, l'écrivain pousse son interlocuteur à admettre qu'en réalité, il déteste l'Europe (« Avouez-le, vous détestez l'Europe¹⁰⁸ »), ce que le pacha dénie vigoureusement ; De Traz évoque également le débat qui agite le monde intellectuel français au sujet de la supériorité spirituelle de l'Orient sur l'Occident¹⁰⁹, hypothèse à laquelle son interlocuteur refuse de croire. De son côté, celui-ci n'hésite pas à accuser l'Occident de traiter les Orientaux et tout particulièrement les musulmans comme des esclaves ; il fait référence à la politique répressive menée par la France en Syrie lors de la révolte de 1925¹¹⁰, en poussant De Traz à convenir que la riposte était disproportionnée. La conversation prend dès lors l'allure d'une mise au point sur les nombreux malentendus qui ont longtemps empoisonné les relations entre Orient et Occident. En dépit d'une légère trace de condescendance de l'écrivain pour son interlocuteur, qu'il nomme complaisamment « mon pacha », ce long entretien, qui agite les problématiques les plus pressantes du temps, met en scène deux interlocuteurs méfiants mais égaux, faisant part chacun à leur tour de leur point de vue. Le discours direct semble rapporter les propos de *l'autre* de manière immédiate, c'est-à-dire sans transformation de la part de l'écrivain. Ce passage

¹⁰² Robert DE TRAZ, *op. cit.*, p. 99-114. L'intégralité de ce passage est reproduite dans le volume d'Annexes, p. 235-237.

¹⁰³ *Ibidem*, p. 99.

¹⁰⁴ *Ibidem*, p. 99.

¹⁰⁵ *Ibidem*, p. 111.

¹⁰⁶ *Idem*.

¹⁰⁷ *Ibidem*, p. 112.

¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 110.

¹⁰⁹ « Savez-vous, mon pacha, qu'il y a des gens, en Europe, pour estimer que l'Occident peut prendre des leçons de l'Orient et qu'à certains égards vous nous êtes supérieurs... » (*Ibidem*, p. 111).

¹¹⁰ De Traz précise en note que « cette conversation date du printemps 1925 » (*Ibidem*, p. 101).

permet donc un certain décentrement et illustre la dimension dialogique du Voyage en Orient, qui fait désormais la part belle à ces échanges.

Toutefois le discours direct n'est pas toujours garant de neutralité dans la façon de rapporter les discours des interlocuteurs moyen-orientaux ; rien ne prouve que les écrivains ne déforment pas les propos qui ont été tenus lors de la rencontre. Par ailleurs, les propositions incidentes et incisives qui émaillent le discours direct peuvent être les lieux de jugements et de commentaires venant orienter la réception des propos de l'interlocuteur. Le passage suivant, transcription d'un dialogue entre Jérôme Tharaud et le roi Abdallah de Transjordanie, fournit un bon exemple de la manipulation des propos par l'artifice du discours direct :

Comme un personnage de Voltaire, le Huron ou le sage Zadig, mon hôte princier me fit ensuite quelques réflexions qui montraient la simplicité de son cœur : « Pourquoi, me dit-il par exemple, les peuples d'Europe s'égorge-t-ils en Espagne ? N'est-il pas dit dans votre religion : aimez-vous les uns les autres ? » Il s'étonna aussi de l'habitude que nous avons en Europe de tuer les rois. « Ne suffirait-il pas de les envoyer en exil ? » suggéra cet homme excellent. Ou encore : « Croyez-vous, monsieur, que le Communisme apporte le bonheur ? » O profonde sagesse ! [...] Que répondre à la logique de cet enfant du désert¹¹¹ ?...

Dans cet extrait d'*Alerte en Syrie !*, l'ironie est perceptible dans les propositions incisives (« suggéra cet homme excellent »), ainsi que dans les commentaires qui précèdent ou suivent la citation entre guillemets (« O profonde sagesse ! »). Les frères écrivains réactivent ici le motif de la lucidité du « bon sauvage », comme l'indiquent d'emblée les références aux personnages des contes de Voltaire. Ce passage s'inscrit ainsi dans la tradition du conte ou du dialogue philosophique des Lumières, tout en abordant des problématiques modernes. Il révèle que le procédé du discours direct, qui a le mérite de faire entendre la voix de l'autre, ne pose pas toujours le cadre d'une conversation équilibrée entre interlocuteurs égaux ; ici, les commentaires entourant les paroles rapportées finissent par ôter toute crédibilité au roi Abdallah et disqualifient ses propos.

C'est pourquoi plusieurs écrivains du corpus cherchent un plus grand retrait énonciatif, en ne transcrivant plus des entretiens qu'ils auraient eus avec des interlocuteurs moyen-orientaux, mais en déléguant entièrement et longuement la parole à ceux-ci, sans que leurs propos fassent apparemment l'objet de commentaires ou de reformulations de leur part. Le Voyage en Orient s'ouvre ainsi à une dimension polyphonique inédite. Étonnamment, on trouve ce procédé sous la plume des frères Tharaud, dans un chapitre précisément intitulé « Les Voix de Palestine » de *L'An prochain à Jérusalem*¹¹². En dépit du conservatisme de ces écrivains, qui donnent volontiers

¹¹¹ Jérôme et Jean THARAUD, *Alerte !*, *op. cit.*, p. 128-129.

¹¹² Encore une fois, on retrouvera dans le volume d'Annexes l'intégralité de ce chapitre, p. 207-209.

du Moyen-Orient et de ses altérités religieuses une représentation figée et largement européo-centrée, ce chapitre de leur récit de voyage en Palestine étonne par son ouverture à *l'autre*. Les auteurs y donnent successivement la parole aux Musulmans, aux Chrétiens, aux « vieux Juifs » par la voix d'un rabbin, et enfin à un sioniste, sur la situation politique en Palestine. Ils se contentent de décliner l'identité de chaque intervenant, à l'exception du rabbin dont la protestation contre le sionisme est présentée comme « la plus surprenante » par les écrivains, car elle met en lumière les désaccords au sein même de la communauté juive sur cette question. Les propos du rabbin sont davantage mis en scène que les autres, et les Tharaud semblent suggérer cette transformation littéraire : « Ce qu'il m'a raconté, le voici à *peu près*¹¹³ ». La quatrième et dernière intervention est celle du « Juif Errant », c'est-à-dire du sioniste. Les Tharaud « rapportent » ses propos sans émettre de commentaire final qui laisserait percevoir leur opinion personnelle sur le sujet. Toutefois, bien qu'il n'y ait que peu de commentaires dont la responsabilité énonciative soit assumée par les Tharaud, le recours au discours direct semble ici encore une fois artificiel, notamment en raison des parallélismes trop flagrants entre les différents discours. Ainsi, le sioniste répond directement aux inquiétudes formulées un peu plus tôt par les chrétiens et les musulmans : « Que les musulmans se rassurent et les chrétiens aussi¹¹⁴ ! ». Cela révèle le travail de composition et sûrement de reformulation – si ce n'est d'invention – des propos par les écrivains, qui mettent ainsi en scène dans leur récit de voyage un débat sur le sionisme.

Claude Aveline use à son tour de ce procédé dans la dernière section de sa *Promenade égyptienne*, dans laquelle il rapporte trois « points de vue passionnés¹¹⁵ » à propos de la situation politique contemporaine de l'Égypte. Son effacement énonciatif est plus rigoureux que chez les Tharaud, Aveline se contentant d'introduire chacune de ces interventions de manière neutre, en présentant simplement l'identité de chaque interlocuteur et en appelant le lecteur à leur prêter une « oreille » attentive : « Écoutez le discours qui m'a été tenu dans plusieurs de ces grandes familles “non-égyptiennes¹¹⁶” », « [...] voici ce que [...] disent certains [Anglais]¹¹⁷ », « Des musulmans ripostent¹¹⁸ ». Ensuite, Aveline ouvre les guillemets et délègue la parole sur plusieurs pages, sans que le discours rapporté fasse l'objet de commentaire conclusif par lequel l'écrivain donnerait son point de vue sur les idées développées. Par ce retrait énonciatif, il donne voix à

¹¹³ Jérôme et Jean THARAUD, *Jérusalem*, *op. cit.*, p. 135. Nous soulignons.

¹¹⁴ *Ibidem*, p. 137.

¹¹⁵ Ces longs passages sont reproduits dans le volume d'Annexes, p. 231-235.

¹¹⁶ Claude AVELINE, *op. cit.*, p. 333.

¹¹⁷ *Ibidem*, p. 335.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 337.

plusieurs représentants de la société égyptienne, et présente de manière neutre le débat qui agite l'Égypte de l'époque.

Si ces délégations de la parole – voix de Palestine, voix d'Égypte – permettent de restituer les termes du débat dans toute leur complexité, le retrait énonciatif présente néanmoins le risque d'une certaine cacophonie qui peut être interprétée comme une indécision de l'auteur qui ne se risquerait pas à prendre parti sur des questions délicates. Chez les frères Tharaud ou Claude Aveline, ces passages de paroles rapportées « directement » s'inscrivent dans un ouvrage où l'auteur prend par ailleurs des positions tranchées : on connaît le conservatisme et l'antisémitisme latent des frères Tharaud et les positions humanistes et progressistes d'Aveline. Dans ce cas de figure, les chapitres de paroles rapportées constituent un heureux contrepoint, une fenêtre ouverte sur d'autres opinions que la leur, et c'est ce qui donne à ces passages toute leur valeur au sein du dialogue interculturel qui se joue dans la littérature viatique. Myriam Harry manie plus que tout autre écrivain du corpus la délégation de la parole, dans le cadre d'une éthique relativiste qui a déjà été remarquée¹¹⁹. L'écrivaine donne très fréquemment la parole à ses interlocuteurs sans jamais chercher à faire une synthèse des propos et sans presque jamais donner son avis personnel. Il est symptomatique que son enquête sur la condition féminine au Moyen-Orient se termine par un chapitre intitulé « Sans conclure », où l'écrivaine reconnaît s'être souvent tue et avoir surtout délégué la parole à ses « sœurs islamiques » : elle y explique que, partie dans une visée persuasive, c'est bien plutôt elle qui a été amenée à remettre en question ses catégories de pensée au contact des femmes qu'elle a rencontrées au cours de son voyage. Elle y interroge la légitimité de chacun à juger la culture de l'autre (« D'ailleurs, que savons-nous ? Comment conseiller ? Comment s'arroger le droit de conclure¹²⁰ ? »). Cette démarche relativiste manifeste une réelle ouverture à l'autre. Mais l'on peut déplorer que l'écrivaine accompagne souvent ce retrait énonciatif d'un exotisme facile qui essentialise à nouveau la culture de ses interlocuteurs, et finit par rendre assez peu cohérente la position de l'écrivaine. Ainsi, dans la dernière phrase de son reportage sur les « derniers harems », elle bascule à nouveau les inflexions politiques de son sujet d'enquête sur son versant lyrique, en faisant référence au « fatalisme oriental » et en terminant par une pirouette poétique qui ne convainc pas¹²¹. Ainsi, les ouvrages de Myriam Harry révèlent à la fois le grand intérêt et les limites de la délégation systématique de la parole à l'autre : sans

¹¹⁹ Nous faisons référence à l'article d'Élodie GADEN, « J'irai m'enchanter tristement auprès de mes sœurs islamiques : *Les Derniers harems* (1933) de Myriam Harry », *op. cit.*

¹²⁰ Myriam HARRY, *Harems*, *op. cit.*, p. 243.

¹²¹ « Je me suis tue, m'efforçant simplement de vous comprendre, de vous aimer, de vous admirer... D'ailleurs, que savons-nous ? Comment conseiller ? Comment s'arroger le droit de conclure ? Et puis, à ma tendresse se mêle le fatalisme oriental : à chacun son destin ! Respirons les roses du jour ! » (*Idem*).

reprise énonciative de la part du narrateur, il est impossible d'éviter certaines contradictions.

Bien que la délégation de la parole à des locuteurs moyen-orientaux ne soit donc pas entièrement le garant d'une recherche de neutralité de la part des écrivains, cette stratégie énonciative permet d'élargir les points de vue, de présenter le Moyen-Orient comme un espace en débat et non comme une donnée existante, et confère ainsi au Voyage en Orient une dimension dialogique qui participe au renouvellement du genre.

b. D'une rive à l'autre de la Méditerranée : le Voyage en Orient, un genre en débat

Si les écrivains s'attachent à faire entendre des voix anonymes venues du Moyen-Orient, les œuvres de notre corpus révèlent également l'existence d'un dialogue entre eux et les intellectuels francophones de la région. Nous avons déjà relevé le fait que les écrivains nomment de plus en plus souvent les intellectuels – journalistes, écrivains, peintres, sculpteurs – qu'ils ont rencontrés au cours de leur séjour ; il apparaît que les écrivains engagent avec eux un véritable débat sur le genre même du Voyage en Orient, qu'ils appellent à se réinventer. Ce débat, mis en scène dans les textes, se traduit par divers types de collaborations littéraires. En intégrant ainsi dans le Voyage en Orient sa propre contestation par des intellectuels francophones, les auteurs ouvrent le genre à une dimension dialogique qu'ils espèrent salvatrice et accompagnent l'émergence des littératures francophones du Moyen-Orient.

◆ COLLABORATIONS LITTÉRAIRES

Nombreux sont les écrivains du corpus qui évoquent leur rencontre avec des intellectuels francophones au cours de leurs voyages en Orient. On relève notamment plusieurs mises en scène de dialogues qu'ils ont eus avec ces confrères, où l'accent est mis sur la réciprocité de leur relation.

Taha Hussein est sans doute l'écrivain égyptien le plus rencontré et le plus cité par les écrivains voyageurs français. Georges Duhamel et Jean Cocteau ont tous deux échangé avec lui au cours de leur séjour et le présentent de manière très positive dans leurs textes. Le premier rapporte dans sa *Consultation aux pays d'Islam* le message privé qu'à sa demande, l'écrivain égyptien lui a écrit sur « le discord entre l'Islam et l'Occident¹²² ». Avant de citer ses propos, Duhamel présente en quelques lignes l'auteur du *Livre des Jours*, « homme de haute culture » et francophile, ce qui fait de lui, selon l'auteur, un

¹²² Georges DUHAMEL, *Consultation*, *op. cit.*, p. 34.

interlocuteur privilégié de la France¹²³. En présentant la valeur des interlocuteurs du Moyen-Orient avec lesquels la France peut avoir un dialogue constructif, Duhamel pose les cadres d'un débat interculturel apaisé et justifie le choix du terme « consultation » qu'il a choisi comme titre de son ouvrage. Toutefois, les propos de Taha Hussein qu'il rapporte sont uniquement relatifs à la politique de la France vis-à-vis du monde arabe. Jean Cocteau place quant à lui sa rencontre avec l'écrivain égyptien sur le terrain de la littérature. Les deux hommes se sont entretenus en mars 1949, lors du séjour en Égypte de l'écrivain français. Ce dernier consacre quelques lignes à son confrère dans *Maalesh*¹²⁴ et relaye l'article que Taha Hussein a lui aussi rédigé à la suite de leur rencontre dans un journal arabophone local :

Taha Hussein m'a consacré un article en arabe. Je m'étonne qu'on ait laissé passer la première et la dernière phrases : *Il est permis de sortir de son silence quand Jean Cocteau visite l'Égypte. Il se peut que les champs politiques et sociaux nous soient fermés, mais Dieu merci, nous pouvons trouver, dans la littérature pure, quelque soulagement et consolation. [...] Quand donc l'Égypte se réveillera-t-elle de son trop profond sommeil*¹²⁵ ?

Dans ce passage, Cocteau ne se contente pas d'affirmer l'existence de la censure en Égypte, sujet qu'il aborde à plusieurs reprises dans son livre¹²⁶, mais il commet également un autre outrage en relayant à l'étranger la parole « dissidente » de Taha Hussein. Celui-ci suggère que la venue d'un célèbre écrivain français est le seul moment où les écrivains locaux sont autorisés à se prononcer sur la situation du pays. En incluant cette remarque dans le corps de son récit de voyage, après avoir pris la peine de le traduire de l'arabe, Jean Cocteau sert de relais à ces revendications légitimes et s'associe ainsi à la lutte de ses confrères égyptiens pour plus de liberté d'expression. Il s'opère une forme de collaboration littéraire interculturelle, pour un but commun. Cette collaboration entre les écrivains français et Taha Hussein se concrétise en 1947 par la préface qu'André Gide rédige à la traduction française du *Livre des Jours*¹²⁷, dont nous reparlerons plus loin.

Ces dialogues interculturels transcrits dans les Voyages en Orient donnent parfois lieu à une co-crédation entre écrivain français et moyen-oriental. C'est ce que relate Roger

¹²³ « Taha Hussein parle toujours avec une élégante gratitude de ce qu'il doit à la France intellectuelle, en sorte que ses critiques peuvent être reçues et considérées avec respect » (*Ibidem*, p. 36).

¹²⁴ « Taha Hussein est à l'index. Ses démêlés avec la censure paralysent sa plume. Il est aveugle. Il voit. Il voit plus loin qu'il n'est permis de voir en Égypte. [...] J'admiraïs cet homme. Après ma visite je le respecte » (Jean COCTEAU, *Maalesh*, *op. cit.*, p. 52.)

¹²⁵ *Ibidem*, p. 84.

¹²⁶ « [*Britannicus*] devient même si terrible, si neuve que seul le respect des classiques la sauve de la censure d'Égypte » (*Ibidem*, p. 48).

¹²⁷ Taha HUSSEIN, *Le Livre des Jours*, traduction par Jean LECERF et Gaston WIET, préface d'André GIDE, Paris, Gallimard et Taha Hussein, 1947.

Vailland, qui met en scène dans *Choses vues en Égypte* la composition d'un poème à deux voix avec le poète Kamal, son guide dans la campagne du delta¹²⁸. Émerveillé par la beauté des paysages, l'écrivain ne peut que relayer, encore une fois, la parole de son confrère égyptien :

Il répétait, comme la veille :

– Qu'il est beau, mon pays !

Et je lui répondais :

– Qu'il est beau, ton pays¹²⁹ !

Par cette répétition, Vailland valide le sentiment de fierté nationale qui anime son compagnon. Cette reconnaissance de l'identité nationale des pays du Moyen-Orient apparaît comme la condition *sine qua non* d'un renouveau du genre. Afin de concrétiser cet instant de partage, les deux hommes décident de composer un poème ensemble, et ce processus de création est présenté comme un moment de fraternisation autour d'un sujet commun, l'amour pour l'Égypte :

Kamal descendit dans un champ me cueillir une fleur de coton, que je serrai dans mon portefeuille. Nous décidâmes d'écrire ensemble un poème, lui en arabe, moi en français, un poème bilingue, à la gloire de son pays : « La vallée du Nil est un jardin¹³⁰... »

Les deux écrivains se considèrent ici comme deux égaux, qui s'associent pour chanter la beauté de la campagne égyptienne. En s'ouvrant à *l'autre*, à sa culture et à sa langue, et en reconnaissant l'existence d'un sentiment national égyptien, Vailland suggère qu'il est possible de tirer profit de la différence culturelle dans le cadre d'un échange littéraire amical, symbolisé par le don de la fleur.

Outre la mise en scène dans les textes de dialogues entre écrivains français et moyen-orientaux, il convient de relever les nombreux passages dans lesquels les auteurs du corpus relayent la réception critique des récits de voyage français par la presse arabe francophone. Cette intégration de la critique, qui s'opère parfois par la délégation de la parole à un confrère du Moyen-Orient, constitue une forme de collaboration littéraire visant à réinventer le Voyage en Orient. Les écrivains sont en effet conscients du mauvais accueil que la jeunesse du Moyen-Orient réserve souvent aux récits de Voyage en Orient occidentaux :

¹²⁸ Nous n'avons pas pu identifier ce personnage, désigné ici par un pseudonyme.

¹²⁹ Roger VAILLAND, *Boroboudour, Choses vues en Égypte, La Réunion, op. cit.*, p. 199.

¹³⁰ *Ibidem*, p. 200.

[...] ces fringantes, ces nobles songeries qui mêlent les dieux et les âges et qui flattent les lettrés à Damas, à Beyrouth, seront peut-être de moins en moins entendues par les jeunes Syriens, même par ceux qui font amitié avec nous. C'est qu'ils veulent vivre dans le présent, dans l'avenir surtout et que les indispose un passé où ils font figure d'esclaves¹³¹.

Maurice Martin du Gard, qui vise ici Barrès et ses disciples, appelle à dépasser le Voyage en Orient romantique qualifié de « fringantes et nobles songeries qui mêlent les dieux et les âges », par la prise en compte des sentiments de la population du Moyen-Orient. Il est en effet conscient que cette population ne se réduit en effet pas aux « lettrés » de Damas et de Beyrouth, qui eux-mêmes, par ailleurs, commencent comme nous l'avons vu précédemment à ne plus goûter l'ethnocentrisme de ce genre littéraire. En étant ainsi attentif à la réception et aux éventuelles polémiques que les Voyages en Orient peuvent susciter au Moyen-Orient, l'écrivain prend ses distances avec une certaine tradition littéraire et appelle à son renouvellement. En intégrant ainsi à son texte les critiques que les intellectuels francophones du Moyen-Orient formulent à l'encontre du Voyage en Orient, Martin du Gard s'inscrit dans une démarche de réinvention du genre, qui se ferait en collaboration avec les intellectuels de la région. C'est uniquement en s'associant à eux que le Voyage en Orient peut éviter de disparaître et se régénérer pour mieux dire le Moyen-Orient contemporain. Plusieurs œuvres du corpus témoignent de ce désir de collaboration, qui implique la reconnaissance des intellectuels moyen-orientaux et de leur critique, que les écrivains relayent au sein même de leurs textes.

Maurice Martin du Gard met en pratique ses propres recommandations en insérant à ses *Terres divines* la réception de *Devant l'Islam* de Louis Bertrand, au moyen d'une délégation de la parole de l'écrivain à son « confrère égyptien¹³² » Edgar Gallad, rédacteur en chef du journal *La Liberté* au Caire. Martin du Gard fait en effet le choix de retranscrire de longs extraits d'une lettre ouverte que Gallad lui a adressée dans *Images*, « un grand journal hebdomadaire du Caire¹³³ ». Cette lettre fait apparemment suite à une discussion que les deux hommes auraient eue à l'occasion d'une rencontre organisée au Caire par Robert Blum, entre Martin du Gard et plusieurs intellectuels égyptiens. L'écrivain dit en effet avoir été alors « interpellé » par Edgard Gallad, avec « fermeté et amitié », ce qui laisse supposer que le débat a été cordial, mais animé. Il transcrit en italique, dans le corps de son texte, « les passages principaux » de cette lettre, qui présente pour lui un intérêt qui « dépasse [s]a personne » et « est de nature à éclaircir les

¹³¹ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 94.

¹³² *Ibidem*, p. 190.

¹³³ *Ibidem*, p. 189.

rapports entre Orient et Occident, qui sont si souvent dénaturés à plaisir des deux côtés¹³⁴ ». En reproduisant ce « beau texte » dans son récit de voyage – et ce doublement, puisqu'il a également fait pré-publier son récit dans la revue qu'il dirige, *Les Nouvelles littéraires*, au printemps 1933 –, Martin du Gard relaye la parole de celui qu'il présente comme son confrère et fait à son tour un geste d'amitié, espérant ainsi montrer l'exemple aux autres écrivains français.

Dans cette lettre ouverte, Edgard Gallad critique vivement les auteurs de récits de voyage en Égypte, qu'il qualifie de « ramsésomaniaques¹³⁵ », subissant la « domination du passé pharaonique ou médiéval¹³⁶ » en raison des « réminiscences classiques¹³⁷ » qui encomrent encore leur imagination. Il fait donc le procès du Voyage en Orient romantique. Il distingue cependant la position de Louis Bertrand, qui selon lui a réussi à se libérer de cet héritage, mais pour tomber dans un nouvel écueil :

[...] il eût mieux valu pour nous que leur effort fût vain plutôt que d'avoir des enquêtes de parti pris et d'incompréhension comme celle d'un Louis Bertrand concluant dans un sens déterminé avant d'avoir observé, interprétant tout ce qu'il entend et voit en faveur d'une thèse admise comme une vérité indiscutable avant de débarquer à Alexandrie. Venu pour trouver des arguments nécessaires à l'affirmation d'une opinion préconçue, l'auteur du *Mirage oriental* aurait mieux fait d'écrire un poème à la Théophile Gautier qu'un prétendu livre de documentation¹³⁸.

Edgard Gallad fait ici référence à *Devant l'Islam*, paru en 1926 ; il ajoute ainsi sa voix au concert de critiques qui s'est élevé dans la presse francophone du Moyen-Orient au moment de cette publication. Il s'attache dans la suite de la lettre à récuser cette « philosophie politique d'un Orient menaçant la civilisation occidentale¹³⁹ », thèse que prône également Henri Massis, qu'il cite. Il considère donc à son tour que la littérature viatique, apparemment innocente, peut en réalité avoir des répercussions politiques importantes : « Des écrivains sont devenus les spécialistes de cette littérature de panique risible, forgeant eux-mêmes les raisons de traiter en adversaires des millions d'hommes qui ne veulent que devenir amis¹⁴⁰ ». Finalement, entre les écrivains qui perpétuent les images obsolètes d'un Orient de légende, et ceux qui prétendent dire le Moyen-Orient contemporain, mais le présentent sous le signe de la menace, le Voyage en Orient ne ferait que manquer son objet :

¹³⁴ *Idem*. On trouvera reproduit l'intégralité de ce chapitre dans le volume d'Annexes, p. 229-231.

¹³⁵ *Ibidem*, p. 191.

¹³⁶ *Ibidem*, p. 190.

¹³⁷ *Idem*.

¹³⁸ *Ibidem*, p. 191.

¹³⁹ *Idem*.

¹⁴⁰ *Ibidem*, p. 193.

[Nous sommes la continuelle victime d'une double injustice]. Ou bien on nous néglige totalement pour les momies et les ruines, ou bien on nous dépeint avec des couleurs aussi fausses que déplaisantes¹⁴¹...

On pourrait penser que le genre est ainsi totalement disqualifié par le journaliste. Pourtant, dans la deuxième partie de sa lettre, Gallad évoque sa régénération possible, qui doit nécessairement passer par un apaisement des tensions et une meilleure connaissance réciproque entre Orient et Occident. Maurice Martin du Gard lui semble être le premier écrivain à prêcher cette attitude :

Pour la première fois, peut-être, nous avons entendu un écrivain et un animateur de votre autorité, parler en homme libre des préjugés et l'esprit sans idées fixes, en homme qui sent devant lui un monde vivre et grandir et qu'il veut comprendre. Vous nous avez fait crédit au lieu de nous condamner sans nous entendre, comme la plupart de vos prédécesseurs¹⁴².

Il décrit ensuite les formes concrètes qu'a prises cette attitude amicale à leur égard, comme la publication d'un article consacré aux réalités égyptiennes dans les *Nouvelles littéraires*, revue « au rayonnement mondial¹⁴³ », ou encore l'annonce de l'organisation d'un « congrès Orient-Occident » en collaboration avec le poète belge Vanderborght¹⁴⁴. Les dernières lignes de la lettre insistent sur l'enjeu d'une bonne entente et de la « solidarité universelle¹⁴⁵ » entre les pays du monde, et ce afin d'éviter « de tragiques malentendus¹⁴⁶ » : la dimension politique de la littérature se trouve ainsi réaffirmée.

Martin du Gard consacre quelques lignes en guise de commentaire final de cette lettre, dont il relaye encore une fois « l'appel à la vérité et à la conciliation¹⁴⁷ ». La reproduction de cette lettre dans le corps même de son récit de voyage peut certes répondre à une visée publicitaire – pour lui-même et pour sa revue – en raison de l'éloge qu'en fait Edgard Gallad. Toutefois, l'écrivain se fait surtout ici le relais et la caisse de résonance des critiques adressées ici à l'auteur de *Devant l'Islam*, et plus largement à tous les auteurs de Voyages en Orient contemporains. Il fait ainsi de son livre une arme de polémique dans le champ littéraire orientaliste français. En outre, le fait d'inclure de tels passages dans un récit relatif à l'Orient en renouvelle la forme, de l'intérieur, par le biais d'un décentrement et d'un transfert de la parole : d'objet, le peuple égyptien – réduit, il est vrai, à un membre de son élite francophone – devient sujet et juge des écrits sur lui.

¹⁴¹ *Ibidem*, p. 190-191.

¹⁴² *Ibidem*, p. 193.

¹⁴³ *Ibidem*, p. 194.

¹⁴⁴ Nous n'avons toutefois pas trouvé trace de ce congrès, qui semble être resté à l'état de projet.

¹⁴⁵ *Ibidem*, p. 195.

¹⁴⁶ *Ibidem*, p. 194.

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 195.

On peut toutefois s'interroger sur la réussite de l'entreprise de régénération du Voyage en Orient que Martin du Gard appelle ici de ses vœux ; bien que de nombreux écrivains intègrent désormais la voix de l'autre au sein de leur Voyage en Orient, ce dialogisme n'est pas toujours le signe d'une critique des clichés orientalistes et de l'eurocentrisme, tout comme le discours direct n'est pas le garant d'une restitution fidèle des propos des interlocuteurs moyen-orientaux. On retrouve finalement dans notre corpus assez peu de passages aussi critiques sur l'orientalisme conventionnel par la voix d'intellectuels francophones. Ces collaborations littéraires, si elles mettent en valeur certaines figures moyen-orientales et proposent un nouveau modèle de relation avec les altérités orientales, restent limitées puisqu'elles s'inscrivent toujours dans le champ littéraire français. Il nous reste à étudier la récupération du genre du Voyage en Orient par les littératures francophones du Moyen-Orient, qui se fait suite aux dialogues que nous avons analysés entre écrivains français et intellectuels locaux. C'est peut-être par sa récupération dans ces littératures, qui émergent au cours de la période qui nous occupe, que le genre échappe à la disparition totale.

◆ *DU VOYAGE EN ORIENT AUX LITTÉRATURES FRANCOPHONES DU MOYEN-ORIENT*

En interrogeant la légitimité de ce genre au sein même de leurs œuvres, les auteurs français de Voyages en Orient agissent comme des intermédiaires entre l'espace littéraire français et celui, en formation à la même époque, des littératures francophones de la région. Selon Caroline Hervé-Montel, qui a consacré un volumineux ouvrage aux premiers romans français en Égypte et au Liban de 1908 à 1933, « la littérature de voyage et la littérature coloniale françaises jouent le rôle de référent imaginaire : elles constituent un trésor d'images du pays qui font l'objet d'une gestion périphérique, que ces images soient contestées, rectifiées, nuancées ou endossées telles quelles¹⁴⁸ ». Il nous semble que le genre du Voyage en Orient constitue un référent majeur pour les premiers écrivains d'expression française de cette région, que ce soit pour le contester – surtout en Égypte – ou au contraire pour le perpétuer – Caroline Hervé-Montel montre que la littérature francophone du Liban s'est notamment constituée autour de la figure tutélaire de Barrès¹⁴⁹. C'est bien ce que formule Maurice Martin du Gard lorsqu'il imagine les projets littéraires d'une population orientale lassée de s'entendre déclarer morte et enterrée par les écrivains voyageurs français : « Arrière les embaumeurs, pensent-ils, et s'il y a de la poésie en nous, maintenant c'est à nous de l'extraire¹⁵⁰ ». L'écrivain dresse donc un lien de cause à effet entre le Voyage en Orient romantique dont la tradition se retrouve alors encore sous forme de traces, et la naissance de la littérature francophone

¹⁴⁸ Caroline HERVÉ-MONTEL, *op. cit.*, p. 529.

¹⁴⁹ « Barrès témoin et protecteur du Liban », *Ibidem*, p. 399-407.

¹⁵⁰ Maurice MARTIN DU GARD, *op. cit.*, p. 94.

dans la région (« maintenant c'est à nous de l'extraire »). Les littératures francophones se concevraient donc comme une réponse, un correctif apporté à la représentation orientaliste véhiculée par la littérature viatique occidentale.

Les écrivains voyageurs français jouent un rôle de premier plan dans la promotion de ces littératures naissantes, en s'associant avec certains de ces écrivains. Si Vailland ne donne pas à lire, dans son récit de voyage, le poème composé avec son ami égyptien Kamal, la période qui nous intéresse voit la publication en France d'une trilogie résultant de la collaboration littéraire entre un écrivain français et un écrivain arabe : il s'agit de la série des *Mansour*, coécrite par François Bonjean et son ami égyptien Ahmed Deif¹⁵¹. Les trois livres, inspirés de la vie du lettré francophone Ahmed Deif, relatent la formation d'un jeune Égyptien de la petite bourgeoisie pieuse d'Alexandrie, tiraillé entre l'enseignement coranique et les études occidentales. Dans le contrat établi en 1926 qui fixe les termes de leur collaboration, Bonjean écrit que « Monsieur Deif a fourni oralement la matière de ces ouvrages, soit spontanément, soit en répondant aux questions qui lui ont été posées par M. F. J. Bonjean¹⁵² », et que celui-ci a mis en forme ses propos, non sans soumettre son texte à l'approbation de son collaborateur. Si le premier tome de la trilogie est cosigné par Bonjean et Deif, le second porte la signature « François Bonjean avec la collaboration d'Ahmed Deif », ce qui donne lieu à une controverse de plusieurs années¹⁵³. Il s'agit là du « seul cas d'œuvre issue d'une relation entre un Européen et un bourgeois égyptien venu faire ses études à Paris¹⁵⁴ », mais bien que la trilogie ait rencontré un certain succès en France, l'amitié entre les deux hommes ne semble pas avoir survécu à cette entreprise, qui n'a pas fait d'émules. Toutefois, par cette collaboration inédite avec un lettré du Caire, Bonjean a « participé à la naissance d'un espace littéraire francophone égyptien¹⁵⁵ ».

Outre cet exemple, resté unique, de collaboration littéraire entre un écrivain français et un écrivain égyptien, les auteurs du corpus se font volontiers les promoteurs des œuvres des confrères francophones qu'ils ont rencontrés au cours de leur voyage. Ce « parrainage » peut prendre la forme de préfaces : c'est le cas des frères Tharaud pour *Zanouba* de la romancière égyptienne francophone Out-el-Kouloub¹⁵⁶, ou encore de celle

¹⁵¹ François BONJEAN et Ahmed DEIF, *Mansour, l'Histoire d'un enfant du pays d'Égypte*, Paris, Rieder, 1924 ; *El Azhar*, Paris, Rieder, 1927 ; *Cheikh Abdou l'Égyptien*, Paris, Rieder, 1929.

¹⁵² Article 2 du contrat de 1926, document cité par Daniel LANÇON dans « Une controverse littéraire d'époque : François Bonjean et Ahmed Deif dans l'entre-deux-guerres », dans *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 254.

¹⁵³ Pour une analyse complète de cette polémique, nous renvoyons à l'article de Daniel LANÇON cité ci-dessus.

¹⁵⁴ *Ibidem*, p. 265.

¹⁵⁵ Caroline HERVÉ-MONTEL, *op. cit.*, p. 533.

¹⁵⁶ OUT-EL-KOULOUB, *Zanouba*, préface de Jérôme et Jean THARAUD, Paris, Gallimard, 1947.

d'Henri Guillemin pour *Ramza* de la même écrivaine¹⁵⁷. Nous la signalons bien que la publication soit postérieure à notre période d'étude, en raison de sa teneur critique ; le professeur en poste en Égypte de 1936 à 1939 considère en effet que cette littérature francophone est la seule à pouvoir lever le voile sur des sujets que les écrivains voyageurs français n'abordaient pas : « Hormis pour les paysages et les monuments, il était recommandé au visiteur d'être aveugle et l'évocation de la misère n'avait droit d'existence que sous le travesti charmant du pittoresque¹⁵⁸ », écrit-il. Il tisse ici un lien, d'opposition, entre le Voyage en Orient et la littérature francophone d'Égypte qui, par son réalisme, permettrait de corriger ses stéréotypes et de combler ses manques. André Gide accepte lui aussi de rédiger une préface pour la traduction française du *Livre des jours* de Taha Hussein, qu'il salue comme « le plus éminent représentant de la littérature musulmane d'aujourd'hui¹⁵⁹ ». Il convient toutefois de noter que ces préfaces rédigées par des écrivains français pour des ouvrages d'écrivains francophones ne sont pas toujours le gage d'une position anti-impérialiste sur le pays d'où provient l'écrivain francophone. Ainsi, Caroline Hervé-Montel observe-t-elle que si Jérôme et Jean Tharaud acceptent de « parrainer » *La Main d'Allah* de l'écrivaine libanaise Éveline Bustros¹⁶⁰, « c'est aussi et surtout parce que son propos convient à la vision politique française de la Syrie dans les années 1920¹⁶¹ ».

La promotion des écrivains francophones du Moyen-Orient se fait aussi dans la presse française, par le biais de comptes rendus qui leur confèrent visibilité et légitimité. Ainsi Robert de Traz consacre-t-il une recension élogieuse au *Batelier du Nil* de l'écrivain francophone égyptien Élian J. Finbert :

Rarement on a peint avec plus de vigueur tranquille des natures paysannes, rarement on a mieux montré, sous la simplicité des propos, la profondeur d'une âme populaire... Autour de ce fellah décrit avec tant d'exactitude et de poésie – sans que la poésie soit jamais recherchée pour elle-même – c'est le pays d'Égypte qui apparaît¹⁶².

Comme l'a montré Caroline Hervé-Montel, De Traz apprécie surtout dans cette littérature le dévoilement de l'essence de l'égyptianité qui est considérée comme ne pouvant être saisie que de l'intérieur, par un habitant du pays. Cette critique dessine aussi les limites de cet adoubement des littératures francophones du Moyen-Orient par les auteurs occidentaux. En effet, l'intérêt des écrivains français pour ces littératures

¹⁵⁷ OUT-EL-KOULOUB, *Ramza*, préface d'Henri GUILLEMIN, Paris, Gallimard, 1958.

¹⁵⁸ *Ibidem*, p. 8.

¹⁵⁹ Taha HUSSEIN, *op. cit.* Rééd ; Gallimard, « L'imaginaire », 2012, p. 9.

¹⁶⁰ Éveline BUSTROS, *La Main d'Allah*, Paris, Bossard, 1926.

¹⁶¹ Caroline HERVÉ-MONTEL, *op. cit.*, p. 383.

¹⁶² Robert DE TRAZ, *La Revue de Genève*, mai 1929.

s'essouffle dès les années 1930 et disparaît au cours des années 1950, en raison d'un éloignement des thèmes abordés par rapport aux attentes du lectorat français¹⁶³ :

[...] il apparaît clairement que la reconnaissance française va prioritairement si ce n'est exclusivement aux textes qui révèlent « l'âme égyptienne » et qui se consacrent à la représentation du pays vu de l'intérieur, autrement dit à une représentation idéalement conçue comme un miroir sans tain, avec les effets d'étrangeté qui s'imposent dans tout exotisme¹⁶⁴.

En ce qui concerne notre corpus, il convient de noter que la plupart des écrivains ont, à un moment ou à un autre, soutenu le travail de leurs confrères du Moyen-Orient. Bien qu'il ne s'agisse pas encore tout à fait d'un champ littéraire constitué, puisque la plupart des auteurs francophones évoqués par les écrivains – Élian J. Finbert, Éveline Bustros, Out-el-Kouloub – se font publier à Paris et non au Moyen-Orient, les écrivains français ont joué un rôle notable dans les premiers temps de cette littérature. On peut dès lors considérer cette association comme un passage de relais. La « relation orientale » doit désormais compter avec les écrivains francophones, qui font leur apparition dans les histoires littéraires du temps. Marguerite Lichtenberger clôt ainsi son panorama des écrivains en Égypte contemporaine sur deux chapitres consacrés à cette littérature naissante. Le chapitre dix s'intéresse aux « écrivains français d'Égypte », dans lequel elle cite notamment Henri Thuile, Jehan d'Ivray, François Bonjean et Ahmed Deif ; elle salue la démarche de ces derniers, bien que leur collaboration se soit mal terminée. Son dernier chapitre est consacré à quelques écrivains d'expression française en Égypte – Albert Adès et Albert Josipovici, André de Launois, Élian J. Finbert, Jeanne Arcache, Yvonne Lœufer. Dans sa conclusion, elle esquisse un relais de la parole entre les écrivains voyageurs français et ces derniers : estimant que l'Égypte est en France un « sujet épuisé », elle souhaite que ce soit des écrivains égyptiens qui le prennent désormais en charge ; « non plus les passants, ceux qui demeurent¹⁶⁵ ».

De fait, les écrivains du Moyen-Orient n'ont pas attendu le « tarissement » de l'inspiration française pour reprendre à leur compte le Voyage en Orient, que ce soit dans des récits de séjour – par ceux que Marguerite Lichtenberger nomme les « écrivains français d'Égypte » et des autres pays du Moyen-Orient – et des « voyages à l'envers » (selon le point de vue occidental), par des écrivains originaires de cette région ayant choisi de s'exprimer en français.

Fernand Leprette relève de la première catégorie. Cet intellectuel originaire du Nord de la France, parti pour l'Égypte au lendemain de la Première Guerre mondiale, anime

¹⁶³ Caroline HERVÉ-MONTEL, « Vers la rupture », *op. cit.*, p. 508-519.

¹⁶⁴ *Ibidem*, p. 511.

¹⁶⁵ Marguerite LICHTENBERGER, *op. cit.*, p. 183.

de manière très active la vie culturelle en Égypte tout au long de la période qui nous occupe¹⁶⁶. Après plus d'une dizaine d'années passées sur place, il publie *Égypte, terre du Nil*¹⁶⁷, récit de son séjour de vingt ans dans le pays. Mettant en scène sa découverte d'Alexandrie, il prend soin d'élaborer une posture de résident, bien distincte de celle du voyageur :

[L'homme du Nord¹⁶⁸] sent bien que ces détails, qui l'accrochent au passage par leur étrangeté, qu'il doit noter parce que, plus tard, il ne les verra plus, ces détails-là l'empêchent précisément d'aller plus avant dans la compréhension du pays et des gens. Il faudra qu'il consente à ne plus vouloir rien apprendre, qu'il se crée des habitudes, exerce une profession, vive comme ceux qui l'entourent¹⁶⁹.

Ce n'est donc pas l'exotisme facile que recherche Leprette, mais bien la connaissance de l'Égypte, qui selon lui ne s'offre qu'à celui qui demeure, et non au simple touriste de passage. L'écrivain reprend ici des critiques qu'il a déjà pu formuler dans divers articles parus dans la presse francophone locale¹⁷⁰. La campagne du delta du Nil, où s'aventurent assez peu souvent les écrivains voyageurs venus de France, lui semble tout particulièrement incarner l'Égypte : « [...] qui n'a point vécu dans l'intimité de la campagne égyptienne ne connaît pas l'Égypte¹⁷¹ », écrit-il. C'est pourquoi il s'attache à décrire ce monde rural que le voyageur ne fait souvent qu'apercevoir de la fenêtre du train qui le conduit au Caire. Leprette condamne cette vision trop fugace (« C'est le voyageur qui a tort¹⁷² ») et s'attarde sur ces paysages et ses habitants dans un long chapitre de son ouvrage¹⁷³. Il décrit également le Sud du pays, en s'intéressant moins aux monuments antiques, tant de fois décrits, qu'à la vie des paysans : s'il reprend le *topos* de l'Égypte éternelle auquel cèdent de nombreux écrivains voyageurs au sujet de la condition du fellah, il n'omet pas de signaler la misère dans laquelle celui-ci est plongé, ce que la plupart des récits de voyage occidentaux passent sous silence¹⁷⁴. Il adopte ainsi

¹⁶⁶ Nous renvoyons à la note 56 p. 447.

¹⁶⁷ Fernand LEPRETTE, *Égypte, terre du Nil*, *op. cit.* Nous renvoyons à l'article de Daniel LANÇON, « Le Voyage en Égypte (1920-1958) : derniers feux », *Les Français en Égypte*, *op. cit.*, p. 317-319 pour une présentation de la réception de cet ouvrage, en France et en Égypte.

¹⁶⁸ C'est ainsi que Leprette se désigne dans les premiers chapitres du livre.

¹⁶⁹ Fernand LEPRETTE, *Égypte, terre du Nil*, *op. cit.*, p. 10.

¹⁷⁰ Citons notamment un article paru dans *La Semaine égyptienne* d'avril 1939, dans lequel il se moque de tous « les voyageurs qui venaient faire trois petits tours et puis repartaient, emportant les secrets de ce pays, pour les révéler au monde dans des articles, dans des livres, dans des conférences. Ne parlons pas des plus nombreux, peut-être, qui étaient à la recherche d'un décor pittoresque pour leur futur roman ni de ceux qui arrivaient avec leur pamphlet déjà tout cuit dans leur valise » (Fernand LEPRETTE, « Parler de l'Égypte », *La Semaine égyptienne*, n° 5-6, 30 avril 1939, p. 3-4).

¹⁷¹ Fernand LEPRETTE, *Égypte, terre du Nil*, *op. cit.*, p. 10.

¹⁷² *Ibidem*, p. 22.

¹⁷³ Chapitre III, « Sur les pistes du delta ».

une position résolument moderniste et s'oppose aux littérateurs amoureux des antiquités :

Exhumer ce passé, c'est fort bien, si cela peut être un motif d'exaltation. Le ressusciter ? Quel leurre ! Mieux que quiconque, l'Égyptien a l'intuition que, s'il veut vivre ou revivre, ce n'est pas de ce côté qu'il doit se tourner. Les rêveries poétiques d'un Loti, cet hymne à des ruines même grandes, cet amour du mystère et du passé, le flattent et l'irritent, ces invectives contre les tuyaux d'usine, les trains et les bateaux le font sourire¹⁷⁵.

Notons que Leprette prend ici en compte le point de vue des Égyptiens eux-mêmes sur le Voyage en Orient romantique, cherchant ainsi à dépasser cette tradition obsolète pour mieux dire l'Égypte contemporaine. L'auteur ne s'adresse en outre pas seulement au lectorat français ; il vise également, pour la première fois, un lectorat égyptien francophone : « Si le lecteur de France s'étonnera du titre de ce chapitre, tout lecteur d'Égypte, en revanche, me comprendra parfaitement¹⁷⁶ », note-t-il au début du chapitre V. Cet élargissement du public visé est le signe de l'ouverture du Voyage en Orient à d'autres espaces littéraires. Finalement, l'écrivain adresse dans le dernier chapitre du livre des reproches explicites aux voyageurs trop pressés, coupables d'avoir porté sur l'Égypte « des jugements péremptoires, fondés sur des apparences, des préjugés, sur une grande paresse d'esprit et pas mal de suffisance¹⁷⁷ ». Contrairement à ceux qui provoquent ainsi des dissensions entre les peuples, Leprette se présente en conciliateur, en passeur de cultures. C'est ainsi qu'il se met en scène, dans les deux dernières pages¹⁷⁸, revenu dans son petit village du Nord et racontant à ses habitants « son » Égypte, en tâchant d'éviter les poncifs et les raccourcis simplistes, et en s'évertuant surtout à communiquer l'amour qu'il porte à ce pays devenu le sien. Par tous les aspects que nous venons de signaler, *Égypte, terre du Nil* de distingue donc du corpus des Voyages en Orient et s'inscrit dans le contexte d'une littérature francophone égyptienne émergente.

Quelques années avant la parution de ce récit de séjour, Élian J. Finbert publie en France son récit intitulé *Un homme vint de l'Orient*¹⁷⁹ qui relate son voyage d'Égypte jusqu'en France, suivant ainsi les traces de l'intellectuel Rifâ'a. Il s'agit, selon le point de vue du « centre » français, d'un récit de voyage « à l'envers ». Le livre s'organise en trois

¹⁷⁴ « Mais il faut alors accepter le froid qui précède l'aube et la toux qui déchire la gorge, le coup de *nabout* du soleil au zénith, l'éreintement du *chadouf*, les scorpions, les moustiques, la vermine, la sous-alimentation [...]. Celui qui travaille le sol le plus fertile du monde est celui-là même qui vit dans le plus complet dénuement, exilé du monde moderne, exilé de sa propre pensée » (*Ibidem*, p. 42).

¹⁷⁵ *Ibidem*, p. 48.

¹⁷⁶ *Ibidem*, p. 49.

¹⁷⁷ *Ibidem*, p. 252.

¹⁷⁸ On trouvera ce passage reproduit dans les Annexes, p. 238-239.

¹⁷⁹ Élian J. FINBERT, *Un Homme vint de l'Orient*, *op. cit.*

parties : « l'Adieu à l'Orient », qui rassemble les réflexions sur le départ depuis Port-Saïd et la traversée du canal de Suez ; « Découverte de la France », dans laquelle Finbert décrit plusieurs régions françaises, de la Provence à l'Île-de-France ; « Salutation à l'Occident » enfin, qui voit la redéfinition identitaire de l'auteur qui se considère comme un Occidental, en dépit de sa culture et de la couleur de sa peau : « Et si le pigment de ma peau est plus sombre que le tien, ô toi blanc aux yeux bleus, tu sais bien que mon sang imite comme le tien le giclement du vin dans les cuves, même s'il charrie dans ses globules l'Orient et toute sa fable¹⁸⁰ ! ». Ce voyage initiatique s'apparente donc à une quête identitaire, au terme de laquelle l'écrivain se reconnaît l'égal de l'Occidental. Finbert s'inscrit avec cet ouvrage dans la lignée des *Lettres persanes* en déployant une géographie de l'envers, véritable exercice de décentrement pour le lecteur français à qui il s'adresse directement dans les dernières pages :

Mais j'ai fait comme vous, lorsque quittant Marseille ou Trieste vous partiez pour l'Orient à la recherche de la Poésie : je me suis plu à poursuivre des images exotiques, des images occidentales. Qu'il vous plaise de les accepter. Vous nous avez, nous autres d'Orient, de tant de livres sur nos races et sur nos paysages comblés et accablés, qu'il ne vous paraîtra pas outreuidant qu'à son tour un Oriental vous fasse don de quelques images prises au hasard sur vos provinces et sur vous-mêmes. Elles ne veulent être, ces images, que les premières approches, que les premiers jeux passionnés pour une prise de conscience plus profonde alors que vos cités s'entr'ouvriront pour moi et que nous nous rencontrerons sur vos esplanades et à vos carrefours. Si vaines qu'elles soient, puissiez-vous cependant y voir se dessiner en transparence les premiers traits de vos visages¹⁸¹.

Finbert explicite ici sa démarche, qu'il conçoit comme une réponse légitime aux écrivains français ; de manière humble et déférente (« Qu'il vous plaise de les accepter »), il présente au public français son livre comme un « don » et une réponse à l'immense production que les écrivains français ont consacré à l'Orient, non sans légèrement l'égratigner au passage (« Vous nous avez *accablés* de tant de livres... »). Il cherche ainsi à rééquilibrer la relation et sa démarche montre bien que la littérature francophone d'Égypte naît en partie en réponse au genre du Voyage en Orient. Par l'itinéraire « inversé » qu'il propose, par l'association inattendue pour le lecteur français entre « images occidentales » et « images exotiques », Finbert montre le caractère relatif de l'exotisme afin de provoquer « une prise de conscience » qu'il espère salutaire. Le futur employé dans les dernières phrases se veut prophétique et révèle le souhait de Finbert de faire de son œuvre un apport à la réciprocité de la relation entre les deux pays (« nous nous rencontrerons »), comme un miroir nouveau tendu à la France par un ami venu d'Orient.

¹⁸⁰ *Ibidem*, p. 222.

¹⁸¹ *Ibidem*, p. 222-224.

Ces deux œuvres de Leprette et Finbert révèlent bien que, dans le cas de l'Égypte, la littérature francophone naissante s'inscrit dans les failles et dans les manques de la tradition française du Voyage en Orient. On constate ainsi que la campagne, ses habitants les fellahs et surtout le Nil, personnage à part entière de ces ouvrages, sont les plus décrits alors qu'ils sont relativement absents des récits de voyageurs français – c'est le cas dans *Égypte, terre du Nil*, mais aussi dans *Le Batelier du Nil*¹⁸² et *Le Nil, fleuve du paradis*¹⁸³ de Finbert. Outre la campagne, les écrivains abordent les soubresauts politiques que connaît l'Égypte de leur époque : Leprette dit l'entrée du pays dans la Seconde Guerre mondiale dans *La Muraille de silence*¹⁸⁴, tandis que Finbert évoque le désir d'indépendance des pays arabes dans *Hussein*¹⁸⁵ puis *Tempête sur l'Orient*¹⁸⁶. Dans ces ouvrages qui récupèrent, pour le dépasser, le genre du Voyage en Orient, le réalisme et l'analyse de l'actualité, voire l'engagement politique, priment donc sur la rêverie romantique, les auteurs s'attachant surtout à redéfinir « l'Orient » et à le débarrasser des oripeaux de la légende, comme l'affirme Finbert dans l'avant-propos de *Tempête sur l'Orient* :

[...] d'Orient il est question, avant tout, dans [ce] roman. D'un certain Orient, de celui qui, rejetant la poussière irisée de ses légendes et de ses fables, parmi lesquelles il somnolait, s'est réveillé, en sursaut [...]¹⁸⁷.

¹⁸² Élian J. FINBERT, *Le Batelier du Nil*, Paris, Grasset, 1928. Rééd : Paris, Albin Michel, 1950.

¹⁸³ Élian J. FINBERT, *Le Nil, fleuve du paradis*, Paris, Fasquelle, 1933.

¹⁸⁴ Fernand LEPRETTE, *La Muraille de silence. Notes d'un Français d'Égypte pendant la guerre (septembre 1939 - juillet 1941)*, Le Caire, Éditions Horus, 1942.

¹⁸⁵ Élian J. FINBERT, *Hussein*, Paris, Grasset, 1930.

¹⁸⁶ Élian J. FINBERT, *Tempête sur l'Orient*, Paris, Éditions Hier et Aujourd'hui, 1947. Ce livre est une réécriture de *Hussein*.

¹⁸⁷ *Ibidem*, p. 5.

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE

Au terme de la lecture de plusieurs dizaines de récits de voyage en Orient de la première moitié du XX^e siècle, force est de constater que les accusations d'Edward Saïd sont globalement fondées : il semble bien que la plupart des Voyages en Orient de la période véhiculent un message colonialiste et exaltent la « plus grande France ». L'impérialisme français oriente la pratique du voyage elle-même et imprègne les textes qui en sont issus ; rares sont les écrivains qui s'élèvent explicitement contre cette entreprise et l'eurocentrisme qui le caractérise, notamment en ce qui concerne les voyages en Syrie mandataire.

Toutefois, il convient de noter combien le Voyage en Orient est à l'époque la caisse de résonance d'une multiplicité de points de vue qui dialoguent et s'affrontent : nous l'avons vu pour ce qui est de la réception critique, mais aussi, à l'intérieur même des œuvres, par un recours inédit au discours direct, donnant à entendre toutes les voix du débat, venues de France mais aussi du Moyen-Orient lui-même. Les écrivains prennent désormais en compte le point de vue de *l'autre*, qu'il soit issu du petit peuple – le cirier de bottes égyptien décrit par Paul Morand, le pionnier sioniste interrogé par Albert Londres ou le « charmant » nationaliste syrien rencontré par Jérôme Tharaud – ou de l'élite intellectuelle francophone de la région, que plusieurs rencontrent lors de leur voyage et qu'ils représentent sous un jour favorable dans leurs œuvres, quand ils ne collaborent pas avec elle. Les œuvres du corpus dessinent ainsi les contours d'une nouvelle « relation orientale », où le dialogue avec les altérités orientales tend à s'équilibrer. Ceci se fait encore sous le régime de l'interrogation et du questionnement, mais il s'agit d'une évolution majeure dans l'histoire du genre. Cette dimension dialogique, que l'on retrouve dans la plupart des œuvres étudiées, même dans celles dont les auteurs ne dissimulent par ailleurs pas leurs convictions impérialistes, invite à nuancer le jugement de Saïd pour ce qui est du corpus français pour la période qui nous intéresse. L'« orientalisme » qui s'y déploie n'a rien de « statique¹⁸⁸ », bien au contraire : le Moyen-Orient y apparaît comme une région en débat, dont la représentation fait l'objet de polémiques qui dépassent le seul champ de la littérature.

Les perspectives croisées, entre les deux rives de la Méditerranée, sur la pertinence et l'avenir du Voyage en Orient ont dans une certaine mesure permis à ce genre de se réinventer, en servant notamment d'argument à l'émergence des littératures francophones du Moyen-Orient. Celles-ci se réapproprient en effet les caractéristiques

¹⁸⁸ Edward SAÏD, *L'Orientalisme*, *op. cit.*, p. 358.

du genre – la question de l'exotisme, du paysage, de la représentation des altérités et du dialogue entre les cultures – dans le cadre de l'élaboration d'une littérature nationale, en langue française. Ce processus, il faut le noter, se fait en partie en collaboration avec certains écrivains français désireux de promouvoir leurs consœurs et confrères du Moyen-Orient. S'il meurt en France au cours de la décennie 1950, le Voyage en Orient du XIX^e siècle mais aussi celui de notre période d'étude se perpétue ainsi, en tant qu'inspiration, dans les littératures francophones modernes de la région. Nous rejoignons ainsi les conclusions de Jean-Marc Moura selon qui la littérature coloniale peut être considérée comme « une étape sur la voie du “récit autochtone” », « précédant et d'une certaine manière préparant l'avènement d'une autre parole¹⁸⁹ ».

¹⁸⁹ Jean-Marc MOURA, *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 141.

CONCLUSION

Chronique d'une mort annoncée

La période de 1919 à 1952 constitue un moment charnière de l'histoire de l'orientalisme littéraire où il s'est agi de tenter de réinventer le Voyage en Orient. Les écrivains voyageurs et les journalistes ont alors repris le chemin de « l'Orient », répondant au goût de l'époque pour le voyage, voire à une certaine « mystique de l'aventure¹⁹⁰ » diffusée par une active propagande coloniale. Tout en le déclarant mort avec le XIX^e siècle puis avec la Grande Guerre, ils ont relaté leur expérience dans un nombre important d'œuvres qui attestent la renaissance du Voyage en Orient au cours de la période qui nous intéresse, et sa reconfiguration en fonction des nouvelles réalités de la région. Ces récits de voyage et autres reportages n'avaient jusqu'alors pas fait l'objet d'une analyse synthétique qui les étudierait au regard de la tradition romantique du Voyage en Orient, dans une optique d'histoire littéraire. Pourtant, ce corpus cohérent, unifié par une intertextualité remarquable, est riche d'enseignements sur la manière dont une *matière* littéraire se transforme au gré des évolutions historiques, et plus largement sur la façon dont la littérature saisit le monde et ses bouleversements.

Les écrivains qui ont rédigé un Voyage en Orient au cours de la première moitié du XX^e siècle se sont trouvés confrontés à deux obstacles majeurs. Le premier, que nous avons étudié en première partie de ce travail, est celui de la Bibliothèque. Pourquoi écrire encore un Voyage en Orient après tant de prédécesseurs illustres ? Que dire de neuf, et comment ? L'enjeu temporel dans ces œuvres est crucial. Celles-ci sont le fruit d'un travail de composition, au double sens de création et de compromis, avec l'héritage romantique. Cette tâche est d'autant plus difficile que « l'Orient » des Romantiques imprègne encore très intensément l'esprit des voyageurs qui peinent à se débarrasser de cette encombrante mémoire. Celle-ci transparait dans la pratique même du voyage. Certains, comme Louis Bertrand, continuent à voyager « à l'ancienne mode », singeant parfois les Chateaubriand et les Lamartine entourés de livres et escortés de compagnons de route ; la majorité d'entre eux consacrent une grande partie de leur voyage à la collecte des traces de ces prédécesseurs, s'inscrivant ainsi dans la dimension mémorielle du Voyage en Orient, qui pour beaucoup reste avant tout un pèlerinage, religieux, mais surtout littéraire. D'autres au contraire, tels Roland Dorgelès, déclarent insolemment que tous les pays sont vierges, tant qu'ils ne les ont pas visités, et voyagent ainsi « à contre-lecture ». Pourtant l'auteur de *La Caravane sans chameaux* ne peut lui non plus échapper à l'autorité de son « maître » Barrès, avec qui il imagine s'entretenir dans les dernières pages de son livre. Ainsi, l'intertextualité souvent polémique apparaît comme un trait définitoire du nouveau Voyage en Orient, et entraîne divers procédés de réécritures que nous avons étudiés et qui témoignent de la difficulté à se détacher de l'héritage littéraire, et particulièrement des Romantiques. La période qui nous intéresse est ainsi celle d'un

¹⁹⁰ Sylvain VENAYRE, « Une histoire des représentations : l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940 », *Cahiers d'histoire, Revue d'histoire critique*, n° 84, 2001, p. 93-112, en ligne.

désenchantement, les écrivains prenant conscience de la dimension largement fantasmatique de « l'Orient » romantique : c'est ce que Louis Bertrand a appelé le « mirage oriental », ouvrage qui constitue un important jalon dans l'histoire de l'orientalisme littéraire, préfigurant – paradoxalement eu égard aux différences idéologiques entre les deux hommes – par certains aspects la critique saïdienne. Devant le constat du caractère artificiel de la représentation romantique, les écrivains voyageurs ont le choix entre la perpétuation d'une tradition discursive ou la primauté accordée à la modernité. Dans le premier cas, ils continuent à représenter un Moyen-Orient berceau des premières civilisations, déplorant les bouleversements récents qui auraient définitivement profané son âme, et optent pour une prose polémique émaillée de passages descriptifs et poétisants. La posture moderniste – dont Roland Dorgelès et Francis Carco peuvent être considérés comme les hérauts, mais que l'on retrouve par touches dans la plupart des œuvres du corpus – met au contraire l'accent sur l'actualité des pays traversés, ainsi que sur la vie de leurs habitants. Ce choix s'accompagne d'innovations formelles où se ressent l'influence de l'écriture journalistique, ainsi que de l'invention d'un nouvel exotisme « de l'envers » qui renouvelle efficacement la tradition orientaliste.

Le deuxième obstacle, qui a fait l'objet de la deuxième partie de la présente étude, pourrait s'appeler l'obstacle du Monde : le Moyen-Orient que les écrivains voyageurs voient se façonner sous leurs yeux après le démantèlement de l'Empire ottoman n'a plus rien de commun avec « l'Orient » des romantiques. Dès lors, sa représentation est à inventer, et c'est ce que font les écrivains du corpus après les prétéritons d'usage. Nous avons montré que l'apparition de nouveaux itinéraires, notamment en raison de l'utilisation de moyens de transport modernes et notamment de l'automobile et de l'avion, grande nouveauté du temps, suscite le déploiement de nouveaux imaginaires sur la région et permet la composition de feuilles de routes inédites. Le Moyen-Orient apparaît comme un lieu ouvert et un espace de possibles, comme une terre d'aventure. Leurs diverses excursions dans la région permettent aux écrivains voyageurs d'être particulièrement sensibles aux transformations des paysages, plus ou moins marquées, qui sont les signes d'« effets de frontières » grâce auxquels l'élaboration d'une nouvelle géographie symbolique du Moyen-Orient est possible. Les écrivains voyageurs décrivent ainsi les mutations du monde arabo-musulman désormais indépendant du sort de la Turquie, monde qui se modernise sous l'effet de la présence européenne (britannique en Égypte et en Irak et française en Syrie et au Liban). À l'exception de l'Arabie, qui demeure un espace apparemment inchangé, on voit apparaître des tableaux de paysages industriels qui conduisent les voyageurs à réévaluer « l'orientalité » des pays de la région à l'aune de la nouvelle donne géopolitique. La construction, au milieu de cet « Orient » qui change, d'une Palestine juive manifestement occidentalisée, est sans conteste l'une

des évolutions majeures du nouveau Voyage en Orient. C'est finalement la constitution du « Moyen-Orient » tel que nous le connaissons aujourd'hui, et non plus de « l'Orient » des siècles précédents, que saisissent les œuvres du corpus. L'analyse de la rencontre avec les altérités orientales montre l'hésitation des écrivains voyageurs, en cette période de transition, entre la perpétuation de certains clichés orientalistes – sur les trois grandes religions notamment – et l'actualisation de certaines représentations, comme celles concernant les femmes, les esclaves ou encore les populations nomades menacées de disparition. Enfin, des altérités inédites apparaissent, dont la principale est celle du pionnier sioniste, personnage désormais incontournable du Voyage en Orient. Mais ces altérités ne jouent pas seulement dans les œuvres le rôle de figurants muets : les écrivains voyageurs constatent désormais qu'elles rendent regard pour regard, et leur délèguent même fréquemment la parole, ce qui renouvelle profondément la « relation orientale ».

La dernière partie de ce travail a tâché d'explorer, dans une démarche postcoloniale, cette évolution des représentations du Moyen-Orient en fonction d'idéologies qui les guideraient, selon la critique développée par Edward Saïd dans *L'Orientalisme*. Nous avons ainsi confirmé l'existence d'un biais colonialiste dans la pratique même du voyage, par des écrivains qui se font les porte-parole de l'impérialisme français en assumant le rôle de diplomates culturels, de journalistes embrigadés ou encore de promoteurs d'une certaine vision de l'histoire du Moyen-Orient, avant tout considérée dans ses relations avec la France. Pendant l'entre-deux-guerres, le Voyage en Orient est, bien souvent, instrument de propagande. Répondant au vœu de Barrès, désireux « d'incorporer l'Orient à la pensée française », la plupart des œuvres du corpus représentent les enjeux politiques régionaux en fonction des intérêts de la France coloniale, insistant donc tout particulièrement sur les cas libanais et surtout syrien, alors mandats français. Toutefois, des voix dissidentes ou simplement plus mesurées permettent de nuancer ce constat. Le Voyage en Orient est aussi et peut-être même surtout, pour ses meilleures réalisations publiées, le lieu de vifs débats qui mettent en évidence le lien entre représentation littéraire et affiliation idéologique ; il devient, au cours de la première moitié du XX^e siècle, une littérature polémique, et l'une des expressions littéraires de la réflexion sur la relation « Orient-Occident » qui agite alors le monde intellectuel en Europe et au Moyen-Orient. Genre de débats, comme le manifeste la pluralité des voix qui le traversent grâce à une ouverture dialogique massive de la part des auteurs envers les altérités orientales, le Voyage en Orient est aussi et surtout, pour la période qui nous intéresse, un genre en débat. Les auteurs, qui ne cessent de le déclarer mort tout en continuant à vouloir le faire vivre, semblent passer le relais aux littératures francophones du Moyen-Orient, qui naissent en partie sur les vestiges de ce genre, que ce soit pour le perpétuer ou au contraire le contester. Les lettres francophones, écrit Jean-Marc Moura, se jouent ainsi « sur le fond d'un “hypotexte” colonial et/ou exotique [...] qu'il est

nécessaire de connaître et d'étudier si on veut mesurer l'originalité et la singularité des options créatrices engagées¹⁹¹ ».

De 1919 à 1952, c'est donc une nouvelle poétique du Voyage en Orient que les écrivains voyageurs élaborent afin de mieux s'ajuster au Moyen-Orient contemporain. Trois grands aspects peuvent être dégagés des analyses menées dans tout au long de ce travail pour caractériser ce nouveau Voyage en Orient par rapport au siècle précédent.

Sur le plan littéraire, on observe l'influence notable de l'écriture journalistique : les récits de voyage sont bien plus brefs qu'au siècle précédent – on ne retrouve que très peu de digressions ou de récits enchâssés –, et se composent souvent de sections titrées. Beaucoup présentent des illustrations (dessins et photographies). Les écrivains semblent par ailleurs moins rechercher les effets de style et vouloir conserver l'esthétique des notes de voyage, ce qui est peut-être également dû à l'influence du reportage, dont la poétique se construit « contre » la littérature. Cette évolution du Voyage en Orient suit en réalité celle de la littérature de voyage dans son ensemble au XX^e siècle : la stylisation du pittoresque recule au profit d'une écriture plus concise, cherchant moins la couleur locale que le trait précis qui met en valeur la nouveauté.

L'une des évolutions majeures est le renouvellement de la représentation du Moyen-Orient, qui devient un ailleurs bien moins exotique que national, voire nationaliste, et est désormais pensé comme un sujet historique. Roger Vailland signe ainsi en 1952, dans l'ouvrage que nous avons choisi comme terminus de l'étude, un Voyage en Orient aux antipodes des récits romantiques, mettant en scène un Moyen-Orient en pleine ébullition politique, sans viser l'exotisme et quasiment dépourvu de passages descriptifs. On note également l'accent mis sur la rencontre des habitants du Moyen-Orient, qui sont moins des objets du regard que des sujets et surtout des interlocuteurs que les écrivains voyageurs ne peuvent plus ignorer et qu'ils intègrent à la « relation orientale ».

Ceci nous conduit au dernier point, qui est la grande dimension dialogique de ces œuvres, présentant une très riche intertextualité (issue de la confrontation avec la Bibliothèque, aussi bien en diachronie qu'en synchronie) et une polyphonie remarquable, par la délégation de la parole aux interlocuteurs moyen-orientaux.

Les écrivains voyageurs ont donc continué à faire vivre le Voyage en Orient et à vouloir montrer le Moyen-Orient dans ses tensions contemporaines, ses contradictions et ses fragilités. Mais, de leur aveu même, la mort du genre était annoncée, et l'on peut légitimement se demander dans quelle mesure la réinvention complète de la façon de

¹⁹¹ Jean-Marc MOURA, « Postcolonialisme et comparatisme », Vox Poetica, site de la Société française de littérature générale et comparée, 2006, en ligne [www.vox-poetica.org/sflgc/biblio.moura.html].

dire l'Orient ne correspond pas en réalité à l'extinction du genre. Au terme de ce parcours, il convient donc de poser la question de la fin : si le Voyage en Orient meurt à l'issue de ces quelques décennies de sursaut, pris en charge par des écrivains « courageux » qui se sont confrontés à l'héritage orientaliste des siècles précédents, de quand peut-on dater cette disparition ?

À partir de la fin des années 1940, alors même que la Seconde Guerre mondiale constitue une première rupture, le Voyage en Orient disparaît presque complètement de la création littéraire française sous l'influence de deux événements géopolitiques majeurs. Le premier est la création de l'État d'Israël, en 1948, et la guerre qui s'ensuivit aussitôt avec ses voisins arabes. Le conflit armé qui agite alors la région rendent compliqué tout voyage et en transforment nécessairement les aspects. La fermeture de plusieurs frontières conduit à la disparition du « tour d'Orient » qui était l'une des caractéristiques du Voyage en Orient au XIX^e siècle, où l'auteur relatait son séjour dans plusieurs pays de la région. Après notre période, la plupart des œuvres parues se concentrent sur un seul pays. Le deuxième événement précipitant la fin du Voyage en Orient est la crise de Suez en 1956, qui amplifie les tensions régionales. Les résidents français sont chassés d'Égypte et les relations diplomatiques sont rompues. Le Voyage en Orient s'efface ainsi en raison d'un contexte géopolitique explosif qui met fin à cette tradition littéraire. Après cette « triple et lâche agression », selon la formule consacrée en Égypte pour désigner la crise de Suez, la deuxième moitié du XX^e siècle au Moyen-Orient, jusqu'à aujourd'hui, est une succession de conflits violents – citons les conflits israélo-arabes (guerre des Six Jours en 1967, guerre du Kippour en 1973), la Guerre du Liban de 1975 à 1990, les trois guerres du Golfe (Iran-Irak de 1980 à 1988 ; Koweït-Irak en 1990 et 1991 et la guerre d'Irak de 2003 à 2011). Dans ces conditions, les rares voyageurs sont plus souvent des correspondants de guerre que des écrivains de profession, et rares sont les ouvrages relevant de la tradition du Voyage en Orient.

Certes, quelques ouvrages paraissent après 1952 qui méritent d'être signalés. Jean Grenier et Michel Butor, professeurs en Égypte pendant notre période¹⁹² publient tous deux un récit de leur expérience égyptienne, plusieurs années après avoir quitté le pays. Dans *Le Génie du Lieu*¹⁹³, Butor consacre une centaine de pages à l'Égypte, qu'il présente avec émotion comme sa « seconde patrie¹⁹⁴ ». On retrouve dans cet ouvrage plusieurs aspects des œuvres de notre corpus, comme le dialogue, parfois érudit, avec les voyageurs romantiques¹⁹⁵, la méfiance envers le « mirage » oriental¹⁹⁶ et une attention toute particulière portée au peuple égyptien, considéré avec amitié et tendresse par une

¹⁹² Jean Grenier réside en Égypte de 1945 à 1950, tandis que Michel Butor y effectue l'année scolaire 1950-1951.

¹⁹³ Michel BUTOR, « Égypte », *Le Génie du lieu*, Paris, Grasset, 2013 [1958].

¹⁹⁴ *Ibidem*, p. 110.

pratique constante du décentrement. Mais dès la première page, l'auteur entérine une rupture historique en faisant discrètement référence à la crise de Suez et au ressentiment des Égyptiens contre l'Europe¹⁹⁷. Les *Lettres d'Égypte* de Jean Grenier, qui contiennent aussi le récit d'*Un été au Liban*¹⁹⁸, sont publiées en 1962. En dépit de cette date de parution très postérieure au séjour égyptien de l'auteur, celui-ci signe un récit de facture classique, sans faire allusion aux récents événements historiques, constatant simplement à son tour que « les mots Orient et Occident [sont] périmés¹⁹⁹ ». Entre temps, Georges Duhamel avait enregistré la nouvelle donne géopolitique de la région avec *Israël, clef de l'Orient*²⁰⁰, texte engagé dans lequel l'auteur évoque le « dictateur » Nasser et n'hésite pas à prendre parti pour Israël, comme le révèle le titre. Deux décennies plus tard, Romain Gary publie *Les Trésors de la mer Rouge*²⁰¹, court reportage au Yémen dans lequel on retrouve de nombreuses références aux œuvres de notre corpus (Henry de Monfreid, Joseph Kessel, Pierre Benoit, Paul Nizan) ainsi que le développement des mêmes thèmes (l'esclavage, le sort réservé aux femmes) et les mêmes fantômes d'écrivains (Nerval et Rimbaud) etc.) mais cette fois-ci dans le contexte de la décolonisation, Gary décrivant notamment la fin de la présence française à Djibouti. Citons également les ouvrages de Richard Millet (*Beyrouth, Un Balcon à Beyrouth, Beyrouth ou la séparation, L'Orient désert*²⁰²), dans lesquels l'auteur revient sur son enfance libanaise en occultant les tourments politiques du pays ; cette inactualité est particulièrement frappante dans *L'Orient désert*. Se réclamant du barrésisme, Millet cultive une posture provocatrice qui a récemment fait polémique, suite à la publication en 2012 d'un court pamphlet intitulé *Printemps syrien*,

¹⁹⁵ Sarga Moussa a bien étudié l'influence de Nerval sur le voyage égyptien de Butor (Sarga MOUSSA, « L'Égypte de Michel Butor au miroir de l' "ethnographie" nervalienne », dans *Écrivains et intellectuels français face au monde arabe, op. cit.*, p. 107-116).

¹⁹⁶ Le narrateur dit s'efforcer de se prémunir « contre cette aura d'illusions qui entoure le mot Orient, [s]e disant que tout ce qu'y avaient cherché les romantiques devait être mort à jamais, bien décidé à ne pas [s]e laisser séduire par certain pittoresque lié à la misère et entretenu à des fins touristiques, l'Orient des coiffeurs et des boîtes de dattes » (*Ibidem*, p. 114-115).

¹⁹⁷ « [...] le ressentiment sourd contre l'Europe s'aggravait, l'envie, le malaise, le besoin douloureux et muet d'une réorganisation de toute la figure du monde, tenant compte naturellement de tout ce que l'Europe apportait, mais ne pouvant nullement se réduire à une adoption pure et simple de cet apport tel qu'il apparaissait » (*Ibidem*, p. 162-162).

¹⁹⁸ Jean GRENIER, *Lettres d'Égypte, suivi de Un été au Liban*, Paris, Gallimard, 1962. Rééd : Paris, Gallimard, 2000. Pour une synthèse concernant les ouvrages publiés sur l'Égypte en France après la crise de Suez, voir Daniel LANÇON, « L'Égypte arabe à la croisée des discours (1956-1970) : débats culturels en miroir », dans Catherine MAYAUX (dir.), *Écrivains et intellectuels français face au monde arabe*, Paris, Champion, 2011, p. 89-105.

¹⁹⁹ *Ibidem*, p. 161.

²⁰⁰ Georges DUHAMEL, *Israël, clef de l'Orient*, Paris, Mercure de France, 1957.

²⁰¹ Romain GARY, *Les Trésors de la mer Rouge*, Paris, Gallimard, 1971. Il s'agit de la publication en volume du reportage publié dans *France-Soir*.

²⁰² Richard MILLET, *Beyrouth*, Seyssel, Champ Vallon, 1987 ; *Un Balcon à Beyrouth*, Paris, La Table ronde, 1994 (Rééd : *Un Balcon à Beyrouth précédé de Beyrouth ou La séparation*, Paris, Gallimard, 2005) ; *L'Orient désert*, Paris, Mercure de France, 2007.

dans lequel il fait l'éloge de Bachar El Assad²⁰³. Enfin, à l'automne 2015, c'est à un livre consacré aux relations entre Orient et Occident qu'est décerné le prix Goncourt. *Boussole*, de Mathias Enard²⁰⁴, met en scène, depuis son appartement viennois, les rêveries d'un musicologue orientaliste au crépuscule de sa vie. On retrouve dans cet ouvrage touffu et érudit de nombreux écrivains et personnages croisés dans les pages qui précèdent : citons entre autres Lamartine, Marga d'Andurain, et jusqu'à Edward Saïd dont la thèse développée dans *Orientalisme* suscite une polémique entre les protagonistes du livre. Si le récit plonge ainsi dans le passé, Mathias Enard mêle ces souvenirs à l'actualité la plus brûlante d'une région en train de disparaître sous les coups de la guerre civile en Syrie et du développement de l'État Islamique en Irak et au Levant.

Ces quelques ouvrages – ce relevé ne prétendant aucunement à l'exhaustivité – montrent que le Moyen-Orient inspire toujours les écrivains français. Mais ils paraissent désormais trop épars pour constituer une littérature susceptible d'être regroupée dans le genre du Voyage en Orient ; ils ne semblent pas constituer un corpus cohérent, soudé par une riche intertextualité, contrairement à celui de notre période, unifié par la mémoire littéraire du Voyage en Orient romantique et par des effets de renvois à d'autres auteurs contemporains.

Si les représentations du Moyen-Orient dans la littérature française de la deuxième moitié du XX^e siècle restent à analyser, nous avons tenté dans ce travail d'écrire un chapitre de l'histoire de l'orientalisme littéraire en France, en exhumant des œuvres relativement méconnues. Il nous paraît essentiel d'étudier ces textes aujourd'hui, dans le cadre d'une enquête historique permettant de comprendre un moment de l'histoire littéraire et intellectuelle de la France au regard de l'un de ses *ailleurs* et d'ainsi restaurer ce qu'un critique a pu nommer « la continuité de l'humanité²⁰⁵ ». Notre corpus illustre la vivacité du débat sur les échanges culturels entre l'Orient arabo-musulman et l'Europe, et la diversité des opinions sur le sujet. En des temps où les relations entre l'Occident et le monde arabe sont plus que jamais tendues, il importe en effet d'analyser les représentations de ces relations dans le champ littéraire, afin de restituer la richesse et la complexité de ce débat et de pouvoir ainsi mieux penser les littératures modernes et le monde contemporain. Il est à noter que le conflit syrien depuis 2011 a conduit à la réédition d'au moins deux œuvres mentionnées dans ce travail : le récit de témoignage

²⁰³ Richard MILLET, *Printemps syrien*, Paris, Fata Morgana, 2012.

²⁰⁴ Mathias ENARD, *Boussole*, Arles, Actes Sud, 2015.

²⁰⁵ « L'histoire littéraire nous aide, de façon irremplaçable, à comprendre le sens que les textes avaient pour ceux qui les ont écrits et pour ceux à qui ils étaient d'abord destinés ; et ce sens là, révélé par l'enquête historique, rétablit la continuité de l'humain, la proximité entre les nouveaux lecteurs et les anciens lecteurs dans les brumes du passé » (Sylvain MENANT, « Vers une nouvelle histoire littéraire : la reconstruction d'un continuum », *Histoires littéraires*, n° 9, 2002, p. 19).

d'Alice Poulleau, au titre explicite *À Damas sous les bombes*²⁰⁶, et le reportage de Joseph Kessel intitulé *En Syrie*²⁰⁷ ; il s'agit dans ce dernier cas d'une réédition du texte brut, sans appareil critique, l'éditeur se contentant de signaler la « surprenante actualité²⁰⁸ » de ce court texte pourtant problématique et nécessitant une importante contextualisation historique. Ces rééditions bienvenues dans la redécouverte des représentations littéraires des relations entre France et Moyen-Orient insistent sur la dimension documentaire des œuvres du corpus, que l'on peut également apprécier pour leurs qualités littéraires et leur inscription singulière dans l'histoire littéraire française. C'est le cas de *La Caravane sans chameaux* de Dorgelès ; de tout l'œuvre de Myriam Harry, qui, bien qu'inégal, constitue un document précieux pour l'histoire des représentations du Moyen-Orient et révèle la posture auctoriale originale d'une femme entre deux cultures ; tout l'œuvre d'Élian J. Finbert enfin, grand détracteur du Voyage en Orient qui connut une évolution surprenante d'Égypte en Israël, pour qui il composa en 1956 le premier guide touristique de référence en français²⁰⁹ jusqu'à sa carrière d'écrivain animalier en France.

Ainsi, loin de constituer une littérature monologique, le Voyage en Orient, dans cette période de transition qu'est la première moitié du XX^e siècle, apparaît avant tout comme le lieu d'expression d'une grande diversité de points de vue sur l'altérité orientale, au plus fort de l'expansion coloniale européenne. Genre en débat, il est définitivement un « genre *provocant* au sens étymologique du terme : un appel à la parole et à la culture de l'autre, véritable *force d'excarnation* qui constitue l'une des inspirations cardinales des lettres européennes²¹⁰ », qu'il importe aujourd'hui de relire et de faire connaître.

²⁰⁶ Alice POULLEAU, *À Damas sous les bombes. Journal d'une Française pendant la révolte syrienne 1924-1926*, Élodie GADEN et Pascale ROUX (éds.), Cressé, Éditions PNRG, 2012.

²⁰⁷ Joseph KESSEL, *En Syrie*, Paris, Gallimard, 2016.

²⁰⁸ *Ibidem*, quatrième de couverture.

²⁰⁹ Élian J. FINBERT, *Guide Bleu Israël*, Paris, Hachette, 1956 et *Israël*, Grenoble, Arthaud, 1968.

²¹⁰ Jean-Marc MOURA, « Postcolonialisme et comparatisme », *op. cit.*

INDEX DES ARTISTES CITÉS

A

ADÈS, Albert.....552, 569
D'ANDURAIN,
Marga.....584
APOLLINAIRE, Guillaume.....143, 246
ARCACHE, Jeanne.....569
AVELINE, Claude. .10, 26, 49, 52, 54 sv, 77 sv,
134, 137, 175 sv, 184, 190 sv, 193 sv, 197,
204, 207, 218, 226 sv, 231, 233, 235, 238,
240, 250, 252, 277 sv, 338 sv, 371, 375 sv,
385, 443 sv, 459, 461, 495 sv, 533, 555, 558
sv

B

BARRÈS, Maurice.... 5, 10, 15 sv, 22, 25 sv, 44,
56 sv, 72, 74, 76 sv, 84 sv, 87 sv, 112 sv, 117
sv, 120 sv, 124 sv, 133 sv, 157 sv, 222, 252,
281 sv, 325, 337 sv, 421, 423, 432 sv, 438 sv,
446 sv, 463 sv, 470, 504 sv, 526, 529, 537,
542, 563, 566, 578, 580
BENOIT, Pierre.....10, 16 sv, 25 sv, 71, 77, 87
sv, 218, 224, 318, 320, 324 sv, 379 sv, 400,
438, 459, 465, 479, 506, 512, 542, 583
BERGE, François et André.....551
BERL, Emmanuel.....536
BERTRAND, Louis.....4, 6, 10, 18, 25 sv, 33
sv, 37, 41 sv, 48, 54 sv, 62, 65, 101, 105 sv,
114 sv, 129 sv, 139 sv, 150 sv, 153, 155, 158,

161 sv, 174 sv, 195 sv, 207, 222, 226 sv,
238 sv, 250, 291 sv, 338, 343, 431, 461 sv,
498 sv, 505, 535, 537 sv, 543 sv, 550 sv,
563 sv, 578 sv
BIBESCO, Marthe.....46, 64, 143, 163,
194, 207, 279, 443, 459 sv
BLANCHARD, Claude.....448
BLOCH, Jean-Richard.....536
BLUM, Robert.....204, 563
BOISSONNAS, Frédéric.....176 sv
BONARDI, Pierre.....308 sv, 490 sv, 555
BONJEAN, François.....539, 567, 569
BORDEAUX, Henry.....15 sv, 26, 32, 48 sv,
53, 56, 58, 63, 65 sv, 74, 80 sv, 87 sv, 93 sv,
104, 109 sv, 112, 121 sv, 141 sv, 175 sv,
180, 182 sv, 185 sv, 208, 217 sv, 222 sv,
226 sv, 248, 250, 253, 277, 289 sv, 337,
344, 348 sv, 370, 372 sv, 394 sv, 433, 436
sv, 439, 441, 449, 458 sv, 473 sv, 506 sv,
537, 542
BOUVIER, Nicolas.....97
BUSTROS, Éveline.....568 sv
BUTOR, Michel.....78, 502, 582

C

CARCO, Francis.....26, 37, 43, 58 sv, 63,
96, 131, 135, 138, 162, 176, 185, 187 sv,
192 sv, 197, 217, 226, 247, 251, 320 sv,
370, 372 sv, 381, 436, 440, 444, 460, 478
sv, 534, 537 sv, 540, 549 sv, 579
CARRÉ, Jean-Marie.....5, 45, 131, 537 sv
CASTELOT, René.....437
CÉLINE, Louis-Ferdinand.....307
CHATEAUBRIAND, François René de.....4,
12 sv, 21, 28, 30, 33 sv, 37, 62, 64, 70, 72
sv, 76, 78, 89, 91 sv, 95, 98 sv, 112, 119 sv,
123 sv, 128, 130, 147, 172, 174, 178, 193,
222, 228, 230, 251, 256, 305, 325, 329,
364, 410, 462, 469, 512, 534, 578
CHAWKY, Ahmed.....204
CHERIF IBRAHIM.....241
COCTEAU, Jean.....26, 51, 54 sv, 58, 63, 79,
115 sv, 158, 161, 186, 189, 204 sv, 218, 220
sv, 223, 253, 265, 270, 277, 290 sv, 323,
445, 460, 512, 545 sv, 548, 560 sv
CORNIGLION-MOLINIER, Édouard...21, 252

D

DARTOIS, Yves.....437
DEIF, Ahmed.....567, 569
DELACROIX, Eugène.....174, 333
DELARUE-MARDRUS, Lucie...18, 150 sv, 154
sv, 169, 370 sv, 377
DORGELÈS, Roland.....9, 25 sv, 31, 33, 35,
37, 42 sv, 45, 50, 52 sv, 58, 64, 68, 88, 96
sv, 117 sv, 126, 135, 137, 147, 149 sv, 176
sv, 191 sv, 197, 201, 208 sv, 217 sv, 226 sv,
231, 233 sv, 245 sv, 249 sv, 265 sv, 270 sv,
284, 306 sv, 310 sv, 314, 330 sv, 334 sv, 340
sv, 345, 347 sv, 351, 353, 355, 357, 359 sv,
363 sv, 371, 373, 401, 411 sv, 418 sv, 440
sv, 447, 449, 461, 471 sv, 513, 521 sv, 533
sv, 537, 540, 544 sv, 555, 578 sv, 585
DU CAMP, Maxime.....21, 81, 123
DUHAMEL, Georges.....10, 20, 26, 205, 217,
261, 292, 324, 423 sv, 443 sv, 501 sv, 512,
552, 560 sv, 583

E & F

ENARD, Mathias.....584
ÉTIEMBLE, René.....545 sv
FARRÈRE, Claude.....18, 527
FAVRE, Lucienne.....154
FINBERT, Élian. J.....204, 325, 548, 568 sv,
571 sv, 585
FLAUBERT, Gustave..4, 21, 47, 67 sv, 72, 74,
76, 78 sv, 91, 93, 123, 125, 130, 132, 137,
153, 164, 238, 295, 432
FOUCAULT, Michel.....231
FROMENTIN, Eugène.....174

G

GADALA, Marie-Thérèse.....66, 69 sv, 174
sv, 251
GALLAD, Edgard.....204, 563 sv
GARY, Romain.....583
DE GASPARIN, Valérie.....81
GAUTIER, Théophile.....4, 49, 91, 117, 125,
133, 162, 172, 226, 322, 399, 564
GEIGER, André.....174 sv, 437
GÉRÔME, Jean-Léon.....174, 390, 398

GIDE, André.....25, 46, 93, 217, 238, 444, 561, 568
 GIRAUDOUX, Jean.....437
 GOETHE, Johann Wolfgang von.....443
 GRENIER, Jean.....205, 502, 582 sv
 GUILLEMIN, Henry.....568

H

HARRY, Myriam.....9, 17 sv, 25 sv, 37, 42 sv, 53 sv, 63 sv, 71, 77, 81 sv, 85 sv, 134, 144, 149, 154, 159 sv, 170, 175 sv, 200, 208, 218, 226, 238, 246 sv, 249 sv, 282, 285 sv, 289, 294 sv, 298, 308, 311 sv, 328, 330 sv, 334 sv, 347, 351, 354, 357 sv, 362, 364 sv, 370 sv, 375, 381 sv, 398 sv, 401, 425, 435, 437, 439, 441, 447, 461, 463 sv, 470, 472 sv, 477 sv, 483 sv, 488 sv, 506, 517 sv, 521, 537, 540, 542, 555, 559, 585
 DE HAUTECLOCQUE, Xavier.....37, 175, 242 sv, 328, 402 sv, 448, 483, 485, 487, 520
 HELSEY, Édouard.....199, 225, 310 sv, 324, 328, 351, 449, 555
 HENEIN, Georges.....549
 HENRY-BORDEAUX, Paule.....26, 176, 370, 394 sv, 473 sv, 476
 HERRIOT, Édouard.....10, 35, 72, 130 sv, 142, 160 sv, 200, 261, 316, 318 sv, 322, 446 sv, 458, 460 sv, 477, 480 sv, 533
 HOMÈRE.....100, 228, 242
 HUBERT-ROBERT, Marius.....71, 175 sv, 182
 HUGO, Victor.....21, 126 sv, 141
 HUSSEIN, Taha.....205, 549, 560 sv, 568

I & J

ISRAËL, Albert.....551 sv
 ISTRATI Panaït.....445, 457
 D'IVRAY, Jehan.....155 sv, 169, 370, 569
 JOSIPOVICI, Albert.....569

K

DE KÉRILLIS, Henri.....449
 KESSEL, Joseph.....9, 18, 25 sv, 35, 37, 41, 43, 128, 176, 197 sv, 217, 220, 222 sv, 225, 228, 243, 248 sv, 252 sv, 284, 301, 311

sv, 328, 357 sv, 400 sv, 403 sv, 417 sv, 448 sv, 452 sv, 459, 471, 483 sv, 491, 583, 585
 DE KORAB, Henry.....449

L

LABICHE, Eugène.....47
 DE LACRETELLE, Jacques.....10, 226, 444
 LAEUFER, Yvonne.....569
 LAMARTINE, Alphonse de....4, 13 sv, 30, 33, 62, 72, 74, 76 sv, 79 sv, 82 sv, 88 sv, 91, 95, 102, 113, 120 sv, 130, 147, 222, 281 sv, 322, 325, 432, 437, 447, 507, 512, 527, 534, 578, 584
 DE LAUMOIS, André.....569
 LE TASSE.....120
 LEBLOND, Marius et Ary.....175
 LEPRETTE, Fernand.....549, 569, 573
 LÉRY, Jean de.....228, 271
 LÉVI, Sylvain.....433
 LÉVY, Jules.....548
 LICHTENBERGER, Marguerite.....46, 151, 435 sv, 443, 537 sv, 540, 544, 551 sv, 569
 LONDRES, Albert.....4, 8 sv, 25 sv, 36 sv, 40, 43, 64, 89, 124 sv, 173, 176, 197, 199 sv, 217, 219 sv, 223, 225 sv, 241 sv, 246, 264, 271, 274 sv, 299, 301, 309 sv, 318, 328, 340, 348, 352 sv, 356, 359, 408, 436, 448 sv, 451, 483 sv, 490, 492, 554 sv
 LOTI, Pierre.....5 sv, 15, 18, 44, 47 sv, 50, 61 sv, 65, 68, 70, 72, 74, 76, 78, 112, 114 sv, 121 sv, 125 sv, 130, 135 sv, 146 sv, 184 sv, 218, 320 sv, 336 sv, 369, 371, 373, 378 sv, 432, 458, 469 sv, 506, 527, 537 sv

M

MAETERLINCK, Maurice. 130, 190, 434, 457
 MAKLOUF, Ibrahim.....437
 MALRAUX, André.....10, 37, 164 sv, 220 sv, 252, 255 sv, 259, 483
 MARDRUS, Joseph-Charles.....154
 MARTIN DU GARD, Maurice.....19, 26 sv, 33, 67, 69 sv, 72, 75, 102 sv, 112 sv, 145, 183, 194 sv, 203 sv, 218, 284 sv, 291, 311, 314, 336 sv, 342, 353 sv, 358, 365, 372 sv, 385, 424, 447 sv, 526, 537, 539, 555, 563 sv

MASSIS, Henri.....564
 MAUCLAIR, Camille.....27, 35, 58, 66, 69,
 145 sv, 163 sv, 168 sv, 181 sv, 185 sv, 200,
 204 sv, 208, 250, 265, 277, 283, 288 sv,
 310, 321 sv, 444, 447, 459, 470, 480 sv,
 492, 496
 MAUROIS, André.....444
 MICHAUX, Henri.....32
 MILLE, Pierre.....18, 48, 98, 128, 141, 144,
 147 sv, 150, 154, 286
 MILLET, Richard.....583
 MOKHTAR, Mahmoud.....205
 MONFREID, Henry de .10, 25, 27, 37, 39 sv,
 172 sv, 176, 197, 201, 227, 234, 243, 267,
 271, 302 sv, 402, 404, 448, 450 sv, 483,
 485, 520, 583
 MORAND, Paul.....9, 25, 27, 52, 149 sv,
 198, 201 sv, 207, 209, 214, 224, 226 sv, 233
 sv, 244, 253 sv, 257, 261, 264, 266 sv, 271,
 275 sv, 283, 287, 295 sv, 300 sv, 303 sv,
 307, 315, 322, 330, 334 sv, 351 sv, 444,
 493, 497 sv, 500, 542
 MOSCATELLI, Jean.....204, 549
 MOUTRAN, Khalil.....204

N

NERVAL, Gérard de.....4, 13 sv, 22, 30, 37,
 72, 76 sv, 82 sv, 88 sv, 91, 130 sv, 137, 146
 sv, 150, 189, 218, 238, 379, 399, 410, 432,
 447, 583
 NIZAN, Paul.....10, 25, 27, 31, 126, 227,
 232, 237, 246, 265, 267, 271, 275, 303,
 483, 535 sv, 539, 583

O & P

OUM KOULSOUM.....205, 424
 OUT-EL-KOULOUB.....567, 569
 PERNOT, Maurice.....27, 261, 296 sv, 318
 sv, 377, 379, 417, 421 sv, 425, 477, 479 sv
 POULLEAU, Alice.....449, 528, 550, 585
 PROUST, Marcel.....116, 179, 240

R

RABELAIS, François.....228, 271
 RACINE, Jean.....73, 101, 120
 RASSIM, Ahmed.....204
 RECOULY, Raymond.....65, 435
 RENAN, Ernest.....18, 72, 75 sv, 82, 84 sv,
 89, 111, 117, 144, 381, 463, 506 sv
 RHAÏS, Elissa.....552
 RIMBAUD, Arthur.....31
 ROBERT, Hubert.....175
 RODES, Jean.....46, 175, 252, 371, 449
 ROLLAND, Romain.....527, 536, 552
 ROMAINS, Jules.....10, 76, 444

S

SAÏD, Edward W.....26, 71, 86, 110, 150 sv,
 214, 227, 235, 263, 266 sv, 270, 273, 276,
 325, 381, 405, 426, 429, 432 sv, 439, 456,
 459, 463, 506, 548, 572, 574, 580, 584
 SAINT-EXUPÉRY, Antoine de.....10, 136,
 220, 252, 255, 258 sv, 444
 DE SAINT-POINT, Valentine.....527
 SAVARY, Claude-Étienne.....12
 SCHWARZENBACH, Annemarie.....219
 SCURMANN, Alfred.....155
 STAVRINOS, Stavros.....204
 SUARÈS, Carlo J.....551

T

THARAUD, Jérôme et Jean.....10, 15, 17 sv,
 27, 35, 56, 65, 79 sv, 82 sv, 87, 159, 174,
 176, 202, 217 sv, 222, 224, 255 sv, 283, 286
 sv, 297, 309, 317, 328, 332 sv, 344, 346 sv,
 352, 359, 376 sv, 416, 418, 435, 437, 441,
 447, 455, 462, 465 sv, 471 sv, 492 sv, 506,
 508 sv, 514 sv, 521, 533, 542, 547, 557 sv,
 567 sv
 THUILE, Henri.....156 sv, 167, 569
 TODOROV, Tzvetan.....51
 DE TRAZ, Robert....26 sv, 63, 66 sv, 109 sv,
 126, 136, 140, 142 sv, 175, 182, 185 sv,
 204, 206, 217, 227, 250, 277 sv, 331, 336
 sv, 341, 343, 350, 371, 380 sv, 443, 457,
 461, 555 sv, 568

TROTIGNON, Lucien.....	6	VANDERBORGHT, Paul.....	565
V			
VAILLAND, Roger.....	.12, 20, 25, 27, 37, 43, 292 sv, 370, 372, 377 sv, 444 sv, 500, 503, 562, 567, 581	VERNE, Jules.....	220 sv
VALÉRY, Paul.....	8	VIALATTE, Alexandre.....	10, 135, 208, 446 sv, 494
		VIGNAUD, Jean.....	437
		VOLNEY (Constantin-François de Chassebœuf de La Giraudais).....	12, 224
		VOLTAIRE.....	516, 557

Table des matières

INTRODUCTION.....	3
-------------------	---

COMPOSER AVEC LE PASSÉ

Introduction. Le douloureux adieu au Romantisme.....	30
--	----

CHAPITRE 1. UN VOYAGE ANACHRONIQUE ? SURVIVANCES ROMANTIQUES ET NOUVEAUX USAGES.....	31
--	----

I – Des pratiques modernes mal assumées.....	36
--	----

a. Journalisme et reportage.....	36
----------------------------------	----

b. « Monsieur Perrichon aux bords du Nil » : les écrivains voyageurs face au tourisme.....	44
--	----

♦ Contre la « dictature touristique » : portrait du voyageur en flâneur.....	47
--	----

♦ Touristes malgré tout.....	57
------------------------------	----

II – Permanence du pèlerinage religieux.....	64
--	----

III – Nouveaux cultes : le pèlerinage littéraire.....	72
---	----

a. L'Orient, terre écrite.....	73
--------------------------------	----

b. En quête de « traces ».....	75
--------------------------------	----

c. Lieux de mémoire littéraire.....	82
-------------------------------------	----

CHAPITRE 2. (RÉ)ÉCRIRE L'ORIENT. UN VOYAGE PALIMPSESTE.....	91
---	----

I – Déjà vu, déjà lu : un héritage encombrant.....	93
--	----

a. S'affirmer encore écrivain voyageur : stratégies de légitimation.....	93
--	----

b. Un (contre) modèle de voyageur-lecteur : Chateaubriand.....	99
--	----

♦ L'obstacle de la Bibliothèque.....	99
--------------------------------------	----

♦ De la suggestion littéraire : réécritures modernes de la mer Morte.....	102
---	-----

II – Pratiques de l'intertextualité.....	111
--	-----

a. Une mémoire vivante : portraits animés.....	111
--	-----

b. Procédés intertextuels : citation et allusion.....	119
---	-----

c. L'intention parodique.....	125
-------------------------------	-----

III – Se délivrer du « mirage oriental ».....	129
---	-----

a. Figures imposées. Des scènes de genre toujours présentes.....	130
--	-----

b. L'Orient de la légende à l'épreuve de la réalité.....	139
--	-----

CHAPITRE 3. DE LA DIFFICULTÉ DE METTRE L'ORIENT AU PRÉSENT.....	153
---	-----

I – Postures traditionalistes.....	156
------------------------------------	-----

a. Éclipser le présent, sanctuariser l'Orient.....	156
--	-----

b. « L'Orient qui s'enlaidit » : discours de déploration.....	168
---	-----

c. Traditions descriptives.....	173
---------------------------------	-----

♦ Livres illustrés.....	174
-------------------------	-----

♦ Exercices de style : l'écriture pittoresque.....	178
--	-----

II – Postures modernistes.....	183
--------------------------------	-----

a. De la complainte inactuelle au manifeste moderniste : « la querelle de Philae ».....	184
---	-----

b. Tourner le dos aux vestiges.....	189
-------------------------------------	-----

c. <i>Hic et nunc</i>	197
♦ Le choc des époques.....	197
♦ Hommages aux vivants.....	203
d. <i>Pour un nouvel exotisme</i>	206
♦ Le procès du pittoresque oriental par Robert de Traz.....	206
♦ Tableaux modernes.....	208
Conclusion de la première partie.....	211

DÉCRIRE LES MODERNITÉS ORIENTALES

Introduction. (Re)découvrir « l'Orient ».....	214
CHAPITRE 4. NOUVEAUX ITINÉRAIRES, NOUVEAUX IMAGINAIRES.....	217
I – Une terre d'aventure.....	219
II – Sur l'eau : de l'aventure périlleuse à la croisière ennuyeuse.....	225
a. <i>Les paquebots, palaces flottants</i>	225
b. <i>La croisière sur le Nil</i>	238
c. <i>Bateaux de pèlerins et voiliers : l'aventure en mer Rouge</i>	241
III – Itinéraires terrestres, entre modernité et éternité.....	244
a. <i>L'automobile, une « caravane sans chameaux »</i>	244
b. <i>Le voyage en train</i>	249
IV – « Que de mondes en un instant traversés ! » : l'aventure aérienne.....	252
CHAPITRE 5. REDÉFINITION DES ESPACES : VERS LE MOYEN-ORIENT CONTEMPORAIN.....	261
I – D'un continent à l'autre. Europe, Afrique, Asie.....	263
a. <i>Le voyage en mer de Marseille à Djibouti</i>	263
b. <i>Le carrefour égyptien</i>	276
II – Un monde arabo-musulman en gestation.....	280
a. <i>Le Liban et la Syrie : des espaces désormais français ?</i>	281
b. <i>De « l'Égypte millénaire à la « nouvelle Égypte »</i>	287
c. <i>Les contrastes de la péninsule arabique</i>	294
♦ L'Irak : naissance d'un pays pétrolier.....	294
♦ Arabie saoudite et Yémen : la quintessence de l'Orient.....	299
III – La naissance de la Palestine juive : une brèche dans « l'Orient ».....	304
a. <i>Tel Aviv, ville étendard du sionisme</i>	305
b. <i>Les colonies ou l'utopie d'un « nouveau monde » juif</i>	311
IV – La Turquie kémaliste : adieu à l'Orient.....	315
CHAPITRE 6. RENCONTRES CONTEMPORAINES.....	327
I – Le difficile dialogue avec les altérités religieuses.....	328
a. <i>Le Saint-Sépulcre, Babel des chrétiens</i>	329
b. <i>Rencontres tendues à El Azhar : les voyageurs devant le « fanatisme » musulman</i>	336
c. <i>Les multiples visages du judaïsme</i>	344

♦ Le topos orientaliste des « vieux Juifs ».....	344
♦ Les « nouveaux Juifs » sionistes : d'étranges égaux.....	351
♦ Un « peuple juif » divisé.....	357
<i>d. La politisation de la question religieuse : le voyage à Jérusalem.....</i>	<i>361</i>
II – L'Orient des femmes et des esclaves : la fin du « despotisme oriental » ?	367
<i>a. « L'Orient » se dévoile. La question des femmes.....</i>	<i>369</i>
♦ Du côté des écrivains : une légère évolution de la représentation féminine.....	372
♦ La « course aux harems » de Myriam Harry.....	381
♦ Sur la route de Palmyre de Paule-Henry Bordeaux : l'« histoire banale » d'une musulmane de condition modeste.....	394
<i>b. La fin de l'esclavage ?.....</i>	<i>398</i>
♦ Une réalité persistante, malgré des évolutions.....	398
♦ Le cas de l'Arabie.....	402
III – « L'âme du désert se meurt » : les populations nomades.....	410
Conclusion de la deuxième partie.	421

L'ORIENTALISME LITTÉRAIRE EN QUESTION

Introduction : reconfigurations esthétiques & enjeux politiques.....	429
CHAPITRE 7. UNE LITTÉRATURE COLONIALE ? VOYAGE EN ORIENT ET IDÉOLOGIES.....	431
I – Des voyages orientés.....	434
<i>a. Stratégies de diplomatie culturelle.....</i>	<i>435</i>
♦ Suites officielles et hommage aux institutions françaises en Orient.....	435
♦ Conférences.....	442
♦ Valorisation du réseau d'enseignement francophone.....	446
<i>b. Correspondants de guerre.....</i>	<i>448</i>
<i>c. De l'usage politique des ruines</i>	<i>456</i>
♦ Toutankhamon plutôt que Mahomet.....	457
♦ Syrie, Liban : le souvenir des croisades.....	462
II – Discours biaisés. Une représentation différenciée du Moyen-Orient contemporain.....	467
<i>a. Silence sur l'Arménie.....</i>	<i>468</i>
<i>b. Au chapitre des curiosités.....</i>	<i>476</i>
♦ Une représentation approximative du nationalisme turc.....	477
♦ Un nouveau pittoresque musulman en péninsule arabique.....	482
♦ La « poésie » du sionisme.....	489
<i>c. France - Égypte : l'histoire d'un divorce.....</i>	<i>494</i>
<i>d. La Syrie et le Liban face à la France.....</i>	<i>504</i>
♦ Voix de « la plus grande France ».....	505
♦ La « menace » du panarabisme.....	513
♦ Voix dissidentes.....	521

CHAPITRE 8. PERSPECTIVES CROISÉES. DÉBATS AUTOUR D'UNE RÉINVENTION.....	531
I– Une réception polémique.....	532
<i>a. En France.....</i>	<i>532</i>
♦ Une réception relativement dépolitisée.....	532
♦ L'exception de la critique communiste.....	539
<i>b. Pouvoirs de la littérature. La critique francophone du Moyen-Orient.....</i>	<i>547</i>
II – Vers un « orientalisme dialogique ».....	553
<i>a. Le Moyen-Orient, un espace en débat : stratégies énonciatives.....</i>	<i>555</i>
<i>b. D'une rive à l'autre de la Méditerranée : le Voyage en Orient, un genre en débat.....</i>	<i>560</i>
♦ Collaborations littéraires.....	560
♦ Du Voyage en Orient aux littératures francophones du Moyen-Orient.....	566
Conclusion de la troisième partie.....	574
CONCLUSION.....	577
INDEX DES ARTISTES CITÉS.....	591

Résumé

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le Moyen Orient connaît de profonds bouleversements : la carte géopolitique est entièrement modifiée et de nouvelles problématiques se font jour (sionisme, montée des nationalismes arabes). La France s'implante politiquement dans la région en tant que puissance coloniale, par le biais des mandats qui lui sont confiés par la Société des Nations en Syrie et au Liban. Le Moyen Orient de 1952, où figurent désormais l'État d'Israël et de nombreux pays indépendants réunis au sein de la Ligue arabe, n'offre plus le même visage qu'avant 1914.

Ces renversements politiques, joints aux progrès de la modernité technique et matérielle et au développement du tourisme de masse, affectent directement la tradition littéraire française du Voyage en Orient, qui a connu son âge d'or au siècle précédent avec les productions de Chateaubriand, Lamartine, Nerval, Flaubert et Loti. Force est de constater que les voyageurs ne désertent pourtant pas les lieux. De Maurice Barrès à Roger Vailland en passant par Paul Morand, Louis Bertrand, Myriam Harry, Roland Dorgelès, Joseph Kessel ou encore Albert Londres, nombreux sont les écrivains et reporters qui se rendent dans la région et lui consacrent un ou plusieurs ouvrages.

Notre travail a donc d'abord consisté à constituer un corpus, c'est-à-dire à identifier et classer un vaste ensemble de textes (ouvrages et articles), dont certains fort méconnus aujourd'hui alors qu'ils ne l'étaient pas à l'époque, afin de pouvoir les analyser dans une démarche d'histoire littéraire et selon un point de vue en partie inspiré des études postcoloniales.

Il s'est agi de rendre compte d'une production dans son ensemble, tiraillée entre rétrospection mélancolique et description enthousiaste de la modernité : l'Orient romantique fait alors l'objet de vifs débats et le Voyage en Orient se teinte d'une coloration polémique de plus en plus marquée. Loin de l'abandonner, les écrivains voyageurs tentent de redonner vie à cette tradition littéraire en réinventant ses formes et en adoptant une posture parfois moins européocentrée, à rebours de l'acmé coloniale des années trente.

L'étude de ces textes qui n'avaient pas encore fait l'objet d'une approche synthétique nous a ainsi permis d'écrire un chapitre nouveau de l'histoire de l'orientalisme littéraire.

Abstract

The First World War has changed the face of the Middle East. As the geopolitical map is fully modified, new issues emerge (zionism, rise of Arab nationalisms, etc.). France sets up politically in the region as a colonial power through mandates in Lebanon and Syria. In 1952, the Middle East, where the state of Israel and numerous independent countries reunited in the Arab League can be found, no longer offers the same face as before 1914.

Along with technical progress and modernity hardware and with the development of mass tourism, these political upheavals directly affect the french literary tradition of the Journey to the East. It experienced its golden age during the XIXst century, with the artworks by Chateaubriand, Lamartine, Nerval, Flaubert and Loti. But it must be observed that French travelers don't stop coming in the region for all that. From Maurice Barrès to Roger Vailland, passing by Paul Morand, Louis Bertrand, Myriam Harry, Roland Dorgelès, Joseph Kessel or Albert Londres, a lot of writers and reporters go to the Middle East and dedicate a book to this experience.

Our work was to build a corpus, which means identify and classify a wide range of texts (books and journalistic articles) – some of which are not well known today – in order to analyze them in a process of literary history and according to a postcolonial perspective.

The goal was to give an account of a whole production torn apart melancholic retrospection and enthusiastic description of the modern oriental realities. The Romantic “East” is then the subject of an intense debate and the Journey to the East is tinged with controversy colouring. Travel writers try to revive this literary tradition, reinventing its forms and adopting a less eurocentric point of view, contrary to the colonial acme of the thirties.

The analysis of these works which were never studied together before allowed us to write a new chapter of the history of french literary orientalism.